This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~3/2/10~~ Bd. June, 1888.
BP346.1

Harvard College Library

FROM

By exchange.

8 August, 1887 - 10 Jan. 1888.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME. — L° DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON. — JUILLET

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

LONDRES

BURNS et OATES, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. HERDER.

VIENNE

GEROLD et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume LAROSE, 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier MELANDRI, Directeur-Administrateur de la LIBRAIRIE DE LA PROPAGANDE.

BARCELONE

PALAU et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID

LA VERDADERA CIENCIA ESPAÑOLA, 15, calle del Arenal.

LISBONNE

Manuel-Jose FERREIRA, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

DE CADIEUX et DEROME, rue Notre-Dame.

1887

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUILLET 1887

— PHILOSOPHIE (Suite), par M. Léonce Couture.

— ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Firmin Boissin.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — E. Burnouf : Les Chants de l'Église latine (p. 41). — R. P. Fontaine : La Chaire et l'apologétique au dix-neuvième siècle (p. 43).

Sciences et Arts. — Dr Engelbert-Lorenz Fischer : Die Grundfragen der Erkenntnisstheorie (p. 45). — Ch. Bigg : The Christian platonists of Alexandria (p. 46). — G. Giacometti : Le Mal politique (p. 47). — Alf. de Foville : La France économique (p. 49).

Belles-Lettres. — L.-M. Rabbinowicz : Grammaire de la langue française (p. 51). — G.-F. Armstrong : Stories of Wicklow (p. 52). — V. Jeanroy-Félix : Nouvelle histoire de la littérature française pendant la Révolution et le premier Empire (p. 53). — J. Crépon : Lettres du R. P. H.-D. Lacordaire à Théophile Foisset (p. 54).

Histoire. — Mgr E. Cecconi : Histoire du concile du Vatican (p. 55). — A. Geffroy : Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique (p. 57). — A. Vandal : Une Ambassade en Orient sous Louis XV (p. 60). — A. Sorel : L'Europe et la Révolution française (p. 62). — De Chaudordy : La France à la suite de la guerre de 1870-1871 (p. 64). — A. Babeau : Les Artisans et les domestiques d'autrefois (p. 66). — Id. : Les Bourgeois d'autrefois (p. 67). — Les Princes Troubetzkoï (p. 68). — P. Lacombe : Bibliographie parisienne (p. 69).

IV. — BULLETIN. — Accessus et recessus altaris (p. 70). — P. A. Sengler : Livre de lecture à l'usage des écoles, pensionnats et collèges catholiques (p. 71). — G. du Petit-Thouars : L'État et l'Eglise (p. 71). — Ch. Lambel : Essai sur les réformes nécessaires (p. 71). — V. Vidal : Essai d'organisation des forces conservatrices (p. 72). — La Belgique électorale en 1886 (p. 72). — Ch. Beaugrand : Les Promenades du docteur Bob (p. 73). — W. de Fonvielle : Les Drames de la science. La Mesure du mètre (p. 73). — A.-F. Chevallier et Ach. Müntz : Problèmes de physique (p. 73). — Ern. Zsigmondy : Les Dangers de la montagne (p. 74). — Petite bibliothèque des classiques (p. 74). — L'Œuvre de Victor Hugo (p. 75). — L. Sterne : Voyage sentimental en France et en Italie (p. 75). — H. Motheau et D. Jouaust : Les Essais de Montaigne (p. 76). — G. Bengesco : Œuvres choisies de Voltaire (p. 76). — A.-J. Ballieu : Une Maîtresse de Henri IV (p. 76). — Z.-J. Piérart : La Grande épopée de l'an II (p. 76). — H. d'Ideville : Les Petits côtés de l'histoire (p. 77). — Ed. Couillard : Le Canal des deux mers (p. 77). — G. de Carné : Les Pages des écuries du Roi (p. 78). — P. de Coral : Tahiti (p. 78). — S. Reinach : La Colonne Trajane au musée de Saint-Germain (p. 78). — P.-L. Michelle : Les Enfances illustres (p. 79).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Michel, Le Lorgne, comte d'Ideville, Heinrich, Batbie, Delpit, Delpech, Sènemaud, Alvin, Annenkov, le P. Olubowicz, etc. — Faculté des Lettres de Paris. — Congrès. — Concours et Prix. — Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Société de l'histoire de France. — Société bibliographique. — Société d'histoire diplomatique. — Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. — Le comte de Mélac. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Ventes. — Publications nouvelles.

— QUESTIONS ET RÉPONSES.

57-3-456

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1887 T. L. 1.

RENNES, ALPHONSE LE ROY
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME

(CINQUANTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

—

1887

BP 346.1

1887, August 8 – 1888, Jan. 10.
By [illegible]

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

(Suite).

PHILOSOPHIE MORALE ET RELIGIEUSE. — 22. *La Moral independiente y los principios del derecho nuevo*, por el P. VENANCIO-MARIA DE MINTEGUIAGA, S. J. Madrid, la *Ciencia cristiania*, 1886, gr. in-8 de XXXIII-504 p. — 23. *Principes de sociologie*, par HERBERT SPENCER, traduit de l'anglais par E. CAZELLES. T. IV. Paris, F. Alcan, 1887, in-8 de 218 p. *(Bibliothèque de philosophie contemporaine)*, 3 fr. 75. — 24. *L'Irréligion de l'avenir, étude de sociologie*, par GUYAU. Paris, F. Alcan, 1887, in-8 de XXVIII-480 p. *(Bibliothèque de philosophie contemporaine)*, 7 fr. 50. — 25. *Essai sur la renaissance des idées religieuses. L'homme et les croyances*, par HENRI PLANET. Paris, Perrin, 1885, in-8 de XXXII-365 p. 7 fr. 50.— 26. *Du sentiment moral et religieux, droits et devoirs du cœur dans l'ordre des croyances*, par l'abbé H. AVOINE. Paris, Perrin, 1886, in-8 de 424 p. 7 fr. 50.— 27. *El arte y la moral.* Memoria escrita por don RAFAEL CANO, catedr. de la Univers. de Salamanca. Valencia, Menéndez, 1886, in-8 de 51 p.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 28. *Histoire de la philosophie, les problèmes et les écoles*, par PAUL JANET, m. de l'Institut, et GABRIEL SÉAILLES, maître de conférences à la Fac. des lettres de Paris. 1er fascicule. Paris, C. Delagrave, 1887, in-8 de IV-381 p. — 29. *Histoire de la philosophie au XIXe siècle. Spiritualisme et libéralisme*, par M. FERRAZ, prof. hon. de la Fac. des lettres de Lyon. Paris, Perrin, 1887, in-8 de IV-470 p., 7 fr. 50. — 30. *De l'Enseignement de la philosophie dans les universités allemandes*, par A. GRAFÉ. Gand, imp. d'Eug. Vanderhaeghen, 1887, in-8 de 66 p.

22. — L'erreur philosophique en est venue, à notre époque, à dire son dernier mot en morale comme dans tout le reste. Séparer la morale de la religion et de la métaphysique, sous prétexte de l'affermir, de l'ennoblir et de la sauver, devait amener bientôt à lui ôter tout caractère absolu, disons mieux, à l'absorber dans l'évolution naturaliste, à l'anéantir. La morale indépendante est donc le πρῶτον ψεῦδος des écoles modernes d'éthique, de droit naturel et de politique. Au fond, la morale indépendante, c'est la morale de l'athéïsme, et le droit nouveau qui s'y rattache, c'est le droit athée. Aussi la réputation de ces maîtresses erreurs, publiée en espagnol par un savant professeur jésuite, le P. de Minteguiaga, sous ce titre : *La Morale indépendante et les principes du droit nouveau,* constitue-t-elle, comme il le dit lui-même, une « théologie de la morale. » En face des attaques dirigées au nom d'un prétendu progrès scientifique et moral contre la conscience religieuse, qui a toujours rattaché à Dieu le droit et l'obligation, à la vue surtout des applications politiques et sociales de la morale et du droit nouveau, essayées un peu partout et hardiment réalisées en plus d'un lieu, le pieux et savant religieux a cru de son devoir de venger l'éternelle morale, et de travailler par là même à la restauration

sociale de son pays. Cette entreprise lui a paru d'autant plus urgente que, jusqu'à ce jour, à ce qu'il nous apprend lui-même, aucun ouvrage spécial n'avait encore paru en Espagne pour la réfutation de cette erreur.

Le plan du P. de Minteguiaga est vaste, trop vaste peut-être, car il part du fondement même de l'ordre physique et moral du monde et il aboutit à la discussion des articles les plus délicats du *Syllabus;* mais il est bien rempli, et l'ouvrage offre partout cette largeur synthétique et cette aisance dans la position doctrinale, qui est de tradition dans la meilleure école des écrivains espagnols. On peut se plaindre qu'un travail aussi étendu, qui comprend vingt-six longs chapitres, divisés parfois en plusieurs articles, n'offre pas une division supérieure plus générale, qui distingue au moins la « morale indépendante » du « droit nouveau. » Quoi qu'il en soit de ce détail, l'ordre du livre entier est logique et naturel, si naturel que toutes les parties du sujet se déroulent pour ainsi dire d'elles-mêmes, se complètent insensiblement et font un tout d'une harmonie et d'une solidité incontestables. Il peut paraître que l'auteur accorde trop d'attention à M. Coignet, qui est pris à partie dans les trois quarts de ce volume sur les fondements de la morale. Mais il a raison, en somme, de le regarder comme un des défenseurs les plus sérieux du système, et sans doute une traduction espagnole a donné au-delà des monts, à un livre presque oublié chez nous, une importance exceptionnelle. La même chose n'est-elle pas arrivée pour d'autres livres, par exemple pour le lourd pamphlet de Draper sur les *Conflits de la science et de la foi*, qui ont donné lieu, en Espagne, à des œuvres bien supérieures comme les réfutations des Camara, des Orti y Lara, des Mandive et surtout à la belle *Harmonia entre la ciencia y la fe* du P. Mir, aujourd'hui membre de l'Académie espagnole.

L'ouvrage du P. de Minteguiaga mérite d'être placé en bon rang, près de ceux de ces défenseurs des vrais principes religieux et moraux et des plus chères traditions de la catholique Espagne. Il a su, dans une exposition très large et très logique à la fois, s'approprier les meilleurs arguments des apologistes et des publicistes chrétiens de notre temps, en particulier de son illustre confrère, le P. Taparelli; mais il a ordonné et fondu ces éléments divers dans un ensemble vivant, qui est bien son œuvre : une œuvre d'un ordre élevé, dans laquelle un juge autorisé, un des patrons les plus éminents de la philosophie chrétienne en Espagne, M. Orty y Lara, a reconnu et salué ce « discernement scientifique et cette abondance de doctrine et d'érudition qu'on admire dans les vrais maîtres. »

23. — Les *Principes de sociologie* d'Herbert Spencer viennent de recevoir un complément qui pourrait ne pas sembler absolument nécessaire; car, dès le premier volume de ce grand ouvrage, l'auteur

avait donné, avec toute la précision désirable, son explication de l'origine et du développement de la religion. Il n'en est pas moins vrai que ce volume a sa place logique dans le plan de cette œuvre grandiose à laquelle j'ai déjà rendu pleine justice, ce me semble, en la signalant, malgré le vice radical du système, comme l'histoire naturelle de la civilisation. Les faits instructifs, les rapprochements curieux et utiles, les inductions sagaces abondent dans cette sixième partie, consacrée aux *Institutions ecclésiastiques*, comme dans les précédentes; mais aussi le poison, je veux dire la négation positiviste, la pénètre et la gâte encore plus profondément. Sans doute, le néant et la contradiction de ce nihilisme éclatent précisément dans les parties les plus essentielles de ce sujet délicat, et la faiblesse ou la nullité de la démonstration diminue de beaucoup le danger de la doctrine pour les esprits attentifs; mais, malheureusement, les esprits attentifs ne sont pas les plus nombreux, surtout quand il s'agit de principes et de logique.

Au premier chapitre de ce livre, l'Idée religieuse est expliquée, ainsi qu'elle l'avait été au début de l'ouvrage, uniquement par la théorie qu'on peut nommer le « spiritisme ancestral. » Tout culte est donc par son fond, il a été du moins à sa première origine, adressé aux ancêtres; et voilà l'explication surnaturelle, l'explication théiste, rationaliste, et l'explication naturaliste de religions éliminées à la fois. Mais, d'abord, cette dernière a une part de vérité que M. H. Spencer n'a pas atteinte sérieusement; la personnification des forces de la nature a son rôle incontestable dans les origines du polythéisme, et elle n'exclut pas au contraire, elle implique au fond la nécessité rationnelle du concept divin. Quant à la transcendance de la vraie religion, elle a ses preuves à part des lois naturelles du développement religieux; ce qui n'empêche pas le moins du monde les vrais croyants d'admettre et d'étudier, dans l'histoire des fausses religions, et à bien des égards dans celle de la véritable, les diverses phases d'une évolution spontanée.

« Que devons-nous penser de l'unité de caractère manifestée par les religions en général? Que dirons-nous de l'air de famille qui se révèle entre la croyance chrétienne et les autres? » A cette question posée par lui-même, non sans une forte nuance de parti pris, M. Spencer n'hésite pas, en effet, à répondre par l'identité d'origine, d'essence et de destinée de tous les cultes; et il croit que cette hypothèse se justifie en ce qu'elle rend intelligible toute l'histoire des diverses institutions religieuses, examinées dans les chapitres de ce livre. Mais on peut répondre, avec une logique plus attentive et plus prudente : « D'abord, cette « unité de caractère, » cet « air de famille, » comportent des exceptions dont quelques-unes sont bien caractéristiques. Et puis, si toutes les religions, même fausses, sont à quelque égard la « religion »

qui est un des besoins de la nature humaine, elles doivent avoir des caractères communs. Enfin, tout en admettant une différence irréductible entre la vraie religion et les religions soit d'origine purement humaine, soit déviées et corrompues, il y a lieu de croire que la première, quoique divine par son institution et par sa vie intime, est adaptée dans son développement aux lois de l'histoire et de la vie. »

C'est avec ces données élémentaires pour critérium qu'on peut faire son profit des études, chargées de faits et d'explications, que M. Spencer consacre successivement à la sorcellerie rapprochée du sacerdoce, au caractère quasi sacerdotal d'abord, de la primogéniture mâle, puis de la royauté, aux sacerdoces du polythéisme et du monothéisme, aux hiérarchies ecclésiastiques, aux fonctions militaires et civiles des prêtres, aux conflits entre l'Église et l'État, enfin au passé et à l'avenir des institutions ecclésiastiques et de la religion elle-même. Mais il n'y a pas lieu de conseiller à beaucoup d'esprits une telle lecture. Ici plus qu'ailleurs, les faits sont souvent plus curieux que vraiment instructifs ; sans compter qu'ils ont été parfois plus ou moins altérés par les auteurs auxquels M. Spencer les emprunte, surtout quand il s'agit de l'histoire et des institutions du judaïsme et du christianisme. Les explications elles-mêmes témoignent plus d'une fois d'une extrême facilité d'identification, d'un parti pris inconscient mais tyrannique en faveur d'une théorie exclusive.

Il n'en est pas moins instructif et consolant à la fois de constater, dans les dernières pages du plus vaste monument de la philosophie positiviste de notre siècle, deux affirmations bien graves : 1° Une affirmation de fait, le sentiment religieux se modifie sous l'action de la science, mais il ne va pas disparaître ni même diminuer ; car le mystère, objet de la religion, n'étant pas atteint par la science, subsiste en face de l'intelligence la plus cultivée, et sollicite toujours davantage sa curiosité native, en même temps qu'il exalte son instinct d'admiration respectueuse et craintive en face de l'infini ; 2° Une affirmation de principe, qui est renfermée dans les derniers mots du livre : « au milieu des mystères qui deviennent d'autant plus obscurs qu'on les fouille plus profondément par la pensée, se dresse une certitude absolue, à savoir que nous sommes en présence de la Force infinie et éternelle, d'où procèdent toutes choses. » Je sais bien que pour M. H. Spencer cette force est inconnaissable, et la religion de l'avenir n'a pas d'objet défini. Mais telle est la marche logique de sa pensée que les mots mêmes employés par l'illustre « agnostic » témoignent contre lui pour la réalité de Dieu et de ses attributs essentiels, comme pour l'immortelle pensée de sa foi et de son culte.

24. — M. Guyau n'a garde de donner de tels gages à la religion ; la croyant sans objet, il n'hésite pas à la proclamer périssable, à la mon-

trer anéantie à bref délai par le progrès scientifique ; il intitule son livre *L'Irréligion de l'avenir*. Je crois, en nombreuse compagnie, que c'est peu philosophique ; mais c'est franc et hardi. C'est bien le même auteur qui bravait la logique et le dictionnaire en inscrivant à la première page d'une autre élucubration nihiliste : *La Morale sans obligation*,... bien que le substantif « morale » n'ait pas d'autre sens que science des devoirs ou des obligations. Aujourd'hui le dictionnaire est encore un peu lésé : « irréligion » veut dire autre chose qu' « absence de religion, » et M. Guyau n'a voulu dire que cela. Passe pour un néologisme, c'est le moindre défaut de son livre. Non que ce livre, par la composition et le style, soit indigne de l'auteur et du talent d'écrivain vigoureux et chaud, que plus d'une fois, ici même, on s'est plu à lui reconnaître. Au contraire, jamais peut-être sa finesse d'analyse, sa fermeté de touche, et surtout la vie intense et passionnée d'une pensée philosophique, qui se revêt naturellement de couleurs brillantes, jamais peut-être ces dons séduisants n'avaient éclaté comme dans ce livre. Mais c'est la conception même de l'œuvre qui est fausse ; et vienne l'heure où ce beau talent ne sera plus soutenu par les grandes et belles réalités qu'il combat et qu'il nie, ce vide, cette nullité de la pensée engloutira le talent lui-même. Ne pourrait-on pas citer ici tel écrivain du même ordre qui a brillé, soutenu par Platon et son idéal divin, et qui est devenu terne et vide comme l'ennui depuis qu'il n'expose que ses rêves de conciliation universelle et d'évolution morale indéfinie ?

Mais allons au contenu du livre. Après une brillante et sinistre introduction, qui n'est que le premier coup de clairon de la bataille philosophique, M. Guyau traite successivement de la genèse des religions dans les sociétés primitives, de leur dissolution dans les sociétés actuelles, enfin de leur sort dans l'avenir. Ces trois parties se divisent en un nombre inégal de chapitres. La genèse des religions n'en contient que trois, intitulées avec quelque raison et plus encore de singularité : physique religieuse, métaphysique religieuse, morale religieuse. Sous le premier titre, se développe une discussion remarquable contre l' « hénothéisme » de Max Müller, et le spiritisme de H. Spencer. En somme, les difficultés de M. Guyau contre ce dernier système sont décisives, mais il n'a pas aisément raison de ce qu'il y a de vrai dans les explications théistes, c'est-à-dire, au fond, la nécessité rationnelle de concept divin. Sa propre théorie, qui voit dans la constitution primitive du culte religieux un fait « sociomorphique, » a elle-même une grande part de vérité, celle que révèle le nom même de « religion, » lien social entre l'homme et la divinité ; il ne lui manque pour être acceptable que l'analyse vraie de l'idée divine. On peut encore suivre avec quelque intérêt et quelque utilité la discussion du système positiviste des « trois états » dans le chapitre *Métaphysique*. Selon l'auteur, la première

phase de la religion est caractérisée par l'idée de force et le naturalisme; la seconde, par l'idée d'ordonnance et de providence; la troisième, que, d'après lui, nous voyons s'achever, par l'idée de justice, de moralité, de sainteté.

La dissolution religieuse de notre temps est l'objet de la partie la plus émouvante peut-être de ce gros livre. L'erreur et l'illusion y débordent, et pourtant les chrétiens sérieux qui auront à le lire y pourront prendre quelques utiles avertissements au sujet des symptômes les plus alarmants de notre situation intellectuelle. Mais, au fond, si M. Guyau voit le dogme fini, comme M. Jouffroy le voyait en train de finir, c'est par une complète illusion d'optique mentale. Après cela, il faut bien lui accorder que sans dogme la foi poétique, ou symbolique, ou humanitaire ne peut plus s'appeler religion que par un pitoyable abus de mots. Il faut le plaindre quand il croit démontrer que le peuple, l'enfant, la femme n'ont plus besoin de religion, ni par instinct, ni par nécessité morale, et quand il ne semble pas même apercevoir les monstruosités qu'implique cette froide irréligion des faibles et des petits. En revanche, ne manquons pas l'occasion de louer le plus frappant chapitre, peut-être, de ce livre étrange : celui qui concerne les rapports de la religion avec la fécondité des mariages. La religion seule, on l'avoue à la honte des philosophes, s'est préoccupée de la croissante dépopulation qui est une si terrible menace pour notre avenir social; les causes de ce désordre sont bien vues, et les vertus qui peuvent le combattre, — amour du travail, désintéressement, — n'échappent pas à l'auteur; mais pour les imposer, il devrait voir que ni l'État ni l'école ne peuvent rien par eux-mêmes sans une autorité supérieure. *Quid leges sine moribus?* Il ne le voit pas! Partout où le bon sens du genre humain réclame et proclame Dieu, le philosophe athée, avec une sérénité parfaite, tourne le dos au bon sens.

Il me semble que la troisième partie, qui est le sujet lui-même, *l'Irréligion de l'avenir,* est la moins défendable à tous égards. Les satisfactions diverses que la science ou la métaphysique peut donner, à défaut de la religion, aux inévitables problèmes de l'au-delà, y sont critiquées avec le parti pris, mais aussi avec la prestesse et la subtilité dialectiques qui caractérisent le talent de l'écrivain. On suit avec intérêt ces discussions sur le théisme rationaliste, sur le panthéisme soit optimiste, soit pessimiste, sur le naturalisme idéaliste, matérialiste ou moniste, et l'on y trouve même beaucoup à retenir. Mais en vérité, comme le rôle des hypothèses métaphysiques dans la morale courante et dans la vie diminue chaque jour dans une proportion bien plus rapide que celui de la religion, il est évident que M. Guyau est ici à côté de son sujet. Au reste, l'irréligion de l'avenir serait plus que suf-

fisamment établie, s'il avait démontré, comme il croit l'avoir fait dans son second livre, d'une part, la mort du dogme, d'autre part, l'absolue inutilité de la religion. Il n'y a d'essentiel au sujet dans le dernier livre que des données très vagues sur certains résidus ou substituts du sentiment religieux dans la culture intellectuelle, morale, sociale, esthétique, des générations à venir, et de plus, un rêve personnel à l'auteur, et développé dans ses dernières pages, sur l'accord possible de la mort de la personne avec une certaine persistance de la conscience personnelle reçue dans une sorte de conscience supérieure!... En somme, il reste de ce mauvais livre l'impression d'une dialectique et d'une éloquence remarquables employées à une œuvre de destruction haineuse et funeste. Il y a là de quoi profondément attrister un lecteur chrétien.—Pas un argument de l'auteur n'est fait pour ébranler une foi religieuse ou philosophique vraiment éclairée; mais plus d'un des faits cités est inquiétant pour l'avenir moral et religieux de notre pays, et ce livre même, je ne crains pas de le dire, peut être compté parmi les plus sinistres signes du temps.

25 et 26. — On est heureux de rencontrer de bons livres qui raniment nos espérances pour la religion, et qui surtout nous encouragent à l'action pour sa propagation et sa défense. C'est, avec des différences marquées, le caractère commun de deux ouvrages publiés à deux ans de distance chez le même éditeur : *L'Homme et les croyances*, par M. Henri Planet, et *Du sentiment moral et religieux, droits et devoirs du cœur dans l'ordre des croyances,* par M. l'abbé Avoine.

Le premier s'attache surtout à montrer la nécessité morale et sociale des croyances religieuses ; averti par les dangers du moment politique actuel, M. H. Planet élève la croyance religieuse au-dessus d'odieuses ou mesquines querelles, qui tiennent aux personnes et au régime, et il veut y ramener les âmes honnêtes par les lois les plus profondes de l'individu et de la société. Trois livres suffisent à cette tâche : I, *L'Ame naturellement chrétienne,* démonstration de l'accord de la religion avec la nature humaine, et opposition de l'immoralité et du sybaritisme scientifique du moment avec les vrais besoins de l'intelligence et du cœur. II, *La Religion et les grandes époques de la vie,* application frappante de la doctrine précédente à ces heures privilégiées, qui donnent à notre existence son caractère décisif, avec d'excellentes observations sur l'école neutre et sur la loi religieuse du travail ouvrier et du gouvernement domestique. III, *Le Christianisme et les devoirs de l'homme et du citoyen,* la conviction et la pratique du devoir, la culture de l'esprit, les vraies notions de la justice et de l'honneur, le patriotisme enfin recevant des croyances religieuses une sûreté, une force, une puissance d'action qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. Ce livre, bien pensé et bien écrit, à la fois très ferme et très modéré, plein de bon

sens plutôt que de discussions subtiles, plus fondé sur le sentiment des réalités présentes que sur l'abstraction métaphysique, convient à tous les esprits cultivés : il est fait pour entretenir et augmenter l'attachement aux saines croyances et le courage désintéressé qui est seul capable de les défendre et de les propager.

Le livre de M. Avoine, avec un sujet plus restreint et plus spéculatif en apparence, renferme des explications et des directions pratiques encore plus variées. Avant tout, le rôle du sentiment dans l'ordre religieux, et tout spécialement dans la connaissance morale elle-même, y est indiqué avec d'heureuses réminiscences et citations de M. Ollé-Laprune et d'autres maîtres autorisés ; peut-être une solution rigoureuse de ce problème délicat ne sort-elle pas encore de ces pages, d'ailleurs excellentes, qui inculquent, avec une haute raison, et surtout avec un accent très vif et très sympathique, la pureté de la vie et la bonne volonté, nécessaires à celui qui cherche la sagesse. Les dépravations plus ou moins profondes du sentiment moral et religieux, et ces maladies opposées, hyperesthésie et anesthésie morales, et ces crises pénibles, scrupules et tristesses d'âmes, sont étudiées ensuite avec un vrai sens psychologique, relevé d'un don supérieur d'expérience et de prévoyance spirituelles. Mais c'est surtout la partie tout à fait pratique du livre, celle qui expose l'art de cultiver le sentiment moral et religieux chez l'adulte et chez l'enfant, qui mérite le plus d'attention, et qui aborde de plus près les aberrations de notre temps. On peut différer d'avis sur la forme que M. Avoine a jugé à propos de donner à ces leçons, si utiles aux maîtres et aux parents chrétiens, disons mieux, à tous les catholiques qui sont tenus à cette heure de lutter constamment pour le bien, sous peine de le voir vaincu en eux-mêmes et autour d'eux. Il prend souvent et garde longtemps le ton oratoire ; on sent qu'il prêche, mais il prêche bien ; son éloquence est noble et élégante, et, ce qui vaut encore mieux, cordiale et onctueuse. Il cite beaucoup, peut-être trop, mais ses citations sont presque toujours si heureuses et si frappantes, qu'elles soutiennent et avivent l'attention plutôt qu'elles ne la distraient. Faites donc lire ce livre et lisez-le vous-mêmes; il vous entretiendra solidement et agréablement de la seule chose qui mérite notre étude et nos efforts... J'en transcris ici, pour donner appétit du reste, les six dernières lignes : « Tôt ou tard, dit Vauvenargues, nous ne jouissons que des âmes. » N'est-ce pas le temps pour vous, lecteur, de jouir de la vôtre, et d'y trouver, à l'odeur de ses parfums, Celui qui fait ses délices d'habiter secrètement dans nos cœurs, qui s'y cache plus réellement que dans la majesté des lois de la nature, et qui en est l'enchanteur et le délicieux médecin?

27. — M. Cano, professeur à l'Université de Salamanque, a publie

sous ce titre : l'*Art et la Morale,* un court Mémoire sur les rapports de l'esthétique avec les lois du devoir. Ce n'est que l'esquisse d'un sujet qui comporterait de larges développements. L'auteur en dit assez pour montrer la fausseté et le danger des théories naturalistes, réalistes, « effectistes, » que certains maîtres veulent faire triompher en Espagne comme ailleurs; dans une synthèse qui ne manque ni de puissance, ni d'éclat, il fait ressortir les vrais rapports de l'art avec la science, avec la vie, avec la destinée humaine, et découvre le vice radical de tous ces systèmes qui, en se réclamant de la vérité, la mutilent et en retranchent précisément le plus noble et le plus beau. « Les futures étapes de l'art, dit-il en terminant, seront les mêmes que celles de la morale des peuples européens. Après avoir flotté sur le chaos de mille doctrines délétères ou absurbes, ils auront à choisir entre l'état sauvage où conduit le culte de toutes les erreurs, avec le relâchement de tous les liens sociaux, et la lumière de la vérité une et invariable qui, avec la morale du catholicisme, satisfait complètement tous les besoins de l'homme, dont la nature reste toujours la même à travers la suite des âges. »

28. — MM. Paul Janet et Gabriel Séailles publient une *Histoire de la philosophie* sur un plan absolument nouveau. On avait cent fois raconté les phases de la pensée réfléchie, en les distribuant tantôt par époques, tantôt par régions, tantôt par écoles. On avait aussi plus d'une fois essayé l'histoire de telle ou telle question considérée à part. Mais une histoire complète des problèmes calquée sur les chapitres successifs d'un traité méthodique de philosophie n'existait pas encore. Il y avait des *lectures philosophiques* qui approchaient plus ou moins de cette idée, mais qui étaient encore loin de la réaliser. Il faut ajouter que l'idée est bonne et que, bien exécutée, elle doit rendre de grands services aux esprits studieux. Qui n'a désiré bien des fois pouvoir embrasser d'un coup d'œil toutes les théories qui se sont produites dans le champ de la philosophie sur tel ou tel problème? et qui ne s'est plaint de la difficulté d'arriver à ce but. « L'histoire des problèmes est en général noyée dans l'histoire des écoles philosophiques; et il faut un travail considérable pour l'en dégager (encore n'y est-elle jamais d'une manière complète : où trouver, par exemple, une histoire suivie de la question de l'habitude, de la question du langage?); ou bien elle est mêlée aux traités dogmatiques, mais d'une manière tout à fait accessoire et encore incomplète; ou enfin elle est dispersée dans un nombre infini de monographies difficiles à réunir ou sans suite et sans unité. » Ainsi s'expriment les auteurs, dans l'*Avertissement* de ce livre, et ils ne disent rien de trop; on pourrait leur reprocher plutôt de ne pas assez faire valoir l'importance de cette méthode pour le progrès de la philosophie elle-même. L'histoire complète, sincère et intelligente

d'un problème, si elle n'en donne pas la solution définitive, en est assurément la préparation la plus sûre et la plus instructive.

L'heureuse idée de cette entreprise vient de M. Paul Janet. La plus grosse part de rédaction appartient à M. Gabriel Séailles, au plus jeune collaborateur « comme il était juste, » ajoute le plus âgé. Mais celui-ci s'est encore réservé la revision de l'ensemble « et la rédaction d'une des parties les plus importantes, à savoir l'histoire de la théodicée. » A vue de pays, tout cela est pour le mieux : on est rassuré par ce contrôle de l'expérience acquise et de la tradition sur les tentatives aisément téméraires de la jeune philosophie; on se félicite, d'autre part, des vues originales que promet, sur les rapports des sciences et de la philosophie, le travail d'un des plus brillants élèves de l'école nouvelle, plus éprise que sa devancière de comparaisons et de conciliations de tout ordre.

Nous n'avons encore, dans ce fascicule, que l'histoire des questions psychologiques (sans y comprendre la psychologie rationnelle ou métaphysique), et déjà l'on peut se féliciter de l'exécution de ce grand travail. Ces beaux chapitres, où tous les maîtres de la pensée humaine viennent l'un après l'autre déterminer les conditions de chaque problème et proposer et soutenir leurs solutions, tantôt harmoniques, tantôt diverses et même contradictoires, offrent une lecture des plus attachantes et on y prend aisément, pour peu qu'on aime ces graves études, un intérêt passionné. Le talent de l'auteur ou des auteurs y est pour beaucoup. Il ne s'agit pas ici d'extraits purs et simples, dont le choix et la coordination auraient déjà constitué une tâche bien délicate. D'ordinaire, les philosophes sont résumés, non cités textuellement, et de plus, les ressemblances, les contrastes, les compléments et les corrections donnent lieu à des points d'arrêt et à des retours, dans ce voyage vingt fois recommencé à travers les écoles. La richesse de l'information est habituellement au-dessus de tout éloge, ainsi que l'aisance et la clarté de l'exposition, même en matière difficile. Ce n'est pas que tout soit sans reproche. Beaucoup de doctrines sont citées, moins d'après leurs auteurs que d'après les interprètes de ces auteurs, et cela était inévitable, un tel travail exécuté d'un bout à l'autre de première main dépassant la mesure des forces humaines. Mais il en est résulté quelques fautes : en général, les Pères de l'Église et les docteurs du moyen âge peuvent se plaindre de n'avoir pas la place qui leur revenait ou de n'y être pas présentés avec une entière fidélité. Quant à l'esprit dogmatique des jugements semés à travers les analyses et surtout exprimés ou insinués dans les « conclusions » des chapitres, il est bien hésitant, bien pénétré de ces habitudes de conciliation si propres à « diminuer des vérités. » Qu'on lise, par exemple, les conclusions qui terminent les chapitres de la conscience, des théories

de la raison, de la liberté, et qu'on juge si le spiritualisme n'a pas quelque peu à se plaindre, quoiqu'il ne soit jamais trahi.

Malgré ces réserves, ce livre sera d'une extrême utilité. Je ne parle pas des élèves des collèges, auxquels les auteurs semblent pourtant avoir songé avant tout. Il leur sera peut-être difficile, dans les mois si courts et si occupés d'une année scolaire, de combiner l'étude de ces deux ou trois volumes d'histoire de la philosophie avec celle des manuels théoriques non moins volumineux qu'on leur confie aujourd'hui. Il est d'ailleurs douteux qu'ils puissent se rendre maîtres de l'histoire de chaque problème philosophique sans avoir préalablement une connaissance générale assez exacte des écoles; et l'aperçu d'ensemble que MM. Janet et Séailles doivent mettre à la fin de leur ouvrage serait peut-être, à leur égard, mieux placé au commencement. Mais tous ceux qui s'occupent d'études philosophiques auront constamment ce livre sous la main, et j'ose dire que même les plus instruits gagneront à parcourir ou à lire de près ces pages si pleines sur *la Vie animale, les Sens et la perception extérieure, la Mémoire, l'Association des idées*, etc. Cette *Histoire de la philosophie* sera, dès demain, l'un des livres de chevet des professeurs et des amateurs de philosophie, et tout spécialement des aspirants à la licence et à l'agrégation philosophiques.

29. M. Ferraz, naguère professeur de la Faculté des lettres de Lyon, a écrit l'*Histoire de la philosophie française au* XIXe *siècle*, avec la compétence d'un maître et la sincérité d'un honnête homme, placé pourtant au point de vue parfois un peu exclusif de son école. L'œuvre aujourd'hui achevée « probablement », c'est le mot de l'auteur, mérite de prendre place dans toute bibliothèque sérieuse; elle sera toujours consultée avec fruit, même par les lecteurs qui, de droite ou de gauche, s'éloignent plus ou moins du « spiritualisme libéral » de l'auteur. C'est bien là l'étiquette de son esprit et de l'ouvrage tout entier; c'est surtout celle de cette troisième partie. La première comprenait *le Socialisme*, *le Naturalisme* et *le Positivisme;* la seconde, *le Traditionalisme* et *l'Ultramontanisme;* celle-ci a pour titre spécial : *Spiritualisme et libéralisme*. On y voit paraître tour à tour Mme de Staël, vrai précurseur, parce qu'elle a « préconisé l'accord de l'expérience et de la réflexion, celui de la raison et du sentiment, celui de l'esprit moral du XVIIe siècle et de l'esprit libéral du XVIIIe siècle; » Laromiguière, initiateur du nouveau spiritualisme, sans être proprement chef d'école; Maine de Biran, admirable par l'amour pratique de la vérité, autant que par la puissance de l'intuition métaphysique; Royer-Collard, philosophe noble et sage à la tribune comme dans sa chaire; Cousin, actif et brillant excitateur d'esprits, jugé ici d'après le travail de M. Paul Janet et dans le même sens général; Jouffroy, plus sincère, plus humain, plus profondément vrai dans sa sphère moins ambitieuse de

psychologue et de moraliste. Ce sont là les grands noms qui prennent naturellement le plus de place. Mais, de plus, M. Ferraz, averti par le milieu lyonnais et aussi par un véritable esprit de justice, a fait passer à leur rang, dans ce défilé de maîtres illustres, deux hommes trop oubliés par la plupart des historiens de la philosophie contemporaine, A. Ampère et Gérando, en insistant sur leurs mérites sérieux de penseurs. Ses dernières études plus courtes sur Guizot, Rémusat, Ad. Garnier, Émile Saisset, ainsi que les alinéas consacrés vers la fin de plusieurs chapitres à beaucoup de noms secondaires, mais pourtant dignes de mémoire, témoignent d'une attention intelligente, curieuse, et qui a souci de tous les détails du tableau et non pas seulement des grandes figures.

Les réserves que j'ai eu dans le temps l'occasion d'exprimer ou d'insinuer, à propos des premiers volumes de ce travail, se reproduiraient plus ou moins à propos de celui-ci. A dire vrai, il est inutile de s'y arrêter : l'expérience n'a rendu la plupart des esprits que trop sceptiques à l'égard de ce libéralisme très élevé, mais par trop confiant, qui a gardé toutes les sympathies de M. Ferraz. Je serais plus porté, je l'avoue, à protester avec le savant professeur lyonnais contre une réaction injuste et odieuse. En somme, je crois qu'il faut le féliciter et le remercier d'avoir pris la défense des maîtres de la philosophie française officielle dans la première moitié de ce siècle contre leurs adversaires ou leur contempteurs du moment. « Ce dédain tient-il à cet engouement passager pour les doctrines étrangères, qui se manifeste parfois parmi nous, et qui est comme un tribut payé à la mode en matière de philosophie ; ou s'explique-t-il par l'habitude que les philosophes ont eue de tout temps, ni plus ni moins que les prêtres de Némi, d'exécuter leurs devanciers pour régner à leurs places ? » A cette question qu'il pose lui-même, M. Ferraz ne répond pas ; évidemment il croit aux deux causes de discorde. Il devrait en ajouter une troisième : l'insuffisance réelle de la philosophie de Cousin et de son école. Mais il n'en a pas moins rendu service aux lettres et à la philosophie françaises par ce travail approfondi sur plusieurs de leurs plus illustres représentants.

30. — Ce n'est pas sans une vive curiosité que j'ai abordé l'opuscule de M. A. Grafé sur *l'Enseignement de la philosophie dans les universités allemandes*. Rien n'est plus important, ce me semble, soit pour connaître la vitalité des doctrines philosophiques, soit pour en prévoir la destinée, que de consulter avec intelligence l'enseignement public à ses divers degrés et dans ses divers centres, surtout en un pays où il est librement organisé comme en Allemagne. Je dois ajouter que la brochure de M. Grafé n'a pas tout à fait répondu à ce que j'attendais, mais sans que j'aie le droit de lui en vouloir. Il s'est préoccupé beau-

coup moins des doctrines que des méthodes, des programmes, des règlements. Ce point de vue a son intérêt, certes, non seulement pour la Belgique, à laquelle l'auteur a surtout pensé, mais encore pour d'autres pays, y compris le nôtre. Ce qui me paraît résulter de plus clair des faits très nombreux et très variés qui se pressent dans ce Mémoire, c'est la tendance à mettre beaucoup de précision technique dans le premier enseignement de la philosophie, et à créer ensuite des auditoires restreints pour recevoir l'enseignement approfondi de certains « spécialistes, » logiciens, psychologues, critiques, etc. Qui osera nous donner un aperçu de notre haut enseignement philosophique actuel ? Il y aurait là un sujet plus instructif et plus curieux qu'on ne croit, non pas pour la réglementation, qui a partout l'uniformité administrative ordinaire en France, mais pour les doctrines mêmes, qui offriraient une variété de tons du plus singulier effet.

LÉONCE COUTURE.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *La Bête*, par VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. 3e édit. Paris, Hachette, 1887, in-18 j. de 354 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Scorpion*, par MARCEL PRÉVOST. Paris, Lemerre, 1887, in-18 j. de 346 p., 3 fr. 50. — 3. *Toussaint Galabru*, par FERDINAND FABRE. 3e mille. Paris, H. Charpentier, 1887, in-12 de 372 p., 3 fr. 50. — 4. *Possession*, par CHARLES ÉPHEYRE. 3e édit. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 j. de 274 p., 3 fr. 50. — 5. *Marfa* (*le Palimpseste*), par GILBERT-AUGUSTIN THIERRY. Paris, Perrin, 1887, in-12 de 256 p., 3 fr. 50. — 6. *La Mal'aria*, étude sociale, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Quantin, 1887, in-18 j. de 318 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Bilatéral*, mœurs révolutionnaires contemporaines. Paris, Albert Savine, 1887, in-18 j. de 516 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Cavalier Miserey, du 21e Chasseurs*, mœurs militaires contemporaines, par ABEL HERMANT. 8e édit. Paris, Charpentier, 1887, in-12 de 402 p., 3 fr. 50. — 9. *Cœur volant*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Paris, Plon et Nourrit, 1887, 2 vol. in-18 j. de 268 et 260 p., 7 fr. — 10. *Née Michon*, par HENRY DE PÈNE. 12e édit. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 j. de 328 p., 3 fr. 50. — 11. *Désenchantée*, par le marquis DE CASTELLANE. Paris, librairie de la « Nouvelle Revue, » 1887, in-18 j. de 318 p., 3 fr. 50. — 12. *Bohème bourgeoise*, par OSCAR MÉTÉNIER. Paris, Albert Savine, 1887, in-18 j. de 300 p., 3 fr. 50. — 13. *Secret de femme*, par J. RICARD. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 304 p., 3 fr. 50. — 14. *La Première passion*, par LÉON TYSSANDIER. Paris, Dentu, 1887, in-18 j. de 306 p., 3 fr. — 15. *Catherine Levallier*, par ÉDOUARD DELPIT. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 290 p., 3 fr. 50. — 16. *La Bonne demoiselle*, par ANTONIN MULÉ. Paris, Dentu, 1887, in-18 j. de 302 p., 3 fr. — 17. *Les Fatalités de la vie*, par CHRISTIAN STADT. Paris, L. Frinzine, 1887, in-18 j. de 350 p., 3 fr. 50. — 18. *Tout ou rien*, par LOUIS LUCAS. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 j. de 300 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Impasse*, par MARCEL SÉMÉZIES. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 j. de 324 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Mariage du ségare*, par PIERRE FICY. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 j. de 280 p., 3 fr. — 21. *Au Paradis des enfants*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 j. de 328 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Mas des Sylvains*, par ÉMILE VALENTIN. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 344 p., 3 fr. 50. — 23. *Suzanne Aubriès*, par AUGUSTIN LION. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 274 p., 3 fr. 50. — 24. *Peur de la Vie*, par CHARLES RICHARD. Paris, Quantin, 1887, in-18 de 256 p., 3 fr. 50. — 25. *Lydie*, par HENRY LAVEDAN. Paris, Quantin, 1887, in-18 j. de 284 p., 3 fr. 50. — 26. *Parsis et Brahmine*, par CARLA MARIA. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 j. de 296 p., 3 fr. 50. — 27. *Frankley*, par Mme HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 370 p., 3 fr. 50. —

28. *Tartarin de Tarascon*, par Alphonse Daudet. Illustr. de Rossi. Paris, Marpon et Flammarion, 1887, in-18 de 240 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Caprices d'un régulier*, par Paul de Molènes. Paris, Librairie des bibliophiles, 1887, in-12 de 304 p., 4 fr.— 30. *Zoroastre*, par F. Marion Crawford, avec une préface de Ernest Chesneau. Paris, Perrin, 1887, in-12 de 354 p., 3 fr. 50.—31. *Chicot*, par H. Le Hounec. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 330 p., 3 fr. 50. — 32. *Madeleine*, souvenirs de la vie de province, par Émile Gossot, professeur au Lycée Louis le Grand, avec une lettre-préface de Henry Cochin. Paris, Perrin; 1887, in-12 de 410 p., 3 fr. 50.

1. — On a dit de M. Victor Cherbuliez : « Il ressemble à un bas bleu génevois qui réciterait une conférence méthodiste en dansant la gavote. » La définition est plus que méchante, et jusqu'ici je l'avais cru partiale ou tout au moins exagérée; après lecture de *la Bête*, je suis forcé d'avouer que jamais coup de pinceau ne fut plus juste. Il est impossible, en effet, d'accumuler dans un roman tant de prétentions au bel esprit, de marivaudages péniblement cherchés, d'ennuyeuses et tout à fait inutiles dissertations. La moitié du volume au moins est consacrée à nous démontrer que M. Victor Cherbuliez connaît à fond la sélection sexuelle, les larves des ascidies, l'embryologie, le darwinisme, le transformisme, les théories des positivistes anglais, l'inanité de la morale sociale, la puissance féconde de l'égoïsme, la légitimité des appétits naturels, le culte de la déesse Mylitta. Vous saviez, lecteurs, que Mylitta était adorée autrefois chez les Assyriens. Mais, ce que vous ne saviez pas, et que M. Victor Cherbuliez nous apprend, avec abondance, c'est que cette déesse règne aussi sur tout notre Occident contemporain. Elle est la « grande impudique qui courbe les hommes sous sa domination fatale. » En elle se résument tous les transports de la passion coupable, les fautes, les vices, les crimes, les affolements de la chair irresponsable. Si la pauvre nature humaine faiblit, ce sont les suggestions de la terrible déesse assyrienne qui la poussent irrésistiblement au mal. Doctrine commode! et que l'on expose on ne sait trop pourquoi, sans doute pour l'unique plaisir de faire le pédant. Quant à l'action du livre, la voici, telle qu'il nous a été possible de la dégager du milieu de ces thèses et antithèses : Fils d'un riche vigneron de la Saintonge, Sylvain Berjac épouse Mlle de Roybaz. Il est protestant et roturier : elle est catholique et noble. M. Cherbuliez manquerait à tous ses devoirs de romancier-philosophe s'il ne faisait de Mlle de Roybaz une personne insupportable, antipathique et indigne. Trompé par sa femme, Sylvain la chasse du domicile conjugal, demande le divorce, l'obtient et vit seul, se croyant à jamais guéri de l'amour. C'est pendant son veuvage qu'il se livre, tantôt avec une vieille servante huguenote (le personnage le plus vrai, le plus attrayant du livre), tantôt avec un médecin passablement bourru, tantôt avec le spencerien Sir John, tantôt enfin avec l'original Théodule Bandol, à sa marotte ergoteuse et ratiocinante. Un jour, pourtant, il se sent troublé à la vue des riches épaules d'une

jeune paysanne, et c'est la seule fois que la « Bête » parle en lui. Mais il ne succombe pas, et s'éprend pour tout de bon d'une Parisienne, Louise Havenne, qui habite dans le voisinage avec son père, et qu'il finit par épouser. Est-il heureux? A-t-il eu beaucoup d'enfants? Le romancier ne le dit pas. Dans tous les cas, le mariage est cette fois bien assorti. Louise Havenne a séduit Sylvain Berjac par sa science de la botanique et la façon barbare dont elle désigne les fleurs. Sylvain Berjac a séduit Louise Havenne par des vers alambiqués, sentant la Suisse d'une lieue — et ils s'épousent, après s'être communiqué leur mutuelle tendresse?... Non : après une interminable discussion sur le catholicisme et le protestantisme. J'oubliais de dire qu'il y a un prêtre dans le roman de M. Cherbuliez. A-t-il voulu en faire une caricature? Rien ne l'indique. Seulement, à l'insu de l'écrivain, la caricature existe. N'ayant fréquenté que des pasteurs protestants, il a peint son abbé Poncet sous des traits absolument faux. J'admets fort bien qu'il soit gourmand, et qu'il sacrifie quelquefois à un bon dîner, chez ce Georges Dandin de Sylvain Berjac, l'autorité d'une discussion théologique. Mais jamais, au grand jamais, un prêtre qui se respecte ne tiendra sur la *Genèse* et le péché originel le langage burlesquement hétérodoxe que l'auteur de la *Bête* prête à l'abbé Poncet. On peut avoir lu Darwin et ignorer le catéchisme : c'est le cas de M. Cherbuliez, et, par ainsi, sur ce point capital, il eût gagné de se taire. Il y a pourtant quelques bonnes pages dans la *Bête*, des pages où se montrent la phrase colorée, le goût de l'épithète rare, la ciselure du style. Malheureusement, ces qualités sont noyées dans le verbiage et la dissertation, et il serait criminel d'encourager par l'éloge d'aussi désastreuses tendances. Qui sait si, dans un prochain roman, M. Cherbuliez ne disserterait pas sur le libre-échange, la loi militaire et l'équilibre du budget?

2. — Un jésuite, le P. Jayme, arrache un enfant de dix-huit ans, Jules Auradou, à son amour naissant pour une créature indigne. Afin que la guérison soit complète, il l'emmène du Lot-et-Garonne, le pays natal, à l'école de la rue des Postes, à Paris, où il suivra les cours des élèves et fera de la surveillance en attendant que la vocation s'affirme. Mais, loin de s'affirmer, la vocation d'Auradou dépérit : il pense toujours à l'ancien amour ébauché, qu'il ne voulait que platonique et mystique, et dont il a gardé une impression mêlée d'effroi. En Auradou l'ange et la bête se combattent, et le jeune lévite sent d'instinct que l'Église, pour lui, c'est le salut. Par malheur, il est d'un caractère faible, et l'existence du collège n'a guère pour lui que des épines. Les élèves raillent cruellement ce surveillant gauche et timide : un d'eux va même jusqu'à lui reprocher le vice de sa naissance (Auradou est fils naturel), et à insulter sa mère qui fut plus malheureuse que coupable. Alors il n'y tient plus et s'enfuit de l'école. Réfugié dans

un hôtel borgne du quartier Latin, il y rencontre cette Jeanne Béziat, de là-bas, qu'il désirait convertir. Ici les rôles sont changés : c'est elle qui pervertit Auradou, lequel se livre à tous les désordres, croyant les expier par des prières, des pénitences et des remords. Le P. Jayme, grâce à un externe qui se prépare pour Saint-Cyr, et qui a rencontré Auradou, apprend un jour la triste vie que mène son fils spirituel. Il n'hésite pas une minute et court l'arracher des bras de cette femme qui le domine si impérieusement. La victoire spirituelle reste au Père ; mais la victoire physique lui échappe : Auradou, revenu en Lot-et-Garonne, y meurt, l'âme malade, le corps brisé, le cerveau vide, demi-fou. Sans doute, l'auteur de ce roman n'est pas animé d'intentions hostiles contre la religion. Les deux prêtres qu'il met en scène : l'abbé Auradou, frère de Jules, et le P. Jayme sont des saints — le P. Jayme surtout, type accompli de héros, et l'une des belles figures du roman contemporain. Les professeurs de la rue des Postes (dont M. Marcel Prévost nous paraît avoir été l'élève) sont portraiturés avec respect, affection et sympathie. Je signalerai aussi l'émouvant chapitre où l'écrivain évoque le souvenir du R. P. Captier et des autres martyrs fusillés par les communards. Tout cela est admirable. Et cependant la donnée de l'œuvre est tellement scabreuse ; elle contient des pages d'un tel réalisme ; elle entre sur la vie religieuse dans des détails intimes d'un ordre si particulier ; enfin, elle oppose avec tant de passion les tentations de la chair aux retours de la grâce, que beaucoup de lecteurs en seront scandalisés, et que les ennemis du catholicisme y trouveront matière à de nouvelles attaques. La seule circonstance atténuante, c'est que Jules Auradou n'est pas prêtre : ce n'est qu'un simple tonsuré. Il est même exclu du ministère sacerdotal par sa naissance illégitime. Mais ses débordements, si mêlés qu'ils soient de remords, n'en sont pas moins décrits avec trop de complaisance. Que dire aussi de la scène de début qui ouvre le roman? Une mère veuve, coupable de ne pas s'être défendue contre les violences outrageantes d'un homme, et qui, au lit de mort, fait appeler son fils, curé dans les environs, pour lui confesser sa faute. Impassible et digne, le fils recueille l'aveu, prononce les paroles de l'absolution, et, son ministère rempli, s'agenouille en sanglotant, et jure à sa mère qu'il la chérit toujours. Si, en fait de hardiesse, il est impossible d'aller plus loin, on conviendra qu'il est des choses tellement sacrées, tellement divines, qu'il y a sacrilège à exercer sur elles son talent d'écrivain. Reste le titre du livre : *Le Scorpion ;* il n'a aucun rapport avec l'insecte venimeux que ce mot rappelle. « Scorpion » est un simple sobriquet donné par les élèves de l'école de la rue des Postes à ceux de leurs condisciples qui se destinent à l'état religieux. C'est du moins ce que nous assure M. Marcel Prévost — et il ne faudrait pas plus prendre à

la lettre cette assertion, que les idées saugrenues, les projets frivoles, les conversations déplorables qu'il attribue aux élèves les plus âgés d'un établissement où règne la plus grande discipline, où le bon ordre est toujours gardé et où l'on enseigne les meilleurs principes. L'imagination est une belle chose; mais de ses écarts à la calomnie, il n'y a souvent qu'un pas.

3. — Cette fois, M. Ferdinand Fabre a bien voulu fermer la porte à son *delirium jesuiticum*, à ses rêves schismatiques, à ses arguties théologiques, à ses Coulazou, à ses Jourfier, à ses Grégoires et autres Labordères du clergé. Aussi est-il redevenu le conteur sans égal de jadis : celui à qui nous devons *Les Courbezon, Julien Savignac, Mon oncle Célestin* et *Monsieur Jean*. Il y a bien un prêtre dans *Toussaint Galabru :* l'abbé Baptistin. Mais il se contente d'être un brave et digne homme, dévoué à ses paroissiens, tout entier à ses devoirs, simple, naïf et bon. Il a recueilli chez lui une petite orpheline dont le père, un mineur de Bédarieux, a été tué par le grisou. Vincinet, le fils du sorcier Galabru, fait la cour à Lalie pour le vrai motif. Il voudrait bien l'épouser. « Elle sera ta femme! lui dit le curé de Saint-Estève, quand ton hérétique et païen de père se sera converti, donnera le bon exemple et se repentira de ses lamentables scandales. » Là est le difficile. Galabru le sorcier n'a jamais de sa vie fréquenté les églises, et il ne ferait pas bon lui parler de se confesser. Cependant, il tombe malade. S'il meurt sans sacrements, que deviendra sans Lalie le pauvre Vincinet? Un ami de l'abbé Baptistin — qui n'est autre que M. Ferdinand Fabre — prend sur lui de dire au curé que Galabru ne refuse pas précisément son ministère. L'abbé, tout joyeux, porte le viatique au vieux sorcier; mais, comme le malade était sans connaissance, il ne peut lui administrer que l'extrême-onction. C'est suffisant : on enterrera Galabru en terre sainte, et Vincinet épousera Lalie. Une étrange figure que ce Galabru, à qui l' « esprit » parlait et obéissait par l'intermédiaire du crapaud Persil et d'une chèvre noire, la Négrette! Au fond, il n'était pas sorcier le moins du monde. C'était un libertin fieffé et un paresseux qui, au moyen de certains diaboliques exercices appris de longue date à Négrette, escroquait aux paysans quelques pièces de cent sous et enjôlait les femmes, témoin Guillette Bitirac dont il fut, une douzaine d'années, moitié l'amant, moitié le « médecin, » à la barbe de son imbécile de mari. M. Ferdinand Fabre s'est trop appesanti, à notre avis, sur les dévergondages de Toussaint Galabru. Le reste de l'histoire en souffre à tous les points de vue. Quant à la première partie, toute faite d'impressions d'enfance, toute pénétrée des souvenirs du jeune âge, c'est clair et sain comme le ciel cévenol, et cela vous a un charme indéfinissable. Et quelle sympathique figure que la bonne Cardette, la mère de l'abbé Baptistin,

que la petite Lalie, que Vincinet, et même que le suisse de l'église de Bédarieux, menuisier-chasseur, Alexandre Nizerolles-Closcard ! Il y a surtout une chasse fantastique après un lièvre, par une belle lumineuse nuit d'hiver, qui tient à la fois de l'épique et du comique. Du Scarron et du Théophile Gautier ; c'est vraiment réussi.

4 et 5. — M. Ferdinand Fabre parle des sorciers comme quelqu'un qui n'y croit guère. Tel n'est pas le cas de l'auteur de *Possession*, M. Charles Epheyre. Il dit quelque part : « Il y a des êtres dont la destinée n'est pas vulgaire, et dont la vie est menée par les étoiles. De ceux-là, en regardant les yeux et la main, on peut connaître le destin. » Un vrai conte noir, une histoire de revenants et de succubes, tragique et sombre, se déroule dans je ne sais quelle bourgade russe. Stéphane Fédorovitch aime une femme mariée. Celle-ci ne veut pas être à lui, et pour se défendre fait venir auprès d'elle la jeune Sacha, une de ses parentes. Sacha est jolie; elle plaît à Stéphane qui s'en éprend et l'épouse. Marie-Anne, la femme mariée, devient alors terriblement jalouse et meurt de sa jalousie. C'est ici que le drame se corse. Stéphane et Sacha sont, nuit et jour, hantés par le spectre de la morte. Elle revient entre eux « pour leur toucher le cou de ses mains glacées. » Elle suggère à Stéphane de tuer Sacha et Stéphane obéit à la voix mystérieuse. Puis, dans un éclair subit de raison, il comprend son crime et se tue à son tour. Deux cadavres et un vampire ! « Horrible, most horrible ! » comme eût dit Shakespeare. Il est évident que l'auteur de cette œuvre macabre, écrite d'ailleurs d'un style insignifiant, a essayé de dramatiser ces phénomènes de suggestion dont on parle tant aujourd'hui. Bien autrement intéressante nous apparaît dans le même ordre d'idées, la *Marfa* de M. Gilbert-Augustin Thierry. Non pas plus édifiante et plus morale. Mais il y a au moins de l'art, de l'érudition et même de la science, une science que dénature toutefois le ver rongeur du scepticisme et qui s'affuble d'un voltairianisme hors de saison. De quoi s'agit-il ? Voici : Volkine, vieux seigneur russe, adonné aux sciences occultes, possesseur d'un précieux palimpseste qui contient la Milésienne de Lucius de Patras relative à l'évocation des morts, a épousé et enrichi une simple serve, Marfa, qui le trahit avec un Français, le vicomte de Hurecourt. Poussé par la passion autant que par la cupidité, ce vicomte de Hurecourt, noble de contrebande, et qui a nom Grandjacquot d'après son acte de naissance, tue le vieux Volkine dans des circonstances épouvantables. Ils traversent la Steppe pleine de neige, tous deux la nuit sur un traîneau. L'obscurité règne et les loups hurlent dans le lointain. C'est le moment. Hurecourt tire son revolver et le décharge sur Volkine. Mais, avant de mourir, celui-ci a la force de lui dire en ricanant : « Tu n'épouseras point « ma femme. Le jour de vos noces, toi-même tu raconteras tout aux

« juges de ton pays. » Depuis ce moment, le spectre du mort obsède le meurtrier : il le voit sans cesse, partout. Le palimpseste lui-même est son accusateur. Une large tache de sang couvre la Milésienne de Lucius de Patras et, chaque soir, Hurecourt passe son temps à la gratter. La tache disparaît pour reparaître le lendemain. Marfa et son complice viennent en France : ils achètent un château dans les Vosges et vont se marier, lorsqu'un pope visionnaire amené de Russie par la veuve de Volkine leur refuse le sacrement. Alors la suggestion se réalise : Hurecourt révèle son crime aux magistrats. Mais lorsque la justice se présente pour s'emparer de lui, elle ne trouve que deux cadavres. Marfa et Hurecourt se sont empoisonnés en buvant un toxique préparé par le pope, et que celui-ci leur a tendu dans une coupe — comme pour une communion surnaturelle. Diabolique serait plus exact. Ses maîtres morts, le pope Anton-Michaïl, de la secte des Raskolniks et qui prétend évoquer à sa guise l'âme de Volkine, finit par se pendre. Tout cela est bien singulier. M. Gilbert-Augustin Thierry affectionne d'ailleurs des sujets de ce genre. Déjà dans l'*Aventure d'une âme en peine*, il avait dramatisé les récits des démonologues du XVIe siècle. Puis, dans le *Capitaine Sans-Façon*, il avait mêlé des épisodes mystiques et symboliques aux luttes que les chouans du Bas-Maine et les partisans de la petite église soutinrent contre Napoléon Ier. Aujourd'hui c'est la suggestion par l'hypnose qui l'attire. Il a même reconstitué l'expérience de l'évocation des morts en l'attribuant au Grec Lucius. Mais il nous semble qu'il en a puisé plutôt les détails dans le *Dogme et rituel de la Haute-Magie*, d'Éliphas Lévy, l'ex-abbé Constant. C'était son droit, et nous ne sommes pas de ceux qui essaient de restreindre le domaine de l'Art. La science et la foi, le visible et l'invisible lui appartiennent. Encore faut-il que l'artiste y mette de la sincérité. J'estime d'ailleurs qu'un théologien catholique seul peut aborder sans danger les redoutables lois morales de l'Occulte, et ceux-là s'y brûlent ou les défigurent qui, comme le neveu de l'auteur des *Récits mérovingiens*, poursuivent de pareilles études avec un esprit hostile au surnaturel et notoirement irréligieux. Pour ce qui est de la suggestion, c'est-à-dire de cette force étrange qui supprimerait la conscience d'un individu et la livrerait pieds et poings liés à quiconque s'est emparé de sa volonté, en dépit de M. Charcot, le caractère scientifique de cette force reste encore à démontrer. Au surplus, ni M. Claretie (voir son *Jean Mornas*), ni M. Charles Épheyre, ni M. Gilbert-Augustin Thierry n'ont rien inventé. Alexandre Dumas père avait déjà deviné ces phénomènes et les avait décrits (dans *Joseph Balsamo*) avec un talent que l'on ne fera pas oublier.

6. — On qualifie solennellement d'Étude sociale le dernier roman de M. Henri Rochefort : *La Mal'aria*. Pourquoi étude sociale ? Est-ce parce

que l'action débute dans une maison de prostitution ? Est-ce parce qu'une jeune fille, souillée par un misérable et abandonnée par sa mère, se réfugie dans une de ces maisons, et en sort ensuite pour essayer de vivre honnêtement ? Est-ce parce que, recueillie chez un riche vieillard, grâce au récit qu'elle invente, cette jeune fille finit par épouser le fils de son bienfaiteur, qui a été captivé par sa modestie, sa douceur et sa beauté ? Est-ce parce que, devant le rôle dangereux qu'elle joue, il lui faut commettre un crime en faisant fabriquer de faux papiers ? Est-ce parce qu'un jour, se croyant reconnue, elle n'hésite pas à s'associer à un coquin pour écarter par une condamnation judiciaire le témoin dont elle redoute l'indiscrétion ? Est-ce enfin parce que la malheureuse femme, jusque-là épouse irréprochable, trahit sans amour la foi conjugale ? Tout cela démontre l'imagination surchauffée du blasphémateur de l'*Intransigeant*. Mais il n'y a pas dans ces pages assez lâchées d'ailleurs comme style, la moindre idée de réforme des mœurs, la plus petite velléité d'amélioration du sort du pauvre, à moins qu'on n'appelle « étude sociale, » le désir de prouver que la prostituée peut être du bois dont on fait les honnêtes femmes. Encore n'est-ce pas exact, car l'honnêteté relative d'Emmeline Freisler, de la Mal'aria, ne se soutient-elle qu'un certain temps. Quelques journaux ont salué aussi *la Mal'aria* comme un événement littéraire. Nous ne trouvons pas.

7. — Une étude qui, oui, est à la fois sociale et littéraire, c'est celle que vient de publier M. H. Rosny, sous ce titre bizarre : *Le Bilatéral*. Qu'est-ce que le Bilatéral ? Un surnom. Les anarchistes et les révolutionnaires l'ont donné à un ouvrier graveur, Hélier, très intelligent, très artiste, qui ne prend pas ses idées toutes faites dans le *Cri du Peuple*, examine les questions sous leur double face et avant d'adopter une thèse, la soumet au creuset épurateur de l'analyse. M'est avis que les opinions prêtées à Hélier par le romancier sont les siennes propres. On sent qu'il est sympathique à tout ce monde dévoyé, terrible et fatal. Mais, esthéticien sincère avant tout, il n'a pas caché leurs horribles défauts, qu'il a peints tels qu'il les a vus, ni atténué leurs exécrables doctrines, qu'il a exposées telles qu'il les a entendues. En définitive, deux seulement de ces « liquidateurs » sont sympathiques : l'analyseur Hélier et l'exterminateur Ravière. Ce dernier est un vieux jacobin autoritaire de l'école de Delescluze, qui n'hésiterait pas à user du couperet pour imposer son programme, et qui a les qualités intimes d'un Aristide et d'un Caton. Il élève sa fille Ève dans ses principes et celle-ci, quand Hélier devient veuf, épouse le Bilatéral. Tous les autres sont des brutes de la pire espèce, ignorants, haineux, intolérants, envieux et ignominieux. M. Rosny paraît les connaître à fond et après avoir lu son livre, on arrive forcément à cette conclu-

sion que le fameux « spectre rouge, » dont l'opportunisme se moque, est loin d'être un mythe. Nous voyons défiler ici toute l'armée exterminatrice : autonomistes, communistes, anarchistes, rêveurs dangereux, farceurs sinistres, coquins ou dupes, mais se ruant tous à l'assaut de notre vieille société. Quelques tableaux du *Bilatéral* sont évidemment pris d'après nature. Nous citerons notamment l'exécution du mouchard Ternant, le meeting de la Semaine sanglante, l'échauffourée du Père-Lachaise, le tumulte de la salle Favié, l'attentat de Malicaud : une sorte de Baffier qui tire des coups de revolver contre les juges et les avocats, à travers le Palais de Justice. Il est fâcheux que toutes ces scènes, d'où se dégage, peut-être malgré l'auteur, une épouvantable menace, soient noyées dans des descriptions par trop embroussaillées et touffues. Chose curieuse! chaque fois que M. Rosny raconte une scène ou fait un portrait, sa langue est vigoureuse, sobrement éloquente, vivante et forte; chaque fois qu'il décrit pour décrire, elle devient alambiquée, cherchée, précieuse, quelquefois incompréhensible. Exemples pris çà et là, au hasard : « Les usines enflaient leur expiration empyreumatique. » — « Une école en cailloutis carrait son symbole d'espérance. » — « Les végétations buissonnantes sous les hauts troncs osèrent le tissage atomique. » — « De frêles braveuses de frimas ouvrirent leurs pétales nués par le délié pinceau lumino-calorifique. » — « Ses yeux hyalins, sa massive stature réalisait un bref portefaix. » Plus loin il est question de la « fluorescence vert d'eau », d'un réservoir, de « rues hourdées d'un reliquat de matériaux, » de « tendres nudités firmamentaires. » Que sais-je encore? Certes les langues ne sont pas immuables, et il serait illogique de demander à nos romanciers d'écrire comme l'auteur du *Grand Cyrus;* mais il y a limite à tout, sous peine de ne plus parler français, n'en déplaise à M. Stéphane Mallarmé, le chantre décadent et sybillin de l'Antépénultième!

8. — Il y a quelque temps, le colonel Jantet, du 12e chasseurs, en garnison à Rouen, mit à l'index de son régiment un roman qui venait de paraître sous ce titre : *Le Cavalier Miserey* (mœurs militaires). L'affaire fit grand bruit et ne nuisit pas au succès de l'ouvrage. Dans son ordre du jour, le colonel Jantet, avec une franchise un peu brutale, traitait ce roman d' « infect. » Infect, il l'est par certains côtés, non par d'autres. Ainsi le tableau écœurant des débauches et du libertinage du héros, qui termine le volume. Ainsi encore, les caricatures des officiers du régiment dans lequel Miserey s'engage : le lieutenant-colonel Spatois, un crétin et un fourbe; le commandant Ratelot, un vrai Ramollot; le capitaine de Simard, un concubinaire; le lieutenant Grandcyr, un géant mou, voûté comme un singe. A coup sûr, ces portraits-là ne peuvent que pousser au mépris des chefs, à l'indiscipline et à l'irrespect, sans parler de certains tableaux plus propres

à développer le dégoût du service militaire que l'amour du drapeau. Sous ce rapport, la défense faite par le colonel Jantet à ses soldats de lire le roman de M. Abel Hermant, ancien officier du régiment, dont il crayonne en pamphlétaire la physionomie, est aussi morale que patriotique. Il ne faut cependant rien exagérer. Tout n'est pas répréhensible dans ce *Cavalier Miserey*. Souvent le pamphlétaire disparaît, pour ne laisser voir que l'écrivain-soldat, se cantonnant dans la vision vraie, grandiose et entraînante de son ancien régiment. Le régiment! comme il nous le montre bien, manœuvrant, discipliné, superbe sous l'œil de ses chefs. Ce Miserey, lui-même, qu'était-il? Une brute. Le régiment en fait un homme et lui donne la vraie notion du devoir, et Miserey reste tel, tant que la Circé, qui change les hommes en pourceaux, n'a pas attiré son attention. Par malheur, Miserey ne persévère pas dans la voie droite. Du jour où il se débauche il redevient la brute d'autrefois, pire même, car il vole son capitaine et finit par la dégradation. Dans un plaidoyer *pro domo suâ*, M. Abel Hermant se défend d'avoir « travaillé sur nature. » Mais le plaidoyer n'est pas convaincant. Il place à Rouen son 21e chasseurs (le régiment de Miserey). Or, le 12e chasseurs était à Rouen à l'époque où se passe le récit. En outre, il ne faut pas être sorcier pour reconnaître dans le colonel comte de Vermandois S. A. R. le colonel duc de Chartres. Disons à ce propos qu'il fait du prince un véritable portrait, non une charge. Il nous le montre passant en revue ses troupes, monté sur un grand alezan de race anglaise, les yeux doux, noble et fier, éprouvant un bonheur de vieux soldat à la vue de ses hommes en tenue de campagne, et dont il sentait sur lui le regard fixe comme s'ils attendaient quelque chose de solennel et de mystérieux. M. Abel Hermant raconte aussi en excellents termes ce qui se passa lorsqu'un décret du général Thibaudin enleva au duc de Chartres son commandement. Destitué, le duc rassembla ses officiers et leur expliqua en peu de mots, non sans mélancolie, mais avec une majesté royale, qu'il voulait éviter la manifestation des adieux au quartier, leur donna ses dernières instructions et leur dit combien il avait aimé ce régiment qu'on lui reprochait d'avoir gouverné en prince, alors que son unique ambition avait été de faire du 21e le modèle des régiments modernes de cavalerie. Les officiers pleuraient. Ils ne manifestèrent pas au quartier, mais ils allèrent à cheval voir passer le train à la gare d'Oissel — et quand le prince parut, tous, du même geste militaire, saluèrent en portant la main au képi, immobiles et droits. Puis ils se découvrirent devant la comtesse de Vermandois (duchesse de Chartres) et demeurèrent tête nue jusqu'au départ du train. Après que le train fut parti, ils restèrent encore un instant à regarder. Ensuite ils tournèrent bride et ils revinrent au pas, sans prononcer aucune parole. Vraiment, cette

scène est fort belle et j'avais raison de déclarer que, dans *le Cavalier Miserey*, tout n'était pas « infect. »

9. — Si M. Fortuné du Boisgobey a voulu vilipender la noblesse, il faut reconnaître que son *Cœur volant* offre toutes les qualités de l'emploi. Quel triste livre! Tous les gentilshommes qui défilent dans ces pages sont des gredins fieffés, des escrocs et même des alphonses. Le plus taré de tous, Gontran de Sartilly, ne recule pas devant l'assassinat. Les femmes de haute naissance (sauf Valentine de Sartilly, qui est la fille d'un entrepreneur) mènent la vie la plus dissolue. Diane de Ganges, le « cœur volant, » vit publiquement avec un créole. Au milieu de toutes ces pourritures, le monde peu intéressant des palefreniers, des boomakers et de la valetaille. Quant à l'entrepreneur Vacheron, oh! celui-là possède toutes les vertus, sauf les vertus chrétiennes, car il ne cesse de prêcher le divorce à sa fille. Inutile d'en dire davantage. Ce n'est pas *Cœur volant* qui sera, pour M. du Boisgobey, un titre à l'admiration de la postérité.

10. — Je n'aime pas beaucoup non plus, bien qu'aucune comparaison avec le roman précédent ne soit possible, cette *Née Michon* de M. Henry de Pène. Certes, c'est autrement écrit que *Cœur volant,* et rien n'y surgit qui sente la moindre courtisanerie à l'adresse d'une démocratie envieuse et basse. Mais l'éminent rédacteur en chef du *Gaulois* nous semble y avoir fait trop de concessions à ce pessimisme désolant qui inspire la plupart des œuvres de la littérature contemporaine. Sans doute, la vie n'est pas gaie en ces heures hybrides. Est-ce une raison pour n'en montrer que les côtés lugubres et ne nous promener, trois cents pages durant, que dans des milieux où ceux qui s'y trouvent sont à peu près dépourvus de sens moral? Voyez le ménage de M. Antoine Michon de la Caldière! Il se compose d'Antoine Michon, le père, d'Armande Michon, la mère, de Laure Michon, la fille. Antoine Michon est un courtier d'annonces, un de ces êtres indéfinissables, à faconde méridionale, à conscience large qui servent de traits d'union entre le journal et le commerce. L'improbité notoire n'est pas son fait, non; mais il ne répugne ni à des habiletés, ni à des expédients que les gens scrupuleux traiteraient avec sévérité. Sa femme Armande, ancienne actrice trompée par son séducteur, et que Michon a épousée dans un élan de générosité marseillaise (car ce courtier a vu le jour sur la Cannebière), est une créature souffreteuse, effacée, sans la moindre volonté. Le nègre, sorte de Caleb, fort dévoué, n'a que des goûts de cabotin. Tel est le milieu dans lequel M. Henry de Pène place, en commençant, la jeune Laure Michon, sorte de sphinx qui parle peu et pense énormément. De sa famille, qui n'est pas hostile à la religion (Michon invoque souvent du bout des lèvres Notre-Dame de la Garde), mais qui, par indifférence, n'en inculque pas les principes

à la jeune fille, Laure passe dans une de ces institutions de demoiselles — comme il y en a tant aujourd'hui à Paris et où les doctrines de la foi sont considérées comme des quantités tout à fait négligeables. Cette institution a pour directrice Mlle de Brocélian, vieille fille laide, aigrie, perverse, outrageusement voltairienne et ayant trempé dans toutes sortes d'affaires, les unes galantes, les autres véreuses. Elle a pour sous-directrices les dames de Raffélis, qui ne sont ni sœurs, ni de Raffelis, mais simplement deux farceuses qui jadis rôtissaient le balai ensemble. Il y a un aumônier dans l'établissement, mais on se dispense d'ajouter que c'est un prêtre suspect. Sa soutane fait merveille auprès d'une certaine clientèle mi-catholique, mi-mondaine. Aux parents manifestement libre-penseurs on montre des professeurs de l'université laïque. Ah! la vieille Brocélian connaît bien son Paris et son temps. C'est cette vieille sorcière qui corrompt l'esprit déjà si prédisposé de Laure. Elle lui enseigne à n'avoir de la religion qu'en apparence, dans les endroits où c'est encore bien porté; à se moquer des prêtres tout en s'en servant pour se produire dans le monde, à mépriser l'humanité, à ne reculer devant rien pour faire un riche mariage. En ce qui concerne l'amour, il faut être absolument folle pour jouer encore de cette « ancienne guitare. » Les leçons dépravantes de la Méphistophélès en jupons ne sont pas perdues. Comment Mlle Michon, devenue lectrice de Mme la comtesse d'Ossau, devient vicomtesse elle-même en épousant le fils de la respectable douairière, vous le devinez! Comment, une fois mariée, Mme la vicomtesse d'Ossau (née Michon), brûle la chandelle par les deux bouts, trompe son mari et lui fait voir trente-six chandelles en plein midi, ce n'est pas nécessaire de vous le raconter!... Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'un beau jour le remords ou plutôt le désespoir d'une vie perdue, inutile et nuisible entre dans cette âme, et, alors comme la foi est morte en elle, Mme la vicomtesse d'Ossau se brûle très proprement la cervelle — juste au moment où elle commençait à aimer son mari. La lettre testamentaire qu'elle lui adresse prouve que, dans un autre milieu, élevée dans des principes chrétiens, Laure Michon eût été une bonne épouse, une bonne mère, une femme « comme il la faut, » ainsi que disait, avant sa chute, dans un livre célèbre, le R. P. Marchal. Il y avait en elle d'excellents germes : la mauvaise éducation les empêcha de se produire. Au fond et bien qu'il n'y paraisse pas, *Née Michon* est une critique du vicieux enseignement que l'on donne aujourd'hui dans les lycées de jeunes filles et dans les écoles athées. Je ne reproche à ce roman si bien écrit que sa psychologie parfois amère et sa métaphysique un peu quintessencée. M. Henry de Pène aurait-il trop lu M. Paul Bourget?

11. — J'aime encore moins *Désenchantée*, de M. le marquis de Cas-

tellane. Ce roman a paru dans la *Nouvelle Revue*, et l'on sent que l'auteur a voulu flatter la clientèle habituelle de Mme Edmond Adam. A côté d'idées fort justes sur le rôle de la noblesse, l'insolence des parvenus, la puissance moralisante de la maternité, l'esprit miséricordieux de l'Église, il en est d'autres sur les « dévots, » sur les « subtilités théologiques, » sur les « cœurs rouges transplantés de flèches, » sur la « sottise » des journaux religieux, sur les « pèlerinages, trains de plaisir, » qui sonnent faux et que l'on s'étonne de trouver sous la plume aristocratique d'un homme dont Mgr Dupanloup a dirigé l'éducation première, qui a eu pour tuteur littéraire M. de Falloux et auquel on doit cette fière parole : « Dieu est le seul avec qui je tiens à être bien. » *Désenchantée* ne brouillera pas tout à fait le marquis Antoine de Castellane avec Dieu. Mais il ne faudrait pas qu'il récidivât. Notoirement, il s'est passionné pour son héroïne. Or, celle-ci, parce que son père, M. de Coulanges, pour se redorer un peu, l'a mariée contre son gré à un grossier manant, Pierre Calmet (de la Robinerie), se croit le droit d'écarter d'abord son mari du lit conjugal et de le tromper ensuite avec le beau et délicat et bien élevé Paul Fournier. Mon Dieu ! Jeanne de Coulanges cherche à excuser sa passion en se disant qu'elle est basée sur un amour vrai, sincère, profond. Mais elle a beau idéaliser et poétiser l'adultère, ce n'en est pas moins l'adultère. Il est vrai que le châtiment ne tarde pas : Paul Fournier se lasse de cette liaison et part pour l'Italie. Volage et frivole, il oublie Jeanne. Celle-ci ne l'oublie pas. Elle veut faire casser son mariage par le pape et se lance dans l'étude de la casuistique. Son curé, l'abbé Renault, un bon prêtre, lui démontre qu'il n'y a dans son union avec Pierre Calmet aucun cas dirimant, et lui conseille de recourir à la religion, la vraie consolatrice des cœurs blessés. Vains efforts ! feu de paille !... Élevée par un père qui ne croyait qu'à l'honneur, Jeanne sort des exercices religieux plus désespérée, plus affolée que jamais. Sa fatale passion est comme cette robe de Nessus dont parle la mythologie grecque : elle lui brûle les flancs. Enfin, n'y tenant plus, elle quitte son mari et va retrouver à Rome Paul Fournier qui vient de partir pour Florence. Alors elle s'en prend à tout le monde, fait des scènes dans le palais du Vatican, rugit, blasphème et finalement meurt de sa passion *criminelle*. Nous soulignons *criminelle*, parce que cette épithète n'est pas de M. le marquis de Castellane. A vrai dire, le drame est poignant et, tout bien considéré, on pourrait y trouver une leçon : celle-là même qui se dégage de *Née Michon*. Le père de Jeanne de Coulanges est un gentilhomme accompli ; mais il estime que la religion n'est pas indispensable à l'éducation d'une jeune fille. Nourrie de ces principes, dédaigneuse, orgueilleuse, sans guide dans le choix de ses lectures, aujourd'hui se passionnant pour les écrits de sainte Thérèse, demain

dévorant les « impurs chefs-d'œuvre » (c'est son expression) de M. Zola et de M. Guy de Maupassant, quoi de surprenant que cette imagination sans frein, que ce cœur ardent fasse fausse route ? Conclusion : on a beau chercher, on ne trouvera pas, pour l'éducation des jeunes filles, de meilleure méthode que celle qu'a enseignée Fénelon.

12, 13 et 14. — M. de Maupassant (ci-dessus nommé) fait maintenant école et un des disciples les plus férus de ce maître trop vanté, dont le glacial scepticisme donne le frisson, est M. Oscar Méténier. Genre, idées, style de la *Bohême bourgeoise* sont taillés dans le moule banal, matérialiste et athée d'*Une Vie* et de *Bel-Ami*. Quel attrait peut-il y avoir à décrire si abondamment le manège hypocrite d'une gredine qui veut attirer un jeune écrivain dans ses filets et à qui celui-ci, simple observateur, fait une cour ironique, en prenant un plaisir corrompu à l'amener à se dévoiler telle qu'elle l'est, c'est-à-dire rien qui vaille? Le prologue de la *Bohême bourgeoise* qui nous initie aux ridicules, aux prétentions littéraires de la bas-bleu Aldy et du ménage Gerbaut du Saglier, est plus attrayant. Il y a du talent, c'est vu, c'est exactement décrit, et cela provoque, entre temps, une douce gaîté. M. Méténier en profite pour exposer, par l'intermédiaire de son héros Paul Dornans, ses propres théories en art et en littérature. Très fier de son naturalisme, il englobe sous la même cloche, celle du mépris, Béranger, Scribe, Alexandre Dumas père et Lamartine. Scribe et Béranger, très bien! Rien de plus incompréhensible que l'engouement dont ils ont été si longtemps l'objet. Mais, Alexandre Dumas père, comme conteur, et Lamartine comme poète, peuvent défier les critiques de l'auteur de la *Bohême bourgeoise*. Restent les théories morales de M. Méténier. N'en parlons pas: nous en avons assez dit. — Les théories morales de M. J. Ricard ne valent pas mieux. On en jugera par cet axiome qui termine son *Secret de femme* : « Dans bien des cas, l'adultère est la vaccine du mariage. » On peut voir par là combien est scabreuse la donnée du livre. C'est l'éternelle histoire de la femme prétendue incomprise qui abandonne son mari, avec cette thèse immorale et aggravante qu'après la faute, si la femme adultère rentre au foyer conjugal, elle n'en sera plus tard que meilleure épouse. L'auteur lui-même a compris qu'il allait trop loin, car à côté de la névrosée Lucienne de Chamroux, il a placé la noble, fière et angélique Jane de Trins qui, tout le temps, souffre et se dévoue pour autrui. N'importe! si vous m'en croyez, pères de famille, vous ne laisserez pas lire *Secret de femme* par vos jeunes filles. Avec autant de soin, vous éloignerez de leur bibliothèque la *Première passion*, de M. Léon Tyssandier. Certes, l'intérieur du bon et savant assyriologue Frangel ne mérite que des éloges ; Mme Mérancey est une veuve accomplie, une

mère admirable; le caractère de l'odieuse Sarah Frangel qui repousse Lucien Mérancey parce qu'il est trop pauvre pour elle et qui, une fois mariée avec le riche Jacques Moldène, brouille les deux amis, les fait se battre ensemble, pour rechercher après son veuvage la main de son premier amoureux, nous paraît fort logique, quoique abominable. Mais si nous pouvons louer ici le talent de l'analyste et du psychologue, il nous faut blâmer les libertés de certaines de ses descriptions. M. Léon Tyssandier a trop voulu plaire au Brantôme des Dames galantes du demi-monde de ce temps, M. Arsène Houssaye — qu'il nous peint dans son roman sous les traits d'Octave de la Meilleraye. Aussi, à l'auteur de la *Première passion* préférons-nous le fin et délicat portraitiste des *Figures parisiennes*.

15. — Catherine Maleyra était à peu près fiancée au gamin Lucien Borrèze. Elle part pour le couvent, lui pour le collège. Sortie du couvent, Catherine épouse un manufacturier, Maxence Levallier, riche, bon au-delà de toute expression, un de ces caractères droits et généreux que l'on ne remue pas à la pelle. Lucien étudie la peinture, devient un artiste célèbre et fait un long voyage en Orient. A son retour, il est tout étonné d'apprendre que Catherine est déjà depuis longtemps madame Levallier. Cependant, leur amitié d'enfance n'est pas éteinte. Ils se voient, se fréquentent, causent beaux-arts, tant et si bien qu'un beau jour, Catherine s'aperçoit qu'elle éprouve pour Lucien autre chose que de l'amitié. Elle est d'autant plus coupable qu'elle est mariée à un homme de tous points irréprochable. Si elle ne succombe pas tout à fait, il ne faut point lui en faire honneur. C'est au tact, au bon sens, à l'énergie de Maxence Levallier (lequel a tout deviné) qu'elle doit de ne pas rougir d'elle-même. Pareillement, Maxence écrase l'artiste de toute la supériorité de l'homme qui a pour lui sa conscience, son honneur — et raison par-dessus le marché. Comment va se dénouer la situation? Maxence a une sœur, Geneviève, qui discrètement aime Lucien Borrèze d'un amour chaste et vrai. Pour sauver sa belle-sœur de la honte, elle consent à épouser le peintre, et tous deux partent pour ne revenir que lorsque la paix des cœurs sera complète. Ainsi finit *Catherine Levallier,* le nouveau roman de M. Édouard Delpit. N'étaient une ou deux pages qui pourraient ou plutôt qui devraient ne pas y être, c'est incontestablement un de ses meilleurs.

16, 17 et 18. — Dans les dernières années du second Empire, mourut à Toulouse une vieille demoiselle que tous les ouvriers du quartier accompagnèrent au cimetière de Terre-Cabade. Elle possédait le secret d'un onguent pour guérir les plaies et les blessures qu'elle donnait généreusement aux gens du peuple, chaque fois qu'ils s'étaient taillé un doigt ou fendu la main. Il y avait un secret dans le passé de *la Bonne*

Demoiselle. Née dans l'Aveyron, d'une famille ancienne, elle sauva sa mère, en lui sacrifiant son honneur. Cette mère encore jeune eut la coupable faiblesse de laisser pénétrer un homme chez elle, la nuit, en l'absence de son mari. On croyait celui-ci loin : il était tout près, et, quand il parut et que don Juan allait être châtié de ses mains, une porte s'ouvrit : c'était la porte de la chambre de la « bonne demoiselle. » Elle avait compris que sa mère était perdue : elle fit entrer le misérable dans son appartement. Son père crut à un séducteur et ne soupçonna jamais sa femme. Mais don Juan ayant refusé d'épouser sa fille, il le tua et maudit celle-ci. Ses parents morts, la « bonne demoiselle » quitta l'Aveyron et, sans jamais murmurer ni se plaindre contre la destinée, devint à Toulouse la providence des pauvres. M. Antonin Mulé a raconté avec émotion l'histoire de cette douce créature, de cette dévouée, de cette martyre. — Ce fut une martyre aussi que Marthe de Thure qui, sous le pseudonyme de Christian Stadt, nous dit tout au long ses souffrances dans *Les Fatalités de la Vie.* Des gens intéressés jetèrent la brouille et la zizanie entre son père et sa mère. Des malentendus survinrent. Le comte de Thure chassa sa femme du château de Payroust. Elle était jeune : elle fut aimée du comte de Mailpreux. Ils vécurent ensemble. Puis arrivèrent des années de terrible misère; puis la mort. Voilà Marthe seule au monde. Elle a bien une sœur naturelle, mais celle-ci se conduit mal. L'idée lui vient d'aller frapper à la porte du château de Payroust. Là, solitaire, aigri et malheureux, habite le comte Aymard de Thure, son père. Le vieillard accueille l'« étrangère » : il ne se livre pas. Marthe fait des prodiges de dévouement. Enfin, au bout de dix ans, le comte la reconnaît : « Oui, » lui dit-il, vaincu par tant de vertus et de tendresse, « oui, viens dans mes bras, « tu es bien ma fille ! » — *Tout ou rien*, de M. Louis Collas, nous offre au dénouement une scène à peu près semblable, avec cette différence que Gabrielle de Fontcalm n'est pas la fille, mais seulement la nièce du comte de ce nom. A part ce détail, même isolement, même caractère, même orgueil, mêmes déceptions, mêmes souffrances, du côté des deux vieillards; mêmes sacrifices, même bonté d'âme, même angélique patience, du côté des deux jeunes filles. *Tout ou rien* est pourtant plus moral et ne nous donne pas l'attristant spectacle d'une femme mariée vivant en concubinage avec un autre homme. Si, également à la suite d'un malentendu, la comtesse de Fontcalm a quitté son mari, elle reste femme irréprochable et, grâce à cet ange qui s'appelle Gabrielle, une Fontcalm aussi, mais orpheline et pauvre, elle peut sans rougir reprendre sa place à l'ancien foyer. Il faut féliciter Christian Stadt et M. Louis Collas de n'avoir pas présenté sous des couleurs odieuses et antipathiques : l'un, le comte Aymard de Thure; l'autre, le comte de Fontcalm. Ce sont de vrais gentilshommes. Le trait dominant de leur

caractère est qu'ils aiment le paysan. Ils comprennent qu'entre eux et lui, il y a la terre. Tous sont ses fils. Je ne sais pas de plus beau tableau de la vie patriarcale d'autrefois, que la scène suivante qui se renouvelait, chaque année, à la Saint-Michel, au château de Payroust: Les domestiques s'assemblaient dans la salle d'armes. Le comte de Thure s'y rendait à son tour avec Jean, un vieux serviteur, porteur d'un sac d'écus. Respectueusement rangés devant le maître, ils écoutaient ce qu'il avait à leur dire et répondaient à ses questions qui étaient à peu près toujours les mêmes. — Quelqu'un ici a-t-il à se plaindre de moi ou de quelque chose? — Non, non! — Quelqu'un demande-t-il à quitter mon service! — Non, jamais. — Nous commençons donc une autre année? — Oui, notre maître... Le sac s'ouvrait, les pièces d'argent résonnaient sur la grande table, et Jean remettait à chacun les gages qui lui revenaient, aux cris joyeux de : « Dieu vous le rende! » — « Et qu'il vous garde! » répondait le maître..... Hélas! combien ces mœurs viriles et saines sont loin de nous!

19 et 20. — M. Marcel Sémézies en est à son deuxième roman: après *l'Étincelle,* voici *l'Impasse.* Autant de talent, un style aussi brillant dans l'un que dans l'autre. Malheureusement, la même tendance pessimiste. L'auteur procède visiblement de l'auteur du *Crime d'amour* et de l'Italien Léopardi. Il revient souvent, trop souvent sur la tristesse et l' « infelicita » de la vie. Il a pareillement tort de mettre en parallèle l'amour permis du capitaine George Semnoz avec la jeune Bérengère Jaucourt, et l'amour coupable du journaliste Georges Kahours avec la comtesse de Caldegas, ambassadrice d'Espagne. Et non seulement il les met en parallèle, mais encore il ne fait moralement aucune différence entre les deux passions. Toutes les deux aboutissent à une impasse. Le soldat-gentilhomme ne peut évidemment pas épouser la fille d'un épicier de Marseille, qui a des qualités tout plein, mais dont le père, un forban, s'est enrichi par le vol. Quant à Georges Kahours, il peut encore moins épouser la veuve du comte de Caldegas qu'il a tué en duel. On dirait qu'il ne l'a tué que pour cela. Il y a dans ce roman un parfum d'exotisme un peu trop subtil, et je lui préfère cette bonne et naturelle saveur rurale qui se dégage de toutes les pages du *Mariage du ségare,* par Pierre Ficy. On appelle « ségare » dans les Vosges, le possesseur d'une scierie mécanique. Les Decroizier, de Bois-de-Champ, étaient ségares de père en fils, et ils avaient fait fortune dans le métier. La riche veuve Decroizier n'a qu'un enfant: Pierre. Aveugle dans son amour et ambitieuse, elle empêche Pierre d'épouser Lucienne, une paysanne comme lui, et le jette dans les bras d'une Parisienne, coquette fieffée qui fait souffrir le martyre au pauvre Vosgien, le déshonore et le ridiculise. Un soir, la coquette se noie dans une partie de plaisir aux environs de Marseille, et Pierre, délivré, revient à

Bois-de-Champ. Sa mère est morte de douleur, mais il y retrouve Lucienne qui a tout pardonné. Ils s'épousent, et le vieux prêtre qui bénit leur union les félicite de ne s'être jamais, dans les jours d'épreuves, écarté du droit chemin. Dieu leur doit une vie de bonheur. Cette œuvre est charmante d'un bout à l'autre. Elle débute par la description d'un enterrement au village, qui est un tableau à la Jules Breton. Son seul défaut est de rappeler par certains côtés (les bons) la *Ferme du Choquard* de M. Victor Cherbuliez. Mais elle est beaucoup plus morale, et elle finit mieux.

21. — C'est aussi, dans le genre rustique, une œuvre délicieuse (à trois ou quatre pages près, beaucoup trop libres) que le nouveau roman de M. André Theuriet : *Au Paradis des enfants*. En outre, le sujet est d'une simplicité à laquelle M. Theuriet ne nous avait pas encore habitué. Un vieux soldat, Labrèche, s'est retiré quelque part, dans une petite ville de Lorraine. Il vit là, avec sa fille Francine, du produit d'un petit magasin de jouets dont il est propriétaire. Francine, naïve et sans expérience, se laisse séduire par un enjôleur, le banquier Lauverzat. La faute à peine commise, le remords surgit. Elle avoue tout à son père, qui la chasse. Alors intervient l'ami de la famille, le bon Onésime Aubriot, qui recueille la pauvre fille et la confie à ses fermiers. Les années passent. Le scandale de la petite Labrèche est oublié; les Lauverzat, ruinés, sont partis pour Paris, et le père de Francine va mourir. Devant la mort, son âme se détend ; il envoie Onésime chercher Francine qui, avec son pardon, recueille le dernier soupir du vieux soldat. Francine s'installe au *Paradis des enfants* et vit seule, perdue dans ses remords, dans le souvenir de sa faute et dans l'amitié d'Onésime. Le bon vieil avocat (j'avais oublié d'indiquer sa profession) voudrait bien changer cette amitié en amour, et il prie Francine de devenir sa femme. Loyalement, simplement, celle-ci refuse. Et, avec un désintéressement inaltérable, Onésime s'incline devant ce refus, qui ne décourage en rien son dévouement. Quelle heureuse et originale création que ce vieux garçon qui a grandi sans cesser d'être enfant, qui est un peu trop timide pour sa profession et pour son âge, mais qui a un cœur d'or! Sortant du tribunal, il disait un soir au vieux Labrèche : « Je serais heureux de souper avec vous; mais je n'ai pas prévenu papa et maman; ils m'attendraient et seraient inquiets. » Cet homme de quarante ans parlait de « papa et maman » avec la même candeur que s'il avait eu l'âge d'un jeune communiant. Toute la tendresse que son excessive timidité lui empêchait d'offrir à une femme, il la répandait au profit des créatures inférieures. Il était l'ami des plantes, des bêtes et des enfants du voisinage. Il y a tant de romanciers s'acharnant à peindre des scélérats, qu'il faut ouvertement féliciter M. Theuriet de nous intéresser aux braves gens. Pour-

quoi, dans une œuvre de ce genre, n'a-t-il pas évité deux ou trois scènes dont le sensualisme jure avec les autres pages de son *Paradis*?

22 et 23.—Le même défaut nous gâte le *Mas des Sylvains*, de M. Émile Valentin. D'autant qu'ici, le sensualisme est beaucoup plus accentué. En un tableau, c'est même de la pornographie pure. A voir cette rage qui porte les jeunes débutants à imiter, que dis-je, à dépasser Zola, ne dirait-on pas que le but de l'art est uniquement d'exciter certains appétits? Et ils ne s'aperçoivent pas que cela nuit beaucoup à leur œuvre, et la rabaisse et l'amoindrit. Et c'est surtout vrai de ce *Mas des Sylvains* où se trouvent de beaux paysages de la nature provençale et le portrait d'une Arlésienne, la servante Nore, qui sont écrits de main d'ouvrier. — Parlez-moi de M. Augustin Lion! Lui, du moins, a su éviter le travers de M. Émile Valentin. Quelle ravissante idylle que sa *Suzanne Aubriès!* Nous sommes aussi là-bas, quelque part, dans un village de la Haute-Provence, au pied d'une montagne des Alpes, à la crête ourlée de neige, mais aux flancs brûlants, produisant la houille et le fer. C'est dire que les passions n'y sont pas froides. Pourtant, rien de choquant, rien de grossier, rien d'obscène. Raymond Paluel aime Suzanne Aubriès. Les obstacles qui s'opposaient à leur bonheur sont détruits. Ils vont se marier, lorsqu'un très respectable scrupule arrête Suzanne : elle est très croyante, très pieuse, et Raymond est libre-penseur, de tête plutôt que de cœur. Le vieux prêtre qui dirige la conscience de la jeune fille examine le pour et le contre, et décide en faveur du mariage. « Certainement, mon enfant, dit-il à Suzanne, « il est très malheureux que Raymond ne partage pas ta croyance. « Mais il a un généreux caractère, il est bon, il est intelligent, il est « tolérant, et s'il t'aime, c'est ta foi agissante qui le ramènera vers « Dieu. Pour la transformation d'une âme, les longs sermons ne « servent souvent à rien. Il suffit des larmes d'une mère, de l'amour « d'une épouse. » Ainsi présentée, la thèse est beaucoup plus consolante et surtout plus chrétienne que celle du dernier roman de M. Octave Feuillet.

24 et 25. — Jacques Gueldin est un paysan, mais un paysan de vieille roche. On retrouve des Gueldin dans tous les cartulaires et les compoix de l'Anjou. De temps immémorial, ils étaient propriétaires du mas de la Bourdaisière. Jacques a cependant fait ses études : il a habité Paris, il est lettré, il est artiste, il est savant. Bast! bon sang ne peut mentir. A la mort de son père, Jacques plante là Paris, ses pompes et ses œuvres. Il vient bravement cultiver son domaine. Tout à côté est le château de Reignac. La ferme et le château ont toujours été très unis. Jacques, sans le vouloir, s'éprend de Germaine de Reignac, mais il se garde bien d'avouer son amour. Germaine épouse un gentilhomme, qui, entre parenthèse, ne la rend pas très heureuse,

et qui se ruine dans des spéculations financières. Le château est mis en vente. Très délicatement, sous main, Jacques empêche qu'il soit enlevé aux Reignac. Plus tard, une jeune orpheline, Marcelle, est, par lui, retirée de la misère, et c'est Germaine, à qui n'a pas échappé la blessure profonde dont souffre le maître de la Bourdaisière, qui lui conseille d'épouser sa protégée. Jacques suit le conseil, et il renaît à la vie. Cette étude de caractère, d'une psychologie très spiritualiste, très délicate, s'encadre dans une très vivante description des régions de la Loire avec leurs vastes étendues de terre, leurs étangs, leurs forêts, où passaient jadis les chasses royales dans l'étourdissant et mélancolique son du cor. *Peur de la vie* est le roman d'un fils de paysan, âme tendre et craintive. — *Lydie* est le roman d'une jeune fille noble, dont les épreuves ont d'étranges affinités avec celles de Jacques Gueldin, sans compter que l'action se passe dans les mêmes régions. Pourtant, M. Henri Lavedan n'a nullement imité M. Charles Richard. Sa Lydie de Montauran a pour père un colonel en retraite qui est encore bien jeune, beaucoup trop jeune. Il sacrifie sa fille à son égoïsme. La pauvre Lydie voudrait bien épouser Maurice Brazier, qui est tout à fait digne d'elle. Mais Maurice est pauvre, et, pour réparer les brèches de sa fortune, il faut à M. de Montauran un gendre riche. Lydie résiste tant quelle peut; à la fin, voyant qu'on va mettre en vente le vieux château de Montauran, elle consent à épouser Pierre Gamblard, un millionnaire. Et il paraît que ce millionnaire a toutes sortes de qualités, si bien que, si, dans le tréfond de son cœur, Lydie pense quelquefois à Maurice, elle se le reproche maintenant comme un vol fait à Pierre. Tout est bien qui finit bien. *Lydie* est suivie de quelques Nouvelles d'une note attendrie, émue et discrète, qui fait songer à Thackeray. Nous conseillons à M. Henri Lavedan (et son père, le directeur du *Correspondant*, nous approuvera) de persévérer dans cette voie. Cela vaudra mieux, pour sa réputation d'écrivain, que de rééditer *M'amzelle Vertu*.

26 et 27. — Voici deux romans mortellement ennuyeux : l'un a pour titre : *Parsis et Brahmine*, par Carla Maria ; l'autre a nom : *Frankley*, par Mme Henry Gréville. Dans le premier, l'auteur a voulu prouver que les Parsis, étant les Juifs de l'Inde, de vrais parias, ils avaient fini, comme les Juifs en Europe, par dominer leurs oppresseurs, se servir d'eux et s'assimiler leur civilisation. Or, dans un roman, qui veut trop prouver ne prouve que son pédantisme. Il fallait écrire sur cette question un ouvrage spécial, et à bâcler un roman dont l'action se passe dans l'Inde, il fallait faire un roman vraiment indou. Mais, ici, sauf la belle Koumarita, fille du rajah de Komarsin, dont les allures, la fougue, le caractère et les passions sont bien de sa race, nous voyons défiler, sous des noms indous, des particuliers dont le type a été pris

à Paris ou à Londres. Seuls les paysages semblent bien avoir été esquissés sur nature. Et cependant, ils sont moins agréables que ceux que Méry avait trouvés dans sa riche imagination. Parlerai-je des digressions oiseuses dont *Parsis et Brahmine* est émaillée? Il en est qui traînent dans toutes ces réunions publiques des faubourgs où pérorent Léonie Rouzade et Louise Michel. Celle-ci, par exemple : « C'est contre la liberté de la femme que conspirent toutes les associations monarchiques et cléricales. Les mères ignorantes, superstitieuses et crédules élèvent des fils faciles à gouverner, engendrant ainsi des nations toutes prêtes pour le joug. » Cela est tellement bête qu'il n'y a pas lieu de s'en indigner, pas plus que de ce qui suit : « Au moyen âge, les conciles ont déclaré par trois fois (???) que la femme n'avait pas d'âme, ce qui prouve que le christianisme a été modifié par ses interprètes. » Quels sont ces trois conciles misogynes? Carla Maria, et pour cause, se garde bien de nous l'apprendre. Quoi d'étonnant. Son théologien préféré est le mécréant Louis Jacolliot. — Il n'y a pas, du moins, de pareilles sottises dans *Frankley*. C'est une œuvre veule et froide, dont l'action se passe aux États-Unis, avec pour acteurs un jeune architecte, Horace Frankley; une jeune Américaine pratique, Kattie Motter, qui, voyant son amoureux loger toujours le diable dans sa bourse, lui brûle la politesse délibérément; une troisième Américaine, Ella Bright, et de laquelle l'architecte s'accommode. Tout cela, raconté, dilué, délayé, dans une forme raide, sèche, irréprochable, mais soporifique. Il paraît que ce genre-là plaît beaucoup aux protestants.

28. — Eh bien! nous qui ne le sommes pas, rions un peu, de bien bon cœur, avec le *Tartarin*, d'Alphonse Daudet, que l'on vient de rééditer, enrichi de fort spirituelles illustrations. Entendons-nous! le Tartarin dont s'agit n'est point le *Tartarin sur les Alpes*, un pauvre hère, au fond. Non! c'est le *Tartarin de Tarascon*, l'authentique, le réel, né de source pure, celui dont les naïves vantardises sont si réjouissantes, les gestes si exubérants, dont la voix fait tant de bruit. Le voilà, dans son jardin, arrosant ses citrouilles, qu'il qualifie pompeusement de boabas. Il est armé de pied en cap, rêvant chasses et batailles. Tout à coup, on annonce à Tarascon l'arrivée de la ménagerie Mitaine, avec un lion mirifique. Tartarin vient voir le lion — et, en face de ce roi du désert, son attitude est si belliqueuse, qu'un bruit se répand aussitôt : « Tartarin part demain pour l'Afrique; il va chasser le lion! » Qui fut marri de la nouvelle? C'est ce pauvre Tartarin : il n'avait nulle envie d'aller se faire écharper dans les montagnes de l'Atlas. Mais son amour-propre domine sa couardise. On a dit qu'il partait : il part. Rien de plus amusant que son embarquement à Marseille, son débarquement à Alger, ses pérégrinations dans les villages

voisins. Pas le moindre lion : le seul qu'il rencontre est empaillé. Il ne tue que des lapins, se laisse voler son argent par un escroc déguisé en prince et retourne à Tarascon suivi d'un chameau. Il n'en est pas moins porté en triomphe. Tous ses amis viennent à sa rencontre ; tous l'acclament, et l'armurier Costecalde, et le pharmacien Bèzuquet, et le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite ! On a cru que, dans *Tartarin de Tarascon*, M. Alphonse Daudet avait voulu faire la satire du Midi. C'est une erreur. La satire ou plutôt la caricature du Midi se trouve dans *Numa Roumestan*. Le *Tartarin* n'est qu'un inoffensif éclat de rire, de la même famille que les « Joyeusetés » du bon Roumanille, l'intarissable Cascarelet de l'almanach des Félibres !

29. — Du plaisant passons au sévère. Le dernier volume des Œuvres de Paul de Molènes qui contient les *Caprices d'un régulier*, renferme aussi les *Réflexions* de cet écrivain sur l'*Imitation de Jésus-Christ*. Et, même il importe de faire observer que ces *Réflexions* auraient pu être placées plus convenablement ailleurs. En effet, les *Caprices* du régulier (très irrégulier) n'ont rien d'édifiant. C'est un jeune libertin hongrois, le comte Zabori, qui, après avoir quitté sa femme et tué en duel pour une actrice un vieux gentilhomme de la cour de Vienne, se réfugie en Algérie, non pour chasser le lion, comme Tartarin, mais pour s'engager dans la légion étrangère. Ici, nouvelles frasques, ou mieux, nouveaux crimes. Zabori tue un chirurgien-major dont il a suborné la femme. Après quoi il déserte et de la légion étrangère il passe dans les réguliers d'Abdel-Kader. Une mort héroïque termine, sans pourtant l'excuser, cette vie extravagante et désordonnée. On avouera qu'il y a presque un sacrilège à faire suivre le récit des aventures du comte Zabori de pensées dans le genre de celles-ci : « Le soldat doit être comme le religieux, tel au dedans qu'il paraît au dehors. » — « La grandeur du commandement a des limites : elle est subordonnée au nombre que l'on commande ; celle de l'obéissance n'en a point : elle est infinie comme ce qui est de la vertu ,du ciel et de l'âme. » — « Le dernier des centurions peut être aussi grand devant Dieu qu'un chef d'armée. » — « Les soldats ne sont pas simplement monnaie dont s'achète la gloire : ce sont des corps et des âmes dont il faut avoir cure. » — « On sert Dieu toutes les fois qu'on fait son devoir. » — « Rapprochons-nous autant que nous le pourrons des chevaliers du missel, du chapelet et de la prière. » Il serait à désirer qu'il fût fait des *Réflexions sur l'Imitation de Jésus-Christ*, une édition à part. Pour être hautes, ces « Réflexions » ne sont pas tristes : la sérénité règne dans ces pages exquises, écrites à la lueur des feux de bivouac sur les marges d'un livre immortel. Sous les méditations du penseur, on sent l'homme du monde ; sous les mélancolies de l'heure présente, on devine les sou-

venirs d'une vie agitée, qui, dans le devoir librement accepté et loyalement accompli, a trouvé la paix. Serait-il un meilleur bréviaire pour un officier chrétien?

30. — Le roman historique nous semble un peu délaissé. Ce trimestre-ci, deux seulement (encore l'un est-il plutôt une sorte de poème) sollicitent notre attention : *Zoroastre*, par F. Marion Crawford; *Chicot*, par M. Lehounec. *Zoroastre* nous transporte en pleine civilisation médique, à Suze et à Ecbatane, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe. Le prophète Daniel, alors centenaire, confie au capitaine Zoroastre, pour être amenée à Suze, devant Darius qui a désiré l'attacher à sa cour, la belle Nehuhsta, dernière descendante des rois de Jérusalem. Darius devient amoureux de la jeune Juive, répudie la reine Atossa et épousa Nehuhsta. Celle-ci refuse longtemps d'accéder aux désirs de Darius : elle n'aurait voulu d'autre époux que Zoroastre. Mais, par suite des machinations et des calomnies d'Atossa, jalouse des deux jeunes gens, une brouille survient entre eux, et Zoroastre disparaît. Il a quitté l'armée, la cour, le monde, et s'est retiré dans une caverne, pour y méditer sur les leçons de son maître Daniel. Bien qu'il ne soit pas Hébreu, il a sur la divinité des notions très nobles et très pures, et son but est de réformer le mazdéisme — que les prêtres persans font dégénérer en idolâtrie. Au bout de plusieurs années, Zoroastre sort de sa grotte, et, dans toute la Perse il n'est question que du nouveau prophète. Il vient à la cour prêcher sa doctrine. Son amour pour Nehuhsta n'est pas mort, mais il s'est épuré et purifié dans la solitude. Une révolte éclate pendant une absence de Darius. Zoroastre, Nehuhsta et une petite Syrienne qui servait la reine sont massacrés sur le seuil du palais royal. Cependant les rebelles ont été battus par Darius, et le roi, pour montrer le cas qu'il faisait de Zoroastre et de Nehuhsta, les ensevelit lui-même avec des aromates et du lin fin, dans des lames d'or pur. Il y a dans ce roman-épopée des pages superbes. Je citerai : la scène (dans le prologue) du festin de Balthazar à Babylone ; la mort de Daniel, que, pendant sept jours, les femmes d'Ecbatane, assises à l'écart, pleurèrent ; le capitaine Zoroastre terrassant Darius, dans un combat singulier ; le prophète Zoroastre parcourant la Perse en réformateur. Ces pages nous arrachent à la platitude et à la grossièreté du naturalisme athée. Elles sont écrites dans une prose vigoureuse, franche, merveilleuse, poétique. A ce point de vue, le *Zoroastre*, de Marion Crawford, rappelle le *Salambô*, de Gustave Flaubert, avec cette différence que *Salambô* n'est qu'une reconstruction archéologique, tandis que *Zoroastre* est une vivante conception historique, dans laquelle revivent l'antique et somptueuse Assyrie, la mystérieuse Chaldée, la Perse enfin du temps de Darius, fastueuse, religieuse, féodale et guerrière.

31. — Le *Chicot*, de M. Le Hounec, ressuscite une époque beaucoup plus rapprochée de nous : celle de la fin du règne de Henri III. L'auteur s'est aperçu qu'il y avait une lacune dans les romans historiques d'Alexandre Dumas père. Ainsi, après avoir, dans la *Reine Margot*, la *Dame de Montsoreau*, les *Quarante-cinq*, parcouru l'histoire des derniers Valois, on est désagréablement surpris d'être arrêté au milieu des événements qui précèdent l'entrée en scène du roi Henri IV. Il y a là un trou, et c'est à le combler que s'est appliqué M. Le Hounec. La conspiration des Guize, du duc de Mayenne, de la duchesse de Montpensier, forme le fonds vrai du livre. La partie dramatique et de pure imagination a trait à la vengeance que poursuit la dame de Montsoreau contre François d'Anjou, et à l'amour qu'elle inspire aux deux Joyeuse Anne et Henri. La cour de Henri III, les Guise, la Ligue, la bourgeoisie parisienne, le peuple, les moines (fort maltraités d'ailleurs), prennent part à l'action. M. Le Hounec a mis, à notre avis, trop d'idées modernes dans son *Chicot*. Les romans de ce genre n'ont de valeur que tout autant que l'auteur y respecte, sinon l'histoire, du moins la vraisemblance historique, et, s'effaçant lui-même, reste dans l'esprit et la couleur du temps. Il a peut-être aussi trop exalté le fou du roi. Chicot aimait son maître et lui était profondément dévoué. Tout en lui disant de dures vérités, il lui donnait d'excellents conseils. Mais, en exaltant le fou, n'y a-t-il pas eu comme une velléité de rabaisser la noblesse ? On observe le même travers dans *Le Roi s'amuse*, de Victor Hugo. Ceci dit, tous nos compliments pour la figure si sympathique d'Ernauton de Comminges. C'est une véritable création.

32. — M. Gossot, professeur au lycée Louis le Grand, n'est pas dans le mouvement. Il n'est ni naturaliste, ni impressionniste, ni décadent. Son esprit se porte bien, et ses idées sont saines. Il parle de choses depuis longtemps mortes et enterrées, s'il faut en croire les grands docteurs du temps : la religion, représentée par le vénérable abbé Lharmonier, curé de Chauvigny-le-Port ; la loi moralisatrice du travail, dont Madeleine Fournier est l'héroïque apôtre ; le dévouement, la charité, l'amour du prochain, si hautement pratiqués par le généreux Lefroid et la magnanime duchesse de Saint-Cyr. Il est longuement question dans ce roman (que l'on voudrait pourtant un peu plus serré, moins diffus) du grand problème du jour ; l'éducation des enfants. C'est un livre de leçons, et de leçons pratiques. L'instruction du peuple y est vue de haut, sans esprit étroit de parti. Madeleine Fournier crée une école de petites filles dans une commune rurale, et c'est une école modèle. On enseigne aujourd'hui aux jeunes compagnardes le solfège, l'astronomie, la philosophie, dont elles n'auront jamais que faire, et on ne leur apprend ni à rapiécer des bas, ni à tricoter, ni à « filer la quenouille. » Ne riez pas : la quenouille a du bon.

Il y a dans la Correspondance de Joseph de Maistre une charmante lettre à sa fille Adèle, dans laquelle il lui conseille de se faire acheter une quenouille par sa mère : « Tu mouilleras le fil avec le doigt, conclut le grand penseur, et puis vrrr ! tu me diras comment les choses tournent. » Les choses tournent admirablement à l'école rurale de Chauvigny-le-Port. C'est que Madeleine n'a pas oublié de la mettre sous la protection et la bénédiction de Dieu. Et c'est pourquoi, avec M. Henry Cochin, dont une très belle préface ouvre le volume de M. Gossot, nous recommandons *Madeleine*. On peut propager le livre.

FIRMIN BOISSIN.

P. S. — L'abondance des matières nous force d'ajourner au *Polybiblion* d'octobre un certain nombre de romans, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires d'un seigneur russe*, par Tourguenef ; deux romans de Dostoïevsky : *l'Idiot et le Joueur, les Nuits blanches ; Agatine*, par N. de Somenov ; *les Clientes du docteur Bernagius*, par Lucien Biart ; *le Manuscrit du sous-lieutenant*, par Léon Barracand ; *Contes de garnison*, par Jean de Villeurs ; *Mademoiselle*, par M. Édouard Cadol ; *le Vertige*, par Camille Le Senne ; *le Secret*, par Louis Létang ; *Provinciale*, par Gaston Bergeret ; *le Capitaine muet* (œuvre posthume), par Adolphe Racot ; *Sur la pente*, par Mme de Witt, née Guizot ; *le Roman d'un Jésuite*, par de Beugny d'Hagerue ; *Mariage de raison*, par Gérald ; *l'Histoire d'une femme*, par Pierre Dernaud ; *le Nom fatal*, par Jules de Gastyne, et cinq ou six autres ouvrages reçus trop tard pour pouvoir trouver place dans la revue de ce trimestre. F. B.

THÉOLOGIE

Les Chants de l'Église latine. *Restitution de la mesure et du rythme selon la méthode naturelle*, par E. BURNOUF. Paris, Lecoffre, 1887, in-8 de x-218 p. — Prix : 5 fr.

« Que les anciens airs compris sous le nom de « plain-chant » aient été primitivement mesurés et rythmés, c'est ce dont on ne saurait douter aujourd'hui. » Il en est pourtant qui « doutent, » et leur nombre est plus grand que l'auteur ne pense. Les chants de l'Église ont été rythmés, ils ont été mesurés, de la même manière que les périodes oratoires de Bossuet ou de Massillon ont été mesurées et rythmées ; mais que ces chants aient été « mesurés » dans le sens strict du mot, cela n'est pas admissible. L'argument de M. Burnouf parait être celui-ci : Les chants chrétiens ont dû suivre la règle générale de tous les chants de l'antiquité ; or les chants de l'antiquité, soit grecque, soit latine, étaient tous mesurés : donc les chants chrétiens ont été mesurés. — Cé raisonnement ne prouve rien, comme

on va le voir. Saint Grégoire, d'après l'auteur, a étouffé le dernier écho des anciens chants chrétiens. Mais quels étaient donc ces chants? Saint Grégoire en avait-il composé de nouveaux, et sans mesure?... Pourquoi M. Burnouf veut-il les mesurer? Pourquoi surtout, au lieu de prendre le chant de saint Grégoire, se contente-t-il de choisir ses pièces à conviction dans les chants non restitués de Paris ou de Versailles, composés dans les deux derniers siècles, et n'ayant pour la plupart aucun rapport de mélodie ou de paroles avec les chants de l'Église latine ? Que M. Burnouf veuille bien, avant tout, prendre les « anciens » chants. Or, d'après le peu qui nous reste des chants antérieurs à saint Grégoire, les chants primitifs de l'Église ne ressemblaient pas à ceux de l'antiquité : c'étaient de simples récitatifs (voir, par exemple, le *Gloria* de saint Ambroise dans les *Mélodies grégoriennes* de dom Potier). — Les auteurs liturgiques, que M. Burnouf semble ne pas avoir beaucoup consultés avant d'écrire son livre, sont loin de s'entendre pour assigner une date fixe aux Introïts, Graduels, Offertoires, Communions et autres parties chantées de la messe. Plusieurs les attribuent à saint Grégoire lui-même (590-604), d'autres à saint Célestin Ier (422-432). Quoi qu'il en soit, ces diverses parties n'étaient, à l'origine, que des psaumes, que l'on chantait sur une mélodie simple, dans le genre des mélodies actuelles communes à tous les psaumes, et non pas seulement au *Cum invocarem*, comme semble le croire M. Burnouf. Toutefois il existait, avant saint Grégoire, des mélodies plus compliquées ; le grand pape n'a fait que les arranger, il n'en a nullement supprimé la mesure. Les manuscrits qui gardent sur ce point le plus profond silence, prouvent en faveur de cette affirmation; car la mesure, si elle eût existé, eût été trop essentielle au chant ainsi composé, pour qu'il fût possible de la supprimer, sans même en faire mention. — L'auteur nous dit que l'expérience qu'il a faite sur plus de cinq cents morceaux l'a confirmé dans son idée. Quoi d'étonnant qu'il ait pu réduire en mesures bien distinctes des morceaux de plain-chant, grâce aux règles qu'il s'est tracées! Les syllabes longues constituaient la première note ou temps fort de la mesure; il ne lui restait plus qu'à distribuer les brèves dans les intervalles, faisant de celle-ci une croche, de celle-là une double croche ; ce n'est qu'une question de remplissage. Mais quelle différence dans la mélodie! Dans le plain-chant, elle est libre, elle coule avec une douceur inexprimable, s'accommodant avant tout aux paroles qu'elle met en relief; dans la méthode nouvelle au contraire, elle est esclave de la mesure, elle devient d'une rudesse excessive, grâce aux croches mêlées de doubles croches que l'auteur a dû introduire pour les besoins de la cause. Le plain-chant est méconnaissable ; ce n'est plus du plain-chant, c'est de la détestable musique. — En terminant, remercions toutefois M. Burnouf

de nous avoir communiqué ses idées sur la restitution des anciens chants de l'Église, et assurons-le que nous partageons la tristesse. qu'il éprouve de voir la musique profane envahir parfois nos églises

J. P.

La Chaire et l'apologétique au dix-neuvième siècle. *Études critiques et portraits contemporains,* par le R. P. Fontaine, de la Compagnie de Jésus. Paris, Letouzey et Ané, in-12 de xxiv-371 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'objet que s'est proposé dans ce volume le R. P. Fontaine, c'est d'étudier l'état actuel de la prédication et de l'apologétique chrétiennes, et d'indiquer de quelles améliorations ces deux grandes branches de la littérature religieuse seraient, selon lui, susceptibles. Dans la première partie, consacrée à la prédication, il examine et critique deux tendances de l'éloquence religieuse de notre temps, dangereuses l'une et l'autre, à son avis, pour l'efficacité de l'enseignement évangélique. L'une est déterminée par la qualification de « naturaliste. » Les prédicateurs qui l'ont suivie « ont légèrement amoindri ou du moins dissimulé les vérités révélées dans l'espoir bien peu fondé de les faire accepter plus aisément. » L'autre est la tendance à la prédication « sociale. » Elle consiste à substituer au sermon traditionnel de véritables conférences sur des questions intéressant la constitution de la société plutôt que l'amélioration des âmes. Les prédicateurs qui abondent dans ce sens, « dans le louable dessein de venir en aide à cette société chancelante, ont essayé de tirer de la doctrine évangélique des conclusions qui, selon nous, n'y sont pas contenues. Non contents de proclamer ces éternels principes de morale publique qui doivent régir les nations aussi bien que les individus, ils ont porté dans la chaire de véritables thèses économiques. Les idées qu'ils émettaient nous ont semblé parfois fort contestables; alors même qu'elles étaient justes et vraies, elles ne relevaient certainement point de cet enseignement sacré qui se donne au nom de Dieu. » Après cette double critique, accompagnée de portraits finement tracés, mais d'ailleurs tout à fait impersonnels, le R. P. Fontaine établit quelle est, selon lui, la véritable voie à suivre pour l'éloquence religieuse. La bonne prédication, c'est la prédication *catéchistique.* « Le catéchisme du concile de Trente, recommandé par tant de souverains pontifes et de synodes provinciaux..., accepté de tous les pasteurs comme le guide de la prédication paroissiale, amena à la fin du xvie et au début du xviie siècle une véritable révolution dans la chaire française. Nous croyons qu'une réforme un peu semblable serait à souhaiter encore aujourd'hui. » Nous avons remarqué le magnifique éloge fait par le P. Fontaine de l'apostolat du P. Lacor-

daire à Notre-Dame, défendu et vengé par lui du reproche de « naturalisme. » « Nous le disons hardiment, jamais les voûtes de la vieille basilique n'ont retenti d'un enseignement plus « surnaturel. » Selon le P. Fontaine, le P. Lacordaire, quoi qu'on en ait dit, fut un bon et solide théologien.

Ce serait très mal juger le R. P. Fontaine, parce qu'il combat avec raison l'invasion dans la chaire chrétienne du « naturalisme » et du « rationalisme, » ces deux grandes erreurs de notre temps, que de le ranger parmi les tenants d'un « surnaturalisme » et d'un « fidéisme » à outrance. Il suffit de lire la seconde partie de son livre, consacrée à l' « apologétique, » pour voir qu'il n'est nullement disposé à se laisser aller à cet autre excès. Dans ces pages où il étudie successivement la nature de l'apologétique, ses lois, selon qu'il s'agit de la haute apologétique ou de l'apologétique populaire ; enfin, les rapports de l'apologétique avec les sciences historiques, il se montre animé partout d'un esprit large autant qu'élevé. « Sans changer le fond substantiel des démonstrations éprouvées par le temps, il importe de les enrichir de considérations et d'aperçus nouveaux, empruntés le plus souvent à ces sciences qui ont fait de nos jours de si étonnants progrès. Il ne suffit pas de ne rien abandonner de l'héritage transmis par nos pères, notre devoir est de l'accroître, comme eux-mêmes nous en ont donné l'exemple. Je le veux bien, tenons-nous en garde contre les innovations dangereuses ; mais ne confondons pas l'esprit de conservation avec l'esprit de routine. Les timides, qui aujourd'hui s'effraient des moindres efforts tentés pour établir une harmonie nécessaire entre les dogmes et les découvertes qu'amène à tout instant l'exploration scientifique du globe, auraient certainement accusé de témérité et d'imprudence ces génies audacieux et sublimes, ces Pères de l'Église qui mirent en circulation tant d'idées absolument inconnues auparavant... Laissons à l'apologétique cette liberté d'allure qui est la loi de sa vie et la raison de ses progrès, cette liberté qui fait la moitié de sa force et assure toutes ses victoires. »

Tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre capitale de l'union de la foi et de la science seront heureux de l'appui que leur apporte le R. P. Fontaine. Peut-être ne partageront-ils pas tous sa prévention un peu exagérée contre l'érudition qui, comme il le dit, n'est pas la science, mais qui contribue à faire la science, et dont les habitudes préservent l'esprit du goût des généralités banales, ni la légère défiance par lui témoignée çà et là au sujet des systèmes métaphysiques appliqués à l'explication des vérités révélées, systèmes dont l'intervention pourra souvent fournir à l'apologétique le trait d'union entre ces vérités et les conclusions de la science. Mais tous s'accorderont à louer les belles qualités d'âme et d'esprit dont témoigne son ouvrage, dédié au

R. P. Charles Daniel, et digne de cette dédicace par un style excellent, quoique parfois un peu trop fleuri peut-être.

MARIUS SEPET.

SCIENCES ET ARTS

Die Grundfragen der Erkenntnisstheorie, von Dr ENGELBERT-LORENZ FISCHER. Mainz, Franz Kirchheim, 1887, in-8 de XVI-498 p.

Depuis les travaux de Kant, la théorie de la connaissance est considérée comme le fondement nécessaire de toute la philosophie. Ce n'est point tout à fait notre avis. Il nous paraît sans doute très intéressant d'expliquer comment nous connaissons le monde extérieur, comment nous atteignons à l'idée de cause et à celle de substance. Mais on exagère, croyons-nous, en faisant de la solution de ces problèmes la condition préalable de toute certitude philosophique. La certitude, en philosophie, comme en toute autre science, repose sur l'usage régulier de nos facultés et non sur telle ou telle théorie que l'on peut en donner. L'intellect est vrai par nature et se sait tel, comme le remarque très bien saint Thomas. Il a le vrai pour but naturel et nécessaire parce qu'autrement il ne serait plus la faculté de connaître. Comment aurions-nous l'idée même du vrai, s'il ne nous était donné d'y atteindre, au moins dans les cas les plus simples. Que si une théorie explique la faculté de connaissance d'une manière qui en rende l'usage suspect, tant pis pour cette théorie. Si un système chimique concluait que le pain ne nourrit pas, je laisserais là le système et je continuerais à manger mon pain.

Toutefois la théorie de la connaissance étant la grande préoccupation des penseurs modernes, il n'est pas étonnant que M. le docteur Lorenz Fischer ait appliqué à la résoudre ces vastes connaissances et cette rare activité intellectuelle qui lui ont donné un si grand renom dans l'Allemagne catholique. M. Fischer commence par une vaste enquête sur les nombreux systèmes proposés jusqu'ici. Il expose et critique l'idéalisme immatériel de Berkeley, l'idéalisme critique de Kant, le réalisme positiviste de Comte, le réalisme morphologique d'Aristote, le réalisme mitigé de Kirchmann et de Trendelenbourg. Cette enquête très intéressante, conduite avec une grande érudition et une grande largeur de vues, le mène à cette conclusion qu'aucun des systèmes examinés n'est complètement satisfaisant. Il en propose donc un autre sous le nom de réalisme critique. Dans son opinion, la connaissance du monde extérieur est le résultat à la fois de l'action de l'objet extérieur et d'une réaction de l'appareil sensible. L'idée de cause est fondée sur ce fait que la nature agit sur nous d'une manière constante, et l'idée de substance repose sur la constance du premier fond matériel.

Il serait téméraire, comme le dit M. Fischer, de juger ici en quelques mots une théorie qui lui a demandé de longues méditations. Nous nous bornerons donc à appeler sur elle l'attention des esprits philosophiques, en constatant toutefois qu'elle soulèvera probablement de vives critiques. Quant à nous, nous regrettons que l'auteur ait jugé si sévèrement la doctrine d'Aristote. Il nous paraît qu'il l'a mal comprise. Aristote n'a jamais entendu que nous connussions l'espèce sensible en elle-même, et que nous jugions par sa ressemblance l'état de l'objet extérieur. Il n'y a donc pas lieu de demander comment nous connaissons cette ressemblance. Aristote a simplement constaté ce fait ontologique que l'acte de connaissance est par essence conforme à l'objet connu ; quand je perçois une réalité, mon acte de perception n'est vrai, il n'est une connaissance que parce qu'il est exactement proportionné à la nature de la réalité perçue. D'où vient cette conformité ? Aristote en voit la cause dans une influence de l'objet lui-même, déterminant la formation de ce qu'il appelle l'espèce intentionnelle. Cette ressemblance est une connaissance, parce qu'elle est une ressemblance vivante rapportée à l'objet, conçue en vue de l'objet. Ici n'en demandez pas davantage, l'essence de tout acte est un mystère. M. Fischer ne l'explique pas mieux : l'action mutuelle du sujet sur l'objet et de l'objet sur le sujet ne suffit pas non plus à constituer la connaissance, sans cette faculté spéciale qui est en nous et qu'on n'arrive pas à définir. Nous ne pouvons expliquer aucun fait qu'en le ramenant à d'autres mieux connus. Quand nous sommes en présence d'un fait *sui generis* et totalement irréductible, tel que l'acte de connaissance, nous ne pouvons que le déclarer tel parce que telle est sa nature, parce que s'il n'était pas tel, il faudrait, tout en le constatant, nier de lui ce qui fait son essence même. D. V.

The Christian platonists of Alexandria. *Eight lectures preached before the university of Oxford in the year 1886*, by CHARLES BIGG. Oxford, Clarendon press, 1886, in-8 de XXVII-304 p.

La libre Angleterre ne connaît point toutes les entraves qui restreignent chez nous le droit si naturel d'assurer la perpétuité d'une bonne œuvre. M. le chanoine Bampton a donc pu créer à l'Université d'Oxford une fondation pour huit lectures qui auraient lieu chaque année sur un des points fondamentaux de la foi chrétienne. Ces lectures ont été faites, l'année dernière, par le Rév. Charles Bigg, chapelain du collège *Corpus Christi*. M. Bigg a choisi pour sujet d'étude l'enseignement des platoniciens chrétiens d'Alexandrie.

On sait que cette ville fut une des premières où les chrétiens formèrent une population considérable. La diffusion du christianisme y avait été préparée par la nombreuse colonie juive, qui s'y était établie

dès le temps de Ptolémée. Parmi ces Juifs s'était développé un mouvement philosophique qui servit de point de départ à la formation de la science chrétienne. Aussi, est-ce à Alexandrie que l'on voit, pour la première fois, la religion nouvelle essayer de constituer un système philosophique. Clément d'Alexandrie déclarait même la philosophie indispensable à l'Église. Le Rév. Bigg s'attache toutefois plutôt aux croyances religieuses de cette école qu'à ses opinions philosophiques. Il montre la théorie du Verbe éternel ébauchée par le Juif Philon et développée par Clément et Origène. Il s'occupe surtout de la doctrine de ces deux grands hommes; il expose leurs travaux sur la Trinité, la création, l'origine du mal, le péché originel, etc. Cette étude est faite avec la précision et la consciencieuse exactitude qui distingue les écrivains anglais. Malheureusement l'auteur étant anglican, ses interprétations ne sont pas très sûres. C'est ainsi que tout en constatant l'importance attribuée par Origène à l'enseignement de l'Église de Rome, il se refuse à y voir autre chose que la fascination exercée sur cet esprit éminent par la majesté d'une antique Église. On peut donc consulter utilement le livre de M. Bigg, on y trouvera des renseignements précieux; mais il faudrait se garder de lui attribuer une confiance absolue.

Absorbé par l'étude des questions religieuses, l'auteur a peut-être trop négligé certains points d'histoire philosophique qui se rattachaient naturellement à son sujet. Il ne nous explique pas quel personnage était ce Philon, qui passe pour avoir fondé l'école platonicienne d'Alexandrie et qui paraît avoir été précédé par un autre Philon plus ancien. Les relations de l'école chrétienne avec le néoplatonisme païen sont à peine indiquées. N'eût-il pas été intéressant de rechercher comment les beaux ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite se rattachent au même mouvement philosophique? Nous avons été un peu désappointé de ne trouver nulle part la pensée de l'auteur sur ces divers points restés jusqu'ici assez obscurs. D. V.

Le Mal politique, par G. Giacometti. Paris, A. Ghio, 1887, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le mal politique existe, on ne peut le nier, car bien aveugle serait celui qui ne le verrait pas. Le mal pour M. Giacometti est dans cet état démocratique pur qui exige un « souverain de dix millions de têtes dont les ambitieux doivent, sous peine d'échouer, flatter les dix millions de passions et de caprices. Le secret de la décadence actuelle de la France, dit-il, est là et n'est que là. » Elle est aussi ailleurs, nous le dirons plus loin ; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de l'auteur, que « la science politique condamne les démocraties aux in-

conséquences de l'impuissance. » Après avoir jeté un coup d'œil sur les origines de la démocratie française, en cherchant un rapprochement ou un contraste dans les Républiques de Rome, d'Angleterre, des États-Unis et autres pays d'Amérique, l'auteur nous montre par quelle pente nous avons glissé de M. Thiers et du maréchal Mac-Mahon jusqu'à M. Grévy, cet « avocat de second ordre, président Soliveau, dont la pâle personnalité a été couronnée d'un second septennat, pendant lequel, dit M. Giacometti, la tache d'huile envahissante de la médiocrité achèvera d'encrasser la France et d'en faire peut-être un pays tout à fait perdu. »

On ne peut mieux montrer que ne le fait l'auteur, comment « l'incapacité de nos gouvernants a causé l'irrémédiable appauvrissement de la France. » Il prend ministère par ministère, puis acte par acte, et montre l'incohérence, le ridicule, l'odieux des agissements, en même temps que l'augmentation des frais d'administration, en sorte qu'il est bien prouvé que le gouvernement démocratique parmi nous est loin d'être le gouvernement à meilleur marché, et le mieux entendu aux affaires du pays.

M. Giacometti flétrit justement cette chasse aux portefeuilles de « ministres incapables succédant sans cesse aux ministres ignorants; » il signale cette « anomalie monstrueuse d'une société qui ne permet à personne de s'établir pharmacien, médecin, jurisconsulte, même ingénieur, sans avoir un diplôme de capacité, et qui permet au premier venu de s'improviser législateur. » Est-il nécessaire d'être seulement bachelier ou d'avoir fait quelque chose pour être député ? Nullement, mais, comme le dit l'auteur, « là où la politique devient seulement le moyen de parvenir et de faire fortune, c'en est fait de l'avenir des sociétés. » Quel vide dans les sessions parlementaires ! quels entraînements, quel désarroi, car « les députés qui ont flatté pour arriver les mauvais instincts des masses, sont condamnés à les flatter encore pour se maintenir; ils donnent ainsi à ces passions le passé du pays tout entier à dévorer pour n'être pas dévorés par elles. » Ont-ils établi la liberté de conscience dont ils parlent tant ? — Non, car « ils ont établi comme religion d'État, l'irréligion. » Ont-ils sauvegardé la liberté du travail promise aux ouvriers ? — Non, car « ils n'ont organisé que la liberté de la cessation du travail. » Ainsi l'auteur de cet écrit met à chaque instant le doigt sur une plaie de ce corps meurtri qui est la France. Puisse-t-il, après avoir retracé « ce qui a été » poursuivre son œuvre, en nous montrant, comme il nous le promet, « ce qui est » et ensuite dans un troisième volume « ce qui devrait être. » J'appellerais l'attention de l'auteur sur deux points qu'il a négligés complètement. Après avoir reconnu les infirmités de la démocratie, n'aurait-il pas dû, pour bien envisager « le mal politique, » rechercher si nous ne souf-

frons pas aussi de l'absence d'idées et de sentiments chrétiens, de l'absence du pouvoir traditionnel monarchique en notre pays. Ne serait-ce pas parce qu'il manque à la nation des principes catholiques et des principes politiques que la démocratie, privée de freins, l'entraîne vers une décadence fatale? M. Giacometti devrait étudier cette double question à la lueur du flambeau de l'histoire, c'est-à-dire de l'expérience, et il trouverait là certainement le remède à notre mal politique. Il faut de fortes croyances chrétiennes pour s'imposer aux mœurs et tenir en bride les ambitions, les jalousies, les égoïsmes qui nous dévorent; il faut une autorité indiscutée, assise sur la tradition et les coutumes nationales, pour atténuer les dangers de la démocratie. Que M. Giacometti mette à étudier les éléments de restauration, le même soin qu'il a mis à reconnaître les indices de ruine, et il rendra alors, comme il le rend ici, un grand service. H. DE L'E.

La France économique, *statistique raisonnée et comparative. Année 1887*, par ALF. DE FOVILLE, professeur au conservatoire des Arts et Métiers, chef du Bureau de statistique au Ministère des Finances. Paris, Armand Colin et Cie, 1887, in-12 de VIII-492 p. — Prix : 6 fr.

Les administrations françaises, longtemps avares de documents et de publications, en sont actuellement presque prodigues. Chaque ministère fait périodiquement paraître son bulletin gris, jaune, bleu, rouge ou vert, sans parler des grandes statistiques in-4° ou in-folio, des tableaux graphiques qui sont la passion du jour. Il manquait encore cependant au public un manuel qui résumât ces répertoires particuliers et lui en donnât la clef; un précis qui, répondant aux questions les plus importantes et les plus usuelles, trouvât sa place sur la table où l'on travaille, sur la table de l'instituteur comme sur celle de l'étudiant, sur la table de l'industriel comme sur celle du négociant, sur la table du journaliste comme sur celle du député. M. de Foville s'est donné pour but de combler cette lacune.

L'Angleterre nous a, depuis nombre d'années, précédés dans la voie de la vulgarisation, comme dans beaucoup d'autres; tous les statisticiens connaissent la valeur et l'utilité de son *Statistical Abstract*. C'est avec raison, toutefois, que l'auteur de la *France économique* n'a pas cru devoir prendre la publication du Gouvernement britannique comme modèle, et qu'au lieu de placer sous les yeux du lecteur français uniquement un dictionnaire de chiffres, qui l'eût justement rebuté, il a tenu à accompagner de commentaires les résultats qu'il présentait, à dire ce que signifiaient ces résultats, d'où ils venaient, comment il les avait obtenus, comment enfin, — et nous ne saurions trop le féliciter à cet égard de sa franchise, — ils devaient être considérés comme approximativement et non comme mathématique-

ment vrais. Il a voulu faire plus et mieux, et partout où le sujet le permettait, il a introduit des aperçus rétrospectifs, des comparaisons internationales, d'un grand intérêt.

Un livre tel que celui de M. de Foville ne saurait comporter un compte rendu détaillé. Qu'il traite du territoire, de la population, de la propriété, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, des moyens de transport, des postes et télégraphes, de la monnaie, du crédit, des finances, de la richesse, des colonies de la France, il est de sa nature même et toujours un résumé qui échappe à l'analyse. Cependant je ne puis résister à la tentation de reproduire ici quelques-uns des chiffres des deux premiers chapitres qui, à l'heure actuelle, me semblent avoir une grave signification.

Territoire. — Rapports existant entre la superficie de la France (53 millions d'hectares) et celle de quelques États importants : Allemagne, 54 millions d'hectares, soit 1 fois la France; Autriche-Hongrie, 62,3, soit 1,2; Grande-Bretagne, 31,5, soit 0,6; Espagne, 49,7, soit 0,9; Italie, 28,6, soit 0,5; Russie d'Europe, 541,6, soit 10,2; États-Unis, 934,5, soit 17, 6; Empire chinois, 1,157 millions d'hectares, soit 21,8 fois la France. — L'Empire chinois est plus grand à lui seul que l'Europe entière, dont la superficie est évaluée à 1 milliard d'hectares.

Population. — De 25 millions d'habitants environ en 1789, la population de la France s'est élevée à 37,672,000 (recensement de 1881). D'après le mouvement actuel, ce ne serait qu'en 2001, c'est-à-dire au bout de deux siècles, que le total de 1801 (27,349,000 âmes) se trouverait doublé. Notre pays est malheureusement au dernier degré de l'échelle au point de vue de la natalité. Son taux annuel de progression n'est plus, depuis 1860, que de 2,5 pour 1000, tandis qu'il s'élève pour la Russie d'Europe (83 millions d'habitants) à 12,9; pour le Danemark (2 millions) et les Pays-Bas (4 millions), à 10; pour la Grande-Bretagne (35 millions), à 9, 3; pour l'Allemagne (45 millions) et la Belgique (5 millions 1/2), à 8,4; pour l'Autriche-Hongrie (38 millions), à 7,5; pour la Suède et la Norwège (6 millions 1/2), à 7,6; pour l'Italie (28 millions 1/2), à 6,7; pour l'Espagne (16 millions 1/2), à 3,3. — En 1846, la population rurale de la France représentait 75,58 pour 100 du chiffre total; elle n'est plus actuellement que de 65,24 pour 100. Pour combler ces vides l'agriculture a dû faire appel au concours de travailleurs étrangers. Nous n'en avons pas moins aujourd'hui d'un million, résidant parmi nous. La Grande-Bretagne en compte seulement 283,000, l'Allemagne 277,000, l'Italie 60,000. Ces trois pays, au contraire, ont vu 4,200,000, 2,600,000 et 1,077,000 de leurs nationaux quitter la mère patrie pour porter dans les autres pays sa langue et son influence. L'émigration française ne peut être évaluée qu'à 483,000 âmes, même pas moitié de l'immigration.

Dans sa préface, M. de Foville annonce qu'il s'est proposé de combattre les statistiques d'amateurs, où l'erreur pullule et qui prouvent tout ce qu'on veut prouver; de mettre à la portée de tous une statistique vraie, et de rendre la vérité en ce qui concerne les questions économiques et sociales, « très sensible » d'une part, et d'autre part « très intelligible. » En fermant son livre, après l'avoir lu avec grand intérêt et profit, je crois pouvoir dire qu'il a pleinement réussi.

COMTE DE LUÇAY.

BELLES-LETTRES

Grammaire de la langue française, *d'après de Nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi,* par le Dr L.-M. RABBINOWICZ. Paris, chez l'auteur, 63, rue de Seine, 1886, in-8 de 167 p.

Le nom de M. Rabbinowicz n'est sans doute inconnu à aucun de ceux qui s'adonnent soit à l'étude des langues classiques, soit à celle des principaux idiomes de l'Europe moderne. On lui doit déjà une *Grammaire de la langue latine* raisonnée et simplifiée, qui a mérité l'approbation des connaisseurs les plus émérites. Leurs éloges n'ont pas manqué davantage à l'ouvrage intitulé : *Des nouveaux principes de la prononciation anglaise*, du même auteur, non plus qu'à ses grammaires polonaise et hébraïque. Nous reconnaissons dans la *Grammaire de la langue française*, les mêmes qualités que l'auteur a déjà apportées dans ses autres travaux ; l'étude approfondie du sujet par lui traité, la clarté dans l'exposition et le dédain de la routine. M. Rabbinowicz tient en effet fort peu de compte des définitions souvent erronées des grammairiens et tire les siennes des auteurs les plus estimés de notre époque.

Son nouvel ouvrage nous a paru excellent, ses exemples on ne peut mieux choisis, et ses définitions parfaitement exactes, lors même qu'elles s'éloignent le plus de celle qu'avaient admises les grammairiens de profession. Tout au plus, pourrions-nous faire une légère réserve en ce qui concerne les noms nouveaux par lui donnés aux temps de notre langue. Qu'ils soient judicieusement choisis et bien appropriés à l'idée qu'ils veulent exprimer, nous ne le contestons pas, mais le difficile sera d'amener le public à les accepter et à renoncer aux termes dont il a eu de tout temps l'habitude de se servir. On ne saurait guère espérer qu'il consente à substituer le terme de « figuratif » à l'imparfait, ou celui de « narratif parfait » au futur antérieur. Cela n'enlève rien d'ailleurs de la valeur du livre de M. le Dr Rabbinowicz, et nous n'avons à formuler en terminant, qu'un seul désir, c'est qu'il soit adopté dans les établissements d'instruction publique.

COMTE DE CHARENCEY.

Stories of Wicklow, by GEORGE-FRANCIS ARMSTRONG. London, Longman, 1886, in-8 de XII-431 p.

Le *Polybiblion* a déjà mentionné un jeune poète irlandais, qui pourrait bien être en train, malgré la rigueur des temps, de se préparer une grande réputation. Ses précédentes publications : *A Garland from Greece ; Poems, lyrical and dramatic ; Ugone ; the Tragedy of Israel,* ont été très remarquées, et je ne doute pas que les *Stories of Wicklow* n'obtiennent le même succès. Le poète a, paraît-il, raconté l'origine de son nouveau recueil dans la biographie qu'il a donnée de son frère Edmond ; il ne juge pas à propos de répéter ici ses explications, et nous laisse dans la plus complète ignorance de tout ce qui concerne Wicklow, ses environs, sa population, ses traditions. *Intelligenti pauca :* cette connaissance n'est pas indispensable au lecteur que n'effraie pas l'étrangeté de quelques noms propres. Les six ou sept petits poèmes narratifs qui forment la partie importante du recueil ne tiennent d'ailleurs, pour la plupart, à Wicklow, que par un fil bien ténu. C'est ainsi qu'avec *De Verdun of Darragh* nous sommes transportés en Italie pour y entendre célébrer la politique piémontaise, y assister à la guerre de 1859 contre l'Autriche, et y voir les amours du gentilhomme irlandais traversées par les menées d'affreux carbonari. *The Wraith of De Riddlesford's Castle*, est une de ces horribles légendes du moyen âge qui font dresser les cheveux sur la tête. *Luggalà* est un conte préhistorique. A ces récits d'une invention naïvement romanesque, je préfère *The Glen of the Horse,* simple aventure de guerre d'une mise en œuvre très soignée ; *Altadore,* historiette bien moderne, pleine de fraîcheur et de jeunesse ; *The Fisherman*, un de ces drames de la mer, hélas ! bien vulgaires : un vieux pêcheur raconte comment son fils unique a disparu dans une tempête. Rien de plus simple, mais la narration du bonhomme est si naturelle, d'une couleur si vive, d'une émotion si vraie, que l'effet en est saisissant. M. Armstrong abonde en descriptions éclatantes et finement nuancées, en effusions lyriques d'un magnifique essor. Et son vers ne le trahit pas : se prêtant aux rythmes les plus variés, il reste toujours ample, élégant et cadencé. Fasciné par les merveilleux spectacles de cette terre et enflammé d'une foi ardente, le poète a puisé aux sources les plus pures de l'inspiration : la nature et Dieu. A chaque page, ses strophes ailées, qui viennent de nous peindre quelque ravissante vision et de prêter une voix à la création muette, s'envolent sans effort vers une région plus lumineuse encore et nous entretiennent du Créateur, de sa providence, de la vie future. M. Armstrong est un vrai poète : il joint à la délicatesse des sentiments et à l'élévation de la pensée, la richesse du coloris et la perfection de la forme.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Nouvelle histoire de la littérature française pendant la Révolution et le premier Empire, par M. Victor JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, 1886, in-8 de VIII-474 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas la préface de cet ouvrage qui pourra suffire à faire connaître l'objet que s'est proposé l'auteur et la méthode qu'il a adoptée. Il y est question de lord Shelburne, du paysan Calligène, de Christophe Colomb, etc., mais nullement du livre de M. Jeanroy-Félix. Ce livre est loin d'ailleurs d'être méprisable. Les matières suivantes y sont traitées avec plus ou moins d'ampleur : I. *L'Éloquence politique* (Mirabeau, Cazalès, Maury, Barnave, Vergniaud, Danton, Robespierre, Barrère, Brissot, Couthon, Saint-Just). — II. *La Tragédie* (M.-J. Chénier, Ducis, Legouvé). — III. *La Prose* (Publicistes, historiens, moralistes, philosophes : Condorcet, Mme Roland, Necker, Marmontel, Volney, Mounier, Mallet du Pan, Sieyès). — IV. *La Comédie* (Collin d'Harleville, Andrieux, Fabre d'Églantine). *L'École descriptive.* (Delille, André Chénier, Lebrun, M. J. Chénier, Rouget de l'Isle. La poésie dans les prisons). — V. *Imitation des républiques de l'antiquité. Les journalistes* (Camille Desmoulins, Rivarol, Champfort, Rabaut-Saint-Étienne, Marat, Loustallot, Suleau, Gautier, Hébert). — *Les Écoles pendant la Révolution, des modifications de la langue* (Mercier). — *Proclamations de Bonaparte* (Hoche). — VI. *La Littérature sous l'Empire. La Prose* (Chateaubriand, Mme de Staël, Cuvier, Lacépède, Laromiguière, Guinguené, Daru, Victorin Fabre). — VII. *La Poésie descriptive* (Delille, Fontanes, Esménard, Chênedollé, Campenon, Castel, Michaud, Berchoux). — *L'Épopée* (Parseval de Grandmaison). — *La Tragédie* (Raynouard, Luce de Lancival, Arnault). — *La Comédie* (Picard, Étienne, A. Duval). — *La Poésie élégiaque* (Millevoye).

Le plan et les cadres de M. Jeanroy-Félix laissent à désirer, car il est assurément bizarre de classer la *Marseillaise* parmi les œuvres de l'école descriptive. Mais la défectuosité de la composition est en partie réparée par la bonne teneur de l'exposé, dont le cours est continuel et bien suivi : qualité très louable. L'auteur possède bien les écrivains dont il parle, et sait faire ressortir les traits saillants de leur caractère et de leur talent. On s'instruit à le lire et on le lit avec agrément. M. Jeanroy-Félix a beaucoup d'esprit et de verve et a semé son ouvrage d'un bon nombre de traits heureux. Mais il abuse des digressions, des anecdotes et des allusions à des œuvres ou à des faits trop éloignés de son sujet. Lui qui se déclare l'adversaire des habitudes païennes et romaines introduites dans les lettres par la Renaissance, il insère à tout propos et hors de propos dans son exposé des souvenirs de l'antiquité classique et même des noms et des personnages mythologiques, qu'il est obligé d'expliquer en note. Cependant son style vigoureux et coloré, mais lourd, ne pèche pas par l'abus des qualités

classiques ; au contraire, on remarque dans cet ouvrage un regrettable penchant au néologisme d'expression et de tournure, et la langue n'en est pas d'une suffisante pureté. Au point de vue doctrinal, l'esprit en est très bon, mais avec un certain manque de mesure. En résumé, le livre de M. Jeanroy-Félix ne saurait être proposé comme un modèle, mais il mérite d'être sinon positivement recommandé, du moins favorablement signalé aux gens du monde et même aux jeunes gens dont l'esprit et le goût sont déjà formés. M. S.

Lettres du R. P. H.-D. Lacordaire à Théophile Foisset, *précédées de la notice dictée par le Père sur son lit de mort,* publiées par JOSEPH CRÉPON, avocat à la Cour de Paris. Paris, Poussielgue, 1886, 2 vol. in-8 de CXXVI-304 et 347 p. — Prix : 15 fr.

Au moment où M. Paul Foisset allait publier ces lettres de Lacordaire à son père, la mort l'enleva presque soudainement. En mourant, il confia à M. Joseph Crépon, son gendre, cette œuvre si chère à son cœur. De nombreux fragments de cette précieuse correspondance nous sont connus par la *Vie du P. Lacordaire.* M. Foisset, son historien, avait largement puisé dans le trésor. Le désir de tout connaître était d'autant plus vif chez le lecteur que les extraits avaient plus de charme et d'importance.

La première lettre est du 2 octobre 1822 (Lacordaire a vingt ans). La dernière est du 13 juillet 1861 (l'illustre dominicain n'a plus que trois mois à vivre).

Voilà donc, pour aider l'histoire à mettre dans tout son jour cette originale, sympathique et puissante figure, un document nouveau d'une authenticité irréfragable, et, comme s'exprime l'éditeur, « d'une portée d'autant plus grande qu'aucune main étrangère n'y a laissé son empreinte. »

Chacune de ces lettres porte avec soi son intérêt. C'est un fait que Lacordaire enregistre, un jugement sur les hommes et sur les choses, son âme qu'il révèle, ardente, aimante, généreuse, ombrageuse peut-être. Par-dessus tout, ce qui nous a frappé dans cette lecture, c'est l'amour passionné du Père pour l'Église, sa soumission absolue et sans réserve à l'autorité du Souverain Pontife.

Hélas! pourquoi des dissensions, des divisions sous le même drapeau, dans le camp même des soldats de Jésus-Christ! Plus d'une de ces lettres est toute frémissante des ardeurs et des emportements de la lutte. L'éditeur déclare, dans l'avertissement, qu'il s'est efforcé d'écarter tout ce qui pourrait être l'occasion de blessures personnelles... Loin de nous la pensée de révoquer en doute ses intentions pacifiques! Lui-même nous rappelle (p. VIII) que l'oubli des désaccords et des querelles est bien la ligne tracée aux catholiques par Léon XIII,

mais alors qu'il efface, dans une prochaine édition, la note où l'*Ami de la Religion*, journal de Mgr Dupanloup, est qualifié « d'antidote » de l'*Univers* (t. II, p. 193). Saint François de Sales disait dans son naïf et délicieux langage : « La pauvre mère poule qui, comme ses petits poussins, nous tient dessous ses ailes, a bien assez de peine de nous défendre du malin, sans que nous nous entrebecquetions les uns les autres et nous lui donnions des entorses. »

Quelques lettres de M. Théophile Foisset sont éparses dans les deux volumes. On les voudrait moins rares ; mais M. Crépon nous rappelle que Lacordaire brûlait impitoyablement les lettres qu'il recevait.

Je signale à l'éditeur deux petites inadvertances. Ce n'est pas l'abbé Simon qu'il faut lire dans la note de la p. 193, t. II, mais l'abbé Sisson. De même, la principale résidence de Montalembert, dans la Côte-d'Or, n'était pas la Roche-en-Brémy, mais la Roche-en-Brény. Pour fournir matière à deux volumes, on a imprimé, au commencement du premier, l'admirable notice que Montalembert publia sous ce titre : *Testament du P. Lacordaire ;* et, à la fin du second, outre des notes de M. Foisset sur la séance de réception du grand orateur à l'Académie française, le discours du récipiendaire et la réponse de M. Guizot. J. VAUDON.

HISTOIRE

Histoire du concile du Vatican, *d'après les documents originaux*, par S. Ex. Mgr EUGÈNE CECCONI, archevêque de Florence ; *Préliminaires du Concile.* Ouvrage traduit de l'italien, par JULES BONHOMME, curé de St-Jean-Baptiste de Grenelle à Paris, et D. DUVILLARD, vicaire à la même paroisse. Paris, V. Lecoffre, 1887, 4 vol. in-8 de III-547, II-496, 720 et 824 p. — Prix : 32 fr.

Le sous-titre *Préliminaires du Concile*, est le seul exact, car l'histoire que nous avons sous les yeux se termine le jour où s'ouvre le concile. Elle s'étend du moment où l'idée de le réunir jaillit de l'intelligence de Pie IX, le 6 décembre 1864, jusqu'à celui où furent terminés les travaux préliminaires exécutés à Rome, par ordre du Pape. Mgr l'archevêque de Florence a pu écrire en connaissance de cause ; car, entreprenant son travail par un ordre de Pie IX, renouvelé après sa mort par son successeur Léon XIII, il a consulté les documents gardés dans les secrétaireries des Congrégations romaines et les papiers appartenant aux commissions préparatoires du concile. Sur ces points, Mgr Cecconi a donc une autorité incontestable.

L'ouvrage se partage en deux grandes sections : un récit qui comprend un volume et demi, un recueil de trois cent-huit documents formant deux volumes et demi. Le récit des préliminaires se divise lui-même en deux parties distinctes : dans l'une, sont indiqués les faits arrivés à Rome ; dans l'autre, les faits passés en dehors de cette ville.

A Rome, écrit Mgr Cecconi, on a fixé des règles destinées à faire régner dans le concile un ordre parfait; on a déterminé les matières sur lesquelles devait porter le jugement des Pères. Au dehors, l'attente du concile a produit un mouvement religieux et politique, peu important d'abord, mais qui, à l'approche des réunions conciliaires, a pris tout à coup les plus grandes proportions.

On voit dans la première partie du récit avec quelle prudence on procède à Rome, avec quel soin on recueille les informations, les avis; avec quelle sage lenteur on marche, puisque la pensée émise en 1864 ne se réalise qu'en 1869. Est-il opportun de célébrer un concile œcuménique? Telle est la première question posée aux cardinaux auxquels on demande un avis écrit et motivé; puis on nomme une Congrégation directrice et on forme cinq et bientôt six commissions spéciales. Mgr Cecconi étudie séparément, en autant de chapitres différents, les travaux de ces commissions; il indique toutes les questions soulevées, discutées, résolues. L'histoire voudra seulement connaître de plus le nom de tel ou tel cardinal qui nous est désigné par les mots : « un cardinal propose, un cardinal dit, » etc... On vit là dans une atmosphère paisible, mais l'annonce du concile a soulevé partout une vive émotion. Pendant qu'à Rome on est calme, partout ailleurs on s'agite. Il est utile de connaître les diverses manifestations de l'opinion, car nous sommes ici sur le terrain des faits et l'auteur, en les racontant, en nous disant comment l'annonce du concile avait été reçue par les schismatiques et les protestants, a tracé un véritable tableau de l'état religieux des différentes sectes. Je ne crois pas que l'on puisse mieux faire connaître l'attitude qu'elles ont prise. Les détails donnés ici sur l'Église grecque d'Orient, sur l'Église schismatique russe, sur les fractions du protestantisme, sont des plus intéressants. L'ancienne Église luthérienne a disparu du sol allemand; le protestantisme n'a presque plus rien gardé de ses anciens symboles et de ses premières croyances. Pourquoi donc vit-il encore? Les déclarations et protestations du conseil supérieur ecclésiastique de Berlin sont exposées et examinées avec soin. Son exemple est bientôt suivi par plusieurs autres corps du prétendu parti orthodoxe. Mgr Cecconi entre dans le détail, analyse les ouvrages publiés à cette occasion et, appuyé sur d'importantes dépêches du nonce en Bavière, il constate les obstacles qui s'opposent au retour de l'Allemagne protestante à l'Église catholique; il montre la division entre les protestants orthodoxes et les protestants rationalistes, et, continuant son œuvre, il examine l'attitude des protestants en Autriche, en Hongrie, en Suisse, en Hollande, en Angleterre. Lorsqu'il s'occupe de la France nous voyons revivre les polémiques soulevées à l'occasion du livre de Mgr Maret, de la correspondance de la *Civilta cattolica*, écrite par un prêtre français, auquel le cardinal secrétaire d'État avait de-

mandé, ainsi qu'à plusieurs autres, des rapports sur les besoins de la religion en France, rapport communiqué par le cardinal aux rédacteurs de la *Civilta*, qui s'empressèrent de le publier ; cette correspondance persuade à beaucoup de gens que les Pères jésuites dirigent les travaux préparatoires du concile et travaillent à faire définir dogmatiquement l'infaillibilité du pape et les propositions du *Syllabus*. Dans un dernier chapitre, l'archevêque de Florence examine l'attitude des divers gouvernements européens vis-à-vis du projet de concile, puis l'attitude de la franc-maçonnerie française et de la franc-maçonnerie italienne : il y a là des indications curieuses à retenir. Les préoccupations du « germanisme » qu'il ne faut pas confondre avec ce que dans d'autres pays on appelle le libéralisme catholique, sont aussi intéressantes à étudier.

Mgr Cecconi, toujours maître de son sujet, l'expose avec calme et, très net sur la doctrine, il sait garder vis-à-vis de ceux qui n'ont pas ses opinions les convenances auxquelles ils ont droit. Je remarque à ce sujet l'hommage rendu au comte de Montalembert que « plusieurs de ses concitoyens, écrit l'archevêque, ont trop sévèrement jugé. » Sans doute, M. de Montalembert, alors au milieu d'une douloureuse maladie, eut le tort de dicter des paroles qui allaient plus loin que sa pensée toujours si catholique, « mais il a rendu à l'Église de signalés services, » dit Mgr Cecconi, et Pie IX s'en est souvenu lorsque, apprenant sa mort, il voulut qu'une messe solennelle fût célébrée pour le repos de son âme à Santa Maria *in Transpontina*, où, contrairement à l'usage, Sa Sainteté vint assister dans une tribune.

Les trois cent-huit documents contenus dans dix-huit cents pages sont d'inégal intérêt, mais ils sont presque tous difficiles à se procurer, et un très grand nombre sont de la plus haute importance. Pie IX avait témoigné le désir renouvelé par Léon XIII de voir publier une édition française de l'ouvrage de Mgr Cecconi, et la voici qui nous est donnée. M. l'abbé Jules Bonhomme, curé de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle à Paris, et M. l'abbé D. Duvillard, vicaire à la même paroisse, se sont mis courageusement à traduire l'ouvrage de l'archevêque de Florence : cette traduction, exacte et élégante, permettra aux lecteurs français de profiter de la richesse d'informations contenues dans le récit et dans les documents de ce très important ouvrage. H. DE L'E.

Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique. *Choix de ses lettres et entretiens*, par A. GEFFROY, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 2 vol. in-16 de LXXXI-349 et 413 p. — Prix : 7 fr.

Notre siècle s'est honoré par de consciencieux travaux sur Madame de Maintenon. Parmi les plus importants, rappelons ceux-ci : *Madame*

de Maintenon peinte par elle-même, avec une préface de M. Suard ; les publications du duc de Noailles, de Monmerqué et de Lavallée ; *Madame de Maintenon*, par le P. Mercier, les *Lettres, avis et entretiens sur l'éducation*, par M. O. Gréard, les études de Sainte-Beuve et de Saint-Marc Girardin, et récemment une judicieuse appréciation de Madame de Maintenon par M. Hervé dans son discours de réception à l'Académie française. Toutefois il y avait encore beaucoup à faire : il restait à montrer sous tous ses aspects la physionomie d'une femme, presque reine, dont le mérite fut à la hauteur d'une incomparable fortune. Nulle part on ne trouvait la correspondance authentique de Madame de Maintenon, relative à l'ensemble de sa vie et spécialement à toute la dernière partie du règne, période si grave, où elle a été si directement mêlée ; il fallait combler cette lacune ; c'est ce qu'a fait avec bonheur M. Geffroy.

Dans une remarquable introduction, il explique la raison d'être de son recueil ; il indique les sources nombreuses où il a puisé (p. LXXI-LXXXI), l'inédit qu'il a fréquemment rencontré dans ses fouilles ; puis il jette un coup d'œil sur le caractère, la vie et les influences de Mme de Maintenon. Assurément nous n'avons pas là toute sa correspondance, nous ne l'aurons jamais, l'auteur en donne des preuves péremptoires ; mais désormais cette grande figure est sinon restituée, le mot serait excessif, au moins placée dans une nouvelle et éclatante lumière. Voici, d'après quelques lettres et entretiens à cœur ouvert avec des dames de Saint-Cyr, la jeunesse et la première élévation de la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, sa longue correspondance avec le pieux abbé Gobelin, ses lettres pleines de sagesse aux religieuses de Saint-Louis, d'autres à Mgr de Noailles, archevêque de Paris d'abord et ensuite cardinal, dans lesquelles elle marque le vrai sens de son rôle à la cour et de sa situation près du roi. Ses billets à Mlle de Dangeau et à Mme de Caylus nous initient à la vie quotidienne de son âge avancé. Sa vaste correspondance avec le duc de Noailles, avec la princesse des Ursins, si puissante sur l'esprit du duc d'Anjou, devenu Philippe V, la font voir suivant avec sollicitude les affaires d'Espagne et avec anxiété les vicissitudes de la terrible guerre de succession, s'attristant des revers de nos armes, et se montrant fière de leurs succès.

M. Geffroy n'a jamais négligé d'inscrire en tête de chaque pièce l'indication de la source principale où elle a été prise, de retrouver et de signaler les autographes dignes de confiance, et à leur défaut les copies, sans néanmoins en relever les variantes peu significatives. Si le plus grand nombre de ces lettres a été déjà imprimé, en revanche le savant critique a donné pour la première fois le texte authentique de toutes celles que l'ignorance ou la mauvaise foi avaient altérées :

« c'est le cas particulièrement pour les lettres au cardinal et au duc de Noailles qui suivent l'année 1701, » et que La Beaumelle avait falsifiées. Notons que « les millésimes manquent presque toujours aux lettres autographes de Mme de Maintenon, et que ceux qu'on y trouve ont été ajoutés par une main étrangère. » M. Geffroy n'a transcrit comme vraies « que les indications de dates qui le sont en effet. » Quant aux dates complètes, il a placé les conjectures entre parenthèses. En outre, il a enrichi les pages de ces deux volumes, presque toutes, de notes bibliographiques, biographiques et historiques très exactes et d'un réel intérêt. Grâce à ces notes et à cet ensemble de lettres, ce n'est pas seulement Mme de Maintenon qu'on apprend à mieux connaître ; les principaux faits de la fin du grand règne se déroulent sous nos yeux.

Ai-je besoin de dire avec quel art et quelle conscience Mme de Maintenon est ici jugée ; ce n'est pas en panégyriste mais en impartial historien que M. Geffroy traite une mémoire qui, du reste, n'a besoin que de la vérité.

Au XVIIe siècle, l'orgueil nobiliaire de Saint-Simon avait chargé des plus noires couleurs le portrait de la « parvenue. » Ses calomnies furent acceptées par le XVIIIe siècle ; seul à peu près entre tous ses amis ou disciples, Voltaire s'affranchit, dans son *Siècle de Louis XIV*, des préjugés de son temps, non cependant sans se laisser égarer par le faussaire La Beaumelle. De nos jours, les préventions subsistent chez certains lettrés ; les romans malsains s'en emparent et les propagent. M. Geoffroy sait en faire une justice sans appel... Donc Mme de Maintenon a aimé dans sa jeunesse ce qu'elle appelle la « bonne gloire ; » c'est toujours sur l'honneur et sur la vertu qu'elle a voulu fonder son présent et son avenir. « Comme protection, comme attrait et comme arme » elle avait « cette force intérieure et secrète qu'affirme aux plus indiscrets la très exacte conduite inséparable de la solidité intellectuelle et morale. » « Sa ferme raison et sa religion sincère l'ont conduite, elle y est restée constamment fidèle. Mme de Sévigné nous a dit l'attrait de sa parole et de son esprit... Un des beaux esprits, hôte de Scarron, le chevalier de Méré, admire en sa jeune femme la sévérité et le dévouement conjugal... Sorbière, un témoin de ces années-là, déclare que la beauté, la jeunesse et l'esprit galant de cette dame n'ont fait aucun tort à sa vertu. L'abbé Gobelin décrit en termes délicats le charme extérieur de sa personne. »

Mme de Maintenon remplit auprès de Louis XIV une mission de réforme religieuse et morale. Elle n'aimait pas la cour ; elle en subissait les ennuis par dévouement pour le roi ; trop heureuse, quand elle pouvait, au faîte de sa grandeur providentielle, visiter les pauvres et

leur prodiguer les dons d'une charité discrète. Sa seule passion, elle l'avouait ingénument, était la direction de la jeunesse, et de là tant de lettres adressées aux dames de Saint-Cyr, tant de prescriptions, de conseils, de sollicitude maternelle pour son établissement tendrement aimé. Ses erreurs, elle les confesse humblement. Combien elle s'efforçe d'éloigner de cette maison sainte le mysticisme de Mme de Guyon qui un moment l'avait elle-même séduite. Le jansénisme n'atteint pas son orthodoxie, elle s'en explique très clairement au cardinal de Noailles. En politique elle ne dirige pas, elle est seulement, assure-t-elle, avec le roi qu'elle doit servir. En religion, elle veut qu'on respecte la liberté de conscience, que la foi catholique ne soit pas imposée. D'autre part, elle est sulpicienne de tout cœur, elle est loin de se désintéresser des bons choix d'évêques et des promotions de ministres honnêtes.

On sait qu'après la mort de Louis XIV, elle abrita ses dernières années dans son étroit appartement de Saint-Cyr, revenant plus que jamais à la direction de ses chères pensionnaires. « Cette passion d'éducation morale qui lui était si naturelle, ce vif plaisir à s'entourer d'enfants et à leur complaire, ce goût de religion raisonnable qui avait fait comme le fonds de sa nature morale,... tout cela se retrouvait en elle pendant ses derniers jours... Elle se ressemblait à elle-même : une fortune qui eût fait dévier beaucoup d'autres ne l'avait pas changée. Cette vie avait été frappée au coin d'une forte et constante unité. » On ne saurait mieux dire.

Une très bonne table des matières termine chaque volume. Le premier contient trois cent quarante-trois documents : lettres, fragments d'entretiens, etc. (1652-1701); le second en renferme trois cent quatre-vingt-treize (1701-1719), c'est-à-dire jusqu'à l'année de la mort de Mme de Maintenon. Enfin un index alphabétique, fait avec un grand soin, offre aux lecteurs la facilité de retrouver tous les noms propres mentionnés dans l'ouvrage.

Par son précieux travail, M. Geffroy a rendu possible une histoire véridique et suffisamment complète de Mme de Maintenon; c'est justice de l'en féliciter.

J'espère que cette histoire ne se fera pas trop longtemps attendre. Pourquoi M. Geffroy ne serait-il pas lui-même cet historien ?

PAUL RODRY.

Une Ambassade en Orient sous Louis XV. *La Mission du marquis de Villeneuve, 1728-1741,* par ALBERT VANDAL. Paris, Plon et Nourrit, 1887, gr. in-8 de xv-461 p. — Prix : 8 fr.

Les études diplomatiques sont à l'ordre du jour : on dirait que nous cherchons dans le passé de bienfaisantes compensations. La France a

été si longtemps la maîtresse des cours étrangères par ses ambassadeurs, par sa langue elle-même, que la déchéance nous semble d'autant plus dure. L'histoire seule pourra dire si elle fut méritée. Mais le moyen de retrouver la gloire et les succès d'autrefois est à coup sûr d'étudier notre ancienne école de diplomatie. Elle a duré trois siècles, et elle a laissé des monuments qui, peu connus de la masse, n'en sont pas moins, depuis quelques années surtout, à la disposition de tous les travailleurs sérieux.

Mieux qu'aucun autre, M. Albert Vandal connaît ces sources historiques inépuisables ; il sait en tirer de véritables trésors, rehaussés encore par l'habileté de la mise en œuvre.

Son ambassade du marquis de Villeneuve à Constantinople, pendant douze années du règne de Louis XV, est une œuvre achevée pour laquelle aucune information n'a été négligée. L'éternelle question d'Orient, si chère autrefois à la France, méritait bien ce luxe de recherches. Quand Villeneuve arriva près de la Porte, il espérait beaucoup pouvoir pousser la Turquie à intervenir en faveur de la Pologne, où le roi Stanislas Leczinski personnifiait, contre l'intervention allemande et russe, la cause de l'indépendance nationale. Il représentait au grand vizir qu'une fois la Pologne asservie, les Russes et les Autrichiens se tourneraient contre les Turcs. Mais il ne put triompher des hésitations de la Porte, habilement entretenues par un intrigant français, le comte de Bonneval, dont le rôle singulier forme un des plus curieux épisodes de l'histoire de ce temps. Il faut dire aussi que Louis XV éprouvait quelques scrupules à faire une alliance en règle avec la Turquie et que le sultan Mahmoud ne se contentait pas de la confiance réciproque qui entre Soliman et François 1er avait tenu lieu d'instrument diplomatique.

Quoi qu'il en soit, les événements tournèrent bientôt comme Villeneuve l'avait prévu, et son rôle s'agrandit tout d'un coup. Prétextant quelques insurrections des Tartares, les Russes s'étaient emparés d'Azof et envahissaient la Crimée, et bientôt les Impériaux pénétraient dans la Valachie et la Haute-Bulgarie. Constantinople se trouvait ainsi menacée par terre et par mer, et son gouvernement ne savait quel parti prendre. L'ambassadeur de France se fit l'âme de la résistance. Sous son inspiration le sultan déclara la guerre sainte et mit sur pied deux grandes armées. En même temps, Villeneuve offrait la médiation de la France, et intervenait au moment propice où les Turcs, après quelques succès, mettaient le siège devant Belgrade. La paix, habilement négociée par lui, faisait rendre par l'empereur toutes ses conquêtes, tandis que la Russie renonçait à la mer Noire, dont elle était déjà presque maîtresse. Jamais le prestige de la France n'avait été plus grand en Orient, sans qu'elle eût eu besoin de risquer un soldat ou un vaisseau de guerre.

Cette paix de Belgrade de 1739 avait déjà été le sujet de quelques publications, dont la plus importante est celle de l'abbé Laugier en 1768, et la plus récente celle de l'historien autrichien Tupetz. Sans négliger ses devanciers, M. Albert Vandal les a complétés et contrôlés par les dépêches russes, par les dépêches diplomatiques allemandes, par la correspondance inédite des envoyés de Venise à Constantinople, par les lettres particulières adressées par le marquis de Villeneuve à son ami M. de Caumont, sans parler de la suite des dépêches officielles tirées des archives des Affaires étrangères ou des manuscrits de la bibliothèque nationale. C'en est assez pour caractériser la méthode de travail de l'auteur; c'est celle qu'on enseigne si bien à l'*École libre des Sciences politiques*, et qui nous a déjà valu nombre d'importants ouvrages, dont la série est loin d'être close.

G. B. DE P.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL. 2e partie : *La chute de la Royauté*. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-8 de 576 p. — Prix : 8 fr.

Le second volume de la belle étude de M. Albert Sorel sur *L'Europe et la Révolution française* vient de paraître; il embrasse la période qui va du 5 mai 1789 au 10 août 1792, la lutte de la royauté contre la Révolution aboutissant à la chute de la monarchie. Comme le remarque l'auteur, l'Assemblée Constituante avait, en matière de libertés civiles et de libertés politiques, des aspirations et surtout des connaissances fort inégales. Elle avait le goût, la passion des libertés civiles, qui se résumaient presque entièrement pour elle dans la possession de l'égalité; composée en grande partie d'hommes de loi, elle savait ce qu'elle voulait en fait de réformes civiles; quant aux réformes politiques, « elle ne manifestait que des aspirations vagues et des desseins inconsistants. » En matière religieuse, elle était plus ignorante encore; elle avait surtout des préjugés, et ces préjugés la poussèrent à la plus grosse faute qu'elle ait commise : à la Constitution civile du clergé. « Une église d'État instituée par des incrédules, voilà à quel paradoxe se ramène le programme que l'Assemblée se proposait en matière de religion. » Suivant une observation très vraie et très profonde de M. Sorel, la Constitution civile du clergé fut le véritable obstacle à la solution pacifique de la Révolution. Louis XVI, qui avait accepté sans trop de répugnance les autres réformes, ne put se résoudre à celle-là; sa conscience se révoltait contre le schisme, surtout, lorsque violenté par l'Assemblée, il eut consenti à le sanctionner. « Le Roi avait enduré les humiliations, le chrétien ne supportait pas les remords. » Dès lors il ne songea plus qu'à se soustraire au joug qu'on lui imposait et à combattre soit ouvertement, soit sourdement ceux qui le lui

avaient imposé. Le jour où il signa le décret de la Constitution civile, il signa une déclaration de guerre à la Révolution. Et la seule guerre civile qui ait mis un instant en péril cette Révolution, la guerre de la Vendée, naquit, elle aussi, de la Constitution civile.

L'homme d'État qui contint l'Assemblée fut Mirabeau. Il avait compris les conditions possibles du nouveau régime à donner à la France et le moyen de concilier les réformes légitimes avec les droits imprescriptibles du pouvoir central, l'autorité indispensable de la royauté. Mais lui non plus n'avait pas l'intelligence des besoins religieux et des droits sacrés de la conscience. Et le désaccord sur ce point si grave, contribua, plus encore peut-être que la déplorable réputation du grand tribun et les fautes de sa jeunesse, à rendre le Roi sourd à ses conseils. Qui donc, en dehors de lui, comprit la Révolution? Ce ne fut ni Louis XVI, ni Marie-Antoinette, ni leurs conseillers royalistes, ni leurs conseillers constitutionnels. Le roi, comme la reine, comme Breteuil, comme Fersen, comme les Feuillants, croyait à l'efficacité d'une pression extérieure. De là ce grand plan, cette grande chimère du Congrès armé, qu'ils poursuivirent tous pendant deux ans : les puissances réunissant leurs ministres ou leurs ambassadeurs à Aix-la-Chapelle, adressant à la France des protestations contre l'occupation d'Avignon et l'atteinte portée aux droits des princes possessionnés en Alsace, déclarant en même temps qu'elles ne pouvaient traiter qu'avec le Roi libre et hors de Paris, et le Roi alors, sorti de la capitale, intervenant entre les puissances et ses sujets, puis traitant avec ses sujets eux-mêmes et établissant, de concert avec l'Assemblée, une Constitution sur les bases de la déclaration du 23 juin, terminant ainsi toute la Révolution sans guerre civile et sans guerre étrangère. Illusion profonde à laquelle la Reine s'attachait avec une ardeur fiévreuse, et à laquelle des monarchistes comme Mallet du Pan ajoutaient foi, aussi bien que des Feuillants comme Barnave et les Lameth ; mais illusion qui reposait sur l'ignorance de l'état des esprits en France et de la situation de l'Europe. La seule apparence de l'intervention de l'étranger exaspérait les Français qui voulaient être maîtres chez eux et qui, malgré les dissentiments des Tuileries et de Coblentz, voyaient toujours, derrière cette intervention, les émigrés avec leurs menaces de vengeance et leur plan de restauration de l'ancien régime ; ces menaces mêmes faisaient sentir aux Jacobins la nécessité d'avoir des otages et resserraient la captivité de la malheureuse famille royale. Et quant au concert des puissances pour une action commune, il ne se réalisa que pour un objet : le démembrement de la Pologne ; partout ailleurs les intérêts étaient trop divisés, chacun n'envisageant que ses convenances ou ses convoitises. La fameuse coalition ne réunit en somme que deux pays, la Prusse et

l'Autriche, et l'on sait combien peu dura cet accord. Pendant ce temps, toutes ces négociations servaient de prétexte à de nouvelles attaques contre la monarchie, à des dénonciations contre la reine et le prétendu Comité autrichien, à des émeutes comme celles du 20 juin, jusqu'à l'assaut final du 10 août. Et alors s'établit en France, nous ne disons pas commença, la Terreur, qui ne sauva pas le pays, comme on a voulu le prétendre, et comme le nie justement M. Sorel, qui faillit même le compromettre, mais que la guerre étrangère rendit possible en entraînant à la frontière tous les hommes d'honneur et de cœur, tous ceux qui, restés dans l'intérieur, si la paix eût été maintenue, eussent pu faire contrepoids aux jacobins et à la canaille.

Nous n'avons pas la prétention d'analyser en ces quelques lignes le beau livre de M. A. Sorel. Tous ceux qui le liront, et nous engageons tous les amis de l'histoire à le lire, y trouveront les qualités bien connues de l'auteur : la sûreté et l'abondance des informations, la hauteur du jugement et des vues, le charme des tableaux et de la composition ; ce sont de grandes pensées traduites en beau style, c'est de la vraie philosophie de l'histoire. Il est un point cependant où nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec M. Sorel. Dans un chapitre sur l'émigration, où il nous a fait l'honneur de nous citer à diverses reprises, il dit que l'émigration « forcée » ne commença que dans l'été de 1791. Il nous semble pourtant que les désordres qui, dans beaucoup de provinces, éclatèrent après la nuit du 4 août 1789 et au printemps de 1790, les pillages de châteaux, les incendies, les massacres contraignirent dès lors bien des propriétaires à chercher de l'autre côté de la frontière une sécurité que l'administration était impuissante à leur garantir dans leur pays. Que M. Sorel nous permette aussi de lui signaler deux petites erreurs. M. Genet, le ministre de France à Pétersbourg, n'était pas le frère de Mme de Genlis, mais de Mme Campan, et l'évêque de Clermont s'appelait Mgr de Bonnal, et non de Bonald. Mais ce sont des taches légères qu'il est bien facile de faire disparaître et qui n'enlèvent rien à la haute valeur de l'œuvre.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La France à la suite de la guerre de 1870-1871. *La France à l'intérieur. La France à l'extérieur*, par le comte DE CHAUDORDY. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-8 de 186 p. — Prix : 3 fr.

« On remplit un devoir en faisant connaître ses idées, » dit l'auteur. Cette maxime est juste lorsque ces idées sont celles d'un homme qui, comme le comte de Chaudordy, a été mêlé aux plus grandes affaires et y a fait bonne figure. A l'intérieur, ces idées sont celles du parti, ou plutôt des partis qu'on est convenu d'appeler « la droite; » elles

sont exposées clairement et avec calme : *sine ira aut studio*. La conclusion est qu'il faut que les partis s'entendent pour le bien public. Une pareille entente est assurément désirable, mais ce desideratum n'implique pas, par lui-même, un reproche à l'adresse de la droite. Les conservateurs ont-ils jamais refusé leur vote à une réparation, à une amélioration proposée par le gouvernement actuel ? — Sur les rapports entre les diverses classes de la société, je ne sais si le comte de Chaudordy tient suffisamment compte des variétés provinciales : on pourrait citer des contrées où il n'existe plus trace des anciennes rancunes et où perce visiblement le sentiment contraire. J'aurais désiré exposer une à une les idées généralement salutaires de l'auteur sur les réformes intérieures ; mais il faudrait reproduire presque intégralement un exposé qui est très concentré : je ne puis qu'engager à le lire et à le méditer.

J'ai hâte de résumer la partie diplomatique dont l'auteur peut parler avec une autorité incontestable. Il y a, du reste, quelque raison de croire et d'espérer qu'il ne nous a pas dit son dernier mot. Le grand intérêt de sa publication actuelle est la question des alliances, en supposant toujours que notre état intérieur nous permette d'en avoir. M. de Chaudordy ne pense pas que l'union avec les races latines nous suffise ; mais il la croit utile. Je suis de son avis, sous la réserve que nous ne permettions jamais l'occupation de la Tripolitaine par l'Italie. Il conclut à l'amitié avec l'Angleterre et à l'entente avec la Russie. Les alliances, comme bien des choses dans ce monde, se font par la force des choses : il est incontestable que l'hypertrophie de l'élément germanique a créé entre la France et la Russie le plus fort des liens, celui d'une solidarité non déclarée, mais consciente. A ce propos, M. de Chaudordy énonce qu'une partie des émigrés polonais nous abandonne pour chercher ailleurs des appuis plus sûrs (p. 117). C'est possible en ce qui concerne certains émigrés ; mais il suffit de mettre le pied sur une partie quelconque du sol polonais pour se convaincre que la nation sent et pense tout autrement. M. de Bismarck, dont la malice consiste à dire franchement et brutalement ce qu'il pense, était particulièrement dans le vrai en affirmant que chaque soldat polonais serait un soldat de la France. On ne fera pas qu'il n'y ait une question polonaise et catholique, comme il y a une question d'Orient dont nous ne pouvons nous désintéresser. Ce que j'en dis n'est pas à l'encontre de l'entente préconisée par l'auteur, mais au contraire pour affirmer que la solidarité peut fonctionner sur des bases normales. Il n'y a pas, en effet, d'un côté l'intérêt russe et d'un autre côté l'intérêt français ou polonais. Il y a, d'un côté, l'hégémonie allemande avec le *Drang nach Osten*, et d'un autre côté, l'intérêt de la France, de la Russie et de la Pologne. Vous rencontrerez ce sentiment, même à l'égard de la Pologne, chez

ceux des Russes qui, comme M. de Chaudordy en France, apprécient avec équité et clairvoyance les intérêts de leur pays.

ADOLPHE D'AVRIL.

Les Artisans et les domestiques d'autrefois, par ALBERT BABEAU. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-8 de 364 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Bourgeois d'autrefois, par ALBERT BABEAU. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-8 de 420 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Albert Babeau poursuit une œuvre éminemment originale, des plus fécondes, des mieux faites pour rectifier et même renouveler beaucoup de nos points de vue en histoire. Cette œuvre, qui a pris depuis de si grandes proportions, nous frappa dès le début par la précision de sa méthode et sa haute portée, lorsque parurent *le Village, la Ville sous l'ancien régime,* puis *la Vie rurale dans l'ancienne France* (Cf. *Polybiblion,* t. XXII, p. 155 ; t. XXVII, p. 488 ; t. XXIX, p. 257).

Aujourd'hui, il s'agit toujours de la vieille France provinciale ; mais les nouveaux tableaux que M. Babeau lui consacre sont d'un ordre plus intime et particulièrement attachant.

C'est le tour des artisans et des bourgeois de poser devant M. Babeau. Ici, comme l'uniformité des mœurs fait place à une extrême diversité, résultant de la naissance, de l'éducation, de la profession, de la fortune, l'auteur a dû, en multipliant ses observations, prêter à son pinceau une finesse de trait d'autant plus exacte que les personnages, objets de ses peintures, se touchaient de très près. D'abord, le peuple proprement dit : les ouvriers, les maîtres artisans, les domestiques ; à côté d'eux les petits bourgeois ; au dessus, les classes moyennes : les marchands, les négociants, les hommes exerçant des professions libérales, artistes, savants, gens de loi, titulaires d'offices, etc. Autant de groupes, autant de petites sociétés distinctes par elles-mêmes et par la hiérarchie qui fixe leur rang. Or, un des grands intérêts des livres de M. Babeau est de montrer à quel point, sous l'influence des mœurs et par l'extension de la richesse, en fait les distances se rapprochent sans que les distinctions s'effacent; comment le compagnon parvient à la maîtrise, le maître artisan devient marchand, le marchand s'achemine vers la noblesse par l'achat d'une charge ou d'une terre. Cette évolution ne se produit pas sous nos yeux confusément, elle nous est retracée échelon par échelon, époque par époque. Nous pénétrons dans l'intérieur des familles ; et là, inventaires, contrats de mariages, testaments, récits d'annalistes locaux et relations de voyageurs, nous initient aux moindres éléments et particularités de leur existence.

Les ouvriers sont les premiers entendus. Ils nous disent leur sort matériel et moral, à Paris et en province. Entre eux s'accusent bien

des contrastes. Au XVIIe siècle, très nombreux sont les compagnons, pour lesquels l'organisation du travail en petits ateliers est des plus bienfaisantes, qui, vivant en communauté avec le patron, « à ses gages, pain, pot, lit et maison, » participent à la dignité et à l'aisance de la famille dont ils font presque partie. Ceux-là épargnent, quelques-uns même deviennent propriétaires d'une maison, de parcelles de terre, en attendant de s'élever à la maîtrise. Mais au XVIIIe siècle, les mœurs fléchissent, la corporation a cessé d'être une famille professionnelle, l'industrie se transforme par la création de grandes manufactures. De là, au XVIIIe siècle, tant de nomades enrégimentés par le compagnonnage, en proie à des passions qui souvent troubleront la paix des ateliers et la paix publique.

Jusqu'au bout, au contraire, les maîtres artisans constitueront une classe remarquable par sa moralité, sa sobriété, son économie, sa tenue. Des droits et privilèges protègent leur travail. Pour eux, peu d'impôts, pas de service militaire ; un modique capital et un outillage suffisent à de petits ateliers ; un des fils y succède aisément au père dans la maison de famille. Ce sont des faits précieux à recueillir au point de vue de la stabilité sociale. En voici un autre d'un ordre différent. Jamais l'instruction classique ne fut mise à la portée de tous, comme elle le fut à cette époque ; M. Babeau a été frappé du nombre de fils d'artisans suivant les cours du collège, il était plus grand que de nos jours, et parmi eux, beaucoup réussissaient. Fléchier n'était-il pas fils d'un épicier ! Molière d'un tapissier ! Quinault d'un boulanger! Jean-Baptiste Rousseau d'un cordonnier ! Lamotte d'un chapelier ! Girardon ne devait-il pas le jour à un fondeur ! Greuze à un maître couvreur ! Prudhon à un tailleur d'habits !

Piquante est la monographie où, en bien et en mal, nous sont retracés, avec les diverses formes de la domesticité, les rapports des maîtres et des domestiques. Mais hâtons-nous d'arriver à la bourgeoisie.

La galerie de portraits et les tableaux de mœurs dans lesquels M. Babeau la fait revivre, remplissent un volume qui est le couronnement de son œuvre. Les figures des hauts bourgeois y sont à peine indiquées ; comme ils confinent à la noblesse dont ils ont le train de vie, et dans les rangs de laquelle tôt où tard ils pénètrent, l'intérêt porte moins sur eux que sur les vrais représentants des classes moyennes, sur les bourgeois d'une situation plus ou moins modeste et aisée, entre lesquels se répartissaient le négoce et les professions libérales, l'application des lois, le maniement des affaires. Augustin Thierry a été l'historien de la formation politique du Tiers État ; M. Albert Babeau met en scène sa formation sociale. C'est un beau sujet d'études économiques et morales, et il n'en est pas où l'auteur ait déployé plus

d'art, en groupant et coordonnant une foule de particularités propres à chaque milieu.

Il faut lire l'ouvrage en entier, il faut y suivre la bourgeoisie française à travers les temps, sous Louis XIII, sous Louis XIV, sous Louis XV, pour se rendre un compte exact de ce que fut son mouvement d'ascension et des conditions dans lesquelles ses mœurs aidèrent puissamment à sa fortune. M. Babeau nous la dépeint dans la paix d'un foyer qu'elle rend de plus en plus orné ; les enfants y sont nombreux, ils le sont plus même chez les petits bourgeois que chez les paysans et les artisans ; et si énergiquement, avec tant d'intelligence sait-elle pratiquer l'épargne qu'elle pourvoit à leur établissement sans y succomber. Elle a au plus haut point les vertus et l'esprit de famille, elle rivalise d'urbanité avec la noblesse, elle la surpasse en instruction, et elle s'en distingue moins encore que du peuple. Sous l'impulsion de la royauté, son influence grandit au point qu'elle devient prépondérante dans l'État, et, si elle n'a pas les honneurs du pouvoir, de fait elle l'exerce... N'allons pas plus loin. L'auteur, s'arrêtant à 1789, pose simplement cette question : La Révolution n'a-t-elle pas été plus profitable aux bourgeois en apparence qu'en réalité ?

L'érudition est une belle chose, pourvu qu'on sache en faire un bon usage. M. Babeau montre tant de discernement et de goût, que, loin de fatiguer ses lecteurs, il les charme. De là le succès de ses livres ; par là ils vivront, en réalisant le but en vue duquel il a consacré de si longues veilles à la recherche de la vérité : « faire rendre au passé de la France la justice qui lui est due. » CHARLES DE RIBBE.

Les Princes Troubetzkoï. *Histoire de la Maison ducale et princière des Troubetzkoï.* Paris, Leroux, 1887, in-4 de VI-327 p. — Prix : 25 fr.

Quelques anciennes familles de Russie possèdent des archives considérables. Longtemps oubliées, ces richesses commencent à pénétrer dans le public sous des formes diverses. Ainsi les Vorontsov publient tout ce qu'ils trouvent et livrent aux historiens la matière brute. Un autre système a été adopté par les Chérémétev : M. Barsoukov s'est chargé de faire leur histoire, en comblant les lacunes de l'histoire générale du pays par les documents de famille. Ce travail est très remarquable et d'une haute utilité. La « Princesse Élisabeth Troubetzkoï, fille d'Esper, prince Bélosselsky de Bélozersk » n'a pas été aussi bien inspirée. Dans son *Histoire de la Maison ducale et princière des Troubetzkoï*, elle s'est trop attardée aux considérations d'ensemble, au récit d'événements déjà connus ; son livre ne nous donne pas « les mille détails biographiques pris sur le vif » que promet la préface. L'exposition de l'auteur manque aussi d'unité : les notes et les documents qui

auraient leur place naturelle parmi les pièces justificatives ont été intercalés dans le texte. Grâce à cette étrange disposition, on a de la peine à se retrouver dans le livre, à se rendre exactement compte de l'histoire des Troubetzkoï. J'avouerai même que, malgré les prévisions contraires de la princesse, je suis arrivé à la fin du volume sans m'être aperçu « que la famille des princes Troubetzkoï appartient au nombre, très restreint en Russie, de celles qui possèdent une tradition politique à laquelle pas un de ses membres éminents n'a failli. Cette tradition peut se résumer en un seul mot : le « constitutionalisme » (p. VI). » Le prince Serge a trempé, en effet, dans la conspiration du 14 décembre 1825, mais un seul fait isolé n'autorise pas la conclusion générale de la princesse Élisabeth. Signalons, en finissant, les belles gravures et les fac-similé qui semblent cependant avoir été choisis un peu au hasard.

PIERLING.

Bibliographie parisienne. *Tableaux de mœurs (1600-1880)*, par PAUL LACOMBE, Parisien. Avec une préface par M. Jules Cousin, conservateur de la Bibliothèque et du Musée historique de la ville de Paris. Paris, P. Rouquette, 1887, in-8 de XX-251 p. — Prix : 20 fr.

Après avoir examiné le nouveau travail bibliographique publié par M. Paul Lacombe, nous nous sommes pleinement associé aux éloges que lui décerne M. Jules Cousin dans une fort intéressante préface, qui n'est autre chose qu'un examen critique et un compte rendu impartial de la *Bibliographie parisienne*. Nous y trouvons l'explication de certaines lacunes qui auraient pu surprendre tout lecteur non prévenu. « Par suite de scrupules légitimes ou tout au moins excusables, » dit l'auteur de la préface, « M. Paul Lacombe s'est montré très sobre sur le chapitre de la galanterie, si important dans l'histoire des mœurs de la moderne Babylone. Beaucoup d'articles manquent, qu'on eût été curieux d'y trouver et dont il eût été facile de faire passer les titres, voilés de quelques points pudibonds ; mais le commentaire pouvait prêter au scandale et l'absolue répugnance de l'auteur a fait faux bond aux exigences du lecteur. » On sent percer dans cette phrase un regret qui nous paraît aussi légitime que les scrupules de M. Lacombe. Cependant tous les lecteurs de la *Bibliographie parisienne* les lui pardonneront volontiers en constatant le soin minutieux avec lequel il a examiné les ouvrages qu'il signale toujours avec la plus rigoureuse exactitude. L'auteur ne se contente pas, en effet, d'une sèche énumération de titres et de noms ; après chacune des 1,287 notices bibliographiques dont se compose son travail vient une analyse sommaire dont les proportions varient suivant l'intérêt et l'importance de l'ouvrage mentionné. Ces appréciations d'une grande justesse et fort instructives donnent à ce volume un intérêt tout particulier et une valeur inestimable. Elles épargneront au lecteur d'inutiles recherches en lui faisant saisir

du premier coup d'œil les détails qu'il a besoin de connaître. Ajoutons encore que M. Lacombe a fait preuve d'une rare sagacité dans la recherche des anonymes et des pseudonymes, et qu'il a pu ajouter plusieurs noms aux *Dictionnaires* de Barbier et de Quérard. Enfin, par une innovation qui n'est pas sans utilité, il a donné après chaque titre les cotes sous lesquelles l'ouvrage figure à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque Carnavalet, ou dans l'un de ces deux dépôts; M. Lacombe s'est ainsi assuré la reconnaissance des employés de ces deux bibliothèques qui seront les premiers à profiter de ces indications.

On regrettera sans doute que l'auteur de la *Bibliographie parisienne* n'ait pas adopté un cadre de classement, fort difficile, mais non impossible à établir, croyons-nous; on pourra peut-être ajouter quelques notices à la longue liste qu'il a dressée, mais assurément on n'en pourra retrancher aucune de celles qui figurent dans son recueil. C'est une véritable *Bibliothèque parisienne* qu'il a composée, bibliothèque dont tous les ouvrages ont été examinés avec soin et choisis en connaissance de cause. Nous lui devons déjà un *Essai d'une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution (1789-1802)*; la publication dont nous avons essayé de faire ressortir l'intérêt forme un nouveau chapitre de la grande *Bibliographie parisienne* que M. Lacombe composera certainement un jour et que nous attendons avec impatience. A. V.

BULLETIN

Accessus et recessus altaris, *seu preces a sacerdotibus ante et post missam dicendæ*, editio altera. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1886, in-12 de IV-157 p. — Prix : 1 fr.

Cet excellent petit livre renferme un bon nombre de suaves prières, bien propres à disposer le prêtre à l'accomplissement de ses plus sublimes fonctions et à lui suggérer des aspirations reconnaissantes pour l'action de grâces. Il y en a pour tous les jours de la semaine et pour la messe des défunts. Les oraisons du missel romain sont placées à la suite, comme complément. Dans l'*Accessus* nous trouvons d'abord la direction d'intention, puis une prière à la sainte Trinité, l'application des fruits du sacrifice, un memento préparatoire, enfin une invocation fervente à la sainte Vierge et aux saints. L'action de grâces comprend de courtes supplications en forme d'oraisons jaculatoires, et des entretiens avec chacune des trois personnes divines auxquelles s'adresse encore le prêtre pour renouveler son oblation et son memento. — Des considérations théologiques absolument exactes, des méditations substantielles, de la variété, et par-dessus tout un calme profondément religieux, telles devaient être les qualités d'un ouvrage de ce genre, telles elles sont en effet : aussi saluons-nous avec empressement la seconde édition que nous offre la librairie Herder.

G. PÉRIES.

Livre de Lecture *à l'usage des écoles, pensionnats et collèges catholiques*, par le P. A. SENGLER, de la Compagnie de Jésus. *Cours supérieur*. Lille, Lefort, 1886, in-12 de 352 p. — Prix : 1 fr. 50.

Voici un recueil de morceaux choisis, qui n'est pas neutre ou banalement honnête et moral, mais franchement chrétien, ce qui ne lui enlève rien de sa valeur littéraire, au contraire. Je ne vois pas en effet ce qu'un livre de lectures pourrait perdre à oublier un peu les Daudet, les Ratisbonne, les Droz, les Deroulède, les Manuel, et autres moins illustres, qui remplissent tant de recueils similaires, pour faire des emprunts à Louis Veuillot, à Ozanam, à Lacordaire, à Mgr Pie, à Mgr Gerbet, à Joseph de Maistre, dont les noms, même au point de vue purement littéraire, rendent certes un bien autre son. Cela ne dispense pas, d'ailleurs, de citer aussi quelquefois Mignet, Schiller, Courrier, Villemain, Lamartine, Barante, qui, à des degrés divers, ont honoré tour à tour les lettres françaises. Raffermir chez les enfants la foi chrétienne, leur inspirer l'amour de l'Église et le dévouement à la patrie, telle est, dans le choix des morceaux qui composent ce recueil, la préoccupation constante du P. Sengler. Son livre, au moins, ne sert pas seulement à meubler la mémoire et à affiner le goût, mais aussi à former le cœur. Aussi nous espérons qu'il sera bien accueilli des écoles chrétiennes.

P. TALON.

L'État et l'Église. *Esquisse d'une séparation libérale*, par G. DU PETIT-THOUARS, Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-8 de 164 p. — Prix : 3 fr.

M. du Petit-Thouars essaie de résoudre par la liberté et la justice, dit-il, le délicat problème des rapports de l'Église et de l'État; il le résoud en demandant leur complète séparation. L'auteur part de ces principes faux, à notre avis, que « l'État n'ayant pas d'âme, ne saurait avoir de religion » et que « le souverain juge des questions religieuses, c'est la conscience individuelle. » Se séparant des sectaires qui font retentir partout des cris de haine, si l'auteur « ne veut pas une religion d'État, il ne veut pas y substituer l'irréligion, » mais il réclame la sécularisation « c'est le but où tendent les efforts des peuples. » Le mérite d'avoir inauguré la sécularisation revient, dit-il, à la Constituante, et « l'établissement de la laïcité pour l'école, en 1882 est, au point de vue de la séparation, un fait capital. » Que la laïcité soit, comme il est affirmé ici, « un principe excellent en lui-même, » qu'en « matière religieuse le devoir de l'État soit la neutralité loyale et sincère et la laïcité le seul principe capable de sauvegarder tous les droits, » ce sont, à nos yeux, des propositions qui ne se soutiennent ni au point de vue de la philosophie, ni au point de vue de l'histoire. L'auteur constate « que l'Église a de l'antipathie pour la séparation, » aussi, pour la convaincre, il l'assure que « la pleine neutralité de l'État a pour corollaire la pleine émancipation de l'Église; » il lui montre que « si la séparation est pour l'Église un mélange de gains et de pertes, la somme des gains l'emporte sur la somme des pertes. »

H. DE L'E.

Essai sur les réformes nécessaires. *Politique, religion, société*, par CHARLES LAMBEL. Paris, A. Ghio, 1887, in-12 de 250 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur ne manque pas de verve pour signaler les défauts qui demandent nécessairement d'être réformés. Il met en relief l'absurdité de tel usage, de telle habitude. Ainsi il a avec raison « l'intraitable conviction que le suffrage universel direct est une erreur, » et il démontre que le droit de nommer des députés ne peut avoir d'autre base que la capacité démontrée ou

présumée. Il admet cependant le suffrage de tous pour les élections municipales, bien qu'il sache excellemment qu'on a abusé de la crédulité du peuple. L'auteur ne veut plus de Paris comme capitale, car, dit-il justement, Paris a été la cause principale, directe, immédiate de la déviation du mouvement réformateur de 1789. Mais prétendre avec l'auteur que « la seule politique rationnelle est l'indifférence systématique en fait de formes gouvernementales » me paraît une erreur. « Monarchie ou république, peu importe, dit l'auteur, ce qu'il faut, c'est un gouvernement organisé suivant les conditions commandées par le génie particulier de la France. » Or, la seconde partie de la phrase est la condamnation de la première, car c'est ce génie particulier de la France, constaté par une tradition de dix siècles, qui prouve justement que la monarchie est le gouvernement organisé suivant les conditions où se trouve notre pays. L'auteur dit parfaitement : « il faut rappeler Dieu qu'on a exilé ; » mais — et c'est là entre autres une des réformes mauvaises — il trouve que « les prêtres vivent beaucoup trop à côté de la société... car, dit-il, le prêtre voué au célibat est dépaysé au milieu de la nation. » Aussi il désire le mariage des prêtres, afin, ajoute l'auteur, « d'empêcher la religion de sombrer. » On le voit, tous les conseils donnés ne sont pas à suivre : ceux-là déparent complètement un ouvrage où souvent sont dites d'excellentes choses, par exemple sur le fonctionnarisme, sur la charité, etc., etc.

H. DE L'E.

Essai d'organisation des forces conservatrices, par VICTORIN VIDAL, Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de 270 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'organisation des conservateurs, c'est ce qui n'existe presque nulle part, et c'est ce que tout le monde demande. « Organisons-nous, organisons-nous, » c'est ce que chacun répète à la veille d'une élection, sauf à n'y plus penser l'instant d'après, tort immense auquel les conservateurs doivent en partie leurs défaites. M. Vidal ayant eu dans son département à organiser les conservateurs lors de la campagne avant le 4 octobre, a mis à profit son expérience pour donner de très utiles conseils. Le parti des conservateurs se compose de la masse de gens qui veulent conserver la propriété, la religion, la famille. Tous les conservateurs ne sont pas monarchistes, dit-il, mais tous les monarchistes sont conservateurs. Aujourd'hui le parti conservateur n'est rien, que doit-il être ? M. Vidal répond comme Sieyès : Tout; il a la supériorité intellectuelle et morale, il a la fortune; aussi est-ce à lui-même que le parti conservateur doit s'en prendre de sa faiblesse causée par ses dissensions, par son égoïsme.

L'auteur écrit d'excellentes pages sur la nécessité d'avoir une organisation permanente et durable, de faire de la propagande par la presse, par les conférences, par les conversations. Après le comité central l'auteur recommande surtout d'organiser les comités cantonaux : « c'est là la grande affaire, dit-il, l'affaire délicate et décisive, » d'organiser aussi la jeunesse, de lui donner un rôle comme on l'a si bien fait en Belgique. Puisse la lecture de ce petit volume hâter l'organisation si chaudement recommandée !

H. DE L'E.

La Belgique électorale en 1886. Gand, Leliaert, Siffer et Cie, 1886, in-8 de 300 p.

On ne saurait mieux faire que de recourir à ce volume pour se rendre compte de l'état des partis en Belgique. L'auteur appartient au parti catho-

lique (p. 7); aussi n'oublie-t-il pas à l'égard de ses adversaires, la charité qu'il est si difficile de garder en face de l'hypocrisie et de la mauvaise foi (p. 17). Sa verve n'en est pas moins ardente à stigmatiser leurs menées. Ici la lutte est restreinte à un petit territoire, mais par la nature même des questions sur lesquelles elle porte, elle prend un caractère d'intérêt général; ce sera plus tard un titre de l'histoire belge à fixer l'attention de la postérité.

BERNON.

Les Promenades du docteur Bob. *Histoire de deux jeunes naturalistes*, par CHARLES BEAUGRAND. Paris, C. Delagrave, 1886, in-8 de 296 p. avec 163 grav. dont 31 hors texte. — Prix : 2 fr. 90.

L'Histoire de deux jeunes naturalistes est des plus simples : le docteur Boberval, l'oncle Bob, passe la belle saison au bord de la mer en compagnie de son fils, auquel il a communiqué un vif amour pour l'histoire naturelle ; il y reçoit la visite de son neveu René et le promène sur la plage et sur la mer en lui faisant observer les faits pleins d'intérêt que le règne animal y présente à un œil attentif. Ces études sont vraiment très intéressantes; le docteur ne manque pas d'étendre les horizons qu'il ouvre à ses compagnons par des développements empruntés à ses voyages et à ses lectures. Au point de vue religieux et philosophique, on peut résumer les tendances du livre en disant, bien que le mot propre ait ici l'air d'un jeu de mots, qu'il est strictement naturaliste. Mais il faut lui rendre cette justice que nous n'y avons pas découvert une seule phrase malsonnante, et même, à propos d'une noce de marins, il parle de la prière en termes sympathiques. Si donc il n'a pas toute la portée morale que le sujet comportait, il peut du moins, pensons-nous, être mis entre toutes les mains sans aucun inconvénient.

E. DARAM.

Les Drames de la science. La Mesure du mètre. *Dangers et aventures des savants qui l'ont déterminée*, par W. DE FONVIELLE. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 290 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est une histoire vraiment curieuse que celle des travaux entrepris pour la détermination de la méridienne de France, destinée à servir de base au système métrique. Elle est bien caractéristique de cette époque révolutionnaire, où, si l'esprit novateur faisait parfois adopter des réformes utiles, l'anarchie en entravait l'exécution : époque de décrets pompeux et de lamentables avortements. Le récit en est d'autant plus instructif que l'auteur, tout en répudiant certains excès, ne laisse pas d'être un grand admirateur de la Révolution jusques et y compris la constitution civile du clergé. Ce détail montre assez que son livre n'est pas à propager dans les classes populaires. C'est fâcheux; car il est vraiment intéressant, et, si les faits n'en sont pas toujours à l'honneur de la France comme nation, ils sont à l'honneur de la science française et du dévouement de ses représentants.

On lira notamment avec intérêt, les détails tirés de documents en partie inédits, sur les tribulations d'Arago en Espagne et dans les États barbaresques.

E. DARAM.

Problèmes de physique *avec leurs solutions développées*, par A. F. CHEVALLIER et ACH. MÜNTZ, 2e édition. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de VII-205 p. — Prix : 6 fr.

Il existe un assez grand nombre de recueils de problèmes de physique. Ce qui caractérise celui de MM. Chevallier et Müntz, c'est qu'ils ne se sont

pas proposé seulement de fournir aux élèves des sujets d'exercices, mais aussi des modèles de solutions. En conséquence, pour chaque problème, ils exposent d'une manière assez succincte, mais claire, la marche à suivre pour arriver aux formules définitives ; quelquefois même, notamment lorsqu'il y a lieu de recourir aux logarithmes, ils donnent les détails des calculs. Le nombre des problèmes traités est de deux cent cinquante-quatre: ils embrassent à peu près tous les genres de questions qu'on peut poser à un élève. Au premier abord, les professeurs regretteront peut-être qu'on ne leur ait pas fourni en outre un certain nombre de questions non résolues; mais il leur sera toujours facile de varier les données numériques. En somme, nous pensons que ce volume rendra de réels services à l'étude de la physique ; il est à sa seconde édition, ce qui prouve que le public intéressé a été de notre avis. E. DARAM.

Les Dangers de la montagne. *Indications pratiques pour les ascensionnistes*, par le docteur ÉMILE ZSIGMONDY. Traduit de l'allemand et précédé d'une préface par ABEL LEMERCIER, vice-président du Club alpin français. Paris, Fischbacher, 1886, in-8 de 199 p., orné de grav. — Prix : 6 fr.

Le développement pris dans ces dernières années par le goût des ascensions de montagnes ne pouvait manquer d'accroître le nombre des accidents auxquels ce genre de sport expose les touristes peu expérimentés. Il a paru nécessaire de codifier, en quelque sorte, les précautions indispensables grâce auxquelles la plupart de ces accidents peuvent être évités. C'est ce qu'a tenté de faire un ascensionniste éprouvé, M. le docteur Zsigmondy. Il divise les dangers de la montagne en deux catégories : les dangers « objectifs » auxquels le touriste est livré sans merci, et qui, venant du dehors, sont indépendants de sa volonté; et les dangers « subjectifs » que l'on provoque soi-même et qui se produisent sans le concours des éléments. L'auteur cite à l'appui de ces théories de nombreux exemples tirés, pour la plupart, de ses aventures personnelles ; il discute aussi les catastrophes les plus célèbres pour en faire ressortir les causes et indiquer les précautions qui, selon lui, auraient pu les conjurer. L'impression qui se dégage de cette lecture est que l'ascension d'une montagne difficile est le plus noble des sports, mais que, pour s'y risquer, il faut de la vigueur physique, de l'entraînement, de l'intelligence, de la prudence et de l'énergie morale ; ceux qui ne se sentent pas, à un degré suffisant, les qualités que nous venons d'énumérer, feront bien d'y renoncer ; les autres devront, avant de s'aventurer, méditer le livre de M. le docteur Zsigmondy. Cte DE BIZEMONT.

Petite Bibliothèque des classiques. *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*, par BOSSUET. — *Oraison funèbre de Turenne*, par FLÉCHIER. — *Œuvres choisies* de BOILEAU. *Satires*. Lille, Société de Saint-Augustin, (s. d.), 3 vol. in-16 de 47, 54 et 83 p. — Prix : 0 fr. 20 le volume.

La Société de Saint-Augustin de Lille a entrepris la publication d'une charmante *Petite Bibliothèque des classiques*. Cette série compte déjà dans ses catalogues les œuvres choisies de La Fontaine, Florian, Racine, Corneille, Massillon, Mme de Sévigné ; elle s'augmente aujourd'hui de trois brochures. Cette collection, d'un prix modique, d'un format très commode, offre un aspect élégant. Pas de notice au début, ou tout juste ce qu'il faut pour empêcher le lecteur de se trouver en pays inconnu ; très peu de ces notes dont on encombre aujourd'hui les éditions savantes ; mais tout simplement Bossuet, Fléchier, Boileau, assez élégamment parés pour

faire pressentir au lecteur le plaisir qu'il trouvera à lire ces auteurs. N'est-ce pas suffisant pour celui qui veut se procurer la joie d'un tête à tête charmant avec nos grands classiques. Cette joie, la *Petite Bibliothèque* la lui donnera. Grâce à elle, Bossuet, Fléchier, Boileau, lui parleront sans emprunter l'intermédiaire d'un tiers importun, et rien ne le distraira du plaisir de goûter cette éloquence, cette élégance et ce bon sens.

E. DE LA D.

L'Œuvre de Victor Hugo. Extraits. Édition des écoles. Paris, Hetzel; Quantin, 1887, in-16 de 320 p. — Prix : 2 fr.

Mettre les grands poètes contemporains sous les yeux des jeunes gens, c'est là une bonne pensée. Elle ne pouvait être exécutée qu'en procédant par des extraits, d'où toute page capable d'apporter le trouble dans des imaginations juvéniles devait être exclue. C'est ce qui a été fait dans le volume dont Victor Hugo a fourni les éléments. Ils ont été demandés à l'œuvre entière du poète, vers et prose. Chacun de ses volumes a fourni son contingent de citations, ceux qui répandaient le plus de rayons, comme ceux où les ombres du soir commençaient à s'étendre; seulement, on a notablement plus emprunté aux uns qu'aux autres. Le choix nous a paru fait avec tact, et les coupures ont été inspirées par une réserve scrupuleuse. Nous regrettons cependant que certaines pièces où le sentiment religieux est fortement accusé aient été éliminées, et, dans le *Regard jeté dans une mansarde*, nous n'aurions pas supprimé deux vers sur Voltaire :

... ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

La notice qui ouvre le volume peut appeler quelques observations. C'est vouloir jouer le rôle de l'avenir que de déclarer Hugo le plus grand poète de son siècle. Sa mère « vendéenne » était une sorte de libre-penseuse et nullement une fervente royaliste. Chateaubriand n'a pas qualifié Hugo « d'enfant sublime; » etc.

VILLEMORY.

Voyage sentimental en France et en Italie, par LAURENCE STERNE. Traduction nouvelle par ALFRED HÉDOUIN. Paris, Jouaust, 1887, in-16 de XLV-241 p. — Prix : 3 fr.

Les Essais de Montaigne, publiés d'après l'édition de 1588 avec les variantes de 1597, par H. MOTHEAU et D. JOUAUST. Tome III. Même éditeur, in-16 de 297 p. — Prix : 3 fr.

Œuvres choisies de Voltaire, publiées par G. BENGESCO. *Théâtre.* Même éditeur, in-16 de XLVIII-317 p. — Prix : 3 fr.

Il est certains livres, en petit nombre, que, à l'occasion, on se laisse aller volontiers à relire. Le *Voyage sentimental* est un de ces livres privilégiés et c'est avec grand plaisir que je l'ai relu dans la jolie édition de MM. Jouaust et Sigaut. La traduction nouvelle de M. Alfred Hédouin me paraît bien reproduire l'aspect de l'original; elle est précédée d'une longue notice sur Sterne et nous le montre sous un jour assez inattendu. On a quelquefois cherché à saisir quelques analogies entre Sterne et Rabelais. Si ce dernier, comme l'a dit M. Rathery, remplissait à Meudon ses fonctions ecclésiastiques tout autrement qu'on n'eût pu l'attendre de l'auteur de Gargantua, il y aurait une ressemblance de plus à établir entre les deux auteurs : ministre protestant, Sterne ne semble pas non plus avoir été tel que le ferait supposer Tristram Shandy. Étant à Paris, en 1764, il prêcha à l'Ambassade anglaise et fit un admirable sermon; sa vie était pure, comme nous le

prouve M. Hédouin par la citation d'une lettre tout intime. C'est ainsi qu'il y a de fort étranges contradictions entre l'homme et l'écrivain; c'est ce que nous disions, ici même, il n'y a pas longtemps, à propos de Montaigne. Nous parlions alors du premier volume des *Essais* dont MM. Jouaust et Sigaut ont voulu augmenter leur nouvelle bibliothèque classique. Depuis, le tome II et le tome III ont paru, et quand la nouvelle édition des *Essais* sera complète, nous aurons le plaisir d'y revenir.

La librairie des Bibliophiles commence la publication des *Œuvres choisies* de Voltaire qui formeront une douzaine de volumes. Le tome premier, qui vient de paraître, contient le théâtre : quatre tragédies seulement : *Œdipe, Brutus, Zayre, Mérope.* M. Georges Bengesco, qui donne ses soins à cette édition, a fait précéder ces pièces — dont le nombre est peut-être trop restreint — d'une étude sur la tragédie, selon Voltaire, étude bien faite et qu'on lira avec intérêt. TH. P.

Une Maîtresse de Henri IV. *Henriette de Balzac d'Entragues*, par A. JACQUES BALLIEU. Paris, A. Dupret, 1887, in-18 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que n'a-t-on pas écrit sur les amours de Henri IV, depuis la princesse de Conti, jusqu'à M. de Lescure? Était-il nécessaire de répéter une fois de plus ce que tout le monde sait? L'auteur dit de son ouvrage que « ce fut écrit très jeune et qu'il s'agit uniquement d'une compilation. » Encore eût-il été intéressant de savoir d'où cette compilation est prise! Mais M. Ballieu ne cite aucun document, n'ajoute aucune note, n'éclaircit aucun point difficile. C'est bien vite fait de dire qu'après la mort si subite de Gabrielle d'Estrées, le hasard d'un voyage fit arrêter le roi au château de Malesherbes, où il vit pour la première fois Henriette d'Entragues. La famille de Balzac avait été de tout temps dans la familiarité du Béarnais. La seconde femme du gouverneur d'Orléans n'était-elle pas Marie Touchet — et non Jaccossie, — l'ancienne maîtresse de Charles IX, la mère du comte d'Auvergne, l'un des commensaux du roi, proche parente de d'Escures, l'un des plus fidèles serviteurs de Henri IV? On connaît le mauvais caractère de Mme de Verneuil, qui n'avait d'égale que l'humeur acariâtre de Marie de Médicis. L'auteur aurait pu cependant faire à la reine une place plus convenable et ne point affecter de partager les torts entre la maîtresse et la femme légitime. Enfin, la grave question du complice de Ravaillac méritait d'être traitée d'une façon plus complète, puisque l'auteur trouvait bon de la poser. Mais il n'a pas l'air de connaître les travaux récents de M. Loiseleur et de quelques autres écrivains : il s'est contenté de chercher un succès de curiosité facile, que nous n'avons nulle intention de lui disputer. G. B. DE P.

La Grande épopée de l'an II, *souvenirs, etc., relatifs aux batailles de Wattignies, de Fleurus et aux passages de la Sambre*, par Z.-J. PIÉRART. Nouvelle édition. Paris, Ferroud, 1887, in-12 de 211 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de cette brochure est de ceux qui se croient encore aux volontaires de 1792 et à « tous les bienfaits enfantés par l'immortelle révolution de 1789. » Il raconte les batailles et combats livrés sur la Sambre en 1793 et 1794, d'après des souvenirs, des impressions du moment et des témoins oculaires, qui n'étaient autres que ses parents. On trouve, en effet, dans son livre un certain nombre de détails inédits, et ses récits militaires offrent assez d'intérêt; mais l'auteur présente les faits sous un jour qui n'est pas toujours exact; il se laisse entraîner par ses préférences politiques et ne

ménage pas l'encens aux hommes de la Révolution. Il ne faut donc lire la *Grande épopée de l'an II* qu'avec une certaine défiance, bien justifiée d'ailleurs par l'idée qu'a eue l'auteur de mettre en tête de chacun de ces chapitres plusieurs couplets d'une chanson révolutionnaire. La première n'est autre que *Dansons la Carmagnole*, d'aimable mémoire. Au moins il n'y a qu'à regarder la première page pour être édifié sur le caractère du livre.

L. LECESTRE.

Les Petits côtés de l'histoire. *Notes intimes et documents inédits.* 2e série, par HENRY D'IDEVILLE. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-12 de III-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un nouveau recueil — c'est une seconde série — très joliment écrit, de notes intimes contenant, sur vingt sujets divers, des détails curieux, amusants, instructifs, se rattachant presque tous à l'histoire de ces dernières années; la baignoire de Marat, un dîner de Régent (c'est Gambetta), une historiette de cour, une odyssée de préfets africains, Rosine, comtesse de Mirafiori (devenue l'épouse morganatique de Victor-Emmanuel), le prince Torlonia, Farenborough, etc. Un de ces récits remonte un peu plus haut, celui de l'évasion de M. de Lavalette, en 1815. Si M. d'Ideville est impérialiste, s'il est royaliste, on pourrait tour à tour le supposer en lisant plus d'une page de ce volume. Moyen de plaire à tout le monde ou sentiments d'un cœur mu tantôt par la reconnaissance, tantôt par une aspiration patriotique. M. le comte de Paris est salué comme devant assurer l'avenir de la France. Je le crois, cependant, et justement parce que je le crois, le récit de la visite faite par M. About à M. le comte de Paris n'est point pour me plaire. Obtenir les éloges de M. About, insulteur de la religion et coryphée d'impiété, n'a rien de flatteur pour un prince. J'espère que la mémoire de M. d'Ideville lui aura fait ici défaut. Dans plus d'un chapitre, l'auteur porte contre le maréchal de Mac-Mahon des coups d'autant plus sanglants qu'ils pourront être justifiés par l'histoire. Volume d'une lecture facile où le plaisant s'unit au sérieux. Il fait passer d'agréables moments et l'on est charmé, si l'on n'approuve pas toujours.

H. DE L'E.

Le Canal des deux mers, *ses avantages au point de vue politique, commercial et industriel de la France,* par ED. COUILLARD. Paris, Ghio, 1887, petit in-16 de 47 p. — Prix : 1 fr.

La petite brochure de M. Couillard n'est pas une étude technique du fameux projet de canal, dit des Deux-Mers, devant relier Bordeaux et Cette à travers le midi de la France ; c'est seulement un rapide exposé des avantages que présenterait, selon les auteurs du projet, l'exécution de cette œuvre considérable. Ces avantages sont de deux sortes : au point de vue politique, faculté pour la France de concentrer à volonté et en très peu de temps toutes ses forces maritimes, soit dans la Méditerranée, soit dans l'Océan, sans avoir à redouter les canons de Gibraltar ; au point de vue commercial, raccourcissement de la voie de communication menant des ports de l'Océan Atlantique à ceux de la Méditerranée et au canal de Suez. M. Couillard se déclare partisan d'un canal à niveau, sans écluses, partant de l'estuaire de la Gironde pour aboutir dans l'étang de Thau, en passant près de Toulouse ; mais il ne dit rien de la dépense d'une telle entreprise ; elle serait évidemment colossale ; l'auteur s'en préoccupe peu, affirmant que cette question est de peu d'importance eu égard aux résultats à obtenir. Il y a dans tout cela beaucoup d'utopies, mais il est intéressant de

connaître, par ce résumé d'une lecture courte et facile, les arguments invoqués à l'appui de ce projet qui a quelque peu occupé l'attention publique.

COMTE DE BIZEMONT.

Les Pages des écuries du Roi. *L'École des pages*, par GASTON DE CARNÉ. Nantes, V. Forest et Grimaud, 1886, in-16 carré de 209 p.

M. Gaston de Carné, auquel nous devons déjà la publication de notices sur *les Chevaliers bretons de Saint-Michel*, par d'Hozier, a entrepris une série d'études sur les pages des écuries du Roi, spécialement consacrées aux pages appartenant à des familles de l'Ouest. Nous avons sous les yeux la première de ces études; elle ne devait être qu'une courte préface, elle est devenue tout un petit volume. A coup sûr, nul lecteur ne s'en plaindra, car l'auteur a recueilli, soit aux Archives nationales, soit au Cabinet des titres, tant de renseignements neufs et intéressants, qu'on lit avec un véritable plaisir ces divers chapitres où il est question des origines et de la condition des pages, des pages royaux (pages de la chambre, de la vénerie et de l'écurie), du costume des pages des écuries, de l'école des pages, de l'éducation et de l'instruction des pages. Les deux derniers chapitres : *La journée d'un page de Louis XV* et *Effronté comme un page*, contiennent des détails fort piquants. — Nous ne pouvons que féliciter M. de Carné et l'engager à poursuivre son travail avec la même conscience et la même méthode.

G. DE B.

Tahiti. *Esquisse historique*, par PIERRE DE CORAL, capitaine d'infanterie de marine. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-8 de 65 p., accompagné d'une carte. — Prix : 1 fr. 50.

La notice historique de M. Pierre de Coral est intéressante et bien écrite. Elle comprend le récit des événements qui se sont déroulés à Tahiti depuis sa découverte en 1767 par le navigateur anglais Wallis, jusqu'à la récente annexion de cette île et de ses dépendances à la France. Les intrigues de l'Angleterre et du fameux Pritchard sont des plus curieuses, et présentent de frappantes analogies avec les événements contemporains dont Madagascar a été le théâtre ; il faut avouer que le gouvernement français d'alors ne déploya pas beaucoup plus d'énergie que nos ministres actuels. Le résultat de cette regrettable faiblesse fut une insurrection générale qu'une poignée de soldats et de marins parvint à étouffer grâce à d'héroïques efforts auxquels la France ne prêta pas l'attention qu'ils méritaient. Déjà, dans son beau volume, *l'Asie sans maître*, l'amiral Jurien de la Gravière avait conté avec son éloquence chaleureuse autant qu'élégante, un glorieux épisode de cette lutte obscure. En écrivant sa brochure, M. de Coral semble, lui aussi, s'être principalement proposé de rendre une justice tardive aux braves combattants de Tahiti. Une bonne carte de la colonie permet de suivre facilement les opérations décrites. Quelques détails sur les mœurs faciles de la *Nouvelle-Cythère* empêchent que ce petit livre ne convienne aux bibliothèques populaires et aux jeunes gens.

COMTE DE BIZEMONT.

La Colonne Trajane au musée de Saint-Germain. *Notice et explication*, par SALOMON REINACH. Paris, E. Leroux, 1886, in-18 de 59 p. — Prix : 1 fr. 25 (*Petite bibliothèque d'art et d'archéologie*).

L'action triomphante de Trajan entre le Danube et les Karpathes demeure tracée en caractères ineffaçables : ce sont d'abord les débris du pont construit à Turnu-Severin et les vestiges de la route à moitié taillée dans le

roc, à moitié soutenue par des solives, qui longeait la rive droite du fleuve, et dont une inscription bien connue marque encore le terminus à la sortie des gorges ; mais le monument le plus précieux des guerres daciques est la colonne trajane.

Avec une inconséquence que nous nous sommes empressés d'imiter sur la place Vendôme, l'artiste a disposé l'enroulement des bas-reliefs de telle façon qu'aucun œil n'y peut rien distinguer. Pour obvier à cet inconvénient, le musée de Saint-Germain va nous présenter une reproduction de la colonne par fragments parfaitement visibles. M. S. Reinach publie fort à propos une notice explicative de chaque épisode. Cette notice est précédée d'une introduction historique et bibliographique.

Le travail de M. S. Reinach a été fait avec soin et sera très utile. Il contient quatre estampes tirées de l'*Histoire des Romains*, de M. Duruy. Une photographie donne la vue d'ensemble sur le forum de Trajan dans son état actuel.

ADOLPHE D'AVRIL.

Les Enfances illustres, par P. L. MICHELLE, avec gravures dans le texte. Tours, Cattier, 1886, in-8 de VIII-238 p. — Prix : 1 fr. 20.

Sous ce titre, *Les Enfances illustres*, qui ne me paraît pas rigoureusement exact, M. Michelle nous raconte tout simplement la vie, et non pas seulement l'enfance, de onze personnages, hommes célèbres ou femmes remarquables, peintres ou musiciens, héros du patriotisme ou de la foi, qui se sont illustrés par leurs talents ou par leurs vertus. Le talent, c'est bien en effet ce qui conserve pour la postérité les noms de Callot, Haydn, Brauwer, Amyot, Vigée-Lebrun, Palissy, Jacqueline Pascal, tandis que Jean Bart et Marguerite Delage, l'héroïne qui sauva Montélimart attaqué par les protestants, ont conquis l'immortalité par leur héroïsme, sainte Geneviève et la sœur Rosalie par leur sainteté et leurs vertus chrétiennes? Il faut bien le dire, sauf réserves en faveur de quelques grands noms, la galerie de M. Michelle ne me paraît pas très heureuse, et il lui eût été facile de substituer à certains de ses personnages d'autres dont les noms sonnent bien mieux et dont les exemples parlent d'une façon bien plus éloquente. Je me hâte de le dire, d'ailleurs, le livre de M. Michelle est un bon livre, où l'on trouve des pages instructives, édifiantes, qui prêchent aux enfants le courage, le travail, le patriotisme, la vertu. On peut donc avec profit le mettre entre les mains de la jeunesse, trop portée aujourd'hui à désapprendre toutes ces choses.

E. DE LA D.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Francisque-Xavier MICHEL, correspondant de l'Institut, né à Lyon le 18 février 1809, est mort le 19 mai à Paris. M. Francisque Michel avait déjà édité quelques œuvres de notre ancienne littérature du moyen âge, lorsqu'en 1835, il fut chargé par M. Guizot d'explorer les bibliothèques de l'Angleterre pour y recueillir les textes relatifs à l'histoire et à la littérature française. Il fut nommé en 1839 professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux. Nous signalerons parmi ses travaux : *Deux années du règne de Henri II, roi d'Angleterre (1173-1174)* (1841, in-8); — *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* (1847, 2 vol. in-8); — *Histoire des hôtelleries, cabarets, hôtels garnis, restaurants et cafés, et des anciennes communautés et confréries d'hôteliers, de marchands de vin, de restaurateurs, de limonadiers, etc.* (1851-1854, 2 vol. in-8 avec 31 pl., publié avec

M. Fournier); — *Recherches sur le commerce, la fabrication et l'usage des étoffes de soie, d'or et d'argent et autres tissus précieux en Occident, principalement en France, pendant le moyen âge* (1852-1854, 2 vol. in-4); — *Étude de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie.* Développement d'un mémoire couronné par l'Institut de France (1856, in-8); — *Le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique* (1857, in-8); — *Du passé et de l'avenir des haras. Recherches sur le commerce, les dénominations et la production des chevaux, principalement en France, avant 1789* (1861, in-8); — *Les Écossais en France et les Français en Écosse* (1862, 2 vol. in-8 avec 106 blasons et gravures); — *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux, principalement sous l'administration anglaise* (1867-1871, 2 vol. in-8). Outre les travaux originaux que nous venons d'indiquer, on doit à M. Francisque Michel de nombreuses éditions de textes du moyen âge, qui lui ont parfois attiré les sévères critiques de M. Paul Meyer. Citons les publications suivantes, dont plusieurs font partie de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France: Chroniques anglo-normandes, recueil d'extraits et d'écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre pendant les XIe et XIIe siècles*, publié pour la première fois d'après les manuscrits de Londres, de Cambridge, de Douai, de Bruxelles et de Paris (1836-1840, 3 vol. in-8); — *Chronique des ducs de Normandie,* publiée pour la première fois d'après un manuscrit du Musée britannique (1837-1844, 3 vol. in-4); — *La Chanson des Saxons,* publiée pour la première fois (1839, 2 vol. in-12); — *Chronique des abbés de Saint-Ouen de Rouen,* publiée pour la première fois d'après un manuscrit du XIVe siècle de la Bibliothèque du roi (1841, in-8, avec 1 pl.); — *Le Roman de Saint-Graal* (en vers), publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale (1841, in-12); — *Gérard de Rossillon,* chanson de geste ancienne, publiée en provençal et en français d'après les manuscrits de Paris et de Londres (1856, in-16); — *Histoire de la guerre de Navarre, en 1276 et 1277,* publiée avec une traduction, une introduction et des notes (1856, in-4); — *Mémoires de Jean sire de Joinville, ou Histoire et chronique du très chrétien roi saint Louis* (1858, in-12, avec 6 grav.); — *Le Roman de la Rose,* nouvelle édition revue et corrigée (1864, 2 vol. in-12); — *Le Livre des Psaumes,* ancienne traduction française publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Cambridge et de Paris (1877, in-4); — *Rôles gascons* (Tome I : 1242-1254), transcrits et publiés (1885, in-4).

— M. Henry-Amédée Le Lorgne, comte d'Ideville, né le 16 juillet 1830, au château de Saulnat, canton de Riom (Puy-de-Dôme), est mort à Paris le 15 juin. Il embrassa d'abord la carrière diplomatique et fut successivement attaché, puis secrétaire d'ambassade à Turin, à Rome, à Dresde et à Athènes. Nommé préfet d'Alger, il abandonna ce poste au bout de quelques mois et se consacra entièrement à la rédaction d'ouvrages historiques et littéraires dont nous allons donner l'énumération. Nous ne pouvons oublier ici que M. le comte d'Ideville, qu'une mort si prématurée vient de frapper, était depuis longtemps membre titulaire de la Société bibliographique. Voici la liste de ses publications : *L'Homme qui tue et l'homme qui pardonne* (1872, in-8); — *Journal d'un diplomate en Italie. Notes intimes pour servir à l'histoire du second Empire. Turin, 1859-1866* (1872-1873, 2 vol. in-12); — *Monseigneur Xavier de Mérode* (1874, in-12); — *Monsieur Beulé. Souvenirs personnels suivis des discours prononcés sur la tombe de M. Beulé, le 8 avril 1874* (1874, in-8); — *Les Piémontais à Rome. Lettres recueillies et éditées par Henry d'Ideville. Mentana, La Prise de Rome, 1867-1870* (1874, in-12); — *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce. Notes intimes pouvant servir à l'histoire du second Em-*

pire. Dresde-Athènes, 1867-1868 (1875, in-12); — *Lettres flamandes, Cassel, Bergues, Saint-Winoc, Dunkerque, Ypres, Oxelaere* (1876, in-8); — *Les Prisonniers de la Commune. Extraits inédits du Journal d'un diplomate* (1876, in-12); — *Une visite au maréchal Canrobert* (1876, in-12); — *Les Châteaux de mon enfance (Auvergne et Bourbonnais)* (1877 et 1878, in-8); — *Gustave Courbet. Notes et documents sur sa vie et son œuvre* (1878, in-4); — *Pie IX, sa vie, sa mort. Souvenirs personnels* (1878, in-18); — *Vieilles maisons et jeunes souvenirs. Le Collège, l'École de droit, le Ministère des affaires étrangères, 1840-1859* (1878-in-12; — *Une Bénédiction de Pie IX, documents recueillis* (1879, in-8 avec portraits); — *Romme le Montagnard, conventionnel du Puy-de-Dôme (1750-1795), étude critique d'après l'ouvrage de M. Marc de Vissac, de Riom* (1884, in-8); — *L'Ambassade du comte Rossi et les débuts du pontificat de Pie IX (juin 1846-février 1848)* (1885, in-8); — *L'Assassinat du comte Pellegrino Rossi, épisode de la Révolution romaine (15 novembre 1848)* (1885, in-8); — *Le Maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits (1784-1849)* (1885, in-12); — *Les Petits côtés de l'histoire. Notes intimes et documents inédits (1870-1884)* (1885-1887, 2 vol. in-12). M. le comte d'Ideville a encore publié tout récemment un important ouvrage sur *le Comte Pellegrino Rossi, sa vie, son œuvre, sa mort, 1787-1848* (1887, in-8).

— M. Guillaume-Alfred Heinrich, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon, né dans cette ville le 4 décembre 1829, est mort le 19 mai. Entré à l'École normale en 1848 il voyagea ensuite en Allemagne et s'adonna tout entier à la littérature étrangère qu'il fut chargé, en 1859, d'enseigner à la Faculté de Lyon. Homme de science, chrétien fervent, écrivain de talent, M. Heinrich était un de nos maîtres; il laisse un grand nombre de travaux justement estimés. Nous mentionnerons d'abord les deux thèses qui lui valurent, en 1855, le grade de docteur ès lettres : *Étude sur le Parcival de Wolfram d'Eschenbach, et sur la légende du saint Graal; — De origine juris septem principum electorum ex imperio germanico.* Puis nous citerons : *Première Leçon du Cours de littérature étrangère* (1856, in-8); — *La Légende de don Juan et ses diverses interprétations* (1858, in-8); — *Alfred Tonnellé. Notice biographique* (1859, in-8); — *Du mouvement philosophique et littéraire en Allemagne* (1865, in-8); — *Les Facultés françaises et les Universités allemandes* (1866, in-8); — *Histoire de la littérature allemande* (1870-1873, 3 vol. in-8); — *Les Facultés de l'État et la liberté de l'enseignement supérieur* (1870, in-8); — *L'Enseignement des langues vivantes en France* (1871, in-8); — *Les Invasions germaniques en France*, avec 2 cartes des frontières française et allemande avant 1789 et 1878 (1871, in-8); — *La Crise autrichienne* (1872, in-8); — *La France, l'étranger et les partis* (1873, in-12); — *Des réformes dans l'enseignement supérieur* (1875, in-8); — *La Légende jacobine et la Critique* (1878, in-8); — *Notice sur Ernest Faivre, président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon* (1880, in-8); — *Notice sur l'abbé Noirot, recteur honoraire, lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon les 20 et 27 avril 1880* (1880, in-8); — *Notice biographique sur M. Paulin Paris* (1881, in-8); — *Notice biographique sur M. Dareste de la Chavanne* (1883, in-8); — *Le Livre de persévérance, conseils après la communion.* Précédé de lettres de Mgr Perraud, évêque d'Autun, de Mgr Bourret, évêque de Rodez, et de Mgr Thibaudier, évêque de Soissons (1884, in-32); — *Le P. Didon et l'Allemagne* (1884, in-8); — *Notice sur l'asile Galien-de-Clocheville* (1884, in-8); — *Rapport sur le concours pour le prix Lombard de Buffières* (1884, in-8)); — *François Coppée et ses œuvres* (1885, in-8); — *Notice sur M. Victor de Laprade, de l'Académie française* (1885, in-8); — *Le Procès du latin, observations sur le livre de M. Raoul Frary* (1886, in-18). M. Heinrich a aussi donné

une édition de *Sertorius*, tragédie de Corneille, publiée avec une introduction et des notes (1881, in-12) et fait paraître tout récemment une étude littéraire sur *Sully-Prudhomme et la poésie philosophique.*

— M. Anselme-Polycarpe Batbie, jurisconsulte, ancien député, sénateur du Gers, né à Seissan (Gers) le 31 mai 1828, est mort à Paris le 12 juin. M. Batbie a joué, surtout à partir de 1871, un rôle important daus le monde politique; mais ses préoccupations gouvernementales ne l'ont pas empêché de se créer par ses travaux une grande réputation auprès du public lettré. On lui doit des ouvrages de droit et d'économie politique; nous citerons les suivants : *Doctrine et jurisprudence en matière d'appel comme d'abus* (1852, in-12); — *Introduction générale au droit public et administratif* (1861, in-8); — *Turgot philosophe, économiste et administrateur,* ouvrage couronné par l'Institut (1861, in-8); — *Le Crédit populaire,* revu et augmenté d'une introduction par E. Horn (1863, in-12); — *Cours d'économie politique professé à la Faculté de Droit de Paris. Discours d'ouverture* (1864, in-8); — *Nouveau Cours d'économie politique professé à la Faculté de droit de Paris, 1864-1865* (1865, 2 vol. in-8); — *L'Homme aux quarante écus et les physiocrates.* Conférences de la Sorbonne (1865, in-8); — *Mélanges d'économie politique* (1865, in-8); — *Le Luxe.* Conférences littéraires de la Sorbonne (1866, in-8); — *Revision du Code Napoléon.* Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques (1866, in-8); — *Grèves et coalitions* (1867, in-12); — *Précis du cours de droit public et administratif professé à la Faculté de Paris* (4e édit., 1876, in-8); — *Traité théorique et pratique de droit public et administratif, contenant l'examen de la doctrine et de la jurisprudence, la comparaison de notre législation avec les principales lois politiques et administratives de l'Angleterre, des États-Unis, de la Belgique, de la Hollande, etc.* (2e édit., 1884-1885, 8 vol. in-8).

— M. Jean-Martial Delpit, ancien élève de l'École des chartes, né à Cahuzac (Lot-et-Garonne), le 25 février 1813, est mort à Paris, le 12 mai 1887. Outre la *Notice historique sur l'École des chartes,* qui figure en tête du premier volume de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et divers travaux d'érudition, insérés dans ce recueil, M. Delpit laisse : une *Notice sur le manuscrit intitulé « Recognitiones feudorum »* (1841), rédigée en collaboration avec son cousin M. Jules Delpit; — *Notice sur M. de Feletz, de l'Académie française* (1852, in-8) ; — *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem, suivi du texte du pèlerinage d'Arculphe* (1870, in-8) ; — *Le Dix-huit mars. Récit des faits et recherche des causes de l'insurrection. Rapport fait à l'Assemblée nationale au nom de la commission d'enquête sur le 18 mars 1871* (1872, in-8). M. Delpit fut l'un des collaborateurs d'Augustin Thierry dans ses recherches sur le tiers état, et obtint en 1841 une première médaille de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, pour un *Mémoire sur les sources manuscrites de l'histoire municipale de la ville d'Amiens.*

— M. Henri Delpech est mort à Montpellier, à la fin d'avril. Journaliste, littérateur et historien distingué, M. H. Delpech trouvait le moyen, malgré ses multiples occupations, d'apporter un concours actif aux associations religieuses de Montpellier. Son dernier ouvrage, *la Tactique au XIIIe siècle* (1886, 2 vol. gr. in-8 avec pl.) a été accueilli avec grande faveur par le monde savant. Il a publié au début de sa carrière, deux recueils de poésies : *Cris de l'âme,* poésies nouvelles (1842, in-12); — *Satan*, épopée (1859, 2 vol. in-12). On lui doit encore : *De la suppression des tours au double point de vue de la morale et de la société* (1866, in-8); — *De l'Éloquence parlementaire en France au XIXe siècle* (1869, in-8) ; — *Éloge du P. Lacordaire* (1869, in-8); — *De l'influence de la presse périodique sur la littérature contemporaine* (1871, in-8); — *Étude sur les maîtrises* (1877,

in-8); — *Bataille de Muret et la Tactique de la cavalerie au XIIIe siècle* (avec deux plans topographiques) (1878, in-8); — *Mémoire sur des substructions antiques découvertes dans les environs de Bouvines* (1880, in-8); — *Le Roussillon avant la Révolution, et le maréchal de Mailly, gouverneur de cette province de 1753 à 1789*, discours prononcé le 13 janvier 1884 à l'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens (1884, in-8).

— M. Edmond SÉNEMAUD, ancien élève de l'École des chartes, né à Montmoreau (Charente) en 1818, est mort au mois de mai, après avoir été successivement archiviste des départements de la Charente et des Ardennes. On lui doit : *Journal de l'enterrement de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême* (1863, in-8); — *Un document inédit sur Antoine Vérard, libraire et imprimeur* (1860, in-8); — *Documents inédits sur l'histoire de l'Angoumois* (1861, in-8); — *Inventaire des meubles de Marguerite de Rohan, comtesse d'Angoulême* (1862, in-8); — *La Bibliothèque de Charles d'Orléans au château de Cognac* (1862, in-8); — *Biographie militaire de l'Angoumois et de la Charente* (1864, in-8); — *Sur la chronologie des évêques d'Angoulême du XIIIe au XVe siècle* (1870, in-8). Il avait fondé à Mézières une *Revue ardennaise* qui a vécu trois années et où il a inséré d'intéressants travaux et documents inédits sur cette partie de la Champagne.

— M. Louis-Joseph ALVIN, directeur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, membre de l'Académie royale de Belgique, est mort le 18 mai. Il était né à Cambrai (France), le 18 mars 1806, et, après s'être fait naturaliser, avait été successivement professeur au collège de Liège, et directeur de l'Instruction publique au ministère de l'Intérieur, jusqu'en 1850. Outre ses discours, ses pièces de théâtre, ses rapports sur la situation et les accroissements de la Bibliothèque, on a de lui un grand nombre de travaux divers, parmi lesquels nous citerons : *État de l'Instruction primaire en Belgique de 1830 à 1840* (1840, in-8); — *État de l'instruction moyenne en Belgique de 1830 à 1842* (1843, in-8); — *État de l'instruction supérieure en Belgique* (1843, in-8); — *Église abbatiale de Nivelles, sculptures du XIe siècle* (1850, in-8); — *Les Nielles de la Bibliothèque royale de Belgique* (1857, in-8); — *Les Commencements de la gravure aux Pays-Bas* (1857, in-8); — *Séjour de Jacques Callot à Bruxelles* (1861, in-8); — *De l'Enseignement du dessin dans quelques écoles de la ville de Paris* (1862, in-8); — *Catalogue raisonné de l'œuvre des trois frères Jean, Jérôme et Antoine Wierix* (1866, in-8), complété par trois suppléments successifs; — *Quelques mots touchant l'application du droit de conquête aux monuments de l'art* (1872, in-8); — *André Van Hasselt, sa vie et ses travaux* (1877, in-12). Il a collaboré en outre à de nombreux recueils périodiques et journaux.

— Est mort à Dresde, M. Paul ANNENKOV, écrivain connu par ses nombreux articles sur la littérature moderne de la Russie, qu'il insérait dans diverses revues, et qui ont paru en 1877, en 2 volumes séparés, sous ce titre : *Souvenirs et esquisses littéraires*. On a de lui encore une *Biographie de Stankievitch* (1867, 2 vol.) Mais son travail capital est l'édition des *Œuvres de Pouchkine* (1854-1857), la meilleure qui existât jusqu'à ces derniers temps, et à laquelle il a ajouté des *Matériaux pour servir à la biographie de Pouchkine*, publiés aussi séparément. Il avait commencé la biographie du poète, dont le premier volume seulement a été imprimé. Son nom ne sera pas oublié dans les annales de la littérature moderne. Né en 1813, à Moscou, il avait étudié à l'École des mines d'abord, puis à l'Université de Saint-Pétersbourg.

— Le R. P. Joseph-Victor HOLUBOWICZ, S. J., rédacteur des *Missions catholiques* et des *Annales de la propagation de la foi*, édition polonaise, né

le 20 février 1835 à Roznow (Galicie), est mort le 5 mars. Il fut aumônier des Français détenus à Lammsdorf (Silésie prussienne), en 1871. On lui doit plusieurs ouvrages : *Grammaire pratique de la langue française à l'usage des Polonais* (1873, in-8) ;— *La Bulgarie ; — La Mission du Zambèze ; — Histoire de la maison de Lorette ; — Conseils et instructions pour la jeunesse ; — L'Activité de l'Ordre de Saint-François dans les missions* ; — *Les Actes de l'Église chrétienne du Japon ; — La Vie de saint François-Xavier, d'après Bouhours.* Il a traduit, du français, des drames pour la jeunesse, et composé divers autres opuscules.

— On annonce encore la mort de : M. Alfred D'ALMBERT, romancier, connu surtout par des écrits sur le duel, mort le 11 juin; — de M. Benjamin AUBÉ, né à Paris, en 1826, auteur d'une *Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins* (1875, in-8), couronné par l'Académie française, et de deux autres ouvrages : *Les Chrétiens dans l'empire romain, de la fin des Antonins au milieu du IIIe siècle* (1881, in-8); *L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle,* etc. (1885, in-8); — de M. Charles BOURSIER, président de la Société d'Agriculture de Compiègne, auteur de travaux sur l'agriculture ; — de M. FAUGÈRE-DUBOURG, bibliothécaire du ministère de l'intérieur, mort le 27 mai ; — de M. FRONT DE FONTPERTUIS, collaborateur assidu de *l'Économiste français* depuis quatorze années, mort à 61 ans; — de M. le comte DE GAZAN DE LA PEYRIÈRE, auteur de *Le Catholicisme et la France;* — de Mlle Thérèse-Alphonse KARR, fille de l'auteur des *Guêpes,* qui laisse, outre de nombreux articles insérés dans des journaux et des revues catholiques, de charmants récits et des recueils de piété, morte le 16 juin; — de M. Francisque MARTIN-BOTTIER, imprimeur-libraire à Bourg en Bresse, auteur d'une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie en Bresse depuis le XVIe siècle, suivie d'une notice sur l'imprimerie fondée à Bourg en 1792, par P. F. Martin-Bottier;* — de M. Pierre MILLIÈRES, savant naturaliste, connu par ses travaux sur les lépidoptères, mort à Cannes ; — de M. MILLION, rédacteur en chef des *Annales des justices de paix,* mort en mai; — de M. Albéric SECOND, né le 17 juin 1817, à Angoulême, littérateur distingué, auteur d'un grand nombre de romans dont l'un intitulé *Les Demoiselles du Rançay,* a été couronné par l'Académie française, mort le 2 juin; — de M. le docteur Léopold TURCK, né à Nancy, en 1797, qui a publié un grand nombre de livres et brochures sur la médecine, mort à Gray (Haute-Saône).

— A l'étranger, on signale la mort : du botaniste J.-E. ARESCHOUG, mort à Upsal (Suède), à l'âge de 75 ans ; — du Dr Thomas-Spencer BAYNES, professeur de philosophie à l'université de S. Andrews (Écosse), né dans le Somersetshire en 1823, qui aida dans une large mesure à la publication du premier volume de l'*Encyclopaedia Britannica* (9e édition), mort le 30 mai, à Londres ; — du docteur Alex. ECKER, professeur d'anatomie à l'université de Fribourg en Brisgau, mort dans cette ville, le 20 mai, à 71 ans ; — de M. le baron Alfred VON GUTSCHMID, professeur d'histoire ancienne à l'université de Tubingue, auteur de travaux estimés sur l'histoire et la linguistique orientales, mort le 2 mars ; — du Dr HAMERNIK, professeur à l'université de Prague, mort dans cette ville le 22 mai, à l'âge de 77 ans ;— de sir William HARDY, ancien conservateur des archives du duché de Lancastre, qui a publié le *Recueil des croniques et anchiennes istories de la Grant Bretagne, par Jehan de Waurin,* mort le 17 mars ; — de M. John JULLIEN, libraire à Genève, collaborateur de la *Gazette de Genève,* de la *Nouvelle Bibliothèque littéraire,* auteur d'une *Histoire de Genève* et de diverses brochures historiques et politiques, mort à Genève; du publiciste autrichien Jos. RÉGNIER, rédacteur du

Fremdenblatt, mort à Vienne, le 11 juin, à 64 ans; — du Dr Lud. STEPHANI, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mort à Pawlowsk, le 11 juin, dans sa 72e année; — du jurisconsulte Johann-Ernst-Otto STOBBE, mort à Leipzig, le 19 mai; — du Dr Moritz WAGNER, conservateur du Musée ethnographique de Munich, connu par ses voyages scientifiques, mort à Munich, le 31 mai, à 74 ans; — du Dr Phil.-Alex.-Ferdinand WALTHER, directeur de la bibliothèque grand-ducale de Darmstadt, mort dans cette ville, à 74 ans; — de M. Edward-Capel WHITEHURST, né en 1824, collaborateur de *British Quarterly Review* et de *London Quarterly Review*, etc., mort le 13 mai à Treneglos Gulval, près Penzance (Cornouailles).

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS. — M. Georges Doncieux a soutenu en Sorbonne, le 17 juin, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Le jeune érudit avait choisi les sujets suivants : comme thèse latine : *De Catulli amoribus*, et comme thèse française : *Un Jésuite, homme de lettres au XVIIIe siècle, le P. Bouhours*. M. Doncieux a été reçu à l'unanimité, après une brillante soutenance.

CONGRÈS. — La fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique, ouvrira à Bruges, le 22 août, son congrès annuel, sous la direction de la Société d'émulation de cette ville.

CONCOURS ET PRIX. — La Société des études historiques a mis au concours pour 1889, le sujet suivant : « Étude historique sur la traduction en langue française des principaux classiques grecs et latins, notamment depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. » La dernière limite pour la remise des mémoires manuscrits est le 31 décembre 1888. Un prix de 1,000 francs et des médailles seront décernés aux auteurs des meilleurs Mémoires.

— L'Académie de Nîmes a déterminé les questions de ses concours de 1888 et 1889. En 1888, une médaille d'or de la valeur de 300 francs est destinée à l'auteur du meilleur Mémoire sur « Jean Nicot, seigneur de Villemain, né à Nîmes en 1530, mort en 1600, secrétaire du roi Henri II, sa vie, ses écrits et son ambassade en Portugal. » Date extrême pour la remise des manuscrits : 31 décembre 1887. La même Académie décernera en 1889, une médaille d'or à l'auteur du meilleur travail sur « François Guizot, historien. » Les manuscrits doivent être déposés avant la fin de l'année 1888.

— La Société libre de l'Eure, en souvenir de son ancien président, M. le marquis de Blosseville, met au concours l'*Histoire des Charités en Normandie*. L'auteur du meilleur Mémoire recevra un prix de 600 francs, offert par M. le marquis de Boury, neveu de M. de Blosseville.

— Le 5 mai dernier a amené le 15e centenaire de la conversion du grand saint Augustin, évêque d'Hippone. En France il a passé presque inaperçu en raison de la persécution qui atteint si violemment les ordres religieux. Mais il n'en a pas été de même en Italie, en Espagne et dans quelques autres pays. A côté des fêtes religieuses dans lesquelles des voix éloquentes, la gloire de l'épiscopat espagnol, faisaient du haut de la chaire chrétienne un magnifique tableau de l'influence qu'ont exercée les écrits de saint Augustin, il y a eu les séances littéraires et artistiques, qui ont eu aussi leur éclat; on y a lu plusieurs des Mémoires envoyés au concours organisé à cette occasion. Parmi les lauréats, un seul est Français, c'est M. l'abbé Loriot, curé d'Oisonville (Eure-et-Loir). Nos lecteurs savent déjà qu'un concours avait été ouvert comme préparation à ces séances. Ce sont les fruits de ce concours qu'on a pu savourer à loisir pendant lesdites séances.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. —

Dans la séance du 3 juin, M. Hauréau a lu un mémoire sur un auteur mystique anonyme du XIIIe siècle. M. Halévy a terminé sa lecture sur la langue des Hittites d'après les inscriptions assyriennes. — Le 10 juin, M. Héron de Villefosse a présenté des observations sur une inscription récemment découverte à Cherchell. — Dans la séance du 17 juin, M. Le Blant a lu un mémoire sur l'idée que les premiers chrétiens se faisaient du démon. H. Halévy communique ensuite une note complétant son mémoire sur l'origine sémitique de la langue des Hittites. — Le 24 juin, M. Oppert a commenté la traduction d'une inscription babylonienne du temps de Nabonassar.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 7 mai, M. Henri Germain a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Victor Bonnet, auquel il a succédé. — Le 14 mai, M. G. Picot a fait une communication sur les résultats de l'enquête parlementaire faite en Belgique sur les causes de la crise ouvrière de 1885-1886. — Le 21 mai, M. Cucheval-Clarigny a entretenu l'Académie du récent livre de M. Eugène Rendu, sur l'enseignement primaire libre à Paris. M. Berthold Zeller a terminé la lecture, commencée le 30 avril, de son mémoire sur la disgrâce de Sully. — Dans la séance du 28 mai, M. V. Duruy a communiqué un chapitre du second volume de son *Histoire des Grecs*, relatif aux Beaux-Arts, au temps de Périclès. M. Louis Legrand a lu ensuite un mémoire sur l'organisation des Indes néerlandaises. — Dans celle du 4 juin, M. Boutmy a présenté, au nom de M. Ed. Clunet, une étude juridique sur le récent incident franco-allemand de Pagny-sur-Moselle. — Le 11 juin, M. Germain Bapst a donné lecture de plusieurs fragments de son *Histoire des joyaux de la Couronne*. — Dans la séance du 14 juin, M. Aucoc a entretenu l'Académie de l'ouvrage de M. le comte de Franqueville : *Le Gouvernement et le parlement britanniques*, autrement dit, les institutions politiques de l'Angleterre. — Le 25 juin, M. Glasson a commencé la lecture d'une intéressante notice historique sur l'École de droit de Paris en 1814, 1815 et 1816, due à M. Colmet-Daage.

Société de l'histoire de France. — La Société de l'histoire de France a tenu le 3 mai son assemblée générale, sous la présidence de M. Ludovic Lalanne, président. Le rapport sur les travaux de la Société a été présenté par le secrétaire, M. A. de Boislisle, membre de l'Institut. La séance s'est terminée par une lecture de M. de Beaucourt, sur la tentative faite par Charles VII pour occuper Gênes en 1447. Il ne sera pas inutile, à ce propos, de faire connaître les récentes publications de la Société.

La collection de textes et de chroniques inaugurée en 1835 comprend maintenant près de deux cents volumes, qui forment la source la plus sûre de notre histoire nationale. La notoriété du plus grand nombre des éditeurs choisis par le conseil de la Société, le soin et l'exactitude exigés de tous, ont acquis à cette collection toute la confiance du monde savant. Les trois derniers volumes parus ne le cèdent en rien à ceux qui les ont précédés et nous offrent des textes reproduits fidèlement et d'un haut intérêt historique. La *Règle du Temple*, publiée par M. H. de Curzon, fournit de précieux renseignements sur l'organisation intérieure de cet Ordre célèbre, et aussi sur l'histoire des Hospitaliers ; il y a, en effet, beaucoup de rapports entre les statuts de ces deux Ordres qui poursuivaient à peu près le même but. Si l'on se rappelle que la *Règle du Temple*, après avoir été suivie pendant plus d'un demi-siècle par les chevaliers Teutoniques, devint la base fondamentale des statuts qu'ils adoptèrent vers 1244, on comprendra l'importance du texte édité par M. de Curzon, qui a su en faire ressortir la valeur dans

une bonne introduction. — M. le baron de Ruble, qui a déjà fait paraître, sous les auspices de la Société de l'histoire de France, plusieurs Mémoires relatifs à l'époque des guerres de religion, vient de donner le tome I de l'*Histoire universelle*, d'Agrippa d'Aubigné. L'éditeur n'a fait précéder le texte d'aucune introduction, ce qui nous paraît d'autant plus regrettable que l'on est assez porté à la défiance en lisant l'œuvre du chef huguenot ; la notice biographique et bibliographique est sans doute réservée pour plus tard. — Le tome I du *Jouvencel, par Jean de Bueil, suivi du Commentaire de Guillaume Tringant,* comprend une très longue *Introduction biographique et littéraire,* qui est l'œuvre de M. Camille Favre, et le commencement du texte établi et annoté avec beaucoup de soin et d'érudition, par M. Léon Lecestre. Dans son introduction biographique M. Favre ne donne pas seulement des détails fort curieux sur Jean V de Bueil (1406-1477) et sa famille ; il retrace, chemin faisant, les principaux événements militaires et politiques auxquels ce personnage, qui méritait d'être mieux connu, se trouva mêlé ; des recherches très étendues, faites dans les archives et dans les bibliothèques de la France et de l'étranger, ont permis à l'auteur d'apporter de nouveaux renseignements sur une période déjà bien étudiée. Peut-être pourrait-on relever dans cette *Introduction biographique* quelques inexactitudes chronologiques (p. LIII, note 3); peut-être pourrait-on légitimement suspecter dans certains cas les intentions du connétable de Richemont et les appréciations de son premier biographe (Ibid. note 5); mais, ce qui nous paraît impossible, c'est de trouver quelque détail de la vie publique et privée de Jean de Bueil qui ait échappé à son biographe, aussi impartial qu'érudit. Le *Jouvencel,* dit M. Favre dans son *Introduction littéraire,* « est sous sa forme romanesque un véritable traité d'éducation militaire et morale, appuyé d'exemples et d'allusions historiques. » La clef de ce roman nous est fournie par le commentaire de Guillaume Tringant, écuyer de Jean de Bueil, qui entreprit de restituer leur caractère historique aux scènes fantaisistes du *Jouvencel.* Il faut remarquer que Guillaume Tringant nomme trois serviteurs de Jean de Bueil qui auraient été les collaborateurs de ce dernier. Parmi les treize manuscrits connus du *Jouvencel,* M. Lecestre a choisi pour base de son édition le manuscrit de l'Arsenal, copié à une date assez rapprochée de l'époque de la rédaction ; il signale en outre les variantes importantes fournies par les manuscrits et l'édition donnée en 1493, par A. Vérard, identifie les noms de personnes et de lieux et ne néglige aucune occasion de faciliter au lecteur l'intelligence d'un texte qui ne saurait être utilisé facilement s'il était privé de ces précieux renseignements.

Société bibliographique. — La Société bibliographique a tenu le 17 mai sa dix-huitième assemblée générale, sous la présidence de Mgr Mermillod, évêque de Lausanne et de Genève, l'un de ses plus anciens membres titulaires. Le rapport sur les travaux de la Société a été présenté par M. le marquis de Beaucourt, président; le rapport sur la propagande des bibliothèques populaires, par M. le comte de Bizemont, secrétaire général. Mgr Mermillod a prononcé un charmant discours, dont les membres de la Société trouveront le texte dans le *Bulletin* du mois de juin.

Société d'histoire diplomatique. — La Société d'histoire diplomatique dont nous avons annoncé la constitution récente et qui a obtenu un succès si marqué, a tenu le 2 juin sa première assemblée générale, sous la présidence de M. le duc de Broglie, président, assisté de MM. le marquis de Vogüe et le marquis de Beaucourt, vice-présidents, R. de Maulde, secrétaire général, et le comte de Barral, secrétaire. Une nombreuse assistance était

venue applaudir l'éloquent président dont le discours a ouvert la séance. On a entendu ensuite deux lectures de M. le comte de la Ferrière et de M. Rothan.

COLLECTION DE TEXTES POUR SERVIR A L'ÉTUDE ET A L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE. — Le second fascicule de cette collection, dont nous avons annoncé la publication, vient de paraître; il renferme les livres I-VI de l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, publiés par M. Henri Omont (Paris, A. Picard, in-8 de XXXII-235 p. avec un fac-similé), d'après le manuscrit de Corbie, conservé actuellement à la Bibliothèque nationale, sous le n° 17655 du fonds latin. Un avertissement du Comité de publication nous apprend que la nouvelle édition de l'*Histoire des Francs* ne donne pas un texte critique, puisque l'on s'est borné à reproduire un seul manuscrit, sans tenir compte des variantes fournies par les autres. Le *Corbeiensis* date du VIIe siècle; nous avons à peine besoin de dire que toutes les difficultés de lecture qu'offre l'écriture mérovingienne ont été surmontées par un paléographe aussi exercé que M. Henri Omont. Mais pourquoi cette reproduction, très fidèle assurément, du *Corbeiensis?* Le Comité de publication nous répond que l'édition critique de l'*Histoire des Francs*, publiée récemment par M. W. Arndt, dans les *Monumenta Germaniæ historica* (1884), lui interdisait « d'en entreprendre une nouvelle et surtout de la donner à bref délai. » Nous eussions pu attendre; les professeurs d'histoire et les amis des études historiques, pour lesquels cette collection de textes a été créée, y auraient certainement gagné. Le *Corbeiensis* est l'un des manuscrits les plus anciens et les plus complets, c'est vrai; mais ce n'est pas le meilleur : l'éditeur des *Monumenta Germaniæ* ne l'a pas classé au premier rang, bien qu'il l'ait utilisé, puisqu'il en donne en note toutes les variantes importantes; il lui a préféré le *Cameracensis* n° 624 et le *Bruxellensis* n° 9403, et jusqu'à présent il n'est pas prouvé qu'il ait eu tort. Le *Corbeiensis* ne contient que la première rédaction des livres I-VI de l'*Histoire des Francs;* Grégoire de Tours y intercala dans la suite plusieurs passages que M. H. Omont a dû emprunter à l'édition des *Monumenta*; en outre, il lui faudra demander au *Bruxellensis* le texte des livres VII-X. En résumé, l'édition publiée dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* se composera d'une mosaïque formée du texte du *Corbeiensis*, de fragments des *Monumenta* et en troisième lieu du texte du *Bruxellensis*. Mais les professeurs d'histoire et les amis des études historiques n'auront-ils pas quelque peine à distinguer les leçons erronées? Il y en a dans les deux manuscrits, il y en a même, nous dit le Comité, dans l'édition des *Monumenta*. Cette édition « diplomatique » donnée par un érudit aussi consommé que M. Omont sera très utile aux philologues qui pourront la considérer comme la reproduction scrupuleusement exacte d'un manuscrit du VIIe siècle et en faire la base de leurs observations; elle servira aussi à l'établissement du texte critique qui reste au nombre des *desiderata* de cette collection.

LE COMTE DE MÉLAC. — Le dernier volume des *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, qui vient de paraître, bien qu'il porte le millésime de 1885, contient un important travail de M. Leo Drouyn : *Notes pour servir à l'histoire d'Ézéchiel du Mas, comte de Mélac, lieutenant-général des armées du Roi, 1630-1704* (p. 195-376). Ce que l'auteur appelle trop modestement des notes est une notice sur « une des grandes figures militaires du siècle de Louis XIV. » Complétant et rectifiant ce qu'ont écrit sur Mélac, Saint-Simon, le marquis de Sourches, le maréchal de Villars, d'Hozier et, de nos jours, le comte de Gobineau, M. Drouyn a inséré

dans la biographie du grand capitaine une foule de documents inédits, exhumés d'un vieux coffre, dont le couvercle n'avait pas été soulevé depuis plus de cent ans; il était relégué dans un grenier du château de Montbreton, à Pessac-de-Gensac, dont un des anciens seigneurs fut héritier du comte de Mélac. Parmi ces documents figurent des lettres écrites de Paris, de Lille, d'Allemagne, par Mélac à son oncle J.-J. de Puch; à divers autres parents ou amis, au maréchal de Choiseul, au maréchal de Lorges, au duc du Maine, etc.; des brevets signés par Louis XIV et contre-signés par Le Tellier; des lettres de Louvois, du comte de Luc, de Jacques de Noailles, bailli de Malte, du duc de Noailles, du prince de Conti, du maréchal de Duras, de M. de Chamlay, du maréchal de Lorges, du maréchal de Choiseul, du duc du Maine, du duc de Lauzun, du duc de Beauvilliers, du maréchal de Catinat, du maréchal de Villeroy, etc. N'omettons pas le testament de Mélac (29 août 1702), avec codicille du 27 octobre de la même année. Une des erreurs les plus singulières réfutées par l'excellent biographe, est celle des deux grands loups entre lesquels on a prétendu que couchait le guerrier. D'Hozier a en vain expliqué que les prétendus loups étaient deux lévriers. Des historiens ont, de nos jours, pris la légende des loups au sérieux, notamment M. Alphonse Jobez (*La France sous Louis XIV*, 1864, t. I, p. 167).

PARIS. — Le cinquième fascicule du *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, par M. Victor Gay, qui vient de paraître, termine le tome Ier de cet important ouvrage, publié sous les auspices de la Société bibliographique, et accueilli avec une faveur bien méritée par le monde savant. Les articles de ce fascicule embrassant les mots ÉPÉE-GUY, sont des plus remarquables et offrent toujours ce luxe de citations si précieuses qui font de ce livre une véritable encyclopédie indispensable à l'archéologue et à l'historien. La notice sur le mot *Épée*, qui ouvre le fascicule, ne comprend pas moins de seize colonnes, dont dix sont remplies par des citations empruntées aux textes les plus divers du IXe au XVIIIe siècle; 15 gravures accompagnent cette seule notice. Bien que le choix soit difficile à faire, nous recommanderons spécialement à l'attention de nos lecteurs les articles suivants: *Éperon, Escouse, Étendard, Étoffe* (avec l'indication des prix depuis le XIVe siècle). *Étrier, Eustache, Faïence* (article dans lequel abondent les renseignements tirés de textes peu connus). *Fer* (nomenclature des localités qui fournissaient le fer le plus estimé). *Filigrane, Flacon, Flèche, Fleur de lis, Fondeur, Fourchette, Fourrure* (avec les prix des fourrures de 1295 à 1498), *Fromage, Gésine, Gorgerette, Guisarme, etc.* Rappelons que le *Glossaire archéologique* de M. Gay paraît simultanément dans le format gr. in-8 (prix du fascicule : 9 fr.) et dans le format in-4 (édition de luxe en grand papier, chaque fascicule : 15 fr.).

— On annonce la récente publication d'une *Notice historique sur la place Vendôme et sur l'hôtel du gouverneur militaire de Paris* (*sis au numéro 9 de ladite place*), par M. G. Dolot (Quantin, in-8 colombier, avec 5 planches hors texte et un plan de la place Vendôme).

— La Société de Saint-Michel vient de faire paraître une nouvelle édition de la correspondance du général de Dommartin, publiée en 1881, par son arrière-neveu M. Alfred de Besancenet. Cet ouvrage a été couronné à Paris par la Société d'encouragement au bien, et à Milan par le Collège des lettres et arts. Un autre honneur lui a été fait : dans ses *Origines de la France contemporaine*, M. Taine lui a emprunté de longues citations. La nouvelle édition, 1 vol. de 463 pages, est au prix de 2 francs.

— A paru en juin à la librairie C. Lévy, un nouvel ouvrage de M. G. Charmes, intitulé : *Une Ambassade au Maroc* (in-18 de III-319 p.).

— M. G. Rothan vient de publier un second volume de *Souvenirs diplomatiques*, qui porte pour titre spécial : *La France et sa politique extérieure en 1867* (C. Lévy, in-8 de 470 p.).

— Une étude de Mme Marie Dronsart, sur *le Prince de Bismarck, sa vie et son œuvre*, insérée d'abord dans le *Correspondant*, a été tirée à part (C. Lévy, in-12).

— Le Cercle de la librairie a fait paraître récemment le deuxième fascicule de l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires* (in-4 de 71 p.), qui renferme la description de 218 marques d'imprimeurs ou de libraires de la ville de Paris (supplément au 1er fascicule), et de 354 marques d'imprimeurs ou de libraires des autres villes de France. Le 3e fascicule, en préparation, sera consacré aux libraires-imprimeurs des principales régions de l'Europe occidentale (Alsace-Lorraine, Angleterre, Belgique, Espagne, Pays-Bas, Suisse).

ARTOIS. — A été imprimé chez Sueur-Charruey, à Arras, le *Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Arras* (in-8 de 459 p.). Ce volume comprend la jurisprudence, l'histoire et la géographie.

BERRY. — Le XIVe volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, qui vient de paraître, contient une notice de M. Pierre Dubois, sur *le P. Desbillons*. La correspondance de l'éminent Père jésuite, et des pièces inédites conservées à Mannheim, ont fourni les éléments de cette étude biographique du plus haut intérêt. Les œuvres du P. Desbillons sont à peine connues de nos jours. Cependant ses fables latines, beaucoup lues au XVIIIe siècle, traduites en plusieurs langues, eurent de nombreuses éditions. Toute sa vie ce « Lafontaine latin » a travaillé à une immense histoire de la langue latine qu'il n'a pu terminer. Sa bibliothèque, une des plus riches de l'époque, a été léguée par lui à la ville de Mannheim, où le P. Desbillons s'était réfugié après la suppression, en France, de la Compagnie de Jésus. C'est là qu'il mourut le 29 mars 1789.

BOURBONNAIS. — Les articles publiés par MM. Gélis-Didot et G. Grassoreille, dans la *Revue bourbonnaise* sur *le Château de Bourbon-l'Archambault*, ont été réunis en un volume qui renferme les planches parues dans la *Revue bourbonnaise*, et quelques autres nouvelles ; en outre des pièces justificatives ont été ajoutées au texte.

— M. Grassoreille annonce la prochaine publication d'une notice sur *les Imprimeurs moulinois au XVIIe et XVIIIe siècles*, qui sera insérée dans la *Revue bourbonnaise*.

BOURGOGNE. — Le tome IX de la troisième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon* vient de paraître (Dijon, Lamarche, 1887, in-8 de XXI-408 p.) Ce volume est rempli presque tout entier (à l'exception de quelques pages relatives au concours de 1884), par le *Journal d'un professeur à l'université de Dijon 1742-1774* et par le *Mercure Dijonnais 1748-1789*. Le *Journal* et le *Mercure* sont l'œuvre de deux frères du nom de Micault : le *Journal* a été rédigé par Jean-Baptiste, professeur à l'Université de Dijon, et le *Mercure* par Claude, avocat au Parlement de cette ville. M. Gabriel Dumay a très bien publié les deux recueils, qui contiennent une foule de curieuses particularités et qui rentrent dans la catégorie de ces *Livres de raison* que l'on ne saurait trop étudier. La notice sur les deux auteurs, les notes très nombreuses au bas des pages, la table analytique, tout est excellent.

CHAMPAGNE. — M. l'abbé Puiseux, va publier très prochainement chez Martin frères, à Châlons, en deux volumes in-8, un ouvrage ayant pour titre : *Vie et lettres de Mgr de Prilly, évêque de Châlons*.

— M. l'abbé A. Poquet a fait paraître une brochure intitulée : *Le Cardinal Jean de Dormans et sa famille; Dormans, son château, son église; famille de Jean de Dormans, le cardinal et ses fondations* (Reims, Matot, in-8 de 15 p.)

CORSE. — M. Jacques Rombaldi, l'auteur d'une biographie de *Sampiero Corso, colonel général de l'infanterie corse au service de la France,* dont le *Polybyblion* doit rendre compte, prépare un autre travail sur *la Corse pendant l'occupation française de 1748 à 1752, d'après des documents inédits* (in-8).

DAUPHINÉ. — Notre collaborateur M. l'abbé U. Chevalier a commencé dans la livraison de mai-juin du *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers,* la publication d'un savant Mémoire sur les *Manuscrits et Incunables liturgiques du Dauphiné* Le premier article est consacré à la description minutieuse de deux manuscrits et d'un rarissime incunable; c'est d'abord un *Coutumier de l'église de Valence*, remontant à 1355 environ, manuscrit des plus précieux de 172 fol. en papier, appartenant à la librairie Rosenthal, de Munich, qui le met en vente au prix de 4,000 fr.; puis un *Missel* de 1450 environ, qui fait partie de la bibliothèque de M. Paul Giraud, conseiller à la Cour d'appel de Lyon; il est composé de 6 fol. non numérotés et de 142 fol. en vélin; sur le fol. de garde on lit : *Missale perantiquum secundum usum ecclesiæ Valentiæ.* L'incunable est un *Missel* de 1504 possédé actuellement par M. Eug. Chaper; il n'en existe que deux autres exemplaires, dont l'un se trouve au British Museum. Ces notices montrent que M. l'abbé Chevalier sait utiliser pour le plus grand avantage de la science bibliographique les recherches auxquelles il se livre en ce moment pour la composition de son *Répertoire de la poésie liturgique,* que nous avons déjà annoncé à nos lecteurs (t. XLIV, 545).

GUYENNE ET GASCOGNE. — Notre infatigable collaborateur M. Tamizey de Larroque a publié dans la *Revue des langues romanes* un opuscule écrit au XVe siècle par Robert de Balsac, sénéchal d'Agenais et de Gascogne, intitulé : *Le Chemin de l'ospital.* En dehors de la notice biographique et des notes aussi curieuses et savantes que toujours, il y a beaucoup à prendre et à méditer dans ce petit livre, par exemple pour « ceux qui ont grant eur et grant auctoritté qui pensent que ceste fortune dure tousjours. » (Montpellier, Hamelin frères, 1887, in-8 de 39 p.).

— M. Ch. Baradat de Lacaze a fait tirer à part son importante contribution au tome XXV des *Archives historiques du département de la Gironde*, sous ce titre : *Nérac, fondation, coutumes, privilèges et autres documents historiques* (Paris, H. Champion, 1887, in-4 de 74 p.). M. Baradat de Lacaze a mis en tête de son recueil une notice sur la ville de Nérac, où sont rectifiées diverses erreurs des historiens de cette ville, MM. de Villeneuve-Bargemont. Samazeuilh, etc. Voici les principaux documents réunis par M. Baradat de Lacaze : *Testament d'Amanieu VI d'Albret*, de 1262, tiré de la collection Doat, mais déjà publié dès 1862 par M. Tamizey de Larroque; *Sentence des arbitres choisis par Amanieu d'Albret et les habitants de Nérac pour établir les droits respectifs du seigneur et des habitants*, de 1310 (Archives nationales, papiers « Bouillon »); *Hommage rendu à François Ier par le sire d'Albret pour tous les fiefs qu'il possède*, du 27 juin 1515 (ibid.); *Inventaire des anciens privilèges de Nérac, conservés dans les Archives de la ville* (ibid.); *Extraits vidimés et traduits des coutumes données par Charles II, sire d'Albret aux habitants de Nérac,* du 18 octobre 1469 (ibid.), *Confirmation par Henri IV des privilèges de Nérac*, de 1593 (ibid.).

LANGUEDOC. — Le 2 avril, il a été donné communication à l'Académie de

Nîmes d'un curieux document trouvé dans les archives départementales : c'est une copie des « lettres de maîtrise et arts libéraux » délivrées à Jean Cornille, le 24 juin 1610, par l'Université de Nîmes ; ce diplôme correspond à celui de notre baccalauréat ès lettres ; il est libellé en latin, mais d'une latinité faible, et porte au bas la signature de » Isaac Cheiron, » alors recteur (*moderator*) de l'Académie. — Le 30 avril, M. Aurès a lu un mémoire sur le système de métrologie des Assyriens pour réfuter les erreurs qu'il a relevées dans une publication sur le même sujet, émanant de M. J. Oppert, membre de l'Institut. — La séance du 21 mai était publique : séance annuelle et solennelle. Elle s'est ouverte par un discours du président, M. le chanoine Ferry, sur *l'Éloquence académique*, travail remarquable. Parmi les autres lectures, il faut signaler le rapport de M. Robert sur le sujet du concours pour la présente année, qui était la question du Félibrige. M. Robert a été peut-être un peu sévère, mais ses appréciations ont paru généralement justes et bien motivées.

— M. Adolphe Pieyre, ancien député, commence son troisième volume de la continuation de l'histoire de Nîmes, qu'il publie par livraisons.

LIMOUSIN. — M. l'abbé A. Leclerc a publié le *Pouillé du diocèse de Limoges, contenant la liste des évêques de Limoges, l'état des chapitres, abbayes d'hommes et de filles, monastères de religieux et de religieuses, etc.* (Limoges, veuve Decourtieux, in-8 de 100 p.)

MAINE. — M. L. Déan a entrepris de publier sous le titre de *les Hameaux célèbres du Maine*, une série de notices topographiques sur cette province. Le 1er fascicule est consacré à *La Soultière, patrie de P. Belon et de M. Mersenne* (Le Mans, Lebrault, in-8 de 7 p. avec gravures).

NORMANDIE. — M. Jules Appert et le comte de Contabes viennent d'ajouter un quatrième volume à la *Bibliothèque Ornaise*, qu'ils ont inaugurée en 1882. Leur dernier *Essai de bibliographie cantonale* est consacré au *Canton de Domfront* (Paris, H. Champion, in-16 de XVI-162 p.). MM. Appert et de Contades ne se contentent pas de signaler des brochures et plaquettes rarissimes, de donner sur les auteurs qu'ils mentionnent de courtes notices, tirées parfois de sources inédites, comme celle du poète Philippe Couppel, ils multiplient les citations extraites de livres presque introuvables. Au lieu d'une sèche bibliographie ils nous ont ainsi donné une véritable *Anthologie domfrontaise*.

— On signale la publication prochaine en un volume in-12, imprimé chez Saint-Denis et Duruflé, à Elbeuf, et contenant environ 700 pages et des illustrations, de *Caudebec-lès-Elbeuf*, par H. Saint-Denis, précédé de *Recherches sur Uggate*, par J. Drouet.

— La Société des bibliophiles normands a publié un ouvrage dont nous pouvons donner aujourd'hui le titre exact. C'est la réimpression d'une rareté imprimée en 1768, sous ce titre : *Essai de traduction en vers burlesques d'une pièce de poésie latine, intitulée : Excidium Augi, par Monsieur* *. L'auteur des poésies est un abbé Roussel, professeur de rhétorique au collège d'Eu ; le traducteur désigné par les initiales T. P. C. est Pierre-Eustache Taillet, curé de Saint-Jacques de cette ville. (Rouen, Cagniard, in-8 de 91 p.). — La même Société a distribué à ses membres une *Notice sur M. le marquis de Blosseville*, écrite par M. Ch. de Beaurepaire, son président (in-8 de 20 p.). Enfin, elle prépare la publication de *Nouvelles Remarques sur le texte des fastes de Rouen, d'Hercule Grisel*, d'après l'édition originale par F. Bouquet.

— La Société de l'Histoire de Normandie se dispose à clore le tome IV de son *Bulletin*, en publiant des documents inédits : 1° *Pièces relatives aux États généraux de 1593*, annotées par M. Ch. de Beaurepaire ; 2° *Extraits du registre*

de la charité des Cordeliers de Bernay, donnés par M. l'abbé Porée ; et une table-répertoire des quatre premiers volumes du *Bulletin*, dressée par M. A. Bligny.

ORLÉANAIS. — Le tome I des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison ; Paris, bureaux de la Société bibliographique, gr. in-8 de XLV-425 p.), contient, outre l'*Avant-propos* formé de divers rapports sur le concours de 1885 et d'une allocution de M. Georges Picot, membre de l'Institut, à la séance du 7 mai 1885, trois ouvrages couronnés en cette séance : une importante étude de M. Ch. Cuissard sur les *Premiers évêques d'Orléans* (p. I-298), l'*Histoire de Chouzy* (Loir-et-Cher), par M. Guignard (p. 299-395), *A propos de deux Chartes du XIIIe siècle*, par M. Alexandre Godou (p. 399-424).

POITOU. — M. l'abbé Paul Barbier a consacré un important ouvrage à la *Vie de saint Hilaire, évêque de Poitiers, Docteur et Père de l'Église* (Tours, Mame, in-18 de XVIII-461 p.).

PROVENCE. — Tous nos lecteurs savent que le R. P. Dom Théophile Bérengier a entrepris d'écrire l'histoire de l'épiscopat provençal au XVIIIe siècle, et qu'autour du beau portrait en pied de Mgr de Belzunce, il veut réunir les médaillons des principaux prélats contemporains de son héros, qui appartinrent aux provinces ecclésiastiques d'Aix, d'Arles et d'Avignon. Quatre de ces médaillons ont déjà reçu du public l'accueil le plus favorable en 1884 et 1885. Le cinquième ne sera pas moins apprécié. La *Notice sur Mgr Jean-Baptiste de Brancas, des comtes de Forcalquier, archevêque d'Aix, 1695-1770.* (Aix, Achille Macaire, 1887, gr. in-8 de 78 p.), a été rédigée d'après des documents conservés dans les archives des Bouches-du-Rhône et dans celles de l'archevêché d'Aix. L'auteur a complétement vengé Mgr de Brancas, des attaques de divers écrivains jansénistes, auxquelles on pouvait déjà opposer l'éloge qu'avait fait de ce prélat le judicieux Bouche en son *Essai sur l'histoire de Provence*, et il a prouvé que l'ancien évêque de la Rochelle fut en tout point le digne ami de l'illustre Belsunce.

— Sous presse, pour paraître prochainement, la *Vie du R. P. Jean*, des Victimes du Sacré-Cœur, mort à Marseille, il y a trois ans ; il appartenait à la famille des d'Arbaumont, diocèse de Dijon. Cette œuvre est attendue dans le monde religieux avec la plus vive impatience.

ALSACE-LORRAINE. — Vient de paraître, à Strasbourg, un *Fac-similé de l'édit portant révocation de l'édit de Nantes. Octobre 1685. D'après l'original des Archives nationales* (Heitz, in-4 de 8 p.).

— Un nouveau volume de l'*Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg antérieures à 1790*, rédigé par M. J. Brucker, archiviste, a été récemment imprimé ; il comprend la 4e partie de la série AA : *Actes constitutifs et politiques de la commune* (Strasbourg, Trübner, gr. in-4 de VIII-297 p.).

— M. Winckelmann publie chez Trübner, à Strasbourg, la correspondance politique de cette ville à l'époque de la Réforme : *Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation* (in-8).

VENTES. — Nous empruntons à l'*Academy*, de Londres, l'indication des prix auxquels ont été adjugés les ouvrages les plus remarquables de la bibliothèque de lord Crawford, dont nous avons annoncé la mise en vente dans notre précédente livraison : la Bible Mazarine: 66,250 fr. ; — une Bible latine de 1462: 27,625 fr. ; — le Pentateuque de Tyndale, de 1530: 6,375 fr. ; — le Nouveau Testament, de 1534: 5,750 fr. ; — la première Bible française de Lyon, de 1474: 5,000 fr. Les principaux ouvrages ont été acquis par M. Quaritch.

— Le ministère de l'instruction publique de Prusse s'est rendu acquéreur de la bibliothèque du Dr J. Zacher, de Halle, dont nous avons annoncé la mort dans notre livraison de mai (t. XLIX, 463).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Chaire chrétienne*, par le R. P. Félix (in-12, Téqui). — *Bibel-Atlas in zehn Karten, nebst geographischem Index*, Richard von Riess (in-fol., Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Le Tribunal international*, par L. Kamarowski (in-8, Pédone-Lauriel). — *Annuaire de législation étrangère*, publié par la Société de législation comparée (in-8, Pichon). — *Code des Syndicats professionnels*, par C. Boullay (in-12, Pédone-Lauriel). — *Aristotelis Opera omnia quæ extant illustrata a Silvestro Mauro. Editio descripta opere Augustini Bringmann.* T. IV (gr. in-8, P. Lethielleux). — *Essai sur le libre arbitre, sa théorie et son histoire*, par G.-L. Fonsegrive (in-8, F. Alcan).— *Les Sentiments moraux au* XVIe *siècle*, par A. Desjardins (in-8, Pédone-Lauriel). — *Essai de psychologie générale*, par C. Richet (in-12, F. Alcan). — *Essai sur la philosophie de Duns Scot*, par E. Pluzanski (in-8, Thorin). — *L'Éducation nouvelle, étude de pédagogie comparée* (2e série), par E. Dreyfus-Brisac (in-8, Masson). — *Essai sur la théorie du salaire. La main d'œuvre et son prix*, par P.-V. Beauregard (in-8, Larose et Forcel). — *La Réforme administrative et le favoritisme*, par E. Aimès (in-12, Chevalier-Marescq). — *La Matière brute et la matière vivante*, par J. Delbœuf (in-12, F. Alcan). — *Les Pygmées*, par A. de Quatrefages (in-12, J.-B. Baillière). — *Histoire pittoresque des animaux*, par F. Pouchet (in-8, Hachette). — *Pathologie et thérapeutique générales des maladies de la peau*, par H. Auspitz (in-8, Masson). — *Traité d'hygiène publique et privée basée sur l'étiologie*, par A. Bouchardat (in-8, F. Alcan). — *Goutte, gravelle, leurs complications*, par le docteur J. Boichox (in-12, Ramlot, à Bruxelles). — *Ce qu'il faut faire en attendant le médecin. Dictionnaire du foyer et d'infirmerie*, par S.-E. Maurin (in-18, F. Alcan). — *De l'Exploitation économique des lignes secondaires des grands réseaux de chemins de fer dans les différents pays de l'Europe*, par L. de Busschère, J. de Jaer et P. Niels (in-8, avec atlas, Ramlot, à Bruxelles). — *La Statique graphique et ses applications aux constructions* (3e partie), par M. Lévy (in-8, avec atlas, Gauthier-Villars). — *L'Armée de la République transvaalienne*, par le capitaine Tegonip (in-12, Baudoin). — *Table topographique des artistes de l'École française. Architectes, peintres, sculpteurs, graveurs et lithographes*, par L. Auvray (in-8, Laurens). — *Richard Wagner et le drame contemporain*, par A. Ernst (in-12, Quantin). — *Petit glossaire du vieux français*, par L. Clédat (in-12, Garnier). — *De la prononciation en France au* XVIe *siècle et du livre de Thurot intitulé : De la prononciation française* (1re partie : *les voyelles*), par F. Talbert (in-8, Thorin). — *L'Ame nue*, par E. Haraucourt (in-12, Charpentier). — *Les Soirs de défaites*, poésies, par le marquis de Pimodan (in-12, Calmann Lévy). — *Jehovah*, par Carmen Sylva (in-12, Lemerre). — *Le Poème de la Vierge*, par B. de Montmélian (petit in-4, Perrin). — *Le Livre des chaînes. Mystères physiques*, par P. Marrot (in-12, Lemerre). — *La Maison de vie*, sonnets, par D.-G. Rossetti, trad. par Cl. Couve (in-12, Lemerre). — *Les Lointains*, par Fleuriot-Kérinou (in-12, Lemerre). — *Premières poésies*, par H. Tichy (in-12, Jouaust). — *Les Printannières*, poésies, par T. Maisonneuve (in-12, Lib. des Bibliophiles). — *Fleurs d'Ardenne*, par A. Drumaux (in-16, Palmé). — *Moliere's Leben und Werke*, W. Kreiten (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Écrin d'un conteur. Choix de contes*, par Ch. Nodier (in-32, Charpentier). — *Monsieur Peymarlier*, par N. Blache (in-12, Ollendorff). — *Le Crime de la 5e avenue*, par M. Darcey (in-12, Ollendorff). — *La Fille de Dosia*, par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Cornaline la Dompteuse*, par F. du Boisgobey (in-12, Plon).

— *Le Roman d'un crime,* par E. Tarbé (in-12, Calmann-Lévy). — *Les Ardents,* par Paria Korigan (in-12, Calmann-Lévy). — *Marius Darnay,* par A. Chauvigné (in-12, Ollendorff). — *Pauvre petite* (in-12, Ollendorff). — *Fiancés,* par A. Vaugenets (in-12, Ollendorff). — *Idylle rouge,* par A. de Sauvenière (in-12, A. Piaget). — *Simple histoire*, par I. Gontcharov (2 v. in-12, Perrin). — *Le Remords du docteur Ernster,* par J. Girardin (in-8, Hachette). — *La Case de l'oncle Tom,* par Mme Beecher-Stowe (in-8, Hachette). — *Au Galadoc,* par Z. Fleuriot (in-12, Hachette). — *Bons esprits et bons cœurs*, par Mme G. Dumoulin (in-12, Hachette). — *La Conquête d'une belle-mère*, par l'auteur de « Molly Bawn » (in-12, Hachette). — *Ceux qui nous aiment et ceux que nous aimons*, par Mme de Witt (in-12, Hachette). — *A la Montagne*, par Mme de Witt (petit in-8 carré, Hachette). — *Contes et légendes au houblon*, par C. Rouzé (in-12, Lecène et Oudin). — *La Revanche des bêtes,* par C. Normand (in-12, Lecène et Oudin). — *En vacances à la campagne*, par P. Largillière (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Prince et le pauvre*, par M. Twain (in-8, Lecène et Oudin). — *Mademoiselle de Drucourt*, épisode de la guerre de la Louisiane, par P. Durandal (in-8, Lecène et Oudin). — *Histoire de la Littérature grecque* (t. Ier), par A. et M. Croiset (in-8, Thorin). — *Lettres athéniennes*, par le comte C. de Moüy (in-12, Plon et Nourrit). — *Fleurs latines des dames et des gens du monde,* par P. Larousse (gr. in-8, Boyer). — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par F. Brunetière (in-12, Hachette). — *Journal des Goncourt* (t. Ier) *1851-1861. Mémoires de la vie littéraire* (in-12, Charpentier). — *Journal de Marie Bashkirtseff* (2 vol. in-12, Charpentier). — *Lettres et billets inédits de Voltaire* (petit in-16, Jouaust). — *Géographie générale,* par P. Foncin (in-4 cart., A. Colin). — *Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental*, par Mme de Ujfalvy-Bourdon (in-12, Hachette). — *Seize ans en Chine.* Lettres du P. Clerc, publiées par J. Viard (in-12, Haton). — *Un an à Alger, excursions et souvenirs,* par M. J. Bandel (petit in-4, Delagrave). — *Promenades dans les deux Amériques (1876-1877)*, par E. Cotteau (in-12, Charpentier). — *Saint Jean de Capistran, son siècle et son influence,* par L. de Kerval (in-12, Haton). — *Die Revolution seit dem sechzehnten Jahrhundert,* Wilhelm Hohoff (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Godefroy de Bouillon et la première croisade,* par G. Maillard de la Couture (in-8, Desclée, à Lille). — *Vieilles histoires de la patrie*, par Mme de Witt (in-8, Hachette). — *France. Petite histoire de la patrie*, par A. Nonus (in-8, Lecène et Oudin). — *Nos grands-pères*, par Filon (in-12, Hachette). — *L'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. Mission de Jean de Thumery, sieur de Boissise (1598-1602)*, par Laffleur de Kermaingant (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Le Mariage d'un roi, 1721-1725,* par P. de Raynal (in-12, Calmann Lévy). — *Le Cabinet noir. Louis XVII, Napoléon, Marie-Louise,* par le comte d'Hérisson (in-12, Ollendorff). — *Les Commencements d'une conquête. L'Algérie de 1830 à 1840,* par C. Rousset (2 vol. in-8 avec atlas, Plon et Nourrit). — *Russie et France,* par un diplomate russe (in-12, Ghio). — *La Russie juive*, par K. Wolski (in-12, Savine). — *L'Algérie juive,* par G. Meynié (in-12, Savine). — *Histoire d'une chute et d'une conversion*, par L. Taxil (petit in-18, Letouzey et Ané). — *La Police parisienne. Un joli monde*, par G. Macé (in-12, Charpentier). — *La Commanderie de l'hôpital d'Ordicarp, dépendance du monastère de Roncevaux en Soule*, par l'abbé Dubarat (in-8, A. Picard). — *Le Régiment*, par G. Maillard (in-8, Jeandé). — *Le Val-de-Grâce. Histoire du monastère et de l'hôpital militaire*, par le docteur Servier (in-8, Masson). — *Notes généalogiques sur plus de douze cents familles des comtés de Ponthieu et de Montreuil*, par N. de X*** (in-8, E. Lechevalier). — *Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (1702-1713)*, par E. Bourgeois (in-8, Leroux). — *Jean*

Bart et la guerre de course sous Louis XIV, par P. de Joriaud (in-8, Desclée, à Lille).

VISENOT

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Sainte Alice. — Qu'est-ce que sainte Alice? A-t-elle jamais existé? Quel est le jour de sa fête? En quel lieu est-il célébré? Quels sont les renseignements que l'on pourrait fournir à son sujet?

Un mot historique. — Dans son *Abrégé de l'histoire de France* (édit. illustrée, 1885, t. I, p. 529), M. Victor Duruy parle de ces princes apanagés du XVe siècle « qui joignaient à l'esprit d'indépendance de l'ancienne féodalité la fierté et les prétentions d'une origine royale, et qui disaient par l'organe d'un de leurs membres : « J'aime tant le royaume de France, « qu'au lieu d'un roi, je lui en vou- « drais six. »

Quel est le prince auquel on prête cette parole? D'après quelle autorité?

Régisseurs du château de Fontainebleau. — Quels ont été les régisseurs du château de Fontainebleau sous Napoléon Ier?

Petits séminaires. — Existe-t-il des ouvrages, outre ceux de Mgr Dupanloup, traitant de l'éducation dans les petits séminaires?

Sologne et pays blaisois. — Où pourrait-on puiser des renseignements sur les mœurs, coutumes, contes, superstitions de la Sologne et du pays de Blois?

Œuvres du R. P. Jean Busœus. — A-t-on jamais réédité et traduit les œuvres du R. P. Jean Busœus, de la Compagnie de Jésus : 1° *Panarium ;* 2° *Viridarium christianarum virtutum*? — Où trouve-t-on ces deux volumes ou leur traduction?

RÉPONSES

Costumes des étudiants (XLIX, 288). — On trouvera peut-être quelques renseignements dans l'*Histoire de l'Université de Paris*, par Richomme (1840, in-8). La seule indication précise que nous puissions donner sur cette question se trouve dans les statuts de l'Université de Caen publiés par M. le comte Amédée de Bourmont en tête des pièces justificatives de son ouvrage sur la *Fondation de l'Université de Caen et son organisation au XVe siècle* (Caen, Le Blanc-Hardel, 1883, in-8 de 347 p.). Voici le passage relatif au costume des étudiants : *Item statuitur et ordinatur quod omnes magistri doctores et baccalarii singulorum facultatum, quociens continget eos legere ordinarie vel extraordinarie aut in disputationibus, repeticionibus et ceteris actibus scolasticis convenire, sive in processionibus progredi generalibus, teneantur esse in capis clausis aut rigatis et decentibus, quemadmodum est Parisius fieri consuetum.* (Op. cit. p. 210-211 et ibid, p. 71).

Alègre (XLIX, 479). — Les deux devises sont en langue espagnole. Le jeton dont il s'agit se rapporte à un cadet de la maison de Tourzel d'Alègre, en Auvergne. (Voir Bouillet, *Nobiliaire d'Auvergne*, t. I, p. 12).

Livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament (XLIX, 383). — Les textes de la plupart des livres apocryphes de l'Ancien Testament ont été reproduits par Fabricius dans le *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti* (Hambourg, 1713 et 1723, 2 vol.); ceux du Nouveau Testament, par le même éditeur, dans le *Codex apocryphus Novi Testamenti* (Leipzig, 1832). Le livre d'Enoch a été analysé en 1800 par Silvestre de Sacy, publié en 1851 en éthiopien par Dillmann et traduit par ce dernier en allemand, en 1853. Consulter sur cette matière le tome I du *Manuel biblique*, de M. l'abbé F. Vigouroux (Paris, Roger et Chernoviz, 1880, in-12. L'ouvrage complet forme 4 volumes).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président · M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. C. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-86 sont en vente, et forment quarante-huit volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DES GAULES

RÉPERTOIRE SYSTÉMATIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES
MÉMOIRES ET NOTICES CONCERNANT L'HISTOIRE, LA TOPOGRAPHIE
LA RELIGION, LES ANTIQUITÉS
ET LE LANGAGE DE LA GAULE JUSQU'À LA FIN DU Ve SIÈCLE

Par Charles-Émile RUELLE

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage rédigé sous les auspices de la Commission de la topographie des Gaules, et honoré d'une Médaille de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Un vol. in-8 de 1732 colonnes, disposé typographiquement pour faire suite au *Manuel du libraire* de Brunet.

Prix de l'ouvrage	40 francs.
Pour les Sociétaires	32 —
Le même, papier de choix, format in-4.	60 —
Pour les Sociétaires	48 —

CATALOGUE DE LIVRES CHOISIS A L'USAGE DES GENS DU MONDE

CONTENANT LES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Un volume in-18 jésus, **2** francs.

Ce catalogue contient uniquement les ouvrages pouvant entrer dans la bibliothèque d'un homme du monde. Les ouvrages spéciaux, les œuvres d'érudition pure, les grandes collections en sont exclus. Le catalogue ne comprend que les ouvrages orthodoxes : pourtant certains ouvrages qui n'ont pas d'équivalent sont enregistrés, mais avec un signe spécial pour mettre le lecteur en garde.

Les prix de vente sont soigneusement indiqués, sauf pour les ouvrages qui, épuisés chez les éditeurs, ne peuvent se rencontrer que d'occasion.

Le *Catalogue des livres choisis* suit les grandes divisions bibliographiques : *Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire*, avec de nombreuses subdivisions. Dans chacune d'elles, les ouvrages sont classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs

SEP 7 1937
D51.9

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME. — L° DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON. — AOUT

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE

Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID

La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

De Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

1887

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1887

I. — POÉSIE, par M. Frédéric Loliée.

II. — ETHNOGRAPHIE — FOLK-LORE, par M. le comte de Puymaigre.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — P. de Decker : L'Église et l'ordre social chrétien (p. 129). — D. Benoit : La Cité antichrétienne au xixe siècle (p. 130).

Sciences et Arts. — Véron Duverger : Le Régime des chemins de fer devant le Parlement (p. 133). — Richard A. Proctor : Nouvel atlas céleste (p. 134). — Am. Boitel : Herbages et prairies naturelles (p. 135).

Belles-Lettres. — H. Weil : Les Plaidoyers politiques de Démosthène (p. 137). — F. Rabbe : Œuvres poétiques complètes de Shelley (p. 138). — R. P. Chauvin et G. Le Bidois : La Littérature française par les critiques contemporains (p. 139).— A. de Pontmartin : Souvenirs d'un vieux critique (p. 141). — W.-R. Morfill : The Dawn of European literatures (p. 142).

Histoire. — L. Vignon : La France dans l'Afrique du nord (p. 144). — J.-L. de Lanessan : La Tunisie (p. 145). — L. Baraban : A travers la Tunisie (p. 146). — E. Fallot : Par-delà la Méditerranée (p. 147). — J. de Crozals : Histoire de la civilisation (p. 147). — Th. Seignobos : Histoire de la civilisation (p. 150). — G. Ducoudray : Histoire sommaire de la civilisation (p. 151). — Alf. Rambaud : Histoire de la civilisation française (p. 151). — H. de Riancey et A. Rastoul : Histoire du monde (p. 153). — Ch. Benoist : Études historiques sur le xive siècle (p. 154). — E. Legouvé : Soixante ans de souvenirs (p. 156). — J. Simon : Nos hommes d'État (p. 160). — J. Janssen : L'Allemagne à la fin du moyen âge (p. 161). — De Colleville : Histoire abrégée des empereurs romains et grecs (p. 163). — H. d'Ideville : Le Comte Pellegrino Rossi (p. 163). — P. H. Berthe : Garcia Moreno (p. 164). — F.-P.-H. Tarré de Saint-Hardouin : Notices bibliographiques sur les ingénieurs des ponts et chaussées (p. 166). — H. Issanchou : Le Livre d'or des postes (p. 167).

IV. — BULLETIN. — M. Hausher : Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio (p. 168). — Shakespeare : Hamlet (p. 169). — Ch. Lamb : Contes tirés de Shakespeare (p. 169). — Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire (p. 170). — Poinsinet : Le Cercle ou la Soirée à la mode (p. 170). — A. Copin : Talma et la Révolution (p. 170). — L. Rinn : Nos frontières sahariennes (p. 171). — J.-H. Creux : Pitt et Frédéric Guillaume II (p. 171). — Antonio Palomes : Re Guglielmo I e le menete di cuojo (p. 172). — Appendice all'opusculo Re Guglielmo I e le menete di cujo (p. 172). — G. de Contades : Portraits et fantaisies (p. 172).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Caro, Van Drival, Charles, Frère Adrien, etc. — Congrès. — Concours et Prix. — Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Droit de propriété littéraire. — Guillaume Gruel. — Notes de M. de Nolhac sur l'art italien. — Les Correspondants de Peiresc. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire. — Les Serments de Strasbourg. — Les Publications juives en Pologne et en Russie. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Allemagne. — Angleterre. — Autriche. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Pays-Bas. — Pologne. — Russie. — Suisse. — Canada. — Etats-Unis. — Mexique. — Roumanie.— Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

SEP 7 1887

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Amadis*, poème (œuvre posthume), par le comte de Gobineau. Paris, Plon et Nourrit, 1887, gr. in-8 de xliv-556 p., 10 fr. — 2. *Velléda*, poème, par Mme Auguste Penquer. 4e édit. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Antéchrist*, poème, par A. Fayet. Moulins, Gourjon-Dulac, 1887, in-16 de 157 p., 2 fr. — 4. *Théa, poème sur la vie chrétienne*, par le P. Sernin-Marie de Saint-André. Paris, Poussielgue, 1887, in-12 de ix-505 p., 3 fr. — 5. *Œuvres complètes* du comte du Pontavice de Heussey. Paris, Quantin, 1887, 2 vol. in-8 de iii-336 et 343 p., 16 fr. — 6. *L'Abîme*, poésies, par Maurice Rollinat. Paris, Charpentier, 1886, in-16 de 292 p., 3 fr. 50. — 7. *Rimes de combat*, par Charles Grandmougin. Paris, A. Lemerre, 1886, in-12 de 161 p., 3 fr. — 8. *Les Anniversaires*, par Louis Tiercelin. Paris, A. Savine, 1887, in-12 de 216 p., 3 fr. 50. — 9. *Clairons et binious*, par L. Durocher. Paris, 1885, A. Dupret, xxvi-243 p., 3 fr. 50. — 10. *Scènes et légendes*, par Guy Delaforest. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-4 de 319 p., avec grav., 4 fr., et in-12 de 322 p., 2 fr. — 11. *Les Moines*, poésies par Émile Verhaeren. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 100 p. 3 fr., — 12. *Les Déchirements*, poésies, 1878-1884, par Emile Mariotte, avec un sonnet adressé à l'auteur par François Coppée. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 de 167 p., 3 fr. — 13. *La Viole d'amour*, par Paul Mariéton. 2e édition. Paris, Lemerre, 1886, in-16 de 125 p., 3 fr. — 14. *Cris d'amour et d'orgueil*, par Hippolyte Buffenoir. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18 j. de xiv-199 p. et in-12 de 322 p., 4 fr. et 2 fr. — 15. *A travers le cœur, pensées, lettres, poésies*, par Mme Juliette Joinville d'Artois. Ouvrage orné de 15 dessins par G. Gostiaux et F. Besnier. 2e édition. Dentu, 1887, in-12 de vii-270 p., 5 fr. — 16. *Les Tendresses*, par Charles Fuster. Paris, P. Monnerat, 1887, 2e édition, in-12, 4 fr. — 17. *Sonnets mystiques* (*les pays du soleil, le sphinx, Eden, la lande, Isis, Océane, les géorgiques*), par Jacques Villebrune. Paris, E. Plon et Nourrit, 1886, in-12 de 409 p. — 18. *Vernon, vingt minutes d'arrêt. Heures noires et nuits blanches*, poésies d'un ouvrier, par Adolphe Vard. Paris, de Brunhoff, 1886, in-12 de xxii-298 p., 3 fr. 50. — 19. *Par les routes. A la mer. Bouquets anciens. Portraits et paysages. Joies et tristesses*, par Sutter-Laumann. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 de 293 p., 3 fr. — 20. *Le Jardin des racines noires*, par Ernest Prarond. Paris, A. Lemerre, 1886, in-16 de 71 p., 2 fr. — 21. *Sérénités*, par Albert Tinchant, avec dessins. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., in-16 de 283 p., 3 fr. 50. — 22. *La Poésie des bêtes*, par François Fabié. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 j. de xv-175 p., 3 fr. — 23. *En plein bois*, par Jules Forget. Paris, A. Lemerre, 1887, in-16 de 209 p., 3 fr. — 24. *Écrin de poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles*, traduites par François Vallon. Paris, A. Lemerre, 1886, in-8 de ii-282 p., 5 fr. — 25. *Premières poésies*. (*Poésies légères. Feuilles mortes*). Nouvelle édition augmentée, par M. H. Tichy. Paris, Jouaust, 1887, in-18 de 151 p., 3 fr. — 26. *Fleurs d'Ardenne*, par Arthur Drumaux. Bruxelles, A. Vandenbroeck; Paris, Palmé, 1887, in-12 de iv-216 p., 2 fr. 50. — 27. *Sônes et visions*, par Sylvane. Paris, A. Lemerre, 1886, petit in-16 de 94 p., 2 fr. 50. — 28. *Les Légendes du livre*, par F. Fertiault. Paris, A. Lemerre, 1886, in-8 de 220 p., 6 fr. — 29. *Les Chats*, par Alfred Ruffin. Paris, Jouaust, 1886, in-18 j. de 48 p., 1 fr. 50. — 30. *La Légende de Normandie*, par Aristide Frémine. Paris, A. Lemerre, 1886, in-8 de 130 p., 3 fr. — 31. *Les Baisers perdus*, par Louis Marsolleau. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 j. de 261 p., 3 fr. — 32. *Poésies pour tous*, par Mme Anaïs Ségalas. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 j. de 175 p., 3 fr. — 33. *Jéhovah*, poème de Carmen Sylva, traduit par Hélène Vacaresco. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18 de 54 p., 2 fr. — 34. *Poèmes et poésies*, par Théophile Poydenot. Paris, G. Ronner,

1887, in-12 de 477 p. — 35. *Printanières*, poésies, avec un dessin de H. Berteaux, par Th. Maisonneuve. Paris, Jouaust, 1887, in-16 de 104 p., 1 fr. — 36. *Les Lointains*, par F. Fleuriot-Kérinou. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 119 p., 3 fr. — 37. *Les Soirs de défaites*, par le Mis de Pimodan. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-16 de 247 p., 3 fr. 50. — 38. *Œuvres d'un désœuvré*, par Jules Le Fèvre-Deumier. Paris, Firmin-Didot, 1887, 2 vol. in-4 de viii-511 et xv-592 p., 10 fr.

« Il est encore des roses », dit la romance. Il est encore de fraîches imaginations et de beaux vers. C'est inutilement qu'on allègue les applications prosaïques de notre époque, l'universelle indifférence pour les charmes du rythme, et l'irréparable discrédit commercial où sont tombés les volumes de poésie; le nombre, loin de diminuer, va croissant, chaque jour, de ceux qui versifient obstinément : les promenades à travers les champs et les bois, les tendresses partagées, la joie d'avoir vingt ans, la fuite trop rapide des heures de soleil et d'azur et les réveils du cœur; ou, qui, sur un mode plus élevé, plaignent mélancoliquement les désillusions de la vie et les angoisses de l'au-delà. Parmi tant de volumes nés au jour le jour, soit d'un vague désir de personnalité littéraire, soit d'un besoin irrésistible d'expansion, tantôt le produit des entraînements sincères, tantôt issus d'une confiance trop naïve dans les promesses d'une destinée qui s'égare à travers les routes éternellement battues; parmi tant de volumes amoncelés, il en est de bien médiocres, de bien inutiles; mais aussi, que de forces vives ont été dépensées dans beaucoup d'autres, qui, la plupart, passent inaperçus, parce que l'excès de production et l'abondance des œuvres empêchent de les distinguer! Aujourd'hui, nous sommes servis à souhait pour l'abondance comme pour la variété : hautes épopées, chants d'héroïsme ou d'amour, expansions lyriques, tableaux de mer et paysages champêtres, drames et traductions en vers, il n'y a qu'à prendre et à choisir.

1. — L'*Amadis*, de M. de Gobineau, appelle d'abord notre attention par l'importance du plan et la hauteur de l'idée. L'œuvre, malheureusement, est restée inachevée ; l'édifice n'a pas reçu son couronnement, et l'impression d'ensemble échappe à qui voudrait le juger dans la proportion de toutes ses parties. Né en 1816 d'une famille ardemment royaliste et profondément religieuse, le comte de Gobineau, dont la vocation littéraire s'était éveillée de bonne heure, avait reçu, avec cette double initiation politique et morale, l'empreinte intellectuelle ineffaçable de l'époque où s'ouvrit sa jeunesse. Lors de sa vingtième année il tombait en plein romantisme et jusqu'au dernier jour il resta romantique. Sur la fin de sa carrière, honorablement connu comme érudit, orientaliste, narrateur de voyages et philosophe, il rêva de donner à ses tendances aristocratiques une expression idéale, et, après avoir écrit l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, il livra l'*Amadis*, le résumé poétique des pensées de sa vie, l'harmonieux commentaire de

ses croyances sociales, de sa thèse favorite sur la destinée des familles humaines. L'idée de ce poème ? Elle est absolument mystique, symbolique et abstraite. Les personnages ? Ils viennent en droit chemin du pays nacré des légendes. Nous sommes loin, très loin ici du monde où s'agitent les tristes acteurs du réalisme contemporain. Les héros se nomment Amadis (Amadis, que l'auteur revendique à titre d'aïeul), Florizel, Gauvain, Oriane, Viviane, Merlin, Urgande, Galaor, Diamantine. Les traîtres, les gredins, sont Garamant, Agolant, Barrabas, et le second empereur byzantin Théophraste. Au gré du poète, les uns représentent l'amour, l'honneur, la liberté ; les autres incarnent le matérialisme et l'athéisme. En deux mots, et pour sortir des brouillards de cette conception pseudo-mythologique, la race blanche personnifiée dans Amadis et ses congénères s'y voit écrasée par la race jaune dont les ennemis du « Donzel de la mer » ont préparé le triomphe passager. C'est l'image toute prophétique des événements qui s'accompliront. Une nouvelle invasion de Huns menace notre monde physique et intellectuel : la Russie, dès maintenant, trace et jalonne la voie aux futurs Attila ; Amadis, Oriane, Merlin, devront succomber. Mais que la civilisation se console ! Ahriman, le dieu de la fange, le dieu des « jaunes, » l'assassin de la chevalerie, reconnaît enfin, à l'apothéose de ses victimes, que le matérialisme, malgré ses ravages dans le domaine de la pensée et de la foi, ne peut vaincre l'idéal qui planera dans la lumière de la vie immortelle. De pareils thèmes ne se discutent pas. On les accepte d'emblée ou on leur ferme son cerveau. Hâtons-nous de le dire, les nuages dont l'idée s'enveloppe sont maintes fois déchirés par les éclairs de la grande poésie. Autant d'illuminations soudaines, qui frapperaient bien davantage si elles n'étaient point trop fugitives. A lire les vers du comte de Gobineau, il semblerait qu'on feuillette une des premières partitions de Verdi. Même fougue, même impétuosité de verve ; çà et là des morceaux enlevants comme certaines cavatines, certains ensembles du maître de Busseto ; mais aussi mêmes négligences, mêmes incorrections, mêmes banalités : beaucoup de flamme, encore plus de scories et de cendre. Puis, à travers cela, des ballades, des chansons, des paysages charmants, des expressions, des vers d'une coloration énorme comme des pourpres ou des ors de Delacroix. Du reste, une étonnante variété de rythmes se détache sur l'opacité du sujet. Généralement les débuts des divers chants ont un éclat brusque, un « coup de soleil, » qui s'éteint progressivement, pour être ravivé, de distance en distance, par de furtives étincelles. Dans ces ouvertures, passe un vigoureux souffle d'épopée qu'on dirait un écho prochain des grands clairons de la *Légende des siècles*. Telle l'entrée du premier chant :

> Je suis le moyen âge et j'ai tranché la tête
> Du jeune Conradin....

Ou la tirade, d'un fini presque impeccable et d'une parfaite sonorité :

Je n'ai pas vu sortir de la vague océane
Cette Anadyomène à la chair diaphane
Enroulant ses cheveux au marbre de ses bras.

. . . . . .

Je n'ai pas vu passer dans les clartés obscures
De la nuit caressant les toits du Parthénon,
Les coursiers argentés des brillants Dioscure,
Ni le char de Cérès, ni les paons de Junon....

Ou encore cette heureuse exposition :

La nuit quittant le ciel en détournant la tête
Détachait le croissant dont son front s'éclairait ;
Sa robe secouait mainte et mainte planète
Qui dans le fond du ciel en tombant s'égarait.

Et ces paroles d'adieu du poète à ses fictions :

Vous ne mourrez jamais, divine créature
Que vos exploits passés arrachent au néant.
Vous gardez votre nom, vous gardez vos armures,
Vous ne changerez pas de formes, de figures ;
Vous sortez immortel de l'abîme béant.

Enfin sont vraiment dignes d'être recommandés : l'ariette *Monastère, monastère*, la plainte de Florizel « triste, triste comme un linceul ; » l'hymne à la joie sonnant ses fanfares dans la seconde partie, le paysage de Nicée, les quatre premières strophes de la Mort des fées, la Chanson à boire des paysans, la Légende du saint Graal, le Camp de Gauvain sur le Parnasse, le récit des présages et l'exode du *Crépuscule des Dieux*. Pourquoi faut-il qu'en opposition avec ces beautés on ait à voir tant de familiarités de coupe et de langage, tant d'amplifications puériles et le parti pris si apparent du décousu et de l'inintelligible ? Pourquoi faut-il qu'on rencontre, dans le chant de la *Boue*, ce calque trop fidèle du fameux tableau des Larwes de l'avenir brossé par Edgar Quinet, sur le sujet de l'enchanteur Merlin, tant d'allusions excessives, tant d'exagérations déplacées ? Mais la perpétuelle inégalité c'est l'écueil où se brise inévitablement, dans ces entreprises périlleuses, le talent sincère que ses meilleurs efforts sont impuissants à porter jusqu'aux frontières du génie. En résumé, dans les vingt mille vers de M. le comte de Gobineau, on en recueillerait facilement cinq cents coulés en bronze ou taillés dans le diamant, et qu'eût signés un grand poète. Il ne serait pas aussi commode, à notre avis, d'obtenir un chiffre égal de bien des recueils prétentieux des poétereaux de nos jours.

2. — Mme Auguste Penquer, animée du même courage que l'auteur d'*Amadis*, n'a pas craint non plus d'affronter les hauteurs épiques et de concevoir l'une de ces œuvres qui, par leur nature, leur caractère, semblent être une inconséquence cérébrale, une utopie de l'imagination,

en notre époque non seulement insensible à la poésie en général, mais esthétiquement contraire aux fictions du genre héroïque et du merveilleux. Elle n'a pas voulu se demander, un instant, à elle-même, si les douze chants d'une épopée d'amour ne risqueraient pas d'être aussitôt jugés comme l'entreprise la plus vaine, la plus chimérique, de de toutes celles que les poètes poursuivent obstinément dans les régions solitaires de l'idéal. Mais, douée du génie des vers, née de la vieille patrie bretonne, elle a suivi en liberté les mouvements de son imagination, en cette contrée pleine de souvenirs. Retrouvant à travers les plages ou les forêts celtiques l'ombre de la druidesse armoricaine, elle l'a chantée. Le père du romantisme, l'immortel Châteaubriand, avait pressenti qu'un jour pourrait être mis en vers et développé avec tous les ornements de la rime et du rythme l'admirable épisode des *Martyrs*. Mme A. Penquer, déjà connue pour deux volumes de belles poésies lyriques, aura eu l'ambition de réaliser ce rêve. Muse contemporaine, elle a glorifié la prêtresse antique. Femme elle a célébré la vestale inspirée. De la mystérieuse Velléda, une abstraction sublime, elle a fait une personnalité vivante, et, jetant la passion dans le cœur de l'insensible Endore, ressuscitant les légendes enfouies à une profondeur de vingt siècles dans la terre sacrée des druides, s'impressionnant tour à tour des images du passé et des spectacles éternellement grandioses de la nature, elle a créé un vaste poème, dont on gardera la mémoire comme d'une tentative généreuse et forte. Arrivés aujourd'hui à leur quatrième édition, les chants de *Velléda* eurent l'honneur d'être applaudis des écrivains les plus éminents de la littérature française : Guizot, Charles de Rémusat, Michelet, Émile Augier, Victor Hugo, Sully-Prud'homme. Une œuvre si longue, si difficile, ne saurait être impeccable. Celle-ci a ses taches, ses défauts. La critique reprocherait à l'ardente panégyriste de Velléda l'abus de l'exclamation et de l'invocation, employées comme les formules provocatrices de l'enthousiasme. Elle trouverait que le personnage principal absorbe trop les autres caractères. Eudore est sacrifié à Velléda. La voix de la femme couvre trop uniformément celle de l'homme. On n'entend pas assez, chez le héros romain, les mâles accents, le pathétique sentimental. Mais, sauf ces légères réticences, elle n'aurait que des éloges pour la continuité du souffle qui soutient sans défaillance les diverses parties de cette large composition, pour l'abondance des images, l'expression ferme et concise des pensées, la noblesse constante du style. Le troisième chant, le sixième, où, selon l'opinion de Sully-Prud'homme, l'enfer est décrit magistralement, les neuvième et dixième, ont de la véhémence dramatique.

3. — Encore une épopée : l'*Antéchrist*, par M. A. Fayet, l'auteur de la *Cité divine*. Tandis que la prose réaliste (un simple rapprochement),

demeure attachée à la peinture des mœurs contemporaines comme le mollusque à son rocher, voici qu'une imagination de poète s'envole à tire d'aile jusqu'au dernier jour du monde. On avouera qu'il serait difficile d'aller plus loin, à moins d'être le Dante. Or, le génie de l'immortel Florentin eût simplement suffi pour traiter un sujet d'une telle envergure : la sombre évocation des temps où l'homme en qui se résumeront la malice de tous les âges, la force de séduction et la cruauté de tous les ennemis du Christ, le Satan apocalyptique, étendra sa domination perverse sur le monde entier, avant que n'ait sonné l'heure suprême de la lutte où la vérité écrasera l'erreur, où le ciel foudroiera l'enfer. Sujet grandiose s'il en fut et que pourtant la poésie n'a que rarement effleuré. Une faible composition du XIIIe siècle, le *Tournoiment de l'Antéchrist*, par un moine de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, Huon de Méry, et, au XIXe siècle, une ode de Victor Hugo, la treizième du IVe livre des *Odes et ballades :* l'histoire de notre littérature ne signale guère autre chose, en dehors des commentaires de la science religieuse, sur ce thème de la terrible persécution finale qu'annoncent les Écritures. M. Fayet s'est servi rigoureusement des données générales de la Bible et des traditions chrétiennes pour construire son poème, et il ne s'en est guère écarté, dans les lignes principales, sauf à tenir compte dans les développements de son sujet des métamorphoses que devront accomplir parmi le monde le progrès des inventions et les révolutions du temps. Les noms de ses personnages ont une parfaite transparence. L'appellation d'Azraël qu'il donne à l'Antéchrist est la même que les traditions de l'Orient attribuent à l'Ange exterminateur. Les noms des autres personnages désignent les éléments principaux qui entrent dans la conjuration du mal, ou qui en sont les organes : la sophistique du lettré, la violence du soudard, l'apostasie du prêtre, armées tout à la fois contre l'Église symbolisée par Christiana. En des vers qui n'appartiennent que d'assez loin aux théories contemporaines, sous le rapport de la richesse de la rime, mais éclairés par un vague reflet lamartinien, M. A. Fayet a narré, comme avec une sorte de prescience idéale due aux lumières de la littérature sacrée, les phases diverses du règne à venir de l'Antéchrist. L'intérêt de la composition et la pureté des croyances qu'elle respire, lui vaudront, au sein du public chrétien, des appréciateurs sympathiques. On y reconnaît de quasi-réminiscences d'Alexandre Soumet, le chantre de la *Divine épopée.*

4. — Dans son poème de *Théa,* où se développe, sous une affabulation symbolique, la vie chrétienne avec sa sublimité et ses joies, mais aussi avec les obstacles qu'elle doit surmonter, avec les passions dont il lui faut triompher, avec les douleurs qui l'éprouvent et la sanctifient, le P. Sernin-Marie de Saint-André semble s'être posé un problème

dont les termes ont été, pour ainsi dire, rendus difficiles à plaisir. En effet, entreprendre une vaste composition semi-narrative en n'y introduisant qu'à contre-cœur l'amour humain, l'amour profane; en éliminer d'une manière presque absolue les précieux éléments d'inspiration que le poète peut tirer du spectacle des entraînements du cœur; ne la traiter, littérairement, cette passion si naturelle et en même temps si indispensable dans le plan divin pour la conservation des êtres, que d'une main contrainte, c'est avoir voulu bien compliquer sa tâche. Si le Père Sernin-Marie, par un saint scrupule de prêtre et de moine, a renoncé à puiser à la principale source « des sentiments riches en effets dramatiques » pour sacrifier « un évident accroissement d'intérêt à des convenances d'un ordre supérieur, » nous devons nous incliner avec vénération, en tant que chrétien, devant les motifs qui lui ont commandé cette réserve; toutefois, comme critique littéraire, nous avons lieu de regretter qu'il ait négligé quelques-unes des meilleures ressources artistiques de la vie et de l'action. Son œuvre est excellente, néanmoins, comme noblesse et comme pureté; et elle remplit son but, qui est de montrer, sous un voile de poésie, les grâces à poursuivre, les dangers à éviter, les efforts à accomplir, les vertus à pratiquer, les consolations à attendre, en un mot tout ce qui fait la destinée d'un disciple de Jésus-Christ en ce monde. Elle offre une image fidèle de la grande existence chrétienne, depuis l'aube jusqu'à la consommation, depuis ses premiers élans jusqu'à la sainteté. Du côté de l'exécution, *Théa* n'est pas aussi complètement irréprochable. On y remarque des inversions laborieuses, des périodes contournées péniblement, et des vers inharmonieux comme les suivants où le souci de la pensée ne se concilie pas autant qu'il serait désirable avec les exigences du style et du décor de la phrase :

Je sais bien, *de ce toit étant la fille unique*,
Que d'honorer les saints son cher maître se pique.
. . . . . .
De fils — quand vous saurez sous quel fardeau je plie,
Lorsque mon cœur brisé vous aura tout appris,
Oh! donnez-moi le nom — malgré mes cheveux gris.
. . . . . .
Où qu'allassent les yeux, tout attristait la vue.
. . . . . .
Votre histoire, mon fils, qu'elle est donc attachante!
. . . . . .
Des ouvrages créés par l'Auteur de la vie,
Homme, en toi je salue, étonné, le plus beau!

La gravité du sujet, la sécheresse inévitable de certains développements philosophiques, excusent, à la rigueur, ces négligences éparses en un gros volume de quinze mille vers.

5. — A ce groupe de poètes chrétiens et spiritualistes appartient

encore le comte du Pontavice de Heussey, que la publication posthume de ses *Œuvres complètes* par la maison Quantin a soudainement révélé comme un penseur profond, comme un artiste supérieur. Né en 1812, mort en 1876, le comte du Pontavice appartient littérairement à la pléiade des écrivains du second Empire ; mais certaines de ses opinions le rattachaient à la génération ardente qui, de 1830 à 1848, ne cessa de batailler en faveur des utopies non moins dangereuses que généreuses du socialisme. Les deux volumes se composent : 1° de l'œuvre déjà publiée de M. du Pontavice de Heussey, revue et corrigée sur ses manuscrits originaux ; 2° de son œuvre inédite réunie sous le titre général de *Poésies posthumes*. Cette dernière partie contient des pièces détachées écrites à des époques différentes mais dont quelques-unes, ayant une allure politique, se datent par la façon même dont elles sont traitées. Malgré ce qu'en disent les éditeurs et les amis du poète, déclarant que ces productions posthumes ne le cèdent en rien au reste de l'œuvre, on reconnaît trop au négligé, à l'incomplet de la forme, que la plupart d'entre elles avaient été jetées sur le papier sans arrière-dessein de publication, selon l'inspiration ou la fantaisie du moment, et que l'auteur, n'ayant pas eu le temps de les revoir, de les coordonner, elles manquent forcément de cohésion. Parmi les pièces les plus remarquables du premier tome (*Études et aspirations; sillons et débris*), on cite : *La Liseuse*, *Imhof*, *Le Sacrifice*, *Bonsoir* et *L'Épilogue*. Le deuxième volume (*Poésies viriles*) débute par une superbe traduction du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Les morceaux intitulés : *La Sœur*, *le Forgeron*, *Ode à la création*, ont des parties magistrales. Le comte du Pontavice de Heussey eut l'honneur d'employer, avec un entier désintéressement, sans vain désir de gloire, toutes les ressources d'un indéniable talent, à glorifier les grandes idées, le devoir, le culte de l'idéal, l'ascension vaillante de l'âme vers le bien et le beau.

6. — Avec M. Maurice Rollinat, l'un des récents favoris de la vogue, nous descendons de ces hauteurs pour retomber dans les œuvres de métier proprement dites, bien qu'en son recueil vaguement intitulé *l'Abîme* s'affiche de manière très apparente le caractère abstrait, philosophique. Ici, les prétentions étant beaucoup plus accusées, nous avons le droit d'être plus minutieux quant à l'examen des détails et de nous montrer plus difficiles. Au reste, M. Rollinat prend soin de nous mettre en garde dès le début, dès les premières lignes dont l'expression est tout de suite inquiétante :

> Notre âme, ce *cloaque* ignoré de la sonde,
> Transparaît *louchement* dans le visage humain.
> — Tel un étang *sinistre* au long d'un vieux chemin
> Dissimule sa *boue* au miroir de son onde.

Nous pressentons déjà l'imitation et le grossissement de Baudelaire

non compris, l'accumulation sans mesure et voulue de termes exprimant le mal, les ténèbres, la honte, les instincts sordides, etc.

Qui donc a jamais vu les haines endormies,
Les projets assassins, les vices triomphants,
Les luxures de vieux, de vierges et d'enfants,
Sourdre distinctement des physionomies?

A travers le patient et excessif travail de la forme, ce que nous percevons de plus clair, c'est la recherche du mot transposé avec l'idée, et détourné de son sens primitif, pour produire inévitablement cet effet regrettable : de fixer l'attention du lecteur sur la phrase bizarre, ce qui l'empêche de suivre l'idée, quand il y en a une. Ainsi, dans la même pièce à laquelle nous avons emprunté les précédentes citations, des formules comme celles-ci : « Le facies du coupable ; » « Exhibe le poison de son hideux péché ; » « Dardant sa vitesse ; » etc., et deux pages plus loin, ces deux étranges vers à propos de la pensée :

En nous elle *plombe* et *tarit*
L'illusion verte qui rit.

Tarir et plomber une illusion verte ! Si elle est tarie, elle ne peut être plombée, n'existant plus... Ailleurs, c'est l'emploi continuel, exagéré, du système de comparaison trop fréquent chez Baudelaire, qui consiste à chercher la métaphore non dans la nature, mais dans les instruments de l'industrie humaine, quelquefois les plus vulgaires.

Si M. Maurice Rollinat n'aspirait qu'à faire valoir son mérite poétique, on le lui reconnaîtrait sans peine. Le rythme est presque toujours chez lui bien manié, on dirait même avec maestria s'il pouvait y en avoir à composer des strophes seulement avec des mots. Mais il vise à la profondeur, et c'est là ce qu'une appréciation sérieuse lui refuse, en dépit des illusions où les nombreux amis et panégyristes du poète des *Névroses* se plaisent à l'entretenir. Sa manière, on n'est pas longtemps à la découvrir. D'ordinaire, M. Rollinat ne se consume point à chercher une idée, ou la face d'une idée ou un moyen de la rendre plus saisissante : il prend la première venue, un mot plutôt comme : « l'horreur, le vice, l'ennui, » toujours un mot exprimant une dépravation ou un mauvais instinct. Puis il ramasse les idées qui s'y rattachent et les débite à la file les unes des autres, en les exprimant tour à tour par deux procédés opposés : le terme métaphysique, abstrait, purement immatériel, ou la métaphore, la matérialisation de l'idée, procédé poétique puissant et universellement employé, mais qu'il ridiculise en cherchant de préférence des images bizarres, grossières, plates, empruntées aux manœuvres usuelles de la fabrication et de l'industrie, des images qui parfois ont quelque justesse, mais qui restent sans effet parce qu'elles arrêtent l'esprit au lieu de le conduire. Trop de science, pas assez de sincérité.

7. — Autrement salubres nous paraissent les *Rimes de combat* de M. Charles Grandmougin. Le titre n'est pas nouveau; car il avait déjà servi à un recueil de vers publié sous le nom de M. André Alexandre. Du moins, les pièces elles-mêmes sont originales. Le poète soutient le bon combat contre les turpitudes actuelles, les empoisonnements des falsificateurs, les filles plâtrées, les fausses ambitions, les sots rêves, les orgueils mesquins, les préjugés étroits et les banalités insipides. Un langage âpre et concis qui rappelle parfois Régnier, des idées fortes et saines, pas de faux sentimentalisme, ni de lyrisme outré : telle en est la caractéristique. Le vers concis et plein cingle rudement les vices et les travers du jour. C'est de la vraie poésie satirique avec un grain d'idéal.

8. — On peut rapprocher des *Rimes de combat* les *Anniversaires* de M. Louis Tiercelin, que traversent de généreuses poussées d'enthousiasme. Les pages : *A Corneille*, nous ont particulièrement frappé. Il nous a semblé consolant d'entendre une voix d'or s'élever pour qu'on laisse toujours à la noble tragédie la place où s'appuyaient ses cothurnes, et que voudrait accaparer uniquement le drame naturaliste avec ses sabots et ses souliers sales. Par contre, la *Mort de Chénier* nous a paru très faible. Certes, il faut rendre justice au sentiment qui l'a dicté; mais il ne suffit pas d'être animé d'un vertueux élan d'admiration pour créer de beaux vers. La plupart de ces strophes n'ont pas d'accent. Les images sont absentes. La versification rappelle les plus froids des alexandrins classiques. *Jeanne d'Arc* et deux ou trois autres fragments créés de verve rachètent heureusement ces inégalités et relèvent le ton général du livre.

9 et 10.— Le souffle patriotique anime aussi les *Clairons et Binious* de M. Léon Durocher et les *Scènes et Légendes* de M. Guy Delaforest. Le premier poète — trop dédaigneux de la vieille Bretagne idéale et croyante, trop enthousiaste d'une Bretagne inédite, révolutionnaire et libre-penseuse — intéresse néanmoins par la véhémence avec laquelle il exalte le culte de la grande patrie réunissant tous ses fils, les Celtibères comme les enfants du centre et du midi, sous les plis du même drapeau. Le second, avec moins d'ambition, moins d'éclat littéraire en apparence, a fait revivre, sous forme de dialogues, quelques-unes des meilleures pages de notre histoire et de nos légendes nationales. Celui-ci ne cherche pas à frapper l'imagination par un pathétique violent ou par un drame qui empoigne : il se borne à représenter dans une langue très pure, l'enfance d'un héros ou l'épisode simple et touchant de la vie d'un grand homme. M. Guy Delaforest cherche plutôt l'essence et la raison du développement des sentiments d'héroïsme que le faire héroïque lui-même; et néanmoins il a composé un beau livre : de ces vers nets et sobres, de ces hauts sentiments exprimés se dégage une idée fortifiante de devoir, de grandeur et de vertu.

11. — La note fière, élevée, nous la retrouvons dans un volume de caractère bien différent : les *Moines*, de M. Émile Verhaeren, où réside une très remarquable force de lyrisme, s'annonçant, dès le début, par cette invocation superbe :

Je vous invoque ici, moines apostoliques,
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,
Astres versant le jour aux siècles catholiques,
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu ;

Solitaires assis sur les montagnes blanches,
Marbres de volonté, de force et de courroux,
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches
Sur les remords ployés des peuples à genoux ;

Vitraux avivés d'aube et de matin candides,
Vases de chasteté ne tarissant jamais,
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides
Des rives de douceur et des vallons de paix.

Des portraits de moines, des croquis de cloîtres, c'est, en effet, toute la matière de ce recueil, que rendent fort original l'abondance et le coloris des images, la modernité du style, la distribution heureuse des mots nouveaux et à effet. La description y tient une assez grande place, mais une description pleine de relief, personnelle et saillante. La phrase ne paraît jamais banale. Le mot est puissant et coloré, d'une nouveauté un peu recherchée, mais toujours très expressive. Le volume est mince de format; et cependant il renferme beaucoup de beaux vers.

12. — Les *Déchirements* de M. Émile Mariotte continuent la série des beaux et nobles sujets. De la philosophie, des inspirations patriotiques bien sincères, des récits épiques et des sujets héroïques, à la façon de Victor Hugo, en sa *Légende des Siècles*, et de Coppée dans ses *Récits et élégies*, puis l'éternel amour, un amour sain et vrai, sublimé par la souffrance : ce serait parfait si la forme n'y trahissait le bon vouloir de la pensée. Peu ou point de style, une phrase sans nerf, sans relief, sans particularisme, presque sans image : ce sont les imperfections assez graves du recueil de M. Émile Mariotte. Néanmoins, comme l'auteur est d'excellente foi, qu'il exprime simplement ce qu'il sent simplement, nous préférons encore sa franchise émue à de certaines exagérations du style contemporain, — quoiqu'il soit regrettable de ne pas rencontrer chez lui cette personnalité d'expression qui excite à la lecture et retient la curiosité. Le *Réveil du Dante* est la meilleure pièce à signaler.

13 et 14. — La *Viole d'amour* de M. Paul Mariéton nous amène maintenant à parler d'une succession de recueils voués aux expansions intimes et personnelles. La transition n'est pas très heureuse, pour commencer. M. Mariéton nous offre des vers où son cœur parle, où sa

jeunesse fleurit, où ses chers désirs s'expriment languissamment. De la simplicité, de la naïveté, de la sincérité, nous en trouvons à chaque page; mais nous cherchons en vain la poésie véritable dans cette poésie faite de prose rythmée, — faiblement rythmée, — dénuée d'images, et dont l'oreille ne saisit qu'avec incertitude la mesure. C'est traiter de façon bien rigoureuse, pensera-t-on, l'auteur de la *Viole d'amour*, un disciple de Frédéric Mistral. Du moins reconnaissons-nous volontiers que la modestie de ce tendre rimeur lui gagne finalement les sympathies des amis inconnus auxquels il lui convient de révéler l'histoire de son âme.

Non ! non ! je ne suis pas ce qu'on nomme un poète :
Je n'ai jamais chanté que pour bercer mon cœur.

La muse de M. Hippolyte Buffenoir n'a pas, elle, de ces humilités. Ses violences, ses surexcitations voulues, ses poses prétentieuses n'en sont que plus fatigantes à l'esprit; et, quand on en a lu consciencieusement une cinquantaine de pages, enfin écœuré de tant de banalité, de pâleur, on s'empresse de fermer le livre et de passer à un autre exercice.

15. — Nous n'aimons guère davantage les confidences de Mme Juliette Joinville d'Artois, dites *A travers le cœur*, et s'épanchant sous forme de réflexions, de lettres, ou de pièces rimées. A en croire les amis de l'auteur, les pensées, que sillonne un trait rapide et lumineux, émanent visiblement d'un esprit supérieur. « Les lettres, par leur style naturel, souple, nerveux, concis, plein de grâce et de feu, sont d'un irrésistible attrait. — Les poésies, à une sensibilité exquise, joignent une vigueur de passion qui entraîne, une puissance de vérité qui captive, pénètre, remue. » Dussent-ils nous accuser d'un aveuglement complet, nous avouerons que nous n'avons distingué nulle part ces extraordinaires mérites. Encore maintenant nous ne voyons pas quel intérêt pouvait avoir pour le public, le monde, la presse (*A travers le cœur* est dédié à la presse) la réunion de ces fragments sans cohérence et sans signification : épîtres d'une femme malade à son médecin en voyage, romances à la nature, soliloques joyeux ou tristes, encouragements aux jeunes poètes, et autres mièvreries d'une égale importance. Que Mme Joinville d'Artois soit, dans le particulier, une très aimable personne, nous ne saurions le mettre en doute. Mais par quelle fièvre d'abandon nous livrer ainsi le secret de ses moindres billets où traînent des étourderies de pensionnaire comme celle-ci, adressée à une amie intime : « Vous faites la moue ? Et à votre place j'en ferais autant, allez !.. En attendant, plongez bien vite votre regard dans ces yeux que vous aimez tant, et embrassez-moi bien fort ? » Que ces gentillesses sont donc plaisantes pour le lecteur !... Quel motif encore à Mme Joinville d'Artois de nous donner des nouvelles de sa tante,

ou de nous entretenir, en prose et en vers, de ses insomnies et des agitations que lui causent ses particuliers souvenirs !... Le volume est, du reste, très élégant, orné de quinze dessins et fort bien imprimé.

16. — Laissons ces innocents badinages d'une muse féminine et retournons à la vraie poésie. Les *Tendresses* de M. Charles Fuster vont nous consoler d'abord d'en avoir été trop longtemps sevrés. Elles annoncent un écrivain de haut avenir, l'un de ceux qui prennent, inévitablement, lorsqu'une longue étude a mûri leurs facultés, la tête de leur génération. Une langue correcte et pure, de bon français sans mots nouveaux ni désaccouplements, un vers bien fait, bien sonnant à l'oreille, que ne chevauchent ni les enjambements disgracieux ni les césures fantastiques de l'école moderne : ces mérites de forme séduisent à première vue. Ils ne font qu'ajouter au charme des sujets. Ce sont des chants de jeunesse, à l'aurore de la vie, chants d'amour, naturellement : amour qui espère, amour qui souffre, amour qui regrette ; des croquis de paysage, mais jamais pour la description sèche, entraînant au contraire une idée par rapprochement ou un souvenir par comparaison ; quelquefois un regard de pitié ardente et fraternelle jeté sur les misères humaines, et, de temps en temps, un peu de philosophie, sans échevèlement de lyrisme, sans mots abstraits, sans élans outrés, une philosophie simple et attristée, celle d'un cœur jeune qui sent, et d'un cerveau sincère qui pense devant les étonnements de la nature et de l'humanité. Voilà, certes, un excellent livre de début, et qui promet infiniment.

17. — Les *Sonnets mystiques* de M. Jacques Villebrune sont aussi une œuvre de valeur. Jeter d'un seul coup huit cents sonnets à la face du public, c'est de l'audace, en vérité! Audace heureuse, cette fois, bien que la critique semble ne l'avoir pas comprise, en tardant à lui rendre justice; car nous avons ici l'un des recueils les plus soignés et les plus attrayants qu'ait mis au jour la bande nombreuse des sonnettistes. A vrai dire, on y retrouve un peu trop souvent la répétition d'une certaine vieille formule à savoir : un tableau de ruine, de ciel triste ou clair, puis à la dernière strophe l'inévitable comparaison : « Mon âme est semblable à cette ruine ou à ce ciel. » La reprise en devient monotone. L'auteur abuse, en outre, d'un procédé fâcheux de désarticulation synthétique, de transposition continuelle de noms et d'adjectifs. On y rencontre, à tout propos, des accouplements de cette sorte :

> Dans les *pâlis aspects* du soir occidental...
>
> . . . . . .
>
> Grâce aux *polis aciers* de vos patins volants.
>
> . . . . . .
>
> Comme un *tendu lutteur* émerveillant les foules.

Sauf ces quelques taches, les beautés surabondent: des paysages exquis de Méditerranée, d'Asie, des plages très réussies, des vues d'A-

frique, des couchers de soleil comme des incendies, de la couleur, du relief, du feu et du sentiment.

18. — *Heures noires et nuits blanches,* c'est le livre d'un artisan, livre intéressant à plus d'un titre. Il manque à M. Vard les qualités d'éminence qui font les grands poètes. Il n'a pas le sentiment de l'harmonie du rythme, de la strophe ; et, néanmoins ses vers touchent de près à la strophe. Les images lui sont peu familières. Mais quelle sincérité, quelle élévation de pensée, quelle simplicité touchante ! Cet homme inconnu, cet ouvrier de village qui s'est formé seul, est rempli d'étoffe ; son instruction est solide, étendue même ; il a le coup d'œil large, et il pense haut. Il mérite autant l'éloge que l'encouragement. — Sa poésie décèle l'influence habituelle de Lamartine et de Hugo.

19. — M. Sutter-Laumann, non plus, n'est pas un poète, dans l'acception complète du mot. Le rythme et l'art de marteler savamment le vers lui font défaut ; mais c'est un esprit poétique, tour à tour délicat, railleur et attendri, qui note ses impressions sur la route de la vie : sentiments, faits et paysages. Il a peu de lyrisme, mais on lui trouve une façon originale et touchante de voir les choses. S'il a choisi la rime, c'est qu'elle ajoute à l'enchantement des mots, c'est que naturellement elle s'est présentée à lui comme à tous ceux qui sentent et qui aiment. La première partie de son volume : *Par les routes,* où il narre ses impressions de voyage alors qu'il naviguait comme matelot, est particulièrement à remarquer : on y est ému et intéressé.

20. — De cette aimable franchise nous tombons dans l'affectation et l'ennui du *Jardin des racines noires,* de M. Ernest Prarond. Rien à en dire, sinon que le langage en est barbare, les mots chargés de bizarrerie et de mauvais goût, les vers désagréablement tortillés, avec rejets fantastiques, les prétentions à la philosophie très déplacées, et que les sonnets, en particulier, sont, à peu de chose près, détestables.

21. — Comme on goûte mieux après une telle lecture les charmes de la simplicité ! M. Albert Tinchant semble, en ses *Sérénités,* vouloir nous en offrir la reposante impression. Son principal mérite est, en effet, la sincérité, l'absence de pose, de déclamation, de hurlement et de faux pessimisme. De temps en temps on relève bien chez lui quelques crudités voulues et quelques brutalités d'expression à la moderne, relativement au sujet d'alcôve, — de ces choses déplaisantes, par exemple :

D'innombrables amours
Hypnotisaient sa chair malsainement lubrique.

Mais quand il se contente de rappeler un souvenir tendre, une impression enfantine de paysage, il a des vers charmants. A dire vrai, sa versification est peu savante, elle est même assez prosaïque et parfois plus que négligée, malgré des rejets et des enjambements qui veulent

faire croire à la virtuosité. C'est cette allure un peu abandonnée, chevillée un peu à la légère, qui donne en certains de ces contes en vers, comme une illusion lointaine, une apparence de Musset auquel M. Albert Tinchant a certainement pensé en écrivant. On n'a pas de meilleur compliment à lui faire, même en constatant que la langue et l'originalité de Musset n'y sont que parfois retrouvés.

22 et 23. — En notre époque d'expansion industrielle si avancée, un goût très vif nous pousse vers l'agreste, vers le primitif : nous avons tout un art nouveau exclusivement adonné, en poésie comme en peinture, aux choses de la rusticité. M. François Fabié a enrichi d'un beau livre ces études nouvelles de la campagne. En son recueil appelé la *Poésie des bêtes*, vous ne trouverez pas de fadeurs et de demi-teintes de sentiments ; mais vous y rencontrerez la nature, la campagne, les bêtes qui la peuplent et l'animent. Pas de recherche du mot à effet, de la rime rare, de nouveaux accouplements de vocables ; mais la traduction vraie, la sensation exacte. M. Fabié ouvre son volume par de belles strophes à son père bûcheron, où il explique le simple but qu'il poursuit à chanter la forêt qui les a nourris tous les deux :

> Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche
> De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
> Et de me souvenir chaque fois que j'écris,
> Que ma plume est fille de ta hache.

Sont à citer, parmi les morceaux de choix : *le Coq, les Moineaux, la Chatte noire, le Nid de roitelets, la Mort du geai, les Bœufs, la Couveuse, les Bûcherons*. Cette poésie n'est pas uniquement une poésie de description : elle abonde de sentiments et d'idées. Les vers ne sont pas toujours martelés et limés à la façon des subtils versificateurs du jour, mais ils sont francs et d'une frappe de bon aloi. L'Académie française a décerné l'une de ses récompenses aux alexandrins robustes de M. François Fabié. — Au-dessous de lui nous mentionnerons en passant, un jeune écrivain de la même école, M. Jules Forget, dont les poésies forestières : *En plein bois*, se ressentent heureusement de l'admiration ardente de l'auteur envers son maître, M. André Theuriet.

24. — Faire un choix des plus aimables poésies étrangères, contribuer à ouvrir l'esprit de ses concitoyens en grandissant leur horizon, en les forçant à sortir de leur exclusivisme intellectuel, en les obligeant à reconnaître qu'il y a d'autres grands écrivains au monde, au-delà de Racine, de Corneille, de Lamartine, de Victor Hugo ; pousser indirectement à l'étude des langues vivantes en provoquant chez les amateurs éclairés le curieux désir des parallèles entre l'original et la traduction : ce sont les idées excellentes qui nous paraissent avoir inspiré l'auteur de l'*Écrin des poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles*, et dont il a essayé la mise en œuvre scrupuleuse. M. Fran-

çois Vallon avait assumé là une tâche difficile et complexe. Réaliser l'idéal de la traduction parfaite qui rendrait, avec le sens et les pensées du modèle, sa couleur, son mouvement, sa musique, son style distinctif, et cela dans le même rythme, dans des vers de même forme et dans un nombre égal de vers : cet idéal est simplement inaccessible, et nous ne supposons point qu'on ait songé à l'atteindre. Offrir un décalque fidèle des sujets, une imitation heureuse du coloris, un écho reconnaissable de l'accent des maîtres, c'eût été prétendre assez. On n'ignore point par quelle expression de défiance sont presque toujours accueillies les traductions en vers, très profitables aux traducteurs en guise de passe-temps ou comme un salutaire exercice de style, mais, en général, d'une faible ressource pour le public. Si déjà la besogne est rude entre toutes lorsqu'il s'agit de plier à notre alexandrin l'hexamètre antique, lorsqu'on vise à reproduire, du moins mal possible, sa plénitude sonore, ses bonds, ses repos, ses chutes, combien plus difficile sera-t-il de transporter dans notre langue, sous des formes conventionnelles, des langues absolument contraires à son génie! Passe encore pour les idiomes latins dont les analogies avec la nôtre permettent jusqu'à un certain point l'assimilation. Autre chose est de se heurter contre les langues germaniques. La différence des genres, les oppositions de grammaire et de métrique, les désaccords perpétuels entre la mesure, la cadence et le son, forment à chaque pas des difficultés insurmontables. Les plus habiles s'y sont brisés. Donc, M. François Vallon n'a pu nous rendre que par à peu près la physionomie poétique des maîtres étrangers, c'est-à-dire l'essence propre et subtile de leur génie. Du moins n'a-t-il perdu ni son temps ni sa peine en composant de ces chefs-d'œuvre une version claire et facile ; car il en a formé un livre intéressant, varié, ayant du charme, et capable de susciter de l'émotion. On ne saurait trop le féliciter d'avoir choisi préférablement, parmi les poésies étrangères, celles qui apportent de nobles leçons et qui tendent surtout à l'amélioration de l'individu par l'art. Tels, la célèbre élégie de Gray sur un cimetière de campagne, le *Psaume de la vie,* cet hymne consolateur de Longfellow; l'*Église perdue,* de Uhland ; le *Cri de la caille,* de Louise Hensel : le *Chant de la chemise,* de Hood, et l'*Esto vir,* de Julius Sturm :

Pour tes nobles efforts n'obtiens-tu qu'anathème ?
Au calme des forêts, au vieux chêne debout
Demande le secret de demeurer toi-même,
De braver le mépris et d'aller jusqu'au bout.

Sans trop abuser des expédients de la paraphrase, des additions ou de l'apposition, sans guère tomber dans les inévitables contre-sens de détails qu'expliquent, sur de certains domaines, l'hétérogénéité des langues, M. François Vallon nous aura transmis sinon la sensation

exacte, la saveur intime du style des maîtres, du moins le charme des sujets et la vérité des sentiments. Il aura fait preuve de souplesse et de dextérité. Mais il commet une assertion erronée lorsqu'il présente son livre comme un essai unique de ce genre en français. En 1876, M. Amel mettait au jour une sorte d'anthologie internationale intitulée les *Étrangères*, dont il avait serti les moindres pièces avec un soin d'orfèvre, avec un goût très fin, très éclairé. Avant M. Vallon, cet écrivain délicat avait tenté, non moins ambitieusement, de faire passer dans la langue de Lamartine et de Musset, la naïveté, le charme sentimental d'Ulhand, et les rêveries des poètes du Nord.

25-37. — Obligé, faute d'espace, de grouper un certain nombre de volumes, de genres et de mérites divers, nous mentionnerons rapidement : les *Premières Poésies*, de M. Tichy, une édition nouvelle d'une production de jeunesse, une reprise sur l'oubli dont l'auteur eût pu s'épargner les frais sans danger de perte pour la postérité; — les *Fleurs d'Ardenne*, de M. Arthur Drumeaux, simples et innocentes comme leur titre ; — *Sônes et Visions*, par Silvane, où sont effleurés avec une certaine délicatesse, avec attendrissement, des sujets familiers aux rêveurs : joies et tristesses de la vie, amers regrets et doux espoirs, souvenirs lointains et réalités présentes, croquis et paysages bretons ; — les *Légendes du livre*, par M. Fertiault, un essai original de bibliophilie, en vers, en sonnets, tous dédiés à l'amour du livre ; — les *Chats*, de M. Alfred Rufin, un passionné de la race féline, jaloux de lui élever un modeste monument, après Moncrif, l'historiographe fameux des chats; — la *Légende de Normandie*, de M. Aristide Frémine, faisant revivre, en des vers très accentués, les souvenirs héroïques de la vieille patrie normande; — les *Baisers perdus*, par M. Louis Marsolleau, où l'œil s'arrêterait avec plaisir à voir des coins de paysage vigoureusement esquissés (*côte bretonne, champêtre*) ou de certaines fantaisies picturales curieusement prodigues en couleurs (*sonnet en rouge, sonnet en vert, sonnet en blanc, sonnet tricolore, sonnet en rose*), si ce volume n'apparaissait pas surtout comme l'ouvrage d'une plume beaucoup trop savante à décrire les provocations sensuelles, la permanence des désirs aigus et les fureurs de l'érotisme; — les *Poésies pour tous*, de Mme Anaïs Ségalas, où se retrouvent, de distance en distance, les gracieux sentiments qui firent éclore jadis ses *Enfantines;* — la belle traduction, par Mme Hélène Vacaresco, du poème fantastique de Carmen Silva, *Jéhovah* ; — les *Poèmes et Poésies*, de M. Théophile Poydenot, un talent aimable et délicat, se plaisant de préférence dans l'idéale compagnie des fées et des ondines; — les *Printanières*, de M. Th. Maisonneuve, d'honnêtes intimités dont la critique n'a rien à dire littérairement; — les *Lointains*, de M. Fleuriot-Kérinou, réunion de récits héroïques à travers l'histoire bretonne, depuis l'épopée gauloise jus-

qu'aux guerres des Chouans, dont la manière large et l'ampleur descriptive donne, aux meilleures pages, l'impression du maître Leconte de Lisle; — enfin les *Soirs de défaites*, du marquis de Pimodan, un vaillant livre dont nous réservons l'analyse à une prochaine étude, où nous passerons également en revue un certain nombre de recueils, tout dernièrement publiés.

38. — Maintenant que nous nous sommes acquitté de notre mieux, à l'égard des poètes du jour, nous allons terminer ce compte rendu général par l'examen de deux énormes volumes, les *Œuvres d'un désœuvré*, de Jules Le Fèvre-Deumier, qui se présentent à nous comme une tentative de résurrection littéraire. Après bien des années d'oubli, de pieuses mains ont voulu remettre en lumière, sous une forme plus luxueuse, mais sous le même titre qu'autrefois, les productions de Jules Le Fèvre. Il avait pris rang dans la littérature, en 1823. Poète très fécond sans être très ambitieux, il eut son heure d'éclat parmi les astres de deuxième grandeur de la pléiade romantique. Il avait tenu sa place dans le groupe des Émile et Antony Deschamps, Jean Polonius, Ulric Guttinguer, dont on rencontre çà et là un vers, une signature, et dont le nom s'entendait prononcer avec honneur par les maîtres de l'époque, au cénacle de la place Royale. Ce poète sincère, qu'inspira toujours le culte du bien et la haine du mal, méritait de revivre au moins parce qu'il eut une rare conscience des devoirs et de la mission de son art.

Les *Œuvres d'un désœuvré* se partagent en deux forts volumes, l'un en prose, l'autre en vers. Le premier paraît aussi le meilleur. Aux graves alexandrins de Jules Le Fèvre, à ses vers monochromes, assez contrastants de sujets, mais peu variés de ton et de coupe, nous préférons de beaucoup sa prose alerte, humoristique, moins pensée, moins raffinée, moins subtile que la prose de Doudan, mais plus gauloise. Des trésors de malice, de finesse, de jugement et de raison, sont éparpillés à travers les lettres « d'un philosophe ennuyé à une inconnue qui ne s'amuse pas. » De quel nom recouvrir l'X féminin pour qui s'éveillèrent tant de boutades, quelquefois mordantes, d'ordinaire gracieuses et fraîches? Mme O'Donnel peut-être ou cette Maria trop aimée dont le nom scintille d'un bout à l'autre du volume de vers, comme l'étoile des mages. Dans le pêle-mêle de ces compositions : rêveries, méditations, caprices épistolaires, fantaisies ou paradoxes, où toutes les pièces se suivent confusément, au hasard de leur ordre de naissance ou de leur transcription, il n'y aurait qu'à prendre et à citer. On signalerait, chemin faisant, une amusante déclaration de guerre à la société contemporaine, s'ouvrant par ces mots : « Je n'avais pas quatre ans que j'entendais dire autour de moi que les gens de lettres étaient tous des niais... » On cueillerait cet épigramme à

l'adresse de la jeune critique : « J'ai entendu tant de petits dindons, trop durs pour qu'on les mange, juger du fond de leurs basses-cours le vol hardi des aigles... » On aimerait à relever cette sortie originale, dans *le Grand voyageur :* « Du jour où je renonçai à être grand homme, je ne sus plus que devenir, etc.; » et, à la page 127, une discussion pleine de bon sens, de logique et d'humour sur la nature théâtrale. Il y aurait plaisir à sortir de leur cadre certains croquis hardiment griffés. Et ce serait encore mille spirituels détails, ou d'ingénieuses pensées comme celles-ci : « La géographie est la préface de l'histoire. La préface est écrite, il n'y a plus que le livre à faire. Si nous ne le faisons pas, qu'on le devine! »

Cependant, Le Fèvre-Deumier n'est pas toujours aussi raisonneur et aussi raisonnable. Son style se ressent en bien des places de sa fréquentation des poètes chevelus d'alors. A ses heures, c'est un volcan romantique. De temps à autre, il s'offre, comme à titre de passe-temps, ses éruptions de flamboyant et d'exotique. Il recherche souvent aussi le tour précieux, alambiqué. Ainsi dans sa lettre à Delatouche sur la rime : « La rime, dit-il métaphoriquement, est comme une sentinelle qui avertit l'esprit de se tenir en garde; le vers est un cheval monté par la pensée, la rime un éperon phosphorique qui presse et maintient sa course. Les rimes inexactes le font butter. » Et la même lettre côtoie une trop bizarre excursion dans la mythologie du Nord, d'où Lefèvre nous rapporte triomphalement le charabia des sagas, des runes, le walhalla, les walkyries, toute la friperie wagnérienne, rongée aux vers aujourd'hui, et qui alors avait l'intérêt d'une découverte astronomique dans le ciel de la poésie. C'est là que l'auteur nous exhibe le *Naglefare,* le vaisseau immense fabriqué « rien qu'avec les ongles des morts. » Grâce au ciel, ces excentricités horrifiques sont rares. Et la bonne prose, vive et franche de l'écrivain ne tarde pas à reprendre son allure habituelle.

Autant cette prose semble légère et souriante, autant le vers de Le Fèvre-Deumier prétend à paraître solennel, austère, magistral. Les *Confidences* en forment la plus grosse partie. Le poète y révèle tour à tour ses espérances, ses craintes, ses pressentiments, et bientôt ses déchirements de cœur, ses « agonies. » La note désespérée s'y étale sans ménagement, avec une outrance, avec une âcreté qui exacerbe le lecteur lui-même. A tout propos reviennent les termes excessifs qui sont le luxe décoratif de la douleur, les mots de « poison, venimeux, vénéneux, envenimé » :

> Misérable affranchi, *carié d'esclavage,*
> Je roule dans mon sang sa *venimeuse image.*

D'intervalle en intervalle, l'auteur des *Confidences* se repose de ses

désespoirs, au sein des contemplations rafraîchissantes de la nature. Mais alors il lui arrive de tomber dans un maniérisme étrange. Les nuages lui paraissent « tout brodés des vœux du poète. » Il s'étonne de leurs tableaux mobiles, qui

Changent à chaque instant leur *magique hypallage*.

Devant lui passe la femme, et il s'incline devant cet « abrégé rougissant de tous les phénomènes de Dieu. » Les poèmes les plus importants : *Marche de la philosophie jusqu'à Newton*, le *Testament de Roger Bacon* et le *Poète dans le monde de l'histoire* foisonnent de périodes embarrassées et d'images abstruses. On trouve, néanmoins, de beaux traits et de nobles idées dans les pièces intitulées : *Champ de bataille au clair de lune*, *Méditation du matin dans les montagnes de l'Oberland*, *la Pluie*, *la Bûche*, *Balthazar* (où l'on noterait une belle peinture du luxe assyrien), *la Veilleuse*, *Ludovico Sforza*, qui pourrait bien avoir suggéré à Musset son *Lorenzaccio*; *Conte d'Enfants*, *Aurea mediocritas* (la note juste du recueil), *Beata Solitudo*, *Pensées de printemps*, *le Poète matelot*, *Mercure et le XIXe siècle* (satire des mœurs et de la presse du jour), *Méditation sur la peine de mort*, *le Baleinier*, *le Langage des fleurs*, dédié à Mme O'Donnell, et *les Derniers anneaux d'une chaîne brisée*, où l'on cueille cette jolie réflexion :

Quand on cesse d'aimer, il faut bien qu'on pardonne.

Le nom de Jules Le Fèvre mérite d'être classé parmi ceux des prosateurs originaux du siècle ; mais au poète fait défaut le goût supérieur de l'artiste. Ses impressions profondes, la noblesse parfois exquise des sentiments qu'il exprime seraient dignes d'être revêtues d'une forme tout harmonieuse; mais à ses vers, si élevés de philosophie, manquent la transparence et la limpidité. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

ETHNOGRAPHIE. — FOLK-LORE

1. *Bibliotheca mythica*, *I. La Rage et saint Hubert*, par HENRI GAIDOZ. Paris, A. Picard, 1887, in-8 de 224 p., 6 fr. — 2. *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*, par ÉMILE PETITOT, ancien missionnaire. Paris, Maisonneuve, 1886, in-18 de XVII-525 p., 7 fr. 50. — 3. *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, par F.-M. LUZEL. Paris, même éditeur, 1887, 3 vol. in-18 de XIX-452, 432, 480 p., 7 fr. 50. le vol. — 4. *Recueil de chansons populaires*, par E. ROLLAND, tomes I-IV. Paris, E. Lechevalier, 1883-1887, 4 vol. in-8 de 378, 273, 75 et 74 p. T. I, 15 fr. ; t. II, 20 fr. ; t. III, 4 fr. ; t. IV, 4 fr. — 5. *Biblioteca de las tradiciones española*. T. VII : *Chansonnier populaire galicien*; t. VIII : *La Rose dans la vie des peuples; Folk-lore de Roaza;* t. IX : Suite du *Chansonnier galicien ;* t. X : *Contes populaires de l'Estramadure ;* t. XI : Fin du *Chansonnier galicien*. Madrid, Fernando Fe, 1886, 5 vol. in-16 de 236, 308, 356, 316 et 320 p. Chaque volume : 3 fr. — 6. *Légendes, croyances et superstitions de la mer*, par PAUL SEBILLOT. Deuxième série : *Les Météores et les tempêtes*. Paris, Charpentier, 1887, in-16 de 341 p., 3 fr. 50. — 7. *Essai sur le patois normand de la*

Hague, par Jean Fleury. Paris, Maisonneuve, 1886, in-8 de 368 p., 10 fr. — 8. *Curiosità popolari tradizionali*, publicate per cura di G. Pitrè, vol. IV. Palerme, Pedone-Lauriel, 1887, in-12, 4 fr.

1. — La grande découverte de M. Pasteur semble avoir amené M. Gaidoz à écrire un curieux livre dont nous croyons pouvoir parler au début de cet article, car il se rattache au Folk-lore par bien des côtés. L'auteur énumère d'abord les diverses opinions qui ont été émises sur les causes de la rage ; il passe ensuite aux nombreux traitements qui ont été préconisés, puis il arrive au vrai sujet de son travail : Saint Hubert. Sur lui on sait peu de choses certaines; un écrivain, qui dut être son contemporain, dit simplement que, disciple de saint Lambert, Hubert lui succéda comme évêque de Maestricht et transporta son siège épiscopal à Liège. D'après M. Gaidoz, Hubert, comme évêque, eut à combattre d'antiques superstitions païennes, entre autres les hommages rendus à Diane ou à Dianus, invoqués par les chasseurs. Par une singulière transposition, on put attribuer au saint les prérogatives des fausses divinités vaincues par lui. C'est au commencement du XIIe siècle que l'on mentionne l'usage d'offrir à saint Hubert les prémices de la chasse de chaque année et la dîme de toute espèce de gibiers. Mais l'auteur des *Miracles de saint Hubert* qui parle de cette cérémonie, dit qu'elle était pratiquée depuis longtemps et qu'elle avait pour origine le goût qu'Hubert montrait pour la chasse avant de quitter l'habit séculier. Ne peut-on croire qu'une tradition orale avait conservé le souvenir de ces antécédents dont l'auteur contemporain de saint Hubert se serait abstenu de parler justement à cause de leur caractère profane? Quoi qu'il en soit, au XIIe siècle l'évêque de Liège était invoqué comme patron des chasseurs. Puisqu'il les protège, rien de plus naturel que de lui attribuer le pouvoir de prévenir ou de guérir une affreuse maladie dont ils sont menacés tout particulièrement. On voit, mentionné dès la fin du XIe siècle, l'usage de la taille, de la petite incision faite au front des personnes mordues, et renfermant un *brin* de l'étole de saint Hubert, mais la légende de l'étole apportée du ciel paraît plus moderne. Quant à l'épisode du cerf miraculeux, M. Gaidoz ne croit pas qu'il en ait été parlé avant le XVe siècle et pense qu'il put être emprunté à la légende de Jean de Matha : « Les hommes, dit à ce sujet M. Gaidoz, éprouvent un tel besoin de motiver les événements, d'attribuer à tout usage une cause visible et en quelque sorte tangible qu'il éclôt de tout temps ce qu'on peut appeler des « histoires pour expliquer; » plus tard, des historiens et des mythologues naïfs voient dans l'historiette l'origine des faits ou de l'usage ; mais l'historiette est effet et non cause. » (p. 42).

Après avoir cherché à montrer l'origine d'une croyance qui, depuis tant de siècles, attire de nombreux pèlerins à Saint-Hubert, M. Gaidoz

se livre à une enquête sur les résultats obtenus par l'intervention du Saint; il constate de nombreuses réussites et aussi des insuccès expliqués de diverses manières, et manifeste un scepticisme que nous voyons ailleurs appliqué aux possessions, dans lesquelles M. Gaidoz paraît ne voir que des effets de la folie (p. 61); mais, ce sont là des questions que nous n'avons pas à discuter. M. Gaidoz, ne voulant rien négliger de ce qui se rattache au sujet traité par lui, a fait le voyage de Saint-Hubert. Il a tenu à assister à la messe du 3 novembre, souvenir, suivant lui, de la fête païenne célébrée, il y a bien des siècles, en l'honneur de Diana. Il ajoute qu'une messe semblable, ayant pour but de préserver les animaux de la rage, est dite au village d'Altroft; cet usage a lieu dans bien d'autres localités de l'ancien département de la Moselle. Saint Hubert, surtout dans la partie du Luxembourg annexée à la France en 1679, est en grande vénération; un village y porte son nom et pour ainsi dire toutes les nombreuses croix de pierre qu'on y rencontre offrent l'image du saint monté sur un petit cheval, son cornet à la bouche.

M. Gaidoz n'a pas oublié de parler des chevaliers de Saint-Hubert et de celui d'entre eux dont Mme de la Guette a fait mention dans ses *Mémoires*, mais il a omis de nommer une famille d'Attel, aujourd'hui fort déchue, qui possédait jadis la seigneurie de Luttange, en pays messin. De tous les points on recourait aux membres de cette famille qui prétendait descendre de saint Hubert. Ayant une demi-douzaine de chiens trop justement soupçonnés d'être enragés, on m'amena une petite fille, à laquelle un d'Attel n'avait pas transmis d'une manière fort régulière le privilège dont sa famille s'enorgueillissait, mais que sa mère n'hésita pas à laisser entrer au milieu de ces bêtes furieuses, affreuses, hurlantes et couvertes de bave. La petite fille sortit sans une morsure de ce chenil dont on n'osait s'approcher. Les chiens moururent, mais l'intervention de cette enfant n'est pas moins singulière.

M. Gaidoz ne s'est pas borné à étudier tout ce qui concerne saint Hubert et son culte; son intéressant volume est terminé par de curieuses recherches sur la cautérisation sacrée, sur divers saints antirabiques, sur les recettes et remèdes profanes recommandés comme moyens prophylactiques ou curatifs de la rage. Enfin, un appendice contient divers détails qui n'avaient pu trouver place dans le corps de l'ouvrage.

2. — On sait quelle très érudite et charmante publication la librairie Maisonneuve et Ch. Leclerc a entrepris sous ce titre : *Les Littératures populaires*. Le tome XXIII, récemment édité, est l'un des plus curieux de cette collection. Les volumes qui l'ont précédé offraient d'amples matières à des rapprochements : tel conte, telle tradition, telle croyance, telle superstition avaient leurs parallèles sur divers

points, et ces ressemblances n'étaient pas étrangères à l'intérêt qu'ils pouvaient exciter. Ici, l'intérêt est d'une tout autre nature; c'est justement parce que ces traditions indiennes du Canada nord-ouest sont singulièrement originales et sauvages, parce qu'elles n'ont aucun lien avec les contes universellement répandus, qu'elles frappent le lecteur. Elles ont été recueillies par un missionnaire, le P. Émile Petitot, le seul ethnographe qui ait songé à réunir les légendes et les contes fournis par une contrée mystérieuse et peu explorée. Il a accompli cette tâche de 1862 à 1882, dernière année de son séjour parmi les Peaux-Rouges. L'ordre de son travail lui a été imposé par la division des tribus qui lui en ont donné le sujet. Du nord au sud, en suivant le courant de leur immigration, ces tribus sont au nombre de sept. Le P. Petitot a joint aux traditions recueillies par lui un spécimen du dialecte de ces peuplades, et nous annonce, dans sa préface, que notre collaborateur M. le comte de Charencey doit, dans le courant même de cette année, publier les textes originaux avec traduction littérale de plusieurs de ces contes du Canada nord-ouest. Comme le P. Petitot reconnaît des faits, des situations, des idées identiques chez les diverses peuplades étudiées par lui, il pense que primitivement elles ont toutes possédé les mêmes vérités et les mêmes mythes. Plusieurs de ces traditions semblent un reflet des récits bibliques, d'autres en sont comme la parodie : « ces similitudes, dit l'auteur, ne peuvent pas plus prouver la véracité des historiens sacrés que leur parodie ne saurait la battre en brèche. La Bible apporte ses preuves avec elle-même. Elle défie les dénégations de l'incrédulité, les tergiversations de l'erreur, les railleries des impies. Elle n'a pas besoin de demander la preuve de leur témoignage à d'obscurs et d'ignorants sauvages, qui, par leur accord avec elle, ne prouvent qu'une chose : à savoir que le *Pentateuque* fut connu et cru dans leur berceau originel. » Une autre observation du P. Petitot, c'est que, pour que les grands traits de l'histoire de Moïse, de Josué, de Samson, de Josias, de Judith, de Tobie aient laissé des souvenirs chez les Peaux-Rouges, il faut que les Israélites aient eu, bien avant nous, des rapports avec eux. A part ces souvenirs de la Bible qui ont été communs à tant de peuples et qui ne nous semblent pas aussi accusés qu'au P. Petitot, les contes du Canada nord-ouest, comme nous l'avons dit déjà, n'offrent point de données communes aux autres récits analogues, à l'exception peut-être du conte III de la septième partie qui a pu provenir des Japonais ou des Indo-Chinois. Un être étrange qui figure dans beaucoup de ces récits c'est l'homme-chien, dont M. de Charencey s'est occupé, et sur lequel Liebrecht a, de son côté, écrit quelques pages dans son *Volkskunde* (p. 19 et suiv.). Commines disait qu'une nation ne savait pas comment une autre vivait et se gouvernait; nous n'en sommes plus là, et voilà que

grâce au folk-lore nous arrivons même à connaître les superstitions et les traditions des peuplades les plus sauvages.

3. — Aux traditions indiennes du P. Petitot, MM. Maisonneuve et Leclerc viennent de faire succéder les *Contes populaires de la Bretagne*, réunis par M. Luzel, à qui l'on doit la belle collection de chants du même pays. Les contes sont précédés d'une introduction dans laquelle le savant folk-loriste jette un coup d'œil sur les opinions émises touchant l'origine et la diffusion des fables rencontrées souvent dans des contrées sans liens entre elles. M. Luzel ne cherche pas, du reste, à remonter à la source de fictions qui obtinrent une si longue vogue et ne tente point d'expliquer une ubiquité fort singulière. Il expose rapidement les divers systèmes présentés sur ce double sujet, pense que dans chacun d'eux peut se trouver une part de vérité, et voudrait que l'on arrivât à un éclectisme mythologique préférable, suivant lui, à un rigoureux absolutisme.

Quatre-vingts contes environ, publiés par lui, ont été recueillis dans les Côtes-du-Nord, dans l'arrondissement de Lannion et une partie de celui de Guingamp. Ils ont été d'abord écrits en breton, sous la dictée des conteurs, en petit nombre, interrogés par M. Luzel; puis traduits en français, dégagés de quelques redites et rendus avec autant de fidélité que possible. On rencontrerait dans ces contes matière à de nombreuses références. Tantôt on y remarque des analogies avec les *Mille et une nuits*, l'*Homme de fer* (tome III, p. 22), par exemple, rappelle à la fois l'histoire d'*Aladin et la Lampe merveilleuse*, celle de la princesse Camaralzaman et le tapis magique de Paribanou; tantôt les récits bretons se rapprochent de récits analogues répandus sur bien des points. Ainsi la *Fille du roi d'Espagne* (tome III, p. 245) débute comme *Peau d'âne* et quantité de contes appartenant au cycle de la *Fille aux mains coupées* ou de *Silvanina*. *Les Compagnons qui viennent à bout de tout* ont leur parallèle dans un conte des frères Grimm, un récit que Fernan Caballero a donné dans ses *Cuentos y proesias andaluces*, un épisode du baron de Munchausen, etc., etc. On pourrait multiplier à l'infini des confrontations que M. Luzel n'a pas voulu établir. Il a toutefois indiqué (préface, p. XVI) que des ressemblances existaient d'une façon très notable avec les contes slaves publiés par M. Chodzko : « Il n'est, dit-il, presque pas un conte de ce livre, pas un épisode, ou un ressort merveilleux ou autre que je n'aie rencontré dans les récits de nos chaumières bretonnes. » M. Luzel considère ces contes comme fort antérieurs aux chants populaires; il n'est pas éloigné d'attribuer à plusieurs d'entre eux une origine préhistorique; il admet que quelques-uns peuvent avoir un caractère mythique; mais restreint beaucoup le genre d'interprétation mis en vogue par Max Muller et de Gubernatis.

M. Luzel a cherché une classification pour ces fables de genres si divers; il était impossible de la trouver bien stricte, car souvent une donnée anticipe sur une autre ou s'y mêle par certains détails ; mais ce qui rend les recherches faciles c'est un index général où sont groupés tous les faits, toutes les choses de même nature. Voilà une excellente innovation due au conseil de notre collaborateur M. Henri Gaidoz et qui devra être imitée à l'avenir.

4. — D'importants ouvrages nous ont donné de fréquentes occasions d'écrire le nom de M. E. Rolland dans cette revue, et nous avons notamment, en 1884 (*Polybiblion*, t. XL, p. 335) rendu compte du premier volume d'un *Recueil de chansons populaires* auquel nous allons un instant revenir, avant de parler de deux autres tomes récemment publiés, qui lui font suite. Dès 1873 (*Polybiblion*, t. X, p. 85), nous exprimions le vœu que l'on songeât enfin à la partie musicale de ces chants dont on a rassemblé les textes avec tant d'empressement. C'est ce souhait que M. Rolland satisfait dans son ample collection, et certes cette tâche de se procurer les airs de tant de chansons devait offrir plus de difficultés encore que la recherche de ces chansons elles-mêmes. Cette partie musicale donne un grand prix au recueil de M. Rolland, mais il a d'autres mérites encore. Jusqu'à présent, on s'était borné à citer les références les plus remarquables, parfois dans leur entier, parfois en renvoyant simplement aux ouvrages qui les pouvaient présenter. M. Rolland a fait beaucoup plus, il a donné un très grand nombre de versions des mêmes pièces, et a mis ainsi sous la main des folk-loristes un immense répertoire de chants recueillis par lui, communiqués par ses amis, empruntés aux manuscrits déposés à la Bibliothèque nationale, ou tirés d'ouvrages peu connus. Parmi ces poésies de provenances si diverses, quelques-unes apparaissent pour la première fois; d'autres, en plus grand nombre, sont des variantes souvent intéressantes. Après avoir cru pendant longtemps que chaque province avait sa poésie populaire indigène, on a été obligé d'avouer qu'il n'en est pas ainsi, que des couplets appris dans l'ouest étaient répandus dans l'est et souvent au-delà de nos frontières. M. Rolland s'est néanmoins borné à indiquer le plus souvent le lieu d'où lui venait telle ou telle pièce, mais fréquemment les vers qu'il rapporte ensuite, comme étant, par exemple, récoltés dans l'Ain ou le Finistère, ont des variantes dans d'autres contrées qui pourraient aussi bien les revendiquer; ainsi, sur la centaine de chansons que renferme le tome II, il en est au moins une trentaine que nous retrouvons dans le pays messin, et d'autres provinces nous offriraient, sans doute, des coïncidences de même genre. Cette petite remarque n'altère en rien la valeur du recueil et il est évident que si certaine pièce est parfois d'origine étrangère à un pays, elle s'y est modifiée par des influences

locales. Voilà de jolis couplets, les *Sabots*, que j'ai recueillis près de Thionville : M. Rolland les a insérés dans son tome II, p. 135; mais tandis que j'indiquai sommairement une pièce analogue, faisant partie des envois provoqués jadis par M. Fortoul, et un vieux couplet communiqué par M. Weekerlin, M. Rolland reproduit une grande quantité de chansons sur le même sujet; deux d'entre elles qui nous offrent le nom d'Anne de Bretagne, acquièrent par là une naturalisation bretonne. C'est cette énorme abondance de documents qui rend le livre de M. Rolland précieux. Quelquefois une chanson, après lui avoir rappelé des couplets venus de diverses provinces, le conduit dans des pays étrangers : après plusieurs variantes des *Trois Tambours*, il met sous nos yeux une version catalane (p. 155). Il eût pu la faire suivre d'une variante vénitienne, mais M. Rolland n'a voulu qu'accidentellement aborder cette partie des rapprochements qui l'eût mené bien loin. Cependant, parfois nous lui devons de curieuses confrontations : après plusieurs variantes de la ballade si répandue de Renaud, après avoir, comme nous l'avons fait nous-même, cité deux romances catalanes, M. Rolland nous offre deux versions danoises qui appartiennent à la même donnée. Cette ballade est, du reste, une de celles qui a eu le plus de vogue partout. De lós Rios (*Historia critica de la literatura española*, t. III, p. 446), fait allusion à un chant asturien sur le même sujet. A. Wolf (*Volkslieder aus Venetien*) a donné une rédaction italienne de cette pièce qui, en Italie, a fini par être même parodiée (*Rivista di filologia romanza*, vol. II, p. 196), etc., etc. Une autre complainte, d'un genre fort différent, a joui aussi d'une grande popularité, c'est celle des *Orphelins*, que, dans notre volume *Folk-lore*, nous avons suivie (p. 116 et suiv.) du Danemark à la Flandre, de la Flandre au département du Nord, ensuite en Provence, en Italie, et que nous avons fini par recueillir dans une autre rédaction allemande, aux environs de Thionville. M. Rolland a donné asile à trois leçons de cette touchante complainte. Il y aurait, en lisant ces volumes, à s'arrêter à chaque instant. Cet enfant qui parle pour dénoncer un crime rappelle beaucoup de texte offrant un miracle analogue, dont Liebrecht s'est occupé dans son *Volkskunde* (p. 211), que Camoens a redit dans ses *Lusiades*, qui, dans certaines versions, amène le dénouement de la magnifique romance d'Alarcos. C'est aussi un prodige de cette nature qui révèle la culpabilité de dona Lombarda; sujet d'un chant piémontais que Nigra a fait connaître le premier et dont M. Rolland publie aussi une version. Ce n'est pas seulement dans les littératures étrangères que M. Rolland fait des excursions. Il s'est aussi enquis d'anciennes chansons françaises dont plusieurs, plus ou moins altérées, se sont transmises jusqu'à nous et que lui ont offert des recueils rares et peu connus. Je ne me rappelle pas s'il a consulté les livres suivants,

que je lui indique à tout hasard. *Altfranzœsische Volkslieder* de Wolf; *Nouveau Recueil des plus belles chansons* (Jean Murier, vers 1675); *Le Parnasse des Muses* (Paris, Hulpeau, 1629); *Recueil de toutes sortes de chansons nouvelles* (Lyon, Poncet, 1655). Il y a un ouvrage où l'on ne pense guère à chercher des poésies populaires et qui en contient de fort jolies, c'est l'*Ancien Bourbonnais*, d'Achille Allier. Mais n'oublions pas que d'autres livres nous réclament. Avant de quitter ceux-ci, nous nous permettrons d'exprimer nos desiderata. Nous voudrions — on est insatiable vraiment — qu'à l'avenir M. Rolland indiquât les collections présentant des pièces similaires à celles qu'il recueille; un titre, le chiffre d'une page suffiraient pour chacune de ces mentions rapidement données. Quand une chanson en langue étrangère arrive en qualité de référence, nous trouvons naturel qu'elle se produise au milieu de poésies françaises; mais quand elle n'a point de lien avec ce qui précède, comme, par exemple, la ballade anglaise de la *Dame enlevée par les Tsiganes*, il nous semble que cette pièce devrait avec d'autres morceaux analogues, être placée dans une série spéciale qui pourrait devenir une sorte d'anthologie des poésies populaires exotiques et qui serait un choix de ce qu'elles offrent de plus remarquable. C'est un nouveau recueil que M. Rolland est de force à entreprendre plus tard. Enfin, comme desiratum encore, nous souhaitons que M. Rolland ne tarde pas à joindre de nouveaux volumes aux trois tomes qu'il a publiés.

Sur ce point, nous venons d'être satisfait. On nous remet un quatrième volume des *Chansons populaires*. Ajoutons une sorte de postscriptum à ce que nous venons de dire, afin de ne pas trop ajourner le compte rendu de ce nouveau tome. Il débute par sept chansons qui semblent avoir pour prototype l'histoire de Héro et Léandre. La première, communiquée par M. Achille Millier, appartient au Nivernais; la seconde et la troisième sont flamandes, la quatrième est westphalienne, la cinquième suédoise, les deux dernières ont été recueillies dans la Lusace. Ce sujet, sur lequel on trouve aussi une pièce dans nos chants du pays messin, t. I, p. 82, a été bien souvent traité. On a sur lui une belle ballade allemande, *Die Königskinder*. Voir encore un article de Bathery dans le *Moniteur* du 26 août 1853, et les *Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté*, de Max Buchon, p. 87. La huitième et la neuvième chansons sont des variantes de la *Pernette;* la dixième et la onzième, assez singulières, sont bretonnes. Viennent ensuite trois variantes sur la donnée dont Mistral a fait sa ravissante Magali. Mais nous ne pouvons nous arrêter ainsi à chacune des pièces dont se compose le volume. Disons seulement qu'il contient des morceaux fort intéressants, dont plusieurs, tirés de recueils étrangers, seront nouveaux pour beaucoup de lecteurs. Quelques chansons auraient

pu être laissées de côté, elles ne sont que des variantes de peu d'importance; les deux couplets sur la Palisse, p. 38, ne sont pas d'origine populaire; ils proviennent probablement de la longue facétie dont une vieille chanson insérée par Le Roux de Lincy dans ses *Chants historiques français,* deuxième série, p. 20-92, a donné l'idée à La Monnoye.

5. — Depuis que nous n'avons parlé de la *Biblioteca de las tradiciones populares,* cette collection, créée et si bien dirigée par M. Machado y Alvarez, s'est augmentée de cinq volumes. Le tome VII et les tomes IX et XI contiennent un chansonnier populaire galicien. Ce recueil fort important est dû à M. José Pérez Ballesteros. Il est précédé d'une introduction, en portugais, de M. Th. Braga, dont le nom est bien connu de tous les folk-loristes. On sait que le galicien et le portugais ne formaient autrefois qu'une langue et qu'aussi littéraire que le provençal, elle avait le privilège d'être employée par tous les poètes de la péninsule; qu'ils fussent de l'Estramadure, de l'Andalousie ou de la Castille, c'est, dit Santillana, dans cet idiome qu'ils aimaient à composer leurs vers. Sur les chants de ces poètes, l'influence de nos troubadours se fit vivement sentir, c'est ce que Milà y Fontanals (*Trobadores et España*, p. 503) a parfaitement exposé. Mais à côté des œuvres artistiques des troubadours galiciens ou portugais, on en rencontre d'autres qui semblent se rattacher à la poésie populaire; on en remarque plusieurs de ce genre dans les œuvres du roi Dom Dinis, et M. Braga en cite un certain nombre dans lesquelles il découvre même des modèles de systèmes encore usités dans la poésie populaire de la Galice. Avec de tels antécédents, ce pays de Galice était bien fait pour attirer l'attention des folk-loristes, et une grande impulsion a été donnée à leurs travaux par une association ayant pour présidente une femme des plus distinguées, une romancière célèbre, Mme Emilia Pardo Bazan, à laquelle M. Braga rend hommage dans son introduction. Une autre femme, célèbre romancière aussi, Fernan Caballero, a été l'une des premières à faire connaître ces charmants quatrains, dans lesquels le peuple espagnol exprime ses sentiments tantôt d'une manière ingénue, tantôt avec une recherche qui rappelle les poètes du règne de Don Juan II. M. Ballesteros a classé avec soin ces petites pièces dans des séries portant les noms des passions qui les ont inspirées. C'est la méthode dont Tommaseo a, je crois, donné l'exemple, et qui a, depuis, généralement été employée. La poésie narrative a fourni peu de chose à M. Ballesteros: quatre romances seulement (tome XI, p. 255). La seconde semble dérivée de la romance portugaise *Bernal Frances* et offre une situation qu'on retrouve dans le poème sicilien *la Princesse de Carini*, dans le chant breton *De celui qui alla voir sa maîtresse en Enfer* (*Gwerziou breiz isel,* t. I, p. 47),

dans la chanson *la Damnée* du pays messin, en Normandie, dans le Veley, un peu partout. Une pensée singulière que nous rencontrons dans la romance galicienne, dans le gwerz armoricain et dans les couplets lorrains, c'est que des messes dites pour un damné le font souffrir davantage. La troisième romance est une version de la magnifique romance d'Alarcos, qui semble castillane. La quatrième, assez confuse, est une altération de la belle pièce portugaise *Dona Helena*.

C'est une femme, et fort savante, qui cite sans broncher du grec, du latin, du français, de l'allemand, de l'anglais, de l'italien, dont l'œuvre occupe la première partie du tome VIII. Mme Cecilia Schmidt Branco a voulu étudier le rôle de la rose dans la mythologie, les cultes, la vie privée, la médecine, la magie, les symboles et la formation de certains noms. Mme Schmidt Branco donne sur ce sujet une étude très intéressante : on ne s'imagine pas tout ce qu'elle a trouvé de curieux à nous apprendre; elle déclare pourtant que l'histoire de la rose est inépuisable et qu'elle fournirait des volumes. Quant à nous, nous ne voyons que bien peu d'oublis dans la monographie dont Mme Schmidt Branco est l'auteur.

Il nous semble pourtant que dans l'*Ane d'or*, le héros d'Apulée, Lucius, retrouve sa forme humaine en mangeant des roses... Peut-être Mme Schmidt Branco aurait-elle pu indiquer les délicieuses stances de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

les célèbres vers de Malherbe :

Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses...

les deux octaves de l'Arioste :

La virginella è simile alla rosa...

Mais une fois dans cette voie, l'auteur eût rencontré sur son chemin une foule de poésies artistiques ou populaires, elle aurait donné toute une anthologie... Elle a bien fait de se borner et de justifier l'axiome de Boileau.

Ce huitième volume finit comme il a commencé, très bien, par le *Folk-lore de Proaza*. Proaza est un petit village de la province d'Oviedo. Dans ce hameau, M. Ginez Arivau a trouvé bon nombre de légendes, de traditions, de romances, de contes, de poésies, qu'il a réunis en les faisant précéder de notices, où sont clairement définis les genres auxquels ces diverses productions appartiennent : M. Ginez Arivau n'a pas négligé la partie des références. Deux lui ont échappé : *La Virgen del camino* offre la même donnée qu'une romance de l'Algarve *A*

Senora dos Martyres, recueillie par E. de Veiga, et *le Marinero* paraît bien une variante de la romance portugaise *Nau Catherineta*. Les croyances et superstitions dont M. Arivau donne une longue nomenclature pourraient présenter des rapprochements avec bien des pays. Nous voyons là une jolie explication de la sympathie qu'excitent généralement les hirondelles (p. 251). Lorsque Jésus était sur la croix, les hirondelles, volant autour de lui, arrachaient les épines de sa couronne sanglante. Cette croyance, qu'a rapportée aussi Fernan Caballero, existe sur bien des points; elle a inspiré une charmante pièce à Hégésippe Moreau, mais il a attribué aux fauvettes le rôle des hirondelles (*La Fauvette du Calvaire*).

Nous sommes obligé par la manière dont sont composés les volumes de la *Biblioteca* de passer de l'un à l'autre sans suivre l'ordre des chiffres qu'ils portent, et nous allons arriver au tome X. Il contient le commencement des contes populaires de l'Estramadure et inaugure une série qui se composera de trois à quatre volumes. Le premier que nous avons sous les yeux est consacré à ce que le peuple appelle les contes d'enchantement, de « encantamento; » le second, que nous attendons avec impatience, le complétera, puis viendront les devinailles, les superstitions, etc. M. Sergio Hernandez de Soto raconte très bien dans sa préface les difficultés qu'il a éprouvées, comme tous ceux qui ont entrepris une besogne semblable, à réunir les matériaux de son œuvre et les amusants dédains de gens sérieux tout étonnés de le voir occupé de « niñerias, » d'enfantillages. Il n'expose pas moins bien les raisons qui donnent un si réel intérêt à des recherches de cette nature. Son recueil est fait avec soin, l'auteur indique de fréquentes références souvent curieuses. Les sujets des contes andalous se rencontrent souvent dans des contrées éloignées de l'Espagne, quelques-uns d'entre eux ont une origine littéraire : *El papagayo del cuento* (p. 186) doit provenir des *Contes d'un perroquet*.

6. — Nous avons dit il n'y a pas longtemps que de recherches M. Paul Sébillot avait réunies dans un volume intitulé les *Légendes de la mer*. Le tome II de cet ouvrage vient de paraître et nous prouve que l'auteur était loin d'avoir épuisé les nombreux renseignements qu'il a si patiemment recueillis de tous côtés. La météorologie, les vents, les tempêtes lui fournissent trois livres subdivisés en nombreux chapitres, où il entre dans de très curieux détails sur les croyances superstitieuses, les légendes, les pronostics, les proverbes qui se rattachent à ces trois sujets principaux. Là encore, comme dans toutes les branches du folk-lore, on peut trouver des analogies dans différentes contrées. « Une croyance du moyen âge qui subsiste encore dans les campagnes, dit M. Sébillot, attribue au son des cloches le pouvoir d'éloigner les orages. » L'usage de les sonner quand le ton-

nerre roule de la manière la plus menaçante, existait et existe peut-être encore en Lorraine, malgré de nombreux arrêtés qui l'interdirent comme pouvant rendre plus imminent le danger que l'on pensait ainsi conjurer. Parmi les pronostics auxquels on ajoutait foi sur les bords de la mer, il en est, en grand nombre, qui sont répandus ailleurs, et quelques-uns ont pu avoir un point de départ dans les œuvres des lettrés. Juan de Mena qui, comme on sait, fut l'un des grands poètes espagnols du xve siècle, dans un magnifique épisode de son poème *le Labyrinthe,* a mentionné un grand nombre de présages qui, au dire du pilote du comte de Niebla, devaient empêcher son maître de s'embarquer. Il a vu des comètes s'enflammer, les cheveux épars; le fer briller d'une clarté étrange, les cordages se rompre sans motif, les mâts trembler, les trinquets et les misaines se lever, les antennes se briser. Il a entendu les oiseaux de mauvais augure jeter des cris plaintifs et les chiens hurler sans que personne ne les frappât. Niebla répond que ces pronostics ne l'effrayent pas. Peut-être craindrait-il le gros temps si la lune apparaissait dans le ciel comme toute souillée.

Si yo viera la menstrua luna.

Si elle montrait sa corne rouge ou brune, il pourrait redouter des vents capricieux. Si Phébus semblait sortir des flots dans un sombre horizon, on pourrait prévoir qu'au vent va se mêler la pluie. Mais aucun vent n'agite le feuillage ; le dauphin nage sous les eaux, le cygne ne s'éloigne pas de la rive pour gagner un lieu sec, le plongeon ne quitte pas les flots. Les alcyons ne battent pas de leurs ailes la mer unie, la corneille ne baigne pas sa tête dans les eaux ; la mouette, d'un vol alourdi, ne rase pas le sol.

Grand admirateur de Lucain, Mena avait du reste imité un passage du chant V de la *Pharsale,* et peut-être n'est-il pas sans intérêt d'indiquer, comme nous venons de le faire, des croyances qui, des poètes, ont pu passer au peuple. M. Sébillot a quelquefois cité Shakespeare ; il nous pardonnera d'avoir tâché d'appeler son attention sur Juan de Mena.

7. — Nous avons rendu compte dans le *Polybiblion* (t. XXXVIII, 118) d'un excellent volume publié dans la collection Maisonneuve : *Littérature orale de la Basse-Normandie;* nous devons aujourd'hui annoncer du même auteur un livre qui par bien des points appartient au folklore, si intéressé aux publications relatives aux dialectes de la France. Le voyageur, remarque M. Jean Fleury, qui traverse les campagnes de la Normandie de l'est à l'ouest, de Gisors à Granville par exemple, peut, avec quelque attention, comprendre le patois qu'il entend autour de lui ; mais si, s'engageant dans la presqu'île qui forme le nord du département de la Manche, il pousse jusqu'à Aurigny, il se trouve tout

dépaysé : il est encore en pays roman, ce qu'il entend dérive du latin, mais la forme des mots, les habitudes de prononciation le déconcertent ; il se sent dans un autre domaine. C'est ce dialecte d'un caractère si particulier que M. Jean Fleury étudie depuis longues années et sur lequel il vient de nous donner, non, comme il le dit trop modestement, un essai, mais un savant ouvrage. Il serait en dehors de notre tâche d'essayer l'analyse de l'introduction, écrite à un point de vue tout philologique, qui précède le *Dictionnaire du patois de la Hague;* nous n'avons pas non plus à examiner si les nombreuses étymologies présentées par l'auteur sont toujours indiscutables, mais nous devons dire qu'il les offre avec beaucoup de réserves ; nous devons dire aussi que ce dictionnaire, fruit d'une patiente érudition, est fort considérable, qu'il nous donne clairement l'explication de tous ces mots dont le voyageur dont nous parlions tout à l'heure serait si justement frappé ; que les définitions amènent des citations curieuses, d'ingénieuses remarques, et que le volume est terminé par divers morceaux, contes, vers, qui nous autorisent à le signaler à l'attention des folk-loristes, tout en reconnaissant que, par sa partie la plus considérable, la plus curieuse, il s'adresse surtout aux philologues.

8. — Nous avons parlé d'une charmante publication entreprise par l'infatigable et savant G. Pitrè, d'une série de petits volumes destinés à recueillir des documents de diverse nature concernant les traditions populaires. Nous venons de recevoir le tome IV des *Curiosità popolari,* imprimé comme les volumes précédents avec beaucoup d'élégance. Il contient d'intéressantes recherches qu'une femme, — depuis Fernan Caballero les femmes se montrent de zélées coopératrices du folk-lore, — Mme Angelo Nardo Cibele, a faites sur les croyances vénitiennes relatives aux animaux, sur la zoologie populaire, vaste sujet que, chez nous, M. E. Rolland a si remarquablement traité dans son grand ouvrage dont nous avons parlé jadis. Le travail de Mme Angelo Nardo Cibele, sans être aussi considérable, contient une foule de détails singuliers, de croyances bizarres entremêlées de contes, d'épilogues, de vers, de devinettes. Il peut donner lieu à bien des références. Des érudits, nous le savons, s'occupent de la *Grande chasse* qu'on entendait passer au-dessus de la forêt de Fontainebleau ; qui, en Allemagne, était menée par un sire de Falkenberg ; en Touraine, par le roi Hugon ; dans le Luxembourg, par le roi Otton ; ailleurs par un Hellequin dont on parlait déjà au XIe siècle... Les bruits étranges que l'on croyait entendre dans les airs ont inspiré dans bien des pays d'étranges explications ; mais dans quelques investigations à ce sujet, nous n'avions, en Italie, point rencontré de traces d'une croyance si répandue... Mme Angelo Nardo nous apprend qu'une montagne près de Bellune, la Serva, est le théâtre de cette chasse fantastique qui, là, est appelée

cazza salvarega (p. 31); qu'à Feltre cette même chasse est nommée *cazza di pernot* ou chasse *Beatric*, nom d'un énorme braque tout noir qui semble jouer le premier rôle dans cette vénerie diabolique.

Parmi les contes que rapporte Mme Angelo Nardo, il en est quelques-uns que nous reconnaissons : tel est celui du *Chat botté* (*el gat coi stivai*) (p. 84), c'est, à peu de chose près, le récit de Perraut. Dans ces croyances vénitiennes, nous remarquons un souvenir mythologique qu'on retrouve sur bien des points : des paysans des environs de Bellune prétendent avoir vu des sirènes. — Nous rencontrons les sirènes un peu partout. En Portugal il en est question dans la romance du comte Nillo et, si nous ne craignions pas une digression trop longue, nous dirions qu'une variante de cette romance ressemble fort à un épisode du *Myreur des Histors* où il est aussi question de sirènes (t. II, p. 505). Nous nous bornons à indiquer aux folk-loristes ce rapprochement tout à fait en dehors de notre sujet.

Nous espérons que, malgré tous ses travaux, notre ami Pitrè pourra continuer la collection à laquelle vient de s'ajouter le livre de Mme Angelo Nardo Cibele, collection qui, vu le petit nombre des exemplaires, (200 numérotés), sera bien recherchée des bibliophiles, et qui fera faire des péchés d'envie à beaucoup de folk-loristes.

TH. DE PUYMAIGRE.

THÉOLOGIE

L'Église et l'Ordre social chrétien, par P. DE DECKER. Louvain, Ch. Peeters; Paris, Lecoffre, 1887, in-8 de VII-400 p. — Prix : 7 fr.

L'auteur, ancien ministre et l'un des membres les plus distingués de l'Académie royale de Belgique, a voulu apporter une démonstration historique aux enseignements que Léon XIII a donnés au monde dans ses incomparables Encycliques. Après avoir, dans l'introduction, établi que le caractère essentiel de l'Église est d'être une institution divine, il montre comment l'établissement du christianisme a été le centre de l'histoire; puis il étudie la régénération de la société civile, à commencer par la famille, sous l'action bienfaisante de la religion. Le chapitre sur l'Église et la Patrie, celui sur l'Église et les institutions politiques sont particulièrement remarquables; M. de Decker y montre l'épanouissement de l'ordre social chrétien. La manière dont il traite la question de l'inquisition espagnole est particulièrement intéressante; car les Pays-Bas catholiques repoussèrent avec une indomptable énergie cette institution, qui, à la différence de l'inquisition ecclésiastique, leur était doublement odieuse par son but de police politique et par son origine espagnole. Fidèle au même esprit, l'auteur stigmatise la guerre au sémitisme et l'expulsion systématique des Polonais qui déshonorent l'empire allemand moderne.

Le protestantisme travailla à détruire l'ordre social chrétien non seulement dans les pays qui adoptèrent la prétendue Réforme de Luther, de Calvin et d'Henri VIII, mais encore dans les pays restés catholiques qui en firent pénétrer les principes néfastes dans le droit public par le traité de Westphalie. M. de Decker juge les résultats de ces fameux traités, que tous les manuels d'histoire représentent comme une œuvre de génie, avec la profondeur des vues d'un homme d'État; il y voit à bon droit le germe de la Révolution, par conséquent la cause première de la destruction de toutes les petites nationalités.

Les derniers chapitres sont consacrés au tableau de la renaissance religieuse dans notre siècle. L'influence de l'Église ne tenait essentiellement ni à ses biens, ni à ses privilèges, comme l'imaginaient les persécuteurs du XVIIIe et du XIXe siècle. Aussi malgré toutes les attaques gagne-t-elle du terrain, et l'on peut prévoir le jour du retour des communions dissidentes dans son sein. Ce chapitre qui forme la conclusion de tout l'ouvrage est plein d'aperçus originaux.

Le livre de M. de Decker est une œuvre éloquente de vulgarisation. Il cite beaucoup d'autorités; mais avec sagacité et, en fondant ses citations dans son récit, il entraîne véritablement le lecteur par la chaleur de son inspiration et la verve d'un solide bon sens. Ce beau volume a sa place aussi bien sur la table des salons que dans les bibliothèques populaires. C. JANNET.

La Cité antichrétienne au XIXe siècle, par Dom BENOIT. I. *Les Erreurs modernes.* 2e édition. Paris, V. Palmé, 1887, 2 vol. in-12 de XXIV-609 et 705 p. — Prix : 8 fr.

Cette première partie de *la Cité antichrétienne* forme, à elle seule, un ouvrage à part, dont l'importance se révèle par son objet, et dont le mérite est attesté non seulement par les témoignages les plus élogieux, mais par ce fait, qu'en moins de deux ans, *les Erreurs modernes* sont arrivées à la deuxième édition.

Dans le premier volume, l'auteur traite des erreurs extrêmes : naturalisme, rationalisme, libéralisme; il les considère soit en elles-mêmes, soit dans leurs conséquences, soit dans leur développement historique. Ces doctrines se ramènent, en théorie, à la négation, plus ou moins ouverte, plus ou moins dissimulée, de l'ordre surnaturel et de toute révélation; en pratique elles visent à un seul et même but parfaitement indiqué par ce mot qui est à l'ordre du jour, la sécularisation, l'universelle sécularisation. Elles aboutissent en théorie au panthéisme, au matérialisme, au positivisme; en pratique, à l'abolition de toute morale, au renversement de tout ordre social, à la restauration de l'idolâtrie païenne. Nombreuses et diverses sont les formes qu'a revêtues la doctrine hostile au règne de Jésus-Christ, suivant les

différentes étapes de son évolution depuis la grande révolte du XVIe siècle jusqu'à la Révolution française, et jusqu'au rationalisme et au libéralisme contemporains ; mais c'est toujours la même doctrine contraire à l'ordre surnaturel, c'est toujours le naturalisme. En remplissant le cadre dont nous venons d'indiquer les lignes générales, Dom Benoît, s'appuyant sur les définitions du concile du Vatican et sur les enseignements du siège apostolique, met constamment en regard l'erreur et la vérité. Cette confrontation suffit le plus souvent pour confondre l'erreur ; mais, lorsqu'une réfutation directe paraît opportune, elle est présentée avec autant de solidité que de précision et de clarté. Aussi les lecteurs de ce volume y trouveront-ils non seulement un grand profit mais un grand charme. Ce charme résulte de l'impression que l'on éprouve lorsqu'en examinant dans tous ses détails, dans tous ses contours, l'édifice dressé par le naturalisme contre la Cité sainte, on voit se dessiner au-dessus des travaux d'attaque les lignes harmonieuses des remparts divins contre lesquels les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Le second volume a pour objet d'exposer et de réfuter les erreurs mitigées, semi-naturalisme, semi-rationalisme, semi-libéralisme. Voici le plan du traité : d'abord les erreurs semi-rationalistes sur la foi, sur la raison et sur les rapports de la raison et de la foi ; puis les erreurs semi-libérales sur l'Église, sur l'État et sur les rapports de l'Église et de l'État ; enfin les erreurs sur le principat temporel et sur la primauté spirituelle du Pontife romain. Dans ce vaste ensemble, nous avons admiré plus spécialement certains passages : l'analyse de l'idée de l'infini dans la critique de l'ontologisme ; la théorie de la liberté opposée à la théorie des semi-libéraux qui tous plus ou moins prennent le moyen pour la fin ; les réponses à ces questions : Quel est le peuple heureux ? Quelle est la meilleure forme de gouvernement ? Et enfin l'exposé si net, si complet, si exact de la doctrine du pouvoir indirect considéré soit en lui-même et au point de vue du droit divin, soit dans l'histoire et au point de vue du droit public des sociétés chrétiennes.

Le travail que s'est imposé Dom Benoît pour la seconde édition d'un livre composé avec tant de soin, avec tant d'amour, nous montre qu'il ne veut rien négliger de ce qui peut donner à son œuvre toute la perfection qu'elle comporte. De nombreuses citations ont été ajoutées, qui, en donnant plus d'intérêt à la controverse, ont le grand avantage de montrer l'erreur et le péril dans leur réalité vivante. Les nouveaux documents émanés du Saint-Siège sont venus prendre leur place comme dans un cadre qui leur était préparé. Parfois l'ordre d'un chapitre a dû être modifié pour ajouter et substituer aux considérations présentées par l'auteur les admirables enseignements de l'encyclique

Immortale Dei, et permettre un beau rapprochement entre la doctrine de Léon XIII et celle de la célèbre bulle *Unam sanctam*. Les deux méthodes d'apologétique chrétienne sommairement indiquées dans la première édition se trouvent maintenant complètement expliquées. Un paragraphe sur l'immunité des clercs, en ce qui concerne le service militaire, a été ajouté, ainsi qu'un article sur la singulière prétention d'interdire aux prêtres et même aux fidèles catholiques le domaine de la politique. Mentionnons enfin une table dans laquelle, en regard de chacune des propositions du Syllabus, sont indiqués les passages où ces propositions se trouvent citées ou réfutées.

Nous n'avons aucune critique sérieuse à faire en ce qui touche au premier volume ; mais, voici quelques observations qui se rapportent au deuxième. Tout d'abord, cette classification par laquelle l'auteur partage les semi-naturalistes, semi-rationalistes, semi-libéraux, en hétérodoxes et en orthodoxes, puis ces derniers en orthodoxes qui exagèrent la liberté au détriment de l'autorité dans l'ordre religieux, et en orthodoxes qui se contentent de vouloir une large pratique de la liberté dans l'ordre civil, outre l'inconvénient de donner le nom d'orthodoxes à ceux dont on entreprend de démontrer les multiples erreurs, cette classification a le tort de ne pas s'appuyer uniquement sur le criterium fixe d'après lequel on peut et doit reconnaître tous ceux qui se trompent au profit de la liberté et au détriment de l'autorité. Ce criterium n'est autre que l'enseignement de l'Église, considéré non seulement dans les décisions solennelles qui promulguent la foi et condamnent l'hérésie, mais dans tous les actes qui ont pour but de donner à notre intelligence une direction sûre, et de nous écarter des chemins périlleux. A ce point de vue, après avoir distingué les semi-libéraux, quant à l'objet de leurs erreurs, il est facile de les distinguer aussi quant aux divers degrés de leur hétérodoxie. Les uns, en effet, vont jusqu'à l'hérésie et jusqu'au schisme, les autres seulement jusqu'à l'erreur ou à la témérité ; les uns commettent une erreur de principe, regardant comme un bien en soi et comme un progrès légitime des libertés funestes, les autres commettent seulement une erreur de fait, réclamant ces libertés comme un moindre mal à raison des circonstances, mais se trompant sur ces circonstances, et oubliant que l'Église est juge de la situation. Quant à ceux qui suivent en tout la direction de l'Église, réclameraient-ils, en vue d'une situation déterminée, une large pratique des libertés civiles et politiques, seraient-ils partisans du régime parlementaire, voire du libre échange, ils seraient tellement orthodoxes, qu'on ne pourrait, en aucune façon, leur appliquer l'épithète de semi-libéral. L'auteur nous donne ensuite comme caractères communs des semi-rationalistes ou semi-libéraux, un faux esprit de conciliation et l'horreur des partis extrêmes, mais il recon-

naîtra comme nous que, si cet esprit de conciliation est faux, et si l'horreur des partis extrêmes est une source d'erreurs, c'est parce que, au lieu de prendre la doctrine de l'Église comme règle de leur jugement, ils la considèrent comme l'un des deux termes à concilier, comme l'un des extrêmes à éviter. Autrement, pour éviter l'extrême de ceux qui pèchent par excès et l'extrême de ceux qui pèchent par défaut, l'unique ressource est de suivre l'Église, car elle seule sait éviter ces écueils dans lesquels les hommes les meilleurs et les plus doctes sont si enclins à tomber. L'horreur d'un extrême les fait tomber dans un autre. Dom Benoît nous en offre lui-même un exemple. Un panégyriste des évêques de la minorité au concile du Vatican les représente comme les glorieux « vaincus de la foi et de Dieu. » Dom Benoît répond : « Oui, l'hérétique qui revient à la vraie croyance est le vaincu de la foi et de Dieu. » Le panégyriste dit que ces évêques se sont trompés « comme saint Augustin, comme saint Thomas, comme saint Alphonse de Ligori. » Dom Benoît répond : « Ils se sont trompés comme Jean d'Antioche et ses partisans au concile d'Éphèse. »

Ainsi, un point de vue à mettre plus en lumière, puis une appréciation, manifestement exagérée, à faire disparaître, telles sont les deux améliorations que nous signalons à l'auteur en vue d'une édition subséquente. Nous terminerons par un éloge dont nos critiques garantissent la sincérité, en disant que ce magnifique ouvrage est le plus méthodique et le plus complet qui ait paru sur cette matière.

LAMOUREUX.

SCIENCES ET ARTS

Le Régime des chemins de fer devant le Parlement, par VÉRON DUVERGER, ancien conseiller d'État, ancien directeur général des chemins de fer. Paris, Guillaumin, 1887, in-8 de 371 p. — Prix 7 fr.

L'auteur, une autorité incontestable en matière de chemins de fer, tente d'élucider, une fois pour toutes, la question si complexe et si ardue du régime des chemins de fer, question qui passionne et qui divise depuis si longtemps les économistes de toutes les nations. Pour s'acquitter de cette tâche difficile, et « faire pénétrer la vérité dans les milieux qui devraient être éclairés, » M. Véron Duverger dégage la question de toute considération politique, et la ramène ainsi sur le terrain économique hors duquel elle ne saurait être fructueusement discutée. Il examine, tour à tour, à l'aide des documents parlementaires de 1871 à 1887, reproduits par extraits ou in-extenso, toutes les controverses, tous les arguments pour et contre : 1° les différents systèmes d'exploitation, soit par l'État, soit par les compagnies fermières; 2° le maintien ou la réforme du mode actuel de tarification des taxes,

mode qu'il développe notamment en ce qui concerne les tarifs d'importation ou de pénétration, si vivement reprochés aux compagnies sous le nom de tarifs de détournement, comme ruinant l'industrie nationale au profit de l'industrie étrangère. Grâce à une bonne classification des matières et à une heureuse méthode d'exposition, l'auteur, malgré l'aridité relative du sujet, sait tenir le lecteur en haleine et lui faire parcourir avec intérêt douze chapitres et plusieurs appendices qui ne comprennent pas moins de 371 pages. Comme conclusion, M. Véron Duverger pense qu'il y a lieu de fortifier l'action de l'État en matière de contrôle, et que, pour arriver à ce résultat, il faut réorganiser le comité consultatif des chemins de fer et en exclure les membres du parlement qui transforment les tarifs commerciaux en tarifs électoraux. Il reconnaît également que l'exploitation par l'État est condamnée par suite de ses mauvais résultats; mais, néanmoins, il opine pour le maintien « temporaire » d'un petit réseau d'État, comme « laboratoire des essais et des expériences destinées à faire progresser les méthodes d'exploitation », à la condition, toutefois, que l'administration dudit réseau soit réformée et assise sur des bases nouvelles; que son conseil reste entièrement subordonné à l'autorité du ministre des travaux publics, seul responsable, et que là, comme au comité consultatif, l'élément politique soit complètement écarté.

D. M.

Nouvel atlas céleste, par RICHARD A. PROCTOR, sociétaire honoraire de la Société royale astronomique. Traduit de l'anglais sur la 6e édition, par PHILIPPE GÉRIGNY. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8 de XIV-97 p. avec 14 cartes et 1 pl. — Prix : 6 fr.

Peu d'études sont plus attrayantes que celle du ciel étoilé. Si elle n'a pas la variété et l'intérêt pratique de la géographie, elle a, par contre, cet avantage que son objet, chaque soir, vient complaisamment s'étaler sous nos yeux, qu'on peut la commencer avec des moyens presque nuls, et que, si on veut la pousser plus loin, à l'aide d'instruments moins coûteux qu'un modeste voyage ou qu'une saison à la mer, elle offre un champ d'études presque illimité, en même temps qu'elle ouvre à l'esprit les plus sublimes perspectives.

Elle est d'ailleurs on ne peut plus facile, au moins lorsqu'on se borne à connaître l'aspect des diverses constellations et les étoiles les plus remarquables. Une bonne carte du ciel, une lanterne pour l'éclairer la nuit dehors, forment tout le matériel nécessaire. La carte se lit comme une carte géographique, et il n'est besoin d'aucune connaissance scientifique pour la comparer avec le ciel lui-même.

Mais pour faire cette comparaison facilement, il faut que la carte ne déforme pas trop l'objet. Or, ces déformations, inévitables lorsqu'il s'agit de représenter sur une surface plane des figures qui s'offrent à

nous sur la surface d'une sphère, sont d'autant plus grandes que la carte embrasse une région plus étendue. C'est ce qui a conduit M. Proctor à répartir la surface céleste en douze cartes. Deux tableaux d'assemblage, qui embrassent chacun un hémisphère, permettent de raccorder ces cartes entre elles, et surtout de retrouver facilement dans le ciel, à toute époque, la région que chacune d'elles représente. Cette division a encore un autre avantage : c'est qu'elle a permis, tout en employant une échelle assez grande, d'avoir cependant des cartes de dimension restreinte, puisque chacune d'elles n'occupe qu'une page double du format in-8°. Donc pas de grandes cartes à déployer et à garantir du vent, rien qu'un volume portatif à ouvrir à la page voulue. Le texte qui accompagne l'atlas donne toutes les indications nécessaires pour s'en servir facilement. On y a joint d'intéressantes recherches de l'auteur anglais sur la résolubilité des groupes d'étoiles, la distribution des nébuleuses et des étoiles, la voie lactée.

M. Proctor est un astronome distingué en même temps qu'un des écrivains scientifiques les plus féconds. Son nouvel atlas est un véritable service rendu à la diffusion de la belle science astronomique, et nous devons remercier le traducteur de l'avoir adapté avec un soin remarquable aux besoins du public français. Ajoutons que l'ouvrage n'est pas seulement utile pour les débutants ; on y a figuré un grand nombre de nébuleuses, d'étoiles doubles, d'étoiles rouges, à l'usage de ceux qui veulent étudier le ciel avec des lunettes de dimensions ordinaires ; M. Proctor a supprimé, comme on le fait depuis longtemps, du reste, les figures plus ou moins mythologiques des constellations. Mais nous regrettons un peu qu'il n'ait pas relié par un tracé géométrique léger les principales étoiles de chaque constellation, comme nous le faisons instinctivement par la pensée quand nous les contemplons dans le ciel.

E. Daram.

Herbages et prairies naturelles, par M. Amédée Boitel. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-8 de xi-786 p. — Prix : 8 fr.

La librairie Didot vient de publier le premier volume d'une *Bibliothèque de l'enseignement agricole* dont l'importance n'échappera à personne.

L'agriculture est et doit être, aujourd'hui plus que jamais, une science; ce n'est que par une bonne méthode scientifique et expérimentale, que le propriétaire peut arriver à lutter victorieusement contre la crise et les calamités de tout genre qui depuis quelques années viennent l'assaillir. Il faut transformer l'agriculture si on ne veut pas la voir succomber, et faire partout, où la chose est possible, de l'agriculture industrielle. La *Bibliothèque de l'enseignement agricole* sera donc la bienvenue, et nous devons remercier la librairie Didot d'avoir compris sa nécessité.

Le premier volume paru a pour titre : *Herbages et prairies naturelles* et pour auteur M. Boitel, inspecteur général de l'enseignement agricole, professeur à l'Institut national agronomique. « J'ai consacré bien du temps et bien des déplacements à recueillir sur place les documents réunis dans ce volume, dit M. Boitel dans sa préface. C'est le fruit de trente années d'excursions et de voyages. » L'ouvrage dénote en effet une longue suite d'observations. Il est divisé en deux parties. La première traite, dans six chapitres, de la nature des terrains dans leur rapport avec la production herbagère, du choix des espèces de plantes propres à former une bonne prairie, des soins d'ensemencement et d'entretien ; des plantes adventives ; de la valeur et de la conservation des fourrages. Cette première partie est assez complète, sauf en ce qui concerne les questions d'engrais, qui auraient mérité un plus large développement ; mais tout ce qui regarde l'étude des plantes dans leurs qualités, leurs défauts ou leurs exigences est parfaitement traité. Pour certaines d'entre elles, cependant, M. Boitel brusque certaines idées reçues : « N'est-il pas insensé, nous dit-il (p. 57), de semer des brômes et de l'agrostis, qui sont une peste dans la prairie et qui y prennent la place des bonnes plantes ? Est-il rationnel d'y semer de la flouve odorante dont tous les sols sont remplis, de la houlque laineuse et de la crételle dans les terres siliceuses qui en sont littéralement infestées. » J'abandonne bien volontiers les agrostis, mais je trouve M. Boitel un peu sévère pour la houlque laineuse et la flouve odorante ! Quant aux brômes, du moins au brôme des prés, on est parfois heureux de l'avoir. Au reste, dans la création des prairies, il faut tenir compte de la constitution du sol. Adapter ses semis à la terre et au climat, telle est la question à résoudre pour bien réussir.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Boitel est la plus intéressante et l'on comprend qu'il lui ait fallu nombre d'excursions pour arriver au résultat qu'il nous présente. Après une étude succincte des prairies temporaires, l'auteur nous promène dans les diverses régions de la France et jusqu'en Suisse ; il nous montre pour chacune d'elles la composition des prairies dans leur rapport avec la constitution géologique, en indique le rendement, en signale les particularités. Naturellement son attention se porte, de préférence, sur certaines contrées qui lui sont plus familières ; d'autres au contraire sont plus ou moins délaissées ; mais tout cela peut et doit s'arranger dans les éditions suivantes. L'Algérie étant aujourd'hui une terre française et sur l'avenir de laquelle nous avons le droit de compter, il était naturel que M. Boitel y fît une rapide excursion ! Et si rapide qu'elle soit, elle ne forme pas la moins intéressante partie de son ouvrage ! Nous y voyons que la composition des prairies naturelles laisse fort à désirer et que généralement les graminées et les légumineuses n'y dominent pas !

Aussi, est-on souvent obligé, dit l'auteur, de trier les plantes au moment de la fenaison, car plusieurs d'entre elles sont refusées par le bétail.

Ce livre, bien fait, écrit avec soin, est orné de nombreuses gravures nécessaires à la clarté du texte. G. DE DUBOR.

BELLES-LETTRES

Les Plaidoyers politiques de Démosthène, *texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif,* par HENRI WEIL. Deuxième série. Paris, Hachette, 1886, gr. in-8 de II-367 p. — Prix : 8 fr.

C'est la continuation d'un premier volume publié sous le même titre par M. Weil en 1877 et dont il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (t. XX, p. 407). Cette deuxième série contient le texte de quatre discours qui jusqu'ici n'ont trouvé en France que de très rares éditeurs : ce sont les plaidoyers « contre Androtion, contre Timocrate, contre Aristocrate, contre Aristogiton, » compositions intéressantes, non seulement parce qu'elles nous initient à certains côtés peu connus de l'organisation politique et judiciaire d'Athènes, mais encore parce qu'elles peignent sur le vif les mœurs singulières qui tendaient de plus en plus à prévaloir dans la Grèce du IVe siècle : l'arbitraire individuel se substituant aux sentences des tribunaux, les honneurs publics prodigués à des citoyens indignes, la puissance croissante des délateurs, flétris du nom de « sycophantes, » enfin le parti pris de dénigrement et d'insulte qui caractérise les luttes du barreau.

Quant au mérite philologique de cette publication, il suffit, je crois, pour en donner la mesure, de dire qu'elle fait partie de la collection d'éditions savantes entreprise par la maison Hachette, collection qui peut soutenir fièrement la comparaison avec tout ce que l'Allemagne et l'Angleterre ont produit en ce genre de plus achevé. Chaque discours est précédé d'une notice aussi complète et aussi précise qu'on peut l'attendre d'un érudit tel que M. Weil, tandis que les notes placées au bas de chaque page ne laissent passer, sans l'éclaircir, aucune difficulté historique, aucun problème grammatical de quelque importance. Le plaidoyer « contre Aristogiton » a été refusé à Démosthène par plus d'un critique, même dans l'antiquité : M. Weil rejette comme peu concluantes les raisons élevées contre son authenticité, de même qu'il ne consent pas, sauf de rares exceptions, à considérer comme des interpolations postérieures les textes des décrets insérés dans ces divers discours, textes si précieux pour l'histoire de la législation hellénique. C. HUIT.

Œuvres poétiques complètes de Shelley. Traduction de F. Rabbe. Paris, A. Savine, 1887, 3 vol., in-18 j. de 399, VI-365 et 406 p. — Prix : 10 fr. 50.

Ce n'est peut-être pas ici le lieu de parler longuement de Shelley. Son nom commence à n'être plus inconnu en France, grâce à quelques essais de traduction et surtout à plusieurs études généralement très laudatives. Mais sa réputation en France n'est pas en rapport avec son importance grandissante en Angleterre, et il ne sera pas inutile de répéter, après bien d'autres, qu'il se prépare, depuis quelques années, de l'autre côté de la Manche, une évolution d'opinion qui tendrait à faire, du poète condamné jadis sommairement, le premier des poètes anglais de ce siècle et l'initiateur de la poésie de l'avenir. Les lakistes et les romantiques sont éclipsés par cet astre renaissant ; les contemporains — ceux au moins qui avouent quelque attache au préraphaélisme — n'admettent plus d'autre dieu. Après avoir traité Byron de « géant manqué » et de « poète de troisième ordre, » M. Algernon Swinburne n'hésite pas à dire : « Otez à Shelley sa foi sublime, son dévouement héroïque, son amour du droit et de l'idéal, il sera toujours un des plus grands poètes de tous les siècles. » Cette surprenante prétérition contient en germe un bon conseil : je crois que pour trouver à admirer dans Shelley, il faut commencer par faire autant que possible abstraction, non pas précisément de sa foi sublime, de son dévouement héroïque, de son amour du droit, mais de son athéisme de maniaque, du dévergondage de ses principes et des folies criminelles de sa vie, de son goût pour l'abominable et des perversions de son imagination. Comme homme et comme poète, Byron le réprouvé est auprès de lui de la dernière fadeur. Je sais bien que dans notre siècle les avocats d'office ne manquent pas aux plus mauvaises causes et que M. Jeaffreson a tenté récemment, en des plaidoyers ingénieux et fort développés, la réhabilitation de l'un et de l'autre de ces génies dévoyés. Nulle apologie ne fera cependant qu'il n'en coûte un certain effort pour surmonter l'ennui et le dégoût qu'inspirent forcément, aux indifférents eux-mêmes, le fanatisme irréligieux et révolutionnaire d'un énergumène qui ne prononce pas les mots de Dieu, prêtre, roi, soldat, sans tomber en des attaques d'épilepsie. Ces réserves faites, on ne doit pas contester la haute valeur de Shelley comme poète lyrique : il a du souffle et de l'élévation, de la chaleur et de la couleur. Son inspiration, très personnelle, est d'une évidente sincérité. Son vers élégant, ample et harmonieux, abonde en images imprévues et éclatantes. Mais il n'y faut pas chercher autre chose : M. Rabbe a besoin de toute la complaisance d'un traducteur pour reconnaître en lui un poète tour à tour épique, tragique, philosophique, satirique, comique, mystique, etc. S'il a abordé différents genres, il n'a guère qu'un mode pour les traiter.

Son invention est même misérable : il est incapable de combiner la moindre action, de créer le moindre type humain. Je ne sais pas de poète connu qui lui soit inférieur sous ce rapport. Ses récits sont des rêves à la trame incohérente, sans localisation dans le temps et dans l'espace, et le peu qu'on y peut comprendre semble un perpétuel défi au bon sens. Ses personnages sont des ombres et des fantômes, revenants d'un autre monde, dépourvus de toute réalité vivante, des *figures of indistinct and visionary delineation*. La place qu'un engouement tardif voudrait assigner à Shelley dans la poésie de ce siècle ne me paraît donc pas lui revenir légitimement; on peut l'admirer, mais non le proposer en modèle; il n'a rien de ce qu'il faut pour le rôle de chef d'école.

La traduction de M. Rabbe est d'une scrupuleuse exactitude : elle décalque le texte mot à mot, sans périphrases comme sans coupures, et en rend très heureusement le coloris et le mouvement. Quelques métaphores obscures auraient peut-être gagné parfois à être discrètement adaptées, mais la traduction n'est pas tenue à plus de clarté que l'original. En fervent admirateur de son poète, M. Rabbe nous donne les œuvres poétiques complètes : je crains qu'il n'y ait là un peu d'excès de zèle. Il nous fait grâce cependant des notes jointes à la *Reine Mab*, notes qui développent la fameuse thèse sur *la Nécessité de l'athéisme*, et l'on ne peut que l'en remercier. Je regrette, en revanche, l'absence d'une table détaillée à la fin de l'ouvrage : les meilleures pièces lyriques de Shelley sont presque introuvables au milieu des fragments et des parodies qui encombrent le troisième volume.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

La Littérature française par les critiques contemporains. *Choix de jugements* recueillis par le R. P. CHAUVIN, de l'Oratoire, et G. LE BIDOIS. Paris, Belin, 1887, in-18 de VIII-484 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'ont voulu faire les auteurs de ce recueil? « Un livre d'or de la critique, présentant sur chaque sujet la fleur la plus pure de la critique, ce qu'il y a eu de mieux pensé et de mieux dit; un livre exquis, qui élève l'intelligence des jeunes gens, et où plus d'un homme du monde et plus d'une femme d'esprit se plairaient. » On s'attend à trouver réunis des articles oubliés ou perdus dans des revues, dans des livres devenus rares, tout ce qu'on connaît moins et qui mérite d'être plus connu. Et voici qu'on recopie les ouvrages les plus familiers, ceux qui sont dans les mains de tous les élèves, dans les bibliothèques de tous les gens du monde quelque peu lettrés; les ouvrages de fond, Nisard, P. Albert, Saint-Marc-Girardin, Villemain, Sainte-Beuve. Mieux que cela, on nous sert des extraits de manuels pour le baccalauréat, du Demogeot et du Petit de Julleville! Ne cherchez pas seulement les noms d'auteurs

moins banals que M. Demogeot, mais plus brillants : ni L. Veuillot ni Th. Gautier, ni E. Quinet, ni Loménie, ni P. de Saint-Victor, ni Rigault, ni Joubert, ni Ampère, ni Saint-René Taillandier, ni Vitet, ni Nodier, ni Ph. Chasles — pour m'en tenir à ceux qui ont écrit sur le moyen âge et le XVIIe siècle, — n'ont fourni une seule page; et parmi les contemporains je ne vois pas les noms de Boissier, Renan, Schérer, Mazade, Deschanel, G. Paris, V. Fournel... Et combien de pages charmantes de critiques moins célèbres qu'il fallait déterrer et nous faire connaître ! Au lieu de cela, le procédé est fort simple. On est à Vaugelas : on ouvre un Sainte-Beuve, on en copie treize pages, et l'on passe à un autre auteur. Sainte-Beuve est sans doute le seul qui ait parlé de Malherbe, le seul qui ait écrit sur *le Cid* et sur *Polyeucte !* Et sur Mme de Sévigné, quand on a cité six articles de lui, c'est-à-dire six fragments d'un même article, et deux pages de Lamartine, il n'y a plus rien à prendre dans les études de Veuillot, V. Vallery-Radot, Boissier, Mazade, P. Mesnard et tant d'autres? — Et quel défaut de proportion : Vaugelas a treize pages et Balzac aussi; mais Voiture n'en a que trois; Rabelais six, dont quatre de Demogeot; Descartes et La Rochefoucauld, chacun cinq pages, chacun un seul article de Sacy!

Comme on ne nous donne que les critiques les plus familiers, il n'y a place de même que pour les écrivains les plus classiques, ceux qu'un rhétoricien doit connaître autrement que par des extraits de P. Albert et Demogeot. J'aurais cru trouver quelque chose sur Calvin, saint François de Sales, Amyot, Brantôme, La Boëtie, Monluc, Palissy, Henri IV, Marguerite de Valois, du Bellay, Baïf, A. d'Aubigné, Vauquelin, Jodelle, Garnier, Larivey, Régnier; au XVIIe siècle il ne m'aurait pas déplu de lire quelques pages de Guizot et de M. Hémon sur Rotrou, de Latour sur Racan, de Loménie sur *l'Astrée,* quelques extraits des livres charmants de Fournel et de Gautier sur les *Indépendants*, Scarron, Saint-Amant, Bergerac, Théophile, etc., etc. Il est vrai que pour le XVIIe siècle tout n'est pas fini, et dans le deuxième volume annoncé on reviendra peut-être à l'époque de Louis XIII. La chronologie de ce livre est en effet singulière. Il va, nous dit-on, des origines jusqu'à 1660; or, il comprend Mme de Sévigné et Bossuet; et La Rochefoucauld, mort en 1680, suit Mme de Sévigné morte en 1696 et précède Pascal mort en 1662 !

En résumé, l'idée de réunir les jugements des critiques contemporains sur la littérature française était bonne, encore que je ne voie pas pourquoi se borner aux contemporains et se priver de tant d'articles intéressants du XVIIe et du XVIIIe siècle; mais il fallait faire cela plus soigneusement. Au lieu de nous donner cent quarante pages de Sainte-Beuve, vingt pages de Nisard, juste autant de Demogeot, et de copier les préfaces de M. Havet ou de M. Jacquinet, alors que leurs éditions

de Pascal ou de Bossuet sont partout, il fallait se donner la peine de chercher tout ce qui est moins connu, auteurs et critiques, fouiller dans les revues, les thèses de doctorat, les livres épuisés, faire ainsi un ouvrage curieux, intéressant, utile. Le P. Chauvin et M. Le Bidois se sont un peu trop pressés de réaliser vaille que vaille une idée qu'ils croyaient, avec raison, heureuse. Mais, aux approches du baccalauréat, leur livre se vendra sans doute assez pour qu'il y ait lieu d'en faire une seconde édition; et je ne doute pas alors que, tenant quelque compte des critiques qu'ils ont eux-mêmes très modestement réclamées, ils ne fassent quelque chose d'aussi excellent que nouveau.

G. A.

Souvenirs d'un vieux critique, par ARMAND DE PONTMARTIN. Huitième série. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Armand de Pontmartin exerce la critique d'une façon à la fois traditionnelle et moderne, en ce sens que, dans ses causeries exquises sur la littérature contemporaine, sans négliger le jugement de l'œuvre, il se livre à de piquantes digressions, à des anecdotes pleines d'esprit, à des récits remplis d'attrait. Parfois aussi le critique devient historien pour son propre compte. Prenez la huitième série de ses *Souvenirs*, et lisez les pages consacrées à Lamennais, au baron de Vitrolles, à Gaston de Saint-Valry, à Mgr Xavier de Mérode, au duc Victor de Broglie. Ce sont de véritables portraits — peints de main de maître — que nous donne là M. de Pontmartin. On lui doit même, à propos des mémoires du duc de Broglie, un tableau historique de la Restauration, une réhabilitation loyale et vraie de cette époque méconnue, une réfutation vigoureuse des mensonges et des sophismes de l'école libérâtre, dont le tout forme une admirable étude; j'allais presque dire : un chef-d'œuvre. A lire encore dans ce volume les causeries consacrées à *Ma Prison*, de M. Henry des Houx; à *La France juive*, de M. Édouard Drumond; aux *Sœurs hospitalières*, du docteur Armand Desprez; aux *Financiers d'autrefois*, de Mme la vicomtesse de Janzé; à *La Renaissance religieuse en France*, de M. Léon Lefébure; aux travaux de M. le vicomte de Vogué sur le roman russe. Par exemple, M. de Pontmartin n'est pas tendre pour tout le monde. Quand une œuvre ou un homme lui déplaisent, il le dit avec une verdeur de franc aloi. Ainsi, à propos de *Ma Prison*, de M. Henry des Houx, il écrit : « Ce catholique est tellement travaillé en sens contraire, qu'on ne sait plus ce qu'il veut, ce qu'il croit, ce qu'il aime. » Puis, en note : « Depuis la publication de cet article, M. des Houx a achevé de se démasquer. Le masque n'était pas beau, le visage l'est encore moins. » On dirait un extrait des malicieux *Jeudis de Mme Charbonneau*. En ce qui concerne M. Édouard Drumont, l'infatigable et toujours

jeune « samediste » de la *Gazette de France* rend justice à son talent et à ses bonnes intentions. Mais il réprouve très énergiquement ses violences de langage, ses récriminations inconsidérées et certaines de ses accusations plus que risquées. L'article commence par ces mots : « Les extrêmes se touchent, et le mieux est l'ennemi du bien, » et il finit par ceux-ci, empruntés à Mme Swetchine : « Le bien ne fait pas de bruit, le bruit ne fait pas de bien. » D'autres peuvent appliquer au jugement des livres une critique plus scientifique : nous ne connaissons personne qui possède au même degré que M. Armand de Pontmartin l'art de rendre ce magistère plus instructif et plus attrayant. *Utile dulci.* F. B.

The Dawn of European literatures. I. *Anglo-saxon literature,* by J. Earle. II *Slavonic literature,* by W. R. Morfill. London, Chistian knowledge Society, 1887, 2 vol. in-8 de vi-262 et de viii-264 p. — Prix : 3 fr. et 3 fr. 50.

On peut dire, sans exagérer, qu'il n'y a aucune branche de science ou de littérature que la « Christian knowledge Society » n'ait explorée; aujourd'hui je voudrais appeler l'attention sur deux volumes récemment publiés par cette société, et qui se rapportent aux origines des langues et des littératures européennes. Voici d'abord l'anglo-saxon, traité de main de maître par M. Earle, professeur à l'Université d'Oxford, qui remarque d'abord que toutes les littératures de l'Europe ont subi plus ou moins l'influence du latin, mais que le latin seul a laissé sur l'anglo-saxon des traces évidentes et profondes sous le rapport du style et même de la forme. Quand nous parlons du latin, nous voulons dire le latin primitif, et non pas celui qui se modela sur le grec et dut à l'hellénisme son élégance et sa perfection; entre le latin et le grec, d'une part, et l'anglo-saxon et le latin, de l'autre, les relations furent exactement les mêmes, et il n'y a pas d'autre exemple dans les littératures de l'Europe moderne d'une influence absolue.

M. Earle a divisé son volume en douze chapitres; après un coup d'œil préliminaire, vient le relevé exact et détaillé des matériaux mis à la disposition des travailleurs, et l'appréciation des savants qui les ont écrits et annotés; un tableau de la civilisation anglo-saxonne pendant l'époque païenne nous occupe ensuite; il contient de nombreux extraits de chroniques, poèmes, homélies, et nous fait assister à la lutte entre les traditions tudesques et l'enseignement de l'Église chrétienne. Il semble parfaitement établi que la conquête saxonne fut non pas assimilatrice, mais essentiellement destructive, excepté pourtant dans le comté de Kent, tandis qu'en Gaule, les Romains et les Francs se fondirent bientôt en un seul corps de nation. En traitant l'histoire des écoles du comté de Kent, et du dialecte que l'on parlait dans cette partie de

l'Angleterre, M. Earle a saisi l'occasion de commenter certains textes d'une réelle importance au double point de vue de l'histoire et de la langue ; ainsi le Code d'Ethelbert, les gloses d'Épinal, etc. Les traductions du roi Alfred, et les ouvrages d'Alfric viennent ensuite, et ce dernier chapitre nous montre la décadence de la littérature anglo-saxonne lorsque la conquête normande vint introduire de l'autre côté du détroit un ordre de choses entièrement nouveau. Je dis « décadence » parce que, même après l'avènement de Guillaume le Bâtard au trône, l'anglo-saxon ne cessa jamais d'être en usage ; seulement d'idiome usuel, il devint pour ainsi dire une langue classique au même titre que le latin et le grec, et lorsque arriva la Renaissance, on l'étudia, mais pour des raisons différentes de celles qui en avaient jadis rendu la connaissance indispensable.

L'histoire de la littérature slave est un sujet si neuf pour la grande majorité du public, que le livre de M. Morfill ne saurait manquer d'exciter tout au moins un intérêt de curiosité ; je me hâte d'ajouter qu'il mérite de devenir populaire comme le manuel le plus satisfaisant et le plus complet pour l'étude d'une famille de langues trop peu connue. M. Morfill prévient dans sa préface qu'il a toujours scrupuleusement remonté aux sources, et qu'il n'a pas cru à propos de faire des emprunts aux traductions et aux adaptations anglaises de travaux philologiques allemands et français. Son petit manuel est le premier volume de ce genre édité en Angleterre et il est infiniment supérieur au livre de mistress Robinson (Talvj), imprimé à New-York il y a plus de trente ans.

Il faut remarquer, en outre, que si le traité de M. Earle dont je viens de rendre compte, se rapporte à une langue morte et à une littérature éteinte, celui de M. Morfill est relatif à des idiomes qui se parlent encore de nos jours, et n'ont rien perdu de leur importance. La première chose que notre auteur a entreprise est une classification des différentes familles de la langue slave, adoptant le système de Dobrowsky, modifié par Schleicher et consultant aussi le tableau qu'ont donné Pipin et Spasovitch, dans leur histoire de la littérature slave. Il y a eu des celtomanes, il y a aujourd'hui des slavomanes ; on en trouvera en Angleterre, et n'a-t-on pas cherché au comté de Wiltshire une origine slave (Wilsen), lorsque la désignation vient tout simplement de Wilton, ville (*town*) bâtie sur la rivière Wily.

Russes (chapitre IV), Bulgares (V), Croates, etc. (VI), Polonais (VII), Bohémiens (VIII), apportent tous leur contingent à ce tableau d'histoire littéraire, et M. Morfill varie son récit en y introduisant des traductions de morceaux choisis, empruntés aux diverses nationalités dont l'ensemble constitue la grande famille slave. Si l'espace le permettait, il y aurait bien des citations curieuses à faire ; je me bornerai

à mentionner les livres apocryphes qui forment une part si importante de la littérature bulgare ; on les attribue généralement à des membres de la secte des Boqmiles qui florissait dans l'Europe orientale au VIIe siècle ; ils fournissent des légendes extraordinaires d'une origine chrétienne, mais en même temps modifiées par l'influence du paganisme, et on y trouve de plus, s'il faut en croire M. Derenbourg, des épisodes empruntés au Midrasch du Talmud. Les remarques précédentes peuvent donner une légère idée du livre de M. Morfill ; j'ajouterai, pour conclure, que notre auteur a étudié avec soin tout ce qui a été écrit à ce sujet.

GUSTAVE MASSON.

HISTOIRE

La France dans l'Afrique du Nord. *Algérie et Tunisie,* par LOUIS VIGNON. Paris, Guillaumin, 1887, in-8 de V-290 p. avec carte. — Prix : 7 fr.

La Tunisie, par J.-L. DE LANESSAN, député de la Seine. Paris, Félix Alcan, 1887, in-8 de 268 p. avec carte. — Prix : 5 fr.

A travers la Tunisie. *Études sur les oasis, les dunes, les forêts, la flore et la géologie,* par LÉOPOLD BARABAN, inspecteur des forêts. Paris, Rothschild, 1887, in-8 de VIII-227 p. avec une carte et gravures. — Prix : 12 fr.

Par-delà la Méditerranée. *Kabylie, Aurès, Kroumirie,* par ERNEST FALLOT, secrétaire de la Société de géographie de Marseille. Paris, Plon, 1887, in-18 de III-307 p., orné de gravures. — Prix : 4 fr.

Nos possessions de l'Afrique septentrionale ont été, dans le cours du premier semestre de 1887, l'objet de nombreuses publications. Le rapide essor que paraît y prendre la colonisation, malgré les fautes commises depuis 1830, mérite, en effet, l'attention des économistes ; le simple exposé des résultats obtenus est le plus éclatant démenti que l'on puisse donner à cet axiome, naguère en grande faveur chez nous, que le Français est incapable de coloniser. Mais, s'il faut se féliciter des progrès accomplis, il convient aussi de reconnaître qu'il reste beaucoup à faire, surtout au point de vue de la mission providentielle que la France doit remplir à l'égard des peuples conquis. Malheureusement le soin de leurs intérêts matériels a trop souvent fait oublier aux conquérants ce devoir impérieux, seule justification de la conquête.

Bien qu'antérieurs à la caravane parlementaire du printemps dernier, trois des ouvrages que nous examinons ont un caractère presque officiel. On connaît les liens très intimes qui rattachent M. Louis Vignon au gouvernement actuel : on l'a vu successivement chef du cabinet du ministre du commerce, sous-chef du cabinet du sous-secrétaire d'État aux colonies, et enfin chef du cabinet du président du conseil des ministres ; il lui a donc été loisible de puiser à son aise dans les dossiers ministériels ; c'est pour cette raison, sans doute, que les documents statistiques abondent sous sa plume, surtout dans les deux pre-

mières parties de son livre où il décrit successivement l'Algérie et la Tunisie au point de vue de la colonisation. Assurément ces renseignements ont leur importance, et leur examen attentif permet d'apprécier l'œuvre entreprise par la France dans l'Afrique du Nord ; mais nous préférons la troisième partie où M. Vignon expose la politique à suivre à l'égard des indigènes pour les gagner à la civilisation sans froisser leurs préjugés. L'auteur estime avec raison que le principal obstacle à la réalisation de cet objectif est la question religieuse ; le Coran, interprété par les confréries, creuse un fossé profond entre musulmans et chrétiens ; mais, en même temps, il constate que la race berbère n'est pas encore pénétrée profondément par les doctrines musulmanes. Dès lors, la conclusion qui s'impose c'est que nous devons nous appuyer sur ce peuple sédentaire et laborieux et nous efforcer de le convertir à la religion chrétienne à laquelle l'Europe doit sa civilisation. Tel n'est pas cependant l'avis de M. Vignon qui préfère conquérir les Berbères à la libre-pensée, sans se rendre compte que le remède serait pire que le mal. Il est déplorable qu'une étude très consciencieusement faite et basée sur des renseignements exacts aboutisse à une conclusion qui lui ôte toute valeur à nos yeux.

Dans l'ouvrage de M. de Lanessan, on ne trouvera, par contre, aucune trace des opinions politiques ou religieuses de l'auteur ; est-ce à dire que le jeune député de la Seine, quand il fait œuvre sérieuse, se débarrasse volontiers du fatras révolutionnaire qu'il étale en d'autres circonstances devant ses électeurs? On serait tenté de le croire. On sait que M. de Lanessan avait reçu du ministère Goblet une mission assez mal définie qui devait le conduire successivement à travers toutes les colonies françaises ; officiellement le but de cette tournée devait être une sorte d'organisation du concours de nos possessions à l'exposition de 89 ; en réalité, il s'agissait plutôt, croyons-nous, de préparer l'avènement du missionnaire radical au ministère des colonies. M. de Lanessan a d'abord visité la Tunisie et s'est appliqué à en étudier attentivement les ressources et les besoins ; il faut reconnaître qu'il l'a fait avec une rare sagacité, et l'exposé de son enquête se distingue par une lucidité remarquable. Après une rapide description géographique de la Tunisie, il examine la situation actuelle de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans ce pays et constate les progrès surprenants déjà réalisés depuis l'occupation française ; nulle part la colonisation n'a marché d'un pas aussi rapide. Mais il y a encore bien des réformes à opérer : c'est l'assiette de l'impôt qu'il faut modifier en se débarrassant des fermes qui entravent l'agriculture et l'industrie ; ce sont les droits d'exportation qu'il convient de supprimer ; ce sont les institutions de crédit à créer pour mettre un terme aux prêts usuraires ; c'est surtout la constitution de la propriété foncière qu'il importe de

régulariser au plus tôt pour en garantir la sécurité et faciliter les transactions. Les travaux publics ne sont pas oubliés : il y a des ports et des chemins de fer à construire pour assurer aux produits du sol les débouchés qui leur sont nécessaires. L'auteur montre que les ressources du pays suffisent, dès à présent, à la réalisation de ce programme : les finances sont dans un état très prospère et l'accroissement des revenus sera la conséquence naturelle du développement de la colonisation. Grâce à la prudence avec laquelle on a respecté la forme gouvernementale, chère aux indigènes, la pacification a été rapide et complète ; l'expérience acquise en Algérie a permis d'éviter les fautes et les tâtonnements qui pèsent encore lourdement sur la colonie voisine ; enfin le climat de la Tunisie se prête mieux à l'acclimatement des Européens et à l'introduction des cultures les plus familières aux colons du midi de la France : céréales, oliviers, vignes, etc. Quelque optimistes que semblent ces conclusions, il faut avouer que M. de Lanessan les expose avec une telle autorité, une telle abondance de faits et de documents, que sa conviction est singulièrement communicative et ne laisse aucun doute dans l'esprit du lecteur. C'est le meilleur éloge que nous puissions faire de son livre.

L'ouvrage de M. Baraban sur la Tunisie est conçu à un point de vue beaucoup plus spécial. L'auteur, inspecteur des forêts, était chargé par le gouvernement français de rechercher les moyens pratiques d'empêcher les sables du désert d'envahir les oasis. Sans cesse poussées par les vents sahariens, les dunes mobiles s'avancent menaçantes vers les régions où l'existence de quelques sources favorise la végétation, elles comblent les puits, enfouissent les habitations et les cultures. Certaines oasis dans le sud de la Régence donnent, par l'exploitation des dattiers, d'importants revenus, et il a semblé urgent de les protéger contre une ruine imminente. Pour remplir cette importante mission, M. Baraban a dû étudier avec soin la flore et la géologie désertiques : suivant lui, il en est des sables du Sahara comme des dunes littorales du golfe de Gascogne ; on peut les arrêter par le gazonnement et la plantation de certains arbustes appropriés au sol et au climat. Mais le grand obstacle est la vaine pâture ; les troupeaux innombrables de chameaux, de moutons et de chèvres que les Arabes nomades entretiennent à l'entour des oasis ameublissent le sol par le piétinement et détruisent toute végétation. Peut-être pourrait-on y obvier par des clôtures convenablement disposées ; ce serait une dépense assez considérable pour l'ensemble des oasis. L'exposé de cette question entraîne nécessairement M. Baraban à des considérations un peu techniques, mais le côté pittoresque ne manque pas dans son livre : la description des villes qu'il trouve sur sa route et surtout les détails sur la vie du désert, dans les parties les moins fréquentées de la Tunisie, lui fournissent d'agréables

sujets qu'il traite avec intérêt. Les gravures et les cartes sont assez médiocres et loin de valoir les cartes qui accompagnent les livres de MM. Vignon et de Lanessan.

M. Fallot, lui, est un touriste, mais un touriste sérieux qui ne suit pas les sentiers battus, et préfère s'aventurer dans les régions montagneuses où il recherche les mystérieuses origines des populations autochtones. Il s'intéresse aussi à des questions d'actualité, telles que l'assimilation des races vaincues à la civilisation du conquérant. Laissant de côté l'Arabe nomade qui n'a fait irruption en Afrique que pour imposer par la force ses mœurs et sa religion tout en couvrant le sol de ruines et de désolation, il réserve toute son attention à la race berbère réfugiée dans les vallées profondément encaissées de la Kabylie et de l'Aurès où elle s'adonne avec passion à l'agriculture. Dans ses recherches ethnographiques, il arrive à cette conclusion que là vivent des tribus de souche aryenne et qu'il serait avantageux de les ramener au christianisme, religion pratiquée par elles avant l'invasion arabe; leur cause serait alors indissolublement liée à celle de la France. On voit que M. Fallot se rapproche plus que M. L. Vignon des saines doctrines de l'assimilation des races par la religion; mais, comme s'il redoutait d'être accusé de cléricalisme, il s'empresse malheureusement d'ajouter que toutes les Églises sont également aptes à entreprendre cette œuvre d'évangélisation; il oublie que la France s'est toujours et partout identifiée avec le catholicisme, tandis que les sectes protestantes représentent des influences étrangères et résolument hostiles. Il est, d'ailleurs, à remarquer qu'en décrivant les environs de Bône, notre auteur oublie de mentionner la colline d'Hippone et le souvenir de saint Augustin, de même qu'en parcourant les ruines de Carthage, il ferme les yeux pour ne pas voir la colline de Byrsa où s'élève la chapelle de Saint-Louis et le séminaire des missions d'Afrique. Du reste le livre de M. Fallot est intéressant, bien écrit, orné de bonnes gravures, mais il est dépourvu de carte. Cte DE BIZEMONT.

Histoire de la civilisation, *depuis les temps antiques jusqu'à Charlemagne*, par J. DE CROZALS. Paris, Delagrave, 1885, in-12 de VII-690 p. — Prix : 4 fr. 50.

Histoire de la civilisation, par TH. SEIGNOBOS. Tome II. Paris, Masson, 1885, in-12 de 574 p. — Prix : 3 fr. 50.

Histoire sommaire de la civilisation, *depuis l'origine jusqu'à nos jours*, par G. DUCOUDRAY. Paris, Hachette, 1886, in-8 de III-1104 p. — Prix : 7 fr. 50.

Histoire de la civilisation française, par ALF. RAMBAUD. Paris, Colin, 1885-1887, 2 vol. in-12 de 620 et 656 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

La loi qui a inscrit l'enseignement de l'histoire de la civilisation au programme des lycées, même pour les jeunes filles, a fait une inno-

vation malheureuse dont on ne tardera pas à se repentir en France. L'esprit de l'adolescent n'est pas fait pour goûter les austères leçons d'une histoire qui, si elle est vraiment ce qu'elle doit être, a un caractère essentiellement philosophique, et se borne à exposer les lois qui régissent les faits, au lieu de raconter les faits eux-mêmes. Les élèves des lycées ne goûtent dans l'histoire que ce qu'elle a de dramatique et la saisissent surtout par ce côté; le récit des grands coups d'épée et des aventures extraordinaires les passionnera toujours, quoi qu'on fasse, beaucoup plus que l'étude des institutions et le tableau des grandes évolutions sociales. Sans doute, l' « histoire-bataille » n'est pas la seule qu'on puisse leur raconter, et on fait sagement de les intéresser, plus que par le passé, à l'histoire des mœurs, au progrès des arts, aux portraits des grands hommes; mais qu'on veuille bien le remarquer, il n'est guère possible d'attirer leur attention sur ces matières et de les leur enseigner d'une façon fructueuse qu'à la condition expresse d'éviter les généralisations et les abstractions indispensables dans l'étude de la philosophie de l'histoire. C'est plus tard seulement que le jeune lycéen pourra s'intéresser à celle-ci : la lui infliger avant que sa mémoire se soit enrichie de la connaissance suffisante des faits, et que son esprit ait acquis la maturité nécessaire, c'est courir le risque de le dégoûter à jamais de l'histoire. Mais allez donc dire cela aux faiseurs de programmes, qui se persuadent qu'ils ont fait faire un progrès à l'enseignement national chaque fois qu'ils ont inscrit un cours nouveau au programme des études! On inscrit tout aujourd'hui; demain, quand le mal sera fait et qu'on aura recueilli les fruits amers de l'expérience, on reviendra sur plus d'une mesure qui s'annonce aujourd'hui comme définitive.

En attendant, nous voyons éclore nombre de manuels qui, probablement, dormiraient leur sommeil si le législateur ne les avait appelés à l'existence, et dont le premier défaut est incontestablement de n'avoir pas leur raison d'être en eux-mêmes. Aucun n'a pu échapper à la fatalité qui les condamne à enseigner une science à des auditeurs qui ne sont pas faits pour la comprendre. Les auteurs s'en sont tirés comme ils ont pu. Somme toute, ce n'est pas l'histoire de la civilisation qu'il ont racontée; ce sont les faits historiques qu'ils ont exposés, mais en diminuant ou même en supprimant le récit des actions militaires pour les remplacer par l'exposé de ce qu'on pourrait appeler l'histoire interne des peuples. Je ne puis pas les en blâmer; mais je constate qu'à part M. Ducoudray, aucun d'eux ne s'est même préoccupé de dire à ses lecteurs en quoi consiste la civilisation, dont ils sont censés apprendre l'histoire. Cette lacune serait impardonnable si nous ne devions la croire voulue : elle est comme une protestation implicite contre les exigences impossibles du programme; elle atteste du moins

qu'en dépit d'un titre ronflant, on veut continuer à enseigner aux enfants la seule histoire qui soit faite pour eux.

Sous d'autres rapports, les auteurs ont moins victorieusement réagi contre la tyrannie du programme, et l'uniformité du plan des trois premiers ouvrages signalés ci-dessus nous montre combien peu de liberté leur a été laissée. Chacun comprend une introduction consacrée à la période préhistorique, puis quatre livres dont le premier raconte l'histoire de l'Orient, le second celle de la Grèce, le troisième celle de Rome, le quatrième celle du moyen âge; ceux qui vont au-delà de Charlemagne y ajoutent un livre sur les temps modernes et un sixième sur la période contemporaine. On remarquera que le programme comprend deux cours d'une année chacun, et qu'il prend pour ligne de démarcation non pas la naissance du christianisme, mais le règne de Charlemagne. Le but est transparent; il s'agit, dans la pensée de ceux qui président aux destinées de l'enseignement en France, d'atténuer autant que possible la signification historique de la religion chrétienne, en empêchant les élèves d'apercevoir l'abîme infranchissable qu'elle a créé entre nous et le monde antique. C'est pour la même raison qu'il n'est tenu aucun compte, dans le programme, du récit de Moïse, sur l'origine du genre humain; que ce problème, le plus important de tous ceux que soulève la science historique, est laissé sans solution; que les annales du peuple de Dieu sont refoulées au dernier rang de l'histoire de l'Orient, et qu'enfin, celles de la société chrétienne restent confondues avec celles de l'Empire romain pendant toute la durée de celui-ci. C'est à ce prix qu'on parvient à rendre l'étude de l'histoire inoffensive pour les jeunes citoyens d'une république laïcisée.

Les auteurs se sont naturellement gardés d'aller à l'encontre des indications du programme. Il y avait déjà quelque courage, de leur part, à ne pas faire preuve de zèle anticlérical en attaquant la religion chrétienne et l'Église. Je tiens à rendre à MM. Ducoudray et Seignobos cet hommage, qu'ils ont eu le bon goût de s'interdir ces faciles attaques, et qu'à part certains passages isolés, on ne peut leur reprocher l'injustice dont MM. de Crozals et Rambaud font si souvent preuve vis-à-vis du christianisme et de la société catholique. Mais il ne suffit pas, dans une histoire de la civilisation, de passer devant l'Église avec politesse ou encore avec un froid respect, et c'est donner une idée fausse des annales du genre humain que de ne pas montrer en elle la créatrice et la conservatrice de l'ordre social. Aussi, tout en rendant hommage aux mérites respectifs des livres que nous passons ici en revue, ne pourrait-on, sans de formelles réserves, en recommander un seul aux maisons d'éducation où se forme la jeunesse chrétienne.

M. de Crozals n'a encore publié que la première partie de son ma-

nuel, et son volume s'arrête au règne de Charlemagne [1]. Ce livre, destiné aux lycées de jeunes filles, semble viser plutôt à donner des impressions qu'à inculquer des notions précises, et se contente souvent de généralités, du moins lorsqu'il s'agit de décrire les civilisations orientales. Qu'on lise, par exemple, le chapitre VIII du livre I, consacré à Carthage; il consiste presque tout entier en morceaux descriptifs, et l'exposé de la constitution de la ville ne contient que deux pages. Cette recherche du coloris et de l'effet pittoresque est excessive; l'auteur ne s'est pas aperçu qu'elle l'exposait parfois à des incohérences et à des contradictions, comme dans ces deux phrases sur l'Égypte : « Rien de plus gai, de plus amusant et de plus naïf qu'un bon peuple qui aimait la vie et qui en jouissait avec délices » (p. 82). — L'Égyptien était en général grand, maigre, élancé... La tête présente d'ordinaire un caractère de douceur et même de tristesse instinctive..., la bouche un peu longue garde un sourire résigné et presque douloureux » (p. 71). Voilà deux portraits bien opposés de l'Égyptien : quel est le véritable? Un autre défaut qu'on doit reprocher au livre, c'est un manque de proportion choquant dans les diverses parties. Les chapitres sur la Grèce et sur Rome écrasent tout le reste : quelque ami qu'on puisse être de l'antiquité classique, ou quelque valeur civilisatrice qu'on veuille lui attribuer, on ne peut méconnaître qu'il lui est fait ici une place exagérée. M. de Crozals, qui n'a pas le temps de consacrer au décalogue plus de trois lignes dédaigneuses, qui ne prononce pas même le nom de l'année jubilaire des Hébreux, et qui n'a pas l'air de connaître les psaumes de David, entre dans le plus minutieux détail sur le fonctionnement des comices romains, nous décrit l' « ovile, » les ponts, les tessères de vote et le reste, et consacre un chapitre entier au théâtre grec. Le lecteur pourra achever lui-même ce parallèle que je me borne à indiquer, et qui est assez instructif pour que je sois dispensé d'insister.

Le livre de M. Seignobos est incontestablement le plus attrayant de ceux que je signale ici. Ces deux volumes, dont le premier est déjà connu des lecteurs du *Polybiblion* (t. XLIII, 433), sont bien écrits, élégamment imprimés, enrichis de gravures choisies avec beaucoup de goût; ils acheminent agréablement le jeune lecteur de l'origine de l'histoire jusqu'aux événements contemporains, lui donnant de chaque période un aperçu d'ordinaire suffisant. Il n'est pas simplement fait, comme la plupart des manuels, avec des livres; l'auteur y a mis son travail propre et ses vues personnelles, et on s'aperçoit plus d'une fois, en le lisant, qu'il ne se contente pas d'être l'écho d'autrui. M. Seignobos est injuste quand il soutient que « l'Église chrétienne, devenue puissante au IVe siècle, commença à persécuter les Juifs, » et que « la per-

(1) Le tome II vient de paraître.

sécution a duré jusqu'à nos jours dans tous les pays chrétiens » (II, p. 113). C'est le contraire qui est la vérité. L'Église a été, pendant tout le moyen âge, la seule protectrice des Juifs; plus d'une fois elles les a garantis efficacement contre les haines populaires, et, aujourd'hui comme alors, elle sait rappeler à leur devoir ceux qui les persécutent.

Une bonne partie des éloges que j'ai décernés au livre de M. Seignobos sont mérités par celui de M. Ducoudray. Les deux manuels se ressemblent d'ailleurs sur beaucoup de points : le plan est le même, et les proportions aussi; les illustrations, moins nombreuses, sont cependant bien choisies. Moins personnel que M. Seignobos, M. Ducoudray a visé à donner, dans un texte relativement peu étendu, le plus grand nombre de notions possibles. Peut-être y a-t-il réussi, mais en oubliant qu'un manuel d'histoire de la civilisation — à supposer qu'un pareil livre soit possible — ne peut pas être la même chose qu'un répertoire de faits. La forme a été négligée par-ci par-là. Qu'est-ce que des drames historiques qui sont « ondoyants et divers? » (p. 17). Cette expression, mal à propos empruntée à Montaigne, reparaît encore, p. 174, où on nous dit que la religion grecque « était essentiellement ondoyante et diverse. » Qu'est-ce que « mener de front la politique, la guerre et la piété » (p. 98), et que « se montrer dissimulé? » (p. 353). Mais, passons, et rendons à M. Ducoudray cette justice qu'il a su parler convenablement et même avec respect de la religion chrétienne. Son livre ne manque pas d'erreurs et de lacunes; mais dans une pareille entreprise, la critique aurait tort de se montrer trop sévère, en relevant tout ce qui peut être corrigé par l'auteur lui-même.

Le livre de M. Rambaud a une portée plus considérable que les précédents : c'est une œuvre importante, qui est plus qu'un manuel de classe, et que les savants pourront lire et mettre sur les rayons de leur bibliothèque. Quel dommage qu'avec son érudition et son talent, M. Rambaud se soit attelé, lui aussi, à l'entreprise téméraire de raconter l'histoire de la civilisation à des enfants! Le livre se ressent singulièrement de cette erreur primordiale ; la plus grande partie en est inabordable pour des lycéens, et on ne se douterait pas, en le lisant, que l'auteur a pensé à eux, si l'on ne rencontrait de temps en temps, au bas des pages, des notes comme celle-ci : « L'*Iliade* raconte les combats des anciens Grecs autour de la cité d'Ilion ou de Troie; l'*Odyssée* raconte les aventures maritimes d'Odysseus ou Ulysse, etc. » Et cependant, il est certain que l'allure du récit aurait été beaucoup plus dégagée, et l'exposé bien moins encombré d'une quantité de notions banales, si M. Rambaud, de temps à autre, ne s'était souvenu qu'il était censé écrire pour des adolescents.

Ce livre, si touffu et si plein d'une érudition de bon aloi, pèche

surtout sous le rapport du plan. Je lui ferai un autre reproche non moins grave : la pensée en est absente, et le lecteur en sort ébloui, troublé, brouillé par l'innombrable quantité de faits qui ont passé sous ses yeux, mais dont jamais on ne lui fait comprendre la succession et l'enchaînement. Qu'on me permette de citer un exemple. Le tome II s'ouvre par un tableau du despotisme royal sous Louis XIV, qui est quelque peu poussé au noir d'ailleurs, en ce sens que l'auteur n'a pas pris la peine de noter les différences essentielles qu'il y avait entre ce régime et l'absolutisme des Césars romains. En lisant ces pages, je me souviens de ce qu'était la royauté française sous saint Louis, et j'essaie de comprendre comment elle a pu subir, en quatre siècles, une transformation aussi profonde, non seulement dans ses formes, mais encore dans son esprit. M. Rambaud ne répond pas à cette question : il se borne à nous placer devant ses tableaux ; ce qu'il faudrait nous montrer, à savoir l'évolution des idées et des institutions politiques sous l'influence du droit romain et plus tard du protestantisme, ces deux agents principaux du progrès de l'absolutisme royal, M. Rambaud ne nous les montre pas ; bien plus, il est assez mal inspiré pour essayer de nous faire croire qu'au fond l'absolutisme de Louis XIV est la conséquence des principes de l'Église, et il nous cite pour preuve l'adhésion formelle de Bossuet. Il n'est pas une des grandes questions de l'histoire de la société française qui ne puisse fournir l'objet de la même vérification. M. Rambaud, qui connaît tant de faits, ne semble guère préoccupé d'en saisir la signification. On n'imagine rien de plus faux que ses aperçus sur l'Église. Il n'en voit que le côté matériel et extérieur ; il ne paraît pas se douter qu'elle ait une âme, que la société en ait une aussi, et que ce soit l'action de l'une de ces âmes sur l'autre qui constitue, par la suite de ses vicissitudes, l'histoire même de la civilisation. Il ne voit d'ordinaire dans l'Église que ses abus ; il est tel chapitre, c'est le XVIe du tome I, qui est une véritable caricature ; on reste confondu qu'un même homme connaisse tant de choses et les comprenne si mal, et on reste convaincu que cette infirmité du sens critique est due avant tout à une vraie maladie du sens religieux. Aussi, tout en étant reconnaissant à M. Rambaud de la grande quantité de matériaux historiques qu'il groupe dans des exposés rapides et clairs, ne peut-on que déplorer l'insuccès de son entreprise. Guizot, tout protestant qu'il était, avait une autre largeur de vue et une autre pénétration de coup d'œil ! Avec M. Rambaud nous reculons jusqu'à l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire : l'érudition est supérieure, mais l'esprit ne vaut pas mieux. Toutes les erreurs du livre s'expliquent par là, et ses lacunes aussi. Conçoit-on que M. Rambaud n'ait pas parlé de la loi de Beaumont « la plus libérale de l'Europe » (Guizot), et qu'il n'ait pas trouvé place, dans ses

sombres tableaux de la société rurale, pour la description de ces heureuses et libres communautés de la Lorraine et de la Champagne, dont la condition était si supérieure à celle des villages d'aujourd'hui? Peut-on parler avec une équité et une connaissance suffisantes de l'instruction publique en France, quand, parmi les sources qu'on cite à ce sujet, on trouve le moyen de ne pas prononcer le nom de M. l'abbé Allain? Je prie le lecteur de croire que j'allongerais singulièrement la liste des oublis de ce genre, si je ne voulais ménager mon temps et l'espace dont je dispose : ce que j'en dis n'est que pour justifier mon appréciation.

GODEFROID KURTH.

Histoire du monde, *ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours*, par HENRY DE RIANCEY, ancien député, continuée par le comte A. DE RIANCEY et A. RASTOUL. Tome XI. Paris, Palmé, 1887, in-8 de x-531 p. — Prix : 6 fr.

L'éloge de l'*Histoire du monde*, d'Henry de Riancey, n'est plus à faire. Tout le monde a été d'accord pour reconnaître la science étendue et le rare talent d'exposition de l'éminent publiciste. Il n'est guère d'ouvrages qui offrent plus de difficultés que celui-là, non seulement au point de vue des immenses recherches qu'ils imposent, mais encore et surtout en raison des exigences légitimes du lecteur en ce qui regarde la composition et le style. Henry de Riancey avait su par des lectures innombrables se rendre maître de son sujet ; il l'avait pénétré dans toutes ses parties, mais, chez lui, les documents amassés n'étaient pas restés à l'état de fatras indigeste. Le « lucidus ordo » était une de ses facultés maîtresses ; il avait su diviser rationnellement son sujet, et en traiter à part avec une clarté parfaite toutes les parties. Au commencement de chaque période, un tableau d'ensemble en indiquait les traits généraux et formulait les synchronismes. Chaque région avait ensuite son chapitre spécial ou sa série de chapitres plus ou moins étendus, selon l'importance relative des événements. Enfin un rapide tableau de la marche de l'esprit humain, des institutions, de la religion surtout, réunissait sous les yeux du lecteur les traits épars de l'histoire des intelligences et de la vie sociale. Est-il nécessaire d'ajouter que toujours l'historien s'était montré fidèle aux convictions religieuses qui furent la consolation et la gloire de sa vie et qu'il avait toujours jugé les événements et les hommes à la lumière indéfectible de l'enseignement révélé ?

Malheureusement cette grande œuvre n'avait pu être menée à terme par celui qui l'avait si fortement conçue et en avait réalisé sans défaillance la meilleure partie. Il laissait heureusement un fils digne de lui, M. A. de Riancey, qui a tenu à honneur de terminer le monument entrepris par son père. Avec le concours d'un de nos meilleurs écri-

vains catholiques, M. A. Rastoul, il a repris l'*Histoire du monde* à l'endroit même où la mort avait arrêté Henry de Riancey, et il la continue en respectant scrupuleusement le plan si rationnel adopté pour les dix premiers volumes.

Le tome XI, que j'ai sous les yeux, renferme deux parties distinctes. D'abord un *Aperçu de l'histoire de l'esprit humain au XVIIe siècle*, ensuite le récit des événements *de la mort de Louis XIV à la convocation des États généraux*. Il était impossible de supprimer pour une période aussi importante que le XVIIe siècle, le tableau du mouvement littéraire, scientifique et religieux; une lacune de ce genre eût été infiniment regrettable. Cent seize pages ont suffi à MM. A. de Riancey et Rastoul pour la combler, et c'est merveille qu'ils aient pu parvenir à condenser dans un espace aussi restreint, sans erreurs appréciables, sans omissions de quelque gravité, sans confusion, tant de noms et tant de faits.

Quant au récit des événements, il est également tout à la fois complet et rapide. Comme il convient dans un ouvrage français, la partie qui concerne notre pays est de beaucoup la plus développée, et personne chez nous ne songera à s'en plaindre, étant donné surtout que les chapitres consacrés aux autres pays sont de proportions raisonnables et très suffisamment remplis.

Il est bien évident que la lecture de l'*Histoire du monde* ne saurait suffire aux hommes qui par goût ou par état, ont besoin d'informations très considérables. Mais pour ceux-là mêmes, cet excellent ouvrage aura son utilité. Quand on veut étudier à fond une question historique quelconque, c'est un élément essentiel de préparation immédiate qu'une vue générale à la fois exacte et complète de la période à laquelle se rapporte le travail spécial auquel on prétend s'appliquer. Or, je crois pouvoir dire que l'*Histoire du monde* est un des meilleurs livres auxquels on puisse recourir en pareil cas, et qu'elle mériterait bien mieux que l'*Abrégé chronologique* de Hénault de porter en épigraphe le vers pseudo-horatien du président : *Indocti discant et ament meminisse periti.*

ERNEST ALLAIN.

Études historiques sur le XIVe siècle. *La politique du roi Charles V, la nation et la royauté*, par CHARLES BENOIST. Paris, L. Cerf, 1886, in-12 de XX-287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Benoist témoigne d'un désir très louable de se familiariser avec le règne de Charles V. Malheureusement il ne semble pas que le succès ait répondu à ses efforts. Il eût fallu sans doute des études spéciales plus prolongées, une connaissance plus approfondie des chroniques et surtout des textes originaux pour pouvoir produire un travail sur un règne aussi compliqué et aussi rempli de faits. Je

sais que M. Benoist me répondra que son livre n'a pas la prétention d'apporter quelque chose de nouveau, il l'a avoué dans son avant-propos, mais ce n'est certes pas là une bien bonne excuse; d'autant que son livre, écrit avec facilité, mérite d'être traité avec d'autant plus de sévérité que l'auteur avait le moyen de faire mieux. Néanmoins cette sévérité sera très relative, car l'auteur, dans les dernières lignes de son avant-propos, convenant que son livre paraîtrait peut-être un peu insuffisant non pas seulement aux lecteurs ordinaires, mais encore à la seule Académie dont relèvent les publications d'érudition, a d'avance décliné sa compétence; et il a insisté sur ce fait que son livre était la synthèse de ce qui a été écrit sur Charles V, plutôt qu'un travail fait sur les sources. On peut dès lors se demander si l'état des connaissances sur la deuxième moitié du XIVe siècle justifiait un essai littéraire sérieux, puis aussi si le choix des livres servant à initier l'auteur à une époque inconnue pour lui, avait été heureux. Au premier point on peut répondre assurément par la négative. Malgré la monumentale édition de Froissart de M. S. Luce, malgré les autres travaux de cet érudit qui a le plus fait pour éclairer le règne de Charles V, il est bien difficile de prétendre connaître d'après les livres parus, l'époque de Charles V. M. Benoist a naturellement consulté et mis en œuvre l'excellent livre de Secousse, mais ce n'est là qu'un chapitre de l'histoire de Charles V. Passons au choix des livres. Il va sans dire que M. Benoist a étudié le si curieux recueil des *Mandements de Charles V* publié par M. Delisle; de même il a lu la plupart des chroniques nécessaires; là où il n'est pas possible de le suivre c'est dans la confiance sans réserve qu'il accorde aux deux volumes de M. Vuitry intitulés : *Études sur le régime financier de la France*. Si M. Benoist avait eu davantage l'expérience des choses du XIVe siècle, il aurait su très vite et il aurait vu, que ce qu'il y a de moins sûr dans ces deux volumes, c'étaient précisément les affirmations et les conclusions; bien plus, il les aurait difficilement saisies; car M. Vuitry était trop fin pour affirmer positivement des choses qui ne lui étaient pas très familières. On eût désiré, malgré le plan que s'était tracé M. Benoist, voir plus de références à des sources manuscrites. Si M. Benoist n'y avait jamais fait appel, il n'y aurait rien à dire : mais il cite quelques manuscrits et on est en droit de regretter que les emprunts qu'il a pu leur faire, aient été aussi rares. Il aurait dû aussi éviter d'indiquer, comme il l'a fait quelquefois, les manuscrits français de la Bibliothèque nationale sous une cote qui depuis plus de quinze ans n'est plus la leur, et sous laquelle il n'a certainement pas pu les consulter. Enfin il eût dû prendre garde de tronquer les titres des livres imprimés qu'il citait. Pourquoi donc qualifie-t-il le XIVe siècle d'époque barbare? On croit que j'exagère; qu'on en juge. Il est question du roi Jean et M. Benoist, assez dur

pour ce prince qui a eu le tort d'être malheureux, s'écrie : « Sans doute il ne fallait pas exiger d'un roi de ce temps encore « barbare », et de Jean moins que de tout autre, d'avoir des idées que n'avaient pas les esprits les plus sages. » (p. 2). Si grande que soit l'autorité que M. Benoist attache au *Dictionnaire d'économie politique*, il paraît imprudent de sa part de chercher à obtenir la valeur relative de l'argent; il est meilleur, je crois, de donner simplement la valeur intrinsèque (p. 85). De même, il vaut mieux laisser à Herbert Spencer quelques-unes de ses théories les plus contestables sur le degré de civilisation des sociétés (p. 247). Je signale encore à M. Benoist (p. 263) une phrase visant l'état de la population au XIVe siècle en France; si elle n'est pas très naïve, elle est tout à fait incompréhensible. Une dernière observation : où donc l'auteur a-t-il pris cette pensée que l'idée véritable de patrie date seulement de Charles V? Je prendrai la liberté de le renvoyer à la Chanson de Roland.

Ces défauts sont assez sérieux. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est le reproche que l'on peut adresser au fond même du livre. Y avait-il lieu et même y avait-il moyen de faire une étude générale sur le règne de Charles V? Je répondrai hardiment, non; et il en sera ainsi pendant de longues années encore, en admettant même qu'on s'attaque résolument à cette période de notre histoire. Toute la question est là. Actuellement il est au moins imprudent de faire un essai littéraire sur Charles V; on court le risque, je ne dirai pas de sacrifier le fond aux idées préconçues que l'on apporte, mais de négliger complètement le fond et de tomber dans la narration française. Le talent de M. Benoist vaut mieux que cela, et j'ai la confiance qu'il tiendra à honneur de le prouver. L.-H. M.

Soixante ans de souvenirs, par Ernest Legouvé. Paris, Hetzel, 1886-1887, 2 vol. in-8 de 384 et 393 p. — Prix : 15 fr.

Voici des *Souvenirs* d'un genre à part et tout à fait charmant. D'ordinaire l'auteur de livres de cette espèce tient surtout à se mettre en scène, le « moi » y domine audacieusement et constamment et les confidences se changent en apologie. Certes, M. Legouvé occupe dans la littérature contemporaine une assez belle place pour que sans outrecuidance, il eût été en droit de nous communiquer une foule de petits détails dont l'intérêt eût grandi en raison de la personnalité autour de laquelle ils se fussent groupés. Mais M. Legouvé a écrit moins ses Mémoires que ceux de ses amis ou de ses contemporains le plus en vue. Qu'on ne croie pas cependant qu'il s'esquive toujours, ni qu'avec une fausse modestie il se refuse à parler de ses succès littéraires; il se plaît, au contraire, à rappeler les circonstances fort diverses qui ont fait époque dans sa vie, mais ce sont ces circonstances

qui l'ont mis en rapport avec tant d'hommes éminents à différents titres, qui l'amènent à en parler et qui changent une autobiographie en une biographie fort curieuse, fort vivante, de personnages que nous avons connus ou dont nous avons entendu maintes fois parler. C'est une pièce de vers couronnée par l'Académie qui le conduit chez Casimir Delavigne, pour lequel à un trop grand engouement a succédé trop d'indifférence ; chez Népomucène Lemercier, l'un des précurseurs du romantisme. Quand M. Legouvé eut vingt ans, son tuteur lui rendit ses comptes ; or, ce tuteur était Bouilly, l'auteur de l'*Abbé de l'Espée* et, quoique libéral, des *Contes aux enfants de France*. Homme excellent et de beaucoup d'esprit, du reste, doué d'une imagination qui lui faisait inventer des faits auxquels il finissait par croire. Une rencontre au Musée du Louvre avec Louis XVIII devint un événement pour Bouilly. Le roi avait fait à l'écrivain un bienveillant salut de la main. Huit jours après, ce salut se changeait en une spirituelle conversation, parsemée de vers latins ; un peu plus tard, dans les récits fantaisistes de Bouilly, cette conversation devenait un entretien politique en règle. Une petite observation à propos des *Contes aux enfants de France*. M. Legouvé dit que M. le comte de Chambord « à en juger par les résultats », ne profita pas beaucoup des leçons qu'ils offraient. Nous nous étonnons que M. Legouvé, si bon connaisseur en esprit, si disposé à comprendre les sentiments élevés et généreux, ait écrit cette phrase toute grosse de préjugés... C'est encore le prix décerné par l'Académie qui établit des relations entre M. Legouvé et Villemain. Tout en nous peignant sa vie intime, M. Legouvé fait apprécier, en habile critique, l'influence que le célèbre professeur exerçait sur son auditoire, impression résumée en ces mots : « C'était un grand allumeur d'esprits. » Reçu chez M. de Jouy, M. Legouvé nous introduit dans un salon littéraire de l'époque. Ce fut là qu'il fit la connaissance de Béranger, d'un Béranger différent de ce que l'on se le représente en général. L'Évangile était une de ses plus chères lectures. Il lutta de toutes ses forces pour empêcher La Mennais de quitter la soutane. « Restez prêtre, lui répétait-il, vous n'avez pas le droit de cesser d'être prêtre : quitter l'Eglise, c'est déserter... »

Le second volume commence par des pages charmantes intitulées : *Mon Grand-père*. Pour les écrire, M. Legouvé semble avoir trouvé une plume de Sterne. Rien de plus amusant que la manière dont il expose les phénomènes de l'atavisme, reconnaissant des traits de ressemblance entre son caractère et celui de son aïeul qu'il rend responsable de quelques-uns de ses actes. Cet aïeul avait aussi le goût des lettres, il composa même une malencontreuse tragédie d'*Attilie*. Chez son fils, l'auteur du *Mérite des femmes* et de diverses œuvres dramatiques, se développa un talent poétique réel et analysé dans un chapitre plein de

sentiment et d'émotion. M. Legouvé, on le voit, avait de qui tenir; aussi aborda-t-il de bonne heure le théâtre, où il devait rencontrer tant de succès. Ce fut pour lui l'occasion de nouvelles liaisons. Dans ses *Souvenirs* se succèdent une foule de détails sur Prosper Gombaut, son collaborateur et l'un des auteurs du beau drame de *Richard d'Arlington*; sur Mlle Mars, Firmin, Joannis, Geffroy, sur Scribe, qui rappelle à M. Legouvé une quantité de curieuses anecdotes mêlées à des observations littéraires d'une grande justesse; sur Mme Ristori, sur Mlle Rachel, sur Adolphe Nourrit... Dans son premier volume, il nous avait déjà entretenu, d'une manière bien intéressante, de Mme Malibran et de Berlioz. Aux écrivains, aux grands artistes, aux maîtres d'armes même, — car M. Legouvé a une passion pour l'escrime, — se mêlent, avec une attrayante variété, des personnages ayant conquis la célébrité dans des carrières bien différentes : Hahnemann, entre autres, qui sauva une fille de M. Legouvé, complètement abandonnée par les docteurs allopathes, et qui, du père reconnaissant, ne fit cependant pas un adepte de l'homœopathie. Candidat à l'Académie, M. Legouvé entra en rapport avec les immortels, parmi lesquels il devait bientôt prendre place. Il nous fait le portrait de plusieurs d'entre eux, de J.-J. Ampère, aussi distrait que son père, qui eût rendu des points au Ménalque de Labruyère, et dont il nous raconte des traits divertissants; de Brifaut, l'auteur favori du faubourg Saint-Germain, qui mettait deux heures à composer un joli petit billet; de Baour Lormian, un instant célèbre, qui se battit à coups d'épigrammes avec Écouchard Lebrun, si emphatiquement nommé Lebrun Pindare. C'est d'un autre poète, et celui-là bien grand, que M. Legouvé nous entretient ensuite, — de Lamartine. Le long chapitre qui lui est consacré est d'un puissant intérêt. Nous avons eu assez souvent l'honneur d'approcher l'illustre poète, pour reconnaître avec quelle vérité il a été dépeint; nous le retrouvons là avec sa distinction suprême, avec son éloquence entraînante, avec ses amours-propres étranges, qui ne s'offusquaient point de la gloire de Victor Hugo, mais qui s'irritaient de voir appeler M. Duchatel le premier viticulteur de France; c'est un titre qu'il se croyait dû. Si M. Legouvé doute de la légitimité des prétentions de Lamartine sur ce point, il lui accorde une réelle perspicacité politique et il le prouve en analysant toute sa conduite, lorsqu'il fut au pouvoir; il explique très bien l'accord apparent, tant reproché, avec Ledru-Rollin, qui eût été plus dangereux en dehors du gouvernement. Nous avons, dans la *Revue des Questions historiques* (tome XXXIII), rapporté une conversation et cité certains faits qui semblent bien dénoter ces qualités d'homme politique, refusées trop légèrement à Lamartine. Quand on regarde autour de soi, quand on compare les hommes de 1848 à ceux de 1887, ceux-ci paraissent bien petits et

Lamartine réellement grand. L'avenir sera plus juste pour lui que ses contemporains.

Une chose nous frappe en lisant les *Soixante ans de souvenirs*, c'est combien l'esprit public s'est abaissé, combien il a empiré ! On est arrivé notamment à une antipathie pour toute idée religieuse qui n'existait pas aux environs de 1848, et qui est le signe le plus fatal de la dégénérescence. Nous n'allons pas aussi loin que M. Legouvé, qui fait de Béranger un chrétien ; mais Béranger croyait à un « Dieu des bonnes gens. » Chez George Sand le sentiment religieux était très vif. Eugène Suë, dont M. Legouvé nous parle aussi, converti au socialisme par ses propres romans, incrédule lui, avait gardé la vertu chrétienne de l'aumône : tous les ans il remettait au curé d'Annecy de fortes sommes pour ses pauvres. Jean Reynaud, l'auteur de *Ciel et Terre*, avait au pied de son lit un crucifix et dans les douleurs de la maladie s'écriait : « Mon Dieu ayez pitié de votre pauvre serviteur ! » Les *Soixante ans de souvenirs* pourraient nous offrir bien d'autres traces, nous ne dirons pas d'une foi toujours orthodoxe, mais du moins de croyances qu'aujourd'hui l'on ne cherche qu'à détruire. Quant à M. Legouvé, il n'appartient pas à notre époque sceptique, il ne craint pas de nommer Dieu et de se confier à la Providence. Il n'a pas du reste à se plaindre d'elle ; après une brillante carrière, il occupe en 1881 le cher appartement où il est né en 1807, son cabinet de travail est celui de son père. Les agitations de la politique ne sont pas venues se jeter à la traverse de ses travaux littéraires ; il a failli cependant, en 1848, être envoyé comme représentant du peuple dans je ne sais plus quel département ; mais la Providence lui a épargné une pareille corvée ; enfin les années, bien nombreuses pourtant, ont passé légèrement sur lui, son esprit est resté vif, alerte, et son style charmant et jeune, et nous pouvons espérer que de nouveaux *Souvenirs* s'ajouteront à ceux que nous venons de lire avec tant de plaisir, et dont nous craignons que cet article n'ait pu faire entrevoir tout l'attrait. En effet que de choses, que de personnages dont nous nous proposions de parler à la suite de M. Legouvé et dont nous n'avons rien dit ! On le comprendra, nous n'avons pu donner une analyse régulière de ces deux gros volumes sur lesquels se reflète une grande partie de notre siècle, nous n'avons rappelé que certaines impressions laissées dans notre mémoire par une séduisante lecture.

Au risque de rappeler Gros Jean qui en remontrait à son curé, nous nous permettrons, en finissant, quelques minutieuses observations ; elles touchent à des questions grammaticales, mais académie oblige : nous ne voudrions pas que l'exemple donné par M. Legouvé autorisât à dire « partir en congé, partir en voyage » (t. II, p. 89), à joindre la particule « de » à un nom que ne précèdent ni un titre, ni un prénom

« de Vigny » (t. I, p. 121), « de Verteuil » (t. II, p. 193). Nous ne voudrions pas surtout que d'un adverbe tel que « éperdûment » (t. II, p. 287) on se risquât à faire un substantif; au XVIIe siècle, nous ne savons plus quel écrivain, qui protégeait un mot nouveau, se réjouissait de la promesse à lui faite par M. de Vaugelas, que ce mot serait français l'année suivante. Il paraît que pour une naturalisation de ce genre, il faut aujourd'hui moins de formalités. TH. P.

Nos Hommes d'État, par JULES SIMON. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-18 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos Hommes d'État ont un titre un peu trompeur. Ce sont des articles sur les gros bonnets et les hauts exploits de la troisième république, qui ont d'abord été publiés dans le journal *Le Matin,* et que M. Jules Simon vient de réunir en volume. Il dit en son avant-propos : « On me reprochera peut-être un peu d'indulgence. Je ne m'en défends pas. J'ai le goût de l'admiration, et je m'efforce toujours de voir les hommes et les choses par leur beau côté. C'est un défaut de la jeunesse que j'ai conservé dans l'âge mûr. » Il ne faudrait point prendre trop à la lettre cette déclaration : elle contient une bonne dose d'ironie et pas mal de coquetterie. Sans doute, M. Jules Simon persiste à « faire l'article » en faveur de sa république idéale, de sa république athénienne. Sans doute, il parle avec attendrissement de M. Dufaure, de M. Jules Grévy, de M. de Freycinet. Mais Platon se change souvent en Archiloque, et le Cicéron moderne brandit avec vigueur contre nos Catilinas le fouet de Juvénal. Ah ! il n'est pas tendre pour tous ses coreligionnaires, et il ne craint pas de montrer les vilains côtés du régime dont il est un des pères. Lisez le chapitre sur le suffrage universel. C'est tout simplement le commentaire de ce mot fameux du pape Pie IX : « Le suffrage universel est le mensonge universel. » M. Jules Simon conclut en ces termes : « Le suffrage universel direct par scrutin de liste, qui a pour but de rendre le peuple souverain, a pour effet de le rendre esclave. » Ce n'est pas nous qui dirons le contraire. Ailleurs, il peint d'un mot les idoles politiques du jour : « Je ne sais dans quelle catégorie d'orateurs ranger Madier de Montjau. Il est grave dans la discussion, et flûté dans le pathétique. Toutes les cordes de la lyre. » — « Clémenceau a produit Pelletan, et c'est son plus bel ouvrage. » — « Amyntas ne sert à rien, et il n'est pas agréable à voir. Il est important, sans autre épithète. C'est un des produits originaux de la démocratie contemporaine. » On croirait lire du La Bruyère — un La Bruyère républicain. Plus loin il défend vaillamment le Concordat, et démontre que personne, parmi les démocrates actuels, n'est partisan de l'Église libre dans l'État libre. « Ceux qui veulent l'Église

séparée, la veulent asservie. » Les meilleurs chapitres du nouveau volume de M. Jules Simon sont ceux dont voici les titres : *L'art de devenir député, La Quatrième sans-culottide, Sous l'œil des barbares, Le Budget des cultes, Le Recrutement du clergé, Neutralité scolaire, La Chapelle de Robespierre, Silence aux mères, Quatre-vingt-treize, Où est le péril, Si j'étais roi*. La question religieuse surtout tient une grande place dans le livre de M. Jules Simon, et, comme le fait justement observer M. de Pontmartin, il était difficile d'y apporter plus de justesse, d'équité, de clairvoyance, de libéralisme sincère, d'émotion vraie, d'indignation loyale et de virile éloquence. Malheureusement, par son obstination à rester républicain quand même, M. Jules Simon affaiblit d'autant ses anathèmes, ses indignations, ses vitupérations contre les Jacobins modernes et leurs ignominies. On peut lui répondre : « Mais ces infamies dont vous vous plaignez à juste titre, qui donc les a rendues possibles ? Vous dites quelque part : Ce n'est pas l'énergie de la Montagne qui a fait la Terreur, c'est la bêtise et la couardise de la Plaine. Tout spirituel et tout courageux que vous soyez, ô aimable philosophe, n'avez-vous pas jadis appartenu à cette plaine-là ? *De te fabula narratur.* » Il n'en reste pas moins que *Nos hommes d'État* forment un livre bien curieux et bien intéressant. F. B.

L'Allemagne à la fin du moyen âge, par JEAN JANSSEN, traduit de l'allemand sur la quatorzième édition, avec une préface de G.-A. HEINRICH. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1887, in-8 de XIV-602 p. — Prix : 8 fr.

On a déjà parlé ici, à plusieurs reprises (*Polybiblion*, t. XXVIII, p. 252; t. XXXIV, p. 252; t. XXXVII, p. 535; t. XLIV, p. 444; t. XLIX, p. 155), du livre du savant de Francfort, et le lecteur ne s'attend pas à ce qu'à l'occasion de cette traduction je lui en présente une nouvelle analyse. Aussi bien, la réputation de l'historien de l'*Allemagne à la fin du moyen âge* avait franchi les frontières longtemps avant de passer dans notre langue, et il était connu de ce côté-ci du Rhin avant d'y être lu. Au point de vue scientifique, c'est la synthèse magistrale de tout ce que l'on sait sur le demi-siècle qui précéda immédiatement la Réforme. Une richesse extraordinaire d'observations, un art étonnant de grouper les matériaux et de les mettre tous à leur vraie place, enfin, une objectivité puissante et imperturbable, voilà les principaux caractères qui distinguent ce livre grandiose. Au point de vue religieux, il n'est pas moins extraordinaire. Il fait la joie des catholiques et le désespoir des protestants, il ébranle jusque dans la racine les préjugés séculaires qu'on nourrissait outre Rhin contre l'Église catholique, il n'est pas étranger au travail intérieur qui ramènera plus d'une conscience protestante à la vraie religion. En un mot, ce livre est plus qu'un

livre, c'est un événement qui, s'il intéresse surtout l'Allemagne, ne peut pas laisser indifférentes les autres nations. Voilà pourquoi je salue avec plaisir cette traduction, que son auteur, je ne vois pourquoi, n'a pas voulu signer, mais que M. Heinrich nous présente comme l'œuvre d' « une main aussi habile que dévouée. » Je ne contredirai pas à cet éloge. La traduction me paraît en général réunir les deux qualités que doit avoir toute œuvre de ce genre : elle rend fidèlement la pensée de l'auteur, tout en respectant les lois et le génie de la langue française. L'équilibre, ici, n'est pas toujours facile à garder, et, lorsque nous voyons le traducteur pencher d'un côté, c'est généralement par un amour exagéré de l'exactitude, par exemple, p. 254 : « Un hibou se regarde au miroir et semble être le symbole de la malice féline. » Cette traduction est infidèle à force d'être littérale, le rapprochement de ces deux termes de « félin » et de « hibou » ayant quelque chose de choquant pour le lecteur français, tandis que l'allemand, comme les langues anciennes, tolère dans les comparaisons une liberté plus grande.

Pour les volumes ultérieurs, je voudrais que le traducteur se préoccupât bien sérieusement de la manière dont il convient de rendre les noms propres. Généralement, il se contente de les reproduire tels qu'il les trouve dans son texte, même ceux qui ont une forme française, et que le lecteur français ne comprend pas sous leur aspect germanique. Pourquoi dire, par exemple : « Herzogenbusch » (p. 49) au lieu de Bois-le-Duc; « Tungern » (p. 79) au lieu de Tongres; « le Chartreux Dionysius » (p. 91), au lieu de Denys le Chartreux; « Jean Färber » (p. 209) au lieu de Tinctoris; « Faber de Stablo » (p. 210) au lieu de Lefebvre d'Étaples, etc. ? D'autre part, il est vrai, le traducteur aurait été bien avisé de laisser leur vraie forme à des noms comme saint Mathias de Trèves, dont il fait saint Mathieu (p. 172), et Otton qui devient Othon (p. 411), et de ne pas traduire « pays franc » par « Franconie » (p. 408), ce qui constitue un vrai non-sens. Il lui est même arrivé de couper en deux le poète Hoffmann von Fallersleben, dont il a fait deux personnages appelés l'un « Hoffmann von Falters, » et l'autre « Leben » (p. 226, note). Je ne veux pas reprocher trop sévèrement au traducteur ces petites inexactitudes et d'autres, que j'aurais pu citer; il doit lui être permis de ne pas dominer le monde presque infini de noms au milieu duquel se meut avec aisance l'ouvrage encyclopédique du maître, et, réparties sur un total de 600 p. grand in-octavo, elles sont en somme peu nombreuses, et n'altèrent pas la valeur de la traduction. Seulement il est à désirer qu'elles deviennent de plus en plus rares dans les volumes suivants, et c'est en vue de contribuer à ce résultat que j'attire sur ce point l'attention du traducteur. GODEFROID KURTH.

Histoire abrégée des empereurs romains et grecs *et des personnages pour lesquels on a frappé des médailles depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, avec la liste des médailles, leur rareté et leur valeur, d'après Beauvais,* par le vicomte DE COLLEVILLE (Tome I). Paris, 1886, A. Picard, in-4 de IV-402 p. — Prix : 20 fr.

Guillaume Beauvais, né à Dunkerque en 1697, mort à Orléans en 1773, était un numismatiste zélé qui appréciait la valeur des monnaies antiques et cherchait à établir l'utilité de leur étude pour éclairer et compléter l'histoire romaine. Dans son ouvrage, publié en 1767 et réédité par M. de Colleville, Beauvais chercha à composer un Manuel dans lequel les collectionneurs trouveraient des indications sur la valeur vénale des monnaies romaines, et des renseignements historiques sur les personnages qui y figurent. M. de Colleville a sans doute voulu mettre cet ouvrage au courant de la science ; il y a ajouté, dans des notes copieuses, placées en manchettes, des faits historiques et des appréciations qui prouvent qu'il a beaucoup lu, le crayon à la main. Il semble qu'il aurait pu avoir recours à des ouvrages plus classiques que le *Dictionnaire de l'antiquité, de Bouillet*, la *Biographie universelle*, Mangeart, Anquetil, etc. Il a peut-être cherché trop exclusivement dans sa propre bibliothèque. En ce qui touche à la valeur vénale des monnaies antiques, l'auteur ne paraît avoir consulté que Mionnet. Depuis la date du livre de ce dernier les prix ont singulièrement changé, et si on compare les chiffres mentionnés dans l'édition nouvelle avec ceux de Cohen, on est étonné de l'écart considérable qui existe.

A. DE BARTHÉLEMY.

Le Comte Pellegrino Rossi, *sa vie, son œuvre, sa mort, 1787-1848,* avec un portrait, par Henner, par le comte HENRY D'IDEVILLE. Paris, Calmann Lévy, 1887, gr. in-8 de 311 p. — Prix : 7 fr. 50.

Italien exilé de son pays en 1815 pour s'être compromis par une ardente proclamation en faveur de « Murat l'Italique, » devenu à cette époque citoyen de Genève, puis en 1834 citoyen français, Pellegrino Rossi reprit en 1848 sa nationalité italienne. Né en 1787, Rossi fut avocat à Bologne et en 1812 professeur de droit romain et de droit criminel à l'Université de cette ville : en 1815 il fut commissaire général civil de Sa Majesté le roi Joachim. Les ministres du pape Pie VII l'exilèrent après la chute de Murat, et M. Rossi se retira à Genève. Il y ouvrit un cours de jurisprudence et d'histoire, fut député au Conseil représentatif, en 1820, puis député à la Diète fédérale en juin 1832. Il avait publié en 1829 son *Traité de droit pénal*, le plus important de ses ouvrages, et il eut alors un rôle très important dans la Diète constituante de Suisse. Le « pacte » qu'il proposait pour concilier l'indépendance cantonale avec la force de l'autorité fédérale fut néanmoins repoussé, les catholiques et les révolutionnaires radicaux lui ayant été également

opposés. Très peu de temps après, M. Rossi vint en France, fut nommé à la chaire de droit constitutionnel, publia un cours d'économie politique, et, lié d'amitié avec M. de Broglie et M. Guizot, il fut nommé d'abord pair de France, puis envoyé extraordinaire et ambassadeur près du Pape, chargé en cette qualité d'obtenir la dissolution en France de la Société de Jésus. M. Rossi se retira en février 1848, et Pie IX le prit huit mois après pour un de ses ministres. Il ne le fut que deux mois, et on sait comment le chef d'une troupe d'assassins put, en plein jour, au milieu d'une foule tacitement complice, frapper d'un coup de poignard à la carotide celui qui aurait pu sauver alors de la Révolution le pouvoir du Saint-Père. M. d'Ideville, dont les lettres déplorent la perte récente, était, on le sait, un conteur plein de charme ; les extraits des dépêches de M. Guizot et de M. Rossi donnent à cet ouvrage une valeur historique. Mais l'approbation donnée à tous les actes de M. Rossi est trop complète : nous aurions à présenter plus d'une réserve sur les actes et les paroles du professeur et de l'ambassadeur. Nous regrettons de ne pas les trouver dans les pages de M. d'Ideville, qui est ici trop panégyriste.

H. DE L'E.

Garcia Moreno, *président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien (1821-1875)*, par le P. H. BERTHE, de la congrégation du T.-S. Rédempteur. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de 816 p. — Prix : 8 fr.

Cet ouvrage était attendu depuis longtemps, car quelque grande que soit la gloire de Garcia Moreno, sa vie était encore très peu connue en Europe comme du reste toute l'histoire des États de l'Amérique du Sud. Le P. Berthe commence avec raison par retracer à grands traits, mais avec beaucoup d'exactitude, la colonisation de ces pays et la conversion des Indiens par les Espagnols, puis l'affranchissement des diverses colonies. Bolivar est le héros de cette période. Vrai grand homme par la bravoure et le désintéressement, très conservateur et homme de gouvernement, malgré son engouement pour la forme républicaine, chrétien enfin, encore qu'il fût imbu de toutes les erreurs de 1789 et qu'il ait partout implanté dans les constitutions de ces États naissants les principes anarchiques du libéralisme. Le P. H. Berthe retrace ensuite l'histoire de la République de l'Équateur depuis son affranchissement et raconte les premières années de Garcia Moreno. Né en 1821, il se développa au milieu des agitations et des révolutions successives de cette république livrée alternativement au parlementarisme et aux « pronunciamentos. » L'action de la Franc-Maçonnerie, les désordres du clergé comme dans toute l'Amérique du Sud, les vieilles traditions espagnoles du patronat, qui étaient l'équivalent du Gallicanisme et du Joséphisme, ajoutaient encore aux éléments de perturbation de ce malheureux pays; mais le fond des croyances et les mœurs domes-

tiques restaient et sont demeurées profondément chrétiennes. L'unité de foi y règne d'une manière absolue.

Dès sa sortie de l'Université, Garcia Moreno se constitue le défenseur des droits de l'Église, et c'est lui qui, comme simple particulier, eut l'honneur en 1850 de rétablir les Jésuites à Quito. Un séjour qu'il fit comme exilé à Paris de 1857 à 1860 lui fournit l'occasion de développer ses remarquables connaissances scientifiques, et surtout de méditer plus profondément sur les conditions d'existence de la société. C'est dans ces années d'épreuves, dans notre quartier latin, que ses idées s'arrêtent définitivement sur les moyens de sauver son pays.

Avocat et journaliste, savant distingué et ingénieur, homme de guerre et financier, Garcia Moreno avait une variété d'aptitudes qu'on ne trouve que dans les pays nouveaux. Mais il est aussi un homme vraiment extraordinaire par sa puissance de conception et d'action. Ses hautes vertus, la fidélité avec laquelle il arriva jusqu'aux sommets en la perfection chrétienne en font une des plus grandes figures de l'histoire. C'est Pierre le Grand et saint Louis unis ensemble, mais n'ayant pour théâtre qu'une petite République des rives de l'Océan Pacifique!

En 1859 il délivra son pays de la tyrannie des radicaux et occupa une première fois la présidence jusqu'en 1865. C'est alors qu'il conclut avec le Saint-Siège ce mémorable concordat d'où date la réforme du clergé et le relèvement moral de la nation. Au milieu de conspirations sans cesse renaissantes et d'habitudes invétérées de banditisme, il eut plusieurs fois à punir les coupables du dernier supplice, parfois même à se mettre au-dessus des arrêts d'une magistrature lâche ou corrompue. Ces exécutions lui ont été fort reprochées. L'ouvrage du P. Berthe expose, en grand détail, d'après les documents authentiques, chacun de ces faits. Il en ressort que Garcia Moreno ne fit jamais que faire exécuter les lois et remplir ce devoir de justice auquel les souverains modernes manquent trop souvent par un faux humanitarisme.

De 1865 à 1869, Garcia Moreno rentra dans la vie privée mais non sans avoir une grande influence, et quand ses débiles successeurs, pleins d'illusions libérales, laissèrent l'anarchie fomentée par les loges compromettre son œuvre, le peuple le força à se mettre de nouveau à sa tête. Dans sa seconde présidence, 1869 à 1875, devenu l'idole de la nation, il gouverna avec une autorité plus grande encore et transforma l'Équateur au point de vue économique. Le P. Berthe donne les détails les plus précis sur le relèvement des finances, les travaux publics, l'excellent système d'éducation à tous les degrés que l'illustre président réalisa. Ses adversaires eux-mêmes lui ont rendu sous ce rapport d'éclatants hommages.

Son assassinat fut le résultat d'un complot auquel toutes les loges de l'Amérique du Sud et même la Maçonnerie européenne s'intéressè-

rent activement. L'ouvrage que nous analysons en apporte les preuves authentiques ainsi que pour l'empoisonnement en 1880 de l'archevêque de Quito. Après le crime du 6 août 1875, la République de l'Équateur a passé par une série de vicissitudes, tantôt gouverné par un libéral, puis par des radicaux, enfin par le dictateur Vintimilla, jusqu'à ce que, en 1885, les disciples de Garcia Moreno aient repris le pouvoir et renoué sa glorieuse tradition en consacrant solennellement la République au Sacré-Cœur.

Ces dernières pages sont pleines d'intérêt et fécondes en enseignement. Le P. Berthe, en effet, n'a pas seulement écrit pour l'Équateur. Il montre Garcia Moreno comme le modèle des hommes d'État et comme l'exemple de ce qui peut être fait dans les temps modernes pour l'application du droit chrétien avec les conditions économiques qui nous sont particulières, avec le suffrage universel, avec la diffusion de l'instruction dans toutes les classes, avec les mœurs démocratiques. La vie de Garcia Moreno, la résurrection morale de son pays après son martyre, l'énorme influence qu'elle a exercée sur tous les autres États de l'Amérique du Sud quoiqu'ils soient bien plus étendus et plus puissants que la petite République, l'impulsion que ces grands exemples ont donnée à la réaction catholique, ce sont là des faits qui s'imposent aux méditations de tous les hommes politiques et sont de nature à modifier bien des préjugés libéraux. C. Jannet.

Notices biographiques sur les ingénieurs des ponts et chaussées, *depuis la création du corps en 1716, jusqu'à nos jours*, par F.-P.-H. Tarbé de Saint-Hardouin, inspecteur général des ponts et chaussées, etc. Paris, Baudry et Cie, 1884, in-8 de 276 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Livre d'or des postes, par Henri Issanchou. Paris, Bibliothèque européenne, 1885, in-8 de 250 p. — Prix : 6 fr.

Il serait à souhaiter que toutes nos administrations françaises possédassent des livres d'or comme les deux recueils que je viens de citer, et qui, malgré certaines critiques de détail que je n'épargnerai pas à l'un d'eux, doivent être encouragés comme les plus sérieux essais qu'on ait encore tentés dans ce genre, et proposés comme modèles pour ceux qui les suivront. Le plus remarquable est sans contredit le recueil de M. Tarbé de Saint-Hardouin, publié comme frontispice d'une nouvelle *encyclopédie des travaux publics*, dont sept volumes ont déjà paru, et sur laquelle j'aurai quelque jour à revenir. L'auteur est mort depuis l'apparition de son volume et tout le monde a encore présent à la mémoire le déplorable accident des galeries du ministère de la marine : je ne pourrai donc pas lui donner de conseils pour une autre édition, mais je suis certain que son œuvre sera reprise, et ce que j'en dirai sera pour son successeur. Dans ce recueil

qui comprend près de deux cents notices biographiques, M. Tarbé a donné place : 1° à tous les inspecteurs généraux des ponts et chaussées antérieurs à 1854 et depuis cette année, aux inspecteurs généraux de première classe ; 2° aux inspecteurs divisionnaires, inspecteurs généraux de deuxième classe et ingénieurs en chef entrés à l'École polytechnique avant 1831 et pour lesquels il trouvait des documents suffisants, les vivants exceptés. C'est là une magnifique moisson déjà, mais elle n'est point suffisante, car un grand nombre d'ingénieurs ordinaires ayant accompli des travaux devenus classiques, sont morts prématurément avant d'atteindre les grades supérieurs, et méritent une place d'honneur qu'ils chercheraient en vain dans ce cadre. Tel, de nos jours, ce malheureux Boyer qui, après avoir achevé le gigantesque viaduc métallique du Garabit, est allé diriger les travaux du canal interocéanique de Panama, et a été enlevé par les fièvres pernicieuses cinq mois après son arrivée dans l'isthme. Il est vrai que M. Tarbé lui-même a reconnu cette lacune, car il a introduit dans sa galerie deux ingénieurs ordinaires, Lebon et Lancret ; mais ce n'est pas assez : et je demande que le cadre soit élargi pour une future édition : tel quel, cependant, l'ouvrage présente un intérêt puissant et ne peut que donner au corps des ponts et chaussées et à tous les lecteurs, de hautes leçons d'honneur, de dévouement, de patriotisme et de labeur acharné. Lire la vie d'hommes comme Chézy, Gauthey, Brémontier, Sganzin, Prony, Girard, Tarbé de Vauxclairs, Lebon, Favier, Polonceau, Minard, Kermaingant, Fresnel, Vicat, et tant d'autres illustres travailleurs, n'est-ce pas le meilleur moyen de puiser du courage pour travailler soi-même?... L'ordre adopté est celui de l'ordre chronologique des naissances sans distinction de grade : c'est le bon : on a ainsi une sorte d'histoire parlante des travaux publics; une table alphabétique permet de retrouver les noms auxquels on s'intéresse particulièrement. J'ajoute que toutes ces notices ont été rédigées sur des documents officiels, par un maître fort compétent, et avec le tact le plus parfait.

— M. Henri Issanchou, employé ambulant des postes et publiciste infatigable, a entrepris sur un autre plan son livre d'or des postes, qui avait été d'abord conçu au point de vue simplement bibliographique : il ne s'est pas imposé systématiquement le choix parmi les grades supérieurs, et tout postier qui a écrit même une bluette, ou a lancé son nom à un titre quelconque dans le domaine de la postérité, trouve place dans sa galerie, où de simples facteurs coudoient les sommités de l'administration, à côté de Drouet, le maître de poste de Varennes, d'artistes comme Cœdès, de romanciers comme Zaccone, de poètes, d'historiens, de philosophes, à qui l'administration a laissé des loisirs: c'est un véritable kaléidoscope pour lequel l'ordre alphabétique était

absolument nécessaire, car on n'a plus ici, comme pour le recueil précédent, l'unité des travaux qui réclamait l'ordre historique. Dès la page 11, à propos de M. François Balmitgère, directeur à Mende, un « professionnel » qui a publié un grand nombre d'opuscules sur son administration, M. Henri Issanchou fait cette excellente déclaration : « M. Balmitgère est resté constamment étranger aux luttes des partis et pense qu'un agent des postes, pour la confiance qu'il doit inspirer au public, doit observer la neutralité la plus complète en matière politique. » On ne pouvait mieux dire, mais je conseille à M. Issanchou de prendre cette phrase pour épigraphe de sa prochaine édition (je sais qu'il la prépare, car la première a été vite épuisée), et de s'y conformer strictement lui-même dans la rédaction de ses notices, en élaguant çà et là quelques épithètes qui sonnent mal à des oreilles catholiques et quelques appréciations historiques empruntées aux collaborateurs trop suspects de Larousse, en particulier à propos de Ferrand et de Drouet. Dire, par exemple, que Ferrand changea d'opinion comme d'habit, parce qu'il demanda la convocation des États généraux en 1789 et qu'il émigra en 1791, n'est pas exact : les deux choses s'accordent parfaitement sans changement d'opinion. De même, à propos de l'œuvre philosophico-religieuse de M. Poulin, il est fort imprudent de dire qu'elle a fait pour la vérité religieuse ce que celle d'Arago a fait pour la vérité astronomique... Ce sont là des taches qu'il suffit de signaler pour qu'elles disparaissent. Le plus grand nombre des notices de M. Issanchou sont excellentes, et je lui signalerai seulement quelques omissions, comme à propos de M. Ch. Bernède, dont il a oublié les poésies. Il ne parle pas non plus de l'histoire des postes de M. Lelièvre de la Morinerie, et s'il veut trouver des notices biographiques sur Chardel, notices qu'il a, dit-il, cherchées vainement, qu'il ouvre les recueils fort nombreux de portraits des députés de la fin de la Restauration. En terminant je lui souhaite bon courage et bon succès pour le nouveau dictionnaire qu'il prépare du *Vapereau des écrivains de province*.

RENÉ KERVILER.

BULLETIN

Compendium ceremoniarum *sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio,* auctore M. HAUSHERR, S. J., editio altera. Friburgi Brisgoviæ, Herder, 1887, in-12 de XVI-185 p. — Prix : 1 fr. 90.

Condenser en si peu d'espace un résumé complet, clair et détaillé de toutes les cérémonies et offices du saint ministère semblait presque impossible : l'auteur a démontré à son honneur qu'avec une méthode rigoureuse on surmonte bien des difficultés. La sainte Messe occupe dans ce livre la place principale : cérémonies de la messe basse ordinaire, remarques propres à certaines messes, remarques spéciales à des parties déterminées de la

messe, messe solennelle, tels sont les titres des premiers chapitres. Nous arrivons ainsi à la section V qui traite des saluts et bénédictions du saint Sacrement, des vêpres et complies solennelles et des intonations des divers chants, qui concernent le prêtre, durant la messe ou pendant les autres offices. La section VI est consacrée au Bréviaire, et l'office divin y est examiné, tout d'abord en général, ensuite, dans chacune de ses heures, enfin avec plus de détails encore, dans les multiples éléments dont il se compose.

Toutes ces règles, ces innombrables rubriques sont classées et exposées avec une grande lucidité; des tables très bien conçues permettent de trouver sans perte de temps l'indication nécessaire. Si l'on considère le petit format de ce *Compendium* et son exactitude, on ne pourra que remercier le pieux et savant auteur qui a mis à la portée de tous les ecclésiastiques désireux d'atteindre la perfection requise dans les cérémonies, un manuel précieux. Ne serait-il pas utile de rencontrer ce petit livre dans chaque sacristie, à côté du bref du diocèse?

G. PÉRIES.

Hamlet, par SHAKESPEARE, drame en cinq actes, traduit en vers français par LOUIS MÉNARD. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 160 p. — Prix : 2 fr.

Tout traducteur d'Hamlet doit prendre son parti de ne pas contenter tout le monde. M. Louis Ménard, dans ses quelques mots de préface, met en avant le nom de ses partisans à la Comédie française; il y a rencontré des détracteurs non moins convaincus sans doute et plus influents encore, puisque finalement sa pièce n'a pas été reçue, et qu'on lui a préféré celle du vieux Dumas. Il en appelle de cette condamnation à huis clos au jugement du public lisant, et je crains bien que les avis ne restent partagés. Il a de la vigueur et de l'entrain, et rend bien la physionomie de l'original. Parfois même certains vers sont littéralement calqués sur le texte. Là où il s'éloigne de Shakespeare, comme dans la dernière scène, où le ridicule Fortinbras s'efface devant le spectre qui reparaît, et où Horatio tire la morale de la pièce, M. Ménard est encore fidèle à l'esprit, si ce n'est à la lettre, du dramaturge anglais. Mais, a-t-il bien gardé partout la juste mesure? Dans l'espèce, une trop scrupuleuse exactitude est autant un défaut qu'un mérite. Que d'extravagances, de platitudes et de brutalités on pardonne à l'auteur en raison de la différence des temps, qui n'ont plus la même excuse chez le traducteur! Et quelle langue pénible, obscure, couvulsionnée, incorrecte! Les pauvres vers en sont tout estropiés et disloqués : ils n'ont plus de césure ni de nombre apparent, ils perdent parfois jusqu'à la rime : « riez » s'accouple à « inquiet, » « hasard » à « Danemark. » A traduire Shakespeare dans la langue de Racine, on ne le trahit pas moins par la fidélité que par l'infidélité : il y faudrait employer celle de Rabelais.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Contes tirés de Shakespeare, *ou Pièces de Shakespeare racontées en prose,* par CHARLES LAMB. Publiés avec une notice biographique et littéraire sur Charles Lamb et des notes grammaticales par EM. FENARD, agrégé de l'Université, professeur de langue anglaise au lycée Janson de Sailly. Paris, Garnier, s. d., in-12 de XXIV-285 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les *Tales from Shakespeare* étaient destinés, dans la pensée de Lamb, à servir d'introduction, pour les enfants et les jeunes filles, à la lecture du grand poète national de l'Angleterre. Ils sont courts, d'une convenance par-

faite, écrits dans une langue également exempte d'archaïsmes et de néologismes. Aucun livre n'avait mieux sa place marquée dans les programmes universitaires : il ne l'a cependant obtenue que tout récemment. M. Fenard a fait précéder l'édition classique qu'il en donne d'une notice intéressante et bien écrite sur la vie et les œuvres du pauvre Lamb. Le texte m'a semblé correct. Les notes ne peuvent ajouter beaucoup à sa clarté; elles s'attachent surtout à l'explication des idiotismes, et ne manquent ni d'ingénio sité, ni même d'un certain intérêt philologique. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, *écrits par lui-même*, publiés par un bibliophile. Paris, Jouaust, 1886, in-16 de XIX-116 p. — Prix : 3 fr. 50. (*Collection des petits chefs-d'œuvre.*)

Le Cercle ou la Soirée à la mode, par POINSINET, publié par G. d'Heilly, 1887, in-16 de XV-79 p. — Prix : 3 fr. 50. (même collection.)

Le bibliophile par les soins duquel le premier de ces deux volumes a paru termine son introduction en exprimant l'espérance qu'il sera bien reçu par les amis de Voltaire. Il nous semble douteux que les amis du philosophe de Ferney accueillent si favorablement un livre qui ne présente pas Voltaire sous un aspect honorable; ils pourront trouver peu digne le rôle qu'il joua près du roi de Prusse, dont il devint le chambellan, et qu'il accable de sarcasmes et de révélations honteuses. Un cliché bien usé est de dire d'un ouvrage qu'il fait autant d'honneur à celui qui l'a inspiré qu'à celui qui l'a écrit. Ce cliché, on pourrait parfaitement le parodier ici. Quant au livre même, il amuse par le style, par les anecdotes, par les indiscrétions, par les méchancetés..., mais de là à être un petit chef-d'œuvre, il y a peut-être du chemin.

Dans la même collection on a fait paraître une pièce de Poinsinet, son chef-d'œuvre, tout petit, qui, reprise récemment aux Français, n'y a pas eu grand succès. Elle est curieuse pourtant comme peinture de l'époque où elle fut composée, et M. Georges d'Heilly fait remarquer dans une notice préliminaire une certaine analogie entre *le Cercle* et *le Monde où l'on s'ennuie...* mais que *le Monde où l'on s'ennuie* est amusant et que *le Cercle* l'est peu!

VILLEMORY.

Talma et la Révolution, par A. COPIN. Paris, Frinzine et Cie, 1887, in-16 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout en nous donnant un portrait de Talma, M. Alfred Copin a groupé autour du grand tragédien une foule de personnages célèbres; il a fait un curieux tableau dont son héros occupe la première place. Le volume est agréable à lire, l'auteur n'a négligé aucune recherche, et des livres aujourd'hui oubliés ou devenus fort rares, lui ont donné des renseignements, des anecdotes qu'il a mêlés habilement à des trouvailles personnelles. Il y a là sur l'histoire du théâtre et sur les petits côtés de l'histoire de la Révolution, beaucoup de détails précieux. Bonaparte, qui fut fort lié avec Talma, tient, dans l'ouvrage, une place importante; à la fin du volume ce grand accapareur l'occupe même presque entière. Le lecteur, toutefois, ne se plaint pas de digressions que M. Copin rattache d'ailleurs adroitement au sujet de son livre. Le Directoire, avec ses mœurs dépravées, ses costumes étranges, ses femmes passant de divorces en divorces, est très bien peint. Entre le Paris de la Révolution et le Paris de la Commune, M. Copin a trouvé à signaler d'assez frappantes analogies. Une impression conso-

lante ressort de son volume, produite par l'excessive mobilité d'un peuple qui, dans un clin d'œil, passe du mal au bien, d'un enthousiasme à l'autre, qui dans les théâtres, où il imposait le chant de la *Marseillaise*, exige en trépignant celui du *Réveil du peuple*. On a souvent dépeint Talma comme un farouche républicain, il avait failli porter sa tête à la guillotine, et l'auteur nous le montre beaucoup plus modéré. C'est une page amusante que celle où M. Copin nous raconte comment le grand tragédien avait offert un asile à un terroriste et à un royaliste, l'un caché dans sa cave, l'autre dans son grenier, et les soins pris pour que ces deux adversaires ne se rencontrent pas.

M. Copin ne finit pas son œuvre avec ce volume ; il se propose de suivre Talma sous l'Empire et sous la Restauration. Nous souhaitons qu'un succès mérité l'encourage à continuer ainsi un livre bien commencé.

VILLEMORY.

Nos frontières sahariennes, par LOUIS RINN, vice-président de la Société historique algérienne. Alger, A. Jourdan, 1886, gr. in-8 de 94 p. avec carte.

La brochure de M. Louis Rinn est une étude sur les moyens de défendre efficacement les frontières méridionales de l'Algérie contre les incursions des nomades sahariens. L'auteur montre que les défenses actuelles sont insuffisantes; les points occupés par nos troupes sont trop espacés, et d'un ravitaillement difficile et coûteux. Il faut occuper sérieusement les postes qui commandent les routes du désert et les relier au Tell algérien par des voies de communication commodes, telles que des chemins de fer à voie étroite. Provisoirement on peut obtenir une sécurité relative en chargeant de la protection des frontières certaines tribus arabes disposées à servir notre cause, soit, dans l'est, la confédération du Souf, et, dans l'ouest, les Ouled-Sidi-Chikh. A ce propos, M. Rinn se lance dans une longue dissertation sur l'histoire très mouvementée de cette puissante tribu qui se rangea tantôt parmi nos alliés, tantôt parmi nos ennemis. Au point de vue militaire, l'opinion de l'auteur, conforme à celles des officiers qui ont le mieux connu l'Algérie, ne paraît pas contestable. Évidemment l'obligation de ravitailler des postes isolés en plein désert nous impose des dépenses bien supérieures à celles qu'entraînerait la construction de petits chemins de fer, surtout en y employant les compagnies de discipline; les Russes, en Asie centrale, nous donnent un grand exemple dont il faudrait profiter. Au point de vue politique, M. Rinn paraît républicain et libre-penseur, mais il est modéré dans l'expression de ses sentiments. Comte DE BIZEMONT.

Pitt et Frédéric Guillaume II. *L'Angleterre et la Prusse devant la question d'Orient, en 1790 et 1791*, par J.-H. CREUX, avocat à la cour d'appel de Paris. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 184 p. — Prix : 3 fr. 50.

La question d'Orient en 1790 et 1791, tel pourrait être le titre du curieux volume que M. Creux vient de publier. C'est le premier essai d'intervention de l'Angleterre dans cette question, à laquelle elle devait attacher plus tard une importance si capitale, mais qu'elle avait négligée jusque-là. Et encore est-il vrai de dire qu'à cette époque elle était surtout poussée par la Prusse. La Prusse n'était pas satisfaite de la part qui lui avait été attribuée dans l'inique partage de la Pologne dont elle avait eu cependant la première idée.

Elle aspirait à la possession de Dantzig et de Thorn. D'autre part, toujours jalouse de l'Autriche, elle ne pouvait se faire à la pensée des agrandissements qu'une guerre heureuse contre la Porte, faite en commun avec la Russie, pouvait assurer à sa rivale. De là, une sympathie subite pour les Turcs qui, sous l'impulsion du ministre Herzberg, avait saisi le roi Frédéric-Guillaume. Cette sympathie n'était que le voile derrière lequel se dissimulait son ambition. Herzberg voulait qu'en compensation des avantages qu'elle obtiendrait du côté du Danube, l'Autriche rétrocédât la Galicie à la Pologne, laquelle aurait à son tour cédé à la Prusse Dantzig et Thorn. Mais l'Autriche étant soutenue par la Russie, Herzberg, comme contrepoids, chercha à s'appuyer sur l'Angleterre, qui s'écartait de l'Autriche, depuis l'alliance de Marie-Thérèse avec la France. Il éveilla les méfiances de Pitt qui voyait avec inquiétude les énormes progrès de la Russie dans laquelle son génie avait deviné la future rivale de l'Angleterre. Mais Pitt avait devancé l'opinion. Quoique vainqueur au Parlement de l'opposition des whigs et des éloquentes attaques de Fox et de Burke, il comprit que l'Angleterre ne le suivait pas dans cette campagne et n'agit que mollement à Saint-Pétersbourg. D'autre part, à Vienne, Léopold avait succédé à Joseph II ; sa politique prudente réussit à apaiser Frédéric-Guillaume, et la convention de Reichenbach prévint tout conflit. Puis, bientôt l'attention des deux monarques, celle de Catherine, celle même de Pitt, fut détournée de l'Orient, vers l'Occident : les progrès de la Révolution française effrayaient l'Europe, et l'accord conclu à Reichenbach ne fut que le prélude de la déclaration de Pilnitz.

M. DE LA ROCHETERIE.

Re Guglielmo I e le monete di cuojo, par ANTONIO PALOMES. Palerme, 1886, in-8 de 47 p.

Appendice all' opusculo Re Guglielmo I e le monete di cujo. Palerme, 1887, in-8 de 40 p.

Une tradition dont on ne trouve pas de mention avant le XVIe siècle rapporte que Guillaume le Mauvais, roi de Sicile (1154-1166), après avoir confisqué à son profit tout l'or et l'argent monnayé de ses États, donna cours forcé à une monnaie en cuir frappée à son effigie. M. Palomes, très judicieusement, fait justice de cette tradition fabuleuse et pense en retrouver l'origine dans la tradition, non moins légendaire, rapportée par Aristote à propos de Denis l'ancien de Syracuse, qui aurait commis un méfait semblable en substituant des monnaies d'étain à celle d'or et d'argent; et aussi dans le souvenir des monnaies de nécessité en cuir faites par ordre de Frédéric II en 1240, lorsqu'il assiégeait Faenza. Nous citions tout à l'heure Aristote, mais on a d'autres exemples de monnaies de cuir dans l'antiquité. Sénèque dit que les Lacédémoniens se servaient de morceaux de cuir frappés d'un timbre ou d'une estampille par l'autorité publique; Aristide avance que les Carthaginois se servirent de monnaies de cuir avant d'employer des monnaies métalliques. Je ne pense pas qu'il y ait un numismate qui ajoute grande foi à ces faits ; comme M. Palomes, je suis convaincu que l'on a prêté à Guillaume le Mauvais, qui n'en avait pas besoin, un méfait de plus.

Ale DE B.

Portraits et fantaisies, par le comte G. DE CONTADES. Paris, Quantin, 1887, in-16 de IV-208 p. — Prix : 10 fr.

M. de Contades, abandonnant les études historiques, ou pour mieux dire

abordant un des genres les plus légers de l'histoire, nous donne quelques « Nouvelles » bien écrites. Ce sont des articles publiés dans le *Livre* ou le supplément littéraire du *Figaro* sur les Quartiers de la Dame aux Camélias, l'Homme au Camélia, Armand Malitourne, Poulet Malassis, Eugène Sue clubman, une soirée chez Liszt, un soir chez Astley, le Loyal d'il y a cent ans, la fin de Salomé, une Grille d'égout de 1844; sujets scabreux traités avec beaucoup de goût, de correction, et j'ajouterai d'érudition. Il n'y a pas un mot à reprendre, et il y a de curieux détails à apprendre sur ces petits côtés qui touchent la Normandie de plus près qu'on ne croirait. On est, je l'avoue, agréablement surpris en lisant ce petit livre, et on le lit avec plaisir jusqu'au bout.

LA BRETESCHE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Elme-Marie CARO, membre de l'Académie française, né à Poitiers le 4 mars 1826, est mort à Paris le 13 juillet. Agrégé de philosophie depuis 1848, M. Caro a parcouru brillamment la carrière de l'enseignement et laissera comme philosophe, littérateur et historien, une réputation justement méritée. Il a professé dans les lycées d'Alger, d'Angers, de Rouen, de Rennes, puis à la Faculté des lettres de Douai et enfin en juillet 1864 il fut appelé à la Faculté des lettres de Paris, où ses cours obtinrent un légitime succès. Outre des éloges de Bernardin de Saint-Pierre et de Mme de Staël, M. Caro a encore écrit les ouvrages suivants : *Du Mysticisme au* XVIIIe *siècle. Essai sur la vie et la doctrine de saint Martin, le philosophe inconnu* (1852, in-8); — *Saint Dominique et les dominicains* (*1170-1221*) (1853, in-16); — *Le Matérialisme et la Science* (2e édit. 1868, in-12); — *L'Idée de Dieu dans la critique contemporaine* (5e édit., 1872, in-12); — *Les Jours d'épreuves, 1870-1871* (1872, in-12); — *Discours de réception de M. Caro. Réponse de M. Camille Rousset. Séance de l'Académie française du 11 mars 1875* (1875, in-8); — *Études morales sur le temps présent* (3e édit., 1875, in-12. Extrait de la *Revue Européenne*); — *Problèmes de morale sociale. La Morale indépendante. Les Théories contemporaines sur le droit naturel. Le Droit de punir. Le Progrès social. La Destinée humaine d'après les nouvelles écoles scientifiques* (1876, in-8); — *Le Pessimisme au* XIXe *siècle, Leopardi, Schopenhauer, Hartmann* (2e édit., 1880, in-12); — *La Fin du* XVIIIe *siècle. Études et portraits* (1880, 2 vol. in-12); — *La Philosophie de Gœthe* (2e édit., 1880, in-12); — *M. Littré et le Positivisme* (1883, in-12). M. Caro a été avec M. Rouland l'un des fondateurs de la *Revue Européenne;* il a fourni un grand nombre d'articles à la *Revue contemporaine,* à la *Revue de l'instruction publique* et à divers autres recueils.

— M. le chanoine E. VAN DRIVAL, président de la commission des antiquités départementales, secrétaire de l'Académie d'Arras, né en 1815, est mort le 21 juin. Outre une *Histoire de l'Académie d'Arras* et la publication du *Cartulaire de Guimann* et du *Nécrologe de Saint-Vaast*, on doit encore à M. le chanoine Van Drival plusieurs ouvrages qui méritent d'être signalés : *Explication des prières et des cérémonies de la sainte messe* (1857, in-32); — *Étude sur les fonts baptismaux* (1858, in-8); — *La Croix d'Oisy ou autres croix anciennes. Études sur les règles traditionnelles concernant les crucifix et les croix* (1859, in-8 avec 1 pl.); — *Les Tapisseries d'Arras, étude artistique et historique* (1864, in-8); — *L'Iconographie des anges* (1867, in-8 avec pl., extrait de la *Revue de l'art chrétien*); — *Hagiologie diocésaine. Courtes notices, selon l'ordre du*

calendrier sur les saints, les bienheureux, les personnages pieux qui sont honorés ou qui ont vécu dans le diocèse d'Arras (1868, in-8) ; — *Grammaire comparée des langues bibliques. 1re partie : De l'Origine de l'écriture* (2e édition, 1874, in-8) ; — *Grammaire comparée des langues sémitiques et de l'égyptien* (2e édition, 1879, in-8) ; — *De l'Origine et de la constitution intime du langage* (1881, in-8) ; — *Histoire de Notre-Dame Panetière, vénérée dans l'église de Saint-Pierre-sur-la-Lys, diocèse d'Arras* (1887, in-16). M. le chanoine Van Drival a encore revu la traduction française de la *Vie de saint Denys l'Aréopagite, évêque d'Athènes, apôtre des Français, évêque de Paris et martyr,* du R. P. Halloix (1865, in-8), et composé une *Histoire de Charlemagne.*

— M. l'abbé Robert CHARLES, vice-président de la Société historique et archéologique du Maine, né à La Ferté-Bernard (Sarthe), en 1847, est mort au mois de mai. L'histoire et particulièrement l'histoire artistique du Maine doit beaucoup à M. l'abbé Charles qui laisse d'importantes monographies dont plusieurs ont paru d'abord dans un excellent recueil périodique, la *Revue historique et archéologique du Maine.* Nous mentionnerons les ouvrages suivants : *Les Chroniques de la paroisse et du collège de Courdemanche, au Maine* (1876, in-8, avec pl.) ; — *Étude historique et archéologique sur l'église et la paroisse de Souvigné-sur-Même* (*Sarthe*) (1876, in-8) ; — *L'Œuvre de Sainctôt Chemin, sculpteur fertois, 1530-1555. Les Statues de Souvigné-sur-Même* (*Sarthe*) (1876, in-8) ; — *Le Théâtre antique d'Aubigné et la Villa de Roches, à Sceaux* (1877, in-12) ; — *Notice archéologique sur les monuments de Château-Gontier* (1878, in-8 avec 5 pl. et grav.) ; — *Saint Guingalois, ses reliques, son culte et son prieuré à Château-du-Loir* (*Sarthe*), *d'après des documents inédits* (1879, in-8, avec grav.) ; — *Les Artistes manceaux de l'église de Saint-Pierre de la Cour, au Mans, d'après des documents inédits* (*1471-1574*) (1880, in-8) ; — *Guide illustré du touriste au Mans et dans la Sarthe* (1880, in-12, avec dessins et pl.) ; — *Le Vieux Mans. I. L'Enceinte gallo-romaine* (1882, in-8, avec fig. et pl.).

— On annonce encore la mort : du Frère ADRIEN, supérieur général des Frères du Sacré-Cœur, qui a rédigé et revisé toutes les constitutions et règles de son institut, mort à Parady, dans la Haute-Loire ; — de M. Édouard BONNET, ingénieur, qui a collaboré à plusieurs journaux et publié deux volumes de nouvelles ; — de M. Jules BOULABERT, né à Paris, en 1830, auteur d'un grand nombre de romans, mort au commencement de juillet ; — de M. Émile BRIVES-CASES, né à Bordeaux, en 1822, juge au tribunal civil de Bordeaux, auteur d'importants travaux sur le Parlement de Guyenne et l'organisation judiciaire de cette province, mort en juillet ; — de M. le baron Charles-Guillaume DE CHAMBORANT DE PÉRISSAT, ancien membre du Conseil général de la Charente, auteur d'un important ouvrage : *Du Paupérisme, ce qu'il était dans l'antiquité, ce qu'il est de nos jours ; des remèdes qui lui étaient opposés ; de ceux qu'il conviendrait de lui appliquer aujourd'hui, suivi d'une analyse de la législation ancienne et moderne sur ce sujet,* etc., (1842, in-8), mort en son château de Villevert, à l'âge de 81 ans ; — de M. Joseph DE FILIPPI, connu comme publiciste et critique d'art, mort le 28 juin, à l'âge de 65 ans ; — de M. Léon LEROY, musicien et écrivain remarqué, qui a collaboré à la *Liberté*, en qualité de critique musical ; — de M. Philippe-Jacques ROUX, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux, mort à l'âge de 80 ans ; — de M. SAINT-CHARLES, auteur de travaux sur l'instruction primaire dans le sud-ouest de la France ; — de M. Eugène SEINGUERLET, collaborateur du *Temps* et de plusieurs autres journaux, qui fonda en 1879 la *Revue alsacienne,* et publia un volume intéressant sur les *Banques du peuple en Allemagne* une traduction des *Propos de table du comte de Bismarck, pendant la campagne*

de France, et un livre très curieux, *Strasbourg pendant la Révolution ;* — de M. A. TERQUEM, né à Metz, le 30 janvier 1831, professeur à la Faculté des sciences de Lille, récemment élu correspondant de l'Académie des sciences; — de M. Félix VIDALIN, ingénieur hydrographe, auteur de deux ouvrages estimés : *la Pratique des irrigations* et *l'Agriculture du centre de la France.*

— A l'étranger, on signale la mort de M. J. COUSIN, fondateur et rédacteur en chef de l'*Avenir du Tonkin*, le journal français d'Hanoï ; — du géologue Const. GREWINK, auteur de travaux sur la minéralogie, mort le 30 juin, à Dorpat, dans sa 69e année ; — de l'orientaliste anglais Thomas-Fitz HUGHES, mort à Cheltenham, le 18 juin ; — de Mme Eugénie JOHN, qui a publié des romans sous le pseudonyme d'E. MARLITT, morte le 22 juin à Arnstadt (Thuringe), à l'âge de 62 ans ; — de M. G. DE KONING, professeur de chimie à l'Université de Liège, paléontologiste connu par de nombreux travaux ; — du publiciste danois Rudolph PRAHL, qui a collaboré pendant trente ans au *Dagblad*, et s'est toujours montré très sympathique pour la France, mort à Copenhague ; — du Dr Karl-Damian VON SCHROFF, professeur à l'Université de Vienne, auteur de travaux sur les siences médicales et pharmaceutiques, mort le 20 juin, à Gratz, à l'âge de 85 ans ; — de M. François TIELEMANS, né à Bruxelles en 1799, l'un des fondateurs de l'Université de Bruxelles, où il professa le cours de droit administratif, auteur de plusieurs volumes du *Répertoire du droit administratif de la Belgique,* qu'il publia avec M. Ch. de Brouckère, mort à l'âge de 88 ans ; — du jurisconsulte Ant. VAL DE LIÈVRE, professeur de droit allemand à l'Université d'Inspruck, mort le 30 juin, à Waldrast (Tyrol) ; — de M. Luigi VASSALLI, né à Milan vers 1812, ancien conservateur adjoint du musée égyptien au Caire, compagnon et ami de Mariette, qui laisse un travail devenu fort rare et intitulé : *I Monumenti istorici egizi, il museo e gli scavi d'antichità eseguiti per ordine di S. A. il vicere Ismaïl Pascia* (1867, in-8), mort à Rome.

CONGRÈS. — La Société bibliographique, sous les auspices de laquelle se publie le *Polybiblion*, aura bientôt vingt ans d'existence. On sait qu'elle a pour objet non seulement de répandre les bons livres, mais aussi de tenir ses membres complètement au courant du mouvement intellectuel contemporain. Le *Polybiblion* est un de ses moyens d'action, mais non le seul. En 1878 elle a provoqué la réunion d'un congrès bibliographique international qui a donné les meilleurs résultats, ainsi qu'il est facile de le constater en parcourant le précieux volume renfermant le *Compte rendu des travaux du Congrès bibliographique international tenu à Paris du 1er au 4 juillet 1878* (Paris, lib. de la Société bibliographique, 1879, gr. in-8 de 575 p.). Mais, depuis dix ans, l'érudition a fait un pas énorme, et il importe de constater les nouveaux progrès réalisés. Aussi le Conseil d'administration de la Société a-t-il décidé de réunir un nouveau Congrès bibliographique international, qui se tiendra en 1888 à Paris, à partir du mardi de Pâques 3 avril. Comme en 1878, les travaux du Congrès seront répartis en quatre sections, embrassant tout ce qui se rattache : 1° au mouvement scientifique et littéraire depuis dix ans ; 2° aux publications populaires ; 3° à la bibliographie proprement dite ; 4° aux sociétés et relations internationales. La commission d'organisation, présidée par M. le marquis de Beaucourt, a dès maintenant déterminé les sujets à traiter dans la première section, qui comprendra au moins une quarantaine de rapports, dont les principaux ont été indiqués dans le *Bulletin de la Société bibliographique* de juillet 1887. Ce *Bulletin* et des programmes renfermant les *Statuts* du Congrès de 1888 seront adressés à ceux des abonnés du *Polybiblion* qui nous en feront la demande, et nous espérons que le

plus grand nombre d'entre eux, sinon tous, voudront concourir à une œuvre si éminemment utile, qui a déjà reçu le meilleur accueil dans le monde savant, en France et à l'étranger.

Concours et Prix. — Dans sa séance du 11 juin, l'Académie des sciences morales et politiques a mis au concours les questions suivantes : Du rôle des ministres dans les principaux pays de l'Europe et de l'Amérique (Prix Odilon Barrot : 5,000 fr. ; les Mémoires devront être déposés le 31 décembre 1889) ; — Exposer le développement du régime dotal en France depuis le code civil jusqu'à nos jours (Prix du budget : 2,000 fr. ; date extrême pour la remise des Mémoires : 31 décembre 1890) ; — L'arbitrage international, son passé, son présent, son avenir (Prix Bordin : 2,500 fr. ; date extrême du dépôt des manuscrits : 31 décembre 1891).

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 1er juillet, M. Oppert a achevé la lecture de sa traduction d'une chronique babylonienne du British Museum. M. Siméon Luce a lu un mémoire intitulé : *Un complot contre les Anglais à Cherbourg au temps de Jeanne d'Arc*. — Le 8 juillet, M. Derembourg a fait une communication sur le sarcophage de Tabnit, roi de Sidon. M. Héron de Villefosse a terminé la lecture de son mémoire sur l'inscription gallo-romaine récemment découverte à Saintes. — Dans la séance du 15 juillet, M. Paul Viollet a communiqué à l'Académie une étude ayant pour titre : *Les Cités libres ou fédérées en Gaule après la conquête romaine ; causes des principales insurrections des Gaulois contre Rome*. — M. Halévy a fait, les 22 et 29 juillet, une communication sur l'épitaphe du roi Tabnit. M. Chodzkiewicz a terminé, le 22, la lecture de son mémoire sur les routes commerciales de la Baltique dans l'antiquité. — Dans la séance du 29, M. Alex. Bertrand a rendu compte des dernières fouilles faites par M. Closmadeuc dans le monument mégalithique de Gavr'Innis (Morbihan).

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 juillet, M. Baudrillart a entretenu ses collègues de l'ouvrage récent de M. E. de Laveleye sur *Le Luxe*, et M. Charles Huit a commencé la lecture d'un mémoire sur le dialogue *Le Politique*, attribué à Platon. — Le 9 juillet, M. Monnier a entretenu l'Académie de la fondation de l'État indépendant du Congo au point de vue juridique ; M. Barthélemy-Saint-Hilaire a communiqué une nouvelle étude sur l'Inde anglaise. — Dans la séance du 23 juillet, M. Bénard a lu un mémoire sur l'esthétique d'Aristote. — Dans la séance du 30 juillet, M. Bénard a terminé sa lecture et M. Baudrillart a entretenu l'Académie de l'état social des populations rurales de la Mayenne.

Droit de propriété littéraire. — Nous reproduisons d'après le *Journal officiel* du 17 juillet, la déclaration suivante : « En vertu d'une entente récemment établie entre la France et la Grande-Bretagne, la convention littéraire du 3 novembre 1851 et l'acte additionnel du 11 août 1875 cesseront d'avoir leur effet au moment de la mise à exécution en France et en Angleterre de la convention internationale de Berne du 9 septembre 1886. » La Chambre belge a récemment approuvé cette convention relative à la création d'une union internationale pour la protection des œuvres artistiques et littéraires.

Guillaume Gruel. — Nous avons déjà parlé dans le *Polybiblion* (t. XLIX, p. 182) de l'étude critique que notre collaborateur, M. A. Le Vavasseur avait entreprise sur la *Valeur historique de la Chronique d'Arthur de Richemont*,

connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458), par Guillaume Gruel. Les deux articles de notre confrère, publiés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. XLVII et t. XLVIII) viennent d'être réunis en brochure chez A. Picard, (in-8 de 80 p.). Avec beaucoup de sagacité et d'érudition, il est venu à bout de juger l'œuvre de Gruel. Traitée de panégyrique par les uns, reproduite par les autres sans la moindre observation, elle est « l'unique source de toutes les notices biographiques consacrées au connétable. » Par suite du rôle qu'a joué celui-ci dans les affaires de France, du renom acquis près des contemporains et de la postérité par le soi-disant vainqueur de Patay et de Formigny, c'est une source importante pour notre histoire. M. Le Vavasseur l'a étudiée de près. Il a, comme il le dit lui-même, « enlevé quelques pierres au monument élevé à son maître par un serviteur dévoué; mais loin de le renverser, il l'a consolidé en restreignant ses dimensions exagérées et en l'appuyant sur de nouvelles bases. » Bien lui en a pris. Toute la première partie, la *Jeunesse d'Arthur de Richemont*, est en effet « l'œuvre d'un auteur écrivant sous la dictée d'autrui. » Au contraire, à partir de 1425 « les détails deviennent plus abondants, le chroniqueur précise davantage les dates, non sans se tromper quelquefois. » C'est que Gruel est « entré au service du connétable. » Et, en fait, si le récit de la mort de Giac est le plus exact de tous (p. 26), l'entrévue du connétable avec Jeanne d'Arc (p. 33) est « d'une singulière exagération. » Quand Gruel suit le connétable pendant sa disgrâce (1429-1434), il gagne en précision, mais il « perd forcément le titre d'historiographe de France. » « L'intérêt de la chronique est pour ainsi dire amoindri et localisé. » Dans la partie qui nous raconte les *Campagnes du connétable contre les Anglais, jusqu'en 1444*, la précision est aussi grande, mais l'intérêt plus vaste, « c'est l'histoire militaire des années les plus importantes du règne de Charles VII. » Gruel accompagnait alors son maître; mais il resta à Parthenay, près de la comtesse de Richemont, durant les trêves et après la conquête de Normandie. D'autres chroniqueurs connaissent « beaucoup mieux que lui cette partie de l'histoire du connétable. » Et c'est bien pis encore à partir de 1451 ; la fin de la chronique en rappelle le commencement « par la pauvreté et la sécherese du récit. » L'œuvre de Gruel est donc nettement appréciée ; désormais, on sait où elle vaut, on sait où elle pèche. Chemin faisant, M. Le Vavasseur a élagué bien des erreurs, notamment sur le rôle du connétable à Patay (p. 34) et à Formigny (p. 69), où il n'eut pas, comme on l'a cru jusqu'à ce jour, d'après Gruel, l'attitude prépondérante. Il est regrettable que M. Cosneau n'ait pu profiter de cette étude pour son histoire d'*Arthur de Richemont*, dont nous rendrons compte prochainement. Ses conclusions auraient certainement pu et dû être modifiées. — Une question pour finir. C'est évidemment en 1415, à la veille d'Azincourt, que fut donnée la ville de Saint-Malo au duc de Bretagne ; mais que pense M. Le Vavasseur de l'intervention de Martin Goujé et de Bernard de Montauban, dont parle Berry (Godefroy, *Histoire de Charles VI*, p. 439) à côté de celle de la duchesse de Bretagne. La requête de celle-ci n'est-elle qu'une feinte de politique ou son intervention personnelle est-elle réelle?

Notes de M. de Nolhac sur l'art italien.— Notre collaborateur M. P. de Nolhac vient de faire imprimer d'intéressantes *Petites Notes sur l'art italien* (Paris, imprimerie de l'Art, in-8 de 16 p.). Dans la première de ces *Notes*, intitulée : *Raphaël et le « Virgile » du Vatican*, M. de Nolhac prouve que Raphaël a fait plusieurs emprunts aux miniatures de ce manuscrit précieux; c'est une page à joindre au précédent travail du même auteur : *Les Peintures des manus-*

crits de Virgile (Rome, 1884). Dans la seconde, il signale, d'après l'inventaire des tableaux de Fulvio Orsini, l'existence de *Deux portraits inconnus de Raphaël*, qui, selon lui, doivent se trouver au Musée de Naples, peut-être parmi les tableaux d'auteurs inconnus. *Quelques portraits de l'École de Titien* conservés dans ce Musée, ont aussi attiré son attention : c'est d'abord un portrait du cardinal Bembo, qu'il faut identifier avec un tableau de la collection de Fulvio Orsini ; comme celui-ci ne fait aucune mention dans son inventaire de l'attribution à Titien du portrait de Bembo, il est permis d'en conclure que cette attribution, admise par deux savants italiens, MM. Cavalcaselle et Crowe, est erronée. M. de Nolhac signale encore dans le Musée de Naples, comme provenant de la même collection, un portrait, le grec Domenico Theoscopuli, un tableau représentant un jeune homme coiffé d'un béret rouge. *La Fresque de Signorelli à la chapelle Sixtine*, qui fait l'objet de la quatrième *Note*, offre dans l'un des groupes d'hommes et d'adolescents, qui ornent la composition, les portraits de plusieurs personnages contemporains; M. de Nolhac nous apprend que Fulvio Orsini reconnaissait dans l'un d'eux le célèbre professeur de grec Théodore Gaza, et qu'il en fit exécuter une copie pour son ami Gianvincenzo Pinelli, par un certain Fabio, dont le travail lui parut assez défectueux. La brochure que nous analysons se termine par une indication précieuse extraite d'un manuscrit autographe de Pirro Ligorio, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (fonds italien, n° 1129, p. 405), d'où il résulte que le peintre Giovanni Bellini a passé quelque temps à Rome, détail absolument inconnu de tous les historiens qui se sont occupés de ce maître de l'art vénitien. Le manuscrit que nous venons de citer a été minutieusement décrit par M. de Nolhac dans une notice spéciale sur *Pirro Ligorio* insérée dans les *Mélanges Renier, Recueil de travaux publiés par l'École pratique des Hautes Études en mémoire de son président Léon Renier* (Paris, F. Vieweg, 1886, in-8. Tirage à part de 10 p.). Faussaire Ligorio le fut certainement; mais on ne doit pas oublier, dit l'auteur, qu'il jouissait à Rome, comme architecte, peintre et dessinateur, d'une grande réputation, puisqu'il a succédé à Michel-Ange dans la direction des travaux de Saint-Pierre. Les précieux renseignements contenus dans cette notice sont tirés de sa correspondance avec Fulvio Orsini, dont la vie n'a plus de secrets pour M. de Nolhac, et du manuscrit 1129 de Paris.

Les Correspondants de Peiresc. — Aux précédents fascicules dont nous avons déjà parlé (t. XLVI, p. 78, 369, etc.) viennent s'ajouter deux nouveaux, les XII° et XIII°, consacrés à Pierre Antoine de Rascas, sieur de Bagarris, et à Gabriel Naudé. Rien n'est plus instructif, et parfois plus amusant, grâce à l'érudition de l'éditeur. Bagarris, ce tard marié, dont le mariage a « raccourci » les jours (p. 14 et 17), fut « intendant des mers atlantiques du Roi, » ou plutôt non : la sagacité du lecteur a corrigé l'ignorance du copiste, et le titre grotesque doit être modifié en « intendant des méd[ailles] et antiques du Roi » (p. 15-16). Toute la correspondance justifie pleinement ce titre et cette charge. Le style est compassé, précieux, et vraiment de son époque (1598-1610). Mais il y a telle description de médailles qui séduira les numismates, il y a telle dissertation de l'éditeur qui charmera les philologues (p. 70, n. 1). A ce propos, qu'on nous pardonne de citer un mot : « mitan, » attribué à tort exclusivement à la Provence (p. 56, n. 1) et que les langues romanes du nord de la France possèdent aussi. Les lettres de Naudé sont postérieures (1632-1636). Elles sont peut-être moins intéressantes. Les travailleurs de nos bibliothèques, si enclins à la plainte, si ardents à la récrimination, seront certainement touchés des

« mesquines rigueurs du P. Justiniani » (p. 63, n. 1). Mais les érudits de tous les temps seront certainement très reconnaissants des renseignements si variés et si abondants qu'on trouve dans cette notice et dans les autres sur leurs confrères du siècle passé et aussi du présent (p. 5 et ibid. note 2). A côté de MM. de Nolhac, Léonce Couture, Gaston Paris, Gaffarel, Gassendi, Peiresc, etc., qu'il me soit permis de citer mon vieil ami, M. de Lorme (p. 67, n. 1), le médecin du roi, et son disciple M. de Saint-Martin, écuyer, seigneur de La Mare du Désert, prêtre, docteur de théologie de l'Université de Rome, qui m'amusa tant par son livre publié à Caen en 1682 sur les « *Moiens* || *faciles et éprou* || *vés dont M. de L'Orme premier medecin et* || *ordinaire de trois de nos Rois,* || *et ambassadeur à Clèves pour* || *le Duc de Nevers s'est servi* || *pour vivre près de cent ans.* » Les brochures dont nous venons de parler sont un peu postérieures comme date, elles sont toutes deux de 1887; l'une a paru dans les *Mémoires de l'Académie d'Aix* (Aix, Illy et Brun, in-8 de 118 p.), l'autre dans le *Bulletin du Bibliophile* (Paris, Techener, in-8 de 116 p.). Ai-je besoin de nommer l'éditeur; mais à qui dit Peiresc, l'écho ne répond-il pas : Tamizey de Larroque?

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.—L'enquête sur la situation des petites écoles en France avant la Révolution se poursuit, et nous avons à signaler quelques publications nouvelles, de valeur diverse, sur cet intéressant sujet. Voici d'abord un très important Mémoire sur *Les Écoles dans les anciens diocèses de Beauvais. Noyon et Senlis* (Compiègne, imp. Lefebvre, 1887, in-8 de VIII-160 p.). Il a pour auteur un savant ecclésiastique, M. l'abbé Morel. Une bonne moitié de son mémoire retrace l'histoire des grandes écoles : d'abord celle des hôpitaux de Capettes, Bons enfants et pauvres Clercs, puis celles de quatorze collèges et de quatre séminaires fondés dans le département actuel de l'Oise. Les collèges et bourses réservés dans l'Université de Paris aux étudiants originaires du pays ne sont pas oubliés. Dans la seconde moitié de son œuvre, M. l'abbé Morel traite des écoles des presbytères avant le XIe siècle, puis des petites écoles proprement dites; il démontre par des pièces d'archives qu'elles étaient extrêmement nombreuses aux deux derniers siècles, étudie les règlements épiscopaux et paroissiaux, traite à part la question des écoles de filles, objet du zèle persévérant des évêques, fournit d'abondants renseignements sur la condition des maîtres, la gratuité, les fondations généreuses dues à la piété de nos pères, et notamment au zèle du clergé, et termine son œuvre par la nomenclature et l'histoire sommaire des congrégations locales et autres qui avaient des établissements dans le pays. Son œuvre très érudite et rigoureusement critique est définitive, sauf au point de vue de l'enquête sur le nombre des écoles qui ne pourra être rendue absolument complète que par l'examen de tous les anciens registres paroissiaux et celui des procès-verbaux de visites, s'ils existent encore. — Il convient de signaler parallèlement au grand travail de M. l'abbé Morel, une intéressante monographie de M. Plion, *L'Instruction publique à Compiègne avant la Révolution. Les Frères des Écoles chrétiennes* (Compiègne, imp. Mennecier, 1886, in-8 de 50 p.). Il s'agit encore ici d'une fondation ecclésiastique dont l'histoire détaillée a été méthodiquement faite sur les documents originaux. On y trouve beaucoup de pièces curieuses, notamment la correspondance des magistrats municipaux de Compiègne avec ceux de Rouen, de La Fère, de Guise, de Noyon et de Soissons, qui fournissent sur les écoles des Frères établies chez eux les renseignements les plus flatteurs pour cette congrégation si dévouée. M. Plion étudie dans la seconde partie de son étude l'organi-

sation intérieure, au point de vue pédagogique et matériel, de l'école des Frères de Compiègne. Cette monographie consciencieuse mérite beaucoup d'éloges. — Les faits et les documents abondent dans la brochure de M. Lhuillier sur les petites écoles de Seine-et-Marne (*Recherches historiques sur l'enseignement primaire dans la Brie* (Meaux, Destouches, 1884, in-8 de 130 p.). Malheureusement, cette œuvre, qui apporte une contribution vraiment considérable à l'histoire définitive de l'instruction primaire en France, pèche beaucoup au point de vue de la méthode. M. Lhuillier a adopté dans la disposition de ses documents l'ordre purement chronologique qui engendre une extrême confusion dans l'esprit des lecteurs. — M. l'abbé Métais n'encourra pas le même reproche. Son étude sur *Les Petites écoles à Vendôme et dans le Vendômois* (Orléans, Herluison, 1886, in-8 de 104 p.) est beaucoup plus méthodique et mieux digérée. Il raconte d'abord en détail l'histoire des écoles de la ville de Vendôme, puis met en œuvre les documents inédits et autres qu'il a pu recueillir sur celles d'une vingtaine de paroisses du Vendômois. Il eût été bon de préciser cette expression géographique et de nous dire exactement le nombre des communautés rurales qu'elle englobait. Le travail de M. l'abbé Métais est complet et précis. D'intéressants documents, reproduits *in extenso*, le complètent. Je signalerai à l'auteur un nom estropié par l'imprimeur : *Hurtier* pour Hurter (p. 77). — M. Lacroix, archiviste de la Drôme, a consigné le résultat de ses recherches sur les petites écoles de cette région dans une fort intéressante brochure : *L'Instruction primaire dans la Drôme. Arrondissement de Nyons* (Grenoble, Drevet, s. d., in-8 de 40 p.). Il a relevé l'existence de maîtres ou de maîtresses dans trente-huit communes sur soixante-huit. Il faut observer par rapport aux trente autres que leurs archives anciennes ont disparu, à très peu d'exceptions près. Les renseignements sont nombreux sur la condition des maîtres et le programme de l'enseignement. M. Lacroix s'est contenté d'exposer les faits et s'est refusé à en tirer aucune conclusion. Le lecteur s'acquittera sans peine de ce soin, en raison de l'ordre excellent que l'archiviste de la Drôme a fait régner dans son Mémoire. — C'est à bon droit que M. Veuclin a donné le titre modeste de *Notes historiques* à son travail *sur l'Instruction publique avant la Révolution dans la ville de Bernay et les environs* (Bernay, Veuclin, 1886, in-8 de 30 p.). Il a imprimé sans beaucoup d'ordre une curieuse série de faits recueillis dans quelques ouvrages imprimés, et surtout dans les dépôts d'archives du pays. Il y a là d'excellents matériaux sur les écoles d'une soixantaine de paroisses que l'érudit imprimeur mettra plus tard en œuvre, il faut l'espérer. On sait que la Normandie a toujours tenu un des premiers rangs au point de vue de l'enseignement, parmi les provinces de France, et les *Notes* de M. Veuclin ne sont pas pour le lui faire perdre. — Bien plus importante est son autre brochure : *Les Petites écoles et la Révolution (1789-1799) dans les districts de Bernay et de Louviers* (Bernay, Veuclin, 1885, in-8 de 126 p.). Une très bonne dissertation sur la destruction des anciennes écoles par la Révolution et sur l'insuccès flagrant des nouveaux pédagogues y précède une longue série de notes fournies par des pièces d'archives fort curieuses. — Il me reste à signaler une brève notice d'un architecte rémois, M. Ed. Lamy, sur *L'École primaire de la paroisse Saint-Pierre-le-Vieil, en 1783*. (Reims, 1886, in-8 de 13 p. avec 3 pl.). Il s'agit d'une école de charité fondée à la veille de la Révolution et bientôt emportée par elle. Les renseignements sur la disposition des anciennes maisons d'école sont assez rares. Celle de Saint-Pierre-le-Vieil ayant été bâtie et aménagée *ad hoc*, la description, le plan et les dessins de M. Lamy offrent un assez vif intérêt. — La première partie du

Dictionnaire de pédagogie de Buisson est enfin terminée. Ses 3,100 pages à deux colonnes renferment beaucoup de renseignements sur l'histoire de l'enseignement primaire; mais il y aurait lieu à un supplément considérable. La plupart des travaux spéciaux publiés en divers départements ont été négligés par les rédacteurs et beaucoup d'articles sont déparés par un parti pris de malveillance vis-à-vis de l'Ancien régime, qui n'a rien de scientifique.

Les Serments de Strasbourg. — M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, vient de publier une savante brochure intitulée : *Les Serments de Strasbourg, étude historique, critique et philologique* (Tours, 1887, in-8 de 35 p.). L'auteur recherche dans quelles circonstances les serments dits de Strasbourg furent prononcés; il examine le manuscrit où sont conservés ces serments (n° 9798 du fonds latin) et retrace l'histoire de ce manuscrit qui fut acquis, après la mort de la reine Christine de Suède, par le pape Alexandre VIII, pour la bibliothèque du Vatican, et qui fut apporté à Paris en 1798, à la suite de la prise de Rome par les Français; il étudie le texte des serments, ajoutant d'excellentes observations à toutes celles dont ce texte a été l'objet de la part d'un nombre infini d'érudits parmi lesquels nous citerons Jean Bodin, Pierre Pithou, Claude Fauchet, Marquard Freher, Du Chesne, Du Cange, Leibniz, Dom Bouquet, de Mourcin, de Chevallet, P. Meyer, G. Paris, etc. Le Mémoire de M. Gasté est aussi intéressant au point de vue bibliographique qu'au point de vue philologique. Signalons-y (p. 8) la réfutation de l'erreur de Pertz qui a cru que le manuscrit avait fait retour à la bibliothèque du Vatican.

Les Publications juives en Pologne et en Russie. — En 1579 on essaya, pour la première fois, d'imprimer le *Talmud* à Lublin, mais l'édition resta inachevée; d'autres tentatives, faites à Cracovie, n'eurent pas un meilleur résultat. Ce fut le roi Jean Sobieski qui conçut l'idée de créer une imprimerie juive pour la propagation de la science parmi les Hébreux. Il l'établit sur sa propriété de Zolkiew, où le célèbre imprimeur d'Amsterdam U. Phœbus transporta ses presses en 1679. Dès ce moment, les œuvres littéraires anciennes des Juifs ont été souvent réimprimées en Pologne. Il y a trois journaux quotidiens en langue hébraïque, dont deux paraissent à Saint-Pétersbourg et un à Varsovie. Il y a en outre bon nombre de périodiques littéraires mensuels ou hebdomadaires et trois Annuaires d'une réelle valeur scientifique. Varsovie, Vilna, Lemberg, Petrikow, Lublin impriment constamment des livres en langue hébraïque qui se vendent beaucoup, mais à bas prix. Chaque libraire est spécialiste; tandis que chez l'un on ne trouve que des livres talmudiques, l'autre ne vend que des Bibles et des traités exégétiques. Les libraires échangent entre eux leurs produits au lieu d'avoir des comptes courants comme en France. Des capitaux considérables sont employés dans le commerce de la librairie juive. L'imprimerie de Romm à Vilna, fondée en 1780, a édité le *Talmud* complet en 26 volumes in-folio, dont l'impression seule a coûté plus de 300,000 roubles. Il y a de plus quatre autres éditions du *Talmud* et une riche littérature exégétique. L'impression est relativement bon marché. Une feuille de 16 pages, grand in-8, ne coûte que 22 francs pour un nombre de 3,000 à 4,000 exemplaires. Il n'y a que des Juifs occupés à l'impression. Mais comme les Juifs ne comprennent pas tous sans exception l'hébreu pur, il y a de plus une littérature écrite dans la langue courante. Les écrivains les plus célèbres ne dédaignent point de rendre leurs ouvrages accessibles à la masse en les éditant dans cette langue. Les brochures ne coûtent que un ou deux kopecks; les romans, en un ou

deux volumes, sur la vie et les mœurs du peuple juif, se vendent de 20 à 30 kopecks et sont très recherchés. Cependant, le nombre des écrivains de ce genre est assez restreint.

PARIS. — La *Revue des questions historiques* du 1er juillet renferme un important article de M. le comte Albert de Circourt sur *le Duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, ses débuts dans la politique, origine de sa rivalité avec les ducs de Bourgogne*. Louis d'Orléans se montra, dès sa jeunesse, brave jusqu'à l'héroïsme, d'un esprit ouvert et éclairé, mais aussi enclin aux plaisirs. « Il sentait vivement, dit M. de Circourt, l'avantage que lui donnait sa qualité de frère du roi, » et il ne cessa jamais de revendiquer son rang; mais son tuteur, le duc de Bourgogne, ne vit en lui qu'un « pupille impatient si naturellement prédestiné à devenir un rival. » Une question de préséance divisa l'oncle et le neveu; d'autres surgirent bientôt. Quand le mariage de Louis d'Orléans avec Valentine, fille de Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan, eut été conclu, on lui donna pour tout apanage le duché de Touraine, « si petit et si obéré qu'il suffisait avec peine à ses charges. » On sait que la consommation du mariage fut différée pendant plus de deux ans, sans doute sous l'influence du duc de Bourgogne, qui ne pouvait se décider à laisser Louis d'Orléans prendre une situation indépendante. « De fait, pourvu d'un titre, d'un apanage et d'une épouse, il resta sous tutelle, sans femme, aussi nu et dépendant que par le passé. » Voilà les préliminaires de la querelle, et nous regrettons de ne pouvoir suivre M. de Circourt dans le développement de sa thèse, dont le cadre embrasse presque toute la politique européenne à laquelle Louis d'Orléans se trouva mêlé activement. — M. de Circourt s'est occupé des débuts de Louis d'Orléans dans la vie publique; nous serons complètement édifiés sur le rôle du frère de Charles VI, lorsque M. E. Jarry aura fait imprimer la thèse remarquable qu'il a soutenue, au commencement de cette année, devant le Conseil de perfectionnement de l'École des chartes, sur *Louis d'Orléans, frère de Charles VI, ses actes, ses projets, son influence politique* (1372-1407).

— Nous apprenons que la Bibliothèque nationale, qui possédait déjà l'un des deux manuscrits des *Commentaires de l'Enfer* de Dante, a récemment acquis le seul autre exemplaire actuellement connu; c'est un beau manuscrit du XIVe siècle, renfermant des miniatures qui ne se trouvent pas dans le premier exemplaire de la Bibliothèque nationale.

— Le Conseil municipal de Paris a décidé de publier une série d'ouvrages sur l'histoire de Paris pendant la Révolution française; ce projet, soumis à l'examen du préfet de la Seine, a été accepté. Voici la liste des ouvrages dont l'impression est autorisée : *L'État de Paris en 1789*, par M. Monin; — *Élections et Cahiers de Paris en 1789*, par M. Chassin; — *Actes de la Commune de Paris pendant la Révolution* (3 vol.), publiés par MM. J. Cousin, Faucou et Guiffrey; — *Personnel municipal de Paris pendant la Révolution*, par M. Robiquet; — *Procès-verbaux de l'Assemblée nationale en 1790-1791*, publiés par M. Guiffrey; — *Élections de Paris de 1792 à 1800; députés de Paris de 1789 à 1800*, par M. Charavay; — *La Société des Jacobins. Recueil de documents pour servir à l'histoire du club des Jacobins de Paris* (4 vol.), publié par M. Aulard. — Enfin, ajoutons que M. Maurice Tourneux a été chargé de composer une *Bibliographie révolutionnaire*, qui comprendra 4 ou 5 volumes.

— M. Joseph Ferrand a fait à la séance du 22 mai 1887 de la Société d'économie sociale une lecture sur l'*Organisation municipale de Paris*, Mémoire qui a été inséré dans la *Réforme sociale* (1er juin 1887) et tiré à part (Paris, imp. de Levé, in-8 de 24 p.). M. Ferrand, après avoir montré clairement les

vices de l'organisation administrative de Paris, qui a perdu tout caractère d'institution locale, repousse également le projet d'autonomie voté par le conseil municipal, le 6 novembre 1880, et le projet de loi présenté le 15 mars dernier par le ministre de l'intérieur, d'après lequel le conseil municipal de Paris recevrait les attributions et les libertés que la loi de 1884 a concédées aux autres corps municipaux. Une des principales réformes demandées par l'auteur consisterait à distinguer nettement les intérêts généraux, concernant l'État, et les intérêts locaux, qui devraient être complètement abandonnés aux élus parisiens ; enfin il faudrait encore sauvegarder ces intérêts par des moyens plus efficaces que ceux qui sont actuellement en vigueur pour le vote des impôts et des emprunts.

— M. V. Mortet a inséré dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* de janvier-février 1887, une *Note sur la date des actes de Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196)*, qui vient de faire l'objet d'un tirage à part (Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur).

— M. J. Havet a extrait des *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (t. XV, 4e série) sa notice sur *l'Écriture secrète de Gerbert* (Paris, A. Picard, in-8 de 23 p. et 3 pl.). Une découverte faite au moment de la correction des épreuves de ce Mémoire a permis à l'auteur de supposer que cette écriture dont les éléments sont empruntés à la notation tironienne, n'a pas été employée seulement par Gerbert (Silvestre II), mais qu'elle était en usage en Italie au xe siècle. La vérification de ce fait donnera sans doute lieu à un nouveau travail. On annonce que M. Havet publiera dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* une édition des lettres de Gerbert, qui comprendra les passages que l'on n'avait pu déchiffrer jusqu'à ce jour.

— M. le duc de la Trémoille a publié un très intéressant *Livre de comptes, 1505-1506. Guy de la Trémoille et Marie de Sully.*

— La librairie Hachette entreprend la publication par livraisons d'une seconde édition du *Dictionnaire historique de la France*, de M. Ludovic Lalanne.

— M. J. Delaville Le Roulx a extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* sa notice sur *les Sceaux des archives de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte* (Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, in-8 de 23 p. avec sceaux).

— Vient de paraître, à la librairie Nadaud, la troisième livraison du *Supplément à l'iconographie générale et méthodique du costume du* IVe *au* XIXe *siècle.* Collection de gravures publiée d'après des documents authentiques et inédits par M. Raphael Jacquemin.

— M. Gustave Allais, à qui nous devons déjà un Mémoire sur *Montaigne et ses lectures* (1885, in-8), a publié dans la *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur* une intéressante *Note bibliographique* sur *les Essais de Montaigne* (tirage à part chez P. Dupont, gr. in-8 de 18 p.), qui complète son premier travail. M. Allais donne successivement la bibliographie des *Essais* du vivant de Montaigne, celle des éditions de Mlle de Gournay, des principaux travaux de recension exécutés au XIXe siècle, et après avoir montré l'utilité d'une étude minutieuse des variantes fournies par les éditions de 1580, 1588 et 1595, indique la méthode à suivre dans ce travail délicat. — Annonçons aussi que la librairie des bibliophiles a mis en vente, à la fin de juillet, le tome IV des *Essais de Montaigne,* publiés par MM. H. Motheau et D. Jouaust (in-16). Ces deux éditeurs ont déjà donné de 1873 à 1875 une très belle reproduction en 4 vol. in-8 du texte des *Essais* de

1588, ou de la dernière édition publiée du vivant de Montaigne. Celle que nous signalons aujourd'hui comprendra 7 volumes et offrira à côté du texte de 1588 les variantes fournies par l'édition posthume donnée en 1595 par Mlle de Gournay d'après un exemplaire des *Essais*, considérablement augmenté de notes manuscrites redigées par Montaigne lui-même.

— Paraîtra prochainement à la librairie Guillaumin un *Nouveau dictionnaire de l'économie politique*, publié sous la direction de M. Léon Say et de M. Joseph Chailley; cet ouvrage formera deux volumes gr. in-8.

— La librairie Larose et Forcel annonce la récente publication d'un traité de M. Aug. Plocque : *De la condition juridique du prêtre catholique* (in-8).

— Vient de paraître une brochure imprimée chez Levé, à Paris, et intitulée : *La Question sociale à l'assemblée des catholiques; discours prononcés les 10 et 12 mai 1887, par M. Chesnelong et M. le comte Albert de Mun* (in-16 de 64 p.).

— M. O. de Poli a publié, dans la *Revue du monde catholique* de mai-juin, deux articles sur *Paul Féval: Lettres et souvenirs*, qui ont été tirés à part (Palmé, in-8 de 44 p.). Ces lettres étaient inédites et les souvenirs de M. le vicomte O. de Poli sont parfois fort touchants; on aime à le voir prendre vigoureusement la défense de Paul Féval « contre certains écrivauriens qui n'avaient pas rougi de taxer de spéculation la conversion du romancier. »

— On a annoncé la prochaine publication chez Calmann Lévy de : *Napoléon et ses détracteurs*, par le prince Napoléon (gr. in-18).

— La *Gazette de France*, dans son numéro du 30 juin dernier, annonçait, sous la signature Charles Vincent, la publication d'articles hebdomadaires sous le titre d'*Actualités bibliographiques sur les livres* dont, dit-elle, « nous parlerons méthodiquement, hiérarchiquement en quelque sorte : 1° des œuvres de *Pensée :* Religion, Philosophie, Économie sociale et politique; — 2° des œuvres d'*Histoire :* Annales, Monographies, Mémoires; — 3° des livres de *Science* proprement dits; — 4° des œuvres de *Poésie;* — 5° des *Romans.* »

— Par décret du 11 juillet, M. Albert Martin, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy, a été chargé d'une mission en Espagne et dans le Portugal; M. A. Martin devra étudier les manuscrits grecs conservés dans diverses bibliothèques de ces deux pays.

AUVERGNE. — M. l'abbé Chaix de Lavarène, curé de la cathédrale de Clermont, s'occupe de refondre entièrement le premier volume de ses *Monumenta pontificia* relatifs à l'Auvergne et aux diocèses du centre de la France. Le même savant met sous presse une seconde édition, corrigée et augmentée, de ses deux volumes, couronnés autrefois par l'Académie de Clermont, *Saint Sidoine Apollinaire et son siècle*, et qui ont paru dans cette ville en 1868.

— M. le docteur A.-E. Plicque, de Lezoux, a extrait du *Compte rendu du Congrès archéologique de France en 1885* son *Étude de céramique arverno-romaine* (Caen, imp. H. Delesques, 1887, in-8 de 32 p.). Il annonce une description des *figlinæ* des Martres-de-Veyre et la publication d'un catalogue de 3,500 noms de potiers recueillis dans les officines arvernes.

— M. H. Gomot, député du Puy-de-Dôme, vient de faire imprimer une intéressante *Biographie de Francisque Mandet* (Paris, imp. Quantin, 1887, in-16 de 130 p.). On y trouvera, outre la vie privée et littéraire de l'auteur de l'*Histoire du Velay* (1811-1885), des documents biographiques et quelques fragments de critique d'art du regretté F. Mandet. L'auteur n'insiste pas assez sur le profond caractère chrétien de son héros.

CHAMPAGNE. — M. A. Babeau a fait tirer à part l'article qu'il a inséré dans

la *Revue historique* (mai-juin 1887) sous le titre de : *Un magistrat de province sous Louis XIV* (Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, in-8 de 17 p.). Ce magistrat, Pierre-Guillaume de Chavaudon, né à Troyes le 27 juillet 1647, fut pendant cinquante ans lieutenant général du bailliage de Troyes, charge à laquelle il trouva moyen de réunir la majeure partie des attributions du lieutenant général de la police institué par arrêté royal en 1699, et l'office de lieutenant pour le roi au gouvernement de Champagne. « Qu'on se figure, dit M. Babeau, un personnage qui remplirait à la fois les fonctions de président du tribunal avec une partie de celles de général, de préfet et de maire, et l'on aura à peu près l'idée des fonctions multiples qu'était parvenu à s'attribuer Chavaudon à Troyes. »

— La *Revue de l'art français* de mars et avril 1887 contient deux articles de M. Natalis Rondot sur *Les Sculpteurs de Troyes au* XIV*e et au* XV*e siècle*, et, *Les Peintres de Troyes du* XIII*e au* XV*e siècle*, qui ont été tirés à part (Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, in-8). Il ne s'agit pas uniquement dans ces Mémoires des sculpteurs et des peintres originaires de Troyes, mais bien de tous les artistes qui ont habité la ville à cette époque, et la liste en est fort longue puisque M. Rondot ne signale pas moins de quatre-vingt-neuf sculpteurs en pierre et en bois et quatre-vingt-onze peintres.

LANGUEDOC. — M. Chabaneau a extrait de la *Revue des langues romanes* deux publications intitulées : *Grammaire gasconne et française par de Grateloup* et *Vie de saint Georges, poème provençal* (Paris, Maisonneuve, gr. in-8 de 86 et 27 p.). La *Grammaire* a été écrite à Dax, en 1734; on ne sait de l'auteur que le peu qu'il nous apprend lui-même dans la dédicace de son travail à Mgr François d'Andigné, évêque de Dax. Les lecteurs qui s'occupent de philologie trouveront, comme le dit le savant professeur de Montpellier, assez de renseignements bons à recueillir pour qu'on lui sache gré de la mise en lumière de ce document qui fait si bien connaître le dialecte des Landes dans le premier tiers du XVIII*e* siècle. La *Vie de saint Georges* est publiée pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (n° 14, 937 du fonds français). On peut rapprocher le poème édité par M. Chabaneau, du poème de Wace sur le même sujet, publié par Luzarche en 1858.

— La *Note sur deux manuscrits de l'histoire des fils Aymon*, publiée par M. Ferd. Castets dans la *Revue des langues romanes*, a fait l'objet d'un tirage à part. Les deux manuscrits étudiés dans ce Mémoire sont le manuscrit 2. 2. 5 de Peterhouse Cambridge et le manuscrit CIV. 3. 16 de la bibliothèque de Venise. Le début du manuscrit de Peterhouse a été reproduit dans la planche 130 des fac-similés à l'usage de l'École des chartes, et après avoir examiné ce passage M. Castets y a reconnu le commencement d'une version des *Fils Aymon*, version absolument semblable à celle qui est fournie par le manuscrit H. 247 de Montpellier. Le manuscrit de Venise contient un remaniement de l'histoire des *Fils Aymon*, dans lequel on a intercalé certains détails peu importants, notamment sur la *Mort de Beuves*.

LORRAINE. — On nous annonce la prochaine publication du second volume des *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, d'après des documents inédits tirés des archives des affaires étrangères*, par M. Ferdinand des Robert (Nancy, Gidot).

— M. Ch. Guyot a publié une *Histoire d'un domaine rural en Lorraine* (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 131 p.).

— Le tome I*er* d'un important ouvrage sur *Le Département des Vosges, description, histoire, statistique* (in-8 de XXXI-359 p.), vient d'être publié à Épinal par les soins de M. Léon Louis. Trois collaborateurs ont contribué à la rédac-

tion de ce premier volume, qui comprend : *Géographie physique*, par le docteur Bailly; *Météorologie*, par Ad. Garnier; *Excursions dans les Vosges*, par le docteur Alban Fournier.

NORMANDIE. — A propos d'*Un Chapiteau de l'église Saint-Pierre de Caen*, M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres, vient de publier une étude très curieuse sur la sculpture au moyen âge et les sujets qu'elle empruntait aux « romans » en vogue. Il a su toucher du doigt la vérité que l'abbé De la Rue avait, comme toujours, effleurée. Il a suivi la « morale », jusqu'à nos jours, notamment celle du jeu d'Aristote. Trois planches permettent de saisir encore mieux la démonstration; malheureusement il n'y a pas de renvois courants du texte aux planches, mais une simple indication au bas de la page 54. La couverture porte dans un fleuron le titre d'*Études normandes*. Espérons que l'imprimeur, M. Delesques, nous en donnera beaucoup d'autres et d'aussi réussies (Caen, Delesques, 1887, in-8 j. de 54 p. et 3 pl.).

— Est annoncée l'apparition, en août 1887, d'une nouvelle édition du *Rituale romanum ad usum ecclesiæ Rothomagensis*, publié sous les auspices de Mgr Thomas, archevêque de Rouen, par E. Cagniard, imprimeur en cette ville.

— Quelques mois seulement après la publication de sa *Notice sur Bény-sur-Mer*, M.-F. E. Leherpeur-Dupray, curé de cette paroisse, fait paraître une *Petite histoire de la ville de Caen, de 1753 à 1781, avec quelques excursions en dehors de cette période* (Caen, typ. de Ve A. Domin, in-8 de 88 p.). La ville de Caen a déjà eu plusieurs historiens; mais aucun d'eux n'a utilisé, croyons-nous, le Registre des recettes et des dépenses de la ville de Caen, du mois d'avril 1753 au mois d'octobre 1781, découvert par M. Leherpeur-Dupray dans une bibliothèque particulière et formant la base de son nouveau travail. Il faut parcourir ce livre pour comprendre tout ce qu'une sèche nomenclature de dépenses, payées à l'aide des produits d'un octroi, peut fournir de renseignements intéressants relatifs aux rétributions accordées aux fonctionnaires publics, aux prédicateurs, à l'occasion des grandes fêtes, etc. C'est là qu'il faut chercher des détails sur les fêtes publiques, les communautés religieuses, les écoles, les foires, les travaux exécutés par la municipalité, la solde des gens d'armes, enfin, sur tout ce qui constitue la vie propre d'une ville. M. Leherpeur-Dupray a publié en appendice une curieuse lettre du baron de Fontette, intendant de la généralité de Caen, au marquis de Brassac, document daté du 19 janvier 1759, et relatif à l'usage d'un droit levé sur le cidre et le vin. Nous espérons que l'auteur continuera ses « Excursions historiques » en Basse-Normandie et élargira de plus en plus le cercle de ses recherches.

SAINTONGE. — Les fouilles qui se font dans les remparts gallo-romains de Saintes, et qui ont fait déjà l'objet de plusieurs communications au comité d'archéologie du ministère de l'Instruction publique, de la Société des Antiquaires de France, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a donné lieu aussi à une brochure de notre collaborateur M. Louis Audiat : *Fouilles dans les remparts gallo-romains de Saintes* (Paris, Picard). Trois planches reproduisent les inscriptions et les plus remarquables fragments d'architecture.

— M. Ch. Auger a publié deux volumes de *Veillées littéraires*, composées d'articles divers parus dans les journaux de la région.

ALSACE-LORRAINE. — A paru dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne* (1886-1887) un article du colonel de Boureulle sur l'*Alsace du siècle de*

Louis XIV, qui vient d'être tiré à part (Saint-Dié, imp. de Humbert, in-8 de 45 p.).

— La librairie Berger-Levrault, de Nancy, annonce la mise en vente de l'*Histoire contemporaine de Strasbourg et de l'Alsace* (2e partie : 1853-1872, par M. C. Staehling (in-8 de VII-464 p.).

ALLEMAGNE. — La librairie Grote, de Berlin, a mis en vente plusieurs volumes de la grande Histoire universelle *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*, publiée par M. W. Oncken, avec plusieurs collaborateurs. Voici les titres particuliers de ces volumes : *L'Islamisme en Orient et en Occident*, par M. A. Müller ; — *Histoire primitive des peuples germaniques et romans*, par F. Dahn ; — *Histoire d'Israël*, par M. B. Stade ; — *Histoire politique de l'Occident au moyen âge*, par M. H. Prutz. — La même librairie édite une importante Histoire de l'art allemand (*Geschichte der deutschen Kunst*), dont deux volumes ont récemment paru : *Geschichte der deutschen Baukunst* (in-8 de 446 p.), et *Geschichte der deutschen Plastik* (in-8 de 258 p.).

— Chez Dümmler, à Berlin, a paru la IIIe partie de l'Histoire des guerres de la Prusse en 1864, 1866 et 1870-1871 : *Geschichte der Einigungskriege. Nach den vorzüglichsten Quellen für dit Mitkämpfer und das deutsche Volk geschildert.* Ce volume comprend l'histoire de la guerre contre la France (1re partie) rédigée par M. A. Trinius (gr. in-8 de XIV-602 p.).

— Le premier volume d'une histoire du droit allemand, par M. Brunner, a récemment paru chez Duncker et Humblot, à Leipzig : *Deutsche Rechtsgeschichte* (gr. in-8).

— M. Th. Mommsen a publié un Mémoire sur la découverte d'un manuscrit de Chettenham, rédigé au xe siècle. Ce manuscrit contient, outre le *Liber generationis*, un Index des livres de l'ancien et du nouveau Testament.

— Dans un travail intitulé : *Die musikalischen Zeitschriften*, paru à Munich, M. Freistaetter a continué jusqu'en 1884 l'ouvrage publié à Anvers, en 1872, par Ed. Gregoir, sur les publications périodiques relatives à la musique.

— On sait que, par suite de la transformation des publications de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, de Berlin, a cessé de paraître depuis le 1er janvier 1886. M. Fränkel vient de publier une table complète des matières des 43 volumes de l'ancienne revue de Gerhardt (Berlin, Reimer. Prix : 16 fr.).

— La librairie Gressner, de Leipzig, a entrepris, en concurrence avec l'ancienne collection Tauchnitz, la publication des principaux auteurs modernes anglais. Chaque volume, fort bien relié, est publié au prix de 3 fr. 75.

ANGLETERRE. — M. Th. Humphry Ward a publié à la librairie Smith, Elder et Cie, de Londres, un important ouvrage intitulé : *The Reign of queen Victoria : A Survey of Fifty years of progress.*

— Chez Sonnenschein a paru un ouvrage de M. Archibald Weir : *The Historical Basis of modern Europe* (*1760-1815*).

— M. William Andrews, de Hull (comté d'York), déjà connu par plusieurs monographies, prépare un travail sur le *Yorkshire in olden times.*

— Signalons à l'attention des bibliographes une série d'articles insérés par M. J.-H. Hessels dans les dernières livraisons de l'*Academy* sur l'invention de l'imprimerie : *The History of the invention of printing.* On trouve dans ces articles de courtes descriptions des plus célèbres incunables et de curieuses notes sur les premiers caractères employés, la justification des pages, le nombre de lignes, etc. L'auteur rappelle que les premiers imprimeurs avaient surtout pour but d'imiter l'écriture des manuscrits.

— Miss Amelia B. Edwards publie une traduction anglaise de l'*Archéologie égyptienne*, de M. Maspéro, qui doit être éditée par MM. H. Grevel et Cie.

AUTRICHE.— Le libraire G. Anger, de Vienne, vient de distribuer la 7e livraison de l'*Autriche-Hongrie au* XIXe *siècle*, publiée par M. Mor. Bermann (gr. in-8 de 32 p.); cette publication sera complète en 25 livraisons.

BELGIQUE. — La librairie J. Vuylsteke, de Gand, a édité une Bibliographie des publications néerlandaises (livres, revues, etc.), parues en Belgique dans le courant de 1886 : *Vlaamsche Bibliographie. Lijst van nederlandsche boeken, tijdschriften, en muziekwerken, in België in 1886 verschenen* (in-8 de 55 p.).

— Vient de paraître : *La Littérature française au XVIe siècle*, par J.-B. Stiernet. Essais et notices avec une introduction (Moyen âge et XVIe siècle) (Bruxelles, Société belge de librairie).

— A récemment paru à Louvain un ouvrage posthume de M. Jean Moeller, professeur à l'Université : *Traité des études historiques.*

ESPAGNE. — Le grand poète catalan, Jacinto Verdaguer, vient de publier à Barcelone, à la Librairie catholique, un charmant volume de poésies : *Lo somni de Sant Joan llegenda del sacrat cor de Jesus.* Une traduction castillane en regard des vers catalans rend exactement les pieuses et belles inspirations de l'auteur de l'*Atlantide* et du *Canigou.*

— La *Revista Agustiniana* qui avait été fondée en 1881 dans le but direct de promouvoir la célébration du centenaire de saint Augustin, a consacré ses livraisons de mai et juin à glorifier en toutes manières le grand Docteur. Cette livraison paraît magnifiquement ornée, avec frontispice gravé, planches hors texte, lettres ornées, etc., et forme un grand in-8 de plus de 200 pages. A partir de juillet prochain la même Revue se transforme, devient bi-mensuelle et prend le titre de : *La Ciudad de Dios.*

— Dernièrement on a fondé, à Madrid, une autre Revue hebdomadaire : *La Ilustracion Burocratica*, destinée à donner les portraits et biographies des hommes d'État et autres fonctionnaires du gouvernement espagnol, qui arrivent à la célébrité, ainsi qu'à faire connaître les richesses artistiques et littéraires des musées, bibliothèques et archives de l'Espagne et de ses colonies, etc.

ITALIE. — Pétrarque, l'amateur des champs, le lecteur de Virgile, était, nous dit M. de Nolhac, un véritable horticulteur, faisant des semis et des plantations, des greffes, transportant d'un endroit à un autre les pêchers, les pommiers. Voilà ce que nous apprend l'article inséré par notre collaborateur dans le *Giornale storico della letteratura italiana* sur *Pétrarque et son jardin, d'après ses notes inédites.* Ces notes autographes, M. de Nolhac les a découvertes dans un manuscrit classé dans le fonds de la Vaticane sous le no 2193, et il a tenu à publier in-extenso les remarques de « l'illustre jardinier. »

— On annonce que la Biblioteca Casanatense vient d'acquérir une importante collection de documents relatifs au gouvernement du pape Urbain VIII et à ses démêlés avec le grand-duc de Toscane. Parmi ces pièces se trouvent le manuscrit autographe de la relation faite par T. Raggi de la fuite des Barberini, en 1645, une vie de T. Raggi del Capriata et un éloge du cardinal Lorenzo Raggi del Bafflco.

— Les héritiers du célèbre éditeur florentin F. Le Monnier ont fait don à la Bibliothèque nationale de Florence de sa correspondance littéraire qui renferme près de 7,000 lettres émanant de contemporains des plus connus dans le monde des lettres et de l'érudition, tels que F. Balbo, Botta, Canova, Gino Capponi, Foscolo, Manzoni, Mazzini, Minghetti, etc. A ces lettres sont jointes les minutes des réponses de F. Le Monnier.

— Vient de paraître le volume II de l'importante bibliographie publiée

par M. C. Lozzi sous le titre de *Biblioteca storica dell' antica e nuova Italia* (Imola, tip. d'I. Galeati, in-8 de 503 p.). Ce volume comprend les lettres P-Z de la *Storia dei municipi d'Italia.*

— La Bibliothèque nationale de Florence a reçu dans le courant de 1886, 11,068 livres ou brochures, dont 10,377 ouvrages italiens, 23 anglais, 15 allemands, 5 espagnols, 101 français, 4 grecs, 201 latins et 4 arméniens.

PAYS-BAS. — M. Henri Omont a extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen* le *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des Pays-Bas avec quelques notes sur les manuscrits grecs de Leyde* (Leipzig, O. Harrassowitz, 1887, in-8 de 80 p.).

POLOGNE. — Les Ruthènes ne possèdent qu'un seul périodique littéraire paraissant tous les quinze jours sous le titre de *Zorja.* On y a donné la première partie d'une *Histoire de la littérature ruthène depuis les origines jusqu'au XVIII• siècle,* par le professeur E. Ognozski. On y trouve de même un article sur la littérature juive moderne, et un catalogue des livres édités en Ukraine.

— M. H. Dalton a composé un bon ouvrage : *Joannes a Lasco, bijdrage tot de hervormings geschiedenis van Polen, van Deutschland en van England.* (Utrecht).

— L'ouvrage couronné par la Société historique polonaise à Paris : *La Décadence de l'Église ruthène unie*, est une œuvre historique de premier ordre. Une traduction allemande, faite avec la permission de l'auteur, Mgr E. Likowski, a été accueillie avec beaucoup de bienveillance.

— Le P. Vivier, jadis professeur de langue française en Galicie, a publié un ouvrage sur la décadence de la Compagnie de Jésus en Pologne et sa conservation en Russie. Grâce à sa connaissance des langues slaves, l'auteur a pu recourir aux mêmes sources que l'auteur Zaleski, S. J.

RUSSIE. — Le ministre actuel, M. Dellanov, a fait imprimer un *Aperçu des travaux du ministère de l'instruction publique dans les années 1879, 1880 et 1881,* pendant lesquelles celui-ci a été successivement administré par le comte Tolstoï, Sabourov et le baron Nicolaï.

— Le ministère a publié la *Liste des éditions qui ont paru en Russie en 1886*; elle a été faite d'après le *Messager officiel* et tirée à un petit nombre d'exemplaires.

— M. Pestchourov, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, vient de faire imprimer le premier *Dictionnaire chinois-russe*, qui contient 6,000 signes. Le dictionnaire du savant sinologue, M. Vassiliev, a été seulement lithographié et compte parmi les raretés bibliographiques. Il avait paru en 1867.

— Les *Archives russes*, de M. Bartenev, contiennent dans la livraison de mars les intéressants *Mémoires* de la comtesse Engelhardt sur l'impératrice Élizabeth Alexievna à l'étranger.

— M. Ouspenski, professeur d'histoire à l'Université d'Odessa, vient de publier un recueil de documents intitulé : *Négociations de paix entre Moscou et la Pologne en 1581-1582* (Odessa, 1887; en russe). Ce recueil contient les instructions d'Ivan IV à ses ambassadeurs et les relations de ces derniers; il complète le travail du P. Pierling, publié récemment chez Leroux, à Paris : *Bathory et Possevino. Documents inédits sur les rapports du Saint-Siège avec les Slaves.*

— On entreprend à Pétersbourg de fonder un nouveau journal politique, littéraire et social, qui paraîtrait tous les jours, sous le titre *L'Orient*, et serait exclusivement consacré à la question d'Orient, à l'Asie centrale et au commerce russe en Orient.

— A l'occasion du 50e anniversaire de la mort de Pouchkine, le Lycée Alexandrin, qui possède la collection la plus complète des œuvres de ce poète et des écrits qui en traitent, fait appel à toutes les revues et gazettes pour qu'elles lui communiquent les articles qu'elles contiennent relativement à cet anniversaire.

SUISSE. — Les ouvrages suivants viennent de paraître : *La Responsabilité criminelle des aliénés dans l'antiquité, au moyen âge et à la Renaissance*, par le Dr P. Ladame (Genève, H. Georg, in-12 de 29 p.); — *Histoire monétaire de Genève de 1535 à 1792*, par M. Eug. Demole (Genève, H. Georg, 9 planches, avec 85 fig., gr. in-4, de 373 p.) ; — *Tableau des monnaies genevoises frappées de 1535 à 1792* (Genève, H. Georg, in-16, 35 p.); — *Chants populaires de la Suisse romande*, pour voix mixtes, publiés sous les auspices des Sociétés de Belles-Lettres des cantons de Neufchâchel, Vaud, Genève (Genève, imp. de Carey, in-16 de 224 p., musique notée); — *Le Château de Chillon*, dessiné et gravé au burin par L. Gautier (Paris, Delarue).

CANADA. —M. H.-S. Howell vient de publier une petite brochure intitulée : *The Keys of the Bastille of Paris* (Galt. Ontario, Canada, 1887, pet. in-8, 15 p.). L'auteur a retrouvé entre les mains d'un serrurier de Saint-Louis (Montréal), cinq clefs de la Bastille qu'il a achetées et dont il nous donne l'histoire et la description. Ces clefs avaient, paraît-il, appartenu à un certain Lechastel, descendant d'un personnage du même nom qui avait participé à la prise de la Bastille. Sans vouloir discuter ici l'authenticité de la tradition rapportée par M. Howell, nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant de signaler à nos lecteurs l'existence de cette curiosité.

ÉTATS-UNIS. — On annonce que des libraires américains préparent la publication d'une immense Encyclopédie, pour laquelle ils ont réuni plus de 25,000 pages de manuscrits et d'illustrations, qui ont été, assure-t-on, reproduites par la photographie sur des feuilles de 5 centimètres sur 4. Si un incendie ou tout autre accident venait à détruire les originaux, on pourrait recourir à ces photographies qui ont été placées en lieu sûr.

— M. Mac Clellan vient de faire paraître à la librairie Houghton et Mifflin, de Boston, une importante publication : *The Personnal Memoirs and Military History of U. G. Grant. The Record of the army of Potomac* (gr. in-8).

— A récemment paru chez J. W. Lovell, de New-York, un ouvrage de M. Frederick Engels intitulé : *The Condition of the working class in England in 1844. With Appendix written in 1886 and Preface in 1887* (in-12).

— On annonce la mise en vente, à la librairie Lee et Shepard, de Boston, de la quatrième édition de l'ouvrage de M. Helen J. Sanborn : *A Winter in Central America and Mexico.*

MEXIQUE. — On signale comme étant en préparation une *Bibliografia Mexicana del siglo XVI*, par M. I.-G. Icazbalceta. Ce recueil renfermera l'indication de tous les livres imprimés au Mexique pendant le XVIe siècle avec des reproductions en fac-similé d'un grand nombre de titres. L'ouvrage doit former deux volumes.

ROUMANIE. — Dans un volume récemment paru à la librairie Kern, de Breslau, M. Bergner présente une étude ethnographique et géographique de la Roumanie ; son livre est intitulé : *Rumanien. Eine Darstellung des Landes und der Leute* (in-8).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Dieu et ses infinies perfections, d'après les Livres saints*, par le P. H. Saintrain (in-12, Casterman); — *L'Église et le temps présent*, par L. Moreau (in-8, Levé) ; — *L'Esprit de saint Ignace*, par le P. X. de Franciosi (in-32, L. Chevalier, à Nancy); —, *Traité du contrat de mariage*

(t. III), par L. Guillouard (in-8, Durand et Pédone-Lauriel) ; — *L'Ame, sa spiritualité, sa grandeur, son immortalité,* par Mgr Turinaz (in-12, Retaux-Bray) ; — *De la pensée. 3e partie. Notes et réflexions,* par C.-C. Charaux (in-12, Durand et Pédone-Lauriel) ; — *Nouvelles œuvres inédites de Maine de Biran,* publiées par A. Bertrand (in-8, Leroux). — *Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes,* par Th. Funck-Brentano (in-8, Plon et Nourrit). — *Journal d'un philosophe,* par L. Arréat (in-12, F. Alcan). — *Le Logement de l'ouvrier et du pauvre,* par A. Raffalovich (in-12, Guillaumin). — *Conférences sur l'histoire naturelle à l'usage des candidats à la licence et des étudiants en médecine,* par M.-P. de Sède (in-8, Masson). — *Geschichte der christlichen Malerei,* par E. Frank (fasc. IV et V) (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Die germanischen Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache,* par E. Mackel (VI Band. I Heft) in-8, Henninger, à Heilbronn). — *Notions d'étymologie classique grecque, latine et française, d'après les principes de la méthode comparative,* par P.-D. Bernier (in-12 cart., Poussielgue). — *Grammaire grecque,* par E. Koch, trad. de l'allemand par l'abbé J. L. Rouff (in-8, Colin). — *Le Mystère des Trois Doms, joué à Romans en MDIX,* publié d'après le manuscrit original, par feu P.-E. Giraud et U. Chevalier (in-4 cart., A. Brun, à Lyon). — *Poésies* de Charles Coran (3 vol. in-12, Jouaust). — *Vespéries. Heures du soir. Toutes les lumières,* par F.-E. Vivier (in-12, Jouaust). — *Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de saint Louis, de Jean de Joinville,* publiés par G. Paris (in-16 cart., Hachette). — *De l'Aube au coucher du soleil,* récits, par S. E. le cardinal Alimonda, trad. par l'abbé J. Mailland (in-8, Lecoffre). — *Le Chemin n° 107,* par L. de La Brière (in-12, Calmann-Lévy). — *Le Neuf de cœur,* par B.-L. Farjeon (in-12, Calmann-Lévy). — *L'Ennemi, mœurs de province,* par G. Guiches (in-12, Quantin). — *Nouvelles grecques,* par D. Bikelas, trad. par le marquis de Queux de Saint-Hilaire (in-12, F. Didot). — *Suzanne Martinet,* par Pervenche (in-12, Ghio). — *Fine-Mouche,* par E. Ameline (in-12, Ghio). — *Ivan l'imbécile,* par le comte L. Tolstoï (in-12, Perrin). — *La Comtesse Gendelettre,* par L. Tiercelin (in-12, Savine). — *La Parpaillote,* par T. Martel (in-12, Savine). — *Le Prince de Madagascar,* par K. Gutskow (in-12, Savine). — *Éva,* par G. Verga (in-12, Savine). — *Vice versa,* par F. Anstey (in-12, Savine). — *L'Immolation,* par J.-H. Rosny (in-12, Savine). — *La Grande victime,* par L. Darville (in-12, H. Gautier). — *La Vengeance du prêtre,* par L. Darville (in-12, H. Gautier). — *Le Roman d'un crime,* par E. Marcel (in-12, H. Gautier). — *La Filleule du baron des Adrets,* par A. de Lamothe (in-12, H. Gautier). — *Les Fiançailles de Gabrielle,* par Saint-Hilaire (in-12, H. Gautier). — *Les Épingles de sainte Catherine,* par le comte Stany (in-12, H. Gautier). — *Caen et les bains de mer de Lion à Port-en-Bessin* (Guides Joanne) (in-12, Hachette). — *Les Vacances d'un médecin,* par le Dr E. Guibout (in-12, Masson). — *Mon Journal, voyage autour du monde (1884-1885),* par E. Wenz (in-12, Plon et Nourrit). — *Livre sur la vie et la mort de saint Dominique,* par Th. Apolda, trad. par l'abbé A. Curé (in-12, Lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Histoire des religieuses hospitalières de Saint-Joseph (France et Canada),* par E.-L. Couanier de Launay (2 vol. in-8, Palmé). — *Étude historique sur la condition privée des affranchis aux trois premiers siècles de l'Empire romain,* par H. Lemonnier (in-8, Hachette). — *Histoire romaine,* par Th. Mommsen (2e liv. du t. IX) (in-8, Vieweg). — *L'Éducation carolingienne. Le Manuel de Dhuoda,* par E. Bondurand (in-8, A. Picard). — *Correspondance de Louise de Coligny, princesse d'Orange (1555-1620),* recueillie par P. Marchegay, publiée par L. Marlet (in-8, A. Picard). — *Le Règne des Mignons. Le duc d'Alençon et les Pays-Bas (1578-1587),* par B. Zeller (petit in-18, Hachette). — *Tilly, ou la guerre de trente ans, de*

1618 à 1632, par le comte de Villermont (in-8, Desclée, à Lille). — *Correspondance inédite du comte d'Avaux (Claude de Mesmes) avec son père Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy*, publiée par A. Boppe (in-8, Plon et Nourrit) — *Un Protégé de Bachaumont. Correspondance inédite du marquis d'Éguilles (1745-1748)*, par P. Cottin (in-12, « Revue rétrospective »). — *Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl, correspondance inédite (1790-1815)*, par A.-L. d'Eckmühl marquise de Blocqueville (in-12, Perrin). — *Histoire de la Constitution civile du clergé. La Terreur et le Directoire (1790-1801)*, par L. Sciout (in-12, F. Didot). — *Les Frères des écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution (1797-1830)*, par A. Chevalier (in-8, Poussielgue). — *Les Fauteurs de la Commune. MM. Thiers, Louis Blanc*, par le Solitaire (in-12, Ghio). — *Dans l'attente de la guerre. Carnet d'un diplomate russe (1883-1887)*, trad. de S. Nossoff (in-12, Perrin). — *La Cour de l'empereur Guillaume* (in-12, Lib. illustrée). — *Histoire municipale populaire de Paris*, par P. Robiquet (in-12, Hachette). — *Versailles et les Trianons*, par P. Boscq (in-12, Laurens). — *Remiremont. Les saints, le chapitre, la Révolution*, par l'abbé Didelot (in-8, Vagner, à Nancy). — *Études biographiques*, par le comte de Lambel (in-12, Téqui). — *Montesquieu*, par A. Sorel (in-12, Hachette). — *Inventaire des pièces dessinées ou gravées relatives à l'histoire de France, conservées au département des manuscrits dans la collection Clairambault sur l'ordre du Saint-Esprit*, publié par A. Flandrin (in-8, Hachette).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Vincent Ferrier (saint). — Quels sont les principaux ouvrages à consulter sur la vie de saint Vincent Ferrier et l'état de la Bretagne à son époque?

Maugiron. — Quels étaient les parents de Maugiron, l'un des mignons du roi Henri III? Existe-t-il une généalogie de la famille, qu'on sait être originaire du Dauphiné et dont une branche s'est fixée en Lorraine au XVIe siècle?

Retraite de Charles X à Cherbourg. — Dans quels ouvrages peut-on trouver des renseignements sur l'histoire de la retraite du roi Charles X de Saint-Cloud à Cherbourg, en 1830?

RÉPONSES

Un mot historique. — Ce mot est attribué par Commynes au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui dit un jour à Commynes, en présence du seigneur d'Urfé : « J'ayme mieulx le bien du royaume de France que Monsieur d'Urfé ne pense : car pour un Roy qu'il y a, je y en vouldroye six. » [1472]. *Mémoires de Commynes*, publiés par Mlle Dupont, pour la S. de l'hist. de Fr., t. I, p. 271).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. C. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-86 sont en vente, et forment quarante-huit volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion. Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DES GAULES

RÉPERTOIRE SYSTÉMATIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES
MÉMOIRES ET NOTICES CONCERNANT L'HISTOIRE, LA TOPOGRAPHIE
LA RELIGION, LES ANTIQUITÉS
ET LE LANGAGE DE LA GAULE JUSQU'A LA FIN DU Ve SIÈCLE

Par Charles-Émile RUELLE

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage rédigé sous les auspices de la Commission de la topographie des Gaules, et honoré d'une Médaille de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Un vol. in-8 de 1732 colonnes, disposé typographiquement pour faire suite au *Manuel du libraire* de Brunet.

Prix de l'ouvrage	40 francs.
Pour les Sociétaires	32 —
Le même, papier de choix, format in-4. . . .	80 —
Pour les Sociétaires	48 —

CATALOGUE DE LIVRES CHOISIS A L'USAGE DES GENS DU MONDE

CONTENANT LES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Un volume in-18 jésus, 2 francs.

Ce catalogue contient uniquement les ouvrages pouvant entrer dans la bibliothèque d'un homme du monde. Les ouvrages spéciaux, les œuvres d'érudition pure, les grandes collections en sont exclus. Le catalogue ne comprend que les ouvrages orthodoxes : pourtant certains ouvrages qui n'ont pas d'équivalent sont enregistrés, mais avec un signe spécial pour mettre le lecteur en garde.

Les prix de vente sont soigneusement indiqués, sauf pour les ouvrages qui, épuisés chez les éditeurs, ne peuvent se rencontrer que d'occasion.

Le *Catalogue des livres choisis* suit les grandes divisions bibliographiques : *Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire*, avec de nombreuses subdivisions. Dans chacune d'elles, les ouvrages sont classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs

---

IMPRIMERIE POLYGLOTTE, ALPH. LE BOY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

OCT 1 1887
LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME. — L• DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON. — SEPTEMBRE

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE
Palau et Cie, 11, calle de los Angeles.

MADRID
La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL
De Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

1887

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1887

I — ART MILITAIRE, par M. le Lieutenant-colonel Hennebert.

II. — GÉOGRAPHIE ET VOYAGES, par M. le comte de Bizemont.

III. — COMPTES RENDUS.

Jurisprudence. — E. Glasson : Histoire du droit et des institutions de la France (p. 226).

Sciences et Arts. — L. Halleux : Le Socialisme considéré au point de vue du droit naturel (p. 228). — A.-T. Hadley : Le Transport par les chemins de fer (p. 230). — E. Wolf : Les Hypothèses cosmogoniques (p. 231). — E. Barroil : L'Art équestre (p. 232).

Belles-Lettres. — F. Hilaire : Jeanne d'Arc, drame en vers (p. 233). — Ida Brüning : Le Théâtre en Allemagne (p. 234). — L. Salembier : Petrus de Alliaco (p. 235). — Ém. Montégut : Mélanges critiques (p. 238).

Histoire. — Dr H. Bruck : Manuel de l'histoire de l'Église (p. 239). — A.-P. Mahaffy : The Alexander's empire (p. 240). — V. Vattier : John Wyclyft (p. 241). — L. Anquez : Henri IV et l'Allemagne (p. 243). — L. Dussieux : Étude biographique sur Colbert (p. 245). — P. de Raynal : Le Mariage d'un roi, 1721-1725 (p. 246). — Cte Pajol : Les Guerres sous Louis XV (p. 247). — J.-A. Petit : Histoire contemporaine de la France (p. 249). — A. Bardoux : La Bourgeoisie française (1789-1848) (p. 253). — A. Pellissier : Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle (p. 255). — P. Thureau-Dangin : Histoire de la Monarchie de Juillet (p. 256). — Z.-J. Pierart : Histoire de Saint-Maur-des-Fossés (p. 257). — Mgr Ricard : Vie de Monseigneur de la Bouillerie (p. 258). — O. Berger-Levrault : Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault (p. 259).

IV. — BULLETIN. — L. Taxil : Histoire d'une chute et d'une conversion (p. 261). — Cte L. Tolstoï : Ma Confession (p. 261). — A. Terquem : La Science romaine à l'époque d'Auguste (p. 262). — H. Gossin : La Machine à vapeur (p. 262). — D. Rafael Roig y Torres : Memoria acerca de la primera exposicion internacional de electricidad (p. 262). — A. Méral : Terentia (p. 263). — A. Querry : Le Cabous Namé (p. 263). — Arvède Barine : Portraits de femmes (p. 264). — L. Séché : Jules Simon, sa vie et son œuvre (p. 265). — E. Montégut : Choses du Nord et du Midi (p. 265). — J. Zeller : Entretiens sur l'histoire du moyen âge (p. 266). — P. Orsi : L'Anno mille, saggio di critica storica (p. 266). — G. Macé : La Police parisienne (p. 267). — L'Affaire de la rue Montaigne (p. 267).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Molinier, Clément, Pott, etc. — Congrès. — Concours et Prix. — Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Archives historiques de la Gascogne. — Le Franciscain Durand de Champagne. — Montaigne au Parlement de Paris. — Les Possessions de l'Eglise de Bethléem en Gascogne. — Notes pour servir à la Bibliographie franc-comtoise (1881-1885). — Une traduction de Lalla-Rookh. — Le Dépôt légal et la Bibliothèque nationale en 1885 et 1886. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Allemagne. — Espagne. — Italie. — Luxembourg. — Pologne. — Russie. — Suède. — Suisse. — Algérie. — États-Unis. — Ile Maurice. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

HARVARD COLLEGE
OCT 1 1887
LIBRARY

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART MILITAIRE

1. *Service de la cavalerie en campagne*, par le général baron von Loë. Traduit de l'allemand par le capitaine Gendron. Paris, Baudoin, 1883, in-8 de 150 p., 3 fr. — 2. *Traité de balistique expérimentale*, par Hélie, professeur à l'École d'artillerie de la marine. 2e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1884, 2 vol. in-8 de 452 et 413 p., 18 fr. — 3. *Stratégie*, étude par le colonel Blume. Traduit de l'allemand. Paris, Baudoin, 1884, in-8 de 315 p., 7 fr. 50. — 4. *La Tactique au XIIIe siècle*, par Henri Delpech. Paris, Picard, 1885, 2 vol. in-8 de 468 et 387 p., 12 fr.— 5. *La Guerre moderne. 1re partie. Stratégie*, par le colonel Derrecagaix. Paris, Baudoin, 1885, in-8 de viii-680 p. et atlas, 10 fr. — 6. *L'Armée allemande sur le pied de guerre*, par le commandant Rivière. Paris, Baudoin, 1884, in-8 de 439 p., 7 fr. 50. — 7. *L'Alimentation du soldat*, par le capitaine Léon Kirn. Paris, Baudoin, 1885, in-8 de 180 p., 2 fr. 50. — 8. *Les Grandes Manœuvres de 1885* (*1er corps d'armée*), par M. Ad. de Cardevacque. Arras, typ. de Sède, in-8 de 91 p. — 9. *L'Armée de Châlons. Son mouvement vers Metz (1870)*, par A. G., ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Baudoin, 1885, in-8 de 207 p., 5 fr. — 10. *La Guerre d'Orient (1877-1878). Étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque*, t. IV, par un tacticien. Paris, Baudoin, 1885, in-8 de 267 p. avec cartes., 5 fr. — 11. *Exemple d'application de la fortification improvisée*, par le capitaine Bornecque. Paris, Baudoin, 1885, in-18 de 163 p., 3 fr. — 12. *Lettres sur l'infanterie, sur la cavalerie, sur l'artillerie*, par le prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen, traduites par E. Iaéglé. Paris, Westhausser, 1885, 3 vol. in-8 de 255, 244 et 371 p., les deux premiers vol. chacun 4 fr.; le troisième 6 fr. — 13. *Canons français et canons allemands*, par le capitaine A. Mariotti. Paris, Baudoin, 1886, in-8 de 163 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Réformes militaires et l'armée coloniale*, par le général Montaudon. Paris, Delagrave, in-8 de 433 p. — 15. *Examen du système de fortification des principales puissances de l'Europe*, par le capitaine Bornecque. Paris, Baudoin, 1885, in-12 de 377 p., 5 fr. — 16. *Les Frontières françaises et leur défense (Bibliothèque utile)*. Paris, Alcan, s. d., in-32 de 192 p., 0 fr. 60. — 17. *L'Armée et la France en 1885*, par l'officier Nestor. Paris, Westhausser, 1885, in-8 de 79 p., 1 fr. 50. — 18. *Le Recrutement de l'armée et le budget*, par M. Samion. Paris, « le Spectateur militaire. » 1885, in-8 de 47 p., 1 fr. — 19. *Journal du siège de Tuyen-Quan*, par le lieutenant-colonel Dominé. Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle, 1885, in-32 de 112 p., 3 fr. 50. — 20. *Le siège de Tuyen-Quan du 24 novembre 1884 au 3 mars 1885*, par Dick de Lonlay. Paris, Garnier, 1886, in-12 de 155 p., illustré, 1 fr. — 21. *La République et l'armée. Service de deux ans*, par le colonel Stark. Paris, Ghio, 1886, in-12 de 100 p. — 22. *Apuntes de Telegrafia militar*, par le capitaine Manuel Ubeda Delgado. Tolède, Menor, 1886, in-12 de 152 p. — 23. *La Première invasion prussienne, 11 août-2 septembre 1792*, par Arthur Chuquet. Paris, Cerf, 1886, in-16 de viii-383 p., 3 fr. 50 — 24. *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle*, par le général Pierron. 2e édition. Tome I, 1re partie. Paris, Baudoin, 1886, in-12 de viii-1028 p., 7 fr. — 25. *Les Combats du général de Négrier au Tonkin*, par Dick de Lonlay. Paris, Garnier, 1886, in-12 de 163 p., illustré, 3 fr. — 26. *La Guerre de la Sécession, 1861-1865*, par Ernest Grasset. Avec une lettre de Victor Duruy. Paris, Baudoin, 1886, in-12 de 393 p., 4 fr. — 27. *Les Capitulations. Étude d'histoire militaire sur la responsabilité du commandement*, par le général Ch. Thoumas. Paris, Berger-Levrault, 1886, in-16 de viii-503 p., 5 fr. — 28. *Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre*, par le colonel Jules Bourelly. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 326 p. et 2 pl., 4 fr. — 29. *Théorie de la grande*

guerre, par le général DE CLAUSEWITZ. Traduction du lieutenant-colonel DE VATRY. Paris, Baudoin, 1886-1887, 3 vol. in-8 de XI-408, 364 et 236 p., 19 fr.

1. — Il est incontestable que, depuis les grandes guerres du commencement de ce siècle, l'esprit d'invention a surtout visé le perfectionnement des moyens d'action dont disposent l'infanterie et l'artillerie. Quant à la cavalerie, ses « houstils, » le cheval et l'arme blanche, ne comportaient point grande amélioration technique, et dès lors on a cru pouvoir prétendre que le rôle de cette arme est à jamais fini. Pareille appréciation s'était fait jour aux premières années du XVIe siècle, mais les cavaliers du temps, s'étant bornés à modifier leur manière, avaient facilement démontré la fausseté de l'assertion. De même aujourd'hui. Sans doute le rôle tactique de la cavalerie sera désormais effacé; mais, par contre, de nouveaux horizons se sont ouverts devant elle; son rôle stratégique a pris une ampleur considérable. C'est à elle, en effet, qu'incombe le soin de protéger l'armée en marche vers son adversaire, de l'éclairer, de la masquer; c'est elle qui est chargée de l'exécution du service de sûreté, du service de renseignements. Elle est appelée, en certains cas, à se déployer en « rideau »; à se porter vivement à grande distance; à entreprendre des « raids » en vue d'une exécution rapide de certains travaux de campagne; à assurer les ravitaillements; à tenter contre l'ennemi des entreprises indépendantes, telles que surprises, embuscades, etc. Le général von Loë étudie, dans tous ses détails, les conditions techniques de chacune de ces opérations importantes. Le lecteur en conclut que la cavalerie légère doit être, plus que jamais, « l'œil » et « l'oreille » du commandement; que c'est sur la vigilance de l'officier et même du sous-officier de cette arme que repose la sécurité et, jusqu'à certain point, le salut de l'armée.

2. — La première édition du livre de M. Hélie a paru en 1865. Cette seconde édition nous offre, sous plus d'un rapport, un ouvrage entièrement neuf. Le tome premier traite de l'artillerie « lisse; » le tome second, de l'artillerie « rayée. » C'est surtout de celui-ci qu'il convient de faire l'analyse. La première section de ce second volume comprend des Considérations générales relatives à tous les systèmes d'artillerie rayée. On y trouve une excellente étude du mouvement de rotation d'un corps autour d'un point de son axe de révolution. La deuxième section expose les résultats acquis du fait de l'exécution du tir des premières bouches à feu rayées avec emploi de l'ancienne poudre à canon. Alors le chargement s'opérait le plus souvent par la bouche, et les projectiles étaient munis de tenons glissant dans des rayures. L'inflammation des anciennes poudres brisantes occasionnait des accidents; les charges étaient généralement assez faibles; les vitesses initiales des boulets dépassaient rarement trois cent vingt mètres. La troisième section,

enfin, est consacrée à l'étude du matériel d'artillerie actuellement en service. Dans ce système nouveau, les tenons des projectiles ont été remplacés par des ceintures de cuivre ; le chargement des bouches à feu s'opère par la culasse ; on fait usage de poudres à combustion lente ; les pièces ont été fabriquées de telle sorte qu'elles sont très résistantes. Il suit de là qu'on peut employer de très fortes charges et imprimer aux projectiles des vitesses considérables. Nous avons surtout remarqué dans ce second volume le chapitre relatif au « passage des projectiles à travers les murailles cuirassées » et une excellente étude des chances dont l'ensemble constitue la « probabilité du tir. » En résumé, le *Traité de balistique expérimentale* de M. Hélie est une œuvre véritablement magistrale, un précieux outil dont le maniement facilitera les études ultérieures de nos officiers d'artillerie de la marine.

3. — L'étude de M. le colonel Blume est, paraît-il, fort goûtée en Allemagne, et nous devons reconnaître qu'elle offre grand intérêt. L'auteur a divisé son livre en trois parties. La première traite de l' « Essence de la guerre ; » la deuxième, des « Moyens de guerre ; » la troisième, de l' « Emploi des forces militaires et des moyens de guerre. » La lecture des deux dernières parties, absolument techniques, ne nous a rien révélé de nouveau. Les principes qui s'y trouvent posés sont depuis longtemps connus et admis ; les considérations judicieuses dont ils sont appuyés se développent clairement dans tous les cours de stratégie de nos écoles militaires. Quel que soit le mérite de ces parties didactiques, nous ne croyons pas avoir besoin de les analyser. Arrêtons-nous cependant au chapitre XVII de la troisième partie, ayant pour titre : *Importance stratégique des places fortes.* A la fin de ce chapitre, M. le colonel Blume, jetant un coup d'œil sur notre frontière de l'est, observe qu'on a construit dans cette région une série d'ouvrages de fortification tellement voisins les uns des autres que la ligne sur laquelle ils sont établis peut être tout entière couverte de leurs feux. L'auteur reconnaît volontiers que ce « mur chinois moderne » peut nous servir de bouclier propre à favoriser la concentration de nos forces nationales ; que, derrière ce rideau, l'on peut, sans être vu de l'ennemi, faire mouvoir des troupes ; enfin, que la ligne considérée nous fournit une large base d'opérations offensives, en même temps qu'un refuge assuré pour nos armées, au cas où elles auraient été battues. Mais, tout en nous concédant ces avantages irrécusables, l'auteur veut bien nous engager à ne point laisser percer cette ligne de défenses accumulées, et nous mettre en garde contre le danger d'une confiance exagérée en nos fortifications, en ce bouclier que nous paraissons préférer au glaive. « Il est plus commode, » observe-t-il, « de demander son salut à des murailles que de chercher, par un rude labeur, à se conserver l'esprit net et le corps alerte, de

manière à bien se servir de l'épée. » Enfin, suivant l'auteur, un tel emploi de la fortification permanente accuse de notre part un profond sentiment de faiblesse morale. M. le major von der Goltz nous avait déjà fait, presque dans les mêmes termes, toutes ces observations et réflexions. De tout quoi il est permis de conclure que ces bons conseils aux « voisins de l'ouest » s'inspirent d'un mot d'ordre ; que, en tous cas, les ouvrages de notre frontière de l'est contrecarrent les projets de l'offensive allemande.

La première partie du livre est de beaucoup la plus intéressante, et la critique impartiale ne peut que la louer sans restrictions ni réserves. Cette étude de l' « Essence de la guerre » est pleine d'excellents aperçus philosophiques, de considérations exactes, de judicieuses appréciations. Nous recommandons surtout au lecteur le chapitre v, intitulé « Guerre et politique. » L'auteur s'attache à y démontrer que, à la guerre, le succès dépend, avant tout, de la bonne politique extérieure et intérieure de la puissance qui est mise en demeure d'attaquer ou de se défendre. Si vaillant qu'il soit, un général en chef ne fait rien qui vaille s'il n'est bien secondé par un homme d'État.

4. — La *Tactique* de M. Henri Delpech est un ouvrage de haute érudition, une étude d'archéologie militaire, un travail bourré de documents intéressants et auquel peut rationnellement s'appliquer la qualification de *thesaurus*. On y trouve la restitution de nombre de batailles du XIIIe siècle, notamment de celles de Muret (1213) et de Bouvines (1214). En publiant le fruit de ses nombreuses recherches, l'auteur s'est proposé, dit-il, de démontrer que les armées du XIIIe siècle avaient une « tactique réfléchie, très intelligente, et en parfaite harmonie avec l'outillage du temps. » A cette opinion, qui n'est pas nouvelle, personne ne peut contredire et n'a jamais contredit. Ainsi que toutes les générations de combattants, le moyen âge ne livrait rien au hasard ; les méthodes dont il faisait usage étaient parfaitement définies. Mais, tout en étant « réfléchie, » sa manière militaire n'a cependant rien d'original ; elle procède simplement de l'antiquité gréco-romaine, et l'on ne saurait prétendre qu'elle ait fait « école. » Il faut, pour entrevoir l'aurore d'une révolution des procédés tactiques, attendre jusqu'aux premières années du XVe siècle, nous voulons dire jusqu'à la mise en service des armes à feu portatives.

5. — Le perfectionnement des armes à feu, les applications de la vapeur et de l'électricité ont été, pour l'art de la guerre, des causes de perturbations profondes. Les procédés de cet art sont aujourd'hui transformés, et c'est l'ensemble de ces méthodes nouvelles que le colonel Derrécagaix a visées sous la dénomination générique de *Guerre moderne*, laquelle sert de titre à son ouvrage. La première partie, *Stratégie*, comprend une excellente étude de l'organisation des armées, de

la préparation de la guerre, et des opérations. Les théories exposées sont généralement accompagnées d'observations judicieuses et appuyées d'exemples bien choisis. La plupart de ces faits historiques étaient connus; les méthodes préconisées sont loin d'être nouvelles; mais, méthodes et faits, l'auteur traite tout d'un style qui frappe d'un cachet d'originalité des sujets qui semblaient épuisés depuis longtemps. Son talent d'exposition est incontestable. On sent, d'ailleurs, passer, à travers les pages de cette œuvre intéressante, un souffle ardent de patriotisme et d'esprit militaire, qui en double, à nos yeux, la valeur.

6. — On était depuis longtemps renseigné touchant la composition de l'armée allemande sur le pied de paix, mais ce qu'est cette armée sur le pied de guerre, voilà surtout ce qu'il importe de connaître. Le commandant Rivière s'est attaché à élucider cette question et les documents qu'il a su réunir nous offrent un intérêt saisissant. Chacun sait qu'un « plan de mobilisation » prévoit toutes les mesures à prendre dès le temps de paix pour assurer le passage de l'armée du pied de paix au pied de guerre, sans hésitations ni « à-coups. » M. le commandant Rivière commence par exposer les bases de l'organisation allemande sur le pied de guerre en faisant remarquer que c'est la Prusse qui, la première d'entre les puissances européennes, a reconnu la nécessité d'une préparation constante du personnel et du matériel nécessaires. Il étudie ensuite en tous détails l' « Armée de campagne » (*Feld Armee*) et l' « Armée de garnison » (*Besatzungs Armee*); il consacre à chaque arme un chapitre spécial et donne, en ce qui concerne ladite arme, la dénomination des diverses unités, les effectifs de guerre, l'armement, les outils, les vivres de réserve, l'habillement, l'équipement, le mode de chargement des équipages, etc. Pour les états-majors et services divers, il joint aux renseignements relatifs à la composition et à l'effectif une note touchant le mode de fonctionnement des organes considérés. L'étude de M. le commandant Rivière est aussi complète que possible, et l'on ne peut que la consulter avec fruit.

7. — M. le capitaine Kirn s'est proposé d'appeler l'attention de l'autorité militaire sur les progrès réalisés par nos voisins de l'est en ce qui concerne la question de nourriture du soldat. Cette question a son importance, surtout en temps de guerre. « Marche rapide, bonne alimentation des troupes, presque toute la guerre, » dit le général Lewal, « se trouve enfermée sous ces deux termes. Celui des deux adversaires qui aura les moyens de faire à propos deux grandes marches de suite et de se passer de ses convois pendant quatre jours, celui-là sera maître de la victoire. » Il y a longtemps que les Allemands l'ont compris. Déjà, en 1870, leur Intendance expédiait en France quarante millions de rations de conserves. Mais le fameux « saucisson aux poix » n'était que

le fruit d'un essai. Depuis lors, l'industrie des conserves alimentaires a pris dans leur pays un développement considérable. Il s'y est, de plus, créé des usines « de l'État », lesquelles assurent la fabrication régulière de ces conserves si précieuses pour la première période de concentration des armées à la frontière; et au cours de la guerre pour les moments de crise, les actions décisives. Arriver à faire porter au soldat six jours de vivres, tel est le problème à résoudre. Les Allemands en ont peut-être trouvé la solution. Le mode d'alimentation du soldat français en temps de paix est, observe l'auteur, assez défectueux. La ration laisse à désirer, sous le rapport de la quantité, de la qualité, du mode d'achat, du mode de préparation et de distribution. A ne parler que de la quantité, la ration actuelle est moitié moindre que celle de 1789. Quant à la ration de pain, elle est ridiculement considérable.

8. — M. de Cardevacque a réuni, en une plaquette de quatre-vingt-onze pages, d'intéressants documents relatifs aux manœuvres exécutées en 1885 par notre 1er corps d'armée. Ayant suivi jour par jour les mouvements de ces troupes, il croit pouvoir affirmer que toutes ont, du 31 août au 15 septembre, accompli des opérations sérieuses et fait une application convenable des nouveaux règlements. L'excellente tenue des réservistes l'a particulièrement impressionné et il ne leur ménage point les éloges. Il admire aussi sans ambages la discipline des régiments du 1er corps, et leur entrain qu'anime une étincelle de feu sacré. Cet imposant spectacle permet d'envisager avec confiance l'issue des événements à venir.

9. — Les événements de la guerre de 1870-71 ont suscité et susciteront encore nombre de travaux critiques qui seront plus tard utilement consultés par l'histoire impartiale. Un ancien élève de l'École polytechnique a consacré un important travail à l'analyse du mouvement de notre armée de Châlons vers Metz, c'est-à-dire d'un acte important du grand drame au cours duquel la nation française a, sans discontinuité, tenu des rôles de victime. L'auteur prend l'armée de Châlons à l'heure de son organisation et la suit sur l'Aisne et dans l'Argonne où elle se porte pour aider l'armée de Metz à opérer sa retraite par Montmédy et Mézières. Un moment vient, le soir du 27 août, où le maréchal de Mac-Mahon comprend qu'il peut être imprudent de poursuivre dans cette voie; qu'il est urgent de battre en retraite; d'abandonner la route de Metz pour revenir sur l'Oise. Malheureusement, sous l'influence de suggestions diverses, le maréchal, au lieu de se replier vers l'ouest, prend, le 28 août, le parti de continuer à marcher sur Montmédy. C'est là commettre une faute dont les conséquences ne se feront pas longtemps attendre. Nos troupes sont arrêtées dans leur entreprise. Alors, le 30, Mac-Mahon abandonnant enfin l'idée d'une marche sur Montmédy, prescrit à tous ses corps de se retirer dans la direction de Sedan. Il

pouvait encore sauver l'armée, mais « à la condition de ne pas perdre une minute. » Or, l'exécution de cette retraite s'est faite dans des conditions déplorables, et l'auteur se croit en droit d'en conclure que le maréchal est, au premier chef, responsable du désastre de Sedan. Il appelle sur le coupable toutes les sévérités de l'histoire. Nous sommes loin de partager l'opinion de l'auteur aux termes de laquelle l'armée de Châlons, si elle s'était retirée à temps sur Paris, y eût été bloquée comme celle de Bazaine à Metz. Telle n'est point non plus l'opinion des Allemands. « Investir Paris, professent-ils, est une pure impossibilité si, en dehors de la garnison, la défense peut faire manœuvrer à l'entour une armée, même faible, commandée par un général entreprenant. »

10. — Consacré à l'étude de la campagne turco-russe en Arménie depuis l'ouverture des hostilités jusqu'à la retraite de l'armée assaillante, le tome IV de la *Guerre d'Orient* est des plus intéressants. On y remarque surtout une étude approfondie du théâtre de la guerre considérée et un excellent coup d'œil historique sur l'Arménie. L'auteur nous fait remonter aux temps de Sémiramis, de Mithridate et de Lucullus, à ceux de l'invasion de Gengis-Khan, des conquêtes Persane et Russe ; il expose d'ailleurs un tableau saisissant de l'état actuel du pays. Nous assistons ensuite aux opérations de guerre. L'aile gauche, l'aile droite et le corps principal de l'armée russe en Asie procèdent, sous nos yeux, à leur marche en avant. L'auteur nous donne le récit de la prise d'Ardahan, de l'investissement et du bombardement de Kars, de la marche offensive de l'armée russe contre Erzeroum, de la bataille de Zewin (25 juin 1877), finalement de la retraite des forces russes.

Le dernier chapitre du volume est consacré à l'étude des causes générales de l'insuccès des assaillants au cours de cette période. L'insuccès est dû, suivant l'auteur, à une mauvaise exécution du plan d'opération conçu par l'état-major et surtout à l'insuffisance numérique des troupes engagées.

11. — Le livre du capitaine Bornecque, essentiellement technique, n'est autre chose que la traduction d'un ouvrage du major autrichien Moritz von Brunner, mais une traduction intelligemment adaptée au mode d'organisation de notre armée. La tâche que s'est imposée l'auteur est de rendre familière aux officiers de toutes armes l'application de la fortification dite « improvisée » ou « de champ de bataille. » Il démontre que l'on ne peut plus aujourd'hui faire la guerre sans recourir à l'emploi de cette fortification spéciale ; il insiste sur ce fait, devenu indiscutable, que les travaux de campagne et la tactique doivent se prêter un mutuel appui.

12. — Ces *Lettres* comprennent une étude des trois armes, entreprise

et menée à bonne fin par le prince de Hohenlohe. Le premier recueil de dissertations dictées par une profonde expérience est consacré à l'examen des conditions nouvelles qu'impose à l'infanterie l'emploi d'une arme à feu portative perfectionnée. Rédigées en style de causerie, ces observations d'un général sont de haute importance et méritent de fixer l'attention; elles sont pleines d'intérêt, et nous n'en saurions trop recommander la lecture à qui prend souci des progrès de notre armée. L'auteur estime que l'infanterie allemande est l'infanterie la plus parfaite qu'il y ait jamais eu au monde; que même on ne saurait en imaginer de plus parfaite. Il avoue toutefois que quiconque a eu à lutter, en 1870, avec les vieilles troupes de l'armée française, a appris à ses dépens avec quelle valeur et quelle ténacité elles se battaient. Toutes les pages traitant de l'instruction du soldat sont à lire d'un bout à l'autre. Il ne suffit plus, professe le général, de pratiquer le dressage en masse. Ce dressage, qui fait de l'homme une machine, a produit, il est vrai, de grandes choses au siècle dernier; mais, depuis que le feu individuel tient le haut du pavé; depuis que chaque soldat agit avec indépendance, les évolutions à rangs serrés ont fait leur temps. Pour obtenir à tous points de vue des résultats plausibles, il faut, ajoute l'auteur, que tout le peuple reçoive une éducation militaire; il faut qu'on le discipline; et cela, pendant plusieurs années. Les chefs du parti révolutionnaire ne le savent que trop bien et c'est pour cela que, en invoquant d'autres raisons — qui ne sont que prétextes — ils demandent une réduction du service de trois ans et la transformation de l'armée en milice. En vérité, ces observations sont fort judicieuses.

L'opinion du prince de Hohenlohe confirme en plus d'un point celle du général Von Loë, dont il a été ci-dessus fait mention, à savoir que, loin de s'annihiler, le rôle de la cavalerie acquiert aujourd'hui plus d'importance que jamais. L'auteur indique nettement la part que cette arme prendra désormais à la bataille, sous la condition qu'elle soit capable de parcourir au besoin, aux allures rapides, plus de sept kilomètres avant d'exécuter sa charge. Il expose ensuite un aperçu des tâches que la cavalerie doit assumer à l'avenir, notamment de celle des « raids » à entreprendre en vue d'entraver la mobilisation de l'ennemi. Il ne se dissimule aucune des difficultés auxquelles se heurtera la cavalerie en accomplissant la très multiple mission qui lui incombe. On exigera d'elle une persévérance, une audace, une perspicacité, une vigueur surhumaines; on lui demandera couramment l'impossible, des tours de force, des prodiges. La cavalerie d'aujourd'hui n'offre plus que des analogies lointaines avec celle d'il y a quarante ans; l'écart est même considérable. « Qu'on en juge, » dit le prince de Holenlohe, « d'après la réponse que me fit l'un de nos plus anciens officiers de cava-

lerie, cavalier accompli lui-même. Il venait d'inspecter un escadron et je lui demandai : Au temps où vous étiez lieutenant, qu'eussiez-vous dit d'un chef qui aurait exigé de sa troupe ce que celle-ci vient d'exécuter comme en se jouant? Il me répondit, non sans rire : On l'eût immédiatement envoyé aux Petites-Maisons. »

Après l'infanterie et la cavalerie, le prince de Hohenlohe étudie l'artillerie. Cette troisième partie de son œuvre est sans contredit la plus saisissante; on y trouve consignées, par une plume à la fois hardie et calme, des observations spéculatives dont on ne saurait méconnaître la portée. Le chapitre le plus intéressant de ce livre est celui où il est traité des principes d'après lesquels on emploiera, à l'avenir, l'artillerie de campagne. L'effet des feux d'artillerie, professe l'auteur, commence déjà à se faire sentir à la distance de cinq kilomètres, mais il dépend avant tout de la perfection du « réglage du tir. » Il faut prendre position rapidement, ne point se presser, tirer posément en se rappelant qu'on n'obtiendra d'effets décisifs qu'à des distances inférieures à trois kilomètres et demi; des effets destructeurs qu'en deçà de 1,600 à 1,000 mètres, et moins encore. Comme autrefois, l'artillerie aura toujours pour but de préluder au combat et de le traîner en longueur; de préparer le moment décisif; d'attirer sur elle, en l'éloignant des autres armes, les feux de l'artillerie ennemie; de poursuivre l'adversaire qui bat en retraite; de servir de soutien aux autres troupes. Elle ne devra pas oublier que, quelle que soit son incontestable puissance, elle n'est et ne peut être qu'une arme auxiliaire.

Tous ceux qui ont à cœur les progrès de notre artillerie nationale devront se faire un devoir de lire les *Lettres* du prince de Hohenlohe.

13. — La brochure de M. Mariotti a pour objet l'étude comparative des deux systèmes d'artillerie actuellement en usage dans les armées allemande et française, au point de vue général de la construction et du tracé des canons en acier et de leur emploi dans la guerre de campagne ainsi que dans les opérations d'attaque ou de défense des places. L'auteur est entré dans des considérations trop techniques pour qu'il nous soit possible de les exposer, même sommairement, à nos lecteurs. Qu'il nous suffise de dire que le matériel français jouit, à tous égards, d'une incontestable supériorité.

14. — M. le général Montaudon, dont personne ne saurait contester la compétence en pareille matière, se plaint amèrement de la multitude de théories décevantes qui se produisent chaque jour en ce qui concerne l'œuvre de notre réorganisation militaire. On ne cesse, regrette-t-il, d'attaquer le passé, et on l'attaque pour avoir le prétexte de se lancer dans un inconnu idéal. On cède au besoin de légiférer sur toutes choses, souvent pour modifier des lois qui sont promulguées de la veille. Aussi ces lois, présentées et patronnées par des avocats

qui ne savent rien des vrais besoins de l'armée, sont-elles frappées au coin de la légèreté, de l'incohérence et des plus détestables passions politiques. L'auteur soumet à de sévères critiques la loi du recrutement, la loi d'organisation, la loi des cadres. Il déplore la suppression du corps d'état-major qu'on devra tôt ou tard reconstituer; il blâme la décision en vertu de laquelle les officiers d'infanterie sont aujourd'hui montés; il condamne enfin les tendances dangereuses de ces novateurs à outrance qui réclament à chaque instant des changements de tenue ou qui émettent des idées folles, telles que celles de la suppression des chasseurs à pied et des zouaves, etc, etc. *Laudator temporis acti!* dira-t-on de l'auteur. Soit. Il a bien raison.

15. — L'économie des ouvrages de fortification se modifie sans cesse, et les puissances intéressées font mystère des modifications qu'elles apportent à leur organisation défensive. Il n'est cependant pas impossible d'arriver à produire un tableau d'ensemble de ces moyens de défense en groupant avec discernement les documents divers qui se trouvent dispersés dans les traités de géographie, les journaux, les revues périodiques, etc. C'est ce qu'a pensé et fait le capitaine Bornecque, qui a surtout utilisé, à cet effet, l'étude du major autrichien Blasek. Grâce aux renseignements qu'il a patiemment et consciencieusement recueillis, nous avons maintenant une description sommaire de la plupart des forteresses de l'Europe.

16. — Le livre de M. Gaffarel, qui fait partie des ouvrages de la *Bibliothèque utile,* est, ainsi que son titre l'indique, consacré à l'examen de l'état actuel de nos frontières et de leur organisation défensive. L'auteur y donne une excellente description de notre territoire national, et en apprécie les propriétés militaires, mais la justesse de ses appréciations est parfois contestable. Il attribue à certaines fortifications une valeur qu'elles n'ont certainement plus depuis que l'artillerie a réalisé des progrès dont il n'est pas encore possible de mesurer les conséquences.

17. — Écrite en réponse à l'étude publiée par la *Revue des Deux-Mondes,* sous la rubrique *l'Armée et la Démocratie,* la brochure de l'officier Nestor implique un chaud plaidoyer en faveur de l'adoption du service de trois ans. L'auteur, qui signe « officier Nestor, » prétend que le système du service à court terme s'impose, attendu que c'est celui qui permet de former le plus grand nombre de soldats. Il observe que nous sommes aujourd'hui dans une situation semblable à celle des Prussiens après la journée d'Iéna, et, de là, se plaît à conclure que, si nous voulons nous relever, il nous faut suivre les principes qui ont présidé au relèvement de la Prusse. La conclusion ne nous semble point frappée au coin de la justesse. La situation des Allemands n'est point du tout la nôtre. Nous n'avons ni leur esprit militaire, ni leurs

habitudes d'obéissance, ni leur foi, ni l'amour qu'ils professent pour un souverain, chef suprême de l'armée. Dans ces conditions, ce n'est point l'avènement du service de trois ans qui pourra suffire à combler les vœux de l'auteur, c'est-à-dire nous donner « une armée nationale à la fois nombreuse et solide, unie, instruite et honorée. »

18. — L'ouvrage de M. Samion est un éloquent plaidoyer en faveur du système à établir sur cette double base : service personnel obligatoire et réduction à trois ans du temps de présence sous les drapeaux. Ce nouveau système de recrutement offre, au dire de l'auteur, toute sorte d'avantages, entre autres celui d'une économie annuelle de quinze à vingt millions. Assurément, aucune économie n'est à dédaigner; mais, en matière d'organisation de nos forces nationales, il ne faut pas prendre la raison financière en considération à l'exclusion de toute autre. Ce qu'il nous faut, à tout prix, c'est une armée solide. Le service de trois ans peut-il nous la donner ? L'auteur le pense, mais il est bien permis de ne point partager son opinion. Nous sommes d'ailleurs absolument de son avis en ce qui concerne sa proposition d'élever les tarifs de solde de nos officiers, tarifs vraiment dérisoires en regard de ceux de la solde des officiers allemands.

19. — Le ministre de la guerre a eu raison de faire publier *in extenso* et dans son éloquente simplicité, le journal du siège de Tuyen-Quan. Écrit de la main du lieutenant-colonel Dominé, qui dirigeait la défense de la forteresse chinoise, ce document, qu'accompagne un croquis, permet de suivre pas à pas les opérations accomplies par une poignée de braves dont l'héroïsme ne s'est pas démenti un instant, du 24 novembre 1884 au 3 mars 1885.

20. — Illustré de la main de l'auteur, l'ouvrage de M. Dick de Lonlay est une élégante paraphrase du journal du siège dont il vient d'être parlé. C'est le récit fidèle des mêmes opérations de défense, mais le récit vivifié par nombre de documents complémentaires. On y trouve, par exemple, une notice biographique sur le colonel Dominé, commandant la défense ; une autre touchant le sergent Bobillot, chef du service du génie. On n'y lit pas sans émotion l'épisode de la mort du digne sous-officier qui, à la tête de sept sapeurs munis de quelques outils, a su exécuter tant de travaux défensifs, défier un siège dans les règles et soutenir une guerre de mines.

21. — Le colonel Stark a conçu une nouvelle formule de recrutement et d'organisation de notre armée. Étant données les difficultés pratiques de l'application du système d'un service de trois ans, l'auteur préconise l'adoption du service de deux ans, lequel, estime-t-il, donnerait toute satisfaction au pays aux points de vue militaire, budgétaire et intellectuel, tout en permettant d'incorporer, chaque année, la totalité du contingent. Cela dit, le promoteur du nouveau système

est sur-le-champ saisi de doutes ; il se demande s'il ne risque pas de se heurter à des impossibilités techniques ; si une instruction de deux années peut suffire à faire des soldats de toutes armes. — Non, répondrons-nous sans hésiter, une telle instruction n'est pas suffisante, et, par conséquent, l'idée du service de deux ans ne nous paraît guère plausible. Ah ! par exemple, nous sommes absolument de l'avis de l'auteur, alors qu'il demande la suppression des bataillons scolaires.

22. — Professeur à l'Académie générale militaire, le capitaine Manuel Ubeda Delgado vient de publier un *Traité de télégraphie* qui nous paraît être le résumé de son cours. Après avoir exposé les théories du magnétisme, de l'électricité et de l'électro-magnétisme, l'auteur étudie en détail, au point de vue du service de guerre, la télégraphie électrique, le téléphone, les télégraphies optique, acoustique, pneumatique. Il traite enfin des aérostats, de la navigation aérienne, des pigeons voyageurs, etc. Bien que de peu d'étendue, cet ouvrage, essentiellement didactique, est très complet, et la lecture en est intéressante.

23. — Le livre de M. Arthur Chuquet est consacré au récit des événements de la première des guerres de la Révolution, de celle qu'on nomme d'ordinaire la « campagne de l'Argonne », et qui, comme on le sait, n'a pas duré plus de six semaines. Cette campagne est l'une des moins connues de nôtre histoire; l'auteur s'est proposé d'en mettre en lumière tous les détails, et il nous semble y avoir pleinement réussi. Ce qui nous a tout particulièrement intéressé dans cette étude aussi savante que consciencieuse, c'est le tableau de l'armée prussienne qui s'est jetée sur nous et nous a tenus en échec du 11 août au 2 septembre 1792.

24. — Il a été fait en 1878, dans le *Polybiblion* (t. XXIII, p. 504), un compte rendu de la première édition du précieux ouvrage du général Pierron. Nous disons « précieux », attendu qu'il satisfait à toutes les conditions d'un véritable *thesaurus* et que, touchant une question à peu près quelconque, on est sûr d'y pouvoir puiser d'utiles renseignements. Cela vient de ce que, pour accomplir son œuvre, l'auteur a fait lui-même usage d'une méthode rigoureuse; qu'il a envisagé sous toutes ses faces chacun des sujets à traiter; qu'il a réuni en faisceau les documents que chacun comportait ; qu'il a su composer, non sans talent, le dossier de chaque affaire, et que le lecteur a toujours sous les yeux les pièces du procès. Toutefois, sous la rubrique de *Principes généraux,* l'auteur ne manque jamais de formuler son opinion personnelle, basée sur les données qu'il a soumises à la critique. Ce tome I de la seconde édition traite des *Conditions à remplir pour commander,* de l'*Unité de commandement* et du *Rôle du ministre de la guerre*. Nous en recommandons surtout la lecture aux membres de notre Parlement.

25. — Illustré d'une cinquantaine de charmants dessins, le livre de M. Dick de Lonlay contient l'exposé des faits d'armes tonkinois d'un jeune général dont l'auteur commence par esquisser le portrait, et rappeler les services antérieurs. Le lecteur assiste ensuite aux principaux combats qui se sont livrés dans ce pays du Tonkin, notamment à la prise de Bac-Ninh et à celle de Lang-Son, toutes opérations dirigées par le général de Négrier. Le dernier chapitre de l'intéressante brochure a dû malheureusement être consacré au récit de la retraite de cette forteresse de Lang-Son dont on s'était glorieusement emparé. C'est au cours de cette retraite que le général a été atteint d'une balle en pleine poitrine et qu'il a remis le commandement au lieutenant-colonel Herbinger dont on n'a pas oublié le nom.

26. — Chacun sait que M. le comte de Paris, ancien aide-de-camp du général Mac-Clellan, écrit une *Histoire de la guerre civile en Amérique.* Accompagné de cartes qui permettent de suivre les opérations militaires, cet ouvrage, en cours de publication, est loin d'être terminé. Le tome sixième, paru en 1883, finit avec cette année 1863 qui a vu répandre tant de sang entre le Rappahannock et le Susquehanna; reste à faire, en conséquence, le récit des événements de guerre qui se rapportent aux années 1864 et 1865. Cette lacune, qui ne sera sans doute que temporaire, se trouve jusqu'à un certain point comblée par M. Grasset, inspecteur de la marine, qui vient d'écrire une *Guerre de la Sécession* complète, bien qu'assez sobre de détails. L'auteur, qui a vraisemblablement pris part à cette guerre de cinq ans, conduit le lecteur jusqu'à la chute de Richemond et à la reconstitution de l'Union américaine. Mais le récit des événements de guerre ne forme qu'une première partie de cette étude et l'auteur semble nous promettre, touchant ces événements, des réflexions et considérations philosophiques du plus haut intérêt. Ce complément ne manquera point d'être favorablement accueilli.

27. — L'auteur des *Capitulations* s'est proposé d'étudier quelle est et quelle doit être, dans l'armée de terre, la responsabilité du commandement. Dans cet ordre d'idées, et suivant une méthode rigoureuse, basée sur les données de l'histoire, il analyse nombre d'événements de guerre groupés sous les rubriques suivantes : Capitulations, reddition ou prises de places fortes; — Conventions et capitulations, écrites ou verbales, conclues par des troupes qui tiennent la campagne; — Surprises; — Destruction ou abandon de matériel; — Refus de concours. Chacun de ces événements est le sujet d'un livre subdivisé en certain nombre de chapitres consacrés chacun à l'examen d'un côté particulier de la question envisagée. Cet exposé de faits historiques est des plus intéressants, mais l'auteur ne pouvait se borner à des écrits descriptifs. Les données une fois acquises, il lui fallait con-

clure ; il ne pouvait se dispenser de tirer parti des enseignements de l'histoire. Aussi, M. le général Thoumas a-t-il formulé de sages conclusions et fait une critique rationnelle du Code de justice militaire actuellement en vigueur.

28. — « L'histoire des relations de Mazarin avec Cromwell est encore à faire, » écrivait un jour Philarète Charles ; « elle est à faire et ce serait une curieuse monographie que celle qui mettrait en présence le Sicilien qui gouverna la France et le fermier du Nottinghamshire, devenu roi d'Angleterre. » Ces lignes semblent avoir inspiré à M. le colonel Bourelly l'idée du livre dans lequel il traite de l'alliance de Cromwell et de Louis XIV, sous le ministère Mazarin, et des campagnes de Turenne en Flandre, campagnes terminées, comme on sait, par cette célèbre bataille des Dunes, que Napoléon appelait « l'action la plus brillante de Turenne. » De précieux documents, jusqu'alors inédits, ont permis à l'auteur d'exposer sous son vrai jour le tableau de ces grands événements du XVIIe siècle. Cromwell, Louis XIV, Anne d'Autriche, Mazarin, Turenne et Condé, tels sont les personnages qui occupent en même temps la scène sur le théâtre étudié par M. le colonel Bourelly. Bien que n'y figurant pas en personne, le cardinal de Retz y tient un rôle dont on ne saurait méconnaître l'importance. Vauban y apparaît un instant, mais cet instant fugitif nous permet néanmoins de saisir quelques traits, jusqu'ici inconnus, de cette grande figure militaire, et nous en remercions l'auteur.

29. — Le nom de Clausewitz est justement célèbre en Allemagne. C'est des préceptes de ce « divin maître » (*sic*) que s'inspirent nos voisins de l'est ; c'est des leçons de l'ancien directeur de l'École de guerre que nos vainqueurs de 1870 ont déduit les procédés dont nous leur avons vu faire une application hélas ! trop réussie. Ce sont encore les méthodes qu'ils suivraient, au cas d'une invasion nouvelle. En vulgarisant l'œuvre de Clausewitz, M. le colonel de Vatry vient de rendre un éminent service à notre armée. Dans cette élégante traduction nos officiers pourront, en effet, puiser de précieux enseignements. A cette lecture, ils discerneront sans peine les causes de nos désastres ; ils saisiront l'esprit de la stratégie allemande et s'inspireront, nous le croyons, des vrais principes de l'art. Le travail du consciencieux traducteur s'adresse, en même temps, aux officiers de réserve de l'armée active et aux officiers de l'armée territoriale, dont le précieux concours importe tant au salut de notre chère patrie. Ces pages seront, en outre, utilement consultées par les hommes d'État, les diplomates, les membres du Parlement ; par tous ceux dont l'action personnelle, les avis ou les votes peuvent exercer quelque influence sur les pouvoirs publics qui ont charge de nos intérêts nationaux.

LIEUTENANT-COLONEL HENNEBERT.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Géographie de la France*, par Marcel Dubois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, G. Masson, 1887, in-12 cart. de 316 p., 2 fr. — 2. *Chez Paddy*, par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 324 p. avec grav., 4 fr. — 3. *Plan topographique de Jérusalem et de ses environs, dressé en 1886*, par l'abbé H. Nicole. Paris, Poupin, échelle de 1/10,000, 3 fr. — 4. *Le Pays des croisades*, par Jules Hoche. Paris, Librairie illustrée (1887), in-4 de 646 p., avec grav. et une carte, 15 fr. — 5. *L'Inde anglaise. Son état actuel, son avenir, avec une introduction sur l'Angleterre et la Russie*, par J. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut. Paris, Perrin, 1887, in-8 de 484 p., 7 fr. 50. — 6. *L'Inde à fond de train*, par Jean de Pontevès-Sabran, capitaine commandant au 1er hussards. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 298 p. avec carte, 3 fr. 50. — 7. *Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental*, par Mme de Ujfalvy-Bourdon. Paris, Hachette, 1887, in-16 de 452 p. avec grav. et carte, 4 fr. — 8. *La France dans l'Extrême-Orient. L'Inde française avant Dupleix*, par H. Castonnet des Fosses. Paris, Challamel aîné, 1887, in-8 de 265 p., 6 fr. — 9. *Correspondance du Père J.-B. Aubry, des Missions étrangères, missionnaire au Kouy-Tchéou, docteur en théologie, ancien directeur au grand séminaire de Beauvais*. Beauvais, Trézel (s. d.), in-8 de 389 p. — 10. *Journal d'un mandarin. Lettres de Chine et documents diplomatiques inédits*, par un fonctionnaire du Céleste Empire. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de viii-310 p., 3 fr. 50. — 11. *Possessions françaises dans l'Indo-Chine*, par Léonce Détroyat. Paris, Ch. Delagrave, 1887, in-12 de viii-359 p. avec carte, 3 fr. 50. — 12. *Çà et là. Cochinchine et Cambodge. L'Ame khmère, Ang-Kor*, par Paul Branda. Paris, Fischbacher, 1887, in-12 de 451 p., 3 fr. 50. — 13. *Un an à Alger. Excursions et souvenirs*, par M.-J. Baudel. Paris, Ch. Delagrave, 1887, gr. in-8 de 208 p., avec grav., 3 fr. 90. — 14. *L'Algérie qui s'en va*, par le docteur Bernard. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 388 p. avec grav., 4 fr. — 15. *Les Explorations au Sénégal et dans les contrées voisines, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par J. Ancelle, capitaine du génie, breveté, avec une notice ethnographique par le général Faidherbe. Paris, Maisonneuve, 1887, in-12 de xl-445 p., avec carte, 3 fr. 50. — 16. *Les Grands Esquimaux*, par Emile Petitot, ancien missionnaire. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de vi-308 p., avec grav. et carte, 4 fr. — 17. *Six mois aux États-Unis. Voyage d'un touriste dans l'Amérique du nord, suivi d'une excursion à Panama*, par Albert Tissandier. Paris, G. Masson, 1887, in-8 de 299 p. avec grav. et carte, 10 fr. — 18. *De Paris au Niagara. Journal de voyage d'une délégation*, par Charles Bigot. Paris, Dupret, 1887, in-12 de vi-198 p., 3 fr. 50. — 19. *Promenades dans les deux Amériques (1876-1877)*, par E. Cotteau. Paris, G. Charpentier, 1886, in-16 de 320 p., avec 2 cartes itinéraires, 3 fr. 50. — 20. *A travers l'hémisphère sud, ou Mon second voyage autour du monde*, par Ernest Michel. Paris, Palmé, 1887, in-8 de xi-388 p. avec gravures, 6 fr. — 21. *Mon journal. Voyage autour du monde (1884-1885)*, par Émile Wenz. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-16 de 291 p. — 22. *Les Cannibales et leur temps. Souvenirs de la campagne de l'Océanie sous le commandant Marceau, capitaine de frégate*, par Eugène Alcan. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1887, in-16 de xiv-404 p., 3 fr.

1. — Si les Français continuent à mériter le reproche d'ignorer la géographie, ce n'est certes pas faute de cours conformes aux programmes officiels d'enseignement. Chaque professeur un peu en vue veut offrir le sien, et les élèves n'ont que l'embarras du choix. M. M. Dubois en est à la troisième année du cours d'enseignement secondaire. Après avoir donné les *Notions élémentaires de géographie générale* et la *Géographie de l'Europe*, il vient de publier la *Géographie de la France*. Suivant les prescriptions du programme officiel, la géo-

graphie physique de notre pays tient la plus grande place, près des deux tiers du volume ; les descriptions orographiques et hydrographiques sont assez développées pour servir de base à un enseignement militaire. Les autres chapitres, beaucoup plus courts, sont consacrés à la géographie historique, politique, militaire, et enfin à une rapide revue du domaine colonial de la France. Le cours de M. Dubois n'est pas mauvais ; sa valeur scientifique est suffisante, et il se tient dans une stricte neutralité politique et religieuse. On remarquera qu'au sujet de la division administrative, l'auteur préfère l'ancien système des provinces comme répondant mieux que celui des départements à la configuration du sol et aux conditions climatériques et économiques. Au point de vue commercial, il estime qu'il ne faut pas de théorie absolue; sans être protectionnistes ni libre-échangistes, nos ancêtres avaient rendu la France prospère par leur souplesse et leur esprit pratique. Comme de juste, il reproche au triste gouvernement de Louis XV l'abandon des belles colonies que nous devions au génie de Colbert, mais l'impartialité historique eût exigé qu'il adressât un reproche analogue à la politique extérieure de la République et de l'Empire. Son appréciation de la situation agricole de la France est trop optimiste. Notons aussi qu'il attribue le titre de primats à tous les archevêques et qu'il oublie de mentionner Sousse parmi les villes de Tunisie, alors qu'il fait cet honneur à Gabès qui n'est qu'un misérable village. En résumé, le cours de géographie de M. Dubois est recommandable; il est, en outre, bien édité et bien cartonné, mais complètement dépourvu de cartes et de gravures; on préfèrera toujours les ouvrages du même genre de M. Levasseur et ceux de M. Pigeonneau.

2. — L'accueil très sympathique fait par le public aux deux ouvrages de M. le baron de Mandat-Grancey sur l'Amérique a encouragé le spirituel écrivain à récidiver, et, cette fois, c'est la question irlandaise qui l'a tenté. Voulant étudier sur place la lutte si grave engagée entre les *Landlords* et les fermiers de la verte Erin, il a été se jeter en pleine bagarre ; muni de lettres de recommandation pour les principaux personnages de la *Land-league*, il s'est mis à la recherche de scènes de *boycottage* et d'*éviction*. Par une disposition spéciale de son esprit, notre voyageur semble d'abord n'avoir guère vu de ce drame où se joue la vie d'un peuple que le côté drôlatique : policemen, boycottés, évictés ont posé devant lui comme des types de caricatures. Les amusantes gravures de M. Moulignié soulignent encore cette tendance personnelle de l'auteur. Et cependant, dans sa conclusion, M. de Mandat-Grancey déclare qu'il rapporte de son excursion une impression profondément triste ; les Irlandais sont vraiment misérables, mais ce n'est pas la *Land-league* qui leur donnera la prospérité, puisqu'elle tend à perpétuer la petite propriété, l'une des origines de la crise

agraire dont souffre l'Irlande. Le système Gladstone n'y remédie pas mieux, et pour les mêmes raisons. La vraie cause de la misère des Irlandais, c'est qu'il y a dans l'île plus d'habitants que le sol n'en peut nourrir ; la seule solution est donc l'émigration en Amérique ou en Australie. Malheureusement, il est à craindre qu'en émigrant, les Irlandais ne perdent, au moins en partie, la foi religieuse, la moralité et la gaieté qui les rendent sympathiques. Le livre de M. de Mandat-Grancey est donc humoristique dans la forme, sérieux au fond, c'est-à-dire amusant et instructif à la fois, ce qui est la perfection.

3. — La maison Poupin avait publié, dès 1885, un excellent plan en relief de Jérusalem et de ses environs, dressé par M. Ch. Muret, d'après les récents travaux de Wilson, Schik, Victor Guérin, etc. Son échelle était de 1/5000 pour les longueurs et 1/2500 pour les hauteurs. L'éditeur avait eu l'ingénieuse idée d'enfermer ce plan dans une boîte affectant la forme d'un gros in-4°. Dans l'intérieur du couvercle est collée une légende indiquant les monuments les plus intéressants ; un mètre de tailleur, en cuir, cloué à l'un des coins de la boîte, facilite les recherches et permet d'apprécier les distances. Mais ce plan ne peut être qu'un meuble de bureau, précieux assurément pour les études attentives sur les Lieux saints ; mais il a le double inconvénient de coûter assez cher et de n'être pas portatif ; il ne convient donc nullement aux pèlerins, plus nombreux chaque année, qui vont visiter Jérusalem et suivre pieusement la Voie douloureuse. C'est à ceux-ci, au contraire, que se recommande le plan topographique de M. l'abbé Nicole, publié chez le même éditeur. L'échelle en est très heureusement choisie, la gravure très nette, et des teintes harmonieuses indiquent clairement les constructions, les cultures, les routes et les reliefs du terrain. Les altitudes sont marquées en courbes de niveau avec cotes. Du premier coup d'œil, le lecteur le moins exercé peut se rendre un compte exact de la configuration du pays. En bas de la carte, on trouve une liste générale des monuments remarquables et surtout des stations de pèlerinage avec des numéros correspondant à ceux de la carte. C'est un guide précieux, on peut même dire indispensable pour tous les pèlerins de Terre sainte. Le prix en est un peu élevé, mais l'éditeur ferait des remises importantes pour les commandes par cent ou mille exemplaires.

4. — Assurément, il serait fort agréable de posséder l'un des plans dont nous venons de parler pour lire l'important ouvrage de M. J. Hoche sur le *Pays des croisades*. Disons tout de suite que c'est l'un des plus beaux de l'année ; édition soignée, gravures remarquables, texte intéressant, style facile et correct, tout s'y trouve réuni, même des conditions extraordinaires de bon marché. L'auteur se défend à maintes reprises de toute prétention scientifique ; il raille même agréablement les archéo-

logues, traitant leurs dissertations d'oiseuses; seul, parmi ces savants, M. de Saulcy trouve grâce à ses yeux; en revanche, on regrette de voir qu'il tient peu de compte des travaux récents de M. Victor Guérin dont cependant la valeur est incontestée. « L'histoire des faits prime celle des lieux, » aime-t-il à répéter, et cependant, en citant les opinions contradictoires des divers auteurs, il s'oublie à les discuter et se laisse entraîner à donner son avis qu'il sait appuyer d'arguments judicieusement déduits. Après M. de Saulcy, c'est M. Renan qu'il cite le plus volontiers, mais il ne lui emprunte que des passages descriptifs, faisant les plus expresses réserves sur les tendances de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Pour la partie historique, qu'il se plaît à développer, il a le plus souvent recours aux historiens arabes dont il vante la grande exactitude. Le chapitre consacré à l'étude raisonnée de la vie orientale est des plus intéressants, mais on y trouve quelques détails scabreux. Cependant, pour dépeindre les désordres inouïs auxquels les Grecs se livrent dans l'église même du Saint-Sépulcre, il s'exprime en latin, pour pouvoir plus à l'aise braver l'honnêteté; il est de fait qu'il serait difficile d'imprimer la traduction française de ce passage. En ce qui concerne l'esprit religieux de l'ouvrage, nous nous sentons assez embarrassé pour porter un jugement. Au bas d'une des premières pages, une note prévient le lecteur que M. J. Hoche a été élevé dans le protestantisme; mais on serait souvent tenté de croire qu'il s'est converti à la foi catholique en voyant avec quelle énergie il défend le clergé et les religieux latins contre les accusations d'ignorance, de corruption et de vénalité que plusieurs auteurs ont portées contre tous les prêtres chrétiens établis en Palestine; il affirme avec conviction que ces reproches ne sont mérités que par les Grecs et les Arméniens. Ayant eu à se faire soigner successivement dans un hôpital catholique et dans un hôpital protestant, il fait entre ces deux établissements une comparaison qui n'est pas à l'avantage du dernier. La vue de Bethléem lui inspire une page charmante où il fait un retour ému vers les fêtes de Noël de son enfance et où il reproche amèrement à la science contemporaine de s'acharner à la destruction des légendes consolantes. On lira aussi avec plaisir l'anecdote piquante de la subvention annuelle de douze mille francs accordée en distraction au patriarche latin de Jérusalem, par M. de Freycinet, au moment où son cabinet venait d'être renversé; il est vrai qu'oubliant ses propres railleries, l'auteur affirme, quelques pages plus loin, que le gouvernement républicain a fait plus pour l'entretien des Lieux saints que celui de la Restauration. M. Hoche paraît subir parfois quelque peu l'influence de M. Renan, et, sans nier formellement la divinité de Jésus-Christ, il parle de Notre-Seigneur comme du plus grand prophète et du plus honnête homme qui ait jamais existé. On pourrait aussi relever une

phrase malheureuse sur l'existence problématique d'Abraham. Enfin, notons que l'auteur, tout en blâmant sévèrement le divorce, tel qu'il existait chez les Juifs, l'admet cependant « avec les sages entraves que notre législation y a mises depuis qu'il est rétabli en France. » En somme, on peut dire que, dans ce magnifique et très intéressant volume, il y a d'excellentes choses et aussi des défaillances qui empêchent de le recommander d'une manière absolue, ce qui est grand dommage; il ne peut convenir aux jeunes gens, mais c'est un très beau cadeau à faire aux personnes instruites que ne pourraient scandaliser les imperfections que nous avons signalées.

5. — C'est aussi un ouvrage très sérieux que vient d'écrire M. Barthélemy Saint-Hilaire sur l'Inde anglaise. La personnalité de l'auteur et l'importance du sujet traité forcent l'attention. Il est, en effet, d'un grand intérêt pour nous d'étudier les procédés employés par les Anglais pour tenir en mains cet immense empire de 250 millions d'habitants : toute la question coloniale est là. Il faut convenir tout d'abord que, pour l'agrément du style et l'intérêt de la lecture, nous sommes loin du bel ouvrage de M. le baron de Hübner : *A travers l'Empire britannique;* mais, d'autre part, il y a certainement plus d'enseignements utiles et sérieux à rètirer du livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Ce n'est pas que toutes ses idées soient justes et que l'on doive adopter aveuglément ses conclusions. Il y a un parti pris évident de trouver parfait tout ce que font les Anglais ; l'auteur va jusqu'à considérer comme une catastrophe effroyable pour le genre humain tout ce qui pourrait compromettre leur œuvre civilisatrice. Or, la Russie menace l'Inde en même temps que Constantinople ; la réalisation de ce double plan porterait l'Empire moscovite à un degré de puissance inouï et précipiterait l'Asie dans la barbarie ; il faut donc que toutes les puissances européennes se liguent pour l'entraver. Tout cela est évidemment exagéré. La Russie n'est pas aussi barbare que le prétend l'éminent écrivain et sa rivale est loin de posséder toutes les qualités d'assimilation des peuples conquis et de dévouement désintéressé qu'il lui prête complaisamment. Sans doute, l'Anglais est un merveilleux colonisateur, mais c'est lui faire trop d'honneur que de le croire préoccupé du souci d'élever l'Indien jusqu'à lui ; il l'exploite habilement, voilà tout. Sans doute aussi, l'auteur a raison de souhaiter et d'espérer la disparition des obscures et absurdes théogonies de l'Inde devant le christianisme apparaissant à ces peuples désabusés comme le triomphe de la vraie morale et de la liberté définitive; à ce sujet, il raille très agréablement la naïveté de Voltaire qui croyait à la pureté de la religion brahmanique ; mais en quoi le bigotisme anglican vaut-il mieux que l'orthodoxie russe ? M. Barthélemy Saint-Hilaire reconnaît d'ailleurs la supériorité des missions catholiques sur

les missions protestantes au double point de vue de leur organisation et des résultats obtenus ; il cite même l'appréciation très élogieuse d'un haut fonctionnaire anglais à propos du sublime dévouement de deux prêtres, établis sans ressources et sans appui au milieu de féroces tribus de l'intérieur ; et il se demande ensuite si des ministres protestants trouveraient la même tolérance et la même impartialité dans un pays soumis à des autorités catholiques. Il serait facile de lui répondre qu'en fait, dans les colonies françaises, les ministres des cultes dissidents, même étrangers, sont bien mieux traités par l'administration que les missionnaires français et catholiques ; c'est à tel point qu'on peut se demander s'il y a, dans nos colonies, des autorités catholiques. L'auteur lui-même ne se pique guère de respect pour notre religion, à en juger par sa comparaison irrespectueuse entre les pires superstitions des Hindous et les miracles de la Bienheureuse Marie Alacocque. Toutes ces considérations philosophiques sont entourées de longues et érudites dissertations sur les religions, les castes et les dialectes de l'Inde depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

6. — L'*Inde à fond de train,* de M. de Sabran-Pontevès, a le mérite de justifier son titre : c'est un livre d'amateur écrit à la hussarde selon les impressions fugitives que peut laisser un voyage trop rapide pour être bien sérieux. Qu'on en juge : en trois mois de congé, le jeune capitaine visite Port-Saïd, Aden, Ceylan, Pondichéry, Madras, Calcutta, Chandernagor, Darjeeling, Bénarès, Lucknow, Agra, Delhi, Lahore, Ulwar, Jeypore, Bombay. Il y a de quoi en être essoufflé ; aussi ne faut-il pas chercher dans ce livre une étude approfondie de la grande colonie anglaise. M. de Sabran en a cependant assez vu pour rapporter cette conviction qu'aussitôt maîtres d'une bonne base d'opérations, les Russes marcheront sur Hérat, et lanceront les Afghans sur l'Inde ; alors un immense soulèvement se produira sur tout le versant sud de l'Himalaya, de l'Indus à la Birmanie, et le mouvement insurrectionnel se propagera rapidement du nord au sud de la Péninsule. En attendant, à la faveur du calme profond qui règne dans le pays, notre voyageur a pu admirer à son aise et sans aucun risque les magnifiques palais et les splendides mosquées qui se mirent dans les eaux du fleuve sacré ; chemin faisant, il s'est même régalé de danses de bayadères qu'il décrit avec complaisance. On s'attend bien à ce qu'un hussard ne se scandalise pas facilement, et le beau sexe, quelque coloré que soit son teint, ne lui fait pas peur ; c'est dire que le livre n'est pas écrit pour les pensionnats de demoiselles, mais il est amusant, alerte, plein de bonne humeur. Une carte-itinéraire aide le lecteur à se reconnaître dans cette course vertigineuse.

7. — Tout autre est la manière de voyager de Mme de Ujfalvy-Bourdon ; femme d'un savant ethnologiste, elle accompagne son mari

dans ses explorations scientifiques. Cette fois, il s'agissait de poursuivre, dans leurs retraites presque inaccessibles, au fond des gorges sauvages qui creusent de véritables abîmes entre l'Himalaya et le Karakoroum, à des altitudes bien supérieures à celle du Mont Blanc, les farouches descendants de cette race aryenne qui couvrit l'Europe de ses migrations. Il y a double plaisir à lire un récit de voyage écrit par une femme : à la satisfaction causée par les descriptions de monuments grandioses et de paysages pittoresques s'ajoute un sentiment d'admiration pour les dangers affrontés et les fatigues supportées par un être habituellement frêle et timide. Et puis, les voyageuses ne voient pas les gens et les choses du même œil que les voyageurs ; elles éprouvent des impressions d'une nature différente et les content avec un charme particulier. Dans le cas qui nous occupe, on s'imagine aisément par quelles routes périlleuses cette intrépide amazone a dû s'élever jusqu'à ces glaciers des zones torrides qui offrent à leurs rares visiteurs les plus splendides spectacles ; les vallées du pays de Kachemir et du Baltistan sont bien rarement visitées par des Européens, aussi les observations faites par nos explorateurs ont-elles une réelle valeur scientifique ; une des plus curieuses est celle relative à l'usage de la polyandrie, ce qui fait faire à l'auteur cette réflexion un peu gauloise que c'est là le paradis des femmes. Le ménage fut parfaitement accueilli par le Maharadjah et par les autorités anglaises que Mme de Ujfalvy trouve bien supérieurs aux fonctionnaires russes qu'elle avait fréquentés au Turkestan dans un précédent voyage. Ce livre est intéressant, bien écrit, mais on y trouve des peintures de mœurs un peu risquées et l'esprit religieux laisse à désirer. Les gravures sont très belles ; la carte n'est qu'un croquis sans valeur.

8. — On sait que M. Castonnet des Fosses s'est voué tout spécialement à l'histoire des anciennes colonies de la France. Dans le volume que nous examinons, il dépeint la situation de nos possessions de l'Inde avant Dupleix. Le système des compagnies commerciales qui prévalait alors était avantageux en ce qu'il ne compromettait pas le gouvernement en cas d'insuccès et qu'il le dispensait des frais d'établissement, de colonisation et même de défense contre les ennemis du dehors; mais, d'autre part, les compagnies obéissaient trop souvent à des mobiles égoïstes, leurs visées étaient étroites et mesquines, leurs agents les plus honnêtes et les plus intelligents étaient presque toujours sacrifiés à des délations intéressées et rancunières. Dans cette longue période de tâtonnements, qui va de 1664 à 1742, les échecs furent plus fréquents que les succès, et, si l'on en recherche les causes, on voit que, dans l'Inde comme à Madagascar, elles tiennent surtout à l'incapacité des hommes auxquels la direction des affaires était confiée. Nos établissements prospérèrent sous les gouverneurs capables tels que

Martin, Lenoir, Dumas, dignes précurseurs de Dupleix. La conclusion de cette étude est donc qu'il importe avant tout de bien choisir les hommes qui doivent administrer les colonies, puis leur laisser une grande liberté d'action ; malheureusement, c'est précisément le contraire de ce que nous voyons faire aujourd'hui. Il est aussi à remarquer que jadis les religieux de tous ordres apportaient le concours le plus dévoué et le plus précieux aux agents de la compagnie, qui, de leur côté, avaient le bon esprit de faire souvent appel à leur expérience et à leurs lumières. Le meilleur gouverneur de Bourbon fut un capucin, le Père Bernardin. Malgré de nombreuses incorrections de style, le livre de M. Castonnet des Fosses est agréable à lire et rédigé dans un excellent esprit.

9. — Le Père Aubry n'était pas un missionnaire ordinaire ; avant d'aller évangéliser les infidèles, il avait professé la théologie au séminaire de Beauvais ; aussi avait-il emporté jusqu'aux confins les plus reculés de l'Empire Céleste le goût des fortes études et des spéculations philosophiques ; sa correspondance, publiée par les soins d'un ami dévoué, en porte profondément l'empreinte. Dans les lettres qu'il écrivait à sa famille, à des prêtres, à des religieuses, les détails relatifs à son apostolat sont, pour ainsi dire, noyés dans des dissertations sur la doctrine de saint Paul, sur les commentaires de saint Thomas, sur les œuvres de sainte Thérèse. La politique le passionne aussi et ses réflexions sur la situation dans laquelle il a laissé la France sont loin d'être consolantes ; il voit notre malheureux pays livré pour longtemps aux désastreuses influences des rationalistes et des matérialistes. Sa sévérité pour les hommes mêlés à nos luttes parlementaires est parfois excessive, et il se montre injuste envers le duc de Broglie qu'il juge plus coupable que M. Renan. Nous aimons mieux ses appréciations sur la civilisation chinoise si vantée par plusieurs de nos écrivains ; il n'y voit qu'une corruption plus ou moins raffinée, mais, en tout cas, dépourvue de toute valeur littéraire, philosophique ou artistique ; sans doute, chez les convertis, la religion chrétienne adoucit les mœurs, mais la race chinoise ne lui en paraît pas moins condamnée à une irrémédiable décadence. Peu s'en fallut que le Père Aubry ne reçût la palme du martyre dans une des villes les plus reculées du district confié à son apostolat ; s'il échappa miraculeusement à ce pressant danger, ce fut pour succomber peu à près aux fatigues endurées dans cette circonstance. Ce recueil de lettres très bien écrites et pleines des plus belles pensées est très bien édité par les soins de la Société de Saint-Augustin et forme un beau volume d'une valeur réelle ; cependant on aurait pu le rendre moins compact et plus accessible en élaguant bien des passages sans intérêt pour le gros du public ; il eût été bon aussi d'y joindre une carte du Kouy-Tchéou.

10. — L'auteur du *Journal d'un mandarin* n'est pas un Chinois, comme on pourrait le croire sur la foi du titre, mais bien un bon Français, fonctionnaire du Céleste Empire. Sa présence à Shang-Haï pendant que se poursuivaient les hostilités entre la France et la Chine l'a mis à même de voir de près les agissements de notre diplomatie dans ces difficiles conjonctures, et d'en apprécier les résultats; ses observations ont été publiées en leur temps dans le *Journal des Débats*, où elles ont fait sensation; réunies en volume elles offrent encore un intérêt très vif, mais absolument navrant. Ainsi que le dit l'auteur, il est impossible de pousser plus loin que ne l'ont fait les Français l'ingéniosité dans la maladresse. Sans doute la possession du Tonkin est d'un grand prix pour la France, en ce qu'elle lui assure, aux portes du grand Empire asiatique, une situation privilégiée; mais cette possession n'a de prix qu'à la condition d'entretenir avec cet Empire les meilleures relations; c'est ce que notre gouvernement a complètement perdu de vue. Il était bien facile cependant de ménager l'amour-propre très chatouilleux de la Chine, de « respecter sa face, » comme disent les mandarins; les Anglais nous montrent en Birmanie comment nous aurions dû agir au Tonkin: tout en s'emparant du pays, ils ont reconnu la suzeraineté du Fils du Ciel et laissent les autorités birmanes porter tous les cinq ans, comme par le passé, un petit tribut à Pékin. La Chine ne nous en demandait pas davantage, et, plutôt que de consentir à cette insignifiante formalité, nous avons préféré nous lancer dans une guerre meurtrière et ruineuse. Encore si nous avions su en retirer quelque avantage, mais l'auteur du *Journal d'un Mandarin* démontre sans peine que le traité de commerce conclu récemment par M. Cogordan est un marché de dupes. La Chine est, en ce moment, l'objet des plus vives compétitions; elle sent la nécessité de se donner un protecteur; l'Angleterre et l'Allemagne se disputent ce rôle lucratif et il est facile de voir, à certains signes, que la prépondérance de l'Angleterre, indiscutée jusqu'à ce jour, tend à s'affaiblir. Quant à la France, son action n'est représentée que par le protectorat des missions catholiques; encore cet instrument a-t-il failli lui échapper. L'auteur reconnaît que les missionnaires catholiques, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, sont de fermes appuis de l'influence française qu'ils font respecter par la dignité de leur vie et par l'activité de leur propagande. « Je ne serais venu à Shang-Haï, » dit-il, « que pour être convaincu de ce fait, que je n'aurais pas à regretter mon voyage. » — « N'y a-t-il donc plus de diplomates en France? » ajoute-t-il un peu plus loin. « Si, mais ils sont en disponibilité. » Comme on le voit, c'est là un livre sérieux, recommandable à tous les points de vue et qu'il faut consulter pour connaître la vérité sur la dernière guerre franco-chinoise..

11. — La thèse que soutient M. Léonce Détroyat, dans son livre sur les *Possessions françaises dans l'Indo-Chine,* se rapproche en certains points du *Journal d'un mandarin,* et s'en éloigne sur beaucoup d'autres. Le directeur de la *Liberté* est également d'avis que la possession du Tonkin n'aura de valeur pour la France qu'à la condition de vivre en bonne harmonie avec le Céleste Empire ; c'est là, en effet, un principe généralement admis aujourd'hui, et qui s'impose à l'attention de nos diplomates. Mais, plus radical que le correspondant du *Journal des Débats,* M. Détroyat estime que nous avons eu tort d'aller au Tonkin, et surtout de nous immiscer dans les affaires intérieures de l'Annam. Cependant il n'est pas partisan de l'évacuation, parce que la politique de recul est toujours dangereuse en face des gouvernements asiatiques ; il préconise un système intermédiaire entre l'évacuation et l'occupation, et qu'il appelle la liquidation : rendre à l'Annam son autonomie en ne gardant que les droits d'un protectorat très discret; ne conserver au Tonkin, sous notre administration directe, qu'une zone littorale comprenant la baie d'Along et les mines de houille de Hon-Gac, puis porter tous nos efforts vers le Laos qui est le pays de l'avenir ; il faudrait, au plus tôt, le mettre en relations directes et faciles avec nos possessions de Cochinchine et du Tonkin, et le soustraire à la suzeraineté nominale du royaume de Siam et aux envahissements des Hos, Chinois irréguliers. Quant à l'Annam lui-même, le mieux serait d'en confier la pacification aux soins du prince Hoang-Ke-Vien, partisan du roi détrôné par nous, en le nommant généralissime des armées annamites. A propos de ce personnage, M. Détroyat donne de piquants détails sur des pourparlers engagés entre lui et M. Paul Bert ; le prince offrait de se soumettre aux conditions suivantes : retrait des troupes et des résidents français et droit reconnu à la cour de Hué, d'expulser les missionnaires « congréganistes ; » le curieux, c'est que ce dernier point a fait rompre les négociations. Le résident général opportuniste se refusant obstinément à sanctionner en Indo-Chine ce qu'il avait hautement approuvé en France, l'auteur déplore amèrement le rejet de conditions qu'il ose qualifier d'honorables. Selon lui, l'influence des missionnaires est dangereuse, leurs tendances sont révolutionnaires, et le but de leur propagande n'est autre que de leur procurer puissance et richesse ! D'ailleurs, ajoute M. Détroyat, les progrès du christianisme ne sont nullement désirables ; ses dogmes ne sont en rien supérieurs à ceux des antiques religions de l'Asie dont ils procèdent, et Jésus-Christ n'a fait que copier servilement les anciens prophètes ! On croit rêver en entendant de telles absurdités. Et comment s'étonner après cela, de lire que Gambetta était le type accompli du patriotisme, et le général Millot le seul chef capable qui ait commandé au Tonkin ? Quand nous aurons ajouté que ces élucu-

brations sont exposées avec le décousu d'un pamphlet, et que l'auteur se contredit d'une page à l'autre, nous aurons mis nos lecteurs à même d'apprécier la valeur de cet ouvrage qui étonne de la part d'un écrivain habituellement aussi modéré que M. Léonce Détroyat.

12. — *Çà et là,* tel est bien le titre qui convient au livre décousu et original que vient de publier, sous le pseudonyme de Paul Branda, un officier supérieur de la marine française. Il est difficile d'en définir le plan ; c'est, en grande partie, un journal d'excursions variées dans le royaume de Cambodge, mais entrecoupé de morceaux très disparates traductions de documents officiels, maximes philosophiques, fables et légendes cambodgiennes. Ces divagations à travers les tristes vestiges d'une littérature puérile et corrompue ne sont généralement pas heureuses ; ce n'était pas la peine de traduire en français des morceaux d'une immoralité et d'un cynisme écœurants. En revanche, les souvenirs personnels de l'auteur sont souvent intéressants, mais ses jugements sont passionnés. Sans doute, le roi Norodon, despote sanguinaire et débauché, mérite peu de sympathie ; mais Paul Branda éprouve une trop visible satisfaction à flétrir dans sa personne le principe monarchique. Son aversion pour tout ce qui touche à la religion est plus marquée encore : il ne peut parler du bouddhisme et des bonzes sans en profiter pour injurier les prêtres et les moines catholiques ; il pousse l'inconvenance jusqu'à se permettre de grossières plaisanteries sur la captivité du saint pape Pie IX. De tels écarts de plume sont déplorables dans un livre où se trouvent des pages d'une incontestable valeur : le passage des rapides de Sambor par un torpilleur que dirigeait l'auteur en personne, est un trait d'audace des plus remarquables, et le récit qu'il en fait est saisissant ; avec une louable modestie, il en attribue presque tout le mérite à son subordonné, M. le lieutenant de vaisseau de Fésigny. Il faut louer aussi sans réserves la description des ruines d'Angkor ; c'est une peinture consciencieuse et dégagée des enthousiasmes de convention ; les beautés et les défauts de la singulière architecture khmère, qui demeure aujourd'hui encore une énigme archéologique indéchiffrable, sont froidement et judicieusement analysés. Singulier amalgame de bonnes et de mauvaises choses, telle est cette œuvre bizarre conçue par un cerveau mal équilibré.

13. — Après les deux livres que nous venons d'analyser, celui de M. J. Baudel repose et rafraîchit agréablement l'esprit. C'est un ouvrage édité avec luxe, quoique les gravures ne soient pas toutes parfaites, et qui peut très bien être donné en étrennes ou comme livre de prix aux jeunes gens des deux sexes ; ce n'est pas à dire que les personnes les plus sérieuses ne puissent le lire avec plaisir et même avec fruit. L'auteur est un enthousiaste admirateur de la ville d'Alger

et de ses environs qu'il décrit fort bien. Ses appréciations sont généralement exactes ; toutefois, il eût pu juger plus sévèrement la fatale loi Crémieux qui, profitant du désarroi de la guerre de 1870, naturalisa en bloc tous les Juifs d'Algérie. En revanche, M. Baudel regrette très justement que, dès la conquête, la France n'ait pas affirmé nettement en face des indigènes la grandeur de sa religion, en élevant dans Alger une cathédrale monumentale ; il déplore aussi l'interdiction des processions de la Fête-Dieu qui, sous le soleil d'Afrique, dans un cadre magnifique, avaient un éclat incomparable qui ravissait les spectateurs ; cette mise en scène grandiose, loin de blesser les susceptibilités des musulmans, excitait chez eux une sympathique et respectueuse curiosité. Voilà un beau et bon livre que nous pouvons enfin recommander sans aucune restriction.

14. — Il n'en est pas de même, malheureusement, de *l'Algérie qui s'en va;* M. le docteur Bernard est un fanatique de couleur locale qui ne recule pas devant des anecdotes, des scènes de mœurs, pittoresques sans doute, mais fortement scabreuses. L'auteur n'a pas les idées de tout le monde ; les bienfaits de la civilisation le touchent peu ; la vue d'un boulevard correctement aligné et bordé de belles maisons, de champs cultivés, d'un village prospère et peuplé de colons aisés l'exaspère ; les Français gâtent son Algérie et les Arabes réfractaires qui refusent de quitter le gourbi ou la tente ont toutes ses sympathies. A ses yeux, Biskra est déshonoré parce qu'on commence à y construire des villas pour les Anglais phtysiques ; il en veut particulièrement à l'eucalyptus et déclare gravement que l'envahissement de l'arbre australien sera l'une des plaies du pays. D'Alger, il ne veut voir que le quartier de la Casbah, dont il fait un tableau très animé, décrivant avec complaisance les danses lascives des almées et regrettant que l'autorité française ait cru devoir interdire, à cause de ses obscénités, le théâtre de Karagouss, le Guignol turc. Il parcourt ensuite la Kabylie à la recherche de vrais Kabyles et finit par échouer dans la cabane d'un Marseillais qui s'est fait musulman pour épouser une indigène ; cette aventure est très piquante et fort spirituellement contée. Toujours à la poursuite de la couleur locale, il se lance vers le sud en passant par Constantine ; dans cette ville, il assiste aux exercices vraiment démoniaques des Aïssaouas, qu'il décrit avec un réalisme et une verve à donner le cauchemar ; c'est là une page magistrale. On appréciera aussi ses peintures vivement colorées du désert et des oasis ; c'est là enfin que l'auteur peut se plonger à cœur joie dans la barbarie inviolée ; malgré les insectes qui pullulent, malgré les dangers courus sur des routes impossibles, malgré la température qui dépasse quarante degrés à l'ombre, il se sent dans son élément. On conçoit qu'avec ces dispositions d'esprit, notre voyageur ne puisse avoir sur la colonisa-

tion que des opinions quelque peu originales; il n'y a donc pas lieu de les discuter. Il n'est point hostile de parti pris à toute idée religieuse; c'est avec plaisir qu'il rencontre un aumônier militaire à Méchéria, dans l'extrême sud oranais, mais il cède à la tentation de se livrer à des plaisanteries faciles sur les petits Chinois de la Sainte-Enfance et les orphelinats du cardinal Lavigerie; il laisse échapper aussi une expression malheureuse en parlant d'un minaret « affublé d'une croix ». En somme, c'est un livre amusant, bien écrit, mais qui ne peut être laissé entre les mains des jeunes gens; les gravures, exécutées d'après des dessins de l'auteur, sont bonnes; le manque de carte se fait sentir.

15. — L'ouvrage de M. le capitaine Ancelle est un répertoire complet des explorations faites dans le bassin du Sénégal, depuis le périple d'Hannon jusqu'à la reconnaissance exécutée sur le Niger par la canonnière lancée à Bammakou. Après une rapide analyse des découvertes qu'ont faites les Arabes, les Portugais, les Anglais et les Français du xe au xviiie siècle, il conte avec plus de détails les aventures des voyageurs du xixe siècle : Mungo-Park, Mollien, René Caillé, les frères Landers, Raffenel, Léopold Panet, Hecquard, Richardson, Barth et Owerweg, le capitaine Vincent, Bou-el-Moghdad, Bourrel, Mage et Quintin, Alioun-Sal, Pascal, Paul Soleillet, Zweifel et Moustier, Aimé Olivier, le docteur Lenz, Jacquemart, Pietri, Monteil et Sorin, le capitaine Gallieni, Bayol et Noirot, le docteur Colin, Lenoir et les missions topographiques de 1880 à 1886. On voit par cette simple énumération quel vaste sujet a embrassé l'auteur; aussi avoue-t-il modestement qu'il a dû se borner à une sorte de revue bibliographique raisonnée des relations de voyages au Sénégal; son but est de faciliter les recherches et de guider les explorateurs à venir. On ne saurait trop louer le discernement avec lequel M. le capitaine Ancelle sait attribuer à chacun de ces nombreux explorateurs la part qui lui revient dans la grande œuvre de la pénétration au Soudan; aussi pourrait-on s'étonner qu'il soit aussi peu question du général Faidherbe à qui cependant, comme chacun le sait, en revient le principal mérite; la raison en est la modestie de l'éminent gouverneur qui a inspiré lui-même l'ouvrage et a signé la notice ethnographique qui lui sert d'introduction. Cet excellent travail d'érudition se recommande aux personnes qui prennent intérêt au développement de la domination française du Sénégal au Niger, mais ce n'est pas un livre de lecture courante; l'ampleur du sujet et l'abondance des matériaux n'ont pas permis d'éviter toute aridité dans le développement des récits.

16. — M. l'abbé Petitot, avec qui nous traversons l'Océan Atlantique, est un de ces missionnaires, plus nombreux qu'on ne croit, qui savent mener de front les labeurs de leur apostolat et les études scientifi-

ques ; d'excellents travaux ethnographiques lui ont valu de hautes récompenses décernées par les Sociétés de géographie de Paris et de Londres. La mission dont il a été chargé de 1862 à 1883 dans les régions les plus septentrionales du continent américain l'ont mis à même de faire d'intéressantes observations sur les peuplades esquimaudes qui parcourent ces tristes parages. Descendant successivement le fleuve Anderson et le fleuve Mackenzie vers leurs embouchures, il a tenté, à plusieurs reprises, tantôt l'été, tantôt l'hiver, d'atteindre les côtes de l'Océan Glacial ; mais il en fut chaque fois empêché par la mauvaise volonté persistante des sauvages qu'il avait pris pour guides. Du moins, a-t-il pu observer de près les mœurs de ces singuliers compagnons. Les Grands Esquimaux, tels que les dépeint M. l'abbé Petitot, sont bien les êtres les plus désagréables de la création : soupçonneux, cruels, vindicatifs, voleurs, immoraux, ils semblent réunir en eux tous les vices connus. Les Indiens Dindjié et Déné, qui occupent la zone contiguë, se sont adoucis sous l'influence bienfaisante du christianisme ; mais, jusqu'à ce jour, les Grands Esquimaux ont repoussé les missionnaires avec méfiance ; la patience et la mansuétude de M. l'abbé Petitot n'ont pu les apprivoiser. Cependant, il lui semblait, à sa dernière visite parmi eux, qu'une légère amélioration s'était produite et qu'un dernier effort pourrait triompher de leur obstination ; les ordres formels de son évêque l'empêchèrent d'y retourner. Le livre que nous examinons ne renferme qu'une faible partie du journal de voyage soigneusement tenu par ce missionnaire pendant les vingt années de son apostolat au cercle arctique ; le reste sera livré peu à peu à la publicité ; les pages sont écrites avec verve et bonne humeur, d'un style pittoresque ; les traits de mœurs et les anecdotes y abondent ; mais le savant missionnaire pousse parfois l'exactitude des détails jusqu'au réalisme. Ainsi qu'il le dit dans sa préface, cet ouvrage n'est point destiné à la jeunesse ; « les vertus humaines que ces hyperboréens possèdent ne sont point de celles que l'on propose à l'imitation de jeunes gens bien élevés, moraux et chrétiens. » Sans doute, suivant l'expression de l'auteur, un livre de voyages n'est pas une nouvelle édition de l'école des mœurs ; cependant nous estimons que M. l'abbé Petitot eût pu glisser un peu plus légèrement sur les traits d'impudeur dont il a été témoin, et qui l'ont soumis, lui ministre de Dieu, à de bien singulières épreuves. Les gravures sont assez bonnes ; la carte avec tracés d'itinéraires est digne d'un lauréat des Sociétés de géographie.

17. — M. Albert Tissandier est le frère et le collaborateur du savant directeur du journal *La Nature ;* il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans son livre force détails techniques et statistiques sur les chefs-d'œuvre de l'industrie américaine. A New-York, il décrit avec intérêt

les chemins de fer aériens, le célèbre pont de Brooklyn, les applications de la lumière électrique ; à Philadelphie, ce sont la curieuse organisation des grands magasins et l'usine Baldwin qui sollicitent son attention ; à Pittsburg et à Cincinnati, le gaz naturel et le pétrole ; à Saint-Louis, le pont gigantesque audacieusement jeté sur le Mississipi ; à Leadville, les mines d'argent. Il visite également le pays des Mormons, et admire chez eux l'aménité de caractère et la sincérité des convictions religieuses. Après avoir exploré les pittoresques *cañons* de Kanab et de l'Arizona, il remonte à San Francisco dont il décrit le quartier chinois. Il nous fait connaître ensuite Mariposa et sa forêt d'arbres géants, les mines d'or de Nevada-City, le parc national de Yellowstone et ses geysers, Minneapolis et ses moulins, Chicago et ses prodigieux abattoirs, Détroit et le lac Saint-Clair ; Boston et ses parcs, l'Université de Cambridge, le mont Washington. A peine rentré en France, après ce laborieux voyage, M. Tissandier repart avec un entrepreneur du canal de Panama et fait partie de cette caravane composée d'éléments très variés que M. de Lesseps entraînait dans l'isthme pour constater le degré d'avancement des travaux. Comme M. de Molinari, dont nous analysions l'ouvrage il y a six mois, M. Tissandier affirme que l'entreprise marche à souhait. De Panama, il traverse l'Amérique du nord et va visiter en plein hiver les cataractes du Niagara qu'il avait déjà vues en été ; sa double description de cette merveille naturelle qu'il a contemplée sous des aspects bien différents est très intéressante et couronne dignement ce beau volume, où les notions scientifiques alternent agréablement avec les anecdotes amusantes. Parfaitement édité, orné de bonnes cartes-itinéraires et de belles gravures, écrit d'un style clair et correct, il convient très bien pour les jeunes gens portés aux lectures instructives et assez sérieuses.

18. — Plus court et aussi moins étendu a été le voyage quasi-officiel de M. Ch. Bigot, qui s'est fait l'historiographe de la délégation présidée par l'infatigable M. de Lesseps et chargée de représenter la France à l'inauguration de la fameuse statue de Bartholdi, la *Liberté éclairant le monde*. Le départ eut lieu le 16 octobre ; la saison était peu favorable et les infortunés délégués eurent à souffrir de l'inclémence du temps. Cependant l'abaissement de la température ne refroidit nullement l'accueil fait aux voyageurs par la cité impériale et les journées ne suffisaient pas aux fêtes organisées en leur honneur. Il y eut naturellement force banquets, agrémentés d'inévitables discours de circonstance. Parmi les orateurs les plus applaudis, M. Bigot cite M. Coudert, Français d'origine, Américain de naissance, et s'étonne naïvement de rencontrer chez lui les convictions républicaines unies à la foi catholique la plus ardente. Il en profite pour faire la leçon aux catholiques français en les invitant à prendre modèle sur leurs coreligionnaires américains ;

il est facile de lui répliquer que ce serait bien plutôt à nos gouvernants d'aller apprendre en Amérique le vrai libéralisme et la tolérance religieuse ; n'a-t-il pas vu lui-même la grande République associer la religion à ses fêtes, et spécialement à l'inauguration de la statue de Bartholdi ? Qu'on nous donne la liberté comme en Amérique et l'on verra chez nous des catholiques républicains. Une autre naïveté de M. Bigot, c'est sa joie d'entendre l'air de la Marseillaise accueillir partout la délégation, ce qui, suivant lui, aurait bien fait souffrir un réactionnaire ! Mais, pas du tout, cher Monsieur, nous savons très bien que la Marseillaise est, pour le moment, l'air national de la France, et nous ne saurions nous étonner que les étrangers fissent entendre, dans une cérémonie officielle où flotte le drapeau tricolore, ses accents plus ou moins sympathiques. On voit dans quel esprit est conçu ce compte rendu qui ne manque cependant pas de valeur. Le séjour de M. Bigot à New-York a été certainement trop court pour qu'il pût étudier sérieusement les mœurs et les institutions ; cependant il a pu recueillir un renseignement d'un grand intérêt d'actualité. En visitant le City-College, établissement municipal d'instruction, il a remarqué que les élèves n'abordent l'étude du latin qu'à quatorze ans et qu'ils apprennent cette langue en quatre ans. Le système adopté dans ce collège lui a paru avec raison bien supérieur à ce qui a lieu chez nous : à la fin de chaque année d'études, les élèves passent des examens sérieux ; ceux qui n'y obtiennent pas des notes suffisantes sont admis à redoubler la classe, mais, si l'épreuve renouvelée un an après ne leur est pas favorable, ils sont impitoyablement renvoyés dans leurs familles. Il est évident qu'on évite ainsi d'abrutir inutilement de jeunes intelligences insuffisamment développées, de former pour l'avenir une armée de cancres déclassés qui ne peuvent arriver à rien, et aussi de faire dépenser en pure perte l'argent que les parents ont économisé péniblement pour l'éducation de leurs enfants. Si M. Bigot s'était borné à nous faire part d'observations de ce genre, nous n'aurions eu qu'à louer son livre sans réserves.

19. — Il est rare que nous passions une année sans avoir à rendre compte d'un nouveau livre de M. E. Cotteau. Cette fois, l'infatigable voyageur se borne à rééditer le récit de ses deux premiers voyages, de simples promenades d'essai à travers les deux Amériques, datant de dix années déjà. En une première campagne, il a traversé successivement le Canada et les États-Unis ; pour la seconde, après les relâches ordinaires de Lisbonne et de Dakar, il a visité par mer Rio-de-Janeiro, l'estuaire de la Plata, le détroit de Magellan, les côtes du Chili, de la Bolivie, du Pérou, de l'Équateur, puis a franchi en chemin de fer l'isthme de Panama et effectué son retour en France par la Colombie et les Antilles. Bien que M. Cotteau montre, dès ce premier essai, les

qualités d'observation et de narration qui l'ont fait hautement apprécier du public, nous préférons de beaucoup ses nouveaux volumes, et notamment le récit de son voyage en Chine et au Japon que nous avons recommandé il y a deux ans. Irréprochable au point de vue moral, l'ouvrage dont nous nous occupons laisse, en un passage, percer un scepticisme religieux dont l'auteur a heureusement rappelé depuis lors. En visitant le collège Girard, fondé par un Français à Philadelphie, M. Cotteau paraît trouver tout naturel que l'entrée en soit interdite aux ministres de tous les cultes; il aurait mieux fait d'insérer dans cette nouvelle édition un mot de blâme pour cette exclusion systématique de tout enseignement religieux.

20. — M. Ernest Michel rivalise avec M. Cotteau comme *globe-trotter;* il l'emporte même peut-être en ce qu'il a fait deux fois le tour du monde. Dans un premier voyage, il avait vu le Canada, les États-Unis, le Japon, la Chine et les Indes; dans le second, il a visité, sans reprendre haleine, le Sénégal, le Brésil, l'Uruguay, la République Argentine, le Chili, le Pérou, l'Équateur, Panama, les Antilles, le Mexique, les îles Sandwich, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie, l'Australie, la Nouvelle-Calédonie, l'île Maurice, la Réunion, les Seychelles, Aden, l'Égypte et la Palestine. Le récit de cette prodigieuse campagne ne remplira pas moins de trois forts volumes, dont le premier seulement a paru. M. Michel, possesseur de quelque fortune, ne croit pas pouvoir en faire un meilleur usage qu'en parcourant le monde pour son instruction et celle des autres; chez lui, c'est une véritable passion et, dans sa préface, il s'attache à persuader aux jeunes gens que rien n'est plus propre à développer chez eux les forces du corps et les dons de l'esprit. Il y détaille avec soin les dispositions à prendre pour tirer de ses voyages le plus de fruit possible et trace quelques itinéraires en exprimant le vœu que les compagnies de chemin de fer et de navigation offrent aux touristes toutes les facilités possibles pour les parcourir. Ce qui caractérise M. Michel, c'est qu'il voyage en chrétien convaincu et ardent, visitant surtout les établissements religieux; il s'intéresse spécialement aux conférences de Saint-Vincent de Paul, et en provoque la fondation là où elles n'existent pas encore. La rencontre d'un professeur enseignant l'athéisme lui inspire cette réflexion bien juste et bien profonde, hélas! : « Il a fait ainsi plus de tort à son pays que s'il avait perdu plusieurs batailles; car une génération athée aura beaucoup à souffrir et ne sera ramenée à la foi que par la souffrance. »

M. Michel a fait aussi des observations d'autre nature. Au Brésil, il remarque que l'étroitesse des vues de l'administration arrête le développement des précieuses ressources qu'offre ce vaste empire. En Uruguay, dans la République Argentine, et généralement dans les Etats constitués sur les ruines de la domination espagnole, les guerres

civiles ont ruiné l'industrie et entravé les progrès de la civilisation; le Chili fait exception : là, on trouve une race plus virile, mais portée à opprimer les Indiens et à les maintenir dans une condition misérable. C'est surtout au Pérou que M. Michel constate les tristes fruits de l'avide exploitation des peuples vaincus par un conquérant que les richesses trop facilement acquises ont promptement corrompu; le clergé lui-même n'a pas résisté à cette décadence morale qui explique les revers de la dernière guerre contre le Chili. Touchant à tant de sujets différents, il n'est pas surprenant qu'il soit échappé à notre auteur quelques légères erreurs; c'est ainsi qu'il confond la coca du Pérou avec le bétel que mâchent les Indo-Chinois. Ce n'en est pas moins un excellent livre recommandable à tous les points de vue et qui peut être mis entre toutes les mains. Les gravures sont médiocres, quoique faites d'après des photographies, et le manque de carte se fait regretter.

21. — M. Wenz est un touriste amateur qui, sans prétention à la science ni à la littérature, conte fidèlement ses impressions de voyage. Fils d'un manufacturier de Reims, il s'est proposé d'aller acquérir en Australie, pays d'élevage des moutons, les connaissances techniques qui pourront lui servir dans l'industrie à laquelle il se destine. Une fois résolu à se transporter aux antipodes, il s'est dit qu'autant valait faire le tour du monde et visiter, chemin faisant, le plus de pays possible. Voilà les bons principes de M. E. Michel mis en pratique de la manière la plus satisfaisante; espérons que cet exemple sera suivi par d'autres. Après avoir franchi l'Atlantique, M. Wenz débarque à New-York et se rend à San-Francisco en admirant au passage les chutes du Niagara. Il s'agit maintenant de traverser l'Océan Pacifique; des relâches sont indiquées à Honolulu, aux îles Samoa, à la Nouvelle-Zélande, d'où il est facile de gagner l'Australie, qui est en somme le but du voyage : en effet, M. Wenz y séjourne assez de temps pour assister à la tonte des moutons dans quelques stations des quatters et se procurer d'honnêtes divertissements tels que la chasse au kangourou, qui est, paraît-il, un animal nuisible. Après avoir repassé par la Nouvelle-Zélande, il se transporte dans l'Inde qu'il traverse de Bombay à Calcutta avec de courts arrêts à Baroda, Ahmedabad, Jeypore, Delhi, Agra, Lucknow, Bénarès, sans oublier le pittoresque sanatorium de Darjeeling sur les contreforts de l'Himalaya. Le retour s'effectue par Ceylan, Aden et l'Égypte, où l'auteur ne manque pas d'aller contempler les ruines monumentales de Thèbes aux cent portes. Ce long itinéraire ayant été parcouru en moins d'une année, on ne peut exiger de M. Wenz des observations bien approfondies; il ne peut que reproduire des impressions très superficielles, donner des vues d'ensemble et quelques descriptions des monuments les plus remarquables. Son

style est simple, correct, toujours châtié; rien, dans ce livre un peu froid et monotone, ne peut offusquer la morale la plus scrupuleuse; quant aux sentiments religieux de l'auteur, il est impossible de les apprécier, tant il met de soin à les dissimuler; il en résulte même une sorte de gêne qui pèse sur l'esprit du lecteur et l'empêche de sympathiser avec un compagnon de route aussi réservé. Bien que M. Wenz dise qu'il avait emporté un appareil de photographie, il n'a orné son récit d'aucune gravure; pas de carte non plus.

22. — On pourrait croire, d'après son titre, que l'ouvrage de M. Alcan est une étude ethnographique sur les peuples anthropophages de l'Océanie; il n'en est rien cependant; c'est mieux qu'une étude scientifique, c'est un livre de haute édification. Pour bien comprendre le point de départ de l'auteur il faut se rappeler que le commandant Marceau, capitaine de frégate et chrétien fervent, quitta le service militaire en 1846 pour prendre le commandement de « l'Arche d'alliance, » navire consacré au transport et au ravitaillement des missionnaires dans les archipels de l'Océan Pacifique. C'est d'après les notes laissées par un des officiers du bord que M. Alcan a entrepris de faire connaître l'état de barbarie où les premiers apôtres du christianisme en Océanie trouvèrent les malheureux insulaires, livrés jusqu'alors à leurs mauvais instincts. On ne peut se figurer, sans avoir lu ces pages, les difficultés que les ouvriers de la première heure eurent à surmonter, les périls qu'ils durent affronter; là, comme partout, le sang des martyrs fut une semence féconde d'où le christianisme finit par sortir triomphant. Des femmes intrépides voulurent concourir à l'œuvre d'évangélisation, et ce fut également Marceau qui conduisit sur son navire la fondatrice de l'institut de Notre-Dame des Missions. Après avoir dépeint en traits saisissants les scènes de barbarie auxquelles durent assister les ministres de l'Évangile nouvellement débarqués sur ces terres lointaines, M. Alcan expose, à l'aide de nombreuses correspondances, la situation florissante des chrétientés qui n'ont plus guère aujourd'hui qu'à lutter pied à pied contre les sourdes intrigues des ministres protestants. Cet excellent ouvrage remplit parfaitement son but, qui est de prouver aux esprits sceptiques que l'existence de souffrances et de privations des missionnaires n'est pas vaine; elle trouve sa justification dans les résultats obtenus qui peuvent se résumer ainsi : conversion des plus féroces cannibales en hommes honnêtes, soumis, vraiment civilisés. Nous ne lui ferons qu'un reproche : le manque de méthode et d'ordre chronologique dans l'exposé des faits produit un peu de confusion et rend l'intelligence du récit assez difficile, surtout pour des lecteurs peu versés dans les sciences géographiques et l'histoire des missions catholiques.

COMTE DE BIZEMONT.

JURISPRUDENCE

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. Glasson, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris. Tome Ier : *La Gaule celtique; La Gaule romaine.* Paris, F. Pichon, 1887, in-8 de VIII-592 p. — Prix : 10 fr.

De toutes les protestations, la meilleure et la plus probante est encore celle qui résulte du fait. Il y a un an environ, un jeune professeur au Collège de France, M. Flach, livrait à la publicité le premier volume d'un travail de longue haleine, au début duquel nous avons été fort surpris de rencontrer la phrase suivante : « On me concédera, en tout cas, que l'organisation actuelle de nos écoles élève un obstacle presque insurmontable à l'éclosion d'œuvres historiques de grande portée. » A l'entendre, les obligations professionnelles paralysent chez nous, contrairement à ce qui se passe de l'autre côté du Rhin, les efforts du maître, en stérilisant ses facultés. « Toute recherche approfondie sur un point de détail, » écrit-il un peu plus loin, « toute étude longue, minutieuse, des documents lui est interdite, car il doit marcher, il ne peut s'appesantir. L'horizon demeure borné, l'enseignement demeure élémentaire. Espère-t-on qu'une véritable histoire de notre droit national sorte jamais de là?... » Grâce à la belle entreprise de M. Glasson, on commence, tout au moins, à n'en plus désespérer. Son excellent livre permet dès aujourd'hui à nos écoles de droit de n'avoir plus rien à envier à l'Allemagne et au Collège de France.

Empressons-nous de l'ajouter, en effet : l'œuvre nouvelle, dont l'éminent professeur est en voie de doter la science française, n'a pas pour unique mérite d'arriver à son heure. D'autres qualités intrinsèques la distinguent et la rendent, selon nous, absolument remarquable.

On ne peut, tout d'abord, s'empêcher d'être frappé de l'art avec lequel M. Glasson a su mettre à profit des matériaux et des monuments dont la multiplicité presque innombrable et dont l'extrême variété sont certes bien faites pour effrayer et rebuter la science la plus patiente et la plus opiniâtre du plus érudit des chercheurs. Géographie, anthropologie, ethnographie, sociologie, linguistique, histoire politique et ecclésiastique, littérature, philologie, jurisprudence civile, canonique, droit criminel, économie politique, épigraphie, etc., tout a été mis à contribution et utilisé avec une clarté, une sûreté, une précision et une netteté de vues extraordinaires. Dans cet immense travail de généralisation et de condensation qui, dans le premier volume (l'ouvrage complet doit en avoir six ou sept) embrasse les temps préhistoriques jusqu'à l'invasion des Barbares, le savant auteur a dû, en dehors des problèmes d'ordre purement juridique, s'attaquer aux

matières les plus diverses. Chacune d'elles ayant été l'objet de travaux considérables, il a fallu en opérer le dépouillement, en faire la comparaison et la critique, avant de pouvoir porter un jugement et formuler une opinion sur des questions dont la délicatesse même entretient encore sa division parmi les spécialistes.

L'*Histoire du droit et des institutions de la France* n'est que le développement du plan que M. Glasson a conçu depuis longtemps, de rapprocher les trois législations française, anglaise et normande, et d'établir entre elles un parallèle destiné à en mieux faire ressortir les caractères originaux. Elle est le digne pendant de l'*Histoire du droit et des institutions de l'Angleterre*, que l'Académie des sciences morales et politiques a si justement couronnée. Composée suivant une méthode identique à celle qui avait été adoptée pour le droit anglais, elle se divise comme elle en un certain nombre de périodes, chacune d'elles comprenant plusieurs chapitres. Ce système, sans doute, a l'inconvénient « d'obliger l'historien à fractionner l'étude du développement des institutions. » M. Glasson le reconnaît volontiers; s'il l'a néanmoins maintenu, c'est que, seul, il convient à un exposé d'ensemble des institutions étudiées dans leurs rapports réciproques durant chacune des grandes phases de notre évolution historique : les temps celtiques, la domination romaine, l'Empire franc, la Féodalité, la Monarchie absolue, la Révolution, l'époque contemporaine.

Au demeurant, grâce à la symétrie des divisions et à la répétition des mêmes rubriques dans chaque période, rien n'est plus aisé, pour qui veut suivre les transformations d'une seule institution à travers les âges, que d'en raccorder les tronçons épars. Les raisons apportées par l'auteur pour justifier son plan nous semblent assez plausibles pour lui épargner toute critique sur ce point. (Voyez l'*Avertissement.*)

Après une courte *Introduction,* où se trouve très succinctement résumé ce que nous savons sur les époques préhistoriques et sur la formation de la nation française, l'auteur entre de plain-pied dans son sujet; deux parties suffisent à l'épuiser. Elles sont relatives à la Gaule avant la domination romaine et à l'époque gallo-romaine. Ainsi qu'il l'expose lui-même d'une manière fort logique, la division la plus simple du droit est celle qui est renouvelée des Romains et qui consiste à se distinguer en droit public et en droit privé, l'un organisant l'État, l'autre concernant la famille et les personnes. Chacun de ces deux droits ayant besoin de sanction, voilà, de suite, engendrée l'idée de tribunaux, de la procédure et des peines. Telles sont les notions à la fois simples et naturelles auxquelles se ramène la division en chapitres, et cette seule donnée suffit pour montrer les liens qui existent entre eux. Les grands faits qui ouvrent une période sont tout d'abord l'objet d'une analyse succincte; puis les sources du droit et des institutions de ce temps

attirent l'attention de M. Glasson, qui s'attache à les faire connaître avec une sollicitude marquée. Il s'occupe ensuite de l'État et de ses institutions politiques ou administratives qui en dépendent, divisions de l'État, assemblées, régime municipal, armée, etc. Le droit civil est étudié à son tour relativement à la condition des personnes, à l'organisation de la famille, au régime des biens. L'État, la famille et l'individu une fois connus, il se demande et recherche de quelle manière leurs droits sont garantis, ce qui l'amène à passer successivement en revue l'organisation judiciaire, la procédure civile ou criminelle, le droit pénal. Après avoir parcouru les différentes branches du droit, l'auteur n'a garde d'oublier de nous entretenir du rôle de l'Église, qui tantôt a formé un État dans l'État, qui, d'autres fois, a fait partie intégrante de l'État, et qui à toutes les époques a eu une influence si considérable sur l'ensemble des destinées humaines. Enfin, pour que son cadre soit harmonieusement rempli, de même qu'il nous a initiés en traits rapides aux événements qui ont préparé une période, il a de même l'heureuse idée de terminer en nous montrant, en quelques mots, ceux qui ont amené son déclin ou précipité sa chute.

Tel est, rapidement esquissé, le plan du premier volume de l'*Histoire du droit et des institutions de la France*. Si l'on essaie de porter sur lui un jugement d'ensemble, ce ne sera que justice d'affirmer que si, sans doute, il ne contient pas grande nouveauté, disons même que s'il semble que son auteur ne soit pas toujours remonté directement aux sources, qu'il lui soit arrivé de commettre quelques anachronismes (voy., par exemple, p. 92), de risquer quelques doctrines contestables (p. 104), de donner prise à la critique par des théories discutables d'ethnographie (p. 30 et suiv., 54, etc), du moins, possède-t-il au plus haut degré cette qualité trop rare d'être un précieux instrument de travail : conscience et science ont présidé à sa confection; aussi, en nous dotant de ce beau livre, M. Glasson s'est-il acquis un titre de plus à notre reconnaissance. Espérons que la suite de ses studieuses recherches ne tardera pas à l'augmenter encore. X.

SCIENCES ET ARTS

Le Socialisme considéré au point de vue du droit naturel, par Louis Halleux, avocat à Bruges. Bruges, Beyaert-Storie, 1887, in-8 de 128 p.

Au milieu des douloureuses agitations qui ébranlent la Belgique, M. Louis Halleux a pensé à bon droit qu'il ne fallait pas se borner à étudier les théories socialistes au point de vue des faits et de l'impossibilité de leur réalisation pratique. Car les malheureux qui souffrent imagineront toujours que la force de l'État ou les transformations sociales rendront possible demain ce qui ne l'est pas aujourd'hui.

L'honneur de l'esprit humain est d'être affamé de justice, de n'être satisfait que par des considérations tirées du droit. Se plaçant à ce point de vue, le jeune jurisconsulte belge étudie les principes du collectivisme qui est le système socialiste en vogue sur le continent européen, depuis Karl Marx, et il justifie contre lui le principe de la propriété et ses principales applications. Ses démonstrations sont excellentes : nous regrettons seulement qu'il n'ait pas serré de plus près les sophismes du socialiste américain Henri George, qui, admettant l'appropriation privée des capitaux mobiliers, prétend que le droit de propriété ne peut s'étendre sur le sol. C'est le sophisme qui agite aujourd'hui toute la race irlandaise en Amérique et dans les îles britanniques. Mais, dans une nouvelle édition, M. Louis Halleux comblera cette lacune.

La partie la plus remarquable de son livre est celle où il examine les différentes erreurs qui ont cours dans le monde ouvrier et parfois aussi chez les personnes de bonne volonté qui abordent les sujets économiques sans préparation suffisante : le produit intégral au travailleur, le droit au secours, le droit au travail, la participation aux bénéfices, la fixation par la loi du nombre des heures de travail et des salaires, l'impôt progressif, la suppression des impôts de consommation, etc. A cette occasion, l'auteur étudie à fond les principes du droit naturel et leur application au contrat de travail et les conditions morales dans lesquelles le jeu de l'offre et de la demande doit s'appliquer. Non seulement l'influence des offres et des demandes sur les salaires est un fait indéniable, mais c'est, dans beaucoup de cas, le moyen le plus juste de fixer le prix réel du travail. Seulement les parties sont obligées de tenir compte de certains éléments moraux que le droit naturel indique. A ce sujet nous signalerons une remarquable dissertation insérée dans un ouvrage que cite souvent M. Halleux, *Notre droit national et la Révolution* (par l'abbé de Gryse, t. I, p. 229 à 260). Nous engageons vivement les catholiques zélés qui traitent la question ouvrière, à un point de vue sentimental, à étudier la savante analyse de théologie morale qu'elle contient.

M. Halleux s'est inspiré souvent de cet ouvrage et aussi de ceux de M. Ch. Périn, l'illustre professeur de Louvain, et de son successeur, M. Brants. C'est dire que ses idées économiques sont toujours exactes, et qu'il possède admirablement les principes de droit naturel qui doivent dominer l'économie politique. Il termine son volume en étudiant les relations du socialisme avec le libéralisme rationaliste, et en montrant l'Église comme pouvant seule arrêter l'essor du socialisme par ses œuvres charitables, sa doctrine et son action sociale.

X. X.

Le Transport par les chemins de fer, par ARTHUR-T. HADLEY, traduit par A. RAFFALOVICH et L. GUÉRIN, précédé d'une préface par Arthur Raffalovich. Paris, Guillaumin, 1887, in-8 de XVII-391 p. — Prix : 7 fr.

M. Arthur-T. Hadley, professeur de science politique à Yale Collège, est un économiste qui a une façon originale de mettre en lumière les questions qu'il traite. Son étude, consciencieuse et substantielle, présente, sous une forme aussi simple que précise, l'histoire et les procédés d'exploitation des chemins de fer tant aux États-Unis que dans les principaux États du Monde, y compris la France. Sobre de commentaires, l'auteur se contente en général d'exposer les faits avec beaucoup d'impartialité, puis il les récapitule et les compare de façon à faire ressortir clairement leurs résultats, faisant ainsi découler la théorie de la pratique et amenant le lecteur à formuler lui-même son jugement. Les quatorze chapitres dont se compose l'ouvrage ne peuvent trouver une analyse, même sommaire, dans un compte rendu du cadre de celui-ci ; nous le regrettons, car ils sont tous intéressants. Nous devons des mentions particulières : 1° au chapitre consacré à la concurrence dans l'industrie des chemins de fer, où sont exposées des définitions heureuses de la libre concurrence et de son opposé, le monopole, considéré sous ses trois formes : légale, naturelle et industrielle ; ce chapitre contient des idées neuves dont l'application serait certainement féconde en résultats heureux pour le commerce et l'industrie ; 2° au chapitre des tarifs différentiels, si controversés et légalement si peu controversables ; ce chapitre est en outre complété par un appendice dans lequel M. A. Raffalovich démontre d'une manière savante certaine formule graphique basée sur les applications de la géométrie analytique, pour la solution de toutes les questions de tarifs à base différentielle ; 3° enfin, au chapitre relatif à l'exploitation des chemins de fer par les administrations d'État, dont l'auteur n'est pas du tout partisan : à aucun prix il ne veut d'immixtion gouvernementale dans le domaine industriel. Le socialisme d'État ne compte pas d'adversaire plus décidé que M. Hadley qui, sans merci et à l'aide de la brutale éloquence des chiffres, le bat en brèche avec un véritable talent. Pour le préfacier, M. A. Raffalovich, le socialisme d'État est aussi le « grand coupable » qui rompt l'équilibre des budgets européens et qui, à échéance plus ou moins longue, finira par ruiner les finances publiques, si l'on n'y prend garde en se hâtant d'apporter une grande modération à l'exécution du programme des grands travaux publics. La question revêt en France un caractère particulier d'actualité, et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir économique de notre réseau national liront avec fruit l'excellent travail de M. A.-T. Hadley. D. M.

Les Hypothèses cosmogoniques. *Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes, suivi de la traduction de la « Théorie du Ciel, » de Kant*, par E. Wolf, membre de l'Institut, astronome de l'Observatoire. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8 de XIII-255 p. — Prix : 6 fr. 50.

La question des hypothèses cosmogoniques est très en faveur depuis quelques années parmi les hommes de science comme auprès du public. Après l'ouvrage de M. Faye sur l'*Origine des mondes*, dont nous avons rendu compte ici, et dont deux éditions à court intervalle n'ont pas épuisé le succès, voici qu'un autre savant astronome aborde la même recherche, avec une méthode et des idées sensiblement différentes. M. Wolf laisse de côté ce qui n'a pour nous qu'un intérêt historique ; il prend la question au premier essai vraiment scientifique, celui de Kant. Il expose et discute avec grand soin les vues du philosophe de Königsberg. Mais c'est surtout la théorie de Laplace qu'il s'attache à faire connaître avec les quelques variations qu'elle a éprouvées dans l'esprit de son auteur, et surtout avec les compléments et les modifications que divers savants y ont apportés depuis lors. Sans méconnaître l'importance des difficultés qu'elle rencontre, des obscurités qu'elle laisse subsister, M. Wolf pense que cette théorie est encore aujourd'hui celle qui rend le mieux compte de la formation du système solaire. Il la considère comme supérieure à celle de M. Faye, qu'il expose ensuite et qui présente, selon lui, les mêmes difficultés et offre en moins certains avantages.

Nous disons à dessein la théorie et non l'hypothèse, car il nous est impossible de voir dans les travaux de Laplace et de ses commentateurs et dans ceux de M. Faye des hypothèses distinctes. Le point de départ est le même, les conséquences seulement, ou du moins certaines conséquences sont déduites différemment, ce que comporte très bien une question si vaste, si compliquée, qu'il est impossible actuellement, et pour longtemps encore sans aucun doute, de traiter par voie de déduction mathématique rigoureuse.

On n'attend pas de nous que nous nous prononcions entre les éminents champions des deux théories concurrentes. D'ailleurs, à parler franchement, l'inconnu dans ces questions domine tellement le connu, les déductions sont si délicates et si incertaines, qu'il nous paraît fort difficile d'arriver à une conviction bien assise. On est même surpris quelquefois de voir des hommes d'une aussi haute valeur scientifique s'arrêter devant des considérations intéressantes sans doute comme aperçus, mais qu'on ne peut regarder comme des résultats scientifiques sérieux. Ainsi, M. Wolf revient à plusieurs reprises sur une prétendue discordance entre les calculs de l'astronomie qui n'attribuent au système solaire qu'une durée d'environ vingt millions d'années, et ceux de la géologie qui en exigeraient au moins cent. Mais ces calculs supposent, et M. Wolf en fait la remarque, que la dépense de chaleur

du soleil et la vitesse de formation des terrains ont été approximativement les mêmes pendant ces millions d'années et à notre époque. Or, c'est là une hypothèse tellement arbitraire, qu'il est bien permis de ne pas s'en préoccuper beaucoup. Que dirait-on d'un statisticien qui, sachant combien il se publie actuellement de volumes dans une année, calculerait d'après cette base le nombre de ceux qui ont paru depuis la guerre de Troie ? Son procédé pourtant ne serait pas beaucoup moins scientifique. Pour nous, si tant est qu'on puisse légitimement tirer quelque chose de pareils calculs, nous verrions bien plutôt dans le rapprochement des nombres que nous venons de citer une vérification qu'un désaccord.

Les études de M. Wolf ont paru d'abord, pour la plus grande partie, dans le *Bulletin astronomique* de M. Tisserand ; on ne sera donc pas surpris si elles ont un caractère un peu plus technique que l'ouvrage de M. Faye ; appuyé d'ailleurs sur un grand nombre de travaux antérieurs, l'auteur entre plus avant dans l'analyse des phénomènes et dans les explications mathématiques. Il ne suppose cependant chez son lecteur que des connaissances générales en mathématiques et en physique qui sont aujourd'hui très répandues, et, sauf à le croire quelquefois sur parole, tout homme instruit peut, croyons-nous, aborder la lecture de son ouvrage. Cette lecture est indispensable à quiconque veut connaître exactement le point précis où en est aujourd'hui cette grande question.

M. Wolf a eu l'heureuse idée de joindre à son exposé la traduction de la *Théorie du ciel*, de Kant, ouvrage remarquable, maintes fois cité de nos jours, et cependant peu connu et difficile à se procurer. Il appelle lui-même avec raison l'attention du lecteur sur la préface dans laquelle Kant a fait justice, dit-il, des objections qu'une fausse philosophie peut élever contre les efforts par lesquels la science cherche à expliquer l'œuvre que Dieu a livrée à nos discussions et qui, à ce titre, devrait être celle de tous les traités de cosmogonie. E. VICAIRE.

L'Art équestre. *Traité de haute-école d'équitation.* Iconographie des allures et des changements d'allures, à l'usage des écoles de cavalerie, des haras, des écoles vétérinaires, des sportsmen, des peintres et des sculpteurs, par E. BARROIL ; introduction par le capitaine RAABE, écuyer-professeur. Paris, Rothschild, 1887, gr. in-8 de XIV-188 p., avec 117 vignettes et attitudes, dessins de Gustave Parquet. — Prix : 15 fr.

Ce volume, qui n'est que le premier de l'ouvrage, traite de « la mécanique animale. » Il est divisé en trois parties : « allures marchées, allures sautées, changement d'allures. » Ne doit-on pas connaître à fond tous les rouages d'une machine avant de s'en servir ? dit avec raison l'auteur, ne faisant que répéter ses prédécesseurs en science

hippique, M. de la Guérinière, écuyer du roi (1754), et le capitaine Raabe. Partant de ce principe, et se servant, après le capitaine Raabe, du « plan de terre » et de la « méthode graphique, » M. Barroil étudie minutieusement et avec une scrupuleuse exactitude les diverses « allures » et « changements d'allures. » Les résultats des observations du capitaine Raabe sur le plan de terre sont contrôlés et complétés grâce aux appareils de M. Marey, professeur au collège de France, dans lesquels d'ingénieuses applications donnent et expliquent, par la poussée de l'air que produit la foulée de chaque pied dans l'appareil, la traduction exacte des mouvements. D'excellentes petites figures ajoutent beaucoup à la clarté des démonstrations, en permettant, comme la photographie instantanée, de juger des mouvements du cheval. Quand cet ouvrage sera complet, c'est-à-dire après la publication du tome II, il formera un des travaux les plus savants et les plus pratiques, tout à la fois, que puissent posséder les cavaliers désireux de connaître complètement leur monture et la manière de l'utiliser. EDM. D'A.

BELLES-LETTRES

Jeanne d'Arc, *drame en vers en cinq actes*, par FÉLIX HILAIRE. Paris, Bonhoure, 1886, in-16 de 92 p. — Prix : 2 fr.

Encore une Jeanne d'Arc ! Elle doit porter à plus de cinquante les œuvres dramatiques que la Pucelle a inspirées, en France seulement. M. F. Hilaire a cherché à rajeunir un sujet tant de fois traité par la manière dont il a disposé son drame. Son premier acte se passe au château d'Orléans, où Dunois et La Hire s'entretiennent des déplorables événements qui désolent la France et de l'arrivée de Jeanne près de Charles VII. Au second acte, nous sommes à Poitiers et l'auteur nous montre le roi, non sous le joug d'Agnès Sorel, mais sous celui d'une comtesse Argine, inconnue dans l'histoire. La Hire arrive d'Orléans et interrompt un ballet dont Charles VII s'amuse beaucoup, pour lui peindre le triste état de la ville assiégée. Jeanne, qui a été examinée par les théologiens, paraît, rend un peu d'énergie au roi et groupe autour de sa bannière des chevaliers prêts à la suivre, mais quelques-unes de ses paroles ont irrité Argine qui charge un archer d'assassiner la Pucelle. Cette tentative a lieu au troisième acte, au siège de Jargeau : Jeanne n'est que blessée. Elle découvre que le crime a été ordonné par la maîtresse du roi. Celle-ci, reconnue au milieu des soldats de la Pucelle, est condamnée à mort. Jeanne lui pardonne, mais implacable, Argine livrera la Pucelle aux Anglais. Au quatrième acte, Argine a réalisé son projet, Jeanne est à Rouen, prisonnière. Argine a enlevé les habits de femme de la captive, qui se voit obligée de revêtir un

costume d'homme. C'est Argine encore qui substitue une déclaration fausse à celle que la Pucelle a cru signer; c'est Argine toujours qui a envoyé à la prisonnière, sous les apparences d'un consolateur, le traître Loiseleur. Il y a entre la maîtresse du roi et la Pucelle une scène où Argine, triomphante, se félicite du succès de ses odieuses trames. Quant aux juges, on ne les voit pas, c'est antérieurement qu'ont eu lieu les interrogatoires, et l'acte se termine par la conduite de Jeanne au bûcher. Tout n'est pas fini cependant. Le cinquième acte nous montre un champ de bataille aux environs de Rouen. Un moine y vient apprendre à La Hire et à Saintrailles que la bonne Lorraine a péri dans les flammes. Une femme déguisée en archer attisait le feu, c'était Argine ! Argine elle-même arrive, poursuivie par des hommes et des femmes du peuple; un de ces hommes va la frapper quand paraît Jeanne d'Arc, ou plutôt son ombre, elle condamne son ennemie à vivre, puis remonte au ciel. Le désir d'être neuf a inspiré, on le voit, d'étranges combinaisons à M. Hilaire; mais l'idée d'attacher une ennemie acharnée aux pas de la Pucelle n'est pas aussi nouvelle que son auteur l'a cru. M. Porcher, dans un drame en prose, a, dès le début de sa pièce, dès Domrémy, fait du curé de ce village le perfide Loiseleur, qui, d'accord avec l'astrologue Magistris, conspire incessamment contre la vie de Jeanne, et se retrouve parmi ses juges. La pièce de M. Hilaire est en vers d'un style mixte, tenant à l'ancienne et à la nouvelle école. Quelques-unes des paroles de la bonne Lorraine ont été bien rendues ; trop souvent l'expression est prosaïque. Je crois qu'à la représentation, cette question de Dunois :

As-tu connu Xaintraille, Isabeau de Bavière ?

mettrait le public en jubilation comme le fit jadis le fameux vers :

Vous souvient-il encor du feu roi votre père ?

J. DE V.

Le Théâtre en Allemagne, *son origine et ses luttes (1200-1760)*, par IDA BRÜNING. Préface de Henri de Lapommeraye. Ouvrage accompagné de gravures. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de XII-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Où est le temps où, en plein Paris, dans la salle Beethoven, une troupe de comédie allemande pouvait jouer un répertoire allemand, sans soulever de charivaris pseudo-patriotiques ? L'entreprise n'a pas réussi, faute d'un assez grand public, mais du moins n'a-t-elle pas été condamnée par ceux qui n'avaient pas à la juger. La directrice de ce petit théâtre, Mme Ida Brüning, dut remplacer les représentations par « des lectures des maîtres de la littérature allemande, lectures précédées de biographies-commentaires, et qui furent très goûtées. » Depuis

lors, Mme Brüning s'est consacrée tout entière à l'étude des poètes dramatiques, et le volume qu'elle publie aujourd'hui est le fruit de ce labeur poursuivi pendant vingt-cinq ans. L'agréable préface de M. de Lapommeraye contient sur l'auteur quelques renseignements biographiques propres à rassurer le chauvinisme le plus chatouilleux. Mme Brüning est Autrichienne ; elle a chanté, en Allemagne, l'opéra et l'opéra-comique français ; elle a joué le drame et le vaudeville français ; elle s'est aussi fait applaudir sur plusieurs scènes parisiennes : c'est presque une compatriote. Elle ne parle donc de la France qu'en fort bons termes, même quand elle apprécie l'influence de notre théâtre classique sur les premiers développements du théâtre allemand. La période dont elle retrace l'histoire n'est pas la plus brillante; c'est à peine une période d'essais et de tâtonnements. L'Allemagne était, sous ce rapport, de deux cents ans en retard sur les autres nations européennes; elle ne connaissait guère que la farce la plus grossière, la farce improvisée de Hans Wurst ; la tragédie, la comédie, le drame n'existaient pas encore ; les traductions de *Zaïre, Mithridate, Caton,* ne faisaient pas, comme recette, plus de trois ou quatre thalers. A ce prix-là cependant, quelques initiateurs luttaient contre le mauvais goût public, et parmi eux, il faut citer là Henber, dont l'énergique et noble figure était faite pour intéresser tout particulièrement Mme Brüning. Par son sujet même, cette étude ne peut être qu'une introduction ; l'auteur promet de la faire suivre d'un nouveau volume où les impressions personnelles et les souvenirs intimes trouveront place, sans doute, à côté des faits d'érudition : le public est en droit d'attendre, d'une personne qui a fréquenté la scène pendant plus d'un demi-siècle, autre chose qu'un résumé d'Iffland et de Devrient. Mme Ida Brüning a l'habitude du français, mais elle n'est ni un Leibnitz, ni un Henri Heine, ni un comte de Beust, et elle aurait été bien inspirée d'utiliser la bonne volonté de M. de Lapommeraye à la correction de ses épreuves. Il aurait facilement fait disparaître quelques incorrections, et aurait en même temps rétabli certains noms espagnols ou italiens très connus, et ici défigurés : Alonso, au lieu de Alonzon de la Vega; Argensola, au lieu de Arzensela ; Trissino et Rucellai, au lieu de Trissino Buccelai ; Bibbiena et Machiavel, au lieu de Ribieno Machiavel (p. 58 et 59).

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Petrus de Alliaco, auctore L. SALEMBIER, Lille, chez l'auteur, rue d'Esquermes, 91. 1886, gr. in-8 de XLIX-386 p.

Le cardinal Pierre d'Ailly est un de ces hommes dont la postérité parle peu, qui ont joué cependant à leur époque un rôle considérable. Tour à tour directeur du collège de Navarre, chancelier de l'Université de Paris, confesseur du roi Charles VI, évêque de Cambray, puis cardinal;

homme actif, instruit, intelligent, poète à ses heures, doué de toutes les aptitudes, Pierre d'Ailly fut une des sommités de la science française au début du xve siècle et jouit d'une grande influence dans les luttes politiques et religieuses de son temps. M. l'abbé Salembier s'est attaché à faire revivre ce personnage. En possession de documents jusqu'ici inconnus, ayant retrouvé un grand nombre d'écrits de ce prince de l'Église épars dans les bibliothèques, il a composé de ces précieux renseignements une thèse latine pour l'obtention du doctorat devant la Faculté de théologie de Lille, thèse fort importante pour l'histoire de l'Église pendant le grand schisme d'Occident, et qu'il met aujourd'hui sous les yeux du public.

M. Salembier a divisé son ouvrage en deux parties d'inégale étendue: premièrement, la vie de Pierre d'Ailly; secondement, sa doctrine. La première partie nous a paru de beaucoup la plus intéressante. L'auteur nous montre Pierre d'Ailly, issu d'une modeste famille dont le nom primitif était Marguerite, s'élevant par son seul mérite et acquérant de bonne heure une telle réputation, que dès l'âge de vingt-six ans, n'étant encore que sous-diacre, on le chargeait de prêcher dans les synodes ecclésiastiques. Dès lors d'Ailly se trouve mêlé à toutes les questions doctrinales de son temps; son opinion est ordinairement prépondérante dans cette Sorbonne, qui fut une des principales autorités scientifiques du monde chrétien. Mais sa grande préoccupation, on peut dire le souci de toute sa vie, fut de travailler à l'extinction du schisme d'Occident. On a beaucoup critiqué le rôle de Pierre d'Ailly dans ces délicates conjonctures. Partisan de Benoît XIII, il l'abandonne au concile de Pise pour Jean XXIII, qui le fait cardinal; puis, au concile de Constance, il se prononce contre Jean XXIII. On prétend qu'il voulut lui-même être pape. Cela serait-il, nous ne lui en ferions pas un reproche; celui qui veut être pape veut remplir une tâche sainte et utile, dirait saint Paul. M. Salembier croit que dans toutes ces variations, Pierre d'Ailly a été conduit par des intentions droites. Nous le croyons volontiers. Pierre d'Ailly nous apparaît comme un de ces esprits politiques avant tout préoccupés du but, et qu'on accuse parfois de duplicité, parce qu'ils se laissent rarement lier par des considérations d'affection ou de parti pris. M. Salembier eût peut-être mieux défendu son héros en faisant ressortir le caractère assez peu estimable de Benoît XIII et de Jean XXIII. Certains personnages lassent jusqu'à leurs partisans, et trois pages de la petite histoire de l'Église d'Alzog sont plus décisives en faveur du cardinal d'Ailly que les plaidoyers de M. Salembier.

La seconde partie de l'ouvrage est d'un intérêt plus spécial. L'auteur examine les opinions de Pierre d'Ailly en philosophie, en théologie, en astronomie, en géographie, etc. Il donne quelques échantillons de

son talent comme orateur et plusieurs poésies françaises qui ne manquent pas de charme et sont un curieux monument de notre langue à cette époque lointaine. Pierre d'Ailly a eu une bonne fortune : son traité de géographie, *Imago mundi*, a confirmé Christophe Colomb dans ses desseins; M. Salembier a retrouvé l'exemplaire même annoté par le grand voyageur. En astrologie, car il a fait aussi de l'astrologie, d'Ailly a eu la chance singulière de prédire de grands troubles pour 1789. Mais en philosophie et en théologie, il a commis des erreurs regrettables. Disciple d'Occam dont l'enseignement nominaliste prévalait alors dans l'Université de Paris, il a poussé à bout les conséquences de cette doctrine. Sur bien des points, c'est un précurseur de Descartes et de Malebranche. Il nie la distinction de l'âme et de ses facultés. Il refuse l'activité propre aux créatures. Plus fâcheuse encore est sa tendance à déprécier toute preuve rationnelle pour ne s'appuyer que sur la foi. Avant Luther, il considère comme admissible la coexistence du pain et du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il est gallican décidé et partisan résolu de la supériorité du concile sur le pape. En vérité quand on voit un homme éminent et si influent sur son époque professer tant d'opinions malencontreuses, on est tenté de dire, avec le protestant Tchsakert, que si l'Église n'a pas perdu au xve siècle sa conscience morale, ce n'est pas la faute de ses docteurs. Et quand on réfléchit qu'à ce même moment, l'Église était sans chef certain, qui pût lutter efficacement contre le désordre des intelligences, on ne peut qu'admirer la providence de Dieu qui l'a préservée, au milieu d'une telle désorganisation, de toute altération dans sa doctrine.

L'ouvrage de M. Salèmbier contribuera à mettre en vive lumière les difficultés de ces temps malheureux. Il complète très heureusement les connaissances que nous possédions sur un éminent personnage qui fut le maître et l'ami de Gerson. Toutefois, M. l'abbé Rambure, dans un article sur les historiens de Pierre d'Ailly (Amiens, Rousseau-Leroy) remarque qu'il reste encore à éclaircir le rôle joué par d'Ailly dans les luttes politiques entre la France et l'Angleterre, entre le parti d'Orléans et le parti bourguignon. En effet, M. Salembier passe assez légèrement sur ces événements. Nous signalerons une autre lacune : l'étude sur Pierre d'Ailly comme philosophe est trop sommaire. Bien qu'imbu des erreurs du nominalisme, et précisément parce qu'il en était imbu, Pierre d'Ailly avait droit à un examen plus approfondi de ses opinions. Il eût été intéressant de marquer le développement qu'il a donné à la pensée d'Occam, et comment il préparait la transition entre la scolastique et la philosophie moderne qui est, à vrai dire, le triomphe du nominalisme. D'Ailly, bien qu'il n'ait fait de philosophie que dans sa jeunesse, a eu une influence sérieuse sur la marche des idées; il est

cité par des auteurs considérables, tels que Suarez; il méritait donc une étude plus complète que les courts chapitres que l'auteur a consacrés à sa psychologie et à sa métaphysique.

A notre avis, ce qui intéressera surtout dans la thèse de M. Salembier, c'est l'abondance et la sûreté des renseignements historiques. Mais pourquoi nous la donner en latin? C'est en restreindre de parti pris la publicité. Que de personnes, même instruites, craignent aujourd'hui la lecture d'un livre latin. M. Salembier est-il lui-même bien à l'aise sous ce vêtement emprunté aux anciens? Nous trouvons, quant à nous, sa pensée sensiblement gênée, son élan refroidi, son expression peu exacte. Pourquoi ne nous donnerait-il pas une édition française. Pourquoi, au lieu de s'adresser à un cercle nécessairement fort étroit, ne s'adresserait-il pas au grand public, que ses recherches, il peut en être sûr, intéresseraient vivement? D. V.

Mélanges critiques, par Émile Montégut. Paris, Hachette, 1887, in-18 de 364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Mélanges* n'ont rien de bien nouveau. Ils ont paru, dans la *Revue des Deux-Mondes*, de 1855 à 1865, et sont consacrés aux écrivains suivants : Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About. De Victor Hugo, M. Émile Montégut analyse *la Légende des siècles, les Misérables,* les *Chansons des rues et des bois*, *les Travailleurs de la mer.* L'étude sur *la Légende des siècles* est une page de haute et fière critique. On n'avait peut-être jamais fait ressortir en meilleurs termes les beautés géniales de ces admirables poèmes qui s'appellent *la Conscience, Ruth et Bootz, le Parricide*, *Aymerillot*, *le Petit Roi de Galice*, *Ratbert, Eviradnus*. Mais la juste louange n'est pas ici prodiguée au préjudice du discernement. M. Émile Montégut n'est point de ces hugolâtres qui trouvent tout sublime dans le poète de leurs prédilections, même ses verrues, ses laideurs et ses monstruosités. Il sait quels sont les défauts de la cuirasse du Sagittaire, et il les dit. Quelquefois même, M. Montégut, pourtant si éclectique, s'indigne — et c'est ainsi qu'il fait ressortir, en excellents termes, ce qu'a de ridicule, d'invraisemblable et d'inconvenant la scène des *Misérables* dans laquelle Victor Hugo nous montre le vieil évêque de Digne demandant sa bénédiction (?) à un ex-conventionnel. De même, à propos des livres de Michelet : *L'Amour* et *La Femme*, M. Montégut ne craint pas de noter ce qu'ont de malsain et de répugnant certains détails physiologiques et par trop naturalistes, dans lesquels s'attarde l'imagination sénile et perverse de l'écrivain. « C'est, » dit-il avec juste raison, « une sensation désagréable que de passer sans transition d'une strophe du *Cantique des Cantiques* à une théorie de M. Coste, et d'un sonnet de Pétrarque à une planche d'anatomie. »

L'étude sur les ouvrages d'Edgar Quinet est, doctrinalement, la plus répréhensible de ces *Mélanges*. M. Montégut est un enthousiaste de l'auteur d'*Ahasvérus*, ce « noble esprit, » ce « grand caractère » qui eut pardessus tout « la haine de l'intolérance, de l'oppression dogmatique » (sic). Il trouve tous ses ouvrages parfaits et va jusqu'à consacrer de longues pages échauffées à son *Merlin l'Enchanteur*, sorte de poème en prose aussi hétérodoxe qu'incompréhensible et profondément ennuyeux. M. Montégut a, de plus, comme un abonné de l'ancien *Constitutionnel*, la peur et le préjugé du Jésuite. Il dira, du *Livre de l'Amour*, de Michelet : « Son œuvre est beaucoup trop jésuitique et pas assez janséniste. Il y est beaucoup question de physiologie et de casuistique galante, mais de morale peu ou point. » Évidemment, l'auteur de ces lignes ne connaît les doctrines des Pères de la Compagnie de Jésus que par les menteuses *Provinciales*. Reconnaissons néanmoins que M. Émile Montégut met des formes dans l'expression de ses idées risquées : c'est un libre-penseur timide et respectueux. Comme critique littéraire, il est fort subtil, plein de goût, et, d'ordinaire, a le jugement très sûr.

F. B.

HISTOIRE

Manuel de l'histoire de l'Église, par le Dr H. Bruck, professeur de théologie au séminaire de Mayence. Traduit sur la troisième édition par M. l'abbé G. Gillet, prêtre du diocèse de Versailles. Paris, Lethielleux, 1886, 3 vol. in-12 de 341, 464 et 460 p. — Prix 10 fr. 50.

Ce manuel est conçu sur un plan simple et neuf. Il est divisé en trois époques qui répondent chacune à un des volumes. La première époque va de Jésus-Christ aux Invasions ; la seconde, des Invasions à Luther ; la troisième, de Luther jusqu'à nos jours. Dans chaque époque il y a deux parties : Développement extérieur de l'Église, c'est-à-dire sa diffusion, et à ce sujet ses rapports avec les différents États ; puis développement intérieur de l'Église, ce qui comprend la constitution de l'Église, le développement de sa doctrine par les études ecclésiastiques à l'occasion des schismes et des hérésies ; enfin ce qui se rapporte au culte et à la discipline. Tout rentre dans ces divisions qui se reproduisent à chacune des trois époques, mais évidemment nous avons ici surtout un manuel de l'histoire interne de l'Église. Le texte est précis ; dans les notes sont mentionnés les principaux ouvrages qui ont traité des sujets dont on parle : les ouvrages allemands sont naturellement les plus nombreux et c'est précieux pour les Français qui souvent les ignorent ; mais on aurait aimé voir le traducteur compléter, à l'usage du lecteur désireux de se contenter d'ouvrages en sa langue, les indications données par des mentions d'ouvrages français. Ainsi, pour le P. Lacordaire, à côté du livre allemand cité.

j'aurais voulu voir ceux du P. Chocarne et de M. Foisset. Les sources ne sont pas toujours au courant de la science : ainsi, pour l'histoire de l'établissement du protestantisme en France, Lacretelle, Picot, Capefigue, Sismondi sont seuls nommés : ce n'est pas suffisant; cependant, la dissertation spéciale de M. Gandy sur la Saint-Barthélemy est notée comme un travail fort important, et c'est justice; je trouve aussi le bon ouvrage de M. Segretain, mais ce n'est pas encore assez. J'en dirai autant pour les événements religieux dans les Pays-Bas au XVIe siècle. Les ouvrages de Mgr Namèche, de M. Kervyn de Lettenhove, si importants à tous égards, ne sont pas cités. Or, dans un manuel, comme le récit ne peut être développé, on a besoin d'indications bibliographiques auxquelles on puisse se reporter pour étudier les points historiques. L'auteur avertit très sagement de la partialité de Ranke contre l'Église, car on a fait à tort à cet auteur un renom d'impartialité vraiment étonnant. Lorsque des ouvrages allemands ont été traduits en français, j'aurais aimé qu'on l'eût dit à l'usage des lecteurs français. Ainsi, pour l'ouvrage de Marshall sur les *Missions chrétiennes,* on aurait pu mentionner la traduction du comte de Waziers, etc. Ces critiques pourront, aux yeux de plusieurs, paraître futiles, mais l'homme qui veut étudier les trouvera fondées; connaître la bibliographie d'un sujet, l'ouvrage le plus complet, celui qui apporte le dernier mot de la science sur telle question, est très important. Ce *Manuel de l'histoire de l'Église* donne des notions justes, des faits nombreux; quelques compléments et rectifications çà et là, par exemple, sur l'année de l'entrée du P. Lacordaire chez les Dominicains, qui n'est pas 1840; sur le *Correspondant* qui n'a pas été « fondé » par Montalembert, etc., seront faciles à insérer dans une nouvelle édition.

H. DE L'E.

The Alexander's empire, by A.-P. MAHAFFY, with the collaboration of A. GILMAN. Londres, F. Unwin, 1887, in-8 de XIX-323 p.— Prix : 6 fr.

L'histoire de l'empire d'Alexandre, c'est l'histoire non seulement de la Grèce, mais de la Perse et même de l'Orient; aussi le livre de M. le professeur Mahaffy ne se rapporte-t-il pas à une nationalité, comme les autres volumes de cette série ; c'est la biographie d'un homme qui, quoi qu'en ait dit Boileau, ne méritait pas d'être envoyé « aux Petites-Maisons. » Les quatre premiers chapitres nous donnent la vie et les conquêtes du roi de Macédoine; l'Empire est fondé, mais les éléments qui le composent sont si hétérogènes, si dissemblables qu'ils se désagrègent aussitôt que la mort a frappé le héros. Aussi, à partir de la scène tragique de Babylone, le récit de M. Mahaffy se partage-t-il en autant de sections à peu près qu'il y avait de provinces grecques : voici l'Épire, le royaume des Séleucides, l'Achaïe, Rhodes, Pergame ;

il faut, en outre, tenir un compte sérieux de l'Égypte, de la Bactriane, d'Alexandrie; car là aussi l'influence de l'Hellénisme s'est fait sentir avec beaucoup de puissance.

La multiplicité des sujets traités donne au livre de M. Mahaffy un air de confusion; mais on ne tarde pas à s'apercevoir que ses renseignements sont d'une exactitude scrupuleuse. L'histoire de l'empire d'Alexandre abonde en épisodes tragiques, mais il est curieux de suivre l'influence des idées qui firent agir le conquérant et de noter comment cette influence modifia la civilisation des différents pays qu'il soumit pour un espace de temps relativement si court. Le roi de Macédoine imprima sur l'Hellénisme le sceau de son génie ; la Grèce à son tour transforma Rome, ou peu s'en faut, de telle sorte que pour la littérature, les beaux-arts et la philosophie, la ville aux sept collines devint la vassale d'Athènes et de Corinthe.

Dans un chapitre spécial, notre auteur explique l'origine et la constitution des différentes ligues grecques, et il montre combien le principe de l'autonomie était cher aux compatriotes de Solon et de Lycurgue, mais aussi combien il était impossible de le mettre en pratique. Lorsque des puissances telles que l'Égypte et la Macédoine parurent sur la scène politique, lorsque la piraterie eut commencé à menacer les côtes, il fallut de toute nécessité, soit condescendre à mendier la protection d'un tyran, soit s'unir en une sorte de fédération; de là les ligues étolienne et achéenne que M. Mahaffy décrit en détail. Nous recommandons aussi à nos lecteurs les chapitres traitant de la philosophie, du commerce, des Ptolémées, de la civilisation à Alexandrie, et les remarques sur le bouddhisme dans ses rapports avec la Grèce. Ce volume, comme les précédents, est orné de cartes et de gravures. GUSTAVE MASSON.

John Wyclyff, *sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, par VICTOR VATTIER, ancien professeur d'histoire, professeur de philosophie. Paris, Leroux, 1886, in-8 de VI-348 p. — Prix : 10 fr.

Pour parler de Wyclyff avec impartialité, était-il nécessaire, comme M. Vattier déclare l'avoir fait, « d'aborder le sujet d'une façon en quelque sorte impersonnelle, froidement, sans principes religieux préconçus...? » La recherche sérieuse serait-elle donc inconciliable avec de fermes convictions; et le scepticisme serait-il une essentielle condition d'indépendance? Une pareille théorie nous mènerait loin, outre que les sceptiques qui se mêlent d'écrire l'histoire ne paraissent pas toujours exempts d'idées préconçues, et que tout scepticisme implique un secret mais indéniable dogmatisme. Je ne contesterai pas cependant que M. Vattier ait voulu être impartial, et qu'il ait traité dans un style grave les questions dogmatiques que soulèvent la vie et les

œuvres de Wyclyff. Je ne lui contesterai pas davantage la pleine possession de son sujet; il a recherché les sources; il a étudié et, à l'occasion, il critique les divers travaux dont le novateur anglais a été l'objet. La sympathie dont je le soupçonne à l'égard de Wyclyff se contient, et, fidèle aux engagements du début, M. Vattier ne l'a laissée guère éclater.

Nous ne partageons point cette sympathie, et l'énoncé des doctrines du réformateur n'est pas de nature à nous les faire accepter. Dans cet énoncé, dans l'interprétation qu'il propose, M. Vattier est-il toujours exact? Je laisse passer certaines inadvertances qui ne touchent pas au fond du livre : M. Vattier écrit « carmélites » pour carmes, « minorites » pour mineurs, « jacobites » pour Jacobins, *Henricus de Gandavo* pour Henri de Gand. Par une distraction qui jure avec tout le système de Wyclyff, il traduit quelque part *praesciti* par « élus; » M. Vattier le sait comme moi, c'est « réprouvés » qu'il faudrait. Je ne m'arrêterai pas à ces détails. Mais je comprends mal cette phrase : « Wycliff rejette la distinction que l'on fait ordinairement entre l'omniscience de Dieu et sa connaissance actuelle. » Cela veut dire, je suppose, que, d'après Wyclyff, Dieu connaît seulement ce qui existe actuellement, que pour lui il n'y a ni possibles ni conditionnels Lorsque Wyclyff reproduit, en faveur de l'immortalité de l'âme, les preuves morales, tirées de la notion même de la Providence divine, je ne trouve pas son argumentation aussi « peu serrée » et aussi « vulnérable » que le prétend M. Vattier. La doctrine de Wyclyff sur l'Eucharistie n'a pas toujours été parfaitement saisie. Après avoir rapporté le douzième des articles condamnés à Oxford : « Le pain de froment dont il est permis seulement de se servir, est en nature infiniment plus parfait que le pain de fève ou de son, et les deux sont en nature plus parfaits qu'un accident, » M. Vattier pose un point d'interrogation. La pensée de Wyclyff me paraît s'expliquer par les articles précédents. Wyclyff nie la Transsubstantiation; pourquoi? C'est que, la substance étant plus noble que l'accident, il s'ensuivrait que le plus vil pain l'emporterait en dignité sur les accidents du pain de froment; ce qui, à ses yeux, ravalerait le Sacrement eucharistique. Je remarquerai, avant d'abandonner l'auguste et difficile matière de l'Eucharistie, que, si sur cette question Ockam soutient « les choses les plus obscures et les plus étranges, » on ne saurait ajouter que « tous les théologiens de son temps » (c'est-à-dire tout l'enseignement catholique) en font autant. Tous, par exemple, ne diront pas avec le triste conseiller de Louis de Bavière, que « comme une hostie peut être élevée par un prêtre, dans un temps où un autre l'abaisse, il s'ensuit qu'un corps peut parfaitement, au même instant, faire un double mouvement contradictoire. » Saint Thomas enseigne positivement « qu'il est im-

possible que le même corps soit, au même moment, mu et en repos. Dans l'Eucharistie le corps du Christ est donc en repos, comme il l'est dans le ciel; et ce qui est mu, ce sont les accidents eucharistiques. » (*Sum. th.*, p. III, q. LXXVI, a. VI.)

A la fin de son ouvrage, M. Vattier a reproduit la condamnation portée contre les erreurs de Wyclyff, dans la huitième session du concile de Constance, avec deux censures, l'une plus développée, l'autre plus courte, empruntées à un manuscrit de Leipzig. « Nous éprouvons d'autant moins d'embarras à rapporter quelques arguments attribués au concile, » écrit M. Vattier, « que la huitième session est réprouvée par de nombreux catholiques romains. » Sans toucher cette question, disons que la condamnation des doctrines de Wyclyff a été ratifiée par Martin V; quant aux arguments attribués au concile, nous ne les jugerons pas. « Quæ in Conciliorum vel Pontificum decretis, vel explicandi gratia inducuntur, vel ut objectioni respondeatur, vel etiam obiter... ea non pertinent ad fidem, » dit Melchior Cano (lib. 5 *de Locis*, cap. V.) Toutefois, M. Vattier critique parfois à tort ces arguments. Ainsi quand la censure de cet article : « C'est une folie de croire aux indulgences » porte : Il s'ensuivrait que le pape... et les évêques... ne pourraient pas distribuer les biens qu'il (J.-C.) a laissés pour l'usage de son épouse, savoir, le mérite de sa Passion, non plus que les trésors de l'épousée et de ses enfants, qui consistent dans les œuvres surérogatoires des martyrs, des confesseurs et des vierges... », je ne vois là aucun « modèle de pathos; » le concile affirme clairement une doctrine que Clément VI avait formulée dans une décrétale célèbre : l'existence d'un trésor que les satisfactions surabondantes des saints accroissent sans cesse, et où l'Église va puiser les indulgences qu'elle offre aux fidèles.

A. LARGENT.

Henri IV et l'Allemagne, *d'après les Mémoires et la Correspondance de Jacques Bongars*, par L. ANQUEZ, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Hachette, 1887, in-8 de LXXVI-226 p. — Prix : 5 fr.

Étudier les phases diverses des négociations de Henri IV avec les princes protestants d'Allemagne n'était pas une tâche facile : il s'agissait de rapprocher un nombre considérable de menus faits qui, bien que tendant au même but, sont embarrassés de complications et d'obscurités. M. L. Anquez, qui connaît mieux que personne l'histoire de la Réforme, a débrouillé cette intéressante question, en analysant les documents laissés par le principal négociateur français de cette époque, le célèbre Jacques Bongars. Il fallait tout d'abord réunir les papiers de Bongars, dont une très petite partie a été publiée, et qui se trouvent épars à la Bibliothèque nationale, à celle de l'Institut,

dans les collections municipales de Berne ; il fallait en outre, et c'est un mérite que l'auteur a tenu modestement caché, déchiffrer l'écriture de ces pièces, une des plus difficiles que l'on connaisse, et que nous ne pouvons guère comparer qu'aux correspondances du duc François de Guise, si malheureusement détruites dans l'incendie du Louvre. M. Anquez a triomphé de tous ces obstacles, et il a, de plus, fait précéder son exposé historique d'une très complète biographie de Bongars, qui explique le rôle considérable joué par cet ambassadeur sans titre et sans mandat défini, dont le crédit incontesté ne dura pas moins de vingt ans.

Tout d'abord, il s'agit pour les Allemands de secourir leurs coreligionnaires de France et de leur rendre en hommes et en argent l'appui que Henri II leur avait donné contre Charles-Quint. Henri de Béarn, qui cherchait à conquérir son royaume sur la Ligue et sur Philippe II, ne cessa de négocier de 1583 à 1598, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande, pour se faire envoyer les contingents et les subsides de l'Allemagne protestante, sans distinction de calvinistes et de luthériens. Des « capitulations » furent signées pour des expéditions successives de troupes; mais de nombreux démêlés d'argent s'ensuivirent et des réclamations indéfinies.

Après la paix de Vervins, Henri IV voulut empêcher la France de retomber pour l'avenir sous le joug de la Maison d'Autriche, et il essaya de grouper contre elle tous les princes protestants, qui avaient à défendre leur indépendance. L'œuvre était laborieuse, étant données les querelles dynastiques qui divisaient les réformés et les faisaient « vomir les uns contre les autres des foudres et des exécrations. » Ce ne fut qu'en 1608 que l'Union évangélique s'organisa à Ahausen, sur la base d'une tolérance réciproque. Cette tolérance, Henri IV voulut qu'elle profitât aussi aux catholiques, à l'inverse de ce qu'il avait fait en France pour les protestants par l'Édit de Nantes ; et, défenseur de la liberté de conscience de la minorité, il stipula par un article spécial de la convention de Hall qu'aucune entrave ne serait mise à l'exercice du catholicisme dans les duchés de Clèves et de Juliers, quand bien même ceux-ci, dont la succession était vivement disputée, seraient sous la souveraineté de princes protestants. Cette affaire, qui ne se termina que sous la régence de Marie de Médicis, avait nécessité une suite de préparatifs militaires, de négociations et d'alliances, que Sully a appelés « le grand dessein, » et qui auraient peut-être causé une refonte générale de la carte politique de l'Europe. C'était le secret des événements plus encore que celui de Henri IV. Le roi avait tout fait depuis dix ans pour mettre ses éternels ennemis, Espagnols et Autrichiens, dans l'impossibilité de lui nuire ; il ne les aurait pas ménagés si l'occasion s'était présentée : n'est-ce pas assez pour sa gloire ?

M. Anquez est venu apporter à cette importante partie de notre histoire, un ensemble d'informations puisées aux meilleures sources; il a fait revivre une figure de ce temps un peu oubliée. C'est un double titre pour assurer le succès de son nouvel ouvrage.

G. Baguenault de Puchesse.

Étude biographique sur Colbert, par L. Dussieux. Paris, Lecoffre, 1886, in-8 de XII-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir écrit la biographie de Richelieu, M. L. Dussieux s'est laissé tenter par la figure, moins grandiose sans doute, mais encore belle et séduisante, de Jean-Baptiste Colbert. Ce n'est pas qu'il compare l'un à l'autre ces deux hommes à qui la France doit tant; pour lui, il n'y a pas de comparaison possible entre le génie politique de Richelieu et les talents administratifs de Colbert : « Colbert est un grand ministre; mais Richelieu est un roi. » — La principale source de cette *Étude biographique* est le grand recueil des *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, publié par M. Pierre Clément. Après avoir dit quelques mots de l'origine et de la jeunesse de Colbert, l'auteur nous le montre d'abord intendant de Mazarin, rétablissant la fortune du ministre compromise par ses prodigalités et son désordre, puis succédant à son maître et commençant ce prodigieux labeur d'organisation de la France qu'il continua sans interruption pendant vingt-trois ans. Sa première réforme fut celle des finances, entreprise après la chute de Foucquet. Colbert prit une grande part à cette disgrâce et M. Dussieux s'est plu à amasser les preuves de la culpabilité du surintendant. En même temps que les finances, Colbert dirigeait la marine, s'occupait d'accroître notre empire colonial, rétablissait l'agriculture, le commerce et l'industrie, dirigeait l'administration d'une partie des provinces du royaume, exerçait la charge de surintendant des bâtiments, surveillait les fortifications, les haras, les mines, les canaux et les routes, et ne laissait en dehors de son action que l'armée et la diplomatie. Sa puissance de travail, ses qualités d'administrateur étaient extraordinaires; mais, à côté de cela, il y a quelques ombres, surtout son âpreté à accroître sa fortune et sa tendance exagérée à donner aux membres de sa famille les places et les bénéfices. M. Dussieux ne craint pas de citer de longs passages des lettres et des mémoires de Colbert; c'est un excellent moyen de faire connaître le ministre et la nature de ses rapports avec Louis XIV. Quelques mots sur sa fortune, sa bibliothèque, ses châteaux et hôtels, un extrait de l'inventaire fait après son décès, enfin son testament, complètent cette intéressante biographie, qui, si elle n'apporte aucun fait nouveau, a du moins le mérite de faire

connaître un ministre, longtemps dénigré et auquel on a commencé, seulement depuis peu, à rendre la justice qui lui est due.

L. LECESTRE.

Le Mariage d'un Roi, 1721-1725, par PAUL DE RAYNAL, avec un portrait de Louis XV et de Marie Leczinska, d'après Vanloo. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-12 de II-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le XVIIIe siècle a le privilège d'attirer les écrivains de race. Parmi les historiens lettrés qui s'attachent à cette époque, M. Paul de Raynal est un des plus délicats. *Le Mariage d'un Roi* est une œuvre finement et sobrement écrite. Sous les allures, les péripéties et l'imprévu d'un roman, on reconnaît une étude d'une réelle valeur historique. Dans le cadre et avec les agréments d'un tableau de genre, l'auteur a su peindre les mœurs de la cour et de la diplomatie française au début du XVIIIe siècle. Car le mariage de Louis XV est une intrigue qui touche à tous les intérêts européens. Il réveille les querelles de famille avec l'Espagne; il met à l'épreuve la bienveillance hautaine de l'Angleterre; il exalte l'espoir que la Russie nourrit depuis Pierre le Grand de s'élever au rang des plus vieilles monarchies. Peut-être tous ces faits n'étaient-ils pas entourés d'une égale obscurité et d'un égal mystère. Pour ne citer qu'un exemple, il restait bien peu de choses à dire, après M. Vandal, sur l'ambition de la Russie, et sur l'offre de la main d'Élisabeth, faite par ce gouvernement à Louis XV.

Au sujet des négociations avec l'Espagne, au contraire, les informations que l'on possédait étaient insuffisantes. M. de Raynal les a heureusement complétées par l'emploi qu'il a fait de la correspondance du maréchal de Tessé, ambassadeur de Louis XV à Madrid. C'est un secret arraché aux archives des Affaires étrangères; et c'est principalement le secret de Mme de Prie. L'audacieuse courtisane qui bannit de la cour de France la fiancée espagnole, essayait pourtant de fonder en Espagne la grandeur de sa maison. Cette étrange entreprise mettait à la torture l'ambassadeur français qui n'en connaissait pas d'ailleurs toute la perfidie. Le lecteur, instruit par M. de Raynal des véritables causes de tant de fausses démarches diplomatiques, verra dans cette funeste prépondérance d'une maîtresse princière comme le sceau qui marque tout le règne de Louis XV. Il reconnaîtra à ce signe l'avènement de la nouvelle cour, de laquelle on pouvait dire, comme de la fille du Régent « qu'elle avait appris bien des choses au Palais Royal, qu'elle n'avait pas oubliées. »

On comprend mieux quelles souffrances attendaient au milieu d'une pareille cour Marie Leczinska, grâce aux détails que M. de Raynal a recueillis sur les années passées par la jeune princesse auprès de son père dans le château de Wissembourg. La correspondance de Stanislas

avec le maréchal du Bourg, publiée en partie à la fin du livre, nous montre la future reine de France, sans soupçon de sa destinée à venir, menant la vie active d'une ménagère alsacienne. Mais aussi quelles sollicitudes l'entourent et quelles affections la soutiennent dans son humble existence! Conseiller prudent et toujours en éveil, créancier patient et discret, négociateur avisé pour les intérêts de ses hôtes, le bon gouverneur de l'Alsace, du Bourg, mérite, par son dévouement, l'honneur d'accueillir chez lui la nouvelle reine lors des premières fêtes du couronnement. Le spectacle de cette honnête et loyale amitié repose des hontes de la cour. Il faut remercier M. de Raynal d'avoir publié les papiers de du Bourg, pour faire revivre la physionomie de ce galant homme, comme il faut lui savoir gré d'avoir annalysé la correspondance diplomatique de Tessé, qui éclaire l'histoire générale.

H. G.

Les Guerres sous Louis XV, par le comte Pajol, général de division. Tome IV et V, *1749-1774*. Paris, Firmin Didot, 1885-1886, 2 vol. in-8 de 493 et 539 p. — Prix : 12 fr. le volume.

M. le général comte Pajol a publié deux nouveaux volumes de son importante histoire des guerres sous Louis XV. Le tome IV est le récit des commencements de la guerre de Sept ans de 1757 à 1759. Les années de prospérité qui avaient suivi la paix de 1748 avaient été employées très heureusement à l'amélioration et à l'organisation de l'armée. Le traité de Versailles, en abandonnant la vieille politique de Richelieu, avait consacré l'alliance de la France et de l'Autriche, c'est-à-dire des deux plus grandes puissances européennes. La guerre de Sept ans s'annonçait donc sous de brillants auspices, avec une force militaire imposante et une alliance de premier ordre. Elle débuta bien en effet : la prise de Minorque, la victoire de Hastembeck et l'occupation du Hanovre par le maréchal d'Estrées, la bataille de Kollin gagnée sur Frédéric lui-même par le maréchal Daun, la situation presque désespérée du roi de Prusse, cerné à la fois par la France, l'Autriche, la Russie et la Suède, semblaient présager aux alliés des triomphes éclatants. Malheureusement les intrigues de cour qui firent remplacer le maréchal d'Estrées par le maréchal de Richelieu, la négligence avec laquelle ce général laissa échapper tous les bénéfices de la capitulation de Closterseven, la lenteur des Autrichiens à profiter de leurs succès, bientôt après l'inaction et la retraite des Russes détruisirent cette excellente situation. Ce fut le tour des revers : Rosbach d'abord, puis Crevelt, puis Minden. M. le général Pajol donne d'intéressants détails sur toutes ces batailles; sans absoudre entièrement Soubise du désastre de Rosbach, il n'hésite pas à dire que l'opinion publique s'est montrée trop sévère pour le malheureux

général, et que la grande responsabilité de cet acte doit retomber surtout sur le général en chef autrichien duc de Saxe-Hildburghausen et sur les troupes des alliés qui se débandèrent au premier choc: c'est, dit-il, une défaite plus allemande que française. Sur l'affaire de Minden, l'auteur reproduit une grande partie de la correspondance suivie entre les généraux et le ministre de la guerre, et parle longuement des récriminations échangées entre le maréchal de Contades et le duc de Broglie; il semble conclure en faveur du premier. On suivra d'ailleurs avec un grand intérêt le récit de toutes les opérations racontées d'après les documents les plus authentiques, les pièces du dépôt de la guerre, avec une abondance de détails et une précision technique qu'apprécieront beaucoup, nous en sommes certain, tous les hommes du métier.

Le cinquième volume renferme la fin de la guerre de Sept ans et les dernières années du règne de Louis XV. La campagne de 1760, dont M. le comte Pajol raconte minutieusement les longues manœuvres, fut signalée par le combat de Clostercamp, immortalisé par le dévouement du chevalier d'Assas. L'auteur ne se prononce pas sur l'authenticité de ce fait, contesté par les uns, soutenu par les autres, mais dont le fond, en somme, paraît très exact. Le maréchal de Broglie, malgré ses dissentiments avec le comte de Saint-Germain, avait brillamment tenu tête au prince Ferdinand, mais Frédéric II avait battu à Torgau le maréchal Daun. Les années suivantes ne furent pas heureuses pour la France; le maréchal de Broglie avait dû partager son commandement avec le prince de Soubise; tous deux furent battus à Fillingshausen, le 16 juillet 1761. En 1762, Broglie fut remplacé par le vieux maréchal d'Estrées, qui, réuni encore au malheureux Soubise, fut vaincu à Wilhemstadt et laissa prendre Cassel. Seul, le prince de Condé eut un brillant succès à Johannisberg contre le duc de Brunswick. Pendant ce temps Frédéric, pressé par les armées réunies de l'Autriche et de la Russie, allait succomber, lorsque la mort de la czarine Élisabeth et l'avènement de son successeur Pierre III le sauvèrent. Et la France, épuisée par sa lutte contre l'Angleterre, chassée du Canada, malgré l'héroïque résistance de Montcalm, vaincue aux Indes malgré la vaillance de Lally, était obligée de signer l'humiliant traité de Paris.

Ce nouveau volume, comme les précédents, brille par l'abondance et la précision des détails. Le chapitre qui le termine, consacré aux dernières années du règne de Louis XV, contient d'intéressants renseignements sur les essais de réorganisation de l'armée française après la guerre de Sept ans, et une curieuse appréciation de la tactique de Frédéric II. Que M. le comte Pajol nous permette de lui signaler, dans ses dernières pages, deux erreurs qui n'ont pas trait d'ailleurs au sujet

principal traité par lui. Le confesseur de Louis XV ne s'appelait pas l'abbé Maudon, mais l'abbé Maudoux, et la lettre à Marie-Antoinette, citée à la page 536, ne paraît pas authentique : elle est tirée soit du recueil d'Hunolstein, soit de la collection Feuillet de Conches, dont certaines parties sont manifestement apocryphes.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire contemporaine de la France, par J.-A. PETIT, tomes VI à X. Paris, Victor Palmé, 1883-1886, 4 vol. in-8 de 586, 444, 496 et 554 p. — Prix : 6 fr. le vol.

Le tome sixième de l'*Histoire contemporaine* de M. Petit comprend l'histoire de l'Empire de 1804 à 1814; le tome septième, l'histoire de la Restauration et des Cent Jours; le tome huitième le règne de Louis XVIII; le tome IX le règne de Charles X.

J'ai déjà eu occasion de le dire, il y a dans cet ouvrage des choses à louer et aussi des choses à blâmer. Ce qu'il faut louer, c'est l'esprit chrétien, c'est l'étude des documents qui, cités ou analysés, donne un coloris très intense au récit. Les hommes et les choses ont du relief; l'effet produit est grand, parce qu'il résulte d'un travail très réel.

Il y a sous ce rapport des pages achevées. Seulement il faut bien que la critique relève les côtés qui sont défectueux, les jugements qui s'éloignent de la vérité et font tache dans un ouvrage important et de véritable valeur. Pour mettre le lecteur à même de juger, je citerai quelques exemples tels qu'ils viendront à ma mémoire et se trouveront sous ma plume.

J'ai dit que l'auteur a étudié les documents et qu'il les cite souvent *in extenso*, c'est vrai; mais il y a documents et documents : on doit établir entre eux une proportion, qu'on ne peut détruire sans fausser la physionomie de l'histoire. Ainsi, pour exposer l'état de l'opinion en France à la fin de l'Empire, je ne crois pas que l'on puisse accorder au *Mémoire* de Marie-Louise une valeur considérable, la même qu'à d'autres proclamations où se reflètent mieux les sentiments qui animaient généralement les Français. L'auteur, cependant, reproduit avec beaucoup d'étendue les pages de ce Mémoire. Il en résulte un défaut de proportion dans l'exposé qui amène une impression différente de celle que l'on devrait avoir. Voici, en un autre passage, une semblable inégalité dans l'exposition. Les arguments contenus dans le discours prononcé par M. Royer-Collard contre le projet de loi sur la presse en 1827, sont reproduits en quatre pages, tandis que les opinions des défenseurs du projet tiennent en une ligne. Évidemment le lecteur reçoit une impression qui ne peut être juste. Ce que je dis de la proportion dans l'exposé des documents peut aussi s'appliquer au récit des

faits. Ainsi, le récit de la bataille de Trafalgar, je le prends au hasard, très animé, très bien fait, s'étend dans vingt pages : évidemment c'est trop long, comparativement aux récits d'autres événements aussi importants qui tiennent en deux ou trois pages. Le lecteur, entraîné par l'intérêt de la description, ne s'en plaint pas, mais il y a là un manque de proportion. L'auteur s'étend aussi trop longuement, au point de vue de la proportion, sur le séjour de Napoléon à Sainte-Hélène, qui occupe trente-cinq pages. Mais on retrouve là cette préférence pour la personne de l'Empereur qui se reflète dans l'*Histoire contemporaine.*

Exalter l'Empereur et son gouvernement, rabaisser la Restauration en attaquant ses actes, tel est, semble-t-il, si ce n'est le but de l'auteur, au moins le résultat auquel il arrive. Mais est-ce en gardant la justice, la vérité? Je ne le crois pas.

M. Petit atténue tout ce qui pourrait porter atteinte à la réputation de Napoléon; il accentue ce qui a été reproché au gouvernement des Bourbons. Il s'étendra fort peu sur les démêlés de l'Empereur avec le Souverain Pontife; et quoiqu'il écrive : « Napoléon avait d'immenses torts, » ce qui est vrai, il ajoute : « le Souverain Pontife en avait quelques-uns, » ce qui l'est moins.

Il ne dit rien des outrages que Napoléon fit subir au Pape, rien de ceux adressés à la reine de Prusse, etc.; en revanche il trouve naturel que l'Empereur, lors de son sacre, ait posé lui-même la couronne sur sa tête, et il s'étend sur la séparation « amiable » de Napoléon et de Joséphine. Dire que la « correspondance de Napoléon avec ses agents en Espagne est un vrai chef-d'œuvre de politique, » c'est se montrer indulgent; il aurait fallu écrire un chef-d'œuvre de fourberie, et M. Petit est parfois de cet avis, car quelques pages plus loin il parle de « sa ruse indigne. » Pour l'auteur de l'*Histoire contemporaine,* Napoléon n'est pas seulement « un guerrier hors ligne, un organisateur modèle, » mais il le regarde en même temps comme « le plus profond penseur, le plus grand philosophe des temps modernes. » C'est, je crois, s'avancer beaucoup dans l'éloge. « Malgré ses torts, » écrit-il, (« torts » est une expression bien atténuée!) « et la haine dont il fut poursuivi, Napoléon paraît grandir avec les âges et sera un sujet d'admiration pour la postérité. » Un autre mot qu' « admiration » conviendrait mieux, ce me semble, pour l'homme qui persécuta l'Église et fit couler à torrents le sang humain.

Dans son admiration, l'auteur cherche trop à rejeter sur des faits ou des hommes secondaires la cause de la chute de l'Empereur. S'il reconnaît qu'il a péri par ses propres fautes, il attache aux fautes des autres une importance exagérée. Ainsi dire que « la reddition de Soissons, non défendu, que cet acte de faiblesse fut la cause de la chute de Napoléon et du morcellement de la France, » c'est peu comprendre,

ce me semble, les désastres survenus et le soulèvement d'indignation qui précipitèrent Napoléon de son trône. Trouver que le « duc de Raguse n'attendit pas qu'il fût à l'extrémité pour traiter; » dire que sa capitulation fut « honteuse, » c'est contredire les faits, c'est chercher à détourner le blâme qui doit remonter plus haut. L'auteur surtout n'a pas un mot pour flétrir le crime du retour de l'Empereur aux Cent Jours; il parle de la « justice de la cause de Napoléon en face des ennemis; » soit, mais en face de la France épuisée, sur laquelle il attirait encore les désastres d'une seconde invasion?... — Prétendre que « son exil à l'île d'Elbe avait mûri Napoléon, qu'il ne songeait plus qu'à rendre la France heureuse et libre » est une supposition que rien n'autorise; le fait est que, par son retour, il la précipitait dans l'abîme. M. Petit ne le voit pas, et il écrit que « la saine politique conseillait de soutenir Napoléon. » Croire que, « quelque grand que fût le désastre de Waterloo, il était réparable, » c'est se méprendre sur la situation véritable; dire qu'il « suffisait de sortir de la capitale pour détruire Blücher » et déclarer qu'on « ne sait de quelle pâte (*sic*) étaient composés ces chefs de la France pour subir de tels affronts sans tirer l'épée, » c'est un outrage gratuit jeté à de vaillants soldats aussi chatouilleux que qui que ce soit sur le point d'honneur et le patriotisme; parler alors des « traîtres qu'il y avait dans cette armée française si belle et si brave; » reprocher en conséquence au comte de Bourmont « d'avoir déserté son drapeau, » au maréchal Grouchy « sa mollesse inqualifiable, » au maréchal Soult « son impéritie, » au maréchal Marmont de « machiner une nouvelle trahision, » etc., c'est vouloir expliquer par des faits faux ou douteux, et en tout cas secondaires, une chute que l'auteur ne peut se résigner à croire naturelle. Il voit partout un parti pris : « On ne peut se figurer, » dit-il, « la joie que l'abdication de Napoléon causa dans Paris; la mort de Louis XVI n'en avait pas causé davantage aux Jacobins. » C'est amener ainsi un rapprochement malheureux et faux, car dire que « cette joie indiquait plus d'amour pour la royauté triomphante que pour la France en deuil, » c'est ne pas voir que c'était précisément la France en deuil qui se réjouissait d'être délivrée et de goûter le repos.

Lorsque les Bourbons sont sur le trône, l'auteur peut trouver que « les maréchaux, accoutumés à la tournure martiale de Napoléon, avaient peine à concilier la majesté royale avec les infirmités grossières de Louis XVIII; » mais les maréchaux ont justement dit le contraire, et, habitués à Napoléon, ils confessaient qu'en Louis XVIII seul ils avaient rencontré l'attitude et la majesté d'un Roi.

Les jugements, on le voit déjà, sont souvent d'une intempérance regrettable : dire qu'en 1814 Marmont, « dans des vues personnelles, a assumé le déshonneur d'une capitulation si misérable; » appeler M. de

Bourmont « le transfuge de Waterloo ; » déclarer que Berthier « s'est déshonoré » par sa harangue à Louis XVIII, etc., etc., c'est employer des expressions à tout le moins outrées.. Réunir M. de Talleyrand et M. de Blacas pour les montrer « fourbes tous les deux, intrigants, amis de l'or, ne se pardonnant pas l'un à l'autre les défauts identiques qui avaient fait leur fortune, » est une insulte pour le caractère de M. de Blacas; parler de la « noblesse trop souvent corrompue, avilie, n'ayant plus de sang dans les veines, » est employer un mot excessif. Sous l'Empire, l'auteur trouvait que « le clergé se faisait remarquer par la grandeur et la sincérité de ses hommages en comparant Napoléon à Clovis, Charlemagne, Cyrus; » sous la Restauration il estimera qu'on avait tort de louer le duc d'Angoulême revenant de combattre la Révolution en Espagne. Pour le moment, en 1814 et 1815, il blâme « le clergé de tenir un langage imprudent ; il voulait, dit-il, rompre le concordat et menaçait les acquéreurs de biens d'Église; » mais c'est répéter les propos calomnieux des libéraux d'alors : l'auteur devient trop souvent leur écho, par exemple lorsqu'il écrit que « la liberté perdait en Manuel un de ses plus intrépides défenseurs, » car c'est faire trop d'honneur au sectaire qui se montra toujours homme de parti, adversaire de la monarchie et ennemi de l'Église. Lorsqu'il montre, en 1823, « Paris échauffé à dessein par la Congrégation ; » lorsqu'il parle « des feuilles dévouées au parti congréganiste ; » lorsqu'il déclare, devant l'enthousiasme qu'inspire l'armée d'Espagne, que « ce n'est pas sans une sorte de dégoût que l'historien parcourt les feuilles publiques de cette époque, » l'auteur n'est nullement dans la réalité des faits ; « il semblerait, dit-il, que Paris n'avait jamais vu revenir des soldats victorieux ; » oui, Paris en avait vu, mais ce qu'on n'avait pas vu depuis longtemps et ce que l'on fêtait, c'étaient des soldats victorieux venant de rétablir l'ordre dans un pays et de vaincre la révolution. Trouver que « les tribunaux de la Révolution ne furent pas plus iniques » que le conseil de guerre qui jugea le colonel Vautré; dire que « la mémoire des quatres jeunes gens de la Rochelle est encore chère au cœur de beaucoup de Français; » déclarer que « le gouvernement se conduisit dans ces divers procès avec une bassesse indigne ; » parler de l'élément réactionnaire qui dominait dans le nouveau ministère » de M. de Villèle, « des manœuvres les plus indignes et les plus scandaleuses employées par le gouvernement avec un cynisme que la Révolution n'aurait pas dépassé, » etc., c'est, je le répète, redire le langage des ennemis du gouvernement légitime, ce n'est pas parler celui de l'histoire. L'histoire est surtout complètement défigurée dans le récit fait ici de la « Terreur blanche ; » lorsque l'auteur écrit : « La terreur blanche n'est pas un vain mot, » on peut lui répondre, avec un écrivain qui n'est cependant pas partial pour la

Restauration : « Cette qualification montre qu'il y a eu dans les récits ignorance ou calomnie. » M. Petit ne veut pas sans doute calomnier, car il a déclaré qu'il voulait dire la vérité; mais, en cette circonstance, il ne l'a pas présentée telle qu'elle est. Il élève des commérages à la hauteur de faits historiques : par exemple il rapporte gravement que, dans le Gard, plusieurs femmes calvinistes furent fouettées avec une planchette garnie de clous en forme de fleur de lis, etc.; or, M. Daudet, qui a étudié sur les lieux tous les faits, écrit : « Il nous a été impossible de découvrir dans les documents du temps une seule trace des sévices qu'auraient eu à subir des dames protestantes qu'on a représentées comme fustigées à coup de battoirs armés de clous. » L'auteur de l'*Histoire contemporaine* exagère les vengeances des royalistes et passe sous silence les crimes commis auparavant par les bonapartistes qui excitèrent le peuple et causèrent la réaction : tout ce récit n'est pas d'un historien.

On voit par ces quelques exemples — et on pourrait les multiplier — ce que nous reprochons à cette histoire : elle est souvent un plaidoyer pour l'Empire, un réquisitoire contre la Restauration. Il est vrai aussi que parfois on retrouve le résumé d'un président : je voudrais l'y rencontrer toujours. Les pièces justificatives mises à la fin des volumes sont intéressantes. Plusieurs sont à lire en entier; tel est le rapport sur Alger présenté au roi Charles X par M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre en 1827; le rapport adressé par la Commission chargée d'examiner l'état de la législation du royaume sur les écoles secondaires ecclésiastiques en 1828 ; le rapport de l'évêque de Beauvais, la note du cardinal Bernetti, etc. Ces documents se trouvent encore assez difficilement pour que l'auteur ait eu raison de les reproduire.

L'important ouvrage entrepris par M. Petit s'avance ; on sait les difficultés d'un travail sur l'*Histoire contemporaine* ; l'auteur, nous l'avons dit, malgré son incontestable talent, n'y a pas échappé. Étudier à fond son sujet, c'est le seul moyen d'être impartial parce que c'est, en tenant compte des obstacles et des entraînements, le seul moyen de connaître et de dire la vérité. H. DE L'E.

La Bourgeoisie française (1789-1848), par A. BARDOUX. Paris, Calmann-Lévy, 1886, in-8 de VIII-443 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire de la bourgeoisie française de son avènement à sa chute, de 1789 à 1848, tel pourrait être le titre de cet ouvrage. Mais est-il bien vrai de dire que l'avènement de la bourgeoisie française date de 1789? M. Bardoux lui-même remarque qu'à cette époque elle remplissait la plupart des charges en province, à Paris et même à Versailles. Bien des familles de cour avaient une origine bourgeoise; car on ne

saurait trop le redire, la noblesse n'était nullement une caste fermée, elle se renouvelait sans cesse par l'annexion de familles bourgeoises qu'y introduisaient leurs fonctions, les services rendus ou la volonté du roi. Mais il est vrai de dire toutefois qu'en 1789, la bourgeoisie, comme corps, accéda à la vie politique. Dans le grand mouvement de cette époque, dans les discussions de l'Assemblée Constituante, et plus encore de la Législative, dans la destruction du vieil ordre de choses et l'essai de création d'un ordre nouveau, elle eut la part principale. Cette part, M. Bardoux l'a très bien établie ; il a montré que chez les bourgeois d'alors, la passion de l'égalité l'emportait de beaucoup sur l'amour et surtout sur l'intelligence de la liberté. Il n'apprécie pas moins bien le rôle tout à fait indépendant de la bourgeoisie sous la monarchie de Juillet : ce fut son véritable règne, et ses chefs furent entièrement les maîtres de 1830 à 1848. Mais ils ne comprirent pas que de même qu'ils s'étaient élevés, il y avait derrière eux des couches nouvelles qui voulaient s'élever à leur tour. Et un beau jour, grâce à l'inertie des uns, à l'esprit frondeur des autres, le trône élevé par la bourgeoisie fut renversé par la bourgeoisie elle-même, sans qu'elle se doutât qu'elle le renversait, et certainement sans qu'elle le voulût. Petit à petit, cette bourgeoisie nouvelle avait perdu les fortes et antiques vertus de l'ancienne bourgeoisie ; le fonctionnarisme l'avait envahie et dissoute. « Le fonctionnarisme, » dit justement M. Bardoux, « remplace chez les démocrates l'aristocratie. C'est la seule inégalité qu'ils tolèrent, parce qu'ils espèrent tous l'atteindre. » Est-ce un progrès et est-ce là que devait aboutir le règne de la bourgeoisie ?

Où nous avons d'importantes réserves à faire sur l'ouvrage de M. Bardoux, c'est dans la partie qui a trait à la Restauration. Il semblerait, à l'entendre, qu'il n'y avait alors que des bourgeois libéraux, qu'eux seuls avaient la modération et l'intelligence politique, et que les règnes de Louis XVIII et de Charles X furent une période d'affaissement pour la France. S'il y avait des bourgeois libéraux, il y avait aussi des bourgeois royalistes, nous en avons tous connu. Il nous semble aussi que dans l'histoire de ce siècle, le gouvernement de la Restauration ne fait pas trop mauvaise figure. La France, ruinée et saignée à blanc par les guerres de la Révolution et de l'Empire, refit alors sa fortune et sa grandeur. Le commerce et l'industrie se développèrent, les finances reconquirent leur équilibre ; le mouvement littéraire prit un magnifique essor, et c'est sous ce gouvernement que se formèrent les générations qui jetèrent un si vif éclat sous le règne suivant. Enfin, la diplomatie des Bourbons avait rendu à notre pays sa place dans le monde, et quelques années après une double et désastreuse invasion, la France, grâce au prestige et aux mesures réparatrices de sa dynastie nationale, était prospère et puissante, elle

avait renoué des alliances, et l'on comptait avec elle en Europe. En pourrait-on dire autant de la troisième République ?

M. DE LA R.

Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle, *essais anecdotiques sur le temps présent*, par A. PELLISSIER. Paris, Haton, 1887, in-8 de x-419 p. — Prix : 5 fr.

« Ce livre est le nobiliaire de la France chrétienne : il s'adresse à tous les Français. Les lecteurs de bonne foi y trouveront dans le détail, des faits historiques et des vérités morales de premier ordre, et dans l'ensemble, la solution du problème de notre avenir. » Ainsi s'exprime l'auteur au début même de sa préface : las d'entendre répéter que la foi chrétienne est incompatible avec le patriotisme, avec la science, avec l'amour du pauvre, en un mot avec les sentiments qui honorent le plus l'humanité, il a opposé à ces accusations stupides la réfutation la plus décisive, car les faits sont des témoins qu'on ne peut récuser et devant lesquels notre époque, plus que toute autre, se plaît à s'incliner. Or, ces témoins, dont les dépositions sont exposées dans ce livre avec une sincérité éloquente, qui sont-ils ? Ce sont des hommes qui appartiennent aux conditions sociales les plus différentes, qui ont suivi des vocations opposées ; un seul point les rapproche : ils ont aimé Dieu, aimé la religion, aimé l'Église, et ce triple amour a été l'inspiration de toute leur vie.

C'est La Moricière, sur la terre d'Afrique, serviteur ardent de la France, dont il illustre le drapeau ; à Paris, au milieu de nos discordes civiles, champion de la liberté, de l'ordre, de l'honneur ; à Rome, fils dévoué du Père des fidèles pour lequel il prend les armes à l'heure de son plus cruel abandon. C'est Montalembert, âme ardente, caractère intrépide, apportant, dans la défense de toutes les nobles causes, cette mâle éloquence qui, devant les fils des Croisés, faisait reculer les fils de Voltaire. C'est Lacordaire consacrant au rétablissement du règne de Jésus-Christ les dons merveilleux de son intelligence et de son cœur, et constamment tenté de céder à l'enivrement de l'orgueil, sachant s'arracher même au triomphe, même à la gloire, pour retremper son humilité dans les austérités du cloître. C'est Ozanam, avec son dévouement infatigable à la vérité, avec sa science profonde, avec cette charité qui lui a inspiré tant de créations admirables. C'est le cardinal Pie, champion infatigable de la papauté attaquée, sentinelle toujours sur la brèche pour combattre l'iniquité et démasquer l'erreur. A ces noms, que je choisis entre bien d'autres, se joignent dans ce volume ceux des glorieux martyrs de nos dernières révolutions : Mgr Affre, Mgr Darboy, le P. Olivaint et son digne émule le P. Captier.

Veut-on savoir maintenant l'esprit qui anime ces quatorze biogra-

phies d'ailleurs fort habilement composées? L'auteur avait à choisir entre deux manières de persuader : l'une insinuante et plus sûre, qui ménage le succès par d'ingénieux détours; l'autre plus périlleuse, allant droit au but sans rien sacrifier au respect humain. Il est aisé de voir que M. Pellissier a préféré la seconde. « Notre génération, » dit-il, « n'a pas besoin d'être encouragée dans sa suffisance et son inertie, elle a plus à profiter d'un bon conseil que d'une adulation banale. » Rien de plus juste : aussi remercions-nous l'auteur, ancien professeur de l'Université, d'avoir ajouté ce nouveau titre à tous ceux qu'il avait déjà acquis à la haine des incrédules et à la sympathie reconnaissante des cœurs chrétiens.

C. Huit.

Histoire de la Monarchie de Juillet, par Paul Thureau-Dangin. Tome IV. Paris, Plon et Nourrit, 1887, gr. in-8 de 489 p.— Prix : 8 fr.

L'ouvrage n'est plus à louer, car deux fois, en 1885 et en 1886, il a obtenu de l'Académie française le grand prix Gobert, mais on peut dire qu'il continue à être digne de ces récompenses. Ce quatrième volume comprend le récit des événements écoulés de mai 1839 à juillet 1841. Il y a donc là seulement l'espace de deux années, mais ces deux années sont celles où éclate la grande crise de la politique extérieure de la France dans la question d'Orient. Les rapports entre le sultan Mahmoud et le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, devaient amener un conflit; Méhémet-Ali, victorieux à Nezib, allait traiter avec la Porte, lorsque les puissances européennes en détournent celle-ci et laissent ainsi de côté la France qui soutient le pacha. M. Thiers, devenu premier ministre, pour se dégager du concert européen, pousse à un arrangement direct entre le sultan et le pacha, mais les puissances s'en aperçoivent, et irritées, signent entre elles et en dehors de la France, le traité du 15 juillet. C'était pour nous l'isolement. M. Thiers en prend son parti et fait des armements considérables, mais si le ministre veut la guerre, le roi veut la paix car, en cas de guerre, la France se fût retrouvée en face de la coalition et aurait ainsi couru à sa perte. M. Thiers, abandonné par le roi, dut donner sa démission, et Louis-Philippe le remplaça par MM. Guizot et Soult. Le dernier ministère de la Monarchie de Juillet commençait le 29 octobre 1840. Après bien des négociations la Porte et Méhémet-Ali signent une convention et la Porte, trop asservie à la Russie par le traité d'Unkiar-Skelessi, est replacée sous le patronage de toutes les grandes puissances.

A l'intérieur, nous rencontrons à cette époque une grande instabilité ministérielle, les partis se décomposent et ont, à l'égard de la légitime action de la Royauté, une véritable méfiance. Cette Royauté issue de la Révolution de Juillet porte ainsi la peine de son origine. M. Thureau-Dangin ne le fait pas assez remarquer : c'est cependant là

ou l'histoire a sa moralité. Une révolution a brisé avec la tradition sur la transmission du pouvoir et est cause ainsi de l'isolement de ce pouvoir devant l'Europe et de sa faiblesse dans la nation, car cette révolution a désuni les forces sociales, à ce point que l'on voit des monarchistes attaquer à outrance la royauté de Juillet, avec des armes de parti, c'est-à-dire de provenance suspecte, car alors tout malheureusement semble bon pour ruiner celui que l'on hait. M. Thureau-Dangin le montre et il est sans faiblesse pour les journaux légitimistes qui produisent de fausses lettres, afin de discréditer le Roi, comme pour les républicains lorsque avec Darmès ils en appellent à l'assassinat. L'auteur fait ressortir en plusieurs circonstances critiques l'intelligence et le bon sens du roi Louis-Philippe. La Monarchie de Juillet ne pouvait donc trouver avec plus de talent un historien mieux informé et plus sympathique. Ce n'est pas qu'il soit un constant panégyriste. Il sait dire les misères étalées au milieu des rivalités portées à la tribune pendant ces quatre mois de bascule parlementaire ; il reconnaît que l'attitude du ministère Thiers avait gravement nui à la France, qui est réduite à la politique d'isolement et d'expectative.

Ce quatrième volume montre comment l'auteur sait faire le meilleur emploi des sources déjà imprimées, comme les *Mémoires* de Guizot, Metternich, Gréville et il est aussi riche que les précédents en renseignements inédits : *Journal* du baron de Vielcastel, *Mémoires* de M. de Saint-Aulaire, *Correspondance* de M. de Barante, etc. H. DE L'É.

Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, *de son abbaye, de sa péninsule et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy-Saint-Léger,* par Z.-J. PIÉRART. Paris, A. Ferroud, 1886, 2 vol. in-8 avec pl. — Prix : 20 fr.

Cet ouvrage, sauf la couverture, le titre et quelques planches qui y ont été ajoutées, ne me semble pas aussi moderne que sa date pourrait le faire supposer ; il a été édité en 1876, si je ne me trompe, et l'auteur est mort entre ces deux dates. M. Piérart avait réuni des indications curieuses sur l'histoire de Saint-Maur et des environs ; malheureusement il était imbu de rêveries sur la symbolique, sur tout ce qui touche à la religion chrétienne, sur les étymologies de noms de lieux, et son ouvrage, presque à chaque page, contient des assertions presque toujours contestables et souvent tellement singulières qu'elles font sourire le lecteur. Ajoutons que M. Piérart a, sur l'importance du principe fécondant de la nature, des idées personnelles qui lui font voir partout des images très inconvenantes ; ce parti pris domine tellement dans les deux volumes qu'il serait dangereux de les laisser à la portée des jeunes lecteurs et surtout des lectrices. A. DE B.

Vie de monseigneur de la Bouillerie, *évêque de Carcassonne, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux (1810-1882)*, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté, avec une préface de Mgr Mermillod. Paris, Palmé, 1887, gr. in-8 de xxiv-438 p., avec un portrait et un autographe. — Prix : 7 fr. 50.

Mgr de la Bouillerie a été un des grands évêques de notre temps. Chez lui la doctrine allait de pair avec la piété. Très fermement attaché au Saint-Siège, il fut au premier rang parmi ses défenseurs; profondément versé dans les sciences philosophiques, il contribua largement à la restauration, dans les écoles catholiques, des idées et de la méthode de saint Thomas; orateur au vol élevé en même temps que prédicateur plein d'onction, écrivain délicat, poète charmant, il prodigua sans compter, dans l'intérêt des âmes qu'il chercha toujours uniquement, les trésors de son intelligence et de son cœur; les « œuvres » eurent en lui un promoteur infatigable et, pendant plus de trente ans, rien ne s'est fait de grand dans le domaine de la charité sans qu'on ait trouvé à l'origine, la pensée et l'action du vicaire général de Paris, de l'évêque de Carcassonne et du coadjuteur de Bordeaux; ses largesses furent immenses et le prix en fut toujours doublé par la cordialité et la noblesse avec lesquelles il les dispensa; mais surtout Mgr de la Bouillerie fut un prêtre, dans la stricte acception du mot, c'est-à-dire l'homme de l'Eucharistie qui fut l'objet constant de ses méditations, de ses discours et de ses actes.

Un des plus fidèles disciples de l'éminent prélat, un de ceux qui ont pénétré le plus profondément dans son intimité, a entrepris de retracer cette admirable figure sacerdotale et de raconter cette sainte vie. Il y a pleinement réussi, et ce témoignage lui sera rendu par tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur d'être honorés de l'affection du coadjuteur de Bordeaux. Mgr Ricard était, mieux que personne, en mesure d'être complètement renseigné; les papiers du prélat lui ont été libéralement communiqués par sa famille, il possède lui-même cinq cents de ses lettres, qui sont un vrai trésor; il a pu mettre à contribution ses notes intimes et un admirable essai autobiographique où éclate la plus profonde humilité et où se dévoile tout entière la grande âme du saint évêque; enfin sa famille, ses amis, ont fourni des notes précieuses. De plus, Mgr Ricard connaît à fond les œuvres de Mgr de la Bouillerie et il n'a eu garde de les négliger. Le meilleur moyen de le faire aimer et pleurer était de le montrer tel qu'il fut et, pour y parvenir, il fallait surtout lui laisser la parole à lui-même et faire appel à ces lettres, à ces discours et à ces écrits où il a laissé une si profonde empreinte de son âme.

J'en ai assez dit pour donner l'idée du haut intérêt que présente l'œuvre de Mgr Ricard. J'ajouterai seulement un mot. Ce livre-là est de ceux que le cœur a dictés et où l'écrivain est soutenu, d'un bout à

l'autre, par une émotion vraie et profonde. Aussi a-t-il été accueilli comme une consolation par tous ceux qui ont connu de près Mgr de la Bouillerie et ont pu faire l'expérience de la bonté de son cœur et de la fidélité de son affection paternelle. Je souhaite que cette belle *Vie* aille à d'autres lecteurs que ses amis et ses fils spirituels, afin que le rayonnement d'une si noble figure s'étende et se perpétue; et aussi afin qu'il soit donné à l'auteur de reprendre son œuvre pour la rendre encore plus riche en détails et pour traiter plus à fond la dernière période de la vie du coadjuteur de Bordeaux. ERNEST ALLAIN.

Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault. (Par OSCAR BERGER-LEVRAULT.) Nancy, Berger-Levrault, 1886, 7 vol. in-8 de VIII-113, XXX-161, 115, 85, XII-183, 223 et 145 p. — Prix : 20 fr.

Ce *Catalogue* forme la seconde édition considérablement augmentée d'un travail bibliographique publié sous le même titre, en 1883; la première édition comprenait deux volumes in-8 de 400 pages, celle-ci arrive à près de 1,100 pages. On voit par ces chiffres que M. O. Berger-Levrault marche à grands pas vers son but, qui est, dit-il, « d'arriver à établir dans toute la limite du possible, le relevé complet : 1° de tous les ouvrages relatifs à l'Alsace, imprimés ou édités par notre maison depuis 1676, année de sa fondation par mon aïeul F.-G. Schmuck, jusqu'en 1873, date à laquelle, par suite des tristes événements de 1870, nous avons dû transférer nos établissements à Nancy; — 2° de toutes les publications non alsatiques sorties des mêmes presses ou éditées par notre maison du dix-septième siècle jusqu'en 1815. » La grande division de l'ouvrage est indiquée dans les lignes qui précèdent, et nous ne pouvons que féliciter l'auteur de l'avoir adoptée. Toutefois il eût peut-être été préférable de rejeter en sous-titre s'appliquant uniquement aux six premières parties du *Catalogue,* renfermant les ouvrages relatifs à l'Alsace, le mot *Alsatica* qui figure dans le titre général, même dans celui de la septième partie dont le titre spécial est pourtant *Publications non alsatiques.* Mais c'est là un contraste sans conséquence et qui ne peut amoindrir en rien la valeur de ce catalogue dont nous allons essayer de faire connaître les subdivisions. La première partie est consacrée aux ouvrages imprimés aux XVIIe et XVIIIe siècles, rangés dans vingt et une classes : Histoire et géographie; — Strasbourg; — Gravures; — Révolution; — Droits des Juifs; — Religion catholique; — Université catholique; — Religion protestante; — Instruction; — Médecine; — Sciences; — Droit; — Jurisprudence; — Administration; — Politique et économie politique; — Littérature et bibliographie; — Commerce; — Agriculture et indus-

trie ; — Art militaire ; — Cérémonies publiques ; — Rumpleriana. — Les subdivisions, suffisamment nombreuses, sont bien nettement établies et faciliteront singulièrement les recherches. M. Berger-Levrault n'a plus en sa possession tous les ouvrages dont il signale l'existence ; aussi ne songerons-nous pas à lui demander les raisons qui ont déterminé le classement de quelques-uns d'entre eux. Le premier volume se termine par un tableau généalogique des chefs de la maison Berger-Levrault depuis sa fondation jusqu'à nos jours, et un tableau des imprimeurs de l'Académie de Strasbourg, depuis 1608 jusqu'à 1870. Dans les volumes II-V sont indiqués dans l'ordre chronologique tous les actes administratifs imprimés pendant les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles. M. O. Berger-Levrault les divise en deux grandes catégories : les « Délibérations autonomes » ou arrêtés pris par l'administration, et les « Arrêtés de promulgation » à la suite desquels les édits et décrets émanant de l'autorité souveraine recevaient force de loi en Alsace. Pour reconstituer la série à peu près complète de ces actes, il a fallu de longues et patientes recherches. Il y a dans la note placée en tête du second volume de précieuses indications sur les divisions administratives de l'Alsace, pendant la période qui nous occupe, sur les intendants de 1648 à 1790 et leurs fonctions, sur le Conseil souverain d'Alsace, etc. M. Berger-Levrault a eu l'heureuse idée de publier un document conservé aux Archives de la ville de Strasbourg et renfermant l'indication détaillée des subdivisions territoriales que comprenaient en 1730 les différents bailliages d'Alsace. Le second et le troisième volume du *Catalogue* sont spécialement consacrés aux ordonnances des intendants, l'un renfermant les arrêtés de promulgation, l'autre les ordonnances autonomes et les circulaires. Dans le quatrième volume sont indiquées les pièces émanant de diverses administrations du XVIIe au XIXe siècle ; le cinquième est rempli par une longue énumération des délibérations autonomes de l'administration centrale du Bas-Rhin à l'époque de la Révolution française, et des arrêtés de promulgation rendus pendant la même période ; M. Berger-Levrault a divisé ces pièces en trois catégories correspondant aux formats in-quarto, in-octavo et in-folio. Tous ceux qui ont eu à faire des recherches sur l'histoire administrative moderne comprendront aisément l'utilité incontestable de cet inventaire sommaire des documents officiels relatifs à l'Alsace des trois derniers siècles. Avec le sixième volume nous rentrons dans la bibliographie proprement dite ; nous y trouvons le catalogue méthodique des nombreuses publications de tout genre éditées par la maison Berger-Levrault dans le cours du XIXe siècle. L'archéologie, l'histoire, la topographie, la théologie, la médecine, l'instruction publique, la jurisprudence, etc., y sont largement représentées. Le septième et dernier volume est tout entier consacré aux publications non alsatiques de 1676 à 1815.

Il nous semble que M. Berger-Levrault eût pu adopter un cadre de classement uniforme pour les ouvrages indiqués dans les tomes I, VI et VII de son *Catalogue*; peut-être même eût-il été bon de fondre les tomes I et VI en un seul volume comprenant les publications alsatiques des trois derniers siècles. Mais c'est là une question de détail d'assez mince importance et nous n'entendons nullement, en présentant à l'auteur cette légère observation, amoindrir la valeur incontestable de son travail. Nous souhaitons, au contraire, que son exemple soit suivi par tous ceux de nos grands éditeurs qui ne nous ont pas encore donné l'histoire de leur maison. L. V.

BULLETIN

Histoire d'une chute et d'une conversion. *Extraits populaires des « Confessions d'un ex-libre-penseur, »* par Léo Taxil. Paris, Letouzey et Ané, in-18 de 123 p. — Prix : 0 fr. 50.

Encouragé par le grand succès de librairie qu'ont obtenu ses ouvrages, M. Léo Taxil en fait des réductions qui s'adressent aux classes populaires et peuvent servir de livres de propagande. Ce petit volume est un extrait judicieusement fait des *Confessions d'un ex-libre-penseur* qui a paru en 1886 et dont nous avons rendu compte ici même. Nous ne pouvons que recommander cet abrégé comme nous avons recommandé l'ouvrage principal. Il a un grand charme de style et est propre à faire beaucoup de bien.

X.

Ma Confession, par le comte Léon Tolstoï. Traduit du russe, par Zoria. Paris, Albert Savine, 1887, in-18 de 266 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que le comte Léon Tolstoï a complètement rompu avec l'Église officielle russe et s'est fait une religion à lui : une sorte de déisme évangélique, socialiste et humanitaire. *Ma Confession* est le récit de l'évolution par laquelle l'auteur de *La Guerre et la paix* est arrivé à *Ma Religion*. Hâtons-nous de dire que cette « confession » est purement spirituelle. Elle ne ressemble en rien aux *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Enfant, Léon Tolstoï fut élevé dans la foi orthodoxe de son pays. Mais, dès l'âge de seize ans, le doute entra dans son esprit, et tout en croyant à quelque chose qu'il ne pouvait déterminer d'une façon précise, il cessa de croire à ce qu'on lui avait enseigné dans son enfance. Ce qui ébranla ses premières croyances, c'est qu'il s'aperçut que, dans la haute société russe, la religion n'avait aucune action sur la vie. Pourtant, il était fort préoccupé du problème de la destinée humaine. Que suis-je? Où vais-je? Qu'est-ce qui est bon dans l'existence? Qu'est-ce qui est mauvais? Il demanda la réponse à toutes les sciences, à toutes les philosophies. Les philosophies et les sciences restaient muettes sur le grand problème. Alors, il laissa les livres et alla vivre avec les paysans, et il s'aperçut que dans les réponses données par la foi simple et naïve aux questions qui faisaient son tourment gisait une profonde sagesse. Là était le port : il s'y arrête sérieusement; il pratique même. Mais il veut approfondir les dogmes et les mystères, et, de nouveau voilà son esprit désemparé à la recherche de l'Ourse polaire de la certitude. Dernière étape : une religion à lui. Cette « confession » — une merveille

d'analyse psychologique — est l'œuvre d'une âme égarée, mais très sincère dans son égarement. Elle est aussi, non dans les mots, mais dans la logique des faits, un véritable réquisitoire contre la haute société russe divisée, par Tolstoï, en sceptiques et en hypocrites; par contre, on y sent une sympathie profonde pour les humbles, les petits et les souffrants. F. B.

La Science romaine à l'époque d'Auguste. *Étude historique d'après Vitruve*, par A. TERQUEM, professeur à la Faculté des sciences de Lille. Paris, Félix Alcan, 1885, in-8 de 174 p. — Prix : 3 fr.

C'est au moment même où les journaux nous annoncent la mort du savant auteur, récemment élu correspondant de notre Académie des sciences, que nous venons rendre compte de son ouvrage. C'est un Mémoire extrait du recueil de la *Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.* M. Terquem s'est proposé d'y réunir tous les renseignements d'ordre scientifique qui se rencontrent dans le traité de Vitruve sur l'architecture. « Vitruve, conclut l'auteur, possédait une érudition très variée, peut-être moins vaste que celle de Pline qui vécut peu après lui; mais on y trouve relativement moins d'erreurs mélangées à des faits exacts. » Ces faits embrassent un vaste champ, depuis les mathématiques jusqu'à l'hygiène et la médecine. Il y a là un chapitre intéressant de l'histoire de l'esprit humain. La main d'un savant physicien était nécessaire pour débrouiller des textes pleins de termes techniques sur la signification desquels on est souvent réduit aux conjectures. Le travail de M. Terquem sera donc utile aux érudits en même temps qu'intéressant pour tous les amis des sciences.

E. DARAM.

La Machine à vapeur, *son histoire, son emploi*, par H. GOSSIN. Paris, Félix Alcan, s. d., in-32 de 176 p. avec figures. — Prix : 0 fr. 60. (*Bibliothèque utile.*)

M. Gossin, proviseur du lycée de Lille, s'est proposé de faire connaître, sous une forme populaire, le mode de fonctionnement de la vapeur et son emploi dans les moteurs fixes, les locomotives, les bateaux et les machines diverses telles que locomobiles, machines routières, pompes à vapeur, etc. Dans ce petit volume compacte, il a réuni un nombre considérable de faits et de renseignements, tant au point de vue historique qu'à celui des dispositions actuellement en usage. Il nous a paru généralement très exact; nous remarquons même avec plaisir qu'il fait une place convenable aux constructeurs français trop oubliés dans l'ouvrage américain de Thurston dont la même librairie a donné la traduction il y a quelques années. On voit que la science de M. Gossin n'est pas toute de seconde main et qu'il a dû, pour son petit livre, se livrer à des investigations personnelles non sans difficulté.

E. DARAM.

Memoria acerca de la primera exposicion internacional de electricidad, *celebrada in Europa*, par D. RAFAEL ROIG Y TORRES, director de la *Cronica cientifica*, etc. Barcelona, 1885, in-8 de x-68 p.

L'exposition d'électricité qui a eu lieu à Paris en 1881 marque une étape importante dans le développement magnifique qu'ont pris de nos jours les applications de cette science, et si, depuis lors, des progrès de détail ont été accomplis, il n'y a aucune branche qui n'y fût largement représentée. Il est donc utile pour ceux qui s'occupent d'électricité d'avoir sous la main un

compte rendu intelligemment fait de cette exposition. Celui de M. Roig y Torres, délégué à l'exposition par la députation provinciale de Barcelone, est, croyons-nous, un des meilleurs que l'on puisse trouver. Tout y est analysé avec sobriété et compétence, et il est peu de personnes, même parmi celles qui ont visité avec soin l'exposition, qui ne trouvent encore beaucoup à y apprendre.

E. DARAM.

Terentia, *drame en cinq actes, en vers*, par ALBERT MIRAL. Paris, Simon, 1887, in-32 de 127 p.

Ceci n'est rien moins qu'un drame en cinq actes et en vers, représenté, si nous en croyons les indications fantaisistes du titre, le 29 février 1887, au « Petit théâtre français, » un théâtre qui, celui-là, ne courra jamais le risque d'être incendié, car il ne se dresse que dans l'imagination railleuse du poète vers les cantonnements où s'élèvent les châteaux en Espagne. Dans le drame qui nous occupe, M. Albert Miral nous montre une femme à l'âme enthousiaste, pleine de fougue et de passion, attirée par le prestige et la gloire d'un héros véritable, d'un génie militaire de premier ordre, de l'un de ces hommes extraordinaires qui dominent leur époque et la longue série des siècles futurs. Ce grand capitaine s'appelle Annibal, et *Terentia* est le nom de cette amante impétueuse que nulle considération de race et de patrie n'arrête, de cette Romaine égarée sur le sol de Carthage. Les deux personnages principaux qui forment le pivot de l'action sont tracés avec puissance; nous regrettons que des complications secondaires viennent troubler la forte simplicité de la donnée fondamentale, nuire par instants aux développements rationnels des situations et imprimer à un réel sujet de tragédie un certain caractère mélodramatique. M. Albert Miral a vraiment le sentiment du théâtre, et sa *Terentia*, sauf de légères retouches, méritera bien de trouver un accueil sympathique ailleurs que sur la scène fictive du « Petit Théâtre français. »

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Le Cabous Namé, *ou le Livre de Cabous de Cabous Onsor el Moali, souverain du Djordjan et du Guilan*, traduit pour la première fois en français avec des notes, par A. QUERRY, consul de France à Trébizonde. (*Bibliothèque orientale elzévirienne.*) Paris, E. Leroux, 1886, petit in-12 de XII-455 p. — Prix : 5 fr.

Lorsqu'une bande de cavaliers arabes eut renversé l'empire vermoulu des Sassanides, l'âme iranienne ne fut pas transformée en une âme arabe. Subissant l'islamisme, les Perses en firent une autre religion. Ce ne fut pas seulement par le culte exalté et presque exclusif des Alides, mais surtout par la croyance au pontificat mystérieux de l'imam, toujours incarné et invisible, le mahadi. Le *Cabous Namé* est un spécimen fort curieux et à peu près inconnu en Europe de la morale iranienne, où la religiosité orthodoxe occupe peu de place. Le livre débute bien par un hommage à Dieu et un souvenir à Mahomet, mais pour aboutir bientôt à la préconisation d'Ali : « Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'homme meilleur, plus grand, plus sage que ce noble personnage très bon, très redouté, sublime, profond, généreux, noble, l'époux de la plus noble fille, à tel point que d'aucuns l'ont adoré comme Dieu et que d'autres le regardent comme le guide des égarés dans la vallée de ce monde. »

A part ce début obligatoire, nous ne rencontrerons guère que de la

morale indépendante et absolument utilitaire sur le mode princier. Ce qui est caractéristique et instructif, mais peu édifiant, c'est le sang-froid avec lequel Cabous disserte sur un vice abominable, comme s'il s'agissait de la chose du monde la plus naturelle et la plus innocente. Il parle aussi du trafic des esclaves comme de celui des chevaux; c'est navrant et d'un utilitarisme féroce.

Par contre, le moraliste persan consacre à la guerre quelques lignes dont les princes et les chanceliers chrétiens devraient bien s'inspirer : « Ne verse pas inutilement le sang, dit le roi à son fils; sois convaincu qu'il ne t'est pas permis de faire périr aucune créature humaine, excepté les brigands, ceux qui dépouillent les cadavres et ceux dont, selon la loi, le meurtre constitue une obligation. » Ici, par exception, Cabous rappelle qu'il y a un autre monde : « Le malheur poursuit en ce monde et dans l'autre celui qui a versé le sang injustement... Le sang versé injustement est non seulement puni dans l'autre monde, mais j'ai lu et vu qu'il est encore vengé dans cette vie. Donc, en ton nom et en celui de tes enfants, je t'adjure de ne pas verser le sang innocent. »

Les préceptes du *Cabous Namé* sont rangés méthodiquement et entremêlés d'anecdotes qui rendent plus facile et plus attrayante la lecture de ce livre. C'est de tout point une excellente publication, qui fait honneur à notre corps consulaire, auquel il ne me paraît pas qu'on tienne généralement assez compte de son mérite et de son dévouement.

ADOLPHE D'AVRIL.

Portraits de femmes, par ARVÈDE BARINE. Paris, Hachette, 1887, in-18 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Arvède Barine est un pseudonyme. Ce masque doublement russe cache, dit-on, une femme slave des plus distinguées et des plus lettrées. Lettrée, certes, elle l'est, et à un degré supérieur. Pour se convaincre de la parfaite éducation littéraire d'Arvède Barine, il n'y a qu'à lire ses cinq *Portraits de femmes* qui sont Mmes Carlyle, George Eliot, Mary Wollstonecraft, Félicie Rasponi, sainte Thérèse. Ce dernier portrait a, de tous, le plus d'attrait. Il est écrit *con amore*. Il y a bien, par-ci par-là, dans la psychologie de la sainte, quelques phrases qui détonneraient si on ne savait pas que la portraitiste n'est point catholique. Mais on sent partout un profond respect et une vraie sympathie pour la grande réformatrice du Carmel. Quelques fausses notes se trouvent aussi dans *Un couvent de femmes au XVIe siècle* (Félicie Rasponi). Le sujet était fort délicat, car il s'agit d'un couvent singulièrement relâché. Mme Arvède Barine a essayé de le traiter délicatement. Elle dit, à la fin de son Étude : « Le XVIIe siècle sera aussi réparateur pour l'Église, aussi glorieux que le précédent avait été misérable et dangereux. » C'est vrai. Nous aimons beaucoup moins l'espèce de plaidoyer auquel se livre notre auteur pour disculper des irrégularités de sa vie la George Sand anglaise, George Eliot. Ce bas bleu-ci n'a rien de sympathique et on lu préfère même cette détraquée de Mary Wollstonecraft qui, cent ans avant Louise Michel et M. Élisée Reclus, rêva l'émancipation des femmes et l'union libre, et, par deux fois, prêcha d'exemple : expériences qui ne lui réussirent guère. On lui préfère surtout la douce, bonne, résignée, dévouée Anna Welsh qui fut la femme ou plutôt le souffre-douleur de Thomas Carlyle, un écrivain de génie, mais un ours mal léché. Le style de ces *Portraits* est assez inégal : ici, facile, abondant, distrait; là, vigoureux, éloquent et d'une saveur capiteuse. Que ne pouvons-nous rendre à toutes les idées contenues dans le livre ce dernier témoignage?

F. B.

Jules Simon, sa vie et son œuvre, par LÉON SÉCHÉ. Paris, Dupret, 1887, in-12 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons ici une biographie de M. Jules Simon. Le grand talent de l'écrivain et de l'orateur, toutes les qualités de l'honnête homme y sont célébrées, et j'applaudis; mais aussi toutes ses idées politiques y sont louées, et je ne puis souscrire à l'éloge. M. Jules Simon ne doit pas être confondu avec les sectaires qui se sont servis de lui et qui aujourd'hui l'attaquent. Il est de bonne foi, c'est hors de doute, car toute sa vie offre un caractère de désintéressement et d'honorabilité auquel nous rendons plein hommage; qu'il soit, contrairement aux pratiques des libéraux, d'avis d'accorder à l'Église la liberté, c'est un honneur pour lui, et on m'a assuré que nul ministre au département des cultes ne fut en meilleurs rapports avec le clergé; mais M. Jules Simon croit, en philosophie, que « la religion naturelle » et la « conscience » peuvent suffire à gouverner les âmes, d'où la conclusion que les lois de l'Église catholique ne sont nullement nécessaires; en politique, il a foi dans l'avenir de la République qui, jusqu'ici, il le reconnaît chaque jour, ne fait que tomber dans l'arbitraire le plus insolent et qu'opprimer les consciences. Il y aurait là matière à réflexion et raison grave de se demander si, en France, la monarchie qui a gouverné le pays pendant des siècles, n'est pas le gouvernement le mieux approprié à ses mœurs et à ses besoins. Quoi qu'il en soit, je trouve dans ce volume des pages curieuses, des détails intéressants, racontés avec talent, détails souvent neufs, que font mieux connaître les hommes de ce temps. « L'histoire vraie, » selon le mot de M. Séché, de la lutte entre Gambetta et J. Simon, à Bordeaux, en février 1871, est particulièrement édifiante sur des agissements qui, dans leur ensemble, étaient déjà trop connus. L'auteur nous parle de l'influence exercée par M. J. Simon sur M. Thiers et trouve qu'il y a eu faute de la part de l'Assemblée à renverser M. Jules Simon du ministère, faute à renverser M. Thiers, faute de vouloir rétablir la monarchie, mais, ajoute-t-il, « l'honnêteté du comte de Chambord la lui épargna : c'est alors qu'en désespoir de cause elle fit une constitution, d'où sortit la République. » — « M. Jules Simon, dit encore M. Séché, pouvait acclimater en France la République conservatrice de M. Thiers. Mais on n'a point compris M. Jules Simon, et pour toute récompense il n'a recueilli que de l'ingratitude. » M. Jules Simon est un théoricien et on le dit un sage; mais, philosophe, il n'éprouve pour lui aucun besoin de la religion catholique; républicain, il ne croit pas que la France ait besoin de la monarchie. C'est par là, cependant, qu'à nos yeux il découvre la faiblesse de sa pensée, et on regrette qu'il ne montre pas à son pays la voie où il pourra seulement trouver le salut et l'honneur.

H. DE L'E.

Choses du Nord et du Midi, par E. MONTÉGUT. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est dans le Nord d'abord que l'auteur nous conduit pour nous parler des derniers Vikings et de ces rois à demi fabuleux de la Scandinavie, dont les aventures ont été racontées par Thomas Carlyle, et ont inspiré un roman plein de recherches érudites à M. Dasent. Ces deux ouvrages ont fourni à M. Montégut le motif d'une étude où il met beaucoup du sien, comme dans tous ses travaux analogues. Du Nord nous passons à Sixte-Quint. L'histoire de ce grand pape, écrite par M. de Hubner, sert de base à une remarquable notice qui devient comme une sorte de commentaire de cette histoire, et offre des appréciations historiques et politiques d'une

grande justesse, qui appartiennent bien en propre à l'auteur. M. Montégut nous parle ensuite d'un révolutionnaire italien d'après un livre de M. Ruffini. Il y a là de bien curieux renseignements sur le carbonarisme, sur Mazzini, sur l'Italie moderne. M. Montégut ne partage pas les opinions de Lorenzo Benoni, bien désillusionné cependant après les premières fougues passées, et de temps en temps, tire des mémoires du carbonaro, d'excellentes réflexions. C'est en Angleterre que Ruffini a écrit ces révélations d'un révolutionnaire italien, et c'est l'Angleterre qui fournit à M. Montégut les deux articles suivants : l'un nous transporte en Irlande, l'autre nous fait connaître les bas-fonds de la population de Londres. La fin du volume est occupée par des souvenirs de voyage dans le Lyonnais et en Auvergne. M. Montégut n'est pas un voyageur à anecdotes comme le fut A. Dumas; il ne se complaît pas non plus dans la peinture des sites : il est surtout, comme il l'a prouvé maintes fois, un éminent critique d'art, et il y a profit à suivre un tel cicerone dans les vieilles églises de Riom et de Clermont-Ferrand. VILLEMORY.

Entretiens sur l'histoire du moyen âge, par JULES ZELLER. T. III, Paris, Perrin, 1887, in-12 de VI-560 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le jugement que le *Polybiblion* (t. XLI, p. 455) portait sur le tome premier de ces *Entretiens* pourrait être répété à propos de ce tome troisième. Le charme sous lequel nous tient l'auteur ne nous empêche pas de reconnaître ses défauts. Il a étudié dans ce volume la période de l'histoire européenne qui contient la chute des Carolingiens jusques et y compris la première Croisade. Il a divisé cette période en chapitres qui traitent de la féodalité et de la chevalerie, des premiers empereurs allemands, des premiers rois européens, de Sylvestre II, Grégoire VII et Urbain II. Il y a çà et là des pages excellentes : celles (pour ne citer que les dernières) où il traite de la question d'Orient au moyen âge et de l'influence du mahométisme et du christianisme (p. 509-519), à côté de pages médiocres et même mauvaises. En effet, M. Zeller croit encore aux terreurs de l'an mille, malgré les travaux de MM. Roy et P. Orsi, et non seulement il les admet avec une faible restriction (p. 312), mais à cette occasion il donne comme certaine la prédiction d'un « triste ciel » (p. 235). Il ne vérifie pas des « on dit, » des « assure-t-on » (p. 293), qui sont là comme des phrases à effet et qui ne devraient pas y être. Malgré le ton moqueur avec lequel il parle des lamentables troubles qui agitèrent Rome et l'Église (p. 412, 413, 444), il est bien forcé de changer de langage et de reconnaître la grandeur de Celle que les flots peuvent battre, mais qui ne périra pas (p. 260, 306, 312, 402 et s.). En somme, ce livre ne marque ni un progrès ni une décadence, si on le compare aux précédents du même auteur. Il est de la même manière, de la même nature; c'est trop peu, nous semble-t-il, pour un maître, et nous espérons mieux. C. A. DE B.

L'Anno mille, saggio di critica storica, [par] PIETRO ORSI. Torino, Bocca, 1887, in-8 de 56 p.

Ce petit volume est très fourni de faits. Pour mot de la fin, l'auteur emprunte à M. Jules Roy cette phrase : « Les terreurs de l'an mille ne sont qu'une légende et qu'un mythe. » Et jugeant comme nous en 1885 (*Polybiblion*, t. XLIII, p. 64, et *l'Anno mille*, p. 56, n° 3), que les preuves manquaient à l'ouvrage de M. Roy, il les apporte. M. Orsi avait présenté cette thèse le 18 juillet 1884, à l'Université de Turin, tandis que M. Roy n'a paru qu'en dé-

cembre 1885. Mais M. Orsi, éveillé par Dom Plaine et M. Raou Rosières, a tracé d'excellentes pages, fouillant les chroniques, examinant les monuments, interrogeant les actes, sachant distinguer le vrai d'avec la légende, enfin faisant œuvre de bonne et saine critique. Son très court chapitre sur les actes français qui mentionnent la fin du monde (p. 34 et s.) est à rapprocher des trois premiers où il parle des historiens modernes qui parlent de l'an mille et des chroniqueurs contemporains qui n'en soufflent mot. Il y aurait peut-être des détails à examiner, mais l'ensemble est bon et la conclusion bien légitime.

C. A. DE B.

La Police parisienne. *Un joli monde,* par G. MACÉ, ancien chef du service de la sûreté. Paris, Charpentier, 1887, in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un nouveau préfet de police vient d'entrer en fonctions, désireux d'étudier à fond son métier pour se mettre en mesure de réformer ensuite. Son chef de la sûreté lui fait connaître le monde contre lequel la police a charge de défendre la Société. Ce n'est certes pas un « joli monde, » mais enfin il n'est pas tout à fait inutile de le connaître, ne fût-ce que pour rabattre un peu l'optimisme des gens qui applaudissent au travail de dechristianisation qui se poursuit, sans se douter qu'il a pour conséquence une démoralisation chaque jour croissante, et que le vice, la débauche, le crime envahissent tous les rivages sociaux, à mesure que s'en retire la foi. La digue emportée, la marée monte ; et quelle marée! ivrognes, voleurs, malfaiteurs, criminels, débauchés de toutes sortes, dont un homme compétent dévoile à son supérieur hiérarchique les pratiques et les procédés, en même temps qu'il décrit très fidèlement les théâtres divers sur lesquels ils operent. Un livre pareil n'est naturellement pas destiné à tout le monde; mais ceux qui s'occupent de réformes morales le liront avec profit. Malgré le caractère un peu délicat de certaines questions qu'on y soulève, c'est un livre honnête, écrit sous une honnête inspiration ; il n'y faut pas chercher la satisfaction d'une curiosité malsaine, mais, faire comme le médecin qui étudie le mal, même le plus répugnant, dans l'intention de chercher à le guérir. Par le temps d'éducation neutre qui court, notons-y cette appréciation précieuse à recueillir : « L'éducation, comme on la donne aujourd'hui, n'est pas une garantie de moralité. On apprend à bien dire, c'est vrai ; mais ne vaudrait-il pas mieux savoir mieux faire? Ce n'est pas avec les manuels civiques, en chassant les Frères et les Sœurs des écoles, en étouffant les croyances religieuses, que l'on trouvera le remords et le repentir. » Si M. Macé peut déjà parler ainsi, que diront, s'ils sont sincères, les chefs de la sûreté de l'avenir, après vingt années d'instruction gratuite, obligatoire et laïque? N'est-ce pas le cas de crier : *Caveant consules!* Mais les consuls n'y songent pas : tout au plus penseront-ils, après avoir lu le livre de M. Macé, à jeter des regards inquiets autour d'eux, et à porter la main à leur poche pour ne pas être volés. Hélas! quand donc nos gouvernants y verront-ils clair? M. Macé aura toujours eu le mérite de leur allumer une lanterne.

P. TALON.

L'Affaire de la rue Montaigne. *Notes prises au jour le jour,* par un reporter. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-12 de IV-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre du livre dit ce qu'il est : une série de notes prises au jour le jour sur un crime célèbre qui a, pendant quelques semaines, défrayé la curiosité publique. Nous qui trouvons qu'on a déjà beaucoup trop parlé de cette

affaire, comme aussi des crimes et scandales qui se commettent chaque jour, nous avouons que nous ne saisissons pas l'utilité de cette publication. Si, parmi nos lecteurs, il en est qui fassent collection de « Causes célèbres, » ils peuvent acheter ce livre : nous nous bornons à le signaler.

E. DE LA D.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Joseph-Victor MOLINIER, l'éminent professeur de droit criminel de la Faculté de Toulouse, né à Turin, en 1799, est mort à Paris à la fin de juin. Pendant sa longue carrière, M. Molinier ne s'est pas seulement occupé de droit criminel, de droit commercial et de législation comparée ; on lui doit en effet plusieurs Mémoires sur des questions importantes d'histoire et de critique littéraire et même sur des questions économiques et purement scientifiques. M. Victor Molinier laisse de nombreux travaux : *Traité du droit commercial, ou, Explication méthodique des dispositions du Code de commerce ; précédé d'une introduction historique. Tome Ier. Des actes de commerce, des commerçants, des livres de commerce et de la comptabilité des sociétés commerciales* (1846, in-8) ; — *Notice sur l'usage de la boussole au* XIIIe *siècle, et sur une loi du code : « Las siete partidas » d'Alphonse X, roi de Léon et de Castille, dans laquelle il est question de l'aiguille de mer* (1850, in-8) ; — *De la dépréciation de l'or et de la valeur légale des conventions par lesquelles on détermine les espèces monétaires pour le payement des créances* (1854, in-8) ; — *Études juridiques et pratiques sur le nouveau Code militaire pour l'armée de terre* (1859, in-8) ; — *Notice sur les œuvres juridiques de Leibnitz* (1860, in-8) ; — *Du duel. Examen du dernier projet de loi sur le duel, approuvé en 1851 par une commission de l'Assemblée législative, et du rapport préparé par M. Auguste Valette, président de cette commission* (1861, in-8) ; — *Observations sur un projet de loi portant modification de plusieurs dispositions du Code pénal, présentées à l'Académie de législation* (1862, in-8) ; — *Notice sur la question suivante : Est-il vrai, comme l'ont affirmé Voltaire, Laharpe et Sismondi, que Corneille ait pris les principales scènes du Cid dans une pièce espagnole de Diamante, qu'il aurait imitée et traduite sans l'indiquer et en l'adaptant à la scène française?* (1865, in-8) ; — *Aperçus historiques et critiques sur la vie et les travaux de Jean Bodin, sur la démonomanie des sorciers et sur les procès pour sorcellerie aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* (1867, in-8) ; — *De la répression du suicide et des attentats aux mœurs suivant les anciens usages de Toulouse* (1867, in-8) ; — *Notice historique sur les fourches patibulaires de la ville de Toulouse* (1868, in-8) ; — *La Répression du vol d'après les lois anciennes et la jurisprudence du Parlement de Toulouse* (1869, in-8) ; — *Notice historique sur le droit d'accorder des grâces aux criminels dont jouissaient autrefois le chapitre de la cathédrale de Rouen et les évêques d'Orléans* (1870, in-8) ; — *Le nouveau Code de commerce italien, et les instituts de droit commercial de Alianelli. Étude critique de législation commerciale comparée* (1870, in-8) ; — *De la réhabilitation des condamnés. Rapport fait à l'Académie de législation sur une monographie de M. Alianelli* (1870, in-8) ; — *De l'abrogation de l'article 75 de la Constitution du 22 frimaire an VIII, qui exigeait l'autorisation préalable du Conseil d'État pour la mise en jugement des agents du gouvernement à raison des faits relatifs à leurs fonctions* (1871, in-8) ; — *De l'acquisition de la propriété des objets d'antiquité et des pièces auxquelles s'attache un intérêt scientifique* (1871, in-8) ; — *Notice sur le poète espagnol Alarcon, sur sa comédie « La Verdad suspechosa » et sur les diverses imitations qu'en offrent celle du « Menteur, » de Pierre Corneille, et celle de Goldoni, intitulée : « Il Bugiardo »* (1872, in-8) ; — *Notice sur la tragédie comique de Gabriel Tellez (Tirso de Molina)*

« *El curtador de Sevilla* » *et le* « *Don Juan* » *de Molière* (1873, in-8) ; — *Un drame religieux de Calderon de la Barca* « *la Devocion de la Cruz* » (1875, in-8) ; — *De l'enseignement du droit criminel à Pise et des travaux de M. le professeur Carrara* (1875, in-8) ; — *Études sur le nouveau projet de Code pénal pour le royaume d'Italie* (1879-1881, 2 vol. in-8) ; — *Cours élémentaire de droit constitutionnel. Matières du troisième examen de doctorat* (1884, in-8).

— M. Charles CLÉMENT, né à Rouen en 1821, est mort à Paris le 4 juillet. M. Clément a rapporté de ses excursions à Florence et à Rome les matériaux des ouvrages qui ont établi sa réputation. Ses jugements en matière de peinture et de sculpture faisaient autorité auprès des artistes. Voici l'indication de ses travaux : *De la peinture religieuse en Italie jusqu'à Fra Angelico de Fiesole* (1857, in-8) ; — *Études sur les beaux-arts en France* (1865, in-12) ; — *Léopold Robert d'après sa correspondance inédite* (1874, in-8) ; — *Artistes anciens et modernes* (1876, in-12, 1878, in-8) ; — *Géricault. Étude biographique et critique, avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître* (1879, in-8, avec 30 planches) ; — *Prud'hon, sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (3e édition, 1880, in-12) ; — *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, avec une étude sur l'art en Italie avant le* XVIe *siècle et des catalogues raisonnés, historiques et bibliographiques* (nouvelle édition, 1881, in-8, illustré de 167 dessins d'après les grands maîtres) ; — *Gleyre, étude biographique et critique, avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître* (nouvelle édition, 1885 et 1886, in-8) ; — *Decamps* (1886, in-8, avec 57 gravures. Ce dernier travail fait partie de la remarquable collection publiée par la maison Rouam : *Les Artistes célèbres*. Rappelons que M. Clément a traité pendant plus de vingt ans les questions d'art dans le *Journal des Débats* et qu'il a donné des articles à la *Revue des Deux-Mondes* et à la *Gazette des beaux-arts*. Il fut pendant quelque temps conservateur adjoint du Musée Napoléon III, fonctions qu'il abandonna pour se livrer exclusivement à ses recherches sur l'histoire des beaux-arts.

— M. August-Friedrich POTT, né le 14 novembre 1802 à Nettelrede (Hanovre), est mort à Halle sur la Saale le 5 juillet. Nommé en 1833 professeur de linguistique générale à l'Université de Halle, il ne tarda pas à acquérir par ses publications une grande réputation dans le monde savant. Ses *Etymologische Forschungen*, dont la première édition en deux volumes parut de 1833 à 1836, furent très remarquées (2e édition, 1859-1876, 6 vol. in-8). On lui doit encore les travaux suivants : *De Borussico-Lithuanicae tam in Slavicis quam Letticis linguis principatu* (1837-1841, 2 vol) ; — *Die Zigeuner in Europa und Asien* (1844-1845, 2 vol. in-8), ouvrage auquel l'Institut de France décerna le prix Volney ; — *Die quinare und vigesimale Zählmethode bei Völkern aller Weltteile* (1847, in-8) ; — *Die Personennamen, insbesondere die Familiennamen und ihre Entstehungsarten* (1853, in-8) ; — *Die Ungleichheit der menschlichen Rassen hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte* (1856, in-8) ; — *Doppelung als ein der wichtigsten Bildungsmittel der Sprache* (1862, in-8) ; — *Anti-Kaulen, oder, mytische Vorstellungen vom Ursprung der Völker und Sprachen* (1863, in-8) ; — *Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues* (2e édition, 1880, 2 vol. in-8). L'année dernière, le Dr Pott inaugurait la publication d'une série d'opuscules de linguistique générale et comparée par un volume intitulé : *Allgemeine Sprachwissenschaft und Carl Abels aegyptische Sprachstudien* (in-8). Enfin, il a encore fourni à l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber un article sur l'origine des langues indo-germaniques (*Allgemeine Encyclopädie*, 2e section, vol. XVIII).

— On annonce encore la mort : de M. Joseph BAJU, compositeur et critique musical, qui venait de publier dans la *Gazette de France*, une inté-

ressante étude sur *Faust et la musique*, mort à Limoges, à la fleur de l'âge: — de M. Pierre-Michel BERNIÉ, à qui on doit une *Notice historique sur les sapeurs-pompiers du Havre*, mort à Compiègne; — de M. Alfred DANICOURT, collaborateur du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie;* — de M. FOSSÉ D'ARCOSSE, fondateur et directeur du journal *l'Argus soissonnais*, mort à Soissons, à l'âge de 77 ans; — de M. le docteur Félix GIRAUD-TEULON, ancien élève de l'École polytechnique, auteur de travaux remarques : *Mémoire sur le mécanisme des battements de cœur, Traité de mécanique animale*, couronné par l'Académie des sciences, *De l'influence des lunettes sur la vision binoculaire*, mort à Saint-Germain; — de M. Alfred HENNEQUIN, né à Liège, en 1842, auteur dramatique dont l'œuvre principale est le *Procès Veauradieux* (1876, in-12), mort le 7 août à Saint-Mandé; — de M. Jules LAFARGUE, littérateur, mort à l'âge de 25 ans; — de M. Auguste LAURANT, qui laisse une *Histoire de Nantes*, écrite en collaboration avec M. Lescadien, mort à Nantes; — de M. GABRIEL LIQUIER, compositeur de talent, qui collabora au *Bien public*, au *Charivari*, et à *la Caricature;* — de M. Charles MOUTON, ancien directeur du *Messager du Midi*, ecrivain distingué, mort le 31 juillet, à l'âge de 62 ans; — de M. Louis POSSOZ, chimiste, ne à Saint-Quentin (Aisne), en 1813, auteur du *Guide du Fabricant de sucre indigène* (1873, in-8), mort à Paris, à l'âge de 74 ans; — de M. Armand ROUX, qui était à la fois un compositeur distingué et un des critiques estimés de la presse musicale, mort à Vif (Isère); — de M. Auguste SAULIÈRE, qui laisse des romans et de nombreuses chroniques et nouvelles insérées dans divers journaux.

— A l'étranger, on signale la mort : du Dr Ludwig ARANYI, ancien professeur à la Faculté de médecine de Budapest, mort à Nagy-Maros (Hongrie), le 30 juillet, dans sa 76e année; — du Dr E. BINDEMANN, auteur de travaux théologiques, professeur à l'université de Greifswald (Poméranie), mort dans cette ville, le 19 juillet, dans sa 54e année; — de l'économiste M. BOCHENEK, professeur à l'Université de Cracovie, mort le 29 juillet; — du publiciste Heinrich DANNENBERG, mort le 16 août à Hambourg; — de M. Meyer-Aaron GOLDSCHMIDT, écrivain danois bien connu, mort en août, à Copenhague; — de M. Richard JEFFERIES, qui laisse, outre des *Practical Hints for reporting, editing and authorship* (1873), plusieurs nouvelles, et de charmantes descriptions de scènes rurales, mort à Goring; — de M. Michel-Nikiphorowitsch KATKOW, né à Moscou, en 1820, directeur du *Russkij Wiestnik*, puis de la *Gazette de Moscou*, dont les opinions anti-libérales exercèrent pendant plusieurs années une grande influence sur le gouvernement, mort le 1er août; — du géologue Johann KRÉCI, professeur à l'Université tchèque de Prague, auteur de nombreux travaux, mort dans cette ville, le 1er août; — du philosophe Ernst-Ludwig VON LEUTSCH, professeur à la Faculté de Gœttingue, mort le 20 juillet, à l'âge de 79 ans; — du littérateur Henry MAIHEW, fondateur et rédacteur du *Punch*, mort à Londres le 25 juillet, à l'âge de 75 ans; — de M. Herm. NEUBÜRGER, ancien possesseur de l'imprimerie de la cour à Dessau, auteur de plusieurs travaux pédagogiques, mort le 18 juillet, à Dessau, à l'âge de 81 ans; — de M. Palgrave SIMSON, auteur dramatique anglais, qui a écrit une soixantaine de pièces et des romans, mort à la fin d'août, à l'âge de 82 ans; — de M. Henry-White WALLIS, qui laisse un ouvrage intitulé *The Cosmology of the Rig-Veda*, mort à Cambridge, le 18 juillet.

CONGRÈS. — L'Association bretonne tiendra son congrès annuel au Croisic, du 19 au 25 septembre; les vingt-trois questions qui figurent dans le programme sont très intéressantes et promettent d'heureuses surprises aux

membres du Congrès. Nous signalerons spécialement les suivantes : Monuments préhistoriques du département de la Loire-Inférieure ; — Faire connaître les documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'architecture et à l'art militaire du moyen âge en Bretagne ; — Origines du diocèse de Nantes ; — Histoire, organisation, institution du pays Nantais aux époques mérovingienne et carlovingienne. Nous regrettons de ne pouvoir indiquer les autres questions posées dans la section historique, où l'on étudiera aussi les ouvrages récents pouvant jeter un jour nouveau sur l'histoire de la Bretagne au moyen âge. Enfin, les membres du Congrès s'occuperont de la littérature et des usages populaires, et de diverses questions concernant spécialement le Croisic et la presqu'île guérandaise.

— Un congrès littéraire international s'ouvrira à Madrid, le 9 octobre prochain. On annonce que MM. Jules Simon et Alexandre Dumas y représenteront les littérateurs français. Les érudits espagnols ont l'intention de faire visiter aux membres du Congrès, Tolède, l'Escurial et Salamanque.

Concours et Prix. — Dans sa séance du 10 juin, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le premier prix Gobert à M. Alph. de Ruble, pour ses ouvrages sur Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, et le second prix à M. l'abbé Dehaisnes pour sa très remarquable publication intitulée : *Documents et extraits concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut, avant le quinzième siècle.*

— Dans sa séance du 18 juin, l'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Victor Cousin à notre collaborateur M. C. Huit. Son mémoire était intitulé : *Dialogues de Platon, leur authenticité, leur date, l'influence qu'ils ont exercée sur la pensée moderne.*

— Parmi les questions mises au concours par la R. Accademia de' Lincei, nous signalerons les suivantes : Bibliographie et critique des poésies latines, composées en Italie aux XIe et XIIe siècles (prix de 3,000 fr., dépôt des manuscrits le 30 avril 1888) ; — Les marquis de Montferrat en Italie et en Orient aux XIIe et XIIIe siècles ; — De l'historiographie annalistique en Italie, du XVIe au XVIIIe siècle. Les prix décernés sont de 4,000 fr. pour chacune des deux dernières questions ; les manuscrits devront être déposés le 31 décembre 1889.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 5 août, M. Le Blant a fait une communication sur une pierre gravée représentant la porte de la ville du Mans au XIIIe siècle ; M. Perrot a entretenu l'Académie de mosaïques antiques découvertes à Sousse. — Le 12 août, M. Julien Havet a communiqué un mémoire sur la tachygraphie italienne au Xe siècle, qui complète son précédent travail sur l'écriture secrète de Gerbert. — Les 19 et 26 août, M. Weil a fait une lecture sur les traces de remaniements qu'on peut constater dans les tragédies d'Eschyle ; M. Bréal a fait une communication sur l'importance du sens des mots en étymologie et en grammaire. — Le 26 août, M. Casati a lu un mémoire sur les vases étrusques de Bucchero.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — M. Baudrillart a achevé, dans la séance du 6 août, la lecture de son mémoire sur les populations agricoles du Maine ; M. Paul Leroy-Beaulieu a fait ensuite une communication sur le luxe et ses conséquences sociales. — La même question a été traitée dans un autre sens par M. Courcelle-Seneuil, dans la séance du 13 août. — Dans celle du 20 août, M. Picot a achevé la lecture du mémoire de M. G. Moynier sur la fondation de l'État

du Congo au point de vue juridique; M. Baudrillart a entretenu l'Académie de la condition sociale des populations agricoles de l'Ile-de-France.

ARCHIVES HISTORIQUES DE LA GASCOGNE. — Nous avons à signaler trois fascicules de cette remarquable publication. Le plus ancien, le fascicule dixième, est rempli par des *Lettres inédites de Henri IV à M. de Pailhès, gouverneur du comté de Foix, et aux consuls de la ville de Foix, 1576-1602*, publiées par M. le vicomte de la Hitte (Paris, Champion, in-8 de 98 p.). Extraites des archives de M. Eugène de Serres de Justiniac, descendant et héritier de la maison de Villemur-Pailhès, ces lettres forment une véritable autobiographie du « plus illustre des Gascons » et du « plus gaillard des rois. » Fort heureusement pour l'histoire, elles renferment autre chose que des gasconnades et des gaillardises. Les unes, en très grand nombre, ont trait à l'administration du comté de Foix, dont la surveillance était confiée à Jacques de Villemur, baron de Pailhès; d'autres se rattachent à un voyage fait en Gascogne par Catherine de Médicis qui ramenait sa fille Marguerite au roi de Navarre, ou plutôt qui venait préparer la conclusion d'un nouveau traité de paix avec les protestants. En 1579 les hostilités recommencèrent entre catholiques et huguenots, et le roi de Navarre fut obligé d'écrire à son fidèle conseiller d'intervenir. Jacques de Pailhès mourut au commencement de 1583; son fils Blaise de Villemur, qui lui succéda dans la confiance du roi, reçut par lettre du 1er avril 1583, l'ordre de convoquer les États du comté de Foix; c'est aussi le destinataire des lettres adressées dans la suite à « M. de Pailhès. » Le chartrier de M. Eugène de Serres contenait des missives de Henri III, de Catherine de Médicis, de Catherine de Navarre, du maréchal de Damville, du baron d'Audore, missives que M. le vicomte de la Hitte a insérées dans son précieux recueil. — Il était fort naturel de réunir dans la même collection les *Lettres de Henri IV* et les *Lettres de Marguerite de Valois*, quoique de leur vivant les deux époux n'aient pas été un modèle parfait d'union conjugale, ainsi que le fait remarquer M. de la Hitte. — Le fascicule onzième renferme trente-neuf *Lettres inédites de Marguerite de Valois, tirées de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, 1579-1606*, éditées par M. Philippe Lauzun (in-8 de VI-53 p.). Ces lettres sont publiées d'après un manuscrit faisant partie des nombreuses pièces historiques qui, a l'époque de la Révolution, furent acquises par un secrétaire de l'ambassade russe, Pierre Dubrowski, et expédiées en Russie, à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. M. de Laferrière, envoyé par Napoléon III en mission à Saint-Pétersbourg, signala le premier l'existence de ces lettres et de beaucoup d'autres documents d'un haut intérêt pour l'histoire des personnages les plus importants du XVIe siècle, notamment de Catherine de Médicis, de Jeanne d'Albret, de Marguerite de Valois. Des trente-neuf lettres de cette dernière princesse, publiées par M. Philippe Lauzun, six portent seules des dates; l'éditeur, par des recherches et des comparaisons minutieuses, a pu déterminer les années auxquelles on doit vraisemblablement attribuer les autres. Dix-neuf sont adressées à la reine mère, quinze au roi, quatre au conseiller et ami de Marguerite, Nicolas de Neufville, sieur de Villeroi; enfin une lettre à « Monsieur le président de Chartres » renferme une recommandation au sujet d'une affaire de Mme de la Serres, l'une des dames de la reine. On doit savoir le plus grand gré à M. Lauzun d'avoir mis des pièces aussi importantes à la portée des érudits. — Une partie des *Comptes consulaires de la ville de Riscle de 1441 à 1507 (texte gascon)*, publiés par MM. Paul Parfouru, archiviste du Gers, et J. de Carsalade du Pont (tome I, in-8 de LXXIV-343 p.), remplit le fascicule douzième des *Ar-*

chives historiques de la Gascogne. Le texte, très étendu, n'est pas encore publié en entier. Nous tenons à signaler dès maintenant l'introduction qui ouvre le volume et qui a été rédigée par M. Parfouru. Le résumé de l'état politique du comté d'Armagnac présente quelques lacunes ; car on ne saisit pas toujours la légitimité de certaines mutations dans la possession du comté. M. Parfouru fournit d'intéressants détails sur l'administration de la justice dans le Bas-Armagnac ; les États de la sénéchaussée et ceux du pays d'Armagnac, leur composition, leurs réunions, leurs attributions font l'objet d'un paragraphe qui apporte un nouveau contingent de renseignements pour l'histoire de cette importante institution. La note sur « l'impôt des lances, » due à la plume de M. de Carsalade, résume à grands traits ce que nous savons sur l'organisation des troupes permanentes par Charles VII, et montre toutes les difficultés que le roi rencontra dans le Midi pour lever l'impôt établi à cette occasion. La seconde partie de cette introduction est consacrée spécialement à la ville de Riscle, à l'étude de ses coutumes, dont le texte est aujourd'hui perdu, de son administration, confiée à quatre consuls élus pour un an, de la justice consulaire, qui s'exerçait même en matière criminelle ; d'importantes questions concernant les impositions, les travaux communaux, les affaires militaires, l'instruction publique, l'agriculture, le commerce et l'industrie, sont ensuite traitées par M. Parfouru, qui termine son étude par des remarques sur le dialecte gascon, dans lequel sont écrits les comptes de Riscle. Nous reviendrons sur le texte, qui nous a paru annoté avec soin, lorsque nous aurons reçu le tome II de cette importante publication.

Le franciscain Durand de Champagne. — Dans cette notice, extraite du tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France* (Paris, Imp. nat., in-4, 32 p.), M. Léopold Delisle, après avoir rappelé que, sur la foi de Wadding, les bibliographes modernes qui ont parlé de Durand, tels que Du Cange, Ellies du Pin, Oudin, Fabricius, Moréri et l'abbé Chevalier, l'ont fait vivre au milieu du XIVe siècle, entre les années 1340 et 1350, l'éminent critique établit que Durand vivait à une époque un peu plus reculée, que les ouvrages qu'il nous a laissés ont été écrits vers la fin du XIIIe siècle ou tout à fait au commencement du XIVe. M. Delisle raconte la vie et examine les ouvrages du confesseur de la reine Jeanne de Navarre avec cette précision parfaite qui est une des plus remarquables qualités de son érudition. On trouvera des passages bien curieux dans l'analyse de la *Summa Collectionum*, notamment en ce qui regarde les confesseurs (p. 3), les sept péchés capitaux (p. 4), les indulgences (p. 5), les sacrilèges (p. 6), les serments, la sanctification du dimanche, les jeux (p. 7), etc. M. Delisle montre fort bien que la liste des ouvrages dont les anciens bibliographes faisaient honneur à Durand de Champagne doit subir quelques réductions, mais en revanche il faut lui restituer un livre jusqu'à présent classé parmi les anonymes, le miroir des dames, *Speculum dominarum.*

Montaigne au Parlement de Paris. — M. Dupré Lasale, conseiller à la Cour de cassation, a publié dans le *Bulletin du Bibliophile* de janvier, une note sur un acte de Montaigne qui, jusqu'à ce jour, paraît avoir échappé aux recherches de ses biographes et dont il a trouvé la trace sur les registres du Parlement de Paris (Archives nationales, X, 1602), où on lit, à la date du vendredi 12 juin 1562 : « Ledict jour, maistre Michel de Montaigne, conseiller au parlement de Bourdeaux, a faict la révérence à la Court et l'a suppliée, pour avoir voix délibérative à l'audience d'icelle, estre receu à faire profession de foy, suivant ce qu'il avoit esté adverty, avoir esté ordonné par arrest

d'icelle Court du sixième de ce moys, ce qu'il a faict ès mains de Monsieur le premier président et a signé au rang des conseillers de ladicte Court. » Le biographe du chancelier de l'Hôpital fait suivre cette curieuse citation des judicieuses observations que voici : « Telle qu'elle est relatée par le greffier Du Tillet, la démarche de Montaigne semble d'autant plus remarquable qu'elle a un caractère de spontanéité. Simple voyageur à Paris, rien ne l'obligeait à se présenter devant le Parlement de cette ville. S'il est venu devant la Grand'Chambre de Paris réclamer, comme une faveur, d'y faire sa profession de foi, il faut en conclure que la mesure à laquelle il apportait ainsi une adhésion libre et volontaire, ne lui répugnait point. »

Les Possessions de l'Église de Bethléem en Gascogne. — Sous ce titre M. le comte Riant publie une bien curieuse notice extraite du tome XXVIII de la *Revue de Gascogne* (Auch, Foix, in-8 de 25 p.). C'est un commentaire très détaillé d'un document inédit conservé aux archives du Vatican et reproduit en appendice (p. 23-25), par lequel, le 23 mai 1332, Jean XXII constitue une commission d'enquête, formée de l'abbé de Flaran, de Bérald de Serres, prieur de Saint-Caprais d'Agen, et de l'official d'Agen, et chargée d'examiner l'acte en vertu duquel, moyennant une rente emphytéotique de 30 florins d'or, Guillaume Ier, évêque de Bethléem, cède les possessions de l'église de Bethléem, situées à La Sauvetat et à Brasalem, diocèse de Condom, et l'hospice de la Peyrounelle, diocèse de Lectoure, à la prieure et aux religieuses de Pontvert, diocèse de Condom. Le savant académicien expose d'abord les questions intéressantes que soulèvent les dépendances occidentales des établissements latins d'Orient, en prenant Bethléem pour exemple et pour point de départ. Dans l'histoire du Sanctuaire de la Nativité on remarquera ce qui regarde l'Ordre des chanoines étoilés, *Stellati*, qui relevait directement du Saint-Siège, et dont l'évêque de Bethléem fut le général. Ces *Stellati* se répandirent dans toutes les possessions bethléémitaines de l'Occident, et jusqu'en Gascogne; mais leur disparition fut entourée « d'une obscurité telle qu'un siècle ou deux après, les historiens les plus prolixes des Ordres monastiques en ignoraient presque l'existence, et qu'on les chercherait vainement dans les nombreux traités consacrés aux annales des Augustiniens. »

Notes pour servir a la Bibliographie franc-comtoise (1881-1885). — Ce travail, publié par M. Émile Longin (Vesoul, Suchaux, 1885-1887, 2 br., in-8 de 52 et 51 p.), mentionne, à partir de 1881, suivant l'ordre alphabétique d'auteurs et par année, les ouvrages et les articles ou études insérés soit dans les recueils périodiques des sociétés savantes de la Franche-Comté, soit dans diverses revues françaises et étrangères dont les auteurs appartiennent à cette province. Les principales publications administratives elles-mêmes ont trouvé là une place : c'est un cadre bien grand. M. Longin reconnaît franchement que son œuvre, — que nous jugeons méritoire et grandement utile, — renferme des lacunes. Parmi les livres oubliés nous pouvons, à première vue, lui signaler les *Causeries franc-comtoises. Conférences sur Max Buchon faites au cercle de la Société nautique. Langrognet aux enfers. Le Retour des exilés*, par A. Mandrillon (Besançon, Ch. Marion, Morel et Cie, 1882, in-8 de 29 p. Prix : 0 fr. 75). En ce qui concerne les articles de revue, il en est un, assez important, dont nous constatons également l'absence; c'est : *La Seigneurie de Ronchamp et l'origine de l'exploitation des houillères de cette localité (1220-1789)*, par J. Finot (*Revue d'histoire nobiliaire et d'archéologie héraldique*, nos d'août 1882, p. 289-303 et d'octobre suivant, p. 385-397). Nous remarquerons enfin que l'article de M. René Roland intitulé

Industrie locale en Franche-Comté. La Distillerie d'absinthe de M. Pernod fils, à Pontarlier, n'a pas paru dans la livraison du 1er avril 1885 de la *Réforme sociale*, mais bien dans celle du 15. Ces quelques indications pourront servir à l'auteur lorsqu'il réalisera son projet, que nous approuvons, de refondre ses opuscules en un volume compact présenté dans l'ordre méthodique des matières. Il fera bien aussi, selon nous, de mentionner, autant que possible, le prix de chaque ouvrage. — Dans son introduction, M. Longin se demande quels sont les écrivains qu'il doit tenir pour Franc-Comtois. Voici notre avis : Ne doivent figurer dans une bibliographie provinciale que les productions d'auteurs originaires de la province visée ou qui, nés en dehors de son territoire, ont écrit sur ce pays à un titre quelconque. Donc, les œuvres de Victor Hugo (né à Besançon) sont à bon droit comprises dans ces notes bibliographiques, bien que le poète ne soit, selon l'expression judicieuse de M. Longin, qu'un Comtois « de rencontre. » Pour conclure, nous dirons que les compatriotes de M. Émile Longin ne peuvent manquer de lui savoir le plus grand gré de s'être imposé un tel travail, qui nécessite des recherches considérables et dont ils sont appelés spécialement à bénéficier. Les étrangers à la province de Franche-Comté y trouveront, eux aussi, de précieux renseignements dont certains seraient difficilement recueillis ailleurs.

Une traduction de Lalla-Rookh. — Nous avons reçu de M. Thomassy, l'auteur de la remarquable traduction de *Lalla-Rookh* dont il a été parlé dans le *Polybiblion* (t. XLIX, p. 440), une réclamation au sujet des critiques dont son œuvre a été l'objet. M. Thomassy se plaint, en particulier, de ce qu'on ait dit que « la célèbre description de la vallée de Cachemire, au début de la *Lumière du Harem*, se trouve à peu près réduite de moitié. » Or, tout compte fait, il a été, en effet, constaté que M. Thomassy n'a négligé, çà et là, que treize vers sur cent cinquante dont se compose cette description. Nous lui en donnons acte très volontiers. (*Note de la rédaction.*)

Le Dépôt légal et la Bibliothèque nationale en 1885 et 1886. — Bien que le dépôt légal ne soit pas exécuté avec toute la régularité désirable, on verra par la statistique que nous publions ci-dessous qu'il n'en fournit pas moins chaque année à la Bibliothèque nationale un nombre respectable de volumes. On sait que le dépôt s'effectue soit à Paris, soit dans les préfectures des départements. Pendant les deux dernières années 14,816 volumes ont été déposés directement à Paris, soit 7,404 volumes pour 1885, et 7,412 volumes pour 1886. Les départements ont envoyé pendant la même période 25,755 volumes, dont 13,458 en 1885, et 12,297 en 1886. Parmi les départements dans lesquels le mouvement littéraire a été le plus grand, nous citerons les suivants : Gironde (412 vol.), Haute-Vienne (557), Indre-et-Loire (798), Meurthe-et-Moselle (440), Rhône (726), Seine-et-Marne (453), Seine-et-Oise (840), Seine-Inférieure (566). Tous ces chiffres ne comprennent pas les revues, journaux ou publications par fascicules ; les départements ont donné en 1885 un total de 43,619 publications de ce genre, et en 1886, seulement 41,268 publications. Ajoutons que le département de la Corse a déposé 15 volumes, la province d'Oran, 13, la Réunion, 5 et la Guadeloupe, 1. Ces chiffres ne peuvent donner une idée exacte du mouvement intellectuel en France ; mais ils pourraient servir utilement le jour où l'on se proposerait de faire un examen sérieux de la manière dont le dépôt légal est effectué en province, et surtout d'établir une comparaison entre le nombre des volumes remis aux préfectures et et celui des volumes qui entrent à la Bibliothèque nationale.

Paris. — Des deux exemplaires des journaux politiques déposés dans les

préfectures, l'un est destiné à la Bibliothèque nationale, l'autre était jusqu'à présent adressé au Ministère de l'Intérieur, puis remis au Ministère de l'Instruction publique, où les collections étaient classées, et retournées, à la fin de chaque trimestre, à la bibliothèque du chef-lieu du département d'origine. Deux circulaires adressées aux préfets, l'une par le Ministre de l'intérieur, à la date du 25 juin dernier, l'autre par le Ministre de l'instruction publique, le 2 août, ont modifié la destination du second exemplaire qui sera remis directement à l'archiviste départemental par l'administration du dépôt de chaque préfecture. Cette mesure a principalement pour but d'éviter les pertes si fréquentes causées par l'envoi aux Ministères de l'intérieur et de l'instruction publique de l'exemplaire destiné aux collections départementales.

— Depuis le commencement de 1887, l'Association des élèves et des anciens élèves de la Faculté des lettres de Paris publie un *Bulletin mensuel* (Paris, Croville-Morant, gr. in-8), qui donne le programme des cours et le résultat des examens et des soutenances de thèses.

— MM. A. de Saint-Julien et G. Bienaymé viennent de publier à la librairie P. Dupont une *Histoire des droits d'entrée et d'octroi à Paris* (in-8 de 152 p.).

— M. d'Arbois de Jubainville a extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, sa notice sur la *Propriété foncière en Gaule* (Paris, imprimerie nationale, in-8 de 23 p.).

— Pourquoi M. Albert Marignan a-t-il donné à l'un de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la civilisation en France* ce titre qui ne paraît pas bien justifié par le contenu : *La Médecine dans l'Église au sixième siècle?* (Paris, A. Picard, in-8). Cette brochure se compose d'une introduction de XVIII p., où il n'est pas du tout question de médecine, et il faut aller jusqu'à la page 9 du *Mémoire* proprement dit, composé de 20 p. seulement, pour voir apparaître les malades, qui attendent pendant de longs mois, dans l'atrium des églises « la visite du saint » qui doit les guérir. Nous n'aimons guère cette traduction équivoque d'un passage du *De miraculis sancti Juliani*, où on lit, à propos d'un malade qui avait recouvré la santé par l'intercession du saint : *Tandem visitatus a virtute beati martyris*... Les deux derniers chapitres de la brochure intitulés *le Songe* et *les Remèdes*, relatent un certain nombre de faits et de pratiques religieuses, tirés des vies des saints du VIe siècle et des récits des miracles opérés par eux. Pour M. Marignan, les visions sont des songes et le prêtre un empirique qui ordonne comme remède « la poussière du tombeau » du saint, « la cire des cierges qui brûlaient au tombeau, » « l'eau et le vin qui avaient servi à laver l'autel, » le voile du tombeau, » le « bois de la grille, » etc. N'en déplaise à M. Marignan, qui nous paraît fort sceptique, les malades et les infirmes prient encore Dieu, et même à la fin du XIXe siècle, ils entourent d'une vénération particulière les reliques des saints et tout ce qui les rappelle à leur souvenir. Dira-t-il que nos croyances sont « bien grossières et bien barbares? » Tout n'était pas superstition dans les pratiques religieuses des hommes du VIe siècle.

— *Le Triomphe de l'Église au quatrième siècle*, tel est le titre du second *Mémoire pour servir à l'histoire de la civilisation en France*, publié par M. Marignan (Paris, A. Picard, gr. in-8 de XVIII-57 p.). Nous trouvons dans ce *Mémoire* la réponse à la question qui termine la précédente note. Pour M. Marignan, il y a eu, et il y a encore dans l'Église deux religions : l'une qui comprend « la vraie doctrine du Christ, » celle-là « est trop haute » pour qu'on puisse l'attaquer; puis il y a une « religion inférieure » qui dut accepter « les croyances du vieux monde avec les hommes qui les lui appor-

tèrent. » Et M. Marignan d'écrire alors cette phrase indignée : « Cette religion inférieure, dont la connaissance subordonne toute l'iconographie religieuse, n'a-t-elle pas laissé des traces vivantes aujourd'hui? » Et plus loin il constate que « des bords de la Méditerranée à ceux de l'Océan... la superstition règne sans conteste dans toutes les églises de la foi catholique... Partout les mêmes processions, comme au moyen âge, les mêmes pèlerinages... Partout aussi le saint considéré comme un médecin, aussi bien de l'âme que du corps... » (*Introduction*, p. XVII-XVIII). M. Marignan considère l'Église du IVe siècle comme une société avide de puissance, d'honneurs et de richesses, et il recherche « les procédés par lesquels l'Église catholique opéra les conversions; » il prétend que « la doctrine chrétienne resta au dernier plan » et distingue deux « procédés » d'évangélisation, l'un employé dans les villes, dont les habitants plus civilisés purent comprendre les beautés des Livres Saints, et être séduits par la doctrine chrétienne elle-même ou par l'appât des honneurs ecclésiastiques; l'autre, plus simple, employé dans les campagnes, où le paysan avait besoin d'un « culte aux cérémonies à peu près immuables, qui pût lui assurer ses moissons, ses vignes, sa maison, contre les dieux malfaisants. » On voit quelles sont les théories de M. Marignan; nous sommes bien loin du livre de Guizot, qui a prétendu dans un des chapitres de son *Histoire de la Civilisation en France* (Paris, Didier, 1879, in-12, tome I, 4e leçon), qu'à cette époque la société religieuse n'avait d'autre moyen de développement et d'influence que ses idées.

— Au mois d'octobre prochain, notre collaborateur M. Frédéric Loliée doit publier en un volume, chez Calmann-Lévy, le remarquable travail qui, sous le titre de *Nos gens de lettres*, a paru peu à peu dans la *Nouvelle Revue*. Ces pages, qui seront, dit-on, précédées d'une préface de M. Paul Bourget, retrouveront sans nul doute, sous la forme du livre, le succès qu'elles ont déjà obtenu.

— La librairie Renouard vient de publier une *Table topographique des artistes de l'école française* qui fait suite au *Dictionnaire général*, de MM. Bellier de la Chavignerie et Louis Auvray. Elle comprend la liste des noms de tous les artistes mentionnés au dictionnaire, classés ici par départements et par villes. Le département qui a produit le plus grand nombre d'artistes (la Seine excepté) est le département du Nord, qui compte 329 noms; puis viennent le Rhône, 316 noms; Seine-et-Oise, 314 noms; la Côte-d'Or, 175 noms; la Gironde, 174 noms, etc. Le département le moins favorisé est la Lozère, que le dictionnaire fait figurer seulement pour un peintre.

— Nous tenons à signaler spécialement à l'attention de nos lecteurs un très utile travail scientifique de M. Georges de Dubor, intitulé *Les Traitements contre le mildiou. Étude pratique sur le développement du « Peronospora, » les procédés pour le combattre et l'action des divers traitements sur la vigne et sur le vin* (Paris, Masson, in-4 de 8 p. avec figures. Prix : 1 fr. Extrait du *Cosmos*). On sait que la présence du mildiou, ou mildew, ou encore « peronospora viticola » a été constatée pour la première fois en France en septembre 1878; en quelques jours seulement cet organisme microscopique dévaste les vignobles. M. de Dubor passe en revue tous les traitements par les poudres ou les liquides à base de cuivre, employés pour combattre les ravages du peronospora, et décrit les principaux pulvérisateurs recommandés.

— Mentionnons encore les travaux suivants qui nous ont été adressés : *Sur une question non prévue de possession et de propriété mobilière* (possession par l'intermédiaire d'un tiers), par M. A. Crouzel (Paris, E. Thorin, in-8 de 16 p.); — *Discours d'inauguration de la chaire de sanscrit et de grammaire comparée à la*

Faculté des lettres de Lyon, par M. Paul Regnaud (Paris, E. Leroux, in-12 de 34 p.); — *Les Lois phonétiques sont-elles absolues au sens où l'entendent les néogrammairiens? Non*, (critique de la méthode de M. Brugmann), par M. Paul Regnaud (Paris, E. Leroux, in-8 de 7 p.); — *De l'È, ou, Du positif de l'être, qui est l'objet de la science positive. De l'unité des lettres ou du principe de la voix et de son harmonie absolue, qui constituent l'objet des sciences logique, musique et mathémathique*, par le docteur S. Tavitian (Paris, P. Schmidt, 1887, in-8 de 64 p.). L'auteur de ce dernier travail avertit le lecteur à la fin de sa préface « qu'il est absolument indispensable de connaître au moins les lettres alphabétiques arméniennes pour pénétrer les mystères du langage dont il est question dans cet ouvrage. » Très mystérieux, en effet, le travail de M. le docteur S. Tavitian, dont nous n'entendons nullement médire, quoique nous eussions vivement désiré en comprendre au moins le titre.

— Nous signalerons parmi les publications périodiques parues à Paris et dans les départements : le *Journal des libraires et marchands de journaux*, organe de la Chambre syndicale, paraissant tous les dimanches (Paris, imp. Noblet, petit in-fol., 6 fr.); — *Le Rond de cuir*, organe des bureaucrates parisiens, paraissant le 30 de chaque mois (Paris, imp. Noblet, in-8, 1 fr. 80); — *Revue du génie militaire*, paraissant tous les deux mois (Nancy, Berger-Levrault, in-8, 15 fr.); — *La Terre aux paysans*, organe de la réforme agraire et journal d'agriculture pratique, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois (Paris, imp. Baux, in-8, 6 fr.); — *Le Réveil colonial et maritime*, moniteur spécial des colonies de la marine et de l'exportation française, paraissant le vendredi (Paris, Wattier, in-4, 25 fr.); — *Revue des sciences hypnotiques*, paraissant tous les mois (Paris, Masson, in-8, 10 fr.); — *L'Est-Frontière*, organe hebdomadaire de la défense nationale (Paris, imp. Maugeret, in-fol., 5 fr.); — *L'École primaire*, journal paraissant deux fois par mois (Paris, imp. Goupy et Jourdan, petit in-fol., 5 fr.); — *La Chronique illustrée*, supplément hebdomadaire de « l'Express » de Lyon (Lyon, in-fol., 3 fr.); — *La Chronique française*, journal indépendant, littéraire et artistique, paraissant le premier dimanche de chaque mois (Lyon, imp. nouvelle, in-4, 2 fr.); — *La France littéraire et artistique*, organe mensuel de l'Académie littéraire et artistique de France (Marseille, imp. Achard, in-8, 6 fr.); — *La Fronde*, journal hebdomadaire, politique et littéraire (Toulouse, imp. Corbarrieu, in-fol., 14 fr.); — *La Petite Fronde*, hebdomadaire (Montpellier, in-fol.); — *La Ligue provinciale*, journal littéraire et artistique, bi-hebdomadaire, publié par les soins de la Société des littérateurs et artistes (Brignoles, imp. Gassier, in-fol., 6 fr.); — *Le Rabelais gascon*, journal hebdomadaire illustré, littéraire et satirique (Agen, imp. Bonnet, in-fol., 7 fr.); — *Le Sedanais illustré*, journal de l'arrondissement de Sedan, paraissant le dimanche (Paris, imp. P. Dupont, in-fol.); — *La Revue du siècle*, littéraire, artistique et scientifique, illustrée (Lyon, imp. Storck, in-8, 15 fr.); — *Le Correspondant littéraire*, mensuel (Paris, in-4 à 2 col., 4 p.); — *La Revue de Paris, politique, littéraire, artistique et mondaine*, paraissant le 7 de chaque mois (Paris, in-8 à 2 col., 32 p. et 2 grav., 12 fr.); — *La Sincérité*, journal mensuel et indépendant des sourds-muets (Paris, in-8 de 8 p., 4 fr.); — *L'Anjou illustré*, journal hebdomadaire de la région (Cholet, imp. Lenoir, petit in-fol, à 3 col., 8 p. avec grav., 6 fr.); — *Le Gascon illustré, artistique*. Peinture, sculpture, musique, poésie et théâtres (Bordeaux, gr. in-4 à 2 col., 8 p. avec grav. et musique, 15 fr.); — *Revue d'éducation et d'instruction primaires*, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois (Toulouse, in-4 à 2 col., 16 p., 6 fr.); — *L'Art français*, revue artistique hebdomadaire; texte par F. Javel (Paris, in-4 à 2 col., 4 p. et 2 grav.,

9 fr.); — *Le Courrier diplomatique,* paraissant le dimanche (Paris, imp. Dubuisson, in-4 à 3 col., 8 p., 4 fr.); — *Revue littéraire de Nantes,* paraissant le 15 de chaque mois (Nantes, imp. Hanciau, in-8, 32 p., 8 fr.).

ARTOIS. — M. l'abbé O. Bled a récemment fait imprimer chez d'Homont, à Saint-Omer, une brochure intitulée : *Mise en commende de l'abbaye de Saint-Bertin (1763-1764)* (in-8 de 28 p.).

— Signalons une brochure de M. C. Le Gentil, intitulée : *La Confrairie de Dieu et de Nostre-Dame des Ardans, des loueurs d'instrumens d'Arras* (Arras, Sueur-Charruey, in-8 de 40 p. avec gravures).

BERRY. — Le XIVe volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre* (1887), vient de paraître. On y remarque les travaux suivants : *L'Industrie de bronze en Berry,* par M. P. de Goy ; — *Stèles antiques découvertes à Bourges,* par M. Buhot de Kersers ; — *Inscriptions murales de l'église de Plaimpied (Cher),* par le même ; — *Seigneuries de Jussy-Champagne et de Quinquempoix,* par M. le baron de Brimont ; — *Le Père Débillons, jésuite berrichon,* par M. P. Dubois ; — *Note sur deux objets d'orfèvrerie émaillée,* par M. H. Pouroy ; — *Le sceau et l'église de Saint-Éloi de Gy (Cher), du* XIIIe *siècle,* par M. le Vte de la Guère.

— Le libraire Goumard-Berneau, de Bourges, annonce la récente publication d'un important ouvrage de botanique : *Flore analytique du Berry, contenant toutes les plantes vasculaires spontanées ou cultivées en grand dans les départements de l'Indre et du Cher,* par M. Antoine Le Grand (in-8 de 345 p).

BOURGOGNE. — M. Gabriel Dumay vient de nous donner une édition annotée du *Mercure dijonnois, ou, Journal des événements qui se sont passés de 1742 à 1789, principalement en Bourgogne* (Dijon, imp. de Darantière, in-8 de XX-385 p.).

— M. l'abbé Voillery a fait imprimer chez Damongeot, à Dijon, une *Étude historique et critique sur les actes, le culte et les reliques de saint Flocel, martyr, suivie de la Légende de saint Hervé, confesseur* (in-8 de 151 p.).

— M. Charles Aubertin a publié des *Notes sur l'église de l'Oratoire de Beaune* (Beaune, Devis, in-8 de 26 p. et gravures).

BRETAGNE. — Ce n'est pas une sèche nomenclature de prescriptions administratives que l'on trouve dans la notice que M. J. Trévédy a intitulée : *Deux ordonnances de police à Quimper, 1404-1719* (Nantes, Forest et Grimaud, in-8 de 38 p. Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*), mais bien une intéressante étude sur les droits respectifs de l'évêque et du sénéchal de Quimper en matière de police. L'ordonnance de 1404 émane de l'évêque Thibaud de Malestroit, celle de 1719 est l'œuvre du sénéchal de Quimper, Charles Dondel, seigneur du Parc. M. Trévédy montre comment et à quelle époque le droit d'exercer la police dans la ville close de Quimper a passé des mains du premier dans celles du second.

— La 2e livraison de la publication entreprise par M. Léon Maître, archiviste de la Loire-inférieure, sous le titre de *les Villes disparues de la Loire-Inférieure*, a récemment paru ; elle est consacrée à la *Station gallo-romaine de Mauves* (Nantes, Forest et Grimaud, in-8, p. 29 à 51 et planches).

— M. C.-J.-B. Quernest a publié des *Notions historiques et archéologiques sur la ville de Lamballe* (Saint-Brieuc, Guyon, in-8 de 169 p.).

CHAMPAGNE. — Signalons parmi les travaux insérés dans le tome LXXIX des *Travaux de l'Académie nationale de Reims :* les *Lettres inédites du cardinal de Lorraine, archevêque de Reims et duc de Guise (1558-1572),* par le comte de Barthélemy ; — *Inventaire des Archives de l'Académie de Reims*, par M. Jadart ; — *les Anciennes Fortifications de Reims,* par M. Lebourg.

— Ont récemment paru chez Lefèvre, à Reims : *le Bienheureux Urbain II* (in-8), recueil de tous les discours prononcés à Reims en l'honneur de ce pape; — *Son Éminence le cardinal Langénieux*, notice biographique et recueil de pièces publiées sur les fêtes de son élévation au cardinalat (in-18).

— L'*Inventaire des archives de l'Académie de Reims depuis sa fondation (1841-1886), rapport suivi de la liste des Mémoires soumis aux concours et des autres documents manuscrits*, par M. Henri Jadart, secrétaire général, a été extrait du tome LXXIX des *Travaux de l'Académie de Reims* et tiré à part à 50 exemplaires (Reims, Michaud, in-8 de 24 p.).

Franche-Comté. — La *Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône* a récemment publié, en deux fascicules, le tome XVII de la 3e série de son *Bulletin* (année 1886). Ce recueil comprend notamment : une *Étude sur le mouvement de la population dans le département de la Haute-Saône de 1836 à 1881*, par M. Émile Longin ; — *Le Crédit agricole*, par M. Reboul de Neyrol ; — *Vesoul épouvanté par les hussards*, par M. Émile Longin ; — *Le terrain glaciaire dans l'est de la Haute-Saône*, par M. A. Dépierres ; — *Les comptes d'un capitaine sous Louis XIV*, et des *Notes pour servir à la bibliographie franc-comtoise*, par M. Émile Longin.

Guyenne et Gascogne. — M. Alfred de Besancenet a réuni dans un élégant album, d'une exécution très soignée, huit photolithographies accompagnées de courtes notices explicatives, qui retracent aux yeux des lecteurs l'histoire de *Lourdes*. La brochure, gr. in-8 de 15 p., fort bien tirée par l'imprimerie A. Lemercier, de Paris, s'ouvre par un portrait authentique de Bernadette; les autres gravures représentent : Lourdes avant l'apparition, le vieux château ; Lourdes, vue actuelle ; les grandes processions ; les grottes anciennes au moment de l'apparition ; les grottes depuis l'apparition, l'église nouvelle; l'intérieur de la basilique ; la fontaine miraculeuse. L'éditeur Lemercier cède cet album à raison de 10 fr. les douze exemplaires.

— Dans une substantielle brochure intitulée : *Basilique de Sainte-Quitterie au Mas d'Aire* (Paris, Maisonneuve, in-8 de 73 p.), M. l'abbé Cazauran a fait, d'après les sources originales et les plus récents travaux sur ce sujet, l'histoire du culte de sainte Quitterie et donné une description minutieuse de l'église du Mas. Un plan bien dressé de la basilique termine cette intéressante étude, qui dénote de sérieuses recherches.

Ile-de-France. — Dans la notice qu'il a publiée dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, sous le titre de *Un pèlerinage au XIIe siècle. Marguerite de Jérusalem et Thomas de Froidmont* (tiré à part. Paris, Didron, in-8 de 37 p.), M. A. de Florival a voulu faire sortir de l'oubli les noms de deux personnages peu connus dans la région même où ils ont passé une notable partie de leur vie. Née de parents anglais, Marguerite vint au monde à Jérusalem, où ils s'étaient rendus en pèlerinage. Plus tard elle partit elle-même pour la Terre sainte, où elle souffrit toutes les angoisses de la persécution et de la captivité ; rentrée en Europe elle se fit religieuse dans l'abbaye cistercienne de Montreuil en Thiérache, près de la Capelle, où elle mourut, croit-on, en 1212. Tous ces détails sont tirés d'une histoire de la bienheureuse Marguerite, écrite en vers par son propre frère Thomas, moine de Froidmont, au diocèse de Beauvais, poème qui n'a été publié que partiellement.

Nivernais. — Il est juste de faire bon accueil à la *Notice historique sur la collégiale de Saint-Martin de Clamecy*, de M. l'abbé J. Charrier (Nevers, 1887, in-8 de 46 p.), car elle nous apporte un certain nombre de faits positifs, puisés aux sources les plus authentiques et qui ne sont pas sans intérêt

pour l'histoire de l'Auxerrois et du Nivernais. Il est même possible d'y faire des remarques d'un intérêt général, nous n'en citerons qu'un ou deux exemples : ainsi les fabriciens de Clamecy, même au milieu du XVIIe siècle, n'avaient point admis les préjugés de leur temps contre l'architecture dite gothique (p. 25) ; les règlements de police extérieure sur les processions sont aussi à remarquer (p. 28 et 58), ainsi que l'inventaire des reliques (p. 34). Ces données dépassent l'intérêt purement local.

NORMANDIE. — M. A. Lefort vient de publier une suite à son ouvrage sur les *Salaires et revenus dans la généralité de Rouen au XVIIIe siècle comparés aux dépenses ;* il a pour sous-titre : *Vêtement, ameublement, plaisirs et voyages, lecture faite à la Sorbonne le 2 juin 1887* (Rouen, E. Cagniard, petit in-4 de 55 p.).

— Dans le Bulletin que la Société de l'histoire de Normandie vient de publier, se trouvent un curieux document intitulé : *Dépenses de Henri IV en son camp à Yvelot, en 1592,* et un acte de *Donation de la châtellenie de Charlemesnil à Jehannet d'Estouteville,* passé le 2 octobre 1374, par le connétable Bertrand Du Guesclin.

— M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, vient de publier un ouvrage intitulé *Flore populaire de la Normandie* (Caen, H. Delesques ; Paris, Maisonneuve, 1887, in-8 de LXXXII-238 p.). En attendant qu'un spécialiste s'occupe de ce qui, dans ce volume, regarde la botanique même, nous voudrions appeler l'attention des curieux sur l'*Introduction* où sont réunies de savantes observations sur les légendes des plantes. Dans les quatre-vingts pages dont se compose cette introduction, M. Joret a résumé fort habilement ce que les mythologues et les linguistes français et étrangers ont écrit sur les plantes, et il a ajouté ses propres recherches à celles de F. Hoefer, de Grimm, d'Édouard Gerhard, d'Angelo de Gubernatis et des autres érudits, leurs émules. Mentionnons particulièrement d'excellents petits chapitres d'histoire littéraire sur Macer Floridus (p. XXIV-XXV), sur le traité *De la vertu des plantes*, attribué faussement à Albert le Grand (p. XXVI-XXVII), sur divers ouvrages du véritable Albert le Grand, de Vincent de Beauvais, « le Pline du moyen âge, » de Barthélemy de Glanvil, de Thomas de Cantimpré (p. XXVII-XXIX), sur le *Regimen sanitatis* d'Arnaud de Villeneuve (p. XXX), sur le *Traité des herbes* de Bartolomeo Mino (p. XXXI), etc. Le travail de M. Joret nous révèle tout un côté à peu près inconnu de l'histoire légendaire et linguistique de la Normandie.

ORLÉANAIS. — M. l'abbé Ch. Métais a découvert à la fin du manuscrit 162 de la bibliothèque de Vendôme *Un office de saint Eutrope au XIe siècle,* là où le *Catalogue des manuscrits des bibliothèques de France* ne signalait qu'un hymne, noté en neumes, en l'honneur de ce saint. Dans ce manuscrit, il est vrai, l'office n'est pas complet ; on n'y trouve que les parties chantées ; mais diverses comparaisons ne peuvent laisser de doutes sur l'origine de ces chants qui sont bien tirés de l'office de saint Eutrope, office dont M. Ch. Métais résume l'histoire dans des pages fort intéressantes. Il l'a publié à la fin de sa brochure, qui renferme un fac-similé fort bien exécuté reproduisant par l'héliogravure la première page de l'office du XIe siècle, d'après le manuscrit 162 de Vendôme. La brochure de M. Ch. Métais est un extrait (in-8 de 32 p.) du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.* — Le même auteur a fait paraître récemment un autre travail sur *les Processions de la Sainte-Larme à Vendôme* (*Documents inédits*) (Orléans, Herluison, in-8 de 44 p. et 2 pl. Extrait de la *Semaine religieuse*

de Blois). L'authenticité de cette relique a été contestée à tort, suivant M. Métais, qui recueille avec soin tous les témoignages de vénération dont elle a été l'objet dans le cours des siècles.

— M. Boucher de Molandon, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, et M. le baron Adalbert de Beaucorps, viennent de publier une notice très intéressante sur le *tumulus de Reuilly* [et] *son vase funéraire à cordons saillants de l'âge primitif du bronze* (Orléans, H. Herluison, 1887, gr. in-8 de 33 p. Extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.*) On trouve à la fin de la brochure des deux savants archéologues un dessin qui représente le vase par eux trouvé dans le tumulus situé sur les dépendances du domaine de Reuilly qui leur appartient (à 14 kil. à l'est d'Orléans, vers l'extrémité de la commune de Mardié). L'objet si bien étudié par MM. Boucher de Molandon et de Beaucorps est un de ces cistes ou seaux en tôle de bronze qui semblent devoir apporter le plus de lumière à la science préhistorique.

Picardie. — M. Alfred Danicourt, ancien maire de Péronne, dont nous signalons ailleurs la mort récente, a fait don à la bibliothèque de cette ville de sa riche bibliothèque et de ses collections d'antiquités gauloises et gallo-romaines, évaluées à plus de 100,000 fr. Le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*, auquel nous empruntons ces indications, nous apprend que M. Danicourt a légué en outre 25,000 fr. pour arranger l'emplacement destiné à recevoir ce don précieux, 50,000 fr. dont le revenu sera consacré au traitement d'un bibliothécaire et 50,000 fr. dont le revenu est affecté à l'entretien de ces collections.

— M. F.-J. Darsy a fait imprimer chez Douillet, à Amiens, un important ouvrage intitulé : *les Doléances du peuple et les Victimes, souvenirs de la Révolution en Picardie* (in-8 de x-366 p. et 2 plans).

Poitou. — Viennent de paraître les deux dernières livraisons de l'importante publication de MM. B. Fillon et O. de Rochebrune : *Poitou et Vendée, études historiques et artistiques*. Elles concernent les localités suivantes : *Terre-Neuve; l'Église réformée de Fontenay-le-Comte et ses pasteurs, origines; l'Ile de Noirmoutier, étude de ses transformations* (Niort, Clouzot, in-4 de 160 p.). Le Mémoire concernant l'île de Noirmoutier a fait l'objet d'un tirage à part.

— Nous avons reçu un extrait de la *Revue historique de l'Ouest*, intitulé : *Documents historiques sur les anciens chevaliers de Broterius, que l'on rencontre en Poitou de 1080 à 1361, avec les armoiries qui leur sont attribuées*, par M. R. de Saint-Abre (Nantes, Forest et Grimaud, in-8 de 7 p.). « L'antique famille des chevaliers de Broterius, dit l'auteur, paraît descendre des anciens Bothari, qui vivaient en Germanie au vi^e siècle de notre ère. » Voilà une filiation qui nous paraît difficile à établir, autrement que par des similitudes de noms, qui n'entraînent aucune conviction.

Provence. — La nouvelle brochure de M. l'abbé Cazauran *Mariage morganatique du duc d'Épernon* (Paris, Maisonneuve, 1887, in-8 de 14 p.), renferme une seconde réplique à M. Mireur, qui était descendu de rechef dans la lice pour soutenir que le duc d'Épernon n'a pu se marier à Pignans (Var), le 24 février 1596. M. l'abbé Cazauran maintient ses premières affirmations, à savoir que les certificats trouvés au château de Caumont (Gers), sont authentiques et que le mariage du duc d'Épernon avec Anne de Monier, fut un mariage morganatique ou de conscience.

Alsace-Lorraine. — M. N. Box a entrepris la publication par livraisons d'une importante *Notice sur les pays de la Sarre et en particulier sur Sarreguemines et ses environs*. L'auteur a divisé son travail en sept grandes périodes :

Période de première constitution du sol ou période géologique ; — Période celtique ou gauloise ; — Période gallo-romaine ; — Période franque ; — Période germanique ; — Période lorraine ; — Période française jusqu'en 1870. La première livraison (in-8 de IX-22 p. et 3 pl.) renferme une partie des préliminaires relative à l'étymologie de Sarreguemines et aux armoiries de cette ville. M. Box, refusant d'admettre les différentes étymologies données jusqu'à ce jour, trouve l'origine du mot Sarreguemines dans deux termes gaulois « gew » ou gué, et « min » signifiant « partie élevée de terre qui forme une pointe, ou, promontoire, » ou dans une seconde acception « bouche, ouverture. » D'où ce nom devrait se traduire par « le gué ou les gués du promontoire de la Sarre » ou encore par « le gué ou les gués des ouvertures des vallées de la Sarre ; » ajoutons que l'auteur préfère la première de ces deux acceptions, qu'il trouve en parfaite concordance avec la situation topographique. Cette étymologie diffère beaucoup de l'explication généralement admise : « Saargemünde » ou « embouchure de la Sarre, » rappelant que la ville se trouve au confluent de la Sarre et de la Bliese. Cet ouvrage formera deux volumes in-8 et sera publié en 30 livraisons environ de 32 p. avec plans, cartes, vues et portraits (Metz, Sidot et Ballet ; Thionville, l'auteur).

ALLEMAGNE. — Le 7 août ont commencé les fêtes du 150e anniversaire de la fondation de l'Université de Gœttingue, la *Georgia Augusta*. Le prince Albrecht de Prusse y assistait en qualité de *Rector magnificentissimus*.

— Une assemblée générale de la « Börsenverein » des libraires allemands se réunira le 25 septembre à Francfort-sur-le-Mein pour discuter un projet de revision de ses statuts.

— M. Ribbech a fait paraître chez Cotta, à Stuttgart, une histoire de la poésie latine à l'époque de la République ; c'est la première partie d'un travail plus considérable intitulé : *Geschichte der römischen Dichtung* (gr. in-8 de VII-348 p.).

— Le plus ancien manuscrit de l'*Imitation* se trouve dans la bibliothèque de la maison ecclésiastique de Gaesdonck en Westphalie. Le texte de ce manuscrit sera édité par le Dr Hoelscher et accompagné de notes critiques.

— Le grand *Dictionnaire bibliographique*, édité autrefois par Heinsius, commence à l'année 1700. Le dix-septième et le dernier volume de cette œuvre gigantesque a récemment paru.

— Dans le courant d'octobre paraîtra à la librairie H. Reuther, de Berlin, un nouveau recueil trimestriel intitulé : *Orientalische Bibliographie*, publié par le Dr A. Müller, de Königsberg, avec la collaboration de MM. A. Bezzenberger, H. L. Strack, J. Müller et C. Vollers.

— Nous recevons de Leipzig le premier numéro d'un *Bulletin international de la librairie et des industries connexes*, publié simultanément en français, en allemand et en anglais, sous le titre général de *Export Journal*. La première livraison de cette feuille, éditée par M. G. Hedeler, de Leipzig, comprend 36 pages in-4 à 2 et 3 colonnes et un supplément de 4 pages. Voici le sommaire des principaux articles : *Les Impôts sur les articles de librairie. I. Les États-Unis de l'Amérique du Nord*, par le Dr R. S. Millar, consul des États-Unis ; — *Le Cercle de la librairie et de l'imprimerie belge*, notice par M. Ernest Vandevel ; — *Océanie. La librairie et les industries qui s'y rattachent*, par E. A. Petherick ; — *Le Développement de l'industrie du livre à Leipzig*, par le Dr O. von Hase. L'*Export Journal* est mensuel et coûte 2 fr. 50. Il s'en faut de beaucoup que le paragraphe consacré aux « Nouvelles publications » soit complet ; on n'y trouve indiqué aucun livre historique français et on n'arrive

pas à saisir les motifs du choix qui a été fait. Toutefois, cette entreprise mérite d'être encouragée, surtout si l'éditeur s'efforce de justifier le titre de sa publication et ne la réduit pas au rang d'un recueil d'annonces.

ESPAGNE. — D. Joachim Olmadilla y Puig a publié récemment un *Estudio historico de la Vida y escritos de Andras Lagrena* (Madrid, Murillo). Ce savant Espagnol, qui fut une des gloires de l'érudition au XVIe siècle, méritait bien cet honneur. L'immortel auteur de *Don Quichotte* et bien d'autres à son exemple, professait de tout temps une sorte de culte pour le docteur Lagrena, qui avait eu, entre autres, le premier, la gloire de traduire en sa langue, le grand ouvrage du médecin grec Dioscoridas : *De Materia medicinali.*

— L'ouvrage de D. Carlos Solar y Arquès, intitulé : *Ideal de la familia*, est composé dans un excellent esprit et a pour but d'établir avec une grande abondance de preuves, fournies par l'histoire et l'expérience, que la famille n'a atteint sa perfection et ne pouvait l'atteindre que sous la loi chrétienne.

— Nous avons reçu récemment plusieurs brochures que nous devons signaler ici : *De la moderacion en las controversias*, par D. Joaquin Rubio y Ors (Barcelone, in-8 de 64 p.), brochure remplie d'excellents conseils avec preuves à l'appui; — *Origen del lenguaje*, discours lu à l'Université de Barcelone par le Dr D. Delfin Donadiu y Puignau (2e édition, Barcelone, gr. in-8 de 48 p.); — *Intimas y Quadrets*, petit recueil de poésies diverses de M. F. Bartrina (Barcelone, F. Giró, in-8 de 91 p.); — *Procedimientos para aumentar la coloración de los vinos*, par D. Rafael Rolg y Torres (3e édition, Barcelone, « la Crónica científica, » gr. in-8 de 18 p.).

ITALIE. — M. le professeur Francesco Torraca vient de publier le troisième volume de son *Manuale della letteratura italiana*, qui est ainsi complet; ce tome III est consacré aux écrivains des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

— La *Nuova Antologia* nous apprend que MM. Élie et Alexandre Lattes ont donné à la Bibliothèque de Brera leur bibliothèque, composée de plus de trois mille volumes en hébreu, parmi lesquels on remarque plusieurs exemplaires complets du *Talmud*.

— On annonce la publication d'un volume sur *la Gioventù di Agostino Depretis* par M. Arnaboldi; cet ouvrage renfermera des lettres de Depretis et divers autres documents le concernant.

— M. le Dr Giuseppe Mazzatini publie *Gl' inventari delle biblioteche private d'Italia;* cet utile travail paraît par fascicules chez Loescher.

— On nous a adressé les brochures suivantes : *La Scienza delle religioni e la Storia della Chiesa*, Mémoire lu à l'Académie d'archéologie et d'histoire ecclésiastique de Naples par M. l'abbé Michele Jetti (Naples, L. Pierro, in-8 de 31 p.) ; — *Intorno ad una prima edizione di Q. Orazio Flacco*, intéressante étude bibliographique de M. Pasquale Castorina sur un incunable très précieux de la Bibliothèque universitaire de Catania (Catania, G. Pastore, in-8 de 22 p.); — *Compendio della storia postale universale*, par M. Giacomo Licata-Lopez, précis historique fort curieux qui fait remonter l'organisation des courriers publics jusqu'au temps de Cyrus (Messine, tip. del Progresso, in-8 de 69 p.) ; — *I Parlamenti del regno di Sicilia e gli atti inediti (1541 e 1594)*, étude historique de M. F. La Mantia, accompagnée de textes très importants pour l'histoire politique du royaume de Sicile au XVIe siècle (Turin, Bocca, gr. in-8 de 68 p.).

LUXEMBOURG. — Signalons, quoique trop tardivement, un important extrait du tome XL des *Publications de la section historique de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg* intitulé : *Documents luxembourgeois à Paris concer-*

nant le gouvernement du duc Louis d'Orléans (Luxembourg, V. Bück, in-8 de 96 p.). Ces pièces, réunies par les soins de M. le comte Albert de Circourt, ont été publiées *in-extenso*, ou plus souvent analysées par le doct. Van Werveke. Elles se rapportent principalement à la période comprise entre les années 1396 et 1407; une trentaine cependant ont trait aux événements des six années suivantes. La plupart de ces documents ont été utilisés dans un article de la *Revue des questions historiques* que nous avons signalé à nos lecteurs dans notre précédente *Chronique* (p. 182).

— « Le droit de chasse, dit M. Fernand Daguin, a subi dans le grand-duché de Luxembourg à peu près les mêmes vicissitudes qu'en France. » En raison de l'intérêt complexe qu'offre ce sujet, M. Daguin a tenu à donner une édition soigneusement annotée de la *Loi du grand-duché de Luxembourg sur la chasse (19 mai 1885)*. Ce texte, publié d'abord dans l'*Annuaire de législation étrangère*, a été tiré à part (Paris, E. Pichon, gr. in-8 de 31 p.). La loi comprend quatre titres : *I. De l'exercice du droit de chasse; — II. Des peines; — III. De la poursuite des délits; — IV. Dispositions diverses.*

Pologne. — Les PP. Dominicains de Jaroslaw ont d'importantes archives renfermant des pièces précieuses relatives à l'histoire polonaise. M. Barącz en a publié l'inventaire, qui comprend plus de 270 pages.

— La *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes* donne la liste des écrits arméniens et des manuscrits orientaux conservés à Cracovie.

— Une bibliographie des œuvres de Kraszewski, indiquant toutes leurs éditions et traductions de 1828-1887, est composée par le directeur de la bibliothèque de l'Université de Cracovie, M. R. Estreicher.

— M. Jelinck prépare une bibliographie des ouvrages et des articles en langue tchèque concernant la Pologne (1883-1886).

— A récemment paru le premier volume d'une édition complète des œuvres de l'historien polonais Jean Dlugosz.

— Une bibliographie des publications, des instructions et règlements relatifs aux pays polonais occupés par la Prusse de 1793 jusqu'à 1807 est composée par l'historien connu Smolewski.

Russie. — Il est question de fonder dans les universités une chaire de géographie, qui serait très utile dans un empire aussi vaste que la Russie. La Société géographique s'en occupe très activement, et tout fait espérer que le projet ne tardera pas à être réalisé. — La même société se propose de recueillir toutes les chansons populaires de la Grande-Russie, et fait appel à tous ceux qui peuvent l'aider dans cette tâche difficile. — Dernièrement, la bibliothèque de cette Société a reçu en don un livre très rare et intéressant : c'est une *Description de la Corée au* xv*e siècle*, imprimée en Chine.

— La Société d'archéologie, d'histoire et d'ethnographie, établie à l'Université de Kazan, il y a neuf ans, a formé le projet de fonder un musée historique central, où seraient réunis les monuments et les objets que le bassin du moyen Volga ne cesse de fournir et dont elle possède déjà une remarquable collection.

— M. Barsof vient de publier une nouvelle étude critique du *Chant d'Igor*, poème du xii*e siècle ; dans la partie bibliographique, il énumère toutes les traductions en langues étrangères ainsi que les éditions précédentes et les travaux relatifs à ce précieux monument littéraire.

— Les œuvres complètes de Batuchkov, formant trois beaux volumes, ont paru récemment sous la direction du frère du poète défunt, accompagnées d'une biographie fort étendue de l'auteur, écrite par M. L. Maïkov, et de

notes abondantes, dues à M. Saïtov. Cette belle édition vient fort à propos, puisqu'on se prépare à célébrer le centenaire de la naissance du poète.

SUÈDE. — La traduction suédoise de la *Chanson de Roland*, publiée en prose par M. Hugo de Schulten, a servi de base à une nouvelle traduction suédoise en vers décasyllabiques qui vient d'être faite par M. Sœderhjelm, de Helsingfors.

— M. Klinghardt a récemment étudié l'état de l'enseignement supérieur en Suède, dans un volume intitulé : *Das höhere Schulwesen Schwedens* (Leipzig); l'auteur présente divers plans de réforme.

SUISSE. — M. J.-C. Kern a fait paraître à Berne, chez Jent et Reinet, un volume de *Souvenirs politiques, 1838-1883*, rédigé avec la collaboration de M. Charles Dubois (in-12), qui renferme plusieurs pages de l'histoire des relations de la France et de la Suisse, notamment celle du conflit franco-suisse de 1838, des événements de Neufchâtel en 1856, du traité de Paris, des affaires de Savoie, de l'intervention de la légation suisse à Paris pendant la guerre de 1870.

— A paru dans ces derniers temps le t. IV (posthume) de l'*Histoire des évêques de Bâle*, de Mgr Vautrey, ouvrage publié sous les auspices de Mgr Lachat, avec chromos, nombreuses illustrations, vues, portraits, armoiries, sceaux, etc. (Einsiedlen, Benziger, gr. in-8).

— Le P. Nicolas Rœdle, gardien des Cordeliers de Fribourg, a publié une *Notice sur la date exacte de la consécration de la cathédrale de Lausanne* (Fribourg en Suisse, impr. catholique).

— Le Dr Karl Dandliker a fait paraître la 1re livraison du 3e volume de son ouvrage : *Geschichte der Schweiz, mit kulturhistorischen Illustrationen und Plänen* (Zurich, Fr. Schulthess, gr. in-8).

ALGÉRIE. — Annonçons la publication d'un des plus importants travaux dont le passé de l'Algérie ait encore été l'objet : *Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1830)*, par M. H.-D. de Grammont (Paris, E. Leroux, 1887, gr. in-8 de XVI-420 p.). Pour écrire ce livre, le savant président de la Société historique algérienne a puisé aux meilleures sources. Complétant et rectifiant à chaque page les travaux de ses devanciers, il nous montre successivement les Espagnols en Afrique, les Barberousses et la fondation de l'Odjeac, Alger sous les Beglierbeys, les Beglierbeys et leurs khalifats, Alger sous les pachas triennaux, les Aghas, Alger sous les deys, la Conquête d'Alger. L'ouvrage de M. de Grammont se recommande par les plus sérieuses qualités du fond et de la forme.

ÉTATS-UNIS. — Le 10 avril dernier le Souverain Pontife a adressé à S. E. le cardinal Gibbons un bref au sujet de la fondation d'une Université catholique aux États-Unis. Léon XIII approuve et encourage ce projet et invite les évêques de l'Amérique septentrionale à choisir eux-mêmes la ville dans laquelle l'Université sera érigée.

ILE MAURICE. — MM. le Dr H.-D. Vitry, A. Gaud et V. Pitot ont récemment entrepris la publication de documents inédits ou rares sur l'île Maurice, la Réunion et Madagascar, dans un recueil hebdomadaire, qui paraît sous le titre d'*Archives coloniales*, chez M. V. Pitot, à Port-Louis. Les fascicules 6, 7 et 8 qui nous ont été adressés sont consacrés à Labourdonnais et au voyage que François Cauche, de Rouen, a fait « à Madagascar, isles adjacentes et coste d'Afrique. » Cette publication nous semble digne d'intérêt.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Dieu et ses œuvres*, par le P. Marin de Boylesve (in-8, Haton). — *Jésus-Dieu et M. Renan philosophe*, par F. Tarroux (in-8, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Das katholische deutsche Kirchenlied in seinen*

Singveisen, par W. Bäumker (2 vol. in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Le Libéralisme est un péché, questions brûlantes*, par Don F. Sardá y Salvany, trad. de Mme la Mlle de Tristany (in-12, Retaux-Bray). — *L'École et la science jusqu'à la Renaissance* (in-8, Firmin-Didot). — *Philosophie*, par le P. Marin de Boylesve (in-8, Lecoffre). — *Philosophie de la nature. Bacon, Boyle, Toland, Buffon*, par Nourrisson (in-12, Perrin). — *De l'absolu. La loi de vie*, par O. de Sanderval (in-8, F. Alcan). — *La Logique de l'absolu. Une loi de l'esprit humain et sa portée philosophique*, par E. Braun (in-12, Perrin). — *Ratio studiorum et institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes collectae a G. M. Pachtler I.* (*Monumenta Germaniae paedagogica*, (in-8, Hofman à Berlin). — *Les Mémoires d'Antoine, ou, Notions populaires de morale et d'économie politique*, par A. Rondelet (in-12, Perrin). — *Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention*, par le docteur E. Monin (petit in-16, F. Alcan). — *Guide illustré des palais et jardins de Trianon* (petit in-12 carré, Bernard, à Versailles). — *La photographie pratique. Manuel à l'usage des officiers, des explorateurs et des touristes*, par le Cte E. Joly (in-8, Gauthier-Villars). — *Geschichte der christlichen Malerei*, E. Frantz (6e fasc., in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Le Théâtre, la musique et la danse jusqu'en 1789* (in-8, Firmin-Didot). — *Das deutsche Volksbuch von den Heymonskindern*. Bearbeitet von Paul von der Aelst. Herausgegeben von Dr Fridrich Pfaff (in-12, Herder, Fribourg en Brisgau). — *La Chanson de Roland*, trad. archaïque et rythmée, de L. Clédat (in-8, Leroux). — *Le Rameau d'or*, poésies, par R. Gineste (in-12, Lemerre). — *Les Mouettes*, poésies, par Le Lasseur de Ranzay (in-12, Lemerre). — *L'Amour en marche*, par A. Audy (in-12, Lemerre). — *Plein air*, poésie, par A. Bunaud (in-12, Lemerre). — *Nicanor*, par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Noëls flamands*, par C. Lemonnier (in-12, Savine). — *L'Unisson*, par G. Duruy (in-12, Hachette). — *Comme dans un miroir*, par F.-C. Philips (in-12, lib. de la « Nouvelle-Revue »). — *Au village*, par G. de Cherville (in-12, lib. du « Temps »). — *Le Balcon de La Chênaie*, par M. du Campfranc (in-12, Firmin-Didot). — *Dix-huit cents francs de rente*, par P. du Château (in-12, Firmin-Didot). — *Rolande Marney*. par P. Ficy (in-12, Firmin-Didot). — *Ismay Waldron, ou la femme du régisseur suivi de Braves cœurs*, par B. Neulliès (in-12, Firmin-Didot). — *Le Prophète des montagnes fumeuses*, par J. de Vaudelin (in-12, Firmin-Didot). — *William Wallace*, trad. par L. Rousseau (in-12, Palmé). — *Les Contes*, de l'abbé Ferret (in-12, Gaume). — *Le Roman au temps de Shakespeare* (par J.-J. Jousserand (in-12, Delagrave). — *Étude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne* (*1602-1671*), par H. Chérot (in-8, Picard). — *Montesquieu*, par Ed. Zévort (in-8, Lecène et Oudin). — *Victor Hugo*, par E. Dupuy (in-8, Lecène et Oudin). — *Correspondance de Louis Veuillot* (t. VI). *Lettres à son frère et à divers* (in-8, Palmé). — *Notes de voyage d'un pèlerin à Rome en 1887*, par le R. P. Porcher (in-8, Herluison, à Orléans). — *L'Indo-Chine française*, par L. Faque (in-16, F. Alcan). — *Dix mois autour du monde, notes de voyage du 28 septembre 1884 au 25 juillet 1885*, par G. Lieussou (in-12, Ollendorff). — *Reise in der Sierra Nevada de Santa Marta*, W. Sievers (in-8, Gressner, à Leipzig). — *Dissertationes selectae et historiam ecclesiasticam*, par B. Jungmann (in-8, Pustet, à Ratisbonne). — *Vie de saint Hilaire, évêque de Poitiers*, par l'abbé P. Barbier (in-12, Poussielgue). — *Lectures sur l'histoire de France et l'unité française de l'origine à nos jours*, par Ch. Leroy (2 vol. in-12, Belin). — *Clovis et les origines de la France chrétienne*, par V. Canet (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Le XIIIe siècle littéraire et scientifique*, par A. Lecoy de La Marche (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Histoire de Henri II* (*1547-1559*), par Ed. de La Barre-Duparcq (in-8, Perrin). — *Le Comte de Chambord d'après lui-même*, étude politique et historique, par Dubosc de

Pesquidoux (in-8 carré, Palmé). — *Histoire du prince de Bismarck* (*1847-1887*), par E. Simon (in-8, Ollendorff). — *L'Espionnage allemand en France*, par F. Loyal (in-12, Savine). — *L'Oppidum du Châtelet*, par l'abbé A. Fourot (in-8, Henriot et Gadard, à Saint-Dizier). — *Le Château de Bourbon l'Archambault*, par G. Gélis-Didot et G. Grassoreille (in-4, Chamerot). — *Une ville seigneuriale en 1789. Saint-Amand-Montrond*, par F. Dumonteil (in-8, Picard). — *Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au* XVI*e siècle* (t. VII), par Mgr Namèche (in-8, Fonteyn, à Louvain). — *Sobieski et la mission de la Pologne*, par le baron de Kervyn de Valkaersbeke (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, 5e fasc. ÉPÉE-GUY, par V. Gay (in-4, Palmé. — *Robert Grosseteste, Bischof von Lincoln*. J. Felten (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Collaborateur anonyme du « Moniteur. » — Quel est le nom du rédacteur qui a signé de l'initiale G., l'article *Convention nationale* du *Moniteur*, dans lequel il écrit à Robespierre à la date du 18 juin an II ? (Cf. *Papiers trouvés chez Robespierre*, II, 130). N'est-ce pas Garat qui se donne lui-même comme l'un des rédacteurs de l'article *Convention* dans la *Gazette nationale*?

RÉPONSES

Saint Vincent Ferrier (L, 192). — La livraison de la *Revue de Bretagne et de Vendée* de mai 1887 renferme (p. 380) un article intitulé : *Saint Vincent Ferrier. Durée de son apostolat en Bretagne* (*1418-1419*). L'auteur, M. René Blanchard, cite comme principales sources, les ouvrages suivants : *Les Vies des saints de Bretagne*, par dom Lobineau, nouvelle édition par l'abbé Tresvaux (1836, in-8) ; — *Vie de saint Vincent Ferrier*, écrite en latin au XVe siècle, par Pierre Ranzano, et publiée dans le recueil des Bollandistes (*Acta Sanctorum*, tome Ier d'avril, p. 509) ; — *Vie de saint Vincent Ferrier*, par M. l'abbé Mouillard (Vannes et Paris, 1856, in-8 de XXII-444 p.) ; — *Saint Vincent Ferrier à Rennes* (dans les *Mélanges d'histoire et d'archéologie bretonnes*, tome II, 1858, p. 19-21), article de M. de La Bigne-Villeneuve ; — *Tapisserie de saint Vincent Ferrier*, article publié par M. l'abbé Le Mené, dans le *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan* (1881, p. 117 et suiv.). Le principal document à consulter est l'enquête de la canonisation de saint Vincent Ferrier, dont le manuscrit est conservé à Vannes. M. l'abbé Chauffier, actuellement préfet des études au collège Saint-François-Xavier à Vannes, en a exécuté une copie, dont il a donné une intéressante analyse dans la *Semaine religieuse de Vannes*, il y a une dizaine d'années. M. l'abbé Chauffier prépare depuis longtemps une *Vie de saint Vincent Ferrier*.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. C. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-86 sont en vente, et forment quarante-huit volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DES GAULES

RÉPERTOIRE SYSTÉMATIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES
MÉMOIRES ET NOTICES CONCERNANT L'HISTOIRE, LA TOPOGRAPHIE
LA RELIGION, LES ANTIQUITÉS
ET LE LANGAGE DE LA GAULE JUSQU'À LA FIN DU Ve SIÈCLE

Par Charles-Émile RUELLE

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage rédigé sous les auspices de la Commission de la topographie des Gaules, et honoré d'une Médaille de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Un vol. in-8 de 1732 colonnes, disposé typographiquement pour faire suite au *Manuel du libraire* de Brunet.

Prix de l'ouvrage	40 francs.
Pour les Sociétaires	32 —
Le même, papier de choix, format in-4.	60 —
Pour les Sociétaires	48 —

CATALOGUE DE LIVRES CHOISIS A L'USAGE DES GENS DU MONDE

CONTENANT LES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Un volume in-18 jésus, **2** francs.

Ce catalogue contient uniquement les ouvrages pouvant entrer dans la bibliothèque d'un homme du monde. Les ouvrages spéciaux, les œuvres d'érudition pure, les grandes collections en sont exclus. Le catalogue ne comprend que les ouvrages orthodoxes : pourtant certains ouvrages qui n'ont pas d'équivalent sont enregistrés, mais avec un signe spécial pour mettre le lecteur en garde.

Les prix de vente sont soigneusement indiqués, sauf pour les ouvrages qui, épuisés chez les éditeurs, ne peuvent se rencontrer que d'occasion.

Le *Catalogue des livres choisis* suit les grandes divisions bibliographiques : *Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire*, avec de nombreuses subdivisions. Dans chacune d'elles, les ouvrages sont classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME. — L° DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON. — OCTOBRE

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE
Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID
La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL
De Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

1887

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'OCTOBRE 1887

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. Firmin Boissin.

II. — COMPTES RENDUS.

Jurisprudence. — L. Kamarowsky : Le Tribunal international (p. 313).

Sciences et Arts. — E. Dreyfus-Brisac : L'Education nouvelle (p. 315). — E. Rendu : Sept ans de guerre. L'Enseignement primaire libre à Paris (1880-1886) (p. 317). — J. Rothschild : Flore pittoresque de la France (p. 318).

Belles-Lettres. — P. Larousse : Fleurs latines des dames et des gens du monde (p. 319). — A. Gasquy : Cicéron jurisconsulte (p. 323). — Id. : De M. Tullii Ciceronis pro L. Cornelio Balbo oratione, sive de civitatis jure ex Ciceronianis libris (p. 325). — J. Denis : La Comédie grecque (p. 326). — A. Baumgartner : Göthe Leben und seine Werke (p. 328). — E. Schérer : Melchior Grimm (p. 330). — D. Joaquin Rubio y Ors : Noticia de la vida y escritos de D. Manuel Milá y Fontanals (p. 331).

Histoire. — P. Foncin : Géographie générale (p. 332). — Th. Mommsen : Histoire romaine (p. 334). — J. Flach : Les Origines de l'ancienne France (p. 335). — Lecoy de la Marche : Saint Louis, son gouvernement et sa politique (p. 337). — J. d'Arcenay : Diane de Poitiers et son temps (p. 339). — L. de Lanzac de Laborie : Un royaliste libéral en 1789. Jean-Joseph Mounier (p. 341). — A. Gazier : Etude sur l'histoire religieuse de la Révolution française (p. 342). — J. Kaulek : Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797) (p. 344). — G. de Cadoudal : Georges Cadoudal et la Chouannerie (p. 345). — E. Perret : Les Français en Afrique (p. 346). — H. Pauffin : Essais sur l'organisation et la juridiction municipales au moyen âge (p. 348). — G. Tholin : Cahiers des doléances du tiers état du pays d'Agenais aux Etats-généraux (1588, 1614, 1649, 1789) (p. 350). — Id. : Ville libre et barons (p. 351). — A. du Boys : L'Église et l'État en Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours (p. 351). — G. Maspéro : L'Archéologie égyptienne (p. 353). — V. Gay : Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance (p. 354). — E.-M. de Vogüé : Souvenirs et visions (p. 355). — G.-E. Klemming och J.-G. Nordin : Svensk boktryckeri-historia (1483-1883) (p. 358). — G. Berghmann : Etudes sur la bibliographie elzévirienne (p. 359).

III. — BULLETIN. — M. Jenna : Pensées d'une croyante (p. 359). — L. Arréat : Journal d'un philosophe (p. 360). — A. Raffalovitch : Le Logement de l'ouvrier et du pauvre (p. 360). — A. Gourd : La Question des logements d'ouvriers (p. 361). — G. Boissier : Madame de Sévigné (p. 362). — J. Simon : Victor Cousin (p. 362). — L. Sciout : Histoire de la Constitution civile du clergé (p. 362). — H. Beaunis : Impressions de campagne (1870-1871) (p. 363). — Le Solitaire : Les Fauteurs de la Commune (p. 363). — S. Mossof : Dans l'attente de la guerre (p. 364). — A. Nonus : Quelques fils de leurs œuvres (p. 365). — De Lambel : Etudes biographiques (p. 365). — De Villermont : Tilly ou la Guerre de Trente ans, de 1618 à 1632 (p. 366). — E. Ferré : L'Irlande, la crise agraire et politique (p. 366).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Ramée, de Ronchaud, Ménard, Guiffrey, Paris, Bocage, etc. — Congrès. — Concours et Prix. — Droit de propriété littéraire. — Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Les Recueils de fac-similés de l'Ecole des chartes. — Fac-similés de manuscrits grecs du xve et du xvie siècle. — Saint Hubert et M. Gaidoz. — L'Ancienne Université de Bordeaux. — Un Correspondant de D. Mabillon et de D. Ruinart. — Nouvelles : Paris. — France. — Alsace-Lorraine. — Allemagne. — Angleterre. — Belgique. — Espagne. — Italie. — Pologne. — Russie. — Suisse. — Turquie. — États-Unis. — Ventes. — Publications nouvelles.

V. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

NOV 1 1887

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Candidat*, par Jules Claretie. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 j. de 362 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Ennemi* (*mœurs de province*), par Gustave Guiches. Paris, Quantin, 1887, in-16 de 340 p., 3 fr. 50. — 3. *La Parpaillote*, par Tancrède Martel. Paris, A. Savine, 1887, in-12 de 311 p., 3 fr. 50. — 4. *Monsieur Peymarlier*, par Noël Blache. Paris, Ollendorff, 1887, in-12 de 317 p., 3 fr. 50. — 5. *La Comtesse Gendelettre*, par Louis Tiercelin. Paris, Savine, 1887, in-16 de 334 p., 3 fr. 50. — 6. *Histoire d'une femme*, par Pierre Dernaud. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-16 de 260 p., 3 fr. 50. — 7. *Provinciale*, par Gaston Bergeret. Paris, Quantin, 1887, in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Vertige*, par Camille Le Senne. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 9. *Fiancée*, par Andrée Vaugenetz. Paris, Ollendorff, 1887, in-12 de 180 p., 3 fr. — 10. *L'Unisson*, par Georges Duruy. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 386 p., 3 fr. 50. — 11. *Mariage de raison*, par Gérald. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 306 p., 3 fr. 50. — 12. *Sur la pente*, par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 314 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Incompris*, par Auguste Chauvigné. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Ardents*, par Paria Korrigan. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 j. de 356 p., 3 fr. 50. — 15. *Pauvre petite*, avec un sonnet de Paul Bourget. Paris, Ollendorff, 1887, in-12 carré de 140 p., 3 fr. 50. — 16. *La Sainte*, par Ernest Benjamin. Paris, Ollendorff, 1887, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 17. *Coraline la Dompteuse*, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Roman d'un crime*, par Edmond Tarbé. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 380 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Crime de la cinquième avenue*, par Marie Darcey. Paris, Ollendorff, 2e édit., 1887, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 20. *La Chambre rouge*, par Pierre Zaccone. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 21. *Idylle rouge*, par Alfred de Sauvenière. Paris, Piaget, 1887, in-12 de 317 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Nom fatal*, par Jules de Gastyne. Paris, Savine, 1887, in-12 de 450 p., 3 fr. 50. — 23. *L'Initiation sentimentale*, par Joséphin Peladan, avec une eau-forte de Félicien Rops. Paris, Edinger, 1887, in-18 de 340 p., 2 fr. — 24. *Doris et Dora. Essai de critique sociale*, par Marin Dubois. Paris, G. Robert, 1886, in-12 de 468 p., 3 fr. 50. — 25. *Le Chemin No 107*, par Léon de la Brière. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 313 p., 3 fr. 50. — 26. *Suzanne Martinet*, par Pervenche. Paris, Ghio, 1887, in-12 de 296 p., 3 fr. 50. — 27. *Mademoiselle*, par Édouard Cadol. Paris, Quantin, 1887, in-16 de 380 p., 3 fr. 50. — 28. *Sœur Anne*, par André Artault. Paris, Perrin, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 29. *Souvenirs d'une enfant pauvre*, par Rose Romain. Paris, Fetscherin, 1886, in-12 de 280 p., 3 fr. — 30. *La Comtesse Madeleine*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, 1887, in-18 de 250 p., 2 fr. — 31. *Le Dernier des Trémolin*, 2e édition, par Édouard Drumont. Paris, Palmé, 1887, in-12 de 304 p., 3 fr. 50. — 32. *Le Roman d'un Jésuite*, par G. de Beugny d'Hagerue. Paris, Palmé, 1887, in-16 de 452 p., 3 fr. 50. — 33. *La Filleule du baron des Adrets*, par Alexandre de la Mothe. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 410 p., 3 fr. 50. — 34. *Le Secret*, par Louis Létang. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 35. *Le Capitaine muet*, par Adolphe Racot. Paris, Jules Lévy, 1887, in-12 de 428 p., 3 fr. 50. — 36. *Un été à Bornos*, par Fernan Caballero, traduit de l'espagnol par don Téotime T. Paris, Téqui, 1887, in-12 de 315 p., 3 fr. — 37. *Éva*, par Giovanni Verga, traduit de l'italien par A. Mouraux, avec un portrait de l'auteur par Th. Berengier. Paris, Savine, 1887, in-16 de xl-288 p., 3 fr. 50. — 38. *Le Nouveau Seigneur*, par Maurice Jokaï, traduit du hongrois par Mlle E. Heinecke. Paris, Hachette, 1887, in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 39. *La Conquête d'une belle-mère*, par l'auteur de

Molly Bawn; traduit de l'anglais par Mme Dussaud-Roman. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 318 p., 1 fr. 25. — 40. *L'Amour et l'argent*, par M.-E. Braddon, adapté d l'anglais par Mme Marie Létant. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 41. *Affaire de famille*, par Hugh Connway; traduit de l'anglais par Mary Gir. Paris, Hachette, 1887, in-16 de 360 p., 1 fr. 25. — 42. *La Fille de Jésabel*, par Wilkie Collins; traduit de l'anglais par Henry Dallemagne. Paris, Hachette, 1887, in-18 de 316 p., 1 fr. 25. — 43. *Un Roman sur le Nil*, par George Fleming; traduit de l'anglais par M.-M. G. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 332 p., 1 fr. 25. — 44. *Vice-versâ*, par F. Austey; traduit de l'anglais. Paris Savine, 1887, in-12 de 346 p., 3 fr. 50. — 45. *Comme dans un miroir*, par E.-C. Philips; traduit de l'anglais par Marie-Anne de Bovet. Paris, « Nouvelle Revue », 1887, in-12 de 404 p., 3 fr. 50. — 46. *Le Neuf de cœur*, par B.-L. Fargeon; traduit de l'anglais par Alexandre Lambert de Sainte-Croix. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 331 p., 3 fr. 50. — 47. *La Fille de Dosia*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 269 p., 3 fr. — 48. *Nikanor*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 282 p., 3 fr. — 49. *Les Mémoires d'un seigneur russe*, par Ivan Tourgueneff; traduits du russe par E. Charrière. Paris, Hachette, 1887, 2 vol. in-12 de xix-254 et 241 p., 2 fr. 50. — 50. *L'Idiot*, par Th. Dostoiewsky; traduit du russe par V. Derely. Paris, Plon et Nourrit, 1887, 2 vol. in-12 de xi-398 et 409 p., 7 fr. — 51. *Le Joueur, les Nuits blanches*, par le même auteur; traduit du russe par Halpérine. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 377 p., 3 fr. 50. — 52. *Simple Histoire*, par Ivan Gontcharoff; traduit du russe par Halpérine. Paris, Perrin, 1887, 2 vol. in-12 de 264 et 286 p., 6 fr. — 53. *La Puissance des Ténèbres*, par le comte Léon Tolstoï; traduit du russe par Halpérine. Paris, Perrin, 1887, in-12 de viii-248 p., 3 fr. — 54. *Ivan l'imbécile*, par le même auteur: traduit du russe par Halpérine. Paris, Perrin, 1887, in-16 de 228 p., 3 fr. — 55. *Agatine*, par N. de Séménow. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-12 de 344 p., 3 fr. 50. — 56. *Le Prince de Madagascar*, par Karl Gutzkow; traduit de l'allemand par Charles Simond. Paris, Savine, 1887, in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 57. *Noëls flamands*, par Camille Lemonnier. Paris, Savine, 1887, in-12 de xiv-310 p., 3 fr. 50. — 58. *Nouvelles grecques*, par D. Bikélas; traduites du grec moderne, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Firmin Didot, 1887, in-12 de v-316 p., 3 fr. 50. — 59. *Robe montante*, par Catulle Mendès. Paris, Piaget, 1887, in-12 de 251 p., 3 fr. 50. — 60. *Les Clientes du docteur Bernagius*, par Lucien Biart. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 61. *Les Contes de l'abbé* Ferret. Paris, Gaume, 1887, 2 vol. in-12 de 180 et 192 p., 3 fr. — 62. *L'Immolation*, par Rosny. Paris, Savine, 1887, in-12 de 329 p., 3 fr. 50. — 63. *Fine Mouche*, par Ernest Ameline. Paris, A. Ghio, 1887, in-16 de 301 p., 3 fr. 50. — 64. *Le Manuscrit du sous-lieutenant*, par Léon Barracand. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 309 p., 3 fr. 50. — 65. *Expéditions autour de ma tente*, par Charles des Écorres. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — 66. *Contes de garnison*, par Jean de Villeurs. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 illustré, 348 p., 4 fr.

1. — *Le Candidat,* de M. Jules Claretie, est à la fois un roman et une satire. La partie romanesque est exquise d'un bout à l'autre; la partie satirique offre non moins d'intérêt. Les deux se combinent très heureusement, et des nombreux romans — quelques-uns d'ailleurs fort médiocres — qu'a publiés le fécond écrivain, celui-ci est certainement le meilleur. L'auteur du *Candidat* a eu le rare courage de mettre à nu les vilains dessous des mœurs électorales républicaines. Certes, M. Jules Claretie aime la République; mais il faut reconnaître que le régime de ses prédilections n'a rien de commun avec la République des sectaires, des exploiteurs et des Jacobins. Il est républicain à la façon des Jules Simon, des Amagat, des Étienne Vacherot. Les mordantes critiques qu'il fait des hommes et des choses de son parti n'en ont que plus

de portée. Voici l'histoire : Des élections sénatoriales vont avoir lieu dans le département de Seine-et-Marne. Le parti monarchique s'abstient. Républicains modérés et républicains radicaux sont en présence. Le candidat radical est un certain Garousse dont le type forme comme une sorte de synthèse et dont on peut mettre aujourd'hui le nom, en France, sur une infinité de visages. Riche, ou plutôt enrichi, ce qui n'a pas du tout la même signification, le Garousse a été mêlé à l'orgie rouge de 1871. Depuis lors, des opérations de Bourse bien conduites, des spéculations de paysan retors sur des terrains, legs d'une vieille tante, l'ont arrondi, engraissé : il prospère. Il a dans sa cave du vieux médoc, des poulardes sur sa table, des écus dans ses coffres. Taillé en force, bien nourri, fumant, comme feu Gambetta, des cigares exquis, doué d'une voix tonitruante, c'est l'échantillon le mieux réussi du jouisseur démagogue. Ce triste sire, qui possède un château, qui a une terreur intime de la révolution qu'il parle de déchaîner, et qui, un jour, pour sauver ses écus, serait capable de « se faire bedeau » et de « suivre les processions, » exploite, pour le moment, à son profit, les rancunes et les convoitises d'une certaine catégorie de paysans. D'autant plus violent qu'il est foncièrement lâche, il évoque devant eux tous les fantômes de l'ancien régime et les ameute contre la noblesse, la haute bourgeoisie, les réactionnaires et les curés. Comment faire pour lutter avec avantage contre Garousse ? Il s'agit de choisir un candidat qui soit son opposé en tout et pour tout. En sa villa de Dannemarie, une Mme Edmond Adam de province, Henriette Herblay, électrice influente, parvient à décider le commandant Verdier à se dévouer pour la cause de la République modérée. Quoiqu'en retraite, le commandant est encore très vert. Patriote et honnête avant tout, il se jette bravement dans la mêlée. Mais il ne tarde pas à être écœuré. Il assiste à des réunions électorales où la question des principes est le cadet des soucis de ses interrupteurs, et il est en butte aux basses calomnies d'un bohème, le sieur Saboureau de Réville, qui rédige à Melun une feuille de chou subventionnée par Garousse. On lui reproche comme un crime les actes les plus simples, par exemple, d'avoir serré la main à un homme fort honorable, appartenant à un autre parti, et qui jadis a combattu sous ses ordres dans l'armée de la Loire. Enfin, ses adversaires vont jusqu'à imprimer d'abjectes perfidies sur le compte de sa nièce, Gilberte Verdier, une charmante jeune fille qui a son courage et sa loyauté. N'écoutant que sa pitié, Gilberte est allée soigner la nuit une enfant malade, délaissée par sa mère, la courtisane Ellen Morgan. L'ignoble Garousse la fait accuser d'aller à des nocturnes rendez-vous. Ceci comble la mesure. Le commandant envoie tout promener, rosse le journaliste qui a bavé sur l'honneur de sa Gilberte et laisse sa succession électorale à l'avocat Émile Ducasse, jeune homme grave, ambi-

tieux, compassé, réprimant en lui tout ce qui sent la jeunesse. Inutile d'ajouter que ce dernier a moins d'honnêteté, moins de scrupules que le commandant. Les mensonges ne lui coûtent rien : il promet tout ce qu'on désire et il est élu. Une compensation était due pourtant au commandant Verdier. Il la trouve — et ici nous rentrons en plein romanesque — il la trouve dans le bonheur de Gilberte. Les calomnies jetées sur elle décident un mariage qu'elle rêvait sans oser l'espérer. Robert, fils du marquis de Montbrun, s'est laissé enjôler par la coquette Ellen Morgan dont les vices et l'égoïsme se dissimulent sous les formes les plus séduisantes. Il a eu d'elle une fille, Cyprienne, et c'est pour avoir vu Gilberte remplacer au chevet de l'enfant malade la mère absente, la mère dénaturée, que Robert se détache de l'indigne créature et se prend à aimer la nièce du commandant Verdier. Tout est bien qui finit bien. Mais je doute fort que *le Candidat* fasse beaucoup d'amis à M. Jules Claretie parmi nos politiciens.

2. — Nos compliments à M. Gustave Guiches. Il a su éviter, dans *l'Ennemi,* certains tableaux d'un réalisme par trop cru, qui dépréciaient singulièrement sa première œuvre, *Céleste Prudhomat.* On sait que M. Guiches est un des cinq signataires de la fameuse protestation parue, au mois d'août dernier, dans le *Figaro*, contre les immondes tableaux de *la Terre*, de M. Émile Zola (1). Mais il a fait mieux que de protester : il a prêché d'exemple. *L'Ennemi,* cependant, est une œuvre réaliste, réaliste dans la mesure voulue et le bon sens du mot. Il devait d'abord s'appeler *la Bête*, et c'était le vrai titre, puisqu'il s'agit du phylloxéra. Par une désagréable malrencontre, M. Victor Cherbuliez s'était emparé de ce vocable pour un roman de psychologie byzantine dont il a été question ici, et M. Gustave Guiches a dû y renoncer. Cela n'ôte rien à la valeur de son livre qui est tout à fait remarquable. Nous sommes en plein Quercy, et nous assistons à l'affolement, à la déroute, aux luttes impuissantes des vignerons de cette région contre le terrible insecte. Il y a là un riche propriétaire, M. Chavasseur, le maître du beau domaine des Perdigoux, qui résume en sa personne toutes ces craintes, toutes ces détresses, tous ces combats. L'ardeur, le courage, l'obstination avec lesquels M. Chavasseur poursuit l'ennemi, sont vraiment épiques, et ce brave homme arrive à l'héroïsme d'abord, à l'avilissement ensuite, du Balthazar Claës, de Balzac. A côté du terrien malheureux, de Chavasseur, le spéculateur véreux, l'homme d'argent, Hector Jayan, qui non seulement s'enrichit du malheur de son voisin, mais encore lui enlève sa fille, Esther. Un instant Chavasseur a cru aux promesses de Jayan ; celui-ci l'a leurré,

(1) Nous rendrons compte de ce roman dans le *Polybiblion* du mois de janvier 1888.

tant qu'Esther n'a pas été sa femme. Mais le soir même de son mariage, il écrit à son beau-père une lettre sèche et froide, qui détruit toutes ses espérances. Chavasseur tombe foudroyé, et le livre se synthétise en cette simple parole du curé de la paroisse devant le final compromis du maître des Perdigoux en faveur du spéculateur, soupçonné et soupçonnable : « La bête a tout dévoré, les vignes et les consciences. »

3 et 4. — On peut rapprocher l'un de l'autre *la Parpaillote*, de M. Tancrède Martel, et le *Monsieur Peymarlier*, de M. Noël Blache. Tous les deux, dans un sexe différent, concentrent les passions, les ambitions, les vices de ces gens tarés qui ne peuvent supporter une situation médiocre, et sont prêts à tout, même au crime, pour en sortir. Henriette Migranier, la parpaillote, fille d'un protestant cévenol trop épris d'archéologie pour s'occuper de l'éducation de ses enfants et du développement de sa fortune, a eu l'heur d'épouser Georges de Noguières, lequel hérite de son père de riches domaines évalués à plusieurs millions. Devenue baronne, la parpaillote eût pu vivre tranquille et faisant le bien. Mais ses instincts dépravés, sa vanité, son égoïsme, prennent le dessus. Elle se lance d'abord dans la politique, ou plutôt elle mêle la politique à la prostitution, et successivement trompe son mari avec le jeune sous-préfet de Pontaigues, avec un capitaine de dragons, avec un ténor, avec un montreur de bêtes fauves. Pouah ! cette Messaline cévenole est absolument dégoûtante. Œuvre fausse, d'ailleurs, et mal déduite ! Les mœurs protestantes, pas plus que les mœurs catholiques des petites villes de province, paraissent n'avoir jamais été sérieusement observées par M. Tancrède Martel. Son livre ne vaut et n'intéresse que par une demi-douzaine de types, çà et là semés avec assez de crânerie, tels que l'avocat légitimiste et voltairien Paban, l'aimable et sceptique sous-préfet Peybrol, le maniaque Migranier, le vieux baron de Noguières, catholique et royaliste intransigeant, que le romancier, bien qu'il s'y emploie, ne parvient pas à ridiculiser. Mais ces types ne sont pas plus cévenols que provençaux, et ils pourraient tout aussi bien être normands ou champenois. — M. Noël Blache, dans son *Monsieur Peymarlier,* me semble avoir eu moins de mépris de la couleur locale. Ses politiqueurs ardents, d'un radicalisme à outrance et d'une bêtise à tous crins, sont bien de ce pays rouge qu'on appelle le Var. Ils se laissent facilement duper par un roué Parisien, qui a un peu fait tous les métiers, et qui est venu chez eux en qualité d'inspecteur primaire. M. Peymarlier ne tarde pas à abandonner ses modestes fonctions : il y a mieux à tenter pour lui dans cette inflammable région. Il fonde un journal ultra-radical, pousse en avant un jeune républicain, Jean Ségalas, très sincère, très convaincu, qui croit aux convictions de M. Peymarlier, alors que

celui-ci ne se sert du jeune enthousiaste que comme d'un instrument, et travaille à ses propres intérêts en ayant l'air de se dévouer à ceux de son ami. Pour le conquérir, l'avoir à sa merci, il va même jusqu'à le rendre amoureux de sa femme. Mais voilà que Mme Peymarlier s'éprend pour de bon de Ségalas, et quand elle découvre que celui-ci file l'amour adultère avec une certaine baronne de Maubourguet qui a épousé un vieillard, elle lui tend un piège infernal. Et qui y est pris ? Jean Ségalas ? — Non : cet « honnête » M. Peymarlier. L'aventure est vulgaire, peu édifiante. Ce qui donne au roman de M. Noël Blache un véritable attrait, c'est l'énergie avec laquelle il fouaille les politiciens, les exploiteurs du peuple, les hommes à phrases ronflantes ; c'est, en outre, l'impartialité un peu triste qu'il met à faire défiler devant nous ces « pauvres niais convaincus qui roulent à travers les années et les épreuves, les mêmes candeurs, les mêmes inconsciences, les mêmes admirations grossières et changeantes. » *Le Candidat*, de M. Claretie, plus moral dans sa partie romanesque, offre dans sa partie politique (on l'a vu plus haut), les mêmes instructives constatations.

5. — La comtesse Dupuis-Miron, une comtesse du demi-monde, essaie de faire oublier un passé plus que louche, en protégeant les gens de lettres. Son salon, à Paris, l'hiver, est une sorte de salle d'asile des « nourrissons de la muse, » et comme qui dirait l'hôpital des Invalides de la littérature. Là se rencontrent Jacques Brunel, « un romancier d'avenir qui n'a encore rien publié ; » Jean Dufour, un poète qui refait à perpétuité le même sonnet ; Edgar Charil, jeune philosophe qui passe ses journées à lire Spencer et à se polir les ongles... Nous arrêtons ici la nomenclature, car presque toute la bohème décadente y passe et c'est pour cela que la Dupuis-Miron a été surnommée par ses courtisans *la Comtesse Gendelettre*. Tout ce début du roman de M. Tiercelin est écrit de main de maître, et, à la finesse des touches, à la précision du trait, à la solidité du coup de pinceau, l'on s'aperçoit que ce monde bariolé de rastaqouères, de ratés et d'impuissants a posé devant le peintre. La suite du roman ne répond pas à ces prémisses. Nous tombons, avec des tableaux passablement risqués, dans une espèce de mélodrame, dont le sujet se développe ainsi : La Dupuis-Miron essaye d'attirer dans ses filets le jeune Georges Maubray. Celui-ci, rêveur et idéaliste, se garde de répondre aux grossières avances de la comtesse. Alors elle le prend en grippe et cherche tous les moyens de lui nuire auprès de la charmante Yvonne d'Auffreville, aimée de Georges. Trames, complots, intrigues, dont la villa des Roses, sur la plage de Rochebonne, est le théâtre. Au dénouement, il se trouve que Georges Maubray est le propre fils de la Dupuis-Miron. D'où il suit que, dans la femme galante, la mère reparaît. Elle met tous ses soins à préparer le mariage de Georges avec Yvonne, et elle-

même épouse le vieux marquis d'Aufreville, un pauvre sire, qui sera sa facile et dernière conquête. Il est possible que ces mœurs invraisembrables et faisandées aient de l'attrait pour une certaine catégorie de lecteurs. Ce n'est pas, dans tous les cas, pour les lecteurs du *Polybiblion.*

6, 7 et 8. — Le duel, le suicide, l'homicide, l'adultère, sont les suprêmes ressources de la plupart des romanciers contemporains. M. Camille Le Senne, dans *le Vertige,* M. Gaston Bergerat, dans *Provinciale,* et M. Dernaud, dans l'*Histoire d'une femme*, ne sont pas sortis de ces attristants lieux communs. L'héroïne du *Vertige,* Josiane d'Eblay, épouse le marquis de Saucède, est outragée par M. de Tonnereins, aime l'ingénieur Frédéric Percy, et se noie en se jetant du haut d'une falaise dans la mer. M. Le Senne excuse une pareille fin, en disant : « C'est la vie qui se brise contre l'épaisse muraille des impasses tragiques. » Théorie commode pour légitimer toutes les infractions au devoir! Lucine Bordier, dans *Provinciale*, est plus sympathique en ses déceptions que Josiane d'Éblay. Mariée à un drôle, qui l'accable de mauvais procédés, elle lutte fermement pour étouffer l'amour qu'a su lui inspirer Gérard Volt. Mais quel mérite a-t-elle à vivre vertueuse, puisqu'au moment où son mari l'assassine, elle regrette amèrement de lui être restée fidèle? Tout ceci est le fruit de la névrose du siècle et de l'incroyance. — De même que l'écœurante et désolante histoire de Mme de Cynéraire (drôle de nom!) dont M. Dernaud s'est fait l'abondant et complaisant narrateur. Il nous montre un Don Juan femelle, une mistress Clarkson aristocratique (???), pleine de mépris pour l'humanité, dissimulant son spleen par l'impertinence, ne croyant qu'à la sensation, allant d'un homme à l'autre, sans même l'excuse de la passion, et finalement, son mari mort, se donnant à un vieux blasé, encore plus sceptique et plus dépravé qu'elle. Ces ignominies sont décrites comme les choses les plus naturelles du monde. Il est vrai que le récit, où l'art manque totalement, porte en lui-même son correctif. Ses lecteurs seront peu nombreux.

9. — *Fiancée,* par Andrée Vaugenetz, n'a que le cadre de romanesque. Il s'agit d'une jeune fille inexpérimentée qui, un mois avant son mariage, vient demander des conseils à sa grand'maman : un adorable type d'aïeule! Il n'a pas neigé dans son cœur comme sur sa tête, et si les orages de la vie ont courbé ses épaules, son esprit resté droit et ferme peut encore suivre l'âme de sa petite-fille et comprendre tous les enthousiasmes. Elle lui conseille d'abord d'élever son cœur et sa pensée vers la source du véritable amour, vers Celui qui veut les prémisses de toutes choses. Pas de ces puérilités inutiles qui font les Précieuses en dévotion, mais une foi sincère allant jusqu'au sacrifice et solidement attachée à la doctrine. Pas de cachotteries avec

son mari, pas de subterfuges, pas de coquetterie surtout. Une femme sérieuse ne doit rien devoir aux subtilités d'une toilette prétentieuse. C'est par la beauté morale qu'elle voudra plaire, et cette beauté sera sa sauvegarde. Est-ce à dire qu'il faille se négliger dans sa toilette ? Au contraire, l'élégance et le bon goût doivent y présider. Au chapitre de la fidélité, l'aïeule dit excellemment : « La fidélité extérieure, apparente, est la seule que le Code et la loi peuvent exiger. C'est devant Dieu, c'est à l'église que vous irez enchaîner vos âmes, et proférer le serment du cœur, le seul qui oblige les consciences. » Ailleurs, elle définit ainsi le mariage : « Le mariage doit être à la fois l'alliance des cœurs, l'alliance des intelligences, l'alliance des intérêts. » Bref, les conseils de la vénérable aïeule forment comme une sorte de bréviaire moral de la fiancée et de la jeune mariée. Le livre est dédié à M. et à Mme Octave Feuillet.

10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16. — Le désaccord et la bonne harmonie dans le mariage, tel est le sujet des romans suivants : *l'Unisson*, par M. George Duruy ; *Mariage de raison*, par M. Gérald ; *Sur la pente*, par Mme de Witt ; *les Incompris*, par M. Auguste Chauvigné ; *les Ardents*, par Paria Korigan ; *Pauvre Petite*, par Mme X... ; *la Sainte*, par M. Ernest Benjamin. Ce dernier et *l'Unisson* méritent seulement de fixer notre attention. Des autres, nous pouvons louer ceux-ci : *Mariage de raison* et *Sur la pente*, où deux jeunes femmes froissées, blessées par leurs maris (la première, dans ses habitudes de bonne éducation, la seconde, dans ses affections d'épouse), ont cependant le courage de rester jusqu'au bout fidèles au devoir. Mais, si le fond est bon, la forme n'a rien qui puisse séduire le lettré. Quant à ceux-là : *les Incompris* et *les Ardents*, ils sont littérairement aussi répréhensibles, et en plus d'une moralité douteuse. Il y a même, dans *les Ardents*, comme un semblant de thèse tendant à prouver que les juifs valent mieux que les chrétiens. Reste *Pauvre Petite*. Il y est question d'une dame séparée de son mari, amoureuse d'un Portugais et qui, abandonnée par lui, au moment de devenir mère, se tue en respirant du chloroforme. Cette sotte aventure, malgré son titre et ses allures sentimentales, ne saurait attendrir que les femmes qui ont fait leur évangile de la foi Naquet : elle ne supporte pas la lecture, et l'on s'étonne que M. Paul Bourget ait abaissé son talent jusqu'à chanter les louanges de *Pauvre Petite*, en un sonnet qui d'ailleurs ne vaut rien. Venons à *la Sainte* et à *l'Unisson*. Dans *la Sainte*, M. Ernest Benjamin, avec un art infini et un style d'une originalité charmante, nous montre combien la patience et la douceur, chez la femme, ont de puissance pour ramener vers elle un époux égaré par les suggestions du vice. Le duc Gilis de Nélesteau a été élevé par sa mère dans des principes d'une austérité par trop excessive. Marié à Cécile de Kerlet, que la duchesse déteste,

mais que Gilis aime et dont il est aimé, celui-ci se laisse prendre dans les filets d'une aventurière, la baronne Viviane, pour laquelle il délaisse l'épouse adorée d'abord. Il faut ajouter que les méchants quolibets de quelques viveurs qui le plaisantent et sur sa jeunesse chaste et sur sa fidélité de mari ne laissent pas que d'aider à la chute du faible Gilis. La pauvre Cécile désespérée retourne au domicile paternel, on lui conseille de plaider en séparation. Elle résiste, car elle aime toujours l'infidèle, et elle fait bien. Gilis ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a délaissé l'or pour les scories, et, désabusé, il revient, tout meurtri, tout confus, tout repentant, se jeter dans les bras de Cécile. A côté d'eux se meuvent deux antithèses : la duchesse de Nélesteau, royaliste intransigeante, férocement fière de ses nombreux quartiers de noblesse, et le marquis de Kerlet, un tantinet libéral, qui cherche avant tout le bonheur de sa fille. Les discordes de la duchesse et du marquis sont des plus divertissantes. Dans *l'Unisson*, de M. Georges Duruy, il y a aussi séparation entre deux nouveaux époux : Raymond Blachère et Claire Lecouturier. Mais la cause est différente : elle procède de l'incompatibilité d'humeur. Lui est assoiffé d'idéal, de poésie, de solitude à deux ; elle est coquette, positive, férue de soirées, de théâtres et de bals. Elle traîne de force dans le monde son mari qui, subitement, y prend goût. Alors, ô caprice du cerveau féminin ! Claire devient jalouse et pousse les verrous de sa chambre à coucher. Philosophiquement, Raymond va se consoler en fumant des pipes chez un ami qui fait profession de mépriser les femmes. Soudain, le remords l'envahit : il court, il vole et rentre au domicile conjugal, juste à temps pour recevoir des mains d'une vieille bonne un petit ange né de la veille. L'unisson commence à la dernière page du volume. Une analyse pénétrante, une science achevée de la vie moderne, une spirituelle ironie, des croquis lestement enlevés, des travers mondains, la description satirique d'un grand mariage, le portrait en pied de l'abbé Papillon, un curé de village, ancien aumônier de la marine, et qui, par sa rondeur, sa bonhomie, son nez en l'air, sa gaîté communicative, est un peu le cousin germain du fameux « abbé Constantin, » font, à notre avis, de *l'Unisson*, l'œuvre la plus parfaite, au double vrai sens du mot, de M. Georges Duruy.

17, 18, 19, 20, 21 et 22. — Avec *Cornaline la dompteuse*, de M. Fortuné du Boisgobey ; *le Roman d'un Crime*, de M. Edmond Tarbé ; *le Crime de la cinquième avenue*, de Marie Darcey ; *la Chambre rouge*, de M. Pierre Zaccone ; *l'Idylle rouge*, de M. Alfred de Sauvenière ; *le Nom fatal*, de M. Jules de Gastyne, nous nageons jusqu'au cou dans les empoisonnements, les assassinats, les vols, les guet-apens. A signaler, dans la nomenclature, *le Roman d'un Crime*, de M. Tarbé, qui est écrit fort élégamment et dont, par certains côtés, le sujet rappelle le

drame populaire de « la Dame de Saint-Tropez », avec cette différence qu'ici c'est le mari, un chimiste infernal et dévoyé, qui, pour épouser une femme plus riche, empoisonne la sienne. A signaler aussi *l'Idylle rouge,* de M. de Sauvenière, et *le Crime de la cinquième avenue,* de Marie Darcey. Les deux récits sont exposés à la manière anglaise, sans détails physiologiques. Mais ils ne sont pas sans intérêt. Dans le premier, une jeune Bretonne du meilleur monde se laisse enlever naïvement par son professeur de piano, le repousse avec horreur dès qu'elle comprend les prétentions de ce libertin, est recueillie, à Londres, par un jeune lieutenant aux Horse-Guards de Sa Majesté Britannique, et, nouvelle Hélène, voit deux prétendants à sa main se tuer pour elle. — Dans le second, notre curiosité est excitée par une énorme et mystérieuse cause criminelle dont le détective Gryce cherche et trouve, avec une prodigieuse habileté, le fil conducteur. Roman genre Gaboriau.

23. — Avec une absolue probité intellectuelle, M. Joséphin Peladan poursuit ses études de décadence latine. *L'Initiation sentimentale* est le second roman, ou plutôt le second poème éthologique d'une *Trilogie* qui a commencé par *Curieuse,* et qui se terminera par *A Cœur perdu. Curieuse* peignait les mœurs monstrueuses de notre décadence sous leur aspect parisien. *L'Initiation* étudie les passions éternelles sous leur modalité contemporaine. *Curieuse* s'attachait à décrire les instincts pervers ; *l'Initiation* analyse les sentiments, dans leur rayonnement normal comme dans leurs aberrations. Inutile d'ajouter qu'il en est de *l'Initiation*, comme de *Curieuse :* c'est un livre qui n'a pas été écrit pour les jeunes filles. Il s'adresse exclusivement aux intelligences viriles qui ont l'expérience de la vie et ne répugnent pas à pénétrer dans certains milieux utiles à étudier, car tout est bon à voir pour le chrétien qui sait voir sans se scandaliser. Ainsi font le platonicien Nébo et la princesse Paule de Riazan : Télémaque féminin dont il est le hardi Mentor. Tout d'abord, ils se promènent ensemble dans un salon exotique où une aristocratie dégénérée ne craint pas de frayer avec le « rastaquouérisme » le plus effronté. De là, ils vont à un bal mondain, où, sous des dehors d'une certaine convenance, l'impudeur et la lasciveté battent leur plein. Plus loin, ils rencontrent le Vice trouvant même moyen de souiller de son impure haleine certaines ventes de charité. Un chapitre bien étonnant de leur voyage est celui qui a pour titre : *la Philosophie dans le fumoir.* C'est une sorte de cénacle littéraire et artistique où l'athéisme et le matérialisme sont aux prises avec le spiritualisme. Comme contraste, suit : *la Philosophie dans le boudoir.* Ici nous avons affaire à des « gueuses » sur le retour qui essaient de raisonner leurs turpitudes anciennes et de les excuser, sans toutefois y parvenir. A cette occasion, M. Peladan entre

dans des détails où nous ne saurions le suivre. Il use de la même brutalité sereine pour exposer les supplices des fausses amours, les misères du concubinat, les infamies de certains mariages d'argent. Sa pensée est à la fois d'un artiste, d'un philosophe et d'un théologien ; mais sa plume est d'un chirurgien : elle emporte souvent le morceau et fait l'office d'un scalpel. Exemples : « La morale est un corset : à partir d'une certaine zone sociale tout le monde le porte ; mais, à certaines heures, tout le monde le quitte. » — « Une femme romanesque est l'occasion de plus de péchés et de désordres qu'une femme publique. » — « Les femmes de demain qui ne prieront pas, et les hommes d'aujourd'hui qui blasphèment formeront une génération de crapules dont l'histoire n'a pas encore vu le tableau. » — « Autant d'écoliers laïques, autant de futurs voyous qui brûleront les Bibles pour allumer leurs pipes. » Un peu violent, mais juste et vrai.

24. — Du roman philosophique passons au roman communard. Dieu merci ! ils ne se ressemblent pas, et ce serait faire injure à M. Peladan que d'établir le moindre parallèle entre son *Initiation* et le *Doris et Dora*, de M. Marin Dubois. Dans ce roman-ci, le fils d'un insurgé de 1871, comptable quelque part, déclame avec sa maîtresse, tout le temps, sur le droit au vol, quand il a (touchante restriction !) sa raison d'être, sur le droit à la révolte, au bonheur, à la richesse, au confort. Il appelle la semaine où les amis de son père incendièrent Paris la « grande semaine, » et il préconise un « chambardement » universel. A l'entendre, la société ne se compose que d'idiots, de repus, de ventrus. Le vrai grand homme qui ait vraiment existé est le grand brigand, le grand révolté Mandrin. Et dire qu'il y a quatre cents pages consacrées à des insanités de ce genre. Heureusement, elles sont mortellement ennuyeuses. Nous y trouvons pourtant cette perle, dédiée aux opportunistes jouisseurs : « Vous êtes arrivés par la Révolution, c'est-à-dire que : « ta loi, voilà comment je la respecte ! » Puis, après ce beau fait, vous dites : « Citoyens, nous sommes la loi, respectez-nous ! » Et s'il nous plaît à nous de ne pas plus trouver que vous êtes la loi qu'il vous a plu de trouver que vos prédécesseurs ne l'étaient pas ! » Très logique, quoique mal enchâssé.

25. — Voici qui est plus amusant et pas du tout dangereux : Jean de Courtaville, ancien auditeur au conseil d'État, a été nommé sous-préfet de Tarentone-sur-Mortaise. Ses premières tribulations lui viennent d'un chemin vicinal à construire. Six personnes intéressées lui écrivent confidentiellement : il y a plusieurs projets, et chacune le veut de son côté. Le marquis de Flammeray prie son « cher sous-préfet » de faire passer le chemin par Chatrigné, parce qu'il lui servira beaucoup pour l'exploitation de ses bois. L'abbé Paimparé, curé de Saint-Marcel, menace le sous-préfet de la damnation éternelle, s'il fait passer le che-

min par Bocé, où il n'y a que des cabarets. L'instituteur le veut par Saint-Marcel, afin qu'il ne puisse pas desservir une école de hameau tenue par des religieuses. Cela nuirait à son école laïque et augmenterait l'école « cléricale. » Il termine en se réclamant des « grands principes » de la Révolution. Le chevalier de Valtravers, lui, ne veut pas de chemin du tout ; ses vieilles ornières lui suffisent. C'est un homme qui considère comme non avenus tous les faits survenus depuis 1830. Il n'a adopté que l'usage des pièces de monnaie. Le gargotier Beauvoisin demande, dans une orthographe impossible, que le nouveau chemin longe son auberge, sans quoi il votera contre le gouvernement. Enfin, le député Guiderin menace notre pauvre sous-préfet de le faire destituer, si le chemin en projet ne se construit point. N'est-ce pas à envoyer le métier à tous les diables? Nos félicitations à M. Léon de la Brière. Son *Chemin n° 107* est un modèle de verve, de satire politique, de fine ironie, de bonne humeur.

26, 27, 28, 29. — Séries de romans honnêtes : *Suzanne Martinet,* par Pervenche; *Mademoiselle,* par M. Édouard Cadol; *Sœur Anne,* par M. André Artault; *Souvenirs d'une enfant pauvre,* par Rose Romain. Mariée par dévouement, Suzanne Martinet est malmenée, méconnue, ruinée et abandonnée par son indigne mari qui s'enfuit en Amérique. Alors commence pour elle une vie de nouvelles épreuves, au bout desquelles, toujours à son devoir, elle trouve le bonheur qu'elle mérite. Une femme du meilleur monde est l'auteur de ce roman, signé du gracieux nom de Pervenche. — Dans *Mademoiselle,* il y a plus de complications. Mais le dénouement aboutit pareillement à la récompense de la vertu. Une jeune fille, haute d'intelligence et droite de cœur, parvient à réconcilier son père et sa mère qu'un malentendu avait séparés. C'était l'obstacle à son union avec Georges de Belley. Il est brisé par la piété filiale et par l'amour. — Sous la cornette de *Sœur Anne* se cache une âme qui a beaucoup souffert. Une intrigante empêche son mariage avec Pierre Maugars, montagnard de formes à la fois rudes et douces, pour lui faire épouser un Parisien, beau parleur et fat, qui finit par le crime. Veuve, la femme outragée se réfugie dans un couvent, après avoir confié l'avenir de son fils Jacques au dévouement de Maugars. — Les *Souvenirs d'une enfant pauvre* sont moins dramatiques, mais tout aussi émouvants. L'enfant pauvre est la fille d'un inspecteur de l'assistance publique qui meurt jeune. Elle reste seule avec sa mère et son frère Léon. Innombrables les misères, les affronts, les déboires auxquels ils sont en butte. Mais la mère travaille, et les marmots, gais comme des pinsons, arrivent tout de même à se créer plus tard une honnête position. L' « enfant pauvre » a d'ailleurs beaucoup d'esprit, et rien n'est plus charmant que les historiettes qu'elle raconte sur ses voisins et voisines : Mme Darbois, que l'on a surnommée l'impératrice parce qu'elle

règle la mode à Vernoux (où se passe l'action); Sœur Émilie, l'institutrice, qui débite les scènes de l'ancien Testament comme si les choses avaient eu lieu la veille; Jeanneton Chevalier, célèbre pour avoir fait à pied, trois jours et trois nuits, le pèlerinage de la Salette; un vieux loup de mer, qui se mord la langue pour ne pas imiter dans ses jurons le capitaine Cadillac. Toutes ces œuvres sont une éloquente protestation contre le réalisme malsain.

30, 31, 32 et 33. — Série de romans religieux et pouvant faire partie des bibliothèques paroissiales : *la Comtesse Madeleine*, par M. du Campfranc, émouvante histoire d'une jeune Française, épousée par un gentilhomme prussien, répudiée ensuite, et qui a la douleur de voir son fils, capitaine de francs-tireurs, en 1870, fusillé sur l'ordre même de son père; — *le Dernier des Trémolin*, deuxième édition d'une œuvre dont le *Polybiblion* a rendu compte, qui peint admirablement les mœurs patriarcales de la noblesse rurale du Forez, et qui a pour auteur M. Édouard Drumont, le vigoureux pamphlétaire de *la France juive;* — *le Roman d'un Jésuite*, roman ou peut-être récit véridique, dans lequel M. de Beugny d'Hagerue nous montre le Père Durand, mourant sous la Commune à la place et pour la conversion d'un misérable qui lui a volé autrefois, à lui et à sa sœur Marguerite, la somme de deux cent mille francs, et qui maintenant l'insulte, l'invective et le calomnie; — *la Filleule du baron des Adrets*, épisode des premières guerres de religion dans l'Auvergne et le Dauphiné, et où M. de Lamothe présente, dans toute l'horreur de sa vie et sa double trahison, ce reître féroce, qui tour à tour défendait, selon ses intérêts, la cause catholique et la cause protestante, les compromettant toutes les deux par de froides et implacables cruautés.

34 et 35. — *La Filleule du baron des Adrets* est un roman historique. Au même genre appartiennent *le Secret*, par M. Louis Létang, et *le Capitaine muet*, par M. Adolphe Racot. La conspiration de Gaston d'Orléans avec le connétable de Montmorency et autres seigneurs languedociens forme le sujet principal du *Secret*. Ce secret est surpris par le capitaine Landouzy, au service de Richelieu. A l'histoire se greffe une terrible aventure : la haine d'un nain, d'un Quasimodo, qui veut anéantir la dernière héritière des Malvayor, puissante famille du Rouergue, et qui parviendrait à ses fins sans le brave Landouzy et l'amoureux page Marcel. L'auteur de ce roman, M. Létang, a le tort de ravaler le cardinal de Richelieu. On peut passer cette fantaisie à Victor Hugo, dans *Marion Delorme*, à Alfred de Vigny, dans *Cinq-Mars*. Mais M. Létang est encore un trop petit sire en littérature pour jeter ainsi des pierres au grand cardinal. — De son côté, le regretté Adolphe Racot ne nous paraît pas, — avec plus de respect pour la vérité historique néanmoins, — avoir montré une impartialité suffisante dans la restitution du person-

nage de Henri de Lorraine, duc de Guise, *le Capitaine Muet*. En revanche, il a rendu pleine justice à Charles IX. Il a su également dramatiser toute cette période de luttes intestines qui eut son dénouement dans la Saint-Barthélemy. Mais, du sympathique écrivain, nous préférons de beaucoup *le Crime de Darius Fal* et *la Brèche-aux-Loups*.

36, 37 et 38. — Ce trimestre, les romans étrangers abondent. Romans espagnols, italiens, hongrois, anglais, allemands, russes, attirent notre sollicitude. Il y a grandement à rabattre. Pour quelques perles, que de pierres fausses, que de choses encombrantes et insignifiantes! Les traducteurs, s'ils ne veulent pas mieux choisir, feraient bien mieux de se reposer. Ainsi, pourquoi cet *Été à Bornos*, qui est une des œuvres les plus faibles de Fernan Caballero, le délicat auteur de *la Mouette*? Prétexte à décrire les mœurs d'une petite ville espagnole où les riches Madrilènes vont passer la belle saison, ce roman estival se borne à tourner en ridicule un ancien commandant de je ne sais quoi et un vieux médecin dont toute la thérapeutique consiste en trois médicaments : quina en poudre, quina en pilules, quina en infusion. Le reste se réduit au marivaudage de deux jeunes gens qui courtisent les deux filles de la noble dame de Villaprado. Moralité irréprochable. Est-ce suffisant ?

Dans *Éva*, de l'Italien Giovanni Verga, nous avons une imitation, plus mesurée dans le fond et dans la forme, de la *Sapho*, de M. Alphonse Daudet. Une Circé, danseuse au théâtre de la Pergola, de Florence, ensorcèle un jeune peintre de grand talent, Henri Lanti, qui, dès ce moment, renonce à son art, perd la foi en son étoile, répugne au travail, et descend peu à peu tous les degrés de l'échelle de l'avilissement. Éva le trompe, Éva le méprise, Éva se moque de lui ; rien n'y fait. Dévoré par la jalousie et la phtisie, il s'attache aux pas de cette femme qui le repousse, et, après un duel avec le comte Salvani, va mourir à Catane, chez ses parents, d'honnêtes et pauvres cultivateurs. Sous tous les rapports, cette *Éva* est inférieure aux *Malavoglia*.

Dans *le Nouveau Seigneur*, Maurice Jokaï a essayé d'incarner les deux Hongries : la jeune Hongrie, sœur de l'Autriche, soumise à ses lois, et la vieille Hongrie, indépendante et intransigeante. La première est représentée par le chevalier d'Ankerschmidt, ancien colonel de cuirassiers, longtemps l'idole de la haute société viennoise ; la seconde, par l'irréconciliable Magyar Adam de Garanay, l'ours de Bolsalu. L'antithèse offrirait un grand attrait, mais il eût fallu la débarrasser de beaucoup de broussailles et de longueurs.

39, 40, 41, 42, 43, 44, 45 et 46. — Aimez-vous les romans anglais? Voici de quoi vous satisfaire :

La Conquête d'une belle-mère nous prouve, par l'exemple d'une jeune Irlandaise, fille d'un simple fermier, et dont Geoffroy Rodney a fait sa

femme, que la douceur, la bonté, le dévouement finissent toujours par « conquérir » l'affection de tous, même de ceux qui, aux préjugés de la naissance, à la morgue aristocratique, joignent un caractère intraitable.

Dans l'*Amour et l'argent,* vous pourrez voir que l'on s'expose souvent à de cruels mécomptes en préférant la fortune à tout.

L'Affaire de famille vous rappellera la touchante histoire des *Frères Colombe,* racontée naguère par Mme de Peyrebrune. Comme les frères Colombe, les frères Talbert sont deux bourrus bienfaisants. Ils n'ont de dur que l'écorce et leur mauvaise humeur apparente ne les empêche pas de recueillir un enfant au berceau, qui leur tombe du ciel... par le chemin de fer.

Que *la Fille de Jésabel* ne vous déroute point par son titre risqué. Rien de la mère d'Athalie et des chiens qui la dévorèrent. Vous avez devant vous la veuve d'un médecin de Francfort, à qui on a donné le nom de Jésabel, parce qu'elle est très belle, très imposante et qu'on la sait capable de tout, même d'un crime (le dénouement de l'œuvre en fait foi) pour assurer le bonheur de sa fille Mina. Il y a ici du drame, de la passion, mais la morale peut ne pas toujours y trouver son compte.

Un Roman sur le Nil est du pur Jules Verne. Sous prétexte de faire filer le parfait amour en bateau par sir Arthur Livingston et miss Hamlyn, l'auteur nous inonde de géographie descriptive, et s'étend, en narrateur scrupuleux, sur Thèbes aux cent portes, le Nil, père des crocodiles, les contours de Karnak, les ruines de Louqsor, les anciens dieux de l'Égypte, l'obélisque de Nitoris, le vieux Styx (lac de la mort). Topographie et archéologie mêlées. Vous préféreriez certainement moins de science et un peu plus d'humour. — *Vice versâ* va vous servir à souhait. Paul Bultitude, négociant en denrées coloniales, tient son fils Dick en pension, chez le docteur Grimstone. Dick est le modèle des écoliers paresseux. Pour donner de l'émulation au gamin, le père dit : « Je voudrais bien être un écolier comme toi. » Aussitôt, le voilà métamorphosé en étudiant. Le fils dit : « Je voudrais bien être un négociant comme papa. » Instantanément la métamorphose s'opère de la même manière. Comment? Par la puissance de la pierre de Garuda, une pierre de pagode rapportée de l'Inde, que les Bultitude possèdent et qui a la vertu de réaliser les souhaits. Dès lors, les rôles sont intervertis : le père va en pension, le fils se met au comptoir. Ce que souffre le vieux-jeune Bultitude est inimaginable et il est évident que, dans les détails des quiproquos, des méchancetés et des avanies dont il est la victime de la part de camarades qui ne lui reconnaissent plus le même caractère, est cachée une vive critique de l'éducation anglaise, au moins de l'éducation donnée en certains pensionnats.

Rôtir le balai de toutes les façons, faire sauter la banque à Monaco, divorcer avec deux maris, s'acoquiner avec un chevalier d'industrie, vivre d'expédients, calomnier une honnête fille, lui enlever son fiancé, circonvenir celui-ci, l'épouser et devenir lady Balfour de Balfour : telle est l'histoire de Léna Despard. L'héroïne de *Comme dans un miroir* a beau s'excuser par un semblant d'amour; elle a beau dire : « Suis-je donc à blâmer d'avoir voulu me faire une place au soleil? » elle n'en est pas moins une infâme créature. Il est vrai que, se voyant démasquée, l'intrigante se tue. Fin logique d'une si indigne vie.

Le Neuf de cœur, traduit par M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix, eût ravi d'aise l'Américain Edgard Poë, l'auteur des *Histoires extraordinaires*. C'est un roman judiciaire dont l'intérêt va croissant de page en page, savamment construit, et avec une recherche de l'étrange, qui a bien la saveur du terroir. Toute l'action roule sur la mort d'une femme, que l'on croit assassinée par son mari, parfaitement innocent, mais contre lequel les preuves s'accumulent. Un neuf de cœur, clef d'une correspondance secrète et trouvé dans la poche d'un par-dessus, révèle le mystère et sauve l'accusé. Le récit, sobre, précis, d'une analyse minutieuse, captive fortement l'attention. Il est fâcheux que le plaisir primordial soit gâté par un dénouement enfantin.

47, 48 et 49. — On sait que Mme Henry Gréville a la spécialité du roman russe. Elle avait quelque temps abandonné le genre. Mais elle y revient aujourd'hui avec la *Fille de Dosia* et *Nikanor*. Le premier de ces romans est une paraphrase mondaine de l'Enfant prodigue, avec cette différence que l'enfant, cette fois, est une fille. A mentionner : quelques belles pages sur le pèlerinage de Saint-Serge. Le second est une prétendue étude des mœurs sacerdotales en Russie. Voici le résumé de *Nikanor* : un prêtre qui devient veuf et qui, en le devenant, redevient laïque; un enfant naturel qu'on transforme en fils légitime de son père adoptif, pour le retransformer en fils déclaré de son père naturel; un cousin, enfin, qui meurt de désespoir de ne pouvoir épouser sa cousine, veuve et libre comme lui!... Pour le coup, on ne dira point que Mme Henry Gréville n'a pas été, cette fois, assez Russe. Elle l'a été beaucoup trop, et, malgré quelques jolis détails, quelques scènes émouvantes, quelques caractères habilement dessinés, son *Nikanor* n'est pas du tout la personnification du clergé slave. C'est le fruit d'une riche imagination à qui le style personnel fait défaut. Pour avoir du slave, du vrai, adressons-nous aux romanciers indigènes, par exemple à Ivan Tourgueneff, dont on vient de rééditer et de retraduire, sous le titre de *Mémoires d'un seigneur russe*, le *Journal d'un chasseur*, paru pour la première fois à Moscou, en 1852. Une traduction française existait, mais incomplète et défectueuse. Celle que nous donne aujourd'hui M. Ernest Charrière ne laisse rien à désirer.

Nous eussions aimé néanmoins que l'on eût conservé le titre primitif : *Journal d'un chasseur*. C'est, en effet, un chasseur, le chasseur Ivan Tourgueneff, qui se met constamment en scène. Il chasse d'une province à l'autre, et, tout en abattant des cailles, observe. De là ces détails si curieux, si mouvementés, si précis de la vie des seigneurs, des serfs, des fonctionnaires, des popes, des moujicks, où la vérité expressive des mœurs se détache sur un fonds toujours renouvelé de fraîcheur et de suavité. Ici, l'égoïsme froid et cupide du maître s'accommodant de l'insupportable tyrannie d'un subalterne. Là, un intermédiaire entre le seigneur et le serf, tantôt violent, tantôt miséricordieux. Ailleurs, la vieille dame, méticuleuse et voltairienne, d'une conscience très large en ce qui la concerne, mais menant les siens en véritable autocrate. Plus loin, des moujicks prenant parti pour le bârine qui les fait battre et s'enorgueillissant du châtiment reçu à l'idée de l'honneur qui en revient à celui dont ils dépendent. Quoi encore ? Le médecin du district, l'amour au village, le noble ruiné, Don Juan et Hamlet, le nain Kaciane : végétation spontanée de la poésie, germant dans la solitude, sous la forme la plus bizarre, — l'âme d'Ariel dans le corps de Caliban. Mais un des chapitres les plus attrayants de ce *Journal* est celui qui a pour titre : *Superstitions populaires*. Égaré pendant une nuit d'été, Tourgueneff rencontra une dizaine d'enfants qui faisaient paître des chevaux tout près d'une rivière. Accroupis au bas d'un mamelon, ils se racontaient des histoires pour tuer le temps : histoires dont les fantômes et les revenants font tous les frais ! Ainsi les voilà qui parlent : du domovoï, esprit familier qui rôde à minuit dans les maisons pour remettre à leur place les objets que l'on a dérangés ; de la roussalka, fée des bois et des étangs, qui se pâme de rire au clair de lune et attire les passants pour les égarer ou les noyer ; du lutin forestier, qui joue aux bûcherons les plus mauvais tours ; des âmes des suicidés et des assassinés qui, sous forme de feux follets, reviennent aux endroits où a été commis le crime ; de l'herbe à tout fendre, des éclipses prophétiques, de l'antéchrist, tout le fantastique russe y passe, et je vous prie de croire qu'il est abondant. Ce qui fait le charme de ces récits, c'est que l'auteur se dérobe derrière les personnages : il les laisse agir et n'intervient pas. Longtemps la police du czar Nicolas défendit la lecture du *Journal d'un chasseur*. On ne s'explique bien cette interdiction qu'après avoir lu entièrement l'ouvrage. Sans phrases, sans déclamations, rien que par les faits racontés, il s'en dégage, en effet, une vigoureuse critique de la Russie seigneuriale et administrative, et de son milieu social.

50, 51 et 52. — J'en demande bien pardon à M. le vicomte E. Melchior de Vogué, qui professe pour *l'Idiot*, de Dostoievsky, une admiration sans bornes, cette dernière production du célèbre auteur de

Crime et châtiment m'a fait l'effet d'une sorte de cauchemar, mélange d'incohérences et d'obscurités. L' « idiot, » dans le sens d' « innocent, » descend des princes Muichkine. Mais il est orphelin, pauvre et épileptique. Un parent à lui, le général Épantchine, cherche à lui trouver un emploi, lorsque le prince hérite de plusieurs millions. Dès lors il devient moins intéressant. Au début, c'était une âme naïve, simple, douce, évangélique, un enfant. Maintenant apparaît un névrosé maniaque. Il aime une prostituée qu'il veut épouser, déblatère comme un énergumène contre les jésuites et le catholicisme (qui pour lui est pire que l'athéisme), se réconcilie avec son implacable ennemi Rogozine au pied du lit où meurt la courtisane, et il meurt lui-même d'un accès de son mal. Muichkine n'est pas le seul type extravagant de l'ouvrage : il y a surtout un certain Lekedeff dont l'original ne peut se voir qu'en Russie. Ce Lekedeff commente l'apocalypse dans les salons, et, rentré chez lui, il se met à prier pour le repos de l'âme de la Dubarry. S'il est vrai que *l'Idiot* soit le fils préféré de l'imagination de Dostoievsky, il ne faut pas s'étonner du grand nombre d'idées maladives, troublantes et subtiles qu'il a répandues dans presque tous ses ouvrages. Muichkine, c'est lui. Malgré tout, il y a un talent énorme dans *l'Idiot*. Témoignage que l'on ne peut rendre, ni aux *Nuits blanches* (récit d'une amourette d'étudiant qui se noue sur les bords de la Néva), ni au *Joueur*. Sauf les pages dans lesquelles, avec sa puissance ordinaire, Dostoievsky décrit l'attirance, le frissonnement, l'hallucination et l'hypnotisation des cartes, la biographie dudit « joueur » est souverainement insipide. Bien autrement émouvante la *Simple histoire* dont Ivan Gontcharoff nous déroule les péripéties, mais que dépare cependant un esprit par trop sceptique, à la Flaubert. Le héros de Gontcharoff est un jeune enthousiaste venu de sa province à Saint-Pétersbourg, et que le séjour de la grande capitale dépouille peu à peu de ses qualités natives, de sa probité originelle et de ses généreuses illusions. Hélas ! ces tristes métamorphoses se voient ailleurs qu'à Saint-Pétersbourg.

53. — En fait d'horreurs, le naturalisme russe va beaucoup plus loin que le naturalisme français. Il a néanmoins, sur le nôtre, cette différence : c'est qu'il traverse les milieux les plus criminels et les plus monstrueux avec une plume relativement chaste. Le naturalisme russe ne s'attarde pas dans les récits obscènes. De plus, il n'est pas rare qu'une leçon morale ne se dégage de ces déroutantes conceptions. Le drame du comte Léon Tolstoï, *la Puissance des ténèbres*, témoigne ouvertement de ce double caractère. La morale de cette œuvre est la joie du sacrifice, la félicité de la pénitence, le rachat de l'âme par le remords. Mais, avant de montrer l'expiation du coupable, il est impossible d'accumuler plus de scélératesses, plus d'abominations, plus de

forfaits. Il y a dans le drame, trois monstres : Anissia, fermière ; Nikita, son valet ; Makrena, mère de Nikita. La fermière se prend pour le valet d'une passion farouche : elle empoisonne son mari. Nikita, sur les conseils de sa mère, abandonne une jeune fille qu'il a séduite, et épouse Anissia. Devenu le maître, il perd le goût du travail, s'enivre, donne carrière à tous ses mauvais instincts, et sans même se cacher de sa femme, étale ses amours avec Akoulina, la sœur de celle-ci. Akoulina devient mère. Alors Anissia et Makrena décident qu'il faut supprimer l'enfant, et, circonvenu par les deux femmes, c'est Nikita qui accomplit le meurtre. Ici une scène horrible dont rien n'approche. Voici Nikita débarrassé de tout ce qui le gêne : il va jouir en paix du fruit de ses crimes. Détrompez-vous ! Un jour, il est convié à une fête dans la maison de la jeune fille qu'il a délaissée jadis. Marina est mariée à un brave homme : elle est honnête, ils sont heureux. Nikita compare son sort à celui qui se fût déroulé, tranquille et honoré, s'il avait suivi le droit chemin. Alors, le remords entre dans son âme, le poids de ses forfaits l'accable, il réclame le silence, se lève tout droit, et, au milieu du repas, devant tous les invités, devant sa femme et sa mère terrifiées, il se confesse publiquement, il dit tout. « Écoutez, au nom du Christ, je suis maudit, pardonnez-moi. » Et il se livre à l'officier de police qui le conduit en prison. Il est bon de savoir qu'à côté de ces scélérats qui s'appellent Nikita, Anissia et Makrena, le comte Léon Tolstoï a placé un juste, un saint, un homme de Dieu. C'est le vieil Akim, le père de Nikita. Ignorant et humble, il sait à peine s'exprimer. Il balbutie, il bégaye, et, au travers de ses « pour ainsi dire, » de ses « taïé, » de son bégayement, se révèle son âme sublime et surnaturelle sans le savoir. Seul, il porte en lui, rayonnante et puissante, la lumière de la conscience. Seul, à chaque manquement de son fils, il lui parle de la loi divine qu'il ne faut pas violer ; il lui montre le devoir qu'il faut accomplir. Seul enfin, quand le remords commence à envahir Nikita, il le pousse à ne rien cacher, à tout avouer : « Parle, mon fils, dis tout. Tu te sentiras mieux. N'aie pas peur des hommes, épanche-toi devant Dieu ! » Quelle céleste figure que celle de cet homme qui est le plus infime, le plus méprisé du drame, et dont chacun des balbutiements (comme le constate un critique autorisé, M. Jules Lemaître) exprime l'amour de la justice, de la bonté, de la charité, de la vérité éternelle ! « On a là soudainement la vision de la beauté morale. » Le drame de Tolstoï (dont la représentation a été interdite, les autorités russes redoutant que cet assemblage de crimes ne fût plus malsain que salutaire sur l'esprit du peuple), n'a pas besoin du prestige de la scène. A la lecture, il produit une impression intense et terrible. C'est que, thèse à part, il y a là une merveilleuse œuvre d'art.

54, 55. — J'aborde les Contes et les Nouvelles sans sortir de la littérature slave. Sous ce titre : *Ivan l'imbécile*, le même M. Léon Tolstoï a publié une série de légendes et de récits populaires, aussi pittoresques, aussi grandioses dans leur simplicité que la série déjà parue sous cette étiquette : *A la recherche du bonheur*. Tous ces récits populaires sont-ils bien de Tolstoï ? Nous ne le croyons pas. Il s'en est fait raconter plusieurs par des moujiks, comme ont fait en France MM. Bladé, Vinson, Sébillot, de Puymaigre, Luzel, et il les redit. Dans ces contes, le merveilleux joue le plus grand rôle, et tel d'entre eux, comme *le Pêcheur repenti*, se retrouve, avec de très légères variantes, dans nos recueils gascons et provençaux. Qui n'a lu, dans l'*Almanach* que publie chaque année l'éditeur avignonais Roumanille, l'aventure de ce pêcheur du Rhône, frappant à la porte du Paradis, repoussé par saint Pierre, à cause de ses péchés, accueilli par saint Jean, à cause de son bon cœur ? L'histoire est analogue sur les bords du Volga. Les autres contes de Tolstoï, *Dieu est amour, Dieu et le diable, le Pain miraculeux*, sont des paraphrases de l'Évangile : paraphrases d'un profond sentiment religieux, mais procédant pourtant du libre examen.

Un compatriote de Tolstoï, qui habite la France (au château des Chênes Verts dans le Comtat) et qui patronne les félibres du Midi, M. de Sémenow, a essayé pareillement du conte populaire dans *Pâques en Russie* et la *Princesse morte*. L'essai est faible. Toutefois ces deux récits dont l'un, pour l'ensemble, est tiré de Pousckine, et dont l'autre débute par le gracieux tableau de la grande fête qui, de la Finlande à la mer Noire, est le jour de l'allégresse universelle, sont de beaucoup supérieures aux Nouvelles parisiennes du même écrivain. Je ne vois à mentionner que celle qui donne son nom au volume : *Agatine*. Cette Agatine est une petite modiste qu'un gentilhomme italien, frappé de son maintien réservé, veut épouser et à qui elle déclare naïvement n'avoir aucun droit à la couronne de rosière. Morale : ne pas se fier toujours aux airs confits.

56. — En son vivant, de 1831 à 1870, Karl Gutskow, d'origine israélite, fut un des coryphées de la libre-pensée allemande, et M. Charles Simond, dans une préface élogieuse, a beau nous vanter l'écrivain dont il vient de traduire le recueil de nouvelles qui a pour porte-enseigne *le Prince de Madagascar*, il ne parvient ni à nous le faire admirer, ni (encore moins) à nous le faire aimer. Dans les drames, les poésies, les romans de Gutskow, le parti pris haineux, sectaire, se montre presque toujours, et son œuvre en souffre. Nous n'appartenons pas à cette école étroite qui refuse tout talent aux écrivains non catholiques. Mais nous estimons que toute œuvre que la théophobie ou la prêtrophobie inspirent est une œuvre d'art inférieur. Certes, *le*

Saducéen d'Amsterdam, nouvelle considérée comme la plus parfaite du recueil traduit par M. Simond, est écrite avec une grande vigueur de style. On se passionne au début pour ce jeune juif portugais qui prêche contre la synagogue, et que la synagogue, aussi implacable que l'inquisition, condamne à être brûlé vif. Attendez la fin! Vous fermerez le livre, écœuré que vous serez par une misérable diatribe contre le christianisme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il vous semblait avoir affaire à un romancier et vous n'avez devant vous qu'un prosélyte forcené de l'athéisme, qu'un disciple de Strauss. Le romancier apparaît pourtant dans *le Prince de Madagascar.* Cette fantaisie s'applique à un Madécasse, étudiant à Paris, lequel se croit le descendant des derniers rois de la grande île africaine, quitte le quartier latin avec son nègre Colas et son professeur Polyglotte, va réclamer son trône et ne récolte que des coups de pied. L'aventure est drôle; mais les plaisanteries sont trop allemandes. Quelle différence avec notre *Tartarin!*

57. — Il nous est arrivé de nous montrer justement sévère pour M. Camille Lemonnier, un écrivain belge de très grand talent, qui exagère à plaisir les façons brutalement obscènes de M. Émile Zola. Cette fois, nous sommes heureux de remplacer la critique par l'éloge, car l'auteur de *Happe-Chair* et des *Concubins* nous apparaît sous un jour tout nouveau. Ses *Noëls flamands* peuvent être mis entre toutes les mains : ce qui, ainsi que le dit l'éditeur Savine, est une qualité rare de nos jours pour un livre écrit. Des huit « Noëls » que contient le volume, trois : *la Saint-Nicolas du batelier, Fleur de blé, le Petit Joueur de violon,* sont des chefs-d'œuvre de grâce, de sentiment, d'humaine et profonde observation. Il y a un moment, dans *Fleur de blé,* quand le prêtre, au lit de mort de l'enfant, espoir et amour d'une modeste famille de boulangers, ferme son bréviaire et s'écrie : « Seigneur, mon Dieu! prenez pitié de ces pauvres gens! » où l'émotion vous arrache des larmes. Les *Noëls flamands* de M. Lemonnier font revivre, avec un saisissant relief, les mœurs tranquilles, les traditionnelles coutumes, le simplicité cordiale de la Flandre belge et du pays wallon. Les flandricismes abondent dans ces *Noëls.* Que le lecteur ne s'en formalise pas : ils sont voulus.

58. — Il paraît que la Grèce contemporaine a ses écrivains fantaisistes. Le plus connu de tous du moins dans le pays de Miltiade et de Thémistocle est M. D. Bikélas, rédacteur en chef du *Foyer* (ἡ Εστία). Il méritait d'être connu en France. Ses *Nouvelles grecques,* traduites par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, dénotent un écrivain vraiment bien doué, un tempérament dramatique, un esprit délicat et fin. Elles sont au nombre de sept, que voici : *la Sœur laide, Philippe Marthas, L'Enragé, le Pappas Narkissos, Un souvenir,*

Chez l'oculiste, le Cap des Deux-Frères. Dans *la Sœur laide, l'Oculiste* et *le Cap des Deux-Frères,* « les larmes sont près du rire. » Les autres ont une forme plus sérieuse. Mais toutes offrent des modèles d'analyse psychologique et nous initient à des mœurs qui, pour n'être pas les nôtres, n'en diffèrent pas sensiblement. Ce qui prouve que, si la nature extérieure change avec les latitudes et les climats, la nature humaine est partout la même. Il faut savoir gré à M. de Queux de Saint-Hilaire d'avoir, dans sa traduction, laissé à l'auteur hellène toute son originalité. Certaines expressions eussent pu être modifiées. Mais elles n'auraient pas eu la même saveur.

59, 60. — M. Catulle Mendès ne sort pas des sujets graveleux. Chaque volume que publie cet auteur ajoute à son œuvre corruptrice, et le dernier, *Robe montante,* bouquet vénéneux de perversités subtiles, n'est ni le moins corrupteur, ni le moins corrompu. Pas de mots crûs, pas de grossièretés d'expression ; mais le sadisme, le monstrueux, l'aberration sensuelle présentés avec toutes les recherches de style possible, légitimés, exaltés, glorifiés. Non, rien n'est plus immoral, rien n'est plus dangereux, rien n'est plus débilitant, rien n'est plus malsain. Je plains les jeunes gens qui se repaissent de cette littérature-là, et je passe aux *Clientes du docteur Bernagius.* Ce docteur, un peu sceptique, *alter ego* de M. Lucien Biart, n'est certes pas un moraliste sévère. Mais du moins ses récits ne font rougir personne. Il aime assez (on n'est pas docteur pour rien) résoudre en chemin quelque problème scientifique. Ainsi son *Aspergilium Lydianum,* discrètement et délicatement nous donne une gracieuse leçon de botanique. Ainsi l'*Histoire d'un livre* réjouira les amateurs d'éditions rarissimes. Ce sont les péripéties par où se transmet de bibliophile à bibliophile la *Historia general de las Indias,* de Francisco Lopez de Gomara, imprimé à Saragosse en 1552. *Evornia* et *Lola Lopez* ont un caractère moins paisible et moins inoffensif. Drame d'amour, drame de vengeance jalouse, nous les voyons se développer, l'un en Espagne, l'autre au Mexique. Les deux ont leur saveur : on les a fort goûtés à la *Revue des Deux-Mondes* et dans le *Journal des Débats.*

61. — Il est plus difficile qu'on ne pense de bien réussir les Contes pour les enfants. Il y faut du tact, de la mesure, de la bonhomie, un esprit naturel, mais sans prétention, pas de phrases, des faits, des faits qui parlent et qui portent avec eux leur leçon. Les *Contes de l'abbé Ferret* réalisent pleinement tous ces desiderata, et c'est du bon réalisme.

62. — L'auteur du *Bilatéral,* M. H. Rosny, s'est attaché, dans *Immolation,* à un sujet bien scabreux : l'inceste. En des pages pleines d'horreur et d'épouvante, il nous dit le douloureux martyre d'une pauvre fille passive et sans volonté, que violente un père immonde et crimi-

nel. Nous ne saurions approuver des thèmes pareils, et nous aimons mieux M. Rosny, soit dans *Cypriano de Aranzazu*, qui nous donne la sensation de la vieille Espagne, croyante, intégrale, absolue, telle que l'avait pétrie Philippe II ; soit, dans la *Sorcière,* où se dresse, en sa terrible fatalité, la peur du paysan en face de Chimères qu'il prend pour des Forces et dont il se débarrasse sans remords par le Crime, puisque la Justice, plus éclairée, a désarmé ; soit enfin dans les *Xipéhus*, la plus étrange création qui se puisse imaginer. L'auteur suppose que les premiers hommes eurent à lutter contre des êtres fantastiques, lumineux, ayant la forme et la solidité de blocs rocheux, écrasant et brûlant leurs agresseurs. L'homme cependant, grâce à Bakoun le Civilisateur, finit par rester maître de la nature. Ces Nouvelles sont écrites dans une langue originale et pittoresque, artistique et philosophique où le néologisme, chose rare, ne détonne nullement.

63. — M. Ernest Ameline conte d'une tout autre manière. A certains endroits on croirait lire du Paul de Kock. Ajoutons que cet écrivain n'imite pas seulement dans son style le facétieux auteur de *Monsieur Botte.* Il affecte comme lui les sujets un peu grivois. Telle l'histoire de *Fine-Mouche*, laquelle n'est autre qu'une fille de marbre. Elle a commencé par aider consciencieusement les étudiants à dépenser les pactoles paternels. Puis elle a passé les ponts, et elle ruine maintenant avec la même désinvolture les fils des négociants millionnaires. *Fine-Mouche* est suivie du *Papa Doliban*, des *Petits Marieurs*, et bluettes insignifiantes quand elles ne sont pas inconvenantes, comme, par exemple, *Un Monsignor*, écrit évidemment après la lecture de la *Question romaine*, de feu Edmond About. Dans l'ensemble, à louer sans réserves *le Petit Tambour de Solférino,* qui fait songer à celui d'Arcole.

64. — Des soldats qui ne veulent pas se battre, parce que leur religion le leur défend, cela ne se voit guère qu'en Angleterre, pays des quakers, ou en Russie, contrée fertile en illuminés de toute nature. M. Léon Barracand a pourtant trouvé en France un de ces scrupuleux et il en raconte l'histoire dans le *Manuscrit du sous-lieutenant.* C'est un Allobroge, nommé Patrice Rouvère. Il est né aux Bussières, village perdu dans les montagnes des Alpes. Là, sous la Révolution, se réfugia un prêtre proscrit. Ce prêtre avait des idées à lui. Imbu de jansénisme, il n'admettait pas l'autorité du souverain Pontife et ne rêvait que réforme, église primitive, presbytérianat. Quand il mourut, il légua sa Bible et sa soutane au paysan qui l'avait recueilli et qu'il avait endoctriné. Celui-ci s'improvisa prêtre, prêcha la nouvelle doctrine à ses voisins et transmit en mourant ses pouvoirs à son fils. Patrice Rouvère est l'héritier de ces anabaptistes : il est parti pour l'armée, parce que l'incorporation de la Savoie à la France l'oblige à obéir à la

loi. Mais il n'a jamais tiré un coup de fusil, et il passe au conseil de guerre pour avoir refusé de prendre part à une exécution. La Nouvelle est originale, racontée avec art, encadrée dans de beaux paysages alpestres, et le cas est bizarre. Pourtant, elle ne va pas sans deux ou trois fausses notes qui la déparent et j'aime beaucoup mieux, soit *la Vierge de Mai*, soit *Un Début dans les lettres*. Ce dernier récit contient une amusante critique des poètes décadents. Il y a là un certain Ludovic Pimentel qui a évidemment dû poser devant le peintre. En cherchant bien, on trouverait Pimentel parmi les habitués du *Chat noir*. Pimentel n'a fait qu'une pièce de vers : *la Buire*, mais il en est plus glorieux que s'il était l'auteur de la première *Légende des Siècles*. La façon seule dont il prononce : *la Buire*, est déjà une poésie réalisée. Il travaille maintenant à une autre pièce : *l'Ostensoir*. Ce qui ne l'empêche nullement, dans la vie ordinaire, d'être on ne peut plus pratique et souverainement bourgeois.

65 et 66. — L'auteur des *Expéditions autour de ma tente*, M. Charles des Écorres, Canadien et militaire français, aurait mieux fait de ne pas évoquer dans sa préface l'écrasant souvenir de l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*. Il n'en possède ni l'esprit fin, ni la charmante humour, ni la langue parfaite. Les réflexions de M. des Écorres, réflexions hachées, heurtées et banales, sur le bidon, les godillots, le képi, le havre-sac, la pipe, le revolver, le sabre, la gamelle, les guêtres, le ceinturon, et autres ustensiles à l'usage de Dumanet, sont pleines de bonnes intentions, mais aussi de prétentions. On y appuie sur des riens qui n'intéressent pas, parce qu'on ne sait pas les rendre intéressants. Ah ! j'aurais voulu voir un pareil sujet traité par un Paul de Molènes ! En passant, notons une citation fausse, celle-ci : « Le moi est haïssable, dit Balzac. » Pardon, Monsieur ! Le mot est de Pascal. Çà et là, pourtant, quelques pages vibrantes de patriotisme. — M. Jean de Villeurs, lui, n'est pas prétentieux du tout. Ses *Contes de garnison* sont écrits à la bonne franquette. Mais je me hâte de prévenir que ce ne sont point contes à faire lire à tout le monde. Il en est quelques-uns dans le genre des fantaisies décolletées d'Ange-Bénigne et de Gyp. M. de Villeurs peut me répondre qu'une garnison n'est point un couvent. Je m'empresse de le reconnaître et n'insiste pas. Sur les huit contes dont se compose le volume, deux : *la Brimade en 1812* (genre tragique), et *l'Heure du fantôme* (genre comique), sont très remarquables. *La Brimade* met en face le vieux général Bellavène et un conscrit de seize ans, fils d'officier. Le conscrit a tué son caporal en duel. Le général, pour faire un exemple, ordonne qu'on fusille le coupable. Puis, touché de tant de jeunesse, il fait tirer à blanc. Le conscrit de seize ans, qui ne sait rien du subterfuge, voit venir la mort avec tant de courage que le vieux Bellavène lui crie, après la fusillade :

« Allons, viens m'embrasser. Tu es un gamin bigrement crâne.» Quant au *Fantôme* dont M. de Villeurs nous conte les caprices, il a élu domicile au château d'Antignac, et, à une certaine heure de la nuit, sort de dessous un fauteuil ou un canapé, traverse les salons et les corridors, enjambe les escaliers et descend à l'office — où l'on constate chaque matin les ravages commis par lui sur les choux, salades, carottes et navets. Tout le monde est effrayé : il faut en finir. Les panoplies des anciens compagnons de Gaston Phébus sont mises en réquisition et, à son heure, bougies allumées, on fait au fantôme un siège en règle. Qu'est-ce que c'était ? Un lièvre, un simple lièvre qui s'était échappé de la carnassière de quelque chasseur, s'était blotti où il avait pu, et, à la faveur des ténèbres, allait chercher pitance au bon endroit. Avouez que ce lièvre était un rude lapin.

FIRMIN BOISSIN.

JURISPRUDENCE

Le Tribunal international, par le comte L. KAMAROWSKY, professeur de droit international à l'université de Moscou, traduit par SERGE DE WESTMAN, et précédé d'une introduction par J. Lacointa. Paris, Pedone-Lauriel, 1887, in-8 de XXXIV-528 p. — Prix : 8 fr. (*Bibliothèque internationale et diplomatique,* t. XXI).

L'idée de soumettre les conflits internationaux à une juridiction arbitrale se manifeste de tous côtés avec une persistance qui n'a d'égale que la contradiction qu'elle rencontre. « On n'a pas encore, disait naguère le duc de Broglie à la Société d'histoire diplomatique, trouvé le moyen d'établir ce tribunal international, rêve de quelques esprits généreux, qui devrait terminer tous les différends par une sentence pacifique; il lui manque deux choses qu'on n'a pu encore se procurer ; des juges n'appartenant à aucun pays, pour rendre les arrêts, et des gendarmes ne portant l'uniforme d'aucune armée pour les faire exécuter. » Au mois de juillet dernier, lord Salisbury, répondant au marquis de Bristol et à lord Stanley d'Alderley, déclarait que pas un homme sur cent ne pouvait croire qu'un tribunal arbitral, si désirable soit-il, pût être vu par nos enfants et même par nos petits-enfants. D'un autre côté, il est incontestable que le succès de la médiation déférée à Léon XIII en 1885 a produit dans les esprits un ébranlement durable. L'idée de l'arbitrage pontifical est à l'ordre du jour. Les congrès catholiques de Lille et de Rodez l'ont sollicité; Mgr Freppel en a émis le vœu à Châtillon; lord Stanley d'Alderley, un protestant, l'a demandé à la Chambre des pairs d'Angleterre, en rappelant les *postulata* adressés au concile du Vatican, et l'initiative prise par D. Urqhardt, un autre protestant. En ce moment même, John Bright présente une pétition aux députés des communes, à l'effet

d'obtenir l'institution d'un arbitrage permanent entre l'Angleterre et les États-Unis. Enfin, l'Académie des Sciences morales et politiques vient de mettre au concours l'étude des moyens propres à résoudre pacifiquement les conflits internationaux.

Il y a évidemment quelque chose à trouver pour mettre fin à une situation devenue intolérable. Sera-ce le tribunal laïque, préconisé par le comte Kamarowsky ? Si nous avions à traiter ici la question *ex professo,* comme nous l'avons fait ailleurs (*Monde,* 4 juillet), nous introduirions plus d'une réserve ; mais, ni les hésitations d'un esprit fasciné, je le confesse, par l'éblouissante perspective de l'arbitrage pontifical, ni la spirituelle boutade de M. de Broglie, ni la fin de non-recevoir, un peu cavalière, du ministre tory, ne diminuent l'intérêt de la publication dont la science du droit public est redevable au savant professeur de Moscou. Le tribunal, d'ailleurs, est bien la conclusion formelle de l'auteur ; mais son ouvrage est tout un exposé théorique et historique des divers moyens propres à résoudre les conflits internationaux, à savoir : les mesures coercitives, les moyens diplomatiques, les moyens juridiques (page 1 à 110). Le livre II est consacré à la recherche des origines d'un tribunal international. Victime de certains préjugés, M. Kamarowsky méconnaît complètement la valeur de l'intervention pontificale ; mais il faut dire à sa décharge que l'ouvrage original a été écrit antérieurement au conflit des Carolines, à ce conflit pour lequel deux grandes puissances ont trouvé ce que réclamait ironiquement le président de la Société d'histoire diplomatique, à savoir : « Un juge n'appartenant à aucun pays. » Et l'autorité du juge est telle qu'il n'a pas été nécessaire d'appeler « le gendarme. »

Le comte Kamarowsky soutient l'idée que les tribunaux de prises devraient être réformés radicalement ; il expose aussi en détail la réforme judiciaire accomplie en Égypte. La seconde section du même livre traite des commissions arbitrales et contient l'historique des principales décisions de cette nature qui ont été rendues au XIXe siècle, en donnant, comme il convenait, un développement à l'affaire de l'Alabama. Depuis la publication originale, le droit public a réalisé un progrès sensible dans les conventions conclues par le Chili en 1882, avec plusieurs États européens. Enfin, les livres III et IV sont consacrés à la théorie et à l'organisation du tribunal international, lequel pourrait être permanent. De nombreuses citations et des indications bibliographiques ajoutent à la valeur pratique de l'ouvrage, qui est précédé d'une remarquable introduction due à la plume exercée de M. Lacointa, professeur de droit des gens à l'Institut catholique de Paris.

ADOLPHE D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation nouvelle, *études de pédagogie comparée,* par EDMOND DREYFUS-BRISAC, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'enseignement.* 2e série. Paris, Masson, 1888 (*sic*), in-8 de XXVII-340 p. — Prix : 6 fr.

Le nouveau recueil d'articles de M. Dreyfus-Brisac appellerait un examen approfondi, en raison du nombre des idées qu'il remue, et de leur extrême complexité. Depuis longtemps, l'auteur s'occupe exclusivement des questions d'enseignement; on ne peut contester ni son souci de se renseigner, ni sa facilité d'assimilation. Il est donc compétent, avantage plus rare qu'on ne pourrait le croire dans un temps où des hommes politiques et des publicistes innombrables discutent couramment les graves problèmes relatifs à l'instruction publique. Je ne doute pas non plus des aspirations libérales de M. Dreyfus-Brisac et de son désir d'être impartial; mais je ne crois pas du tout qu'il réussisse à se maintenir dans la pratique effective et constante du libéralisme vrai, et qu'il conserve toujours, objectivement bien entendu, l'impartialité. Qu'on lise, par exemple, les pages de sa préface, où il traite de la question du service militaire universel. Il y a là (p. XV) un paragraphe qui fait bien peu d'honneur à cet écrivain, d'ordinaire mieux inspiré. C'est pure déclamation et déclamation de politicien, laquelle est, comme on sait, la pire de toutes. A mon avis, du reste, M. Dreyfus-Brisac aurait pu, sans le moindre inconvénient, supprimer les trois quarts de cette préface qui, malgré l'intérêt de certains passages, est le morceau le plus faible du volume.

Venons au livre lui-même. Dans la première partie, nous retrouvons quelques articles de la *Revue internationale de l'enseignement*, consacrés à l'exposition d'une partie des théories scolaires émises dans les assemblées de la Révolution. Il ne m'en coûte pas de reconnaître que par une sélection très habilement faite et des citations fort bien choisies, M. Dreyfus-Brisac les présente sous un jour assez favorable. On ne saurait le blâmer d'avoir négligé les clameurs des forcenés, pour prêter l'oreille aux discours des gens raisonnables. Mais quelle a été l'influence de ces hommes, quelle autorité ont eue leurs discours, quel a été l'effet pratique de leurs rapports? C'est ce qu'on ne nous dit pas et ce qu'on ne peut dire, quand on écrit sur l'œuvre scolaire de la Révolution avec des préoccupations apologétiques. Ce qui est bien difficile aussi, c'est de faire reconnaître aux lecteurs compétents, dans les débats scolaires des assemblées de la Révolution « l'unité de l'inspiration, de la volonté consciente d'elle-même, qui domine tant de vues en apparence divergentes. » Les contradictions sont constantes, non seulement dans les discussions et les votes, mais dans les opinions successives des coryphées du Comité d'instruction publique.

Nous retrouvons ensuite sous ce titre : *Les Écoles centrales,* une critique, plus vive que concluante, du livre important du regretté Albert Duruy, *L'Instruction publique et la Révolution.* Cette critique a été fort bien réfutée dans une réplique qu'il n'eût pas été sans intérêt de relire à côté de l'attaque, eût-ce été parmi les pièces justificatives. Du reste, les ouvrages que M. Dreyfus-Brisac indique comme favorables aux écoles centrales sont loin de conclure en sa faveur. On l'a démontré avec des textes, ce qui n'a pas empêché la réimpression pure et simple d'un article qu'il eût mieux valu ne pas exhumer.

En revanche, on relira volontiers une brochure publiée en 1882 pour combattre un des projets les plus antilibéraux de M. Jules Ferry. Cette protestation généreuse en faveur de *la Liberté d'enseignement* méritait bien d'être remise en lumière, tout comme la notice émue sur *Édouard Laboulaye*, un vrai libéral, celui-là. L'article sur *les Principes régulateurs de l'enseignement en Prusse* est surtout le programme bien fait d'une étude que M. Dreyfus-Brisac serait en mesure, plus que personne, de mener à bon terme. On y trouvera des faits peu connus sur la situation vraie de l'enseignement en Prusse et les données nécessaires pour apprécier le degré d'exactitude de la formule rebattue du « maître d'école prussien, vainqueur à Sadowa. »

L'auteur a enfin réuni, dans la troisième partie de son livre, des comptes rendus critiques nourris de faits et de chiffres, et féconds en aperçus nouveaux sur quelques ouvrages publiés dans ces dernières années en Allemagne et en France. Parmi ces derniers, j'indiquerai notamment *la Question du latin*, de M. Frary, et le volume de M. Camille Sée, sur les *Lycées et collèges de jeunes filles.* Très opposé aux idées de M. Frary, M. Dreyfus-Brisac est en désaccord sur quelques détails seulement avec l'inventeur des écoles secondaires de filles, dont il loue, à grand renfort de phrases, l'initiative qu'il lui plaît de trouver admirable. J'aime mieux les notices sur *les Universités allemandes dans les cinquante dernières années*, du Dr Conrad, et sur les *Enquêtes relatives à l'enseignement supérieur,* où abondent les renseignements statistiques présentés en fort bon ordre. Enfin M. Dreyfus-Brisac donne, en appendice, deux rapports de Roger-Martin et de Briot aux Cinq-Cents, et les procès-verbaux de la Société d'enseignement supérieur sur la *Question des Universités.* On y trouvera de quoi s'édifier sur les vues et les projets dos honorables fonctionnaires préposés à l'enseignement public. On verra notamment l'accueil fait dans la séance du 17 mai 1886, à une proposition de M. Duverger demandant « en vue d'une concurrence sérieuse entre les Universités de l'État et les groupes libres, d'émettre le vœu que la loi du 27 février 1880 soit revisée dans un sens libéral. » Elle est rejetée à l'unanimité moins une voix. J'aurais été enchanté d'apprendre que cette voix était celle de M. Dreyfus-Brisac, l'éloquent

auteur de la brochure de 1882, *la Liberté d'enseignement*, mais il semble plus rationnel de l'attribuer à l'auteur même de la proposition, M. Duverger. J'en suis fâché pour l'auteur de *l'Éducation nouvelle.*

ERNEST ALLAIN.

Sept ans de guerre. L'Enseignement primaire libre à Paris (1880-1886), par EUGÈNE RENDU, délégué du Conseil de l'enseignement primaire libre, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, ancien député. Paris, Perrin, 1887, in-12 de XXV-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre des écoles libres est assurément la plus essentielle de ce temps; elle tient le premier rang parmi celles dont le maintien et le développement s'imposent, sans discussion possible, au dévouement de tous les catholiques. Les difficultés sont grandes, la charge est lourde; mais qu'importe, alors qu'il s'agit de conserver aux âmes la vérité, et « attirer au Christ les petits-enfants, » comme disait l'illustre Gerson, de combattre pour Dieu, pour la patrie et pour la liberté? Le beau livre de M. Eugène Rendu servira efficacement ces nobles causes; il n'en est pas qui soit fait pour ranimer plus énergiquement les courages et aussi pour donner à des efforts qu'il importe de concentrer, une direction plus sûre et une action plus efficace.

L'éminent inspecteur général honoraire s'est dévoué tout entier aux écoles libres du diocèse de Paris; il a apporté au comité qui les dirige le trésor de sa haute influence, de son ardeur infatigable et d'une science pédagogique consommée. Joignez-y un remarquable talent de parole et vous aurez l'idée de l'intérêt que peuvent présenter les huits grands discours qu'il a réunis dans ce volume, discours prononcés aux distributions de prix des écoles libres de Paris et en diverses assemblées catholiques. Un résumé de la question sous forme de préface, un appendice où sont réunies des pièces de haute importance complètent cette œuvre remarquable et en font un vrai manuel qui devrait être aux mains de tous ceux qui fondent et protègent en France les écoles libres catholiques. Tous les sophismes de nos adversaires y sont réfutés; des questions historiques d'un grand intérêt y sont discutées; on y trouve des statistiques rigoureusement établies et des conseils pratiques d'une application immédiate. J'appellerai notamment l'attention de nos lecteurs sur la note F, relative à la gratuité dans les écoles libres. Après des considérations très judicieuses sur la gratuité considérée au point de vue général, M. Rendu formule et démontre le principe adopté par le Comité de Paris : « La gratuité règne dans l'école libre autant qu'il est nécessaire, mais la rétribution scolaire y est la règle. » L'application a été faite à Paris, et ailleurs. J'ai vu fonctionner ce système à Bordeaux notamment,

dès la fondation des écoles libres; or il n'a soulevé aucune protestation de la part des familles et il a stimulé la charité des personnes à qui leur position de fortune ne permettait pas les grosses subventions, mais qui se faisaient un devoir d'entretenir à leurs frais un ou plusieurs écoliers pauvres.

Le livre très documenté de M. Rendu fournira en abondance des renseignements de ce genre, et c'est pourquoi il faut qu'il soit beaucoup lu et beaucoup propagé. Il aura une action plus haute encore; comme je le disais tout à l'heure, il relèvera les âmes et suscitera de nouveaux dévouements. Son auteur, qui a si bien mérité de l'Église et de la France, ne s'est point proposé un autre but; à nous, catholiques, de lui donner le genre de succès auquel il aspire uniquement!

ERNEST ALLAIN.

Flore pittoresque de la France, *anatomie, physiologie, classification, description des espèces indigènes et cultivées,* publiée sous la direction de J. ROTHSCHILD avec le concours de GUSTAVE HEUZÉ, BOUQUET DE LA GRYE, STANISLAS MEUNIER, J. PIZZETTA, B. VERLOT, orné de 1,000 gravures avec atlas de 82 planches en chromo et une carte agricole. Paris, J. Rothschild, s. d., in-4 de XII-473 p. — Prix : 35 fr.

Le titre que nous venons de reproduire tout au long fait déjà connaître d'une manière assez complète le contenu de cette nouvelle Flore. L'éditeur, dans un avertissement placé en tête, indique en ces termes l'objet spécial de sa publication : « Nous nous sommes proposés... d'offrir aux instituteurs, à la jeunesse, aux gens du monde, aux cultivateurs, aux jardiniers et aux forestiers une Flore française, accessible à ceux qui ne savent pas encore, mais qui ont le désir d'apprendre. Ceux-là trouveront dans notre ouvrage une introduction à des études plus complètes en même temps qu'un résumé de ce que l'observation et la science nous ont appris sur les propriétés et sur l'utilité des plantes de notre pays. L'un des principaux mérites de notre ouvrage est l'exactitude et le nombre des figures. Notre atlas... forme un *Genera* complet de 500 plantes en couleur dans lequel toutes les espèces typiques ont été figurées avec soin. Les vignettes en noir, intercalées dans le texte, en sont le complément. »

La plus grande partie du volume est occupée par la flore proprement dite, c'est-à-dire la description des espèces. Mais on l'a fait précéder d'une introduction contenant des notions d'anatomie et de physiologie végétales, l'exposé des classifications de Linné, de Jussieu et de Candolle, cette dernière adoptée dans l'ouvrage, et des renseignements sur la formation d'un herbier ainsi que sur les préparations microscopiques. Viennent ensuite une explication des mots techniques employés dans l'ouvrage et une clef analytique pour faciliter la détermination des plantes. Le volume se termine par d'importants chapitres

sur les plantes au point de vue agricole ou au point de vue horticole, sur la flore au point de vue forestier, et enfin sur les flores fossiles de la France.

Rien n'y manque, on le voit, pour donner un tableau complet de la science botanique et de ses applications. Sans doute, tout cela ne peut être traité d'une manière approfondie en un seul volume, malgré les respectables dimensions de celui-ci ; c'est surtout un ouvrage d'initiation, mais d'initiation sérieuse, rendue d'ailleurs facile et attrayante par les belles planches coloriées (et non en chromolithographie comme une expression ambiguë du titre pourrait le faire croire) et par les innombrables vignettes qui viennent à l'appui des descriptions.

Pour ce qui est, en particulier, de la description des espèces, l'ouvrage ne remplace pas les flores complètes dans lesquelles on s'est attaché à décrire et à caractériser toutes les espèces connues ; il ne pouvait en avoir la prétention, on a dû se borner aux végétaux que leur abondance, leurs usages ou toute autre circonstance rendent particulièrement importants. C'est une lacune sans doute pour qui veut faire de la botanique d'une manière tout à fait scientifique ; mais par une compensation qui sera appréciée de l'amateur, on y trouve les plantes cultivées à côté de la flore spontanée. Le nombre des espèces décrites est d'environ 1,200, dont près de la moitié, comme on l'a vu plus haut, sont figurées en couleur, ce qui est particulièrement important pour les commençants. Les noms scientifiques sont donnés en français et en latin et accompagnés des désignations vulgaires.

Au total, nous pensons que le but que s'est proposé l'éditeur a été atteint d'une manière satisfaisante et que la Flore française constitue non seulement un fort beau volume, mais un secours précieux pour ceux qui veulent aborder l'étude si utile et si attrayante des végétaux.

E. Daram.

BELLES-LETTRES

Fleurs latines des dames et des gens du monde, *ou Clef des citations latines que l'on rencontre fréquemment dans les ouvrages des écrivains français*, par Pierre Larousse, avec une préface de Jules Janin. Paris, Administration du *Grand dictionnaire universel* (s. d.), gr. in-8 de xxxix-519 p. — Prix : 10 fr.

La réputation du recueil dont nous avons sous les yeux un nouveau tirage est faite depuis longtemps, et l'on a donné raison un peu partout aux éloges prodigués par Jules Janin, de spirituelle mémoire, à ce monceau de fleurettes cueillies dans les sentiers de Virgile et d'Horace, de Tacite et de Tite-Live, de Pline et de Cicéron, de Juvénal et de Martial, les poètes, les philosophes, les moralistes de cette antiquité, notre mère nourrice, et dont Voltaire a si bien dit :

Charmante antiquité, beauté toujours nouvelle !

M. Larousse, dans sa compilation, a mêlé l'utile à l'agréable, *miscuit utile dulci* (Voir sur ces mots d'Horace la page 320). Nous voudrions que, pour mériter encore plus son succès, le recueil devînt l'objet, dans les tirages suivants, d'une revision minutieuse à la suite de laquelle seraient opérées certaines suppressions et certaines additions.

Nous demanderions tout d'abord le sacrifice de diverses citations relatives à la politique, par exemple, de la citation empruntée (p. 3) à un vieil article de journal de feu Eugène Pelletan. Les ouvrages du genre des *Fleurs latines* doivent être comme ces terrains neutres où toutes les opinions se rencontrent sans se heurter. On devrait également retrancher du recueil une tirade de Proudhon (p. 7), au sujet de la maison curiale préférée par l'État — les choses ont bien changé depuis! — à la maison d'école. Nous demandons encore, au nom du bon goût, que l'on ne reproduise plus (p. 14) de trop vulgaires plaisanteries à propos de la devise : *Ad majorem Dei gloriam*, sur le Révérend P. Fouetteur, sur les écoliers « placés sous sa main, » sur les initiales *A. M. D. G.* gravées sur le manche du terrible martinet, etc.

A un autre point de vue, on ne saurait maintenir, sous le mot très douteux attribué à l'empereur Auguste mourant : *Acta est fabula*, le mot encore plus douteux et même, nous pouvons l'affirmer, complètement apocryphe, attribué à Rabelais, « prêt à rendre à Dieu ou au diable son esprit satirique » (p. 9) : « Tirez le rideau, la farce est jouée. » Le mot si fameux mis dans la bouche de César franchissant le Rubicon est inexactement cité (p. 29) : *Alea jacta est.* Le grand capitaine s'écria, d'après le témoignage de Suétone (*C. J. César*, chap. XXXII) : *Jacta alea esto!* Que le sort en soit jeté! Notons que cette exclamation est presque toujours infidèlement reproduite. Édouard Fournier (*l'Esprit des autres*, 4e édition, 1861, p. 53) donne cette variante : *Jacta est alea.* Autre citation infidèle (p. 48) : Virgile n'a pas écrit : *Audaces fortuna juvat*, mais bien *Audentes fortuna juvat.* Le *Bis dat qui cito dat* (p. 55) n'est pas un mot de Sénèque : c'est un proverbe qui, bien avant l'époque où vivait ce philosophe, courait les rues de Rome. A propos du *Claudite jam rivos*, trop souvent mal compris, nous rappellerons les judicieuses observations du savant Frédéric Dübner consignées dans un article de la *Correspondance littéraire* du 5 février 1859, intitulé : *Note sur une citation de Virgile* (p. 195). Le *Credo quia absurdum* n'est pas de saint Augustin, quoi qu'en dise (p. 77) M. Larousse, après Henri Beyle, Jules Janin, Lanfrey, etc. : ce mot se trouve, sinon textuellement, du moins à peu près, dans les œuvres de Tertullien, ainsi que l'a établi une enquête faite par le *Polybiblion* (*Questions et Réponses*). Il a été cent fois prouvé que Galilée n'a jamais dit (p. 127) : *E pur si muove.* De même, le R. P. Laurent Ricci, général de la Compagnie de Jésus, n'a jamais dit le mot répété deux fois par Émile de la Bédollière

(p. 134) : *Etiamsi omnes, ego non.* C'est un autre mot qui généralement lui a été prêté (Voir p. 409) : *Sint ut sunt, aut non sint,* mot qui n'est nullement authentique, comme l'a démontré Crétineau-Joly (*Clément XIV et les Jésuites,* 3e édition, 1848, p. 347). L'anecdote de l'*Euréka* d'Archimède a été fort souvent contestée et très justement; il aurait été prudent d'en avertir le lecteur. Nous ne croyons pas que dans l'*experto crede Roberto* (p. 147) il y ait une allusion à Robert Sorbon. C'est là ce que dans la maison fondée par Robert on appelait une opinion téméraire. — L'*In anima vili,* de Muret (p. 194), nous a toujours paru une historiette faite à plaisir. — On a eu le tort (p. 229), au sujet de la sinistre inscription : *Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate,* d'imprimer *du* Dante pour *de* Dante. — Est-on bien sûr de l'authenticité de l'anecdote ainsi racontée (p. 236) ? « La critique a une tendance marquée à élever les anciens au détriment des contemporains. Les ombres grandissent au crépuscule. Je ne lis plus, je relis, » disait brutalement un jour un premier président de Grenoble à J.-J. Rousseau, qui lui demandait s'il avait lu ses ouvrages. » Nous avons souvent entendu dire que le mot : « je ne lis plus, je relis » avait été adressé par l'austère Royer-Collard à Victor Hugo, lui faisant sa visite de candidat à l'Académie française. — Quant à l'*Ave, Cæsar, morituri te salutant,* que l'on présente comme une formule employée par les gladiateurs défilant dans le cirque et s'inclinant devant la loge impériale, on n'a pas tenu compte d'une rectification insérée, en 1862, dans les *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux,* sous ce titre : *Note sur le morituri te salutant* (p. 266-368). D'après cette note, le cri ainsi traduit par Victor Hugo (*Odes et Ballades*) :

César, sois salué par ceux qui vont mourir !

n'a été poussé qu'une seule fois : ce fut devant l'empereur Claude et dans une naumachie sur le lac Fucin, selon le récit formel de Suétone. — Nous ne pensons pas que le *Summum jus, summa injuria* soit (p. 421) une phrase de Cicéron. Voyons-y un dicton que le grand orateur a recueilli. — Ce n'est pas à Ovide qu'appartient (p. 425) le vers si souvent cité :

Sunt verba et voces præterea que nihil.

La première partie du vers est d'Horace et la seconde partie a été ajoutée par on ne sait qui. (Voir, à cet égard, diverses notes dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* premiers numéros de 1887). Il n'est pas prouvé (p. 439) que le *Timeo hominem unius libri* soit de saint Thomas d'Aquin. On a beaucoup discuté là-dessus et il résulte de la discussion que le dicton circulait au moyen âge sans que l'on sache le nom de l'auteur. Le demi-vers de Virgile sur la renommée (p. 479) est inexactement cité par Larousse, ainsi que par les écrivains

qu'il allègue (Gatien-Arnoult, Pierre Leroux), de même que par Édouard Fournier : il faut dire *viresque acquirit eundo*. Puisque nous en sommes aux additions, disons que l'on a oublié, sous les mots *anguis in herba*, d'indiquer le passage des œuvres de Virgile d'où cette citation est tirée. Voici quelques autres omissions : sous les mots *Ars longa, vita brevis*, on n'a pas songé à rappeler que cet aphorisme nous vient d'Hippocrate. Au sujet de l'*aura popularis*, qui caractérise si bien les incessants changements de l'opinion populaire, on aurait pu ajouter (p. 50) que l'expression métaphorique se trouve dans Cicéron, dans Tite-Live, dans Virgile, etc. Touchant le *Consanguineus lethi sopor* de l'auteur de l'*Enéide*, on aurait bien fait de rapprocher le vers du mot d'un des Sept Sages de la Grèce disant du sommeil qui l'envahissait au moment où sa vie allait s'éteindre : « C'est le frère qui vient au-devant de la sœur. » De notre temps, le mot a été redit, assure-t-on, par Mme Swetchine mourante. Sous le fier mot de Vespasien (p. 86) : *Decet imperatorem stantem mori;* on n'invoque aucun témoignage de l'antiquité. De même (p. 106) pour le mot de Titus : *Diem perdidi*. Sur le *De omni re Scibili* et sur le *Quibusdam aliis*, ce qui est sans doute une addition de quelque plaisant — à « sans doute, » substituons « très certainement, » — il faudrait renvoyer à l'excellente étude critique de M. Jules Dukas sur *Pic de la Mirandole*. Nous lisons (p. 99) : « Virgile a transporté dans son *Enéide* des vers entiers d'Ennius, ce qui a fait dire à un grammairien du Bas-Empire que Virgile avait trouvé des perles précieuses dans le fumier d'Ennius : *De stercore Ennii*. » Pourquoi ne pas nommer ce grammairien du Bas-Empire? — Sous la citation : *Deus ex machina* (p. 102), on n'a pas signalé la paternité d'Horace. — Il aurait fallu faire remarquer (p. 129) que le vers sur Franklin :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis,

n'est pas entièrement de Turgot et que ce vers est composé d'un hémistiche de l'*Astronomicus* de Manilius (*Eripuit que Jovi fulmen*) et de trois mots ajoutés par Turgot. Voir sur une méprise en sens contraire de feu Henri Martin, lequel attribuait tout le vers de Manilius au célèbre économiste du XVIIIe siècle, l'article publié dans les *Annales de philosophie chrétienne* de mai 1863 : *De quelques erreurs de l'Histoire de France de M. Henri Martin* (p. 345). — On n'a pas constaté (p. 160) que le *Festina lente* a été attribué par les biographes à l'empereur Auguste. — *Homo homini lupus* est, dit-on (p. 186), « une pensée de Plaute. » D'accord! Mais encore serait-il bon de citer le titre de la pièce, le numéro de l'acte et de la scène, comme on a eu soin de le faire (même page) pour l'*Homo sum, et humani nihil a me alienum puto*, de Térence. L'*Ignoti nulla cupido*, qui figure (p. 191) sans indication d'origine, nous

semble, si nous en croyons nos souvenirs classiques, appartenir au poète Ovide. C'est un point à vérifier. On a omis de dire (p. 316) que *Par pari refertur* est tiré d'une fable de Phèdre. On n'a pas rappelé (p. 369) que le *Quos vult perdere Jupiter dementat* provient d'une traduction d'Euripide. Signalons de trop vagues indications à l'occasion du *Major e longinquo reverentia,* « pensée de Tacite » (p. 236); de l'*Otium cum dignitate,* « expression de Cicéron » (p. 310); du *Pectus est quod disertum facit,* « précepte de Quintilien » (p. 321); du *Scribitur ad narrandum, non ad probandum,* « précepte » du même critique (p. 384). Pour le *Poete, non dolet* (p. 329), l'indication est encore moins précise et plus incomplète, car on ne cite le nom d'aucun auteur ancien à l'appui. Enfin, en mentionnant le *Vis comica* (p. 481), on n'a pas fait observer que cette expression, dont on a tant abusé, a été employée pour la première fois par Jules César dans des vers sur Térence.

T. DE L.

Cicéron jurisconsulte, avec une table des principaux passages relatifs au droit, contenus dans les Œuvres de Cicéron, par ARMAND GASQUY, docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée de Marseille. Paris, Thorin, 1887, in-8 de 304 p. — Prix : 5 fr.

De M. Tullii Ciceronis pro L. Cornelio Balbo oratione, sive de civitatis jure ex Ciceronianis libris disseruit A. GASQUY, in Massiliano lycæo professor. Paris, E. Thorin, 1886, gr. in-8 de 73 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les deux monographies dont on vient de lire les titres poursuivent un double dut : nous prouver que Cicéron n'a pas été seulement un habile avocat et un grand orateur, en nous montrant qu'il était aussi versé dans la science du droit civil ou privé que dans celle du droit public romain.

La première, — *Cicéron jurisconsulte,* — de beaucoup la plus développée, débute par une introduction dans laquelle l'auteur commence par esquisser à larges traits le goût des Romains pour les formes juridiques; les principaux caractères du droit romain, l'influence du droit sur la littérature. Les dix-sept pages consacrées d'une façon beaucoup trop brève à une matière aussi étendue n'ont rien de profond ni de scientifique, et, telles qu'elles se présentent, on peut, sans crainte, les qualifier d'inutiles. Elles se bornent à des considérations d'une excessive généralité, où nombre de faits sont relatés sans être analysés, où tout reste vague et indéterminé, et où le défaut de netteté côtoie même parfois l'erreur. C'est ainsi que M. Gasquy fait, à tort, (p. 10), figurer le *libripens* parmi les témoins.

Quant à la seconde partie de l'introduction (p. 18-46), elle nous trace un portrait de Cicéron jurisconsulte et met en relief l'utilité de ses ouvrages pour la connaissance du droit romain. Si rien n'y est encore

bien neuf, à tout le moins peut-on dire que tout y est intéressant et bien résumé. Avant de l'aborder, l'auteur nous indique le plan qu'il a cru devoir adopter pour traiter son sujet. Deux manières, en effet, s'offraient à lui, pour étudier le jurisconsulte dans Cicéron. Il aurait pu, tout d'abord, glaner dans ses œuvres les textes relatifs au droit, les réunir, les classer méthodiquement et faire voir comment Cicéron concevait la famille, la propriété, les contrats, la procédure ; exposer quelles étaient ses idées sur ces différentes questions et dans quelle mesure ses vues personnelles préparaient les réformes de l'avenir. M. Gasquy a préféré choisir parmi ses discours, ceux qui appartiennent plus spécialement au genre judiciaire, et une fois les faits établis et le point de droit mis en lumière, voir comment l'avocat a plaidé sa cause, comment il a réfuté les arguments de son adversaire, de façon à avoir sous les yeux son héros lui-même. Pour parvenir à ces fins, il considère successivement quatre plaidoyers : Le *Pro P. Quinctio,* le *Pro Roscio comœdo,* le *Pro Cœcina* et le *Pro Tullio;* à propos de chacun d'eux, il expose les faits de la cause, essaie de dégager le point de droit, et analyse les moyens des parties. Cette méthode, qui a le défaut de n'être pas toujours exempte d'une certaine confusion entre le droit privé et le droit public, a en outre le grave inconvénient d'aboutir souvent à nous faire perdre totalement Cicéron de vue. Ces quatre *orationes* soulevaient d'importantes questions juridiques : la première mettait en jeu les principes ayant droit soit aux voies d'exécution contre les débiteurs, soit à la représentation judiciaire; la seconde, les règles relatives au contrat de société et au contrat *litteris*, aux contrats et aux actions de bonne foi et de droit strict; la troisième, celles qui se rapportent aux *recuperatores*, à la propriété et à la possession, aux interdits, à l'interdit *nuda vi,* en particulier, à la *vis publica et privata,* au droit de cité ; la quatrième, enfin, celles qui gouvernent la réparation civile, la *lex Aquilia,* l'action *vi bonorum raptorum,* le *judicium vi hominibus coactis armatisve*, le *dolus malus* et l'*injuria.* Nous ne pouvons ici entrer dans le détail ; nous nous contenterons donc de résumer nos critiques, en disant d'un seul mot que l'on sent par trop que l'auteur n'est pas un jurisconsulte. Le droit romain exige une précision mathématique que M. Gasquy ne semble pas connaître; en cela il n'est pas bien coupable, puisque ce n'est pas le droit qu'il a spécialement étudié et qu'il est par-là même censé savoir. Son seul tort est de ne pas s'en être souvenu. S'il eût médité le sage conseil d'Apelle à l'un de ses juges, et s'il fût demeuré dans le domaine, assez vaste pourtant et assez beau, des sujets purement littéraires, il ne se serait pas engagé dans une voie toujours dangereuse pour qui n'a pas l'habitude de la fréquenter, et il n'était, a aucun point de vue, suffisamment équipé pour se flatter de la parcourir avec succès. Il n'est ni

complet, ni toujours exact, ni au courant des dernières données de la science. Encore une fois, le droit, même celui de la Rome de Cicéron, ne s'improvise pas. Il a cela de commun avec les détours du sérail : la première de toutes les conditions, pour les bien connaître, c'est d'y avoir été nourri. — Est-ce à dire cependant que la thèse de M. Gasquy ne puisse rendre aucun service? Il serait injuste d'aller jusque-là. L'auteur a mis à profit l'heureuse idée, que d'autres avaient d'ailleurs réalisée avant lui d'une façon plus satisfaisante, de le terminer par une *Table alphabétique des principaux passages relatifs au droit civil contenus dans les œuvres de Cicéron*, table qui sera d'une grande utilité et facilitera singulièrement les recherches. Pourquoi seulement n'en avoir pas profité pour renvoyer en même temps aux différentes parties de son livre, lorsque l'occasion s'en présentait, c'est-à-dire toutes les fois qu'il rencontrait dans sa liste alphabétique le nom d'une institution dont il avait parlé?

Quoi qu'il en soit, cette dissertation, si elle ne les dépasse pas, et si elle ne les égale même pas toujours, a désormais sa place marquée à côté des œuvres citées par l'auteur dans ses sources; c'est une annexe qui les rajeunit à certains égards, mais ne dispense pas de s'y reporter.

De la thèse latine de M. Gasquy, *De M. Tullio Ciceronis pro L. Cornelio Balbo oratione*, etc., nous ne dirons que peu de chose, et pour cause. D'abord, elle a subi le sort commun à presque toutes les thèses latines. Le sacrifice qu'elles se voient, d'ordinaire, imposé, celui de s'occuper avant tout de la forme et de la diction, et le plus brièvement possible, ne lui a point été épargné. De plus, l'auteur ayant plus spécialement attaché ses soins au travail que nous venons de mentionner (*Cicéron jurisconsulte*), nous avons cru devoir le prendre pour guide et pouvoir l'imiter. Enfin cette thèse nous paraît tout à fait insuffisante au point de vue du droit public romain. Les indications bibliographiques sont absolument insignifiantes, et le travail, considéré en lui-même, ne s'élève pas au-dessus du niveau d'une bonne dissertation latine. Le *proemium* se termine par cette phrase : *Lætabarque, si quid utile in explicandis Ciceronis orationibus ego quoque attulerim.* Nous craignons fort que le bonheur de M. Gasquy n'inflige à ses rêves une amère déception. — Sa monographie se divise en six chapitres, dans lesquels il s'occupe successivement de l'exposé de la cause et de ses faits; — de la vie de L. Cornelius Balbus et de la *Civitas Gaditana*; — des droits de cité d'après Cicéron et du *Jus civitatis* dont son client fut gratifié par Pompée; — des peuples fédérés et du *fœdus Gaditanum;* — des *populi fundi;* — d'un résumé de l'*Oratio pro Balbo*, suivi d'une conclusion générale. A notre sens, l'auteur n'avait pas les forces voulues pour mener à bien un sujet aussi délicat, qui exigeait des

connaissances approfondies de géographie, d'histoire, de droit et d'épigraphie.

Pour se les approprier il convenait, avant tout, de posséder une puissance d'assimilation dont il est loin de faire preuve. Non seulement il ignore les travaux allemands qui auraient pu lui être d'un secours précieux, tels, par exemple, ceux de Mommsen et de Marquardt, mais le *Corpus inscriptionum latinarum* lui est à peu près complètement étranger. Il ne paraît en soupçonner l'existence qu'à propos du décret de Tergeste (p. 35, note 1) et de la *lex de Termessibus* (p. 45, note 1). Et cependant il est difficile de parler d'une ville comme Gades et de ses institutions, sans se reporter à ce qu'en a dit Huebner au t. II de ce *Corpus* (édité en 1869). Sur les questions graves entre toutes de la *Civitas romana*, des *populi fœderati* et des *populi fundi*, des *municipes*, M. Gasquy ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà et que l'on ne trouve depuis longtemps dans les travaux de Kuhn, de Marquardt et autres avec une abondance bien plus considérable de matériaux et de détails. Aussi, ne nous attarderons-nous pas davantage et nous bornerons-nous à dire que, sans être un essai manqué, son entreprise ne présente, au point de vue scientifique, qu'une utilité très relative. X.

La Comédie grecque, par JACQUES DENIS, doyen de la Faculté des lettres de Caen. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de 510 et 552 p. — Prix : 15 fr.

Aux esprits chagrins qui prétendent que notre temps est incapable d'œuvres de longue haleine, M. Denis répond par un argument décisif : un travail de plus de 1,000 pages sur la comédie grecque. Est-ce du moins sur cette intéressante matière un livre définitif? De bons juges ont reproché à l'auteur, les uns, d'avoir une érudition plus étendue que solide; les autres, de manquer de vues d'ensemble et d'esprit philosophique.

Les questions d'origine passionnent notre siècle ; mais, en littérature, un genre nouveau est si difficile à créer qu'un homme de génie n'y suffit pas ; il faut l'effort lent du temps et le concours du goût public. Quelles causes politiques et sociales ont doté la Grèce presque simultanément des deux formes par excellence du génie dramatique? Et, en remontant plus haut, ou, si l'on aime mieux, en creusant davantage, qu'est-ce au fond que le comique, et Platon avait-il raison de l'expliquer par les mauvais instincts de la nature humaine? Autant de problèmes essentiels qui ont laissé M. Denis à peu près indifférent. Sur le terrain des faits et de l'histoire, il semble se séparer, d'une part, de M. Egger, qui fait venir la comédie de quelques chants lyriques en usage dans certaines cérémonies religieuses ; de l'autre, de M. Girard,

pour qui elle se rattache directement aux déguisements, aux danses, à la gaieté exubérante et licencieuse des divertissements populaires.

Bien des villes se disputent l'honneur d'avoir servi de berceau à la comédie. M. Denis la découvre d'abord à Mégare, puis en Sicile, contrée merveilleusement propre à la comprendre et à la développer, enfin à Athènes, où elle allait trouver l'épanouissement le plus inattendu. Le premier nom sur lequel il insiste est celui d'Épicharme, qui paraît avoir puisé avant tout à la double source de la mythologie et de l'allégorie. Jusqu'alors tous les éléments du comique étaient dispersés ; il les réunit et les subordonna à un plan d'ensemble où le sérieux y côtoie le plaisant. Ainsi, dès ses débuts, cette même comédie grecque qui devait retentir trop souvent des grossiers éclats de rire d'une bouffonnerie sottisière, expose et discute avec la précision et la gravité du style philosophique, mainte question de métaphysique et de morale. Nous sommes néanmoins d'accord avec M. Denis pour refuser à Épicharme certains fragments tout pénétrés d'idées platoniciennes : une dialectique aussi formelle n'est pas moins étrangère au temps où vécut ce poète, que contraire à l'art dramatique. A côté d'Épicharme prend place son compatriote Sophron, le créateur de ces « mimes », où se trouvaient traduites, dans un style vif et familier, les scènes les plus amusantes de la vie populaire.

C'est de 468 que date, si nous en croyons M. Denis, l'institution des concours comiques à Athènes; mais de longues années furent nécessaires à l'éducation du goût public. La tragédie ne connaît et n'admet que des sujets antiques et solennels ; au contraire, politique et littérature, économie sociale et beaux-arts, vie publique et vie privée, anecdotes scandaleuses, raison et fantaisie, tout est du domaine de la comédie. Veut-elle se divertir aux dépens de ses victimes? Jamais on ne reverra satire plus outrageante et plus cruelle. Donne-t-elle carrière aux fictions hardies de l'imagination? Jamais monde plus merveilleux ne s'ouvrira devant le regard et l'esprit stupéfaits. Au point de vue dramatique, la comédie ancienne est très imparfaite : mais quelle verve, quelle fougue étincelante! Pourquoi faut-il qu'avec le rire folâtre la licence et l'immoralité y coulent à pleins bords? Sur ce dernier point M. Denis passe condamnation; mais ce qui lui paraît plus inexcusable encore, c'est la guerre implacable déclarée par Aristophane à la démocratie athénienne : sa politique « conservatrice à outrance » est celle d'une « petite et maussade coterie »; et l'auteur d'ajouter : « L'ingrat! qu'aurait été Aristophane si les institutions et les mœurs libérales de sa patrie n'avaient nourri son génie et sa libre critique? »

Que dire de la critique littéraire installée sans façons sur la scène elle-même et de ces traits innombrables décochés par le poète contre

ses détracteurs et ses rivaux? Ne rencontre-t-on pas dans les *Femmes à l'assemblée* et dans *Plutus* des discussions sociales qui ne dépareraient pas des traités très modernes? M. Denis, en les analysant d'une plume alerte, n'a qu'un tort : celui de voir dans la suite des tableaux et des fictions dont se compose chaque pièce, autant de raisonnements « en action » tendant à une fin nettement déterminée. Ajoutons que son étude sur le rôle vivant et dramatique du chœur constitue une des meilleures parties de son travail.

Trois chapitres lui suffisent pour exposer ses vues sur la comédie moyenne et la comédie nouvelle : aussi bien des auteurs de ces deux périodes nous ne possédons que des fragments. Chez Ménandre, les caractères restent à l'état de croquis : « Dans toute sa manière règne une certaine mollesse qui n'est pas sans grâce, mais qui décèle quelque fatigue dans l'esprit grec, toujours vivace après une si longue fécondité. Il n'en mérite pas moins le titre de créateur ; car, outre qu'il ne connaît point de supérieur dans ce que l'ancienne rhétorique appelait les mœurs, il a cette bonne fortune de pouvoir être considéré comme le père de toute la comédie venue après lui. »

En somme, ouvrage étendu, d'une érudition très peu allemande, d'un style qui a ses vivacités, ses hardiesses, même ses néologismes. Chaque chapitre, envisagé à part, forme un tout assez complet; l'ensemble laisse une impression moins nette et moins satisfaisante. C'est le sort habituel de ce qui fut un cours avant de devenir un livre.

C. Huit.

Göthe. Sein Leben und seine Werke, par Alexander Baumgartner, S. J. 2e édition corrigée et augmentée. Fribourg en Brisgau, Herder, 1885-1886, 3 vol. in-8 de xxviii-677, xii-467 et xvi-456 p.

Le P. Baumgartner n'a plus besoin d'être présenté aux lecteurs du *Polybiblion*. Il a publié bon nombre d'études littéraires, dont plusieurs ont été signalées ici même ; il est un des collaborateurs les plus actifs du *Stimmen aus Maria-Laach*. Mais ce n'est pas seulement un érudit, c'est encore un poète élégant et un voyageur infatigable ; il a tout lu, tout goûté, tout vu : rien ne manque au bien renseigné de sa critique. Après nous avoir promené d'Espagne en Hollande, d'Islande en Écosse, il nous ramène aujourd'hui en Allemagne avec une grosse biographie de Gœthe. Nous avons laissé passer sans compte rendu la première édition de cet important ouvrage ; nous ne permettrons pas à la seconde de s'épuiser avant que nous ayons réparé notre omission.

On a beaucoup écrit sur le prince des poètes allemands. Le P. Baumgartner le remarque lui-même : « Chacun dit volontiers son mot sur Gœthe, d'abord parce qu'il en coûte peu d'efforts d'érudition, ensuite parce que tout l'enseignement classique actuel en suggère l'idée. » Si

l'Angleterre a son Shakespeare; si quelques-uns, en France, au milieu de notre indifférence générale, se sont voués à honorer la mémoire de Molière, l'Allemagne ne reste pas en arrière avec le grand poète qui, pendant plus d'un demi-siècle, a dirigé son mouvement littéraire: elle va même beaucoup plus loin et lui accorde l'apothéose. L' « espèce d'adoration » dont parlait Schiller dès 1787 est devenue une adoration véritable. On ne se contente plus maintenant d'admirer son immense génie poétique, on le présente lui-même à l'humanité civilisée comme le type idéal de toutes les perfections ; ses erreurs sont portées aux nues, et les fautes de sa vie sont érigées en gloires nationales. Tandis que Strauss propose de remplacer par *Faust* l'Évangile qu'il croit avoir détruit, que Häckel invoque le *Prométhée* à l'appui de ses théories évolutionnistes, que le ministre des cultes Dr Falk veut trouver dans l'ensemble des œuvres les meilleurs principes d'une éducation « vraiment chrétienne,» les manuels d'histoire littéraire les plus répandus, ceux qui sont destinés à toutes les mains, racontent avec complaisance les volages amours du poète, et donnent le portrait de ses nombreuses maîtresses. Quand ils ne peuvent produire qu'un fac-similé de leur écriture, ils s'en excusent. Un tel fanatisme est une provocation au bon sens et constitue un danger public. C'est ce qu'a compris le P. Baumgartner : il a pensé qu'il était de son devoir de prêtre et de lettré de chercher à rétablir dans leurs droits imprescriptibles la morale et la vérité. Il l'a fait avec une conscience qui mérite les plus grands éloges. Il y a déjà quelque mérite à posséder à fond l'œuvre si étendu et si varié de Gœthe : on se contente généralement à moins. Mais il a fallu un rare courage pour ne pas reculer devant le dépouillement de ce que les Allemands appellent la *Gœthe-Literatur*, laquelle suffirait à elle seule à former toute une bibliothèque publique. Le P. Baumgartner a compulsé, en outre, une masse de documents non publiés ou peu connus, enfouis dans les archives de Francfort, de Weimar et d'ailleurs : il a tenu à visiter les moindres localités où est resté un souvenir du poète. Nanti de ces renseignements de toute nature, il a composé la plus complète des biographies de Gœthe, celle qui manquait jusqu'à présent, au dire des critiques les plus autorisés. Comme étude psychologique et esthétique, elle semble définitive, au moins pour le moment ; éminemment objective, elle est conçue sans autre parti pris que la recherche du juste et du vrai ; elle est écrite sans pédanterie, mais non sans malice et bonne humeur, avec une aisance qui en rend la lecture attrayante. La critique allemande, peu endurante sur un sujet si délicat, n'en a contesté ni les faits ni les jugements. L'olympien est bien un peu ramené aux proportions de notre pauvre humanité par cette analyse de sang-froid, fouillée et adéquate : de combien de petitesses se compose un grand homme ! Mais si quelques légendes

sont sacrifiées, si la conduite de la vie de Gœthe est condamnée par la morale vulgaire, son biographe le défend au moins contre les engouements des énergumènes qui, marchant à l'assaut du christianisme, prétendent inscrire son nom sur leur bannière. Il ne peut pas plus être réclamé par eux, qu'il ne doit être donné en exemple à la jeunesse. Ce n'était assurément pas un impie militant, que cet « adorateur du soleil, » disant à Eckermann : « Quels que soient les progrès de la culture intellectuelle, quelques développements que prennent les sciences naturelles en étendue ou en profondeur, et en quelques proportions que s'agrandisse l'esprit humain, il ne dépassera jamais la hauteur et la culture morale du christianisme, tel qu'il brille et resplendit dans l'Évangile. » C'était un poète, et son sens artistique a maintes fois triomphé de son scepticisme païen, protestant ou panthéiste : *Faust* se termine par un magnifique cantique à la Vierge.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Melchior Grimm, *l'homme de lettres, le factotum, le diplomate*, par EDMOND SCHÉRER. Paris, Calmann Lévy, 1887, in-8 de 479 p. — Prix : 7 fr. 50.

Sans aucune exagération, une histoire du grand gazettier du XVIIIe siècle manquait, et nous devons remercier M. Schérer de l'avoir entreprise et de l'avoir faite aussi complète. Peut-être l'auteur aurait-il pu donner une note moins sérieuse à la biographie d'un homme qui était peu sérieux lui-même. Mais c'est là une mince chicane et nous aimons mieux reconnaître que le travail est bien fait et ne laisse rien ignorer sur la vie du baron de Grimm : il est particulièrement intéressant pour ses dernières années, demeurées presque inconnues, car bien peu de personnes savent que le correspondant de Catherine II ne mourut qu'en 1807, à quatre-vingt-quatre ans.

La renommée de Grimm a été tardive, et son nom paraît rarement dans les souvenirs et les correspondances de son temps. Voltaire, qui le prenait pour un gentilhomme bohémien, le connut assez tard; Marmontel parla de lui, mais ne le jugea pas cependant digne d'occuper une place dans la galerie de portraits de ses *Mémoires ;* Morellet le cite une fois. Rien d'étonnant à cela : Grimm allait peu dans le monde, travaillait beaucoup, avait des amitiés absorbantes, s'absentait souvent. Bref, le Grimm que nous connaissons échappe à ses contemporains : ses débuts avaient été brillants, mais il s'était ensuite condamné à une sorte de retraite. C'est véritablement une célébrité posthume, à présent que nous n'avons plus rien à apprendre sur Grimm, grâce à M. Schérer, qui le prend à sa naissance et ne le quitte qu'à sa mort. L'auteur n'a négligé aucune des sources auxquelles il pouvait utilement puiser. C'est un chapitre très vivant de l'histoire

du XVIIIe siècle que M. Schérer vient d'écrire, et le complément indispensable de l'excellente édition de la *Correspondance* récemment donnée, avec tant d'importantes additions, par M. Tourneux.

Cte E. DE B.

Noticia de la vida y escritos de D. Manuel Milà y Fontanals, por D. JOAQUIN RUBIO Y ORS, presidente de la real academia de buenas letras. Barcelone, Jepus, 1887, gr. in-8 de 192 p.

Ayant à entretenir les académiciens de Barcelone de l'un de leurs confrères le plus illustre, le plus aimé, M. Joaquin Rubio y Ors savait avec quel intérêt il serait écouté. Aussi dans son ample notice sur la vie et les ouvrages de D. Manuel Milà y Fontanals, n'a-t-il pas craint les développements et les détails. Il a voulu au début de son œuvre peindre l'état littéraire de la Catalogne au moment où son ami, encore bien jeune, commença à prendre la plume. Nous avons là le tableau curieux d'une lutte entre l'école classique et l'école romantique, celle-ci entourait d'un même enthousiasme les romans de Walter Scott et ceux du vicomte d'Arlincourt; M. Milà, classique par ses fortes études, d'abord imitateur d'Horace, ne tarda pas à se laisser entraîner par les novateurs. Mais il avait un goût trop pur pour tomber dans leurs excès. Il était d'ailleurs protégé contre leurs exagérations par l'attraction qu'exerçaient sur lui la poésie populaire et la littérature du moyen âge, toutes deux ingénues dans leurs sentiments, simples dans leurs expressions, ennemies de toute emphase. C'est cette prédilection qui, plus tard, inspira à Milà les œuvres auxquelles il doit sa réputation. Après s'être arrêté minutieusement aux essais de son ami, M. Rubio y Ors arrive à l'examen approfondi des livres dans lesquels Milà montre tant d'érudition et de sens critique. Le premier fut le *Romancerillo catalan,* publié en 1848, à une époque où, en Espagne, on ne s'occupait nullement de poésies populaires, et qui révéla du premier coup un érudit et un lettré de premier ordre. En 1861, parurent *los Trobadores en España,* superbe travail aussi intéressant pour la France que pour l'Espagne. Un autre ouvrage offrant au plus haut point ce double intérêt : *De la poesia heroico-popular castellana,* fut imprimé en 1874 et attira l'attention et les éloges des romanistes les plus compétents. Nous avons dans le *Polybiblion* (t. XII, p. 223) dit un mot de ce beau livre que nous avons analysé dons un long article paru dans la *Revue des questions historiques* (janvier 1877). Le dernier ouvrage de Milà fut une seconde édition de son *Romancerillo*, mais tellement augmentée qu'elle est une production vraiment nouvelle (Cf. *Polybiblion,* t. XVII, p. 216). Le *Romancerillo* devait avoir un second volume, la mort n'a pas laissé à l'auteur le temps de le faire paraître. Elle ne lui a pas permis non plus de terminer une *Histoire de l'ancien théâtre catalan,* entre-

prise avec M. Balaguer y Merino. M. Rubio y Ors ne s'est pas borné dans sa notice à nous faire connaître l'auteur, il a aussi voulu faire connaître et aimer l'homme, et c'est dans des pages attendries qu'il a peint la bonté, l'obligeante érudition, la profonde piété de son ami. Nous le retrouvons là tel qu'il s'est montré à nous dans une correspondance de bien des années, et c'est avec émotion que nous nous associons à l'hommage rendu à Milà y Fontanals par M. Rubio y Ors.

Un appendice contient l'indication des ouvrages et des articles de Milà; mais cette nomenclature n'est pas complète. Pour notre part, nous pouvons y signaler l'omission d'articles sur les livres dont voici les titres : *La Cour de don Juan II* (*Diario,* de Barcelone, 14 janvier 1873) ; *Biblioteca de tradiciones populares sicilianas* (*Diario*, 6 juin 1875) ; *Petit Romancero* (*Rivista historica*, août-septembre 1877) ; *Chants populaires du pays messin* (*Diario,* 13 octobre 1882). Oubli plus grave : Milà a donné à la revue *la Academia,* du 15 juin 1878, un remarquable article sur les *Épopées françaises,* de M. Léon Gautier ; cette étude n'est pas citée. Milà était poète aussi, en catalan comme en castillan ; la *Miscelanea cientifica y literaria* a inséré de lui des vers que nous ne voyons rappeler ni dans l'appendice, ni dans le livre qu'il termine. Quelques-uns méritent cependant d'être conservés : de ce nombre est la petite pièce *Otros tiempos,* écrite sous la prévision d'une fin prochaine. Enfin, il y aurait encore, pour compléter la liste des articles de Milà, à feuilleter la collection du *Polybiblion,* où quelquefois le critique catalan est devenu notre collaborateur.

M. Rubio y Ors a lu à l'Académie des buenas letras, au mois de novembre 1886, un travail d'un autre genre, des considérations sur l'origine de l'indépendance du comté catalan. Nous tenons à le signaler dès aujourd'hui, en attendant que le *Polybiblion* en entretienne ses lecteurs.

TH. P.

HISTOIRE

Géographie générale. *Relief du sol, hydrographie, voies de communication, agriculture, industrie, commerce, statistique, avec index alphabétique contenant 4,125 noms géographiques,* par P. FONCIN. Paris, A. Colin, 1887, in-4 de 244 p. avec 106 cartes en couleur, 17 profils et 102 figures. — Prix : 12 fr.

Le plan adopté dans cet ouvrage nous paraît excellent ; il consiste à réunir dans un même volume les cartes d'un atlas et le texte d'une géographie. Ce procédé a déjà été mis en œuvre dans plusieurs travaux élémentaires et partiels ; mais c'est la première fois, croyons-nous, qu'il est appliqué d'une manière sérieuse à une géographie

universelle. Nous devons dire tout d'abord que les cartes, dressées en général à une échelle de grandeur suffisante, sont exécutées avec beaucoup de netteté et de précision ; on n'a pas craint de les multiplier pour chaque pays et de faire un usage bien compris des teintes employées dans les subdivisions de chacune d'elles. Le texte vise à la concision, c'est d'ailleurs le but poursuivi par M. Foncin ; mais la rédaction est claire, précise et parfaitement appropriée à la matière.

Après cet aperçu général arrivons à un examen plus approfondi. M. Foncin fournit pour chaque pays les notions les plus variées ; il s'occupe de la géologie, de l'hydrographie, etc., donne naturellement les divisions territoriales, et ce qui n'est pas moins important, mais ce que l'on trouve cependant assez rarement dans les atlas, des détails sur la géographie économique, militaire et maritime, sur l'agriculture, l'industrie et le commerce, le tout précédé d'utiles renseignements de statistique comparée. Les cartes sont nombreuses et, nous l'avons dit, bien établies ; la « Carte pour l'étude de la France économique » qui occupe la majeure partie de la page 63 est de dimensions exagérées puisqu'elle sert uniquement à désigner les bassins houillers, les mines de fer et les limites de la culture de la vigne, du mûrier et de l'olivier; mais c'est là, en somme, plutôt une qualité qu'un défaut. Il eût été pourtant bien nécessaire de réserver une place pour une carte religieuse de la France, indiquant non seulement les archevêchés, évêchés et paroisses catholiques, mais aussi l'état topographique des autres cultes suivis en France et mentionnés à la page 94. Les cartes de l'Alsace-Lorraine, de l'Algérie, de la Tunisie et de nos colonies sont aussi détaillées que possible. Mais résumer l'histoire de la conquête de l'Algérie en disant que « commencée en 1830, cette conquête a duré plus de vingt-cinq ans, » c'est montrer par trop de concision et laisser dans l'ombre des noms et des faits que l'on ne doit pas ignorer.

Dans le chapitre consacré à l'Algérie nous eussions aimé à trouver quelques mots sur le système de colonisation en vigueur, sur les moyens employés pour créer des « centres de colonisation, » comme on dit là-bas, toujours aux dépens des indigènes qui sont dépossédés par voie d'expropriation, quand ils laissent, ce qui est le cas le plus fréquent, leurs terrains sans culture. Pour donner une idée exacte de la situation, il n'eût peut-être pas été inutile de rappeler par une simple mention qu'il n'existe aucune fusion entre les colons européens et les populations indigènes. Ajoutons que M. P. Foncin considère l'occupation de la Tunisie « comme le complément nécessaire de l'occupation de l'Agérie » (p. 82). Dans la « Géographie administrative de la France » il a eu l'excellente idée de placer, sous le paragraphe relatif au ministère de l'instruction publique, une liste des

écoles spéciales et des établissements scientifiques. L'auteur trouve que « l'instruction secondaire des filles est seule réellement négligée chez nous. » Serait-il partisan de la création des lycées de filles? Nous aurions quelque peine à le lui pardonner.

Suivant toujours le même plan, M. Foncin met ensuite sous les yeux de ses lecteurs des cartes des différentes régions des cinq parties du monde, accompagnées d'un texte explicatif, qui renferme des renseignements puisés en général à des sources sérieuses ; des gravures nous offrent des types variés des habitants du globe ; c'est dire que M. Foncin n'a négligé aucun moyen d'accroître par une illustration choisie l'attrait de son ouvrage, destiné à l'homme du monde aussi bien qu'au travailleur. Ajoutons en terminant que la religion a été laissée à l'écart dans les questions de civilisation et de colonisation. M. Foncin s'abstient; il n'attaque pas ; à l'heure actuelle, c'est déjà un grand mérite. E. V.

Histoire romaine, par Théodore Mommsen. Traduite par R. Cagnat, et J. Toutain. T. IX. Paris, F. Vieweg, 1887, in-8 de 323 p. — Prix : 6 fr.

Il n'y a pas un savant qui n'ait dans sa bibliothèque les trois premiers volumes de l'*Histoire romaine* de M. Mommsen, consacrés à l'histoire de la République; aujourd'hui, MM. Cagnat et Toutain nous donnent la traduction du cinquième. Les trois premiers volumes étaient divisés en cinq livres ; celui-ci commence avec le huitième. L'auteur passe donc toute la période qui comprend la lutte des républicains contre la monarchie et l'établissement de celle-ci ; persuadé que cette double question a été déjà traitée complètement, M. Mommsen préfère, quant à présent, concentrer ses recherches sur un sujet encore à peu près inédit. Il s'agit de l'histoire administrative de l'Empire romain, depuis Octave jusqu'à Dioclétien; des institutions établies dans chaque province avec les modifications imposées par les lieux et par le caractère des populations. Il est certes curieux d'avoir sous la main un livre qui mette au courant de cette administration fondée par César et par Auguste, et qui maintint l'Empire romain pendant une longue suite de siècles, alors même que les circonstances avaient presque réduit celui-ci à rien, comme territoire. On entend souvent répéter de nos jours une banalité à propos de « l'administration française que l'Europe envie; » on ne pense pas que Rome était bien autrement dotée que nous et que nous lui devons encore ce que nous y avons de meilleur.

Dans ce premier volume, M. Mommsen fait parcourir à ses lecteurs les régions septentrionales et occidentales de l'empire : la Dalmatie, la Macédoine, la Dacie, la Mésie, les Alpes, la Rétie, l'Illyricum, la Pannonie, la Thrace, la Germanie, l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. On apprendra beaucoup en lisant attentivement tout ce qui concerne l'Es-

pagne, la Gaule et la Germanie; il serait difficile de trouver ailleurs des indications plus claires, plus complètes et présentées avec une meilleure critique. — A propos de la création de la province de Germanie, qui fut ensuite divisée en deux, je lis qu'elle fut la conséquence de la défaite des armées romaines et de la politique générale d'Auguste. Je ne sais pas si on ne devrait pas en attribuer l'idée originelle à César lui-même. Nous croyons, en effet, que Hirtius, à un certain moment, était investi d'un commandement militaire sur le Rhin, qu'il était en rapport, soit par lui, soit par son lieutenant, avec les tribus germaines; de plus, que son nom figurait, avec ceux des chefs gaulois, sur les monnaies de la circonscription qui relevait de lui.

Ce nouveau volume d'histoire romaine est tellement riche de faits, que nous faisons des vœux pour que cette partie de l'ouvrage soit complétée par une table de noms propres et de noms de lieux, aussi développée que possible. L'ouvrage se lit facilement, mais il faut penser aussi à ceux qui, après avoir lu, ont, plus tard, à chercher un renseignement, un éclaircissement précieux.

A. DE BARTHÉLEMY.

Les Origines de l'ancienne France, par JACQUES FLACH, professeur d'histoire des législations comparées au collège de France, professeur à l'École des sciences politiques. Tome I : *Le Régime seigneurial* (X*e* *et* XI*e* *siècles*). Paris, Larose et Forcel, 1886, in-8 de 475 p. — Prix : 10 fr.

Il faut un jurisconsulte doublé d'un érudit pour écrire une histoire sérieuse de notre droit national. Nul ne pouvait mieux remplir cette tâche que M. Flach, qui occupe si dignement la chaire de M. Laboulaye au collège de France et qui a déjà affirmé sa compétence par plusieurs ouvrages sur l'origine des législations. L'auteur prend pour point de départ le droit des X*e* et XI*e* siècles. A cette époque, la France tient tout entière dans ces deux termes extrêmes : dissolution des éléments anciens, gallo-romains et francs, reconstitution avec ces éléments transformés d'un ordre de choses nouveau. Il n'était pas facile d'étudier ce double travail qui échappe à toute investigation directe puisque les institutions anciennes ne sont plus et que les institutions nouvelles ne sont pas encore. Pour dégager la vérité, M. Flach a dû lire et analyser un grand nombre de chartes contemporaines qui l'ont conduit à des vues d'ensemble sur son sujet.

Le premier livre de l'ouvrage est intitulé : *De la protection et de son rôle spécialement dans la société franque.* A Rome, en Gaule et en Germanie, les individus se groupaient entre eux sous l'égide de personnages puissants. Arrive la monarchie franque qui favorise l'avènement d'une aristocratie omnipotente, en accordant aux grands pro-

priétaires laïques ou ecclésiastiques des chartes d'immunité. De concession en concession, la royauté mérovingienne se dessaisit, pièce à pièce, de la richesse foncière et de l'impôt, de la justice et de l'autorité. Sous Charlemagne, le principe des obligations du vassal s'incorpore à la possession de la terre, au bénéfice. Ainsi se trouve établie vers la fin du IXe siècle la hiérarchie féodale.

A cette époque, la protection, par suite de la défaillance du pouvoir central, était tombée aux mains des particuliers. Dans le livre II de son volume qui a pour titre : *la Dissolution de la société*, M. Flach examine les conséquences qui, aux Xe et XIe siècles, découlèrent de ce nouvel état de choses.

Comment, dans ces siècles de transformation, fonctionnait la justice qui, échappée des mains du roi, avait passé en général aux seigneurs? Était-elle territoriale ou personnelle? M. Flach essaie de donner une solution à ce problème resté jusqu'à présent assez obscur. Au Xe siècle, la justice est territoriale, c'est-à-dire attachée à l'alleu ou au fief. D'après nos vieux feudistes et plusieurs de nos historiens modernes, l'alleu n'aurait pas emporté la juridiction. Cette thèse est combattue, et selon nous avec succès, par M. Flach. Nombre de chartes tirées des diverses parties de la France démontrent que la justice appartenait à l'alleu (p. 189 et s.). Elle appartenait également au fief. La maxime « fief et justice n'ont rien de commun » n'est devenue vraie que plus tard. — La justice resta territoriale tant que l'autorité souveraine se maintint, c'est-à-dire tant que le roi eut assez de force pour réformer la sentence abusive du seigneur. Mais à la fin du Xe siècle, la féodalité prend décidément le dessus sur la royauté. Alors plus de pouvoir suprême pour intervenir dans l'intérêt général. Les faibles cherchent à se soustraire aux violences en se donnant des protecteurs nouveaux et la justice territoriale fait place à la justice personnelle. Celle-ci, du reste, se montre sous des aspects multiples suivant les rapports différents qui existent entre les personnes. La cour des pairs est au début tantôt la cour des vassaux et tantôt celle des fidèles, suivant que le seigneur la préside comme suzerain féodal en vertu du contrat de fief, ou comme *princeps* en vertu d'une sorte de souveraineté (p. 245). A cette époque, le justicier n'a pas juridiction sur tous les hommes qui habitent son territoire, mais seulement sur des catégories de personnes à raison des rapports de dépendance et de protection qui les unissent à lui. Ces personnes sont les chevaliers ou vassaux, les fidèles ou les censitaires, les membres de la *familia*, les préposés ou officiers de tout rang, les clercs, enfin des justiciables soumis à une protection spéciale tels que pauvres, veuves et étrangers. — Hâtons-nous de dire que les abus résultant du fractionnement de la justice personnelle ne tardèrent pas à amener sa reconstitution comme justice territoriale.

De même que la justice, les autres services publics (guerre, police, impôts), tombèrent entre les mains des particuliers à la suite des troubles qui suivirent la chute de la monarchie carlovingienne. Le grand propriétaire, le comte, le baron acquièrent des droits seigneuriaux qui, à l'origine au moins, se distinguent non seulement des droits féodaux ou nés du contrat de fief, mais aussi des droits fonciers ou nés de l'amodiation de la terre (p. 389 et s.). La filiation historique des droits seigneuriaux n'est pas toujours facile à saisir. Les uns naquirent de la convention due au besoin de force protectrice de la part des faibles; la surprise et la violence engendrèrent les autres. Mais partout les abus se firent sentir. L'absence d'un pouvoir central encourageait l'anarchie et empêchait l'équilibre de s'établir dans la Société française des xe et xie siècles où la force primait trop souvent le droit. Les grands s'étaient substitués au roi comme protecteurs de la masse du peuple; mais ils auraient eu besoin à leur tour d'être tenus en échec. Or, tant que la puissance de la royauté ne fut pas reconstituée, les humbles, manants ou vilains, ne purent opposer que des résistances vaines aux prétentions des seigneurs. « L'histoire de ces résistances, dit M. Flach, n'est pas assez connue. Nous n'envisageons d'ordinaire le moyen âge que d'un seul point de vue, celui des rédacteurs de chartes et de chroniques — point de vue de propriétaire, de biographe ou de clerc. — Que de fois, parcourant nos chroniques du moyen âge et les archives riches encore de nos vieilles abbayes, n'ai-je pas regretté qu'il ne se soit rencontré au xie ou au xiie siècle un homme assez supérieur à ses contemporains pour s'arracher à ces préoccupations étroites et voir l'humanité. Pourquoi ce silence obstiné sur la condition matérielle et morale des populations rurales et urbaines qui avaient si grand besoin que les seigneurs ecclésiastiques ou laïques pratiquassent réellement à leur égard les préceptes de l'Évangile qu'ils se contentaient trop souvent de faire transcrire machinalement dans le préambule des chartes... » Sans doute on peut regretter, avec l'auteur de ces lignes, que la vie sociale du moyen âge n'ait pas été décrite par un contemporain dans une histoire générale. Mais, aujourd'hui du moins, M. Flach s'est appliqué à reconstituer cette histoire aussi bien qu'on pouvait le faire à l'aide de documents remontant à huit siècles de distance. Ses savants travaux sur un sujet aussi difficile sont destinés à recevoir du public l'accueil le plus favorable. St.

Saint Louis, son gouvernement et sa politique, par Lecoy de la Marche. Tours, Mame, 1887, gr. in-8 de 368 p. — Prix : 3 fr. 40.

Les pages que nous avons ici, écrites par M. Lecoy de la Marche, ne

s'adressant pas plus aux commençants qu'aux purs érudits, sont allégées de l'appareil scientifique dont sont habituellement hérissés les livres où il faut tout prouver, tout discuter. Mais si cet appareil scientifique est absent, la science s'y trouve, et une science du meilleur aloi : tout est exposé et prouvé dans un style élégant, assez rare après tout dans les ouvrages sérieux pour être justement signalé.

Le titre du livre est bien choisi. L'histoire des événements du règne ne tient pas tout le volume ; le roi apparaît, et nous avons ici le tableau vivant, nouveau et très attachant de l'état social au XIIIe siècle. Exposer ainsi ce qui jusqu'à présent n'avait pas été assez montré, c'est répondre aux préoccupations de notre temps, c'est rencontrer à coup sûr, avec des faits curieux, une instruction utile.

Saint Louis fut un réformateur : réformateur de l'administration, de la justice, de l'état militaire, des finances, etc..., et pour nous le faire comprendre, M. Lecoy de la Marche nous donne, ici le tableau de l'administration centrale et de l'administration provinciale, où il présente les grandes ordonnances qui réglèrent les attributions des baillis, l'institution des enquesteurs ; là, il nous expose l'organisation de la justice au XIIIe siècle avec ses tribunaux du premier et du second degré, et aussi avec la juridiction très supérieure du parlement à ses débuts. Saint Louis avait un budget des finances. Était-il en équilibre ? La comptabilité était-elle bien tenue ? Le peuple était-il épuisé par des impôts, et l'État pressurait-il sans merci ? Ce sont là des questions nouvelles, je le répète, pour beaucoup de monde, et cependant bien nécessaires à connaître ; car c'est, comme le dit l'auteur, un critérium qui permet d'apprécier la valeur et la moralité des événements.

L'examen des rapports de saint Louis avec la papauté amène l'examen de sa pragmatique-sanction dont l'auteur montre la fausseté en examinant la forme et le fond de l'acte produit ; il met à néant les prétendues tendances gallicanes du roi, et montre combien ses relations avec les papes furent intimes.

Les chapitres : *Saint Louis et le clergé séculier; Saint Louis et les ordres monastiques; Saint Louis entre la noblesse et les communes; Saint Louis et les classes populaires*, etc., sont remarquables par la richesse des informations puisées à des sources en partie inédites. Comme le dit M. Lecoy de la Marche, la liberté civile existait bien avant la formation des associations communales, puisque la grande majorité du peuple français était libre au XIIe siècle, et la liberté politique se développa en dehors d'elle. Les serfs affranchis au XIIIe siècle possédaient souvent en fait et depuis longtemps la presque totalité des droits civils, et la condition servile n'excluait pas forcément la condition de citoyen. La classe moyenne était en somme dans une situation tout aussi avantageuse là où les communes n'existaient pas, du moins

à partir du règne de saint Louis. Chemin faisant, l'auteur relève les bévues où sont tombés tant d'écrivains, sur les droits de main-morte, de formariage, etc...

L'examen de l'état de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, sous saint Louis, offre des aspects curieux, nouveaux. Le domaine agricole était florissant, le commerce est développé ; les foires sont nombreuses et remplacent, selon le mot de l'auteur, toute proportion gardée, nos expositions modernes ; les détails abondent, et tous ont un extrême intérêt.

On peut juger par ces quelques mots que nous ne sommes pas ici en présence d'un ouvrage de seconde main, mais d'un livre écrit d'après les sources mêmes, la plupart inédites ou peu connues. Comparez les histoires de saint Louis que nous avions entre les mains il y a quelques années, et celles que les érudits comme M. Lecoy de la Marche nous ont données en ces derniers temps, et vous verrez quel vaste champ on a découvert, et comme on sait en tirer parti. La figure de saint Louis grandit toujours, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons puisque c'est le résultat des travaux de l'érudition, mis au service de la vérité. « Dieu, par son exemple, dit M. Lecoy de la Marche, a voulu montrer que l'honnêteté est encore le meilleur programme des gouvernements, et que les grands principes qui régissent la vie privée doivent être aussi la base et la force des États. Jamais prince plus que saint Louis n'appartint et ne se donna plus que lui à son peuple. » C'est le grand enseignement qui se dégage de toute son histoire.

H. DE L'E.

Diane de Poitiers et son temps, par JACQUES D'ARCENAY. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-12 de 255 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a longtemps qu'on a dit que les romans historiques n'étaient ni de l'histoire, ni du roman. Que le genre littéraire soit faux, c'est l'affaire de ceux qui le veulent adopter. Mais du moins ne faudrait-il pas s'en servir pour accréditer les erreurs les plus avérées. L'auteur de *Diane de Poitiers et son temps* est d'autant moins excusable, que la forme de sa composition comporte, au milieu de scènes et de tableaux, des parties d'exposition historique pure, et même des citations de documents. On pourrait donc croire que les faits qu'il affirme sont hors de doute, que les événements et les dates ont été scrupuleusement vérifiés, que les déclamations portent sur des turpitudes morales absolument prouvées. Si le sujet choisi est de ceux qui sont peu à l'honneur de la royauté, est-ce une raison pour répéter des calomnies appuyées sur la seule autorité d'un Bayle ou d'un Michelet?

Mettons donc un peu d'ordre et d'exactitude dans cette biographie de Diane de Poitiers, puisque l'occasion s'en présente, et rectifions quelques-unes des assertions de M. J. d'Arcenay.

Fille aînée de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, Diane vint de bonne heure à la cour en qualité de fille d'honneur de Marguerite de Valois. Née en 1499, elle avait quinze ans à peine quand elle épousa, le 29 mars 1514, Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie. Bien qu'il fût veuf et d'âge plus que mûr, il inspira à sa femme une affection qui ne semble point avoir jamais été troublée. Les Brézé n'étaient pas d'ailleurs d'humeur facile; on sait que le père du grand sénéchal, soupçonnant la fidélité de la propre fille de Charles VII et d'Agnès Sorel, qu'il venait d'épouser, l'avait, sans marchander, tuée de sa propre main. Deux filles naquirent à Diane ; et après la mort de son mari, arrivée le 23 juillet 1531, elle lui fit élever un magnifique tombeau dans la cathédrale de Rouen; elle ne cessa, durant de longues années, de faire des libéralités au chapitre pour perpétuer des services funèbres, et enfin elle porta toute sa vie le deuil, adoptant le blanc et le noir pour ses couleurs. Sa liaison avec Henri II étant tout à fait publique, quelle considération vulgaire l'aurait forcée à faire parade de son chagrin et de ses longs regrets, en mémoire d'un époux qu'elle aurait odieusement trahi? La vérité est qu'elle ne fut pas coupable envers lui. Lorsqu'en 1523 son père, Jean de Saint-Vallier, fut condamné comme complice de la conspiration du connétable de Bourbon, à avoir la tête tranchée en place de Grève, il est très certain que c'est à sa prière et à celle du grand sénéchal, Louis de Brézé, que le roi François Ier accorda au coupable une grâce tardive; mais rien ne peut autoriser à dire que la vie de son père lui fut accordée au prix de « ce qu'elle avait de plus précieux. » Elle était depuis neuf ans à la cour, dans tout l'éclat de sa beauté, exposée chaque jour aux regards d'un roi qui trouvait peu de cruelles. Si sa liaison avec François Ier avait commencé de ce jour, pourquoi aurait-elle cessé si promptement? Comment l'histoire, qui nous tient si exactement au courant des rapports du roi avec la duchesse d'Étampes et tant d'autres, a-t-elle laissé à quelques écrivains huguenots, très postérieurs, le monopole de cette insinuation? Avoir été à la fois la maîtresse du père et du fils, c'est un beau sujet de déclamation; mais, sur ce point encore, les dates concordent mal.

Veuve à trente-deux ans, Diane resta à la cour, mais en quelque sorte dans l'ombre. Le dauphin alors était le fils aîné du roi François, que son père aimait particulièrement et qui mourut en 1536. Jusqu'à cette époque « Monsieur d'Orléans, » né en 1518, ne possédait pas même de maison; on l'avait marié, en 1533, à Catherine de Médicis, qui n'avait qu'une année de moins que lui ; il faisait le désespoir du roi par sa timidité et son peu de vivacité; et il est probable que François Ier lui-meme chercha à le rapprocher de Diane, dans le but de l'amuser et de l'émanciper. En dépit de la différence d'âge, peu sen-

sible alors — puisque tous les contemporains s'accordent à dire qu'aucune femme ne conserva ses charmes si longtemps intacts et que la grande sénéchalle n'avait encore que trente-sept ans, — la liaison devint bientôt aussi vive que durable; et elle ne devait cesser que vingt ans plus tard, à la mort de Henri II.

Comment Diane de Poitiers en usa-t-elle? Elle se montra constamment habile et prudente maîtresse, bien plutôt qu'amante passionnée. Loin de brouiller Catherine et le dauphin, elle chercha à les rapprocher; elle se fit, en quelque sorte, l'institutrice de leurs enfants, n'oubliant pas les siens, qu'elle maria richement, pensant à ses intérêts et se faisant donner les plus beaux apanages; mais encourageant les lettres et les arts, bâtissant des châteaux où elle recevait la cour, organisant des chasses et des tournois, pour plaire à Henri II, ne heurtant personne et se ménageant de puissantes amitiés, en dépit de sa situation si sujette aux envieuses attaques.

Comment cette femme, dont le caractère n'est un secret pour personne, aurait-elle été l'instigatrice de l'infernal complot qui aurait eu pour résultat de donner à François Ier, dès 1538, cette maladie dont il ne serait mort que neuf ans plus tard? Comment Diane aurait-elle connu le mari de la belle Ferronnière, et quel intérêt avait-elle de le pousser à la vengeance? Elle était alors en possession des faveurs du dauphin, elle affermissait sur lui son empire, elle venait de donner sa fille aînée à Robert de la Mark, futur duc de Bouillon, elle travaillait aux embellissements d'Anet : elle pouvait attendre avec patience la fin du règne de la duchesse d'Étampes.

On devait donc, sans chercher le scandale, sans rééditer de vieilles accusations dénuées de preuves, faire une histoire de Diane de Poitiers dont les artistes et les poètes du temps auraient fourni facilement les éléments. On pouvait donner au récit l'allure d'un roman. Mais on aurait évité la scène de séduction royale, à laquelle l'auteur semble avoir tenu autant qu'aux détails sur « l'abcès » de François Ier, ou sur les moyens employés par la duchesse de Valentinois pour conserver sa beauté dans un âge sujet à raillerie. Il nous a semblé utile de protester un peu longuement contre le procédé de composition d'une œuvre qui n'est pas sans talent. Mais nous pensions que les livres de ce genre étaient définitivement condamnés; et il serait vraiment fâcheux, pour la dignité de l'histoire, de les voir revivre.

G. Baguenault de Puchesse.

Un Royaliste libéral en 1789, Jean-Joseph Mounier. *Sa vie politique et ses écrits,* par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon et Nourrit, 1887, gr. in-8 de 344 p. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage de M. de Lanzac de Laborie a pour objet de faire con-

naître la vie politique de Mounier, le président de l'Assemblée constituante dans la journée du 5 octobre 1789. Mounier a souvent passé pour un ardent promoteur des idées révolutionnaires, pour un partisan de la démocratie. C'est là une opinion erronée, qu'il est bon de réfuter. Mounier voulait des réformes, mais légales ; il détestait le désordre et la violence ; il ne croyait pas que le désir général de réformes et de liberté dût dégénérer en licence effrénée. Aussi, quand les 5 et 6 octobre, il vit la populace dicter ses lois à l'Assemblée, envahir le château et ramener à Paris le roi et la reine au milieu des insultes et des outrages, il regretta amèrement d'avoir participé au mouvement révolutionnaire. Il donna, peu après, sa démission de député, et ne se trouvant plus en sûreté en France, se retira à Genève. Il rentra dans sa patrie au commencement du Consulat, et fut successivement préfet d'Ille-et-Vilaine et conseiller d'État. Ses écrits politiques ont une réelle valeur ; ils sont pleins de vues ingénieuses, d'idées justes et modérées ; ils sont rédigés avec finesse et talent. Le livre de M. de Laborie a été fait avec soin ; l'auteur n'a pas épargné ses peines ; il a écrit d'après les sources et n'a laissé rien à glaner après lui. Mais nous nous permettrons de faire à l'auteur une simple remarque. Mounier méritait-il d'être le sujet d'un si gros volume ? Sa vie politique n'a duré que de juillet 1788, époque de l'Assemblée de Vizille en Dauphiné, au 15 novembre 1789, époque de sa démission. Quoique au premier rang parmi les membres les plus distingués de la Constituante, son influence s'est exercée pendant trop peu de temps pour produire des fruits. Aussi pensons-nous que M. de Lanzac de Laborie n'a pas mesuré son travail à l'importance réelle de l'homme. On pourra nous dire qu'un travail bien fait n'est jamais trop considérable et qu'on aurait mauvaise grâce à reprocher à l'auteur d'avoir donné trop de détails. Nous croyons, au contraire, qu'il faut savoir se borner sous peine de tomber dans la minutie, défaut moins grave qu'une trop grande brièveté, mais grave défaut néanmoins.

L. L.

Étude sur l'histoire religieuse de la Révolution française, *d'après des documents originaux et inédits*, par A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. *Depuis la réunion des États-Généraux jusqu'au Directoire.* Paris, A. Colin, 1887, in-12 de xi-424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous un titre plus général, ce livre est à proprement parler, une étude sur l'abbé Grégoire ; publié d'abord dans la *Revue historique,* de M. G. Monod, il a été composé d'après les documents et les papiers de l'évêque constitutionnel de Loir-et-Cher ; il est imprégné de son esprit et fait sur bien des points son apologie. Non pas apologie complète cependant : en Grégoire, M. Gazier a soin de distinguer l'homme

politique du prêtre ; il blâme énergiquement et justement le premier, ou du moins, blâme ses invectives violentes et sa haine brutale contre Louis XVI ; mais le second a son approbation à peu près complète. Et ici il nous est impossible d'être d'accord avec lui. Assurément Grégoire n'a pas été un prêtre scandaleux au point de vue de la morale, comme beaucoup de ses collègues en sacerdoce, et plusieurs de ses collègues en épiscopat constitutionnel. Mais, quoi qu'en dise l'auteur, il n'en a pas moins été en religion un révolté contre l'Église, comme il a été en politique un révolutionnaire ardent. Il ne suffit pas de s'intituler catholique pour l'être. Les paroles ne sont rien sans les actes, et ce n'est pas tout de déclarer qu'on croit ce que croit et enseigne l'Église romaine, si l'on n'est soumis réellement à cette Église et à son chef. Les constitutionnels de 1791, n'en déplaise à M. Gazier, n'étaient pas plus catholiques que les Vieux catholiques de nos jours.

Il nous semble même qu'en certains points, l'auteur se contredit lui-même. Il reproche justement à la Constituante d'avoir fait la constitution civile du clergé ; il lui reproche surtout d'avoir exigé de ce clergé un serment que réprouvait sa conscience, et malgré cela toutes ses louanges sont pour les prêtres assermentés, tout son blâme pour les prêtres réfractaires qui, dit-il, ont refusé de se soumettre aux lois de leur pays. M. Gazier, qui a certainement des sentiments chrétiens, ne sait-il pas qu'en pareil cas, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Un des faits les plus intéressants et les plus solidement établis de cet intéressant ouvrage, c'est la persistance du sentiment religieux dans le peuple français, même aux plus mauvais jours de la Révolution. M. Gazier cite là-dessus des détails et des épisodes très curieux. Où nous nous permettrons de différer d'opinion avec lui, c'est quand il prétend que cette persévérance dans la foi est due au clergé constitutionnel. Ce clergé, bien peu nombreux, en somme, avait donné en trop de circonstances, malgré d'honorables exceptions, d'assez tristes exemples; les chiffres même cités par l'auteur, et certains faits racontés par lui, comme la translation des offices du dimanche au décadi à Saint-Aignan, l'attestent surabondamment. Et nous estimons que le métropolitain constitutionnel de Toulouse, Sermet, était plus dans le vrai, lorsqu'il écrivait à Grégoire en 1795 : « Lors de la Révolution, on vit à Toulouse sur cent catholiques, soixante, au moins, tourner le dos aux évêques et prêtres constitutionnels, et ceux-là ont tenu bon dans la foi. Sur les quarante autres, il faut compter au moins vingt-cinq apostats ; restent donc quinze de notre bord. De notre bord ? Je me trompe, il faut les subdiviser encore. Sur ces quinze, il y en a dix et peut-être douze très indifférents pour Cléphas ou pour Apollo, et qui ne tiennent qu'à la foi de leurs pères, quel qu'en soit le ministre. Serez-vous surpris après cela que nous n'ayons encore

ici aucune église ouverte, et que tout le service se fasse en chambre? Les anticonstitutionnels seuls font foule et chantent à tue-tête. » Et il ajoutait : « On a beau dire ; jamais sans le concours du pape, nous n'aurons la paix intérieure. » Sermet voyait juste : c'était là, en effet, que devait aboutir l'essai de constitution civile du clergé, et c'en a été la moralité. M. DE LA ROCHETERIE.

Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés, sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, par JEAN KAULEK. Tome I. Année 1792. Paris, Alcan, 1886, in-8 de x-520 p. — Prix : 15 fr. (*Inventaire analytique des archives du ministère des Affaires étrangères.*)

Cette publication forme le second volume de l'*Inventaire analytique des Archives du ministère des Affaires étrangères*. Elle débute par les instructions remises à Barthélemy par le ministre Delessart, le 22 janvier 1792, lorsqu'il remplaça Vérac comme ambassadeur en Suisse. Sa mission était difficile : les cantons suisses étaient mécontents de la France et de sa politique, surtout les cantons aristocratiques qui étaient les plus nombreux et les plus puissants ; l'affaire des régiments suisses et de leur licenciement, la crainte des idées nouvelles, les menées hostiles des émigrés, les excitations imprudentes et subversives de quelques révolutionnaires français, tout cela avait indisposé la plus grande partie de la nation qui craignait que la France ne voulût changer la forme du gouvernement. A son arrivée, Barthélemy rencontra beaucoup de mauvais vouloir ; il ne put s'installer à Soleure, résidence habituelle des ambassadeurs français, et dut passer quelque temps à voyager en Suisse ; il réussit enfin à être reconnu officiellement. Le commencement du volume est rempli des négociations relatives à cette affaire et au licenciement des régiments suisses. Les événements du 10 août et les massacres de septembre, où tant d'officiers et de soldats suisses trouvèrent la mort, viennent bientôt donner singulièrement d'intérêt aux lettres de Barthélemy et à celles que lui écrit le ministre Lebrun. Il faut lire surtout le précis sommaire des événements du 10 août que ce dernier envoie à l'ambassadeur, pour qu'il puisse « répondre à toutes les calomnies » et justifier le gouvernement auprès des cantons ; quoique le ministre le qualifie de « très exact, » c'est une œuvre de haute fantaisie, bonne néanmoins à consulter. A mesure que l'année s'avance, les événements deviennent plus graves ; l'occupation de l'évêché de Bâle et la menace d'un semblable traitement pour Genève suscitent à Barthélemy de nouvelles difficultés, dont il se tire à son honneur. C'était d'ailleurs un diplomate habile, qui connaissait bien l'Europe et qui avait été formé par une longue carrière dans diverses ambassades. — La méthode adoptée par la Commission des archives di-

plomatiques est la publication *in extenso* ou par extrait des documents importants et l'analyse de tous les autres. Chaque dépêche, avec les pièces jointes, a donc au moins une mention dans le volume, qu'une table détaillée complète utilement. L. LECESTRE.

Georges Cadoudal et la Chouannerie, par son neveu GEORGES DE CADOUDAL, ancien conseiller général du Morbihan, ancien rédacteur de *l'Union*; ouvrage orné d'un portrait et accompagné d'une carte. Paris, Plon et Nourrit, 1887, gr. in-8 de XII-476 p. — Prix : 8 fr.

M. Edmond Biré présente aujourd'hui au public la biographie, ou plutôt la réhabilitation de Georges Cadoudal, écrite par son neveu, que la mort a empêché de publier ce livre auquel il venait de mettre la dernière main. Réhabiliter Georges, c'est là une chose difficile ; car il faut convenir qu'il est assez maltraité par la plupart des historiens. M. de Cadoudal y est-il parvenu ? Nous ne le croyons pas, parce qu'à notre avis, il n'y a pas de réhabilitation à faire. La chouannerie, juste et légitime dans sa cause première, ne le fut pas dans ses effets ; elle ressemble plus à un brigandage organisé qu'à une guerre réelle, et on ne peut la comparer à la guerre de Vendée, révolte légitime d'un peuple tout entier pour la sauvegarde de sa foi. Les Vendéens forment une véritable armée, livrent des batailles, attaquent des villes importantes, résistent ouvertement aux forces régulières des républicains ; les chouans ne se composent que de petites troupes isolées sous des chefs indépendants ; un beau jour, ils partent de chez eux, de nuit, pour faire un coup de main et rentrent bientôt après reprendre leurs occupations ; leurs exploits consistent en attaque de convois ou de petits postes, en surprise de bourgades isolées pour enlever la caisse du percepteur ou fusiller le curé constitutionnel. Car les chouans, malheureusement, se sont souillés de crimes que l'humanité réprouve, et que la loi du Christ, dont ils se disaient les champions, défend absolument. M. de Cadoudal ne dissimule pas que les chouans n'aient souvent massacré leurs prisonniers, pillé les caisses publiques et fusillé des fonctionnaires républicains et des prêtres jureurs ; mais il les excuse en disant que c'était en représailles des atrocités commises par les bleus ; c'est une excuse dont nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier la valeur. — Or, qu'était Georges ? Un chouan, que son courage, sa force étonnante, son énergie et son habileté avaient fait choisir pour chef par ses compagnons. Aussi a-t-il tous leurs défauts : il est violent, emporté, rusé, et malgré les années qu'il passa au collège de Vannes, il manque d'éducation première, et sa nature inculte le rend l'esclave de la première impression. Il n'est pas plus fidèle aux traités que les républicains eux-mêmes, auxquels il reproche de ne pas les exécuter ; ainsi, après celui de juin 1796, qui stipulait la

reddition des armes, il ne fit livrer à Hoche que des munitions avariées, des canons et des fusils dont on ne pouvait se servir, tandis qu'il faisait cacher soigneusement les armes en bon état. Les chouans avaient donc, par leur caractère, leur organisation et leurs coups de main, l'apparence de troupes de brigands, et l'on comprend que les émigrés débarqués à Quiberon aient montré pour eux une défiance, et, disons le mot, une malveillance, exagérée sans doute, mais excusable. Un trait qui montre bien l'esprit qui régnait parmi les chouans et même parmi leurs chefs, c'est l'attentat de la rue Saint-Nicaise, exécuté par Saint-Régeant, un des lieutenants de Georges, envoyé par lui à Paris pour préparer un coup de main qui devait aboutir à l'enlèvement du premier consul. Il semble bien établi par M. de Cadoudal que Georges ne prit aucune part à cet attentat, et que Saint-Régeant agit sans le consulter; nous l'admettons d'autant plus volontiers, que ce crime à froid semble répugner au caractère, d'ailleurs loyal, de Georges ; autre chose est de tuer dans l'excitation qui suit un combat ou de disposer une machine infernale pour faire sauter un chef d'État au coin d'une rue ; mais le projet d'enlèvement, réellement conçu par Georges celui-là, est-il donc aussi légitime qu'on semble le croire ? A notre avis, il faut s'en tenir à peu près sur Georges à l'appréciation généralement courante. Ce fut un chef de partisans hardi, entreprenant, énergique, mais rien qu'un partisan ; il se laissa aller à des excès condamnables, et, si l'attentat contre Bonaparte ne doit pas lui être imputé, du moins on ne peut lui accorder le caractère d'un héros chevaleresque.

Quant au livre lui-même de M. de Cadoudal, ce que nous venons de dire de Georges et des chouans ne retire rien à sa valeur ; il est fort intéressant et contient beaucoup de détails curieux, puisés par l'auteur dans des souvenirs ou des papiers de famille. On le lit avec plaisir et même avec fruit, si l'on veut bien faire la part des sympathies bien naturelles de l'auteur pour son héros.

L. L.

Les Français en Afrique. *Récits militaires*, par E. Perret, ancien capitaine de zouaves. Paris, Bloud et Barral (1886), 2 vol. in-8 de IX-483 et 484 p., ornés de huit portraits. — Prix : 10 fr.

Ce n'est pas une histoire méthodique de la conquête de l'Algérie par les Français qu'a prétendu écrire M. E. Perret, bien que ses *Récits militaires* s'étendent sur toute la période comprise entre 1848 et 1886; c'est plutôt un livre d'or de l'armée d'Afrique, où l'auteur s'applique à mettre en relief les grandes figures des généraux et les héroïques faits d'armes des plus modestes soldats, sans oublier les martyrs de la foi chrétienne. Un des grands mérites de cet ouvrage est, en effet, de

célébrer avec un égal enthousiasme les sentiments patriotiques et les convictions religieuses. M. Perret n'a pas de peine à faire ressortir les services rendus à la cause de la civilisation par le clergé séculier ou régulier; mais il déplore qu'on ne lui ait pas laissé plus de liberté d'action, convaincu que, du moins parmi les Kabyles, il aurait pu hâter l'œuvre d'assimilation et préparer des Français en faisant des chrétiens. A ce point de vue, les ineptes et étroites jalousies de la bureaucratie ont eu les plus déplorables conséquences. Parmi les causes qui ont aussi retardé la colonisation de l'Algérie, l'auteur cite en première ligne les révolutions de la métropole et les changements fréquents de gouverneurs, qui en étaient la conséquence; les débats parlementaires ont eu également une influence désastreuse, paralysant les efforts de nos généraux et dévoilant aux yeux de nos adversaires les hésitations et les faiblesses de notre politique. Bien que militaire et conservateur, M. Perret est d'avis que la conquête achevée, au régime militaire il convenait de substituer l'administration civile, plus apte à se vouer au développement de la colonisation, mais il déplore qu'on ait procédé par à-coups, en sautant d'un bond du général Chanzy à M. Albert Grévy, dont le choix n'était pas heureux. Les éditeurs ont cru devoir protester par une note contre cette adhésion, en principe, au système de l'administration civile; nous croyons que les réserves faites par l'auteur suffisaient à expliquer sa pensée : les gouverneurs civils peuvent avoir du bon, à condition d'être convenablement choisis, et il n'est pas contestable que la colonisation de l'Algérie a progressé beaucoup plus rapidement depuis dix ans que pendant les quarante années précédentes. Il ne faut pas se laisser aveugler par l'esprit de parti au point de méconnaître les résultats acquis.

M. Perret professe, d'ailleurs, la plus sincère admiration pour les généraux qui se sont formés à cette rude école des campagnes d'Afrique. En première ligne, il place naturellement les princes d'Orléans et surtout le duc d'Aumale, dont il fait remarquer la noble abnégation quand il dut résigner son commandement à la nouvelle de la Révolution de 1848. La chevaleresque figure du maréchal de Mac-Mahon lui inspire presque autant d'enthousiasme, et il va peut-être un peu trop loin dans l'apologie de sa conduite politique, pendant sa présidence de la République. En revanche, il ne nous paraît pas avoir donné assez de relief à la personnalité du maréchal de Bourmont; après s'être étendu avec complaisance sur l'habileté des dispositions concertées entre les administrations de la guerre et de la marine, il glisse rapidement sur le fait même de la prise d'Alger. Par contre, les deux sièges de Constantine et celui de l'oasis de Zaatcha sont magistralement décrits. Mais c'est surtout dans les épisodes héroïques ou burlesques qu'excelle M. Perret; il faut convenir que cette abondance

de menus faits et d'actes sublimes, mais peu connus, facilite singulièrement la lecture de ces deux volumes qui, plus solennels ou plus méthodiques, n'auraient pu s'adresser qu'à un public assez restreint; tels quels, au contraire, ils intéresseront tout le monde, et feront du bien à beaucoup. Quelques pages, à la fin de l'ouvrage, sont consacrées à des considérations générales sur la Tunisie et le Maroc, que M. Perret traite en dépendances naturelles de l'Algérie.

COMTE DE BIZEMONT.

Essais sur l'organisation et la juridiction municipales au moyen âge. *Étude spéciale de conflits de juridiction dans la région du nord et de l'est de la France*, par HENRY PAUFFIN, avocat, docteur en droit. Paris, E. Thorin, 1886, in-8 de IX-298 p. — Prix : 7 fr. 50.

Rechercher quelles ont été les causes du développement que prirent au XIe siècle et dans les siècles suivants les libertés communales ou municipales et qui les fit briller d'un assez vif éclat ; quelles ont été les formes de ce phénomène ; quels ont été ses résultats : tel est le triple but qu'a poursuivi M. Pauffin. Pour mieux approfondir son sujet, il a limité son champ d'étude aux régions du nord et de l'est de la France; pour le détailler, il l'a divisé en deux parties, comprenant l'une et l'autre trois chapitres, la première ayant trait aux sources du mouvement communal ; — à la révolution communale; à la politique des Capétiens, de la féodalité et de l'Église ; — à l'administration municipale ; à la décadence des communes et à ses causes ; — la seconde étant consacrée à la justice municipale; — aux conflits de juridiction et à leurs causes;— à une étude de quelques conflits de juridiction.

De ces deux parties, précédées d'une table des matières et d'un court avant-propos et suivies d'une table des principaux noms propres et d'un index bibliographique, la seconde nous semble la meilleure, sans contredit, dans la portion tout au moins qui est relative aux conflits de juridiction.

La première, en effet, a le tort de n'avoir pas été élaborée à l'aide d'un recours direct aux sources originales elles-mêmes. Son auteur s'en est visiblement tenu aux ouvrages de seconde main. Mais ce n'est pas tout : elle ne donne même pas un résumé exact et complet des faits dûment constatés depuis Augustin Thierry jusqu'aux travaux publiés dans ces dernières années. Elle est de plus entachée de certaines erreurs, que nous voudrions pouvoir attribuer à des incorrections typographiques; mais leur persistance nous permet de concevoir des doutes sérieux sur ce point. — Si, par exemple, M. Pauffin s'est réellement servi de l'*Histoire de Bruges*, de Gheldolf, pourquoi laisser partout tronquer ce nom et imprimer Gueldof ou Gheldof ? Pareillement, si au lieu de ne les citer que d'après autrui, il a réellement recouru par lui-

même aux livres allemands, qu'il signale sur le moyen âge, pourquoi n'avoir jamais appelé ce moyen âge de son vrai nom germanique qui est *Mittelalter* et non *Mittelhalter* ? Enfin, ce qui est plus grave, il commet de fréquentes confusions, lorsqu'il expose les origines du mouvement communal ; outre qu'il attribue à la guilde une importance absolument exagérée, il ne nous montre pas comment la justice est parvenue aux communes, il ne manque guère moins de précision, lorsqu'il nous entretient de la propagation des chartes de communes, fort rares, du reste, avant le XIIe siècle. Il n'est pas exact, par exemple, d'écrire, comme il le fait (p. 39 et 42), que celle de Saint-Quentin ait servi de modèle à Laon, à Corbie, à Roye, à Beauvais ; il l'a fait, du reste, remonter à l'année 943, alors qu'elle n'est pas antérieure à l'an 1080 ; il est vrai que, d'après lui, « l'histoire de la ville de Saint-Quentin..... nous montre cette cité possédant un maïeur dès 987. » Mais, ce prétendu maïeur n'est autre qu'un « maire, » intendant rural de l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Ile. Enfin, dernière observation, le patron de Rèims se nomme saint Remi et non saint Rémi, comme il a le tort, commun avec beaucoup d'autres, de l'indiquer toujours. Si l'auteur s'était reporté au Polyptique de son abbaye, que Guérard a publié en 1850, il aurait évité cette faute extraordinairement répandue. Au demeurant, Dom Marlot, qu'il cite, et auquel, par conséquent, il doit s'être reporté, et P. Tarbé (1° *Trésors des Églises de Reins ;* 2° *Reims, Essai sur ses rues et ses monuments*), qu'il ne cite pas et qu'il ne connaît point peut-être, ne la commettent pas. — Aussi bien, pour ces différentes causes, estimons-nous que, si l'on tient à posséder des notions exactes sur le sujet abordé par M. Pauffin, le mieux sera encore d'en revenir à l'excellent livre de M. Luchaire sur les *Institutions capétiennes*, en attendant la suite des grands travaux de MM. Flach et Glasson.

Si M. Pauffin n'a pas su résumer les œuvres de ses devanciers et profiter de leurs recherches, avec une intelligence très exercée des institutions du moyen âge, du moins a-t-il été plus heureux dans la partie de son livre qu'il a consacrée à une étude sur les conflits de juridiction, et qui comprend tout un quart du volume. Il y rapporte certains épisodes de l'histoire municipale à cette époque remplis d'attrait. D'ailleurs, il a eu pleinement raison de s'attacher d'une façon spéciale à ces conflits et de nous en indiquer l'origine. C'est la partie la plus instructive de son œuvre. Il nous montre la justice communale concourant à de fréquentes reprises avec la justice royale ou seigneuriale, pour des cas ou des lieux réservés, avec la justice ecclésiastique, qui prétendait s'arroger la compétence à raison de la qualité des personnes ou des matières religieuses. L'exercice concurrent de ces justices rivales donnait lieu à des conflits incessants, surtout en matière criminelle ; on revendiquait les accusés ; on allait même jusqu'à revendi-

quer les cadavres! Et les débats étaient d'autant plus acerbes, que les profits de la justice avaient plus d'importance. Les empiètements commis par leurs agents faisaient encourir des amendes aux communes. Pour animer ces observations sur l'ensemble du sujet, M. Pauffin décrit en détail les démêlés entre l'échevinage et l'archevêché de Reims, les agitations de même nature qui se produisirent dans la commune de Provins, les luttes de la commune de Sens avec l'abbaye de Saint-Pierre. Il y a là des tableaux composés avec autant d'art que de distinction, et qui ont le privilège trop rare d'intéresser en instruisant.

X.

Cahiers des doléances du tiers état du pays d'Agenais aux États-généraux (1588, 1614, 1649, 1789). *Textes accompagnés de notes et de commentaires*, par G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne. (Extrait de la *Revue de l'Agenais*). Paris, A. Picard, 1885, in-8 de vii-193 p.— Prix : 6 fr.

Ville libre et barons. *Essai sur les limites de la juridiction d'Agen, etc*, par le même. Paris, A. Picard, 1886, in-8 de xvi-264 p. — Prix : 6 fr.

La première de ces deux publications, la moins longue, est en réalité la plus importante, celle du moins qui offre l'intérêt le plus général. Grâce aux rapprochements qu'ils permettent d'établir, les textes réunis et commentés par M. Tholin peuvent être utiles, non seulement aux historiens de l'Agenais, mais à quiconque a pris pour objet de ses études l'histoire d'une ancienne province française. Rien n'est plus varié, ni plus instructif que ces programmes de réformes, rédigés à chaque nouvelle convocation des États-généraux, et résumant sous une forme précise les doléances, les vœux, et aussi la condition matérielle et morale des trois ordres du royaume. En ce qui concerne l'Agenais, on n'a pas conservé de « cahiers » antérieurs aux États de Blois (1588), mais à partir de cette date on n'a pas de lacune à regretter. On doit même remarquer qu'une convocation adressée aux trois Ordres, en 1649, au début de la Fronde, et demeurée sans effet, leur réunion n'ayant jamais eu lieu, provoqua la rédaction de remontrances fort développées et fort curieuses.

Le commentaire de M. Tholin est sobre, clair ; les conclusions qu'il tire des documents mis par lui sous les yeux du lecteur formulées avec une prudence qu'on serait parfois tenté de trouver excessive, si une extrême réserve n'était pas en somme le premier devoir de l'historien, condamné à ne jamais savoir « le tout de rien. » Le seul reproche que l'on puisse adresser à l'auteur c'est d'avoir trop fidèlement conservé à son travail sa forme première. Il n'a évidemment pas fait grand effort pour relier entre eux les articles qu'il a publiés pendant deux années consécutives dans la *Revue de l'Agenais*. Pourquoi s'est-il contenté d'une simple esquisse et a-t-il renoncé à nous donner le

tableau d'ensemble qu'il eût pu composer de main de maître? Il s'en explique quelque part, fort modestement, mais ses excuses sont mauvaises et la modestie était ici hors de saison.

— *Ville libre et barons* est un titre qui a l'inconvénient de n'être compris qu'après la lecture du livre dont il devrait de prime abord donner une idée nette. Il est vrai qu'un sous-titre fort long, si long que j'ai renoncé à le transcrire en entier, est plus explicite et plus clair. Détermination des limites de l'ancienne juridiction d'Agen, condition des habitants de cette zone privilégiée, situation des paroisses qui, par suite de circonstances diverses, notamment à la faveur de la guerre de Cent ans, en avaient été démembrées et rattachées à des juridictions seigneuriales, telles sont les principales questions traitées par M. Tholin dans ce petit volume de 154 pages, déduction faite des pièces justificatives et des appendices. Cette deuxième publication se recommande par les mêmes qualités que la première : érudition sûre, sagacité dans l'interprétation des textes, style toujours clair et parfois non dépourvu d'agrément. Personne ne lira sans plaisir la dernière partie de l'ouvrage où sont retracées avec beaucoup de vie les phases d'un long et retentissant procès comme la féodalité « rentière » du XVIIIe siècle, en lutte avec des communautés rurales, en provoqua à plus d'une reprise. Celui qu'analyse M. Tholin offre ceci de piquant qu'il fut gagné par la famille d'Aiguillon plaidant contre ses tenanciers. Or, c'était le duc d'Aiguillon qui, dans la nuit du 4 août 1789, devait prendre l'initiative des résolutions généreuses qui ont rendu cette date mémorable.

Ajouterai-je maintenant qu'il est bon d'être de l'Agenais pour trouver ce livre intéressant d'un bout à l'autre? Ce reproche, si c'en est un, peut être adressé à toute étude d'histoire locale, et l'on a rarement la bonne fortune de rencontrer des monographies qui aient la valeur de celles que compose M. Tholin. R. D.

L'Église et l'État en Angleterre, *depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours,* par ALBERT DU BOYS. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1887, in-16 de VII-415 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'importante question des rapports de l'Église et de l'État préoccupe assez vivement les esprits pour qu'on lise avec le plus grand intérêt le travail de M. Albert du Boys. Cette question est partout à l'ordre du jour, et les principaux gouvernements de l'Europe s'efforcent de la résoudre ; mais défiants ou mal intentionnés, ils ne s'avancent qu'avec de grandes hésitations sur un terrain qui ne leur est pas familier. L'Église défend son indépendance en France; elle la revendique en Italie et en Allemagne; en Angleterre, le catholicisme fait des progrès. M. Albert

du Boys a voulu nous retracer les principales luttes que l'Église a dû soutenir dans ce dernier pays contre l'autorité royale depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours. Les revendications du pouvoir spirituel sont personnifiées dans trois archevêques de Cantorbéry, dont les noms resteront à jamais célèbres : Lanfranc, saint Anselme et saint Thomas Becket. La lutte entre l'autorité de l'archevêque et celle du roi n'eut pas au début l'animosité qui la caractérisa plus tard. Guillaume le Conquérant admettait jusqu'à un certain point l'exercice du pouvoir spirituel et cherchait à donner à ses actes de violence contre les évêques saxons, qu'il voulait déposséder, l'apparence de la légalité; il leur faisait intenter régulièrement des procès canoniques et « presque toujours, dit M. Albert du Boys, il y avait quelque fondement aux griefs soulevés contre ces prélats saxons. » Il n'hésita pas à demander au pape d'approuver canoniquement la nomination des évêques et des abbés normands qu'il mettait à la tête des diocèses et des monastères d'Angleterre, et Lanfranc devint un « médiateur conciliant et habile entre l'État et l'Église. » Malheureusement, le fils du conquérant, Guillaume le Roux, ne garda pas les mêmes ménagements et ne voulut reconnaître d'autre loi que sa volonté propre. La lutte s'accentue alors, et saint Anselme, « archevêque de Cantorbéry par la contrainte, » défend vigoureusement les prérogatives et les biens de son Église. Le roi porte un regard d'envie sur les possessions des évêques et détient sans motif les revenus de plusieurs sièges : « Laissez, s'il vous plaît, leurs biens aux églises, » lui dit saint Anselme. C'est alors une guerre presque sans trêve entre les deux pouvoirs; tandis que Anselme reconnaît comme pape Urbain II, auquel on opposait Guibert de Ravenne, Guillaume le Roux l'accuse d'avoir manqué à la déférence qu'il lui devait en contractant ce lien d'obédience spirituelle envers un pape non encore reconnu par le roi d'Angleterre (p. 100). Mais en cette matière le pieux archevêque n'admettait pas l'ingérence de la royauté. Rien ne put le faire revenir sur sa décision, malgré l'abandon de la plupart des évêques. C'est inspiré par ce sentiment d'indépendance, nécessaire à l'exercice du pouvoir spirituel, qu'il refusa de recevoir du nouveau roi Henri Ier l'investiture de son archevêché.

L'histoire de saint Thomas Becket, le troisième défenseur des prérogatives ecclésiastiques en Angleterre, remplit une bonne partie du livre de M. Albert du Boys. On trouverait peut-être certains détails dans le chapitre, d'ailleurs fort intéressant, consacré à Thomas Becket, chancelier et homme d'État, qui ne rentrent pas absolument dans le cadre de cet ouvrage. Thomas Becket devint archevêque de Cantorbéry et primat d'Angleterre à l'instigation de Henri II lui-même, qui espérait dominer l'Église de son royaume en faisant conférer cette haute dignité à son chancelier. Mais le nouveau primat comprit qu'il

avait besoin d'une liberté plus grande pour remplir ses nouvelles fonctions, et il se démit de son office de chancelier, au grand mécontentement du roi. Nous ne pouvons rappeler ici tous les démêlés qu'il eut à soutenir dans la suite contre Henri II; il faut parcourir l'ouvrage de M. Albert du Boys pour s'en rendre un compte exact. L'auteur a su en effet nous peindre avec une rigoureuse impartialité la vie du grand martyr de la liberté religieuse, montrer les heureuses transformations qui s'opérèrent dans sa conduite et l'énergie dont il ne cessa jamais de faire preuve jusqu'au jour où le poignard des assassins vint le frapper au pied même de l'autel de sa cathédrale. Mais sa mort affermit puissamment l'indépendance spirituelle de l'Église, qu'il avait si vaillamment défendue. M. Albert du Boys, après avoir consacré quelques pages au cardinal Fisher, évêque de Rochester, qui, trois siècles et demi plus tard, versa son sang pour la même cause, étudie dans deux chapitres l'anglicanisme considéré comme religion d'État et la question agraire en Irlande, question qui, ainsi que le reconnaît l'auteur, ne se rattache pas directement aux rapports de l'Église et de l'État. M. Albert du Boys a mis en pleine lumière les vices constitutifs de l'anglicanisme et montré combien sont fragiles les bases sur lesquelles il repose. C'était la conclusion naturelle de son travail. ACH. LE VAVASSEUR.

L'Archéologie égyptienne, par G. MASPÉRO. Paris, Quantin, 1887, in-8 de 318 p., avec 299 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est l'un des plus achevés de l'intéressante collection de manuels qui composent la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Nul n'était mieux préparé que l'auteur à l'écrire ; plusieurs années de séjour en Égypte, comme directeur du Musée de Boulaq et des fouilles archéologiques dans la vallée du Nil, ont achevé de donner à M. Maspéro l'autorité indiscutée que tous lui reconnaissent en archéologie égyptienne ; on doit donc lui savoir gré de ne pas se confiner exclusivement dans le domaine de l'érudition et d'écrire aussi quelques livres à la portée des élèves et du public curieux du passé artistique de l'humanité. Ici, du moins, c'est sans réserve que nous pouvons le louer ; les monuments ne sont d'aucun parti ; ils s'imposent à tous, et nous n'avons pas à noter, dans *l'Archéologie égyptienne*, certaines appréciations qui témoignent, ailleurs, que l'auteur de l'*Histoire ancienne de l'Orient* partage des idées professées par une école très hardie dans sa critique.

Le premier chapitre, qui traite de l'architecture civile et militaire des anciens Égyptiens, nous paraît être le plus important du livre. Jusqu'ici les historiens de l'art égyptien avaient cru qu'il n'était pas possible de reconstituer autrement qu'à l'aide des peintures et des bas-

reliefs antiques, les habitations privées et les forteresses contemporaines des Pharaons. M. Maspéro nous montre, contrairement à l'opinion accréditée, que peu de pays ont conservé, autant que les Égyptiens, des débris de leur architecture civile ; la moitié de l'ancienne Thèbes subsiste encore ; l'emplacement de Memphis est semé de buttes formées par les ruines, en assez bon état, des maisons privées ; à Sân, à Tell-Basta, on pourrait lever le plan des cités saïte et ptolémaïque; les greniers de Pithom serviraient presque encore, au besoin, à l'emmagasinement du blé. Aussi, est-ce avec le plus vif intérêt que nous écoutons M. Maspéro nous racontant et nous montrant par d'excellents dessins dus à M. Faucher-Gudin, comment vivaient dans leurs fermes les vieux fellahs égyptiens, comment les Pharaons fortifiaient les forteresses de leur empire, quels étaient les travaux publics qui avaient pour but de régulariser le cours bienfaisant du Nil.

Si les chapitres suivants sont moins originaux, ils ne bénéficient pas moins de l'expérience archéologique de l'auteur. L'un concerne l'architecture religieuse, le temple et sa décoration, les tombeaux de tout genre : mastabas, pyramides, hypogées ; celui qui est consacré à la peinture et à la sculpture renferme une très habile reproduction d'une vingtaine de chefs-d'œuvre qui resteront à jamais célèbres dans l'histoire générale de l'art, à côté des plus belles œuvres grecques ; signalons aussi une analyse délicate et précise des procédés techniques du dessin et de l'application des couleurs chez les Égyptiens. M. Maspéro l'a traité avec plus de développement qu'on pourrait s'y attendre au premier abord, dans un aussi court volume ; il a trait aux arts industriels, c'est-à-dire à toutes les œuvres enfantées avec les métaux, le bois, l'ivoire, le verre, la terre cuite, les matières textiles. Selon nous, M. Maspéro a eu raison d'insister, comme il l'a fait, sur cet intéressant sujet qu'on a tort, parfois, d'appeler la petite archéologie. Il y aurait un gros livre à écrire sur ces bijoux, ces meubles, ces tapisseries, ces amulettes de tout genre qu'on a trop négligés jusqu'à ce jour, l'attention étant presque exclusivement attirée par ces gigantesques temples ou tombeaux de l'empire des Pharaons que l'on admirera tant qu'il y aura des hommes.

J. DE MALMY.

Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance, par VICTOR GAY, ancien architecte du Gouvernement. Tome I. A. GUY. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1887, in-8 de 806 p. — Prix : 45 fr.

Nous n'avons pas à faire connaître à nos lecteurs le *Glossaire archéologique* de M. Victor Gay : ils ont été tenus au courant de cette publication au fur et à mesure de l'apparition de chaque nouveau fascicule : nous voulons seulement leur annoncer aujourd'hui l'apparition du

cinquième fascicule qui termine le premier volume, et leur signaler à nouveau l'importance de ce grand ouvrage, qui sera encore mieux apprécié du public savant, maintenant qu'il peut se présenter à lui, non en fascicules fragmentaires, mais en un volume complet. Ce qui constitue la valeur de ce glossaire, qui est le fruit d'une vaste érudition et de longues années de travail, c'est que tous les renseignements qu'on y trouve sont puisés aux sources originales : ce n'est donc pas l'opinion d'un archéologue sur tel ou tel point de l'archéologie du moyen âge et de la Renaissance que l'on trouvera ici ; l'opinion d'un archéologue, si savant soit-il, est toujours plus au moins sujette à caution. Aussi M. Gay s'efface-t-il derrière les documents et les textes et c'est à eux qu'il laisse le soin de définir, de décrire et de représenter les objets sur lesquels le lecteur veut être renseigné. Sans doute, l'auteur fait suivre chaque mot d'une définition, descriptive ou historique, dont la rédaction est son œuvre; mais ce texte, placé au seuil de chaque mot, comme une lumière destinée à éclairer le lecteur dans son étude, n'est qu'un résumé, une synthèse des témoignages qui suivent, et il est aussi facile au premier venu d'en contrôler l'exactitude, au besoin de le rectifier. Les témoignages, soit écrits, soit figurés, réunis sous chaque mot du glossaire, sont très nombreux, choisis avec le plus grand soin et toujours scrupuleusement empruntés aux sources, ce qui suffirait à faire du *Glossaire* un recueil des plus précieux. Dans cette accumulation de témoignages, on peut suivre les changements de significations des mots, les modifications des objets. Suivant les époques et les lieux, leur valeur, leur provenance, on peut se rendre compte, en un mot, de toutes les circonstances de leur histoire. Si j'ajoute que la plupart des figures publiées ici d'après les documents contemporains sont inédites, on appréciera encore davantage la valeur et l'importance de cette œuvre qui ouvre en quelque sorte aux archéologues de nombreux trésors ignorés. Cinq mille mots expliqués et commentés par plus de trente mille textes originaux et d'innombrables gravures relatives aux arts de la paix et de la guerre, aux mœurs, au costume, aux usages religieux et aux croyances de la période qui s'étend de l'époque carolingienne à la Renaissance, tel est en quelques mots le bilan de cette publication qui fait honneur à l'érudition française. Nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs.

P. Talon.

Souvenirs et visions, par le vicomte E.-M. de Vogüé. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-12 de IV-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre attachant et instructif tout ensemble. Quoiqu'il se compose d'écrits publiés à diverses époques, sur des sujets fort dissemblables, il a toute la fraîcheur d'un bouquet de fleurs nouvelle-

ment cueillies. Pour ma part, l'intérêt qu'il excitait en moi, à mesure que j'avançais dans la lecture, m'a empêché de quitter le volume avant de l'avoir achevé. L'élégance du style n'est pas le seul attrait de ces pages; à côté du brillant écrivain apparaît le penseur et l'historien. L'auteur a l'habitude, en décrivant un paysage, en racontant un fait, d'y mêler un peu de philosophie, ou de jeter un regard sur le passé. Aussi voulait-il intituler le volume : *L'Histoire en voyage*, comme si l'élément historique était le lien invisible des diverses parties. Ce qui est certain, c'est qu'il nous fait faire une excursion des plus intéressantes dans trois parties du monde, et qu'il serait difficile d'avoir un meilleur guide, soit qu'il nous conduise en Égypte ou au Mexique, soit qu'il nous promène en Suisse, ou à travers les pays slaves. La première étude : *Mariette-bey en Égypte*, n'est pas seulement une biographie de l'illustre égyptologue, type d'un vrai savant, nature originale, rude en apparence et pourtant sympathique; c'est encore un aperçu substantiel des études hiéroglyphiques des découvertes inattendues, qui ont à jamais rendu célèbre le nom de cet amoureux passionné de la science des anciens Égyptiens. Les efforts inouïs au prix desquels le monde des Pharaons nous a été révélé laissent dans l'âme le double sentiment d'une admiration profonde et d'une ardente émulation. — Dans le *Cortez en Mexique*, M. de Vogüé donne une analyse rapide d'un livre rare et curieux : la *Véridique Histoire de la conquête de la nouvelle Espagne*, par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, le Joinville de Cortez et l'un des conquérants. L'analyse se restreint à la période la plus émouvante, le moment solennel de la rencontre des deux races. L'élément historique domine ici à l'exclusion de tout autre. Il abonde moins dans l'article suivant : *Prague et les Bohémiens*. Les appréciations de l'auteur sur les Bohémiens sont parfaitement justes; il voit se réaliser en eux ce phénomène extraordinaire, l'opération par laquelle une nationalité oubliée se retrouve, se ressaisit et se dégage. Il montre sous son vrai jour le culte grandissant envers Jean Huss et les illusions des panslavistes de Moscou, qui voudraient faire de cet hérésiarque une incarnation de toutes les idées et de toutes les vertus slaves. On peut leur appliquer le mot employé à propos des Génevois : « Ils sont plus dévots à la patrie qu'à l'Évangile » (p. 106). Ce mot est cité dans le *Jubilé de la Réformation, à Genève* (1885), où l'on trouve maintes considérations judicieuses qu'on pourrait également adresser aux églises orientales séparées de Rome.

La Russie occupe la seconde, la plus considérable partie du livre; ici, le lecteur est conduit d'abord à l'exposition de Moscou de 1882; de là dans la steppe de Donetz, pays des Cosaques, et enfin en Crimée, l'Italie russe. Les principales productions d'art russe ayant été exposées et admirées à Paris, en 1878, on se sent, en lisant les *Souvenirs* de

M. de Vogüé, en pays de connaissance; les noms des peintres Semiradski, Jacobi, Aïvazovski, Bogolabov, Répine, Kouldji, du sculpteur Antokolski, etc., rappellent de délicieux moments passés devant leurs œuvres. L'auteur donne des éloges mérités à Kramskoï, portraitiste de premier ordre, frappé, il y a quelques semaines, de mort subite. Mais il les prodigue à M. Véreschaguine, « peintre de l'Orient par excellence, talent le plus vigoureux et le plus original qui se soit produit jusqu'ici dans l'art russe. » Il le compare à Wagner, créateur d'une musique à part, et à M. Léon Tolstoï; volontiers il l'appellerait peintre « nihiliste, » prenant ce mot, non pas dans son acception politique, mais dans le sens philosophique, dans le sens où il l'attribue à Gustave Flaubert, ainsi qu'à l'auteur de *Guerre et Paix*.

M. de Vogüé a surtout en vue de faire ressortir l'étonnante métamorphose qui s'est produite dans le domaine des arts et de l'industrie nationales et que l'exposition de Moscou nous a révélée. Le parallèle qu'il établit entre les œuvres d'art et celles des lettres rend encore plus saisissante l'existence en Russie des deux courants bien distincts, des deux types bien caractérisés, l'un nouveau, l'autre ancien. Cette scission se reproduit dans toutes les manifestations de la vie russe; nulle part, cependant, l'auteur ne l'a comprise mieux que dans la steppe cosaque du Donetz.

Tel est, en substance, le contenu de *Souvenirs et visions*, que tout le monde lira avec plaisir. L'auteur a visité, en personne, les pays où nous sommes invités à le suivre, excepté le Mexique, dont il ne retrace, du reste, que le passé bien éloigné. Quant à la Russie, il y a séjourné de longues années, l'a étudiée attentivement et en parle en parfaite connaissance de cause.

J'aurais seulement quelques observations à faire au sujet de l'Église de Basile-le-Bienheureux, que l'éminent auteur me semble juger bien sévèrement (p. 137). Mais cela demanderait plus de place qu'il ne m'en reste, et d'ailleurs j'ai déjà traité ce point controversé, il y a dix ans, et je me répéterais nécessairement. Je me bornerai à signaler qu'au lieu de beffroi d'Ivan « le Terrible » (p. 137), il fallait mettre Ivan « le Grand » (*Vélikoï*), et que l'église de Zvénigorod a été bâtie, non à la fin du XIIIe siècle (p. 186), mais bien à celle du XIVe, puisque, suivant les annales du pays, la ville a été saccagée et brûlée, en 1382, par les Mongols. Quand on n'a que de semblables taches à relever dans un ouvrage, elles n'en font que mieux ressortir le mérite.

F. Martinov.

Svensk boktryckeri-historia (1483-1883) *med inledande allmän öfversigt,* af G.-E. KLEMMING och J.-G. NORDIN. Stockholm, P.-A. Norstedt et Söner, 1885, in-8 de 654 p. — Prix : 15 fr.

Études sur la bibliographie elzévirienne, *basées sur l'ouvrage « Les Elzevier » de M. Alph. Willems,* par le Dr G. BERGHMAN, avec 470 fig. Stockholm, imp. Ivar Hæggström, 1885, in-8 de 112 p. (tiré à 100 ex.).

La bibliographie est fort en honneur en Suède : la preuve en est dans les nombreux et savants travaux de M. Klemming, conservateur en chef de la bibliothèque de Stockholm, sur les incunables, l'ancienne littérature populaire et l'hagiographie suédoise. L'histoire de l'imprimerie dans la péninsule scandinave n'avait encore tenté personne ; MM. Klemming et Nordin, à l'occasion du quatrième centenaire de l'introduction de cet art en Suède, se sont mis à l'œuvre, et nous ont apporté un travail neuf, consciencieux, complet.

Après avoir brièvement retracé les péripéties de l'histoire de l'imprimerie dans les pays européens (Allemagne, Italie, France, Suisse, Pays-Bas, Angleterre, etc.), d'après les travaux les plus récents et les recherches de B. Lorch (Wien, 1882), ces auteurs ont pris l'histoire de la typographie suédoise depuis son origine jusqu'à l'époque actuelle. Les premiers imprimeurs connus établis à Stockholm furent Barthélemy Gothan et Jean Snell, qui exercèrent la même année (1483) et publièrent à quelques mois de distance, le premier une *Vita siue legenda cum miraculis domine Katherine sancte memorie filie sancte Birgitte de regno Suecie*, l'autre un *Dialogus creaturarum moralizatus.* Ensuite on trouve Jean Fabri vers 1495 : nom bien connu dans l'histoire de la typographie. Un Jean Fabri imprime à Turin en 1474-1482 ; un Jean Fabri imprime à Lyon en 1485-1494. Y a-t-il quelques rapports de famille entre ces différents homonymes ? Doit-on voir là un pérégrinant à la manière des Le Rouge et des Gothan même ? Nul n'a pu encore éclaircir la question. Puis, comme dans tous les autres pays, les couvents ne tardèrent pas à accepter la nouvelle invention et à en profiter largement. De même que Cluny eut ses presses dès 1493, le monastère suédois de Vadstena eut les siennes en 1495.

Les seuls incunables suédois sortent donc de ces ateliers typographiques : en effet, l'imprimerie pénétra successivement, mais postérieurement, à Upsal (1510), où l'on trouvera plus tard (1525) un Barthélemy Fabri (peut-être fils de Jean), à Söderköping (1511), à Kalmar (1626), à Abo (1638), à Goteborg (1647), à Lund (1663). Presque toujours l'art nouveau s'introduisit par l'influence du clergé et des évêques, ou à la suite des universités. Aussi ne doit-on pas s'étonner que les premières productions typographiques aient été presque exclusivement hagiographiques et religieuses. Chaque description est accompagnée de reproductions très soignées, de fac-similés des colophons et des

marques d'imprimeurs : il faut féliciter les auteurs d'avoir su donner à leur livre un aspect élégant et sévère, digne du talent qu'ils y ont su déployer. Leurs recherches sur le XVIIe et le XVIIIe siècle, bien que plus longues, étaient plus faciles ; les archives du royaume leur ont servi de guide sûr et leur ont permis de laisser le champ moins libre aux hypothèses ultérieures. Les souverains ont, en Suède, protégé toujours le développement de l'imprimerie, et les règlements royaux promulgués à cet égard sont des plus intéressants. MM. Klemming et Nordin ont poursuivi leur travail jusqu'en 1883, et ce n'est pas l'une des moindres utilités de leur publication, d'avoir réuni dans un même volume tant de renseignements divers, et d'avoir publié sur l'état de l'art typographique en Suède des données statistiques qu'on pourra toujours consulter avec fruit.

Un autre érudit suédois a pris rang parmi les elzéviriographes. Après le consciencieux et érudit ouvrage de M. Willems, il semblait qu'on ne pouvait plus rien apprendre de nouveau sur les Elzévier, leurs officines et leurs impressions. Le présent travail complémentaire de M. Berghman prouvera le contraire. Il est, du reste, composé avec un soin scrupuleux. Aidé par de nombreux voyages et une importante collection particulière, M. Berghman a su tirer un excellent parti des ornements typographiques et des fleurons employés par les Elzévier : ce qui lui a permis de trancher de réelles difficultés et d'ajouter à l'énumération dressée par M. Willems quelques indications précieuses, au point de vue bibliographique. C'est surtout dans les collections de la Bibliothèque royale de Stockholm, de la bibliothèque particulière de Finspong et dans sa propre collection d'amateur, que l'auteur a puisé les éléments de ses recherches; et il a fait œuvre très utile en signalant les erreurs ou omissions de ses prédécesseurs. Les 470 figures (vignettes, culs-de-lampe, lettres grises) qui accompagnent le livre, la liste des lettres grises des deux ateliers typographiques de Leyde et d'Amsterdam, en appendice, enfin le luxe et le petit nombre du tirage feront en même temps de ce volume une rareté bibliographique, complément indispensable de l'ouvrage de M. Willems. M. Berghman a droit aux félicitations unanimes de ceux qui prennent intérêt à l'histoire de l'imprimerie. H. STEIN.

BULLETIN

Pensées d'une croyante, par MARIE JENNA. Paris, Poussielgue, 1887, in-32 de 119 p. — Prix : 1 fr.

Sous ce titre, Mme Marie Jenna, connue de nos lecteurs par des livres honnêtes et quelques recueils de poésie qui ne manquent pas d'un certain charme pénétrant et doux, nous donne un recueil de pensées détachées,

groupées sous les rubriques suivantes : *Dans la joie, Dans la tristesse, Dans le calme, Jailli de l'Évangile, Fragments.* En règle générale, et sauf les exceptions commandées par le génie, je n'aime pas beaucoup les recueils de pensées, qui me rappellent malgré moi *l'Art d'accommoder les restes.* Il ne m'en coûte pas pourtant de reconnaître que dans le recueil de Mme Jenna, à côté de pensées banales ou d'autres un peu précieuses, il y a quelques trouvailles charmantes et quelques maximes bien vraies et bien frappées. A mon avis, les deux dernières parties contiennent ce qu'il y a de meilleur dans le livre. Il y a du talent, du charme, de l'émotion, de la poésie et surtout une foi ardente dans ces pensées qui sont susceptibles d'éveiller d'excellents sentiments dans les âmes chrétiennes; c'est donc une lecture qui mérite d'être recommandée. P. TALON.

Journal d'un philosophe, par LUCIEN ARRÉAT. Paris, Alcan, 1887, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous forme de correspondance entre deux anciens camarades de collège, le philosophe Sabin et le sceptique Marcellin, correspondance encadrée dans un petit roman intime et calme qui se termine par un mariage, M. Lucien Arréat nous expose ses idées sur l'égalité, l'éducation de la jeunesse, le pessimisme, le socialisme, la littérature contemporaine, l'art, le roman documentaire, l'esprit comique, la sensation esthétique, le génie des femmes, la philosophie, la science, la religion, *et quibusdam aliis.* L'auteur est un libre-penseur intelligent, sans le moindre fanatisme. Il ne croit pas, mais il a le respect de la foi d'autrui, et, questions philosophiques à part, il y a dans son livre certaines choses très justes, très sensées, parfaitement acceptables. La chimère de l'égalité absolue, caressée par nos démocrates, ne l'aveugle pas, et, à la science utilitaire et froide, il préfère encore la poésie. S'il a quelques pensées trop noires sur Dieu et la Providence, s'il ratiocine à faux, à propos du spiritualisme froid de M. Janet et du positivisme désespérant de M. Littré, il reconnait les immenses bienfaits du sentiment religieux et même les avantages du catéchisme. Il se console des ignominies du roman naturaliste, en relisant une page virile du vieux Corneille, en déclamant de mémoire des vers de Lamartine, en jouant une rêverie de Schumann. Un chapitre de lui tout à fait louable est celui qui a trait à certains livres d'histoire destinés à nos écoles primaires et que l'on veut composer « au point de vue des intérêts populaires. » « Singulière histoire, dit-il, où il ne serait parlé ni d'un Colbert, ni d'un Richelieu, ni d'un Du Guesclin, ni de nos vieilles communes! Singulier peuple où l'on ne compterait plus les hommes qui ont fait de nous un peuple! » Aussi bien dit que pensé. Au fond, le cœur de M. Arréat est chrétien. Son esprit seul s'est trop nourri de Renan et d'Herbert Spencer. F. B.

Le Logement de l'ouvrier et du pauvre. *États-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne, Belgique,* par ARTHUR RAFFALOVITCH. Paris, Guillaumin, 1887, in-12 de 486 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Question des logements d'ouvriers. *Conférence faite à la Société d'économie politique de Lyon,* par Alphonse GOURD. Paris, Pichon, 1887, in-8 de 67 p.

Dans toutes les grandes villes et même dans les villes de second ordre, la question du logement devient très difficile pour l'ouvrier; car le prix des loyers, conséquence de l'élévation du prix des terrains, des matériaux

grevés d'énormes frais d'octroi et aussi de la main-d'œuvre, absorbe souvent presque en entier la grande amélioration réalisée sur les salaires. A un degré inférieur de l'échelle sociale, les pauvres, les déclassés, les vagabonds, les malfaiteurs vivent dans des conditions d'insalubrité et de promiscuité désolantes. Il y a là deux situations également intéressantes, mais qu'il ne faut pas confondre, car les remèdes sont différents. M. Arthur Raffalovitch étudie l'une et l'autre aux États-Unis, en Angleterre, en France et en Allemagne. Les chapitres relatifs à ce dernier pays sont très neufs. Jusqu'à présent rien n'avait été écrit sur le logement de l'ouvrier dans les grandes villes allemandes. La situation est pire encore à Berlin qu'à Paris : elle est aussi triste qu'à Londres. — L'auteur décrit le mal et expose méthodiquement ce qui a été fait pour y remédier par la législation, par les personnes charitables comme M. Peabódy et miss Octavia Hill, à Londres, par les associations fondées sur le principe du « Self Help, » comme les « Buiding Societies » des villes anglaises et de Philadelphie, par des sociétés de patrons comme celle qui a créé à Mulhouse les maisons ouvrières et dont le succès vient de provoquer les calomnies d'un écrivain aux gages de M. de Bismarck, enfin par des spéculateurs avisés qui ont su faire de bonnes affaires en bâtissant des logements ouvriers à bon marché et convenablement établis. Il y a dans cet ordre d'idées des exemples à Londres qu'on ne saurait trop mettre en lumière, car il faut faire appel à toutes les forces sociales pour atténuer le mal. M. Raffalovitch montre qu'il ne faut pas se flatter de voir disparaître jamais les logements misérables. On les détruit sur un point, ils se reforment sur d'autres. C'est la conséquence du paupérisme. Mais la police peut beaucoup en diminuant les foyers de contagion physique et morale, en pourchassant les propriétaires immoraux qui louent des logements inhabitables. Il combat les idées répandues par les socialistes tendant à ce que l'État ou au moins les communes se chargent de satisfaire le « Wohnungs noth, » besoin d'habitation.

Ce livre est certainement le répertoire le plus complet de tout ce qui a été fait pour améliorer le logement du pauvre et de l'ouvrier. Ce sont les documents, peut-on dire, du chaleureux appel de M. Georges Picot : *Un devoir social*. Il vient bien à son heure au moment où la « Société d'Économie sociale » se livre à une enquête sur ce sujet. Il inspirera certainement des hommes de bien et d'initiative pour fonder des Sociétés des divers genres indiqués plus haut ou des entrepreneurs intelligents pour s'occuper de ce genre de constructions.

— La conférence de M. Gourd est devenue une brochure très substantielle digne du savant éditeur des *Chartes coloniales des États-Unis*. Quoiqu'elle soit antérieure au livre de M. Raffalovitch, elle a été faite d'après les mêmes documents, et expose les mêmes faits. Mais elle ne fait pas pour cela double emploi avec lui. La brochure chaleureuse de M. Gourd est faite pour intéresser le public à cette grande question et pour susciter l'action des gens de bien dans cette direction. Ses qualités de style et d'exposition la font lire avec entraînement. Mais les hommes d'initiative qui voudront tenter quelque chose de pratique devront recourir au recueil si complet de documents analysés par M. Raffalovitch. C'est là qu'ils trouveront l'exposé des combinaisons financières qui sont la base nécessaire de toute œuvre de ce genre.

XX.

Madame de Sévigné, par GASTON BOISSIER, de l'Académie française.

Victor Cousin, par JULES SIMON, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1887, 2 vol. in-16 de 167 et 184 p. — Prix : 2 fr. le vol. (*Les Grands Écrivains français*).

La librairie Hachette ne publie pas seulement des éditions savantes. « Les œuvres des grands hommes, dit-elle elle-même, complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement, sur les hauts rayons des bibliothèques. On les aime et on les néglige. » Les grands hommes semblent trop lointains, trop inaccessibles. D'autre part, leurs œuvres complètes effraient le courage, et les notes qui envahissent les pages détournent l'esprit et l'oppriment. Que faire donc? Une collection nouvelle. On y trouvera des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle et qui représentent « un côté original de l'esprit français. » Les livres seront courts, le prix en sera faible. Ils donneront sur les points douteux le dernier état de la science, et par là ils pourront être utiles, même à ceux qui savent. Point d'annotation, parce que le nom des auteurs devra être, pour chaque ouvrage, une garantie suffisante. *Madame de Sévigné* et *Victor Cousin* viennent de paraître.

C'est M. Gaston Boissier qui nous présente « la grande marquise, » et c'est M. Jules Simon qui « exécute » l'illustre philosophe. Nous n'apprenons rien de nouveau sur Mme de Sévigné. Les *Mémoires* de Walckenaer et l'opulente notice que M. Mesnard a placée en tête de l'édition des *Grands Écrivains* ont tout dit sur l'aimable épistolière. M. Boissier n'a donc pas cédé à la tentation de refaire ce qui est si bien fait. Au risque de ne pas rencontrer la nouveauté, il ne s'est préoccupé ni d'appréciations inconnues, ni de citations, qu'on n'ait jamais lues. Il a pris les lettres, les a dégustées et tout simplement il nous en redit la saveur. On ne pouvait choisir méthode plus excellente, ni réussir davantage. — M. Jules Simon, disions-nous tout à l'heure, exécute Victor Cousin; il vaut mieux avancer qu'il le déshabille. O le vilain personnage, le pauvre philosophe, et l'habile écrivain! Quant à M. Jules Simon, personne ne l'ignore, c'est un charme de l'entendre et c'est un charme de le lire.

J. V.

Histoire de la Constitution civile du clergé, *l'Église sous la Terreur et le Directoire (1790-1801)*, par LUDOVIC SCIOUT. Paris, Didot, 1887, in-12 de XV-608 p. — Prix : 6 fr.

On n'a pas oublié le succès de la belle *Histoire de la Constitution civile du clergé*, par M. Ludovic Sciout; les critiques les plus compétents lui ont rendu hommage et le couronnement suprême ne lui a pas manqué : l'Académie française lui a accordé le second grand prix Gobert, et le secrétaire perpétuel, dans son rapport, saluait un « intéressant ouvrage, bien composé et bien écrit, qui, en traitant à fond un sujet délicat, l'a fait sans violence, avec une sage mesure et une louable modération. » Mais les dimensions de l'œuvre, — quatre gros volumes in-octavo, — fruit de longues et laborieuses recherches, pouvaient effrayer un certain nombre de lecteurs. M. L. Sciout a donc bien fait d'en offrir au public un résumé substantiel, condensé en un seul volume in-12. Ceux qui voudront avoir tous les détails les trouveront dans le grand ouvrage; ceux qui se contenteront de la trame principale, de la moelle, pour ainsi dire, l'auront dans ce nouveau volume. L'intérêt du drame n'a pas diminué avec le temps; il semble croître, au contraire, par la similitude des situations. Un éminent historien a remarqué justement que la

Constitution civile du clergé a été la grande faute de la Constituante, la cause principale de ce qu'on a pu nommer la banqueroute de la Révolution; en mettant Louis XVI aux prises avec sa conscience, elle a rendu inutiles ses bonnes intentions, provoqué et aigri le conflit entre le roi et l'Assemblée, empêché la conciliation que souhaitaient tous les modérés, amené la chute de la monarchie, la Terreur et le despotisme. Bien aveugles seraient ceux qui ne verraient pas aujourd'hui que les mêmes causes produiraient les mêmes effets. En tout cas, après avoir lu l'œuvre de M. Sciout ou tout au moins son excellent résumé, leur aveuglement serait sans excuse.

M. DE LA ROCHETERIE.

Impressions de campagne (1870-1871), par H. BEAUNIS, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy. Paris, Alcan, 1887, in-18 de VII-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le docteur Beaunis livre seulement aujourd'hui à la publicité ses impressions sur la campagne de 1870-1871. A seize ans de distance, l'intérêt n'en est pas affaibli, il est même bon de remettre souvent sous nos yeux des événements dont les leçons ne doivent pas être perdues. Un médecin voit la guerre sous son jour le plus douloureux ; les enseignements qu'il en tire ont une gravité qui ne peut échapper au lecteur. Le Dr Beaunis nous fait assister d'abord au siège de Strasbourg ; les épreuves de la population pendant le bombardement, son désespoir lors de la capitulation inspirent une douloureuse estime pour ces vaillants habitants dont l'attachement à la France n'a pu faiblir après seize années d'occupation allemande. De Strasbourg, l'auteur nous transporte sur la Loire. Il y arrive pour assister au combat de Beaune-la-Rolande ; son ambulance divisionnaire s'installe à Juranville et recueille les blessés français et allemands. Mais bientôt l'armée de la Loire est dispersée et les opérations sont reportées dans l'est de la France ; le récit des batailles de Villersexel et d'Héricourt, les douloureuses péripéties de la retraite de l'armée et de son internement en Suisse sont présentés d'une manière saisissante. Le volume se termine par quelques considérations sur le service des ambulances en campagne et sur les diverses blessures du champ de bataille. Ces récits sont à la fois instructifs et intéressants ; malgré une préférence marquée pour le gouvernement républicain, l'auteur se montre en réalité impartial dans ses jugements sur les hommes et les choses ; on peut supposer qu'il n'est pas favorable au sentiment religieux, mais, ainsi qu'il le promet dans son avant-propos, il a écarté tout ce qui peut froisser les susceptibilités religieuses.

Vte A. DE B.

Les Fauteurs de la Commune, par le Solitaire. *MM. Thiers, Louis Blanc.* Paris, Ghio, 1887, in-12 de VI-309 p. — Prix : 3 fr. 50.

La société, dit l'auteur de ce volume, se trouve en ce moment placée entre deux extrêmes, l'individualisme, le capitalisme, l'égoïsme, ou le bourgeoisisme et le communisme, deux expressions sociales qui aboutissent au despotisme. La première organisation (celle du bourgeoisisme) est à la veille de disparaître suivant la commune loi de rajeunissement, de remplacement des éléments initiateurs ; la seconde fait entrevoir l'avenir avec effroi. M. Thiers représente la première, M. Louis Blanc la seconde, leur lien est M. Gambetta, et l'auteur se pose cette question : quelle est la part d'influence morale ou de responsabilité de chacun de ces représentants sociaux opposés dans l'existence actuelle de la vie nationale, et spécialement dans

la Commune de Paris de 1871, qui est le grand fait contemporain contre lequel tous deux furent ligués? Pour y répondre, l'auteur interroge les écrits de l'un et de l'autre, afin de découvrir leur pensée intime. Ces citations prises dans l'*Histoire du consulat et de l'empire*, de Thiers, et dans le *Nouveau-Monde*, de Louis Blanc, sont suivies de réflexions appliquées aux faits de 1871, pleines de boutades ardentes, haineuses, dont le refrain et la conclusion sont que l'avenir est à la République, mais quelle République? Du moins, l'auteur n'est pas pour le communisme, car l'insuccès de la Commune, dit-il, a été amené par le communisme qui venait brouiller toutes les idées. La Commune, voilà la grande idée : c'est elle qui a semé l'informe échantillon que nous possédons de la République. Malheureusement, ajoute-t-il, les départements n'ont pas eu le regard fixé sur Paris pour se lever en même temps que lui ; aussi il déclare que pour ne pas rendre impossible la défense de la liberté, il faut que les départements fassent tout de concert avec Paris. En somme, ce volume est rempli d'idées qui nous paraissent fausses, et nous ne croyons pas qu'il apprenne aucun fait nouveau.

H. DE L'E.

Dans l'attente de la guerre. *Carnet d'un diplomate russe, 1883-1887.* Traduction de SERGE NOSSOF. Paris, Perrin, 1887, in-12 de VIII-318 p. — Prix: 3 fr. 50.

Nous voici en pleine politique contemporaine. Le diplomate russe dont nous trouvons les réflexions consignées au fur et à mesure des événements n'est autre sans doute que l'auteur des lettres si remarquables adressées au *Nord* et à la *Correspondance politique*. Il est franchement partisan d'une alliance entre la Russie et la France pour s'opposer à l'Allemagne. Évidemment, il est obsédé par la pensée que presque toute la presqu'île des Balkans est tombée sous le pouvoir de l'Autriche : il avoue que la Russie a perdu de son influence sur les Balkans, et que « la marche des événements a violé les intérêts de la Russie, dont la légitimité avait été reconnue par toute l'Europe. » L'auteur se plaint vivement de l'arrogance de l'Autriche, du peu de sincérité de l'Allemagne : il fait remarquer que la Russie a toujours cédé, mais il y aura un terme, dit-il. « Il faudra pourtant bien nous décider à commencer la lutte si l'Europe refuse de faire droit à nos revendications aussi justes que modérées. » Et cette lutte sera pour le bien de tous les peuples dont la prospérité est, aux yeux de l'auteur, entravée par l'Allemagne. Aussi, il conclut que « la source des difficultés actuelles n'est pas dans la question bulgare, mais dans le système de la paix armée qui écrase les peuples de l'Europe, et dans la suprématie politique de l'Allemagne unifiée, suprématie dangereuse pour les autres États. » On ne saurait mieux dire. Ce livre très intéressant, plein de renseignements, écrit par un ami de la France et élégamment traduit, met très au courant des agissements et des visées politiques des puissances. Peut-être l'auteur se laisse-t-il entraîner par sa mauvaise humeur contre l'Autriche, et à coup sûr il se méprend s'il croit que « la forme du gouvernement de la France veut que le pouvoir se trouve entre les mains de la majorité de la population laborieuse et amie de la paix. » Que le diplomate examine mieux les choses, qu'il interroge l'histoire, qu'il relise les pages écrites il y a quatre-vingts ans par un ami de la Russie et de la France, le comte J. de Maistre, et il reconnaîtra que si l'alliance des deux pays est aujourd'hui « normale et naturelle, » notre pays, pour tenir cette alliance et retrouver toute sa force, a besoin de revenir à son gouvernement traditionnel, à la monarchie,

qui a tracé ses frontières et a jeté plus d'une fois son épée victorieuse dans les luttes engagées pour la liberté de l'Europe.

H. DE L'E.

Quelques fils de leurs œuvres, par A. NONUS. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-12 de 139 p. — Prix : 0 fr. 75.

Les *Quelques fils de leurs œuvres* dont M. *A. Nonus* (?) nous raconte ici brièvement la vie sont Franklin, l'inventeur du paratonnerre, excellent citoyen, habile physicien, grand moraliste et modèle de vertu; Parmentier, qui fit connaître la pomme de terre et en popularisa l'usage dans notre pays; Oberkampf, le créateur de la manufacture de toiles peintes de Jouy; Jacquard et Philippe de Girard, qui dotèrent l'industrie française, l'un du métier à tisser la soie, l'autre de la machine à tisser le lin; Ternaux, qui rendit tant de sérvices à l'industrie des draps de Sedan et de Louviers, à ce point que Charles Dupin le proclama le plus grand négociant de la France depuis Jacques Cœur; Richard-Lenoir, ou plutôt Richard et Lenoir, qui surent, en matière de tissage et de filage de coton, affranchir la France du tribut qu'elle payait à l'Angleterre; Fulton et Stephenson, inventeurs, l'un du bateau à vapeur, l'autre de la locomotive; enfin René Caillé, l'intrépide explorateur du Sénégal. Tous ces noms rappellent des hommes de travail et de vertu dont l'exemple est bon à mettre sous les yeux de la jeunesse. Quelques gravures agrémentent ce livre qui est une œuvre honnête, mais tout à fait neutre, et qui me paraît écrit un peu trop avec la préoccupation de ne pas contrevenir aux nouveaux règlements scolaires. Est-ce une qualité? Est-ce un défaut? Cela dépend du point de vue auquel on se place.

P. TALON.

Études biographiques, par le comte DE LAMBEL. Paris, Téqui, 1887, in-12 de II-208 p. — Prix : 0 fr. 60.

Nous avons signalé récemment à nos lecteurs la charmante et édifiante biographie d'Ozanam écrite par M. le comte de Lambel; c'est sous la même inspiration, avec le même charme et pour les mêmes lecteurs que sont écrites les *Études biographiques* que nous leur annonçons aujourd'hui. Ces études sont consacrées à des personnages bien différents, mais dont la vie, à des titres divers, peut servir à la fois de leçon et de modèle, je veux dire le cardinal de Cheverus, l'abbé Perreyve et dom Bosco. On sait ce qu'a été le cardinal de Cheverus : tour à tour missionnaire héroïque chez les sauvages, puis évêque de Montauban et archevêque de Bordeaux, il sut faire éclater sur ces théâtres si divers un zèle admirable et d'incomparables vertus; c'est une grande et noble figure. La physionomie de l'abbé Perreyve est à coup sûr une des plus douces et des plus sympathiques de notre temps. On connaît son talent d'écrivain et d'orateur, on connaît moins son ardeur d'apostolat mise durant sa trop courte vie au service de la jeunesse. C'est par là surtout que sa vie a été féconde et mérite de rester comme un exemple à ceux qui se sont donné la même tâche. Quant à dom Bosco, il est si populaire et si connu qu'on devine aisément l'intérêt et le profit que peut offrir l'étude de sa vie aux chrétiens désireux de semer le bien autour d'eux. Ces trois figures sont peintes avec amour, avec fidélité, avec charme dans le petit livre de M. de Lambel, qui a mieux que personne l'expérience du bien. Nous recommandons vivement ce livre qui, répandu dans les œuvres de jeunesse et les écoles, peut y faire germer de nobles pensées et peut-être de grandes vertus.

P. TALON.

Tilly ou la Guerre de Trente ans, de 1618 à 1632, par le comte DE VILLERMONT. Lille et Bruges, Desclée, 1887, in-8 de IV-437 p. — Prix : 4 fr.

La première édition de cet ouvrage, parue il y a plus de dix ans, avait deux volumes et contenait, en appendice, un assez grand nombre de correspondances et de documents inédits. La seconde, qui vient de paraître, n'en a qu'un, et on en a retranché, avec l'appendice, ce qui se rattachait à l'ensemble de la guerre, pour mieux concentrer l'intérêt sur le célèbre général. Ce n'est donc plus au même degré une histoire de la guerre de Trente ans; c'est plus exclusivement une histoire de Tilly. Publié par la Société de Saint-Augustin, débarrassé de son échaffaudage scientifique, et en outre des tables et de tout intitulé des chapitres, ce qui est regrettable, l'ouvrage devient un livre destiné non plus seulement aux historiens, mais à l'ensemble du public. M. le comte de Villermont s'est proposé, dans cette nouvelle édition, de faire connaître au plus grand nombre possible de lecteurs, la véritable figure de ce grand homme de guerre. Il ne se borne pas à retracer ses nombreuses victoires, il le lave d'accusations fausses; il prouve entre autres que l'incendie de Magdebourg ne doit pas lui être attribué (p. 326 et s.); il nous montre surtout en lui le héros chrétien. Peut-être tombe-t-il un peu dans le panégyrique; mais il ne faut pas oublier que les soldats de Tilly l'appelaient « le vieux père, » et que Wallenstein en apprenant sa mort s'écria : « Il n'a jamais eu son pareil. » C. CHARVERIAT.

L'Irlande, la crise agraire et politique, *ses causes, ses dangers, sa solution*, par EMMANUEL FERRÉ. Paris, Perrin, 1887, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr.

Après avoir rappelé succinctement les diverses phases de la domination anglaise en Irlande, M. Emmanuel Ferré soumet à un examen plus attentif les modifications apportées au *Tenant-right* par les bills agraires des vingt-cinq dernières années. Les résultats de ces réformes bien intentionnées ont trompé toutes les espérances : l'Irlande est aussi loin que jamais d'être satisfaite; elle continue à s'agiter, à s'appauvrir, à se dépeupler. M. Ferré établit les causes de ces avortements successifs et se rallie au système proposé par M. Gladstone. Il montre que le rachat des terres par l'État n'est pas une utopie, mais qu'il a été pratiqué avec succès en Bavière, en Autriche et en Russie. Le *home rule*, libéralement accordé aux colonies anglaises, n'est pas moins nécessaire à l'Irlande, si différente de l'Angleterre par son origine, son génie, ses mœurs et sa religion. L'entêtement britannique n'a rien obtenu par une lutte de sept siècles : le cinquante-septième bill de coercition ne réussira pas mieux que les cinquante-six qui l'ont précédé, et l'Angleterre ne tardera pas à comprendre qu'il n'y va pas seulement de son honneur, mais aussi de son intérêt, de rendre l'Irlande aux Irlandais. Cette démonstration, chiffres en mains et de forme très modérée, me semble emporter la conviction pour tout esprit non prévenu. EMM. DE SAINT-ALBIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Daniel RAMÉE, l'architecte qui a restauré la cathédrale de Beauvais et l'archéologue auteur d'importants travaux si appréciés, est mort le 15 septembre, à Paris. Né à Hambourg le 16 mai 1806, il suivit son

père dans un voyage aux États-Unis, puis vint à Paris en 1823 et se livra avec passion à l'étude de l'archéologie. Attaché à la commission des monuments historiques, il a restauré, outre la cathédrale que nous venons de nommer, celles de Noyon et de Senlis, l'église de Rut, Saint-Leu d'Esserent, la paroisse de Roy, Tracy-la-Vue, près Rouen, et la façade du Palais de justice de Beauvais. Il a visité plusieurs fois l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. M. Ramée a écrit quelques brochures et articles politiques et historiques; mais ses principales publications concernent l'architecture et l'archéologie. En voici l'indication : *Cours de dessin* (1840, in-4, avec pl.); — *Manuel de l'histoire générale de l'architecture chez tous les peuples et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge* (1843, 2 vol. in-12. Traduit par l'auteur en anglais et en hollandais, et réimprimé en 1860, 2 vol. in-4); — *Le Moyen Age monumental et archéologique. (Introduction générale)* (1843, in-fol. avec 450 pl.); — *Histoire de l'architecture en France depuis les Romains jusqu'au* XVI*e siècle, avec l'exposition de ses principes généraux* (1845, in-12); — *L'Ornement* (1848, avec pl.); — *Théologie cosmogonique, ou, Reconstitution de l'ancienne et primitive loi* (1853, in-18); — *La Locomotion. Histoire des chars, carrosses, omnibus et voitures de tous genres* (1855, in-12 avec 20 vignettes); — *Monographie du château de Heidelberg, dessinée et gravée par Rodolphe Pfnor, accompagnée d'un texte historique et descriptif* (1859, in-fol. avec 24 pl.); — *Histoire générale de l'architecture* (1860-1862, 2 vol. in-8); — *Action de Jésus sur le monde, ou, Conséquences du christianisme* (1864, in-8); — *Meubles religieux et civils conservés dans les principaux monuments et musées de l'Europe, ou, Choix des reproductions les plus remarquables, spécimens exécutés pendant le cours du moyen âge, de la Renaissance et des règnes de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Dessins par Asselineau* (1864, 2 vol. in-fol. avec 158 pl.); — *La Mort de Jésus. Révélations historiques sur le véritable genre de mort de Jésus; traduites du latin en allemand et de l'allemand en français, d'après le manuscrit d'un Frère de l'Ordre sacré des Esséniens, contemporain de Jésus* (4e édition, 1864, in-8); — *Sculptures décoratives. Motifs d'ornementation recueillis en France, Allemagne, Italie et Espagne dans les plus beaux monuments élevés du* XII*e* au XVII*e siècle. Dessins par Asselineau* (1864, 2 vol. in-fol. avec 164 pl.); — *Le Congrès de Vienne 1814 et 1815. Histoire de l'origine, de l'action et de l'anéantissement des traités de 1815* (1866, in-8); — *Le Palais de l'Exposition universelle au Champ de Mars en 1867* (1867, in-8); — *Dictionnaire général des termes d'architecture en français, allemand, anglais et italien* (1868, in-8); — *Histoire de l'architecture* (nouvelle édition, 1868, in-4); — *Le Plébiscite, ce qu'il a été, ce qu'il doit être* (1870, in-8); — *Le Grand Perturbateur romain. César. Avec un portrait de César tiré du Musée britannique* (1870, in-8); — *L'Architecture et la construction pratiques mises à la portée des gens du monde, des élèves et de tous ceux qui veulent faire bâtir* (2e édition, 1871, in-12); — *La République, son développement dans l'État et dans la société* (1872, in-12); — *Histoire de l'origine des inventions, des découvertes et des institutions humaines* (1875, in-8); — *Précis de l'histoire des Français depuis Clovis jusqu'à la République de 1870* (Tome I, 1880, in-12); — *Histoire générale de l'architecture. Renaissance* (1885, gr. in-8, avec 52 figures); — *Recueil de 200 motifs d'architecture, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours* (1886, in-4 avec 25 pl.). — M. Ramée a traduit en français : *Les Monuments d'architecture, de sculpture et de peinture allemandes*, d'Ernest Forster (1836, in-4); — *L'Ornementation au moyen âge*, de Handeloff (1846, 2 vol. in-4); — *La Serrurerie, ou les Ouvrages, en fer forgé du moyen âge et de la Renaissance*, de Hefner Alteneck (1869, in-fol. avec pl.); — *Les Basiliques chrétiennes de Rome*, de Bunsen (1872, in-fol. avec 50 pl.). Enfin, M. Ramée a publié quelques Mé-

moires dans la *Revue britannique*, dans les *Monuments anciens et modernes*, de M. J. Gailhabaud, dans le *Nouveau Journal des connaissances utiles* et, en 1848, écrit quelques articles politiques dans *Le Peuple*, de M. Proudhon.

— M. Louis DE RONCHAUD, directeur des musées nationaux et de l'école du Louvre, né à Lons-le-Saulnier, en 1816, est mort à Paris, le 28 juillet. M. de Ronchaud a été poète et historien avant de s'adonner à l'étude des beaux-arts et de l'archéologie, auxquels il a consacré ses travaux les plus importants. On a de lui : *Les Heures. Poésies* (1844, in-8) ; — *Phidias, sa vie et ses œuvres* (1861, in-8) ; — *Études d'histoire politique et religieuse* (1873, in-12) ; — *Poèmes dramatiques. Diogène vendu. Les Lesbiennes. Allons à Athènes* (1883, in-12) ; — *La Tapisserie dans l'antiquité. Le Péplos d'Athénée. La Décoration intérieure du Parthénon, restituée d'après un passage d'Euripide* (1884, in-8 illustré) ; — *Au Parthénon* (1886, in-16) ; — *Poèmes de la mort* (1887, in-12). On doit encore à M. Louis de Ronchaud la préface des *Mémoires* et du *Manuscrit de ma mère* de Lamartine ; il a aussi donné de nombreux articles au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Depuis le commencement de 1887, M. Louis de Ronchaud avait pris sous son patronage la *Gazette archéologique*, dont il a confié la direction à MM. E. Molinier et E. Babelon.

— M. Joseph-René MÉNARD, professeur à l'École des arts décoratifs, né à Paris, le 20 février 1827, est mort le 3 juillet. M. Ménard s'était d'abord destiné à la peinture qu'il étudia à l'École des beaux-arts, puis sous la direction de Troyon. Il se livra bientôt exclusivement à la critique esthétique, et fit paraître, outre de nombreux articles insérés dans divers recueils périodiques, plusieurs ouvrages estimés, tels que : *L'Art en Alsace-Lorraine* (1875, in-4 avec gravures) ; — *Entretiens sur la peinture* (1875, in-4 avec 50 eaux-fortes) ; — *La Mythologie dans l'art ancien et moderne, suivie d'un appendice sur les origines de la mythologie, par Eugène Véron* (1876, in-8 avec 823 gravures dont 32 hors texte) ; — *Les Curiosités artistiques de Paris. Guide du promeneur dans les musées, les collections et les édifices* (1878, in-12) ; — *La Vie privée des anciens, dessins d'après les monuments antiques, par Cl. Sauvageot* (1880-1882, 4 vol. gr. in-8) ; — *Histoire artistique du métal. Ouvrage publié sous les auspices de la Société de propagation des livres d'art* (1881, in-4 avec 13 pl. hors texte et 224 gravures) ; — *Le Monde vu par les artistes. Géographie artistique* (1881, in-8 avec 600 gravures et carte) ; — *Histoire des beaux-arts. Art antique. Moyen âge* (2e édit., 1882, 3 vol. in-12) ; — *Histoire des arts décoratifs* (1884, 9 vol. in-16). M. René Ménard a été pendant quelque temps rédacteur en chef de la *Gazette des beaux-arts*, et a collaboré au journal *l'Art*. Il a aussi traité les questions relatives aux beaux-arts dans diverses feuilles politiques, notamment dans la *Paix*, où il rendait compte des expositions du Salon. Enfin, il a publié, en collaboration avec M. L. Ménard, son frère, une nouvelle édition du *Musée de peinture et de sculpture*, de Réveil (1872-1875, 10 vol. in-12).

— M. Georges-Maurice GUIFFREY, né le 16 décembre 1827, à Paris, est mort à Gap, au commencement de septembre. Homme politique peu connu, malgré le rôle actif qu'il joua dans les élections générales de 1869, sénateur républicain des Hautes-Alpes, M. Guiffrey s'est acquis une certaine réputation par la publication de plusieurs textes historiques et littéraires, parmi lesquels nous citerons : *Chronique du roi Françoys, premier de ce nom, publiée pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale* (1860, in-8) ; — *Poème inédit de Jehan Marot* (1860, in-8) ; — *Lettres inédites de Diane de Poitiers* (1865, in-8, avec 3 portraits et fac-similé) ; — *Procès criminel de Jehan de Poytiers, seigneur de Saint-Vallier, publié d'après les manuscrits*

originaux de la Bibliothèque impériale (1867, in-8); — *Notices biographiques sur les trois Marot* (1871, in-8); — *Épistre de Clériande la Romaine à Reginus, son concitoien, translatée de latin en françoys, par Macé de Villebresme, l'ung des gentilzhommes de la chambre du roy. D'après les manuscrits et l'édition gothique de la Bibliothèque nationale* (1875, in-8); — *Œuvres de Clément Marot* (1876-1881, 2 vol. in-8). M. Georges Guiffrey a encore publié et traduit : *La Foire aux vanités* et *le Livre des Snobs*, de Thackeray, (2e édition, 1865, 2 vol. in-12).

— M. Antoine-Louis PARIS, ancien bibliothécaire et archiviste de la ville de Reims, né le 14 août 1802, à Épernay, est mort à Avenay (Marne), au commencement de septembre. On lui doit plusieurs importantes publications relatives, en majeure partie, à la ville de Reims : *Reims pittoresque ancien et moderne* (1836, in-8); — *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims, ou, la Mise en scène du théâtre des confrères de la Passion. Études des mystères et explications historiques* (1843, 2 vol. in-4, avec pl.); — *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims, avec des notices sur les éditions rares, curieuses et singulières, des anecdotes littéraires et la provenance de chaque ouvrage* (1843-1844, 2 vol. in-8); — *Remensiana* (1845); — *Le Livret de la bibliothèque de Reims* (1846, in-8); — *Résumés séculaires de l'histoire du peuple de Dieu, précédés des résumés séculaires de l'histoire universelle antérieure à la vocation d'Abraham* (1852, in-12); — *Les Manuscrits de la bibliothèque du Louvre, brûlés dans la nuit du 23 au 24 mai 1871, sous le règne de la Commune* (1872, in-8); — *Les Papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre. Dépouillement de toutes les pièces qui composaient cette précieuse collection, brûlée dans la nuit du 23 au 24 mai 1871, avec le texte même d'un grand nombre de documents relatifs aux guerres civiles du* XVIe *siècle* (1875, 2 vol. in-8); — *Histoire de l'abbaye d'Avenay* (1879-1880, 2 vol. in-8); — *Le Théâtre à Reims depuis les Romains jusqu'à nos jours* (1885, in-8, avec grav.). M. Louis Paris, qui a dirigé de 1855 à 1877 la revue *le Cabinet historique et héraldique*, a aussi édité : *La Chronique de Reims* (1837, in-8); *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841, in-8); — *Mémoires de Maucroix, chanoine de l'église de Reims* (1842, 2 vol. in-8); — *Les Œuvres de Maucroix* (1854, 2 vol. in-8); — *Essai historique sur la bibliothèque du roi, aujourd'hui bibliothèque impériale*, par Le Prince (nouvelle édition augmentée des *Annales de la bibliothèque*, 1855, in-18); — *L'Impôt du sang, ou, la Noblesse de France sur les champs de bataille*, par J. François d'Hozier (1874-1878, 3 vol. in-8).

—On annonce encore la mort de : M. Paul BOCAGE, né à Paris en 1822, auteur dramatique et romancier, mort à l'âge de 65 ans; — de M. Ernest DE CALONNE, né à Paris en 1822, ancien professeur au lycée Saint-Louis, auteur dramatique, qui laisse plusieurs comédies, entre autres l'*Amour et l'Argent*, comédie en quatre actes et en vers (1877, in-8), mort à l'âge de 65 ans; — de Mme Maria DELCAMBRE, née DE BAULLER, auteur des poésies : *les Craintives* (1854, in-8), *les Deuils de famille* (1857, in-12), etc., qui ont eu une certaine vogue, morte le 5 septembre, à l'âge de 61 ans; — de M. Albert DURUY, né à Paris le 3 janvier 1844, auteur d'une brochure qui fit quelque bruit : *Comment les empires reviennent* (1875, in-8), mort le 12 août à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise); — de M. Ferdinand GAMBON, né à Bourges le 19 mars 1829, qui laisse un ouvrage sur *la Dernière Révolution. Réponse à l'Assemblée souveraine de Versailles* (1872, in-8); — de M. le docteur Jules-Auguste GRASSI, ancien professeur agrégé de l'École de pharmacie de Paris; — de M. Julien HÉNARD, né à Fontainebleau le 11 janvier 1812, architecte, qui laisse un ouvrage sur l'*Architecture à l'École des beaux-arts en 1881. Réponse à M. Ruprich-Robert* (1882, in-8), mort à l'âge de 76 ans; — de M. le

vicomte DE LASTIC-SAINT-JAL, auteur de travaux appréciés des archéologues et des historiens, mort le 22 septembre, à l'âge de 73 ans ; — de M. Lucien PASQUIER, auteur de plusieurs travaux sur les questions électorales, entre autres du *Guide de l'électeur au Sénat* (1876, in-16), mort à l'âge de 42 ans ; — de M. Eugène RÉAUME, né à Paris en 1826, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, qui s'est principalement attaché à faire connaître les œuvres des écrivains du XVIe siècle, auteur d'un grand travail sur *Agrippa d'Aubigné*, mort à Boulogne-sur-Seine ; — de M. Jehan VALTER, ancien rédacteur du *Figaro*, mort le 26 septembre.

— A l'étranger, on signale la mort : de M. Spencer-F. BAIRD, secrétaire de la « Smithsonian Institution, » auteur de plusieurs importants travaux sur les oiseaux de l'Amérique du Nord, mort le 19 août, à 64 ans ; — du jurisconsulte A. VON BRINZ, professeur de droit à l'Université de Münich, mort, dans cette ville, le 14 septembre, âgé de 55 ans ; — d'Achmed FARIS, célèbre poète et littérateur arabe, mort à Constantinople à l'âge de 78 ans ; — du botaniste William FERGUSSON, mort à l'âge de 67 ans ; — du phrénologue américain Orson-S. FOWLER, mort le 18 août, à 78 ans ; — du comte Giovanni GOZZADINI, né à Bologne, en 1810, qui laisse des travaux historiques et archéologiques, mort dans sa villa de Ronzano, près Bologne, le 26 août ; — de Mgr William-Logan HARRIS, né le 4 novembre 1817, auteur d'ouvrages relatifs au droit ecclésiastique, mort à New-York le 2 septembre ; — du général HAYMERLÉ, auteur d'un livre très répandu intitulé : *la Guerre contre la Russie*, mort le 21 septembre à Vienne (Autriche) ; — du Rev. James HILDYARD, qui a publié un volume de sermons et divers recueils ascétiques, mort à Ingoldsby, près Grantham (Lincoln), le 27 août, âgé de 78 ans ; — du botaniste Vincenz KOSTELEZKY, mort à Strakowka, près Prague, le 19 août, dans sa 87e année ; — du romancier danois Thomas LANGE, mort le 25 août à Lingby (Danemark), dans sa 58e année ; — du Dr Ph.-A. MEYROWITZ, connu par ses travaux sur le Talmud, mort à New-Vork, le 19 août, âgé de 77 ans ; — de l'historien VON MÜLINEN, mort à Berne, le 17 août ; — du Rev. Alexandre NAPIER, qui a édité les œuvres théologiques de Barrow et traduit celles d'Auguste Neander, mort à Holkham (Angleterre), le 24 août, âgé de 73 ans ; — du publiciste Johann NORDMANN, mort à Vienne, le 20 août, à l'âge de 68 ans ; — de M. Karl RAU, membre de l'Institut Smithsonien et garde du Musée national, mort à Washington, à 61 ans ; — du Dr J. SCHNATER, directeur du gymnase français de Berlin, mort dans cette ville, le 8 septembre, dans sa 60e année ; — du théologien Ruppert SMOLIK, de l'Ordre des Bénédictins, mort le 22 juillet, à Braunau (Bohême), dans sa 55e année ; — de M. Friedrich-Theodor VON VISCHER, né le 30 juin 1807, à Louisbourg, l'un des plus célèbres professeurs d'esthétique et critique d'art de l'Allemagne, mort à Gmunden (Autriche), le 14 septembre ; — du compositeur VOLKMAR, connu par des travaux sur la musique, mort à Homberg (Hesse), le 27 août, dans sa 75e année ; — de l'auteur dramatique anglais sir Charles YOUNG.

CONGRÈS. — Du 18 au 25 novembre se réunira à Toulouse un Congrès d'architectes méridionaux qui s'occuperont de diverses questions d'art et d'archéologie concernant surtout leur région.

— Le compte rendu de la 16e assemblée générale des catholiques de France tenue du 10 au 15 mai vient de paraître. On y trouvera la brillante allocution de Mgr Mermillod, les éloquents discours de MM. Chesnelong et de Mun sur *la Question sociale*, celui de M. de Belcastel sur l'enseignement, celui du R. P. Félix sur l'importance de la presse, la communication de M. le comte de

Bizemont sur la Société bibliographique, enfin l'intéressant rapport de M. C. Rémont sur l'exécution des vœux et des résolutions de l'Assemblée de 1886. Ce compte rendu, formant un volume de plus de 600 pages, se trouve au secrétariat du Comité catholique de Paris, rue de Grenelle, 35, au prix de 3 fr. 50.

Concours et Prix. — Par décret du 5 septembre, l'Académie des sciences a été autorisée à accepter un legs de vingt mille francs fait par M. C. Fontanne pour la fondation d'un prix triennal qui sera décerné à l'auteur du meilleur ouvrage paléontologique. — M. C. Fontanne a aussi fait don à la Société géologique de France de ses ouvrages et d'une somme de vingt mille francs destinée à la fondation d'un prix qui sera décerné tous les deux ans au meilleur travail stratigraphique.

Droit de propriété littéraire.— Le Sénat et la Chambre des députés ont approuvé la convention de Berne, du 9 septembre 1886, concernant la création d'une Union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques, et le président de la République française a ordonné la mise à exécution de cet acte par décret en date du 12 septembre 1887. La convention de Berne doit être aussi acceptée par l'Angleterre (cf. *Polybiblion*, t. L, p. 176). A Saint-Pétersbourg, M. de Giers, très favorable à ce projet, a demandé qu'on lui fît un rapport complet sur cette question.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 9 septembre, M. Alexandre Bertrand a entretenu l'Académie des découvertes archéologiques faites par M. Baltazzi à Magnésie de Méandre; M. Maspéro a fait ensuite une communication sur les noms de la « Liste de Thoutmès III », qu'on peut rapporter à la Judée. — Le 16 septembre, M. L. Delisle a lu un mémoire intitulé : *les Opérations financières des Templiers*, dans lequel il établit que les Templiers ont eu dans les mains, au moyen âge, la plus grande partie des capitaux de l'Europe. M. Deloche communique ensuite une étude sur les monnaies d'or de Théodebert Ier. — M. Delisle a continué sa lecture dans la séance du 23 septembre. M. Casati a entretenu l'Académie des sarcophages étrusques existant dans les musées d'Italie.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 septembre, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur les anciennes populations agricoles de l'Ile-de-France; M. Charles Huit a achevé son étude sur *la Politique* de Platon. — Le 10 septembre, M. Léon Say a communiqué à l'Académie un certain nombre de lettres inédites adressées à Turgot; M. Arthur Desjardins a lu ensuite un mémoire intitulé : *le Sifflet au théâtre*. — Dans la séance du 24 septembre, M. Chotard a lu un mémoire sur des lettres inédites de Louvois, adressées à M. de Chazerat. M. Alaux a communiqué une étude de psychologie métaphysique sur la sensation.

Les Recueils de fac-similés de l'École des chartes. — Nous avons déjà signalé (t. XLIX, p. 371) la publication d'un *Album paléographique*, par la Société de l'École des chartes; nous croyons utile de faire part à nos lecteurs du jugement qui a été porté sur cet important recueil par un savant paléographe autrichien, M. Th. de Sickel, jugement inséré dans les *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, et résumé dans la dernière livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. M. de Sickel fait le plus grand éloge de l'introduction, rédigée par M. L. Delisle, et donne sur l'ensemble de la publication une appréciation des plus satisfaisantes. L'*Album* comprend la reproduction par l'héliogravure de soixante-sept documents

du Ve au XVIIe siècle. M. de Sickel regrette de trouver dans ce nombre beaucoup plus de textes tirés de manuscrits que de chartes. Cette critique, d'ailleurs légère, ne nous paraît pas fondée. M. de Sickel a suivi jadis, à titre d'auditeur étranger, les cours de notre École des chartes, dont il semble avoir conservé le meilleur souvenir. A cette époque n'a-t-il pas exprimé un regret tout opposé à celui qu'il formule aujourd'hui? N'a-t-il pas été surpris du petit nombre de fac-similés de manuscrits mis à la disposition des élèves? Qu'il examine le *Recueil de fac-similés à l'usage de l'École nationale de chartes*, édité par le libraire Alph. Picard, et il pourra constater que sur 185 documents reproduits dans la première série de ce recueil, 26 seulement sont tirés de manuscrits. L'étude paléographique des manuscrits et des chartes d'une même époque différant notablement, la Société de l'École des chartes a bien fait, à notre avis, d'accorder aux premiers dans son *Album* la place occupée par les chartes dans le *Recueil de fac-similés* du libraire Alph. Picard; de la sorte les deux recueils se compléteront l'un l'autre. Le quatrième fascicule du *Recueil de fac-similés à l'usage de l'École nationale des chartes* vient de paraître et de terminer la 1re série, composée de 100 planches in-fol. en vente au prix de 100 fr. La diplomatique pontificale y est représentée par sept documents, d'un haut intérêt; la diplomatique royale française, par dix-huit pièces; seize chartes proviennent de seigneurs féodaux ou sont relatives à leurs possessions; les autres actes émanent d'officiers publics, de juridictions diverses ou de particuliers. Ajoutons que soixante-neuf pièces sont écrites dans les divers dialectes français, neuf en provençal, neuf en allemand, et les autres en latin.

Fac-similés de manuscrits grecs du XVe et du XVIe siècle. — Voilà une publication (Picard, 1887, in-4) qui intéressera tous ceux qui s'occupent de paléographie grecque et de manuscrits de la Renaissance. Elle est due à M. H. Omont, pour qui l'épithète d'infatigable suffit à peine, tant ses travaux se succèdent avec rapidité. L'auteur a recueilli, à la Bibliothèque nationale, cinquante fac-similés de manuscrits, écrits du commencement du XVe siècle à la fin du XVIe siècle, la plupart en Italie. Les copistes grecs du XVe siècle appartiennent presque tous à ces réfugiés, chassés de leur patrie par l'invasion des Turcs, et dont la présence en Occident contribua si puissamment au développement des études helléniques. Beaucoup portent des noms connus et ont joué un rôle dans le mouvement d'esprit de la Renaissance. La collection et les notices de M. Omont serviront à les faire mieux connaître. Il aurait pu en faire figurer quelques autres, mais l'obligation qu'il s'était imposée de n'emprunter qu'au fonds de Paris ne le lui a pas permis; il laisse d'ailleurs espérer bientôt une collection supplémentaire. — Demandons-lui en passant sur quoi il s'appuie pour faire deux personnages distincts d'Aristobule Apostolidis et d'Arsène Apostolidis, archevêque de Monembasie; nous partageons l'opinion de M. Legrand (*Bibliographie hellénique*), qui identifie les deux copistes; les deux fac-similés donnés ici pourraient, croyons-nous, se rapporter à la même main, à deux époques différentes. — Le choix des textes est fait dans des auteurs de genre divers, anciens et modernes; les pages de titres ou de souscriptions sont choisies le plus souvent possible. Les planches qui intéresseront le plus en France sont consacrées à Georges Hermonyme, de Sparte, Ange Vergèce, Constantin Paléocappa, Jacques Diassorinos, qui ont travaillé à Paris; on verra particulièrement avec curiosité un feuillet du Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale de Fontainebleau, rédigé sous Henri II. Ce beau travail comble une lacune, car les collections de fac-similés grecs

font jusqu'à présent aux écritures de la Renaissance une part insuffisante; il permettra aux bibliothécaires et aux paléographes de reconnaître l'époque, la provenance, la valeur relative de copies anonymes. Ajoutons que le bon marché incroyable de cette publication (12 fr. 50), est dû à un procédé nouveau de reproduction photolithographique, irréprochable comme exactitude et destiné à rendre à la paléographie de grands services; le public est encore redevable à M. Omont de cette heureuse innovation.

Saint Hubert et M. Gaidoz. — Le *Polybiblion* du mois d'août a rendu compte de l'ouvrage si curieux de M. Gaidoz sur *la Rage et saint Hubert*, et nos lecteurs se rappelleront peut-être que nous disions, d'après notre savant collaborateur, que la légende du cerf miraculeux ne semblait pas antérieure au xve siècle. Or, un membre de la Société bibliographique, M. Charles de Gargan, qui a rempli sa villa de Luxembourg et son château de Preisch (Lorraine) d'une quantité d'œuvres d'art et d'objets anciens, possède une plaque de cheminée, une « taque, » comme on dit en Lorraine, portant la date bien lisible de 1370 et représentant saint Hubert à genoux devant le cerf, entre les bois duquel se dresse une croix. Cette plaque, trouvée chez un vieux marchand de ferrailles, est d'une authenticité incontestable. Elle est dans la villa de Luxembourg.

L'Ancienne Université de Bordeaux.— Un membre fort érudit de la Commission des archives municipales de Bordeaux vient de publier un précieux recueil, malheureusement tiré à très petit nombre et non mis dans le commerce, qui mérite d'être signalé à nos lecteurs. Il s'agit d'un fascicule imprimé avec un goût exquis et un luxe de bon aloi, *Statuts et règlements de l'ancienne Université de Bordeaux* (1441-1793), publiés avec préface et notice par H. Barckhausen (Libourne, G. Bouchon, in-4 de LIV-169 p., avec un plan et la reproduction du sceau de l'Université). Les archives de ce corps, institué en 1441 par Eugène IV, ont presque entièrement disparu. M. le professeur Barckhausen, grâce aux indications d'un savant attaché aux archives de la Gironde, M. Roborel de Climens, a pu retrouver dans ce dépôt une précieuse plaquette de 48 p. in-4, dont il n'existe que cet unique exemplaire, *Statuta Universitatis Burdigalæ*, où se trouvent, avec la bulle d'Eugène IV, les règlements primitifs, les *Statuta nova* du 2 mars 1481, et quelques articles ajoutés en 1489, 1491, 1496, 1497, 1538 et 1550. Ces statuts sont fort détaillés et, conformément à la Bulle, ils organisent une Université complète, comprenant cinq Facultés et régie par des constitutions analogues à celles de l'Université de Toulouse. Viennent ensuite par ordre chronologique, cinquante-huit documents divers, lettres-patentes, arrêts du Conseil et du Parlement, décisions académiques modifiant l'organisation de l'Université de Bordeaux. La première pièce est de 1487; ce sont des lettres-patentes de Charles VIII relatives aux privilèges royaux de l'Université. Sous le n° LVII, on trouve des lettres-patentes de Louis XVI « par la grâce de Dieu et par la loy constitutionnelle de l'État, roy des Français », datées du 20 novembre 1789 et accordant la survivance d'une chaire de professeur de médecine à l'Université. Le n° LVIII donne enfin *l'État descriptif et nominatif de l'Université de Bordeaux*, en 1793. C'est au prix de recherches infinies que M. Barckhausen a pu recueillir cet ensemble de documents dispersés dans les archives et la Bibliothèque nationale, dans les archives et la Bibliothèque de Bordeaux, en des fonds très divers des archives de la Gironde. Les textes sont publiés avec la plus rigoureuse exactitude, les sources sont toujours indiquées. L'intérêt de la plupart des documents est considérable pour l'histoire de l'enseignement; c'est une véritable résurrection d'une Université dont les vissicitudes

et les usages étaient restés jusqu'ici inconnus. M. Barckhausen a résumé les données acquises dans une notice un peu sévère, à notre avis, dans ses conclusions, mais très substantielle et très intéressante. Un supplément contenant trois documents d'excellentes tables et un plan des anciennes écoles de droit et de médecine complètent le travail du savant professeur de droit, qui constitue une des plus importantes contributions apportées dans ces dernières années à l'histoire de l'enseignement en France sous l'ancien régime.

Un Correspondant de D. Mabillon et de D. Ruinart. — M. Henri Jadart vient de publier une brochure très intéressante contenant les *Correspondances de Richard-Augustin de La Haye, religieux écossais, curé de Saint-Pierremont, avec D. Mabillon et D. Ruinart (1697-1708). Documents inédits de la Bibliothèque nationale relatifs aux abbayes d'Écosse et à la biographie des Bénédictins.* (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*, mai 1887, gr. in-8 de 16 p.). Les lettres sont précédées d'une excellente notice sur le très peu connu R. A. de La Haye, de famille noble, un de ces émigrants qui suivirent d'Écosse et d'Angleterre la fortune de Jacques Ier ; d'abord chanoine régulier de la congrégation de France, profès de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, il fut envoyé vers 1690 dans la maison que cet Ordre possédait à Reims, puis exerça le ministère paroissial (de 1693 à 1695) à Bergnicourt, de 1695 à 1714 à Saint-Pierremont, berceau de Dom Mabillon. Les cinq lettres qu'il adressa au monastère de Saint-Germain des Prés (les deux premières écrites à Mabillon, les trois autres à Ruinart) sont fort curieuses, surtout les trois dernières qui nous apprennent sur l'illustre créateur de la science de la diplomatique « de nombreuses et touchantes particularités qui ne perdent rien de leur attrait sous la rudesse, parfois très libre, du langage du Frère de La Haye. » Les notes dont M. Jadart a entouré les cinq lettres sont telles que nous pouvions les attendre du savant biographe de D. Mabillon et de D. Ruinart.

Paris. — Nous extrayons les renseignements suivants d'une publication officielle : *Budget rectifié de l'exercice 1888. Explications concernant les réductions de crédits apportées au budget primitif de l'exercice 1888, par le projet de loi rectifié déposé le 5 juillet 1887* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 120 p.). Dans le budget primitif, on avait affecté une somme de 35,850 fr. à l'augmentation des traitements du personnel dans le cas où l'on ouvrirait en tout temps de neuf heures à six heures les portes de la Bibliothèque nationale. Cette somme devait être supprimée dans le budget rectifié, ainsi qu'un crédit de 3,000 fr. demandé pour le chauffage des salles et l'entretien du matériel. Dans sa séance du 26 septembre, la commission du budget a fait subir une réduction de 17,000 fr. sur l'ensemble du chapitre des bibliothèques et archives ; mais, contrairement au projet présenté, elle a augmenté de 30,000 fr. le chapitre concernant le personnel de la Bibliothèque nationale, à la condition que la bibliothèque fût ouverte en été de neuf heures à six heures, et en hiver de neuf heures à la chute du jour. Le crédit relatif à la rédaction du catalogue a été aussi augmenté de 30,000 fr. La commission a voté une réduction de 6,000 fr. sur le chapitre des souscriptions scientifiques et littéraires. Parmi les autres suppressions demandées dans le *Budget rectifié*, notons encore une diminution de 10,000 fr. sur le chapitre concernant le catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques, une diminution de 47,000 fr. sur le chapitre des voyages et missions scientifiques, de 55,000 fr. sur le chapitre relatif à la publication de documents inédits sur l'histoire de France. Le chapitre « lycées nationaux de garçons » supporterait une dimi-

nution de 710,000 fr. ; 150,000 fr. seraient retranchés sur la subvention de l'État pour bourses de l'enseignement secondaire.

— Le Conseil municipal de Paris a voté la création d'une École d'apprentissage des industries du livre : l'impression, la reliure, la gravure, l'enluminure, etc. La nouvelle école sera construite sur les terrains communaux situés boulevard d'Italie.

— Il est question de créer un Musée d'art oriental qui serait annexé au Musée ethnologique de la nouvelle École des langues orientales et où l'on réunirait les sculptures, les boiseries, les armes et autres objets curieux actuellement dispersés dans le musée de la marine, à Paris, et dans ceux de Fontainebleau et de Compiègne.

— *L'Église de Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution* (*1791-1802*), tel est le titre d'une brochure des plus curieuses, de VI-65 p., que vient de publier chez Retaux-Bray, d'après des documents inédits, un de nos plus savants collaborateurs, M. Victor Pierre. L'origine de l'église est racontée ; nous avons le récit de la dispersion des religieux de la rue du Bac, l'analyse de leur déclaration et de l'inventaire qui fut fait des œuvres d'art qu'ils possédaient et notamment des tableaux du Fr. André, de précieux et nouveaux renseignements sur ce peintre de talent. Puis vient l'histoire du culte constitutionnel de 1791 à 1793, celle du sac de l'église au mois de décembre de cette année, enfin les détails les plus curieux sur la restauration hybride du culte, de 1795 à 1802, époque de l'érection canonique de la paroisse, après le concordat. Cette dernière partie de la brochure de M. Victor Pierre est encore plus intéressante que les autres, en raison des informations qu'elle fournit sur une période jusqu'ici très peu connue.

— Il y a eu certes beaucoup de braves guerriers à l'époque de la guerre de Cent ans, et une héroïne, Jeanne d'Arc, mais point de héros, dans toute l'acception du mot. Cependant M. Hannedouche vient de publier dans la *Nouvelle Bibliothèque de vulgarisation*, éditée par la librairie Lecène et Oudin, un petit volume qu'il intitule *les Héros de la guerre de Cent ans* (in-8 de 143 p. et 9 grav.). Nous ne songerions pas à lui reprocher cette étiquette un peu trop pompeuse s'il n'y avait une grande part faite à la légende dans ses portraits d'Eustache de Saint-Pierre, du Grand Ferré, de Ringois et d'Alain Blanchard, et beaucoup d'erreurs matérielles dans les quelques pages consacrées au connétable de Richemont. Robert de Beaumanoir, Du Guesclin, Dunois, La Hire, Saintrailles, les Chabannes, et Coetivy sont de braves et habiles guerriers, et devaient trouver place dans le livre de M. Hannedouche, qui, malheureusement, ne connaît que de mauvais travaux sur le règne de Charles VII, et cite des sources peu sûres.

— M. Ch. Lemire n'a pas craint de revenir sur un sujet qui a fait, l'année dernière, l'objet d'un fort volume publié par M. l'abbé Bossard. Lorsque parut ce dernier ouvrage, la brochure de M. Lemire : *Un maréchal et un connétable de France. Le Barbe-Bleue de la légende et de l'histoire* (Paris, E. Leroux, gr. in-8 de 88 p.), était terminée ; il a pensé qu'il serait utile de vulgariser la physionomie de Gilles de Rais ; laissant dans l'ombre les phases honteuses de la vie du maréchal, il s'est attaché à faire ressortir les causes qui l'ont amené à pratiquer les plus absurdes superstitions et à commettre des crimes infâmes. Le maréchal meurt sur un bûcher, comme Jeanne d'Arc. Quel contraste entre la vie de la libératrice de la France, et celle de ce grand criminel, qui avait pourtant assisté aux exploits de Jeanne, et vécu longtemps près d'elle ! Pourquoi M. Lemire a-t-il voulu grossir sa brochure de quelques pages sur Richemont, tirées d'une édition fautive de la

chronique de Gruel? Cette dernière notice, où les erreurs abondent, n'est pas le résultat d'un travail sérieux.

— Notre collaborateur M. de Puymaigre prépare une nouvelle édition de ses *Vieux auteurs castillans*, depuis si longtemps épuisée. Cette édition, soigneusement revue, sera publiée à la librairie A. Savine, en trois séries : la première, qui contiendra l'*Histoire de la littérature espagnole et de ses rapports avec la littérature française du moyen âge, jusqu'au règne de Don Alfonso le Savant*, paraîtra vers le printemps de 1888.

— Notre collaborateur M. P. de Nolhac va publier un grand travail de bibliographie critique : *la Bibliothèque de Fulvio Orsini. Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance* (Vieweg, gr. in-8 de XVIII-492 p. avec huit fac-similés en héliogravure). — Le même auteur met sous presse un second ouvrage intitulé : *Érasme en Italie, étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Érasme* (Klincksieck, in-8).

— En vérité, il n'y a rien tant qu'un traité de poésie pour ne pas ressembler du tout à une pièce de vers. Qui ne se rappelle cette petite plaquette que l'on mettait jadis entre les mains des élèves de quatrième : la prosodie latine, la muse des plagiaires d'Horace et de Virgile? M. Maxime Formont est-il poète à ses heures? Nous l'ignorons; dans tous les cas, il pourrait le devenir. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette *Théorie de la versification française*, qu'il vient d'exposer dans un article publié dans l'*Instruction publique* (nos du 16 et du 23 juillet). C'est une véritable prosodie française (prosodie intéressante, celle-là), dans laquelle il examine et critique les systèmes de versification de MM. de Banville, de Gramant et Becq de Feuquières, auteurs de traités sur la poésie française. M. Formont possède une connaissance approfondie de toutes les règles, qui, depuis *la Chanson de Roland*, ont mis un frein aux inspirations poétiques des disciples d'Apollon. Que ne passe-t-il bien vite de la théorie à la pratique?

— Nous avons reçu dernièrement le 25e fascicule du *Dictionnaire des Dictionnaires*, publié sous la direction de Mgr P. Guérin; il comprend les mots CANTIUS—CAROLINES. Depuis l'apparition des premières livraisons, le Comité de rédaction s'est adjoint plusieurs collaborateurs éminents, dont le concours aidera puissamment à assurer le succès de cette publication, que nous examinerons en détail, lorsque le tome II sera complet, ce qui ne saurait tarder. Cette encyclopédie est éditée maintenant par la librairie des Imprimeries réunies (13, rue Bonaparte).

— Va prochainement paraître, chez l'éditeur Léon Vanier, un *Petit Glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, par Jacques Plowert (un pseudonyme évidemment). Les termes étranges dont se servent les écrivains « décadents » avec une véritable affectation, ont causé assez d'étonnements pour qu'un dictionnaire de leurs « hardiesses » d'expressions soit devenu indispensable aux lecteurs profanes. Quand ce livre, dont le prix sera de 3 francs et qui aura au moins le mérite de la curiosité, aura paru, nous en entretiendrons nos lecteurs. Son tirage sera, nous assure-t-on, limité à 500 exemplaires.

— A paru au commencement d'octobre le deuxième et dernier fascicule du tome X du *Catalogue général de la librairie française depuis 1840*, par O. Lorenz. Ce tome X comprend les lettres I-Z du catalogue des livres parus de 1876 à 1885. Le tome XI, qui contiendra la table méthodique des ouvrages mentionnés dans les tomes IX et X, est annoncé pour 1888.

— Une fusion vient d'avoir lieu entre la *Gazette géographique et exploration*

et la *Revue française de l'étranger*, chacun de ces recueils conservant d'ailleurs son caractère particulier; la *Gazette géographique* d'hebdomadaire devient mensuelle et paraîtra le 15 de chaque mois; mais ses abonnés recevront le 1er de chaque mois, sans qu'il soit rien changé aux conditions de leur abonnement, la *Revue française de l'étranger*. Les deux périodiques sont dirigés par M. Édouard Marbeau.

— Après quelques mois d'interruption, la *Revue félibréenne* va reparaître, le 15 octobre. Ce recueil mensuel, exclusivement consacré à la littérature provençale, a pour directeur M. Paul Mariéton, et pour collaborateurs les principaux membres du félibrige.

— M. Edmond Stoullig a quitté la direction de la *Revue d'art dramatique*, à laquelle il ne peut plus, écrit-il, conserver le caractère professionnel qu'il s'était efforcé de lui donner jusqu'à ce jour.

ANGOUMOIS. — Le Mémoire de M. le marquis de Nadaillac sur *la Grotte de Montgaudier* (*Charente*), inséré dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, a été tiré à part (Paris, Imp. nationale, in-8 de 8 p. avec figures).

ANJOU. — Mgr Barbier de Montault a fait paraître une brochure intitulée : *l'Arbre de Jessé et la Vie du Christ, vitraux du* XIIIe *siècle à la cathédrale d'Angers* (Angers, Germain, in-8 de 23 p.).

— Le troisième fascicule de la publication de M. Gontard de Launay sur *les Avocats d'Angers de 1250 à 1789*, a récemment paru (Angers, Germain et Grassin, in-8).

— M. G. d'Espinay a extrait de la *Revue de l'Anjou* sa notice sur *le Cercle de Saumur en 1781* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 17 p.).

BRETAGNE. — On a signalé, au commencement d'octobre, la publication du tome II de l'important ouvrage composé par M. H. du Cleuziou : *la France artistique et pittoresque. Bretagne. Le pays de Léon* (in-8, illustré par Th. Busnel).

CHAMPAGNE. — La *Revue de Champagne et de Brie* nous apprend que, sur la demande des autorités rémoises, M. le ministre de l'instruction publique a autorisé le transfert aux Archives de Reims de tous les documents antérieurs à la Révolution concernant cette ville, actuellement conservés aux archives municipales de Châlons. Ces documents comprennent les fonds du collège des Bons-Enfants de l'Université, ceux de l'archevêché, de l'officialité et du chapitre, des collégiales, des paroisses, des abbayes, des couvents et des commanderies. La ville de Reims cèdera en retour des pièces concernant diverses localités voisines.

DAUPHINÉ. — M. Jules Chevalier a récemment édité les *Mémoires du P. Archange de Clermont, de l'Ordre des Frères mineurs récollets, pour servir à l'histoire des huguenots à Romans* (*1547-1570*). Le texte est accompagné de notes (Romans, Sibilat, in-8 de VIII-76 p.).

— M. Jules Ferrand vient de publier un important ouvrage : *Bibliographie du Dauphiné. Histoire de la principauté de Donzère* (Paris, Quantin, in-18 j. de VIII-332 p.).

— M. J. Pilot de Thorey a fait paraître la deuxième série de sa publication sur *les Maisons fortes du Dauphiné;* cette série, qui comprend les *Bâties et maisons du haut et bas Graisivaudan* (Grenoble, Drevet, in-8 de 56 p.), est un extrait du journal *le Dauphiné*.

— M. J. Masse a inséré dans le *Bulletin de l'Académie delphinale* (3e série, tome XXI), un mémoire sur *les Tribunaux de Grenoble pendant les premières années de la Révolution* (*1790-1795*), qui a fait l'objet d'un tirage à part (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 86 p.).

FLANDRE. — Le deuxième fascicule de l'*Histoire du château et de la châtellenie de Douai*, par M. F. Brassart, a récemment paru (Douai, Crépin, in-8); on annonce la publication d'un troisième fascicule qui contiendra les tables des *Preuves*.

FRANCHE-COMTÉ. — M. l'abbé Ch. Blanchot, curé de Vauconcourt (Haute-Saône), vient de publier une monographie sur *la Paroisse de Vauconcourt et les seigneurs du Chastelet* (Montbéliard, imp. P. Hoffmann, in-8 de 47 p.). Composé tant d'après les sources originales qu'à vue de documents déjà imprimés, ce travail est divisé en trois chapitres : 1° *la Paroisse de Vauconcourt au moyen âge ;* 2° *Jean de Chastelet et sa maison ;* 3° *l'Église*. Il eût été désirable qu'une vue de la localité et des ruines du château fût jointe à la brochure; telle qu'elle se présente, néanmoins, elle constitue un aperçu intéressant et suffisant de l'histoire de Vauconcourt et de ses seigneurs.

ILE-DE-FRANCE. — M. l'abbé G. Berriot a composé une monographie du *Village de Nampcelle-la-Cour, canton de Vervins* (*Aisne*) (Laon, imp. de Cortilliot, in-18 de 24 p.). M. l'abbé Berriot, comme M. l'abbé Blanchot, a écrit l'histoire de la paroisse qu'il dessert.

LIMOUSIN. — M. Émile Fage s'occupe, dans une très intéressante brochure, *les Baluze* (Tulle, Crauffon, 1887, gr. in-8 de 109 p.), de trois membres peu connus de la famille Baluze; Antoine de Baluze, cousin germain de l'illustre historien, Jean-Casimir et Étienne, fils d'Antoine. Antoine, auquel tout un chapitre est consacré dans l'*Histoire de Tulle*, est l'auteur d'un recueil intitulé : *Carmina et Epistolæ selectæ*. Il devint un des gentilshommes servants de Louis XIII et accompagna ensuite en Pologne Marie-Louise de Gonzague, femme du roi Ladislas, puis du roi Casimir, auprès de qui il resta en qualité de gentilhomme ordinaire de la Chambre. M. Fage a reproduit (p. 12-15) une note tirée des manuscrits de Baluze (t. CCLI), qui contient l'historique des faits importants auxquels Antoine se trouva mêlé en Pologne. Jean-Casimir, né à Varsovie, le 4 avril 1648, eut pour parrain le roi de Pologne et joua un grand rôle dans sa patrie adoptive, sous le règne de Sobieski. Son frère Étienne alla le rejoindre en Pologne et y occupa des charges importantes. Les excellentes notices de M. Fage sont complétées par un riche appendice qui contient de très importants documents. Le recueil est couronné par un piquant article intitulé *Étienne de Baluze et Mme de Maintenon*, où l'on remarque une lettre de Baluze à la marquise (14 février 1709) et une lettre de Constant d'Aubigné, père de Mme de Maintenon, écrite des prisons de Niort, le 9 mars 1637.

— On a récemment distribué le tome XXXIV des *Bulletins de la Société historique et archéologique du Limousin* (1887). Il contient les importants mémoires suivants : *Les Émaux limousins des musées de Vienne et de Munich*, par M. Alfred Leroux ; *les Émaux champlevés de Limoges au trésor de la cathédrale de Trèves*, par Mgr Barbier de Montault; — *La Châsse émaillée de l'église de Bellac*, par M. l'abbé Arbellot ; — *Chroniqueurs et historiens de la Marche et du Limousin avant la Révolution*, par M. Alfred Leroux; — *Monographie du canton d'Aixe*, par M. l'abbé Lecler ; — *Un mariage à Limoges en 1687*, par M. Louis Guibert ; — *Origine des noms de lieux en Limousin et des provinces limitrophes*, par M. l'abbé Arbellot ; — *Les Croix de Caravaca à l'exposition de Limoges*, par Mgr Barbier de Montault; — *Les environs de Limoges d'après les plans des émailleurs*, par M. Paul Ducourtieux ; — *La Légende de saint Martial dans le bréviaire de la Trinité de Poitiers au XVe siècle*, par Mgr Barbier de Montault ; — *Le Calice des Jacobins de Limoges*, par M. Louis Guibert ; — *Montrol-Senard, la lanterne des morts et les souterrains*, par M. Lorgue ; — *Découvertes faites sur*

l'emplacement de la ville gallo-romaine à Limoges en 1886, par M. Paul Ducourtieux.

LYONNAIS. — M. F. Breghot a publié et annoté le *Livre de raison de Jacques-Charles Dutillieu* (Lyon, imp. de Mougin-Rusand, in-4 de VI-90 p.).

— Les étudiants de Lyon ont été autorisés à fonder dans cette ville une « Association générale des Facultés de l'État de Lyon, société littéraire, scientifique et artistique. » La nouvelle Société vient de publier ses *Statuts* (Lyon, Imprimerie nouvelle, in-8 de 16 p.).

— M. A. Steyert a fait paraître une étude historique et bibliographique intitulée : *la Merveilleuse Histoire de l'esprit qui est apparu aux religieuses de Saint-Pierre, à Lyon, en l'année 1527* (Lyon, imp. de Mougin-Rusand, in-16 de 24 p. et pl.).

MAINE. — M. l'abbé C. Maillard a publié des *Chroniques paroissiales de Maisoncelles* (Laval, Chailland, in-16 de 321 p.), dans lesquelles il retrace l'histoire de cette localité sous l'ancien régime, depuis le 4 août 1789 jusqu'au Concordat, et enfin depuis le rétablissement du culte jusqu'à l'époque contemporaine. Il appartient à nos prêtres catholiques de faire revivre ainsi notre ancienne France, que l'on voudrait si bien faire oublier aujourd'hui. Qu'ils suivent l'exemple qui leur est donné par plusieurs de leurs confrères et nous verrons bientôt dans chaque commune de France, à côté de l'école laïque, gratuite et obligatoire, une autre école qui aura, nous l'espérons, de nombreux élèves : l'école de l'histoire.

— M. R. Triger a raconté, dans une brochure in-8 de 30 p., *Un épisode de l'histoire du Mans au XVIIe siècle, les prisonniers de Rocroy à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, en 1643* (Le Mans, imp. Monnoyer, in-8 de 30 p.).

— Les fascicules III et IV de la *Biographie-Bibliographie*, imprimée chez Fleury et Dangin, à Mamers, viennent de paraître. L'un renferme une notice sur *l'Enlèvement de Françoise Rouillet de Beauchamps (10 juin 1638)* (in-8, p. 53 à 120 de l'ouvrage); l'autre est consacré à *Jean Portier, curé de Saint-Hilaire du Mans, auteur latin* (in-8, p. 121 à 149).

NIVERNAIS. — Le *Cartulaire du prieuré de La Charité-sur-Loire (Nièvre), ordre de Cluni*, a été édité par les soins de M. René de Lespinasse sous les auspices de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts (Nevers, Morin-Boutillier, in-8 de XLIV-483 p. et pl.)

POITOU. — Le tome IV de l'*Histoire générale du Poitou*, par M. le chanoine Auber, historiographe du diocèse de Poitiers, vient de paraître (Fontenay-le-Comte, Gouraud, in-8).

— M. J. Berthelé a fait tirer à part les *Recherches critiques sur trois architectes poitevins de la fin du XIe siècle*, qu'il a publiées dans le *Bulletin monumental* (in-8 de 43 p.).

— M. Alfred Richard vient de publier dans les *Archives historiques du Poitou* le tome Ier de son *Recueil de chartes pour servir à l'histoire de l'abbaye de Saint-Maixent*. L'introduction placée en tête de ce recueil est un travail d'un très grand mérite.

— M. Ad. Caillé a réuni en volume les divers articles qu'il avait donnés depuis trois ou quatre ans, à la *Revue de la Société littéraire et archéologique de la Vendée* sur *les Monuments gallo-romains de la vallée de la Vonne (Vienne)*; lisez : les *Découvertes du R. P. de la Croix à Sanxay* (Fontenay, Gouraud, in-8 de 246 p.).

— M. l'abbé Blain, de Poitiers, a fait paraître : *Promenades d'un touriste au pays de la science* (in-8).

— La réimpression du *Glossarium* de Du Cange par M. L. Favre, de Niort, a été terminée dans la dernière semaine de juillet.

— M. Hannedouche, inspecteur primaire, prépare une géographie détaillée de l'arrondissement de Melle.

— Sous presse, à Melle, chez Ed. Lacuve, une *Lettre de M. Ad. Caillé au général Boulanger*, contenant des observations de critique historique sur les noms récemment donnés aux casernes de Niort, de Parthenay et de Saint-Maixent.

— Vient de paraître, à Tours, chez Suppligeon : *Catalogue général des preuves de noblesse et armoiries des familles nobles du Poitou* (in-8 de 276 p.), par J.-X. Carré de Busserolle, ancien vice-président de la Société archéologique de la Touraine, auteur du *Catalogue analytique d'aveux de fiefs rendus par des familles de la Touraine, de l'Anjou, du Maine et du Loudunois* (XVIIe et XVIIIe siècles).

— M. le lieutenant Espérandieu vient de publier à Melle, chez Ed. Lacuve, une *Note sur les inscriptions romaines récemment découvertes à Saintes* (in-12 de 24 p.).

TOURAINE. — M. H. Faye a publié dans la *Revue de la Révolution* (mai-juillet 1887), une notice sur *les Sociétés populaires dans le département d'Indre-et-Loire* (*1790-1800*), qui a été tirée à part (Nantes, Forest et Grimaud, in-8 de 52 p.). Pourquoi Sociétés populaires ? Sociétés révolutionnaires est le terme propre pour désigner la « Société patriotique » qui se fonda au mois de mars 1790, à Tours, et la « Société des amis de la Constitution. » qui, dès le mois de mai suivant, prit place à côté du club patriotique. Aux élections de novembre, les meneurs des deux clubs réussirent, grâce à l'indifférence coupable des amis de l'ordre, à faire entrer plusieurs d'entre eux dans le conseil général de la commune. Alors les deux sociétés politiques se réunissent sous le nom de « Société des amis de la Constitution » laquelle est alors complètement maîtresse de la situation. Après les événements du 10 août, elle prend le nom de « Société des Sans-culottes » ou des « Amis de la liberté et de l'égalité » et ses membres se chargeront pendant la période révolutionnaire, d'envoyer à la guillotine ceux qui montrent de l'attachement « aux doctrines du fanatisme. » La notice de M. Faye est un fidèle résumé de l'histoire de la Révolution à Tours et dans l'Indre-et-Loire.

— M. l'abbé J.-B. Fourault a consacré une brochure à *Sainte-Catherine de Fierbois, ses monuments et ses souvenirs de Jeanne d'Arc, notice historique et archéologique* (Tours, imp. Bouvrez, in-8 de 65 p.).

— Depuis le 1er septembre, une souscription est ouverte pour élever à Tours une statue de Balzac. M. le Dr Fournier, maire de Tours, président de la commission d'initiative, reçoit les adhésions.

VENDÉE. — M. Eug. Louis a extrait de l'*Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée* sa notice nécrologique sur *M. Paul Marchegay*. (La Roche-sur-Yon, Servant, in-8 de 23 p.).

— Trois plaquettes nouvelles de M. René Vallette à signaler : *Profils vendéens. Mgr Henri-Victor de Lespinay ; — Le Théâtre à Fontenay ; — Un Confident d'Henri IV en Bas-Poitou, Vincent Bouhier de Beaumarchais* (in-8).

— Pour paraître en janvier 1888 : *Le Château de Barbe-Bleue, Tiffauges, dans la légende, l'histoire et les arts*, texte par M. l'abbé Brin et M. le docteur Hébert, partie artistique par M. Balleyguier, architecte attaché aux travaux du gouvernement. (Paris, Plon et Nourrit, petit in-4, richement illustré.)

— A ajouter à la liste des publications sur les guerres de la Vendée : Armand de Solignac, *les Vendéens ou les Guerres de l'Ouest* (Limoges, Ardant, in-8 de 239 p.) ; — Edmond Stofflet, *Stofflet et la Vendée* (Paris, Plon et Nourrit, in-12).

ALSACE-LORRAINE. — A récemment paru une brochure intitulée : *Hindernisse der friedlichen Germanisirung oder Hässliche Zöpfe der Ecclesia alsatica* (Leipzig, Wigand, in-16 de 64 p.). L'auteur qui est, dit-on, un sieur Grimm, ancien professeur au lycée de Strasbourg, trouve tout mauvais dans l'Église d'Alsace, depuis la procession de la cathédrale jusqu'à l'instruction donnée aux séminaristes.

ALLEMAGNE. — La Commission historique du grand-duché de Bade a entrepris la publication des *Regesta episcoporum Constantiensium. Regesten zur Geschichte der Bischöfe von Constanz von Bubulcus bis Thomas Berlower.* La deuxième livraison vient d'être publiée par M. le Dr Paul Ladewig (Innsbruck, Wagner, gr. in-4).

— Enfin la Bibliothèque des Pères de l'Église éditée en langue allemande par la librairie de Kocsel à Kempten est complète. Commencée en 1879, elle compte 79 volumes et 40,496 pages. On y trouve beaucoup de pièces qui manquent même dans la collection Migne.

— La pédagogie occupe en même temps plusieurs éditeurs. M. F. Schoeningh, de Munster, publie une collection intitulée : *Ausgewaehlte Schriften beruehmter Paedagogen.* Tandis que cette collection doit contenir des écrits protestants et catholiques, la *Bibliothek der katholischen Paedagogik* de M. B. Herder, de Fribourg en Brisgau, ne donnera que les ouvrages admis pour les catholiques.

— L'*Archiv für Litteratur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, rédigée par les PP. Denifle et Ehrle, S. J., a reçu des éloges de la part même des protestants. La *Theologische Litteratur-Zeitung* dit qu'on ne saurait trouver ailleurs de jugement plus juste sur l'histoire ecclésiastique du moyen âge et ses sources.

— Un choix des poèmes de Léon XIII a été traduit en allemand par E. Behringer, avec l'autorisation de l'illustre auteur.

ANGLETERRE. — La librairie Trübner, de Londres, a mis en vente un important ouvrage de M. Henry Bowles Franklyn : *The Great Battles of 1870 and Blockade of Metz* (in-8 de XXIII-318 p.). Des cartes et des plans permettent de suivre exactement les opérations militaires de cette triste guerre. Chacune des grandes batailles forme l'objet d'un chapitre spécial; l'auteur examine en outre les accusations portées contre le maréchal Bazaine et termine en indiquant les causes qui, selon lui, ont amené les revers essuyés par la France.

BELGIQUE. — Nous avons déjà signalé à nos lecteurs le *Répertoire de la poésie liturgique,* préparé par notre collaborateur M. l'abbé U. Chevalier; l'auteur a déjà réuni plus de 5,000 fiches pour ce travail, qui paraîtra dans les *Analecta Bollandiana*, de Bruxelles.

— La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut vient de publier le tome IX de la 4e série de ses *Mémoires.* On y remarque une intéressante monographie de la ville de Leuze, par l'abbé Petit, mémoire qui a obtenu la médaille d'or au concours de 1884; — une notice sur *les Signatures dans les actes publics et privés de l'ancien Hainaut,* par M. E. Prud'homme; — une étude historico-linguistique sur *Maximilien de la Haize, grammairien montois du milieu du* XVIIe *siècle, et sur l'enseignement de la grammaire française spécialement à Mons avant cette époque,* par M. E. Matthieu; — enfin, une *Notice sur les anciens registres paroissiaux de baptêmes, de mariages et de décès dans la province de Hainaut,* par M. T. Bernier.

— Le Cercle archeologique d'Enghien a publié la première livraison du tome III de ses *Annales.* Signalons une étude sur *le Cloître roman de la collé-*

giale de Saint-Vincent à Soignies; — une note sur *Une représentation d'Esther dans le village d'Horrues en 1774*, par M. J. Petit; — un *Inventaire d'un mobilier au* XVII*e siècle*, par M. E. Matthieu, et un *Recueil d'épitaphes de la ville de Braine-le-Comte*, par M. J. Croquet, avec planches.

— Une société archéologique vient de se fonder à Bruxelles, sous la présidence de M. Alphonse Wauters, archiviste de la ville.

— C'est par suite d'une erreur que l'ouvrage de M. de Decker : *l'Église et l'ordre social chrétien*, analysé dans notre livraison d'août (p. 129) a été marqué au prix de 7 fr.; ce volume ne coûte que 5 fr.

— Nous avons reçu une petite brochure intitulée : *Méthode courte, facile et complète de comptabilité*, par X. Y. Z. (Namur, A. Wesmael-Charlier, in-16 de 30 p.).

Espagne. — *El Orden*, tel est le titre d'une revue hebdomadaire qui paraît à Tortosa depuis le mois d'août dernier.

— Sous le titre de *Galeria de Riojanos ilustres*, paraît par livraisons une importante publication composée en partie sur des documents inédits ou peu connus, et qui doit atteindre le chiffre de 1,000 articles bio-bibliographiques. Elle aura pour objet tous les hommes qui ont illustré l'ancienne province espagnole de *La Rioja*, qui correspond aux gouvernements actuels de Logroño et de Soria (partie nord-est). Cette publication a pour auteur D. Constantin Garran, et formera 3 vol. in-fol. d'environ 500 pages chacun; chaque livraison est de 24 p., prix 0 fr. 50. On peut souscrire chez l'auteur, rue Carcaba, 39, Valladolid, ou à la librairie Cuesta, même ville.

Italie. — Les deux premiers fascicules de *l'Exposition Vaticane illustrée*, journal autorisé par la commission promotrice, viennent de paraître. Cette publication est exclusivement destinée à reproduire et à décrire les objets les plus remarquables qui figureront à l'Exposition; l'ouvrage complet sera composé de 40 livraisons. Le n° 1 renferme un portrait de Léon XIII et une vue de la basilique de Saint-Pierre et du palais du Vatican; le n° 2, un portrait de S. E. le cardinal Schiaffino, une belle reproduction d'un autel de style gothique italien, œuvre de l'architecte G. Moretti, offert par la Commission promotrice, enfin une planisphère servant à indiquer à tout l'univers l'heure exacte de la célébration de la messe jubilaire du Saint-Père. *L'Exposition Vaticane illustrée* paraît chaque mois en deux éditions, l'une italienne, l'autre française; à partir de l'ouverture de l'Exposition il y aura un numéro par semaine. (Abonnement : pour l'Italie, 16 fr.; pour l'Europe, l'Égypte et l'Amérique septentrionale, 20 fr.; pour le reste du monde 28 fr. ou 32 fr.).

— Nous signalons à l'attention des Moliéristes un article publié par M. Guido Mazzoni dans la *Nuova Antologia* du 16 septembre 1887 sous le titre de *la Vita di Molière secondo gli ultimi studi*. — Le même auteur a publié chez Pasqualucci un recueil d'études littéraires, intitulé : *Tra libri e carte*. Parmi les notices d'histoire littéraire française et italienne contenues dans ce volume nous mentionnerons les suivantes : *Carlo Agostino Sainte-Beuve; Un maestro di Torquato Tasso; Gerusalemne conquistata.*

Pologne. — *Goethe en Pologne*, tel est le titre d'une bibliographie de tous les ouvrages polonais concernant les œuvres de ce poète, qui vient de paraître à Posen.

— L'Université de Cracovie publie un *Album* des étudiants de cette Université. Les années 1434-1489 ont déjà paru.

Russie. — En 1886 il y a eu en Russie 776 périodiques; 55 s'éditent à Moscou. Le journal illustré le plus répandu est *la Moisson* qui se tire à 60,000

exemplaires. Parmi les journaux quotidiens le *Monde* est l'un des principaux. Il compte 43,000 abonnés.

SUISSE. — Vient de paraître la deuxième partie du 48e fascicule de l'*Histoire des États de l'Europe* (*Geschichte der europäischen Staaten*), publiée sous la direction de MM. A. Heeren, F.-A. Ukert et W. von Giesebrecht. Cette livraison renferme l'*Histoire de la Confédération suisse jusqu'en 1415*, par M. Joh. Dierauer (Gotha, Perthes, in-8 de XXI-443 p.).

TURQUIE. — M. C. Huart a publié dans le *Journal asiatique*, édité chez Leroux, à Paris, une *Bibliographie ottomane, notice des livres turcs, arabes et persans imprimés à Constantinople durant la période 1302-1303 de l'hégire (1885-1886)*. Cette *Bibliographie* a été tirée à part (Paris, Leroux, in-8 de 69 p.).

— La *Revue française de Constantinople. Recueil de lectures morales et instructives*, qui, depuis le mois de mai 1887, paraissait à Constantinople sous la direction de M. le chevalier G. des Godins de Souhesmes, a momentanément cessé de paraître. Nos lecteurs ont pu lire dans les dernières livraisons de la *Partie technique* du *Polybiblion* le sommaire de la *Revue française de Constantinople*, dont le dernier numéro porte la date du 15 septembre.

ÉTATS-UNIS. — A paru à Baltimore la troisième partie du *Catalogue of the library of the Peabody Institute of the city of Baltimore* (in-4 de 842 p.). Il comprend 62,118 notices de la lettre H jusqu'à la fin de la lettre L. Pour compléter cette importante publication, il faudra encore deux volumes, dont les matériaux sont préparés.

VENTES. — Du 3 au 6 octobre 1887. Livres rares et curieux composant la collection de feu M. E. Van Drival. (Par le ministère de Mes Advielle et Henry, commissaires-priseurs, assistés de M. Gaudoin, expert). Manuscrits. Incunables. Livres à figures. Théologie. Beaux-arts. Linguistique. Histoire locale. Archéologie (280 articles).

— Le lundi 10 octobre 1887 et jours suivants, à Lille (Nord). *Bibliothèque de feu M. Eugène Lebigre*, ancien notaire à Lille (1re partie), (par le ministère de Me Lesage, assisté de M. Leleu) : Heures d'Anne de Bretagne; — Virgile in-4; — Marguerites de la Marguerite (1547); — Œuvres de Baïf; — Fables de Dorat; — Contes de Lafontaine, édition des fermiers généraux; — Bréviaire de table, manuscrit; — Béranger, de Perrotin, 1856; — Molière, figures de Boucher; — Rabelais, 1542; — Prosopopée sur le duc d'Orléans, manuscrit du XVIIIe siècle; — Plusieurs éditions du Rommant de la Rose; — S'Ensuyvent les faictz de maistre Alain Chartier; — Œuvres de Pierre de Ronsard; — Le Vergier d'honneur; — Mémoires de Philippe de Comines, 1648 (1,000 articles).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Doctrine catholique exposée d'une manière simple, méthodique, complète, à l'usage des collèges, des pensionnats, etc. Le Dogme, la morale*, par l'abbé Ch. Portais (2 vol. in-12, Retaux-Bray). — *Theologia moralis* (t. II), par A. Lehmkuhl (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Praelectiones metaphysicae specialis quas in collegio maximo Lovaniensi S. J. habebat G. Lahousse. I. Cosmologia* (in-8, Ch. Peeters, à Louvain). — *Manuel d'éducation morale et d'instruction civique*, par A. Sicard (in-12, H. Oudin). — *Pensées et fragments de M. l'abbé Stanislas Laverrière, chanoine de Lyon*, recueillis et publiés par son frère (in-18, Delhomme et Briguet). — *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique, 1887* (in-32, Guillaumin). — *Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'an 1887* (in-32, Gauthier-Villars). — *La Suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses*, par H. Bourru et P. Burot (in-12, J.-B. Baillière). — *Le Nouvel Hypnotisme*, par L. Moutin (in-12, Perrin). — *Petit Capet*, par le vicomte O. de Poli (in-12, H.

Gautier). — *Perle fine*, par M. du Campfranc (in-12, H. Gautier). — *Le Mendiant de la Coudraie*, par E. Faligan (in-12, H. Gautier). — *De Paris à Berlin, mes vacances en Allemagne*, par V. Tissot (in-12, H. Gautier).—*Huit mois au Kalahari, récit d'un voyage au lac N'Gami*, par G.-A. Farini, trad. par Mme L. Trigant (in-12, Hachette). — *Étude historique sur saint Cybard, sa famille, son office, son culte, en Angoumois et en Périgord*, par J. Mallat (in-8, Cassard, imp. à Périgueux). — *L'Inquisition et le régime pénal pour la répression de l'hérésie dans les Pays-Bas du passé*, par le chanoine Claessens (in-8, typ. Splichal-Roosen, à Turnhout). — *Histoire du blé en France. Le Pacte de famine. Histoire, légende*, par G. Bord (gr. in-8, Sauton). — *Souvenirs d'un dragon de l'armée de Crimée (avril 1854-juillet 1856)*, par Ch. Mismer (in-12, Hachette). — *La France vraie (Mission des Français)*, par Saint-Yves d'Alveydre (in-12, Calmann-Lévy). — *La Lettre du pape et l'Italie officielle* (in-8, Perrin). — *Le Capitaine Philippe, une Ménippée lédonienne*, par E. Guillermet (in-8, imp. Mayet, à Lons-le-Saulnier). — *Notes sur les imprimeurs du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange et catalogue des livres imprimés par eux qui se trouvent à la bibliothèque de Carpentras*, par M. Pellechet (in-8, A. Picard).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Pessimisme contemporain. — Pourrait-on donner une bibliographie des principaux romans et ouvrages de philosophie et de poésie pessimistes, publiés en France depuis une dizaine d'années?

Hagiographie. — Outre le *Dictionnaire hagiographique* de Migne, y a-t-il quelque autre recueil en français, italien, latin ou allemand, qui traite le même sujet? Existe-t-il des hagiographies spéciales pour chacune de ces nations? Quelle est l'Encyclopédie ou le Dictionnaire universel publié dans ce siècle, qui contient le plus de noms de saints?

Sainte Elvire. — Cette sainte a-t-elle existé? Ou bien, doit-elle être identifiée avec la bienheureuse Aldeviva, mère de saint Popon, abbé de Stavelo, fêtée le 25 janvier?

Le Système de Copernic. — Est-il vrai que trois siècles avant que cet illustre astronome (1473-1543) publiât son système planétaire, une servante de Dieu française, pauvre et couverte de lèpre, qui vécut de 1155 à 1211, et est connue sous les noms de Alpaix, Aupais, Alpaise, Alpade, Elpide et Alpete, eut des révélations surprenantes sur le dit système, qu'elle expliqua presque dans les mêmes termes que Copernic?

RÉPONSES

Sainte Alice (L, 96). — Il n'y a pas de sainte Alice. Le nom d'Alice, ou plutôt « Alix, » est une contraction du nom d'Adélaïde, Adelaïs, Alis. Or, sainte Adélaïde a existé; femme et mère des empereurs Othon Ier et Othon II, elle est morte à Seltz, en Alsace, le 16 décembre 999. C'est le jour que doit se célébrer la sainte Alice; dans le diocèse de Strasbourg c'est le 17 que l'on fête sainte Adèle. Le nom d'Alice ou Alix fut spécialement appliqué à la vénérable Alix la Bourgotte, recluse de Paris, qui mourut le 29 juin 1466, aussi bien qu'à la bienheureuse Alix, abbesse bénédictine de Vilich, diocèse de Cologne, dont la fête est célébrée le 5 février. L'histoire prouve qu' « Adélaïde, » « Adèle, » « Alice » ou « Alix » sont le même nom. Ne dit-on pas Adélaïde ou Alix de Savoie, femme de Louis le Gros († 1154). Alix ou Adèle de Champagne, femme de Louis le Jeune et mère de Philippe-Auguste († 1206)?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. C. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-86 sont en vente, et forment quarante-huit volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DES GAULES

RÉPERTOIRE SYSTÉMATIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES
MÉMOIRES ET NOTICES CONCERNANT L'HISTOIRE, LA TOPOGRAPHIE
LA RELIGION, LES ANTIQUITÉS
ET LE LANGAGE DE LA GAULE JUSQU'À LA FIN DU Ve SIÈCLE

Par Charles-Émile RUELLE

Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage rédigé sous les auspices de la Commission de la topographie des Gaules, et honoré d'une Médaille de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Un vol. in-8 de 1732 colonnes, disposé typographiquement pour faire suite au *Manuel du libraire* de Brunet.

Prix de l'ouvrage	40 francs.
Pour les Sociétaires	32 —
Le même, papier de choix, format in-4.	60 —
Pour les Sociétaires	48 —

CATALOGUE DE LIVRES CHOISIS A L'USAGE DES GENS DU MONDE

CONTENANT LES MEILLEURES PRODUCTIONS DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Un volume in-18 jésus, **2** francs.

Ce catalogue contient uniquement les ouvrages pouvant entrer dans la bibliothèque d'un homme du monde. Les ouvrages spéciaux, les œuvres d'érudition pure, les grandes collections en sont exclus. Le catalogue ne comprend que les ouvrages orthodoxes ; pourtant certains ouvrages qui n'ont pas d'équivalent sont enregistrés, mais avec un signe spécial pour mettre le lecteur en garde.

Les prix de vente sont soigneusement indiqués, sauf pour les ouvrages qui, épuisés chez les éditeurs, ne peuvent se rencontrer que d'occasion.

Le *Catalogue des livres choisis* suit les grandes divisions bibliographiques : *Théologie, Jurisprudence, Sciences et Arts, Belles-Lettres, Histoire,* avec de nombreuses subdivisions. Dans chacune d'elles, les ouvrages sont classés par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

D 01.4

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME. — L^e DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON. — NOVEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larcier, 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE
Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID
La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL
De Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

1887

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE NOVEMBRE 1887

I. — BIOLOGIE, par M. R. Blondel.

II. — BEAUX-ARTS ET ARCHÉOLOGIE, par M. P. de Nolhac.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — P. Marin de Boylesve : Dieu et ses œuvres (p. 420).

Sciences et Arts. — Th. Funck-Brentano : Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes (p. 422). — Belgique. Commission du travail (p. 425). — Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (p. 427). — Dr F. Ratzel : Völkerkunde (p. 431).

Belles-Lettres. — K. Bartsch : La Langue et la littérature françaises depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle (p. 432). — L. Lootens : Étymologie des mots français. Manuel élémentaire à l'usage des cours d'humanités (p. 433). — L. Clédat : Petit glossaire du vieux français, précédé d'une introduction grammaticale (p. 434). — A. Ricard : Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et des aigus (p. 434). — F. Talbert : De la prononciation en France au XVIe siècle (p. 434). — L. de Monge : Études morales et littéraires (p. 435). — A. Desjardins : Les Sentiments moraux au XVIe siècle (p. 436). — P. Stapfer : Racine et Victor Hugo (p. 438). — Œuvres complètes de J. de Maistre (p. 440).

Histoire. — H. Kiepert : Carte générale des provinces européennes et asiatiques de l'Empire ottoman (sans l'Arabie) (p. 443). — G. Humbert : Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains (p. 443). — P. Laffleur de Kermaingant : L'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV (p. 447). — A. Chevalier : Les Frères des écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution (1793-1837) (p. 448). — E. Bourgeois : Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (1702-1713) (p. 450). — E. Rendu : La Lettre du pape et l'Italie officielle, 1887 (p. 451).

IV. — BULLETIN. — A. Tilloy : Les Fils mal élevés de la famille moderne. Le mal et le remède (p. 453). — E. de Resbecq : Code de l'enseignement primaire (p. 453). — L. Figuier : L'Année scientifique et industrielle, 1886 (p. 454). — A. Blain : Promenade d'un touriste au pays de la science (p. 454). — C. Lesser : La Vie militaire (p. 455). — L. Dégut : Yvonne, ou Péché d'amour (p. 455). — Mme de Stoltz : Vingt ans. Les Voitures manquées. Comment il faut fêter sa mère. Le Songe de Phœnenna. Innocence et repentir. Le Sorcier Umoltoloumifa-Kerouérazathaim (p. 456). — P. Deltuf : La Ferme du Manoir (p. 456). — G. de Cherville : Jeannot Lapin (p. 456). — M. Leclerc : Les Peuplades de Madagascar (p. 456). — D'Hérisson : Le Cabinet noir (p. 457). — R. Chantelauze : Les Derniers chapitres de mon « Louis XVII » (p. 458). — J. Gaffarel : La Conquête de l'Algérie jusqu'à la prise de Constantine (p. 458). — Souvenirs sur le cardinal Guibert (p. 459). — A. du Saussois : L'Amiral Courbet. Le comte de Falloux. Jeanne d'Arc (p. 459).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie MM : Cuvillier-Fleury, Desnoyers, de Salviac baron de Viel-Castel, Becq de Fouquières, Collet baron de la Madelène, Bacquès, etc. — Faculté des lettres de Paris. — Société de l'École des chartes. — Congrès. — Concours et Prix. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Librairie des papes d'Avignon. — Les Catalogues des bibliothèques publiques. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Autriche. — Espagne. — Italie. — Pays-Bas. — Pologne. — Portugal. — Russie. — Suède. — Suisse. — États-Unis. — Ventes. — Publications nouvelles.

VI. — QUESTIONS ET RÉPONSES.

1887

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BIOLOGIE

1. *Les Pygmées*, par A. de Quatrefages, membre de l'Institut, etc. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-16 de vii-352 p., avec 31 fig., 3 fr. 50. — 2. *L'Évolution des espèces organiques*, par le P. M.-D. Leroy. Paris, Perrin, 1887, in-12 de 199 p., 3 fr. — 3. *Essais d'un naturaliste transformiste sur quelques questions actuelles. IVe et Ve essais : Évolution et liberté*, par le Dr Armand Sabatier, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier. Alençon, F. Guy, 1885, gr. in-8 de 63 p. — 4. *L'Homme avant l'histoire, notions générales de paléontologie*, par Maximilien Van den Berghe. 2e éd., précédée d'une lettre de M. Abel Hovelacque. Paris, C. Reinwald, 1886, in-8 de ix-83 p., 1 fr. 50. — 5. *Précis d'Anthropologie*, par Abel Hovelacque, professeur à l'École d'anthropologie, et Georges Hervé, professeur adjoint à l'École d'anthropologie. Paris, A. Delahaye, 1887, gr. in-8 de 654 p. avec 20 fig., 10 fr. — 6. *L'Évolution de la morale*, par Ch. Letourneau, président de la Société d'anthropologie. Paris, 1887, A. Delahaye, gr. in-8 de 478 p., 7 fr. 50. — 7. *La Psychologie physiologique*, par G. Sergi, professeur d'anthropologie à l'Université de Rome. Traduit de l'italien par M. Mouton, professeur de philosophie au collège d'Armentières. Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de v-452 p. avec 40 fig., 4 fr. 50. — 8. *L'Intelligence des animaux*, par J.-J. Romanès, précédée d'une préface sur *l'Évolution mentale*, par E. Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Paris, F. Alcan, 1887, 2 vol. in-8 de xl-231 et 256 p., 12 fr. — 9. *Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques*, par O. Schmidt. Paris, F. Alcan, 1887, in-8 de viii-246 p. avec 51 fig., 6 fr. — 10. *Manuel de paléontologie*, par R. Hoernes, professeur à l'Université de Gratz. Traduit de l'allemand par L. Dollo, aide-naturaliste au Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles. Paris, F. Savy, 1887, gr. in-8 de xvi-741 p. avec 672 grav., 20 fr. — 11. *Conférences sur l'histoire naturelle à l'usage des candidats à la licence et des étudiants en médecine*, par P. de Sède, élève de l'École des Hautes-Études. Paris, G. Masson, 1887, in-8 de vi-656 p. avec fig., 8 fr. — 12. *Sensation et mouvement, études expérimentales de psycho-mécanique*, par Ch. Féré, médecin de Bicêtre. Paris, F. Alcan, 1887, in-12 de 164 p. avec 44 graphiques, 2 fr. 50. — 13. *Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. Essai de psychologie générale*, par F.-R. Paulhan. Paris, F. Alcan, 1887, in-12 de 164 p., 2 fr. 50. — 14. *Le Caractère dans la santé et dans la maladie*, par le Dr Azam, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, avec une préface de M. Ch. Ribot. Paris, F. Alcan, 1887, in-8 de viii-219 p., 4 fr. — 15. *La Matière brute et la matière vivante*, par J. Delboeuf, professeur à l'Université de Liège. Paris, F. Alcan, 1887, in-18 de 184 p., 2 fr. 50. — 16. *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*, par le Dr Azam, avec une préface de M. le professeur J.-M. Charcot, membre de l'Institut. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-16 de 284 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Nouvel Hypnotisme*, par L. Moutin. Paris, Perrin, 1887, in-12 de 220 p. avec illustrations de M. P. Mauroz, 3 fr. 50. — 18. *La Suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses*, par les docteurs Bourru et Burot, professeurs à l'École de médecine de Rochefort. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-16 de 311 p. avec figures intercalées dans le texte, 3 fr. 50. — 19. *Éléments de médecine suggestive. Hypnotisme et suggestions : faits cliniques*, par le Dr J. Fontan, médecin principal de la marine, etc. et le Dr Ch. Ségard, médecin de 1re classe, etc. Paris, O. Doin, 1887, in-18 de xv-306 p., 4 fr. — 20. *Nervosisme et névroses. Hygiène des névropathes*, par le Dr A. Cullerre. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-16 de 352 p., 3 fr. 50. — 21. *La Migraine*, par le Dr L. Thomas, sous-bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, travail couronné par l'Académie de médecine. Paris, A. Delahaye, 1887, in-12 de 140 p., 2 fr. — 22. *Traité d'hygiène publique et privée, basée sur l'étiologie*, par A. Bou-

CHARDAT, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris. 3e édition. Paris, F. Alcan, 1887, gr. in-8 de VIII-1096-CCLIX p., 18 fr. — 23. *Dictionnaire du foyer et d'infirmerie*, par le Dr S.-E. MAURIN. 2e édit. Paris, F. Alcan, 1886, in-16 de 534 p., 3 fr. 50. — 24. *La Médecine et la santé mises à la portée de tous. Manuel de médecine des familles*, par le Dr BOUDIER, ancien médecin principal des hôpitaux militaires. Paris, Librairie illustrée, 1887, in-16 de 598 p., 3 fr. 50. — 25. *Conseils aux mères de famille sur la manière de nourrir leurs enfants et de se nourrir elles-mêmes*, par le Dr H. BACHELET. 2e édition. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-12 de 241 p., 2 fr. — 26. *Le Livre de la mère, hygiène et maladies de la première enfance*, par le Dr TALBERT. Paris, Carré, 1886, in-18 de 142 p., 1 fr. 50. — 27. *Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention*, par le Dr E. MONIN. Paris, F. Alcan, 1887, in-32 de 176 p., 0 fr. 60. — 28. *Les Matières premières*, par le Dr F. GENEVOIX. Paris, F. Alcan, 1887, in-32 de 192 p., 0 fr. 60.

1. — « Il n'est probablement pas de nation, pas de simple peuplade humaine, dit M. de Quatrefages en tête de son beau livre sur les *Pygmées*, qui n'ait cru à l'existence d'hommes de taille plus ou moins exiguë, et ne leur ait fait jouer un rôle dans ses légendes. » Homère, Aristote, Hérodote, Pline, Pomponius Méla, ont fait mention des Pygmées, et leurs luttes avec les Grues sont restées légendaires. Aristote plaçait leur territoire près des sources du Nil; Pline en mentionne plusieurs races, dont les unes habiteraient les marais du haut Nil, les autres l'Inde. Pomponius Méla parle d'une race de Pygmées cantonnée entre la mer Rouge et les montagnes de l'Abyssinie actuelle, région dans laquelle les Arabes, de leur côté, décrivaient une « rivière des Pygmées; » enfin un récit rapporté par Hérodote donne l'histoire de cinq jeunes gens Nasamons, emmenés prisonniers par des Pygmées dans une région qui paraît correspondre aux sources du Niger ou à la Sénégambie orientale.

Buffon, précédé en ceci par Albert le Grand, admettait simplement que les Pygmées de Pline n'étaient autres que des singes. Pour Roulin, il y a vingt ans à peine, c'étaient des Esquimaux. Depuis lors, des explorations conduites avec plus de méthode, des photographies rapportées par les voyageurs, et surtout les crânes étudiés avec les méthodes nouvelles, ont révélé l'existence de races, ou plutôt d'une race, bien caractérisée, de petits nègres dont la taille varie de $1^{m}20$ à $1^{m}50$, et disséminés en Afrique, en Asie et en Océanie sur une foule de points, race très ancienne, ayant le plus souvent été la première maîtresse du sol, aujourd'hui écrasée par les races plus fortes qui l'entourent ou l'exterminent en la chassant devant elles. Ce sont là les véritables Pygmées des anciens, et dans bien des cas on en retrouve encore les derniers individus ou leurs traces au point précis où les historiens de l'antiquité les avaient placés.

A plusieurs reprises, M. de Quatrefages, de même que Crawford et Pickering, a montré quelle importance considérable avait dans l'histoire des peuples celle de cette race si ancienne, aujourd'hui en voie de disparition rapide. Sur bien des points elle s'est conservée intacte,

et Schweinfürth a pu, il y a vingt ans à peine, reconnaître les Pygmées d'Aristote dans la peuplade des Akkas, dont un représentant est déjà figuré sur un monument de l'époque égyptienne avec sa taille relative et ce même nom d'Akka (Mariette Bey).

Leur taille est donc au-dessous de la moyenne, surtout chez les Pygmées d'Afrique : leurs cheveux sont laineux, et leur crâne nettement brachycéphale, alors que les Papous et les autres races noires qui les entourent sont ordinairement dolichocéphales. M. de Quatrefages donne le nom de Négritos aux petits noirs d'Asie, et conserve à ceux d'Afrique celui de Négrilles que M. Hamy leur a déjà donné.

Passant ensuite à l'examen rapide des différentes stations occupées aujourd'hui par les Négritos, qu'il distingue tout d'abord en insulaires et en continentaux, M. de Quatrefages nous montre ces Pygmées orientaux encore vivants, soit à l'état de tribus confuses, soit mélangés d'une façon plus ou moins complète aux races voisines, aux Philippines (*Aetas*), en Nouvelle-Guinée, aux îles Andaman, à Formose, et jusque dans la partie sud du Japon, puis à Malacca (*Sénangs*), à Singapour (*Jakins*), à Pérak (*Sakkays*), en Annam (*Moïs*), et enfin dans l'Inde, où ils sont encore nombreux, mais partout altérés par le mélange du sang aryen. — Mais c'est aux îles Andaman que la race s'est conservée la plus pure : M. de Quatrefages reproduit ici les détails très étendus qu'il a donnés autre part au sujet de cette singulière population des Mincopies, détails complétés par les informations très détaillées que l'on doit aujourd'hui à M. Man : un long chapitre, d'un grand intérêt, est consacré aux usages, aux mœurs et aux croyances des *Mincopies,* croyances longtemps niées d'une façon absolue. Dans ces croyances et ces usages se montre une remarquable incohérence ; les Mincopies ont sur leur Dieu, le « Peluga, » des idées remarquablement élevées, qu'ils pourraient bien avoir empruntées aux musulmans, mais leur mythologie très compliquée renferme les fables les plus grossières : ils savent confectionner des vases allant sur le feu, mais ne savent pas produire ce feu, qu'ils entretiennent depuis de longues générations.

Les « Négrilles » ou « Négritos » d'Afrique, étudiés surtout par M. Hamy, sont relativement moins bien connus. On les retrouve au Gabon (*Akoas*, éteints depuis quelques années seulement), au Loango (*Babonkos*), dans le bas Ogoué : partout M. Hamy a retrouvé les caractères du type négrito, la brachycéphalie du crâne, les cheveux laineux et la tête exiguë : on les suit jusque dans l'Afrique australe (*Vouatouas*) où Stanley a pu les voir. C'est surtout chez les Mombouttous, à l'ouest du bassin du Nil, que la race s'est conservée à peu près intacte. Ces Négrilles y portent le nom d'Akkas; Schweinfürth, en 1870, dans son beau voyage au cœur de l'Afrique, a pu les y étudier tout à loisir : il avait même ramené en Égypte un Akka vivant, mais qui mourut de la dysenterie

à Berber; depuis lors, trois autres Akkas ont été amenés en Italie, où ils vivent encore et ont servi de thème à de nombreuses études. Un intéressant chapitre sur les mœurs et les croyances des Boschimans et des Hottentots, d'après les récentes publications de M. Hahn, termine l'ouvrage.

Quant à l'origine de ce rameau de la race nègre, aujourd'hui si disséminé, et cependant présentant encore partout des caractères ethniques communs assez nets, M. de Quatrefages, après avoir discuté plusieurs hypothèses, incline à placer le berceau des Négritos au plateau central de l'Asie, dans la partie sud, et à l'époque où l'espèce humaine, chassée par les froids glaciaires, quitta les régions hyperboréennes où elle a vraisemblablement pris naissance (p. 273); chassés par les autres races plus fortes, par la jaune et la blanche, puis par la race papoue, les Négrilles ont reculé pas à pas, les uns à l'ouest, les autres à l'est, se répandant dans les îles océaniennes et en Afrique, reculant sans cesse, ou s'éteignant sur place.

Tel est le résumé du livre de M. de Quatrefages, livre rempli de faits curieux, présentés de la façon la plus attachante, et de conclusions d'une grande puissance, où notre grand anthropologiste français se retrouve tout entier.

2. — Voici un ouvrage que nous attendions avec impatience : un livre écrit en faveur du transformisme, par un vénérable frère prêcheur, le R. P. Leroy, excellent livre d'enseignement et d'étude, parce qu'il y règne un grand amour de la vérité pour elle-même, et une largeur de vues, une indépendance de jugement tout à fait remarquables. Voici un homme d'une grande bonne foi, que l'apparente antinomie du transformisme et de la religion a frappé et troublé, comme tant d'autres, et qui résolument s'est mis à l'œuvre, cherchant la vérité, quelle qu'elle dût être : il est arrivé au transformisme; alors, il a analysé de près les textes saints, relu attentivement saint Augustin et saint Thomas, et sa foi d'abord inquiète s'est rassurée; aujourd'hui c'est l'histoire de ces recherches qu'il publie, pour éviter aux autres même labeur et mêmes angoisses. C'est donc un livre qu'il faut lire et qu'on lira sans crainte d'aucune sorte; au point de vue religieux, il est précédé d'une lettre élogieuse du R. P. Monsabré et de l'autorisation canonique; au point de vue scientifique, M. de Lapparent, l'éminent professeur de géologie, a délivré à l'auteur un certificat d'orthodoxie, qui figure en tête du volume. Pour ma part, je n'ai que des éloges à lui adresser pour la clarté de l'exposition, le bon choix des arguments et, ce qui n'est pas à dédaigner, la courtoisie de ses discussions.

Un premier chapitre étudie « la question au point de vue religieux; » je ne puis qu'y renvoyer le lecteur. Dans le second, le R. P. Leroy étudie les données du problème et les diverses définitions de l'espèce

proposées jusqu'ici; c'est surtout Agassiz qu'il s'attache à réfuter, « parce que, dit-il, on a pu voir son autorité invoquée contre la théorie de l'évolution par ceux-là même qui doivent réprouver le plus énergiquement ses erreurs... La même logique poussait M. Agassiz dans ses sorties contre le darwinisme et l'enseignement catholique... » (p. 49). Passant à l'examen de la doctrine de Darwin, il déclare nettement qu'elle seule donne une solution acceptable des phénomènes qui se passent sous nos yeux et de ceux dont la paléontologie nous révèle l'histoire. Darwin, il est vrai, a pu laisser croire qu'il pouvait se passer du Créateur et que les lois et les forces naturelles suffisaient à l'explication de l'apparition de la vie organique; ici, évidemment, le P. Leroy l'abandonne, et admet un Dieu créateur, non plus de chaque espèce en particulier, mais des conditions physiques dans lesquelles l'espèce se produit et se modifie. « Entre un horloger fabricant une montre de précision, dit-il très justement, et un inventeur créant une machine capable de produire seule la même montre, je n'hésite pas : l'inventeur me paraît de cent coudées au-dessus de l'ouvrier! » (p. 57).

Il abandonne de même Darwin quand il s'agit de rattacher l'espèce humaine à ses ancêtres : « Le corps humain, dit-il, pourrait à la rigueur dériver de l'animalité, mais rien ne prouve qu'il en a été ainsi, et je conçois parfaitement que l'on tienne à la formation immédiate de notre chair par Dieu, comme plus conforme à notre dignité ainsi qu'aux sentiments des saints Docteurs. » Je regrette de voir le P. Leroy esquiver ainsi la discussion du problème précisément le plus intéressant que soulève la doctrine transformiste. Le P. de Valroger, lui-même, déclarait qu'il n'y avait rien d'hétérodoxe à admettre l'existence des anthropopithèques, et, si le P. Leroy admet aujourd'hui que le Créateur a pu, de l'humble monère conduire une forme organique, dans la suite des siècles, jusqu'à la perfection physique des mammifères supérieurs, croit-il qu'il lui ait été plus difficile de mettre, au jour voulu, dans une espèce choisie, la flamme divine qui, de l'instinct, devait faire de l'intelligence et de la conscience?

J'ai cependant un reproche à adresser au R. P. Leroy au sujet de la méthode qu'il a employée ; il s'est à peu près borné à réfuter Agassiz et M. de Quatrefages, et chacun tour à tour avec les faits que l'autre concédait au transformisme, chacun d'eux ayant envisagé sa réfutation de la doctrine à un point de vue différent : il a pu ainsi tirer son livre presque entier des ouvrages de ses deux adversaires, et ne prononce nulle part les noms d'Huxley, d'Owen, de M. Duval, et très rarement celui de Darwin, aux ouvrages duquel il ne renvoie jamais : aussi son livre est-il plutôt un travail de logique et une réfutation par le raisonnement qu'une étude véritable des faits sur lesquels repose la doctrine. Il appelle donc une seconde étude, entrant plus intimement dans les

termes du problème et basée sur l'observation de la nature, étude que, nous l'espérons, le P. Leroy nous donnera quelque jour.

3. — Les *Essais d'un naturaliste transformiste sur quelques questions actuelles* nous paraissent relever beaucoup plus de la métaphysique que des sciences biologiques, du moins quant aux fascicules IV et V que nous avons reçus, consacrés tous deux à la question de l'*Évolution et de la liberté*. Le Dr Sabatier découvre que dans la nature tout atteste d'abord le déterminisme le plus absolu, et que la liberté humaine n'est guère affirmée que par le sens intime que chacun de nous en a, ce que les philosophes ont trouvé depuis longtemps : mais, pénétrant plus avant dans l'étude des faits, il croit trouver qu'en réalité il existe un indéterminisme complet dans la plupart des phénomèmes physico-chimiques, dont les lois doivent donc logiquement cesser d'être regardées comme absolues. Toutefois, dit-il, « l'indéterminisme dans la matière minérale atteint le minimum, si bien même que les variations contingentes qui s'y montrent échappent à un manque d'observation. » Tout ceci me semble une hypothèse bien compliquée, et j'ai toujours cru et je crois encore que si les divergences dans les résultats de nos constatations, en présence des phénomènes physico-chimiques, prouvent quelque chose, c'est précisément l'insuffisance et l'imperfection de nos instruments d'investigation; car ces divergences s'atténuent jusqu'à disparaître lorsque les forces physiques entrent seules en jeu de part et d'autre, et qu'à l'œil et à l'oreille nous substituons les photographies instantanées et les appareils enregistreurs.

4. — Voici une petite brochure dont M. Hovelacque, dans une lettre-préface, dit grand bien au lecteur : *l'Homme avant l'histoire; notions générales de paléoethnologie*. L'auteur, M. Van den Berghe, n'a cherché, dit-il, qu'à mettre à la portée de tous ceux qui ont autre chose à faire, les notions les plus indispensables à connaître de l'anthropologie préhistorique : jusqu'ici c'est fort bien, et j'ajouterai même que ce résumé, bien qu'un peu succinct à certains égards, est intéressant et fort bien présenté. Mais l'auteur, après nous avoir promis dans l'une de ses préfaces, — car il y a une lettre-préface, un avis au lecteur, une introduction et un avant-propos, qui occupent le quart de l'ouvrage,— après nous avoir promis, dis-je, « d'éviter toute polémique religieuse, » émaille son récit des tirades suivantes, qui, très certainement, n'ont rien à voir avec le sujet qu'il traite et tombent là comme des pierres dans un jardin. « Les églises... dégénèrent peu à peu et se comportent envers les sociétés nouvelles comme des organes devenus rudimentaires, qui, n'étant plus d'aucun usage, ne peuvent que gêner le nouvel organisme et qui sont condamnés à être expulsés lentement et graduellement par le travail du temps, comme des corps étrangers que les générations futures rejetteront inexorablement de leur sein (p. 13). »

— « Cette fois, comme toujours, les représentants de la religion allaient encore chercher à empêcher le développement des nouvelles études de paléoethnologie humaine... (p. 18). » Mais vous oubliez, Monsieur, que ce sont l'abbé Bourgeois et l'abbé Delaunay qui, les premiers, en 1867, soulevèrent la question de l'homme tertiaire, et apportèrent les preuves de son existence ! — « Toutes les religions, soit dans leur enfance, soit dans leur entier développement, sont la négation du bon sens et de l'intelligence : elles naissent avec les mutilations et les sacrifices humains, pour continuer avec l'inquisition et l'obscurantisme, jusqu'au jour où les peuples plus instruits les rejetteront à jamais de leur sein pour le grand bonheur de l'humanité (p. 73). » Est-ce assez galant ? Mais alors, si M. Van den Berghe avait fait, comme il s'en défend, de la polémique religieuse, qu'est-ce qu'il aurait donc dit ?

5. — Beaucoup plus modéré dans la forme, beaucoup plus scientifique quant à sa méthode, est le *Précis d'Anthropologie* de MM. A. Hovelacque et G. Hervé. Les classifications sont nettes, les descriptions exactes et claires, les conclusions rigoureusement déduites. Au début, les auteurs examinent une fois pour toutes, afin de n'y plus revenir, le problème de l'espèce et celui de l'origine de l'homme : ils les tranchent en faveur de la doctrine de l'évolution, et repoussent, en termes relativement très modérés, l'idée du « règne humain » fondé sur l'existence, chez l'homme seul, de la religion et de la moralité (Quatrefages) ; ils considèrent leur hypothèse comme rendant mieux compte des faits que l'autre, et rien de plus : franchement, on ne peut guère demander davantage. Je remarquerai seulement que les auteurs refusent aux Mincopies et aux nègres de l'Afrique australe toute croyance religieuse, alors que les travaux de Manet de Hahn viennent de démontrer surabondamment le contraire. Quant à l'apparition de l'espèce humaine, MM. Hovelacque et Hervé tendent, avec Broca, à lui refuser une origine unique et lui assignent sur le globe quatre centres de formation. Vient ensuite une excellente étude d'anatomie comparée de l'homme et des anthropoïdes : la description des diverses races est très précise, et représente bien l'état actuel de nos connaissances. Mais à la fin du volume, dans l'étude de la propriété et de la morale, l'ancien président du conseil municipal de Paris reparaît. « L'évolution de la propriété » ne paraît point aux auteurs encore achevée, et ils proposent, pour y remédier, « une réformation complète de l'héritage avec élévation des droits de succession en ligne directe, progressivement selon la quotité, au profit de la collectivité » (p. 632). — « Fétichisme également... la croyance à une vie future et à la persistance de la personnalité après la mort ! » — « Enfin l'esprit humain se libère, grâce à l'observation et à l'expérience, et il en arrive à l'athéisme, au matéria-

lisme scientifique, à cette conclusion qu'en dehors de la substance, en dehors des « éléments divers » et « pourvus de propriétés diverses » (?), il n'y a rien » (p. 636). Notez que toutes ces sorties n'ont rien à voir avec l'anthropologie, et que M. Hovelacque fait ici de l'athéisme comme Zola de l'obscénité dans beaucoup de ses romans, pour le plaisir d'en faire et à propos de rien : de plus, il y a longtemps que notre maître à tous en anthropologie, M. de Quatrefages, a montré quels précieux renseignements le chercheur pouvait retirer de l'étude comparée des légendes et des dogmes : est-ce d'un véritable homme de science de se priver volontairement, et par dédain pur, de pareilles ressources scientifiques?

6. — Dans *l'Évolution de la morale*, M. Letourneau étudie « comment est née la morale chez les divers peuples, comment elle a évolué, quelle en a été la direction dans le passé, ce qu'elle sera dans l'avenir. » L'origine des penchants moraux est pour lui dans une série d'associations motrices enregistrées par la cellule nerveuse qui s'en trouve, dit-il, « imprégnée, » et que l'hérédité transmet indéfiniment en augmentant leur fixité à chaque terme : ceci ne nous paraît pas différer sensiblement de la définition moderne de l'instinct, qui est, comme l'on sait, « une habitude héréditaire. » Les penchants moraux sont donc, pour M. Letourneau, de purs instincts, et quant aux actes primordiaux d'où procède chaque série, et qui ont dû avoir une raison d'être bien puissante, puisque leur trace physiologique en est restée si durable, il demeure très mystérieux sur leur nature. Or, en se plaçant à son point de vue, il me semble que l'origine de la morale, si elle est quelque part, est bien là : j'admets même que le 150e terme de sa série héréditaire apporte, en venant au monde, une grande tendance à se décider, dans la délibération interne, comme le 149e dont il procède; mais le premier? Le premier, répond la théorie, tenait de ses ancêtres animaux une plus grande aptitude à l'accomplissement de certains réflexes. Mais, si je ne me trompe, nous voici acculés à une impasse : ou ces réflexes ne sont que des actes dont la spontanéité apparente, c'est-à-dire en réalité la grande rapidité d'exécution, s'explique par une habitude acquise si lointaine que la délibération volontaire, dont le résultat a été éternellement le même, est devenue d'une intensité et d'une durée progressivement décroissantes, nulles même, en sorte que le courant centripète traverse les centres sans le moindre arrêt, d'un trait, et provoque aussitôt le courant centripète habituel ; — ou bien... ou bien il y a des réflexes « innés. » Or, M. Letourneau ne veut pas entendre prononcer ce gros mot, et, dans le premier cas, nous revenons à la théorie de l'habitude dont nous sommes partis, ce qui s'appellera partout, quelle que soit l' « évolution » du langage, un cercle vicieux.

Quant au plan du livre, il est fort simple : après avoir expliqué comme nous venons de le voir, l'origine des penchants moraux, M. Letourneau étudie successivement la morale bestiale, la morale sauvage, la morale barbare, la morale industrielle ou mercantile, la morale métaphysique, enfin la morale utilitaire ou transformiste, qui est la bonne. Toute la partie relative à l'étude des sentiments moraux chez les sauvages fourmille de détails intéressants et de citations curieuses : les sources en sont-elles toujours bien sûres ? Je vois souvent citer Du Chaillu, qui, de l'avis du marquis de Compiègne, n'était qu'un romancier à l'imagination fertile. La morale hébraïque et la morale chrétienne y sont rudement malmenées, comme toutes les autres d'ailleurs. « Sans doute, dit-il, en parlant de la religion chrétienne, elle a eu ses martyrs, mais elle en a fait bien davantage.... Pour être juste, il faut aussi ranger à l'actif de plusieurs religions la diffusion de certaines idées de fraternité, d'humanité, de charité, qui, restassent-elles à l'état de lieux communs oratoires, ont leur importance. » (p. 426). — « L'homme civilisé de nos jours n'a plus de morale : l'éthique du passé n'a plus d'autorité, celle de l'avenir n'est pas encore formulée.... » (p. 459). — « Étant donnée la raison sonnante et trébuchante qui préside à la plupart de nos mariages légaux, il est peut-être permis de considérer la progression du nombre des unions libres plutôt comme un signe d'amélioration que de détérioration des mœurs. » (p. 383). Quant à la morale de l'avenir, elle comporte une foule de bienfaits telle que la suppression des armées et l'union libre, sans parler de la disparition des dogmes religieux, ce qui n'est évidemment qu'une affaire de temps : nous voyons en effet déjà des « précurseurs » apparaître, supérieurs à leur milieu, troublant la somnolence générale.... « bien souvent à leur dam ; car c'est un dangereux métier que celui de novateur, heurtant de front les préjugés séculaires, etc. (p. 413). » Mais, M. Letourneau, est-ce que ce serait des communards que vous voulez parler ?

7. — La *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, d'Alcan, qui renfermait déjà les *Éléments de psychologie physiologique*, de Wundt, et la *Psychologie physiologique*, de Lotze, vient de s'enrichir ces jours derniers d'une nouvelle *Psychologie physiologique* due au professeur Sergi. Autant qu'il nous a été permis de le voir dans l'étude très rapide que nous en avons faite, car l'ouvrage date d'hier et nous a été envoyé pendant que cet article était sous presse, il présente sur les deux livres que je viens de citer un grand avantage pour le public, c'est qu'il est d'une grande clarté : les idées en sont bien nettes et les démonstrations faciles à saisir, ce à quoi l'excellente traduction de M. Mouton a certainement dû contribuer. C'est un livre relativement élémentaire, pour la rédaction duquel les travaux antérieurs ont été

largement mis à profit : néanmoins, les idées propres à l'auteur sont nombreuses ; telle est sa façon d'interpréter la loi de Fechner ou plutôt d'y établir une distinction réellement très importante, entre les excitations intermittentes et les excitations continues ; telle est encore l'explication nouvelle qu'il donne de la localisation des sensations tactiles à la périphérie : telle est encore sa théorie de la perception de l'espace, où la simultanéité et la succession lui paraissent nécessaires pour assurer l'idée de coexistence dans l'espace. Au total, c'est un bon livre d'étude, et ceux-ci sont rares dans la matière.

8. — M. Romanès est connu depuis longtemps déjà par ses très curieuses études sur le système nerveux des animaux et sur leurs facultés psychiques : son livre sur *l'Évolution mentale chez les animaux* (Paris, Reinwald, 1884) fourmillait d'observations piquantes : celui-ci, consacré à l'étude de *l'Intelligence des animaux*, est peut-être plus intéressant encore, en tous cas beaucoup plus à la portée de tous. Il est presque tout entier en exemples : les conclusions s'imposent d'elles-mêmes et sans discussions abstraites. La masse des documents qu'il renferme, les preuves innombrables d'actes réfléchis qu'il nous montre chez les vertébrés (2e volume), les insectes, et même les mollusques et les infusoires (1er volume), sont presque toutes incontestables. Et ce n'est pas là seulement un recueil d'anecdotes très amusantes : il s'en dégage peu à peu la conviction raisonnée que refuser aux animaux l'intelligence, c'est-à-dire le pouvoir d'accomplir des actes intellectuels vrais, n'est plus permis aujourd'hui : certes l'instinct joue un grand rôle dans la plupart des actes de leur vie ; mais ces instincts ont eu à leur origine un acte intelligent pour point de départ, et, dans la plupart des cas de M. Romanès, l'adaptation de l'acte à un but particulier, inattendu, exclut absolument l'idée de mouvements instinctifs et irréfléchis. Je cite seulement, entre mille, ce fait qui est caractéristique :

« Mon terrier aimait beaucoup à attraper les mouches contre les vitres des fenêtres : mais cela l'agaçait qu'on se moquât de lui quand il manquait son coup. Un jour, pour voir ce qu'il ferait, je fis exprès de rire d'une façon exagérée à chaque insuccès, et, mon hilarité aidant, il se montra particulièrement maladroit. A la fin, son chagrin devint tel, qu'en désespoir de cause, il se mit à simuler une capture par des mouvements appropriés de sa langue et de ses lèvres, et en frottant son cou contre le sol, comme pour écraser sa victime, — après quoi il me regarda d'un air de triomphe. Il avait si bien joué sa petite comédie qu'il m'en aurait certainement fait accroire si je ne m'étais aperçu que la mouche était toujours sur la fenêtre. J'attirai son attention sur ce fait ainsi que sur l'absence de tout cadavre à terre, et lorsqu'il vit que son hypocrisie était dévoilée, il se retira tout

honteux sous un meuble. » Mais il faudrait citer tout le volume, où les récits de ce genre abondent, et que l'on peut d'ailleurs laisser sur toutes les tables. Une remarquable préface de M. E. Perrier lui sert d'introduction.

9. — Le livre du professeur O. Schmidt sur les *Mammifères et leurs ancêtres géologiques*, ne représente, comme il le déclare lui-même, que le développement plus complet d'un chapitre de son beau volume intitulé : *Descendance et darwinisme*, et publié depuis quatre ou cinq ans dans cette même *Bibliothèque internationale des sciences*. Les mammifères, par la supériorité ou plutôt la complexité plus grande de leur structure, par leur voisinage évident des formes humaines, présentent pour le biologiste un intérêt capital d'étude. Les travaux de Marsh, de Rutimeyer, de Filhol, de Gaudry, qui nous les ont fait et nous les font encore admirablement connaître, sont difficiles à trouver, surtout ceux des deux premiers, qui figurent dans des revues américaines rares chez nous. C'est donc un véritable service que M. Schmidt a rendu aux chercheurs en leur présentant ces matériaux groupés ainsi et disposés chacun à sa place. Inutile de dire que l'ouvrage s'inspire des principes de la théorie de l'évolution, et que, cela ne fût-il pas, l'auteur s'y trouverait tout naturellement conduit par le simple exposé des faits qu'il avait à nous présenter, les mammifères fournissant, au point de vue des formes de transition et des types témoins des variations morphologiques, les exemples peut-être les plus démonstratifs.

10. — Voici un excellent ouvrage qu'accueilleront avec plaisir les candidats à la licence. Je veux parler du *Manuel de Paléontologie*, de Hoernes, traduit par M. Dollo, et qui vient compléter, dans la collection de la librairie Savy, la belle série formée par la *Zoologie* de Claus, la *Botanique* de Van Tieghem, et la *Géologie* de Lapparent. L'ouvrage de Zittel sur la paléontologie est sans doute excellent, mais trop volumineux et trop coûteux. Celui-ci est commode, les descriptions en sont claires, les vues générales très sobres et très précises, les figures nombreuses, ce qui est capital, et en général bien faites. La classification adoptée est celle de Claus : la succession des couches géologiques est envisagée à peu près comme dans l'ouvrage de M. de Lapparent. Je crois qu'il pourra rendre de grands services aux étudiants.

11. — M. de Sède a eu évidemment le même résultat en vue lorsqu'il a publié ses *Conférences sur l'histoire naturelle à l'usage des candidats à la licence, etc.* Certes, un pareil ouvrage rendrait d'immenses services, et je me souviens fort bien de l'embarras dans lequel nous étions à la Sorbonne, où des cours magistraux, excellents d'ailleurs, mais consacrés chaque année à un point particulier, laissaient de larges lacunes dans les matières du programme, lacunes qu'il fallait combler à l'aide de

longues recherches bibliographiques, dans les gros volumes spéciaux ou dans les publications périodiques de toute langue; d'où il résultait, à côté d'avantages incontestables pour l'éducation scientifique du chercheur, une énorme perte de temps. Le livre de M. de Sède comblera-t-il ces lacunes? Hélas non! Les renseignements sont insuffisants : la plupart des questions ne sont qu'effleurées, et, il faut bien l'avouer, les inexactitudes y sont nombreuses : avec les éléments qu'il renferme, les questions données ces dernières années n'auraient jamais pu être traitées d'une façon suffisante, ni même correcte. Ce n'est pas la faute de M. de Sède si le programme de l'examen est tellement surchargé que son volume, de plus de six cent cinquante pages, ne puisse constituer à ce sujet qu'un simple sommaire : peut-être n'a-t-il pas toujours trouvé le détail topique, la formule générale qui peut suppléer aux longs développements : peut-être aurait-il gagné de la place en supprimant des pages entières copiées purement et simplement dans des Flores, ce qui n'est d'aucune utilité dans un « Manuel. » Un pareil ouvrage serait une œuvre excellente à faire, mais elle est encore à faire. — J'ajouterai cependant qu'en l'acceptant comme livre élémentaire, ou en le destinant aux étudiants en médecine, il pourra rendre quelques services.

12. — Je viens de relire encore le petit volume de M. Ch. Feré, intitulé *Sensation et mouvement,* et je le trouve de plus en plus joli, et de tout point. C'est de l'excellente psychologie physiologique, fortement pensée, et transcrite dans un style très captivant. Par une série d'expériences très curieuses et parfaitement interprétées, l'auteur établit que toute contraction musculaire est en rapport d'intensité avec le degré d'excitation psychique qui l'accompagne, l'origine de cette excitation n'eût-elle rien à voir avec le but de cette contraction ; il prouve, avec tracés dynamométriques à l'appui, que la contraction de la main est beaucoup plus énergique lorsqu'un travail psychique occupe l'esprit, lorsqu'on parle par exemple. La réciproque est parfaitement exacte d'ailleurs. Puis, établissant l'importance du lien qui relie la représentation mentale du geste et sa traduction musculaire, rappelant en outre la proposition inverse due à Blaid, à savoir qu'une attitude fait naître l'état d'esprit correspondant, M. Feré en déduit une très ingénieuse explication des faits de suggestion mentale qui passionnent aujourd'hui les physiologistes. Selon lui, la pensée de celui qui donne mentalement l'ordre se traduit forcément en mots et en lettres dans son esprit, et ceux-ci provoquent une série de contractions minuscules des muscles qui servent à les prononcer ; chez un sujet en somnambulisme, dont l'acuité sensorielle est extraordinairement développée, et peut même encore être accrue, comme on l'a démontré récemment, par l'emploi de l'aimant, — une série de mouvements

identiques s'opère dans les mêmes muscles, et ces contractions font apparaître à leur tour dans son esprit les lettres et les mots correspondants ; dès lors la transmission est établie. C'est ainsi que dans une expérience très curieuse rapportée par M. Feré, on est parvenu à faire répéter à un malade en somnambulisme, une phrase latine pensée par une personne présente, phrase dont le malade ignorait absolument le sens.

Mais il faudrait citer tout ce petit livre, où les vues ingénieuses et les expériences originales abondent. Je note seulement à la fin, à la suite d'une belle étude sur l'épuisement, d'excellentes conclusions sur le profit pratique que peut tirer la société des révélations que nous fournissent ces études, et sur les applications que l'on en peut faire à la direction de notre éducation physique et morale. Au sujet des dégénérés et des oisifs qu'il appelle des « nuisibles, » il s'élève avec force contre la coupable et ridicule indulgence qui pousse aujourd'hui à excuser aveuglément le crime sous prétexte d' « influence passionnelle. » — « On peut discuter, dit-il, la légitimité du droit de punir : le droit d'être protégé quand on a rempli toutes ses obligations sociales, est indiscutable. » Il conseille, comme remèdes sociaux de l'énervement moral, l'hygiène la plus rigoureuse pour maintenir l'adaptation et empêcher la dégénérescence ; — et quant aux dégénérés, « il faut, dit-il, qu'ils disparaissent, » et le seul moyen pratique est d'empêcher la perpétuation de leur race dans la mesure du possible, en répandant largement dans le public la connaissance des lois implacables de l'hérédité. « Il ne faut pas, dit-il, laisser s'accréditer cette erreur qu'une infusion de sang nouveau peut faire remonter à une famille l'échelle de la dégénérescence : à ces croisements, les races déchues ne gagnent pas ce que les bonnes perdent. »

13. — Voici un autre petit volume se rapportant à la psychologie physiologique, *les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition,* de M. Paulhan, mais qui est bien loin de valoir en clarté le précédent : les données physiologiques sont insuffisamment connues de l'auteur, et quant à la partie psychologique pure, elle est effroyablement embrouillée : c'est en somme une étude sur les conditions physiologiques d'existence de la conscience et de tous les phénomènes qui s'y rapportent ; mais il pèse sur ces longs développements une brume germanique décourageante. L'auteur reconnaît souvent qu'on pourrait lui faire des objections ; il ajoute qu'il n'aurait aucune peine à y répondre, mais comme le moment ne lui paraît pas opportun, il remet la chose à plus tard et l'on n'en entend plus parler. Voici la nouvelle théorie qu'il propose sur la nature de la conscience (p. 13) : « J'admets donc, contre les partisans d'un automatisme trop simple, qu'un processus purement physiologique et un processus psycho-physiologique ne

sont pas équivalents au point de vue mental ; mais j'admets aussi que la différence entre les deux processus est due non à ce que l'un s'accompagne de la conscience, mais à ces différences physiologiques qui les séparent, la conscience étant un simple signe de ces différences. »

14. — L'étude que vient de publier le docteur Azam sur *le Caractère dans la santé et la maladie* aurait pu être d'un haut intérêt, et M. Ribot, dans la préface qui ouvre le volume, nous démontre sans peine de quelle importance sont ces études pour les recherches psychologiques. Mais c'était une œuvre bien difficile, ainsi que M. Azam ne se l'est pas dissimulé dans son introduction, et je ne crois pas qu'il l'ait complètement réussie : la presque totalité du livre est occupée par la description des formes de caractères, description qui a été faite cent fois, et qui renferme ici, à côté d'un certain nombre de formules heureuses, des banalités regrettables, dont la connaissance ne nous sert de rien ; le plus souvent même l'auteur s'en tient à des définitions de termes. « L'excès de la moquerie, c'est le sarcasme : une de ses formes, le persiflage ; la raillerie est une autre forme : c'est la moquerie dans un ordre d'idées plus élevé (p. 89). » Quant à l'explication de ces variations d'habitudes psychiques d'individu à individu, de race à race, ou même d'époque à époque ; quant à la recherche des causes qui relient tous ces phénomènes, elle est nulle ou à peu près, et c'est précisément ce qu'on voudrait trouver dans une étude de ce genre entreprise par un médecin de la compétence de M. Azam. M. Azam consacre à ce sujet trente pages rapides, où nous apprenons que la jeunesse est généralement insouciante et gaie, la vieillesse avare et cacochyme, et que le caractère des femmes peut être modifié profondément pendant la grossesse.

15. — Je voudrais avoir plus de place à consacrer à l'analyse de l'ouvrage de M. Delbœuf, sur *la Matière brute et la matière vivante,* et c'est plusieurs pages qu'il me faudrait. Une chose a frappé depuis longtemps M. Delbœuf, c'est que nous ignorons absolument pourquoi nous mourons ; pourquoi la vie doit-elle, pour se perpétuer, se transmettre d'individu à individu, et pourquoi ne peut-elle pas se continuer indéfiniment chez le même être ? Sans doute la machine s'use, mais elle s'use chaque jour, et l'existence consiste dans une continuelle réfection des éléments organiques détruits ou altérés par l'usage : pourquoi ce travail, qui a pu durer de longues années, cesse-t-il un jour ? Généralement la question est tranchée par une phrase de rhétorique. M. Delbœuf a voulu aller plus loin et chercher dans l'étude de la nature et des propriétés intimes des tissus, l'explication du phénomène. Je n'admets pas, à beaucoup près, toutes ses prémisses : l'assertion célèbre de Feuerbach, à savoir que « c'est le phosphore qui pense en nous » lui paraît d'une évidence aveuglante : les propriétés des atomes

ne lui paraissent ni immuables, ni par suite inhérentes à eux-mêmes : les lois de l'univers sont loin, pour lui, d'être fatales, et « l'intelligence, sœur inséparable de la sensibilité et de la liberté, est le véritable démiurge. » Tout est en transformation continuelle et la mort est le terme du transformable, ce qui me paraît un peu spécieux, car les éléments du cadavre sont indéfiniment transformables et susceptibles, en quelque sorte, de « rentrer en série ; » or, dans ces conditions, la mort n'existerait nulle part. Trop de matérialisme d'un côté, trop d'animisme de l'autre. Voilà où en est la métaphysique contemporaine, au milieu des problèmes soulevés de toutes parts sur les rapports de l'âme et du corps par les progrès de la psychologie physiologique. Mais ce qu'on ne peut refuser à l'auteur, c'est le grand charme qui s'attache à la lecture de son livre, l'ingéniosité des vues, la netteté des démonstrations : il est à lire par tous ceux qui s'intéressent à ces questions, et à lire très attentivement, car il y a beaucoup à y apprendre.

16. — La réimpression des trois mémoires du Dr Azam sur l'*Hypnotisme, la double conscience et les altérations de la personnalité*, dans la *Bibliothèque scientifique contemporaine* de J.-B. Baillière, présente surtout, comme le fait remarquer M. Charcot dans sa préface, un intérêt historique. Il ne faut pas oublier que, le premier, M. Azam eut le courage, en France, de répéter les expériences de Braid, et d'étudier avec les procédés de l'observation scientifique, aux risques du ridicule, des phénomènes regardés communément alors comme le gagne-pain de pauvres charlatans. Ces observations discrètes, ces hypothèses alors timidement formulées, aujourd'hui confirmées pleinement par les travaux considérables de l'École de la Salpétrière, sont utiles à remettre sous nos yeux, ne fût-ce que pour mesurer le chemin parcouru et rendre à notre laborieux compatriote la justice qui lui a été refusée. M. Azam a eu la bonne fortune de mettre la main, presque du premier coup, sur un sujet admirablement doué, Félida X., sur qui les études de dédoublement de la personnalité, ou de double conscience, furent faciles, et dès le début pleines de révélations. Le récit en est encore curieux à plus d'un titre.

17. — Je ne fais que mentionner l'apparition du *Nouvel hypnotisme,* de M. Moutin. Que le titre ne vous trompe pas : il n'y a rien de nouveau ici : c'est le livre d'un magnétiseur de profession, qui a opéré aux Folies-Bergères, dans les salons du *Voltaire,* etc..., qui ne m'a pas l'air d'y avoir compris grand'chose, croit encore au fluide magnétique, — ce qui n'est certes pas neuf, — et qui enfin ne demande qu'à continuer ses exhibitions avec le plus de profit possible : vous y trouverez la « scène du monsieur que nous forçons à se déshabiller » (p. 146), la « scène de la dame que nous forçons à venir nous embrasser, » et bien d'autres d'un non moins grand intérêt pour la science. Des cer-

tificats publiés à la fin du livre et signés de proviseurs de lycées et de directeurs de séminaires (il y en a pour tous les goûts), viennent attester qu'aux séances de M. Moutin, tout le public a été fort satisfait.

18. — Le livre de MM. Bourru et Burot, deux professeurs de l'École de médecine de Rochefort, est beaucoup plus sérieux. Ce sont ces deux médecins qui ont découvert, il y a deux ans, ce fait étrange de l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses. De l'opium placé dans un flacon bouché derrière la nuque du sujet, et à son insu, amenait rapidement le sommeil, non seulement dans l'état somnambulique, mais même à l'état de veille. MM. Bourru et Burot ont reproduit dès lors ces expériences sous cent formes nouvelles, faisant varier tour à tour chacune des conditions du phénomène : distance, obturation des vases, etc., et chaque fois, même lorsque le flacon était pris au hasard ou par un tiers dans une série de flacons semblables, de façon à ce que le sujet et l'expérimentateur lui-même fussent bien dans l'ignorance du médicament avec lequel ils agissaient; chaque fois, dis-je, l'effet propre au médicament était produit : l'alcool provoquait l'ivresse, la belladone la dilatation de la pupille, et l'eau de laurier-cerise, même privée de son acide cyanhydrique, provoquait d'une façon constante l'extase religieuse jusque chez une fille de mauvaise vie et de religion israélite. Ces faits étaient surtout faciles à constater sur deux sujets, admirablement prédisposés, qui ont servi à presque toutes les expériences des deux auteurs : mais ils se manifestaient de même, avec des variations d'intensité, chez un grand nombre d'autres personnes sur qui l'expérience fut tentée. MM. Bourru et Burot, dans leur livre, dont l'intérêt est immense, racontent avec beaucoup de détails tous ces faits, qui furent entourés des précautions expérimentales les plus minutieuses, et reproduits devant nombre de sceptiques, par l'entremise de tiers ignorants, etc. Dans une seconde partie, les auteurs se défendent contre plusieurs objections qui leur furent faites, en particulier celle de faire de la suggestion mentale sans le savoir. Cherchant ensuite l'explication de ces phénomènes, ils se rallient à l'hypothèse d'une sorte de force neurique rayonnante, qu'ils conçoivent un peu autrement que M. Baréty, et qui expliquerait à la fois l'action du magnétiseur et du « suggestionneur » à distance, en même temps que la réceptivité exagérée du système nerveux à l'endroit des influences extérieures, qu'elles vinssent d'un être humain ou d'un flacon d'opium. Il est très vraisemblable que cette théorie soit démentie quelque jour, mais ce qui restera forcément, ce sont les faits, et ils sont du plus haut intérêt à connaître.

19. — Dans la fièvre qui a suivi la découverte ou plutôt la constatation scientifique et expérimentale de la suggestion, soit simple, soit

mentale, on a cherché à expliquer par elle une bonne partie de l'inexplicable d'aujourd'hui, depuis les miracles jusqu'à l'action des médicaments à distance. MM. Fontan et Ségard, deux médecins de la marine, ont songé surtout aux applications pratiques : ils ont suggéré à leurs malades la cessation de leurs douleurs, la disparition des phénomènes nerveux ou même purement organiques dont ils souffraient, et ont obtenu dans beaucoup de cas un soulagement notable : de là leurs *Éléments de médecine suggestive*, composés de quatre-vingt-treize observations originales, d'un grand intérêt documentaire, et que précèdent quelques considérations théoriques sur l'hypnose en général et la suggestion. Quant aux résultats de dynamogénie qu'ils obtiennent, ils les expliquent par une sorte d'inhibition de tous les centres et éléments nerveux autres que ceux auxquels il est fait appel pour l'exécution de l'ordre suggestionné, d'où résulterait pour ceux-ci un accroissement d'intensité d'action proportionné à la passivité de ceux-là. C'est la théorie de la rupture de l'équilibre nerveux. L'avenir nous apprendra ce qu'il faut conclure de tout ceci : mais, dès aujourd'hui, ce livre, rempli de faits bien observés, est à lire et à conserver.

20. — L'ouvrage du docteur Cullerre, *Névrosisme et névroses*, est un bon livre d'hygiène qui s'adresse à une catégorie aujourd'hui nombreuse de malades, les névropathes. M. Cullerre les dépeint au début et précise bien les caractères et les limites de cette véritable diathèse. Suit l'énumération des prescriptions spéciales que leur dicte une hygiène judicieuse au sujet des aliments, des vêtements, de l'exercice, des besoins et des goûts. Travail bien rédigé, très intéressant à lire, et utile à plus d'un point de vue.

21. — Le docteur Thomas, sous-bibliothécaire à la Faculté de médecine, a présenté, au concours ouvert par l'Académie sur *la Migraine*, un livre qui a été couronné et qu'il publie aujourd'hui. L'auteur redoute beaucoup, dit-il dans sa préface, l'appellation de « travail de bibliothécaire, » destinée impitoyablement aux travaux du genre du sien. Effectivement, pour être bien rédigé, très intéressant à lire, le travail de M. Thomas n'en est pas moins un simple historique de la question; historique d'ailleurs utile à faire, je le lui accorde, et qui résume parfaitement l'état assez confus de nos connaissances sur ce terrible ennemi. Mais savons-nous mieux, avec le livre de M. Thomas, en quoi consiste la migraine? Hélas non! M. Thomas flotte entre la théorie de Dubois-Raymond, qui l'attribue à une tétanisation des muscles du domaine du sympathique cervical, et celle de Mollendorf, qui la rattache à une paralysie du même rameau : d'aucuns, Jaccoud entre autres, en concluent simplement qu'il y a deux migraines. On pourrait même admettre qu'il y a autant de migraines que de médecins, et je sais des gens très sages qui croient volontiers qu'il existe

autant de migraines spéciales que de migraineux. M. Thomas admet que « les probabilités sont en faveur d'une névralgie siégeant primitivement sur un rameau déterminé du trijumeau, » névralgie que le rhumatisme, la goutte et une foule de causes constitutionnelles ou occasionnelles peuvent provoquer. Quant aux traitements, la liste en est immense et désolante : les spécifiques ordinaires de la névrasthénie cérébrale sont sans action constante : ce qu'il y a encore de plus sage est de soigner la diathèse, et de remonter à la cause constitutionnelle, anémie, rhumatisme ou hystérie. Quant à guérir l'accès commencé, personne n'est encore parvenu à donner la bonne recette, et M. Thomas pas plus que les autres.

22. — Signalons la publication, chez Alcan, d'une nouvelle édition du *Traité d'hygiène* de Bouchardat, excellent ouvrage, un peu long et verbeux peut-être, mais quel est le traité d'hygiène qui ne l'est pas un peu ? La plus grande partie des indications qui s'y trouvent n'ont en rien vieilli, et cette troisième édition renferme en outre les dernières réflexions de M. Bouchardat sur le choléra indien, son étiologie, et l'atténuation du virus par la méthode jennérienne, dite de Pasteur.

23. — A noter également, un excellent petit *Dictionnaire du foyer et d'infirmerie,* contenant d'utiles renseignements de petite chirurgie et de médecine pratique, que l'ordre alphabétique adopté permet de retrouver facilement.

24. — Le livre du Dr Boudier, *la Médecine et la santé,* est conçu dans le même esprit, bien que renfermant plus de détails et d'expressions techniques qui me paraissent parfaitement inutiles : de pareils livres pourraient rendre de grands services, mais à la condition d'être précis et courts, et de s'inspirer du seul désir de ne pas laisser l'entourage du malade dans l'ignorance absolue des précautions à prendre pour empêcher l'extension du mal, et des quelques soins qui peuvent adoucir la souffrance. Vouloir aller au delà, serait dépasser le but et amènerait, ou plutôt amène la création d'un nombre incalculable de malades imaginaires, que les détails excessifs, quoique insuffisants, de leur manuel, mettent en éveil sur les moindres détails de leur existence et qui en arrivent bonnement à l'hypocondrie la plus noire.

25. — Il y a de bonnes choses dans les *Conseils aux mères de famille sur la manière de se nourrir elles-mêmes et de nourrir leurs enfants;* un peu trop de discussions et de réflexions doctorales peut-être, ce qui conduit un livre, qui devrait être élémentaire et court, à atteindre deux cents quarante pages. On y trouvera beaucoup de renseignements utiles.

26. — *Le Livre de la mère, hygiène et maladies de la première enfance,* par le Dr Talbert, est conçu d'une manière beaucoup plus pratique et

rédigé d'une façon plus concise : si j'avais à recommander un livre de ce genre, je choisirais sans doute celui-là.

27 et 28. — *Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention,* par le Dr E. Monin, rédacteur du *Gil Blas,* sont publiées dans la Petite Bibliothèque, d'Alcan : c'est amusant à lire, et on y trouvera beaucoup de bons conseils d'hygiène utiles à répandre. — A mentionner aussi, à la même librairie, *les Matières premières,* par M. Genevoix, résumé, rendu un peu trop compact par sa concision, des notions utiles à connaître sur l'origine des produits naturels employés par la pharmacie et l'industrie.

R. Blondel.

BEAUX-ARTS ET ARCHÉOLOGIE

1. *Le Meuble en France au* XVIe *siècle,* par Edmond Bonnaffé. Paris, Rouam, 1887, in-4 de 287 p., 25 fr. — 2. *Les Propos de Valentin,* par E. Bonnaffé. Paris, Rouam, 1886, in-16 de 111 p., 3 fr. — 3. *La Faïence,* par Théodore Deck. Paris, Quantin 1887, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 4. *Les Bronzes de la Renaissance. Les Plaquettes,* catalogue raisonné précédé d'une introduction, par Émile Molinier, attaché à la conservation du musée du Louvre. Paris, Rouam, 1886, 2 vol. in-8 de XL-216 et 240 p., 40 fr. — 5. *Ghiberti et son école,* par Charles Perkins. Paris, Rouam, 1886, in-4 de 150 p., 20 fr. — 6. *Le Style Louis XIV. Charles Le Brun, décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps,* par A. Genevay. Paris, Rouam, 1886, gr. in-4 de 258 p., 25 fr. — 7. *L'Ancienne France. Les Arts et Métiers au moyen âge,* étude illustrée d'après les ouvrages de Paul Lacroix, sur le moyen âge et la Renaissance. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 305 p., 4 fr. — 8. *L'Ancienne France. L'Industrie et l'art décoratif aux deux derniers siècles.* Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 307 p., 4 fr. — 9. *Histoire de la peinture en France,* par Victor d'Halle. Paris, Dupret, 1887, in-12 de 188 p., 2 fr. — 10. *Les Artistes célèbres, La Tour,* par Champfleury, conservateur du Musée de la Manufacture nationale de Sèvres. Paris, Rouam, 1886, gr. in-8 de 102 p., 4 fr. — 11. *Le Baron Gros,* par G. Dargenty, directeur de l'*Art ornemental.* Paris, Rouam, 1887, gr. in-8 de 86 p., 3 fr. — 12. *Henri Regnault,* par Roger Marx. Paris, Rouam, 1886, gr. in-8 de 102 p., 4 fr. — 13. *Maîtres contemporains,* par Henry Jouin. Paris, Perrin, 1887, in-12 de XI-307 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Art en France. Musées et écoles des Beaux-Arts des départements,* par J. Comyns Carr. Traduction de l'anglais revue par l'auteur, complétée par des renseignements statistiques et précédée d'une préface, par Jules Comte. Paris, Rouam, 1887, in-16 de LXV-218 p., 3 fr. 50. — 15. *Bibliothèque nationale. Inventaire des pièces dessinées ou gravées relatives à l'histoire de France conservées au Département des manuscrits dans la collection Clairambault sur l'Ordre du Saint-Esprit,* par A. Flandrin. Paris, Hachette, 1887, in-8 de VI-575 p., 10 fr. — 16. *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures,* par N. Kondakoff, édition française originale publiée par l'auteur, sur la traduction de M. Trawinski, et précédée d'une préface de M. A. Springer. Tome Ier. Paris, Rouam, 1886, gr. in-4 de 204 p., 25 fr. — 17. *Grundriss der Geschichte der bildenden Künste,* von Dr. Adolf Fäh. Fribourg en Brisgau, Herder (livr. 1), 1887, gr. in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 18. *Geschichte der christlichen Malerei,* von Dr. Erich Frantz. Fribourg en Brisgau, Herder (livr. 1 à 5), 1887, in-8 de 496 p. Chaque livraison 1 fr. 85. — 19. *Une Visite à Pompéi,* par G.-B. de Lagrèze. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-8 de 239 p., 1 fr. 50. — 20. *Les Catacombes de Rome,* par G.-B. de Lagrèze. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-12 de 181 p., 1 fr. 50. — 21. *Nouvelles promenades archéologiques, Horace et Virgile,* par Gaston Boissier. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 377 p., 3 fr. 50.

1. — Dans le domaine de la librairie d'art, la France conserve encore, croyons-nous, son ancienne supériorité. Plusieurs des volumes que

nous avons à étudier aujourd'hui pourraient servir à en témoigner. Au premier rang, pour le goût de l'exécution, l'abondance choisie des gravures et l'intérêt du sujet, nous devons mettre le livre de M. E. Bonnaffé, *Le Meuble en France au XVIe siècle*. Les meubles d'autrefois sont de véritables œuvres d'art : ils appartiennent à l'architecture par l'agencement de leur ensemble, à la peinture et à la sculpture par leur ornementation. « Dans ces siècles privilégiés, où l'on ne connaissait ni les beaux-arts, ni l'art industriel, ni l'art décoratif, mais l'art tout seul, sans épithète, on estimait que l'industrie, en se mêlant à nos usages de tous les jours, exerce une action directe et constante sur le goût, et que l'art, dans son propre intérêt, doit y avoir la main » (p. 5). A aucune époque cette idée n'est mieux mise en pratique qu'à la Renaissance. Elle est rendue claire aux yeux par les cent vingt dessins que renferme l'ouvrage de M. Bonnaffé, et qui sont empruntés à des collections diverses, y compris la sienne. C'est la vie tout entière d'une époque, ses mœurs, ses usages, ses goûts intellectuels, qui passent devant nous, ennoblis par une continuelle recherche de la beauté. Les menuisiers de ce temps — les maîtres-huchiers, pour employer le terme propre, — furent des créateurs d'art à leur manière. Comme les Jean Goujon et les Philibert Delorme, ils imprimèrent à l'œuvre française le sceau de leur personnalité et ne furent point de serviles imitateurs de leurs maîtres, les Italiens. Le meuble du XVIe siècle, sorti presque toujours de mains anonymes et d'ateliers obscurs, est entièrement digne du temps qui a vu s'élever les Tuileries et la fontaine des Innocents; il est un des beaux fruits de cette saison glorieuse de l'esprit national qui produisait en même temps Montaigne et le grand Ronsard. Telles sont les réflexions que fait naître la lecture du livre de M. Bonnaffé. Il convient d'en dire à présent l'économie. Après une introduction générale sur l'art du meuble en Europe et en France, au XVIe siècle, l'auteur distingue les diverses écoles de mobilier qui ont existé alors dans notre pays. Travail délicat et qui suppose une grande méthode, de nombreux voyages, et des renseignements très sûrs et dix fois contrôlés sur la provenance des objets types. M. Bonnaffé sait qu'il laisse encore beaucoup à faire à ses successeurs; mais, dès à présent, grâce à lui, nous possédons des notions précises sur la géographie du meuble. Il a reconnu des traditions différentes dans les provinces suivantes : Flandre et Picardie, Normandie, Bretagne, Ile-de-France, Champagne et Lorraine, Bourgogne et Franche-Comté, Lyonnais, Provence et Comtat, Auvergne, Languedoc et Gascogne. Ce travail de classement terminé, M. Bonnaffé donne une petite monographie de chacun des meubles de l'époque : le coffre, le dressoir, l'armoire et le cabinet, la table, le lit, le siège. Les œuvres littéraires du temps, les nouvelles, les inventaires, apportent aux monuments une

illustration parfois curieuse. Le tout est couronné par un chapitre sur la « salle, » qui nous introduit dans la maison de nos pères et nous montre la disposition des appartements, la place èt l'usage de chaque objet. Ce sont là d'importantes contributions à l'histoire des mœurs, non moins qu'à l'histoire de l'art; l'auteur justifie amplement son désir de faire considérer son travail comme une suite au *Dictionnaire du mobilier français* de Viollet-le-Duc, qui s'arrête au début de la Renaissance. M. Bonnaffé a fait, avant tout, œuvre d'érudition; mais il cherche à se rendre accessible à l'ensemble du public cultivé; il écrit d'un bon style, clair et vivant, qui rend tout intéressant; il illumine les discussions spéciales, vivifie les classifications et force le lecteur à le suivre, dans les passages où, d'ordinaire, les mieux intentionnés tournent les feuillets. Ce sont là des qualités qui n'ont rien de vulgaire et méritent leur part d'éloge. Pour que rien ne manquât au livre, on a fait appel à la poésie : deux beaux sonnets de M. José-Maria de Hérédia, *le Huchier de Nazareth* et *le Lit,* ouvrent le volume, à la façon des pièces liminaires du XVIe siècle.

2. — L'auteur du *Meuble en France* est un lettré, on le voit, autant qu'un érudit; il nous en donne une preuve nouvelle en publiant, presque en même temps que son gros livre, un petit recueil de fantaisies, *les Propos de Valentin.* Il est encore question d'art dans ces propos, et surtout de curiosité, faïences, armes, étoffes, émaux, tapisseries, que sais-je encore? tout ce monde de vieilles choses, Antiquité, Moyen âge, Renaissance, XVIIIe siècle, dont le goût se répand de plus en plus, et devient, chez beaucoup de gens de goût, comme une protestation contre la banalité de l'ameublement moderne. Mais, dans le métier d'amateur, que de ridicules à éviter, que d'expérience à prendre... à ses dépens! Grande illusion, si l'on pense que l'or y suffit. Il y faut de longues études, de minutieuses recherches personnelles, et, si nous en croyons l'auteur, des ruses de sauvage et une santé de fer. La vie du collectionneur parisien est décrite sous toutes ses faces, à toutes ses heures, et le livre mérite de rester comme une étude réussie d'un petit coin curieux de la société contemporaine. C'est une série de chapitres de forme variée, sans prétention didactique, spirituels et pleins de bon sens, qui se lisent l'un après l'autre avec plaisir. On y trouvera des souvenirs personnels de l'auteur sur ses confrères les collectionneurs, sur le généreux baron Davillier, sur M. de Lafaulotte, sur la porte de Crémone, au Louvre, etc. Cependant, malgré tout leur charme, *les Propos de Valentin* ne s'adressent réellement qu'à un petit nombre de lecteurs; seuls les goûteront bien, ceux qui ont, comme lui, la passion sincère et intelligente des arts du passé et qui peuvent consacrer la meilleure part de leur fortune et de leur loisir à en recueillir les débris.

3. — Si vous êtes collectionneur, si vous avez reçu l'initiation au culte dont « Valentin » et M. Bonnaffé sont les pontifes, si vous suivez les ventes et l'Hôtel Drouot, vous aimez sûrement les vieilles faïences. Il est peu de séries de raretés qui méritent davantage l'attention des curieux et qui touchent de plus près au grand art. Après tant d'ouvrages spéciaux sur l'histoire et sur la technique de la faïence, voici un volume de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* qui traite à la fois les deux sujets. Laissons de côté la partie technique : de rares lecteurs ont besoin de savoir quelles quantités d'oxyde colorant entrent dans la préparation des divers émaux et comment on fabrique les glaçures. L'histoire de la faïence d'art intéresse au contraire tout le monde. Et d'abord, qu'est-ce que la faïence? Notre auteur la définit: « Toute poterie à cassure terreuse recouverte d'émail. » On sait que le nom de « faïence » est de nature à égarer les esprits, car les Persans ont fait de la faïence bien avant les fabricants de Faenza, et quoique les procédés des potiers d'Orient aient été négligés par les Grecs et les Romains, les titres de noblesse de cette industrie n'en remontent pas moins à la plus haute antiquité. La grande frise des archers du palais de Darius, rapportée de Perse par M. Dieulafoy et que le public pourra admirer cet hiver au Louvre, est une œuvre parfaitement authentique, et l'étendue de cette décoration indique l'importance de la faïence en Orient au VIe siècle avant notre ère. Au VIIe siècle après Jésus-Christ, les Arabes, en conquérant la Perse, s'approprient les procédés des habitants, et l'on sait les merveilleux objets qui sont sortis plus tard des fabriques hispano-moresques. Mais la terre classique de la faïence, c'est l'Italie : une famille de grands artistes, les Della Robbia, a attaché son nom à des œuvres d'art uniques en leur genre ; parler de Gubbio, de Faenza, de Pesaro, de Caffagiolo, d'Urbin, c'est évoquer devant les yeux les coupes merveilleuses où se déroulent les arabesques, les plats émaillés à reflets métalliques, les aiguières semées de trophées aux couleurs vives. Une belle place aussi appartient à la France : rappelons les faïences d'Oiron, si rares et si exploitées par les contrefacteurs ; les œuvres de Bernard Palissy, qui ne le sont pas moins; les faïences de Nevers, de Rouen, de Moustiers, de Strasbourg, de toutes ces manufactures qui ont produit au siècle dernier tant de charmantes fantaisies céramiques. Voilà les sujets que le lecteur trouvera brièvement résumés dans ce livre, avec gravures à l'appui. Quelque inexpérience dans le style, quelque confusion dans l'exposition se rencontrent çà et là. L'auteur, il faut le dire, n'est point un écrivain ; c'est même la première fois qu'il prend la plume, habitué qu'il est à d'autres outils. Il a signé ce livre, à la fois modestement et fièrement : *Théodore Deck, céramiste.* On sait que M. Deck est, comme céramiste, l'honneur de l'École française contemporaine, et qu'à ce titre il vient d'être

appelé, il y a quelques semaines à peine, à diriger la manufacture nationale de Sèvres.

4. — Les amateurs de nos jours s'intéressent beaucoup à de petits bronzes d'art dédaignés pendant bien longtemps, et qui appartiennent presque tous au xve ou au commencement du xvie siècle ; ce sont les « plaquettes. » « On désigne sous le nom de plaquettes, a dit M. Eugène Piot, de petits bas-reliefs de bronze qui nous paraissent avoir eu pour objet de conserver le souvenir des ouvrages (d'or et d'argent) des meilleurs orfèvres de la Renaissance, baisers de paix, boutons de chape, agrafes..., bas-reliefs dont on ornait des coffrets, des salières et des encriers...; on tirait de ces beaux ouvrages des empreintes en soufre ou on les coulait en bronze pour en garder la mémoire et pour servir de modèle et d'exemple. » M. Émile Molinier, qui s'occupe depuis longtemps de la question et a étudié ces objets dans toutes les collections d'Europe qui en possèdent, ajoute à la définition de M. Piot que l'orfèvre de la Renaissance étant toujours en même temps sculpteur, les plaquettes sont avant tout des œuvres de sculpture. Par là, elles se rattachent au grand art et les meilleurs maîtres du temps, Donatello, Caradosso, n'ont pas dédaigné d'en produire. Elles font aussi partie de l' « imagerie » du xve siècle, et ont servi à populariser des œuvres plus considérables; elles ont mis plus d'une fois aux mains des artistes les types de la sculpture antique, les pierres gravées des collections particulières, qui les ont si souvent inspirés. A ces divers titres, les plaquettes méritent l'attention et leur historien rend un réel service en en dressant le catalogue. De ce catalogue descriptif et critique nous avons peu de chose à dire ; mais nous devons signaler une introduction pleine de faits sur le rôle et la destinée des plaquettes et les précieuses notices qui précèdent les divers groupes d'objets classés au catalogue. M. Molinier s'y livre à de véritables dissertations, par exemple, lorsqu'il veut identifier l'auteur d'un grand nombre de plaquettes signées du nom de Moderno (t. I, p. 113), ou lorsqu'il cherche à reconnaître l'artiste du nord de l'Italie qui se cache sous le nom bizarre de Vlocrino (t. I, p. 176). Ces notices, fruit de longues recherches et d'abondantes comparaisons, font le plus grand honneur à la science du laborieux attaché de nos Musées nationaux. Son livre, par sa forme même, s'adresse de préférence aux collectionneurs ; mais il a su le rendre nécessaire à tous ceux qui s'occupent sérieusement d'histoire de l'art et surtout de l'art en Italie. Disons, en effet, en terminant, qu'il y a fort peu de plaquettes d'origine flamande, allemande ou française ; presque toutes celles que nous possédons ont été fabriquées au-delà des Alpes. On peut vraiment dire que c'est là un rameau secondaire, mais plein de sève, qui a poussé à son heure sur le tronc puissant de l'art italien.

5. — A côté des œuvres accessoires dont nous venons de parler, le bas-relief de bronze a produit en Italie, au XVe siècle, ses plus beaux chefs-d'œuvre. De tous les artistes qui ont traité ce genre de sculpture, celui qui s'y est fait la gloire la plus éclatante et en reste le maître incontesté, appartient à ce temps et à ce pays. Quel voyageur, visitant Florence, n'est demeuré en contemplation devant les admirables portes du Baptistère-Saint-Jean, « porte del paradiso? » disait Michel-Ange. Qui n'a examiné une à une, comme autant de merveilles, chacune des scènes, chacune des figures modelées et fondues par Ghiberti? Cette œuvre exquise et grandiose est l'une des plus connues de la Renaissance, et les moulages de la seconde porte du Baptistère, qui existent dans les Musées, achèvent de la rendre populaire (voir à Paris les moulages de l'École des Beaux-Arts et du Musée du Trocadéro). Le livre de M. Perkins, conservateur du Musée de Boston et correspondant de l'Institut, est consacré à faire connaître le sculpteur, à le montrer au travail dans son temps et dans son milieu. Précision d'information, harmonie de mise en œuvre, agrément du récit, tout contribue à faire de cette monographie un véritable modèle du genre; l'ouvrage, comme le précédent, fait honneur à la *Bibliothèque internationale de l'art,* à la direction de laquelle nous avons déjà eu occasion de rendre hommage. M. Perkins a nettement défini le rôle de Lorenzo Ghiberti; il l'a suivi dans sa laborieuse carrière, depuis le fameux concours où, vainqueur de Brunelleschi, il a commencé cette série de grandes œuvres qui l'immortalisent. Nous saisissons bien nettement en lui l'orfèvre de la Renaissance, rompu à la pratique de tous les arts. « Il travaillait en architecte, quand il façonnait des niches, des colonnes, des pilastres, des fenêtres ou des frontons; en sculpteur, quand il modelait des statuettes et des bas-reliefs; en orfèvre, quand il ciselait des figures ou des ornements de petites dimensions; en peintre, quand il disposait les émaux destinés à relever la beauté de la forme par la richesse du coloris; et en graveur, quand il travaillait l'or ou l'argent avec la pointe ou le burin » (p. 5). Que de ressources diverses aux mains d'un artiste de génie! Le biographe de Ghiberti est obligé de nous rappeler aussi qu'on en peut faire un étrange abus. L'architecte florentin Brunelleschi venait de coordonner les règles de la perspective et de les rendre applicables aux arts du dessin; Ghiberti s'empare de ces règles pour ses bas-reliefs et devient, dans l'histoire de l'art, le type du peintre-sculpteur. Mais les lois qui régissent la peinture ne sont pas celles qui régissent la sculpture; « il résulte de leur fusion des œuvres anormales, dont les beautés exceptionnelles peuvent forcer l'admiration, mais qui n'en doivent pas moins être réprouvées par le goût » (p. 56). Nous aurions peut-être des objections à faire contre cette idée toute classique et généralement admise

depuis Lessing ; mais, pour ce qui est de son sujet, M. Perkins la justifie par les imitateurs de Ghiberti ; il suit, dans l'art italien, les traces de l'influence funeste qu'une œuvre aussi célèbre que les portes du Baptistère ne pouvait manquer d'exercer, et c'est elle qu'il rend responsable des excès de la sculpture décorative de la décadence. — Le livre est soigné dans tous ses détails; cependant, la note 2 de la p. 133 offre un contre-sens; c'est Lombardo della Seta qui fut l'héritier de Pétrarque. On trouve en appendice une traduction d'extraits des commentaires artistiques de Ghiberti ; le sculpteur, comme plus tard Michel-Ange, a brigué les honneurs de l'écrivain ; mais ces pages ne sauraient soutenir la comparaison avec les *Ragionamenti* du peintre de la Sixtine ; elles empruntent tout leur intérêt au nom de leur auteur, et n'ajoutent rien à sa gloire.

6. — Si nous n'avons que des éloges à adresser à M. Perkins pour l'excellence de son livre, nous devons faire des réserves pour un autre volume paru presque en même temps dans la même collection, le *Le Brun,* de M. A. Genevay. C'est un simple travail de vulgarisation, écrit par un homme de plume souple sans doute, mais qui semble avoir été peu préparé à ces études et qui n'y a point pénétré profondément. On se rappelle que l'Académie des Beaux-Arts avait mis ce sujet au concours, il y a quelque temps ; si le livre a été composé pour prendre part à ce concours, on s'explique qu'il n'ait pas remporté le prix. Mais ne soyons pas trop sévères : comment demander à un auteur de mettre en deux cent cinquante pages, pleines de gravures, tout ce que promet son titre : *Le Style Louis XIV. Charles Le Brun décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps*? C'est évidemment le titre qui est coupable ici plus que l'auteur. Et pourtant, quel beau sujet à traiter à fond ! Quelle époque glorieuse entre toutes pour l'histoire de la France que le siècle du Grand Roi ! Le Brun est le centre naturel de cette étude. Premier peintre du Roi, décorateur du Louvre et de Versailles, fondateur et directeur des Gobelins, Le Brun a tenu, pendant un quart de siècle, le sceptre de l'art français; il a commandé, suivant le goût du Roi, qui n'était autre que le sien propre, tout un peuple de peintres, de sculpteurs, de graveurs, de tapissiers, ornemanistes, brodeurs, orfèvres, fondeurs, ébénistes, etc. ; il a donné aux œuvres si diverses et si multipliées du temps, l'harmonie et l'unité d'inspiration qui les distinguent. M. Genevay a bien montré les débuts à la cour de l'ancien protégé de Foucquet, son activité prodigieuse, et son rôle toujours plus important, à mesure que grandit la fantaisie royale. Quant aux détails du sujet, il n'a fait que les effleurer. Mais, si on l'excuse d'avoir trop embrassé pour un seul livre, on est en droit d'exiger de lui l'exactitude. Ce n'est malheureusement pas sa qualité maîtresse. Nous voyons reparaître ici de vieux préjugés qui n'ont plus

cours aujourd'hui, même dans des livres de seconde main : par exemple, l'auteur fait uniquement honneur à Le Nôtre d'avoir créé le parc et les perspectives de Versailles (p. 64 et 139), tandis que chacun sait que c'est l'œuvre de Lemercier et de Jacques Boyceau ; Le Nôtre n'a fait qu'embellir ou modifier les immenses travaux de ses prédécesseurs. Il y a plus grave : M. Genevay décrit le grand escalier de Versailles, en termes enthousiastes, qui donneront envie à tous les lecteurs d'y aller voir : « Entre les pilastres des montées, il (Le Brun) a jeté ces tapisseries feintes qui enveloppent, de leur fond d'or chargé d'arabesques, quatre tableaux de Van der Meulen ; enfin, il a peint les quatre tribunes où, dans un mouvement et une tournure qui font penser à Véronèse, se pressent et se penchent, sur de beaux tapis admirablement drapés, des visiteurs accourus de toutes les parties du monde. »

Cet escalier célèbre est l'Escalier des Ambassadeurs ; la description qu'on vient de lire est exacte et l'auteur revient à deux reprises sur le sujet (p. 66 et 70) ; il n'y a qu'un malheur, c'est que l'escalier de Le Brun a été entièrement détruit sous Louis XV, en 1752. Rien n'indique que ce détail soit connu de M. Genevay. Est-ce que, par hasard, l'historien du style Louis XIV ne serait jamais allé à Versailles ? Le livre, au point de vue de l'information, est donc défectueux ; il laisse à désirer encore pour la rédaction, et les digressions « anticléricales » de l'auteur sont tout au moins déplacées dans un livre d'art. Nous ne voyons point, par exemple, de quel droit on peut affirmer que Le Brun fut « catholique pratiquant, puisque sous Louis XIV il fallait l'être sous peine de n'arriver à rien » (p. 52) ; l'auteur ne justifie par aucun document ce « puisque » fort injurieux pour Le Brun. Il y a d'ailleurs de bonnes choses à prendre dans le livre : les amateurs d'inédit trouveront des renseignements sur les dessins des pavillons de Marly, par Le Brun, que possède M. Lasquin, et sur les portes du grand salon de Marly, aujourd'hui chez M. Wilkinson, et que M. Genevay attribue avec vraisemblance à Caffieri. Toute cette partie est intéressante et nous félicitons l'auteur de ses trouvailles ; mais, s'il y a là matière à des articles pour une revue artistique, cela ne suffit peut-être pas à soutenir tout un volume.

7 et 8. — Nous préférons au volume précédent, quoiqu'elles soient d'une exécution matérielle très inférieure, deux compilations modestes, destinées à rendre service aux personnes qui veulent avoir facilement des notions sur l'histoire des arts industriels. L'une est intitulée *les Arts et métiers au moyen âge ;* l'autre, qui en est la suite, *l'Industrie et l'art décoratif aux deux derniers siècles.* Ces deux volumes sont extraits, texte et gravures, des grands ouvrages bien connus du bibliophile Jacob, édités par la maison Didot. Nous n'avons pas à nous en occuper, en tant qu'ouvrages nouveaux ; mais il faut louer la ré-

daction claire et le choix des figures. (Pourquoi écrire partout Viollet-*Leduc*?) Le texte suit pas à pas l'illustration, et celle-ci met sous les yeux, presque à chaque page, le monument qui peut renseigner le lecteur. La question des styles dans l'ameublement, au XVIIe et au XVIIIe siècles, est bien résumée. De même pour l'orfèvrerie, la faïence, les tapisseries, les tissus de luxe, etc. Au moment où l'on parle partout des arts décoratifs, où le gouvernement fait des efforts considérables pour ressusciter d'anciennes traditions françaises, les préoccupations du public se tournent volontiers vers l'histoire des industries d'art qui ont fait l'honneur et la richesse de notre pays. Il n'est plus permis d'ignorer entièrement les matières traitées dans ces volumes, tout au moins dans le second. La maison Didot a donc bien fait, à notre avis, de publier ces abrégés.

9. — Nous n'en dirons pas de même d'un autre abrégé qui s'intitule *Histoire de la peinture en France*. A-t-on vraiment le droit de donner ce titre ambitieux à une série de notes, prises à droite et à gauche sur les principaux de nos artistes, et réunies tant bien que mal, sans rédaction suivie, sans plan d'ensemble? M. d'Halle a, du reste, puisé à de bonnes sources, particulièrement dans Charles Blanc, et il cite honnêtement ses auteurs. Ajoutons que c'est modeste, car son style ne gagne pas à leur voisinage. Les quatre-vingts premières pages, — de très petites pages, — comprennent toute l'histoire de la peinture française avant le XIXe siècle ; c'est peu, surtout si l'on songe que les exposants des derniers salons en occupent à peu près autant. Dans cette dernière partie, le parti pris de la coterie artistique, à laquelle paraît appartenir l'auteur, s'est donné largement carrière. Chemin faisant, M. d'Halle « éreinte » Le Sueur et fait de Mme de Maintenon « la célèbre maîtresse de Louis XIV »! Mettons ce lapsus sur le compte de ses nombreuses fautes d'impression.

10. — La peinture française trouve heureusement de meilleurs historiens. Dans la collection si soignée des *Artistes célèbres*, brillamment inaugurée, en 1885, par le *Donatello* de M. Müntz, une large part est réservée à l'art national. Trois des plus récents volumes parus sont consacrés à des peintres, La Tour, le baron Gros, Henri Regnault. La monographie de La Tour nous paraît une des meilleures de la collection. L'illustration est de tous points excellente. Quant à l'auteur, c'est un écrivain connu, M. Champfleury, qui a fait ses preuves depuis longtemps; de plus, compatriote du pastelliste de Saint-Quentin, et très ami, par nature, des élégances du XVIIIe siècle. Voilà de bonnes conditions pour qu'un livre soit réussi. Quant au maître qui en fait le sujet, est-il besoin de le rappeler au lecteur? Chacun connaît l'anecdote de La Tour faisant le portrait de Mme de Pompadour. Il avait posé comme condition expresse, que personne n'assisterait à son travail.

Louis XV entre. La Tour fait la grimace : « Vous m'aviez promis, Madame, que votre porte serait fermée : je reviendrai quand vous serez seule. » Et il sortit, laissant le roi et la favorite interloqués. Le caractère indépendant et fantasque du peintre est tout entier dans cette boutade. Comme pour Rousseau, dont il fut l'ami, son irritabilité et ses dédains servirent à son immense succès. Les femmes surtout, princesses, actrices ou bourgeoises, voulurent toutes être peintes par ce capricieux crayon. A l'heure présente, ses pastels, si séduisants encore dans leurs tons à peine fanés, sont les documents les plus précis qu'on puisse interroger sur la société du temps. M. Champfleury a fait parler les œuvres de La Tour et surtout l'admirable collection d'esquisses du musée de Saint-Quentin ; il en a reçu des confidences qui ne sont pas toujours édifiantes, mais sur lesquelles il a le bon goût de ne pas insister plus que de raison. On remarquera (p. 16) une critique des paradoxes de Diderot à propos de La Tour, et (p. 42) toute une théorie esthétique sur le « retroussis » agréable du coin des lèvres que le pastelliste met à tous ses portraits, et qui, sans nuire à la ressemblance, leur donne presque un air de famille. En résumé, ce livre fera bien connaître La Tour, et cette étude vaut la peine d'être faite, car n'est-ce point un très grand artiste, celui dont les fragiles crayons ont survécu à presque toute la peinture de son temps, et qui a su, avec de la poussière de couleur, fixer à jamais le sourire d'un siècle disparu ?

11. — Étrange carrière que celle de Gros. Élève de David, admirateur passionné, disciple soumis du maître des *Horaces*, il est pourtant le premier peintre français qui ait réagi contre la tradition pseudo-classique, qui ait ramené l'art à la vérité et à l'étude directe de la vie. Mais, ce rôle si important et qui fait de lui le précurseur d'Eugène Delacroix, Gros l'a joué d'une façon presque inconsciente, et c'est aux circonstances extérieures de sa carrière qu'il doit de l'avoir rempli. Il n'a fallu rien moins que la tempête de la Révolution pour le forcer à quitter l'atelier de David et à partir pour l'Italie. Là, son génie se développe librement ; loin des influences d'école, mis en présence de Bonaparte et des victoires françaises, il abandonne les sujets classiques, les Grecs et les Romains, et devient le peintre immortel des *Pestiférés de Jaffa*, de la *Bataille d'Aboukir*, du *Champ de bataille d'Eylau*. Gros est né pour célébrer les gloires de l'Empire, — qui eut des peintres, à défaut de poètes. Mais son génie semble s'évanouir à la chute de Napoléon ; c'est en vain qu'il reste le peintre officiel de Louis XVIII ; créé baron par Charles X, il ne se console pas d'avoir vu finir la grande épopée, et les sujets qu'on lui donne ne l'enflamment plus. Il retombe sous l'influence de David, qui, de son exil de Bruxelles, lui écrit d'abandonner les sujets modernes, de faire enfin de la

peinture sérieuse, de revenir aux Thémistocle et aux Mucius Scævola: « Vite, vite, mon bon ami, feuilletez votre Plutarque. » Docile comme autrefois, l'élève obéit ; mais ce puissant interprète de l'histoire contemporaine échoue dans la peinture de convention ; il doute de lui-même, se décourage, s'attriste et se tue. Telle est l'histoire que nous raconte M. Dargenty, d'un style qui ne plaira pas à tout le monde, mais qui ne manque ni de feu, ni d'accent. Il nous met bien en présence du maître, nous fait plaindre ses faiblesses, admirer la noblesse de son âme et son honnêteté d'artiste.

12. — Avec Henri Regnault nous rencontrons une autre destinée tragique, mais plus touchante, plus voisine de nous, et qui est encore dans la mémoire de tous. Après un brillant début de carrière et trois ou quatre toiles qui méritent le nom de chefs-d'œuvre, le portrait du maréchal Prim, entre autres, le jeune peintre prend part à la défense de Paris ; il se bat bravement; le 20 janvier 1871, il est tué à Buzenval, et ce n'est qu'un cri dans les ateliers et dans la presse : un grand artiste est mort, l'espoir de l'École française a disparu ! Les articles, les nécrologies, les biographies croissent à l'envi sur cette tombe de héros ; c'est à qui exaltera le génie du jeune maître, mort à vingt-huit ans; c'est à qui peindra le vide irréparable laissé par sa disparition. On a pu se demander s'il n'y avait pas quelque exagération dans cet enthousiasme, et si la mort du soldat n'entrait pas pour beaucoup dans l'admiration pour le peintre. Le livre de M. Roger Marx répond à ces inquiétudes de la raison. Il vient à une heure plus calme, où l'impartialité est possible ; l'auteur est un esprit judicieux et pondéré, qui fait la part de l'éloge et de la critique, et, tout compte fait, il reste que le jugement de la première heure n'était point trop exagéré ; Henri Regnault, qui demeure déjà un grand artiste, promettait d'être l'un des premiers de son temps. Cette biographie est donc définitive. L'un de ses mérites consiste dans la mise en œuvre de la correspondance de Regnault. Lettres imprimées et inédites ont été dépouillées et sont citées à chaque instant, habilement mêlées à la trame du récit. Rien ne pouvait faire mieux connaître le caractère de l'homme et les préoccupations variées et souvent contradictoires de l'artiste. Les lettres de Regnault sont presque entièrement consacrées à l'art qui fut la passion de sa vie ; écrites pour l'intimité, sans aucun apprêt littéraire, rien n'y nuit à la spontanéité de l'impression. Écoutez ce jeune prix de Rome sortant de la Sixtine : « Je suis broyé ; ce géant de Michel-Ange me laisse à moitié mort. C'est un coup de foudre que ce plafond, c'est un vrai cauchemar. En tombant du cinquième on ne se ferait pas plus de mal ; c'est trop beau. » A chaque instant Regnault s'enflamme ainsi, d'un enthousiasme de premier jet, profond, sincère, mais qui a des caprices singuliers, qui s'adresse aujourd'hui à Michel-Ange et de-

main à Fortuny. L'Italie n'a pas retenu Regnault ; il s'est enfui vers l'Espagne, vraie patrie de son talent, fête continuelle de sa palette. Il parle de ce pays en peintre et en poète, et personne, pas même Théophile Gautier, n'a exprimé comme lui les sensations de l'Alhambra. Les lettres d'Espagne servent de commentaire aux esquisses pleines de verve de son crayon. On trouvera dans le volume de M. Marx des spécimens intéressants des unes et des autres.

13. — Sous le titre de *Maîtres contemporains,* M. H. Jouin a réuni une série d'études sur divers artistes, français pour la plupart : Fromentin, Corot, H. Regnault, Léon Cogniet, Lehmann, Jouffroy, Ch. Timbal, J. de Nittis, Tassaert, Cham, etc. La plus anciennement écrite est la notice sur Paul Huet, mort en 1869 ; la dernière est toute récente : elle nous parle de Paul Baudry. Des anecdotes, des renseignements personnels au biographe de David d'Angers, sur ceux de ces personnages qu'il a lui-même connus ajoutent un intérêt sérieux à certaines parties de ce livre. L'auteur a la note émue et la donne très heureusement. Nous citerons comme exemple, entre bien d'autres, quelques lignes sur la princesse de Beauvau, morte en 1881, après avoir mis toute sa vie un goût délicat et un véritable talent d'artiste au service de la charité. M. Jouin a écrit une belle page à la fin de son étude sur Gustave Doré ; mais dans le reste de son travail sur ce maître, il méconnaît en Doré, non seulement le sculpteur (qui est contestable), mais le peintre. Cette injustice lui est commune avec le public français presque tout entier. On ignore chez nous, et on veut ignorer que le grand dessinateur, unanimement admiré, s'est révélé grand peintre aux dernières années de sa vie. Les collectionneurs anglais le savent bien, eux qui ont recueilli avec passion pour leurs galeries presque toutes les toiles de l'auteur du *Christ consolateur*. Quelque imperfection de métier qu'on y puisse relever, ce sont des œuvres de haute valeur, et les attaques dont a été victime le talent de peintre de Doré nous semblent bien voisines de celles qui honorent aujourd'hui M. Puvis de Chavannes. Le dédain de notre public est venu, d'ailleurs, d'une tendance qui lui est naturelle : dès qu'un homme, artiste ou écrivain, s'est fait applaudir dans un genre spécial, il ne doit point s'essayer dans un autre ; le public dérouté refusera de le suivre, et, fît-il des chefs-d'œuvre, il restera le prisonnier de sa première gloire. Le cas s'est présenté pour Doré, et rien n'est plus attachant que de suivre le progrès dans la vie de ce dessinateur, parti des ateliers du *Journal pour rire,* qui place son idéal toujours plus haut, et s'élève, dans les tableaux de la fin de sa vie, aux plus grandioses inspirations du symbolisme chrétien. M. Florentin Loriot, que rappelle M. Jouin, est un des rares critiques français qui aient parlé dignement de ce côté du talent de Doré. M. Jouin aurait dû le suivre, et

réagir contre les préjugés de l'opinion. Ne l'a-t-il pas fait avec l'accent de la conviction la plus entraînante, pour Eugène Fromentin, et n'a-t-il pas revendiqué hautement, pour lui, et à titre égal, le nom de grand peintre et d'écrivain de génie ? Cette étude sur Fromentin est la plus longue du volume, et aussi la plus intéressante. L'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir y insérer des fragments inédits de lettres de George Sand à l'auteur de *Dominique*, qui nous montrent la figure du romancier de Nohant sous un jour tout à fait favorable et qui serviront la noble et pure mémoire de Fromentin.

14. — Le lecteur sait sans doute les efforts sérieux tentés depuis quelques années par la direction des Beaux-Arts pour aider à constituer en province des centres artistiques. On s'occupe à la fois de créer des écoles de dessin et de donner aux musées locaux ou régionaux une organisation d'ensemble. Bien que le volume dont nous avons à parler intéresse surtout les musées, la préface qu'a mise en tête M. Jules Comte, aujourd'hui directeur des bâtiments civils, traite à la fois des musées et des écoles ; elle mérite d'être lue par tous ceux qui s'intéressent aux progrès artistiques de notre pays. Pour nous en tenir aux musées, nous y suivons l'histoire de ces collections en province, depuis la Révolution qui les a formées avec la dépouille des palais, des églises et des couvents, jusqu'au régime actuel, défectueux à bien des égards. Il l'était plus encore, il y a quelques années. Une collection stationnaire, mal entretenue, dédaignée par la municipalité, confiée à des conservateurs incompétents, qui laissaient les objets d'art se détériorer ou, ce qui est plus grave, les restauraient avec maladresse ; voilà ce qu'était le musée jadis dans bon nombre de villes de province. L'intervention de l'État, pour sauvegarder les richesses de l'art national, était ici tout indiquée. En échange de dons réguliers, enrichissant méthodiquement ces collections, l'État peut y réclamer un droit de contrôle ; sans gêner, bien entendu, l'initiative privée, et en respectant les autorités locales, il peut faire fonctionner, à côté de celle-ci, un service général d'inspection, qui porterait sur les locaux, les catalogues, les restaurations. Ce service fonctionnerait déjà, nous apprend M. Comte, au grand avantage des musées de province, sans les changements ministériels et administratifs trop fréquents, qui empêchent une idée d'être mûrie et menée au bout par les mêmes hommes. Nous insistons sur cette préface, à cause de son intérêt d'actualité, mais il faut parler aussi du corps de l'ouvrage. C'est la traduction d'un petit livre anglais, *Art in provincial France,* dû à un critique distingué d'Outre-Manche, M. J. Comyns Carr. Voici comment il a été composé : la ville de Manchester voulant organiser une grande galerie artistique, le directeur d'un journal de la ville chargea l'auteur de visiter les principaux musées

de France et de résumer ses études et ses impressions dans des lettres destinées à paraître dans le journal. Les étapes de M. Comyns Carr furent les suivantes : Orléans, Blois, Tours, Angers, Nantes, Limoges, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Marseille, Lyon, Dijon, Nancy, enfin Lille, où il admira, comme elle le mérite, la collection léguée à la ville par Wicar. Les habitants de ces diverses villes qui s'intéressent à leur musée trouveront profit à parcourir ces notes substantielles, où, malgré la bienveillance du voyageur, la critique trouve parfois sa place. L'impression d'ensemble qui se dégage de cette lecture est que les richesses d'art de la France commencent à être appréciées et mises en lumière, un peu partout, et qu'elles sont assez considérables pour justifier presque le mot du comte Clément de Ris (*Les Musées de province*) : « Si le Louvre périssait aujourd'hui, on en retrouverait un second dans les provinces. »

15. — Le travail de M. Auguste Flandrin sur la collection Clairambault intéresse plutôt l'histoire que l'art. Nous lui donnons cependant place ici, à cause du grand nombre de monuments d'art qui s'y trouvent signalés. On sait que Pierre Clairambault, généalogiste des Ordres du Roi, mort en 1740, avait réuni une collection manuscrite considérable. Cette collection, entrée plus tard à la Bibliothèque nationale, compte un fonds spécial, dit fonds du Saint-Esprit, dont les cent vingt-neuf volumes sont en partie remplis par des estampes, des aquarelles et des dessins de toute sorte, relatifs aux chevaliers du Saint-Esprit ou à leurs familles. Plusieurs de ces documents figurés ont déjà servi aux érudits : MM. de Boislisle et Courajod, par exemple, les ont utilisés, soit pour retrouver les traits de personnages dont les portraits n'existent pas en gravure, soit pour reconstituer l'ensemble de monuments importants dont nous n'avons plus que des fragments. M. Flandrin, sous-bibliothécaire au département des Estampes, a travaillé dans un département de la Bibliothèque autre que le sien ; mais sa compétence toute spéciale le désignait naturellement pour ce dépouillement, et, du reste, c'est un service de plus qu'il a rendu aux fidèles habitués du département des Estampes, car les pièces dont il a dressé le catalogue rentrent tout à fait dans le cadre ordinaire de leurs recherches. Cet inventaire des pièces dessinées et gravées relatives à l'histoire de France, qui sont conservées dans la collection Clairambault, comprend des documents iconographiques, sigillographiques et artistiques, dont chacun désormais connaîtra l'existence et qu'on pourra facilement consulter. Les œuvres originales y paraissent assez médiocres ; cependant un des volumes contient diverses compositions au crayon et à la plume dues à Sébastien Le Clerc.

16. — L'*Histoire de l'art byzantin dans les miniatures*, par M. Kondakoff, est une œuvre considérable, fruit de nombreux voyages et de

comparaisons prolongées, qui fera faire un pas considérable à la « question byzantine. » Jusqu'à présent cette question avait été abordée par le dehors, pour ainsi dire; les Occidentaux, souvent fort savants, qui se sont occupés de la peinture byzantine, étaient d'un tempérament fort différent de celui du peuple dont ils étudiaient l'art, ou mal préparés au point de vue théologique. On peut rappeler les noms de Montfaucon, d'Agincourt, Didron, Rumohr. M. Kondakoff est Russe, professeur à l'Université d'Odessa, et son éducation, sa religion même servent à lui mieux ouvrir l'Orient; il a donc pu entrer de plain-pied dans la civilisation des Byzantins et y manœuvrer aisément. Il a publié tout récemment un livre sur Constantinople qui est, paraît-il, fort remarquable, et dont nous avons feuilleté les belles gravures; nous n'avons pu aller plus loin; l'ouvrage est en russe. Beaucoup de nos compatriotes partageront notre regret; mais, pour l'*Art byzantin*, nous sommes plus heureux; une édition française a été donnée par l'auteur; il a revu lui-même le texte, dû à M. Trawinski, bien connu déjà par des travaux du même genre, dont la modestie égale l'utilité. L'ouvrage est précédé d'une introduction générale par M. Springer, professeur à l'Université de Leipzig. Elle nous fait comprendre pourquoi M. Kondakoff, voulant donner une idée de l'art byzantin, s'est attaché spécialement aux miniatures, produits naturels et très particuliers d'une civilisation érudite et théologique. Le volume comprend l'étude des plus anciens manuscrits à miniatures, le Virgile du Vatican, l'*Iliade* de l'Ambrosienne, la *Genèse* de Vienne, le *rotolo* de Josué à la Vaticane. L'auteur passe ensuite en revue les miniatures franchement byzantines et qui appartiennent à ce qu'il appelle l'âge d'or de cet art; ce sont celles du *Dioscoride* de Vienne, du *Codex Rossanensis* des Évangiles, du *Cosmas* de la Vaticane. Il examine enfin l'influence des Iconoclastes. On pourrait relever quelques assertions qui paraissent insuffisamment établies, quelques imperfections de détail (la note de la p. 48 est certainement inexacte). Mais, dès à présent, nous avons une histoire véritable de la miniature byzantine. Nous attendons le second volume, qui ne tardera point à paraître et nous apportera, avec les conclusions de l'auteur, l'étude des monuments postérieurs au IXe siècle.

17 et 18.—Deux ouvrages d'art ancien publiés par la maison Herder, de Fribourg en Brisgau, nous arrivent par livraisons. Nous n'avons reçu que la première livraison de l'*Abrégé de l'histoire des arts du dessin*, par M. Adolf Fäh, consacrée entièrement à l'art oriental (Judée, Égypte, Assyrie, Perse, Inde). Nous y reviendrons quand la publication sera plus avancée; regrettons seulement que l'auteur n'ait pu profiter, tant pour ses gravures que pour son texte, des importantes découvertes de M. Dieulafoy, rappelées plus haut. Le second ouvrage

est dû à M. Erich Frantz, professeur à l'Académie de Munster, auteur de diverses études d'art sur la Renaissance, sur Fra Bartolommeo et Léonard de Vinci; il est déjà assez avancé pour être jugé, puisque cinq livraisons nous sont parvenues, comptant ensemble près de cinq cents pages. C'est une *Histoire de la peinture chrétienne*, à laquelle l'auteur travaille depuis de longues années, et qui sera certainement très importante. L'auteur a abordé ce grand sujet avec une disposition d'esprit bien semblable à celle de Rio, quand il s'est mis à composer son livre célèbre *De l'art chrétien*. C'est aussi une œuvre d'enthousiasme et de foi. Mais le genre d'érudition de l'auteur allemand est beaucoup plus précis, sa méthode beaucoup plus rigoureuse, sans compter que son sujet est infiniment plus vaste. Il commence aux origines mêmes du christianisme; il assiste au développement des nouvelles conceptions artistiques, nées dans les catacombes; il les suit à travers l'admirable série des mosaïques d'Italie et de Sicile et dans tout le monde byzantin. Il s'occupe aussi de la miniature, en Orient et en Occident, et donne à cette étude, ainsi que le fait de son côté M. Kondakoff, une place prépondérante; il est même curieux, pour le dire en passant, de lui voir reprendre et traiter à sa manière les mêmes sujets que l'écrivain russe, dont l'œuvre lui est restée inconnue. M. Frantz est très préoccupé de l'influence byzantine et cherche à la retrouver partout. Il consacre une longue étude à l'art en Allemagne, depuis ses origines au temps des Othon jusqu'à la fin de l'époque byzantine-romane (environ l'an 1250). C'est ici que s'arrête ce qui a déjà paru. Pour compléter la première partie de son œuvre, il reste à l'auteur à parcourir, pendant la période correspondante, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Espagne, et à montrer le réveil de l'art national en Italie, avec l'École de Florence (Cimabue) et l'École de Sienne (Duccio). La seconde partie de l'histoire de la peinture chrétienne s'ouvrira avec Giotto. M. Frantz est très informé, très au courant des travaux publiés sur les nombreux sujets auxquels il est forcé de toucher; il cite sans cesse les sources et travaille toujours de première main. On peut regretter l'absence de gravures; l'illustration aurait certainement ajouté à l'intérêt et à l'utilité du livre; mais l'auteur le sent ainsi lui-même et nous laisse espérer que cette lacune pourra être comblée.

19 et 20. — Après un ouvrage de haute érudition, nous présentons au lecteur deux petits volumes de vulgarisation, qui seront sans doute favorablement reçus : *Une visite à Pompéi* et *les Catacombes de Rome*. L'auteur, M. de Lagrèze, ancien conseiller à la Cour de Pau, n'est ni un archéologue, ni un savant; il a charmé ses loisirs d'ancien magistrat en voyageant en Italie et s'est intelligemment intéressé aux monuments qu'il a visités. Il nous apporte de simples notes de voyage; mais ces notes ont été complétées par des études dans les livres spé-

ciaux, et sont devenues des pages sérieuses et instructives, sans rien perdre de leur fraîcheur personnelle. Les renseignements que l'auteur met en œuvre sont exacts, au moins dans l'ensemble (mais pourquoi dire « le chevalier de Rossi? » si on tient à parler à la façon italienne, c'est le titre de « commandeur » qu'il faut attribuer au glorieux explorateur des catacombes); les gravures sont nombreuses et généralement bien choisies, quoiqu'il soit singulier d'illustrer des scènes antiques avec des peintures du XIIIe siècle. Ces volumes, inspirés par un vif respect du passé et un grand sentiment religieux, seront lus avec plaisir par les touristes de Naples et de Rome : pour les uns, ils rappelleront et préciseront des souvenirs; ils aideront les autres à mieux préparer leur voyage et à le rendre plus fructueux.

21. — C'est encore de l'Italie que nous entretient M. Gaston Boissier dans ses *Nouvelles Promenades archéologiques*, et c'est aussi au grand public qu'il s'adresse. On sait que l'éminent académicien s'est donné pour mission, depuis quelques années, d'initier les profanes aux récentes découvertes sur le monde antique, et de les tenir au courant des questions d'archéologie et d'histoire traitées par les hommes du métier. Mais on ne doit pas oublier que M. Boissier n'est pas un simple vulgarisateur; quoiqu'il remplisse brillamment ce rôle, il ne s'y confine pas; il étudie les problèmes pour son compte, interroge directement les textes, explore lui-même les nouvelles fouilles ; en plus d'un cas, c'est son opinion personnelle de savant qu'il nous apporte, et des maîtres tout à fait spéciaux dans leur domaine sont obligés d'en tenir compte. Le membre de l'Académie française ne saurait oublier qu'il fait aussi partie de l'Académie des Inscriptions, et le littérateur est toujours chez lui accompagné d'un érudit. Double et rare mérite, qui donne à ce volume, comme aux premières *Promenades*, un charme et un intérêt exceptionnels. Dans son premier recueil, M. Boissier conduisait le lecteur aux lieux les plus célèbres de l'histoire, au Forum romain, à Pompéi, aux catacombes; ici, les sujets, non moins curieux peut-être, sont certainement bien moins connus. La nécropole de Corneto et ses peintures commencent, il est vrai, à attirer les étrangers, curieux de surprendre quelques secrets de la mystérieuse civilisation des Étrusques; mais il faut aimer Horace bien passionnément pour s'enfoncer dans les montagnes de la Sabine, et aller visiter, sur les bords de la Licenza chantés par le poète, l'emplacement, d'ailleurs incertain, de sa maison de campagne; il faut aimer plus encore Virgile, pour affronter les solitudes des bouches du Tibre et le mauvais air de la campagne romaine, chercher les traces de Lavinium et de Laurente, parcourir en un mot toute cette région abandonnée, où l'auteur de l'*Énéide* a placé le théâtre des derniers chants de son poème. La Sicile aussi est un pays virgilien, et M. Boissier, qui a pris

pour guide, en ce volume, Horace et Virgile, n'a pas manqué d'aller voir le mont Eryse et cette plaine voisine de l'antique Drépane où Énée donna les jeux en l'honneur d'Anchise. Voilà toute une série de voyages qu'on fait mal aisément et qui sortent absolument des itinéraires ordinaires; ajoutons qu'il faut, pour en bien jouir, une assez forte préparation classique. Grâce aux *Nouvelles Promenades,* on peut les faire sans quitter son fauteuil et de la façon la plus agréable, le commentaire venant toujours se placer à côté du monument et les textes anciens s'illuminant, de leur côté, à la clarté des descriptions modernes. Les dernières ne laissent rien à désirer; nous avons fait nous-même la plupart des excursions racontées par M. Boissier, et les plus lointaines; nos souvenirs garantissent l'exactitude des siens.

P. DE NOLHAC.

THÉOLOGIE

Dieu et ses œuvres, par le P. MARIN DE BOYLESVE, S. J. Paris, Haton, 1887, in-8 de 583 p. — Prix : 7 fr. 50.

Qui n'a entendu parler de ces riches mines d'or du Nouveau-Monde dont les filons sont innombrables, dont les trésors ne sauraient être épuisés? C'est une image de l'étonnante fécondité du talent du R. P. Marin de Boylesve. L'éducation, l'instruction religieuse, l'ascétisme, les questions sociales, jusque même au théâtre biblique et chrétien, rien ne lui est resté étranger, et il excelle également en tous les sujets; on pourrait, avec les divers ouvrages de l'éminent écrivain, former une des bibliothèques paroissiales la plus variée, la plus intéressante et surtout la plus utile.

Nous analysions récemment, ici même, son œuvre magistrale ayant pour titre : *Jésus-Christ et son règne;* une année ne s'est pas écoulée et nous voici en présence d'un nouveau livre non moins important : *Dieu et ses œuvres.* Après avoir étudié le Fils, le P. Marin de Boylesve a été amené à étudier le Père; l'œuvre de la Rédemption par le Verbe devait le faire remonter logiquement jusqu'au Tout-Puissant qui a créé le ciel et la terre; il avait mis en tête de sa première œuvre les paroles du *Credo* qui se rapportent à Jésus-Christ; les paroles du premier article du symbole forment toute l'introduction et toute la préface de la seconde. *Credo in Deum patrem omnipotentem, creatorem Cœli et terræ.* C'est là la grande manière de nos illustres maîtres dans la doctrine : pour être assurés de ne point se heurter à des écueils, ils placent devant leurs regards ce phare lumineux du symbole, qui est l'expression authentique de la vérité, et ils marchent, de clartés en clartés, jusqu'au plein épanouissement de la révélation divine.

Le livre du P. de Boylesve : *Dieu et ses œuvres,* n'est point un livre

classique; il n'est ni conçu ni écrit pour être mis aux mains des élèves : il manque de cette concision et de cette méthode qui conviennent à l'école. Son auteur avait d'autres lecteurs en vue; il destinait son travail à ces intelligences déjà mûres, formées par une éducation plus ou moins complète, mais qui seraient effrayées toutefois par une exposition trop didactique de la vérité religieuse. L'œuvre du P. de Boylesve est une théodicée mise à la portée des gens du monde : une forme littéraire et élégante sert de vêtement à une doctrine très sûre, très exacte et très complète.

Le livre débute par une notion sommaire de Dieu et arrive aussitôt à ce que le langage théologique appelle « les prolégomènes, » ou les préliminaires de la foi : il traite du surnaturel, de la Bible, de la révélation, du miracle et de la prophétie. C'est le préambule. Voici maintenant l'objet même de l'œuvre : Dieu, dans son essence, la Trinité, dont nous voyons, à travers les siècles, diverses révélations ou diverses figures; le dogme de la Trinité, ainsi manifesté, nous apparaît comme le fondement de notre foi, le gage de notre espérance, le motif et le modèle de notre charité. La seconde partie est consacrée à l'œuvre du Tout-Puissant, qui est la création du monde, et ici nous trouvons un magnifique développement de toutes les merveilles qui sortirent du néant à la voix de Dieu : la lumière, le firmament, les terres et les mers, les plantes, les astres, les animaux, l'homme : tout vient prendre sa place sous cette plume enchanteresse qui répond victorieusement, en passant, aux objections de la libre-pensée. Le P. de Boylesve s'arrête plus longuement sur l'homme et résout les redoutables problèmes de son existence, de son bonheur, de ses devoirs, de sa destinée.

Enfin, une troisième partie, sous forme de conclusion générale, rappelle au chrétien qu'il a le devoir et le droit de défendre la foi; l'auteur lui démontre l'accord de la raison humaine avec la foi catholique et le met en garde contre toutes les erreurs ou hérésies qui ont cherché à battre en brèche la vérité, mais qui ont été vaincues par elle : toutes, sans omettre le libéralisme, qui est peut-être la plus dangereuse.

Ce qui précède n'est pas une analyse même sommaire de l'œuvre du P. de Boylesve; il nous eût fallu plus de place pour faire un pareil travail; nous avons dû nous borner à donner au moins une idée de ce livre vraiment remarquable. C'en sera assez, croyons-nous, pour inspirer au plus grand nombre de nos lecteurs le désir de le mettre sous leurs yeux : il jettera une plus abondante lumière dans les intelligences déjà éclairées par la foi; il dissipera bien des préjugés dans les esprits qui connaissent peu et mal la doctrine que nous enseigne l'Église sur « Dieu et ses œuvres. »

F. Chapot.

SCIENCES ET ARTS

Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes, par Th. FUNCK-BRENTANO. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-8 de IV-295 p. — Prix : 6 fr.

L'éminent professeur de l'École des sciences politiques nous donne dans ce volume une suite à son œuvre si remarquable *les Sophistes grecs et les sophistes contemporains,* où il a démontré que Stuart Mill, Herbert Spencer, Georges Elliot, ont les mêmes procédés de dialectique, la même fausse méthode que les sophistes du temps de Socrate. Cette fois il fait le procès de cette sophistique allemande « qui, comme une large tache d'huile, s'est insensiblement étendue à l'Europe entière. » Elle a eu en France une influence considérable sur l'enseignement de l'université. M. de Rémusat ne disait-il pas en 1845 à l'Académie des sciences morales et politiques : « La philosophie allemande vient de parcourir une période semblable au demi-siècle qui suivit dans la Grèce l'école de Socrate. Kant est l'auteur de ce grand mouvement ? » Mais c'est dans la Russie contemporaine qu'elle a produit toutes ses conséquences, et que des esprits logiques ont cherché et cherchent encore à la faire passer dans l'ordre des faits.

Dans les dix-neuf premiers chapitres de son volume, M. Funck-Brentano indique les origines de la nouvelle philosophie allemande, et analyse l'œuvre de ses principaux représentants. Il ne remonte pas plus haut que Descartes. Les « idées simples » sur lesquelles l'auteur du *Discours sur la méthode* basait la certitude sont celles qui produisent les grandes choses dans l'art, la littérature, la science, la politique : ce sont les « idées classiques. » Les successeurs de Descartes les alambiquèrent, et c'est ce qui explique le succès de Kant à la fin du XVIIIe siècle. M. Funck-Brentano le compare à Zénon d'Élée. Il étudie longuement les deux ouvrages du philosophe de Kœnigsberg *Critique de la raison pure* et *Critique de la raison pratique* : leur puissante systématisation ne doit pas faire illusion sur leur caractère absolument destructeur de toute croyance et de toute certitude. Jacobi, dès 1799, appelait cette philosophie-là le « nihilisme » : le nom est aussi ancien que la doctrine. De toutes les théories, aucune, en effet, n'a détruit si radicalement les ressorts de l'intelligence humaine, et avec ses successeurs Hegel, Fichte, Schopenhauer, de Hartmann, la décadence a été rapide. Nous laisserons aux philosophes de métier le soin de suivre et d'apprécier l'analyse et la réfutation que M. Funck-Brentano fait spécialement de ces deux derniers écrivains. Plusieurs juges très autorisés ont fait de graves réserves au sujet de certaines de ses propositions. Nous ne l'apprécions ici que comme une réfutation pratique de ces dangereux sophistes. A ce point de vue M. Funck-Brentano a un brio

merveilleux. Il court avec aisance sur les cimes vertigineuses de la pensée, et il emploie toutes les ressources de la langue française, admirablement maniée, pour percer à jour des sophismes amoncelés comme des nuages. Souvent ce ne sont que des jeux sur les mots pris tantôt dans un sens tantôt dans un autre, de vraies charades. M. Funck-Brentano reproduit deux chapitres de la *Philosophie de l'inconscient* de M. de Hartmann, où il remplace le fameux mot d' « inconscient » par celui d' « abracadabra. » L'effet produit est de l'excellent comique.

Cette fine critique aura assurément du succès dans les cercles lettrés : mais tous ces sophistes relèvent d'autre chose que du ridicule. Kant était peut-être sincère ; il n'en a pas moins présenté l'idée de Dieu comme une pure conception de l'esprit humain. Fichte a prêché ouvertement l'athéisme. Hartmann, sous le nom hypocrite d'« inconscient, » propage le panthéisme matérialiste le plus grossier. Schopenhauer s'attaque avec acharnement à toute idée de morale ; un des meilleurs chapitres de M. Funck-Brentano est consacré précisément à démontrer la profonde immoralité enveloppée dans ces formules à prétentions métaphysiques.

Ces théories ne devaient pas rester uniquement dans le domaine de la spéculation et dans le cercle des penseurs purement méditatifs. M. Funck-Brentano dit avec raison que les idées une fois acceptées par les classes qui pensent font les révolutions ; il semble même exagérer un peu cette idée en faisant abstraction complète des faits positifs, des actions individuelles ou concertées qui ont déterminé des événements comme la Révolution de 1789. Elle s'est produite par d'autres causes et par d'autres agents que parceque « la France, après avoir atteint la plus haute expression de son génie en politique, en philosophie, dans les arts, les lettres par ses grands classiques, n'eut point la force de les dépasser. Richelieu et Colbert, Descartes, Pascal, Domat, restèrent sans successeurs aussi bien que Corneille, Racine et Molière. Les esprits faiblirent et les instincts les meilleurs, les sentiments les plus admirables de la nation s'attachèrent à des idées incomplètes » (p. 60). Cette brève citation donne bien une idée du point de vue transcendant auquel l'auteur se place parfois. Il rentre sur le terrain des faits réels dans le chapitre *la Gauche hégélienne et les origines du nihilisme russe*. Il y fait voir comment Strauss, Feuerbach, Bruno Bauer, L. Büchner, Karl Marx, ces grands destructeurs pratiques, dérivent directement d'Hegel et de Kant, par leur méthode non moins que par leurs doctrines négatives. Dès 1845, Gaspard Schmitt, dans son livre *Der Einzige und sein Eigenthum*, publié sous le pseudonyme de Max Stirner, développait toute la théorie de la souveraineté individuelle et de l'anarchisme ; il écrivait la fameuse formule : « la force prime le droit, et de plein droit. » M. de Moltke et M. de Bis-

marck en dérivent comme Bakounine. Mais c'est dans le sens de ce dernier qu'il fut surtout compris. Les esprits perspicaces y virent plus qu'un sophisme retentissant : ils en firent un véritable programme.

Dans les chapitres suivants, M. Funck-Brentano montre les étudiants russes fréquentant, dès 1828 et 1832, les universités allemandes, s'inspirant de la sophistique qui y trônait, et la rapportant dans leur pays. Herzen en fut le grand propagateur, et, sous la forme spéciale du nihilisme, il se répandit dans les classes instruites, dans l'« intelligence » du pays. Selon l'auteur, le nihilisme n'est pas une doctrine particulière précise, encore moins un dogme religieux, une secte ; il ne croit même pas à l'existence d'une société secrète fortement concentrée et systématiquement organisée. C'est un « état d'esprit » résultant de la combinaison des négations de Schopenhauer, de Hartmann et de Max Stirner, avec la vivacité d'impression, l'ardeur de croyance du peuple russe.

L'esprit de ce peuple est profondément différent de celui des peuples occidentaux. M. Funck-Brentano écarte avec beaucoup de raison les hypothèses qui font dériver le caractère particulier de la race ou du climat, comme l'a soutenu encore M. A. Leroy-Beaulieu. Ce caractère étrange provient de ce que la Russie est un pays encore jeune, de ce qu'il n'a pas eu de moyen âge, de ce que la propriété individuelle et l'attache au sol n'y sont pas développées. Tous les efforts faits depuis Pierre le Grand pour y implanter la civilisation occidentale ont eu le caractère d'une importation étrangère contre nature, et n'ont fait que développer des vices inconnus auparavant, comme la vénalité des fonctionnaires. L'autocratie est seule possible de longtemps encore dans ce grand empire : mais comme les nombreuses influences historiques qui en Allemagne et à plus forte raison en France, empêchent la réalisation des faux principes de la sophistique hégélienne sont bien plus faibles en Russie, une ardeur folle de destruction s'empare des jeunes Russes intelligents qui ont mouillé leurs lèvres à cette coupe empoisonnée.

Le remède est indiqué par M. Funck-Brentano, en termes un peu vagues. Le nouveau développement qu'il conseille à la Russie de prendre ne peut lui être acquis que par un retour à l'unité religieuse. L'Église catholique, outre le relèvement moral et intellectuel de son clergé, peut seule permettre à la Russie de s'assimiler, comme l'éminent professeur le lui souhaite, « la morale chrétienne, la législation romaine, la logique aristotélicienne, qui ont été et sont encore avec les arts de la Grèce, les quatre points cardinaux de la civilisation occidentale. »

X. X.

Belgique. Commission du travail, *instituée par arrêté royal du 15 avril 1886. Rapports.* Bruxelles, imprimerie d'A. Lesigné, 1886-1887, 27 fasc. gr. in-4.

Immédiatement après les sanglantes émeutes qui désolèrent à la fin de mars 1886 les districts industriels du Borinage, de Charleroi et de Liège, le ministère catholique belge fit instituer par un arrêté royal du 15 avril, une commission d'enquête. Cette commission, composée avec une impartialité rare, par égales fractions de membres libéraux et de catholiques, s'est mise immédiatement à l'œuvre, non pas avec le dessein d'enterrer la question, comme c'est le cas habituel des commissions parlementaires en France et en Angleterre, mais au contraire avec la ferme volonté de l'élucider et de proposer au gouvernement un certain nombre de réformes législatives, pratiques et nettement déterminées. La commission a réalisé ce programme. En quatre mois, elle a fait une enquête, en recevant sur tous les points du pays des dépositions orales et écrites, accueillies toujours avec une haute impartialité. Puis elle s'est partagée en trois sections, qui ont dégagé des constatations de l'enquête un certain nombre de questions sur lesquelles une action législative était possible. Ces questions ont été l'objet de rapports qui, après avoir été discutés et adoptés, souvent avec des modifications, en assemblée générale, ont été renvoyés au gouvernement.

Les procès-verbaux de l'enquête n'ont pas encore été publiés ; ils formeront deux volumes. Quant aux rapports, ils ont été publiés d'abord en vingt-sept fascicules, et réunis ils forment un volume mis à la disposition du public. En voici l'énumération : Rapports de M. Brants sur un *Projet d'institution de conseils de conciliation.* Ses conclusions ont été adoptées presque complètement par les Chambres et ont servi de base à une loi votée en juin 1887. — Rapport sur la *Question de l'intempérance* par M. de Ridder. Il a encore abouti à une loi qui essaye quelques mesures timides, mais n'a pas osé aller jusqu'à limiter le nombre des débits comme le demandait le rapporteur. — Rapport par M. le chanoine Henry sur les *Caisses d'épargne.* — Rapport de M. Sabatier sur les *Conseils de prud'hommes et la revision de la loi du 7 février 1859.* — Rapport du baron Arnold t'Kint de Rosdenbeke sur la *Réglementation du travail industriel,* qui conclut à des mesures protectrices pour la femme et l'enfant, mais réprouve toute réglementation pour la journée de l'adulte. Au début de la prochaine session, le ministère doit présenter un projet qui en reproduira les conclusions. — Deux rapports sur les *Logements d'ouvriers* par M. Eugène Meus et un troisième très important sur la *Situation créée aux classes ouvrières par la législation sur l'expropriation par zones,* dû à M. le sénateur Lammens. — Deux rapports sur les *Écoles professionnelles* et les *Écoles ménagères,* par M. le comte d'Oultremont. — Deux rapports de M. Dauby sur *la Ques-*

tion des sociétés de secours mutuels. — Proposition de créer une commission permanente de surveillance de l'industrie, par M. G. Montefiore Levi. — Rapport sur la *Question du service personnel,* par M. le baron de Hauleville. Avec une fraction notable du parti catholique, l'éminent directeur de la *Revue générale* se prononçait, par de hautes considérations sociales, en faveur du service personnel obligatoire et pour la suppression du remplacement; mais il demandait que les immunités du clergé fussent pleinement garanties. On sait que le service personnel, après avoir fait l'objet d'une longue discussion à la Chambre des députés, a été rejeté seulement par une majorité de quatre voix. — Rapport sur les *Unions de métier ou associations professionnelles,* par M. Adolphe Prins. Malgré les tendances du rapporteur, la Commission a condamné le principe de la corporation obligatoire et s'est prononcée à la fois pour le maintien de la liberté du travail et la reconnaissance légale des *Unions professionnelles libres.* — Rapport sur les *Abus qui se commettent dans le paiement des salaires,* par M. Morisseaux. Il a abouti au vote d'une loi qui, à l'imitation des lois anglaises, défend le « truck system. » — Rapport de M. Charles Lagasse sur les *Sociétés coopératives,* qui constitue un véritable traité sur cette question d'un intérêt pratique si grand.

La question si débattue des *Accidents du travail* n'a pas fait l'objet de moins de six rapports ou notes développées. M. Sainctelette a déposé le projet d'une proposition de loi intervertissant la preuve, c'est-à-dire rendant quiconque loue les services d'un domestique ou d'un ouvrier responsable de tout accident arrivé dans le temps du travail, à moins qu'il ne justifie que l'accident provient d'une cause étrangère qui ne peut lui être imputée. M. Ch. Lagasse, par contre, a, dans son rapport, soutenu le système de l'assurance obligatoire de tous les ouvriers des établissements à moteur mécanique, des mines, carrières, les exploitations de chemins de fer et de navigation, en mettant la charge de l'assurance complètement à la charge du patron, mais en le laissant libre de choisir son assureur ou d'être son propre assureur et en limitant le taux des rentes à payer. MM. Morisseaux et Dauby ont déposé un rapport tendant à faire de l'État l'assureur obligatoire des patrons contre le risque, mis ainsi à leur charge, qui a été combattue par une note de M. Sainctelette. Un quatrième système, celui de la formation de corporations légales entre patrons de la même profession, a été soutenu et adopté au congrès des œuvres sociales de Liège.

M. Harzé a fait un rapport sur *les Caisses de retraite, de prévoyance et de secours en faveur des ouvriers industriels.* Il a été suivi de plusieurs notes de MM. Hector Denis, Dauby et Henry. La conclusion générale de ces travaux est de faire de la caisse des retraites gérée par l'État, à l'imitation de notre caisse des retraites pour la vieillesse, la base d'un

système d'assurances obligatoires contre la maladie et de retraites générales pour les ouvriers. Cette solution, comme plusieurs de celles adoptées par la Commission, est de nature à soulever de graves réserves, mais elle n'enlève rien au mérite scientifique de ces rapports. Leur ensemble constitue un véritable répertoire de toutes les questions intéressant de nos jours la classe ouvrière. X. X.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers, avec le concours d'écrivains militaires, d'officiers de toutes armes et d'ingénieurs praticiens.

I. — PARTIE CIVILE. Livre VI. *Cours de construction.* — 2e Partie : *Géodésie,* par ROLLAT, 30 livraisons de 480 p. — 3e Partie : *Traité des fondations,* par G. OSLET et J. CHAIX, terminé, 45 livraisons de 716 p. — 4e Partie : *Traité de charpente,* par G. OSLET, 9 livraisons de 112 p. — 6e Partie : *Traité de coupe des pierres (Stéréotomie),* par J. CHAIX, 9 livraisons de 144 p. — 7e Partie : *Traité d'architecture,* par GEORGES TUBEUF, 5 livraisons de 80 p. — Livre VIII. *Cours de mécanique,* par L. ARMAL. — 2e Partie : *Cinématique,* livraisons 14 à 34, p. 205 à 544.

II. — PARTIE MILITAIRE. Livre V. *Supplément d'artillerie,* 3 livraisons de 48 p. — Livre VI. *Cours de sciences appliquées à l'art militaire : chemins de fer, télégraphie, pigeons voyageurs, ballons, ponts et routes militaires,* 40 livraisons de 636 p. — Livre VII. *Cours de géographie contemporaine,* 1 livraison de 16 p., in-4. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

Le *Polybiblion* a parlé plusieurs fois déjà de cette œuvre remarquable, divisée en deux parties, civile et militaire, formant vingt-cinq livres, dont neuf sont terminés et trois sont en cours de publication : la Mécanique, les Constructions, les Sciences appliquées à l'art militaire. La rédaction, répondant aux justes espérances du public, a largement dépassé ses promesses : la partie la plus appréciée de cette œuvre consiste dans les figures insérées dans le texte et dont l'exécution typographique dépasse tout ce qui avait été fait jusqu'ici. La rédaction pensait que 3,000 figures suffiraient pour tout l'ouvrage : or il y en a déjà 7,316 et l'ouvrage est à peine au tiers de sa publication.

Le *Cours de construction* comprend quatorze parties, dont une est terminée : *les Matériaux de construction.* La 2e partie, *Géodésie,* comprend cinq livres : instruments, arpentage, lever des plans, cubage, nivellement. La géodésie était restée jusqu'ici dans des hauteurs presque inaccessibles au public ; l'auteur la fait descendre de ces régions où elle était le privilège de quelques initiés et en fait une science claire et simple. Les instruments d'optique et le travail de dessin sont traités avec de grands développements. Les formules de cubature sont réduites à leur plus grande simplicité. Les plans cotés sont expliqués

au moyen de problèmes gradués qui ne laissent subsister aucun doute sur leur interprétation.

Le *Traité des fondations et des maçonneries* est essentiellement pratique. Les formules qui n'étaient autrefois communiquées aux maîtres-maçons qu'avec une extrême réserve sont données et simplifiées dans cet ouvrage; de plus, au moyen de figures explicatives de toutes sortes, elles sont expliquées et commentées de manière à ne laisser subsister aucun doute dans l'esprit le plus rebelle; toutes les épures ont été faites par des praticiens hors ligne. Le chapitre des fondations comprend les fondations de toute nature, ordinaires, hydrauliques, tubulaires à l'aide de l'air comprimé. Dans le chapitre des mortiers, on explique leur composition, leur fabrication, leur emploi, leur conservation et leur coloration comme effet décoratif. Après avoir défini les différentes sortes de maçonnerie, l'auteur énumère les détails de leur exécution, le mode de construction des murs, les divers modes de résistance de ces sortes de travaux; la poussée des terres et les dimensions des murs de soutènement sont traitées avec beaucoup de développements absolument pratiques.

Le *Traité de charpente* est ainsi divisé : charpente en bois, charpentes mixtes, charpente en fer, serrurerie et quincaillerie dans la construction. L'art du charpentier est, sans contredit, le plus important des arts industriels ayant pour objet le travail du bois et l'art de bâtir dans tous les systèmes. La charpente en bois a fait peu de progrès, mais la charpente en fer se perfectionne tous les jours et prend une extension croissante : aussi l'art du charpentier se complique-t-il chaque jour et prend-il une plus grande importance. Pour le bois et le fer, le traité s'occupe des outils, des assemblages, des planchers, escaliers, combles, échafaudages, étais, cintres, charpentes diverses.

Le *Traité de coupe des pierres* (*stéréotomie*) comprend la coupe des pierres et la coupe du bois ou charpente. Autrefois les charpentiers et les appareilleurs employaient la méthode des projections pour déterminer les formes et les dimensions des assemblages des pièces de bois ou des faces des pierres. Mais chaque problème avait une solution particulière, et il n'existait aucun lien ni aucun esprit de généralisation dans le grand nombre de procédés pratiques dont se composait l'art du trait. Aussi les anciens traités sont-ils diffus et sans ordre. Ce fut Monge qui, le premier, en 1794, classa et généralisa les méthodes de trait antérieures et en forma une seule doctrine, qu'il appela « géométrie descriptive. » C'est l'étude de cette science qu'il faut commencer, si l'on veut apprendre vite et bien la coupe des pierres. Au fur et à mesure qu'on avancera dans la lecture du traité, il sera bon de reproduire les tracés à une petite échelle et de faire la taille des voussoirs dans du plâtre fin solidifié, ainsi que les parties d'appareil

qu'on aurait peine à concevoir. Les figures, reproduites par la photogravure, sont exemptes d'erreurs, et le traité contient tout ce qui est utile pour former des praticiens de premier ordre.

Dans le *Traité d'architecture,* l'auteur s'est inspiré des ouvrages de Batissier, Beulé, Botta, de Caumont, de Quincy, Stuart et Revett, Viollet-le-Duc, etc., etc., etc. L'art architectural y est étudié chez les différents peuples du monde et aux diverses époques auxquelles il s'est manifesté. L'architecture remonte aux époques primitives de l'histoire : elle procède de deux besoins essentiels, celui de s'abriter et d'embellir son habitation. De l'ensemble de ces deux conditions, sous des latitudes et à des époques différentes, est né le développement successif des divers ordres d'architecture. Les croyances diverses, les usages, les moyens d'exécution ont enfanté ou modifié des architectures originales et donné naissance à des styles dont le perfectionnement et la stabilité sont pour nous un sujet perpétuel d'admiration. Le présent traité nous initie à l'étude de tous ces chefs-d'œuvre et apporte ainsi à nos esprits et à nos études historiques un auxiliaire du plus vif et du plus précieux intérêt.

La première partie du *Cours de mécanique,* la *Statique,* est terminée.

xième partie traite de la *Cinématique,* c'est-à-dire du mouvement considéré indépendamment de ses causes ; une division purement théorique comprend l'étude du mouvement d'un point, celle du mouvement d'un corps solide et la composition des mouvements ; la seconde division a pour objet les applications, réalisation d'un mouvement, transformation des mouvements, description des machines. Grâce à la profusion des figures, l'esprit saisit avec la plus grande facilité les théories les plus compliquées en apparence, notamment celles des engrenages, des vis et des régulateurs, ainsi que des mécanismes d'horlogerie les plus délicats, pendules divers, ressorts à spirale, échappements divers des chronomètres.

Le livre V de la *Partie militaire* de l'*Encyclopédie théorique* est intitulé : *Supplément d'Artillerie.* Les expériences récentes du fort de la Malmaison au moyen de la mélinite ont montré quels terribles effets on devait attendre de la puissance explosive de certaines substances ; il semble que désormais il n'y a plus de fortifications possibles et que la révolution opérée par ces découvertes va modifier du tout au tout la tactique de l'attaque et de la défense des positions. L'invention du fusil à répétition doit donner également de nouveaux éléments de puissance à l'attaque comme à la défense. Malgré tout cet étalage scientifique, il restera toujours la question de se servir de ces engins, et la victoire restera toujours au sang-froid, à l'audace et à la ténacité.

Dans le *Cours de sciences appliquées à l'art militaire,* nous sommes en possession de sujets d'un intérêt palpitant : les pigeons et les bal-

lons. — Les pigeons ont déjà rendu et rendront encore de grands services en temps de guerre. Leur éducation, leur conservation, leur emploi se perfectionnent chaque jour, et les peuples belligérants en entretiennent un grand nombre en vue des guerres futures.

La direction des ballons et leur utilité en temps de guerre sont des questions tout à fait à l'ordre du jour. Récemment encore, de grands savants affirmaient que la direction des ballons était chose impossible. Les beaux travaux de Dupuy de Lôme avaient déjà rendu moins certaine cette affirmation; les expériences des capitaines Krebs et Renard, à Meudon, ont démontré que le problème de la direction était résolu. Il ne reste plus qu'à trouver des appareils assez puissants pour vaincre la résistance des grands courants atmosphériques; mais le problème est hérissé de difficultés pratiques et l'imagination des inventeurs promet des merveilles que l'on attend toujours.

Les ponts militaires sont, à la guerre, d'une utilité de premier ordre. La meilleure frontière d'une contrée est un cours d'eau. Une chaîne de montagnes ou de collines est franchissable partout par des sentiers, où peuvent passer des fantassins et des mulets chargés d'artillerie. Pour franchir une rivière, au contraire, il faut un pont. Or, le transport d'un appareil aussi volumineux, son lancement, sa protection nécessitent des opérations militaires qu'il est difficile de dissimuler sans un grand déploiement de forces : aussi le passage d'une rivière et l'établissement d'un pont sont-ils des opérations délicates et sérieuses, comme exécution et comme résultats. Les ponts de toute nature et leur destruction sont exposés avec tous les détails désirables. L'importance des routes au point de vue stratégique fait comprendre tout l'intérêt qu'il y a à les posséder dans la région des opérations : il est important de connaître les moyens de les détruire et de les réparer. Dans des pays comme l'Algérie, la Tunisie, le Tonkin, le corps du génie et l'armée sont employés aux travaux des voies de communication. Cette étude a donc un intérêt direct pour les militaires.

Le *Cours de géographie contemporaine* a pour but de s'adresser à la nation tout entière, constituant la nation armée, composée de citoyens de toutes les conditions, intéressés tous par conséquent à l'étude des connaissances civiles et militaires éparses dans tous les traités, où elles sont revêtues souvent d'un appareil trop scientifique. Aussi le traité actuel présentera-t-il un intérêt tout spécial pour le lecteur, qui y trouvera tous les renseignements pouvant le satisfaire. Il est bien naturel que la France, notre patrie, soit l'objet d'une étude plus complète. Chaque département fera l'objet d'une livraison contenant, hors texte, une carte soigneusement gravée et coloriée. Une livraison seulement de l'ouvrage ayant paru, nous ne faisons qu'énoncer le plan général, nous réservant ultérieurement de plus longs développements.

Contentons-nous de dire que les cartes offriront un attrait tout nouveau. Ainsi les altitudes des gares et des communes, déterminées avec le plus grand soin, permettront d'établir des profils en long entre deux points quelconques d'un département et de faciliter ainsi la préparation d'avant-projets sommaires de travaux de viabilité; on voit quel intérêt ces reliefs auront également au point de vue des mouvements militaires; les ressources que le pays peut offrir aux points de vue offensif et défensif seront indiquées, ainsi que les opérations militaires qui ont eu lieu dans la contrée. Les cotes d'altitude seront indiquées le long de chaque cours d'eau, formant ainsi un vrai plan coté, très utile pour l'établissement d'usines hydrauliques et de forces accumulatrices de mouvement et d'électricité. Pour chaque commune, on indiquera la station du chemin de fer la plus rapprochée, et des signes abréviatifs correspondront aux bureaux de poste, gares, télégraphes, etc. Cette simple énumération suffit pour attirer dès à présent l'attention des esprits sur une publication d'un ordre aussi élevé.

A. W.

Völkerkunde. II. *Die Naturvölker Ozeaniens, Amerikas und Asiens*, von Dr F. Ratzel. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1886, in-8 de x-815 p., 391 fig. dans le texte, 11 pl. en couleurs et 2 cartes. — Prix : 20 fr.

Ce second volume du beau traité d'ethnologie de M. Ratzel termine la description des peuples sauvages, les races civilisées devant faire l'objet du troisième et dernier volume. Le degré d'avancement dans la civilisation est en effet le caractère auquel l'auteur s'est attaché avant tout en adoptant l'ordre qu'il a choisi pour l'étude successive des différents groupes humains; si les considérations relatives à plusieurs des branches de l'humanité, envisagées dans le temps et dans l'espace, ont été ainsi forcément morcelées, cet inconvénient est compensé dans une large mesure par l'avantage de trouver passées en revue, à la suite les unes des autres, les populations qui sont parvenues à un même niveau dans leur développement social. — De même que dans le précédent volume, la masse des documents mis en œuvre est énorme, et parmi les problèmes nombreux et délicats que soulève l'examen des « peuples qui n'ont pas d'histoire, » on n'en trouverait guère qui ait échappé à M. Ratzel : décrire les caractères physiques, les conditions du milieu géographique, l'état social, les métiers et l'outillage matériel, les arts, la religion et enfin les affinités anthropologiques des indigènes de l'Océanie, de l'Amérique et des rivages de l'océan Arctique — tel était le vaste programme que l'éminent professeur de Munich s'était proposé de remplir dans cette seconde partie de son grand ouvrage. Bien qu'il appartienne seulement à des spécialistes de dire jusqu'à quel point les opinions personnelles de l'auteur sur telle ou telle question

en litige sont corroborées par le témoignage des faits, il est un point où, nous en avons la certitude, aucun des lecteurs de ce travail ne nous contredira : c'est que M. Ratzel a su rendre son livre extrêmement attachant : chaque page, malgré l'aridité apparente des descriptions techniques, renferme un enseignement précieux, une conclusion instructive, et l'ensemble forme en quelque sorte un tableau complet des innombrables procédés imaginés par l'homme pour se dégager de sa sujétion aux forces naturelles ou de la domination plus redoutable encore de ses semblables. D'excellentes gravures représentent l'habitation, le costume, les armes et les ustensiles des peuples primitifs, et d'autres figures reproduisent des types caractéristiques où l'on doit convenir d'ailleurs que l'idée de la beauté, telle que deux mille ans de civilisation l'ont développée en Europe, se trouve rarement réalisée.

La place nous manque pour citer les passages les plus remarquables; mentionnons seulement, à cause de son importance générale, la conclusion sur laquelle M. Ratzel revient à plusieurs reprises au sujet des Australiens (p. 64, 86, etc.) : comme l'a déjà dit Gerland, leur état actuel serait le résultat d'un recul en arrière, et plusieurs faits semblent indiquer qu'ils possédaient jadis un degré de culture supérieur. Signalons encore le chapitre ayant trait aux habitants de Madagascar (p. 489-522). Deux cartes d'ensemble relatives à l'Océanie et à l'Amérique donnent entre autres renseignements les limites des territoires où se trouve pratiquée l'agriculture; elles indiquent également l'aire occupée par les anciennes civilisations indigènes et figurent la distribution des principales divisions ethniques. — Au point de vue bibliographique on regrettera l'absence complète de renvois exacts aux sources : malgré toute la confiance que mérite l'érudition bien connue de l'auteur, on aimerait souvent à pouvoir se reporter facilement aux documents originaux, et à cet effet les noms des auteurs, sans l'indication précise du titre de leurs travaux, est insuffisante. Ajoutons, pour terminer, que le but de l'ouvrage et la nature des questions qui y sont examinées indiquent suffisamment à quelle classe de lecteurs il s'adresse : il ne saurait convenir qu'aux personnes sérieuses, habituées à voir dans la lecture autre chose qu'une distraction d'un instant; la crudité des mœurs sauvages, dont la peinture est nécessaire dans un ouvrage de ce genre, n'est d'ailleurs pas faite pour tous les yeux et pour toutes les oreilles. E. M.

BELLES-LETTRES

La Langue et la littérature françaises depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle. Texte et glossaire, par KARL BARTSCH, précédés d'une grammaire de l'ancien français, par ADOLF HORNING. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1887, in-8 de 926 p. — Prix : 15 fr.

Étymologie des mots français. Manuel élémentaire à l'usage des cours d'humanités, par L. Lootens, professeur au petit séminaire de Roulers. Roulers, J. Demeester, 1887, in-16 de 56 p.

Petit glossaire du vieux français, précédé d'une introduction grammaticale, par L. Clédat. Paris, Garnier, 1887, in-16 de 123 p. — Prix : 1 fr.

Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et des aigus, par Anselme Ricard. Prague, G. Neugebauer, 1887, in-8 de 86 p.

De la prononciation en France au XVIe siècle *et du livre de Thurot intitulé : De la prononciation française. Ire partie : les Voyelles*, par Ferdinand Talbert. Paris, Thorin, 1887, in-8 de 72 p. — Prix : 3 fr.

M. Bartsch a publié le premier essai de chrestomatie, il y a vingt ans. Il a ajouté cette année, aux textes et au glossaire, une grammaire composée par M. Horning, d'après Dietz, Bartsch, Bœhmer, Mussafia, Paris et Tobler. Cet abrégé très complet rendra beaucoup de services. Et cependant n'en eût-il pas rendu davantage sans ces formes savantes, qui embarrassent les commençants ? Il eût été préférable d'écrire O ouvert, et non O cédillé, forme inconnue en français ; de même O fermé et non O̧; le système d'abréviations à outrance rend parfois des citations incompréhensibles : ex. entre miue et Aucassin (p. 48 in fine), la virgule manquant, on ne comprend plus. Il faudrait aussi expliquer les mots qui ne sont pas français. J'ai cherché vainement : Yod (p. 12, par. 32) dans Littré. Choses plus graves : on trouve dans la déclinaison, trois déclinaisons masculines, trois féminines, une neutre. C'est de l'allemand (déclinaison forte et déclinaison faible) ; ce n'est ni du français ni du latin. De même nous voyons une conjugaison forte et une conjugaison faible. « Cette division, avoue l'auteur, n'est, toutefois, pas rigoureuse. » Ce sont là des embarras, qui rendent l'étude de la grammaire très difficile. Enfin, en tête, un paragraphe sur la topographie de l'ancien français eût été bien utile.

La seconde partie, consacrée aux textes, est semblable comme appareil critique à l'essai d'il y a vingt ans. Pourquoi n'avoir pas mis en tête de chaque morceau une notice littéraire et bibliographique ? L'éditeur y était préparé plus que personne. Pourquoi l'exclusion de certains noms français : Léon Gautier, c. 37 — 8 in fine ; G. Paris et G. Raynaud, c. 363 — 4, quand on cite Viollet et Beautemps Beaupré (c. 455 et s.) ? Une explication eût donné la clef de ce système ; et c'est ce que je réclame, non pas tant pour les savants, que pour ceux auxquels est destiné ce livre, « ceux qui se sont proposé d'approfondir leurs études. »

Le glossaire serait parfait, si on avait ajouté, à côté du terme ancien français, le mot dont il dérive.

— M. Lootens a composé un petit livre que les commençants étudieront avec fruit. La partie topographique et historique est suffi-

sante. La phonétique est remarquable. C'est là encore un abrégé, mais un abrégé qui n'a pas, comme celui de M. Horning, conservé systématiquement les obscurités des originaux, au contraire.

— L'ouvrage de M. Clédat est plus incomplet même que celui de M. Horning, sous le rapport de la grammaire. Il consiste seulement dans « un tableau des flexions et deux ou trois notions capitales de syntaxe. » Mais son glossaire est préférable pour les commençants. Il donne l'étymologie, beaucoup de formes et surtout, dans la préface, des indications précieuses pour les recherches. Je ne doute pas qu'il ne soit très goûté des étudiants.

— Les deux ouvrages suivants sont destinés à des personnes déjà versées dans les études philologiques. Tous deux traitent d'une même question. M. Ricard a donné comme sous-titre à son travail : *Recherches orthoépiques et phonétiques sur la phonométrie et les tons de la langue française*. Son livre est rédigé avec une clarté peu ordinaire dans ces sortes de questions, et n'est pas de l'allemand francisé comme celui de M. Horning. Que l'on adopte ou non ses théories (p. 25), on n'en est pas moins intéressé par la lecture et tenté d'avoir la même opinion que lui. Il s'efforce de prouver « l'existence de trois sortes de syllabes : les longues, les moyennes et les brèves, et l'existence de deux sons pour a, o, eu, oi, le son grave ou guttural, le son aigu ou palatal. » D'après ses règles, on pourrait reconnaître la vérité de ces faits, et par suite que dans le français il y a 50 0/0 de moyennes, 35 0/0 de brèves, 15 0/0 de longues. Ce qui fait, dit-il, de la langue française « l'un des instruments les plus variés, sur lequel la voix humaine, à son gré, puisse faire éclater, uni au charme de la pensée, le timbre de l'expression et la mélodie du langage. » Il faut reconnaître que si les linguistes sont d'ordinaire « tatillons, » M. Ricard n'a pas hésité à se montrer « généralisateur. » Et je crois, au moins pour la plupart des cas, dans une juste mesure. L'usage ne fait pas tout, (p. 25) mais la théorie n'est cependant qu'un facteur bien faible. Pour imiter l'auteur, je réduirai en proportion : 75 0/0 d'usage et 25 0/0 de grammaire. Ce doit être à peu près la mesure de la langue française.

— Un des meilleurs devanciers de M. Ricard, Thurot, qu'il cite en bon lieu et souvent, a été analysé par M. Talbert et très bien critiqué dans cet opuscule, publié d'abord en 1881 dans les *Lettres chrétiennes*. Ce travail forme un complément indispensable de la *Prononciation française* de Thurot. Il le suit pas à pas et le rectifie souvent, presque toujours heureusement. A peine aurions-nous à lui demander la source d'une ou deux affirmations telles que celle-ci : M. Talbert dit « la prononciation « puraisie, » si commune aujourd'hui parmi le peuple. » Or, habitant le même pays que M. Talbert (l'arrondissement de la Flèche), je viens de faire prononcer ce mot par différentes personnes

du peuple, qui toutes m'ont donné le son pl distinct. Il en est de même en Normandie et aussi à Paris. Où donc M. Talbert a-t-il entendu la prononciation qu'il cite ?

B. A.

Études morales et littéraires. *Épopées et romans chevaleresques*, par Léon de Monge. I, *Les Nibelungen. La Chanson de Roland. Le Poème du Cid.* Bruxelles, Vandenbroeck, et Paris, Palmé, 1887, in-12 de 428 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quelques amis, réunis pendant les vacances dans un château de la province de Namur, consacrent leurs soirées à des entretiens sur la littérature. Une discussion sur la nature du sentiment chevaleresque les amène à examiner ensemble les principales épopées chevaleresques du moyen âge : chacune est attribuée à un rapporteur qui en doit présenter l'analyse, et ainsi on passe en revue, à tour de rôle, les Nibelungen, la chanson de Roland et le poème du Cid. Les divers interlocuteurs formulent leurs réflexions au fur et à mesure qu'elles sont provoquées par le sujet, et il en résulte une série de dialogues animés et dramatiques, où les points de vue les plus divers sont échangés, et qui permettent à l'auteur de faire les plus intéressantes excursions sur les terrains limitrophes, sans être astreint à la ligne droite de l'exposition méthodique. La conversation suit son cours naturel en décrivant des méandres qui la ramènent sans effort à son sujet. On devine le charme que doivent présenter, sous une plume habile, ces causeries familières d'honnêtes gens dont l'esprit habite dans les régions élevées, et qui, à propos de poésie, disent leur pensée un peu sur tout, et la disent en un exquis français. Bien qu'ils aient à un haut degré le sens et le goût des belles formes littéraires, c'est cependant avant tout le côté moral des chefs-d'œuvre poétiques qui intéresse les quatre amis ; et, s'ils diffèrent d'opinion sur plus d'un point, ils sont d'accord sur le rôle éducatif et civilisateur que doit avoir un art véritable. Chaque rapporteur se propose surtout de mettre en relief l'inspiration morale du poème qu'il étudie, démontrer ce que vaut l'idéal de chacun, et d'en apprécier la valeur à la lumière de la morale chrétienne. C'est ce qui explique l'espèce de gradation établie dans le livre, qui part des Nibelungen pour arriver au poème du Cid en passant par la chanson de Roland : c'est bien là, en effet, la gradation de l'idéal moral lui-même, qui va en s'épurant à travers ces trois poèmes, jusqu'à ce qu'il nous présente dans le Cid le type le plus accompli du chevalier. Aussi le poème du Cid est-il traité ici avec une prédilection particulière. Tandis que pour les Nibelungen et le Roland, M. de Monge se tient exclusivement sur le terrain littéraire, évitant la critique des textes et affectant même de ne pas se prononcer sur l'authenticité du fameux épisode de Bali-

gant, il semble vouloir élargir son programme dès qu'il aborde l'épopée espagnole. Il examine ici plusieurs des questions qui partagent encore aujourd'hui les érudits, celle de l'auteur et de la date, et il le fait avec une aisance qui atteste que si son érudition se montre rarement, c'est qu'il lui a plu de la dissimuler. A preuve, deux excellentes corrections que M. de Monge, par la pensée interposée d'un de ses personnages fictifs, propose au texte du *Poème du Cid*, et qui seront certainement adoptées par la critique : au v. 35, il lit *Arlanzon pasava* au lieu de *en Arlanzon posava*, et au v. 16 où il biffe *exien lo ver mugeres e varones*.

Œuvre de moraliste et d'esthéticien à la fois, le livre de M. de Monge est une des plus remarquables publications littéraires qui aient vu le jour en Belgique depuis longtemps. J'en connais peu qui soient mieux faites pour inspirer aux gens du monde le goût des choses de l'esprit, et pour initier un lecteur intelligent à la pensée poétique du moyen âge. Entendue comme elle l'est ici, la critique littéraire s'élève d'emblée à la hauteur d'un art. Le lecteur reconnaîtra plus d'une fois, dans le livre de M. de Monge, la grande manière de M. Léon Gautier.

L'auteur nous promet de donner une suite à ses charmants dialogues : je suis heureux d'enregistrer sa promesse au nom de tous ceux qui l'ont lu.

GODEFROID KURTH.

Les Sentiments moraux au XVIe siècle, par ALBERT DESJARDINS, professeur à la Faculté de droit de Paris. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1887, in-8 de XII-486 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si exploré en tous sens qu'ait été le XVIe siècle, il nous est un sujet toujours nouveau d'observations. Siècle mémorable que celui où finit le moyen âge et prit naissance le monde moderne ! Époque pleine de contrastes, s'il en fut, dont les débuts brillèrent des splendeurs de la Renaissance, et dont la seconde moitié fut assombrie par d'effroyables déchirements ! Les historiens ne nous épargnent pas les détails sur les moindres incidents de ses longues et sanglantes luttes; en général, ils ne nous laissent qu'entrevoir le fond tragique de sa crise morale, et le tableau restait à tracer dans son ensemble. Or, nul mieux que M. Albert Desjardins n'avait qualité pour nous le présenter.

Il y a quelques années, groupant dans un même cadre *les Moralistes français du XVIe siècle*, M. Desjardins interrogeait là-dessus en philosophe les penseurs du temps : L'Hospital, Montaigne, Bodin, du Vair, Charron, etc... Ce qu'il recherchait en eux, c'étaient leurs idées sur la science pratique des devoirs, à un moment où déjà la morale enseignée n'était plus la morale chrétienne.

Aujourd'hui, aux écrivains de profession succèdent les hommes d'action. Gens d'épée pour la plupart, ils se révèlent à nous avec la

vive originalité qu'une plume prime-sautière prête à leurs mémoires. Engagés dans la mêlée des partis, ils nous disent les sentiments qu'ils y portèrent, les mobiles fort divers auxquels plus ou moins consciemment ils obéirent. C'est une grande enquête morale, une sorte d'examen de conscience historique, où sont mis en scène tour à tour la royauté, le clergé, la noblesse militaire, les parlements; où les principaux acteurs du drame, chez qui se personnifiaient les pouvoirs publics, les corps prépondérants, les classes dirigeantes, viennent nous traduire en faits l'état des âmes dans les hauteurs sociales.

De notre temps, la terrible logique des révolutions a marqué d'une ligne de plus en plus tranchée la démarcation entre le bien et le mal, l'ordre et le désordre. Il n'en était pas ainsi au XVIe siècle. Alors, quel mélange de religion et de licence, de vertus et de vices! Quel étrange alliage d'émancipation intellectuelle et de superstitions grossières, d'esprit chevaleresque et de duplicité, de désintéressement et d'instincts cupides! Quelle discordance entre les impulsions qui, du jour au lendemain, transformaient les mêmes hommes en héros ou en criminels! Ces perturbations morales nous sont décrites dans leurs causes et dans leurs effets, dans les ferments qui les produisirent et dans les passions anarchiques qu'elles déchaînèrent.

Au centre de l'État, une cour, chose inconnue avant François 1er dans le sens qu'a pour nous ce mot, où la haute noblesse émigrant de ses résidences rurales, le haut clergé abandonnant ses diocèses, oublient tous leurs devoirs et donnent les plus mauvais exemples, où les femmes commencent à jouer un rôle de démoralisation si funeste; — Dans l'Église elle-même, de nombreux abus qui en détachent et disposent à l'hérésie tous ceux qu'ils scandalisent; — Le protestantisme se présentant comme une réaction contre les vices des grands, et ne réussissant qu'à partager le pays en des camps ennemis, qui se disputent le pouvoir pour dominer par la force; — Un luxe désordonné créant des besoins d'argent qu'on satisfait par le jeu, la fraude, le vol, les concussions; — Des institutions féodales dégénérées, dont il ne reste, avec l'esprit de hiérarchie, que les moyens d'organiser la guerre civile; l'autorité civile s'affaiblissant, en même temps que l'autorité religieuse, au point que les hommes purent se croire soustraits à la règle intérieure, comme à la règle extérieure!... En fallait-il davantage pour mettre la nation à deux doigts de sa perte?

Elle se releva cependant, et M. Desjardins indique d'où lui vint le salut. Le temps de l'athéisme n'était pas encore venu, celui de l'abattement et du désenchantement non plus. On se révoltait contre Dieu et la loi morale, on ne les niait pas; tôt ou tard, la foi se réveillait au fond des âmes et prenait sa revanche. Dans les peintures qui nous sont retracées, les Français du XVIe siècle apparaissent bien tels qu'ils

étaient, enfiévrés par une ardeur extrême pour les jouissances et pour la lutte, mais ayant à un haut degré les vertus guerrières, la passion de la gloire, l'amour de la patrie, dans les plus grands malheurs ne désespérant jamais, et, jusque dans leurs égarements, ayant au cœur cette confiance en un meilleur avenir qui faisait dire à l'un d'eux : « Dieu veuille que la France puisse se renouveler en beauté, afin qu'elle ne soit plus la fable des nations, mais un exemple de vertu ! »

M. Albert Desjardins a rendu cela vivant dans une œuvre vraiment magistrale. Son livre, fortement pensé et plein de faits, se recommande par la largeur des vues, par une analyse des plus fines, et par des qualités de forme qui captivent. Est-ce à dire qu'il réalise tout ce qu'on pourrait souhaiter? Nous n'avons guère sous les yeux que les mœurs par lesquelles les classes gouvernantes désorganisèrent, avec les conditions de leur existence, la vie publique. Nous n'apercevons pas aussi distinctement celles qui, au plus profond du pays, maintinrent dans la vie privée tant d'éléments de bien, cet esprit et ces vertus de famille que des textes précieux montrent si puissants et si persistants au sein de la petite noblesse rurale et de la bourgeoisie provinciale. Émettons ici le vœu qu'ils trouvent dans une deuxième édition la place à laquelle ils ont droit.

N'est-ce pas à une multitude de foyers demeurés exemplaires, que la France dut la renaissance religieuse et morale de la première moitié du XVIIe siècle, lorsque le concile de Trente eut régénéré l'Église, et quand, selon l'expression de M. Desjardins, la nation, lasse de si longues épreuves, « eut été entraînée par son intérêt comme par son cœur » à faire de la royauté le pivot de sa reconstitution politique ?

CHARLES DE RIBBE.

Racine et Victor Hugo, par PAUL STAPFER, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, A. Colin, 1887, in-18 de IV-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Ma méthode critique, dit M. Stapfer, consiste à exprimer sur le même auteur, sur le même homme, le pour et le contre avec une égale franchise, en donnant un accent et un relief égaux aux deux thèses. » Voilà une méthode qui sent fort la décadence et le scepticisme : et pourtant le livre plaît et a quelque succès. Est-ce notre faute, ou celle du sujet? Victor Hugo est si admirable parfois, si irritant souvent! « C'est le plus grand des poètes français, et c'est un rhéteur insigne; c'est l'organe le plus éloquent du siècle, et c'est un diseur de riens, emphatique et puéril, battant la grosse caisse et jetant de la poudre aux yeux des badauds... » M. Stapfer, on le voit, ne manque ni d'indépendance ni de souplesse. Il a d'abord le courage de défendre Racine, d'établir sa supériorité sur Hugo comme auteur dramatique, et comme

peintre de la passion, et de réhabiliter l'art classique. Il est vrai qu'à ceux qui voudraient l'en blâmer M. Stapfer peut répondre qu'il sait toutes les faiblesses des classiques mieux que personne, puisque au préalable il a fait le procès du XVIIe siècle avec autant de vivacité que M. Taine ou M. Kranz; que dis-je? avec leurs arguments eux-mêmes. « Je suis oiseau, voyez mes ailes... » Hugo est aussi chaleureusement exalté. Mais M. Stapfer ne veut pas paraître un admirateur naïf comme M. Ernest Dupuy : il connaît les vilains côtés de son idole... et le piquant livre de M. Biré. Aussi le même adorateur fervent qui publiquement approuvait l'apothéose des funérailles d'Hugo (v. p. 150), qui déclarait que « dans le cortège de la France et du monde menant au tombeau son plus grand homme, aucune exagération n'est possible, » flétrit (p. 46) « l'orgueil, l'ingratitude, l'injustice, la vanité, l'égoïsme de celui qui s'est fabriqué une fausse généalogie, qui a employé des artifices de gros marchand et inventé pour ses ouvrages d'invraisemblables chiffres d'éditions imaginaires; qui a soigneusement entretenu les légendes qui le consacraient grand homme dès l'enfance, qui a composé des pièces apocryphes destinées à donner le change sur la véritable époque du changement de sa foi politique et religieuse, qui a, dans le même dessein, tronqué ou antidaté ses propres écrits et a eu l'aplomb de soutenir qu'il n'y avait « absolument rien changé... » etc., etc. Je m'imagine fort mal, après cela, M. Stapfer allant, sans rire, faire son pèlerinage au Panthéon.

Et cependant je me défie un peu. Si cette manière de faire successivement le réquisitoire et le plaidoyer n'était qu'un procédé habile pour se donner l'air d'être impartial et entraîner nos suffrages!

Je vois bien attaquer chez Hugo cette « hypertrophie de l'imagination » qui affaiblit la pensée, cette « folie bizarre » de préférer le gigantesque et le démesuré au vrai et au beau, et ses exagérations en politique, et ses scandaleux changements, et ses contradictions philosophiques et religieuses, sa naïveté solennelle de voyant, de prophète, et son ton « choquant » de voltairien raillant les dogmes du christianisme... Mais quand je commence à être éclairé, presque convaincu, arrive soudain une « réfutation en bonne forme, point par point, » où « les accusations se métamorphosent en titres de gloire.» Et voilà que sa recherche du fantastique est triomphalement opposée à l'imitation plate et vulgaire de la réalité; — « que les contradictions brutales sont la marque des esprits vigoureux; » — qu'il est un grand et profond penseur, car imagination ou pensée, c'est au fond la même chose, puisque « idée » veut dire « image; » — que s'il manque d'unité morale, c'est à sa gloire, parce qu'il a su sortir de lui-même, parce qu'il est l'âme du XIXe siècle, ou mieux de l'humanité entière, épousant tour à tour ses aspirations changeantes, ses enthousiasmes contradictoires. »

Ce n'est pas ici le lieu de discuter toutes ces idées, tous ces paradoxes. Des lecteurs, j'en suis sûr, regretteront que le plaidoyer ne soit pas avant, et le réquisitoire après; mais M. Stapfer leur répondra qu'ils ont du parti pris, et que lui... n'en a pas. Des critiques sévères, à qui l'esprit ne suffit pas, lui reprocheront de n'apporter rien de bien neuf dans son livre, et d'avoir pris un peu partout les attaques et les réfutations. On pourra lui dire aussi qu'il abuse des citations : reproduire en entier des morceaux aussi connus que « la Conscience » ou « la Symphonie des cloches » de *Notre-Dame de Paris;* citer à tout instant et à pleines pages V. Hugo, aussi bien que M. Krantz; se citer soi-même en recopiant de longs extraits d'ouvrages oubliés, ce sont là des « artifices » un peu trop faciles. Mais qui donc contesterait que cette méthode de réunir dans un même livre et de mettre habilement en relief des opinions tout à fait contradictoires ne soit très personnelle? L'esprit souple, sceptique, volontiers paradoxal de M. Stapfer l'est aussi; et son livre, plein de verve, d'esprit et de piquant, a tout ce qu'il faut pour amuser un moment. GABRIEL AUDIAT.

Œuvres complètes de J. de Maistre. *Nouvelle édition contenant ses œuvres posthumes et toute sa correspondance inédite.* T. XIII et XIV. *Correspondance.* T. V et VI. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, 2 vol. in-8 de 491 et de 403 p. — Prix : 6 fr. le vol.

La *Correspondance de Joseph de Maistre,* qui fait partie de la nouvelle édition de ses œuvres, la première qui contienne « toutes » ses œuvres dans une seule tomaison, est maintenant complète en six volumes, et ce sont les deux derniers volumes de cette correspondance que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Ces deux volumes s'ouvrent à la date du 5 janvier 1816 et se ferment à la date du 21 février 1821, c'est-à-dire peu de jours avant la mort du comte de Maistre.

1816-1821 ! Que de souvenirs évoquent les années comprises entre ces deux dates ! Les Cent-Jours, la seconde Restauration, la Sainte-Alliance, la réorganisation de l'Europe sur de nouvelles bases bientôt ébranlées, la renaissance des idées catholiques en même temps que les progrès des agitations révolutionnaires, dont l'assassinat du duc de Berry constitue l'une des premières en même temps que l'une des plus lamentables explosions, il est intéressant de voir comment le comte de Maistre juge tous ces événements dans l'intimité d'une correspondance, écrite au jour le jour, à mesure que les faits se produisent et que les années se déroulent.

Qu'il s'agisse de lettres intimes à des amis ou de lettres diplomatiques à son gouvernement (on sait que Joseph de Maistre occupa jusqu'au mois de juin 1817 les fonctions d'envoyé extraordinaire et mi-

nistre plénipotentiaire de S. M. le roi de Sardaigne auprès de S. M. l'empereur de toutes les Russies) ou encore de lettres politiques, philosophiques ou religieuses, à des correspondants qui s'appellent Blacas, Bonald, Swetchine, Rozaven, Costa, Bausset, Lamennais, Joseph de Maistre nous apparaît avant tout antirévolutionnaire et catholique romain, tel en tout que nous l'ont révélé ses livres. Aussi est-il sévère pour Bonaparte, « ce détestable homme qui nous fera encore beaucoup de mal après qu'il ne sera plus ; » pour Fouché et Talleyrand « l'homme le plus coupable de la Révolution ; » enfin pour la Révolution, qu'à maintes reprises il flétrit de l'épithète de « satanique, » et qu'il poursuit et démasque jusque sous les déguisements dont les philosophes ou plutôt les « philosophâtres, » comme il dit, la couvrent pour mieux séduire et tromper les honnêtes gens. De même, il n'approuve pas les transactions libérales dont il est le témoin, et qui ont pour but « de trouver les moyens de rétablir l'ordre en touchant le moins possible les révolutionnaires et leurs actes, » alors qu'il faudrait, suivant lui, « trouver les moyens d'écraser les révolutionnaires et leurs actes autant que possible, sans exposer la souveraineté légitime. » Cette dernière formule, qui me semble résumer très heureusement les devoirs d'un gouvernement vraiment conservateur, montre que la rigueur théorique des principes s'allie très bien chez ce grand esprit avec la prudence et la sagesse dans l'action, et qu'il n'est pas ennemi des concessions et des tolérances utiles, pourvu qu'elles ne priment pas les droits de la vérité et du bien. Aussi n'approuve-t-il pas le « zèle précipité » de certaines gens bien intentionnées, dont l'ardeur intempérante aboutit à des catastrophes, et nous le voyons quelquefois regretter que certains saints ne soient pas fins. Il ne faut donc pas s'étonner que la Sainte-Alliance le laisse sceptique et qu'il n'y voie pas la guérison des maux qu'il a dénoncés. L'Église, voilà le seul remède à la crise qui tourmente les peuples modernes : par elle seule pourra se faire la palingénésie des nations menacées de mort : « La Révolution est satanique ; si la contre-révolution n'est pas divine, elle est nulle. » C'est un spectacle bien fortifiant, il faut l'avouer, que de voir cet ambassadeur effacé d'un roi sans royaume, parler ce fier langage, qui domine de si haut les finesses et les hypocrisies de tant d'autres diplomates, ses collègues, alors bien glorieux, aujourd'hui bien oubliés.

Ce n'est pas d'ailleurs exclusivement de ces grandes questions que Joseph de Maistre s'occupe dans sa correspondance : d'abord il a à exposer et à défendre les droits et les intérêts de la nation qu'il représente ; puis, il doit rendre compte à son gouvernement des faits qui se passent sous ses yeux, et il le fait en observateur très perspicace, qui s'intéresse à toutes les manifestations de l'activité humaine. Aussi

cette partie de sa correspondance offre-t-elle une variété presque infinie. On y trouve de très curieux détails sur la vie et les usages russes, de piquantes descriptions des bals et des fêtes de la cour, des études économiques, financières, commerciales, pleines de bon sens et de mesure, et qui prouvent la compétence universelle et la largeur de son esprit. Un art nouveau se révèle-t-il ? Il le décrit, en marquant bien le parti qu'on en peut tirer : la lithographie, le bateau à vapeur, la pasigraphie, ont leur place dans ses lettres, vaste appareil photographique braqué sur le monde, et qui ne laisse rien passer sans en fixer l'image. Mais le mouvement intellectuel, moral, religieux, l'intéresse avant tout, et quand il est amené sur ce terrain par quelque esprit de sa trempe, il a bientôt fait de dédorer certaines idoles, Mme de Staël, par exemple, ou Condillac, dont les papillotages ne parviennent pas à éblouir ses yeux exercés à regarder la lumière.

Je ne dis rien des lettres intimes à ses filles, à ses parents, à ses amis : il y en a de célèbres, toutes sont charmantes : c'est spirituel, quelquefois galant, avec une pointe de préciosité voulue, toujours d'un tour très original et bien français.

A la suite des lettres de Joseph de Maistre, l'éditeur a publié, et il a bien fait, quelques lettres de ses correspondants les plus illustres. Il y a là surtout plusieurs lettres du vicomte de Bonald, d'un haut intérêt, où la situation politique est jugée dans un ferme et noble langage avec une grande hauteur de raison. Notons-y quelques détails curieux sur l'affaire Fualdès, et une touchante notice sur les œuvres de charité de la « congrégation » qui étendait tout spécialement sa sollicitude sur les petits Savoyards, ce qui la rendait particulièrement intéressante pour Joseph de Maistre. Signalons enfin plusieurs lettres de Lamennais, et une lettre de Lamartine, accusant réception du *Pape* et accompagnant l'envoi des *Méditations poétiques*.

Enfin, l'éditeur a cru devoir insérer le récit d'une conversation que M. de Lavau eut en 1820, à Turin, avec l'illustre publiciste. Dans cette conversation curieuse, Joseph de Maistre annonce (en 1820) que la famille royale « serait encore une fois chassée de France, » il ajoute qu'après s'être laissée séduire par l'erreur, la France reviendra à la vérité et que « ce jour-là, la Révolution sera finie. » La première prophétie s'est réalisée, hélas ! Fasse le ciel que la seconde se réalise bientôt, et ce jour-là, n'oublions pas que Joseph de Maistre a commencé la campagne où la Révolution aura été vaincue !

P. Talon.

HISTOIRE

Carte générale des provinces européennes et asiatiques de l'Empire ottoman *(sans l'Arabie)*, dressée par HENRI KIEPERT. Échelle 1/3,000,000. Berlin, Dietrich Reimer, 1886, 4 feuilles in-fol.

En 1884, M. Kiepert faisait paraître sa *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman*, en six feuilles dressées au 1/1,500,000; dans ce travail l'éminent cartographe, reconnu comme étant la plus haute autorité en ce qui concerne la géographie de cette partie de l'Asie, avait non seulement groupé les résultats de tous les levés partiels exécutés jusqu'alors, mais il avait pu mettre à profit divers documents inédits d'une grande valeur, notamment des itinéraires nouveaux communiqués par MM. Ramsay, Hirschfeld, Niemann, etc. La carte que nous avons sous les yeux est essentiellement, pour la partie correspondante, une réduction à la moitié de la publication précédente; mais elle comprend en outre la Turquie d'Europe, la Grèce, les petits États des Balkans, l'Autriche-Hongrie et l'Italie presque en entier, la Russie méridionale, enfin le vilayet de Benghâzi (Cyrénaïque) et l'est de la Tripolitaine. Malgré l'exiguïté de l'échelle, le dessin a été fait avec le soin scrupuleux que M. Kiepert sait apporter à tous ses travaux; les matériaux les plus récents et les plus dignes de foi ont été partout mis à contribution. Les limites des divisions administratives, généralement mal connues dans les pays musulmans, ont été indiquées d'après l'almanach officiel de l'Empire pour 1885. L'orthographe des noms de localités a été également l'objet d'une attention toute spéciale, et leur transcription opérée conformément à la prononciation française; un utile tableau renferme la traduction des termes géographiques les plus usités dans les langues orientales. Quant aux altitudes des points principaux, elles sont marquées en décamètres, mesure commode grâce à l'économie de place qui résulte de son emploi, et bien justifiée d'ailleurs lorsqu'il s'agit de données numériques presque toujours incertaines à plusieurs mètres près. — La carte dont nous parlons restera pendant longtemps encore le tableau d'ensemble le plus complet et le plus fidèle des contrées auxquelles elle a trait, et M. Kiepert, qui l'a sans cesse améliorée dans trois éditions publiées successivement depuis 1855, ne manquera pas de continuer à la tenir au courant des explorations et des découvertes. E. M.

Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains, par GUSTAVE HUMBERT, professeur honoraire à la Faculté de droit de Toulouse, ancien procureur général près la Cour des Comptes, vice-président du Sénat. Paris, E. Thorin, 1887, 2 vol. in-8 de 540 et 502 p. — Prix : 18 fr.

Écrire l'histoire financière d'un peuple, c'est, à vrai dire, refaire son

histoire politique, l'une se comprenant difficilement sans l'autre. La corrélation qui existe entre elles est si intime, qu'on ne saurait étudier les finances d'un grand État sans connaître sa Constitution, sans savoir quels sont les pouvoirs chargés d'établir les impôts, quels sont les fonctionnaires ayant mission de les recevoir et qualité pour les dépenser; comment a été organisé le contrôle des deniers publics, et si enfin on y a connu et pratiqué, dans une certaine mesure tout au moins, le principe moderne de la séparation des pouvoirs. C'est donc faire à la fois œuvre d'historien, de jurisconsulte et d'économiste, que de se livrer à une entreprise de ce genre, dont une compétence spéciale et des connaissances approfondies, une érudition souple, variée et toujours sûre d'elle-même, sont les premières conditions de succès. — Aussi bien, M. Gustave Humbert était-il, mieux que tout autre, placé et préparé pour s'y adonner. Les nombreux articles portant sur le droit public, le droit criminel et l'économie politique des Romains, qui lui avaient été confiés depuis 1860, dans la rédaction du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de MM. Daremberg et Saglio, lui avaient permis de s'occuper, chemin faisant, du sujet qu'il livre aujourd'hui à la publicité, pour le plus grand profit de tous, d'en pénétrer et d'en résoudre les difficultés multiples.

Ainsi que l'auteur prend soin de nous l'annoncer dans son *Avertissement*, son *Essai*, comme il l'appelle avec trop de modestie, *sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains* « se divise, au point de vue historique, en trois livres ou parties bien distinctes. »

La première, qui traite des origines de ces règles sous la Royauté et sous la République, avait formé la matière d'un discours fort remarqué, prononcé le 4 novembre 1879, par M. G. Humbert, en sa qualité de procureur général, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour des Comptes, sous le titre : *Des origines de la comptabilité chez les Romains* (Paris, Imp. nat., 1880); il était resté dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient entendu ou lu, et ce sera pour eux une bonne fortune de le retrouver dans l'*Essai* que nous analysons.

La seconde partie, qui poursuit l'organisation de ces mêmes règles sous l'Empire, et qui a pour sujet les finances de l'Empire romain, avait été lue, en 1884, à l'*Académie des sciences morales et politiques*, et publiée dans le *Compte rendu des séances* de cette savante compagnie (en décembre 1884 et en avril 1885).

Quant à la troisième partie, elle est consacrée au développement ou à la perversion de ces principes pendant toute la période du Bas-Empire. Cette « portion, la plus étendue et la plus difficile, à raison même de l'immensité des documents juridiques, est entièrement inédite, » et s'étend jusqu'à Justinien.

Quoique profondément différentes les unes des autres, ces trois par-

ties sont néanmoins rattachées entre elles par un lien commun qui imprime à l'œuvre un caractère de cohésion et d'unité. L'idée mère, en effet, qui domine l'ensemble des trois périodes abordées, « consiste à rechercher comment se trouvaient résolues, chez les Romains, les questions que la nature même des opérations financières engendre en matière de comptabilité publique. » C'est ainsi, qu'à propos de chacune d'elles, M. Humbert se propose de déterminer « comment étaient organisés le contrôle législatif, administratif et judiciaire des finances, et à qui incombaient les rôles essentiellement distincts d'ordonnateur et de comptable en deniers ou en matières. »

Le premier, M. Bouchard, président de la Cour des Comptes, avait en 1871, adopté ce point de vue vraiment original et pratique dans sa belle *Étude sur l'administration des finances de l'Empire romain dans les derniers temps de son existence.*

Le grand mérite de M. Humbert n'est pas seulement d'avoir suivi cette méthode rationnelle en l'étendant au temps de la République et de l'Empire, mais encore de l'avoir développée, confirmée ou rectifiée dans ses applications pour l'époque du Bas-Empire, à l'aide des documents nouveaux fournis soit par les textes juridiques ou épigraphiques, soit par les récents travaux de la science française ou allemande en cette matière.

L'espace dont nous disposons est trop restreint pour que nous songions à donner même une analyse succincte des deux volumes que nous avons sous les yeux. Nous nous bornerons donc à quelques brèves indications destinées à montrer comment leur éminent auteur a excellé à réaliser son plan.

Sous la République, il nous montre la mission du législateur — c'est le Sénat qui en était investi — nettement séparée du rôle actif de l'administration. Il établit que l'ancienne Rome a également connu le principe fondamental en matière de comptabilité publique; que les fonctions d'ordonnateur (les consuls d'abord, les censeurs ensuite), doivent être complètement distinctes de celles de comptable des deniers publics (les questeurs). Toutefois, si les Romains possédaient, dès cette époque, les notions essentielles d'une comptabilité régulière, ils ne surent pas comprendre la nécessité d'organiser un contrôle administratif dans les provinces, et de soumettre à un tribunal financier élevé et indépendant, la gestion de tous les comptables. M. Humbert fait très bien ressortir que les vices de ce régime compromirent les finances de la République.

Au début de l'Empire, le contrôle législatif du domaine de l'État et des impôts resta nominalement confié au Sénat. Mais, peu à peu, la distinction entre les droits du prince et ceux du Sénat s'effaça tout ainsi que la distinction entre l'*Ærarium* et le fisc. Avec le contrôle

législatif disparut l'équilibre des finances. En principe, le maniement des deniers publics resta, sous les Empereurs, comme sous la République, séparé des fonctions d'ordonnateur; mais cette règle essentielle reçut de graves atteintes par suite de la confusion croissante de cette double attribution aux mains des procuratores ou provinciaux. En dépit des efforts tentés dans les premiers temps de l'ère impériale pour soumettre à un contrôle administratif et frapper au besoin d'une répression judiciaire les gouverneurs des provinces, la corruption et le désordre envahirent à tous les degrés l'administration impériale.

Il n'entrait pas dans les destinées du Bas-Empire de rétablir l'ordre dans les finances et dans la comptabilité. M. Humbert a mis en lumière, avec un rare talent d'exposition, les caractères saillants de cette période. Il nous montre Dioclétien, Constantin et leurs successeurs dotant la perception de l'impôt d'une savante réglementation, perfectionnant les procédés de comptabilité, aggravant les pénalités, sauvegardant l'antique et fondamentale distinction des ordonnateurs et des comptables, ainsi que la régularité des écritures en matière financière. Mais il fait en même temps très justement observer qu'ils n'essayèrent même pas d'introduire dans l'Empire la garantie d'un contrôle législatif, ni de constituer un tribunal des comptes distinct de l'administration, permanent et régulier. Aussi bien, le défaut absolu de contrôle fut-il, dans cette période, le vice capital de l'administration des finances. Les malversations et l'arbitraire en furent les tristes conséquences : tandis que les recettes dilapidées allaient s'amoindrissant, les dépenses, mal contrôlées, s'accroissaient sans mesure; la propriété, écrasée sous le poids de l'impôt, fut désertée et « le trésor fut appauvri par la pauvreté des citoyens. »

Nous ne voulons pas abandonner cette savante étude si digne, à tous les titres, du nom de son auteur, et pour laquelle M. G. Humbert a su mettre largement à profit les meilleurs travaux de l'érudition contemporaine, sans ajouter que ce beau travail de profonde érudition et de patiente assimilation, couronné par des conclusions qu'il sera toujours utile de méditer, ne mérite pas seulement de fixer l'attention du jurisconsulte, de l'historien et de l'économiste ; comme il l'a fort justement pensé lui-même, il offre un vif attrait à tous ceux dont l'esprit curieux aime à interroger l'antiquité, pour découvrir les raisons premières de nos institutions; les germes des faits et des idées de l'âge actuel, et des rapprochements de frappante analogie entre ceux du présent et ceux du passé.

Il suffira de la lire, pour se convaincre que les prétendues inventions modernes, — telle, en particulier, que l'impôt sur le capital, — remontent loin, qu'il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil, et que décidément, les Romains, qui avaient le génie de la comptabilité, sont encore nos maîtres... même en matière de fiscalité.

Bien que la bibliographie soit en général fort complète et très au courant des derniers travaux, il était impossible qu'au milieu d'un nombre si considérable de matériaux de tout genre que l'auteur a cru devoir classer et reléguer à la suite du texte, afin de l'alléger et d'éviter les digressions et les arrêts, quelques omissions ne fussent pas commises, à côté de plusieurs erreurs de citations, malgré la science et le soin extrême avec lequel ils ont été accumulés. Parmi les premières, M. Humbert nous permettra de lui en signaler une au hasard. Au tome I, note 97, in fine, page 452, l'auteur cite la monographie de M. Duval sur *les Milices sous le Bas-Empire*. Or, ce sujet a, depuis, été l'objet d'un travail approfondi de la part de M. Louis Lucas (*Étude sur la vénalité des charges et fonctions publiques*. Paris, 1882, t. I, p. 201-734).

X.

L'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. *Mission de Jean de Thumery sieur de Boissise (1598-1602)*, par P. Lafleur de Kermaingant. Paris, Firmin-Didot, 1886, 2 vol. in-8 de xxviii-599 et 283 p. — Prix : 15 fr. les 2 vol.

L'histoire diplomatique est, comme on le sait, à l'ordre du jour. Les dépôts des ministères, les archives de l'étranger, les papiers privés des ambassadeurs, tout est exploré pour nous donner un récit exact des grandes négociations internationales du passé. Voici, dans ce domaine, une contribution des plus importantes à l'histoire de la diplomatie française et du règne de Henri IV. Cette publication, pour le dire en passant, est un exemple curieux des entraînements que subit nécessairement le chercheur consciencieux qui veut aller jusqu'au bout de ses travaux et creuser à fond son sujet. L'auteur, M. de Kermaingant, a eu communication des abondants documents que possède M. le baron d'Hunolstein sur les Harlay, et il s'est attaché spécialement aux membres de cette illustre famille qui ont marqué dans la diplomatie au xvie siècle et au commencement du xviie. Celui dont il a voulu s'occuper tout d'abord, à cause de l'importance des négociations qu'il a conduites, est Christophe de Harlay, sieur de Beaumont, ambassadeur en Angleterre. Mais les affaires que Beaumont eut à traiter à Londres avaient été engagées par son prédécesseur, J. de Thumery, sieur de Boissise. Pour bien comprendre l'ambassade de Beaumont, il était utile de connaître à fond celle de Boissise, qui avait duré trois années, de 1598 à 1602. C'est ainsi que les études de M. de Kermaingant sur les Harlay diplomates s'ouvrent par un livre considérable consacré à un personnage qui n'appartient point à leur famille. De fil en aiguille, si on peut dire, l'auteur a été amené à remonter plus haut encore, et la première moitié du volume est une introduction sur les rapports de la France avec l'Angleterre au

commencement du règne de Henri IV, page très étudiée d'histoire générale, à l'un des moments les plus décisifs pour les destinées de la France. M. de Kermaingant parle du roi Henri avec un enthousiasme qu'il ne cherche pas à dissimuler ; il met en relief ses qualités brillantes et solides, son rôle si réparateur et si français. De même pour le sieur de Boissise, rude et intègre collaborateur du roi, dont nous trouvons, p. 235 et suiv., un portrait tracé de main de maître. Tous ces jugements sont appuyés de documents nouveaux et qui, pour la seconde partie du livre, la mission même de Boissise, sont plus nombreux encore que pour la première. Le principal objet de cette mission était de remédier aux pirateries des Anglais contre la marine française et de préparer entre les deux nations un traité de navigation et de commerce ; ce traité fut entravé par le mécontentement d'Élisabeth au sujet du retard mis par le roi à rembourser les avances qu'elle lui avait faites. Mais, à côté de ces questions d'ordre maritime et commercial, par elles-mêmes fort importantes, Boissise avait à renseigner Henri IV sur les dispositions intimes de la reine d'Angleterre, sur les négociations qu'elle poursuivait avec l'Espagne, et sur la paix particulière que le roi redoutait de voir se conclure entre son alliée et ses ennemis. C'est ce que montrent clairement les quatre-vingt-dix-neuf lettres d'Henri IV négligées ou non connues par M. Berger de Xivrey, et que publie M. de Kermaingant. Outre cette correspondance, tirée de la Bibliothèque nationale, l'auteur a mis à profit, grâce à sa parfaite connaissance de l'anglais, les papiers du *Public Record Office*, où sont conservées dans un ordre admirable, toutes les dépêches des ambassadeurs anglais en France. C'est là une source de renseignements inédits, qu'on peut presque dire incomparable. M. de Kermaingant y a largement puisé, et il y puisera encore, nous l'espérons, au grand avantage de l'histoire de France, dans la suite de ses travaux. P. N.

Les Frères des écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution, 1793-1887, par ALEXIS CHEVALIER. Paris, Poussielgue, 1887, in-8 de XL-607 p. — Prix : 6 fr.

L'intérêt de l'important ouvrage de M. Alexis Chevalier est multiple : tout d'abord il apporte une contribution considérable à l'histoire très peu connue de l'enseignement primaire sous le premier Empire et la Restauration ; ensuite il fournit sur la situation légale des Frères des écoles chrétiennes des données juridiques extrêmement précises et d'une utilité immédiate. La haute situation administrative longtemps occupée par l'auteur donne une autorité particulière à son exposé, constamment appuyé d'ailleurs sur des documents de premier ordre empruntés aux Archives nationales, aux Archives de divers départe-

ments, enfin aux Archives de la congrégation des Frères des écoles chétiennes.

M. Alexis Chevalier a su éviter heureusement les écueils qu'il pouvait rencontrer dans un travail où tant de pièces administratives devaient être mises en œuvre. Non seulement son exposition est claire et précise, mais son récit est attrayant. Il trace d'abord, sans phrases et en faisant uniquement parler les faits et les témoignages contemporains, un saisissant tableau de la situation de l'enseignement primaire au commencement de la période consulaire, et fait connaître les premiers essais de réorganisation, rendant pleine justice aux efforts de l'honnête Chaptal, à l'éloquence et au dévouement de l'illustre Portalis.

La congrégation presque anéantie du vénérable de La Salle rentre bientôt en scène, grâce surtout à la protection du cardinal Fesch. Le zèle admirable de quelques Frères échappés à la proscription s'exerçait déjà en quelques villes de France dont les administrateurs s'étaient fait un honneur de reprendre la tradition de leurs prédécesseurs de l'ancien régime. Bientôt la congrégation se reconstituait à Lyon et était légalement reconnue par décision consulaire du 11 frimaire an XII.

Il serait intéressant de suivre M. Chevalier dans son récit à la fois documenté et vivant, de redire toutes les phases d'une restauration qui devait avoir pour la France chrétienne des résultats si heureux. Mais il vaut mieux renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage lui-même, dont ils n'auront pas de peine à apprécier la portée et la valeur. De 1803 à 1830, le développement de l'institut des Frères suit un cours régulier; non sans difficultés, il est vrai, non sans secousses, mais ces difficultés elles-mêmes sont le sceau providentiel des œuvres appelées à durer et à faire le bien.

La question particulièrement intéressante de la fondation de l'Université, de son maintien par la seconde Restauration est largement, traitée par M. Chevalier. Elle avait sa place marquée dans son livre, puisque les Frères avaient été un moment agrégés à la corporation impériale, et aussi parce que sous le principat universitaire de Royer-Collard, elle eut plus d'une fois à défendre ses règles et son esprit. L'évolution des idées du chef des doctrinaires est fort bien exposée et, malgré la modération méritoire et exemplaire de l'historien, cet épisode n'est pas du tout à l'honneur du philosophe.

La question de l'enseignement mutuel, définitivement jugée aujourd'hui, passionna vivement les esprits sous la Restauration. M. Chevalier l'a traitée longuement, comme il convenait, puisque l'engouement des ministres, et notamment de M. Lainé, pour le nouveau système, leur inspira des tentatives réitérées et pressantes, mais infructueuses heureusement, pour obtenir des Frères la modification radicale de leurs

méthodes. Les incidents relatifs à l'exemption du service militaire, aux brevets individuels, à la cession d'un immeuble par la Ville pour l'installation du Régime de la congrégation ont également donné lieu à des développements complets et fort instructifs. Je ne puis qu'indiquer les importants documents donnés en appendice, l'introduction qui présente en termes excellents la synthèse de l'ouvrage, enfin la table détaillée qui le termine. J'en ai dit assez pour donner l'idée de l'importance exceptionnelle du volume de M. Chevalier. Le succès qu'il obtiendra déterminera, je l'espère, le savant administrateur à donner promptement au public le travail qu'il annonce sur *les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et l'Assistance publique après la Révolution.*

ERNEST ALLAIN.

Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (*1702-1713*), *d'après des documents inédits des archives de Paris, Berlin et Neuchâtel,* par ÉMILE BOURGEOIS, docteur ès lettres, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, L. Leroux, 1887, in-8 de VIII-259 p. — Prix : 5 fr. (*Bibliothèque de la Faculté des lettres de Lyon.*)

Quand la principauté de Neuchâtel devint vacante par la mort du dernier héritier des Orléans-Longueville, le nouveau roi de Prusse, Frédéric 1er, se livra, pour l'obtenir, à toutes les intrigues. Secondé par le Suisse Montmollin, il eut gain de cause en 1707, et s'engagea par actes authentiques à respecter l'indépendance, l'inaliénabilité du comté, les libertés, franchises, privilèges des bourgeois et du peuple. Mais à peine en possession, il violait la neutralité promise, en faisant préparer par son ministre résidant l'invasion de la Franche-Comté. Neuchâtel lui assurait un point d'appui pour franchir le Jura et attaquer la France ; et, sans la vigilance de Louis XIV, le coup aurait pu réussir.

Il resta de l'entreprise des témoignages authentiques, que M. Bourgeois a retrouvés dans les archives des trois pays intéressés. Ce qu'il a constaté de plus indéniable dans ces pièces, c'est que, à cette époque, quelques années après son érection en royaume, la Prusse se mettait déjà à la tête de l'Allemagne pour revendiquer contre la France des territoires soi-disant allemands, et que ces contrées, désignées par les diplomates prussiens en 1709 aux convoitises de la coalition européenne, étaient l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, la Franche-Comté, comme elles le seront encore en 1815, à la suite de cette autre coalition provoquée par Napoléon 1er. De tels enseignements suffiraient à justifier des travaux historiques moins neufs et moins complets que celui que nous sommes heureux de signaler aujourd'hui. G. B. DE P.

La Lettre du pape et l'Italie officielle, 1887, par M. Eugène Rendu. Paris, Perrin, gr. in-8 de 102 p. — Prix : 2 fr.

« Pour que le Pape, dit M. Rendu, s'acquitte sans entraves des devoirs de sa charge, il faut qu'il soit libre d'une liberté palpable et tangible; et il faut qu'étant libre, il le paraisse. » Or, « les organes attitrés du parti dont le chef est aujourd'hui même au pouvoir, n'ont-ils pas soutenu que les agents du gouvernement italien auraient le droit, dans un intérêt de sécurité publique, de pénétrer au cœur même du palais apostolique et, le cas échéant, de pousser leurs investigations « jusque dans les appartements du Saint-Père... » Il y a quelques semaines, le journal du premier ministre déclarait allègrement que la lettre de Léon XIII au cardinal Rampolla rend son auteur « justiciable du Code pénal italien. » M. Crispi lui-même aurait-il parlé ainsi de la république de Saint-Marin? — « Où en serait le pape, continue M. Rendu, où en serait la papauté au cas d'une guerre européenne, où l'Italie serait impliquée?... Quelle serait l'indépendance du chef de l'Église dans ses communications avec le monde catholique (p. 11). » Parlant ensuite des garanties nécessaires à l'indépendance du pape, l'auteur ajoute : « Ces garanties, ce n'est pas l'Italie seule qui a qualité pour en déterminer la nature et en fixer l'étendue; elles ne peuvent résulter que d'un accord entre : l'Italie, qui les propose; le pape qui les accepte, les modifie ou les répudie; le monde chrétien et politique qui intervient comme témoin de l'entente réalisée entre l'Italie et le chef de l'Église et qui, par l'intermédiaire de la diplomatie universelle, constate et ratifie cette entente » (p. 16). Nous ajouterons : qui en garantit l'observation.

Le caractère international de la question romaine est nié audacieusement par les ministres du roi et par la presse italienne. A l'encontre de cette négation, M. Rendu rappelle ce qui suit. « Au congrès de Berlin, alors que les différentes puissances se distribuaient les compensations amiables... que demanda l'Italie? Une seule chose, la ratification diplomatique de la possession de Rome et l'acceptation internationale du fait accompli... Le délégué de la France, le délégué de l Autriche-Hongrie, le prince de Bismarck, tout le premier, déclarèrent ne pouvoir tolérer qu'une pareille question fût posée devant le tribunal européen. Un tel refus de la part de la diplomatie était un arrêt » (p. 19). M. Rendu expose ensuite que le caractère international de la question a été affirmé, en Italie même, par les voix les plus autorisées : Minghetti, Bonghi, Jacini. Recherchant les divers éléments réunis en 1870 pour former le courant qui a précipité contre Rome le ministère Lanza, « la passion sectaire, répond M. Rendu, est entrée pour la plus grande part dans le flot qui a fait irruption par la brèche de la Porta Pia. Avant l'invasion de Rome, Settenbrini avait écrit :

« Un prêtre est pire à mes yeux que mille étrangers. Si je devais choisir entre le pape et l'Autriche, je choisirais l'Autriche. » Et Alberto Mario avait dit : « L'Église désarmée n'est pas encore l'Église morte : il est nécessaire de la décapiter à Rome » (p. 66). M. Rendu a raison : ce sont les sectes qui ont le plus contribué à amener et à maintenir la souveraineté italienne dans « cette capitale qui n'en est pas une, » dans cette ville où, suivant un aveu échappé à Victor-Emmanuel II, le roi est plus prisonnier que le pape. « L'élément sectaire n'obéit qu'à un mobile, un seul : la haine féroce et niaise de la papauté. C'est lui qui adore et applaudit le prince de Bismarck quand il persécute l'Église, mais qui le hait et le siffle quand il défère au pape une médiation et qu'il l'appelle « Sire » (p. 68 et *passim*).

M. Rendu prend le taureau par les cornes : il n'admet pas que Rome demeure la capitale de l'Italie ; il entend que le Pape exerce, dans la Ville Éternelle, une souveraineté complète, effective, incontestée. L'auteur n'est pas, du reste, un nouveau venu en ces questions italiennes : dans de précédentes publications, en dernier lieu dans ses lettres à Bonghi et à Falorsi (Florence, 1884), il démontre par des arguments et des citations irréfutables que l'Italie est intéressée à la solution qu'il préconise. Ajoutons que, si cette solution était trop retardée, l'Europe et l'Amérique arriveraient à reconnaître qu'il n'est pas nécessaire que l'administration de l'Église « universelle » soit entre les mains des sujets d'un roi hostile à celui qui est l'Évêque de Rome *suus et necessarius*. Ici, comme sur le terrain de l'internationalité, M. Rendu invoque le témoignage des Italiens. En deçà comme au-delà des monts, personne ne s'avisera de révoquer en doute la sincérité des déclarations émises contre « Rome-Capitale » par des hommes tels que Massimo d'Azeglio et Gino Capponi. Où je ne suis plus d'accord avec M. Rendu, c'est là où il conteste que l'occupation italienne de Rome soit une tradition cavourienne. En général, sur le terrain du droit — et je ne me placerai jamais sur un autre — j'ai peu de confiance en ces êtres, bienfaisants ou néfastes, qu'on appelle les grands hommes. Quelque ingénieuses que paraissent les explications et les inductions de notre auteur, je demeurerai — et je ne suis pas le seul — dans la conviction que l'idée de Napoléon III était parfaitement adéquate à celle du comte de Cavour au moment où l'empereur dictait à La Guéronnière la célèbre brochure qui justifiait d'avance et qui prépara l'attentat du 20 septembre 1870.

Dans les affaires générales de diplomatie italienne, inséparables de la question romaine, je devrais introduire aussi quelques réserves sur les appréciations, tant de la dernière publication de M. Rendu que de la pénultième. Ainsi, je ne puis arriver à considérer comme à peu près indifférente l'accession de l'Italie à l'alliance austro-allemande, si dé-

fensive qu'on la proclame à l'occasion; le loup « quelque peu clerc » prouvera « par sa harangue » qu'il se défend lorsqu'il attaque. D'un autre côté, pourquoi encourager en Italie des visées sur la Tripolitaine, sur cette régence frontalière de l'Algérie et de Tunis, que nous devons, au contraire et suivant une formule italienne, proclamer « intangible ? » Enfin, je ne puis rien voir d'amical pour la France dans cette intimité, d'ailleurs un peu famélique, de l'Italie avec l'Angleterre en Égypte. Au fond de toute tension entre deux nations qui devraient partout marcher d'accord, il y a la question romaine. Lorsque le pape aura recouvré cette « liberté palpable » dont M. Rendu s'est fait le zélateur très opportun et très chaleureux, la France et l'Italie s'entendront tout naturellement sur le reste, en face du protestantisme envahisseur et du panislamisme renaissant. Et si, sous la pression de la tribune ou du balcon, nos ministres respectifs ne se peuvent mettre d'accord sur quelque point, les deux nations catholiques, qui viennent de contempler le successeur des Hohenstaufen sur le chemin de Canossa, iront solliciter la médiation du successeur de Pierre.

ADOLPHE D'AVRIL.

BULLETIN

Les Fils mal élevés de la famille moderne. *Le mal et le remède*, par l'abbé A. TILLOY, docteur en théologie et en droit canonique. Paris, Delhomme et Briguet, 1887, in-16 de 126 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. l'abbé Tilloy vient de toucher une des plaies vives de la société contemporaine, la corruption de l'enfance et de la jeunesse par le contact trop vif et trop soudain d'un siècle gangrené. L'auteur fait un appel aux mères chrétiennes. Il oppose à l'éducation démoralisatrice si en honneur aujourd'hui l'action bienfaisante et douce de la famille chrétienne, telle qu'il la voudrait. Malheureusement — et c'est ce qu'il déplore avec le plus de vivacité — tous les foyers chrétiens ne sont pas à la hauteur de leur tâche, et, si une prompte révolution ne se fait pas dans leurs habitudes, ils ne tarderont pas à récolter les fruits de leur incurie et de leurs négligences coupables. Par son expérience personnelle, M. l'abbé Tilloy était parfaitement préparé à aborder ces questions, et chacun conviendra qu'il ne s'est pas départi tout le long de son livre d'une délicatesse exquise et d'une prudence absolue.

C. M.

Code de l'enseignement primaire. — *Lois, décrets et arrêtés mis en ordre et annotés, suivis d'une table alphabétique des matières*, par E. DE RESBECQ, ancien sous-directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique. Paris, Eug. Belin, 1887, in-12 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne pouvions avoir, pour dresser ce code, fort délicat à établir en présence de la multiplicité des lois et règlements publics, un meilleur jurisconsulte que M. de Resbecq, si au courant de toutes les questions intéressant l'enseignement primaire. « La revision faite par nous, dit-il, a été d'autant plus attentive que nous désirions éviter de longues et délicates recherches aux

personnes appelées à consulter les règlements de l'enseignement primaire. » Il a divisé son travail en parties : *Lois; décrets; arrêtés*, réunissant tous les textes, indiquant les dispositions abrogées ou modifiées, permettant en un mot de se reconnaître au milieu de ce dédale où s'égarerait tout homme peu expérimenté. Enfin il termine son volume par une table méthodique. Nous ne saurions trop remercier le savant auteur du service rendu par cette publication à tous ceux qui ont à s'occuper de la question si grave des écoles primaires. X.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER (30e année, 1886). Paris, Hachette, 1887, in-16 de 608 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les ans, la science et l'industrie fournissent un si riche contingent de découvertes qu'il suffit à former un important volume. Cette année, une des parties les plus intéressantes est celle qui a trait aux nouvelles découvertes photographiques et à leur application aux sciences astronomiques. Il est, maintenant, possible de dresser une carte céleste, uniquement avec des clichés photographiques et en employant des plaques qui dépassent, en sensibilité, l'œil humain. On a découvert ainsi des nébuleuses qui avaient échappé jusqu'ici aux plus puissantes lunettes. Ces remarquables travaux ont été exécutés, à Paris, par MM. Henry frères. En même temps, M. Zenger poursuivait une série d'expériences sur l'action de la lumière actinique sur certains corps phosphorescents ; à Prague, à minuit, par une nuit obscure, on a pu obtenir un cliché de la ville, ou tout au moins la silhouette des maisons et des monuments. Les expérimentateurs espèrent même arriver à la découverte d'astres éteints émettant des rayons actiniques. Dans le chapitre réservé à *l'Art des constructions*, nous signalerons un curieux moyen employé en Suède pour le percement d'un tunnel. L'ingénieur, M. Luidmarck, ayant à creuser un souterrain à travers une colline de sable traversée par une nappe d'eau, qu'on ne pouvait épuiser, résolut de geler le terrain avoisinant les travaux. De l'air froid fut lancé par de fortes pompes, et la maçonnerie bétonnée put être achevée sans difficulté. Inutile d'ajouter que toutes les questions d'actualité se retrouvent dans ce volume : la tour Eiffel, la rage, les paquebots nouveaux de la Compagnie transatlantique, le Métropolitain, le centenaire de M. Chevreul, etc. A remarquer dans le compte rendu du congrès de l'Association française tenu à Nancy, une communication de M. Chenevier, sur le feu dans les théâtres de Paris, dont les sinistres prédictions ont été malheureusement vérifiées presque dans leurs détails. A. D.

Promenade d'un touriste au pays de la science, par l'abbé A. BLAIN. Poitiers, Oudin, 1886, in-8 de 56 p.

Les articles de journaux que M. l'abbé Blain a réunis en brochure révèlent en lui un écrivain distingué et un très sérieux amateur des sciences de la nature. Des discussions avec M. Flammarion (dont l'auteur nous semble exagérer beaucoup l'autorité scientifique) sur le transformisme et sur une soi-disant explication d'un miracle de la Bible, d'intéressants détails sur l'état actuel de l'enseignement des sourds-muets, quelques pages sur les merveilles du microscope et sur un équatorial économique dont M. Blain est l'inventeur, telle en est la matière. C'est avec beaucoup de discrétion et de modestie que l'auteur recommande ce dernier instrument. Nous croyons rendre service aux amateurs d'astronomie en le signalant à leur attention.

E. DARAM.

La Vie militaire, par CHARLES LESER, ancien élève de l'École polytechnique, avec préface de Jules Claretie. Nancy, Berger-Levrault, 1887, in-12 de XIII-477 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Leser a réuni en un volume les chroniques militaires écrites par lui pour le journal *le Temps*, du 9 juillet 1885 au 14 juillet 1886. Les publications de ce genre sont souvent fort utiles, et de celle-ci, nous avons à dire beaucoup de bien mêlé de quelques critiques. Commençons par ces dernières; il nous sera plus agréable de terminer par les éloges et de laisser le lecteur sur la bonne impression que nous avons gardée nous-même. Tout d'abord, ces études au jour le jour se ressentent des imperfections propres au journalisme; il est évident qu'un chroniqueur militaire, même ayant servi quelques années dans l'artillerie ou dans toute autre arme, ne peut être également compétent sur toutes les questions si complexes formant aujourd'hui la science militaire. De là quelques erreurs qu'il serait trop long d'énumérer ici; bornons-nous à remarquer que Maximilien de Béthune, duc de Sully, baron de Rosny, ne fut qu'un seul et même personnage, grand maître de l'artillerie de Henri IV (p. 178). D'autre part, les réservistes de l'Est sont bien réellement affectés à des régiments stationnés dans la région (p. 473) et rien n'est à souhaiter sur ce point. — En écrivant dans un journal politique, notre auteur pouvait difficilement échapper à un autre écueil, celui même de la politique; de là une tendance à apprécier le mérite de nos officiers généraux en raison des sentiments républicains qu'il leur suppose. Nous pourrions aussi ajouter que, dans le but de donner plus de piquant au récit, la note est parfois un peu forcée; tels sont les articles sur les mariages d'officiers, les permissions, etc. Après avoir mis le lecteur en garde contre les points faibles des chroniques de M. Leser, nous devons insister sur leurs mérites. Le style est agréable et parfaitement approprié au sujet; certaines études sont tout à fait charmantes; nous citerons *le Carrousel de Fontainebleau, le Journal d'un officier au Tonkin, le Réveil du 5e dragons, Comment on devient cavalier, etc.* Tous ces récits sont animés d'un souffle vraiment patriotique et d'un bon esprit militaire. On suit pendant une année l'histoire intime de notre armée; sur ce terrain, toute dissidence politique s'efface, les cœurs battent à l'unisson et tous les hommes de cœur sont prêts à se donner la main pour la défense de la patrie. Vte A. DE B.

Yvonne, ou Péché d'amour, drame en cinq actes, en vers, par LUCIEN DÉGUT. Paris, Jouaust, 1886, in-12 de 125 p. — Prix : 2 fr.

M. Lucien Dégut avoue qu'il eût été heureux de voir jouer son drame d'*Yvonne*, mais qu'il a reculé devant des démarches qui, nous le croyons, eussent été sans succès. C'est la vieille histoire d'Abélard qui l'a inspiré; seulement dans sa pièce Abélard est devenu un jésuite expulsé et sa passion pour la fille de l'honnête homme dans la maison duquel il a été reçu comme précepteur, n'a pas pour ce personnage les mêmes conséquences que pour l'amant d'Héloïse. Ce mauvais prêtre s'enfuit avec sa victime; elle a un enfant qui meurt du croup. Le remords détermine le séducteur à disparaître dans un couvent, celle qu'il a perdu revient dans sa famille, son père meurt en la revoyant. Voilà tout le drame. Il est écrit dans une langue peu correcte et les trivialités n'y manquent pas. Disons que dans sa préface l'auteur déclare que s'il a introduit un prêtre dans sa pièce, il n'a nullement voulu faire une œuvre de dénigrement, la faute en est à la vieille histoire d'Abélard; mais Abélard n'était pas prêtre quand il a donné des leçons à la nièce

de Fulbert, et il n'était pas indispensable que le héros de M. Dégut eût reçu les ordres. V.

Vingt ans, pièce en deux actes. — **Les Voitures manquées,** comédie-proverbe en deux actes. — **Comment il faut fêter sa mère.** — **Le Songe de Phœnenna.** — **Innocence et repentir,** pièce en trois actes. — **Le Sorcier Umoltoloumifa-Keroudérazathaim,** pièce en deux actes, par Mme DE STOLTZ. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., 6 vol. in-12 de 36, 47, 23, 69, 36, 53 p. — Prix : 0 fr. 60 la brochure.

Au moment où vont commencer les longues soirées d'hiver et où s'ouvre par conséquent l'époque par excellence de la comédie de société, nous croyons être utile à nos lecteurs en leur signalant les six pièces que vient de publier Mme de Stoltz. Comédie, proverbe, drame, pièce biblique, ce répertoire est très varié et toujours très moral. Ajoutons bien vite qu'il n'est pas ennuyeux pour cela : au contraire, il y a beaucoup d'esprit, de finesse, de grâce, d'émotion dans ces pièces, où Mme de Stoltz a su mettre tout le talent dont elle a déjà fait preuve dans nombre d'ouvrages bien connus de nos lecteurs et surtout de nos lectrices. Ici encore c'est des jeunes filles que l'auteur s'est spécialement préoccupé : il y a cependant des rôles d'hommes dans trois des pièces indiquées ci-dessus, à savoir : *les Voitures manquées, Innocence et repentir* et *le Sorcier*, mais cela ne leur enlève rien ni de leur moralité, ni de leur intérêt. Bien entendu, toutes ces pièces exigent peu de mise en scène et sont faciles à représenter. Il s'en dégage toujours un enseignement moral dont acteurs et spectateurs pourront tirer profit. E. DE LA D.

La Ferme du Manoir, par PAUL DELTUF. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-16 de 127 p. et 44 grav. — Prix : 0 fr. 75.

Jeannot Lapin, suivi de *L'Écrevisse, Une Chasse d'écoliers, Les Corbeaux*, par G. DE CHERVILLE. Paris, Firmin-Didot, 1887, petit in-16 de 124 p. et 27 grav. — Prix : 0 fr. 75.

La librairie Firmin-Didot a entrepris, avec le soin qui lui est habituel, la publication d'une série de petits ouvrages spécialement destinés à l'enfance. Ils sont absolument recommandables par les enseignements utiles qu'ils renferment, par leur moralité irréprochable et par le sentiment religieux qui les anime. *La Ferme du manoir* est une honnête habitation où quatre enfants, garcons et filles, sont élevés sous l'œil bienveillant de vieux parents Les conversations roulent sur les travaux de la campagne et surtout sur les animaux. Les anecdotes instructives et amusantes abondent ; quelques-unes sont charmantes ; toutes sont de nature à plaire aux jeunes lecteurs. La plume féconde et spirituelle de M. de Cherville n'a pas dédaigné d'écrire, pour la même collection, de petits contes charmants qui conviennent parfaitement aux enfants. *Jeannot Lapin* et *Une chasse d'écolier* sont deux petits bijoux ; dans *l'Écrevisse* et *les Corbeaux,* il décrit avec beaucoup de charme les mœurs de ces animaux. Cte DE BIZEMONT.

Les Peuplades de Madagascar, par MAX LECLERC. Paris, E.-Leroux, 1887, in-8 de 68 p. avec grav. et une carte. — Prix : 2 fr.

La colonisation de Madagascar que nous avons entreprise nous oblige à une étude approfondie des populations qui habitent la grande île. En cherchant à débrouiller le chaos des migrations successives qui sont venues se superposer sur ce sol fécond, nous nous trouvons en présence d'un des

problèmes les plus compliqués de la science ethnographique. Quelle est la race autochtone? D'où proviennent les autres races, de la côte voisine d'Afrique ou des lointains archipels de l'Océanie? Telles sont les questions que s'est posées M. Max Leclerc et qu'il s'est efforcé de résoudre d'après les divers auteurs qui ont décrit Madagascar et ses habitants. L'auteur montre dans son étude une grande érudition et un sens critique très juste; mais il est permis de s'étonner de cette affirmation que Madagascar se trouve sur la route des navires qui vont de la mer Rouge ou golfe Persique. Il suffit de jeter un coup d'œil sur sa carte pour s'apercevoir de cette erreur.

Cte DE BIZEMONT.

Le Cabinet noir. *Louis XVII, Napoléon, Marie-Louise,* par le comte D'HÉRISSON. Paris, Ollendorff, 1887, in-12 de VIII-350 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après les récents travaux si lumineux de M. de la Sicotière et de M. de Chantelauze, on aurait pu croire qu'on en avait fini avec la légende au sujet du Louis XVII sauvé du Temple et repoussé du trône par ses oncles usurpateurs Louis XVIII et Charles X. Il n'en est rien! M. le comte d'Hérisson la fait revivre ici avec sa verve ordinaire, mais avec une connaissance insuffisante des faits. A l'aide de papiers saisis par la police secrète, lettres interceptées, rapports présentés et souvenirs écrits par le baron Mounier, l'auteur du *Cabinet noir* prétend nous « donner la clef du mystère du Temple. » Que l'éditeur de ces documents ne soit pas responsable, comme il le demande lui-même, de l'étonnement provoqué par ces racontars piquants, je le veux bien, mais qui ne tiennent pas devant la critique historique, soit, mais vraiment les conclusions que l'on veut en tirer et les assertions émises paraissent outrées. Oui, on s'étonnera d'entendre dire que « plusieurs cours de l'Europe ont dans leur archives secrètes la preuve incontestable de l'évasion de Louis XVII, » que « la cour de Berlin a possédé et possède encore sans doute les preuves irrécusables de l'évasion du dauphin, » que Pie VII savait fort bien à quoi s'en tenir, » que « sur l'observation du Pape le décret de Louis XVIII consacre la chapelle expiatoire exclusivement à la mémoire de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Madame Elisabeth, le Pape ayant dit qu'il n'entendait pas autoriser la célébration de prières mortuaires en faveur d'un vivant » comme l'aurait été alors Louis XVII. L'impératrice Joséphine eût été la complice de l'évasion du jeune prince. Le chapitre consacré par l'auteur aux « mœurs intimes » de la famille Bonaparte ne la présente pas sous un jour brillant et plus d'un détail est donné assez crûment. La reproduction des lettres attribuées tour à tour à O'Méara et au docteur Stoke, mais en réalité écrites par le docteur Warden, occupe une grande partie du volume. Divers traits de la vie de Napoléon y sont, on le sait, rappelés et discutés, on y trouve plus d'une anecdote, plus d'une conversation curieuse. Marie-Louise est ensuite exécutée en bonne encre et l'épisode sur les diamants de la Couronne occupe un chapitre où sont relatés des documents. Dans ceux sur les sociétés secrètes on trouve de même des détails intéressants, mais aussi par moments des expressions étranges sur « les concordats bâclés » où « la religion venait par-dessus le marché, la politique faisant tous les frais du procès » sur les « princes de l'Église appartenant aux différentes sectes. » Les Carbonari d'Italie, les Bürgenschaft d'Allemagne ont ici des pages que l'on oublie peut-être trop, car celles-ci « donnent la clef » de plus d'un événement de ce siècle. On sait que M. le comte d'Hérisson est un agréable conteur : même lorsqu'il se trompe (et ici, nous l'avons dit, cela lui arrive) il se fait lire.

H. DE L'E.

Les Derniers Chapitres de mon « Louis XVII. » *Découverte des ossements du Dauphin en 1846 dans le cimetière de Sainte-Marguerite*, par R. CHANTELAUZE. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de XI-76 p.— Prix : 2 fr.

M. Chantelauze vient d'ajouter un dernier chapitre à sa belle *Histoire de Louis XVII*. Toujours préoccupé d'accumuler les preuves de la mort du fils de Louis XVI et de détruire la légende du faux dauphin, il a réfuté une fois de plus les objections des partisans de Naündorf et de Richemont, MM. Drumont, Burton, le comte de Hérisson, qui a tenté, dans le *Cabinet noir*, de faire revivre un système bien abandonné depuis les travaux de M. de la Sicotière et de M. Chantelauze lui-même. Il a pu enfin donner une démonstration suprême de la thèse qu'il a toujours soutenue, en révélant pour la première fois les procès-verbaux de la découverte des ossements de Louis XVII, faite en 1846 dans le cimetière de Sainte-Marguerite. Le curé de Sainte-Marguerite à cette époque, M. Haumet, fit pratiquer des fouilles à l'endroit même indiqué par la veuve du fossoyeur qui avait enterré le jeune prince en 1795, et à cette place on découvrit un cercueil en plomb portant grossièrement gravée à la pointe une fleur de lys. Ce cercueil contenait des ossements qui, examinés par le docteur Milcent et l'illustre docteur Récamier, furent reconnus pour ceux du Dauphin ; les dimensions exagérées de certains membres, les taches qui se voyaient encore sur certains ossements correspondaient exactement à la description faite par Harmand (de la Meuse) qui vit le jeune prince peu avant sa mort, et par les médecins chargés de l'autopsie.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de l'argumentation de l'éminent historien ; mais il nous semble, comme à lui, qu'aujourd'hui la démonstration de la mort de Louis XVII au Temple est surabondamment faite et que nul ne pourra plus soutenir une légende définitivement évanouie.

M. DE LA ROCHETERIE.

La Conquête de l'Algérie jusqu'à la prise de Constantine, par PAUL GAFFAREL. Paris, Firmin-Didot, 1887, petit in-8 de 192 p. et 54 grav. — Prix : 1 fr.

Le résumé historique de la conquête de l'Algérie que nous donne M. Paul Gaffarel est excellent : on y trouve condensés en quelques pages bien écrites les principaux événements qui ont marqué les premières années de l'occupation française ; les appréciations sur les hommes sont modérées et impartiales, notamment en ce qui concerne le maréchal de Bourmont ; on peut seulement regretter une allusion trop ambiguë à son passé politique. Sachant l'auteur républicain, on ne peut que le louer d'avoir rendu justice à la dignité des ministres de Charles X à l'égard de l'opposition anglaise ; en revanche il se montre justement sévère pour les politiciens à courte vue qui, en réclamant sans cesse à la tribune l'évacuation de l'Algérie, ont rendu la conquête beaucoup plus lente et plus coûteuse et ont causé des hésitations dont notre colonie souffre encore. C'est un bon livre, recommandable à tous égards et qui ne peut inspirer que de nobles sentiments ; mais il est difficile de comprendre pourquoi l'auteur s'est arrêté brusquement à la prise de Constantine ; il nous doit une continuation de son étude historique. Les gravures sont, pour la plupart, des reproductions de bons tableaux représentant divers épisodes de la conquête.

Cte DE BIZEMONT.

Souvenirs sur le cardinal Guibert, par un de ses anciens familiers. Tours, A. Mame, 1886, in-18 de 119 p. — Prix : 1 fr.

En attendant l'histoire définitive, voici la déposition d'un ancien familier du cardinal Guibert sur cette grave et haute personnalité, l'une des plus caractéristiques et des plus belles de l'histoire religieuse de Paris. Ce n'est pas la statue, c'est un médaillon plein de ressemblance et de vie, et qui sera utilement consulté quand le moment sera venu de faire revivre et de fixer pour la postérité cette austère et grande figure. On y voit l'humble fils du jardinier Pierre Guibert, le petit-fils du tailleur de pierres Joseph Pécout, monter doucement et sans bruit, des régions modestes où s'est passée son enfance, jusqu'au sommet de la hiérarchie catholique, tour à tour humble religieux, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio, évêque de Viviers, archevêque de Tours, archevêque de Paris et cardinal de la sainte Église romaine. D'étape en étape on suit les progrès de son caractère, de son intelligence, de sa vertu, qui, de l'enfant du Midi ardent et vif, de l'écolier qui n'a reçu qu'une instruction assez sommaire, font l'un des administrateurs les plus habiles et les plus fermes de notre temps, l'un des conseillers les plus autorisés et les plus écoutés de l'Église de France, enfin l'un des meilleurs ouvriers de notre langue. La physionomie intime du cardinal est charmante, pleine de bonhomie, d'esprit et de malice française, et ses vertus ont l'allure austère et sereine des grands moines d'autrefois.

Cet opuscule est instructif autant qu'édifiant, et nous ne saurions trop en recommander la lecture. P. TALON.

L'Amiral Courbet *(Amédée-Anatole-Prosper)*. — **Le Comte de Falloux.** — **Jeanne d'Arc**, par A. DU SAUSSOIS. Paris, 1886, chez l'auteur, 3 vol. in-16 de 96 p., ornés chacun d'un portrait. — Prix : 0 fr. 60 le vol.

Voici trois nouveaux petits volumes de la *Galerie des hommes utiles*, publiée par M. A. du Saussois; ils se recommandent, comme les précédents, par leur excellent esprit, mais sont d'une valeur très inégale. S'il convient de louer l'auteur d'avoir élevé la grande figure de l'amiral Courbet au-dessus des rivalités de partis et d'avoir uniquement voulu décrire sa carrière si largement remplie, il faut avouer que la compétence lui a complètement fait défaut pour atteindre son but. En dehors des citations qu'il fait des notes officielles données à l'amiral Courbet par ses chefs successifs, le récit est tellement confus et inexact qu'un homme du métier a lui-même beaucoup de peine à s'y reconnaître. — Il en est autrement de la biographie du comte de Falloux, qui serait parfaite sans quelques répétitions qui eussent pu être évitées; certaines pages sont même éloquentes et de grande allure. M. du Saussois nous montre l'homme politique, l'écrivain et l'agriculteur; il fait surtout apparaître, et avec raison, le héros de la charité. Les jugements portés sur les points un peu délicats de la carrière du comte de Falloux sont d'une impartialité et d'une modération remarquables. — Dans sa biographie de Jeanne d'Arc l'auteur s'inspire d'excellents auteurs, tels que M. Marius Sepet et Mgr Thomas, et fait preuve des sentiments les plus orthodoxes; mais pourquoi mêler, parfois, un peu de fantaisie à ses récits? Pourquoi faire arriver Jeanne d'Arc près du roi à *Château-Chinon?* Pourquoi estropier les noms de certains des érudits qui se sont occupés de la Pucelle? Pourquoi surtout nous donner des illustrations aussi fantaisistes? La brochure, fort inégale, se termine par quelques lignes sur la cause de la béatification de Jeanne d'Arc. B. B.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Adolphe-Auguste CUVILLIER-FLEURY, membre de l'Académie française, né en 1802, est mort à Paris, le 18 octobre. Ancien précepteur du duc d'Aumale, M. Cuvillier-Fleury s'est fait remarquer par des études de critique historique et littéraire insérées dans le *Journal des Débats*; réunies en volumes, elles forment, avec quelques discours académiques, la majeure partie de ses publications : *Portraits politiques et révolutionnaires* (1851, in-12); — *Études historiques et littéraires* (1854, 2 vol. in-12); — *Nouvelles Études historiques et littéraires* (1855, in-12); — *Voyages et Voyageurs, 1837-1854* (2e édit., 1856, in-12); — *Dernières Études historiques et littéraires* (1859, 2 vol. in-12); — *Historiens, poètes et romanciers* (1863, 2 vol. in-12); — *Études et Portraits*, (1865-1868, 2 vol. in-12); — *Discours de M. Cuvillier-Fleury, prononcé à sa réception à l'Académie française, le 11 avril 1867, et réponse de M. Nisard* (1867, in-8); — *Discours de M. Autran, prononcé à sa réception à l'Académie française, le 5 avril 1869, et réponse de M. Cuvillier-Fleury* (1869, in-8); — *Discours à l'Académie française en réponse à M. X. Marmier* (1871, in-8); — *Discours à l'Académie française en réponse à M. Duvergier de Hauranne* (1872, in-8); — *Discours à l'Académie française en réponse au duc d'Aumale* (1873, in-8); — *Posthumes et Revenants* (1878, in-12).

— M. Jules-Pierre-François-Stanislas DESNOYERS, membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né le 8 octobre 1800, à Nogent-le-Rotrou, est mort dans cette ville, le 1er septembre. M. Desnoyers est l'un des rares savants qui aient cultivé en même temps les sciences historiques et les sciences naturelles. Celles-ci eurent d'abord la préférence, et, dès 1825, il était secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris; il devint quelques années plus tard secrétaire de la Société de l'histoire de France, puis fut nommé membre du comité chargé de la publication des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*; il était entré à l'Institut en 1862. Nous signalerons parmi ses travaux historiques et archéologiques : *Histoire du décroissement et de la destruction totale du paganisme dans les provinces de l'Empire d'Occident* (1832; prix à l'Académie des Inscriptions); — *Histoire des différentes incursions des Arabes d'Asie et d'Afrique en Italie et dans les îles qui en dépendent* (1858, prix à la même Académie); — *Indication des principaux ouvrages propres à faciliter les travaux relatifs à l'histoire de France* (1837, in-8; extrait de l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France*); — *Sociétés littéraires de la France* (1841, in-8. *Ibid.*); — *Topographie ecclésiastique de la France pendant le moyen âge et dans les temps modernes jusqu'en 1790* (1853, 1854); — *Bibliographie historique et archéologique de la France* (1854, in-8; extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de France*); *Instruction pour les recherches à faire en Orient sur les colonies gauloises de l'Asie-Mineure* (1855, in-8, dans le *Bulletin des comités historiques*; — *Sur le sort des enfants trouvés en France, antérieurement à saint Vincent de Paul* (1856). Les publications scientifiques de M. Desnoyers ont trait principalement à la géologie : *Mémoire sur la craie et sur les terrains tertiaires du Cotentin* (dans les *Annales de la Société d'histoire naturelle de Paris*, t. II, 1825); — *Observations sur les terrains tertiaires du nord-ouest de la France*, (dans les *Annales des sciences naturelles*, t. IV, 1825); — *Sur les cavernes et brèches à ossements des environs de Paris* (dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1842, in-4); — *Recherches géologiques et historiques sur les cavernes à ossements* (1845, in-4); — *Observations sur les terrains tertiaires du nord-ouest et de l'ouest de la France* (dans le *Bulletin de la Société géologique*, 1852 et 1855).

— De 1879 à 1884 M. Desnoyers a publié, chaque année, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, un *Rapport sur les travaux de la Société*.

— M. Charles-Louis-Gaspard-Gabriel DE SALVIAC, baron DE VIEL-CASTEL, membre de l'Académie française, né à Paris, le 14 octobre 1800, est mort le 6 octobre à Paris. M. le baron de Viel-Castel, après avoir été secrétaire d'ambassade, à Madrid et à Vienne, devint en 1829 sous-directeur de la direction politique au ministère des affaires étrangères. Démissionnaire lors du coup d'État de 1851, il se consacra dès lors à des travaux historiques et littéraires qui lui ouvrirent en 1873 les portes de l'Institut. En voici l'indication : *Essai historique sur les deux Pitt* (1846, 2 vol. in-8); — *Histoire de la Restauration* (1860-1878, 20 vol. in-8); — *Discours de réception de M. le baron de Viel-Castel. Réponse de M. Xavier Marmier. Séance de l'Académie française du 27 novembre 1873* (1873, in-8); — *Discours à l'Académie française en réponse au discours de réception de M. Jules Simon* (1876, in-8); — *Discours à l'Académie française en réponse au discours de réception du duc d'Audiffret-Pasquier* (1880, in-8); — *Essai sur le théâtre espagnol* (1882, 2 vol. in-12). Ce dernier ouvrage est composé d'extraits de la *Revue des Deux-Mondes*.

— M. Louis-Aimé-Victor BECQ DE FOUQUIÈRES, né à Paris, le 17 décembre 1831, est mort le 12 octobre. M. Becq de Fouquières s'était d'abord destiné à la carrière militaire ; il quitta l'armée vers 1858 et se consacra exclusivement aux études littéraires et historiques. Il s'est principalement occupé des œuvres d'André Chénier. Voici la liste de ses travaux : *Drames et Comédies* (1860, in-12); — *Aspasie de Milet. Étude historique et morale* (1872, in-12); — *Les Jeux des anciens, leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, l'histoire, les arts et les mœurs. Ouvrage accompagné de gravures sur bois, d'après l'antique, dessinées et gravées par M. Léon Le Maire* (2e édition, 1873, gr. in-8); — *Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres, accompagnés d'appendices relatifs au marquis de Brazais, aux frères Trudaine, à F. de Pange, à Mme de Bonneuil, à la duchesse de Fleury* (1875, in-12); — *Isidore-Alexandre-Auguste Pils, sa vie et ses œuvres* (1876, in-8); — *Œuvres choisies des poètes français du XVIe siècle, contemporains de Ronsard, publiées avec notices, notes et index* (1879, in-12); — *Traité général de versification française* (1879, in-8); — *Lettres critiques sur la vie, les œuvres, les manuscrits d'André Chénier* (1881, in-16); — *Traité de diction et de lecture à haute voix : le rythme, l'intonation, l'expression* (1881, in-12); — *Traité élémentaire de prosodie française* (1881, in-12); — *L'Art de la mise en scène, essai d'esthétique théâtrale* (1884, in-12). M. Becq de Fouquières a donné plusieurs éditions des *Poésies d'André Chénier* (1862, in-8, 1881, in-12 et in-32), des *Œuvres en prose* (1872, in-12), et des *Œuvres posthumes* (1872, in-12) du même auteur. Il a encore édité les *Œuvres de François de Pange, 1789-1796* (1872, in-12), les *Poésies choisies de Pierre de Ronsard* (1873, in-12), et les *Poésies choisies de J.-A. de Baïf* (1874, in-12).

— M. Joseph-Henri COLLET, baron DE LA MADELÈNE, né à Toulouse, en 1825, est mort au commencement d'octobre, à la Madelène, près Carpentras. M. de la Madelène était fort connu dans le monde littéraire. Une série de « types parisiens » publiés dans le *Figaro* commencèrent sa réputation. Malgré tout son talent, il ne put faire réussir la seconde *Revue de Paris* dont il prit la direction en 1864. Il a été l'un des fondateurs du *Monde illustré* et a collaboré au journal *le Temps*. Nous citerons, parmi ses romans et ses travaux de critique littéraire et artistique, les ouvrages suivants : *Le Salon de 1853* (1853, in-32); — *Germain Barbe-Bleue, histoire édifiante* (1855, in-32); —

Le Comte Gaston Raousset-Boulbon, sa vie et ses aventures, d'après ses papiers et sa correspondance (2e édition, 1859, in-12); — *Frontin malade* (en collaboration avec M. Jules Viard, 1859, in-12); — *Le Salon de 1863* (1863, in-12); — *Eugène Delacroix à l'exposition du boulevard des Italiens* (1864, in-8 avec 16 pl.); — *Les Amours d'Asnières* (1874, in-12); — *Contes Comtadins. Les Fonds perdus. Germain Barbe-Bleue. Jean de Baumes* (1874, in-12); — *La Rédemption d'Olivia* (1874, in-12); — *Silex, suivi de l'Ami d'une heure* (1875, in-12); — *La Fin du marquisat d'Aurel* (1878, in-12); — *L'Idole d'un jour* (1879, in-12); — *Les Fonds perdus* (1880, in-16); — *Eugène Delacroix, l'homme et l'œuvre* (1885, in-8 avec 16 gr. hors texte).

— On annonce encore la mort de : M. Henry BACQUÈS, né à Monein-le-Béarn (Basses-Pyrénées), membre de la Société des gens de lettres, qui a publié quelques romans et d'importants ouvrages sur les douanes dans l'antiquité et de nos jours; — de M. Justin BOURGET, né à Savas (Ardèche), en 1822, recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand, ancien directeur du collège de Sainte-Barbe; — de M. CAUVIÈRE, ancien rédacteur de la *Gazette du Midi*, mort à l'âge de 78 ans; — de M. l'abbé DÉSORGES, curé-doyen de Marly-le-Roi, à qui on doit d'utiles travaux d'apologétique, mort à l'âge de 64 ans; — de M. le marquis Théodore-Louis-Auguste DE FOUDRAS, romancier d'une remarquable fécondité, qui laisse un très grand nombre de romans et des *Souvenirs de la campagne de 1870*, mort à son château d'Origny (Loire), à l'âge de 63 ans; — de M. Emmanuel GONZALÈS, président de la Société des gens de lettres, né à Saintes, en 1815, auteur d'un très grand nombre de romans; — de M. le vice-amiral Jean-Bernard JAURÉGUIBERRY, né à Bayonne le 26 août 1815, mort à Paris le 21 octobre; — de M. Jean-François LESCUYER, né à Charmont (Marne) en 1835, auteur de travaux intéressants sur l'ornithologie, notamment sur les espèces d'oiseaux utiles à l'agriculture, mort à Saint-Dizier, à l'âge de 68 ans; — de M. le baron DE LADOUCETTE, auteur d'ouvrages sur l'agriculture, mort à son château de Viels-Maisons (Aisne); — de M. Eugène DE MARIN DE CARRANRAIS, né à Marseille, en 1824, auteur d'ouvrages estimés, mort dans sa propriété de La Marine, aux environs de Marseille; — de M. MORLOT, littérateur, ancien rédacteur du *Journal de Belfort;* — de M. Émile PLUCHET, ancien président du comité agricole de Seine-et-Oise, à qui on doit des travaux importants sur le régime des douanes, mort à l'âge de 71 ans; — de M. le comte DE RUOLZ-MONTCHEF, né à Paris en 1807, chimiste et compositeur distingué, mort le 1er octobre, à l'âge de 80 ans; — de M. SAIN-D'AROD, qui a collaboré sous l'Empire au *Courrier de Lyon*, mort à Genas (Isère); — de M. Edmond TEXIER, né en 1816, collaborateur de plusieurs journaux, auteur d'un grand nombre de romans et d'études littéraires.

— A l'étranger, on signale la mort : du libraire américain Lemuel BANGS, né à New-York en 1809, qui a édité de nombreux traités pédagogiques et religieux, mort le 7 octobre, à New-York; — du marquis Joseph CAMPORI, auteur d'importants travaux sur l'histoire de l'art et de notices biographiques sur plusieurs des grands maîtres italiens; — du botaniste Robert CASPARY, professeur à la Faculté de Kœnigsberg, mort le 18 septembre, dans cette ville, dans sa 70e année; — de Mrs Dinah-Maria CRAIK, née MULOCH, l'auteur bien connu de *John Halifax, gentleman*, morte le 13 octobre, à Shortlands (comté de Kent), dans sa 62e année; — du publiciste Carl FIEDLER, mort le 7 septembre, près de Lausenstein (Haute-Autriche), à l'âge de 54 ans; — de l'historien suisse VON GONZENBACH, mort à Berne, le 30 septembre, âgé de 79 ans; — de M. Beresford HOPE, membre du Parlement an-

glais, fondateur du célèbre journal littéraire *Saturday Review*, mort le 20 octobre; — du physicien Gustav-Robert KIRCHHOFF, correspondant de l'Institut de France depuis le 24 janvier 1870, né le 12 mars 1824, à Kœnigsberg, qui a publié notamment des *Recherches sur le spectre solaire et les spectres des corps simples*, mort à Berlin le 17 octobre; — de M. Paul JACOTTET, juriste distingué, auteur de traités de droit et d'ouvrages historiques, mort au mois de septembre, à Neuchâtel; — du Dr Wilhelm KONER, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 29 septembre, à 70 ans; — du botaniste Hugo LOJKA, mort à Buda-Pesth; — du Dr Joseph MEYER, directeur de la clinique de l'Université de Berlin, mort dans cette ville le 25 septembre, à l'âge de 66 ans; — du Dr Franz OGSTON, professeur de médecine légale à l'Université d'Aberdeen, mort dans cette ville, le 26 septembre, âgé de 85 ans; — de M. Léopold PROWE, auteur d'une biographie de Copernic, mort à Thorn (Prusse), le 26 septembre; — de M. Louis RIBORDY, qui a publié des *Documents pour servir à l'histoire contemporaine du Valais*, et *le Sonderbund en Valais*, mort au mois d'août, à Sion, à l'âge de 72 ans; — du docteur WAHU, auteur de plusieurs travaux relatifs à l'Algérie, fort utiles à consulter pour les colons, mort à Nice, à 82 ans; — de Mme Betty YOUNG, qui laisse des romans, morte à Vienne, dans sa 56e année.

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS. — Le 1er juillet M. G. Dosson, délégué à la Faculté des lettres de Clermont, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses deux thèses pour le doctorat : *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre; — De participii gerundivi antiquissima vi immutataque posterius significatione et usu quodam reconditiore.* M. Dosson a été proclamé docteur à l'unanimité.

SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES.— Dans la séance du 27 octobre, M. J. Havet a fait part de la récente découverte de M. Brutails, archiviste des Pyrénées-Orientales, qui a trouvé dans les archives de l'évêché d'Urgel une bulle de Silvestre II (Gerbert). Cette pièce remarquable ne mesure pas moins de 2 mètres 75 de hauteur et est bien conservée. M. Brutails en publiera le texte dans la prochaine livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*

CONGRÈS. — Par décret du 10 octobre, M. A. Martin, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy, a été chargé de représenter, concurremment avec MM. Oppert et Pouillet, le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, au congrès de l'Association littéraire qui doit se tenir à Madrid.

CONCOURS ET PRIX. — Un décret du 17 octobre a autorisé les secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences de l'Institut, à accepter un legs de quarante mille francs fait par Mlle Anne-Marie Fœhr, destiné à la fondation de prix annuels, dits prix Bellion, qui seront décernés aux auteurs d'ouvrages ou de découvertes profitables à l'amélioration de l'espèce humaine.

— Un prix biennal de deux cents francs, provenant de la donation faite par M. Bertrand Valentin Cazeneuve, vient d'être fondé à la Faculté de médecine de Lille.

— Dans sa séance annuelle, la Société académique de la Marne a décerné deux médailles d'or, l'une à M. Brouillet pour son *Histoire de Givry-en-Argonne*, l'autre à M. l'abbé Millard pour son *Étude sur l'abbaye d'Andecy.*

— Au mois de janvier 1888, l'Université de Genève décernera un prix à l'auteur du meilleur travail sur la thèse d'Auguste Comte « que les lois des phénomènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux. » Cinq

Mémoires ont été présentés. — La même université a mis au concours la question suivante : « Examen critique de la thèse d'Auguste Comte que dans la sociologie le vrai point de vue philosophique et humain doit, de toute nécessité, être éminemment social et non pas seulement individuel. » Un prix de deux mille francs sera décerné à l'auteur du meilleur Mémoire; dépôt des manuscrits avant le 15 juin 1888.

— Parmi les six questions posées par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, pour les concours de 1888, nous relevons les suivantes : Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe (médaille d'or de huit cents francs); — Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles (médaille d'or de six cents francs); — Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet, en France, et par Conrad le Salique, en Allemagne (médaille d'or de mille francs); — Étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique, de 1800 à 1848 (médaille d'or de mille francs). Les Mémoires rédigés en français, en flamand ou en latin, devront être déposés au palais des Académies, avant le 1er février 1888.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 30 septembre, M. Delisle a continué la lecture de son Mémoire sur les opérations financières des Templiers. M. Deloche lit un nouveau Mémoire sur les monnaies de Théodebert Ier. — Dans celle du 7 octobre, M. Ch. Nisard a communiqué à l'Académie une étude sur des poésies attribuées jusqu'à présent à Fortunat, et qui sont en réalité l'œuvre de la reine sainte Radegonde. — Dans la séance du 14 octobre, après une intéressante discussion au sujet d'une statuette en bronze du Jupiter gaulois présentée par M. Bertrand, M. Léon Heuzey a commencé la lecture d'un travail sur un bassin sculpté découvert en Chaldée. M. Héron de Villefosse a ensuite entretenu ses collègues d'une inscription latine récemment trouvée au Maroc. — M. Heuzey a continué la lecture de son Mémoire dans la séance du 21 octobre. M. Joret a ensuite communiqué à l'Académie une étude sur un manuscrit de la bibliothèque de Montpellier, qui contient un recueil de prières qu'on devait prononcer chez les Grecs, en recueillant les simples qui servaient aux médecins et aux magiciens.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 1er octobre, M. Vacherot a continué la lecture du Mémoire de M. Ch. Bénard sur l'esthétique d'Aristote. M. Chotard a terminé ensuite son étude sur les lettres inédites de Louvois à M. de Chazerat. — Le 8 octobre, M. Boutmy a communiqué un travail sur la situation respective de l'individu et de l'État dans la constitution de la Grande-Bretagne. M. Baudrillart a continué la lecture de son étude sur l'état social des populations rurales de l'Ile-de-France. — Dans la séance du 15 octobre, M de Lagneau a communiqué un mémoire sur la durée et les mutations des familles dans les campagnes. M. Chéruel a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le rôle joué par la princesse palatine, Anne de Gonzague, pendant la Fronde. — Le 22 octobre, M. Doniol a entretenu l'Académie du rapprochement diplomatique qui se produisit de 1765 à 1769 entre les gouvernements de Louis XV et de Frédéric II. M. Luchaire a lu ensuite une étude sur le rôle joué par les milices des communes dans les armées royales aux XIIe et XIIIe siècles.

Librairie des papes d'Avignon. — M. Faucon vient de nous donner le second volume de l'ouvrage que nous avons analysé dans le *Polybiblion* (t. XLVII, p. 162). Ce volume (Paris, Thorin, 1887, in-8 de 182 p.) contient des extraits du catalogue de Boniface VIII, une note sur le trésor de Clément V, inventorié à Avignon après sa mort, en avril et mai 1314, un compte des livres achetés par Jean XXII, en 1317, un catalogue des livres conservés dans la chambre du Cerf-volant sous Clément VII et dans la grande bibliothèque du château de Peniscola. A la suite nous trouvons quelques corrections et additions. Enfin trois tables, une pour les noms de personnes et les ouvrages anonymes, une autre pour les noms de lieux, et une troisième pour les auteurs modernes. Nous avons eu le plaisir de voir corrigés bien des endroits que nous avions remarqués. Quelques-uns, entre autres celui que nous avions signalé dans cette revue, ne l'ont pas été.

Les Catalogues de bibliothèques publiques. — M. F. Nizet, bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Bruxelles, a récemment publié sous ce titre une notice (Bruxelles, imp. de Vanbuggenhoudt, in-8 de 24 p.), que nous devons faire connaître à nos lecteurs. Nous leur demanderons la permission de passer sous silence les premières pages, où l'auteur trouve moyen de parler des « crises intenses qui tourmentent la société moderne, » « des péripéties tumultueuses d'une bataille, » « des cholériques, » « des piqueurs d'insectes, » « des microbes » et de M. Pasteur. Nous laisserons aussi de côté les passages dans lesquels l'auteur prétend rattacher, de la manière la plus simple du monde, à la bibliographie des considérations relatives aux « crises intenses, » etc. Suivons plutôt M. Nizet dans une grande bibliothèque, catalogues en main, ces catalogues qui sont, dit-il, les fils conducteurs, les cartes géographiques dont l'usage est indispensable au voyageur. Nous employons d'abord le « Catalogue systématique, » dans lequel les ouvrages sont classés d'après la nature de leur contenu. Certaines subdivisions sont très chargées, ce qui rend les recherches longues et difficiles; c'est là un grave défaut dans un temps où les habitués des bibliothèques publiques sont si enclins à l'ire et au blâme. Les recherches sont plus aisées dans le « Catalogue alphabétique, » dont les fiches portent en vedette le nom de l'auteur ou le premier mot du titre de chaque ouvrage. M. Nizet fait remarquer que le Catalogue alphabétique offre un double inconvénient. D'abord si l'on a oublié le nom de l'auteur de l'ouvrage cherché, il est introuvable. A cela nous répondrons que les employés des bibliothèques publiques ont pour mission de communiquer et non de chercher les ouvrages dont les lecteurs ont besoin. Le défaut le plus réel du Catalogue alphabétique consiste dans le classement des ouvrages anonymes, qui sont rangés d'après le premier mot du titre : or, ce premier mot n'est presque jamais le plus important et on l'oublie par suite aisément. M. Nizet fait alors ressortir les avantages d'un Catalogue qu'il appelle « idéologique » et dont nous ne pouvons donner une idée plus exacte qu'en renvoyant aux deux volumes de tables des matières du *Catalogue général de la librairie française depuis 1840*, publiés par O. Lorenz, en 1879-1880. Ce système consiste à classer les ouvrages d'après le mot indiquant particulièrement le sujet traité, à mettre sous le nom d'une ville tous les volumes relatifs à cette ville, sous les mots « jansénisme, » « jésuites, » etc., tous les volumes se rapportant à ces questions. En ne craignant pas de multiplier les fiches de renvoi, on peut faire ainsi un catalogue destiné à rendre, avec le catalogue alphabétique, les plus grands services. Ce mode de classement a été mis en pratique par M. Nizet, à la Bibliothèque royale de Bruxelles, dès 1876, et adopté peu après à notre

Bibliothèque nationale de Paris. Plusieurs de nos lecteurs apprendront peut-être avec intérêt qu'il est employé pour le c assement de la Bibliothèque de la Société bibliographique.

PARIS.— La *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, dont la première livraison a paru le 15 octobre (bureaux, 14, rue Halévy, gr. in-8 de 201 p., mensuel, prix 30 fr. par an), aspire évidemment au succès d'antan de la *Nouvelle Revue*. D'un caractère moins politique, avec une chronique de 6 pages sur les derniers événements, mais aussi plus littéraire, avec des articles signés de noms bien connus et fort aimés, la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* deviendra pour son aînée une rivale dangereuse. Elle s'adresse au même public, et proclame aussi la nécessité de l'union des deux nations sœurs, qui seules sont dignes de gouverner l'Europe : la France et la Russie. Lisez sa profession de foi politique : « Nous sommes pour la République, mais pour la République que nous voulons et non pour la République oppressive, fermée comme une Bastille à toutes les grandes idées, qu'elles viennent de l'extrême-gauche ou de l'extrême-droite... » (p. 183-184). Sa profession de foi littéraire est contenue dans le sommaire du premier numéro que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs; ils apprécieront. *Préface*, par Arsène Houssaye; — *Un amour dans les étoiles*, par C. Flammarion; — *Les Bêtes à bon Dieu*, par A. Karr; — *Les Victimes du savoir*, par E. Lepelletier; — *Les Deux Républiques*, par Andrieux; — *L'Abbé d'Arthès*, par A. Silvestre. — *La Vie du cœur*, par H. Fouquier; — *Napoléon et ses détracteurs*, par H. Maret; — *France et Russie*, par J. Cornély; — *Les Quarante du siècle*, par Rhadamante; — *La Mobilisation*, par le colonel Hennebert; — *Les Vendéens devant l'histoire*, par J. Simon; — *Poésie*, par Glatigny; — *Clara*, par J. Barbey d'Aurevilly; — *Salve*, par T. de Banville; — *Octobre*, par Augier; — *Sonnet*, par Soulary; — *Les Plagiaires de la foudre*, par Villiers de l'Isle-Adam; — *Le Monde comme il est*, par la comtesse de Molènes, etc. La *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg* paraîtra le 10 de chaque mois sous la direction littéraire de MM. Arsène Houssaye et Armand Silvestre et ne sera, nous affirme la rédaction, l'organe d'aucun parti politique.

— A partir du 1er novembre une fusion a été opérée entre deux des principaux journaux monarchistes, le *Français* et le *Moniteur universel*. On a conservé le titre de cette dernière feuille, la plus ancienne en date, puisqu'elle a été fondée en 1789; les principaux collaborateurs du *Français* et du *Moniteur universel* continuent à faire partie de la rédaction du nouveau journal, dont la direction politique a été confiée à M. O. Depeyre, ancien garde des sceaux et directeur politique du *Français*. Le secrétaire de la rédaction est M. de Léris.

— Notre collaborateur M. Beauvois a publié, dans les derniers mois de 1886, les intéressants travaux suivants : *Deux sources de l'histoire des Quetzalcoalt* (extrait du *Muséon* de août et novembre. (Louvain, 1886, gr. in-8 de 26 p.) C'est un examen approfondi des anciennes interprétations italiennes et espagnoles du *Codex Vaticanus* n° 3738 et du *Codex Tellerianus*. M. Beauvois continue, dans ce travail, ce qu'il avait si bien commencé dans ses précédentes études sur l'*Élysée des Mexicains comparé à celui des Celtes* et sur *les deux Quetzalcoalt espagnols : J. de Grijalva et F. Cortès.— Pendeloques analogues trouvées en Europe et au Mexique* (Paris, Reinwald, 1886, gr. in-8 de 5 p.). — *Les Colliers de pierre trouvés à Puerto-Rico et en Écosse* (Ibid., 1886, gr. in-8 de 5 p.). Ces deux Mémoires sont extraits des *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, revue dont M. Beauvois est un des plus savants et des plus sages rédacteurs. — *A la mémoire du vice-président de la Société royale*

des Antiquaires du nord, 1865-1885. Le Chambellan, grand-croix du Dannebrog, J.-J. A. Worsaae, directeur des Musées royaux des Antiquités septentrionales d'ethnographie, des monuments archéologiques et de la collection des Souverains au château de Rosenborg. Discours sur l'importance de son œuvre archéologique, prononcé le 7 novembre 1885, à la séance de la Société, par son secrétaire le Dr Sophus Müller, traduit par E. Beauvois (Copenhague, imprimerie de Thiele, 1886, gr. in-8 de 50 p.). Cette remarquable biographie d'un des plus célèbres archéologues de notre temps, mise à la portée de tous par le clair et excellent style de M. Beauvois, est ornée d'un portrait de Worsaae et enrichie d'une très longue énumération des travaux du grand érudit, publiés à part, et des Mémoires et articles insérés par lui dans divers recueils périodiques ou autres.

— Vient de paraître la *Topographie historique du vieux Paris* (Paris, Champion, in-4 de XVIII-665 p. avec 26 pl. hors texte, etc.). Cet ouvrage, commencé par M. A. Berty, a été continué et complété, après la mort de ce dernier, par M. L. M. Tisserand, et fait partie de l'*Histoire générale de Paris,* imprimée à l'Imprimerie nationale.

— M. Charles Préau vient de publier une courte *Étude sur la Chambre des comptes, avec la description de quelques jetons s'y rattachant* (Paris, Blanpain, in-8 de 22 p.) et une notice sur des *Monnaies obsidionales inédites relatives au siège de Maëstricht en 1794* (Ibid., in-8 de 10 p.).

— M. Paul Lacombe a extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris,* novembre et décembre 1886, et des *Mémoires* de la même Société, t. XII, 1886, deux intéressants petits opuscules, l'un intitulé : *Éloge de Paris, composé au* XVIe *siècle par Guillaume Guéroult, publié avec une introduction et des notes sur le plan d'Arnoullet* (in-8 de 8 p.), et *Antoine de Rombise, voyage à Paris (1634-1635)* (in-8 de 15 p.). Ce sont de petites contributions aux tableaux de mœurs que l'éditeur nous a fait connaître dernièrement.

— La *Bibliothèque de l'École des chartes* a publié, année 1887, p. 380 à 395, deux curieux *Rapports à Philippe VI sur l'état de ses finances,* conservés à la Bibliothèque de Rouen et retrouvés par notre collaborateur M. Henri Moranvillé (tirage à part, in-8 de 16 p.).

— La librairie Paul Ollendorff a annoncé la publication, au commencement de novembre, du *Journal de Papillon de la Ferté, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la chambre du roi (1756-1780).* Ce texte, édité par M. E. Boysse, est accompagné d'une introduction et de notes (in-8).

— Vient de paraître, à la même librairie, un volume de M. Alfred Darimon intitulé : *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870.* On trouve dans cet ouvrage de curieuses révélations sur le rôle joué par l'empereur, l'impératrice et les personnages de leur entourage, au début de la guerre.

— Plusieurs volumes de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France* viennent de paraître à la librairie Plon et Nourrit ; le tome I des *Monuments religieux* (gr. in-8 de 443 p.) et le tome II des *Monuments civils* des provinces (gr. in-8 de 472 p.), la deuxième partie des *Archives du Musée des monuments français. Documents déposés aux Archives nationales et provenant du Musée des monuments français* (gr. in-8 de 483 p.).

— M. Henri Bouchot, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, dont nous avons signalé à nos lecteurs plusieurs remarquables travaux, a découvert, dans la reliure d'un livre de prières, deux portraits de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. Ils ont sans doute été peints d'après nature, ce qui donne à cette trouvaille une très grande importance.

— Nous signalons dans nos *Publications nouvelles* l'apparition du tome II de *Rattazzi et son temps* (in-8 de 620 p.), par Mme Rattazzi (aujourd'hui Mme de Rute). Le tome I de cet important ouvrage, paru en 1881, étant actuellement épuisé, l'auteur compte en publier à bref délai une seconde édition.

— Depuis le commencement d'octobre paraît à la librairie Quantin, par fascicules hebdomadaires, un ouvrage richement illustré : *L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande* (gr. in-8). Un plan de la ville de Londres, des cartes de chacun des trois pays de la Grande-Bretagne et six cents dessins accompagnent le texte dû à la plume de M. P. Villars. L'ouvrage formera vingt-huit livraisons comprenant environ 600 pages.

— Notre collaborateur M. R. Blondel, préparateur à la Faculté de médecine de Paris, a extrait du journal *les Nouveaux Remèdes*, une savante *Étude botanique sur l'écorce et les graines de la conessie* (*Holarrhena antidysenterica*) (Paris, O. Doin, in-8 de 18 p. et 5 fig.). M. Blondel montre que l'on a eu tort de confondre, dans la plupart des traités de matière médicale, l'*Holarrhena antidysenterica*, qui produit l'écorce de conessie, avec le *Wrightia antidysenterica* de R. Brown, arbre parfaitement inactif. L'auteur croit aussi que l'écorce de conessie, actuellement dans le commerce, provient réellement de l'*Holarrhena antidysenterica ;* seulement ce n'est qu'une forme défectueuse de ce produit, qui ne peut servir de base à des expériences concluantes.

— Par décret du 14 octobre une mission archéologique en Allemagne a été confiée à M. Homolle, professeur suppléant au Collège de France.

Auvergne. — Signalons une étude de M. Maurice Chanson sur *les Grandes Compagnies en Auvergne au* XIVe *siècle : Séguin de Badefol à Brioude et à Lyon* (Brioude, imp. de Watel et Allezard, in-8 de 47 p.).

Bourbonnais. — Une très élégante *Notice sur La Palice*, par M. Roger de Quirielle (Moulins, Auclaire, 1887, in-8 de 44 p.) complète heureusement l'*Étude historique sur le château de La Palice*, par Mme la comtesse de Chabannes. On y lit un curieux chapitre sur saint Lupicin ; Grégoire de Tours a parlé de cet hermite qui vivait à « Lipidiacus » où les savants locaux ont vu « Lubié, » ancien chef-lieu paroissial de La Palice. M. Longnon a démontré que Lipidiacus est probablement Dompierre sur Bèbre, chef-lieu de canton de l'Allier. Dans les pages consacrées à Charles VII, au connétable de Bourbon, à Mme de Sévigné, à Benvenuto Cellini, à La Palice, au maréchal de La Palice et à son tombeau, on trouve des détails très intéressants et bien mis en œuvre, mais que l'auteur, avec plus de recherches dans les archives et dans les livres, aurait pu rendre plus nombreux, par exemple le fameux procès criminel des Les Guiche-Saint-Géran, qui passionna le XVIIe siècle. M. de Quirielle désire que, « malgré ces lacunes, » ce travail fournisse quelques renseignements utiles ; son vœu est accompli.

— M. Alary, qui n'est plus jeune, étant né presque avec ce siècle, raconte sous ce titre : *Souvenirs. Moulins il y a 50 ans, 1831-1836*, ce qu'était alors l'élégante petite ville de Moulins : boueuse, mal éclairée, mal bâtie, avec sa garde nationale, ses journaux, ses cercles, ses fêtes, les revues, les passages de princes, et ses types que l'uniformité, ce grand niveau, a fait disparaître; Suchal, ce goinfre qui dévorait un repas de six personnes et dont le nom est resté proverbial; Montarbeau, petit, bossu, hideux, vrai Quasimodo, qui prêchait tout le jour ; et les âniers, chargés de nettoyer les rues, gamins effrontés, gouailleurs, tapageurs, que la poésie et la gravure ont immortalisés... pour les Moulinois, etc. Ces *Souvenirs* (Moulins, Crépin-Leblond, in-18, 115 p., 1 fr.), écrits avec verve, montrent au vif une ville de province au lendemain de la révolution de Juillet, au point de vue phy-

sique et politique, intellectuel et matériel, par des détails curieux et des anecdotes caractéristiques.

CHAMPAGNE. — M. l'abbé J.-B. Carré a fait récemment imprimer des *Notes sur le prieuré d'Arnicourt (arrondissement et canton de Rethel, Ardennes), de l'Ordre de Saint-Benoît et de la dépendance de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, au diocèse de Reims* (Sceaux, imp. de Charaire, in-8 de 71 p.). Cette brochure contient aussi des renseignements sur la paroisse d'Arnicourt et est accompagnée de pièces justificatives inédites.

— M. A. Besoul a publié à la librairie Drosne, de Melun, des *Recherches historiques complémentaires sur la commune de Favières-en-Brie (Seine-et-Marne)* (in-8, p. 65 à 126, avec cartes, dessins et musique).

DAUPHINÉ. — M. J.-A.-Félix Faure a publié un important volume intitulé : *les Assemblées de Visille et de Romans, en Dauphiné, durant l'année 1788.* (Grenoble, Baratier, in-8 de CXLVIII-399 p.).

— On doit à M. G. Vialis la publication de *Documents relatifs aux représentations théâtrales en Dauphiné, de 1484 à 1555* (Montbéliard, imp. d'Hoffmann, in-8 de 68 p.).

FRANCHE-COMTÉ. — Le P. Boulay, professeur à l'école Saint-François-Xavier de Besançon, vient de faire imprimer en cette ville, chez P. Jacquin, une brochure qui a pour titre : *Martyre des SS. Ferréol et Ferjeux, apôtres de Besançon* (in-8 de 75 p.). C'est une tragédie en trois actes et un prologue qui rappelle les origines du christianisme dans la province de Séquanie. L'auteur semble avoir suivi la version de M. Ed. Clerc que l'on trouve dans l'*Essai sur l'histoire de la Franche-Comté* (t. Ier, p. 31), et qui n'est pas tout à fait concordante avec celle donnée antérieurement, sous forme de récit légendaire, dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon*, par M. le vicomte Chiflet. Il n'y est point, en effet, question du miracle analogue à celui qui signala le martyre de saint Denis et que la tradition a conservé parmi le peuple. Cette tragédie, basée sur l'histoire, mérite des éloges sous le double rapport littéraire et religieux ; ajoutons qu'elle renferme des chœurs dont la musique a été composée par M. Paul Deschamps, professeur à l'école Saint-Jean de Versailles.

— A été récemment terminé le tome II de l'*Inventaire-sommaire des archives départementales (département du Doubs), antérieures à 1790. Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Franche-Comté* (Besançon, gr. in-4 de 368 p.). Il a été rédigé par M. Jules Gauthier, archiviste.

GUYENNE ET GASCOGNE. — Le *Rapport sur le service départemental des archives de la Gironde pour l'année 1887*, par M. A. Goujet, archiviste, vient de paraître. Nous lui empruntons quelques renseignements intéressants. L'inventaire sommaire imprimé s'est augmenté de 13 feuilles, soit 208 colonnes de 50 lignes. Six appartiennent au tome II de la série C et se rapportent à l'administration financière de la province, les sept autres continuent le tome I de la série G et achèvent l'analyse du fonds du chapitre métropolitain. Le volume sera terminé par l'inventaire des documents conservés à l'archevêché. Notre collaborateur M. le chanoine Allain, archiviste diocésain, en termine actuellement le classement, et s'est chargé de la rédaction de l'inventaire. Il s'agit d'environ 350 cartons, liasses ou registres. Les plus anciens documents remontent au dernier quart du XVIe siècle. Nous signalerons, d'après le tableau-sommaire annexé au *Rapport* : un très curieux manuscrit de Bertheau, secrétaire du cardinal de Sourdis, sur la vie et les œuvres de ce prélat ; deux portefeuilles contenant les pièces originales du fameux différend entre H. de Sourdis et le duc d'Épernon ;

de nombreux recueils des lettres reçues par l'administration archiépiscopale ; trois volumes in-folio de renseignements demandés aux curés du diocèse en 1772 par le prince de Rohan ; une longue série d'ordonnances ; les cartons relatifs aux assemblées du clergé, au concile provincial de 1624, aux synodes diocésains ; un intéressant dossier concernant la situation des communautés religieuses du diocèse au moment où la commission des réguliers commençait ses travaux ; de nombreux documents originaux sur la fondation des Filles Notre-Dame, par Mme de Lestonnac et le cardinal de Sourdis ; une suite considérable de procès-verbaux de visites des XVIIe et XVIIIe siècles et de pièces relatives aux paroisses du diocèse ; une bonne partie des archives de l'officialité ; la collection à peu près complète des collations de bénéfices et des insinuations depuis la fin du XVIe siècle ; 56 liasses et registres concernant les décimes, les revenus et charges des bénéfices, la chambre du clergé aux deux derniers siècles ; des documents assez nombreux, sur les chapitres, couvents, hôpitaux, séminaires, collèges, petites écoles, sur la signature du Formulaire ; des milliers d'actes d'abjuration, etc. — Au dépôt départemental, la série révolutionnaire a été classée et munie de tables sommaires en deux volumes in-folio manuscrits. — La série des inventaires des archives communales, souvent très curieuses et très riches, a été continuée. — Enfin plusieurs milliers de pièces ont été communiquées aux travailleurs durant le dernier exercice.

— Dans une brochure in-8 de 8 p. intitulée : *Antiquités du Gers. Monuments païens de Belloc-Saint-Clamens* (Paris, Maisonneuve), M. l'abbé Cazauran a donné une description détaillée d'un sarcophage païen en marbre blanc, qui sert d'autel à la chapelle mortuaire de Saint-Clamens, petite annexe de Belloc (Mirande) et prouvé que l'église de Saint-Clamens a été construite sur les ruines d'un monument païen, sans doute un mausolée.

— M. J. Calvet a publié une *Histoire de la ville de Saint-Amans* (Montpellier, Granier, in-18 de 343 p. et planches).

— Le 25 juillet a eu lieu la distribution des prix aux élèves de l'école Saint-Elme, d'Arcachon ; le *Discours*, prononcé par le R. P. Libercier, supérieur, a été imprimé dans une brochure in-8 de 18 p.

LIMOUSIN. — Signalons une élégante et curieuse plaquette, tirée à 300 exemplaires, intitulée : *La Peur en 1789. La journée des brigands en Limousin, suivie de la Victoire des Auvergnats sur les aristocrates*, par Pierre de Witt, d'après des documents communiqués par M. le baron d'Auzers (Caen, H. Delesques, in-8 de 55 p.). Le récit de M. de Witt, où abondent les rectifications et où l'on voit notamment que la victoire des Auvergnats est purement imaginaire, puisque les Auvergnats et les Aristocrates ne se sont pas rencontrés, est un excellent chapitre de l'histoire encore si peu connue de la Révolution, et le jeune érudit a très bien complété les pages consacrées par M. Taine à l'anarchie spontanée qui suivit la prise de la Bastille.

— M. René Fage consacre le neuvième fascicule de son recueil à *la Grande Maison de Loyac* (Tulle, imp. de Crauffon, 1887, gr. in-8 de 29 p.). Cette maison, remarquable par sa grâce, son élégance, la richesse de son ornementation, est, après la cathédrale, le plus curieux monument de la ville. M. Fage en donne l'histoire et la description en des pages aussi complètes qu'intéressantes, où il cite tous ceux qui, écrivains ou artistes, ont eu à s'occuper d'un monument qu'a tant admiré Prosper Mérimée (*Notes d'un voyage en Auvergne*, p. 132-133). Ce fascicule est orné d'une gravure où l'ensemble des belles sculptures de la maison de Loyac est très heureusement reproduit.

— M. l'abbé Lecler, à qui on doit déjà la monographie de plusieurs cantons du département de la Haute-Vienne, vient de publier celle du canton d'Aix. Ce travail est complet et relate successivement ce qui intéresse le géographe, le naturaliste et l'historien. (Limoges, Ducourtieux, in-8 de 56 p. Extrait du tome XXXIV des *Bulletins de la Société historique et archéologique du Limousin*).

LORRAINE. — M. Ferdinand des Robert a extrait des *Mémoires de l'Académie de Metz*, de 1884-1885, sa notice sur *les Seigneurs de Xonville* (Metz, imp. de Delhalt, 1887, in-8 de 18 p.). L'auteur a indiqué, d'après les chartes originales et divers actes de vente, un certain nombre de seigneurs de Xonville de 1342 à 1782.

— M. J. Favier a rédigé le *Catalogue des manuscrits de la Société d'archéologie lorraine*. (Nancy, Wiener, in-8 de 86 p.).

MAINE. — La récente brochure de M. le comte Amédée de Bourmont, sur *les Ponts de Vaas*, (Mamers, 1887, gr. in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXII, p. 172) renferme un curieux document du 30 novembre 1382 relatif à la reconstruction du pont de Vaas, qui avait été détruit vers 1370. C'est un chapitre intéressant à ajouter aux *Recherches historiques sur Vaas et Lavernat*, (Le Mans, Julien, 1855, in-16) de M. Legeay.

NORMANDIE. — La librairie Hachette vient de publier un nouveau Guide Joanne : *Caen et les bains de mer de Lion à Port en Bessin* (in-16 de 32 p.). Le texte a été puisé aux bonnes sources. Une faute d'impression : p. 20, c. 2, lisez : pavillon de Flore, au lieu de : pavillon de la Foire. Quel dommage que toutes les gravures ne soient pas, comme celle de saint Étienne (p. 13), une reproduction photographique.

— M. l'abbé Dô vient de publier : *Saint Taurin, premier évêque d'Évreux au premier siècle, nouvelles recherches critiques et historiques* (Caen, H. Delesques, 1887, in-8 de 73 p.). Le savant chanoine de Bayeux s'efforce de prouver que le texte de la légende de saint Taurin, publié par les Bollandistes, est inférieur au texte publié par Orderic Vital, et que ce dernier présente tous les caractères d'authenticité voulue pour l'attribuer au IIe siècle. Il le publie d'après Orderic Vital. Il est à regretter que M. Dô n'ait pu nous donner une étude sur les manuscrits de ce texte.

— Une nouvelle brochure de M. le comte Gérard de Contades contient l'histoire de *Passais et ses monuments mégalithiques* (Paris, Champion, 1887, in-8 de 28 p.). M. Jules Tirard l'a ornée de deux dessins : la table au diable et le menhir du Perron. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette commune normande, c'est que, fondée en 1475 en l'honneur de la Vierge, elle doit encore sa prospérité à sa dévotion pour l'Immaculée Conception dont elle porte le nom.

— Nous notons la publication d'un nouveau *Bulletin* par la Société historique et archéologique de l'Orne (Alençon, Renaut-de Broise, in-8 de 120 p.); il contient, la suite des *Études philologiques* de M. G. Le Vavasseur et l'*Analyse de divers actes notariés d'Alençon* (XVe *et* XVIe *siècles*) par M. de Courtilloles; — *Vie de saint Évroult*, publiée et traduite par M. l'abbé Hommerey; — *La Dame Blanche de la Dieuge*, par M. Henry du Motey; — *Un enfant de fortune sous l'ancien régime* (Pierre Guimard, l'un des serviteurs de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI), par M. l'abbé Rombault; — enfin une notice sur *M. René Louvel, chanoine et doyen du chapitre de Sées (1802-1887)*, par le même.

— M. l'abbé Porée a fait tirer à part (Rouen, imp. Cagniard, in-8), le travail qu'il a publié dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Normandie* sous ce titre : *Le Registre de la Charité des Cordeliers de Bernay*.

— M. G. Gravier, secrétaire de la Société normande de géographie, a fait imprimer chez Cagniard, à Rouen, un *Voyage à Ségou (1878-1879)*, *rédigé d'après les notes et les journaux de voyage de Paul Soleillet* (Paris, Challamel, in-8).

— Sous presse à la même imprimerie : *Un frère de la duchesse d'Angoulême*, par un prêtre, qui se cache sous le pseudonyme d'Eleborne (in-8).

Orléanais. — M. A. Gillard a fait imprimer des *Annales de la ville de Nogent-le-Roi en Beauce*, annotées et ornées de six eaux-fortes (Chartres, imp. de Garnier, petit in-8 de XIX-82 p.).

— Dans une brochure intitulée *la Canonisation de Jeanne d'Arc* (Orléans, Séjourné, in-8 de 34 p.), M. l'abbé Edmond Séjourné a exposé l'état actuel de la cause.

Périgord. — Encore une querelle de savants; rien n'est, en vérité, plus intéressant et aussi plus utile, car la science historique ne peut que gagner à ces luttes en champ clos, surtout quand les armes sont courtoises. Celles de M. le chanoine A.-B. Pergot nous paraissent de bonne trempe et bien acérées, et il ne ménage pas son adversaire, M. le chanoine Arbellot, dans une série d'articles insérés dans la *Semaine religieuse du diocèse de Périgueux* et dont nous avons reçu dernièrement les tirages à part intitulés : *Saint Vaast, catéchiste du roi Clovis et premier évêque d'Arras, originaire du Périgord* (Périgueux, Cassard, 6 brochures in-8). Tandis que M. Arbellot prétend que saint Vaast est né dans le Limousin, à Courbefy, M. Pergot soutient qu'il est originaire du Périgord, de Châtres, où il a retrouvé des traces des possessions de la famille Vaast, une fontaine de Saint-Vaast « et non loin de cette fontaine, une église dédiée à saint Vaast; » il paraît qu'on ne trouve rien de semblable à Courbefy. Saint Vaast est-il Limousin ou Périgourdin? Toute la question est là. Nous avons rendu compte de l'ouvrage de M. Arbellot; toutefois son adversaire semble avoir cause gagnée, car il a fait ériger dans l'église de Châtres une statue de saint Vaast, « originaire du Périgord. »

Poitou. — M. l'abbé Briand, curé de Sainte-Radegonde de Poitiers, a publié à l'occasion des fêtes du couronnement de la célèbre sainte poitevine: *Sainte Radegonde, reine de France et patronne du Poitou, sanctuaires et pèlerinages en son honneur* (Poitiers, Oudin, in-12 de 267 p.). — Le même auteur prépare une vie de sainte Radegonde, édition de luxe, illustrée.

— MM. Sourbets et Saint-Marc ont publié à Niort, chez Clouzot, un *Précis de fauconnerie*, contenant les indications *nécessaires pour affaiter et gouverner les principaux oiseaux de vol, suivi de l'éducation du cormoran* (in-8).

— Viennent de paraître dans les *Paysages et monuments du Poitou*, de M. Jules Robuchon, les six livraisons de la monographie de Bressuire, par M. Bélisaire Ledain.

— A paru, chez Landreau, à Bressuire : *Topographie de la ville et subdélégation de Bressuire en 1786 par M. Berthelé, d.-m.*, plaquette anonyme (document publié par notre collaborateur M. J. Berthelé, in-8 de 27 p.).

— M. l'abbé Jarlit, curé de Lusignan, a fait paraître : *Un prêtre d'autrefois, notes biographiques sur M. l'abbé Pierre Auzuret, curé de Soudan* (*Deux-Sèvres*) (Poitiers, Oudin, in-8 de 32 p.).

— En outre des deux éditions du *Catalogue* rédigé par MM. Alfred Richard et Hild, l'Exposition des Beaux-Arts et d'Archéologie de Poitiers aura donné lieu à plusieurs publications : une *Étude d'ensemble*, de M. A. Brouillet, en ce moment en cours de publication dans la *Revue poitevine et saintongeoise*, et qui sera tirée à part ; — une *Étude spéciale sur les tableaux anciens*, par M. Tor-

nézy; — un *Catalogue détaillé de la belle collection préhistorique de M. G. Chauvet, de Ruffec* (Ruffec, Picat, in-4 de 24 p.).

— Le discours prononcé par M. Louis Morillon sur *le Barreau de Poitiers depuis 1810*, à la séance solennelle de rentrée des avocats stagiaires, a été imprimé chez Blais et Roy (in-8 de 88 p.).

— Le travail du P. de la Croix sur *les Cimetières et sarcophages mérovingiens du Poitou*, paru dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, a été tiré à part (in-8 de 50 p.).

SAINTONGE ET AUNIS. — La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, dans son numéro d'octobre, contient un article sur *les Maires et les communes en Saintonge au XIIIe siècle*, où M. d'Aussy combat, à propos de Royan, la thèse de M. Arthur Giry qui veut voir Rouen dans Royan; des articles avec planches sur les fouilles faites dans le mur de l'hôpital de Saintes; M. Louis Audiat y donne le texte des inscriptions fort intéressantes, dont deux impériales, et une troisième, dédiée à un soldat santon, jettent un nouveau jour sur les milices provinciales à l'époque de l'Empire, puis une dissertation sur l'âge de ces remparts; des articles sur les reliques de saint Eutrope, évêque de Saintes au Ier siècle, sur les assemblées de paroisse, une pièce en patois saintongeois, etc.

SAVOIE. — M. le comte Amédée de Foras a lu au congrès des Sociétés savantes de la Savoie, tenu à Thonon en août 1886, deux excellents travaux : *Trois chartes et rectifications de chartes imprimées concernant la Chartreuse de Vallon* (Thonon, 1887, in-8 de 7 p.); — *Taillables et serviciables. Un procès féodal au XVIe siècle* (Thonon, 1887, in-8 de 32 p.). Les trois chartes, extraites des archives de Thuyset, sont l'une de 1180 (Association entre les maisons de Vallon et de Vaucluse), la seconde de 1366 (Permission accordée par Elzéar, prieur de Chartreuse, à la maison de Vallon d'aliéner des biens écartés), la dernière de 1322 (Quittance pour le prix de certains livres achetés par la Chartreuse de Vallon). Dans l'étude sur *Taillables et serviciables*, M. de Foras, en analysant les pièces d'un procès de 1517-1518, venge le moyen âge des injures de ceux qui ne voient dans cette période qu'oppression et iniquités. Le savant écrivain, après s'être moqué des personnes trop sensibles et trop naïves qui, en entendant parler d'un homme taillable, sentent un frisson courir dans leurs veines généreuses, montre fort bien qu'un taillable était simplement un emphitéote, un preneur qui, pour lui et ses descendants de mâle en mâle, s'engageait à payer au bailleur une somme déterminée, une « taille. » Sa brochure, où abondent les curieux aperçus, complète heureusement, à certains égards, son livre aussi intéressant qu'instructif sur *le Droit du seigneur*.

ALLEMAGNE. — La sixième partie des Œuvres de Jean-Paul Richter, publiées par M. Nerrlich, vient de paraître chez Spemann, à Stuttgart (in-8). Cette édition fait partie de la grande collection publiée par le Dr Jos. Kürschner, sous le titre de : *Deutsche National Litteratur Ausgabe*, qui comprend environ 150 volumes; cette collection ne sera pas continuée, croyons-nous; ce qui est d'autant plus regrettable que certaines œuvres en cours de publication restent incomplètes.

— Un travail de M. Koslik sur le droit civil prussien a paru tout récemment, avec la date de 1888, à la librairie Puttkammer et Mühlbrecht, de Berlin, sous le titre de : *Das Bürgerrecht in den preussischen Provinzen Preussen, Brandenburg, Pommern, Schlesien*, etc. (gr. in-8).

— M. Karge a fait paraître à Gœttingue une histoire de l'alliance de la Russie et de l'Autriche en 1746 : *Die russisch-österreichische Allianz von 1746 und ihre Vorgeschichte* (Peppmüller, in-8).

— M. L. Moltke, bibliothécaire de la Chambre de commerce de Leipzig, vient de fonder un nouveau périodique intitulé : *Der Bücherfreund* (Le Bibliophile); ce recueil est consacré spécialement à l'administration des bibliothèques publiques.

— La 6e livraison de la *Geschichte der christlichen Malerei*, de M. E. Frantz, dont on rend compte dans notre article général sur les Beaux-Arts, vient de paraître chez l'éditeur Herder ; elle complète le premier volume de l'ouvrage.

— La *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance* a cessé de paraître à la fin de son deuxième volume. Dans la dernière livraison, nous devons signaler une étude critique très solide du directeur, M. L. Geiger, relative aux récentes publications sur la Renaissance française (E. Müntz, Jules Philippe, H. Omont, E. Legrand, E. de Budé, R. Copley Christie, A. Chenevière, L. Massebieau, E. Frémy, et la *Königin Margarethe von Navarra*, de F. Lotheissen). Sous ce titre : *Englisch-französische Beziehungen*, le même auteur examine plusieurs plaquettes extrêmement rares dues à des poètes humanistes, de 1512 à 1518.

— M. Carl Appel, privatdocent à l'Université de Kœnigsberg, prépare un travail sur les chansonniers provençaux de la Bibliothèque nationale de Paris.

Angleterre. — Une traduction anglaise des *Souvenirs* du duc de Broglie, par M. L. de Beaufort, vient de paraître en deux volumes in-8, à Londres, à la librairie W. H. Allen.

— Annonçons un volume sur *Thomas A Kempis* que vient de publier en langue anglaise le docteur Francis Richard Cruise, membre de l'Université de Dublin (Londres, 1887, in-8 de xvi-332 p.). Ce livre est le fruit de recherches approfondies, et la liste des ouvrages consultés par l'auteur forme (p. ix-xiv) une bibliographie spéciale d'une très grande richesse. Le docteur Cruise ne s'est pas contenté d'interroger les livres publiés en tous pays pour ou contre Th. A Kempis : il a aussi voulu étudier les lieux où a vécu son héros. C'est un des plus remarquables, à tous égards, des travaux si nombreux consacrés à la recherche de l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ajoutons que le volume est illustré d'une trentaine de gravures, parmi lesquelles on distingue deux portraits de Th. A. Kempis, et qu'il est enrichi d'un Index très bien fait et d'une carte de la Hollande.

— Un nouveau recueil périodique illustré, *the Bookbinder*, vient de paraître à Londres, chez W. Clowes ; les planches sont, paraît-il, nombreuses et bien exécutées.

Autriche. — La 85e livraison de l'édition illustrée des œuvres de Henri Heine, publiée par le Dr Laube, vient d'être mise en vente chez S. Bensinger, à Vienne ; elle comprend les pages 93-116 du sixième volume.

— A l'occasion du jubilé du pape, O. Klopp éditera la correspondance de l'empereur Léopold I avec le capucin Marco d'Aviano, légat du pape (1680-1699). Les lettres de Marco se trouvent à Vienne; celles de l'empereur, écrites de sa propre main, à Venise. On compte à Vienne trois cent trente-deux lettres des deux illustres correspondants.

Espagne. — Vient de paraître *El libro de las traditionas de Granada* (in-8). Cet écrit a pour auteur dom Francisco Villareal y Valdiria, professeur d'histoire à l'Université de Grenade. On y trouve une esquisse magistrale des douze épisodes les plus marquants de l'histoire de Grenade, sous la domination arabe et des principaux événements qui se sont produits dans la suite de l'histoire de la même ville depuis le xve siècle jusqu'à nos jours.

ITALIE. — M. le marquis Joseph Campori, mort récemment, a légué à la bibliothèque de la ville de Modène ses précieuses collections d'autographes, de manuscrits et de cartes.

— Vient de paraître le *Catologo metodico della biblioteca storico-artistica Vico, unita alla comunale romana Sarti, con indice alfabetico degli autori e delle materie* (Roma, tip. Forzani, in-4 de VIII-419 p.). Cette bibliothèque est composée d'ouvrages vendus par M. le chevalier Vico, bibliothécaire au ministère de l'intérieur, à la ville de Rome, au mois de mars dernier.

— La *Nuova Antologia* annonce que M. Jac-Gelly Ferraris, possesseur d'un grand nombre de manuscrits précieux, a fait don à la Bibliothèque nationale de Florence, de trois manuscrits renfermant de curieux documents sur l'histoire de la littérature italienne. L'un d'eux contient des poésies inédites de Milosi.

— M. le baron Manno, membre de l'Académie des sciences de Turin, vient de publier une intéressante notice sur *les Roses et la Médaille au collier de l'Ordre de Savoie* lue par lui au congrès des Sociétés savantes de la Savoie tenu à Thonon en août 1886 (Thonon, 1887, in-8 de 9 p.). Le savant académicien, à l'aide d'un document jusqu'ici inconnu, tiré des archives d'État à Turin, établit fort bien que l'on ne doit point à Charles III les roses que l'on voit émaillées sur le collier de Savoie et l'image de l'Annonciade qui figure au pendant, car on portait tout cela depuis une trentaine d'années, roses et madone figurant dans les colliers que confectionnait, avant 1490, maître Yvonnet Cotaing, orfèvre de Genève. La notice de M. le baron Manno est un fragment d'une histoire complète du Grand-Ordre de Savoie et donne la meilleure idée de ce futur ouvrage.

PAYS-BAS. — Un important ouvrage sur l'histoire de la littérature néerlandaise, dû à la plume du Dr Schneider, a paru chez J. Friedrich, de Leipzig : *Geschichte der niederländischen Literatur* (in-8).

POLOGNE. — Une bibliographie des œuvres publiées par le célèbre poète Mickiewicz, en 1887, a été rédigée par R. Pilat.

— En cours de publication un catalogue des publications ruthéniennes de ce siècle, qui comprendra douze livraisons. On y trouvera tous les écrits en langue ruthénienne et tous les écrits des auteurs ruthéniens en d'autres langues. Le premier fascicule comprend les années de 1801-1841; il a été rédigé par M. Iwan Lewicki Emilianowicz, de Lemberg.

— *Nos Romanciers*, par M. Cmiclewski est jugé très sévèrement. L'auteur a travaillé avec beaucoup de hâte; ses jugements ne sont ni clairs ni assez fondés. Ils manquent en outre de tout respect pour la religion.

— L'ancien recteur de l'Université, M. le comte Tarnowski, vient de publier une œuvre sur les écrivains politiques du XVIe siècle. Ce qui intéressera surtout le public français, ce sont les ouvrages relatifs à l'élection de Henri de Valois au trône de Pologne.

PORTUGAL. — Depuis deux ans, des cours d'archéologie ont été institués à Lisbonne, sous la direction de M. le chevalier da Silva, architecte du Roi et membre étranger de l'Institut de France. Ces cours, pour lesquels S. M. le roi don Luis a accordé des prix et des subventions, ont obtenu un grand succès. M. le chevalier da Silva vient de compléter cette fondation en déposant au Musée du Carmo, où ils sont établis, sa riche bibliothèque, comprenant plus de 300 ouvrages d'archéologie, et ses portefeuilles, renfermant 4,000 gravures.

RUSSIE. — La Société russe de Palestine est à la recherche d'un manuscrit latin contenant une description des lieux saints de Jérusalem et datant

du XIe siècle. C'est un manuscrit in-4, sur parchemin, composé de trois ou quatre cahiers, de quatre feuilles chacun, dont chaque page contient 35 lignes écrites sans séparation de mots. Il doit porter le titre suivant : *Descriptio SS. Locorum Jerusalem*, ou *Descriptio urbis Jerusalem*, et paraît avoir été vendu il y a quelques années.

— Il se forme dans plusieurs régions des commissions archéologiques chargées d'inventorier et d'étudier les anciens monuments locaux. La ville de Nijni-Novgorod vient d'en établir une sous la présidence de l'évêque suffragant, Démétrius, déjà connu par ses ouvrages. A Poltava, on prépare une histoire du séminaire de cette ville, lequel aura, en septembre 1888, cent cinquante ans d'existence.

— Le célèbre orientaliste Vassilief rédige le second volume de son ouvrage : *Le Bouddhisme, ses dogmes, son histoire et sa littérature*. Il y explique les dogmes bouddhiques et la terminologie, à l'aide des langues sanscrite, thibétaine, chinoise et mongole.

— Il paraîtra bientôt une nouvelle revue politique et littéraire, rédigée par M. Michel Kojalovitch. Elle aura pour titre : *La Vérité*, et sera hebdomadaire.

— M. Mironov publie à Moscou les *Caractéristiques des écrivains russes*, dont la première livraison contient des articles critiques sur les œuvres du comte Léon Tolstoï.

— Vient de paraître le premier volume des articles de Katkov relatifs à la question polonaise.

— Mme Katkov a définitivement renoncé à continuer la *Gazette de Moscou*, et c'est M. Petrovski, ancien secrétaire de Katkov qui en sera le rédacteur en chef.

SUÈDE. — M. G.-E. Klemming vient de compléter par la publication d'un troisième volume l'intéressante publication de documents sur l'ancienne liturgie catholique suédoise, *Latinska Sånger fordom anvanda i Svenska Kyrkor, Klosker och Skolor Piæ cantiones. Sancti exteri* (Stockholm, imp. Norstedt, 1887, in-12, 184 p.), dont nous avons déjà eu l'occasion de parler à deux reprises dans le *Polybiblion* (t. XLVI, p. 36, et t. XLIX, p. 380). Ce volume de *Piæ Cantiones* renferme les pièces relatives aux saints étrangers à la Suède, rangés par ordre alphabétique. Outre les apôtres, saint Joseph, sainte Anne, on y voit figurer saint Benoît, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Thomas de Cantorbéry, sainte Barbe, sainte Élisabeth, etc. Le volume, dédié à la mémoire de la comtesse de Flavigny, est imprimé avec le même soin que les précédents. En même temps, l'éditeur a réuni, sous le titre d'*Additamenta*, un supplément de 23 pages renfermant quelques prières destinées à prendre place dans le second volume.

SUISSE. — M. Théodore Ziesing, agrégé à l'université de Zurich, met sous presse un ouvrage considérable sur Rabelais. Pour donner aux lecteurs français un avant-goût de son travail, il publie une plaquette sous ce titre : *Érasme ou Salignac? Étude sur la lettre de François Rabelais avec un fac-similé de l'original de la bibliothèque de Zurich* (Paris, Alcan, 1887, in-8, 29 p., tiré à 200 exemplaires). Il établit péremptoirement que la lettre en question est bien adressée à Érasme, et que le prétendu maître de Rabelais, du nom de Salignac, n'a jamais existé. On se rappelle que M. Arthur Heulhard avait consacré à ce personnage une étude intitulée *Rabelais et son maître* (Paris, Lemerre, 1884); elle est ruinée de fond en comble par le travail du professeur de Zurich.

ÉTATS-UNIS. — Le 15 octobre la librairie C. Scribner, de New-York, a mis en vente : *History of the Christian Church*, par M. P. Fischer.

— M. O. Seilhammer publiera au mois de décembre, à Philadelphie, un ouvrage intitulé : *A History of the American theatre before the Revolution.*

— M. George H. Ellis a mis sous presse, à Boston, un ouvrage intitulé : *Science and Immortality.* C'est une réunion d'articles dus à plusieurs écrivains éminents ; quelques-uns ont été d'abord insérés dans le *Christian Register.*

VENTES. — Les lundi 7 et mardi 8 novembre. *Lettres autographes d'artistes français et étrangers.* (Par le ministère de Me Maurice Delestre, assisté de M. Étienne Chavaray) : Lettres de Natoire, de J. Pradier, de P. de Champagne, de J. et L. Dubois, de Vanloo, de Corot, de Millet, de Courbet, de David d'Angers, de Lemaire, d'Audran, de J. Sansovino, de L. Cranach, de J. Jordaens, de Hogarth, de J.-G. Fuessli, etc. (439 articles).

— Du 14 au 18 novembre. *Livres rares et curieux composant la librairie de feu M. Hermann Tross* (Par le ministère de Me Maurice Delestre, assisté de M. Em. Paul) : Art militaire. Astrologie. Musique. Équitation. Peinture. Costumes. Littérature française. Littérature étrangère. Histoire des religions. Noblesse. Archéologie. Histoire littéraire. Biographie (968 articles).

— 19 novembre. *Bibliothèque de M. Robert Reboul* (Par le ministère de Me Maurice Delestre, assisté de M. Em. Paul). Livres anciens et modernes concernant principalement la Provence (118 articles).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Dieu dans l'histoire ou la foi du genre humain*, par A.-L. Jouve (in-8, Berche et Tralin). — *Cursus Scripturae Sacrae. Commentariorum in Veteris Testamenti libros Pars III, in libros propheticos I, 1, 2 : Commentarius in Isaiam prophetam a Ioseph Knabenbauer* (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Cursus Scripturae Sacrae. Historica et critica introductio in utriusque Testamenti libros sacros. Praelectiones... Vol. II, 1, 2 : Introductio specialis in Veteris Testamenti libros a Rudolpho Cornely* (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Cours de philosophie. I. Logique*, par le P. A. Castelein (in-8, Douxfils, à Namur). — *Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle*, par P. Tannery (in-8, F. Alcan). — *La Morale des stoïciens*, par Mme J. Favre, née Welten (in-12, F. Alcan). — *La Psychologie physiologique*, par G. Sergi (in-8, F. Alcan). — *Positivismus ac nova methodus psychologica professoris P. Siciliani. Animadversiones criticæ*, Albert Barberis (in-8, typ. « Divus Thomas » à Plaisance). — *Le Caractère dans la santé et dans la maladie*, par le Dr Azam (in-8, F. Alcan). — *Les Maladies de la personnalité*, par Th. Ribot (in-12, F. Alcan). — *Loisirs de la vieillesse, ou l'heure de la philosophie*, par le Dr F. Nivelet (in-12, F. Alcan). — *Réflexions diverses*, par P. Branda (in-12, Fischbacher). — *Éducation et instruction. Enseignement primaire. Enseignement secondaire. Enseignement supérieur*, par O. Gréard (4 vol. in-12, Hachette). — *Étude militaire et sociale. L'Officier allemand, son rôle dans la nation*, par un officier d'infanterie (in-12, Westhausser). — *Économie sociale et politique, ou science de la vie*, par l'abbé Camille Rambaud (in-8, Vitte et Perrussel). — *La Vertu en France*, par M. Du Camp (gr. in-8, Hachette). — *Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du calcul infinitésimal*, par G. Darboux (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Thermodynamique*, par J. Bertrand (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *L'Intelligence des animaux. Les Animaux inférieurs. Les Vertébrés*, par É. Perrier (2 vol. in-8, F. Alcan). — *La Photographie appliquée à la production du type d'une famille, d'une tribu ou d'une race*, par A. Batut (in-12, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire d'archéologie religieuse, I. Architecture*, par l'abbé J. Mallet (in-8, Poussielgue). — *Observations sur le roman du Renart, suivies d'une table alphabétique des noms propres, supplément de l'édition du Roman du Renard*, par E. Martin (in-8,

K.-J. Trübner, à Strasbourg). — *Les Poèmes à tous crins*, par T. Martel (in-12, Lemerre). — *Arrière-Saison*, poésie, par Fr. Coppée (in-12, Lemerre). — *Bonnes gens de Bretagne*, poésies, par E. Le Mouël (in-12, Lemerre). — *La Lampe d'Argile*, par F. Plessis (in-12, Lemerre). — *Vercingétorix*, drame en 5 actes et en vers, par E. Schuré (in-8, Lemerre).— *La Revanche, ou les Femmes du Rhin*, drame en 5 actes et en vers, par F. Hilaire (in-12, Bonhoure). — *Héra*, roman contemporain, par E. Besnard (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Paysan*, nouvelle, par J. Sigaux (in-12, Jouaust et Sigaux). — *Le Chemin de France*, par Jules Verne (in-12, Hetzel). — *Marthe Bresson, suivi de l'oncle Benoît*, par F. Hue (in-8, Lecène et Oudin). — *Contes et Nouvelles*, par V. Aubry (in-8, Delagrave). — *Les Mille et une Nuits du théâtre* (*5e série*), par A. Vitu (in-12, Ollendorff).— *Nos gens de lettres, leur vie intérieure, leurs rivalités, leur condition*, par Frédéric Loliée, avec une préface, par Paul Bourget (in-12, Calmann-Lévy). — *De Cherbourg à Brest sur terre et sur mer*, par le Dr Bernard (in-8, Delagrave). — *De Lorient à Toulon sur mer et sur terre*, par le Dr Bernard (in-8, Delagrave). — *Le Pays du cant. Le Cant de la vie sociale anglaise*, par W. Sidney (in-12, Quantin). — *L'Espagne, lettres d'un Français à un ami*, par l'abbé A. Mathieu (in-12, Rubiños, à Madrid). — *Pékin, souvenirs de l'Empire du Milieu*, par M. Jametel (in-12, Plon et Nourrit). — *Luçon et Palaouan. Six années de voyages aux Philippines*, par A. Marche (in-12, Hachette). — *La Tunisie*, par A. Rivière (in-12, Challamel aîné). — *Voyage dans le sud de la Tunisie*, par V. Mayet (in-12, Challamel aîné). — *La Tripolitaine. Les Routes du Soudan*, par M. Fournel (in-8, Challamel aîné). — *Les Français à Obock*, par D. de Rivoyre (in-8, A. Picard et Kaan ; M. Dreyfous). — *La Réunion et Madagascar*, par F. Hue (in-8, Lecène et Oudin). — *Voyage à Ségou (1878-1879), rédigé d'après les notes et journaux de voyage de Soleillet*, par G. Gravier (in-8, Challamel). — *Les Français en Guyane*, par J. Gros (in-8, Picard et Kaan). — *Les Français en Amazonie*, par H.-A. Coudreau (in-8, Picard-Bernheim). — *L'Alsace-Lorraine en Australie, histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral*, par A. Dubarry (in-12, Perrin). — *Vie de saint Hugues, abbé de Cluny (1104-1109)*, par le R. P. Dom A. L'Huillier (in-8, Solesmes, imp. Saint-Pierre). — *Vie de M. l'abbé Jean-Louis Duplay, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du grand séminaire de Lyon. Notes, souvenirs et monographies sur le diocèse de Lyon 1788-1887*), par l'abbé J.-M. Chausse (2 vol. in-12, Delhomme et Briguet). — *Les Héros. Le Culte des héros et l'héroïque dans l'histoire*, par Th. Carlyle, trad. et introd. par J.-B.-J. Izoulet-Loubatières (in-12, A. Colin). — *Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet* von Carl Joseph von Hefele, forgesetzt von J. Hergenröther. VIII. (in-8, Herder, Fribourg en Brisgau). — *L'Église et le droit romain*, études historiques, par C. de Monléon (in-12, Poussielgue). — *Mœurs et Coutumes de la France. La Famille d'autrefois. Le Mariage, la naissance, la mort*, par H. Bouchot (in-4, Lecène et Oudin). — *Histoire anecdotique des métiers*, par H. Bouchot (in-8, Lecène et Oudin). — *Questions controversées de l'histoire et de la science*, 4e série (in-12, Lib. de la Société bibliographique). — *Jeanne d'Arc*, par R. Postel (in-12, les successeurs de Degorce-Cadot). — *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par H. de Sybel, trad. de l'allemand par Mlle M. Dosquet, t. VI et dernier (in-8, F. Alcan). — *Les Frères des Écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution (1797-1830)*, par A. Chevalier (in-8, Poussielgue). — *Les Médecins pendant la Révolution (1789-99)*, par le Dr C. Saucerotte (in-12, Perrin). — *Origines de la conquête du Tonkin depuis l'expédition de Jean Dupuis jusqu'à la mort de Henri Rivière*, par J. Gros (in-8, A. Picard et Kaan ; M. Dreyfous). — *Le Comte de Paris*, par le marquis de Flers (in-8, Perrin). — *France*

et France. La France conservatrice et honnête, la France républicaine et criminelle, par A. de Tayac (in-12, Letouzey et Ané). — *Joseph et Mardochée*, étude critique sur l'hégémonie sémitique, précédée d'une lettre-préface par Ed. Drumont (petit in-12 carré, Union des bibliophiles). — *La Chasse aux Juifs, histoire d'hier et d'aujourd'hui*, par M. Delines (in-12, A. Dupret). — *Sommaire description du pais et comté de Bigorre, par Guillaume Mauran, avocat au sénéchal de Tarbes*, chronique inédite publiée par la Société historique de Gascogne, par G. Balencie (in-8, Cochareux, à Auch). — *Bibliographie du Dauphiné. Histoire de la principauté de Donzère*, par J. Ferrand (in-12, Quantin). — *Les Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire général de Sarlat*, annotées par le vicomte G. de Gérard, et précédées d'une introduction par G. Tarde (in-4, Oudin ; A. Picard). — *Le plus ancien Registre du Conseil de la ville de Troyes (1429-1433)*, par A. Roserot (in-8, Dufour-Bouquot, imp. à Troyes). — *Les Chevaliers de Malte et la marine de Philippe II*, par le vice-amiral Jurien de La Gravière (2 vol. in-12, Plon et Nourrit). — *Le 1er régiment de chasseurs d'Afrique*, par F. Hue (in-12, Lecène et Oudin). — *Rattazzi et son temps. Documents inédits, correspondance, souvenirs intimes*, t. II, par Mme Rattazzi (in-8, Dentu). — *Souvenirs sur le cardinal Guibert*, par un de ses anciens familiers (in-12, Mame). — *Vie de l'abbé de Lagarde, directeur du collège Saint-Stanislas*, par le R. P. J. Simler (2 vol. in-8, Lecoffre et Lib. de l'œuvre de Saint-Paul). — *L'Œuvre de Gutenberg. Imprimerie, illustration*, par H. Bouchot (in-8, Lecène et Oudin). — *Dictionnaire français illustré des mots et des choses, ou Dictionnaire encyclopédique*, par Larive et Fleury (in-4, séries 1 à 8, G. Chamerot).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Dom de Courdemanche. — On demande des renseignements bibliographiques sur Dom de Courdemanche, moine bénédictin, procureur de l'abbaye de Jumièges depuis 1775 et mort prieur de Lyre en 1789. Il avait été professeur longtemps auparavant, où ?

RÉPONSES

Pessimisme contemporain (L, 384). — Voici quelques indications sur le pessimisme dans la poésie et le roman. Romans inspirés par le pessimisme, ou dans lesquelles l'influence pessimiste se fait notablement sentir : *Obermann*, par M. de Senancour ; — *René*, par Châteaubriand ; — *Adolphe*, par Benjamin Constant ; — *La Confession d'un enfant du siècle*, par Alfred de Musset ; — *Volupté*, par Sainte-Beuve ; — *Lélia, Valentine, Jacques, Leone Leoni*, par George Sand ; — *La Peau de chagrin*, par Balzac ; — *Les Tristes*, par Charles Nodier ; — *L'Éducation sentimentale*, par Gustave Flaubert ; — *Bouvard et Pécuchet*, par le même auteur ; — *Mémoires d'un suicidé*, par Maxime Du Camp ; — *Les Roueries de Trialph avant son suicide*, par Octave Lassailly ; — *La Vieille Maîtresse, l'Amour impossible, Ce qui ne meurt pas, les Diaboliques*, par Barbey d'Aurevilly ; — *Le Comte Kostia, Meta Holdenis*, par Victor Cherbuliez ; — *L'Irréparable, Crime d'amour, Cruelle énigme*, par Paul Bourget ; — *L'Étoile éteinte, l'Impasse*, par Marcel Semezières ; — *La Course à la mort*, par Édouard Rod ; — *Journal d'un philosophe*, par Lucien Arréat ; — *La Joie de vivre*, par Émile Zola ; — *Sérénus*, par Jules Lemaître. — Poésies pessimistes : *Les Premières Poésies* et les *Confessions de Joseph Delorme* (Sainte-Beuve) ; — Le *Manfred*, et plusieurs autres œuvres de lord Byron ; — Les poésies du poète espagnol Espronceda (une excellente analyse en a été faite par M. Charles de Mazade) ; — Un grand nombre de poésies d'Alfred

de Musset, notamment *Jacques Rolla*, *les Nuits*, etc.; — La plupart des poèmes philosophiques de Leconte de Lisle; — La *Justice*, de Sully-Prud'homme; — Le *Prométhée*, de Maxime Bouchor; — Quelques-uns des horribles *Blasphèmes*, de Jean Richepin; toutes les poésies de Mme Ackermann, surnommée la Muse du désespoir et de l'athéisme. A ce propos, il est à noter que le pessimisme des divers ouvrages indiqués ci-dessus ne procède pas de la même source. Quelques-uns, le *René*, de Châteaubriand, *Volupté*, de Sainte-Beuve, *la Peau de chagrin*, de Balzac, *les Tristes*, de Nodier, les romans pessimistes de d'Aurevilly, notamment, sont des œuvres où dominent le spleen, l'ennui, « l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, » selon l'expression de Bossuet, le *tædium vitæ* en un mot de Tertullien. Mais aucun principe athée ne s'en dégage. De tous les romans cités plus haut, le plus pessimiste — celui qui en consacre, explique et développe le principe, — c'est, après *Obermann*, la *Course à la mort*, de M. Édouard Rod, paru il y a trois ou quatre ans chez l'éditeur Frinzine.

Nous signalerons aussi les ouvrages philosophiques suivants : *Vivre : la vie en vaut-elle la peine*, par Hurrell Mallock, traduction par Salmon (Didot, 1892), sorte de réfutation du pessimisme; — les *Études sur le pessimisme*, de MM. Caro et Charpentier (Hachette et Didier, in-8); — *Le Pessimisme*, par James Sully (Alcan, in-8), discussion purement positive; — *L'Alternative*, par E.-R. Clay, traduction par Burdeau (Alcan, in-8), système de morale à peu près pessimiste et mystique; — *L'Intention morale*, par Valier (1883, in-8, même libr.). C'est peut-être le plus vivant des livres de philosophie inspirés par le pessimisme, au moins en France.

Le Système de Copernic (L, 384). — On trouvera des renseignements étendus sur les révélations de sainte Alpais, dans le livre que lui a récemment consacré M. l'abbé Tridon sous le titre de : *La Vie merveilleuse de sainte Alpais de Cudot, vierge et bergère au* XIIe *siècle, écrite pour la première fois d'après les monuments authentiques et les traditions locales* (Avignon, Seguin, 1886, in-8 de VI-668 p.).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. C. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-86 sont en vente, et forment quarante-huit volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

Librairie de la Société bibliographique
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

PAR VICTOR GAY

Ancien architecte du gouvernement, associé correspondant de la Société des antiquaires de France.

Deux volumes grand in-8 colombier de 730 p., orné de plus de 1,200 figures

Prix de souscription

Format grand in-8 . . . . . 90 fr.
Format in-4, papier supérieur . . . . . 150 fr.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules de 10 feuilles au prix de 9 francs.

Ce prix est réduit à **7** *fr.* **20** *pour les membres de la Société.*

LE CINQUIÈME FASCICULE CONTENANT LES LETTRES ÉPÉE — GUY
VIENT DE PARAITRE

Ce répertoire archéologique du Moyen âge et de la Renaissance, en forme de dictionnaire, contient un glossaire spécial donnant, outre l'explication des termes, une série de plus de trente mille textes originaux avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui inusités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront sur ces mêmes objets figurés les renseignements historiques qui leur manquent.

Le Glossaire, uniquement puisé aux sources originales, contiendra, sous la rubrique de *Cinq mille mots*, tout ce qu'il a été donné à l'auteur de rencontrer d'intéressant ou peu connu dans les monuments de la littérature, de l'histoire, de l'art et des sciences durant une période généralement comprise entre l'époque carolingienne et celle de la Renaissance. L'une des tables qui la termine rapporte à cinquante chapitres les matières principales disséminées dans l'ordre alphabétique et traitées au cours de l'ouvrage. Ces citations ainsi groupées permettront au lecteur de se faire l'idée, sinon la plus complète, du moins la plus exacte, des arts de la paix et de la guerre, des mœurs, du costume, des usages religieux et des croyances.

Outre cette table, on trouvera à la fin du dernier volume un vocabulaire et une nomenclature chronologique de tous les comptes et inventaires manuscrits cités, enfin deux tableaux géographiques formant une sorte de statistique de l'industrie et du commerce au moyen âge.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALFR. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, MAYENNE

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SIXIÈME. — L° DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON. — DÉCEMBRE

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Mollandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE

Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID

La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

De Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

1887

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE DÉCEMBRE 1887

I. — RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES, par M. VISENOT.

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — MGR BESSON : Œuvres pastorales et oratoires (p. 516).

Sciences et Arts. — Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1887 (p. 518). — G.-A. HIRN : Recherches expérimentales sur la relation qui existe entre la résistance de l'air et sa température (p. 519). — ID. : Recherches expérimentales et analytiques sur les lois de l'écoulement et du choc des gaz en fonction de la température (p. 520). — ID. : Recherches expérimentales sur la limite de la vitesse que prend un gaz quand il passe d'une pression à une autre plus faible (p. 521).

Belles-Lettres. — G. MAUGRAS : Les Comédiens hors la loi (p. 522). — P. COTTIN : Un protégé de Bachaumont (p. 523). — Le Journal de Marie Bashkirtseff (p. 524).

Histoire. — B. O'REILLY : Vie de Léon XIII, son siècle, son pontificat, son influence (p. 526). — A. JOUBERT : Une famille de seigneurs calvinistes du Haut-Anjou (p. 529). — C. ROUSSET : Les Commencements d'une conquête. L'Algérie de 1830 à 1840 (p. 530). — DUBOSC DE PESQUIDOUX : Le Comte de Chambord d'après lui-même (p. 534).

III. — BULLETIN. — BERTHELOT et DEMARÇAY : Hommage à M. Chevreul (p. 535). — H. DE PARVILLE : Causeries scientifiques (p. 535). — E. JOLY : La Photographie pratique (p. 536). — P. LARGILLIÈRE : En vacances à la campagne (p. 536). — Bibliothèque de l'Éducation maternelle (p. 537). — TEGONIP : L'Armée de la République transwaalienne (p. 538). — R. PORCHER : Notes de voyage d'un pèlerin de Rome en 1887 (p. 538).

IV. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Lacroix, Zévort, Dréolle, Bassereau, etc. — Institut. — École des chartes. — Concours et Prix. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — La Société bibliographique et le Congrès bibliographique de 1888. — Saint Hubert et M. Gaidoz. — Le Culte de Jeanne d'Arc au XVe siècle. La Bibliographie universelle de Marucelli. — Nouvelles : Paris. — France. — Allemagne. — Angleterre. — Espagne. — Italie. — Dernières publications illustrées.

V. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.

VI. — TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS.

VII. — TABLE DE LA CHRONIQUE.

VIII. — TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Belgique*, par Camille Lemonnier, ouvrage contenant 323 gravures sur bois et une carte. Paris, Hachette, 1888, in-4 de 756 p. Broché, 50 fr.; et en riche reliure, 65 fr. — 2. *Le Littoral de la France*. Cinquième partie. *Du Cap Cerbère à Marseille*, par V. Vattier d'Ambroyse (Ch.-F. Aubert), lauréat de l'Académie française. Paris, V. Palmé, 1888, gr. in-8 de 551 p. orné de nombreuses gravures. 20 fr. — 3. *Jérusalem. Souvenirs d'un voyage en Terre sainte*, par J.-T. de Belloc. Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8 de iv-372 p. Broché, 15 fr., et cartonné avec fers spéciaux, 20 fr. — 4. *Jeanne d'Arc* (*1412-1431*), par J. Michelet, illustré de 10 eaux-fortes, de Boilvin, Boulard, etc., d'après les dessins de Bida. Paris, Hachette, in-8 de 300 p. Broché, 20 fr. ; relié avec fers spéciaux, tr. dorées, 28 fr. — 5. *Madame de Pompadour*, par Edmond et Jules de Goncourt. Nouvelle édition, revue et augmentée de lettres et documents inédits, illustrée de 55 reproductions sur cuivre par Dujardin et de 2 planches en couleur par Quinsac, d'après des documents de l'époque. Paris, Firmin Didot, 1888, gr. in-8 j. de 402 p. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 6. *Les Cahiers du capitaine Coignet* (*1776-1850*), publiés d'après le manuscrit original, par Lorédan Larchey, illustré par J. Le Blant. Paris, Hachette, 1888, in-4 de viii-292 p. Broché, 30 fr.; relié richement, tr. dorées, 30 fr. — 7. *Napoléon Ier et son temps*, par Roger Peyre, ouvrage illustré de 12 planches en couleur et 431 gravures et photogravures, d'après les documents de l'époque et les monuments de l'art. Paris, Didot, 1888, in-4 de 886 p. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 8. *Les Bourbons de France*, par Amédée de Césena. Paris, H. Gautier, 1888, in-4 de 616 p. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 9. *Histoire de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr*, par un ancien Saint-Cyrien. 52 compositions hors texte de Paul Jazet. Paris, Delagrave, 1886, gr. in-8 de 304 p. Broché, 20 fr. — 10. *Nos grandes Écoles militaires*, par Louis Rousselet. Paris, Hachette, 1888, gr. in-8 de vii-525 p. et 169 gravures sur bois. Broché, 7 fr.; cartonné, 10 fr. — 11. *Les Hommes de cheval*, 160 portraits et illustrations, par le baron de Vaux. Paris, J. Rothschild, 1888, gr. in-8 de xxvii-266 p. Broché, 60 fr.; relié, 75 fr. — 12. *Nos gloires militaires*, texte et dessins par Dick de Lonlay. Tours, Mame et fils, 1888, in-4 de 644 p. Broché, 15 fr.; relié, 20 et 25 fr. — 13. *Nos zouaves, historique, organisation, faits d'armes, les régiments, vie intime*, par Paul Lachencin, 100 illustrations par Beaugé, Eugène Bellangé, Hippolyte Bellangé, Berne-Bellecour, Bocourt, Charrier, Detaille, d'Otémar, Protais, Horace Vernet, Yvon. Paris, J. Rothschild, 1888, in-8 carré de 268 p. 8 fr. — 14. *Ville et Village*, d'après B. Auerbach, par Louis Énault, orné de 124 vignettes dont plusieurs hors texte. Paris, Rothschild, s. d. (1888), gr. in-4 de 179 p. Richement relié, 20 fr. — 15. *Physiologies parisiennes*, par Albert Millaud, illustrations par Caran d'Ache, Job et Trick. Paris, librairie illustrée, gr. in-8 de 316 p. Broché, 20 fr.; relié, 25 fr. — 16. *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, par Octave Feuillet, édition illustrée, avec de nombreux dessins de L. Mouchot. Paris, Quantin, 1888, gr. in-8 de 226 p. Broché, 25 fr.; avec reliure artistique, 32 fr. — 17. *Sainte Marguerite de Cortone* (*1247-1297*), par le R. P. Léopold de Chérancé. Paris, Plon et Nourrit, in-8 carré de xxiii-338 p., 6 héliograv., 25 frontispices, etc. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 18. *La Farce de maître Pathelin*, comédie du moyen âge arrangée en vers modernes, par Georges Gassies des Brulies, avec 16 compositions hors texte en taille-douce, par Boutet de Monvel. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de 53 p. 10 fr. — 19. *Le Tour du monde*, nouveau journal des voyages publié sous la direction de Ed. Charton. Année 1887. Paris, Hachette, 1887, 2 vol. in-4 de 436 et 451 p. Broché, 25 fr.; relié, 31 fr. — 20. *Le Journal de la jeunesse*, nouveau recueil hebdomadaire illustré, 1887. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 p.

chacun. Brochés, 20 fr., et cartonnés en peau rouge, 26 fr. — 21. *Paris, histoire, monuments, administration, environs*, par Fernand Bournon, archiviste paléographe. Paris, Colin, 1888, gr. in-8 de 384 p. avec 151 grav. et 13 plans. Broché, 7 fr.; relié toile, tr. dorées, 10 fr. — 22. *La Vertu en France*, par Maxime du Camp, de l'Académie française, illustré de 45 grav. dessinées sur bois, par Myrbach, Tofani et Ed. Zier. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 374 p., 7 fr. — 23. *Histoire d'un paquebot*, par Louis Tillier et Paul Bonnetain. 100 dessins d'après nature par Montader. Paris, Quantin, s. d. pet. in-4 de 302 p. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 24. *L'Afrique pittoresque. Le Continent africain et les îles*, lectures choisies, par Victor Tissot. Paris, Ch. Delagrave, 1888, gr. in-8 de 407 p., orné de nombreuses grav. Broché, 5 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. 50. — 25. *Pique Toto, la paix et la guerre*, par C.-E. Matthis. Paris, Jouvet, 1888, in-4 de 123 p., orné de nombreuses illustrations. Broché, 5 fr.; relié, tr. dorées, 6 fr. 50. — 26. *L'Expérience du grand papa*, par Élie Berthet. Paris, Jouvet, 1888, in-4 de 143 p., orné de nombreuses illustrations. Broché, 5 fr.; relié, tr. dorées, 6 fr. 50. — 27. *La Tâche du Petit-Pierre*, par Mme Charles Bigot (Jeanne Mairet). Paris, Jouvet, 1888, in-4 de 127 p., orné de nombreuses illustrations. Broché, 5 fr.; relié, tr. dorées, 6 fr. 50. — 28. *Les Robinsons de la montagne*, par J. Gros et W. Reymond, illustr. de F. Massé. Paris, Picard et Kaan; Maurice Dreyfous, s. d. (1888), gr. in-8 de 336 p. Broché, 4 fr.; relié, 5 fr. 50. — 29. *La Corbeille des Fées*, par Mme la vicomtesse de Forsanz. Ouvrage illustré de 13 compositions hors texte par C.-E. Matthis. Paris, Jouvet, 1887, in-12 de 206 p. Broché, 3 fr.; relié, 4 fr. 25. — 30. *Histoire de Don Quichotte*, de Miguel de Cervantès Saavedra, traduction de Florian. Paris, Garnier, s. d., avec grav. en couleur d'après les dessins de Jules David; cartonné, 6 fr. — 31. *Petites bonnes gens*, par Mme Julie de Monceau. Illustrations par Adrien Marc. Paris, Quantin, s. d., pet. in-4 de 127 p. Cartonné, 5 fr. — 32. *La Civilité puérile et honnête*, expliquée par l'oncle Eugène et illustrée par M. B. de Monvel; *Compères et compagnons*, par Mars; *La Chasse à tir*, notes et croquis, par Crafty. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 3 albums in-4 oblong. Cartonnés en toile, à 10 fr. — 33. *L'Éducation de Petit Pierrot*, par tante Nicole. Paris, Delagrave, in-4. Cartonné, 3 fr. — 34. *Guilleri, histoire d'un cheval; Pelé le Sale*; *M. et Mme Cadichon, ânes savants*; *La mère Cadichon et ses quatre enfants*, par G. Gaulard. Paris, Jouvet, 4 albums in-4 de 16 p., à 1 fr. 25 l'un, broché, et 1 fr. 50 cartonné. — 35. *Le Voyage de Mademoiselle Rosalie*, par Vallery-Radot, dessins d'Adrien Marie. Paris, Quantin, 1888, album pet. in-4, 1 fr. 50. — 36-37. *Mignonnettes*, contes pour les petits enfants, par Mme Noémie Balleyguier; *Mémoires de Cigarette*, par Théo-Critt (Théodore Cahu). Paris, Quantin, 2 vol. in-16 de 100 et 108 p. Cartonné, 1 fr. 25 (*Bibliothèque enfantine*).

II. — Collection grand in-8, publiée par la maison Delagrave, de Paris, à 10 fr. le vol. br.; relié, tr. dorées, 13 fr. — 1. *Le Petit Lord*, adapté de l'anglais de Frances Hodgson Burnett, par Eudoxie Dupuis, avec des illustr. de Birch, 299 p. — 2. *Les Héritiers de Jeanne d'Arc, scènes de la vie au quinzième siècle (1431-1450)*, par Frédéric Dillaye, illustré de 21 compositions de A. Sandoz, x-292 p.

III. — Bibliothèque de la famille, publiée par la maison Quantin. Vol. in-8 avec de nombreuses illustrations à 7 fr. 50., br., et cart. 10 fr. — 1. *Le Soldat*, par Ch. Leser, illustration de E. Chaperon, 293 p. — 2. *Au Pays des fées*, par la baronne Antonine-L. de Rochemont, illustration de Mès, 272 p.

IV. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 à 4 fr., br.; cart. en percal. en biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Capitaine*, par Mme P. de Nanteuil, illustré de 76 grav., d'après Myrbach, 333 p. — 2. *Au Galadoc*, par Mlle Zénaïde Fleuriot, illustré de 66 vign., par Édouard Zier, 280 p.— 3. *Second violon*, par J. Girardin, illustré de 112 grav. dessinées par Tofani, 295 p. — 4. *Un patriote au XVIe siècle. Les Héroïnes de Harlem. Une heureuse femme. Scènes historiques*, par Mme de Witt, née Guizot, illustré de 84 grav. dessinées par E. Zier, 296 p. — 5. *Danielle*, par Mme Collomb, illustré de 112 grav. dessinées par Tofani, 292 p.

V. — Bibliothèque historique illustrée, publiée sous la direction de M. Louisy, ancien professeur de l'Université, par la maison Firmin-Didot. Vol. in-8, avec de nombreuses illustrations d'après les ouvrages de Paul Lacroix (Bibliophile

Jacob). — 1. *L'Ancienne France : l'École et la Science, université, éducation, enseignement*, avec 119 grav. et 1 chromolith., 330 p. — 2. *Le Théâtre, mystères, tragédie, comédie et la musique, instruments, ballet, opéra jusqu'en 1789*, 228 grav. et 1 chromolith., 301 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours. 3 fr. le vol. broché; rel. percaline gaufrée, ornements en noir et or, tr. dorées, 5 fr. 50. — 1. *Cécilia, ou les Premiers temps du christianisme en Italie et en Grèce*, par F. de Nocé, orné de nombreuses grav., 285 p.— 2. *L'Esprit des oiseaux*, par S. Henry Berthoud, illustrations par Yan 'Dargent, 285 p.

VII. — Bibliothèque d'histoire et d'art, publiée par la maison H. Laurens, de Paris. Vol. petit in-8, br. 3 fr. 50 ; relié toile 4 fr. 50 ; relié toile, tr. dorées, 5 fr. — 1. *L'Art dans la parure et dans le vêtement*, par Charles Blanc, orné de 95 grav., 280 p. — 2. *La Peinture*, par Charles Blanc, orné de 110 grav., 280 p. — 3. *Les Monuments de Paris*, par A. de Champeaux, orné de 46 grav., par Libonis, 300 p. — 4. *L'Art pendant la Révolution*, par Spire Blondel, orné de 45 grav., par Soutzwiller, etc., 307 p. — 5. *Versailles et les Trianons*, par Paul Bosq, orné de 45 grav. par Soutzwiller, viii-280 p.

VIII. — Bibliothèque rose illustrée, *pour les enfants et les adolescents*, publiée par la maison Hachette. Vol. in-18 à 2 fr. 25 le vol. br., et à 3 fr. 50 cart. percal., tr. dorées. — 1. *Pierre le Tors*, par Mme Émile Carpentier, illustré de 56 vign., par Édouard Zier, 308 p. — 2. *Bernard, la gloire de son village*, par Georges Fath, illustré de 56 vign., par Mme G. Fath, 328 p. — 3. *Violence et Bonté*, par Mme de Stolz, illustré de 36 vign., par Tofani, 266 p. — 4. *Parisiens et Montagnards*, par Mlle Zénaïde Fleuriot, illustré de 49 vign., par E. Zier, 259 p. — 5. *Quand je serai grande*, par Mme Julie Gouraud, illustré de 36 vign., par Ferdinandus, 251 p. — 6. *Les Saltimbanques*, par Mme Jeanne Cazin, illustré de 64 vign., par Eug. Girardet, 320 p. — 7. *Petit monstre et Poule mouillée*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur, illustré de 30 vign., par E. Girardet, 254 p.

IX. — Bibliothèque illustrée, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-12 à 2 fr. br. et rel. en percal., ornements en noir et or, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Germaine de Nanteuil*, par Marguerite Levray, illustré de 15 grav., d'après Pichot, 374 p. — 2. *Une jonchée de fleurs*, par Mme Marie-Félicie Testas, avec 21 gr., d'après le dessin de Pichot, 372 p. — 3. *Fabiola, ou l'Église des catacombes*, par S. Ém. le cardinal Wisemann, tr. de l'anglais, par M. Richard Viot, avec 10 compositions de Joseph Blanc et de nombreuses grav., 418 p.

X. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16, carrés, à 2 fr. 25 br., et rel. percal. bleue, tr. dorées, 3 fr. 50. — 1. *Deux tout petits*, par Mme de Witt, née Guizot, illustré de 52 grav., d'après A. Ferdinandus, 281 p. — 2. *Les Enfants de Boisfleury*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 30 vign. d'après Semechini, 264 p. — 3. *Fleur des champs*, par André Suville, illustré de 34 grav., d'après E. Zier, 180 p. — 4. *Le Chemin du collège*, par Guillemette Desgranges, illustré de 36 vign., d'après A. Tofani, 267 p. — 5. *A la montagne*, par Mme de Witt, née Guizot, illustré de 45 grav., d'après A. Ferdinandus, 326 p.

XI. — Bibliothèque d'instruction récréative. — Collection Picard, publiée par la maison Picard et Kaan, de Paris. Vol. in-8 à 2 fr. br. ; rel. toile, tr. dorées, 2 fr. 50. — 1. *Si j'étais grand!* par Alfred Seguin, illustrations de Gerlier, 186 p. — 2. *Un oiseau de proie parisien*, par Nelly Lieutier, illustrations par Focillon, 205 p. — 3. *Le Cœur et l'esprit des bêtes*, par M. W. de Coninck, nombreuses illustrations, 200 p.

I. — 1. C'est un curieux et attachant pays que la Belgique, avec ses riches campagnes, son industrie prospère, ses grandes villes, ses populations laborieuses et croyantes. Ceux qui ne l'ont vue que superficiellement s'imaginent d'ordinaire une contrée uniformément plate ; c'est une erreur : l'aspect change avec la province. A côté des

plaines nues de la Flandre, voici les rochers de Namur et de Liège, les bois du Luxembourg, les gracieux coteaux même des environs de Bruxelles qui aboutissent à la merveilleuse forêt de Soignes. A côté des gros « polders » voici la maigre Campine, moins misérable pourtant que ne le dit M. Lemonnier, car le travail de l'homme y a presque partout triomphé de la stérilité du sol. Même contraste dans les villes. A côté de Bruxelles, la cité cosmopolite, presque banale à force de vouloir être moderne et régulière, voici Bruges, la cité antique, un peu endormie dans le souvenir de ses gloires, hélas! passées, mais qui revivront peut-être, si on lui rend la mer, comme on en a le projet, Bruges si séduisante, dans sa parure du moyen âge, qu'on nomme un Anglais qui, venu pour y passer un jour, y est resté toute sa vie; voici Liège, la cité industrielle; Anvers, la cité commerciale, la reine de l'Escaut; Gand, la ville des fleurs; Louvain, la ville de l'étude; bien d'autres encore qu'il serait trop long de nommer, mais qui ont toutes leur cachet propre. Et partout l'art, l'amour de l'art dans le peuple, les merveilles de l'art sur les places et dans les musées. Nul autre pays de l'Europe peut-être n'a de plus fiers hôtels de ville, signe d'une vie communale intense dans le passé et dans le présent : peu ont de plus riches églises et de plus précieux musées. Je conçois que l'exploration sérieuse d'une pareille contrée ait tenté un écrivain comme M. Lemonnier, un éditeur comme M. Hachette. Le premier y a consacré bien des jours et bien des courses; le second, après avoir publié ces études d'abord dans la grande collection du *Tour du Monde*, leur donne aujourd'hui leur dernière forme dans un superbe volume, orné par d'habiles artistes, d'illustrations qui sont le commentaire vivant et obligé du texte. M. Lemonnier a parcouru lui-même la Belgique en artiste et en amateur passionné de toutes les belles choses; il l'a sillonnée dans tous les sens, en chemin de fer, en voiture, en bateau, souvent à pied. Il n'est guère de village offrant quelque souvenir historique, quelque bijou architectural, quelque tradition originale ou quelque gracieux point de vue qui n'ait reçu sa visite. Il a causé avec les paysans, avec les ouvriers pour bien se pénétrer de leurs idées et de leurs habitudes; il a vu de près les mineurs du Borinage, les cultivateurs des Flandres, les marins de l'Escaut. Son livre est certainement l'étude la plus étendue qui ait été faite encore sur la Belgique. Qu'il nous permette cependant deux critiques et deux critiques sincères. Pourquoi avoir écrit cette étude dans un style bariolé, tourmenté, avec des accumulations d'épithètes, un cliquetis de mots et d'images, une affectation de néologismes qui éblouissent et fatiguent le lecteur, rendent parfois la pensée inintelligible et font presque douter de l'enthousiasme? L'admiration vraie s'exprime plus simplement. Pourquoi surtout affecter pour les croyances de l'immense majorité

des Belges un dédain blessant? Entraîné par ses préjugés de parti, M. Lemonnier traite les catholiques en gens de race inférieure, momifiés et abrutis. Malines est une ville morte, sans richesse et sans avenir, parce qu'elle est le centre religieux du pays. Les quatre cents moines de l'abbaye de Villers sont « une espèce de troupeau humain; » le pèlerinage de la Vierge miraculeuse de Hal est une « officine de guérison; » la vie des Béguines, si nombreuses en Belgique, est une vie « pleine autrefois, aujourd'hui vaine; » les évêques de Liège étaient « une meute de carnassiers « qui éventrait » le peuple; le séminaire de Saint-Trond est une « caserne bâtie avec la pierre même de l'Inquisition, murée avec du silence et des ténèbres, défendue contre les idées du siècle par des tours et des remparts plus impénétrables que tout l'appareil féodal... Là gémit et s'exalte, au brodequin de la scolastique, la pauvre raison humaine. » Comment s'en étonner, d'ailleurs? Aux yeux de M. Lemonnier, la grande université de Louvain, le centre intellectuel le plus important de toute la Belgique, célèbre dans l'Europe entière par la science et le talent de ses professeurs, est « indifférente aux investigations de la science. » L'auteur réserve ses sympathies et ses éloges pour le denier des écoles, qui a tant contribué, dit-il, à « laïciser » l'instruction. La laïcisation, voilà le grand but sans doute; mais qu'a produit ce denier des écoles, avec ses très maigres recettes et ses quelques rares créations d'écoles athées dans les grandes villes, en comparaison du magnifique mouvement qui, en 1879, après la « loi de malheur, » a fondé non seulement dans les villes, mais dans les moindres campagnes, des milliers d'écoles religieuses? Ça été là incontestablement une des plus belles manifestations de la foi et du dévouement des Belges, une des plus éclatantes applications de l'esprit d'association si vivant chez eux, et auquel M. Lemonnier rend justement hommage. Lui-même cependant, dans certains moments, subit l'ascendant de ce sentiment catholique si profond dans certaines provinces belges qu'il imprègne en quelque sorte la vie même de chaque jour : témoin l'impression religieuse dont il ne peut se défendre dans l'église de Saint-Martin d'Ypres ou à la Trappe de Westmael, et précisément, par une coïncidence heureuse, la gravure qui représente un trappiste en prière est une des plus jolies du volume.

2. — M. Ch. Aubert poursuit, à raison d'un volume par an, sa magnifique publication : *Le Littoral de la France,* déjà honorée de nombreuses récompenses : participation au prix Marcelin Guérin décerné par l'Académie française, grande médaille d'or spéciale et médaille d'honneur de 1re classe de la Société libre d'instruction et d'éducation, médaille d'argent du yacht-club de France. Le cinquième volume, qui comprend la description du cap Cerbère à Marseille, est illustré de

cinq excellentes cartes et de nombreuses et belles gravures par M. A. Karl, qui accompagnait l'auteur dans ses excursions et a pris des croquis originaux ; les dessins de marine sont dus pour la plupart à l'habile crayon de M. Caussin ; cependant il faut convenir que ces illustrations ne sont pas à la hauteur des magnifiques planches qui accompagnent les premiers volumes, ceux surtout où sont décrites les côtes de Bretagne. Quant au texte, il est irréprochable : l'auteur, dans la partie historique, qui est très développée, montre le meilleur esprit; il est vrai qu'il s'arrête sagement au seuil de l'époque contemporaine, évitant ainsi d'aborder la politique militante. Certaines pages descriptives sont très belles : signalons celles consacrées aux lagunes du Languedoc, à l'intéressante cité d'Aigues-Mortes, à la plaine de la Crau. L'auteur a été, d'ailleurs, bien inspiré en faisant de nombreux emprunts à l'ouvrage si justement réputé de M. Lenthéric : *Les Villes mortes de la Méditerranée*. M. Aubert se laisse souvent entraîner à des réflexions patriotiques sur l'avenir du commerce maritime de la France ; considérant la décadence de plus en plus prononcée de sa marine marchande, il se demande si de judicieux travaux entrepris sur divers points du littoral ne pourraient lui rendre, en partie au moins, son ancienne prospérité. Assurément, il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il dit sur ce sujet intéressant et, depuis près d'un siècle, les gouvernements de notre pays sont loin d'avoir rempli leur devoir à l'égard des populations maritimes qu'ils ont laissées désarmées dans la lutte soutenue contre des rivaux qui s'outillaient puissamment ; mais, d'autre part, M. Aubert se montre peut-être trop exigeant ; les moindres ports lui paraissent tous dignes de sollicitude ; pour exécuter tous les travaux qu'il réclame en leur faveur, un budget décuple de celui de la France ne suffirait certainement pas. On conçoit que cette observation n'enlève rien à la valeur de cette publication, l'une des plus attrayantes et des meilleures que nous ramène périodiquement l'époque des étrennes.

3. — L'accueil favorable fait à l'un des récits du premier pèlerinage de pénitence en Terre Sainte, dû à M. J.-T. de Belloc, a engagé la maison Palmé à en donner une édition illustrée. Cette édition paraît sous les auspices du vénérable patriarche de Jérusalem, Mgr Bracco, avec une lettre où le prélat rend hommage à « l'esprit vraiment chrétien et chrétiennement français qui domine dans l'ouvrage, à la juste indication des lieux, à l'exactitude des faits, à la description précise des usages et des coutumes du pays. » Un juge très compétent, M. Victor Guérin, a dit de ce livre : « Il serait à désirer que les autres pèlerinages subséquents trouvassent tous un historiographe aussi élégant et aussi précis. » De nombreux dessins viennent éclairer le texte.

4. — La *Jeanne d'Arc* de Michelet n'est pas tout ce que pourraient souhaiter les vrais admirateurs de l'héroïque Pucelle, et les tendances

de l'auteur s'y retrouvent parfois; mais c'est un bel hommage rendu, par une plume éloquente et sincère, à la vierge inspirée que Dieu suscita pour sauver la France. A ce titre, nous devons saluer la réimpression de cette page d'histoire, qui s'offre à nous dans un beau volume, magnifiquement imprimé, et orné de dix eaux-fortes d'après les dessins de Bida. On connaît l'art du maître, sa touche habile, l'effet saisissant de ses compositions. Nous reconnaissons volontiers son talent, et nous lui rendons hommage; nous regrettons seulement qu'il n'ait pas donné au type de Jeanne un caractère iconographique plus en rapport avec la vérité historique : c'est une Jeanne d'Arc de fantaisie que nous offre l'artiste, et nous aurions souhaité plus et mieux. Étrange destinée de notre Jeanne! l'art est jusqu'ici resté impuissant devant cette grande et sainte figure, et n'a pu, ni dans la peinture, ni dans la poésie, s'approcher de l'idéal. — Une remarque sur cette nouvelle édition : pourquoi cette date de 1432 sur le titre, alors que le supplice eut lieu le 30 mai 1431?

5. — Les travaux historiques de MM. Edmond et Jules de Goncourt sur le dix-huitième siècle sont trop connus pour que nous ayons à nous y arrêter, à propos du livre sur Mme de Pompadour qui vient de paraître à la librairie Firmin-Didot. Bornons-nous à dire qu'après la publication des *Maîtresses de Louis XV* en deux volumes (in-8), nous avons eu une série d'études détachées (format in-12) dont l'une reparaît ici, avec quelques compléments ou documents inédits, dans un volume richement illustré. C'est donc au point de vue de l'art, et non au point de vue historique, que nous nous plaçons. Or c'est toute une évocation de la période où brilla la trop célèbre maîtresse de Louis XV que nous trouvons ici. Voici le souverain, sous les traits d'Apollon; voici la reine, peinte par Natier; voici la favorite sous toutes ses faces : en habillement de jardinière, d'après un pastel de Boucher; en « Belle jardinière, » d'après Vanloo; en pied, d'après La Tour; en profil, par Cochin; « Madame de Pompadour dans un buisson de roses; » sa statue, en déesse de l'amitié, par Pigalle; voici le Dauphin et la Dauphine, d'après Boucher; voici les grands personnages du temps : Paris de Montmartel, Paris Duverney, le duc de Luynes, Maurepas, Saint-Florentin, Choiseul, Bernis, le comte de Clermont, etc.; voici les types bourgeois et communs de Poisson de Marigny et de Le Normant; voici des vues du château de Bellevue, résidence de la favorite; voici les tableaux qui ornaient ses habitations, les portraits de ses chiennes Inès et Mimi comme emblèmes de la « Fidélité » et de la « Constance; » voici une suite d'estampes gravées par la Pompadour. C'est un véritable musée, où l'on passe en revue tout ce qui, de près ou de loin, se rattache au règne de Jeanne-Antoinette Poisson. Ouvrez ce livre, respirez un instant cette atmosphère : vous comprendrez mieux,

à la veille du centenaire de 1789, les origines et les causes du grand cataclysme dont nous ressentons amèrement les suites! — Nous ne pourrions trop louer la merveilleuse exécution typographique de ce volume, où tout est exquis sous ce rapport.

6. — C'est une figure originale et sympathique que celle de ce capitaine Coignet, dont les cahiers, déjà publiés par M. Lorédan Larchey, revivent aujourd'hui dans une édition magnifique et magnifiquement illustrée. C'est le type de ces « grognards » du premier Empire, braves comme leur épée, vifs comme la poudre, durs à la fatigue, et en même temps très « débrouillards, » fanatiques pour leur empereur qui était leur Dieu. L'enfance de Coignet est misérable : il est abandonné par son père et sa belle-mère, mais à force d'activité, de courage, de belle humeur, il se tire d'affaire et occupe déjà une bonne position chez un fournisseur des armées quand arrive l'âge de partir lui-même. Il promet de rapporter de la campagne un fusil d'honneur, et, en effet, il le gagne au premier combat, en enlevant presque seul un canon aux Autrichiens. Dans le reste de sa carrière il montre la même vaillance et le même entrain ; il est aimé de ses camarades et estimé de ses chefs, auxquels il trouve toujours moyen, au milieu des privations de la vie militaire, de procurer quelques douceurs, quelques bonnes bouteilles de vin découvertes dans une cachette, ou un cochon enlevé à la pointe du sabre, ou quelque chaude couverture dans les grands froids. Il faut lire, dans ses naïfs Cahiers, la narration de ces expéditions aventureuses. Le côté douloureux de la guerre, les privations, les pillages, les incendies, y apparaît dans toute son horreur brutale ; pas de phrases, la vérité pure et simple. Telle page de Coignet, racontant les souffrances sans nombre de la retraite de Russie, est parfois plus émouvante qu'un récit artistement tracé du comte de Ségur, parce qu'on sent, en le lisant, qu'elle a été vécue. A côté de ces tristes tableaux qui font frémir, les anecdotes gaies, les réflexions humoristiques abondent et provoquent le rire : lisez, par exemple, la description du grand dîner officiel de Napoléon et de Marie-Louise à l'hôtel de ville. Coignet est tout dérouté par l'étiquette impériale : « Si c'est imposant, dit-il en forme de conclusion, ça n'est pas gai. » Après Waterloo, Coignet fut mis en demi-solde par la Restauration, ce qui le rend naturellement injuste pour le gouvernement des Bourbons. C'est alors qu'il rédigea ses Cahiers; il en fut lui-même l'éditeur et le vendeur; aux habitués du café Milon, où il allait prendre sa demi-tasse, il proposait « sa petite ouvrage. » Eût-il pu prévoir qu'il aurait un jour l'honneur d'être illustré par le peintre distingué des guerres de Vendée. Les dix-huit grandes planches hors texte et les soixante-six dessins de M. Le Blant ajoutent un grand charme et une grande valeur artistique aux curieux récits du brave capitaine. Si Coignet avait pu désigner lui-même son

interprète, il n'en eût probablement pas choisi un autre ; il n'en eût certainement pas choisi un meilleur.

7. — Le magnifique volume que la maison Firmin-Didot a consacré à *Napoléon Ier* est très remarquable. L'auteur, M. Roger Peyre, a recherché, presque toujours avec succès, les passages d'auteurs célèbres contenant les principaux faits de la vie de son héros ; et il a, pour ainsi dire, cousu ensemble ces morceaux détachés. C'est Napoléon lui-même qui parle de sa famille (p. 4), c'est Mme de Rémusat qui raconte l'assassinat du duc d'Enghien (p. 390). On ne doit pas s'attendre, naturellement, à beaucoup de critiques dans un livre pareil. Mais la louange est relativement modérée, et l'attaque aux adversaires courtoise. Il faut en savoir gré à M. Peyre. Ce qui est véritablement au-dessus de tout éloge, c'est l'illustration. Non seulement il a fallu de nombreuses recherches, mais un soin de reproduction presque parfait pour arriver à ce résultat. On peut difficilement donner mieux que le portrait de la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angely (p. 650). Rien ne manque, sauf peut-être les plans. Il y en a, mais pas assez. La caractéristique de Napoléon, c'est la stratégie, et la stratégie ne se comprend pas sans cartes géographiques.

8. — Ce que la librairie Didot a fait pour Napoléon, l'éditeur Henri Gautier l'a exécuté pour *les Bourbons de France*. M. de Césena les a, autant que possible, fait connaître par eux-mêmes, par leurs lettres, leurs paroles et leurs actes. L'illustration, qui comprend en tête une photographie de M. le comte de Paris, et dans le courant du volume des portraits gravés sur bois, a surtout pour mérite de nous donner de nombreux fac-similés. Ce livre vient à propos. L'auteur n'a pas caché ce qui est condamnable (p. 370) ; il a bien fait de glisser sur des faits qui ne pouvaient que rappeler de regrettables divisions. Ces pages sont destinées, non seulement à plaire, mais, nous l'espérons, à faire du bien. « C'est par le travail que l'on règne, et c'est pour cela qu'on règne, » dit Louis XIV (p. 255). Cette maxime n'est-elle pas celle du successeur de Celui que l'auteur appelle si justement (p. 373) « le plus honnête homme de son temps ? »

9. — Les révolutionnaires n'ont pas encore osé toucher à Saint-Cyr : c'est la pépinière de nos officiers, et ils y sont à bonne école. Tout ce qui se rapporte à cette grande institution est digne de notre attention et de notre sympathie : on lira donc avec grand intérêt le beau volume publié par la maison Delagrave, tracé d'une plume fidèle, vive, patriotique, par un ancien saint-cyrien. Le vif attrait de l'exposition est rehaussé par une illustration artistique des plus soignées. Jamais le talent de Jazet ne s'est mieux affirmé que dans ces charmantes compositions, répandues à profusion à toutes les pages et qui constituent une véritable œuvre d'art.

10. — Le volume de M. Louis Rousselet : *Nos grandes Écoles militaires et civiles*, est le premier d'une série qui se poursuivra; il contient les écoles suivantes : Navale, Saint-Cyr, Polytechnique, Centrale, Beaux-Arts, Médecine, Droit, Normale supérieure et Forestière. L'idée qui a inspiré cette étude est très louable, et on peut dire qu'elle a été réalisée presque sans défaut. Tous les pères de famille sauront ce que sont les écoles auxquelles leurs enfants se destinent. La note sur chacune est peut-être un peu trop louangeuse; mais quel écolier sait dire du mal de son école, quand il en est sorti? Et M. Rousselet a eu le bon esprit de demander à des spécialistes l'article sur leur spécialité. Notons, pour l'illustration principalement, quelques petits défauts : à la page 147, le fourreau est maintenant toujours à la selle, et la latte, au moment de l'exercice à feu au saut de la barrière, pend toujours à la dragonne; la pose qui est représentée serait même périlleuse. Pourquoi nous donner les massiers (École de Médecine et de Droit), presque inconnus aux élèves, et non les appariteurs, dont quelques-uns sont légendaires? Ces petites imperfections ne nuisent pas à l'ensemble, généralement très exact.

11. — *Les Hommes de cheval :* sous ce titre, le baron de Vaux nous donne un livre composé avec une rare compétence, rempli de détails techniques, qui sera accueilli avec une égale faveur par les gens du métier, par les amateurs de beaux livres et par la jeunesse désireuse de s'initier à la science de l'équitation. L'auteur nous fait passer en revue tous les types d' « hommes de cheval » de nos jours, depuis le comte d'Aure et Baucher, jusqu'aux *steeple chasers*, en passant par le comte de Montigny, Victor Franconi, Ernest Molier, Mgr le duc d'Aumale, Jules Pellier, le vicomte de Tournon, le général Fleury, le maréchal de Mac-Mahon, le général de Gallifet, le général de Sonis, le duc de Bisaccia, etc., etc. Si nous ajoutons que les meilleurs artistes ont été chargés de l'illustration, dont la plupart sont en couleur et toutes d'une irréprochable exécution, nous aurons donné une idée de ce beau livre, qui fait grand honneur à la maison Rothschild. Pour tout dire d'un mot, c'est une œuvre d'art, vraiment originale, et qui mérite une place hors ligne dans la bibliothèque du *sportman* et du jeune cavalier.

12. — C'est une généreuse idée qu'a eue M. Dick de Lonlay, au milieu des tristesses et des misères du présent, de nous reporter vers les gloires du passé. Prendre la France à ses débuts et nous montrer par quelle série de faits d'armes s'est créée la grandeur de notre patrie est l'œuvre d'un bon patriote, d'un bon Français, et pour cette raison, nous sommes heureux de saluer l'apparition du livre intitulé : *Nos gloires militaires*. En un temps où bien des gens affectent d'ignorer que la France n'a pas commencé à la Révolution, il est bon de rappeler

à nos enfants qu'on savait gagner des batailles avant Bonaparte, et qu'avant Carnot aussi nous savions « organiser la victoire. » L'ouvrage de M. de Lonlay commence à Bouvines et finit à Solférino, en passant par toutes les étapes qui constituent l'histoire glorieuse de la France militaire : Orléans, Marignan, Jouy, Rocroi, Steinkerque, Neerwinde, Fontenoy, Arcole, Marengo, Austerlitz, Iéna, etc., etc. — M. Dick de Lonlay n'a pas fait un récit purement militaire et historique des événements qu'il a entrepris de raconter. Son livre est rempli d'intéressants détails sur l'organisation des armées aux différentes époques, sur l'armement des troupes, sur leur habillement, leur façon de combattre, leur physionomie spéciale. Les anecdotes, puisées aux meilleures sources, abondent, et elles éclatent çà et là avec leur note gaie, souvent sublime, dans un récit toujours mouvementé, parfois passionné et vibrant. Ici, c'est le lieutenant-général de Rivaroles qui voit, à Neervinde, un boulet de canon emporter sa jambe de bois et qui s'écrie : « Au diable les sots, qui ne savent pas que j'en ai d'autres dans mon équipage ! » Un peu plus loin, c'est un grenadier, au siège de York-Town, qui reçoit de son lieutenant l'ordre de placer un gabion en un point dangereux dans la tranchée, et qui répond en faisant mine de rechigner : « J'irai, mais je serai tué. » L'officier insiste; le grenadier part, pose son gabion, et reçoit un boulet qui lui emporte le bras gauche. Alors se retournant simplement vers son officier : « Hein ! qu'est-ce que je vous avais dit? » L'auteur de *Nos gloires militaires* a ajouté aux attraits d'une œuvre à la fois savante, intéressante et patriotique, celui qui s'attache aux publications illustrées. Sous ce rapport, M. de Lonlay avait l'avantage de n'avoir besoin de recourir à personne, étant lui-même, comme chacun sait, un artiste de mérite et un dessinateur apprécié. Nous n'avons pu compter le nombre considérable de croquis de toutes sortes qui ornent *Nos gloires militaires;* mais, sans parler des planches hors texte, noires ou en couleurs, qui possèdent un mérite artistique très réel, on rencontre de jolis dessins à peu près à toutes les pages. Ce livre sort des presses d'Alfred Mame : c'est tout dire, et il est inutile d'insister sur le mérite typographique de la publication. Voilà une œuvre que nous voudrions voir dans toutes les mains et dans toutes les bibliothèques : c'est, dans la plus large acception du mot, un bon livre et un beau livre.

13. — Comme le précédent ouvrage, voici un livre consacré aux gloires de notre armée, à une de ses gloires les plus chères, les plus populaires : les zouaves. Les zouaves constituent dans l'armée française une de ces familles au sein desquelles l'exemple d'un passé glorieux entretient une émulation toujours jeune et toujours vigoureuse. Leur histoire montre ce que peut enfanter l'esprit de corps, ce que donnent les hommes de notre pays, en force, en courage, en intelligence, en dévouement

quand on sait faire agir, au profit de l'honneur et de la sécurité de la patrie, leurs qualités, leurs impressions, même leurs défauts. Nul sujet n'était mieux à même de tenter un écrivain patriotique, et nous sommes heureux de dire que M. Paul Laurencin a raconté l'histoire de nos vaillants soldats avec une verve, un entrain, une humour qui recommandent son œuvre à la fois aux militaires et aux lettrés, à tous ceux qui aiment les beaux traits et les grandes choses, les mâles récits et les généreux dévouements. L'histoire de *Nos zouaves* commence à la conquête d'Alger pour finir à la campagne de Tunisie, et, dans cette période de quarante années, pas une faiblesse, pas une défaillance dans ce corps d'élite. Même dans l'année fatale, alors que de tous côtés la défaite nous écrase, les zouaves trouvent le moyen encore de tenir haut leur glorieux drapeau : comme l'homme juste et vaillant d'Horace, ils demeurent la tête dressée alors que, de tous côtés, s'écroule l'édifice; on sent en eux les fils de ces Gaulois intrépides qui se déclaraient prêts à recevoir le ciel sur la pointe de leurs glaives, s'il venait un jour écraser la terre. A chaque page de ce livre brillent les noms populaires d'officiers dont tout Français aime à s'enorgueillir : Duvivier, Le Flô, Bourbaki, Lourmel, Canrobert, Lamoricière et tant d'autres, personnifications généreuses et brillantes de notre caractère national. Puis, à côté de la grande histoire, viennent les détails intimes, non moins intéressants à lire, non moins curieux à connaître : le zouave en campagne, le zouave au bivouac, le zouave en *robe de chambre*, s'il était permis d'accoler au nom de nos braves troupiers celui du vêtement cher à M. Prudhomme. D'élégantes illustrations, dues aux maîtres les plus connus de l'école contemporaine, rehaussent encore l'attrait qui s'attache au livre de M. Laurencin, en présentant vivants à nos yeux, dans les phases les plus héroïques de leur histoire — qui est la nôtre — les zouaves de Constantine et de Sébastopol, ceux de Solférino, de Magenta et de Loigny. En somme, bon et bel ouvrage, digne des publications illustrées et artistiques auxquelles nous a habitués la maison J. Rothschild.

14. — Voici quelque chose de très original dans la forme, quoique de donnée très simple. C'est de la prose, de la bonne prose très personnelle, et en même temps c'est tout un poème. *Ville et Village* comprend deux parties offrant un contraste complet. Dans la première, M. Louis Énault, qui écrit d'après B. Auerbach, esquisse avec un charme pénétrant une suite de tableaux de la vie champêtre et des mœurs rustiques. Le petit drame intime débute par une idylle pleine de fraîcheur : le peintre Reinhard, originaire du pays, artiste de grand talent, esprit indépendant et raffiné, arrive, en compagnie d'un ami, au village de Weissenbach avec l'intention arrêtée de humer quelque temps l'air salubre des montagnes. Les deux jeunes gens s'installent donc à

l'auberge du *Tilleul*, dont le propriétaire a une fille, Laure, Laurette, que le peintre ne tarde point trop longtemps à aimer : elle était autrefois son amie d'enfance. Or, un mariage se conclut juste au moment où l'artiste est nommé conservateur du Musée de la principauté. Ici commence la deuxième partie. Les premiers temps, tout va bien : on est en pleine lune de miel; mais, insensiblement, l'époux s'aperçoit que l'épouse, fleur sauvage transportée en serre chaude, n'est point à sa place et ne sait guère la remplir à la ville où elle doit vivre. Quoique remplie de qualités très appréciables dans un intérieur, elle ne commet guère que des maladresses dans le monde, avec les amis intimes de son mari et jusque dans la rue, où elle ne sait point se surveiller d'une façon suffisante. Reinhard, peu à peu, se décourage de son rôle de mentor incompris, et adieu le bonheur! Elle s'en retourne au village, chez sa mère, et lui, quittant la petite capitale allemande, s'enfuit vers l'Italie : il erre souvent dans la campagne de Rome, où bientôt on ne l'appelle plus que « il Tedesco furioso. » On pressent qu'il est devenu buveur, un Coupeau de l'art, peut-être. Que voulez-vous? Il en devait être ainsi : depuis quand l'aigle s'unit-il à la colombe? De l'ensemble du livre, il se dégage un parfum d'incontestable honnêteté, et parfois même de religion; pourquoi faut-il que le curé de Weissenbach soit représenté comme une sorte d'égoïste épicurien et même quelque peu méchant? C'est une ombre malheureuse dans les clartés douces de cet ouvrage, l'un des mieux illustrés, en ce genre littéraire, que nous ayons vus cette année.

15. — Il n'y a pas un Parisien « sérieux » qui n'ait vu le petit télégraphiste, pas un qui n'ait pris le cocher qui ne sait où aller, pas un qui n'ait usé de l'aboyeur, etc. Le livre de M. Albert Millaud : *Physiologies parisiennes*, est de l'histoire, de l'histoire amusante, mais déjà ancienne (p. 90). Ce n'est plus « lui » qui causera avec le correspondant d'un journal étranger. Il n'a plus le grand cordon en bandoulière. Quant au pompier (p. 65), l'incendie de l'Opéra Comique exige une retouche au portrait. Bien joli livre, très amusant, où presque toujours la plume et le crayon sont d'accord pour nous faire rire. C'est du parisien pur sang.

16. — Le *Roman d'un jeune homme pauvre*, par M. Octave Feuillet, est si connu qu'il est inutile d'en refaire l'analyse. Le portrait placé en tête rend parfaitement la tête fine de l'académicien. Nous n'aimons guère la gravure sur bois. Celles de ce volume sont cependant des plus réussies que nous connaissions : citons celles des pages 61 et 93, et surtout les en-têtes de chapitres, qui sont généralement meilleurs (p. 47, 69, etc.) Le portrait de Mlle Laroque : « quelques chimères; belle âme » (p. 52), est beaucoup plus vrai sur la couverture qu'à la page 185; il y a évidemment exagération. Ce sont là de petits dé-

fauts. Mais les lectrices de M. Octave Feuillet les excuseront, surtout après avoir admiré le portrait du maître.

17. — Voici un bon et beau livre que nous voudrions voir donner en cadeau à toutes les femmes chrétiennes. Vous savez, lecteur, ce que fut *Sainte Marguerite de Cortone*. Cette nouvelle et admirable Madeleine vécut de 1247 à 1297. Après neuf années de dérèglement, elle embrasse la vie religieuse, sous le coup d'un terrible avertissement du Ciel. Et, sous l'habit de tertiaire de Saint-François, elle étonne le monde par sa ferveur, son humilité, sa sainteté. Cette sainteté, qui est sa grandeur, elle la puise « dans son énergique correspondance aux grâces dont elle est prévenue » (p. 206). Elle est le précurseur de sainte Catherine de Sienne (p. 7), une de ces étoiles de l'ordre contemplatif, si bien compris, si bien décrit (p. 170 et s.). L'auteur a si bien pénétré sa sainte qu'il a fait un livre remarquable. Il s'en dégage une leçon, salutaire et fortifiante, particulièrement utile à l'heure actuelle. L'illustration a été aussi bien comprise que celle du *Saint François d'Assise* dont nous parlions naguère. Outre les héliogravures de Dujardin qui représentent le tombeau de la sainte, il y a les en-têtes de chapitres qui sont d'un système colorié très heureux. Le même, croyons-nous, a été employé pour les images de l'*Histoire sainte* éditées naguère par notre confrère M. Bertrand Lysen. Nous aimons moins certaines gravures sur bois. Mais, nous le répétons, l'ensemble est remarquable; et si celles-ci ne sont pas à la hauteur des autres, du moins ne font-elles pas tache.

18. — M. Georges Gassies des Brulies a arrangé en vers modernes *la Farce de maître Pathelin*. Elle a paru telle dans le *Musée des Familles*. L'arrangement est facile et heureux. Il fera beaucoup lire ce produit de l'esprit gaulois au xv° siècle. Une courte notice en rappelle l'histoire. Mais ce qui fait l'attrait du présent volume, M. Gassies des Brulies le dit lui-même, c'est « le charmant crayon de M. Boutet de Monvel. » Il est impossible d'être plus fin et plus amusant. Beau livre à mettre sur toutes les tables.

19. — Depuis plus d'un quart de siècle les fondateurs du *Tour du Monde* ont entrepris de réunir dans une collection suivie les documents les plus capables de nous faire connaître la terre sous toutes les latitudes. Le souci rigoureux de l'exactitude, le soin de la forme, la préoccupation d'appuyer le récit des voyageurs sur des dessins authentiques, exécutés par les artistes les plus habiles et les plus sincères tout à la fois, reproduits par la gravure avec une perfection irréprochable, ont, depuis longtemps, solidement établi la renommée de cette belle publication. Le sujet est si vaste qu'il semble inépuisable. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les deux volumes de 1887, formant les tomes LIII et LIV de la collection.

On y trouve les voyages de M. Prjevalski de Zaïssansk au Thibet et aux sources du fleuve Jaune ; de M. Boulangier à Merv ; de MM. Cagnat et Saladin en Tunisie ; de M. Désiré Charnay au Yucatan ; de M. Aylic Marin aux îles Fidji ; de M. Victor Giraud aux lacs de l'Afrique équatoriale ; de M. E. Ordinaire au pays des Campas, dans l'Amérique du Sud ; de Mme Dieulafoy dans la Susiane ; de M. Charles Rabot en Laponie ; de M. Émile Daireaux dans la République Argentine ; de M. Savorgnan de Brazza dans l'Ouest africain. A côté de ces nouveautés, le *Tour du Monde* recueille d'intéressantes données sur des contrées plus rapprochées de nous et sur lesquelles il semble qu'il n'y ait plus rien à apprendre : le voyage de M. Charles Grad en Alsace est fait pour réveiller dans tout cœur français le plus pieux des souvenirs; celui de M. H. Krafft aux châteaux du roi de Bavière rappelle le drame le plus tragique et en même temps le plus mystérieux qu'ait eu à enregistrer l'histoire contemporaine.

20. — Les deux nouveaux volumes du *Journal de la jeunesse,* que nous avons sous les yeux, sont les vingt-neuvième et trentième de la collection. Il y a quinze ans, par conséquent, que ce recueil existe, et nous n'avons cessé de le signaler à nos lecteurs, depuis son apparition, comme offrant des lectures variées, d'un esprit généralement irréprochable, accompagnées d'illustrations nombreuses et fort soignées. Ces deux volumes renferment la suite des belles études de M. Maxime Du Camp sur *la Vertu en France* ; une série d'articles de M. Louis Rousselot consacrés à nos grandes écoles militaires et civiles ; plusieurs charmantes nouvelles : *Second Violon,* par J. Girardin ; *Capitaine,* par Mme P. de Nanteuil ; *Danielle,* par Mme J. Colomb ; *Un patriote au XIVe siècle,* par Mme de Witt, dont on retrouvera plus loin l'analyse dans le compte rendu de la collection à 4 fr. de la maison Hachette ; des articles de géographie et voyage : *La France au Soudan,* par M. Louis Rousselot ; *A travers la France,* par M. Anthyme Saint-Paul ; *les Iles Wallis,* par M. H. Jacottet ; *le Brésil,* par M. E. Leroux ; — de science : *le Cuivre,* par M. Maurice Daubin ; *la Mâchoire du loup,* par M. E. Duhoussel ; *l'Éclairage au gaz,* par M. Maurice Daubin ; *la Photographie de l'invisible,* par M. Albert Levy ; *la Sirène et les signaux de brume,* par M. Maurice Daubin ; *les Animaux phosphorescents,* par le même ; *les Peaux et les Cuirs,* par Mme G. Demoulins ; — d'art : *les Tapisseries de Bayeux, les Faïences anciennes, les premières Tapisseries en Occident, les Catacombes de Rome,* par Mme Cazin ; *les Diamants de la Couronne,* par M. Germain Baspt ; — d'histoire : *le Désastre de Poitiers,* par M. Frédéric Dillaye ; *l'Assassinat du duc de Guise,* par le même ; *Bertrand du Guesclin,* par le même. — Signalons encore : *Histoire de deux arbres,* par M. Aimé Giron ; *les Nouveaux Paquebots de la Compagnie transatlantique,* par M. Gaillard. Il y a là un ensemble de notions

instructives et variées auxquelles l'illustration vient ajouter un charme tout particulier.

21. — Ainsi que l'indique le titre du *Paris* de M. Bournon, ce livre est divisé en quatre parties : *Histoire, Monuments, Administration, Environs,*— la dernière toutefois ne constituant guère qu'un appendice très bref, nullement en rapport avec les développements des autres parties. La première partie, c'est l'histoire locale de Paris, dont l'auteur relève les principaux traits dans une série de paragraphes sobres, nets et précis. La seconde partie, c'est l'histoire et la descripion des monuments, des rues, des maisons de Paris ; la troisième enfin expose les origines, les développements, l'organisation de l'administration municipale, et nous montre les divers organes de la vie parisienne d'aujourd'hui. Tout cela avec de nombreux plans et gravures à l'appui. Comme esprit, on voit que l'auteur a voulu rester neutre pour ne froisser personne, et, sauf quelques mots très rares échappés à sa plume, on peut dire qu'il y a à peu près réussi. Nous trouvons pourtant qu'il glorifie beaucoup trop Étienne Marcel, et nous l'eussions volontiers dispensé d'émettre le vœu de voir le Panthéon garder dans l'avenir « sa destination laïque. » Mais, dans son ensemble, le livre se borne à raconter et à décrire, et l'esprit de parti ne s'y fait pas ou ne s'y fait que très peu voir. Une chicane encore : comment un élève de l'École des chartes peut-il appeler *ogivale* l'architecture gothique, en dépit des savantes et décisives démonstrations de Quicherat? Mais ce n'est là qu'une vétille, et nous aimons mieux signaler la sobriété et la clarté avec laquelle a été écrit, le goût avec lequel a été illustré cet élégant et instructif livre d'étrennes.

22. — Pour composer son nouveau livre : *La Vertu en France,* M. Maxime du Camp n'a pas eu à procéder à ces longues et minutieuses enquêtes d'où sont sortis ces grands ouvrages sur Paris qui ont consacré sa réputation et ont ouvert à l'auteur les portes de l'Académie française : tout simplement il a fouillé les archives de l'illustre compagnie, et il n'a pas eu de peine à y trouver de quoi faire une nouvelle *Morale en Action*, non pas plus édifiante, mais plus actuelle, et pour cette raison plus intéressante pour nous que l'ancienne, et susceptible comme elle d'inspirer de nobles pensées, de susciter de nobles actions. Ce recueil de récits d'« actes de vertus » offre une très grande variété, parce que les héros qu'il nous fait connaître appartiennent aux classes sociales les plus diverses et que les actes diffèrent comme ceux-là mêmes qui les ont accomplis. Il y a le soldat à côté du prêtre, le comédien auprès de la sœur de charité, la cousine non loin de la fiancée, et la servante, le brocanteur, le nègre, l'institutrice, le collégien, d'autres encore qui défilent sous nos yeux émus, avec des figures différentes, mais portant tous inscrits au front les mêmes mots:

Dévouement et Charité. Certes, ce livre vient bien à propos pour faire entendre le *Sursum corda* à ceux qui pourraient être tentés de désespérer de notre temps et de notre pays, sur lesquels, à certaines heures, passe un fleuve de fange qui semble vouloir tout emporter. Comme il n'est pas seulement moral par le fond, mais encore très remarquable par la forme, nous ne doutons pas qu'il n'obtienne un grand succès et par conséquent ne produise beaucoup de bien : il lui suffira pour cela, suivant le noble vœu de l'auteur, de « faire comprendre aux jeunes gens, que, dans la vie, ce qu'il y a de meilleur est encore le sacrifice et le dévouement, sans quoi l'on n'a ni véritable grandeur, ni satisfaction de soi-même. »

23. — L'*Histoire d'un paquebot* nous est racontée par deux amis, l'un marin, l'autre romancier, réunis à bord de l'*Anadyr*, que le premier commandait. « Tous deux aimaient la mer, disent-ils dans la préface, et tous deux, au cours des longues causeries qu'ils échangeaient sous les étoiles et dans la brise, déploraient que la « grande bleue » n'eût pas, en France, un plus grand nombre de fidèles. » Ils résolurent donc de prendre la plume pour initier la jeunesse, les gens du monde aux choses de la mer, en mettant à leur portée, sous une forme vive, anecdotique, humoristique, les mille détails de la vie à bord, les charmes de la navigation, les incidents de la route; en plaçant sous leurs yeux toutes les contrées qu'on rencontre de Marseille à Sanghaï. Si nous ajoutons que cent dessins d'après nature, fort bien exécutés, sont semés à travers ces pages, nous en aurons dit assez pour encourager de nombreux lecteurs à le parcourir, en leur promettant à la fois plaisir et profit.

24. — C'est un bon et beau volume d'étrennes que l'*Afrique pittoresque* de M. Victor Tissot. Toutes les régions du continent noir, littoral et intérieur, y sont passées en revue et décrites par des extraits bien choisis des récits de divers voyageurs. Le procédé, déjà employé avec succès dans plusieurs ouvrages, présente un grand avantage : il évite la monotonie fatigante qui est le grand écueil des œuvres de vulgarisation. M. Tissot ne s'est nullement astreint à l'actualité; ses préférences se sont portées sur les pages les plus colorées, les mieux écrites, quelle que fût leur date : c'est ainsi que, pour l'île Maurice, il n'a pas craint de remonter jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre. L'un des meilleurs chapitres est certainement la peinture du Sahara par Fromentin. Le seul inconvénient de cet oubli des dates, c'est que parfois certaines idées surannées détonnent un peu aujourd'hui; tel est, dans un article sur l'Algérie, le regret exprimé par l'auteur que la France, au lieu de s'emparer de la Régence, ne se soit pas avisée de prendre la Tunisie, plus riche et plus facile à coloniser. Nous nous permettrons aussi de donner un conseil à l'éditeur pour une prochaine

édition : ce serait d'indiquer, dans des notes très succinctes, en tête de chaque article, la position géographique exacte des pays décrits ; faute de cette indication, bien des lecteurs seront embarrassés pour trouver sur une carte l'oasis de Ghédareff ou les villes de Kano et de Kouka. Les études de mœurs sont irréprochables ; il en est de fort intéressantes, même d'humoristiques ; dans aucune on ne trouvera un détail choquant ; au point de vue religieux, l'ouvrage est également irréprochable. Les gravures sont fort belles et bien appropriées au texte. On ne peut que féliciter M. Tissot et son intelligent éditeur du soin avec lequel ils ont composé ce volume d'étrennes, à la fois instructif et attrayant.

25. — Les productions d'un même écrivain ont fréquemment cela de commun avec les jours qu'elles se suivent sans se ressembler. Le *Polybiblión* a fait l'éloge (t. XLIX, p. 40) des *Deux Gaspards*, de M. C.-E. Matthis, fantaisie très gaie, très humoristique et qui a dû plaire. *Pique-Toto, la Paix et la Guerre,* que cet auteur publie aujourd'hui, ne vaut pas, il s'en faut, le précédent. C'est une plaisanterie semi philosophique où la personnalité réelle des acteurs est déguisée sous des noms assez transparents : l'Allemagne avec son souverain et son entourage — l'entourage militaire principalement — en font les frais. Nous ne pensons pas que ce genre, un peu lourd, malgré certaines allures patriotiques, amuse et instruise la jeunesse. Quant aux inconvénients que peut présenter cette lecture, nous les découvrons notamment aux pages 37 et 38, où il est parlé de Dieu d'une façon légèrement sarcastique et où il est question de « sophismes aristocratiques et tyranniques propageant l'erreur au lieu de la vérité. »

26. — L'*Expérience du grand papa,* au contraire, est un livre intéressant et instructif. Le comte de la Morlière et le jeune Henri Lacour, l'un riche, l'autre pauvre, se lient d'amitié, malgré la différence d'âge et de position, en raison des mutuels et grands services qu'ils trouvent l'occasion fortuite de se rendre. C'est pour le comte l'occasion d'initier le jeune homme, dont il fait son secrétaire, à tous les secrets des sciences naturelles. Le protégé, par la suite, devient un professeur éminent, qui finit par épouser la nièce de son bienfaiteur, laquelle, du reste, lui doit la vie. Ce petit roman inoffensif n'a été imaginé par M. Élie Berthet que pour servir de cadre aux charmantes leçons de botanique, d'ornithologie et d'entomologie qu'il s'est proposé de donner à l'enfance. Jolies et très nombreuses illustrations.

27. — Pierre Delsart, orphelin à dix ans, a quitté son pays natal pour venir à Paris, en surmontant de sérieuses difficultés, réclamer la protection d'un oncle dont la famille l'accueille assez froidement. Mais ayant eu le bonheur de sauver la vie à son cousin Henri, qu'il chérit comme un frère, sa tante, revenant à des sentiments meilleurs à son

égard, le considère dès lors comme son propre enfant. *La Tâche du petit Pierre* est un récit touchant, écrit dans un style aussi simple qu'agréable, et auquel la pensée religieuse, quoique un peu vague, donne un charme de plus. Parmi ceux et celles qui, cette année, ont essayé de parler au jeune âge, il en est peu qui aient aussi complètement réussi que Mme Charles Bigot.

28. — *Les Robinsons de la montagne*, de MM. Gros et Reymond, n'obligent pas le lecteur à les suivre aux antipodes. Ils le mènent simplement dans les Alpes dauphinoises. En ces régions inhabitées, on vit de chasse, de pêche, du travail de ses mains. Mais on n'évite pas longtemps le contact des humains. Les circonstances s'enchaînent si bien, grâce à de braves cœurs et à une tante richissime, retour d'Amérique (il y en a encore), que nos Robinsons volontaires abandonnent leur grotte et le reste, et se marient l'un et l'autre dans des conditions exceptionnelles. On trouve dans chaque chapitre des enseignements sur l'histoire naturelle, la physique, voire la cuisine, etc. Le livre se termine par des extraits de Michelet, de Troussenel, de Brillat-Savarin, d'autres encore. On aurait pu se passer de nous donner là du Michelet littéral ; car celui-ci dit bien légèrement, à propos des mœurs des abeilles, que le divorce vaut mieux que la guerre civile. La guerre civile pourrait bien quelquefois naître du divorce universellement adopté et appliqué. Que vous en semble ? Dans ce joli volume, les auteurs ne pensent guère à Dieu ; mais, du moins, ils ne l'insultent pas ; par ce temps de laïcisation, c'est encore quelque chose.

29. — Mme la vicomtesse de Forsanz a pensé que les contes de Perrault, de Mmes d'Aulnoy et de Beaumont, étaient assez connus, et qu'il était temps d'en écrire de nouveaux spécialement pour les enfants. De cette pensée est sortie la *Corbeille des Fées*, recueil de six contes qui feront la joie des enfants auxquels on les donnera cette année pour étrennes. *La Mule blanche, Petite-Reine, l'Huître qui chante,* les *Aventures de Blanchette*, le *Prince Vert-de-Mer* et *Majestueux et Gentille,* tels sont les titres de ces contes gracieux et charmants, enfermés sous une fort jolie couverture, et illustrés de gravures où le dessinateur a fait revivre avec bonheur les principales scènes du livre. M. de la Villemarqué se porte garant de la finesse, de la nouveauté, du bon goût de ces contes : en ces matières, on peut avoir pleine confiance dans le jugement d'un arrière petit-neveu de la fée Viviane et de l'enchanteur Merlin.

30. — Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans l'édition de l'*Histoire de Don Quichotte* que publie la maison Garnier, ce sont les huit gravures en couleur tirées hors texte sur très fort papier, presque du carton. Il ne nous semble guère possible de mieux faire ; ce n'est pas de la pacotille : c'est de l'art. Nous sommes ici en présence

d'un abrégé très succinct à l'usage de la jeunesse, et nous le trouvons réussi. Joli livre qui rendra heureux les jeunes garçons qui le recevront au premier janvier.

31. — Dans *Petites bonnes gens*, Mme de Monceau nous offre sept nouvelles destinées à la jeunesse : *Noïla; Deux jeunes savants; Conscience et remords; En Alsace; Jamais; la Leçon du lendemain; le Secret d'Yvonne.* Ce sont des récits d'une jeune mère à ses enfants, où la leçon est cachée sous une forme humoristique, leçon de choses, leçon de morale; imprimés avec luxe, ornés de charmantes gravures d'Adrien Marie, ils feront le bonheur de ceux qui ont l'intelligence ouverte et commencent à se servir de leurs yeux.

32. — La maison Plon a su se faire une spécialité en publiant de charmants albums dont l'intérêt est rehaussé par le cachet artistique de l'illustration : *la Civilité puérile et honnête,* expliquée par l'oncle Eugène et illustrée par M. Boutet de Monvel, en est un délicieux spécimen. Ces aquarelles d'enfants sont exécutées à ravir et offrent le plus piquant commentaire aux leçons de politesse, de convenance et de bonne tenue que contient le texte. Véritablement ce livre fait pour des enfants, plus d'une grande personne trouvera du plaisir à le feuilleter. — Nous en dirons autant de *Compères et Compagnons* par Mars et de *la Chasse à tir* par Crafty. Les « petits amis » que Mars nous rappelle sont les animaux qui font le bonheur des enfants; les scènes qu'il représente sont les mille tours que les enfants jouent à ces « petits amis, » auxquels ils demandent plus qu'ils ne donnent : c'est une forme originale et charmante de passer la ménagerie en revue. — Crafty est tout à fait désopilant avec ses scènes de chasse : la plume et le pinceau font assaut de verve, et nous assistons à toutes les aventures qui peuvent faire battre le cœur du jeune chasseur.

33. — L'*Éducation de Petit Pierrot* est moins un récit proprement dit qu'un album de douze gravures, accompagnées chacune d'un commentaire, où l'on nous fait assister tour à tour à la naissance, à la toilette, au déjeuner, aux farces, aux vols de Petit Pierrot, où nous le suivons ensuite à l'école : on le voit successivement hargneux, gourmand, criminel, puni, repentant, enfin triomphant. Que de jolies leçons pour les tout jeunes enfants dans ces petits commentaires pleins de bon sens, et surtout que d'esprit, que de finesse, que de verve, que de grâce dans les douze gravures où revivent douze incidents de la vie du Petit Pierrot! Aussi quel enfant fera difficulté d'accepter des leçons si gentiment données, et dont il tirera profit sans se douter peut-être qu'il les a reçues! Nous souhaitons bonne chance à ce charmant petit livre.

34. — Ce sont deux chevaux fort différents de caractère et d'habitudes que ceux répondant aux noms caractéristiques de *Guillery* et de *Pelé*

le Sale. Le premier, dans son jeune âge, est quelque peu fougueux, mais avec le temps il se corrige, et sa fin est honorable : il succombe au champ d'honneur, alors que son maître, un brave général, un maréchal, devrait-on dire, qu'on reconnaît facilement, lutte contre les envahisseurs de son pays. — Pelé le Sale, lui, est tellement rempli de défauts, dont le principal est une incurable malpropreté, qu'au régiment où il est incorporé, il se voit réduit aux besognes les plus viles. Méchant, il est de plus gourmand ou plutôt glouton; les aliments les plus répugnants ne le rebutent pas; aussi meurt-il misérablement sur le fumier où il se complaît. — De race moins noble que Guillery et Pelé le Sale, M. et Mme Cadichon ne sont que des ânes. Cadichon, en sa qualité d'âne savant (il a fait partie d'une troupe de saltimbanques où il a brillé), est le résumé de tous les vices qu'il possède largement, depuis l'orgueil jusqu'à la paresse, en passant par la gourmandise. Sa fin est digne de sa vie : il se pend, mais bien involontairement; car il tient à sa précieuse personne. — Tout autre est Cadichonne : restée « veuve » avec quatre bourriquets et bourriques, son existence s'écoule doucement chez son maître, un brave paysan, car elle ne boude pas sur le travail. Elle élève le moins mal qu'elle peut sa progéniture : ses deux ânesses sont casées convenablement; quant à ses deux ânons, l'un, en dépit de ses incessantes distractions, se fait apprécier d'un original qui le garde, tandis que l'autre, aussi vicieux que son père, tourne mal, et, durement traité par son dernier maître, charbonnier de son état, meurt à la peine. Chacun de ces petits contes comporte une morale facile à expliquer aux bébés. Il nous semble que c'est la première fois qu'un éditeur français nous donne des albums d'animaux coloriés, œuvres d'un compatriote. Jusqu'à présent nous étions, sous ce rapport, tributaires de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Hollande. Donc, un bon point à l'éditeur et à l'auteur, M. Gaulard. L'un et l'autre ont fait bien cette année; l'an prochain, nous n'en doutons pas, ils feront mieux encore.

35. — M. Vallery-Radot présente à ses lecteurs mignons une bonne vieille couturière, qui n'est jamais sortie de Paris. Aller à la campagne, aux portes des fortifications, serait pour elle un événement comparable, pour tout autre, à une expédition autour de notre planète. Et cependant, après bien des hésitations, un beau jour, vivement sollicitée par une aimable fille, qu'elle aime beaucoup, elle se décide à accomplir le voyage. De quelles transes n'est-elle pas saisie lorsque, installée dans le train, elle se trouve entraînée sous un tunnel! Dans sa terreur muette, elle pense qu'il faut être absolument fou pour exposer ainsi sa vie. Elle arrive toutefois saine et sauve à la station de Garches. Là, tout l'étonne, la végétation, les fruits et les fleurs. Sa naïveté n'a plus de bornes. Les tout petits feront des gorges chaudes du *Voyage de*

Mademoiselle Rosalie, qui renferme presque autant de dessins coloriés que de texte.

36 et 37.— Les petits volumes de la *Bibliothèque enfantine* de Quantin, avec leur jolie couverture encadrée, couleur havane, gravures coloriées, avec des personnages aux allures un peu raides, rappellent les jolis petits volumes, albums ou calendriers, que, chaque année, pour la Noël, nous envoie la vieille Angleterre. C'est dire qu'elle est fort jolie, cette *Bibliothèque enfantine*. Les deux volumes qu'elle nous donne cette année sont intitulés : *Mignonnettes* et *Mémoires de Cigarette*. Les *Mignonnettes* sont un recueil de six jolis contes pour enfants qui ont pour titres : *Le Vilain Loulou, Louison la Boiteuse, les Finesses de Colas, le Loup-loup a peur, Jean le Sot, le Conte de la Belle Poupée*. Ils sont fort gentiment racontés et chacun d'eux a sa morale à l'usage des enfants. — *Cigarette* c'est une bonne petite chienne, qui, sur le tard, écrit ses *Mémoires*, et elle a bien raison, car ils sont charmants, et Cigarette a beaucoup de bon sens et de sagesse. Aussi tous les petits événements dont elle a été le témoin sont-ils racontés de façon à profiter aux enfants qui en liront le récit. Commencés au jour de son arrivée au château, les *Mémoires de Cigarette* se terminent à son mariage, qui laisse entrevoir de charmantes perspectives d'avenir; tant mieux, car Cigarette mérite bien d'être heureuse.

II. — 1. Par les attitudes amusantes d'un personnage secondaire qui a son importance, qu'est-ce que l'auteur a voulu prouver dans *le Petit Lord*. Tout simplement que les plus farouches démocrates, ceux de naissance et de tradition, peuvent trouver que les nobles ont du bon, et qu'à l'occasion..., ils seraient fort heureux d'être nobles, eux aussi (Voir p. 289). Comme c'est bien là l'humaine nature! — Le troisième fils d'un lord d'Angleterre se marie en Amérique, contre le gré de son père, et meurt bientôt, à demi banni, laissant sa jeune veuve avec un enfant. Le vieux comte de Dorincourt, qui a perdu ses deux aînés, songe alors à appeler auprès de lui son seul héritier, l'espoir de son nom. Celui-ci, avec sa mère, une femme aussi belle qu'aimable, vient en Angleterre avec son cher bébé, âgé de huit ans, lequel se transforme, du jour au lendemain, tant son éducation a été soignée, en un petit lord des plus accomplis. Là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, l'enfant s'est lié d'amitié avec un vieux commerçant fort bien en ses affaires, qui déclame contre les « comtes, les marquis et les ducs, » et un jeune garçon de la classe la plus pauvre du peuple. Ce sont ces deux amis de genre différent, le premier allant jusqu'à oublier ses prétentions contre les « aristocrates », qui déjouent les criminels projets d'une intrigante de bas étage, laquelle a tenté de substituer son propre fils au véritable descendant des Dorincourt. Mme Eudoxie Dupuis, qui sait parler à la prime jeunesse, ou l'auteur anglais qui

lui a servi de modèle, peut-être tous les deux, semblent craindre de faire montre d'une façon apparente de sentiments chrétiens; mais la morale de l'un et de l'autre est au fond la nôtre, bien que le nom de Dieu n'apparaisse que rarement en ce livre et en quelque sorte pour la forme.

2. — Œuvre vivante, terrible, très patriotique, écrite avec une constante préoccupation de la couleur locale et de la physionomie de l'époque, mais déparée, hélas! par quelques taches : voilà ce que nous pouvons dire des *Héritiers de Jeanne d'Arc*. L'auteur raconte les péripéties dramatiques de la levée en masse des paysans de Normandie, unis à plusieurs seigneurs de cette province, contre les Anglais, après la mort de la « sainte de Dom Rémy » (*sic*). Un roman des plus mouvementés est brodé sur ce thème historique. Les héritiers de la Pucelle, c'est-à-dire ceux qui cherchent à la venger, sont quelques braves gars du Boccage normand qui, ayant à leur tête le « fèvre » Cantepie et entraînant leurs compatriotes, font résolument face à l'étranger et succombent vaincus par la trahison plus encore que par la force des armes de leurs ennemis. M. Frédéric Dillaye parle de la religion en termes sympathiques. Nous signalerons sous ce rapport les pages 248-250, qui montrent éloquemment combien la foi peut décupler le courage des masses à l'heure des sacrifices et des dévouements. Malheureusement, la noblesse française du temps, en général, celle qui entoure Charles VII surtout, est présentée sous d'assez laides couleurs. Procès de tendance : on sent que M. Fr. Dillaye voudrait monopoliser le patriotisme au profit de ses héros obscurs. Seule, l'aristocratie normande est bien traitée : circonstance à peine atténuante. Pages 220-221, l'auteur esquisse le portrait moral de Charles VII : « C'était, dit-il, un flottant, incapable d'énergie, un maniaque.... » « un mou, se refusant à porter la moindre attention à ses propres affaires.... » « Tout le monde le pressait de commander, il ne savait qu'obéir.... » etc. Que M. Fr. Dillaye nous sache gré de le lui dire : ce portrait n'est guère qu'une caricature. Charles a eu, sans doute, ses jours d'affaissement, mais quel réveil a eu le roi de Bourges! Notons pour finir que les illustrations de cet ouvrage sont particulièrement soignées.

III. — 1. Un travail de vulgarisation sur l'armée, conçu et mené à bout avec l'intention de glorifier la Révolution, est une œuvre de parti peu soucieuse de la vérité vraie. Ce n'est pas que *le Soldat* soit entièrement mauvais; non. M. Leser aime la patrie et il s'exprime en bons termes à ce sujet; mais il ne suffit pas de l'aimer, soi; il faut encore et surtout, quand on tient une plume, exciter tous les Français à savoir faire bon marché de la vie lorsqu'il s'agit de la défense du drapeau, cet emblème sacré. Or, est-ce donc ce but élevé que l'auteur croit atteindre quand il a le malheur de dire (p. 160) que « le soldat français spirituel

et sceptique (?) doutant de « l'au-delà » a une répugnance instinctive pour la mort. » Et l'auteur, expliquant plus nettement encore sa pensée, ose dire (même page) toujours parlant de notre cher petit troupier : « Il veut bien espérer avec Victor Hugo que

L'âme soulève alors son couvercle de pierre
Et s'envole...

mais il n'en est pas très sûr. » — Oh ! Monsieur Leser, notre main tremble en vous citant ; car si ce que vous dites était vrai (et nous sommes persuadé du contraire), nous ne serions pas loin, quoi que vous en disiez, de la fin de notre histoire nationale. *Le Soldat* renferme un résumé de la vie militaire à travers les âges ; l'époque contemporaine et les temps présents font l'objet de détails assez complets. Pour conclure, nous dirons que malgré les qualités de l'œuvre et l'impartialité louable dont l'auteur s'efforce de faire preuve en différents cas, tout est à recommencer. Seules, les gravures qui ornent ces pages sont irréprochables.

2. — Si Mme la baronne de Rochemont ne nous donne pas avec *Au pays des fées* des contes chrétiens, du moins sont-ils très moraux; parfois même, ce qui n'est pas commun dans les productions de ce genre, la pensée religieuse se révèle, écho lointain. Les enfants prendront un vif plaisir à ces aventures impossibles de princes et de princesses qui, tous, ainsi qu'il est de rigueur, finissent par être heureux dans la vertu, et, de la sorte, s'attirent l'amour de leurs sujets. *La Princesse Rose* est une vraie perle de sentiment, de poésie et de morale, et *la Forêt merveilleuse* mérite, elle aussi, une mention honorable. L'illustration, quoique moins soignée que celle du *Soldat*, est encore à la hauteur de la réputation de bon goût que nul ne saurait contester à la maison Quantin.

IV. — 1. Savez-vous d'abord ce qu'est *Capitaine* ? Un officier, allez-vous nous dire tout naturellement. Point. Un homme à coup sûr ? Vous n'y êtes pas. « Capitaine » n'est qu'un chien, un terre-neuve. L'extraordinaire spécimen de la race canine accomplit des actes de courage, de finesse, d'héroïsme même presque incroyables. Arraché à une mort certaine par Yvon Jossic, un fils de pêcheur, il rend plus tard, à plusieurs reprises, le même service à son sauveur et à des amis ou protecteurs de celui-ci. Né au bord de la mer, Jossic l'aime cette mer qui pourtant l'a fait orphelin, et il s'engage dans la flotte. Là, il suit si bien le droit chemin que, d'exploits en exploits, qu'il serait trop long d'énumérer, notre héros devient enseigne pendant la dernière campagne de Chine. Notez que « Capitaine » est bien pour quelque chose dans la fortune de son maître. En lisant cette œuvre palpitante d'intérêt, qui forme comme une série d'admirables scènes de la vie du marin, on se demande comment Mme de Nanteuil a pu

écrire avec une telle vérité, une telle richesse de coloris, un roman qui semblait ne pouvoir être mis au monde littéraire que par un loup de mer expérimenté, plein de cœur, d'esprit et de savoir. Beaux temps s'écouleront, nous le craignons, avant qu'il s'en produise un pareil en ce genre. Profondément chrétien, ce livre est parfait, tout simplement: aussi ne peut-il manquer de compter des éditions nombreuses. Nos compliments les plus chauds, les plus sincères à l'auteur.

2. — En nous conduisant *Au Galadoc,* au fond de sa chère Bretagne, Mlle Zénaïde Fleuriot nous initie à l'existence d'une famille dont le chef est un type de gentilhomme campagnard. On l'aime bien vite, ce bon M. du Galadoc, qui, sollicité par sa fille, Yseult-Bengale (Bengale, drôle de nom, n'est-ce pas, pour une chrétienne !) s'intéresse à toute une tribu de sabotiers. M. du Galadoc finit même par prendre si fortement à cœur les intérêts des Le Vaillant, membres de cette tribu, qu'il s'évertue à faire leur bonheur. Il est vrai de dire que, dans cette tâche, il est puissamment aidé par une voisine de campagne très sympathique, Aymardine de Beaulaurier. Celle-ci, en effet, conseillée par le digne curé de la paroisse, déniche et protège un génie en herbe, Brandan Le Vaillant, qui doit devenir un peintre célèbre et qui, sans cette influence providentielle, eût, contre son gré, passé sa vie à manœuvrer la tarière au fond des bois de son pays. On trouve des épisodes contés avec un talent réel dans ce nouveau livre de Mlle Zénaïde Fleuriot, et les sentiments patriotiques et religieux qui y sont exprimés font de *Au Galadoc* un livre aussi charmant que recommandable. Il fait suite au *Clan des Têtes chaudes.*

3. — Dans *Second violon,* M. J. Girardin nous conte l'histoire, non pas d'un, mais de deux seconds violons, l'un et l'autre seconds prix du conservatoire et élèves de l'illustre Pérékop, mais bien différents de caractère et de destinée. Le premier, César Thomas, est un artiste doux, consciencieux, modeste, devenu musicien par la volonté de son père plutôt que par vocation ; mais une fois dans cette voie, qu'il n'a pas choisie, il marche droit devant lui, et arrive à une situation honorée, à l'aisance, sinon à la fortune, et, ce qui vaut mieux encore, au bonheur personnifié pour lui dans la gracieuse personne de Mlle Marie-Anne Prévost. L'autre second violon, c'est M. Numa Soldé, un prétentieux, un ambitieux, un détraqué, sorte de Tartarin musical, qui vise au rôle de Paganini et rêve d'inaugurer sur le violon les méthodes de l'avenir. Où cela le conduit-il ? A la bohème, à la misère, à la folie, enfin à la mort. Pauvre second violon ! Heureux second violon ! telles sont les deux faces de ce livre, écrit finement, spirituellement, avec émotion quelquefois, digne en tous points de ceux que M. Girardin nous a déjà donnés.

4. — Les *Scènes historiques* de Mme de Witt se passent à des époques

et dans des milieux bien différents : le héros de la première, le *Patriote au* XIVe *siècle,* est Jean Juvénal des Ursins, qui, dans les désordres dont le souvenir est attaché aux dernières années du XIVe siècle, sut jouer, entre les factions acharnées, un rôle de conciliateur plein de courage et de prudence, osa lutter contre le duc de Bourgogne, l'assassin du duc d'Orléans, et parvint à sauver le roi de ses mains. C'est une noble et belle figure, que Mme de Witt a heureusement fait revivre, dans un cadre historique plein de vérité, de pittoresque et de charme. La deuxième scène nous fait franchir deux siècles, et nous transporte en l'année 1573, pour nous faire assister au siège de Harlem soutenu contre les Espagnols de Philippe II. Les femmes, *les Héroïnes de Harlem,* organisées militairement sous la direction d'une nouvelle Judith, dame Kanau, prirent une grande part à la résistance. Il n'est pas inutile de noter que cette histoire est contée dans un sens tout à fait défavorable à Philippe II, au duc d'Albe et aux Espagnols. Je ne cacherai pas ma préférence pour la troisième des scènes historiques auxquelles nous fait assister Mme de Witt. Sous ce titre de : *Une heureuse femme,* elle raconte d'une façon vraiment émouvante la très dramatique évasion de M. de Lavalette et le dévouement héroïque de sa femme, Eugénie de Beauharnais. L'histoire est d'hier et bien connue, mais elle est de celles qu'on ne se lassera jamais de relire, et Mme de Witt a su très heureusement la rajeunir. Le volume se termine par là ; il ne pouvait mieux finir.

5. — *Danielle* est la fille du commandant Vaucroix : sa naissance a coûté la vie à sa mère. Aussi de quels soins touchants et de quelle jalouse affection l'entourent son grand-père, sa grand'mère, sa tante Désirée, et sa nourrice la bonne Miélette. On l'aime trop, ou plutôt on l'aime mal : on la flatte, on l'adule, et l'enfant douée de mille qualités charmantes, et sur laquelle on était en droit de fonder les meilleures et les plus flatteuses espérances, devient égoïste, frivole et vaine, empressée de briller aux dépens des autres, et même de ceux et celles qu'autrefois elle aima le mieux. Heureusement, ces défauts sont superficiels et n'ont pas atteint le fond de l'âme, et il suffit d'un avertissement et d'une leçon pour faire revenir la jeune fille à des sentiments plus dignes des promesses de son enfance. Aussi redevient-elle l'amie d'Hélène, d'Yvonne, de Jeanne, que son étourderie avait blessées, et Jean Lindaël, un instant oublié et dédaigné, n'a pas de peine à reconquérir son cœur et à lui faire accepter sa main. Elle n'est pas la seule dont les dernières pages du livre laissent entrevoir le bonheur : comme elle, Hélène Queldic et Jeanne Lalaut se marient selon leur cœur et promettent d'être heureuses. Cette histoire est charmante, pleine d'observations fines et abondante en excellentes leçons.

V. — 1. La maison Firmin Didot nous donne cette année deux

volumes de la *Bibliothèque historique illustrée.* Ils seront certainement accueillis avec faveur comme les précédents. Le texte du premier, rédigé par un compilateur anonyme, n'est pas cependant exempt d'erreurs ni de fautes (p. 59 et 109). Le premier est consacré à l'*École et à la Science*; le second, au *Théâtre et à la Musique.* Ce n'est pas que l'auteur ait ignoré les bonnes sources ; il ne les a pas toujours exactement suivies. Mais dans un livre de vulgarisation, si la science est quelque chose, l'esprit est tout. Or, pourquoi appeler Abailard, « cette grande et sympathique figure » (p. 8). Le « nescio litteras » de la p. 49 n'est-il pas bien hasardé ? « Rois absolus et papes autoritaires « (p. 60) semblent une vieille rengaîne. Il y a page 95 en tête une phrase que nous n'aurions pas écrite. Page 111 : « Le moyen âge, malgré l'ardeur de sa foi religieuse, n'a pas été étranger à la philosophie, parce que durant cette époque, le cœur (?) humain n'a pu se soustraire à cette noble passion de tout connaître, qui lui est innée, » etc. La maison Didot nous avait habitués avec le bibliophile Jacob à des publications irréprochables. Aussi avons-nous cru devoir lui signaler celle-ci.

2. — Le volume sur *le Théâtre et la Musique* n'offre pas les mêmes inconvénients. Il y a une légère contradiction entre la fin de la page 94 et la vingt-troisième ligne de la page 2. Si, dès l'origine, « le christianisme avait frappé d'une réprobation solennelle les représentations théâtrales, » ce n'est pas après 1667 seulement que « l'Église condamna le théâtre et les comédiens. » Nous avons remarqué à peine (p. 118) une phrase qu'il eût mieux valu supprimer. Quant à la « dignité » des acteurs, sauf de très honorables exceptions, elle existe rarement (cfr., p. 274). A signaler parmi les gravures, très nombreuses et bien choisies, qui ornent cet ouvrage et le précédent, celles (nos 91 et 2) qui représentent les incendies de l'Opéra en 1763 et en 1781. C'est une actualité. On voit dans la dernière les capucins remplir, comme sauveteurs, le rôle de nos pompiers. Il y a dans ce volume un entassement de noms et de faits que nous aurions préféré voir remplacés par plus d'anecdotes ; et Dieu sait s'il y en a sur ce sujet. Et, puisque nous parlons musique, pourquoi n'y a-t-il pas plus de notes plaisantes dans les ouvrages de ce genre ?

VI. — 1. M. de Nocé publie sous le titre de *Cécilia, ou les Premiers temps du Christianisme en Italie et en Grèce*, une œuvre à la fois si intéressante et si édifiante que nous comptons bien qu'il nous entretiendra, dans un avenir prochain, des luttes et des triomphes du christianisme en Gaule, aux premiers siècles. — Lucius et Cécilia, deux Grecs païens, nés d'une mère chrétienne aux soins de laquelle ils ont été enlevés dès l'enfance, sont vendus à Rome comme esclaves. Séparés violemment en vertu de lois barbares, l'un et l'autre suivent une destinée contraire. Dans les milieux différents de la société romaine où ils

s agitent, on voit apparaître, dans un pêle-mêle pittoresque, les grands de l'époque, les gladiateurs, les païens et leurs prêtres et prêtresses indignes, les premiers chrétiens et leurs apôtres héroïques. C'est l'heure des persécutions et des vives manifestations de la foi. Après des épreuves sans nombre, le frère et la sœur sont réunis à leur mère, alors que, par des voies diverses, mais également providentielles, ils sont devenus chrétiens. Quelle joie pour cette mère qui, jadis, n'a pas hésité à renoncer à sa patrie et à ses enfants plutôt que de trahir sa croyance ! M. F. de Nocé ne se montre pas seulement chrétien sincère et romancier de talent, il s'affirme aussi comme érudit : il connaît à merveille le siècle reculé dont il parle ; il donne de nombreux détails sur les mœurs et les religions de Rome et d'Athènes. Quant au christianisme du temps de saint Paul, il en entretient ses lecteurs d'une façon si poétique et si vraie qu'il le rendra sympathique même à ceux de ses adversaires actuels qui, d'aventure, liront ces belles pages ; grâce que nous leur souhaitons à l'occasion de l'année qui s'annonce.

2. — Parmi les ouvrages les plus curieux et les plus intéressants écrits sur les animaux en général et les oiseaux en particulier, nous n'en connaissons pas qui, à tous les points de vue, méritent mieux nos suffrages que celui-ci. M. G.-Henry Berthoud enseigne l'ornithologie de la façon la plus captivante : la majeure partie de son livre est composée d'anecdotes et de récits. Et quels récits ! Où trouver, par exemple, une histoire plus navrante au début, plus touchante au dénouement, que celle de la fille de l'infortuné peintre Deschamps ? Devenue idiote à la suite d'un accident de voiture qui avait coûté la vie à son père, l'amour voué par elle aux petits oiseaux lui avait fait donner dans le coin de terre vendéen où sa nourrice l'avait emmenée, le surnom de « la folle aux oiseaux. » C'est qu'elle les aimait avec passion, ses chers petits amis, et ceux-ci le lui rendaient bien. Nous n'en dirons point davantage, notre intention n'étant pas de vous raconter cette histoire, ni celle du moineau jaloux assassin de la perruche, ni celle de la buse et de l'oie, ni celle non plus de l'extraordinaire hibou Strix. Lisez tout cela vous-mêmes ; vous ne serez certes pas déçus, car l'auteur sait fort bien dire. Illustré avec beaucoup de goût, le joli ouvrage de M. Berthoud peut être donné comme livre de prix dans les écoles ; il conviendra aussi pour les bibliothèques populaires ; enfin les adolescents à qui il sera donné en seront enchantés, et, par surcroît, les parents eux-mêmes le liront avec plaisir. Voilà, croyons-nous, un éloge complet ; il n'est que juste. Cherchons la « petite bête » maintenant. Le correcteur a laissé passer plusieurs « coquilles » dont l'une est bien réjouissante, page 171, on lit ceci : « Je me mis à l'œuvre pour délivrer le hibou qui, ne comprenant pas mes intentions charitables, me déchira

la main d'un coup de ses « oncles. » Vous riez, n'est-ce pas; ma foi, nous aussi. Cette faute comique sera certainement corrigée dans les éditions multiples que, sans être grand prophète, nous prédisons à *l'Esprit des oiseaux*.

VII. — 1 et 2. Que Charles Blanc soit décidément un écrivain médiocre, c'est ce dont chacun se convaincra en relisant son traité sur l'*Art dans la parure et dans le vêtement*, réimprimé par la maison H. Laurens. C'est peut-être de tous ses livres, celui qui contient le plus de ces phrases prudhommesques ou alambiquées, qui font, aujourd'hui encore, la joie des ateliers facétieux. On y trouve des plaisanteries lourdes, comme le légendaire chapitre sur le « corsage, » ou encore le chapitre de la « chemise » : « L'étalage du devant de la chemise a un double inconvénient, qui est de faire croire à une blancheur exceptionnelle (?)... » Ajoutons que, pour le fond, le livre a bien vieilli. Il n'offre pas cette sûreté de jugement qu'on reconnaît à la *Grammaire des arts du dessin*, du même auteur, ouvrage à juste titre classique. La partie de la *Grammaire* relative à la peinture vient d'être rééditée par la même librairie, avec des gravures bien plus nombreuses que dans l'édition originale et qui, sans être excellentes, ajoutent de l'intérêt au texte. On verrait avec plaisir reparaître, sous ce format portatif et commode, le reste de l'ouvrage. Ces deux volumes ont pris place dans une collection nouvelle, la *Bibliothèque d'histoire et d'art*, qui paraît appelée à un légitime succès. Trois autres volumes viennent de paraître et méritent de fixer l'attention.

3. — *Les Monuments de Paris* sont dus à un écrivain très compétent sur la matière, M. A. Champeaux, ancien inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris. Cet instructif résumé, illustré avec goût, décrit des monuments de tout genre, privés et publics, depuis les arènes de Lutèce jusqu'au palais du Trocadéro et la nouvelle gare Saint-Lazare. La tour Eiffel y a même sa place par avance. Le livre contribuera à faire aimer Paris, et à répandre dans le public le respect des restes du passé, de ces chefs-d'œuvre d'architecture, qui font de notre capitale une ville artistique entre toutes. Deux observations à l'auteur : 1° Il y a déjà assez longtemps que l'hôtel de Sens n'est plus occupé par une fabrique de confitures; 2° A propos des services installés dans la Sorbonne (p. 141), il faut dire « enseignement supérieur » et non « instruction secondaire. »

4. — Pourquoi M. Spire Blondel, au lieu d'écrire tranquillement un livre d'histoire, a-t-il, par moments, l'air de soutenir une thèse et de faire une œuvre agressive? S'il s'agit de démontrer que l'*Art pendant la Révolution* a jeté quelque éclat, la chose est faite depuis longtemps par le livre de Renouvier, et le grand nom de David parle, à lui seul, assez haut. Mais il ne faut pas accuser trop vite de « mensonge histo-

rique » et de « mauvaise foi » les auteurs mal informés qui ont pu dire le contraire. En vérité, ils furent excusables et l'art proprement dit joue un rôle bien effacé, à qui voit les choses de haut, dans l'histoire de ces tragiques années. M. Blondel, lui-même, pour remplir ses 300 pages, d'ailleurs bien documentées, n'est-il pas obligé d'en consacrer la moitié aux fêtes nationales, à l'ameublement et au costume. Et n'y a-t-il pas quelque chose d'excessif dans les conclusions de Renouvier, adoptées par lui : « Apprécié en lui-même, l'art du Directoire a ses titres, et il faudrait peut-être remonter *jusqu'à la Renaissance* pour retrouver dans l'art un mouvement aussi intéressant et aussi plein d'expansion ! » Il serait plus équitable, croyons-nous, d'appliquer tout simplement à l'art pendant la Révolution le mot célèbre : « Il a vécu. »

5. — Malgré le mérite des volumes précédents, le mieux fait de la collection paraît être le *Versailles et les Trianon* de M. Paul Bosq. Sans être un guide ni un livre d'histoire, il tient à la fois de ces deux genres. La description sobre et claire du palais et du parc est suivie d'une seconde partie intitulée : *l'Histoire à Versailles*, et dans laquelle l'auteur raconte les événements qui se sont accomplis à Versailles, c'est-à-dire les principales scènes de l'histoire intérieure de la France pendant les deux derniers siècles de la monarchie. L'auteur suit les destinées du palais jusqu'à son aménagement en musée, sous Louis-Philippe, et jusqu'à l'appropriation parlementaire qu'il a plus récemment subie. M. Bosq a puisé à de bonnes sources et bien résumé les travaux de ses prédécesseurs, parmi lesquels il y a quelque injustice à ne pas nommer Eudore Soulié, l'auteur du catalogue du Musée, qui a tant fait pour débrouiller l'histoire des appartements de Versailles. Le récit est agréablement conduit et laisse reconnaître la plume du spirituel rédacteur du *Soleil*.

VIII. — 1. Né infirme, déjeté, mal venu, Pierre de Terremaure, en venant au monde, a été exilé loin du château de ses pères, par son propre aïeul qui lui a substitué le fils robuste d'une servante, avec le consentement de celle-ci. Mais ce rejeton d'emprunt ne donne à ses parents supposés aucune satisfaction ; aussi le remords accable-t-il le vieux comte Aymon à l'heure suprême. Vivement pressé par son confesseur, il restitue en grande solennité à son véritable petit-fils son rang, sa famille et sa fortune. Bon sang ne peut mentir : tandis que l'usurpateur inconscient se montre grossier, dur et quelque peu poltron, le vrai Terremaure, malgré sa situation effacée, fait montre, en diverses circonstances, de sentiments élevés et d'un courage exceptionnel, et cela en dépit de sa jambe écourtée. Cet émouvant récit nous reporte à une époque troublée de notre histoire, c'est-à-dire aux désastreuses campagnes d'Italie, sous le roi François, alors que le connétable de Bourbon commet la criminelle folie de s'unir aux enne-

mis de son pays. Mme Émile Carpentier, en écrivant *Pierre le Tors,* n'a point perdu son temps, certes : son livre mérite un accueil empressé de la part de ceux, plus nombreux encore que certains le croient, qui, dans la famille française, ne prononcent jamais en vain ces deux mots sacrés : Dieu et Patrie.

2. — Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois, assure la Sagesse des nations. Bernard, de la ferme des Grisets, près d'Étampes (Seine-et-Oise), est un souverain de l'espèce. Parce qu'il a obtenu les premiers prix de l'école primaire de son village, il s'imagine être taillé pour devenir une puissance. Et aussitôt, il enfourche son dada. Ce dada le conduit à Paris où, d'aventures en mésaventures, d'insuccès en désillusions, il jure à temps qu'on ne l'y prendra plus. Et c'est ainsi que nous le voyons revenir, nouvel enfant prodigue, dans sa famille d'honnêtes cultivateurs qu'il eût mieux fait de ne point quitter. Parmi les volumes de la *Bibliothèque rose* publiés cette année, celui de M. Georges Fath est à coup sûr le plus profondément pensé ; il conviendra aux jeunes gens de seize à dix-huit ans. Tout d'actualité, il montrera aux petits présomptueux que Paris n'est pas un pays de Cocagne, tant s'en faut, et qu'il est préférable pour eux de faire valoir l'héritage paternel que de venir dans la capitale manger, comme on dit trivialement, de la vache enragée.

3. — Les livres de Mme de Stolz ont toujours une double valeur : valeur littéraire, valeur morale. Dans *Violence et Bonté*, nous voyons un enfant, Robert d'Embrun, nature colère, se corrigeant peu à peu de son terrible défaut. Pour cela, il passe par plus d'une épreuve, tant dans sa famille qu'au collège. La mère de Robert, veuve, est un peu faible pour son fils unique et même pour son entourage : elle a surtout de bien grands sentiments de charité à l'égard de certaine vieille cousine, caractère détestable, qui abuse de la compassion que sa situation inspire et qui, dans l'intérieur de Mme d'Embrun, fait l'office d'un brandon de discorde. Enfin Robert, bouillant comme le « bouillant Achile, » avec l'âge et grâce au milieu et aux circonstances, s'amende si bien qu'il mérite d'être proposé comme un modèle. Mme de Stolz, nous l'avons maintes fois répété ici, est une bonne chrétienne; elle n'est pas moins bonne Française ; car, dans son nouvel ouvrage, elle donne à l'enfance de virils enseignements de patriotisme.

4. — Le jeune Alfred Darraudel, gravement malade, est l'objet d'une consultation de médecins que Mlle Zénaïde Fleuriot raconte d'une façon malicieuse. A la suite de cette consultation, la famille Darraudel prend le parti d'aller passer la belle saison dans les montagnes et, aussitôt, le pays de Guillaume Tell est choisi dans ce but. Incidents de voyage nombreux et pour tous les goûts, aventures dont une au moins assez douloureuse; scènes comiques ou émouvantes : tel est, en style

télégraphique, le résumé de *Parisiens et Montagnards,* joli volume qui ne peut manquer de plaire, à quelque point de vue qu'on l'envisage.

5. — Suite d'excellentes leçons de morale en action : c'est ainsi, qu'on peut qualifier *Quand je serai grande.* Mlle Julie Gouraud a esquissé, dans ces pages délicieuses, de fort intéressants tableaux de la vie de famille. Laure Thiébaut, enfant paresseuse s'il en fut, reçoit d'abord, de la part de ses compagnes, quelques blessures d'amour-propre en raison de son ignorance ; mais doucement conseillée par sa mère, qu'elle chérit, et encouragée par une amie dévouée, Cécile Jacquemin, qui aime beaucoup l'étude, elle triomphe peu à peu, de son défaut capital et devient une jeune fille accomplie, si accomplie même que ses qualités maîtresses la font rechercher en mariage, bien que peu avantagée de la fortune, par un riche et brillant officier avec qui elle passe une existence aussi calme qu'heureuse. Son amie Cécile, elle aussi se marie ; mais au lieu d'imiter la sage conduite de son amie, elle se lance dans le monde et néglige d'autant son intérieur. C'est le moment pour Laure, à son tour, de rendre à Cécile le service qu'elle en a reçu autrefois ; ses efforts sont couronnés de succès et elle a le bonheur, par son exemple, de ramener son amie dans la bonne voie.

6. — En dépit de son titre, *les Saltimbanques*, le volume de Mme Jeanne Cazin n'est point du tout banal. Il s'agit bien, il est vrai, d'une histoire d'enfants incorporés par tromperie dans une troupe de comédiens ambulants ; mais du moins ils n'ont pas été volés ainsi que le vieux jeu le comporte. Sans être trop malmenés, les pauvres petits sont cependant si peu satisfaits de leur sort qu'ils s'enfuient un beau jour et retournent, malgré la longueur et les dangers de la route, chez leur mère, qu'un héritage imprévu a mise dans l'aisance. Dès lors, le bonheur s'installe au foyer. *Les Saltimbanques* jettent un jour particulier et pittoresque sur l'existence et les stratagèmes mis en usage par les montreurs d'animaux savants ou de somnambules extra-lucides dans les fêtes foraines. La jeunesse s'amusera beaucoup de cette lecture qui enseigne, en plus d'un endroit, le dévouement et la charité.

7. — *Petit monstre et Poule mouillée :* Mme de Pitray appelle de ces noms deux enfants qui ne se ressemblent guère : l'un méchant, tracassier, étourdi ; l'autre sage, timide et bon. Par la faute de sa sœur, complice de « Petit monstre », « Poule mouillée » est un jour la victime d'un terrible accident. Ce dramatique événement est le point de départ de la conversion de « Petit monstre, » qui, touché par les douces et bonnes qualités de « Poule mouillée, » se met à l'aimer de tout son cœur, et risque même un jour sa vie pour le délivrer des mains des Arabes qui ont enlevé le pauvre petit. A leur contact mutuel, les deux enfants se sont améliorés : l'un resté bon, mais devenu vaillant,

l'autre toujours ardent et courageux, mais ayant perdu sa méchanceté d'autrefois. Tous deux deviennent de vaillants officiers, et il arrive même un jour à Poule mouillée de devancer Petit monstre à l'assaut. Et Isabelle, la méchante sœur de Poule mouillée? Elle aussi est devenue bonne et elle en sera récompensée en épousant Petit monstre, qui, à la fin de l'histoire, est bien près de devenir son mari. Ce récit est fort intéressant; il aura toutes les faveurs des jeunes lecteurs de la *Bibliothèque rose*.

IX. — 1. *Germaine de Nanteuil* a tout pour elle : elle est riche, jolie, charitable, dévouée et bonne. En visitant un jour ses pauvres, elle fait connaissance d'une honorable famille, la famille Bartell, pour laquelle elle s'éprend tout de suite d'une vive affection. A certains signes, Germaine soupçonne que la famille Bartell vaut mieux que sa présente destinée. Aussi que de bons soins, que de délicates attentions pour ces pauvres naufragés de la vie. Elle les encourage, les soutient et procure à Rodolphe Bartell une position qui lui permet de subvenir largement aux besoins de sa mère et de sa sœur et de leur assurer une vie heureuse et tranquille. Mais les Bartell ne s'appellent pas Bartell : ils sont les rejetons d'un fils de la marquise d'Ambly, jadis marié aux colonies contre la volonté de sa mère. Comment ils se font reconnaître de leur grand'mère, malgré la cousine Le Hardoc, gardienne jalouse de l'héritage de la marquise ; comment Ropolphe devient l'époux de Germaine de Nanteuil, malgré les nombreux prétendants qui ont essayé de lui disputer sa main? Nous laissons aux lecteurs la surprise de l'apprendre dans le récit de Mlle Marguerite Levray, que nous nous reprocherions de leur déflorer. Qu'il nous suffise de leur dire que ce récit est très dramatique et très moral : n'y a-t-il pas là de quoi leur faire désirer de le lire.

2. — Mme Testas a été vraiment bien inspirée en composant *Une jonchée de fleurs*. Sous ce titre, elle donne d'abord un très succinct aperçu de botanique agrémenté de détails historiques en ce qui concerne diverses fleurs, telles que la rose, le liseron, la glaïeul, le lis, la pensée, etc. A la suite de chacune de ces petites leçons, on trouve de charmants récits très moraux, tous chrétiens, et dans lesquels l'auteur fait jouer un rôle à l'espèce de fleur dont elle a précédemment parlé. Lecture qui s'adresse d'une façon particulière aux fillettes de huit à dix ans.

3. — De qui, parmi nous, ce livre admirable du cardinal Wiseman, *Fabiola, ou l'Église des catacombes,* n'a-t-il pas fait les délices? Nous l'avons lu enfant, nous le relisons homme mûr, et toujours avec le même plaisir. La maison Mame donne cette année une édition nouvelle, bien illustrée et à bon marché, de cet ouvrage qui ne vieillit point. Des notes, placées au bas de chaque page, éclaircissent le texte;

idée excellente. Joli volume d'étrennes pour les petites bourses, bon livre de prix, lecture édifiante à recommander aux bibliothèques populaires chrétiennes.

X. — 1. Les *Deux tout petits* sont de charmants jumeaux, Gérard et Noémi, qui font les délices de la famille Nattier. Les caresses et les soins dont on les entoure, leurs jeux, leurs gentillesses, leurs étourderies, leurs sottises, tout cela encadré dans un charmant voyage en Norwège, pays d'origine de Mme Nattier, voilà toute l'histoire que Mme de Witt nous raconte, mais elle est gentille et bien appropriée aux enfants de quatre à huit ans, auxquels elle est destinée. Le voyage en Norwège donne lieu tout naturellement à une foule de petits incidents de nature à éveiller la curiosité des enfants : la mer, les fiords, les cascades, les lacs, la pêche aux saumons, les mœurs et costumes de la Norwège, tout cela, fort bien décrit, rend profitables les agréments du récit, qui instruit en même temps qu'il amuse.

2. — Ils sont nombreux les *Enfants de Boisfleuri*, frères, sœurs, cousins, cousines, et profitent gaiement de leurs vacances. On se baigne, on fait des promenades, on construit des châteaux de sable, dont on fait ensuite le siège, on écoute les oncles et tantes raconter des histoires, celle de la *Porteuse de pain* ou du *Petit Chouan* ; bref on s'amuse de tout et partout. A la fin des vacances, l'une des enfants du Boisfleuri, et pas des plus sages, Madeleine d'Ormont, reçoit la nouvelle de la naissance d'un petit frère, dont, ô bonheur ! elle sera la marraine. Sœur aînée et marraine, cette double dignité la rend tout à coup sérieuse : elle s'intéresse à ce petit frère, elle le soigne, elle le dorlotte, elle l'amuse et s'acquitte à merveille de son double rôle. Cela ne l'empêchera pas de retourner à Boisfleuri, et Mme Chéron de la Bruyère nous fait espérer en finissant qu'elle pourrait bien nous y ramener une autre année; nous sommes bien sûr que tous ses jeunes lecteurs diront : Quelle chance !

3. — Anna Landrol, appelée familièrement Ninette, a aussi pour gracieux surnom *Fleur des champs*, parce que son grand bonheur est de vivre à la campagne, courant par monts et par vaux, dans la prairie et dans les bois. M. André Surville groupe autour de la mignonne créature plusieurs personnes sérieuses telles que tante Brigitte et Marianne Jurieux et de gais compagnons et compagnes du même âge ou à peu près que Ninette. Tout ce monde s'entend à merveille pour faire le bien et tirer de peine son prochain. Avec un certain nombre d'entre eux, le jeune lecteur, sans quitter la chambre en ce temps peu clément, se promène successivement sur les bords de la Méditerranée et à travers les montagnes de la Savoie. Presque à chaque page, il pourra profiter de bons exemples et de bons préceptes. Allons! encore un joli livre d'étrennes pour les enfants.

4. — Jean de Savenas est un petit diable : mauvaise tête et bon cœur, comme on dit. Il ne peut rester en place, il fait des niches à tout le monde, à son oncle, à sa tante, mais surtout à sa bonne qu'il aime cependant beaucoup. Celle-ci, qui est Alsacienne, est un jour qualifiée d'Allemande par l'indiscipliné, ce qui lui vaut un châtiment d'importance, car son père, un officier, ne badine guère. Bref, il en fait tant et tant, il néglige tellement ses devoirs que sa famille se décide, après une correction paternelle des plus militaires, à une séparation douloureuse pour tous, même pour les domestiques qui adorent le terrible petit bonhomme qui se trouve ainsi tout à coup sur *le Chemin du collège* où, nous en sommes convaincu, il apprendra enfin à obéir.

5. — La petite Marie de Linars accompagne ses parents dans le Jura, dont l'air salubre doit concourir au rétablissement de la santé de sa mère. *A la Montagne,* Marie se trouve avec ses deux cousins, Charles et Henri de Sohier, et bientôt après avec une cousine un peu plus âgée qu'elle, Suzanne, qui arrive de Lyon. Marie est une enfant bien élevée qui se concilie toutes les sympathies. Quelques mésaventures, des accidents même, arrivent à chacun des cousins et cousines, ce qui les fait réfléchir aux inconvénients qu'il y a toujours de désobéir aux parents. Presque sans y toucher, Mme de Witt moralise et instruit : double but très difficile à atteindre quand on s'adresse à l'enfance.

XI. — 1. *Si j'étais grand!* soupire sans cesse Loïz Kercaradec, Mais hélas ! il est petit, tout petit,et cela lui vaut bien souvent des rebufades. Pour lui, point de vêtements neufs, il est trop petit ; point d'amusement avec les camarades, qui le dédaignent, il est trop petit : et quand, par hasard, il parvient à se mêler à leurs jeux, il y trouve toujours quelques désagréments, et s'en retire souvent moqué, houspillé, battu et pas content. Heureusement, une bonne fée, pour le récompenser de sa bienveillance envers une pauvre grenouille dans la peau de laquelle s'abritaient momentanément ses charmes et sa puissance, lui accorde de devenir tout à coup grand et fort. Mais hélas ! c'est le commencement de nouvelles misères, et le pauvre Loïz en vient bientôt à dire au rebours d'autrefois : *Si j'étais petit!* Sa grandeur soudaine n'était d'ailleurs qu'un rêve, dont il se réveille petit comme autrefois. Inutile d'ajouter qu'il a profité de la leçon de la fée des songes et qu'il attendra désormais patiemment que l'âge et les années l'aient fait grandir. La morale de cet amusant récit c'est que le mieux, en ce bas monde, est de s'accommoder de son sort : c'est le meilleur moyen d'être heureux.

2. — L'*Oiseau de proie parisien*, dont Nelly Lieutier nous raconte l'histoire, est un vilain homme, du nom de Couchard, un exploiteur d'enfants, qui s'en va par les campagnes racoler les pauvres petits abandonnés, que personne ne défend et les amène à Paris pour en tirer

profit. Aux uns, il apprend un peu de musique, aux autres, il enseigne tous les « trucs » de la mendicité, et il les lance sur le pavé de Paris, avec menace de jeûne et de coups s'ils ne rapportent pas le soir une recette suffisante pour satisfaire la cupidité du patron. Parmi ces enfants, deux surtout nous intéressent : Petit-Pierre et Jacques, deux bons petits frères, que la mer a faits orphelins, et qui se sont laissés naïvement prendre aux promesses de Couchard. Ce qu'ils souffrent sous la domination de ce méchant, il est difficile de l'imaginer : heureusement Petit-Pierre a du talent sur le violon ; il est remarqué et recueilli par un excellent professeur, dont il récompense le dévouement par son affection et par ses succès. Jacques est aussi tiré des griffes de Couchard, et à la fin de l'histoire, qui est dramatique et touchante, les bons sont heureux et les méchants sont punis. Le livre se termine par les *Mémoires d'un fauteuil* qui a eu des destinées bien diverses, tour à tour siège d'académicien et pauvre meuble boiteux de mansarde, que le mont-de-piété recueille, en attendant que ses débris vermoulus soient jetés au feu. Cela ne ressemble pas du tout au premier récit, mais c'est intéressant tout de même et vraiment point trop mal tourné.

3. — Le volume qui a pour titre *le Cœur et l'Esprit des bêtes* contient six histoires : *Dans la Vallée, Jennie et Minnie, la Brebis voyageuse, le Blaireau et ses amis, les Aventures de Tomy,* enfin, *le Taureau Sam.* Les héros de ces histoires sont des bêtes : corbeau, chat, brebis, blaireau, âne et taureau, mais des bêtes intéressantes, car elles ont toutes ou beaucoup de cœur ou beaucoup d'esprit. Toutes ne sont pas édifiantes, car Job le corbeau est un voleur, et Tomy l'ânon est un étourdi ; mais des exemples qu'elles donnent souvent, il est aisé de voir ceux qu'il doit imiter et ceux qu'il ne faut pas suivre ; et nous sommes sûr que nos jeunes lecteurs feront bien leur choix. VISENOT.

THÉOLOGIE

Œuvres pastorales et oratoires de Mgr BESSON, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. 3e série, 1883-1887. Paris, Retaux-Bray, 1887, 2 vol. in-8 de 438 et 574 p. — Prix : 6 fr.

Les importants travaux d'histoire qu'il a publiés pendant ces quatre dernières années n'ont pu détourner Mgr Besson des devoirs de sa charge pastorale. S'il convient à l'éminent littérateur de consacrer ses rares loisirs à écrire la vie d'illustres prélats et de fournir ainsi d'intéressantes pages aux annales religieuses du XIXe siècle, il appartient surtout à l'évêque de donner à ses diocésains un enseignement substantiel suivi et opportun. A remplir cette double tâche, Mgr Besson peut bien contraindre son éditeur à redoubler d'activité et étonner ses nom-

breux lecteurs par une incessante continuité de publications, dont ils sont, du reste, loin de se plaindre; mais ce labeur n'est au-dessus ni de sa vive intelligence qui saisit, embrasse et pénètre promptement toute une question ou toute une vie, ni de son talent si souple qui se prête merveilleusement à traiter à la fois les sujets les plus variés, ni de son étonnante facilité de style qui sait prendre toutes les formes et se plier à tous les genres.

A peine paraît la 4e édition de la *Vie du cardinal de Bonnechose,* que voici la 3e série des *Œuvres pastorales et oratoires*, en deux volumes. Six volumes d'œuvres pastorales en moins de douze ans d'épiscopat : c'est une riche et bien belle gerbe aux mains d'un évêque ! Mgr Besson peut, certes, se rendre ce témoignage, que ses lèvres ne savent pas rester muettes et que sa plume ne connaît pas le repos.

Le premier volume contient des instructions et des lettres pastorales adressées aux fidèles ou au clergé du diocèse de Nîmes, ainsi que quelques lettres importantes sur divers sujets politiques ou littéraires. Les instructions et quelques lettres pastorales traitent du suicide, de l'œuvre des grands séminaires, de l'indissolubilité du mariage, de la messe du dimanche, des mauvaises lectures, etc., etc, questions éminemment actuelles et qui devaient appeler l'attention d'un pasteur vigilant; d'autres lettres ont pour objet la publication d'actes pontificaux, en particulier des trois encycliques *Supremi Apostolatus, Humanum genus* et *Superiore anno* sur le Saint Rosaire et la Franc-Maçonnerie. Puis, dans le même ordre chronologique, on peut lire les lettres pastorales écrites, soit sous le coup d'événements douloureux, comme le tremblement de terre d'Ischia, le choléra, l'inondation, la guerre du Tonkin, la mort d'un grand vicaire de Nîmes, M. Gareiso, et de deux cardinaux, Mgr Guibert et Mgr de Bonnechose ; soit sous la douce impression de faits consolants, comme le Jubilé des conférences de Saint-Vincent de Paul, les visites *ad limina,* les facultés théologiques, les prières publiques, le jubilé universel, les noces d'or de Léon XIII, le couronnement de la Vierge de Prime-Combe. L'évêque de Nîmes trouve encore l'occasion d'écrire deux fois à l'archevêque de Paris pour adhérer à la protestation de ce prince de l'Église contre la profanation du Panthéon et à ses doléances au chef de l'État ; il écrit aussi au ministre des cultes à propos de la suppression des traitements ecclésiastiques ; il félicite M. Henri Cochin d'éditer l'ouvrage de son père : *les Espérances chrétiennes,* loue M. l'abbé Lagrange pour sa *Vie de Mgr Dupanloup,* et remercie M. l'abbé Clastron d'avoir fait revivre, dans un ouvrage remarquable, la physionomie si sympathique de l'illustre et à jamais regretté Mgr Plantier.

Le deuxième volume s'ouvre par les panégyriques du B. Urbain II, des saints patrons de Lodève, de saint Trophime et de saint Martin.

Suivent les oraisons funèbres du P. Bridaine, du cardinal de Bonnechose, de M. le baron de Larcy, de deux chanoines de Nîmes et l'éloge académique de M. le président Clerc. Parmi les sermons, nous devons signaler ceux qui ont été prononcés ou en faveur des écoles chrétiennes et d'œuvres d'expiation et de charité, ou à l'occasion des noces d'argent de Notre-Dame de Lourdes, ou pour les noces d'or de trois vénérables curés. Enfin viennent diverses allocutions pour la bénédiction de plusieurs églises, pour la solennité de distributions de prix et pour des mariages.

Que n'aurions-nous pas à dire sur tant d'œuvres oratoires qui portent toutes l'empreinte de la main du maître ! Nous aimerions au moins pouvoir signaler les pages qui nous ont frappé davantage. Obligé de nous restreindre à la simple et sèche nomenclature qui précède, nous n'en sommes pas moins assuré qu'elle suffira pour piquer l'attention et provoquer une avide curiosité. Aussi bien est-il superflu de louer les œuvres de l'évêque de Nîmes : son nom seul recommande ses livres et toute la tâche d'un critique devrait se borner à indiquer le titre de l'ouvrage nouveau qu'il publie. F. Chapot.

SCIENCES ET ARTS

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1887. *Météorologie, agriculture, hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1887, gr. in-18 de 319 p. — Prix : 2 fr.

Il peut paraître étrange de rendre compte d'un *Annuaire* dans les derniers mois de l'année pour laquelle il a été publié. C'est que, cette année-ci, l'*Annuaire* dont il s'agit a vu lui-même sa publication très retardée. On a pu même craindre, un instant, qu'elle ne fût suspendue. Le savant et distingué directeur de l'Observatoire météorologique de Montsouris, M. Marié-Davy, a été mis à la retraite, et il ne lui a pas été donné de successeur. En outre, l'État a répudié cet établissement, un décret présidentiel du 28 décembre 1886 ayant statué qu'il cessait d'appartenir à l'Etat. La Ville de Paris l'a alors fait sien ; et le nouvel *Annuaire* nous annonce, dans son introduction, que l'Observatoire devient établissement municipal « sous l'autorité administrative de M. le préfet de la Seine, « maire de Paris. »

On comprend que de telles vicissitudes aient retardé la publication de l'*Annuaire*. Aussi n'a-t-il pu voir le jour que dans la seconde moitié de l'année. Elles l'ont non seulement retardé ; elles en ont aussi sensiblement diminué l'importance. Ce recueil perd d'abord le très remarquable Mémoire que M. Marié-Davy y publiait chaque année sur *la Météorologie appliquée à l'agriculture et à l'hygiène*, Mémoire toujours très développé et appuyé d'innombrables observations du plus haut

intérêt. On n'a plus fait figurer non plus les *Tableaux numériques à l'usage des agriculteurs* qui fournissaient, en une vingtaine de pages, de précieuses données pour le maintien ou l'accroissement de fertilité des terres. Enfin l'on a abrégé sensiblement les chapitres relatifs aux Observations météorologiques, pluviométriques et magnétiques anciennes.

Nous retrouvons toutefois la continuation des trois Mémoires de MM. Léon Descrise, Albert-Lévy et le Dr Miquel : le premier, sur les *Observations météorologiques* récentes *faites à Montsouris* à partir de 1873 et poursuivies jusqu'à 1886 inclusivement; le second sur l'*Analyse chimique de l'air, des eaux météoriques et des eaux courantes* comprenant les observations faites en 1886 et même celles du commencement de 1887; le troisième enfin, sous le titre de *Neuvième Mémoire sur les poussières organisées de l'atmosphère*. Ici, le savant expérimentateur a patiemment récolté, à toutes les heures du jour, les bactéries de l'atmosphère, et dans le parc de Montsouris et dans divers quartiers de Paris, tantôt à l'air libre, tantôt dans des lieux plus ou moins confinés : des comptages de ces diverses récoltes soigneusement enregistrées, il a tiré des moyennes diurnes, hebdomadaires, mensuelles, par saison. Mais la courbe graphique indiquant le plus ou moins grand nombre de bactéries peuplant l'atmosphère aux différents mois de l'année, comparée à la courbe de la mortalité par les maladies épidémiques ne permet d'établir, au moins pour l'année 1886, aucune relation entre ces deux ordres de phénomènes.

En résumé, l'*Annuaire de Montsouris pour 1887* contient, comme ceux des années précédentes, un grand nombre d'observations d'autant plus utiles qu'elles continuent des séries commencées depuis longues années déjà. Mais il se ressent néanmoins d'une manière regrettable des vicissitudes qu'a subies l'Observatoire, et principalement de la retraite de son éminent directeur.

J. D'E.

Recherches expérimentales sur la relation qui existe entre la résistance de l'air et sa température, *conséquences physiques et philosophiques qui découlent de ces expériences*, par G.-A. Hirn. Paris, Gauthier-Villars, 1882, in-4 de 91 p. et 4 pl. — Prix : 6 fr.

Recherches expérimentales et analytiques sur les lois de l'écoulement et du choc des gaz *en fonction de la température*, par le même. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-4 de xvii-203 p. — Prix : 8 fr.

Recherches expérimentales sur la limite de la vitesse que prend un gaz *quand il passe d'une pression à une autre plus faible*, par le même. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-8 de 73 p. — Prix : 2 fr. 75.

Les mémoires dont nous venons de transcrire les titres ont produit

une véritable sensation dans le monde de la science, tant à cause de la situation scientifique considérable de leur auteur qu'à raison des conséquences philosophiques très importantes qu'il a cru pouvoir tirer de ses recherches. Les deux premiers ont été présentés à l'Académie royale des sciences de Belgique; le dernier est extrait des *Annales de chimie et de physique*. Depuis leur apparition, ils ont donné lieu à de nombreuses discussions; les conclusions de l'auteur ont été fortement contestées; mais il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, croyons-nous, c'est la haute valeur du travail de M. Hirn au point de vue expérimental. Il a déployé dans ces recherches son ingéniosité ordinaire, la précision et le soin qui caractérisent tous ses travaux, et, quel que soit le jugement définitif à porter sur les conclusions, du moins est-il certain que ses expériences resteront toujours comme un document essentiel pour la théorie des gaz. C'est surtout dans un but philosophique que M. Hirn a entrepris cette série de recherches. Il s'agissait pour lui de soumettre à une épreuve décisive cette hypothèse en grande faveur aujourd'hui qu'on appelle la théorie cinétique des gaz. Suivant cette théorie, les gaz sont formés d'un nombre immense de corpuscules libres, animés de vitesses assez considérables, en vertu desquelles ils se meuvent en ligne droite au travers des vases qui les contiennent; dans le cas seulement où deux de ces corpuscules passent très près l'un de l'autre, ils agissent l'un sur l'autre, par choc ou autrement, ce qui produit une brisure dans leurs trajectoires.

La vitesse de ces corpuscules augmente avec la température. M. Hirn en conclut que la pression exercée par le gaz sur un corps en mouvement relatif doit, toutes choses égales d'ailleurs, augmenter en même temps. Il mesure directement cette pression : c'est l'objet du premier mémoire. Il trouve que la température n'a aucune influence.

L'analyse assez délicate par laquelle le savant physicien concluait de l'augmentation de vitesse des corpuscules à l'augmentation de pression ou de résistance, ayant paru discutable, M. Hirn s'adressa à un autre phénomène, plus directement lié à la température, à savoir, l'écoulement par un orifice. Si la théorie cinétique est exacte, la vitesse d'écoulement du gaz par un orifice ne saurait dépasser la vitesse propre des corpuscules gazeux. De là, pour chaque température, une vitesse limite qui ne pourrait être dépassée, quelles que fussent les conditions de pression dans l'expérience. Cette limite est facile à calculer par la théorie. Le 2e et le 3e Mémoire sont consacrés à la mesure des vitesses d'écoulement. M. Hirn y obtient des vitesses qui dépassent considérablement la limite théorique.

De cette double épreuve, M. Hirn conclut, avec une satisfaction marquée, à la fausseté de la théorie. Pourquoi cette satisfaction, dira-t-on,

et qu'a fait à M. Hirn la théorie cinétique? Il s'en explique longuement, surtout dans le second Mémoire : il la considère comme entachée de matérialisme en ce qu'elle écarte la notion de force pour ne voir partout que des mouvements. Or, de la négation de la force à celle de l'esprit, la transition est facile.

Sans contester que les philosophes matérialistes aient accueilli avec une certaine faveur la nouvelle théorie, nous ne croyons pas celle-ci aussi coupable que la fait M. Hirn. En fait, on ne peut pas en exclure la force : dans les chocs des corpuscules gazeux entre eux ou contre les parois, il y a des changements de vitesse qui supposent l'intervention d'une force; en principe, il n'y a aucun lien absolu entre l'existence des forces mécaniques et celle des esprits. Il y a quelque analogie, sans doute, entre les deux ordres d'idées, mais on pourrait, avec assez de raison, retourner cette analogie contre M. Hirn et reprocher à son système de forces séparées de la matière d'introduire dans l'ordre physique cette scission absolue que Descartes a établie entre l'esprit et la matière et qui a fait depuis lors la faiblesse de la philosophie spiritualiste. Nous pensons donc qu'on peut, sans aucune crainte des conséquences, traiter la question à un point de vue exclusivement scientifique; à ce point de vue, nous sommes obligés de déclarer que la discussion de M. Hirn ne nous semble nullement décisive. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre cette discussion de point en point; bornons-nous à une ou deux observations qui, à notre connaissance, n'ont pas été faites.

M. Hirn signale comme incompatibles avec l'hypothèse cinétique (2e Mémoire, p. 116), les phénomènes bien connus qui accompagnent l'écoulement d'un gaz dans le vide (ou plutôt dans un espace à moindre pression). Mais il nous semble perdre de vue que la vitesse théorique, celle de 485 m, par exemple, qu'il cite, n'est qu'une vitesse moyenne; les vitesses individuelles peuvent s'en écarter beaucoup. Or les corpuscules les plus rapides sont ceux qui se présenteront le plus souvent près des parois et, par conséquent, de l'orifice; il en sortira donc un plus grand nombre que des autres, ce qui produira : 1° un jet d'une vitesse totale tout autre que 485 m et susceptible de dépasser cette limite; 2° une diminution de la vitesse moyenne de ce qui reste dans le vase, c'est-à-dire un refroidissement. Ce sont là les deux faits que M. Hirn trouve incompatibles avec l'hypothèse. Des remarques analogues seraient à faire sur les exemples présentés dans les pages suivantes.

Remarquons encore que M. Hirn n'a pas mesuré les « vitesses » elles-mêmes, ce qui ne paraît guère réalisable, mais seulement les « volumes » de gaz écoulés, et cela, sous la pression du gazomètre. Pour en conclure la vitesse, il faut connaître la section par laquelle se fait l'écou-

lement et la pression du gaz dans cette section. La manière dont M. Hirn calcule ces quantités nous semble tout à fait inacceptable et nous aurions bien des considérations à joindre à celles par lesquelles on a repoussé les conclusions de M. Hirn pour l'écoulement dans le vide (2e Mémoire, page 198 ; 3e Mémoire, page 49). En somme, et sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à la théorie cinétique, nous pensons que les expériences de M. Hirn ne l'ébranlent aucunement; mais elles enrichissent la science expérimentale d'une belle série de déterminations. E. VICAIRE.

BELLES-LETTRES

Les Comédiens hors la loi, par GASTON MAUGRAS. Paris, Calmann-Lévy, 1887, gr. in-8 de VI-493 p. — Prix : 5 fr.

Aujourd'hui que tout ce qui touche au théâtre et surtout aux acteurs excite si vivement la curiosité d'une partie du public, on lira avec empressement le curieux volume de M. Gaston Maugras. On y verra que cet engouement pour les comédiens n'est pas chose nouvelle; qu'à d'autres époques, au siècle dernier surtout, comme de nos jours plus encore, acteurs et actrices se trouvaient mêlés à la plus haute société ; que, dans leur passion pour les spectacles, grandes dames et grands seigneurs, sur des scènes établies dans leurs hôtels, donnaient la réplique à des comédiens et à des comédiennes, les comblaient de prévenances et semblaient fiers de les admettre dans leur intimité. Un critique de ce temps, cité par M. Maugras, fait de l'influence exercée par les acteurs un tableau qui paraîtrait écrit par un de nos contemporains. Ce qui faisait de cette situation la plus étrange anomalie, c'est que ces gens si adulés, non seulement étaient tenus en dehors de la société civile, mais étaient sous le coup de l'excommunication. M. Maugras a voulu chercher les causes de la réprobation qui depuis si longtemps s'attachait à eux. Pour le faire, il a dû remonter jusqu'à l'antiquité. Il nous montre le théâtre naissant à Rome, comme il était né en Grèce, comme il renaquit au moyen âge, d'une inspiration religieuse, il dépeint ensuite l'avilissement où il tomba par les hardiesses d'infâmes histrions que frappèrent bientôt les lois les plus sévères. Quand le christianisme apparut, il ne fit à leur égard que suivre les errements de la Rome païenne. Impudicités, idolâtrie et blasphèmes, tel était, remarque M. Maugras, le théâtre romain à l'époque des Césars. « Quoi de plus naturel, ajoute-t-il, de plus légitime que leurs anathèmes contre de si détestables exemples. » Plusieurs conciles, entre autres celui d'Arles, tenu en 314, prononcèrent l'excommunication des comédiens, mais ces conciles n'étaient que provinciaux et leur autorité ne pouvait s'exercer d'une manière universelle. Ce sont néanmoins leurs décisions

que l'on invoqua en France après le scandale causé par la comédie de Tartufe ; elles furent alors remises en pleine vigueur par l'église gallicane, tandis qu'en Italie elles restèrent sans effet.

Nous ne pouvons ici indiquer que les lignes principales de l'intéressant ouvrage de M. Maugras. Impossible d'analyser exactement son livre. L'auteur suit l'acteur à travers les âges : il nous le montre au XVIIe siècle excommunié sur les planches du Théâtre français et indemne sur celles de l'Opéra, réprouvé par le clergé séculier agissant d'après les doctrines de l'église gallicane, vu avec indulgence par le clergé régulier qui dépendait uniquement de Rome, tour à tour méprisé et adulé, assimilé au bourreau et recherché des grands ; ignorant et plein de morgue à l'égard du littérateur, mal vu de la masse du public et se mettant sur un pied d'égalité avec les ducs et pairs, attaqué par Rousseau et défendu par Voltaire. Il faut lire tout ce volume plein de recherches curieuses, de faits singuliers, d'anecdotes amusantes et aussi bien écrit qu'écrit avec tact et convenance. La conclusion de M. Maugras est que, si le comédien n'est plus excommunié, s'il jouit des droits civils que le comte de Clermont-Tonnerre réclamait pour lui de l'Assemblée nationale; s'il est, autant qu'il y a cent ans, le sujet de l'engouement et de la curiosité admirative d'une partie du public, il n'a pas cependant vaincu d'anciens préjugés. On ne se représente pas un acteur, si grand soit-il, occupant de hautes fonctions dans l'État. Enfin, quand le gouvernement se risque à décorer un comédien, c'est en dissimulant sous divers prétextes le genre de mérite qui justement lui vaut cette décoration craintivement accordée.

TH. P.

Un protégé de Bachaumont. *Correspondance inédite du marquis d'Éguilles (1745-1748)*, par PAUL COTTIN. Paris, *Revue rétrospective*, 1887, in-12 de CXX-180 p. — Prix : 5 fr.

C'est une étrange existence que celle du marquis d'Éguilles, ce fils de magistrat, tour à tour marin, diplomate, soldat, redevenu enfin magistrat comme son père, et toujours ami des belles-lettres et de la bonne société. Fils d'un conseiller au Parlement d'Aix, Pierre de Boyer, frère du marquis d'Argens, le fameux chancelier du roi de Prusse, le marquis d'Éguilles s'engage d'abord dans les galères du Roi, puis se marie, perd sa femme, vient à Paris, où il fait la connaissance de Bachaumont et de Mme Doublet, est admis dans la « Paroisse, » puis, fatigué de son inaction, se lance dans l'aventure de Charles-Édouard, remplit près du prétendant le rôle d'un envoyé secret du gouvernement français, accompagne partout l'héroïque jeune prince, est fait prisonnier après sa défaite et rendu à la liberté après une captivité qui lui paraît bien dure et bien longue, rentre en France, essaie en vain d'ob-

tenir du ministère ou une situation nouvelle ou tout au moins le remboursement de ses avances; lassé d'attendre, revient à Aix, où son père lui a acheté une charge de président, est bien reçu d'abord par ses collègues, mais se sépare d'eux avec éclat dans le procès des Jésuites, et poursuivi à son tour, est obligé de s'exiler, et à son retour d'exil se confine dans son château d'Éguilles où il meurt à soixante-seize ans, en 1783, après avoir converti son frère d'Argens.

Tel est l'homme dont M. Paul Cottin vient de publier une intéressante correspondance. Cette correspondance embrasse trois années et donne de très curieux détails sur l'aventureuse odyssée du marquis, sur ses démarches, ses déceptions, son incessant souvenir de la « paroisse » et des paroissiens de Mme Doublet, surtout de la chère maman et du cher papa. Mais la partie la plus importante sans contredit est celle qui a trait à l'expédition de Charles-Édouard : on y trouvera sur la campagne du vaillant et malheureux prince, sur les obstacles qu'il a eu à surmonter, sur le dévouement, malheureusement indiscipliné, de ses partisans, des renseignements souvent peu connus et de haute valeur. Signalons en particulier une lettre du 6 avril 1746 qui peint en termes spirituels l'ardent enthousiasme des femmes écossaises pour le jeune prétendant, avec cette jolie explication donnée par l'une d'elles : « Ce n'est pas qu'il soit coquet ou galant; c'est peut-être au contraire parce qu'il ne l'est pas et que les Écossaises, naturellement sérieuses et passionnées, en concluent qu'il est véritablement tendre et qu'il serait constant. » M. DE LA ROCHETERIE.

Le Journal de Marie Bashkirtseff. Paris, G. Charpentier, 1887, 2 vol. in-12 de 402 et 592 p. avec un portrait. — Prix : 7 fr.

Née en novembre 1860, Marie Bashkirtseff est morte de la poitrine en 1884. Elle était la fille du général Grégorievitch Bashkirtseff et de Mlle Babanine, tous les deux appartenant à la bonne noblesse russe. On lui imposa des gouvernantes et des institutrices françaises dès le plus bas âge, si bien qu'à douze ans elle parlait très purement notre langue. Admirablement douée au point de vue intellectuel, avec des dispositions merveilleuses pour la littérature et la peinture, se sentant atteinte d'un mal qui ne pardonne pas, la jeune Marie se consolait en fixant chaque soir sur le papier les actes de sa journée, ses pensées et ses réflexions. Ce *Journal*, interrompu par la mort, est fort instructif, et je ne connais pas de satire plus sanglante de l'éducation anormale que beaucoup de familles de l'aristocratie russe donnent à leurs enfants. Voilà une jeune fille qui ne sort jamais seule, qui est à chaque instant flanquée d'une duègne (qu'elle prend naturellement en grippe), qui est continuellement en voyage, aujourd'hui à Rome, de-

main à Nice, après-demain à Paris, où elle suit les cours de Bastien Lepage et de Robert Fleury ; une jeune fille, en un mot, aussi sévèrement gardée extérieurement que les célèbres pommes d'or du Jardin des Hespérides, et à qui, par une inconséquence bizarre, on laisse toute liberté pour ses lectures. Sur ce point capital, pas le moindre contrôle, pas la moindre surveillance. Marie lit tout ce qu'elle veut. Les domestiques ont ordre de lui acheter tous les livres qu'elle demande. Aussi, une fois fixée à Paris, dévore-t-elle tous les produits, même les plus frelatés, de la littérature contemporaine, depuis *Mademoiselle de Maupin*, de Théophile Gautier, jusqu'aux œuvres les plus crûment réalistes de M. Émile Zola, dont elle se dit « grande admiratrice. » Renan est son auteur favori. Qu'arrive-t-il? C'est que la petite Russe, qui a commencé par être très pieuse, finit par ne l'être plus du tout. En elle, la foi chrétienne disparaît pour faire place à je ne sais quel athéisme mystique et vague. On suit pas à pas dans le *Journal* de Marie l'influence délétère qu'exercent sur elle des lectures faites sans discernement. A douze, treize et quatorze ans, ce sont de continuels actes de foi. A dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, ces actes de foi sont remplacés par des blasphèmes de ce genre : « Il y a un Être-Suprême, il y a la nature, il y a, il y a... Mais il n'y a pas le Dieu que j'ai l'habitude de prier tous les jours... » — « Dieu, le Dieu que je croyais connaître n'existe pas, non, ce n'est pas possible... » — « Toutes mes réflexions tendent à ceci : « Le Dieu qu'on nous enseigne « est une invention... » — « Le Dieu de la religion ou des religions, celui-là n'en parlons plus. »

La politique l'occupe aussi. Dans les premières pages de son *Journal*, Marie déblatère contre les nihilistes. Plus tard, elle rêve d'épouser Napoléon IV. Puis, elle devient républicaine et s'enthousiasme pour Ranc et Gambetta. Néanmoins, les instincts de sa race ne sont pas étouffés. Ils reprennent presque toujours le dessus, et rien n'est plus amusant que la façon avec laquelle l'espiègle névrosée se moque de « vieilles typesses » rencontrées par elle dans une réunion de libre-penseurs.

En résumé, Marie Bashkirtseff se contredit sans cesse. C'est une malade, une incohérente. Elle l'avoue elle-même. Ainsi, en 1877, après une crise du mal qui la mine, elle écrira : « Mon Dieu Seigneur Jésus-Christ, faites-moi mourir. J'ai peu vécu. Mais l'enseignement est grand. Tout m'a été contraire. Je veux mourir. Je suis incohérente et saccagée comme mes écrits. Je me déteste comme tout ce qui est misérable. » Un jour, elle s'écriera : « J'aime Rome, rien que Rome. Mon Dieu, que j'aille à Rome! C'est impossible sans doute, car ce serait être heureuse. » Le lendemain, elle aura « la ville des jésuites » en horreur. Un moment, elle fera la voltairienne, la fanfaronne au sujet

de l'autre vie; un autre moment, elle ne sera pas rassurée du tout, et dira : « La vie future, on l'entrevoit sans la comprendre, et l'on est épouvanté. »

Ce qui fait que ces contradictions inspirent pour l'auteur, même quand elle blasphème, une sympathique pitié, c'est qu'elles sont absolument sincères. Marie se montre comme dans un miroir, telle qu'elle est, avec ses défauts et ses qualités, et elle a de celles-ci à un degré supérieur, notamment une grande bonté d'âme. Elle est joyeuse de pouvoir donner vingt sous à un pauvre. Elle pleure sur les humbles, les déshérités, les souffrants. Quant à ses défauts, à ses erreurs, ils ne proviennent pas d'une mauvaise nature : ils sont le résultat d'une fausse éducation. Elle-même finit par le pressentir, car son *Journal* contient, aux dernières pages, ce cri terriblement désespéré : « Mon cœur est absolument vide, vide, vide. » Pauvre enfant!

F. B.

HISTOIRE

Vie de Léon XIII, son siècle, son pontificat, son influence, composée d'après des documents authentiques, précédée de deux lettres de Leurs Éminences les cardinaux Parocchi et Gibbons et d'une Préface de Sa Grandeur Mgr Germain, par BERNARD O'REILLY, docteur en théologie, docteur ès lettres. Édition française entièrement refondue et annotée par P. M. BRIN, professeur de théologie dogmatique, illustré de 2 photogr., de 8 chromolith. et de 320 grav. sur bois. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 723 p. Prix : 15 fr. broché; reliure demi-chagrin avec la plaque, ou reliure d'amateur, 20 fr.

Cette vie de Léon XIII arrive fort à propos. Au moment où le monde chrétien va célébrer les noces d'or sacerdotales du Souverain Pontife, tous ceux qui vont à Rome pour lui présenter leurs hommages et tous ceux qui ne pourront se joindre que par le cœur à cette manifestation, voudront connaître avec détail ce qu'a fait et pensé ce prêtre, cet évêque, ce Pape dont l'univers aujourd'hui admire l'intelligence, la sagesse et la piété. Le docteur O'Reilly, dit Son Éminence le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, a écrit cette vie « avec l'encouragement, l'approbation et la bénédiction de Sa Sainteté, sur documents authentiques et autorisés, avec le concours et la direction des personnes haut placées près du Souverain Pontife. » Je pourrais m'arrêter là, car on ne peut désirer une meilleure recommandation que celle donnée ainsi par le cardinal Parocchi pour ce livre splendidement traité par la maison Firmin-Didot, avec le soin, le luxe qu'elle a coutume de mettre à ses œuvres choisies.

Les illustrations en effet sont nombreuses. Pour un volume de 700 pages il y a 320 gravures sur bois, deux grandes photogravures, 8 chromolithographies, c'est-à-dire que toutes les deux pages à peu

près il y a la reproduction d'une œuvre d'art. Plusieurs de ces gravures, il est vrai, ne se rattachent que de très loin à la vie de Léon XIII et pourraient certes manquer sans que leur absence fût aperçue, mais toutes sont choisies avec goût et beaucoup sont fort belles. Il y en a de peu communes, empruntées à des manuscrits du Vatican ou de Paris aux VIIIe, IXe, XIVe, XVe siècles ; à des gravures ou estampes des XVe, XVIe et XVIIe siècles ; aux tableaux d'Angelico de Fiejole, de Simeone Memmi, de Benozzo Gozzoli, de Ghirlandajo, de Dosso Dossi, de Francia, de Signorelli et de Raphaël ; enfin d'après les chambres du Vatican ou les cartons moins connus de Hampton-Court. Il y en a aussi de peintres modernes, Ary Scheffer, Overbeck, Savinien Petit, Balze, Lothnér, Magaud, Hess, Lameire, etc. Il y a là des monuments, des paysages, des compositions savantes, des portraits de papes, de cardinaux, comme ceux des cardinaux Franchi, Schiaffeno, Simeoni, Parocchi, Pecci, Pitra, Manning, Lavigerie, etc. Mais c'est assez de ces quelques mots pour indiquer la partie artistique du volume, parfaitement traitée et qui me retiendrait trop longtemps si je voulais entrer dans les détails. J'arrive au texte.

Un écrit de Mgr Germain, évêque de Coutances, sert de préface. Sa Grandeur y trace le portrait de Léon XIII et met en relief le double but qu'il s'est proposé : de ramener l'union parmi les catholiques français divisés entre eux, d'éclairer et de diriger les fidèles par ces lettres et encycliques doctrinales qui ont été successivement publiées.

La *Vie* comprend quatre parties. La première : *la Préparation,* c'est l'histoire de Joachim Vincent Pecci, depuis sa naissance, le 2 mars 1810, à Carpineto, dans les États romains, jusqu'à son ordination le 31 décembre 1837. La seconde : *les Premières Missions* administratives et diplomatiques comme délégat à Bénévent, puis à Pérouse, et après comme nonce en Belgique, où il resta trois ans, de 1843 à 1846, prenant part au mouvement qui rétablit l'Université de Louvain et à l'apaisement des divisions survenues entre les catholiques. Jusqu'ici l'auteur a suivi l'ordre chronologique dans le récit de cette vie qui nous révèle déjà les plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Mais à présent le plan est modifié. C'est par ordre de matières pour ainsi dire que les faits sont groupés. Ainsi dans la troisième partie : *Apostolat à Pérouse,* on parle d'abord du zèle de l'évêque pour l'instruction du clergé et du peuple, pour la haute éducation sacerdotale, puis on raconte ses luttes pour la défense du clergé lorsque la Révolution veut par ses lois iniques tarir la source du sacerdoce ; un autre chapitre nous montre Mgr Pecci bienfaiteur de Pérouse et de l'Ombrie, un autre nous fait connaître la série de ses instructions sur la civilisation, le domaine temporel du Saint-Siège, la famille chrétienne, etc... ; on raconte ensuite comment l'évêque prit la défense de son clergé contre les menées ré-

volutionnaires, et on termine en parlant des fêtes de famille données à l'évêque et de celles d'Assise, lorsque Pie IX nomma le cardinal Pecci protecteur du tiers ordre franciscain. Il y a, ce me semble, dans cette manière de procéder, un peu de confusion : on ne saisit pas bien le cours de cette vie : ainsi on ne parle de la nomination au cardinalat en 1853, qu'après avoir donné le récit de ses luttes en 1860, ainsi la lettre au Roi contre le décret du 31 octobre 1860 est mise avant la lettre au commissaire royal, marquis de Pepoli, du 30 septembre, etc. Peut-être eût-on gagné comme intérêt, à suivre l'ordre chronologique comme on l'avait fait précédemment, sauf à traiter à part quelques points particuliers. Ce morcellement pour ainsi dire suivant les matières traitées se comprend mieux dans la quatrième partie : *le Souverain Pontifical.* Après le récit de l'élection et des premiers actes du Pape, des chapitres distincts parlent des rapports de Léon XIII avec les chrétiens d'Orient, avec les missions de Chine et du Japon, de Léon XIII avec la Grande-Bretagne, puis avec l'Irlande, puis avec les États-Unis. On parle ensuite de l'impulsion donnée par Léon XIII aux hautes études ; mais pourquoi ce chapitre vient-il ici interrompre le récit des rapports du Pape avec les diverses puissances, récit qui continue avec celui des actes de Léon XIII avec la France ? Nouveau chapitre intercalé pour parler de l'affaire des biens de la Propagande ; on revient aux rapports de Léon XIII avec l'Espagne où, comme de juste, il est aussi beaucoup parlé de M. de Bismark, car il ne peut y avoir dans ces divisions rien d'absolu.

Le lecteur trouvera dans ces pages toujours intéressantes des détails sur la persécution du catholicisme en Russie, en Prusse, sur les menées de la franc-maçonnerie, des renseignements sur la question irlandaise, et sa solution désirable, sur la situation des catholiques aux États-Unis, etc. On comprend ainsi quelle complexité d'intérêts il y a à sauvegarder, que de droits il y a à revendiquer et quel labeur incombe au Souverain Pontife pour éclairer les peuples en leur montrant, ce qui semble le but principal de ce pontificat, combien la société moderne qu'on a voulu séparer de l'Église a besoin cependant de l'action bienfaisante de cette Église pour guérir tous les maux sociaux qui la mènent aux convulsions de l'agonie. Cette œuvre a certes de la grandeur, et son éloquence sort d'elle-même. Aussi, je l'avoue, je regrette ce ton continuel d'admiration qui sent le panégyriste plus que l'historien. Le simple récit des faits eût été préférable et il eût conduit au même résultat.

Tel est le nouvel ouvrage sorti magnifiquement des presses de la maison de M. Firmin-Didot ; il fait connaître le Pape dont il raconte la vie et sa place est certainement marquée dans toute famille chrétienne.

H. DE L'E.

Une famille de seigneurs calvinistes du Haut-Anjou. *Les Chivré, marquis de la Barre de Bierné* (XVIe-XVIIIe *siècles*, par ANDRÉ JOUBERT. Paris, Lechevalier, 1887, gr. in-8 de 234 p. et 7 grav. — Prix : 5 fr.

L'Anjou est pour M. André Joubert un champ d'observations fécond en découvertes. Très variés sont les travaux d'histoire qu'il lui a consacrés, tous pleins d'une érudition s'inspirant directement des sources; et, parmi les plus intéressants, nous avons plaisir à citer l'étude naguère couronnée par l'Académie des inscriptions, où il nous donnait un aperçu de la vie privée en ce pays au XVe siècle. Son livre actuel présente un semblable caractère de précision pour les siècles suivants Une vieille dynastie seigneuriale du Haut-Anjou y est dépeinte dans le cadre de son principal manoir. La famille, son foyer, ses domaines patrimoniaux, forment une sorte de trilogie, avec de nombreux textes à l'appui; et, en regard de curieux inventaires, qui nous renseignent sur le mode d'existence de la noblesse angevine à la campagne, notamment sous la Fronde, des vues photographiques, des mieux réussies, font ressortir la silhouette pittoresque des châteaux, dont le savant et consciencieux explorateur nous trace la description.

C'est la vraie méthode monographique. Un maître illustre, M. Le Play, en a montré l'importance pour l'exacte observation des faits sociaux contemporains. Elle ne s'applique pas moins au passé. N'est-ce pas l'histoire des familles qui nous révèle le fond de la vie locale, selon les milieux et les époques? Une analyse, qui met à nu les conditions de cette vie, seule peut nous restituer la physionomie propre à chacune de nos anciennes provinces.

La physionomie de l'Anjou du XVIe siècle s'accuse, avec des traits bien particuliers, chez les Chivré, marquis de la Barre de Bierné. M. Joubert considère en eux les types de cette fraction remuante de la noblesse qui alors embrassa le protestantisme, et, après avoir suivi le roi de Navarre dans la mauvaise fortune, sut profiter de la bonne, en se poussant plus haut. Ce sont d'ardents calvinistes, toujours en action, soit au prêche qu'ils installent à leur foyer, soit sur les champs de bataille, l'épée à la main. Près de ces rudes personnages apparaissent des femmes non moins militantes. Parmi elles se détache la mélancolique figure d'une jeune fille, ravissante de beauté, de vertu et d'esprit, Catherine de Chivré, que la mort enleva en 1599 à l'âge de treize ans. Catheriné de Bourbon, sa marraine, et Anne de Rohan, sa docte petite amie, composèrent en son honneur de poétiques épitaphes, qui se lisent encore sur le gracieux mausolée élevé par les soins de la sœur de Henri IV. Sous Louis XIII, les Chivré sont dans tout leur éclat. Gentilshommes de la Chambre, lieutenants généraux d'artillerie, riches de 30,000 livres de rente en terres, ils font de leur châtellenie un brillant lieu de résidence.

Par quelles causes cette splendeur fut-elle si éphémère? Comment, accablés de procès, criblés de dettes, laissèrent-ils se délabrer et tomber en ruine leur beau château de la Barre, et, réduits à des ventes forcées, en furent-ils dépouillés totalement par une saisie avant la fin du siècle? Les textes cités par M. Joubert ne le disent pas expressément. Mais ce qu'ils nous apprennent sur leur humeur inquiète et batailleuse, sur leurs démêlés avec le présidial de Château-Gontier, pour des infractions incessantes commises contre les édits réglant l'exercice public de leur culte, donne à penser qu'entraînés par un esprit de secte immodéré, ils furent loin d'administrer leur patrimoine en bons ménagers. Et puis aussi, dans les hommages qu'ils font de leurs fiefs, nous sommes frappé de voir, dès la première moitié du XVIe siècle, tant de terres éparpillées, dont le revenu est évalué de 25 à 30 ou 40 livres.

Voici, par contre, un exemple de stabilité des plus remarquables. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la terre de La Barre, d'abord acquise par un neveu du grand Colbert, devint, moins quelques fermes, la propriété de Caroline du Plessis d'Argentré, laquelle la porta en dot à Paul-René, comte de Robien. Or celui-ci représentait une race établie depuis 1214 dans le château de ce nom, près de Quintin (Côtes-du-Nord), et ses descendants la possèdent encore aujourd'hui. S'il était possible d'écrire l'histoire de cette union, près de sept fois séculaire, entre une noble famille et le manoir où fut son berceau, quel sujet d'études vraiment de choix pour M. Joubert et quel intérêt pour nous!

CHARLES DE RIBBE.

Les Commencements d'une conquête. L'Algérie de 1830 à 1840, par CAMILLE ROUSSET, de l'Académie française. Paris, Plon et Nourrit, 1887, 2 vol. in-8 de 408 et 496 p. et un atlas de 12 pl.— Prix : 20 fr.

C'est Nettement, je crois, qui, parlant de la conquête d'Alger, l'a comparée au dernier rayon d'un de ces soleils bienfaisants, qui, en disparaissant à l'horizon, laisse à la terre, comme un suprême adieu, une chaude effluve de sa matière fécondante et créatrice. Au moment où Charles X prenait à Rambouillet le chemin de l'exil, le maréchal de Bourmont plantait à Alger ce glorieux drapeau qu'avait jadis déployé saint Louis à Tunis; à l'instant où la France commettait envers les Bourbons sa dernière ingratitude, ceux-ci, au sortir des humiliations de Waterloo, lui rendaient le prestige militaire qu'elle avait un moment perdu, dotait son domaine colonial d'un empire à peu près grand comme la métropole.

Le vendredi 9 juillet 1830, le canon des Invalides avait annoncé aux Parisiens la prise d'Alger et les Parisiens avaient illuminé; mais tout en applaudissant au glorieux succès de l'armée d'Afrique, ils confon-

daient dans une même défiance le gouvernement qui l'avait ordonnée, le général qui l'avait conduite et les soldats qui l'avaient faite. L'armée d'Afrique était suspecte et impopulaire. Trois semaines plus tard, la Révolution était triomphante; loin d'apaiser ses soupçons et ses haines, le triomphe ne fit que les exaspérer. Il eût pu sembler rationnel de laisser l'organisation de la conquête aux glorieux soldats qui l'avaient effectuée; mais deux raisons s'opposaient à ce que les choses se passassent suivant la raison et l'équité. La première est que les conquérants d'hier ne voulaient plus être, sous de nouveaux maîtres, les organisateurs d'aujourd'hui; la seconde, que les maîtres d'aujourd'hui ne voulaient pas charger les conquérants de la veille d'une œuvre que, par respect pour une dynastie tombée, ces derniers eussent décliné d'entreprendre. Heureusement pour la France, les justes susceptibilités des uns, les rancunes exagérées des autres ne devaient point empêcher le sang versé devant la ville des deys de porter ses fruits. L'œuvre de Charles X et du maréchal de Bourmont devait demeurer durable, et après une crise de quelques jours, après des tâtonnements inévitables, on comprit que l'œuvre entamée n'était qu'au début, que ce début comportait un développement, et énergiquement, sagement, on se mit à l'œuvre. Conquérir était bien, mais organiser la conquête était mieux : on entreprit donc l'organisation de la conquête.

Les deux volumes que M. Rousset vient de consacrer à l'histoire de cette organisation embrassent une période de dix années, qui va de 1830 à la fin de 1840. C'est l'époque où, sous la direction du maréchal Clauzel, des généraux Trezel, d'Erlon, Bugeaud, Danrémont, Valée, nous marchons sur le sol africain comme un enfant dont les premiers pas sont mal assurés. Et en vérité, comment en eût-il été autrement? Tout n'est-il pas nouveau dans l'œuvre commencée? Le sol et les hommes nous sont également inconnus ; la manière même de faire la guerre ne ressemble en rien à ce qui se pratique en Europe, et nos premiers échecs en cette matière furent dus à ce que des militaires rompus aux opérations de leur métier sur le continent voulurent appliquer sur un théâtre qui était tout autre les procédés qui nous avaient donné la victoire à Austerlitz et à Iéna.

Les commencements de la conquête d'Alger ont tout l'intérêt d'un roman : les épisodes y abondent et nous y voyons poindre des réputations destinées à grandir dans des proportions épiques : là débutent La Moricière, Duvivier, Changarnier, Pélissier, Abd-el-Kader. Les commencements d'Abd-el-Kader appartiennent à la légende comme ceux de Yusuf appartiennent au roman. Les récits fantastiques écartés, il reste peu de chose : deux voyages à la Mecque avec son père, le second poussé jusqu'à Bagdad, où des prédictions de gloire et de grandeur auraient été faites à l'enfant. En 1832, il avait vingt-quatre ans; de taille moyenne

mais bien prise, vigoureux, infatigable, il était le meilleur parmi les premiers cavaliers du monde; les qualités physiques sont grandement appréciées par les Arabes. Il avait par surcroît celles qui font les dominateurs : l'intelligence, la sagacité, la volonté, le génie. Éloquent à l'égal des plus grands orateurs, il maniait à son gré les foules ; quand il parlait de sa voix grave et sonore, avec le geste sobre de sa main nerveuse et fine, on voyait s'animer son visage au teint mat, et, sous ses longs cils noirs, ses yeux bleus lançaient des éclairs. Les débuts de La Moricière ont été racontés dans un livre qui est entre les mains de tous les gens qui lisent (*Histoire du général Lamoricière,* par Keller, député du Bas-Rhin); mais on aime à les retrouver ici : ce qui est généreux et grand ne lasse jamais.

On est frappé, en lisant les deux volumes de M. Rousset, de voir qu'en réalité les seules gens qui comprenaient quelque chose dans l'œuvre qu'on essayait de mener à bonne fin, étaient des hommes auxquels leur situation inférieure ne permettait point d'agir en maîtres. La Moricière, qui s'était aperçu dès les premiers jours que l'adresse, l'appel aux sentiments chevaleresques devaient obtenir des Arabes beaucoup plus que la force brutale, était à cette époque capitaine de zouaves. Duvivier était commandant; quant au général Bugeaud, dont l'énergie devait être décisive en Afrique, il était seulement maréchal de camp.

Bugeaud fut certainement, de tous les officiers généraux qui assistèrent aux premières opérations de nos troupes en Algérie, le seul qui se rendit un compte exact de la situation. Le discours qu'il tint aux chefs de corps le lendemain de son arrivée à Oran en est un frappant exemple : « Messieurs, leur dit-il, je suis nouveau en Afrique, mais, selon moi, le mode employé jusqu'ici pour poursuivre les Arabes est défectueux. J'ai fait de longues campagnes en Espagne; et la guerre que vous poursuivez ici a une grande analogie avec celle que nous avions entreprise en 1812 contre les guérillas. Vous me permettrez d'utiliser l'expérience que j'ai acquise à cette époque. C'est ainsi que je suis d'avis de supprimer ces fortes colonnes et de nous débarrasser de cette artillerie, de ces bagages encombrants qui entravent nos marches et nous empêchent de poursuivre et de surprendre l'ennemi. Nos soldats, comme les soldats de Rome, doivent être libres de leurs mouvements et dégagés; il faut à tout prix alléger le poids qui les surcharge. Nos mulets, nos chevaux, porteront les vivres et les munitions, et les tentes leur serviront de bâts et de sacs. Alors nous serons à même de traverser les montagnes, les torrents, sans laisser derrière nous les bagages. »

Tout cela était profondément vrai, et les succès de ce nouveau commandant de la division d'Oran devaient démontrer la raison de ces préceptes. Chose singulière et triste à remarquer : nos premiers revers en

Algérie furent dus, comme nous l'avons dit, à ce que nos troupes voulurent appliquer à l'Afrique les procédés de la guerre européenne : or, en 1870, après quarante ans d'Afrique, nos armées furent battues sur le Rhin pour avoir appliqué en Europe les procédés de la guerre en Algérie. — Tant il est vrai qu'en art militaire plutôt qu'en toute autre science, il n'est vérité concrète ni absolue : tout dépend de l'heure et du théâtre de l'application.

Le deuxième volume de M. Rousset est d'un intérêt supérieur encore au second, par le côté dramatique des événements qu'il raconte; on y trouve le récit de cette funeste expédition de Constantine où l'énergie du duc de Nemours et la belle humeur du vaillant Changarnier firent peut-être plus pour le salut de nos troupes que la science du maréchal Clauzel. « La cavalerie arabe avait passé le Bou Merzoug et s'avançait avec de grands cris ; à distance de charge, elle s'arrêta ; les goums s'alignèrent, les étendards passèrent au premier rang, et les chefs galopèrent sur le front en donnant des ordres, puis la masse s'ébranla de nouveau. Au signal du clairon, les tirailleurs du 2e léger rentrèrent dans le rang, puis le chef de bataillon (Changarnier) commanda : « Formez le carré... » L'essentiel était d'empêcher les hommes de tirer trop tôt ; déjà les armes s'inclinaient. « Attention ! soldats, à mon commandement ! Vive le Roi ! » — « Vive le Roi ! Vive le le commandant ! » répondirent les soldats, et les armes se redressèrent. A quarante pas du bataillon, les premiers rangs de la cavalerie arabe ralentirent leur allure ; il en résulta parmi ceux qui les suivaient un à coup. Changarnier saisit l'instant : « Commencez le feu ! » Au bout de quelques minutes, l'ennemi se retira en désordre et ne se rallia qu'à très grande distance. En avant, autour du bataillon, la terre était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux ; mais le succès avait coûté cher : un officier et seize hommes tués, quarante blessés ; le commandant pour sa part avait eu la clavicule droite labourée par une balle. Les blessés relevés, chargés sur les cacolets, envoyés à l'ambulance, le bataillon se remit en marche sans être inquiété davantage. « Mes amis, disait le commandant à ses soldats radieux, nous ne sommes que trois cents, et ils sont six mille ; eh bien ! ils ne sont pas encore assez nombreux pour nous... »

La retraite de Constantine et surtout l'échec qu'on avait éprouvé devant la ville causèrent en France une impression douloureuse ; l'idée d'une revanche immédiate fut sur-le-champ adoptée comme une nécessité. On trouvera dans M. Rousset des détails curieux, et, croyons-nous, inédits, sur les motifs qui firent attribuer au duc de Nemours le commandement de l'expédition, confié d'abord au duc d'Orléans. Quant à toute la partie qui a trait à la deuxième expédition de Constantine, à cette page glorieuse qu'un Français ne saurait lire sans une

poignante émotion, elle est racontée avec la vigueur d'un grand écrivain, véritablement d'un maître.

L'Algérie de 1830 à 1840 est une nouvelle étape dans l'histoire générale de notre conquête, et nous n'avons qu'un souhait à former : c'est de voir M. Rousset continuer et terminer son œuvre. L'historien de Louvois, par la nature de son talent littéraire militaire, est là tout à fait dans un sujet qui lui convient : les amis des lettres doivent s'en réjouir et l'en féliciter. A. DE S.

Le Comte de Chambord d'après lui-même. *Étude politique et historique,* par DUBOSC DE PESQUIDOUX. Paris, Palmé, 1887, in-8 de IV-567 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre se compose de souvenirs personnels à l'auteur, lorsqu'il rencontra M. le comte de Chambord à Arnhem et à Venise, de citations des lettres et manifestes du Prince et de commentaires appliqués à ses paroles et à son caractère. Souvenirs et commentaires, écrit l'auteur, présentent, avec le tableau de notre temps, un exposé de la doctrine et un manuel de la foi royaliste. Ils forment un credo politique. On y voit un Roi, ce que ce Roi, qui n'a pas régné de fait mais a dominé sur des intelligences, a pensé sur la politique intérieure, la démocratie, la décentralisation, la question sociale, l'agriculture, l'enseignement, l'armée, la magistrature, l'État sans Dieu... puis quelles ont été ses vues sur la politique extérieure, la question romaine, l'Algérie. Un dernier livre a surtout pour but de faire connaître l'homme et le Roi, tel qu'il s'est révélé dans ses déclarations sur l'abstention, la fusion. — Chacun a lu dans le temps, lorsqu'elles paraissaient, les lettres et les notes du Roi, mais il est nécessaire de les relire, de s'en pénétrer. Lorsque l'on semble verser du côté opposé à celui où le Prince se tenait, il faut, avant de s'y laisser aller, se rendre bien compte de la position prise par M. le comte de Chambord, de la dignité de son attitude, en face des divers gouvernements qui se sont succédé en France, de sa conception de la monarchie chrétienne et française, de sa pensée sur la légitimité et l'appel au peuple, etc... Il y a là des sujets actuels et par la manière dont ils sont traités on éprouve une entière satisfaction. Ce livre éveille les pensées, il les élève et il réconforte l'âme. M. Dubosc de Pesquidoux l'a dit quelque part : c'est le spectacle du rapport des opinions du Prince avec les faits présents qui l'a surtout frappé et lui a mis la plume à la main. Son œuvre présente ainsi un véritable caractère d'opportunité. Redire toujours et inculquer la nécessité du retour à la royauté traditionnelle, c'est la constante préoccupation de M. le comte de Chambord, car cette « monarchie héréditaire, dont la Providence lui a confié la garde, est, dit-il, l'unique port de salut où, après tant d'orages, cette France, objet de tout son amour, pourra

retrouver enfin le repos et le bonheur. » Lorsque le Prince écrit que « le césarisme et l'anarchie nous menacent encore parce que l'on cherche dans des questions de personnes le salut du pays, au lieu de le chercher dans les principes, » il semble qu'il a deviné les hésitations qu'après sa mort éprouveront malheureusement un certain nombre de catholiques. Le livre de M. Pesquidoux provoque à chaque instant les réflexions. C'est le meilleur éloge à en faire. H. DE L'É.

BULLETIN

Hommage à M. Chevreul, *à l'occasion de son centenaire.* Mémoires par BERTHELOT, DEMARÇAY, etc. Paris, Alcan, 1886, in-4 de 94 p. — Prix : 5 fr.

« La meilleure manière d'honorer un savant et un homme qui a travaillé pendant un siècle, c'est de lui offrir l'hommage des travaux poursuivis d'après lui et sous son inspiration. » Ainsi s'exprime M. Berthelot dans la dédicace qu'il a placée en tête de ce volume, et l'on ne saurait mieux dire. De fait, l'illustre chimiste auquel il est dédié n'a pu manquer d'accueillir avec satisfaction la plupart des Mémoires, tous inédits, qui composent ce recueil; plusieurs d'entre eux, celui, par exemple, de M. Dujardin-Beaumetz, intitulé : *la Formule atomique des corps et leurs effets thérapeuthiques*, et celui de M. A. Gautier sur *le Mécanisme de la variation des êtres vivants*, sont aussi intéressants par la méthode que par les conclusions. Quant à celui qui clôt la série : *les Mouvements inconscients*, par M. Ch. Richet, si, par le mode d'observation il se rattache très directement aux travaux de M. Chevreul sur la baguette divinatoire, le pendule explorateur et les tables tournantes; nous doutons fort que l'illustre savant reconnaisse sa méthode dans les raisonnements et avoue ce petit-fils pour un descendant légitime. La lecture en est intéressante néanmoins pour qui s'occupe de ces questions, et les faits qu'on y trouve consignés pourraient fournir des arguments pour une conclusion tout opposée à celle de l'auteur. En somme, cette plaquette, imprimée avec grand luxe, sur papier de Hollande, par la maison Chamerot, forme un recueil d'une réelle valeur. E. DARAM.

Causeries scientifiques, par HENRI DE PARVILLE. 25e année, 1885. Paris, J. Rothschild, 1887, in-12 de 370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un recueil dont l'éloge n'est plus à faire; vingt-cinq années de succès nous en dispensent. M. de Parville, auteur de travaux scientifiques distingués, est connu partout comme un de nos vulgarisateurs scientifiques les plus habiles à exposer d'une manière intéressante les découvertes scientifiques et les progrès industriels. Le volume que nous avons sous les yeux ne manque pas de sujets importants. Il commence par une étude sur les tremblements de terre et sur la constitution intérieure du globe, à propos des désastres survenus en Andalousie, et il se termine sur les premiers succès de M. Pasteur contre la rage. Chemin faisant, nous rencontrons l'antipyrine, ce nouveau médicament à la mode, l'anti-inducteur van Ryssel-berghe, qui permet d'employer les mêmes fils à la fois pour le téléphone et pour le télégraphe, les suggestions mentales et une foule d'autres questions, les unes simplement indiquées, les autres traitées plus à fond.

Nous n'aurions qu'à louer, n'étaient quelques erreurs sans grande importance à relever çà et là. Ainsi (p. 310) à propos des mamelles accessoires que l'on a observées parfois, même sur des hommes, l'auteur fait remarquer qu'on ne peut pas les expliquer par l'atavisme, « car elles n'occupent pas dans l'espèce humaine le siège qui leur est habituel chez les animaux. » En effet, l'atavisme arrive là si malheureusement que l'auteur aurait tout gagné à faire l'économie de cette profession de foi transformiste, si indirecte qu'elle soit. Nous croyons lui rendre service en l'engageant à veiller sur ces écarts de plume, heureusement rares. E. DARAM.

La Photographie pratique. *Manuel à l'usage des officiers, des explorateurs et des touristes*, par le commandant E. JOLY, membre de la Société française de photographie. Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-18 de 59 p. — Prix : 1 fr. 50.

Voici un ouvrage pratique, simple et clair, concis dans les détails quoique suffisant. Parmi les nombreux procédés aujourd'hui employés en photographie, l'auteur a exposé les plus simples et ceux qui donnent les meilleurs résultats. Nous pensons toutefois que quelques-uns de ceux qu'il indique peuvent être ramenés à une simplicité plus grande encore. Il évite ainsi au débutant ce dédale de procédés dont il lui serait si difficile de sortir sans expérience, et peut renseigner utilement un amateur déjà au courant.

CH. D'A.

En vacances à la campagne. *Les Animaux, les fleurs et les fruits*, par PAUL LARGILLIÈRE. Paris, Lecène et Oudin, s. d., in-8 de 240 p., illustré de 49 gravures. — Prix : 1 fr. 70.

Quel beau livre de prix, quel cadeau agréable à faire à un enfant de dix à douze ans, que l'ouvrage de M. Paul Largillière ! Bien imprimé, il renferme des gravures remarquables. Le titre dit assez de quoi il s'agit : d'aimables enfants parmi lesquels se trouve une petite Parisienne envoyée au Valcreux, en Normandie, pour y raffermir sa santé, vont, viennent, courent à travers le pays en compagnie soit d'un oncle, soit de quelques voisins auxquels ils sont enchantés de faire visite. Dans leurs promenades, les enfants ont l'occasion de s'instruire d'une foule de choses : d'histoire naturelle et de botanique principalement. On leur parle des chevaux, des bœufs, des chiens et même des chats ; sur chaque espèce de ces animaux domestiques, qu'on leur enseigne à traiter avec humanité, des historiettes amusantes ou touchantes, toujours morales, leur sont contées. Nos petits amis apprennent aussi ce que c'est que le travail des champs et comment on exploite les forêts. Ils reçoivent également quelques leçons très élémentaires d'ornithologie s'appliquant à plusieurs variétés d'oiseaux connues dans nos climats. Le plus intéressant chapitre du livre, à notre sens, est intitulé *le Rucher;* il contient des détails à peu près complets sur les mœurs des abeilles. Et c'est en discourant sur les fraises, les framboises et les roses, — sujets friands ou charmants, — que M. P. Largillière nous quitte, trop tôt en vérité. Il est vrai que les vacances des enfants sont terminées, trop tôt pour eux aussi, sans nul doute. Ce volume mérite d'avoir une place dans les bibliothèques populaires, où il ne manquera pas de lecteurs; il serait un modèle du genre si l'idée religieuse y trouvait son expression. LA GRETTE.

Bibliothèque de l'Éducation maternelle, publiée par la maison Quantin, de Paris. Vol. in-16 carrés à 2 fr. 25 br., et 3 fr. 50 rel. bleu et or. — 1. *Les Cœurs aimants. Mère et Fille. Fille et Père*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, et Mlle S. DOY, illustr. de J. Girardet, 246 p. — 2. *Les Rogimbot*, par Mme NOÉMI BALLEYGUIER, illustr. de Ed. Zier, 252 p. — 3. *Hans Mertens*, par HENRI CARNOY, illustr. de Chovin, 278 p. — 4. *Bouton d'or*, par Mme J. DE SOBOL, illustr. de Lœvy, Steinlen et Tofani, 228 p. — 5. *Les Vingt-huit jours de Suzanne*, par TANTE JANE, illustr. de Fraipont, 266 p.

1. — *Les Cœurs aimants*, c'est d'une part une mère qui se dévoue pour sa fille, d'autre part une fille qui se dévoue pour son père, l'histoire de la mère qui s'efforce de réjouir son intérieur un peu maussade et de rendre moins farouche son très savant mais désagréable mari, en faisant recouvrer la parole à sa pauvre fille, sourde-muette de naissance. Cette histoire, disons-nous, est incontestablement morale : mais elle est un peu terne. Les enfants y apprendront qu'aujourd'hui on enseigne à parler aux sourds-muets, mais nous doutons que ce détail soit suffisant pour leur faire trouver beaucoup d'intérêt à ce premier récit. Nous préférons le second, qui nous montre une charmante enfant, Rose-Marie Delormel, restée bien jeune, hélas! maîtresse de maison après le départ prématuré d'une mère; travaillant avec un grand courage et une rare intelligence à ramener la joie, le bonheur, l'aisance même dans ce foyer. Car Rose-Marie n'est pas seulement une petite femme fort bien entendue dans l'art d'égayer et de diriger une maison; c'est une artiste de goût, qui, après avoir tiré son père du désespoir où il languissait, sait relever la gloire et la prospérité de sa maison.

2. — L'histoire des *Rogimbot* est vraiment très drôle. Cette famille, dont le chef est un ancien commandant de zouaves, est composée d'un certain nombre de types assez réussis : sa fortune soudaine, sa mystification ruineuse par la famille Gobron, sa rencontre avec la famille marseillaise des Mitaine, son association avec celle-ci, association où les Rogimbot feront une nouvelle fortune qui nous semble être le prélude d'un certain nombre de mariages heureux, tout cela est raconté avec une verve qui s'est communiquée au dessinateur et lui a inspiré une série de jolis dessins.

3. — Mais pour l'agrément du style et le charme du récit, c'est encore à *Hans Mertens* que nous donnerions le prix. Hans Mertens est un enfant qui s'est sauvé de la maison paternelle et qui y rentre après une série de mésaventures qui pour longtemps le guérissent de l'envie de prendre la clé des champs. Ce n'est pas seulement son humeur voyageuse mais encore beaucoup de défauts qui le rendaient insupportable autrefois qu'il a laissés dans ses pérégrinations. Toutes ces aventures, très variées, car le pauvre enfant prodigue traverse bien des épreuves, sont finement racontées. Enfin Hans revient ou plutôt est reconduit chez son père, repentant et contrit; après tous ses déboires, il n'aura pas de peine à prendre pour l'avenir de très bonnes résolutions. Et cette fois nous sommes bien sûr qu'il les tiendra.

4. — *Bouton d'or*, son frère et sa sœur, sont ou étourdis ou désobéissants comme tant d'autres enfants de leur âge. Pendant une absence de leurs parents, ils sont envoyés à la campagne, où, au milieu de leurs ébats, ils commettent plus d'une sottise dont ils sont punis presque aussitôt. Mais comme ils ont beaucoup de cœur et autant de sentiments religieux, ils finissent par s'amender. Ce gracieux volume se termine par un conte des plus amusants duquel il résulte qu'on ne doit jamais maltraiter les animaux.

5. — *Les Vingt-huit jours de Suzanne*. Suzanne est une charmante fillette

qui passe ses vacances avec sa famille, en premier lieu dans un chalet situé au milieu d'une forêt, puis au bord de la mer et enfin dans la plaine. Elle apprend successivement quantité de choses intéressantes ou utiles pendant ses vingt-huit jours de promenades. Elle s'en souviendra, n'en doutez pas. — Tous les volumes de la *Bibliothèque maternelle* sont illustrés d'une façon ravissante.

P. L. G.

L'Armée de la République transwaallenne, par le capitaine TEGONIP. Paris, Baudoin, 1887, in-12 de 153 p. — Prix : 2 fr.

Qui se serait douté que le Transwaal — un pays qu'on se figurait généralement habité par des sauvages aussi peu vêtus que ceux que nous montre le jardin d'acclimatation — qui aurait pensé, disons-nous, que le Transwaal possède une armée sur laquelle la nôtre gagnerait incontestablement à se modeler sur bien des points. Organisation régionale rationnelle, administration simplifiée, recrutement intelligent à la fois et véritablement égalitaire, instruction militaire élevée et judicieuse, armement solide et perfectionné, on rencontre dans cette armée tout ce que nos législateurs s'efforcent en vain de rechercher, pour la nôtre. Avec cela, un certain nombre de choses que nous ferons bien de laisser au Transwaal : son système d'avancement, par exemple, son mode de recrutement pour les officiers, son système d'instruction pour le tir, etc. Nous devons être reconnaissant au capitaine Tegonip, un ancien élève de l'école militaire d'Heilig-Ryc, si nous ne nous abusons, de nous avoir fait connaître avec détails l'armée dont il nous livre les secrets : il y a du bon et du médiocre dans son travail, mais assurément plus de bon que de médiocre. — A lire, pour quiconque s'occupe d'organisation ou de réorganisation militaire.

A. DE S.

Notes de voyage d'un pèlerin de Rome en 1887, par R. PORCHER, docteur en théologie, secrétaire de Mgr l'évêque de Blois. Blois, Gautier, 1887, in-8 de 89 p. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé Porcher vient de réunir en une brochure les articles qu'à son retour de Rome il avait insérés dans la *Semaine religieuse* de Blois ; il y a ajouté quelques chapitres. L'auteur raconte ce qu'il a vu, entendu, ressenti dans sa rapide excursion en compagnie de Mgr l'évêque de Blois. C'est dire qu'il a pu voir le pape, les cardinaux, dont il nous donne ici, en quelques lignes, des portraits fidèles. Les cardinaux Czacki, Schiaffino, Pitra, Parocchi, Hergenrœther, Zigliara, Gibbons, Taschereau, Bartolini, ont leurs notices biographiques ; on pénètre ainsi dans la cour romaine, de même qu'on visite les monuments principaux de la Ville éternelle : Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean, le Forum, le Palatin, les Catacombes, etc. Il n'y a pas là de longs détails : tout est précis et juste. Rien n'est nouveau, mais l'impression que doit éprouver tout pèlerin est bien rendue : en l'énonçant, l'auteur la provoque dans ceux qui ne l'ont pas encore ressentie, et il la fixe dans ceux qui ont eu le bonheur d'en jouir. Au retour de Rome, M. l'abbé Porcher passe par Assise, Pérouse, Bologne, Padoue, Venise, Milan, et consacre quelques mots à ces villes. Un souffle ardemment catholique ne cesse de régner dans ces pages.

H. DE L'E.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. JULES LACROIX, né le 7 mai 1809 à Paris, est mort dans cette ville le 9 novembre. On lui doit des traductions littérales en vers de *Macbeth* de Shakespeare (1840, in-12), des *Satires* de Juvénal (1846, in-8, et 1882, in-12, ouvrage couronné par l'Académie française), des *Satires* de Perse (1846), des livres I et II des *Odes* d'Horace (1848, in-8), de l'*Œdipe roi*, de Sophocle (1858, in-12, ouvrage qui obtint en 1862 de l'Académie française le grand prix de 10,000 francs). Il a fait jouer au Théâtre-Français deux drames en vers : *le Testament de César* (1849), *Valéria* (1851, ce dernier en collaboration avec M. Auguste Maquet), et traduction de l'*Œdipe roi* (1858, plusieurs fois reprise depuis); à la Porte Saint-Martin, *la Jeunesse de Louis XI* (1859), drame en vers; à l'Odéon, les traductions, adaptées pour la scène, de *Macbeth* (1863 et 1884) et du *Roi Lear* (1868). Il a donné en 1874 une édition de son théâtre complet (3 vol. in-18). M. Jules Lacroix a publié aussi deux recueils de sonnets : *Pervenches* (1838 et 1846, in-16) et *l'Année infâme, 1870-1871* (1872, in-16); il se proposait de les réimprimer avec un choix de poésies inédites sous le titre : *De l'aube au soir*. — Dans sa jeunesse, il avait composé un grand nombre de romans, dont la plupart avaient eu beaucoup de succès : *Une grossesse, Corps sans âme, Une fleur à vendre*, etc. — Il était le frère de M. Paul Lacroix, si connu sous le nom de bibliophile Jacob.

— M. Charles-Marie ZÉVORT, ancien inspecteur général de l'enseignement supérieur, né à Bourges le 23 avril 1816, est mort le 3 novembre. M. Zévort venait d'être admis à la retraite; sa carrière littéraire a été assez troublée et ses opinions politiques l'ont fait tomber plusieurs fois en disgrâce, avant de lui ouvrir l'entrée du ministère de l'instruction publique, où il a été, sous M. J. Ferry, directeur de l'enseignement secondaire. Dans cette haute situation, il a exercé une grande influence sur les décisions prises récemment au sujet de la prétendue réforme de l'enseignement secondaire et a encouru une grave responsabilité. Auteur d'une *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore* (1843, in-8), M. Zévort a encore traduit la *Métaphysique*, d'Aristote (1841, 2 vol. in-8), les *Comédies*, d'Aristophane (3e édition, 1845, 2 vol. in-12), les *Vies et Doctrines des philosophes de l'antiquité, par Diogène de Laerte, suivies de la Vie de Plotin, par Porphyre* (1848, 2 vol. in-12), l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide (1853, 2 vol. in-12), et des *Romans grecs, précédés d'une introduction sur le roman chez les Grecs* (1856, 2 vol. in-12).

— M. Ernest DRÉOLLE, né le 1er juillet 1829, à Libourne, est mort le 15 novembre, à Ermont (Seine-et-Oise). Écrivain de talent, M. Dréolle se fit d'abord connaître par des articles politiques insérés dans *le Pays* et *le Constitutionnel*. Il devint, en 1857, rédacteur en chef de *la Patrie*, où quelques-uns de ses articles sont signés « l'Inconnu, » ou « Ernest de Nodon, » et fonda, onze ans plus tard, *le Public*. M. Dréolle a joué un rôle actif à la Chambre, où il siégea de 1876 à 1885. Nous citerons parmi ses travaux historiques : *Éloge biographique de Maurice Quentin de la Tour, peintre du roi Louis XV, conseiller de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris, membre honoraire de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Amiens, suivi de notes et de documents historiques* (1856, in-8 avec portrait); — *M. Billault, étude biographique* (1863, in-12); — *La Journée du 4 septembre au Corps législatif, avec notes sur les journées du 3 et du 5 septembre. Souvenirs politiques* (1871, in-12); — *Les Jeux publics en France, lettre à M. Frédéric Passy* (1872, in-18); — *Napoléon IV, 1856-1873*,

souvenir de Chislehurst (1873, in-32); — *Guide de l'électeur bonapartiste* (1875, in-32).

— On annonce encore la mort de : M. le docteur BASSEREAU, savant distingué qui laisse plusieurs travaux estimés des praticiens, mort à Paris, à l'âge de 77 ans; — de M. Hector DE CALLIAS, journaliste qui a collaboré au *Gaulois*, sous le pseudonyme de Toto; à la *Gazette des étrangers*, sous celui de Dorante, et à divers autres recueils sous ceux de René de la Ferté et de Pierre DAX, mort à Fontainebleau; — de M. E. CARTIER, auteur de plusieurs ouvrages d'art; — de M. Albert FAIVRE, né à Lons-le-Saunier en 1845, régisseur de l'octroi de Paris, qui laisse plusieurs opuscules, entre autres le *Code annoté du divorce*, la *Loi municipale*, le *Petit Code annoté des élections, des réunions*, etc.; — de M. le général FOLLOPPE, auteur d'une brochure, *Causes de nos désastres* (1871), mort à l'âge de 71 ans; — de M. le baron DE HANOVRE, qui a composé un volume de poésies intitulé *le Menu*, mort le 24 octobre, à l'âge de 84 ans; — de M. Théodore LE CERF, directeur du *Journal amusant*, né à Bernay (Eure), en 1823, auteur de *l'Archipel des îles normandes* (1863, in-8), mort à Paris, le 16 novembre; — de M. l'abbé MONCOQ, curé de Saint-Ouen de Caen, membre de la Société Linnéenne de Normandie, et, depuis l'année dernière, président de la Société des Antiquaires de Normandie, auteur de quelques Mémoires insérés dans les recueils de diverses Sociétés, mort à Caen, le 4 octobre; — du R. P. PÉTÉTOT, supérieur de l'Oratoire, qui laisse de nombreux écrits, entre autres *Quatre Conférences sur l'éducation* (1876, in-12), mort le 1er novembre; — de M. Charles PILLET, collaborateur au *Journal des Débats* et à l'*Art*, mort le 6 novembre; de M. Eugène POTTIER, né à Paris en 1816, auteur d'un volume intitulé *Chants révolutionnaires*, mort le 6 novembre; — du docteur RIEMBAULT, membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris, à qui on doit d'importants travaux sur les maladies spéciales des ouvriers mineurs, mort à Saint-Étienne.

— A l'étranger, on signale la mort : du mathématicien R. BALTZER, professeur à l'Université de Giessen, mort dans cette ville, le 7 novembre, âgé de 70 ans; — du romancier Eugen-Hermann VON DEDENROTH, plus connu sous le pseudonyme de Ernst Pitawal, mort le 16 octobre, à Kölzschenbroda, près Dresde, dans sa 59e année; — du littérateur Alfred DOMETT, mort à Londres, le 2 novembre, dans sa 77e année; — du Dr Carl FULDA, auteur de travaux sur la jurisprudence et l'histoire littéraire, mort le 13 octobre, à Cassel, à l'âge de 67 ans; — du Dr Carl GŒDEKE, né à Celle en 1814, professeur d'histoire de la littérature à l'Université de Gœttingue, auteur d'une *Esquisse générale de la poésie allemande*, mort à Gœttingue, le 28 octobre; — de M. Frank-Scott HAYDON, né en 1822, qui a édité plusieurs textes importants pour l'histoire et la géographie du moyen âge, mort le 29 octobre; — de M. John JONES, né à Dolgelly, en 1835, célèbre en Angleterre sous le nom de Idris Wychan, auteur de travaux sur la littérature celtique du pays de Galles; — de M. Guillaume VON KOTZEBUE, dont les œuvres littéraires ont une certaine renommée en Allemagne, mort à Revel; — de M. Hippolyte LAZERGES, né le 5 juillet 1817, à Narbonne, peintre et auteur d'ouvrages sur les beaux-arts, mort le 26 octobre, à Mustapha, près Alger; — de M. Gustav-Adolf LINDNER, professeur à l'Université de Prague, auteur de travaux philosophiques et pédagogiques, mort le 16 octobre; — de l'astronome E. LUTHER, professeur à l'Université de Königsberg, mort dans cette ville, dans sa 72e année; — de sir George-Alexander MACFARREN, né en 1813, qui laisse un grand nombre d'œuvres musicales,

opéras, oratorios, cantates, etc., mort le 31 octobre ; — du comte August VON MARSCHALL, géologue distingué, mort le 12 octobre près de Vienne, âgé de 83 ans ; — du Dr Friedrich MÖRING, professeur de médecine à l'Université de Kiew, mort dans cette ville, le 1er novembre, à 65 ans ; — de M. George-William REID, conservateur des estampes au British Museum, qui a composé un *Catalogue raisonné des œuvres de Cruikshank*, mort à 70 ans ; — du philologue A.-W. REIFFERSCHEID, professeur à Strasbourg, mort dans cette ville, le 10 novembre, dans sa 53e année ; — du rev. Edward THRING, auteur de plusieurs ouvrages pédagogiques célèbres, tels que *Education and School* (1863), *Theory and Practice of teaching*, etc., mort le 22 octobre ; — du publiciste bavarois Franz TRAUTMANN, mort le 2 novembre, à Munich, dans sa 75e année ; — du théologien Const. SCHLOTTMANN, professeur à Halle sur la Saale, mort dans la nuit du 7 au 8 novembre, à l'âge de 69 ans ; — du jurisconsulte Carl WIEDING, professeur à la Faculté de droit de Kiel, mort dans cette ville, le 24 octobre, âgé de 62 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 25 novembre, sous la présidence de M. Gaston Boissier. Après le rapport sur les concours, lu par M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, M. François Coppée a lu la pièce de vers qui a remporté le prix du concours de poésie, *Pallas Athénè*, dont l'auteur est M. Émile Moreau. M. Gaston Boissier a ensuite prononcé le discours sur les prix de vertu. Voici la liste des prix décernés :

Prix de poésie. — M. Émile Moreau ; mentions honorables à MM. Henri Guérin, Emmanuel des Essarts, Alfred Bouchinet.

Concours Montyon. — Un prix de 2,500 fr. à M. Adolphe Guillot : *Paris qui souffre*. Trois prix de 2,000 fr., à M. Denys Cochin, *L'Évolution et la vie* ; à M. Émile Faguet, *Études littéraires sur le* XIXe *siècle* ; à Mme Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. Deux prix de 1,500 fr., à M. Mossmann, *Vie de F. Engel Dollfus*; à M. Ad. Racot, *La Brèche aux loups*. Trois prix de 1,000 fr., à Mme la comtesse d'Armaillé, *Madame Élisabeth* ; à M. Saint-Juirs, *Madame Bourette* ; à M. Émile Gossot, *Madeleine*. Un prix de 2,000 fr. à M. Fr. Fabié, *La Poésie des bêtes*, et un prix de 1,000 fr. à M. Paul Harel, *Aux champs*.

Prix Gobert. — Grand prix, M. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française* ; second prix, M. Arthur Chuquet, *La Première Invasion prussienne*.

Prix Thérouanne. — Il est partagé entre M. le marquis de Courcy, *La Coalition de 1701 contre la France*, M. l'abbé Allain, *La Question de l'enseignement en 1789*, et M. le général Thoumas, *Les Capitulations, étude d'histoire militaire sur la responsabilité du commandement*.

Prix Halphen. — M. Ed. Droz, *Le Scepticisme de Pascal*.

Prix Guizot. — M. Et. Allaire, *La Bruyère dans la maison de Condé*.

Prix Bordin. — Partagé entre M. J. Denis, *La Comédie grecque*, et M. Bérard-Varagnac, *Portraits littéraires*.

Prix Marcelin Guérin. — Partagé entre M. l'abbé A. Sicard, *Les Études classiques avant la Révolution* ; M. Germain Bapst, *Les Germains* ; M. Lucien Wyse, *Le Canal de Panama*, et M. Ed. Fremy, *L'Académie des derniers Valois*.

Prix Langlois. — Partagé entre M. P. Aize et Eugène Carré.

Prix Jules Janin. — M. Develay, pour sa traduction de la *Correspondance de Pétrarque*.

Prix de Jouy. — M. Henry de Pène pour son roman : *Trop Belle*.

Prix Archon-Despérouses. — Partagé entre M. E. Cosquin, *Contes populaires de la Lorraine* ; M. F. Brunot, *Grammaire historique de la langue fran-*

çaise; M. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, et M. Jean Fleury, *Littérature orale de la Basse-Normandie.*

Prix Vitet. — Partagé entre M. G. Lafenestre et J. Lemaître.

Prix Lambert. — Partagé entre M. P. Laforêt et Mme Victor Leclerc.

Prix Monbinne. — Partagé entre MM. Paul Perret, A. Claveau et Ch. Diguet.

Médailles d'or. — M. J. Hetzel, *Les Quatre Peurs de notre général*, et M. P. Regnier, *Souvenirs et études de théâtre.*

— *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 11 novembre, à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Eugène Benoist, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Anatole de Barthélemy a obtenu 18 voix, M. Clermont-Ganneau 10, M. l'abbé Duchesne 8. Au second tour de scrutin, M. A. de Barthélemy a été élu par 21 voix contre 8 données à M. Clermont-Ganneau et 7 à M. l'abbé Duchesne. — Dans la même séance, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. J. Desnoyers. Au premier tour de scrutin, M. Célestin Port a obtenu 11 voix, M. Hamy 11, M. Ménant 10, M. E. Picot 7, M. Robiou 2, M. Vitu 1. Au second tour, M. C. Port a été élu par 19 suffrages contre 13 donnés à M. Ménant, 9 à M. Hamy et 1 à M. E. Picot.

L'Académie a tenu le 18 novembre sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Michel Bréal, qui a prononcé le discours d'ouverture. M. Wallon, secrétaire perpétuel, a lu ensuite une notice sur la vie et les travaux de M. Lefebvre-Laboulaye, membre de l'Académie. M. Gaston Paris a terminé la séance en lisant une étude fort piquante sur une curieuse légende du moyen âge, celle du « mari aux deux femmes. » Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — « Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius. » Le prix n'est pas décerné; une récompense de 1,000 francs est accordée à M. l'abbé Batiffol. — « Étude sur la langue des inscriptions latines, depuis les guerres puniques jusqu'aux Antonins. » Le prix est décerné à M. Loth. — « Étude sur l'instruction des femmes au moyen âge. » Le prix n'est pas décerné ; une récompense de 1,000 francs est accordée à M. Germain Arnaud. — « Méthode d'édition et commentaire d'un ancien obituaire. » Le prix est décerné à M. A. Molinier.

Concours des antiquités nationales. — Les trois médailles sont décernées : à M. Delachenal, *Histoire des avocats au parlement de Paris*; à M. J. Richard, *Mahaut, comtesse d'Artois ;* à MM. Lespy et Raymond, *Dictionnaire béarnais ancien et moderne.* — Des mentions honorables sont accordées à M. J. Philippe, *Origines de l'imprimerie à Paris;* à M. B. de Mandrot, *Imbert de Batarnay, seigneur du Bouchage ;* à M. Haillan, *Essai sur le patois vosgien;* à M. G. Guigue, *Les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais;* à M. Bémont, *Condamnation de Jean-sans-Terre, en 1202 ;* à M. M. Faucon, *Librairie des papes d'Avignon.*

Prix de numismatique. — M. Ern. Babelon, *Description des monnaies consulaires de la République romaine.*

Prix Gobert. — Premier prix : M. le baron de Ruble pour ses cinq volumes sur Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon; second prix : M. l'abbé Dehaisnes, *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le* XVe *siècle.*

Prix Bordin : « La forme vulgaire des noms de saints. » Le prix n'est pas décerné ; une récompense de 2,000 francs est accordée à M. A. Thomas. — « Étude critique sur l'art étrusque. » Le prix est remporté par M. Jules Martha.

Prix Louis Fould. — Des récompenses sont accordées sur ce prix à M. de Sarzec pour ses fouilles en Chaldée et à M. Dieulafoy pour son exploration des ruines de Suze.

Prix La Fons-Mélicoq. — Une récompense de 1,200 francs est accordée à M. l'abbé Haigneré et une autre de 600 fr. à M. le baron de Calonne.

Prix Brunet. — M. Moritz Steinschneider.

Prix Stanislas Julien. — M. Schlegel, *Dictionnaire hollandais-chinois.*

Prix Delalande-Guérineau. — M. Julien Havet, *Questions mérovingiennes.*

Prix La Grange. — M. Le Verdier, pour son édition du *Mystère de l'Incarnation et de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Fondation Garnier. — M. René Basset est chargé d'une mission au Sénégal.

— *Académie des Beaux-Arts.* — L'Académie a tenu le 29 octobre sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Chaplain. Après le discours d'usage, M. le vicomte Henri Delaborde a lu une notice sur la vie et les ouvrages de l'architecte Théodore Ballu. Voici la liste des prix décernés :

Peinture. — Grand prix : M. Danger ; premier second grand prix : M. Marioton ; deuxième second grand prix : M. Charpentier Bosio.

Sculpture. — Grand prix : M. Boutry ; premier second grand prix : M. Desvergnes ; deuxième second grand prix : M Soulès.

Architecture. — Grand prix : M. Chedanne ; premier second grand prix : M. Eustache ; deuxième second grand prix : M Heubès.

Gravure. — Grand prix : M. Vernon.

Musique. — Grand prix : M. Charpentier; premier second grand prix : M. Bachelet; deuxième second grand prix : M. Erlanger.

École des Chartes. — Les thèses qui seront soutenues au mois de janvier prochain par les élèves sortant de l'École des Chartes sont les suivantes : *Les Alleux en Bourgogne pendant le moyen âge,* par M. Eudes Bonnin; — *Les Évêques de Metz et leur rôle sous la dynastie carolingienne,* par M. Bourgeois ; — *Le Transport de Flandre au* XIVe *siècle,* par M. Desplanque ; — *Jean I, comte d'Angoulême,* par M. G. Dupont-Ferrier; — *Essai sur l'origine et l'organisation de la Cour des monnaies à Paris jusqu'en 1550,* par M. A. Ebel ; — *Étude sur les finances du règne de Charles VI,* par M. J. Finot ; — *Jean duc de Berry, oncle de Charles VI,* par M. Ledos; — *Essai sur les relations de la France et de l'Angleterre de 1520 et 1525,* par M. A. Jacqueton ; — *L'Équilibre européen et l'entrevue du Camp du Drap d'Or,* par M. A. Spont ; — *Organisation administrative et judiciaire de Montreuil-sur-Mer au* XIVe *siècle,* par M. P. Tierny ; — *Jean V, comte d'Armagnac,* par M. J. Tissier ; — *Les Finances du règne de Philippe VI de Valois,* par M. Viard.

Concours et Prix. — Un concours international des sciences et de l'industrie s'ouvrira, le premier samedi de mai 1888, à Bruxelles. Nous devons signaler ici le programme de quelques-unes des subdivisions de ce concours : Dans la classe n° 2 on s'occupera de l'imprimerie, de la lithographie, de la fonderie des caractères et des industries qui s'y rattachent. La classe n° 3 est consacrée aux journaux et publications diverses envisagés au point de vue littéraire, scientifique et industriel. La librairie et les professions qui en dépendent forment l'objet de la classe n° 4, qui nous intéresse tout spécialement, puisque nous y trouvons parmi les questions à l'ordre du jour : la confection du livre ; le transport, la diffusion et la vente du livre ; la législation du livre ; l'usage public du livre; l'échange officiel international du livre, etc. ; nécessité de rédiger pour chaque pays des bibliographies nationales ; droits d'auteur ; détermination des formats ; reliure, etc., etc. Des primes en espèces, médailles, diplômes, etc., seront distribuées jusqu'à concurrence d'une valeur de 500,000 francs.

— L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique a fait paraître le programme de son concours de 1889. Nous relevons

parmi les six questions posées les suivantes : Histoire des relations politiques du pays de Liège au XVIIe et au XVIIIe siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens ; — Histoire de la littérature française, dans les livres et dans les publications périodiques belges, de 1801 à 1830; — Faire d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains. Des médailles d'une valeur de huit cents francs seront décernées aux auteurs des meilleurs travaux sur ces questions. Les Mémoires, rédigés en français, en flamand ou en latin, devront être déposés au palais des Académies avant le 1er février 1889.

— L'Académie ecclésiastique de Kiev a mis au concours la réfutation du récent opuscule du comte Léon Tolstoï, intitulé : *Ma religion ;* il en existe une traduction française.

— Il est question d'établir également à l'Académie des sciences un prix Katkov, pour les meilleurs ouvrages sur l'histoire et la philologie. Le prix de 5,000 roubles sera donné tous les cinq ans.

— Parmi les concours récemment ouverts en Espagne, le plus important sans contredit est celui du Concile provincial de Valladolid, tenu en juillet dernier. Il a pour but de provoquer la rédaction à bref délai de nouveaux ouvrages classiques en langue espagnole pour l'enseignement secondaire. Il embrasse la grammaire latine et les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle, la géographie et la littérature espagnole, aussi bien que la philosophie, la théologie et le droit canon. Le concours en question ne sera fermé qu'en novembre 1890; mais il ne sera pas inutile d'ajouter que les membres du clergé espagnol sont seuls admis à y prendre part.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 28 octobre, M. Léon Heuzey a achevé la lecture de son Mémoire sur l'interprétation du symbole du vase jaillissant qui se trouve représenté sur le bassin de Tello. M. Amélineau a ensuite entretenu l'Académie du résultat de ses recherches sur le Makaukas, personnage important en Égypte à l'époque de la conquête arabe. — Dans la séance du 11 novembre, M. Foucart a exposé les principaux résultats des fouilles faites à Mantinée par l'École française d'Athènes. M. Gaston Paris a ensuite communiqué à l'Académie l'étude qu'il doit lire dans la séance publique de l'Académie et qui est intitulée : *la Légende du mari aux deux femmes.* — Dans celle du 25 novembre, M. Chodskiewicz a communiqué une lettre relative à la découverte de tombeaux anciens dans la Silésie prussienne. M. Henri Weil a fait ensuite une seconde lecture de son Mémoire sur les traces de remaniement dans les tragédies d'Eschyle.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 5 novembre, M. Ch. Waddington a lu un Mémoire sur le dialogue de Platon intitulé : *Parménide.* M. Doniol a achevé la lecture de son travail sur le rapprochement qui s'effectua entre les gouvernements de Louis XV et de Frédéric II.—Dans la séance du 12 novembre, M. Ad. Franck a présenté une critique très vive et très juste de l'ouvrage de M. Guyau intitulé : *l'Irréligion de l'avenir.* M. Jules Zeller a entretenu ensuite ses collègues des progrès faits en France dans les études sur l'Allemagne. Enfin, M. Geffroy a lu une notice sur le livre de M. Parkmann, *la France et l'Angleterre dans l'Amérique du Nord.* — Dans la séance du 19 novembre, M. Rondelet a commencé la lecture d'un travail intitulé : *Avantages de la vieillesse sur l'enfance et la jeunesse.* M. Baudrillart a continué la lecture de son Mémoire sur

l'état social des populations rurales de l'Ile-de-France. — M. Rondelet a terminé sa lecture dans la séance du 26 novembre; M. Baudrillart a également continué la sienne. Enfin, M. Gréard a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Demolombe.

La Société bibliographique et le Congrès bibliographique de 1888.— Nous n'avons pas l'intention de résumer ici l'histoire de la Société bibliographique depuis sa fondation qui date du 6 février 1868; ce travail a été fait dans le *Manuel de la Société bibliographique* (1887, gr. in-18 de 180 p.), qui vient d'être imprimé, et il nous suffira de reproduire la table des matières de ce Manuel, pour en faire ressortir l'intérêt et l'utilité. I. *Historique de la Société.* — II. *But.* — III. *Production.* — IV. *Organisation.* — V. *Publicité et Recrutement.* — VI. *Propagande.* — VII. *Bibliothèques populaires.* Suit un appendice contenant des indications très complètes sur les publications et l'action de la Société. I. *Collection de brochures de propagande, publiées sous les auspices de la Société bibliographique.* — II. *Le Salon bibliographique.* — III. *Règlement de la Bibliothèque.* — IV. *Liste des Recueils périodiques, Journaux, Bulletins et Mémoires de Sociétés reçus à la Bibliothèque.* — V. *Modèle de circulaire pour convoquer à la réunion de constitution d'un comité.* — VI. *Modèle de règlement pour un comité.* — VII. *Modèle de circulaire à envoyer à toutes les personnes notables du département, après la constitution du comité.* A la page 81 du *Manuel* figure parmi les publications de la Société le *Compte rendu des travaux du Congrès bibliographique international de 1878.* Si l'on compare la liste des travaux contenus dans ce volume, avec l'indication, maintenant bien incomplète, des rapports qui seront présentés au Congrès bibliographique du mois d'avril 1888, indication donnée dans le *Bulletin de la Société bibliographique* de juillet 1887, on reconnaîtra que le second Congrès n'offrira pas moins d'intérêt que le premier. Nos lecteurs retrouveront parmi les rapporteurs les noms de plusieurs collaborateurs du *Polybiblion* : MM. L. Couture, Boissin, Domet de Vorges, Claudio Jannet, Silvy, l'abbé E. Allain, E. de Margerie, Vicaire, C. Huit, le comte de Puymaigre, le R. P. Martinov, E. Beauvois, le comte de l'Épinois, le comte de Bizemont, M. de la Rocheterie, G. Kurth. Ils ont pu apprécier la compétence de chacun d'eux dans leur domaine spécial et nous n'avons pas besoin d'insister sur la valeur du grand travail de synthèse bibliographique qui sera le fruit d'une telle collaboration. La Commission d'organisation du Congrès, qui a presque terminé ses travaux, se préoccupe de recueillir les adhésions, afin de pouvoir établir sur des données certaines le nombre d'exemplaires auquel sera tiré le volume renfermant les rapports imprimés. Plusieurs membres de la Société bibliographique ont bien voulu se charger de présenter le Congrès aux Sociétés savantes de leur région, nous espérons rencontrer auprès de nos lecteurs le même accueil bienveillant.

Saint Hubert et M. Gaidoz. — La note que nous avons publiée sous ce titre dans notre chronique d'octobre (p. 373), a mis en émoi plusieurs de nos collaborateurs, archéologues fort experts en la matière. Nous allons résumer les observations qu'ils ont bien voulu nous adresser sur cette importante question : Trouve-t-on avant le xve siècle des représentations de saint Hubert accompagné du cerf miraculeux? A la réponse affirmative donnée dans notre précédent article on oppose un démenti formel, basé sur une double considération. « Avant le xve siècle, nous écrit M. Gaidoz, c'est presque exclusivement à saint Eustache, premier patron des chasseurs, que le miracle du cerf crucifié est attribué. » Y a-t-il sur la « taque » possédée par M. Charles de Gargan, une inscription indiquant qu'il s'agit

non de saint Eustache, mais bien de saint Hubert ? M. de Gargan, interrogé sur ce point, répond que « la taque porte écrit à l'angle gauche supérieur, en caractères gothiques : S. C. Frido C. de Witri, » suit la date, qui, d'après M. Léon Germain, notre correspondant de Nancy, doit être lue « 1570 » et non « 1370. » M. Léon Germain estime que la « taque » de M. de Gargan est probablement semblable à une autre qui fait partie du Musée historique lorrain, de Nancy ; il en connaît deux ou trois autres pareilles dans différentes localités de la province, sur les marches du Luxembourg. Une différence de quelques centimètres dans les dimensions ne constituerait pas une difficulté ; car, suivant la place que la plaque devait occuper, on variait la largeur de la bordure, sans rien changer au sujet. La « taque » du Musée lorrain est rectangulaire, mesurant 0m795 de haut sur 0m855 de large. Saint Hubert, en costume de chasse, le cor au côté, les bottes éperonnées, est représenté à genoux, tourné à droite, son chapeau posé à terre devant lui. A gauche est le cerf, un crucifix entre les bois ; près de lui existe un arbre élevé, sur lequel on voit un oiseau et un petit quadrupède ; dans le coin se montre la tête d'une biche ou d'un autre animal. Tout à côté du saint, un petit chien s'élance vers le cerf. En arrière du patron des chasseurs, un valet habillé à la mode des Suisses du XVIe siècle est debout, appuyé sur une très longue hallebarde ; il tient la bride du cheval de son maître. Au dessus, apparait l'ange apportant au saint la célèbre étole miraculeuse ; à sa gauche figure une étoile à cinq rais ; à droite on distingue une sorte de grand lacet tendu, auprès duquel l'on croit apercevoir, sur les autres plaques, différents animaux ; mais cette place est un peu fruste sur l'exemplaire de Nancy, qui porte bien lisiblement la date de 1570. Le 5 est absolument sûr ; mais, comme tous ceux de l'époque, il est dépourvu de l'appendice supérieur dont ce chiffre a été enrichi depuis deux siècles et demi. La forme des caractères, les costumes et le style du sujet confirment cette date. Le plus ancien millésime que M. L. Germain ait trouvé sur une taque est 1543, et il ne connaît pas de plaques de foyer historiées qu'on puisse faire remonter au-delà du XVe siècle.

Le Culte de Jeanne d'Arc au XVe siècle. — Sous ce titre, M. Pierre d'Arc vient de publier dans la *Revue catholique des institutions et du droit*, numéro d'octobre 1887, p. 299-327, un article intéressant en lui-même, mais dont toutes les conclusions ne sauraient être admises, car le point de départ est faux à un certain point de vue. Ainsi M. P. d'Arc veut prouver que le culte de Jeanne d'Arc a existé d'une façon indéniable au XVe siècle, et qu'elle était d'ores et déjà invoquée comme sainte, que ses représentations étaient portées en pèlerinage, en procession, etc... Et M. P. d'Arc appuie sa démonstration sur le fait que le musée de Cluny possède une Jeanne d'Arc en bois du XVe siècle, qu'on portait ainsi dans les solennités religieuses de l'époque. Malheureuseusement la statue du musée de Cluny n'est point une Jeanne d'Arc, mais un saint Maurice, comme l'a prouvé notre collaborateur M. Henri Stein, dans un article du *Courrier de l'Art* (numéro du 4 février 1887), article qui a été reproduit dans plusieurs journaux de Paris, notamment le *Gaulois*, dans la *Kunst-Allgemeine Chronik* de Vienne et dans une feuille de San-Francisco (États-Unis). M. du Sommerard s'était singulièrement mépris sur le sexe de sa statue, et après la publication de cet article, M. A. Darcel, actuellement conservateur du Musée de Cluny, s'est empressé de faire disparaître des salles du moyen âge cette Jeanne d'Arc qui n'en était pas une. Ce n'est, du reste, pas là seule fois que l'on ait confondu Jeanne d'Arc avec un des saints guerriers si fréquemment vénérés au moyen âge.

La Bibliographie universelle de Marucelli. — L'abbé François Maru-

celli, né à Florence le 1er mars 1625 et mort à Rome le 26 juillet 1703, a laissé inédite une ample compilation bibliographique qui lui a demandé trente ans de travail et qui contient plus de cent cinquante mille numéros. Le tout forme à la bibliothèque *Marucelliana* de Florence cent onze volumes in-folio où ces matériaux sont rangés par classes, et dans chaque classe par ordre alphabétique de matières. Le conservateur de la collection, Guido Biagi, va publier prochainement dans les *Indici e Cataloghi* du ministère de l'instruction publique d'Italie un index général de cette encyclopédie restée manuscrite, et, dès à présent, pour en donner l'avant-goût, il vient de faire paraître une plaquette : *Mare magnum omnium materiarum, vol. 65, art. 16*, (Firenze, Carnesecchi, 1887; in-8, VII-11 p.) Elle comprend l'indication de 134 ouvrages anciens concernant l'audition et les oreilles *(De auditu et auribus)*. Il faut dire que des additions ont été faites postérieurement à la mort de Marucelli, puisque l'on trouve dans cette brochure des ouvrages datant de 1758 : mais il faut dire aussi qu'il n'y en a pas de plus récent.

PARIS. — L'impression du supplément au tome I du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, de M. l'abbé Ulysse Chevalier, est terminée. Ce fascicule ne comprend pas moins de 476 colonnes (col. 2371-2846), sans compter la table des auteurs cités qui doit figurer dans ce supplément et qui est actuellement sous presse.

— Notre infatigable collaborateur M. H. Stein, rédacteur de la *Partie technique du Polybiblion*, a mis la dernière main à un *Inventaire des tables des périodiques en langue française*, qui sera inséré dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*. Notons que cet utile répertoire comprendra, non seulement les tables des revues publiées en France, mais aussi celles des périodiques publiés en français à l'étranger. Ajoutons que M. Stein signalera dans son inventaire les tables actuellement en préparation, notamment celle des vingt premiers volumes de la *Revue des questions historiques*, qui paraîtra très prochainement, et celle des années VI à X de la *Revue historique*, que M. Couderc publiera au mois de janvier prochain.

— Signalons maintenant quelques travaux historiques en préparation : d'abord un catalogue des actes de Philippe le Bel, dressé par M. Charles Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier ; ce recueil est destiné à faire partie de la *Collection des documents inédits*.— D'autre part, le prochain volume de la *Bibliothèque de l'École des chartes* contiendra une importante publication de textes ; on a découvert récemment dans des copies exécutées au XVIIe siècle, des fragments de *Journaux du Trésor*, du XIVe et du XVe siècles, dont les originaux sont inconnus et probablement n'existent plus.

— M. Stein, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, vient de publier dans le même recueil, le testament de Nicolas Jenson, découvert dans les archives notariales de Venise, par M. le commandeur B. Cecchetti. Cet acte important et absolument inédit permet de répondre à une question qui a depuis longtemps préoccupé les érudits et particulièrement les bibliographes. Jenson était-il Tourangeau ou Langrois ? M. Stein a réussi à établir, grâce aux longs détails contenus dans ce testament, qu'il n'était ni de Tours, comme le prétendent Chalmel et le docteur Giraudet, ni de Langres, comme l'ont fait supposer MM. Daguin et Royer, dans leurs travaux sur l'imprimerie à Langres. Son lieu de naissance, qui n'est pas indiqué d'une façon précise dans la pièce découverte à Venise, doit être placé à Sommevoire, bourg de l'arrondissement de Vassy (Haute-Marne). Ces conclusions paraissent ne laisser aucune place à la discussion, et en face de ce texte

tout à fait probant, les Tourangeaux seront forcés d'abdiquer leurs prétentions et de permettre aux Champenois de placer ce nom illustre à côté de celui des Lerouge, ces autres célèbres imprimeurs du XVe siècle. M. Stein est encore parvenu à préciser la date de la mort de Jenson, qu'il ne faut pas reculer au-delà des premiers mois de l'année 1481.

— Le second volume du *Journal de Nicolas de Baye*, edité par M. Alexandre Tuetey, sous les auspices de la Société de l'histoire de France, paraîtra prochainement; ce second volume, qui rentre dans l'exercice 1887 des publications de la Société, contiendra l'introduction, qui n'avait pu être donnée en même temps que le premier volume. — Annonçons aussi la publication, dans la même collection, du tome IV des *Mémoires d'Olivier de la Marche*, édités par MM. H. Beaune et J. d'Arbaumont.

— M. A. Lefranc, archiviste paléographe, a corrigé les dernières épreuves de son *Étude sur l'histoire et l'organisation de la commune de Noyon jusqu'à la fin du* XIIIe *siècle*, qui va paraître dans la *Bibliothèque de l'École pratique des Hautes-Études* (Paris, Vieweg). Ce travail, composé d'après des documents originaux soumis à une critique rigoureuse, formera un important chapitre de l'histoire de nos institutions communales.

— A partir de janvier, paraîtra chez le libraire Alph. Picard, l'un de nos meilleurs éditeurs, une nouvelle revue intitulée : *Le Moyen âge. Bulletin mensuel d'histoire et de philologie*, dirigé par MM. A. Marignan, G. Platon, M. Wilmotte. Chaque livraison, comprenant 28 pages, dont quatre de couverture, doit contenir plusieurs articles et les sommaires d'une série de périodiques, formant un ensemble scientifique. Le prix d'abonnement est de 8 francs pour la France, de 9 francs pour l'étranger. La direction annonce le dépouillement de six cents périodiques. La *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue des questions historiques* et la *Revue historique* ont déjà bien déblayé le terrain et l'histoire du moyen âge leur doit beaucoup. C'est un jeune et vaillant auxiliaire qui leur arrive; qu'il soit le bienvenu; s'il tient seulement la moitié de ses promesses, il pourra revendiquer une place honorable à côté de ses sœurs aînées.

— Au mois de janvier 1888 reparaîtront les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, revue mensuelle publiée par les Pères de la Compagnie de Jésus (Retaux-Bray). Les *Études* avaient cessé de paraître en 1880; cette publication est reprise avec l'ancien programme.

— A paru à la fin de novembre le tome I de novembre des *Acta sanctorum*, par les RR. PP. Bollandistes (V. Palmé, in-fol.).

— Vient de paraître dans la Collection des ordonnances des rois de France, publiée par l'Académie des sciences morales et politiques, le tome I du *Catalogue des actes de François Ier. 1er janvier 1515-31 décembre 1530* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 738 p.).

— Encore une plaquette dont la rareté désespérera les amateurs. Suivant un usage italien, que nous verrions avec plaisir s'acclimater en France, M. P. de Nolhac a publié *Per le Nozze* de son ancien confrère de l'École de Rome, M. André Pératé, la petite brochure dont voici le titre : *Lettres de la reine de Navarre au pape Paul III* (12 p. in-8, à 60 exemplaires). Les trois lettres de la « Marguerite des princesses » sont tirées des autographes des Archives de Parme, et complétées par une lettre de l'évêque de Rodez, Georges d'Armagnac, ambassadeur de François Ier auprès de Paul III.

— Notre collaborateur M. C. Huit, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris et lauréat de l'Institut de France, fera paraître très prochainement chez Vitte et Perrussel, éditeurs à Lyon, un volume intitulé :

Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres. Cet ouvrage est destiné à la collection dans laquelle ont déjà paru : *La Vie et les travaux d'André-Marie Ampère*, par M. Valson, et *La Vie et les œuvres de V. de Laprade*, par M. Condamin.

— M. Alexis Chevalier, qui a publié dernièrement un important ouvrage sur *les Frères des écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution, 1797-1830* (in-8 de XL-607 p.), prépare un travail sur *les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et l'assistance publique après la Révolution* (in-8), qui paraîtra à bref délai.

— A récemment paru chez le libraire T. Grimaud un important ouvrage intitulé : *Le Général de la Motte Rouge. Souvenirs et campagnes, 1804-1883* (3 vol. in-8). Ces mémoires, écrits par le général, pendant les dernières années de sa vie, méritaient d'être livrés à la publicité. La période à laquelle ils se rattachent comprend les Révolutions de 1830, de 1848, les campagnes de Crimée, d'Italie, et enfin la triste guerre de 1870-1871. Le général de la Motte Rouge a joué un rôle dans tous ces événements qui sont retracés dans l'ouvrage que nous signalons.

— La librairie L. Conquet annonce la mise en vente, au mois de janvier prochain, d'une édition de grand luxe des *Mémoires du comte de Grammont*, par Antoine Hamilton, texte revu sur l'édition de 1792. Un exemplaire unique, tiré sur papier de Hollande, et accompagné des dessins originaux de C. Delort et des épreuves d'artiste de Boisson, est mis en vente au prix de 10,000 fr. Sept cents autres exemplaires seront vendus de 100 à 250 fr.

— M. Léon Gruel a publié un remarquable *Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliures* (Paris, Gruel et Engelmann, in-4 illustré).

— M. E. Rolland va prochainement commencer l'impression de la *Flore populaire* à laquelle il travaille depuis plusieurs années ; cet ouvrage est conçu sur le même plan que la *Faune populaire*, du même auteur, et contiendra, outre les proverbes, dictons, superstitions... etc., relatifs aux végétaux, un répertoire très vaste des noms des plantes dans toutes les langues, dialectes et patois de l'Europe.

— La librairie Berche et Tralin nous annonce la publication d'un important ouvrage de M. le chanoine A. Motais : *Origine du monde d'après la tradition*. Il paraîtra au commencement de 1888, ainsi qu'une *Biographie de M. l'abbé Motais*, rédigée par M. l'abbé F.-D. Le Hir, et éditée par la même maison.

— Le second volume de l'*Histoire des Grecs*, de M. Duruy, doit paraître au mois de décembre (Hachette). La publication de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. Perrot et Chipiez, éditée par la même librairie, est interrompue actuellement ; le prochain volume ne sera mis en vente qu'à la fin de l'année prochaine.

— M. E. de Rozière, membre de l'Institut, a publié une *Bibliographie des œuvres de François Mignet, l'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques* (Paris, Larose et Forcel, in-8 de 28 p.).

— Outre son *Bulletin*, la Société de législation comparée publie un *Annuaire de législation française, contenant le texte des principales lois votées en France*, et un *Annuaire de législation étrangère, contenant le texte des principales lois votées dans les pays étrangers* (Paris, F. Pichon, gr. in-8). L'*Annuaire de législation française* pour 1886 (sixième année) a été récemment distribué (1887, gr. in-8 de VIII-224 p.). Il contient des textes législatifs importants, notamment ceux qui ont trait à la laïcisation de l'enseignement primaire public,

aux pénalités établies contre les personnes convaincues d'espionnage, à l'expulsion des princes appartenant aux familles ayant régné en France, enfin à diverses mesures concernant l'Algérie, la Tunisie, le protectorat de l'Annam et du Tonkin. — L'*Annuaire de législation étrangère* pour 1885 (quinzième année), nous a été adressé en même temps que le précédent (1886, gr. in-8 de XXIV-800 p.). On y trouve les principales lois votées dans tous les pays étrangers en 1885, et notamment le texte du Code pénal du canton de Saint-Gall, du Code militaire de Serbie, du Code de commerce d'Espagne. Le Japon, qui a modifié son organisation politique, figure pour la première fois dans l'Annuaire. De nouvelles lois électorales ou constitutionnelles ont été promulguées dans la Grande-Bretagne, en Portugal, en Suède, au Canada et dans l'île Maurice. Ces deux *Annuaires*, dont nous ne pouvons indiquer tout le contenu, sont, pour tous ceux qui s'occupent de l'étude du droit, des manuels ou répertoires indispensables.

— La France, l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, la Grande-Bretagne, Haïti, l'Italie, la Libéria, la Suisse, la Tunisie, ont donné leur adhésion à la convention de Berne du 5 septembre établissant une union internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques.

BRETAGNE. — Notre zélé collaborateur dom François Plaine vient de faire paraître : *La très ancienne Vie inédite de saint Samson, évêque de Dol*, texte latin avec prolégomènes en français. (Paris, Bray et Retaux, gr. in-8 de XXXVI-62 p. Prix : 4 fr.)

— M. l'abbé Peyron a récemment fait imprimer des *Documents pour servir à l'histoire du clergé et des communautés religieuses dans le Finistère pendant la Révolution. Expulsion des Ursulines et des Hospitalières de Carhaix* (Quimper, imp. A. de Kerangal, in-8 de 29 p.).

— On doit à M. l'abbé J. Collet, une *Histoire ecclésiastique et archéologique de la paroisse de Plœmel (Morbihan)* (Vannes, imp. d'Eug. Lafolye, in-8 de 39 p. et 2 pl.).

CHAMPAGNE. — Nous devons à M. Paul Laurent, le nouvel archiviste du département des Ardennes, une très curieuse notice biographique et bibliographique : *Notes inédites sur la vie et les œuvres de dom Ganneron, chartreux du Mont-Dieu* (Charlemagne, Devin, 1887). Né à Dammartin-en-Goële, vers 1590, dom François Ganneron mourut après 1668 au Mont-Dieu, abbaye située dans l'arrondissement de Sedan, et dont il a écrit l'histoire. Si dom Ganneron n'est point très connu, il n'en a pas moins travaillé pendant près de cinquante ans avec une égale assiduité : il suffira pour s'en convaincre de jeter les yeux sur la liste chronologique de ses manuscrits qu'a pu dresser M. Paul Laurent, et qui comprend 21 ouvrages perdus, 2 possédés par des particuliers, 23 conservés aux archives départementales des Ardennes, et 4 à la bibliothèque communale de Charleville.

— M. Et. Héron de Villefosse a terminé dans la *Revue de Champagne et de Brie* la publication de l'*Histoire de l'abbaye d'Orbais*, de dom Du Bout. Elle paraîtra prochainement en un beau volume de plus de 600 pages, illustré.

— Un érudit troyen bien connu par ses publications de cartulaires, M. l'abbé Ch. Lalore, vient de publier : *Le Sceau et les Armoiries du chapitre de la cathédrale Saint-Pierre de Troyes* (Troyes, Dufour-Bouquot, 1887, in-8 de 36 p. et pl.). L'auteur a fait sur ce sujet une très intéressante étude, où l'on trouvera d'importantes rectifications aux précédents travaux sigillographiques. La parfaite connaissance qu'a M. l'abbé Lalore des archives départementales de l'Aube l'a singulièrement aidé dans sa tâche.

COMTAT-VENAISSIN. — Les éditeurs Seguin frères, d'Avignon, vont publier dans la fin de l'année, la *Correspondance de D. de la Rüe avec Mgr d'Inguimbert, évêque de Carpentras.*

DAUPHINÉ. — M. Maignien, bibliothécaire de la ville de Grenoble, va publier prochainement un catalogue raisonné des artistes originaires de Grenoble ou y ayant séjourné. — D'autre part, M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a été chargé par le conseil municipal de Grenoble de composer une histoire de cette ville ; l'ouvrage est terminé et paraîtra à bref délai.

FLANDRE. — M. L. Quarré-Reybourbon vient de publier un *Essai bibliographique et catalogue de plans et gravures concernant le bombardement de Lille en 1792* (Lille, L. Quarré, 1887, in-8, XI-121 p. et 2 pl.). La résistance des Lillois à une armée autrichienne formidable, en octobre 1792, fut considérée comme un exemple considérable de patriotisme et non seulement à cette époque, mais depuis, à quatre reprises différentes, elle fut célébrée dans les fêtes en 1842, 1845, 1848 et 1882. M. Quarré-Reybourbon a pensé qu'il y avait lieu de réunir dans une publication destinée aux bibliophiles lillois l'indication de tous les ouvrages, affiches, poésies, chansons, etc., publiés à l'occasion du bombardement et des fêtes qui ont rappelé son souvenir.

— L'*Histoire généalogique de la famille Ruffault, originaire de la Flandre wallonne, 1313 à 1626,* insérée par M. H. Fremaux dans les *Mémoires de la Flandre wallonne,* a été tirée à part à 75 exemplaires (Douai, Crépin, in-8 de 167 p.).

FRANCHE-COMTÉ. — M. Frantz Funck-Brentano, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal de Paris, prépare un mémoire sur les *Luttes de la noblesse franc-comtoise contre Philippe le Bel,* qui paraîtra dans la *Bibliothèque de l'École des chartes.*

— Signalons deux nouvelles brochures de M. l'abbé Chamouton : *Les Pèlerinages de saint François de Sales à Saint-Claude* (Lons-le-Saunier, imp. J. Mayet, in-8 de 16 p.), dans laquelle il rétablit la date véritable du dernier des trois pèlerinages du saint prélat : 1609 et non 1608, comme l'ont affirmé quelques auteurs, et *le Monastère des religieuses de Sainte-Claire à Poligny, fondé par sainte Colette. Son histoire de 1792 à 1840* (Ibid., in-8 de 16 p.). Ce dernier travail intéresse de plus près la Franche-Comté, en ce qui touche notamment la période révolutionnaire ; elle témoigne de recherches fort utiles pour l'histoire religieuse de cette province, dont M. l'abbé Chamouton s'occupe avec la plus louable persévérance.

GUYENNE. — Il existe à Bordeaux une Œuvre des Bons Livres qui possède plus de 30,000 volumes et fournit des bibliothèques circulantes à 300 paroisses environ. M. le chanoine de L'Étang s'était dévoué à cette œuvre et lui avait consacré tout son temps et toute sa fortune. Sa mort récente a fait passer la direction de l'œuvre aux mains de M. le chanoine Pailhès.

— M. R. Céleste, bibliothécaire adjoint de la ville de Bordeaux, prépare un volume relatif à *Montesquieu* dont il a découvert un grand nombre de lettres inédites. On annonce également un travail de M. Jules Delpit, fondateur et secrétaire général de la Société des Archives historiques de la Gironde, sur l'auteur de l'*Esprit des Lois.*

— La municipalité bordelaise a décidé le transfert de la bibliothèque de la ville, une des plus importantes de la France par le nombre et la valeur des ouvrages qu'elle possède, au premier étage de l'ancien couvent des Dominicains, occupé jusqu'à ces derniers temps par la manutention militaire. Le musée d'antiquités, très riche en inscriptions romaines, sera installé au rez-de-chaussée. Un crédit de 350,000 francs a été voté pour cet objet.

— La Société des bibliophiles de Guyenne vient de mettre en distribution

le onzième volume de ses publications. C'est le tome IIe de la *Chronique du parlement de Bordeaux par Jean de Mélivier*. Les éditeurs sont MM. Jules Delpit et Arthur de Brezets (Bordeaux, Vve Moquet, 1887 (1 vol. in-8). Les publications précédentes comprennent les *Essais de Michel de Montaigne*, texte original de 1580 avec les variantes des éditions de 1582 et 1584, par MM. Reinhold Dezeimeris et Barckausen (2 vol. in-8); les *Chroniques bordelaises* de *Jean* de *Gaufreteau* et *Etienne de Cruseau*, par M. Jules Delpit (4 vol. in-8) et trois volumes de *Mélanges* (3 vol. in-8).

— La *Revue catholique de Bordeaux* publie une seconde série d'études dues à son directeur, M. le chanoine Pailhès, sur *Mme de Châteaubriand*, d'après des documents inédits. Il est question dans les numéros d'octobre, novembre et décembre, de ses rapports et de sa correspondance avec Clausel de Coussergues. Les articles parus et à paraître seront réunis en un volume qui fera suite à un ouvrage dont il a été parlé dans le *Polybiblion* (t. XLIX, p. 69-70).

LANGUEDOC. — Une *Histoire de Carcassonne* vient d'être écrite par un officier d'Académie, M. Louis Fedié, et forme un volume in-18 de 450 p., publié chez Pomiès, à Carcassonne. Il met en œuvre les travaux antérieurs; mais c'est un ouvrage de lecture courante plutôt que d'érudition.

— Elle est des plus intéressantes l'étude que M. Albert Puech a extraite de la *Revue du Midi* et qui a pour titre : *La Librairie populaire avant la Révolution, d'après des documents inédits* (Nîmes, Gervais-Bedot, in-8 de 20 p.). L'histoire de cette librairie particulière est bien envisagée à un point de vue général, mais l'auteur n'a guère eu entre les mains pour son travail que des documents locaux (minutes de notaires, pièces d'archives, registres de greffes). Il établit notamment que les premiers vendeurs de livres populaires (alphabets et livres religieux, et plus tard almanachs) étaient des marchands merciers. Incidemment, il donne quelques détails de mœurs méridionales assez curieux.

— M. Lionel d'Albiousse a fait imprimer chez Chastanier, à Nîmes, une *Histoire des ducs d'Uzès, suivie d'une notice sur leur château ducal* (Paris, Champion, in-8 de 347 p.).

— M. A. Dubouchet a publié une notice sur *F. Rabelais à Montpellier (1530-1538), étude biographique d'après les documents originaux* (Montpellier, Coulet, in-4 de 126 p.).

LIMOUSIN. — M. Louis Guibert va publier, avec la collaboration de MM. Lecler et de Cessac, un volume consacré aux *Livres de raison et registres de famille limousins et marchais*. Le nombre des documents qu'ils ont en main est considérable pour une seule province.

— MM. A. Leroux et R. Fage mettent dès maintenant en souscription un nouveau recueil qui sera intitulé : *Archives historiques de la Marche et du Limousin, nouveaux documents historiques*. Le premier volume, sous presse à l'imprimerie Gely, à Limoges, sera annoté spécialement par M. A. Leroux.

LORRAINE. — Au mois de janvier 1888 paraîtra dans le *Recueil annuel de la Société héraldique impériale et royale de Vienne* une étude sur les *Chapitres nobles de Lorraine, annales, preuves de noblesse, documents, portraits, sceaux et blasons inédits*, par le chevalier Félix de Salles. Cette étude, qui traitera des chapitres de Remiremont, de Bouxières, d'Épinal, de Poussay, de Sainte-Glossinde et de Saint-Louis de Metz, sera tirée à part à 150 exemplaires (in-4, prix : 10 fr.).

— M. Eugène de Fallois vient de publier une intéressante brochure intitulée : *Une guerrière lorraine au* XVIIe *siècle. Madame de Saint-Balmon et*

Benoist-Vaux (Verdun, 1887, C. Laurent, in-12 de 100 p.). Nulle figure plus originale et plus attachante que celle de Mme de Saint-Balmon, cette fière châtelaine, vaillante comme un homme de guerre et possédant au plus haut degré ces trésors de tendresse et de dévouement qui font la joie et souvent le martyre de la femme et de la mère, également habile à manier la plume et l'épée, à la hardiesse d'une grande dame unissant la foi d'une sainte, toujours en armes pour étriller les coureurs de grand chemin, mais portant sous son armure la tunique de Saint-François d'Assise et faisant chaque jour son heure d'oraison. Le nom de Mme de Saint-Balmon ne peut être séparé de celui de Benoist-Vaux dont elle a été la protectrice et dont elle a voulu écrire elle-même l'histoire. L'auteur consacre à la description de cet antique pèlerinage lorrain quelques-unes de ses plus belles pages.

NORMANDIE. — La société de l'histoire de Normandie a fait imprimer, pour être distribué en décembre à ses sociétaires, le tome Ier des *Cahiers des États de Normandie rédigés sous le règne de Henri III*; l'édition en a été préparée par le savant archiviste du département de la Seine-Inférieure, M. Ch. de Beaurepaire, président de la société (Rouen, Cagniard, 1887, in-8).

— Chez Cagniard, également, la société rouennaise de bibliophiles fait imprimer une édition nouvelle d'un volume devenu rare, publié en 1676 au Havre-de-Grâce, chez Jacques Gruchet, sous ce titre : *Antiquités de la ville de Harfleur, recherchées par le Sr de la Motte, eschevin en la dite ville, avec quelques discours, qui ont été prononcez à Monseigneur le duc de Saint-Aignan.* La réimpression a été préparée par M. Em. Le Sens.

— Vient de paraître une plaquette de 18 p. in-8, imprimée chez Protat frères, à Mâcon, et intitulée : *Liste des manuscrits de la collection Mancel à l'hôtel de ville de Caen* (1887). L'auteur, qui a voulu, avec raison, garder l'anonyme, aurait pu donner plus de détails sur quelques-uns de ces manuscrits, qui sont au nombre de 227 et concernent presque tous la Normandie.

ORLÉANAIS. — La notice récente de M. l'abbé Em. Plat : *l'Abbaye royale du Lieu-Notre-Dame-lès-Romorantin* (Romorantin, Joubert, in-8 de 63 p.) est remplie de documents inédits et intéressants sur sa fondation au XIIIe siècle, sur vingt-quatre de ses abbesses, et sur l'histoire de l'abbaye pendant et après l'époque des guerres de religion.

— M. L. Jarry publiera dans le prochain volume des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais* un important ouvrage sur les séjours de Louis XI à Cléry, où le roi allait souvent en pèlerinage.

— M. F. Hu a entrepris un travail sur *le Bailliage seigneurial de Pontlevoy, suite de notes sur la vie rurale dans l'ancien pays blésois.* Le fascicule II est intitulé : *l'Église et les Gens d'église* (Tours, imp. de Bousrez, in-8 de 133 p.).

PICARDIE. — On comprend, en lisant le volume que vient de publier M. Janvier : *MM. les Gardes du corps de la compagnie de Luxembourg, épisodes de l'histoire d'Amiens, 1758-1791* (Amiens, imp. Douillet, 1887, in-8, 156 p.), le désappointement qu'éprouvèrent les Amiénois en apprenant que le roi Louis XV leur avait fait l'honneur de choisir leur ville comme résidence d'une compagnie de ses gardes du corps. Pendant trente ans, ce ne sont que vexations et luttes continuelles entre cette garnison indisciplinée et le corps municipal : querelles au théâtre, gens battus et par suite mécontents, maire suspendu de ses fonctions pour avoir voulu défendre ses administrés, auberges encombrées, augmentation des impôts, etc. Le travail de M. Janvier, entièrement rédigé d'après des documents officiels, offre un grand intérêt au point de vue de l'organisation militaire dans les dernières années du XVIIIe siècle. C'est une nouvelle publication qui mérite de prendre

place dans les Bibliothèques provinciales à côté de la *Petite histoire de Picardie*, de l'*Histoire de Boves*, des *Épisodes militaires*, de l'*Histoire des Compagnies d'archers* et des *Sociétés de tir*, du même auteur.

— M. l'abbé Salembier, qui a soutenu l'année dernière à l'Institut catholique de Lille une thèse, fort remarquée, sur Pierre d'Ailly, vient de réunir en brochure une série d'articles sur Philippe de Maizières, parus dans la *Revue des Sciences ecclésiastiques* (Amiens, Rousseau-Leroy, in-8 de 105 p.). Bien que l'auteur soit généralement au courant des sources les plus récentes et qu'il cite même les positions de thèse de M. Froment à l'École des chartes en 1887, il ne nous paraît pas avoir connu celles de deux autres thèses sur le chancelier de Chypre et ses œuvres soutenues antérieurement aussi à l'École des chartes, par MM. Lefoullon et A. Molinier, et le travail publié par ce dernier sur l'Ordre de la milice du Christ dans les *Archives de l'Orient latin*.

PROVENCE. — Outre son intéressant volume sur *l'abbé Maury et Mirabeau*, Mgr Ricard vient de publier, sous le titre de *Récits de veillées ciotadennes*, un ouvrage rempli de documents relatifs à l'histoire de la Basse-Provence et du littoral méditerranéen. Il prépare une *Histoire de la Ciotat*.

— Nous sommes en mesure d'annoncer que M. le chanoine Magnan, de Marseille, prépare une histoire complète de Mgr de Belloy, qui fut, comme on sait, à Marseille, le successeur de Belsunce et y pacifia les esprits surexcités par les querelles du jansénisme sous l'épiscopat précédent.

— M. le chanoine Arnaud prépare également une *Histoire de Cassis*, la coquette ville, chantée dans *Calendau* et si jolie que le proverbe provençal assure que « qu a vis Paris a pas vis Cassis a ren vis. »

— La version massaliote de l'Iliade est, comme on sait, fort estimée des hellénistes. M. Egger en fit le sujet d'un pressant appel adressé aux érudits de Provence. C'est à cet appel que vient de répondre M. Gamber, un fin lettré marseillais, en achevant une étude du plus haut intérêt sur les variantes de la version marseillaise.

VENDÉE. — M. Ad. Caillé a fait paraître à Fontenay, chez Gouraud : *Napoléon Ier à propos de la franc-maçonnerie, une réponse à M. Guénebault. Lettre à M. Eugène Roulleaux, directeur du journal la Vendée* (in-8 de 186 p.).

ALLEMAGNE. — Nous apprenons avec satisfaction que l'importante collection publiée par le docteur Jos. Kürschner sous le titre général de *Deutsche National Litteratur*, sera continuée, contrairement à nos prévisions (cf. *Chronique* de novembre, p. 473) ; nous espérons être bientôt en mesure d'indiquer à nos lecteurs, d'une manière précise, les volumes qui doivent paraître en 1888. Annonçons dès maintenant que l'on fera entrer dans cette collection, à côté des auteurs classiques, les œuvres des troubadours, des auteurs dramatiques du moyen âge, des écrivains satiriques tels que J. Fischart, dit Mentzer, que l'on a appelé le Rabelais de l'Allemagne.

— Nous signalerons seulement une récente publication du docteur Arthur Pakscher : *Die Chronologie der Gedichte Petrarcas* (Berlin, Weidmann, gr. in-8); nous aurons sans doute l'occasion d'en parler plus longuement.

— M. Wilh. Arndt donne une seconde édition de son recueil pour l'étude de la paléographie latine : *Schrifttafeln zur Erlernung der lateinischen Paleographie* (Berlin, Grote, in-fol.). Le premier fascicule, comprenant 26 photolithographies et 8 pages de texte, vient de paraître.

— En vente à la librairie Kholhamer, de Stuttgart, un troisième volume complémentaire de la correspondance de la reine Catherine, de Jérôme, roi de Westphalie, de Napoléon Ier et de Frédéric, roi de Wurtem-

berg, publiée par le docteur Aug. von Schlossberger : *Briefwechsel der Königin Katharina und der Königs Jerome von Westphalen, sowie des Kaisers Napoleon I mit dem König Friedrich von Württemberg* (gr. in-8 de XXIV-214 p.).

— Viennent de paraître à la librairie Rieger, de Stuttgart, la livraison 6-7 de la grande histoire littéraire du docteur Ad. Stern : *Geschichte der Weltlitteratur in übersichtlicher Darstellung.*

— La *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance,* publiée sous la direction du docteur L. Geiger, a été réunie à la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, du docteur Koch (Berlin, A. Haack); le titre de la revue du docteur Geiger a donc seul disparu, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédente chronique (p. 474).

— Une exposition des produits de la librairie et des industries qui s'y rattachent aura lieu à Leipzig, au mois d'avril 1888, à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle maison des libraires de l'Allemagne. Un comité spécial nommé par le « Börsenverein der deutschen Buchhändler » a été chargé d'organiser cette exposition.

ANGLETERRE. — En 1885 l'important recueil publié sous le titre de *The Bibliographer* a été remplacé par le *Book-Lore,* édité par la maison Elliot Stock, de Londres. A ce dernier recueil vient de succéder une publication nouvelle intitulée : *The Book Worm ;* si l'on en juge par ces titres divers l'intérêt augmente de plus en plus. Le *Book Worm* est, il est vrai, d'un format un peu moins grand que ses prédécesseurs ; mais c'est là son unique infériorité. Après une adresse en vers *To the gentle reader,* signée Andrew Lang, nous trouvons dans le premier numéro, qui comprend 40 pages petit in-quarto, les articles suivants : *The Bookworm ; — John Goodwin's six bookseller's proctor nonsuited ; — Queen Elizabeth's New Testament ; — Our Pioneer ; — John Wesley's English Dictionary*, by H.-B. Wheatley ; — *Grub Street and its journal,* by W. Roberts ; — *Memorandum-Book of George the third ; — The Bibliographer of the « friends »,* by A.-C. Bickley ; — *A Comparison of some auction prices of books in the seventeenth and nineteenth centuries,* by John Lawler, etc.

ESPAGNE. — A récemment paru à Madrid, chez Manuel Tello, un important ouvrage de bibliographie espagnole, dû à D. Cristóbal Pérez Pastor et intitulé : *La Imprenta en Toledo. Descripción bibliográfica de las obras impresas en la imperial ciudad desde 1483 hasta nuestros dias* (gr. in-8 de XXIV-392 p.).

— Les éditeurs Cortazo et Compagnon, de Barcelone, poursuivent avec ardeur leur publication monumentale : *España y sus monumentos.* Les livraisons 151-155, qui viennent d'être livrées au public, ont pour objet : *Cuba, Porto Rico* et les *Philippines.* — Les mêmes éditeurs ont entrepris une autre publication non moins digne d'intérêt. Sous le titre : *Las Grandes Capitales,* elle offrira des monographies descriptives et artistiques de Paris, Rome, Londres, Berlin, Barcelone et Madrid ; 32 livraisons ont déjà paru, au prix de 1 ft. 25 chacune.

— Don Andras Martinez achève son second volume si plein de révélations souvent inattendues sur la *Historia critica de la litteratura gallaga.*

— M. J. de Laurière vient de réunir en un volume intitulé : *Promenade archéologique dans le Val d'Aran* (Caen, Delesques, libraire, 1887, in-8 de de 122 p., pl. et fig.), les articles publiés par lui dans le *Bulletin monumental* sur ce petit territoire espagnol enclavé dans les Pyrénées françaises. Il y a joint un appendice renfermant quelques détails complémentaires sur les localités décrites et la reproduction d'un curieux mandement de l'évêque de Comminges, de 1724, sur la discipline ecclésiastique dans la vallée d'Aran.

ITALIE. — On a tout récemment découvert dans les archives de la « Casa reale, » à Naples, un grand nombre de volumes renfermant des documents politiques du plus haut intérêt et notamment une histoire des Farnèse en cinq volumes. D'autres pièces remplissant quarante-huit portefeuilles ont trait à la politique des Bourbons et à leurs agissements dans les provinces de l'Italie méridionale pendant la période républicaine de 1799.

— Viennent de paraître les numéros 2 et 3 du second volume du *Bollettino delle opere moderne straniere acquistate delle biblioteche pubbliche governative del regno d'Italia.* Ces fascicules comprennent les numéros 731 à 2104.

VISENOT.

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES. — Une indisposition subite d'un de nos excellents collaborateurs nous a privés, au dernier moment, de plusieurs comptes rendus se rattachant à la géographie et qui s'appliquent aux importants ouvrages qui suivent : *Le Monde pittoresque et monumental. L'Extrême Orient,* par Paul Bonnetain, luxueux volume gr. in-8, comprenant plus de 600 p. et 450 dessins d'après nature, avec 3 cartes (Paris, Quantin, 1888, br., 30 fr.; rel., 37 fr.). — *L'Irlande depuis son origine jusqu'aux temps présents,* par E. Ganneron, 1 vol. gr. in-8, faisant partie de la *Bibliothèque des familles et des maisons d'Éducation,* publiée par la maison Mame, rel., 4 fr. — *Les Artères du Globe, histoire des fleuves,* par Paul Bory, 1 vol. in-4, orné de 175 grav. et cartes, appartenant à la *Bibliothèque illustrée,* éditée par la même maison. — *Histoire de mes ascensions,* récits de quarante voyages aériens (1868-1887), par G. Tissandier, et les *Voyages d'une famille à travers la Méditerranée, à bord de son yacht le Sunbeam,* racontés par la mère, lady Brassey, ces 2 vol. in-8 j., br., 3 fr. 50; rel., 4 fr. 50 (chez l'éditeur Dreyfous, de Paris). — Notre collaborateur sera en mesure, dans notre prochain numéro, d'apprécier ces livres d'étrennes à leur valeur qui, de prime abord, nous a semblé considérable. Nous joindrons à ces articles quelques autres reçus trop tard et concernant : *L'Atmosphère, météorologie populaire,* par Camille Flammarion, livre de vulgarisation luxueusement édité par la maison Hachette, gr. in-8, contenant 15 pl., 2 cartes en couleur et 337 fig., br., 12 fr.; rel., 16 fr. — *Grand-père Maxime, histoire d'un vieux chimiste et de deux orphelins,* par Lucien Biart, l'auteur si aimé de la jeunesse, vol. gr. in-8, illustré par L. Mouliguié, édité chez Plon et Nourrit, br., 10 fr.; cart., 12 fr. — *Tominette,* par Paul Ercial, 1 vol. in-8, avec de jolies illustr. de Paul Hercouët, rel., 3 fr. 80 (Picard et Kaan, éditeurs à Paris). — *L'Académie des Sciences, histoire de l'Académie, fondation de l'Institut national. Bonaparte membre de l'Institut national,* par Ernest Maindron, 1 vol. in-8 avec 8 pl. hors texte, 53 grav., portraits, plans et autographes (Paris, Félix Alcan).

— Nous avons reçu également le *Musée des familles* (Delagrave), le *Saint-Nicolas,* journal illustré pour garçons et filles (même éditeur), et *Mon journal,* recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans (Hachette). Tous trois, après avoir paru en livraisons, viennent d'être réunis en volumes. La réputation de ces publications est faite : nous nous bornerons à dire que le *Musée des familles,* cette année, élargit sa compétence : il donne notamment sur les *Modes en Europe* des causeries qui intéresseront les jeunes filles et les mères de famille des classes aisées; il contient aussi, sous le titre de *Concours et Correspondance,* une partie très utile qui a beaucoup d'analogie, dans une mesure moins savante toutefois, avec les *Questions et Réponses* du *Polybiblion.* L'esprit du *Musée* est resté chrétien, ce qu'il a toujours été; mais au point de vue historique il s'engage parfois, plus qu'il ne convient, dans les idées du jour; malgré cela, nous devons le considérer

comme une des bonnes publications du genre. — Le *Saint-Nicolas*, qui a accompli sa huitième année, mérite encore plus nos suffrages; il s'adresse surtout à la prime jeunesse. L'un et l'autre sont enrichis à profusion de gravures du meilleur goût. — Quant à *Mon journal*, il suit bien sa voie et a tout l'air de vouloir subsister longtemps encore pour la joie de nos bébés. Comme, à l'occasion du nouvel an, il est d'usage de faire un souhait à ceux qu'on aime (et nous aimons *Mon journal*), nous lui souhaiterons de faire un peu plus de place à la pensée religieuse : il y gagnera.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Liturgie. Les Chants de l'Église latine. Restitution de la mesure et du rythme selon la méthode naturelle (*E. Burnouf*) 41
Compendium ceremoniarum sacerdoti et ministris sacris observandarum in sacro ministerio (*M. Hausherr*) 168

Théologie dogmatique et morale. L'Église et l'Ordre social chrétien (*P. de Decker*) 129
La Cité antichrétienne au XIXe siècle. I. Les Erreurs modernes (*Dom Benoit*) 130
Dieu et ses œuvres (*le P. Marin de Boylesve*). 420
La Chaire et l'apologétique au dix-neuvième siècle. Études critiques et portraits contemporains (*le R. P. Fontaine*). 43
Œuvres pastorales et oratoires. 3e série (*Mgr Besson*). 516

Théologie ascétique. Accessus et recessus altaris, seu preces a sacerdotibus ante et post missam dicendæ 70
Pensées d'une croyante (*Marie Jenna*). 359

Mélanges. Histoire d'une chute et d'une conversion. Extraits populaires des « Confessions d'un ex-libre-penseur (*Léo Taxil*) . . . 261

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. Cicéron jurisconsulte, avec une table des principaux passages relatifs au droit, contenus dans les Œuvres de Cicéron (*Armand Gasquy*) 323
De M. Tullii Ciceronis pro L. Cornelio Balbo oratione, sive de civitatis jure ex Ciceronianis libris (*A. Gasquy*) 325
Histoire du droit et des institutions de la France. Tome Ier : La Gaule celtique ; La Gaule romaine (*E. Glasson*). 226

Droit public. Le Tribunal international (*le comte L. Kamarowsky*), trad. par *Serge de Westman*. 313
Code de l'enseignement primaire. — Lois, décrets et arrêtés mis en ordre et annotés, suivis d'une table alphabétique des matières (*E. de Resbecq*) 453

SCIENCES ET ARTS

Philosophie morale et religieuse. La Moral independiente y los principios del derecho nuevo (*P. Venancio-Maria de Minteguiaga*). 5

Principes de sociologie (*Herbert Spencer*), trad. de l'anglais par *E. Cazelles*. T. IV 6
L'Irréligion de l'avenir, étude de sociologie (*Guyau*). 8
Essai sur la renaissance des idées religieuses. L'homme et les croyances (*Henri Planet*) 11
Du sentiment moral et religieux, droits et devoirs du cœur dans l'ordre des croyances (*l'abbé H. Avoine*). 11
El arte y la moral (*Rafael Cano*). 12

Histoire de la philosophie. Histoire de la philosophie, les problèmes et les écoles (*Paul Janet* et *Gabriel Séailles*). 13
Histoire de la philosophie au XIXe siècle. Spiritualisme et libéralisme (*M. Ferraz*) 15
De l'Enseignement de la philosophie dans les universités allemandes (*A. Grafé*). 16
The Christian platonists of Alexandria. Eight lectures preached before the university of Oxford in the year 1886 (*Charles Bigg*). . 46

Métaphysique. Die Grundfragen der Erkenntnisstheorie (*Dr Engelbert-Lorenz Fischer*) 45
Journal d'un philosophe (*Lucien Arréat*) 360

Morale. Les Essais de Montaigne, publiés d'après l'édition de 1588 avec les variantes de 1597. Tome III (*H. Motheau* et *D. Jouaust*). . 76

Éducation et enseignement. L'Éducation nouvelle, études de pédagogie comparée, 2e série (*Edmond Dreyfus-Brisac*) . . . 315
Sept ans de guerre. L'Enseignement primaire libre à Paris (1880-1886) (*Eugène Rendu*) 317
Les Frères des écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution, 1793-1837 (*Alexis Chevalier*). 448
Les Fils mal élevés de la famille moderne. Le mal et le remède (*l'abbé A. Tilloy*). 453
Livre de Lecture à l'usage des écoles, pensionnats et collèges catholiques. Cours supérieur (*le P. A. Sengler*) 71

Politique. L'État et l'Église. Esquisse d'une séparation libérale (*G. du Petit-Thouars*) 71

Économie sociale. Le Socialisme considéré au point de vue du droit naturel (*Louis Halleux*) 228
Le Logement de l'ouvrier et du pauvre. États-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne, Belgique (*Arthur Raffalovitch*) 360
La Question des logements d'ouvriers. Conférence faite à la Société d'économie politique de Lyon (*Alphonse Gourd*). 361
La France économique, statistique raisonnée et comparative. Année 1887 (*Alf. de Foville*) 49
Belgique. Commission du travail, instituée par arrêté royal du 15 avril 1886. Rapports 425
Les Sophistes allemands et les Nihilistes russes (*Th. Funck-Brentano*) 422

Biologie. Les Pygmées (*A. de Quatrefages*) 386
L'Évolution des espèces organiques (*le P. M.-D. Leroy*). 388
Essais d'un naturaliste transformiste sur quelques questions actuelles. IVe et Ve essais : Évolution et liberté (*le Dr Armand Sabatier*). 390
L'Homme avant l'histoire, notions générales de paléontologie, (*Maximilien Van den Berghe*) 390
Précis d'Anthropologie (*Abel Hovelacque* et *Georges Hervé*) 391
L'Évolution de la morale (*Ch. Letourneau*) 392
La Psychologie physiologique (*G. Sergi*). Traduit de l'italien par *M. Mouton* 393
L'Intelligence des animaux (*J.-J. Romanès*). 394
Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques (*O. Schmidt*) 395
Manuel de paléontologie (*R. Hoernes*). Trad. de l'allemand par *L. Dollo* 395
Conférences sur l'histoire naturelle à l'usage des candidats à la licence et des étudiants en médecine (*P. de Sède*) 395

Sensation et mouvement, études expérimentales de psycho-mécanique (*Ch. Feré*) 396
Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. Essai de psychologie générale (*F.-R. Paulhan*) 397
Caractère dans la santé et dans la maladie (*le Dr Azam*). 398
La Matière brute et la matière vivante (*J. Delbœuf*) 398
Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité (*le Dr Azam*) 399
Le Nouvel Hypnotisme (*L. Moutin*). 399
La Suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses (*les docteurs Bourru* et *Burot*) 400
Éléments de médecine suggestive. Hypnotisme et suggestions : faits cliniques (*le Dr J. Fontan* et *le Dr Ch. Ségard*) 400
Nervosisme et névroses. Hygiène des névropathes (*Dr A. Cullerre*) . 401
La Migraine (*le Dr L. Thomas*). 401
Traité d'hygiène publique et privée, basée sur l'étiologie (*A. Bouchardat*) 402
Dictionnaire du foyer et d'infirmerie (*le Dr S.-E. Maurin*) 402
La Médecine et la santé mises à la portée de tous. Manuel de médecine des familles (*le Dr Boudier*) 402
Conseils aux mères de famille sur la manière de nourrir leurs enfants et de se nourrir elles-mêmes (*le Dr H. Bachelet*). 402
Le Livre de la mère, hygiène et maladies de la première enfance (*le Dr Talbert*) 402
Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention (*le Dr E. Monin*) . 403
Les Matières premières (*le Dr F. Genevoix*) 403

Agriculture. Herbages et prairies naturelles (*Amédée Boitel*). . . 135

Physique. Problèmes de physique avec leurs solutions développées, (*A. F. Chevallier* et *Ch. Müntz*). 73
Memoria acerca de la primera exposicion internacional de electricidad, celebrada in Europa (*Rafael Roig y Torres*). 262
La Machine à vapeur, son histoire, son emploi (*H. Gossin*). . . . 262
Recherches expérimentales sur la relation qui existe entre la résistance de l'air et sa température, conséquences physiques et philosophiques qui découlent de ces expériences (*G. A. Hirn*) . . . 519
Recherches expérimentales et analytiques sur les lois de l'écoulement et du choc des gaz en fonction de la température (*le même*). 520
Recherches expérimentales sur la limite de la vitesse que prend un gaz quand il passe d'une pression à une autre plus faible (*le même*). 521

Botanique. Flore pittoresque de la France, anatomie, physiologie, classification, description des espèces indigènes et cultivées, publiées sous la direction de *J. Rothschild* avec le concours de *Gustave Heuzé, Bouquet de la Grye, Stanislas Meunier, J. Pizetta, B. Verlot*. 318

Zoologie. Les Promenades du docteur Bob. Histoire de deux jeunes naturalistes (*Charles Beaugrand*) 73

Astronomie. Nouvel atlas céleste (*Richard A. Proctor*), traduit de l'anglais par *Philippe Gérigny*. 134
Les Hypothèses cosmogoniques. Examen des théories scientifiques modernes sur l'origine des mondes, suivi de la traduction de la « Théorie du Ciel », de Kant (*E. Wolf*). 231
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1887. Météorologie, agriculture, hygiène. 518

Voies de communication. Le Canal des deux mers, ses avantages au point de vue politique, commercial et industriel de la France (*Ed. Couillard*). 77
Le Régime des chemins de fer devant le Parlement (*Véron Duverger*). 133
Le Transport par les chemins de fer (*Arthur-T. Hadley*), trad. par *A. Raffalovich* et *L. Guérin*, précédé d'une préface par A. Raffalovich. 230

Art militaire. Service de la cavalerie en campagne (*le général baron von Loë*), trad. de l'allemand par le capitaine *Gendron*. . . 194
Traité de balistique expérimentale (*Hélie*) 194
Stratégie, étude (*le colonel Blume*). Trad. de l'allemand 195
La Tactique au XIIIe siècle (*Henry Delpech*). 196

La Guerre moderne. 1re partie. Stratégie (*le colonel Derrecagaix* . . 196
L'Armée allemande sur le pied de guerre (*le commandant Rivière*). . 197
L'Alimentation du soldat (*le capitaine Léon Kirn*). 197
Les Grandes Manœuvres de 1885 (1er corps d'armée) (*M. Ad. de Cardevacque*) 198
L'Armée de Châlons. Son mouvement vers Metz (1870) (*A. G.*, ancien élève de l'École polytechnique) 198
La Guerre d'Orient (1877-1878). Étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque, t. IV (*un tacticien*). . . . 199
Exemple d'application de la fortification improvisée (*le capitaine Bornecque*) 199
Lettres sur l'infanterie, sur la cavalerie, sur l'artillerie (*le prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen*), trad. par *E. Jaeglé*. 199
Canons français et canons allemands (*le capitaine A. Mariotti*) . . 201
Les Réformes militaires et l'armée coloniale (*le général Montaudon*). 201
Examen du système de fortification des principales puissances de l'Europe (*le capitaine Bornecque*) 202
Les Frontières françaises et leur défense (*P. Gaffarel*). 202
L'Armée et la France en 1885 (*l'officier Nestor*). 202
Le Recrutement de l'armée et le budget (*M. Samion*). 203
Journal du siège de Tuyen-Quan (*le lieutenant-colonel Dominé*) . . 203
Le Siège de Tuyen-Quan du 24 novembre 1884 au 3 mars 1885 (*Dick de Lonlay*). 203
La Republique et l'armée. Service de deux ans (*le colonel Starck*). . 203
Apuntes de Telegrafia militar (*le capitaine Manuel Ubeda Delgado*) . 204
La Première invasion prussienne. 11 août-2 septembre 1792 (*Arthur Chuquet* 204
Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle (*le général Pierron*). Tome I, 1re partie 204
Les Combats du général de Négrier au Tonkin (*Dick de Lonlay*). . 205
La Guerre de la Sécession. 1861-1865 (*Ernest Grasset*). 205
Les Capitulations. Etude d'histoire militaire sur la responsabilité du commandement (*le général Ch. Thoumas*) 205
Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre (*le colonel Jules Bourelly*). 206
Théorie de la grande guerre (*le général de Clausewitz*). Trad. du *lieutenant-colonel de Vatry*. 206
Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires, publiée sous le patronage de la Réunion des officiers, avec le concours d'écrivains militaires, d'officiers de toutes armes et d'ingénieurs praticiens 427
I. — PARTIE CIVILE. *Livre VI.* Cours de construction.—2e Partie: Géodésie (*Rollat*). — 3e Partie : Traité des fondations (*G. Oslet* et *J. Chaix*). — 4e Partie : Traité de charpente (*G. Oslet*). — 6e Partie: Traité de coupe des pierres (Stéréotomie) (*J. Chaix*). — 7e Partie: Traité d'architecture (*Georges Tubeuf*). — *Livre VIII.* Cours de mécanique (*L. Armal*). — 2e Partie : Cinématique.
II. — PARTIE MILITAIRE. *Livre V.* Supplément d'artillerie. — *Livre VI.* Cours de sciences appliquées à l'art militaire : chemins de fer, télégraphie, pigeons voyageurs, ballons, ponts et routes militaires. — *Livre VII.* Cours de géographie contemporaine.
La Vie militaire (*Charles Leser*) 455
L'Armée de la République transwaalienne (*le capitaine Tegonip*). . 538

Équitation. Chasse. L'Art équestre. Traité de haute-école d'équitation. Iconographie des allures et des changements d'allures, à l'usage des écoles de cavalerie, des haras, des écoles vétérinaires, des sportsmen, des peintres et des sculpteurs (*E. Barroil*) . . . 232
Les Hommes de cheval (*le baron de Vaux*) 490
La Chasse à tir, notes et croquis (*Crafty*) 500

Mélanges. La Science romaine à l'époque d'Auguste. Étude historique d'après Vitruve (*A. Terquem*) 262
Hommage à M. Chevreul, à l'occasion de son centenaire. Mémoires (*Berthelot, Demarçay*) 535
Les Drames de la science. La Mesure du mètre. Dangers et aventures des savants qui l'ont déterminée (*W. de Fonvielle*) 73
L'Année scientifique et industrielle (30e année, 1886) (*Louis Figuier*). 454
Causeries scientifiques (*Henri de Parville*). 535

Promenade d'un touriste au pays de la science (*l'abbé A. Blain*). . 454
En vacances à la campagne. Les Animaux, les fleurs et les fruits (*Paul Largillière*) 536
Les Dangers de la montagne. Indications pratiques pour les ascensionnistes (*le Dr Emile Zsigmondy*). Trad. de l'allemand et précédé d'une préface par *Abel Lemercier* 74
Histoire d'un paquebot (*Louis Tillier* et *Paul Bonnetain*) 497

Beaux-arts. L'Art pendant la Révolution (*Spire Blondel*) 509
L'Art en France. Musées et écoles des Beaux-arts des départements. Trad. de l'anglais revue par l'auteur, complétée par des renseignements statistiques (*J. Comyns Carr*) 415
Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures, édition française originale publiée par l'auteur, sur la trad. de *M. Trawinski* (*N. Kondakoff*) 416
Grundriss der Geschichte der bildenden Künste (*Dr. Adolf Fäh*). . 417
L'Art dans la parure et dans le vêtement (*Charles Blanc*) 509
Le Meuble en France au XVIe siècle (*Edmond Bonnaffé*) 403
La Faïence (*Théodore Deck*). 406
Les Bronzes de la Renaissance. Les Plaquettes, catalogue raisonné précédé d'une introduction (*Émile Molinier*) 407
Les Propos de Valentin (*E. Bonnaffé*) 405

Peinture, gravure. Histoire de la peinture en France (*Victor d'Halle*). 411
Geschichte der christlichen Malerei (*Dr. Erich Frantz*) 417
Le Style Louis XIV. Charles Le Brun, décorateur, ses œuvres, son influence, ses collaborateurs et son temps (*A. Genevay*) 409
La Peinture (*Charles Blanc*) 509
Bibliothèque nationale. Inventaire des pièces dessinées ou gravées relatives à l'histoire de France conservées au département des manuscrits dans la collection Clairambault sur l'Ordre du Saint-Esprit (*A. Flandrin*) 416

Architecture. Les Monuments de Paris (*A. de Champeaux*) . . . 509
Versailles et les Trianons (*Paul Bosq*). 510

Biographie artistique. Ghiberti et son école (*Charles Perkins*) . 408
Les Artistes célèbres, La Tour (*Champfleury*) 411
Le Baron Gros (*G. Dargenty*) 412
Henri Regnault (*Roger Marx*). 413
Maitres contemporains (*Henry Jouin*) 414

Arts industriels. L'Ancienne France. Les Arts et Métiers au moyen âge, étude illustrée d'après les ouvrages de Paul Lacroix, sur le moyen âge et la Renaissance. 410
France. L'Industrie et l'art décoratif aux deux derniers siècles . . 410
La Photographie pratique. Manuel à l'usage des officiers, des explorateurs et des touristes (*le commandant E. Joly*). 536

BELLES-LETTRES

Linguistique. La Langue et la littérature françaises depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle. Texte et glossaire, précédés d'une grammaire de l'ancien français, par *Adolph Horning* (*Karl Bartsch*) 433
Étymologie des mots français. Manuel élémentaire à l'usage des cours d'humanités (*L. Lootens*) 433
Petit glossaire du vieux français, précédé d'une introduction grammaticale (*L. Clédat*) 434
Système de la quantité syllabique et de l'articulation des sons graves et des aigus (*Anselme Riourd*) 434
De la prononciation en France au XVIe siècle et du livre de Thurot intitulé : De la prononciation française. Ire partie : les Voyelles (*Ferdinand Talbert*). 434
Grammaire de la langue française, d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi (*Dr L.-M. Rabbinowicz*) 51

Folk-Lore. Bibliotheca mythica, I. La Rage et saint Hubert (*Henri Gaidoz*). 117

Traditions indiennes du Canada nord-ouest (*Émile Petitot*). . . . 118
Contes populaires de la Basse-Bretagne (*F.-M. Luzel*) 120
Recueil de chansons populaires, tomes I-IV (*E. Rolland*) 121
Biblioteca de las tradiciones española. T. VII : Chansonnier populaire galicien ; t. VIII : La Rose dans la vie des peuples ; Folklore de Roaza ; t. IX : Suite du Chansonnier galicien ; t. X : Contes populaires de l'Estramadure ; t. XI : Fin du Chansonnier galicien. 124
Légendes, croyances et superstitions de la mer (*Paul Sébillot*). Deuxième série : Les Météores et les tempêtes 126
Essai sur le patois normand de la Hague (*Jean Fleury*). 127
Curiosità popolari tradizionali, vol. IV (*G. Pitrè*) 128

Poésie. Amadis, poème (œuvre posthume) (*le comte de Gobineau*). . 98
Velléda (*Mme Auguste Penquer*) 100
L'Antéchrist (*A. Fayet*). 101
Théa, poème sur la vie chrétienne (*le P. Sernin-Marie de Saint-André*). 102
Œuvres complètes (*comte du Pontavice de Heussey*) 103
L'Abîme (*Maurice Rollinat*). 104
Rimes de combat (*Charles Grandmougin*) 106
Les Anniversaires (*Louis Tiercelin*). 106
Clairons et binious (*L. Durocher*) 106
Scènes et légendes (*Guy Delaforest*). 106
Les Moines (*Emile Verhaeren*) 107
Les Déchirements (*Émile Mariotte*). 107
La Viole d'amour (*Paul Mariéton*) 107
Cris d'amour et d'orgueil (*Hippolyte Buffenoir*) 108
A travers le cœur, pensées, lettres, poésies (*Mme Juliette Joinville d'Artois*) 108
Les Tendresses (*Charles Fuster*). 109
Sonnets mystiques (les pays du soleil, le sphinx, Eden, la lande, Isis, Océane, les géorgiques (*Jacques Villebrune*). 109
Vernon, vingt minutes d'arrêt. Heures noires et nuits blanches, poésies d'un ouvrier (*Adolphe Vard*) 110
Par les routes. A la mer. Bouquets anciens. Portraits et paysages. Joies et tristesses (*Sutter-Laumann*). 110
Le Jardin des racines noires (*Ernest Prarond*). 110
Sérénités (*Albert Tinchant*) 110
La poésie des bêtes (*François Fabié*) 111
En plein bois (*Jules Forget*) 111
Écrin de poésies anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles trad. par *François Vallon* 111
Premières poésies. (Poésies légères. Feuilles mortes.) (*H. Tichy*). . 113
Fleurs d'Ardenne (*Arthur Drumaux*) 113
Sônes et visions (*Sylvane*). 113
Les Légendes du livre (*F. Fertiault*) 113
Les Chats (*Alfred Ruffin*) 113
La Légende de Normandie (*Aristide Frémine*) 113
Les Baisers perdus (*Louis Marsolleau*). 113
Poésies pour tous (*Mme Anaïs Ségalas*). 113
Jéhovah (*Carmen Sylva*), trad. par *Hélène Vacaresco* 113
Poèmes et Poésies (*Théophile Poydenot*) 113
Printanières (*Th. Maisonneuve*) 113
Les Lointains (*F. Fleuriot-Kérinou*). 113
Les Soirs de défaites (*Mlle de Pimodan*) 114
Œuvres d'un désœuvré (*Jules Le Fèvre-Deumier*) 114
Stories of Wicklow (*George-Francis Armstrong*). 52
Œuvres poétiques complètes de *Shelley*, trad. de *F. Rabbe*. . . . 138

Théâtre. Terentia, drame en cinq actes, en vers (*Albert Miral*) . . 263
Jeanne d'Arc, drame en vers en cinq actes (*Félix Hilaire*). . . . 233
La Farce de maître Pathelin, comedie moyen âge, arrangée en vers modernes (*Gassies des Brulies*) 494
Yvonne, ou Péché d'amour, drame en cinq actes, en vers (*Lucien Degut*) 455
Vingt ans, pièce en deux actes. — Les Voitures manquées, comédie-proverbe en deux actes. — Comment il faut fêter sa mère. — Le Songe de Phœnenna. — Innocence et repentir, pièce en trois

actes. — Le Sorcier Umoltoloumifa-Kerouérazathaim, pièce en deux actes (*Mme de Stolz*) 456
Le Théâtre, mystères, tragédie et comédie, etc. 507
Les Comédiens hors la loi (*Gaston Maugras*) 522
Le Théâtre en Allemagne, son origine et ses luttes (1200-1760) (*Ida Brüning*) 234
Hamlet (*Shakespeare*), trad. en vers français par *Louis Ménard*. . . 169

Romans, Contes et Nouvelles. La Bête (*Victor Cherbuliez*) . 18
Le Scorpion (*Marcel Prévost*) 19
Toussaint Galabru (*Ferdinand Fabre*) 21
Possession (*Charles Epheyre*) 22
Maria (le Palimpseste) (*Gilbert-Augustin Thierry*) 22
La Malaria, étude sociale (*Henri Rochefort*) 23
Le Bilatéral, mœurs révolutionnaires contemporaines (*H. Rosny*) . 24
Le Cavalier Miserey du 21e Chasseurs, mœurs militaires contemporaines (*Abel Hermant*) 25
Cœur volant (*Fortuné du Boisgobey*) 27
Née Michon (*Henry de Pène*) 27
Désenchantée (*le marquis de Castellane*) 28
Bohême bourgeoise (*Oscar Méténier*) 30
Secret de femme (*J. Ricard*) 30
La Première passion (*Léon Tyssandier*) 30
Catherine Levallier (*Edouard Delpit*) 31
La Bonne demoiselle (*Antonin Mulé*) 31
Les Fatalités de la vie (*Christain Stadt*) 32
Tout ou rien (*Louis Lucas*) 32
L'Impasse (*Marcel Sémézies*) 33
Le Mariage du ségare (*Pierre Ficy*) 33
Au Paradis des enfants (*André Theuriet*) 34
Le Mas des Sylvains (*Emile Valentin*) 35
Suzanne Aubriès (*Augustin Lion*) 35
Peur de la Vie (*Charles Richard*) 35
Lydie (*Henry Lavedan*) 36
Parsis et Brahmine (*Carla Maria*) 36
Frankley (*Henry Gréville*) 37
Tartarin de Tarascon (*Alphonse Daudet*) 37
Les Caprices d'un régulier (*Paul de Molènes*) 38
Zoroastre (*F. Marion Crawford*) 39
Chicot (*H. Le Hounec*) 40
Madeleine, souvenirs de la vie de province (*Emile Gossot*) 40
Portraits et fantaisies (*le comte G. de Contades*) 172
Le Candidat (*Jules Claretie*) 290
L'Ennemi (mœurs de province) (*Gustave Guiches*) 292
La Parpaillote (*Tancrède Martel*) 293
Monsieur Peymarlier (*Noël Blache*) 293
La comtesse Gendelettre (*Louis Tiercelin*) 294
Histoire d'une femme (*Pierre Dernaud*) 295
Provinciale (*Gaston Bergeret*) 295
Le Vertige (*Camille Le Senne*) 295
Fiancée (*André Vaugenets*) 295
L'Unisson (*Georges Duruy*) 297
Mariage de raison (*Gérald*) 296
Sur la pente (*Mme de Witt, née Guizot*) 296
Les Incompris (*Auguste Chauvigné*) 296
Les Ardents (*Paria Korrigan*) 296
Pauvre petite 296
La Sainte (*Ernest Benjamin*) 296
Coraline la Dompteuse (*Fortuné du Boisgobey*) 297
Le Roman d'un crime (*Edmond Tarbé*) 297
Le Crime de la cinquième avenue (*Marie Darcey*) 298
La Chambre rouge (*Pierre Zaccone*) 297
Idylle rouge (*Alfred de Sauvenière*) 298
Le Nom fatal (*Jules de Gastynes*) 297
L'Initiation sentimentale (*Joséphin Péladan*) 298
Doris et Dora. Essai de critique sociale (*Marin Dubois*) 299
Le Chemin n° 107 (*Léon de la Brière*) 299
Suzanne Martinet (*Pervenche*) 300

Mademoiselle (*Édouard Cadol*) 300
Sœur Anne (*André Artault*) 300
Souvenirs d'une enfant pauvre (*Rose Romain*) 300
La comtesse Madeleine (*M. du Campfranc*) 301
Le dernier des Trémolin (*Édouard Drumont*) 301
Le Roman d'un Jésuite (*G. de Beugny d'Hagerue*) 301
La Filleule du baron des Adrets (*Alexandre de la Mothe*). 301
Le Secret (*Louis Létang*). 301
Le Capitaine muet (*Adolphe Racot*) 301
Un été à Bornos (*Fernan Caballero*), traduit de l'espagnol par *don Téotime T.* 302
Éva (*Giovanni Verga*), traduit de l'italien par *A. Mouraux* 302
Le nouveau Seigneur (*Maurice Jokaï*), traduit du hongrois par *Mlle E. Heinecke*. 302
La Conquête d'une belle-mère (*l'auteur de* Molly Bawn), traduit de l'anglais par *Mme Dussaud-Roman*. 302
L'Amour et l'Argent (*M.-E. Braddon*), adapté de l'anglais par *Mme Marie Létant* 303
Affaire de famille (*Hugh Connway*), traduit de l'anglais par *Mary Gir* 303
La Fille de Jésabel (*Wilkie Collins*), traduit de l'anglais par *Henry Dallemagne* 303
Un Roman sur le Nil (*George Fleming*), traduit de l'anglais par *M.-M.G.* 303
Vice-Versâ (*F. Austey*), traduit de l'anglais 303
Comme dans un miroir (*E.-C. Philips*), traduit de l'anglais par *Marie-Anne de Bovet* 304
Le Neuf de cœur (*B.-L. Fargeon*), traduit de l'anglais par *Alexandre Lambert de Sainte-Croix* 304
La Fille de Dosia (*Henry Gréville*) 304
Nikanor (*Henry Gréville*). 304
Les Mémoires d'un seigneur russe (*Ivan Tourgueneff*), traduit du russe par *E. Charrière* 304
L'Idiot (*Th. Dostoiewsky*), traduit du russe par *V. Derely* 305
Le Joueur, les Nuits blanches (*le même*), traduit du russe par *Halpérine* 306
Simple Histoire (*Ivan Gontcharoff*), traduit du russe par *Halpérine*. 306
La Puissance des ténèbres (*le comte Léon Tolstoï*), traduit du russe par *Halpérine* 306
Ivan l'imbécile (*le même*), traduit du russe par *Halpérine* 308
Agatine (*N. de Séménow*) 308
Le prince de Madagascar (*Karl Gutzkow*), traduit de l'allemand par *Charles Simond*. 308
Noëls flamands (*Camille Lemonnier*). 309
Nouvelles grecques (*D. Bikélas*), traduites du grec moderne par *le marquis Queux de Saint-Hilaire* 309
Robe montante (*Catulle Mendès*). 310
Les Clientes du docteur Bernagius (*Lucien Biart*) 310
Les Contes de l'abbé *Ferret* 310
L'Immolation (*Rosny*) 310
Fine Mouche (*Ernest Ameline*). 311
Le Manuscrit du sous-lieutenant (*Léon Barracand*) 311
Expéditions autour de ma tente (*Charles des Écorres*). 312
Contes de garnison (*Jean de Villeurs*) 312
Le Roman d'un jeune homme pauvre (*Octave Feuillet*) 493
Ville et village, d'après *B. Auerbach* (*Louis Enault*). 492

Ouvrages pour la jeunesse. Le Journal de la Jeunesse (année 1887). 495
La Ferme du Manoir (*Paul Delluf*) 456
Jeannot Lapin, suivi de l'Écrevisse, une Chasse d'écoliers, les Corbeaux (*G. de Cherville*) 456
Un Patriote au XIVe siècle. Les Héroïnes de Harlem. Une heureuse femme. Scènes historiques (*Mme de Witt, née Guizot*) 503
Les héritiers de Jeanne d'Arc (*Frédéric Dillaye*) 503
Pierre le Tors (*Mlle Émile Carpentier*) 510
Bernard, la gloire de son village (*Georges Fath*). 511
Violence et Bonté (*Mme de Stolz*). 511
Parisiens et Montagnards (*Mlle Zénaïde Fleuriot*). 511
Quand je serai grande (*Mme Julie Gouraud*). 512
Les Saltimbanques (*Jeanne Cazin*) 512

Petit Monstre et Poule mouillée (*Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur*) 512
Deux tout petits (*Mme de Witt née Guizot*) 514
Les Enfants de Boisfleury (*Mme Chéron de La Bruyère*) 514
Fleur des champs (*André Surville*) 514
Le chemin du Collège (*Guillemette Desgranges*) 515
A la Montagne (*Mme de Witt née Guizot*) 515
Germaine de Nanteuil (*Marguerite Levray*) 513
Une Jonchée de fleurs (*Mme Marie Felicie Testas*) 513
Fabiola ou l'Église des Catacombes (*S. E. le cardinal Wiseman*). Trad. de l'anglais par *Richart Viot* 513
Cécilia, ou les premiers temps du christianisme en Italie et en Grèce (*F. de Nocé*) 507
Au Pays des Fées (*la baronne de Rochemont*) 504
Si j'étais grand (*Alfred Seguin*) 515
Un oiseau de proie parisien (*Nelly Lieutier*) 515
Le Cœur et l'Esprit des bêtes (*M. W. de Coninck*) 516
L'esprit des oiseaux (*H. Henry Berthoud*) 508
Danielle (*Mme Colomb*) 506
Capitaine (*Mme P. de Nanteuil*) 504
Au Galadoc (Mlle *Zénaïde Fleuriot*) 505
Second violon (*J. Girardin*) 505
Le Petit Lord (*Eudoxie Dupuis*) 502
Petites bonnes gens (Mme *J. de Monceau*) 500
Compères et Compagnons (*Mars*) 500
La Civilité puerile et honnête, expliquée par *l'oncle Eugène* 500
Pique-Toto, la paix et la guerre (*C.-E. Matthis*) 498
L'expérience du grand-papa (*Elie Berthet*) 498
La tâche du Petit-Pierre (*Mme Ch. Bigot*) 498
Les Robinsons de la Montagne (*J. Gros* et *W. Reymond*) 499
La Corbeille des Fées (*la vicomtesse de Forsanz*) 499
Histoire de don Quichotte (*Cervantes*; trad. de *Florian*) 499
L'éducation de Petit-Pierrot (*Tante Nicolle*) 500
Guillery, histoire d'un cheval; Pelé le Sale; M. et Mme Cadichon; la mère Cadichon (*G. Gaulard*) 500
Le Voyage de Mlle Rosalie (*Vallery-Radot*) 501
Mignonnettes (*Mme N. Balleyguier*) 502
Mémoires de Cigarette (*Téo-Critt* = *Th. Cahu*) 502
Les Cœurs aimants, mère et fille, fille et père (*Mme de Witt, Mlle S. Doy*). 537
Les Rogimbot (*Mme N. Balleyguier*) 537
Hans Mertens (*Henri Arvog*) 537
Bouton d'or (*Mme J. de Sobol*) 537
Les vingt-huit jours de Suzanne (*Tante Jeanne*) 537

Histoire et critique littéraire.

Les Plaidoyers politiques de Démosthène, texte grec publié d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif. Deuxième série (*Henri Weil*) 137
La Comédie grecque (*Jacques Denis*) 326
Fleurs latines des dames et des gens du monde, ou Clef des citations latines que l'on rencontre fréquemment dans les ouvrages des écrivains français (*Pierre Larousse*) 319
Études morales et littéraires. Épopées et romans chevaleresques. I. Les Nibelungen. La Chanson de Roland. Le Poème du Cid (*Léon de Monge*) 435
Petrus de Alliaco (*L. Salembier*) 235
Petite Bibliothèque des classiques. Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre (*Bossuet*). — Oraison funèbre de Turenne (*Fléchier*). — Œuvres choisies de *Boileau*. Satires 74
Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même, publiés par un bibliophile 170
Le Cercle ou la Soirée à la mode, publié par G. d'Heilly (*Poinsinet*) 170
Madame de Sévigné (*Gaston Boissier*) 362
Victor Cousin (*Jules Simon*) 262
Melchior Grimm, l'homme de lettres, le factotum, le diplomate (*Edmond Schérer* 330
Nouvelle histoire de la littérature française pendant la Révolution et le premier Empire (*Victor Jeanroy-Félix*) 53

Racine et Victor Hugo (*Paul Stapfer*) 438
L'Œuvre de Victor Hugo. Extraits. Édition des écoles 75
La Littérature française par les critiques contemporains. Choix de jugements recueillis par le *R. P. Chauvin*. 139
Souvenirs d'un vieux critique. Huitième série (*Armand de Pontmartin*) 141
Mélanges critiques (*Émile Montégut*) 238
The Davn of European literatures. I. Anglo-saxon literature (*J. Earle*). II. Slavonic literature (*W. R. Morfil*) 142
Göthe. Sein Leben und seine Werke (*Alexander Baumgartner*) . . 328
Voyage sentimental en France et en Italie (*Laurence Sterne*), traduit par *Alfred Hédouin*. 75
Contes tirés de Shakespeare, ou Pièces de Shakespeare racontées en prose (*Charles Lamb*). Publiés avec une notice biographique et littéraire sur Charles Lamb et des notes grammaticales par *Em. Fenard*. 169
Noticia de la vida y escritos de D. Manuel Milà y Fontanals (*Joaquin Rubio y Ors*) 331
Le Cabous Namé, ou le Livre de Cabous de Cabous Onsor el Moali, souverain du Djordjan et du Guilan, traduit pour la première fois en français avec des notes, par *A. Querry* 263

Épistolaire. Lettres du R. P. H.-D. Lacordaire à Théophile Foisset, précédées de la notice dictée par le Père sur son lit de mort, publiées par *Joseph Crépon*. 54

Polygraphes. Œuvres choisies de Voltaire, publiées par *G. Bengesco*. Théâtre 76
Œuvres complètes de J. de Maistre. Nouvelle édition contenant ses œuvres posthumes et toute sa correspondance inédite. T. XIII et XIV. Correspondance. T. V et VI 440

Mélanges. Le Journal de Marie Bashkirtseff 524

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Géographie générale. Relief du sol, hydrographie, voies de communication, agriculture, industrie, commerce, statistique, avec index alphabétique contenant 4,125 noms géographiques (*P. Foncin*) 332
Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de *M. Edouard Charton* (année 1887) 494
Völkerkunde. II. Die Naturvölker Ozeaniens, Amerikas und Asiens (*Dr F. Ratzel*). 431
Le littoral de la France. Cinquième partie : Du Cap Cerbère à Marseille (V. Vattier d'Ambroyse) [*Ch.-F. Aubert*] 485
La France dans l'Afrique du Nord. Algérie et Tunisie (*Louis Vignon*) 144
La Tunisie (*J.-L. de Lanessan*). 145
A travers la Tunisie. Études sur les oasis, les dunes, les forêts, la flore et la géologie (*Léopold Baraban*) 146
Par-delà la Méditerranée. Kabylie, Aurès, Kroumirie (*Ernest Follat*). 147
Les Français en Afrique. Récits militaires (*E. Perret*) 346
Géographie de la France (*Marcel Dubois*) 207
Chez Paddy (*le baron E. de Mandat-Grancey*). 208
Plan topographique de Jérusalem et de ses environs, dressé en 1886 (*l'abbé H. Nicole*) 209
Le Pays des croisades (*Jules Hoche*). 209
L'Inde anglaise. Son état actuel, son avenir, avec une introduction sur l'Angleterre et la Russie (*J. Barthélemy Saint-Hilaire*) . . . 211
L'Inde à fond de train (*Jean de Pontevès-Sabran*) 212
Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental (*Mme de Ujfalvy-Bourdon*) 212
La France dans l'Extrême-Orient. L'Inde française avant Dupleix (*H. Castonnet des Fosses*) 213
Correspondance du Père J.-B. Aubry, des Missions étrangères, missionnaire au Kouy-Tchéou, docteur en théologie, ancien directeur au grand séminaire de Beauvais 214
Journal d'un mandarin. Lettres de Chine et documents diplomatiques inédits (*Un fonctionnaire du Céleste Empire*) 215

Possessions françaises dans l'Indo-Chine (*Léonce Détroyat*). . . . 216
Çà et là. Cochinchine et Cambodge. L'Ame khmère, Ang-Kor (*Paul Branda*) 217
Un an à Alger. Excursions et souvenirs (*M.-J. Baudel*) 217
L'Algérie qui s'en va (*le docteur Bernard*). 218
Les Explorations au Sénégal et dans les contrées voisines, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (*J. Ancelle*), avec une notice ethnographique par le général Faidherbe. 219
Les Grands Esquimaux (*Emile Petitot*). 219
Six mois aux Etats-Unis. Voyage d'un touriste dans l'Amérique du Nord, suivi d'une excursion à Panama (*Albert Tissandier*) . . . 220
De Paris au Niagara. Journal de voyage d'une délégation (*Charles Bigot*) 221
Promenades dans les deux Amériques (1876-1877) (*E. Cotteau*). . . 222
A travers l'hémisphère sud, ou Mon second voyage autour du monde (*Ernest Michel*). 223
Mon journal. Voyage autour du monde (1884-1885) (*Emile Wenz*) . . 224
Les Cannibales et leur temps. Souvenirs de la campagne de l'Océanie sous le commandant Marceau, capitaine de frégate (*Eugène Alcan*). 225
Notes de voyage d'un pèlerin de Rome en 1887 (*R. Porcher*) . . . 558
Jérusalem, souvenir d'un voyage en Terre Sainte (*J. T. de Belloc*). 486
Carte générale des provinces européennes et asiatiques de l'Empire ottoman (sans l'Arabie), (*Henri Kiepert*). 443
La Belgique (*Camille Lemonnier*). 483
L'Afrique pittoresque, le Continent africain et les îles, lectures choisies (*Victor Tissot*) 497
Les Peuplades de Madagascar (*Max Leclerc*). 456
Tahiti. Esquisse historique (*Pierre de Coral*) 78

Histoire universelle. Histoire du monde, ou Histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours Tome XI (*Henry de Riancey*, le comte *A. de Riancey* et *A. Rastoul*). 153

Histoire ecclésiastique. Manuel de l'histoire de l'Église (le *Dr H. Bruck*). Trad. par l'abbé *G. Gillet*. 239
Histoire du concile du Vatican, d'après les documents originaux (S. Ex. Mgr *Eugène Cecconi*). Préliminaires du Concile. Trad. de l'italien par *Jules Bonhomme* et *D. Duvillard*. 55
Vie de Léon XIII, son siècle, son pontificat, son influence, composée d'après des documents authentiques, précédée de deux lettres de Leurs Eminences les cardinaux Parocchi et Gibbons, et d'une Préface de Sa Grandeur Mgr Germain (*Bernard O'Reilly*). . . . 526

Hagiologie. Sainte Marguerite de Cortone (1247-1297) (*le R. P. Léopold de Chérancé*) 494

Hérésies. John Wyclyff, sa vie, ses œuvres, sa doctrine (*Victor Vattier*) 241

Histoire ancienne et romaine. The Alexander's empire (*A.-P. Mahaffy*, with the collaboration of *A. Gilman*) 240
Essai sur les finances et la comptabilité publique chez les Romains (*Gustave Humbert*). 443
Histoire romaine (*Théodore Mommsen*). Trad. par *R. Cagnat* et *J. Toutain*. Tome XI. 334
Histoire abrégée des empereurs romains et grecs et des personnages pour lesquels on a frappé des médailles depuis Pompée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, avec la liste des médailles, leur rareté et leur valeur, d'après Beauvais (*le vicomte de Colleville*). Tome I. 163

Histoire du moyen âge. L'Anno mille, saggio di critica storica (*Pietro Orsi*). 266
Entretiens sur l'histoire du moyen âge. T. III (*Jules Zeller*). . . . 266
Histoire de la civilisation, depuis les temps antiques jusqu'à Charlemagne (*J. de Crozals*) 149
Histoire de la civilisation. Tome II (*Th. Seignobos*) 150
Histoire sommaire de la civilisation, depuis l'origine jusqu'à nos jours (*G. Ducoudray*) 151
Histoire de la civilisation française (*Alf. Rambaud*) 151

Essais sur l'organisation et la juridiction municipales au moyen âge. Étude spéciale de conflits de juridiction dans la région du nord et de l'est de la France (*Henry Pauffin*). 348

Histoire de France. Les Origines de l'ancienne France. Tome I : Le Régime seigneurial (xe et xie siècles) (*Jacques Flach*). . . . 335
Saint Louis, son gouvernement et sa politique (*Lecoy de la Marche*). 337
Études historiques sur le xiveSiècle. La politique du roi Charles V, la nation et la royauté (*Charles Benoist*). 154
Jeanne d'Arc (1412-1431) (*J. Michelet*). 486
Jeanne d'Arc (*A. du Saussois*). 459
Diane de Poitiers et son temps (*Jacques d'Arcenay*) 339
Henri IV et l'Allemagne, d'après les Mémoires et la Correspondance de Jacques Bongars (*L. Anquez*). 243
Une Maîtresse de Henri IV. Henriette de Balzac d'Entragues (*A. Jacques Ballieu*) 76
L'Ambassade de France en Angleterre sous Henri IV. Mission de Jean de Thumery, sieur de Boissise (1598-1602) (*P. Laffleur de Kermaingant*). 447
Les Sentiments moraux au xvie siècle (*Albert Desjardins*) 436
Étude biographique sur Colbert (*L. Dussieux*). 245
Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique. Choix de ses lettres et entretiens (*A. Geffroy*). 57
Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté (1702-1713), d'après des documents inédits des archives de Paris, Berlin et Neuchâtel (*Émile Bourgeois*). 450
Le Mariage d'un Roi, 1721-1725 (*Paul de Raynal*). 246
Une Ambassade en Orient sous Louis XV. La Mission du marquis de Villeneuve, 1728-1741 (*Albert Vandal*). 60
Un protégé de Bachaumont. Correspondance inédite du marquis d'Éguilles (1745-1748) (*Paul Cottin*) 523
Les Guerres sous Louis XV. Tomes IV et V, 1749-1774 (*le comte Pajol*) 247
Madame de Pompadour (*Edmond* et *Jules de Goncourt*). 487
Un Royaliste libéral en 1789, Jean-Joseph Mounier. Sa vie politique et ses écrits (*L. de Lansac de Laborie*). 341
L'Europe et la Révolution française. 2e partie : La chute de la Royauté (*Albert Sorel*). 62
Les Cahiers du capitaine Coignet (1776-1850), publiés d'après le manuscrit original (*Lorédan Larchey*) 488
La Grande épopée de l'an II, souvenirs, etc., relatifs aux batailles de Wattignies, de Fleurus et aux passages de la Sambre (*Z.-J. Piérart*) 76
Histoire de la Constitution civile du clergé, l'Église sous la Terreur et le Directoire (1790-1801) (*Ludovic Sciout*). 362
Étude sur l'histoire religieuse de la Révolution française, d'après des documents originaux et inédits. Depuis la réunion des États Généraux jusqu'au Directoire (*A. Gazier*) 342
Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, par *Jean Kaulek*. Tome I. Année 1792. 344
Les derniers Chapitres de mon « Louis XVII. » Découverte des ossements du Dauphin en 1846 dans le cimetière de Sainte-Marguerite (*R. Chantelauze*) 458
Georges Cadoudal et la Chouannerie (*Georges de Cadoudal*) . . . 345
Histoire contemporaine de la France, tomes VI à X (*J.-A. Petit*). . 249
Soixante ans de souvenirs (*Ernest Legouvé*) 156
Talma et la Révolution (*A. Copin*) 170
Napoléon Ier et son temps (*Roger Peyre*) 489
Le Cabinet noir. Louis XVII, Napoléon, Marie-Louise (*le comte d'Hérisson*). 457
Histoire de la Monarchie de Juillet. Tome IV (*Paul Thureau-Dangin*). 256
La Conquête de l'Algérie jusqu'à la prise de Constantine (*Paul Gaffarel*) 458
Les commencements d'une conquête. L'Algérie de 1830 à 1840 (*Camille Rousset*) 530
Le comte de Chambord d'après lui-même. Étude politique et historique (*Dubosc de Pesquidoux*) 534

Les Bourbons de France (*Amédée de Césena*) 489
La France à la suite de la guerre de 1870-1871. La France à l'intérieur. La France à l'extérieur (*le comte de Chaudordy*) 64
Impressions de campagne (1870-1871) (*H. Beaunis*) 363
Les Fauteurs de la Commune. MM. Thiers, Louis Blanc (*le Solitaire*) 363

Questions du jour. Le Mal politique (*G. Giacometti*) 47
Essai sur les réformes nécessaires. Politique, religion, société (*Charles Lambel*) 71
Essai d'organisation des forces conservatrices (*Victorin Vidal*) . . . 72
Nos Hommes d'Etat (*Jules Simon*) 160
L'Affaire de la rue Montaigne. Notes prises au jour le jour (*un reporter*) 267
La Police parisienne. Un joli monde (*G. Macé*) 267

Histoire religieuse, civile, politique et militaire. Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle, essais anecdotiques sur le temps présent (*A. Pellissier*) 255
Les Artisans et les domestiques d'autrefois (*Albert Babeau*) . . . 66
Les Bourgeois d'autrefois (*Albert Babeau*) 67
La Bourgeoisie française (1789-1848) (*A. Bardoux*) 253
L'ancienne France, l'École et la Science 507
La Vertu en France (*Maxime du Camp*) 496
Histoire de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr (*Un ancien Saint-Cyrien*) 489
Nos grandes Écoles militaires (*Louis Rousselet*) 490
Nos gloires militaires (*Dick de Lonlay*) 490
Nos Zouaves, historique, organisation, faits d'armes, les règlements, vie intime (*Paul Laurencin*) 491
Le Soldat (*Ch. Leser*) 503

Histoire provinciale. Paris, histoire, monuments, administration, environs (*Fernand Bournon*) 496
Physiologies parisiennes (*Albert Millaud*) 493
Histoire de Saint-Maur-des-Fossés, de son abbaye, de sa péninsule et des communes des cantons de Charenton, Vincennes et Boissy-Saint-Léger (*Z.-J. Piérart*) 257
Cahiers des doléances du tiers état du pays d'Agenais aux États-généraux (1588, 1614, 1649, 1789). Textes accompagnés de notes et de commentaires (*G. Tholin*) 350
Ville libre et Barons. Essai sur les limites de la juridiction d'Agen, etc. (*Le même*) 351
Une Famille de Seigneurs calvinistes du Haut-Anjou. Les Chivré, marquis de la Barre de Bierné (XVIe-XVIIIe siècles) (*André Joubert*) 529
Nos frontières sahariennes (*Louis Rinn*) 171

Histoire étrangère. L'Allemagne à la fin du moyen âge (*Jean Janssen*), traduit de l'allemand avec une préface de *G.-A. Heinrich*) 161
Tilly ou la Guerre de Trente ans, de 1618 à 1632 (*le comte de Villermont*) 366
Pitt et Frédéric Guillaume II. L'Angleterre et la Prusse devant la question d'Orient, en 1790 et 1791 (*J.-H. Creux*) 171
L'Église et l'État en Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à nos jours (*Albert du Boys*) 351
L'Irlande, la crise agraire et politique, ses causes, ses dangers, sa solution (*Emmanuel Ferré*) 366
La Lettre du pape et l'Italie officielle, 1887 (*Eugène Rendu*) 451
La Belgique électorale en 1886 72
Choses du Nord et du Midi (*E. Montégut*) 265
Dans l'attente de la guerre. Carnet d'un diplomate russe, 1883-1887. Traduction de *Serge Nossof*) 364
Garcia Moreno, président de l'Équateur, vengeur et martyr du droit chrétien (1821-1875) (*le P. H. Berthe*) 164

Histoire nobiliaire. Les Pages des écuries du Roi. L'École des pages (*Gaston de Carné*) 78
Les Princes Troubetzkoï. Histoire de la maison ducale et princière des Troubetzkoï 68

Archéologie. L'Archéologie égyptienne (*G. Maspéro*) 353
Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance (*Victor Gay*). Tome I. (A-Guy) 354
Les Catacombes de Rome (*G.-B. de Lagrèze*). 418
Une visite à Pompéi (*G.-B. de Lagrèze*) 418
Nouvelles Promenades archéologiques, Horace et Virgile (*Gaston Boissier*) 419
La Colonne Trajane au musée de Saint-Germain. Notice et explication (*Salomon Reinach*) 78
Re Guglielmo I e le monete di cuojo (*Antonio Palomes*) 172
Appendice all' opusculo Re Guglielmo I e le monete di cuojo. . . 172

Mélanges. Souvenirs et visions (*le vicomte E.-M. de Vogüé*) . . . 355
Les Petits côtés de l'histoire. Notes intimes et documents inédits. 2e série (*Henry d'Ideville*). 77

Biographie. Vie de Mgr de La Bouillerie, évêque de Carcassonne, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux (1810-1882) (*Mgr Ricard*) 258
Souvenirs sur le cardinal Guibert (*un de ses anciens familiers*). . . 459
L'Amiral Courbet (Amédée-Anatole-Prosper). — Le comte de Falloux (*A. du Saussois*) 459
Jules Simon, sa vie et son œuvre (*Léon Séché*) 263
Études biographiques (*le comte de Lambel*) 365
Quelques fils de leurs œuvres (*A. Nonus*). 365
Portraits de femmes (*Arvède Barine*) 264
Les Enfances illustres (*P. L. Michelle*). 79
Notes biographiques sur les ingénieurs des ponts et chaussées, depuis la création du corps en 1716, jusqu'à nos jours (*F.-P.-H. Tarbé de Saint-Hardouin*) 166
Le Livre d'or des postes (*Henri Issenchou*). 167
Le Comte Pellegrino Rossi, sa vie, son œuvre, sa mort, 1787-1848 (*le comte Henry d'Ideville*) 163
Ma Confession (*le comte Léon Tolstoï*). Trad. du russe par Zoria . . 261

Bibliographie. Bibliographie parisienne. Tableaux de mœurs (1600-1880 (*Paul Lacombe*) 69
Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault (*Oscar Berger-Levrault*) 259
Svensk boktryckeri-historia (1483-1883) med inledande allmän öfversigt (*G.-E. Klemming* och *J.-G. Nordin*). 358
Études sur la bibliographie elzévirienne, basées sur l'ouvrage « les Elzevier » de M. Alph. Willems (*le Dr G. Berghman*) 359

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Alcan (Eugène). 225
Ambline (Ernest) 311
Ancelle (J.) 219
Anquez (L.) 243
Arcenay (Jacques d'). . . . 339
Armal (L.) 429
Armstrong (George-Francis) . 52
Arréat (Lucien) 360
Artault (André) 300
Aubert (Ch.-F.). 485
Aubry (le P. J.-B.). 214
Auerbach (B.) 492
Austry (F.) 303
Avoine (l'abbé H.). 11
Azam (le Dr) 398, 399
Babeau (Albert) 66, 67
Bachelet (le Dr H.) 402
Balleyguier (Mme N.). . 502, 537
Ballieu (A.-Jacques) 76
Baraban (Léopold). 146
Bardoux (A.). 253
Barine (Arvède). 264
Barracand (Léon) 311
Barroil (E.) 232

BARTHÉLEMY 344
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (J.) 211
BARTSCH (Karl.) 433
BASHKIRTSEFF (Marie) 524
BAUDEL (M.-J.) 217
BAUMGARTNER (Alexander) . . 328
BEAUGRAND (Charles) 73
BEAUNIS (H.) 363
BELLOC (J.-T. DE) 486
BENGESCO (G.) 76
BENJAMIN (Ernest) 296
BENOIST (Charles) 154
BENOÎT (Dom) 130
BERGERET (Gaston) 295
BERGER-LEVRAULT (Oscar) . . 259
BERGMAN (le Dr G.) 359
BERNARD (le Dr) 218
BERTHE (le P. H.) 164
BERTHELOT 538
BERTHET (Elie) 498
BERTHOUD (H. Henry) 508
BESSON (Mgr) 516
BEUGNY D'HAGERUE (G. DE) . . 301
BIART (Lucien) 310
BIGG (Charles) 46
BIGOT (Charles) 221
BIGOT (Mme Charles) 498
BIKÉLAS (D.) 309
BLACHE (Noël) 293
BLAIN (l'abbé A.) 454
BLANC (Charles) 509
BLONDEL (Spire) 509
BLUME (le colonel) 195
BOILEAU 74
BOISGOBEY (Fortuné DU) . . 27, 297
BOISSIER (Gaston) 362, 419
BOITEL (Amédée) 135
BONHOMME (Jules) 55
BONNAFFÉ (Edmond) . . . 403, 405
BONNETAIN (Paul) 497
BORNECQUE (le capitaine) . 199, 202
BOSQ (Paul) 510
BOSSUET 74
BOUCHARDAT (A.) 402
BOUDIER (le Dr) 402
BOUQUET DE LA GRYE 318
BOURELLY (le colonel Jules) . . 206
BOURGEOIS (Émile) 450
BOURNON (Fernand) 496
BOURRU (le Dr) 400
BOVET (Marie-Anne DE) . . . 304
BOYLESVE (le P. Marin DE) . . 420
BOYS (Albert DU) 351
BRADDON (M.-E.) 303
BRANDA (Paul) 217
BRUCK (le Dr H.) 239
BRÜNING (Ida) 234
BUFFENOIR (Hippolyte) . . . 108
BURNOUF (E.) 41
BUROT (le Dr) 400
CABALLERO (Fernan) 302
CADOL (Edouard) 300
CADOUDAL (Georges DE) . . . 345
CAGNAT (R.) 334
CAMP (Maxime DU) 496
CAMPFRANC (M. DU) 301
CANO (Rafael) 12
CARDEVACQUE (M.-Ad. DE) . . 198
CARLA MARIA 36
CARNÉ (Gaston DE) 78
CARNOY (H.) 537
CARPENTIER (Mlle Emile) . . . 510
CASTELLANE (le marquis DE) . . 28
CASTONNET DES FOSSES (H.) . 213
CAZELLES (E.) 6
CAZIN (Jeanne) 572
CECCONI (Mgr Eugène) . . . 55
CERVANTES SAAVEDRA (M. DE) . 499
CÉSENA (Amédée DE) 489
CHAIX (J.) 428
CHAMPEAUX (A. DE) 509
CHAMPFLEURY 411
CHANTELAUZE (R.) 458
CHARRIÈRE (E.) 304
CHARTON (Edouard) 494
CHAUDORDY (le comte DE) . . 64
CHAUVIGNÉ (Auguste) 296
CHAUVIN (le R. P.) 139
CHÉRANCÉ (le R. P. Léopold DE) 494
CHERBULIEZ (Victor) 18
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 514
CHERVILLE (G. DE) 456
CHEVALIER (Alexis) 448
CHEVALLIER (A.-F.) 73
CHUQUET (Arthur) 204
CLARETIE (Jules) 290
CLAUSEWITZ (le général DE) . . 206
CLÉDAT (L.) 434
COIGNET (le capitaine) . . . 488
COLLEVILLE (le vicomte DE) . . 163
COLLINS (Wilkie) 303
COLOMB (Mme) 506
COMYNS CARR (J.) 415
CONINCK (M.-W. DE) 516
CONTADES (le comte G. DE) . . 172
CONWAY (Hugh.) 303
COPIN (A.) 170
COTTEAU (E.) 222
COTTIN (Paul) 523
CORAL (Pierre DE) 78
COUILLARD (Ed.) 77
CRAFTY 500
CRAWFORD (F.-Marion) 39
CRÉPON (Joseph) 54
CREUX (J.-H.) 171
CROZALS (J. DE) 149
CULLERRE (le Dr A.) 401
DALLEMAGNE (Henry) 303
DARCEY (Marie) 298
DARGENTY (G.) 412
DAUDET (Alphonse) 37
DECK (Théodore) 406
DECKER (P. DE) 129
DÉGUT (Lucien) 455
DELAFOREST (Guy) 106
DELBŒUF (J.) 398
DELPECH (Henri) 196
DELPIT (Édouard) 31
DELTUF (Paul) 456
DEMARÇAY 535
DENIS (Jacques) 326
DERELY (V.) 305
DERNAUD (Pierre) 295
DERRECAGAIX (le colonel) . . . 196
DESGRANGES (Guillemette) . . . 515
DESJARDINS (Albert) 436

DÉTROYAT (Léoncé). 216
DILLAYE (Frédéric) 503
DOLLO (L.). 395
DOMINÉ (le lieutenant-colonel). 203
DOSTOIEWSKY (Th.). 305, 306
DOY (Mlle S.) 537
DREYFUS-BRISAC (Edmond) . . 315
DRUMAUX (Arthur) 113
DRUMONT (Edouard). 301
DUBOIS (Marcel) 207
DUBOIS (Marin) 299
DUBOSC DE PESQUIDOUX . . . 534
DUCOUDRAY (G.). 151
DUPUIS (Eudoxie). 502
DUROCHER (L.). 106
DURUY (Georges). 297
DUSSAUD-ROMAN (Mme). . . . 302
DUSSIEUX (L.). 245
DUVILLARD (D.). 55
EARLE (J.) 142
ECORRES (Charles DES) 312
ENAULT (Louis) 492
EPHEYRE (Charles) 22
FABIÉ (François). 111
FABRE (Ferdinand) 21
FÄH (Dr Adolf.) 417
FALLOT (Ernest). 147
FARGEON (B.-L.). 304
FATH (Georges) 511
FAYET (A.) 100
FENARD (Em.) 169
FERÉ (Ch.) 396
FERRAZ (M.) 15
FERRÉ (Emmanuel). 366
FERRET (l'abbé) 310
FERTIAULT (F.) 113
FEUILLET (Octave) 493
FICY (Pierre) 33
FIGUIER (Louis) 454
FISCHER (Dr Engelbert-Lorenz). 45
FLACH (Jacques). 335
FLANDRIN (A.) 416
FLÉCHIER 74
FLEMING (George) 303
FLEURIOT (Mlle Zénaïde). . 505, 511
FLEURIOT-KÉRINOU (F.) . . . 113
FLEURY (Jean) 127
FLORIAN 499
FONCIN (P.) 332
FONTAINE (le R. P.) 43
FONTAN (le Dr J.) 400
FONVIELLE (W. DE). 73
FORGET (Jules) 111
FORSANZ (la vicomtesse DE). . 499
FOVILLE (Alf. DE) 49
FRANTZ (Dr Erich.) 417
FRÉMINE (Aristide). 113
FUNCH-BRENTANO (Th.) . . . 422
FUSTER (Charles) 109
GAFFAREL (Paul). 202, 458
GAIDOZ (Henri) 117
GASQUY (Armand) 323, 325
GASSIES DES BRULIES. 494
GASTYNE (Jules DE). 297
GAULARD (G.). 500
GAY (Victor) 354
GAZIER (A.) 342
GEFFROY (A.). 57
GENDRON (le capitaine) . . . 194
GENEVAY (A.). 409
GENEVOIX (le Dr F.). 403
GÉRALD 296
GÉRIGNY (Philippe) 134
GIACOMETTI (G.). 47
GILLET (l'abbé G.) 239
GILMAN (A.) 240
GIR (Mary). 303
GIRARDIN (J.). 505
GLASSON (E.) 226
GOBINEAU (le comte DE) . . . 98
GONCOURT (Edmond et Jules DE). 487
GONTCHAROFF (Ivan) 306
GOSSIN (H.) 262
GOSSOT (Émile) 40
GOURAUD (Mme Julie) 512
GOURD (Alphonse) 361
GRAFÉ (A.). 16
GRANDMOUGIN (Charles) . . . 106
GRASSET (Ernest) 205
GRÉVILLE (Henry) 37, 304
GROS (J) 499
GUÉRIN (L.) 230
GUICHES (Gustave) 292
GUTZKOW (Karl) 308
GUYAU 8
HADLEY (Arthur-T.) 230
HALLE (Victor D') 411
HALLEUX (Louis) 228
HALPÉRINE 306, 308
HAUSHERR (M.) 168
HÉDOIN (Alfred) 75
HEINRICH (G.-A.) 161
HÉLIE 194
HÉRISSON (le comte D') . . . 457
HERMANT (Abel). 25
HERVÉ (Georges) 391
HEUZÉ (Gustave). 318
HILAIRE (Félix) 233
HIRN (G.-A.) 519, 520, 521
HOCHE (Jules) 209
HOERNES (R.). 395
HORNING (Adolf). 433
HOVELACQUE (Abel) 391
HUGO (Victor) 75
HUMBERT (Gustave) 443
IDEVILLE (le comte Henry D') 77, 163
ISSANCHOU (Henri) 167
JAEGLÉ (E.) 199
JANET (Paul) 13
JEANROY-FÉLIX (Victor) . . . 33
JANSSEN (Jean) 161
JENNA (Marie) 359
JOINVILLE D'ARTOIS (Mme Juliette). 108
JOKAÏ (Maurice) 302
JOLY (le commandant E.). . . 536
JOUAUST (D.). 76
JOUBERT (André) 529
JOUIN (Henry) 414
KAMAROWSKY (le comte L.) . . 313
KAULEK (Jean) 344
KIEPERT (Henri). 443
KIRN (le capitaine Léon). . . 197
KLEMMING (G.-E.) 358
KONDAKOFF (N.). 416
KRAFT DE HOHENLOHE-INGELFINGEN (le prince) 199

La Brière (Léon de) 299
Lacombe (Paul) 69
Lacordaire (le R. P. H.-D) . . 54
Laffleur de Kermaigant (P.). 447
Lagrèze (G.-B. de). 418
Lamb (Charles) 169
Lambel (Charles) 71
Lambel (le comte de). . . . 365
Lambert de Sainte-Croix (Alexandre) 304
La Mothe (Alexandre de) . . 301
Lanessan (J.-L. de) 145
Lanzac de Laborie (L. de). . 341
Larchey (Lorédan). 488
Largillière (Paul). 540
Larousse (Pierre) 319
Laurencin (Paul). 491
Lavedan (Henry) 36
Le Bidois (G.) 139
Leclerc (Max) 456
Lecoy de la Marche. . . . 337
Le Fèvre-Deumier (Jules). . 114
Legouvé (Ernest). 156
Le Hounec (H.). 40
Lemercier (Abel) 74
Lemonnier (Camille). . . 309, 483
Leroy (le P. M.-D.). 388
Le Senne (Camille). 295
Lesèr (Charles). 455, 503
Létang (Louis). 301
Létant (Mme Marie). 303
Letourneau (Ch.). 392
Levray (Marguerite) 513
Libutier (Nelly). 515
Lion (Auguste). 35
Loe (le général baron von). . 194
Lonlay (Dick de). . 203, 205, 490
Lootens (L.). 433
Lucas (Louis). 32
Luzel (F.-M.). 120
Mace (G.). 267
Mahaffy (A.-P.). 240
Maisonneuve (Th.). 113
Maistre (J. de). 440
Mandat-Grancey (le baron E. de). 208
Mariéton (Paul). 107
Mariotte (Émile) 107
Mariotti (le capitaine A.) . . 201
Mars 500
Marsolleau (Louis) 113
Martel (Tancrède). 293
Marx (Roger). 413
Maspéro (G.). 353
Matthis (C.-E) 498
Maugras (Gaston). 522
Maurin (le Dr S.-E.) 402
Ménard (Louis). 169
Mendès (Catulle) 310
Méténier (Oscar) 30
Meunier (Stanislas) 318
Michel (Ernest). 223
Michelet (J.). 486
Michelle (P.-L.). 79
Millaud (Albert) 493
Minteguiaga (le P. Venancio-Maria de) 5
Miral (Albert) 263
Molènes (Paul de). 38
Molinier (Emile). 407
Mommsen (Théodore) 334
Monceau (Julie de). 500
Monge (Léon de). 435
Monin (le Dr). 403
Montaigne 76
Montaudon (le général) . . . 201
Montégut (Emile) . . . 238, 265
Morfill (W.-R.). 142
Mothreau (H.) 76
Mouraux (A.) 302
Moutin (L.) 399
Mouton (M.) 393
Mulé (Antonin). 31
Müntz (Ach.). 73
Nanteuil (Mme P. de). . . . 504
Nestor (l'officier) 202
Nicole (l'abbé H.) 209
Nocé (F. de) 507
Nonus (A.) 365
Nordin (J.-G.) 358
Nossof (Serge) 364
O'Reilly (Bernard). 526
Orsi (Pietro). 266
Oslet (G.). 428
Pajol (le comte). 247
Palomes (Antonio). 172
Paria Korrigan. 296
Parville (Henri de) 535
Pauffin (Henry) 348
Paulhan (F.-R.). 397
Peladan (Joséphin) 298
Pellissier (A.) 255
Pene (Henri de). 27
Penquer (Mme Auguste) . . . 100
Perkins (Charles) 408
Perret (E.) 346
Pervenche 300
Petit (J.-A.). 249
Petitot (Emile) 118, 219
Petit-Thouars (G. du) . . . 71
Peyre (Roger) 489
Philips (E.-C.) 304
Piérart (Z.-J.) 76, 257
Pierron (le général) 204
Pimodan (le marquis de). . . 114
Pitray née de Ségur (Mme la vicomtesse de) 512
Pitré (G.). 128
Pizzetta (J.). 318
Planet (Henri) 11
Poinsinet. 170
Pontavice de Heussey (le comte du) 103
Pontevès-Sabran (Jean de) . 212
Pontmartin (Armand de) . . 141
Porcher (R.). 538
Poydenot (Théophile). . . . 113
Prarond (Ernest) 110
Prévost (Marcel) 19
Proctor (Richard-A) 134
Quatrefages (A. de) 386
Querry (A.) 263
Queux de Saint-Hilaire (le marquis de) 309
Rabbe (F.). 138
Rabbinowicz (Dr L.-M.) . . . 51

RACOT (Adolphe) 301
RAFFALOVITCH (Arthur). . 230, 360
RAMBAUD (Alf.) 151
RASTOUL (A.) 153
RATZEL (Dr F.) 431
RAYNAL (Paul DE) 246
REINACH (Salomon). 78
RENDU (Eugène) 317, 451
RESBECQ (E. DE) 453
REYMOND (W.) 499
RIANCEY (le comte A. DE) . . 153
RIANCEY (Henry DE) 153
RICARD (Anselme) 434
RICARD (J.) 30
RICARD (Mgr). 258
RICHARD (Charles) 35
RINN (Louis) 171
RIVIÈRE (le commandant). . . 197
ROCHEFORT (Henri). 23
ROCHEMONT (baronne DE). . . 504
ROIG Y TORRES (Rafael) . . . 262
ROLLAND (E.). 121
ROLLAT. 427
ROLLINAT (Maurice) 104
ROMAIN (Rose) 300
ROMANÈS (J.-J.) 394
ROTHSCHILD (J.). 318
ROSNY (H.) 24, 310
ROUSSELET (Louis) 490
ROUSSET (Camille) 530
RUBIO Y ORS (Joaquin) . . . 331
RUFFIN (Alfred) 113
SABATIER (le Dr Armand). . . 390
SAINT-ANDRÉ (le P. Sernin-Marie DE) 102
SALEMBIER (L.) 235
SAMION (M.) 203
SAUSSOIS (A. DU) 459
SAUVENIÈRE (Alfred DE) . . . 298
SCHÉRER (Edmond). 330
SCHMIDT (O.) 395
SCIOUT (Ludovic) 362
SÉAILLES (Gabriel) 13
SEBILLOT (Paul) 126
SÉCHÉ (Léon). 265
SÉDE (P. DE) 395
SÉGALAS (Mme Anaïs) 113
SÉGARD (le Dr Ch.) 400
SEGUIN (Alfred) 515
SEIGNOBOS (Th.). 150
SÉMÉNOW (N. DE) 308
SÉMÉZIES (Marcel) 33
SENGLER (le P. A.) 71
SERGI (G.) 393
SHAKESPEARE. 169
SHELLEY 138
SIMOND (Charles) 308
SIMON (Jules) 160, 362
SOBOL (Mme J. DE) 537
SOREL (Albert) 62
SPENCER (Herbert) 6
STADI (Christian) 32
STAPFER (Paul) 438
STARK (le colonel) 203
STERNE (Laurence). 75
STOLTZ (Mme DE). 456, 511
SURVILLE (André). 514
SUTTER-LAUMANN. 110
SYLVA (Carmen). 113
SYLVANE. 113
TALBERT (le Dr). 402
TALBERT (Ferdinand) 434
TARBÉ (Edmond). 297
TARBÉ DE SAINT-HARDOIN (F.-P.-H.). 166
TAXIL (Léo) 261
TEGONIP (le capitaine). . . . 542
TÉO-CRITT. 502
THÉOTIME T. 302
TERQUEM (A.). 262
TESTAS (Mme Marie-Félicie). . . 513
THEURIET (André) 34
THIERRY (Gilbert-Augustin). . 22
THOLIN (G.). 350, 351
THOMAS (le Dr L.) 491
THOUMAS (le général). . . . 205
THUREAU-DANGIN (Paul). . . 256
TICHY (H.). 113
TIERCELIN (Louis) . . . 106, 294
TILLIER (Louis) 497
TILLOY (l'abbé A.) 453
TINCHANT (Albert) 110
TISSANDIER (Albert). 220
TISSOT (Victor) 497
TOLSTOÏ (le comte Léon). 261, 306, 308
TOURGUENEFF (Ivan). 304
TOUTAIN (J.) 334
TRAWINSKI (M.) 416
TUBEUF (Georges). 429
TYSSANDIER (Léon). 30
UBEDA DELGADO (le capitaine Manuel) 204
UJFALVY-BOURDON (Mme DE). . 212
VACARESCO (Hélène). 113
VALENTIN (Émile) 35
VALLERY-RADOT. 501
VALLON (François) 111
VANDAL (Albert). 60
VAN DEN BERGHE (Maximilien). 390
VARD (Adolphe) 110
VATRY (le lieutenant-colonel DE) 206
VATTIER (Victor) 241
VATTIER D'AMBROYSE (V.) . . 485
VAUGENETZ (Andrée) 295
VAUX (le baron DE). 490
VERGA (Giovanni) 302
VERHAEREN (Émile) 107
VERLOT (B.) 318
VÉRON DUVERGER 133
VIDAL (Victorin). 72
VIGNON (Louis) 144
VILLEBRUNE (Jacques). . . . 109
VILLERMONT (le comte DE) . . 366
VILLEURS (Jean DE). 312
VIOT (Richard) 513
VOGUÉ (le vicomte E. M. DE) . 355
VOLTAIRE 76, 170
WEIL (Henri). 137
WENZ (Émile). 224
WISEMAN (S. E. le cardinal). . 513
WITT (Mme DE, née GUIZOT. 296, 505, 514, 515, 537
WOLF (E.). 231

ZACCONE (Pierre) 297
ZELLER (Jules) 266
ZORIA 261
ZSIGMONDY (le Dr Émile). . . 74

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ALVIN (Louis-Joseph), 83. — ANNENKOV (Paul), 83. — BATBIE (Anselme-Polycarpe), 82. — BECQ DE FOUQUIÈRES (Louis-Aimé-Victor), 461. — CARO (Elme-Marie), 173. — CHARLES (l'abbé Robert), 174. — CLÉMENT (Charles), 269. — CUVILLIER-FLEURY (Adolphe-Auguste), 460. — DELPIT (Jean-Martial), 82. — DELPECH (Henri), 82. — DESNOYERS (Jules-Pierre-François-Stanislas), 460. — DRÉOLLE (Ernest), 539. — GUIFFREY (Georges-Marie), 368. — HEINRICH (Guillaume-Alfred), 81. — HOLUBOWICZ (le R. P. Joseph-Victor), 83. — IDEVILLE (Henry-Amédée LE LORGNE, comte D'), 80. — LACROIX (Jules), 539. — LA MADELÈNE (Joseph-Henri COLLET, baron DE), 461. — MÉNARD (Joseph-René), 368. — MICHEL (Francisque-Xavier), 79. — MOLINIER (Joseph-Victor), 268. — PARIS (Antoine-Louis), 369. — POTT (August-Friedrich), 269. — RONCHAUD (Louis DE), 368. — RAMÉE (Daniel), 366. — SÉNEMAUD (Edmond), 83. — VAN DRIVAL (le chanoine E.), 173. — VIEL-CASTEL (Charles-Louis-Gaspard-Gabriel DE SALVIAC, baron DE), 461. — ZÉVORT (Charles-Marie), 539.
Institut, 541. Faculté des lettres de Paris, 85, 463. Société bibliographique, 87. Société de l'histoire de France, 86. Société de l'École des chartes, 463. Société d'histoire diplomatique, 87. Congrès, 85, 175, 270, 370, 463.
Concours et Prix, 176, 271, 371, 463, 543.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 176, 271, 371, 464, 544.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 86, 176, 271, 371, 464, 544.
École des chartes, 543.
Droit de propriété littéraire, 176, 371.
Mélanges littéraires : Une traduction de Lalla-Rookh, 275. — Les Correspondants de Peiresc, 178. — L'Ancienne Université de Bordeaux, 373. — Publications relatives à l'histoire de l'enseignement primaire, 179.
Mélanges historiques : Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, 88. — Les Serments de Strasbourg, 181. — Les Possessions de l'Église de Bethléem en Gascogne, 274. — Le franciscain Durand de Champagne, 273. — Les Recueils de fac-similés de l'École des chartes, 371. — Fac-similés de manuscrits grecs du XVe et du XVIe siècle, 372. — Le Culte de Jeanne d'Arc au XVe siècle, 546. — Guillaume Gruel, 176. — Montaigne au Parlement de Paris, 273. — Archives historiques de la Gascogne, 272. — Le comte de Mélac, 88. — Un Correspondant de D. Mabillon et de D. Ruinart, 374.
Mélanges archéologiques et artistiques : Saint Hubert et M. Gaidoz, 373, 545. — Notes de M. de Nolhac sur l'art italien, 177.
Mélanges bibliographiques : La Société bibliographique et le Congrès bibliographique en 1888, 545. — Les Catalogues de bibliothèques publiques, 465. — Le Dépôt légal et la Bibliothèque nationale en 1885 et 1886, 275. — Librairie des papes d'Avignon, 465. — Notes pour servir à la Bibliographie franc-comtoise (1881-1883), 274. — La Bibliographie universelle de Marucelli, 546. — Les Publications juives en Pologne et en Russie, 181.
Nouvelles. — *France :* Paris, 89, 182, 275, 374, 466, 547. — Angoumois, 377. — Anjou, 377. — Artois, 90, 279. — Auvergne, 184, 468. — Berry, 90, 279. — Bourbonnais, 90, 468. — Bourgogne, 90, 279. — Bretagne, 279, 377, 550. — Champagne, 90, 184, 279, 377, 469, 550. — Corse, 91. — Comtat-Venaissin, 551. — Dauphiné, 91, 377, 469, 551. — Flandre, 378, 551. — Franche-Comté, 280, 378, 469, 551. — Guyenne et Gascogne, 91, 280, 469, 551. — Ile-de-France, 280, 378. — Languedoc, 91, 185, 552. — Limousin, 92, 378, 470, 552. — Lorraine, 185, 471, 552. — Lyonnais, 379. — Maine, 92, 379, 471. — Nivernais, 280, 379. — Normandie, 92, 186, 281, 471, 553. — Orléanais, 93, 281, 472, 553. — Périgord, 472. — Picardie, 282, 553. — Poitou, 93, 282, 379, 472. — Provence, 93, 282, 554. — Saintonge et Aunis, 186, 473. — Savoie, 473. — Touraine, 380. — Vendée, 380, 554. — *Etranger :* Alsace-Lorraine, 93, 186, 282, 381. — Allemagne, 187, 283, 381, 473, 554. — Angleterre, 187, 381, 474, 555. — Autriche, 188, 474. — Belgique, 188, 381. — Espagne,

188, 284, 382, 474, 555. — Italie, 188, 284, 382, 475, 556. — Luxembourg, 284. — Pays-Bas, 189, 475. — Pologne, 189, 285, 382, 475. — Portugal, 475. — Roumanie, 190. — Russie, 189, 285, 382, 475. — Suède, 286, 476. — Suisse, 190, 286, 383, 476. — Turquie, 383. — Algérie, 286. — Ile Maurice, 286. — Canada, 190. — États-Unis, 190, 286, 383, 476. — Mexique, 190.
Ventes, 93, 383, 477.
Publications nouvelles, 94, 190, 286, 383, 477.
Dernières publications illustrées, 556.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Alègre, 96. — Alice (sainte), 96, 384. — Livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, 96. — Buscœus (œuvres du R. P. Jean), 96. — Costumes des étudiants (XLIX, 288), 96. — Elvire (sainte), 384. — Fontainebleau (régisseurs du château de), 96. — Charles X à Cherbourg (retraite de), 192. — Copernic (le Système de), 384, 480. — Courdemanche (Dom de), 479. — Hagiographie, 384. — Maugiron, 192. — Moniteur (collaborateur anonyme du), 288. — Mot historique (un), 96, 192. — Pessimisme contemporain, 384, 479. — Séminaires (petits), 96. — Sologne et pays blaisois, 96. — Vincent Ferrier (saint), 192, 288.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET; le R. P. C. SOMMERVOGEL.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-86 sont en vente, et forment quarante-huit volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 195, boulevard Saint-Germain.

Librairie de la Société bibliographique
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

GLOSSAIRE ARCHÉOLOGIQUE

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

PAR VICTOR GAY

Ancien architecte du gouvernement, associé correspondant de la Société des antiquaires de France.

Deux volumes grand in-8 colombier de 750 p., orné de plus de 1,200 figures

Prix de souscription

Format grand in-8 . . . . . **90** fr.
Format in-4, papier supérieur . . . . . **150** fr.

L'ouvrage paraîtra en 10 fascicules de 10 feuilles au prix de 9 francs.

Ce prix est réduit à 7 fr. 50 pour les membres de la Société.

LE CINQUIÈME FASCICULE CONTENANT LES LETTRES ÉPÉE — GUY
VIENT DE PARAITRE

Ce répertoire archéologique du Moyen âge et de la Renaissance, en forme de dictionnaire, contient un glossaire spécial donnant, outre l'explication des termes, une série de plus de trente mille textes originaux avec figures d'après les monuments contemporains, la plupart inédits. Ce n'est point, à proprement parler, une histoire, mais une sorte de tableau où les érudits trouveront souvent, avec l'explication de mots aujourd'hui inusités ou mal définis, l'image des objets qu'ils expriment et dans lequel les collectionneurs et les curieux rencontreront sur ces mêmes objets figurés les renseignements historiques qui leur manquent.

Le Glossaire, uniquement puisé aux sources originales, contiendra, sous la rubrique de *Cinq mille mots*, tout ce qu'il a été donné à l'auteur de rencontrer d'intéressant ou peu connu dans les monuments de la littérature, de l'histoire, de l'art et des sciences durant une période généralement comprise entre l'époque carolingienne et celle de la Renaissance. L'une des tables qui la termine rapporte à cinquante chapitres les matières principales disséminées dans l'ordre alphabétique et traitées au cours de l'ouvrage. Ces citations ainsi groupees permettront au lecteur de se faire l'idée, sinon la plus complète, du moins la plus exacte, des arts de la paix et de la guerre, des mœurs, du costume, des usages religieux et des croyances.

Outre cette table, on trouvera à la fin du dernier volume un vocabulaire et une nomenclature chronologique de tous les comptes et inventaires manuscrits cités, enfin deux tableaux géographiques formant une sorte de statistique de l'industrie et du commerce au moyen âge.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.

DEC 22 1932